Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/revuedesdeuxmo3402pariuoft

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME DEUXIÈME.

TROISIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 6.

LONDRES,

CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1834.

AP
20
R5
sér. 3
t. 2

17085

LA VEILLÉE
DE VINCENNES.

Histoire de Régiment.[1]

I.

Les scrupules d'honneur d'un soldat.

L'armée est un bon livre à ouvrir pour connaître l'humanité. On y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses comme aux plus élevées. Les plus délicats et les plus riches sont forcés de voir vivre de près la Pauvreté et de vivre avec elle, de

(1) Cette histoire, ainsi que celle de *Laurette ou le Cachet rouge*, insérée dans le numéro du 1er mars 1833, seconde série, est extraite d'un journal militaire inédit de M. A. de Vigny. Nous espérons que l'auteur voudra bien y puiser encore en faveur de la *Revue*, en attendant la publication de la *Seconde Consultation du Docteur noir*, qui ne tardera pas à être livrée à notre impatience. (*N. d. D.*)

lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande. Sans l'armée les fils de grand seigneur ne soupçonneraient pas comment un soldat vit, grandit, engraisse toute l'année avec neuf sous par jour et une cruche d'eau fraîche, portant sur le dos un sac dont le contenant et le contenu coûtent quarante francs à sa patrie.

Cette simplicité de mœurs, cette pauvreté insouciante et joyeuse de tant de jeunes gens, cette vigoureuse et saine existence, sans fausse politesse ni fausse sensibilité, cette allure mâle donnée à tout, cette uniformité de sentimens imprimée par la discipline, sont des liens d'habitude grossiers, mais difficiles à rompre, et qui ne manquent pas d'un certain charme inconnu aux autres professions. J'ai vu des officiers prendre cette existence en passion au point de ne pouvoir la quitter quelque temps sans ennui, même pour retrouver les plus élégantes et les plus chères coutumes de leur vie. Les régimens sont des couvens d'hommes, mais des couvens nomades. On y remplit bien les vœux de pauvreté et d'obéissance.

Le caractère de ces reclus est indélébile comme celui des moines, et jamais je n'ai revu l'uniforme d'un de mes régimens sans un battement de cœur.

Un soir de l'été de 1819 je me promenais à Vincennes dans l'intérieur de la forteresse, où j'étais en garnison, avec Timoléon d'Arc***, lieutenant de la garde comme moi. Nous avions fait, selon l'habitude, la promenade au Polygone, assisté à l'étude du tir à ricochet, écouté et raconté paisiblement des histoires de guerre, discuté sur l'École Polytechnique, sur sa formation, son utilité, ses défauts, et sur les hommes au teint jaune qu'avait fait pousser ce terroir géométrique. La couleur de l'école, Timoléon l'avait aussi sur le front. Ceux qui l'ont connu se rappelleront, comme moi, sa figure régulière et un peu amaigrie, ses grands yeux noirs et les sourcils arqués qui les couvraient, et le sérieux si doux et si rarement troublé de son visage de Spartiate. Il était fort préoccupé ce soir-là de notre conversation très longue sur le système des probabilités de La Place. Je me souviens qu'il tenait sous le bras ce livre que nous avions en grande estime, et dont il était souvent tourmenté.

La nuit tombait, ou plutôt s'épanouissait, une belle nuit d'août.

Je regardais avec plaisir la chapelle construite par saint Louis, et cette couronne de tours moussues et à demi ruinées qui servait alors de parure à Vincennes. Le donjon s'élevait au-dessus d'elles comme un roi au milieu de ses gardes. Les petits croissans de la chapelle brillaient parmi les premières étoiles au bout de leurs longues flèches. L'odeur fraîche et suave du bois nous parvenait par-dessus les remparts, et il n'y avait pas jusqu'au gazon des batteries qui n'exhalât une haleine de soir d'été. Nous nous assîmes sur un grand canon de Louis XIV, et nous regardâmes en silence quelques jeunes soldats qui essayaient leur force en soulevant tour à tour une bombe au bout du bras, tandis que les autres rentraient lentement et passaient le pont-levis deux par deux ou quatre par quatre avec toute la paresse du désœuvrement militaire. Les cours étaient remplies des caissons de l'artillerie, ouverts et chargés de poudre, préparés pour la revue du lendemain. A notre côté, près de la porte du bois, un vieil Adjudant d'artillerie ouvrait et refermait souvent avec inquiétude la porte très-légère d'une petite tour, poudrière et arsenal appartenant à l'artillerie à pied, et remplie de barils de poudre, d'armes et de munitions de guerre. Il nous salua en passant. C'était un homme d'une taille élevée, mais un peu voûtée. Ses cheveux étaient rares et blancs, sa moustache blanche et épaisse; son air ouvert, robuste et frais encore, heureux, doux et sage. Il tenait trois grands registres à la main, et y vérifiait de longues colonnes de chiffres. Nous lui demandâmes pourquoi il travaillait si tard contre la coutume. Il nous répondit, avec le ton de respect et de calme des vieux soldats, que c'était le lendemain un jour d'inspection générale à cinq heures du matin; qu'il était responsable des poudres, et qu'il ne cessait de les examiner et de recommencer vingt fois ses comptes pour être à l'abri du plus léger reproche de négligence; qu'il avait voulu aussi profiter des dernières heures du jour, parce que la consigne était sévère et défendait d'entrer la nuit dans la poudrière avec un flambeau ou même une lanterne sourde; qu'il était désolé de n'avoir pas eu le temps de tout voir, et qu'il lui restait encore quelques obus à examiner; qu'il voudrait bien pouvoir revenir dans la nuit; et il regardait avec un peu d'impatience le grenadier que l'on posait en faction à la porte et qui devait l'empêcher d'y rentrer.

Après nous avoir donné ces détails, il se mit à genoux et regarda sous la porte s'il n'y restait pas une traînée de poudre. Il craignait que les éperons ou les fers de bottes des officiers ne vinssent à y mettre le feu le lendemain. Ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, dit-il en se relevant, mais ce sont mes registres, et il les regardait avec regret.

— Vous êtes trop scrupuleux, dit Timoléon.

— Ah! mon lieutenant, quand on est dans la garde, on ne peut pas l'être trop sur son honneur. Un de nos maréchaux-des-logis s'est brûlé la cervelle lundi dernier pour avoir été mis à la salle de police. Moi je dois donner l'exemple aux sous-officiers. Depuis que je sers dans la garde, je n'ai pas eu un reproche de mes chefs, et une punition me rendrait bien malheureux.

Il est vrai que ces braves soldats, pris dans l'armée parmi l'élite de l'élite, se croyaient déshonorés pour la plus légère faute.

— Allez! vous êtes tous les puritains de l'honneur, lui dis-je en lui frappant sur l'épaule.

Il salua et se retira vers la caserne où était son logement; puis, avec une innocence de mœurs particulière à l'honnête race des soldats, il revint, apportant du chenevis dans le creux de ses mains à une poule qui élevait ses douze poussins sous le vieux canon de bronze où nous étions assis.

C'était bien la plus charmante poule que j'aie connue de ma vie. Elle était toute blanche, sans une seule tache, et ce brave homme, avec ses gros doigts mutilés à Marengo et à Austerlitz, lui avait collé sur la tête une petite aigrette rouge, et sur la poitrine un petit collier d'argent avec une plaque à son chiffre. La bonne poule en était fière et reconnaissante à la fois. Elle savait que les sentinelles la faisaient toujours respecter, et elle n'avait peur de personne, pas même d'un petit cochon de lait et d'une chouette qu'on avait logés auprès d'elle sous le canon voisin. La belle poule faisait le bonheur des canonniers; elle recevait de nous tous des miettes de pain et du sucre tant que nous étions en uniforme, mais elle avait horreur du costume bourgeois, et, ne nous reconnaissant plus sous ce déguisement, elle s'enfuyait avec sa famille sous le canon de Louis XIV : magnifique canon sur lequel était gravé l'é-

ternel soleil avec son *nec pluribus impar* et l'*ultima ratio regum*; et il logeait une poule là-dessous!

Le bon Adjudant nous parla d'elle en fort bons termes. Elle fournissait des œufs frais à lui et à sa fille, avec une générosité sans pareille; et il l'aimait tant, qu'il n'avait pas eu le courage de tuer un seul de ses poulets, de peur de l'affliger. Comme il racontait ses bonnes mœurs, les tambours et les trompettes battirent et sonnèrent à la fois l'appel du soir. On allait lever les ponts, et les concierges en faisaient déjà résonner les chaînes. Nous n'étions pas de service, et nous sortîmes par la porte du bois. Timoléon, qui n'avait cessé de faire des angles sur le sable avec le bout de son épée, s'était levé du canon en regrettant ses triangles comme moi je regrettais ma poule blanche et mon Adjudant.

Nous tournâmes à gauche en suivant les remparts, et passant ainsi devant le tertre de gazon élevé au duc d'Enghien sur son corps fusillé et sur sa tête écrasée par un pavé, nous cotoyâmes les fossés en regardant le petit chemin blanc qu'il avait suivi pour arriver à cette fosse.

Il y a deux sortes d'hommes qui peuvent très bien se promener ensemble cinq heures de suite sans se parler, ce sont les prisonniers et les officiers. Condamnés à se voir toujours, quand ils sont tous réunis, chacun est seul. Nous allions en silence, les bras derrière le dos. Je remarquai que Timoléon tournait et retournait sans cesse une lettre au clair de la lune. C'était une petite lettre de forme longue, j'en connaissais la figure et l'auteur féminin, et j'étais accoutumé à le voir rêver tout un jour sur cette petite écriture fine et élégante. Aussi nous étions arrivés au village en face le château, nous avions monté l'escalier de notre petite maison blanche, nous allions nous séparer sur le carré de nos appartemens voisins, que je n'avais pas dit une parole. Là seulement il me dit tout à coup:

— Elle veut absolument que je donne ma démission, qu'en pensez-vous?

— Je pense, dis-je, qu'elle est belle comme un ange, parce que je l'ai vue; je pense que vous l'aimez comme un fou, parce que je vous vois depuis deux ans tel que ce soir; je pense que vous avez une assez belle fortune à en juger par vos chevaux et votre train:

je pense que vous avez fait assez vos preuves pour vous retirer, et qu'en temps de paix ce n'est pas un grand sacrifice; mais je pense aussi à une seule chose....

— Laquelle? dit-il en souriant assez amèrement, parce qu'il devinait.

— C'est qu'elle est mariée, dis-je plus gravement, vous le savez mieux que moi, mon pauvre ami.

— C'est vrai, dit-il, pas d'avenir.

— Et le service sert à vous faire oublier cela quelquefois, ajoutai-je.

— Peut-être, dit-il, mais il n'est pas probable que mon étoile change à l'armée. Remarquez, dans ma vie, que jamais je n'ai fait rien de bien qui ne restât inconnu ou mal interprété.

— Vous liriez *La Place* toutes les nuits, dis-je, que vous n'y trouveriez pas de remède à cela.

Et je m'enfermai chez moi pour écrire un poème sur le masque de fer, poème que j'appelai *la Prison*.

II.

Sur l'Amour du danger.

L'isolement ne saurait être trop complet pour les hommes que je ne sais quel démon poursuit par les illusions de poésie. Le silence était profond et l'ombre épaisse sur les tours du vieux Vincennes. La garnison dormait depuis neuf heures du soir, tous les feux s'étaient éteints à dix heures, par ordre des tambours. On n'entendait que la voix des sentinelles placées sur le rempart et s'envoyant et répétant l'une après l'autre leur cri long et mélancolique : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Les corbeaux des tours répondaient plus tristement encore, et ne s'y croyant plus en sûreté, s'envolaient plus haut jusqu'au donjon. Rien ne pouvait plus me troubler, et pourtant quelque chose me troublait qui n'était ni bruit ni lumière. Je voulais et ne pouvais pas écrire. Je sentais quelque chose dans ma pensée comme une tache dans une émeraude; c'était l'idée que quelqu'un auprès de moi veillait aussi, et veillait sans consolation, profondément tourmenté. Cela me gênait. J'étais sûr qu'il avait besoin de se confier, et j'avais fui brusquement sa confidence par désir de me livrer à mes idées favorites. J'en étais puni maintenant par le trouble de ces idées même. Elles ne volaient pas librement et largement, et il me semblait que leurs ailes étaient appesanties, mouillées peut-être par une larme secrète d'un ami délaissé.

Je me levai de mon fauteuil. J'ouvris la fenêtre et je me mis à respirer l'air embaumé de la nuit. Une odeur de forêt venait à moi par-dessus les murs, un peu mélangée d'une faible odeur de poudre. Cela me rappela ce volcan sur lequel vivaient et dormaient trois mille hommes dans une sécurité parfaite. J'aperçus sur la grande muraille du fort, séparé du village par un chemin de quarante pas tout au plus, une lueur projetée par la lampe de mon jeune voisin,

son ombre passait et repassait sur la muraille, et je vis à ses épaulettes qu'il n'avait pas même songé à se coucher. Il était minuit. Je sortis brusquement de ma chambre et j'entrai chez lui. Il ne fut nullement étonné de me voir et me dit tout de suite que s'il était encore debout, c'était pour finir une lecture de Xénophon qui l'intéressait fort. Mais comme il n'y avait pas un seul livre d'ouvert dans sa chambre, et qu'il tenait encore à la main son petit billet de femme, je ne fus pas sa dupe, mais j'en eus l'air. Nous nous mîmes à la fenêtre, et je lui dis, essayant d'approcher par degrés mes idées des siennes :

— Je travaillais aussi de mon côté, et je cherchais à me rendre compte de cette sorte d'aimant qu'il y a pour nous dans l'acier d'une épée. C'est une attraction irrésistible qui nous retient au service malgré nous, et fait que nous attendons toujours un évènement ou une guerre. Je ne sais pas (et je venais vous en parler), s'il ne serait pas vrai de dire et d'écrire qu'il y a dans les armées une passion qui leur est particulière et qui leur donne la vie, une passion qui ne tient ni de l'amour de la gloire ni de l'ambition : c'est une sorte de combat corps à corps contre la destinée, une lutte qui est la source de mille voluptés inconnues au reste des hommes, et dont les triomphes intérieurs sont remplis de magnificence; enfin c'est L'AMOUR DU DANGER.

— C'est vrai, me dit Timoléon. Je poursuivis :

— Que serait-ce donc qui soutiendrait le marin sur la mer? Qui le consolerait dans cet ennui d'un homme qui ne voit que des hommes? — Il part et il dit adieu à la terre, adieu au sourire des femmes, adieu à leur amour, adieu aux amitiés choisies et aux tendres habitudes de la vie, adieu aux bons vieux parens, adieu à la belle nature des campagnes, aux arbres, aux gazons, aux fleurs qui sentent bon, aux rochers sombres, aux bois mélancoliques pleins d'animaux silencieux et sauvages, adieu aux grandes villes, au travail perpétuel des arts, à l'agitation sublime de toutes les pensées dans l'oisiveté de la vie, aux relations élégantes, mystérieuses et passionnées du monde; il dit adieu à tout, et part. Il va trouver trois ennemis, l'eau, l'air et l'homme; et toutes les minutes de sa vie vont en avoir un à combattre. Cette magnifique inquiétude le délivre de l'ennui. Il vit dans une perpétuelle victoire; c'en est une

que de passer seulement sur l'océan et de ne pas s'engloutir en sombrant. C'en est une que d'aller où il veut, et de s'enfoncer dans les bras du vent contraire, c'en est une que de courir devant l'orage et de s'en faire suivre comme d'un valet, c'en est une que d'y dormir et d'y établir son cabinet d'étude. Il se couche avec le sentiment de sa royauté sur le dos de l'océan comme saint Jérôme sur son lion, et jouit de la solitude qui est aussi son épouse.

— C'est grand, dit Timoléon. Et je remarquai qu'il posait la lettre sur une table.

— Et c'est l'amour du danger qui le nourrit, qui fait que jamais il n'est un moment désœuvré, qu'il se sent en lutte et qu'il a un but. C'est la lutte qu'il nous faut toujours ; si nous étions en campagne, vous ne souffririez pas tant.

— Qui sait? dit-il.

— Vous êtes aussi heureux que vous pouvez l'être. Vous ne pouvez pas avancer dans votre bonheur, ce bonheur-là est une impasse véritable.

— Trop vrai ! trop vrai ! l'entendis-je murmurer.

— Vous ne pouvez pas empêcher qu'elle n'ait un jeune mari et un enfant, et vous ne pouvez pas conquérir plus de liberté que vous n'en avez. Voilà votre supplice, à vous !

Il me serra la main : — Et toujours mentir ! dit-il.... Croyez-vous que nous ayons la guerre?

— Je n'en crois pas un mot, répondis-je.

— Si je pouvais seulement savoir si elle est au bal ce soir ! Je lui ai bien défendu d'y aller.

— Je ne me serais pas aperçu sans ce que vous dites là qu'il est minuit, lui dis-je. Vous n'avez pas besoin d'Austerlitz, mon ami, vous êtes assez occupé, vous pouvez dissimuler et mentir encore pendant plusieurs années. Bonsoir.

III.

Le Concert de famille.

Comme j'allais me retirer, je m'arrêtai, la main sur la clé de sa porte, écoutant avec étonnement une musique assez rapprochée et venue du château même. Entendue de la fenêtre, elle nous sembla formée de deux voix d'homme, d'une voix de femme, et d'un piano. C'était pour moi une douce surprise à cette heure de la nuit. Je proposai à mon camarade de l'aller écouter de plus près. Le petit pont-levis, parallèle au grand et destiné à laisser passer le gouverneur et les officiers pendant une partie de la nuit, était ouvert encore. Nous rentrâmes dans le fort, et en rôdant par les cours nous fûmes guidés par le son jusque sous des fenêtres ouvertes que je reconnus pour celles du bon vieil Adjudant d'artillerie.

Ces grandes fenêtres étaient au rez-de-chaussée, et nous arrêtant en face nous découvrîmes jusqu'au fond de l'appartement la simple famille de cet honnête soldat.

Il y avait au fond de la chambre un petit piano de bois d'acajou, garni de vieux ornemens de cuivre. L'Adjudant (tout âgé et tout simple qu'il nous avait paru d'abord) était assis devant le clavier et jouait une suite d'accords d'accompagnement et de modulations simples, mais harmonieusement unies entre elles. Il tenait les yeux élevés au ciel et n'avait point de musique devant lui, sa bouche était entr'ouverte avec délices sous l'épaisseur de ses longues moustaches blanches. Sa fille, debout à sa droite, allait chanter ou venait de s'interrompre, car elle regardait avec inquiétude, la bouche entr'ouverte encore, comme lui. A sa gauche, un jeune sous-officier d'artillerie légère de la garde, vêtu de l'uniforme sévère de ce beau corps, regardait cette jeune personne, comme s'il n'eût pas cessé de l'écouter.

Rien de si calme que leurs poses, rien de si décent que leur maintien, rien de si heureux que leurs visages. Le rayon qui tombait d'en haut sur ces trois fronts n'y éclairait pas une expression soucieuse, et le doigt de Dieu n'y avait écrit que bonté, amour et pudeur.

Le froissement de nos épées sur le mur les avertit que nous étions là. Le brave homme nous vit, et son front chauve en rougit de surprise, et je pense aussi, de satisfaction. Il se leva avec empressement, et prenant un des trois chandeliers qui l'éclairaient, vint nous ouvrir et nous fit asseoir. Nous le priâmes de continuer son concert de famille, et avec une simplicité noble, sans s'excuser et sans demander indulgence, il dit à ses enfans :

— Où en étions-nous?

Et les trois voix s'élevèrent en chœur avec une indicible harmonie.

Timoléon écoutait et restait sans mouvement; pour moi, cachant ma tête et mes yeux, je me mis à rêver avec un attendrissement qui, je ne sais pourquoi, était douloureux. Ce qu'ils chantaient emportait mon ame dans des régions de larmes et de mélancoliques félicités, et, poursuivi peut-être par l'importune idée de mes travaux du soir, je changeais en mobiles images les mobiles modulations des voix. Ce qu'ils chantaient était un de ces chœurs écossais, une de ces anciennes mélodies des Bardes, que chante encore l'écho sonore des Orcades. Pour moi, ce chœur mélancolique s'élevait lentement et s'évaporait tout à coup comme les brouillards des montagnes d'Ossian, ces brouillards qui se forment sur l'écume mousseuse des torrens de l'Arven, s'épaississent lentement et semblent se gonfler et se grossir, en montant, d'une foule innombrable de fantômes tourmentés et tordus par les vents. Ce sont des guerriers qui rêvent toujours, le casque appuyé sur la main, et dont les larmes et le sang tombent goutte à goutte dans les eaux noires des rochers; ce sont des beautés pâles dont les cheveux s'allongent en arrière comme les rayons d'une lointaine comète et se fondent dans le sein humide de la lune; elles passent vite, et leurs pieds s'évanouissent enveloppés dans les plis vaporeux de leurs robes blanches; elles n'ont pas d'ailes et volent. Elles volent en tenant des harpes, elles volent les yeux baissés et la bouche en-

tr'ouverte avec innocence, elles jettent un cri, en passant, et se perdent, en montant, dans la douce lumière qui les appelle. Ce sont des navires aériens qui semblent se heurter contre des rives sombres et se plonger dans des flots épais; les montagnes se penchent pour les pleurer, et les dogues noirs élèvent leurs têtes difformes et hurlent longuement en regardant le disque qui tremble au ciel, tandis que la mer secoue les colonnes blanches des Orcades qui sont rangées comme les tuyaux d'un orgue immense et répandent sur l'Océan une harmonie déchirante et mille fois prolongée dans la caverne où les vagues sont enfermées.

La musique se traduisait ainsi en sombres images dans mon ame bien jeune encore, ouverte à toutes les sympathies et comme amoureuse de ses douleurs fictives.

C'était d'ailleurs revenir à la pensée de celui qui avait inventé ces chants tristes et puissans que de les sentir de la sorte. La famille heureuse éprouvait elle-même la forte émotion qu'elle donnait, et une vibration profonde faisait quelquefois trembler les trois voix.

Le chant cessa, et un long silence lui succéda. La jeune personne, comme fatiguée, s'était appuyée sur l'épaule de son père. Sa taille était élevée et un peu ployée comme par faiblesse, elle était mince et paraissait avoir grandi trop vite, et sa poitrine un peu amaigrie en paraissait affectée. Elle baisait le front chauve, large et ridé de son père, et abandonnait sa main au jeune sous-officier qui la pressait sur ses lèvres.

Comme je me serais bien gardé par amour-propre d'avouer tout haut mes rêveries intérieures, je me contentai de dire froidement :

— Que le ciel accorde de longs jours et toute sorte de bénédictions à ceux qui ont le don de traduire la musique littéralement. Je ne puis trop admirer un homme qui trouve à une symphonie le défaut d'être trop cartésienne, et à une autre de pencher vers le système de Spinosa; qui se récrie sur le panthéisme d'un trio et l'utilité d'une ouverture à l'amélioration de la classe la plus nombreuse. Si j'avais le bonheur de savoir comme quoi un bémol de plus à la clef peut rendre un quatuor de flûtes et de bassons plus partisan du directoire que du consulat et de l'empire, je ne

parlerais plus, je chanterais éternellement; je foulerais aux pieds des mots et des phrases qui ne sont bonnes tout au plus que pour une centaine de départemens, tandis que j'aurais le bonheur de dire mes idées fort clairement à tout l'univers avec mes sept notes. Mais, dépourvu de cette science comme je suis, ma conversation musicale serait si bornée, que mon seul parti à prendre est de vous dire en langue vulgaire la satisfaction que me causent surtout votre vue et le spectacle de l'accord plein de simplicité et de bonhomie qui règne dans votre famille. C'est au point que ce qui me plaît le plus dans votre petit concert, c'est le plaisir que vous y prenez. Vos ames me semblent plus belles encore que la plus belle musique que le ciel ait jamais entendue monter à lui de notre misérable terre, toujours gémissante. —

Je tendais la main avec effusion à ce bon père, et il la serra avec l'expression d'une reconnaissance grave. Ce n'était qu'un vieux soldat, mais il y avait dans son langage et ses manières je ne sais quoi de l'ancien bon ton du monde. La suite me l'expliqua.

— Voici, mon lieutenant, me dit-il, la vie que nous menons ici. Nous nous reposons en chantant, ma fille, moi et mon gendre futur.

Il regardait en même temps ces beaux jeunes gens avec une tendresse toute rayonnante de bonheur.

— Voici, ajouta-t-il d'un air plus grave, en nous montrant un petit portrait, la mère de ma fille.

Nous regardâmes la muraille blanchie de plâtre de la modeste chambre, et nous y vîmes en effet une miniature qui représentait la plus gracieuse, la plus fraîche petite paysanne que jamais Greuze ait douée de grands yeux bleus et de bouche en forme de cerise.

— Ce fut une bien grande dame qui eut autrefois la bonté de faire ce portrait-là, me dit l'Adjudant, et c'est une histoire curieuse que celle de la dot de ma pauvre petite femme.

Et à nos premières prières de raconter son mariage, il nous parla ainsi, autour de trois verres d'absynthe verte qu'il eut soin de nous offrir préalablement et cérémonieusement.

IV.

Histoire de l'Adjudant. — Les enfans de Montreuil et le tailleur de pierres.

Vous saurez, mon lieutenant, que j'ai été élevé au village de Montreuil par M. le curé de Montreuil lui-même. Il m'avait fait apprendre quelques notes du plain-chant dans le plus heureux temps de ma vie, le temps où j'étais enfant-de-chœur, où j'avais de grosses joues fraîches et rebondies que tout le monde tapait en passant, une voix claire, des cheveux blonds poudrés, une blouse et des sabots. Je ne me regarde pas souvent, mais je m'imagine que je ne ressemble plus guère à cela. J'étais fait ainsi pourtant, et je ne pouvais me résoudre à quitter une sorte de clavecin aigre et discord que le vieux curé avait chez lui. Je l'accordais avec assez de justesse d'oreille, et le bon père, qui autrefois avait été renommé à Notre-Dame pour chanter et enseigner le faux-bourdon, me faisait apprendre un vieux solfège. Quand il était content, il me pinçait les joues à me les rendre bleues, et me disait : Tiens, Mathurin, tu n'es que le fils d'un paysan et d'une paysanne, mais si tu sais bien ton catéchisme et ton solfège, et que tu renonces à jouer avec le fusil rouillé de la maison, on pourra faire de toi un maître de musique. Va toujours. — Cela me donnait bon courage, et je frappais de tous mes poings sur les deux pauvres claviers dont les diezes étaient presque tous muets.

Il y avait des heures où j'avais la permission de me promener et de courir, mais ma récréation la plus douce était d'aller m'asseoir au bout du parc de Montreuil et de manger mon pain avec les maçons et les ouvriers qui construisaient sur l'avenue de Versailles, à cent pas de la barrière, un petit pavillon de musique, par ordre de la reine.

C'était un lieu charmant que vous pourrez voir à droite de la route de Versailles, en arrivant. Tout à l'extrémité du parc de

Montreuil, au milieu d'une pelouse de gazon entourée de grands arbres, si vous distinguez un pavillon qui ressemble à une mosquée et à une bonbonnière, c'est cela que j'allais regarder bâtir.

Je prenais par la main une petite fille de mon âge qui s'appelait Pierrette, que M. le curé faisait chanter aussi parce qu'elle avait une jolie voix. Elle emportait une grande tartine que lui donnait la bonne du curé qui était sa mère, et nous allions regarder bâtir la petite maison que faisait faire la reine pour la donner à Madame.

Pierrette et moi nous avions environ treize ans. Elle était déjà si belle qu'on l'arrêtait sur son chemin pour lui faire compliment, et que j'ai vu de belles dames descendre de carrosse pour lui parler et l'embrasser! Quand elle avait un fourreau rouge relevé dans ses poches et bien serré de la ceinture, on voyait bien ce que sa beauté serait un jour. Elle n'y pensait pas, et elle m'aimait comme son frère.

Nous sortions toujours en nous tenant par la main depuis notre petite enfance, et cette habitude était si bien prise, que de ma vie je ne lui donnai le bras. Notre coutume d'aller visiter les ouvriers nous fit faire la connaissance d'un jeune tailleur de pierres, plus âgé que nous de huit ou dix ans. Il nous faisait asseoir sur un moellon ou par terre à côté de lui, et, quand il avait une grande, grande pierre à scier, Pierrette jetait de l'eau sur la scie, et j'en prenais l'extrémité pour l'aider. Aussi ce fut mon meilleur ami dans le monde. Il était d'un caractère très paisible, doux et quelquefois un peu gai, mais pas souvent. Il avait fait une petite chanson sur les pierres qu'il taillait, et sur ce qu'elles étaient plus dures que le cœur de Pierrette, et il jouait en cent façons sur les mots de Pierre, de Pierrette, de Pierrerie, de Pierrier, de Pierrot, et cela nous faisait beaucoup rire tous trois. C'était un grand garçon, grandissant encore, tout pâle et dégingandé, avec de longs bras et de grandes jambes, et qui, quelquefois, avait l'air de ne pas penser à ce qu'il faisait. Il aimait son métier, disait-il, parce qu'il pouvait gagner sa journée en conscience, ayant songé à autre chose jusqu'au coucher du soleil. Son père, architecte, s'était si bien ruiné, je ne sais comment, qu'il fallait que le fils apprît son état par le commencement, et il s'y était fort paisiblement résigné.

Lorsqu'il taillait un gros bloc ou le sciait en long, il commençait toujours une petite chanson dans laquelle il y avait tout une historiette qu'il bâtissait à mesure qu'il allait, en vingt ou trente couplets, plus ou moins.

Quelquefois il me disait de me promener devant lui avec Pierrette, et il nous faisait chanter en partie; ensuite il s'amusait à me faire mettre à genoux devant Pierrette, sa main sur mon cœur, et il faisait les paroles d'une petite scène qu'il nous fallait redire après lui. Cela ne l'empêchait pas de bien connaître son état, car il ne fut pas un an sans devenir maître maçon. Il avait à nourrir avec son équerre et son marteau sa pauvre mère et deux petits frères qui venaient le regarder travailler quelquefois avec nous. Quand il voyait autour de lui tout son petit monde, cela lui donnait du courage et de la gaîté. Nous l'appelions Michel, mais pour vous dire tout de suite la vérité, il s'appelait Michel-Jean Sédaine.

V.

Un soupir.

Hélas! dis-je, voilà un poète bien à sa place. La jeune personne et le sous-officier se regardèrent comme affligés de voir interrompre leur bon père; mais le digne Adjudant reprit la suite de son histoire, après avoir relevé de chaque côté la cravate noire qu'il portait, doublée d'une cravate blanche, attachée militairement.

VI.

La dame rose.

— C'est une chose qui me paraît bien certaine, mes chers enfans, dit-il en se tournant du côté de sa fille, que le soin que la Providence a daigné prendre de composer ma vie comme elle l'a été. Dans les orages sans nombre qui l'ont agitée, je puis dire en face de toute la terre, que je n'ai jamais manqué de me fier à Dieu et d'en attendre du secours, après m'être aidé de toutes mes forces. Aussi, vous dis-je, en marchant sur les flots agités, je n'ai pas mérité d'être appelé : *homme de peu de foi*, comme le fut l'apôtre; et quand mon pied s'enfonçait, je levais les yeux et j'étais relevé.

(Ici je regardai l'amoleon. — Il vaut mieux que nous, dis-je tout bas.) Il poursuivit :

— Monsieur le curé de Montreuil m'aimait beaucoup, j'étais traité par lui avec une amitié si paternelle, que j'avais oublié entièrement que j'étais né, comme il ne cessait de me le rappeler, d'un pauvre paysan et d'une pauvre paysanne enlevés presque en même temps de la petite vérole et que je n'avais même pas vus. A seize ans j'étais sauvage et sot, mais je savais un peu de latin, beaucoup de musique, et dans toute sorte de travaux de jardinage on me trouvait assez adroit. Ma vie était fort heureuse, parce que Pierrette était toujours là, et que je la regardais toujours en travaillant, sans lui parler beaucoup cependant.

Un jour que je taillais les branches d'un des hêtres du parc et que je liais un petit fagot, Pierrette me dit : — Oh! Mathurin, j'ai peur. Voilà deux jolies dames qui viennent devers nous par le bout de l'allée. Comment allons-nous faire?

Je regardai, et en effet je vis deux jeunes femmes qui marchaient vite sur les feuilles sèches et ne se donnaient pas le bras. Il y en avait une un peu plus grande que l'autre, vêtue d'une petite robe de soie rose. Elle courait presque en marchant, et l'autre, tout en l'accompagnant, marchait presque en arrière. Par instinct, je fus saisi d'effroi comme un pauvre petit paysan que j'étais, et je dis à Pierrette :

— Sauvons-nous!

Mais bah! nous n'eûmes pas le temps; et ce qui redoubla ma peur, ce fut de voir la dame rose faire signe à Pierrette qui devint toute rouge et n'osa pas bouger, et me prit bien vite la main pour se raffermir. Moi, j'ôtai mon bonnet, et je m'adossai contre l'arbre tout saisi.

Quand la dame rose fut tout-à-fait arrivée sur nous, elle alla tout droit à Pierrette, et, sans façon, elle lui prit le menton, pour la montrer à l'autre dame, en disant :

— Eh! je vous le disais bien, c'est tout mon costume de laitière pour jeudi. — La jolie petite que voilà! Mon enfant, tu donneras tous tes habits comme les voici aux gens qui viendront te les demander de ma part, n'est-ce pas? Je t'enverrai les miens en échange.

— Oh! madame! dit Pierrette en reculant. L'autre jeune dame se

mit à sourire d'un air fin, tendre et mélancolique dont l'expression touchante est ineffaçable pour moi. Elle s'avança la tête penchée, et prenant doucement le bras nu de Pierrette, elle lui dit de s'approcher, et qu'il fallait que tout le monde fît la volonté de cette dame-là.

— Ne va pas t'aviser de rien changer à ton costume, ma belle petite, reprit la dame rose en la menaçant d'une petite canne de jonc à pomme d'or, qu'elle tenait à la main, voilà un grand garçon qui sera soldat, et je vous marierai.

Elle était si belle, que je me souviens de la tentation incroyable que j'eus de me mettre à genoux. Vous en rirez, mais si vous l'aviez vue, vous auriez compris ce que je dis. Elle avait l'air d'une petite fée bien bonne.

Elle parlait vite et gaîment, et en donnant une petite tape sur la joue de Pierrette, elle nous laissa là tous deux tout interdits et tout imbéciles, ne sachant que faire, et nous vîmes les deux dames suivre l'allée du côté de Montreuil et s'enfoncer dans le parc derrière le petit bois.

Alors nous nous regardâmes, et, en nous tenant toujours par la main, nous rentrâmes chez M. le curé. Nous ne disions rien, mais nous étions bien contens.

Pierrette était toute rouge, et moi je baissais la tête. Il nous demanda ce que nous avions. Je lui dis d'un grand sérieux :

— Monsieur le curé, je veux être soldat.

Il pensa en tomber à la renverse, lui qui m'avait appris le solfége !

— Comment, mon cher enfant, me dit-il, tu veux me quitter! Ah! mon Dieu, Pierrette, qu'est-ce qu'on lui a donc fait, qu'il veut être soldat? Est-ce que tu ne m'aimes plus, Mathurin, est-ce que tu n'aimes plus Pierrette non plus? Qu'est-ce que nous t'avons donc fait, dis; et que vas-tu faire de la belle éducation que je t'ai donnée? C'était bien du temps perdu assurément. — Mais réponds donc, méchant sujet! ajoutait-il en me secouant le bras.

Je me grattais la tête, et je disais toujours en regardant mes sabots :

— Je veux être soldat.

La mère de Pierrette apporta un grand verre d'eau froide à

monsieur le curé parce qu'il était devenu tout rouge, et elle se mit à pleurer.

Pierrette pleurait aussi et n'osait rien dire, mais elle n'était pas fâchée contre moi parce qu'elle savait bien que c'était pour l'épouser que je voulais partir.

Dans ce moment-là deux grands laquais poudrés entrèrent avec une femme de chambre qui avait l'air d'une grande dame, et ils demanderent si la petite avait préparé ses hardes, que la reine et Mme la princesse de Lamballe lui avaient demandées.

Le pauvre curé se leva si troublé, qu'il ne put se tenir une minute debout, et Pierrette et sa mère tremblaient si fort qu'elles n'osèrent pas ouvrir une cassette qu'on leur envoyait en échange du fourreau et du bavolet, et elles allèrent à la toilette à peu près comme on va se faire fusiller.

Seul avec moi, le curé me demanda ce qui s'était passé, et je le lui dis comme je vous l'ai conté, mais un peu plus brièvement.

— Et c'est pour cela que tu veux partir, mon fils, me dit-il en me pressant les deux mains, mais songe donc que la plus grande dame de l'Europe n'a parlé ainsi à un petit paysan comme toi que par distraction, et ne sait seulement pas ce qu'elle t'a dit. Si on lui racontait que tu as pris cela pour un ordre ou pour un horoscope, elle dirait que tu es un grand bénet, et que tu peux être jardinier toute ta vie, que cela lui est égal. Ce que tu gagnes en jardinant et ce que tu gagnerais en enseignant la musique vocale t'appartiendrait, mon ami, au lieu que ce que tu gagneras dans un régiment ne t'appartiendra pas, et tu auras mille occasions de le dépenser en plaisirs défendus par la religion et la morale. Tu perdras tous les bons principes que je t'ai donnés, et tu me forceras à rougir de toi. Tu reviendras (si tu reviens) avec un autre caractère que celui que tu as reçu en naissant. Tu étais doux, modeste, docile, tu seras rude, impudent et tapageur. La petite Pierrette ne se soumettra certainement pas à être la femme d'un mauvais garnement, et sa mère l'en empêcherait quand elle le voudrait. Et moi, que pourrai-je faire pour toi si tu oublies tout-à-fait la Providence? Et tu l'oublieras, vois-tu, la Providence, je t'assure que tu finiras par là.

Je demeurai les yeux fixés sur mes sabots et les sourcils froncés

en faisant la moue, et je dis en me grattant la tête : C'est égal, je veux être soldat.

Le bon curé n'y tint pas, et ouvrant la porte toute grande, il me montra le grand chemin avec tristesse.—Je compris sa pantomime et je sortis. J'en aurais fait autant à sa place, assurément. Mais je le pense à présent, et ce jour-là je ne le pensais pas. Je mis mon bonnet de coton sur l'oreille droite, je relevai le collet de ma blouse, je pris mon bâton, et je m'en allai tout droit à un petit cabaret sur l'avenue de Versailles, sans dire adieu à personne.

VII.

La position du premier rang.

Dans ce petit cabaret je trouvai trois braves dont les chapeaux étaient galonnés d'or, l'uniforme blanc, les revers roses, les moustaches cirées de noir, les cheveux tout poudrés à frimas, et qui parlaient aussi vite que des vendeurs d'orviétan. Ces trois braves étaient d'honnêtes racolleurs. Ils me dirent que je n'avais qu'à m'asseoir à table avec eux pour avoir une juste idée du bonheur parfait que l'on goûtait éternellement dans le Royal-Auvergne. Ils me firent manger du poulet, du chevreuil et des perdreaux, boire du bordeaux et du champagne et du café excellent ; ils me jurèrent sur leur honneur que dans le Royal-Auvergne je n'en aurais jamais d'autre.

Je vis bien depuis qu'ils avaient dit vrai.

Ils me jurèrent aussi, car ils juraient infiniment, que l'on jouissait de la plus douce liberté dans le Royal-Auvergne, que les

soldats y étaient incomparablement mieux que les capitaines des autres corps, qu'on y jouissait d'une société fort agréable en hommes et en belles dames, et qu'on y faisait beaucoup de musique, et surtout qu'on appréciait fort ceux qui jouaient du *piano*. Cette dernière circonstance me décida.

Le lendemain j'avais donc l'honneur d'être soldat au Royal-Auvergne. C'était un assez beau corps, il est vrai, mais je ne voyais plus ni Pierrette ni monsieur le curé. Je demandai du poulet à dîner, et l'on me donna à manger cet agréable mélange de pommes de terre, de mouton et de pain qui se nommait, se nomme et sans doute se nommera toujours *la ratatouille*. On me fit apprendre la position du soldat sans armes avec une perfection si grande, que je servis de modèle depuis au dessinateur qui fit les planches de l'ordonnance de 1791, ordonnance qui, vous le savez, mon lieutenant, est un chef-d'œuvre de précision. On m'apprit l'école du soldat et l'école du peloton de manière à exécuter les charges en douze temps, les charges précipitées et les charges à volonté, en comptant ou sans compter les mouvemens, aussi parfaitement que le plus raide des caporaux du roi de Prusse Frédéric-le-Grand, dont les vieux se souvenaient encore avec l'attendrissement de gens qui aiment ceux qui les battent. On me fit l'honneur de me promettre que si je me comportais bien, je finirais par être admis dans la première compagnie de grenadiers. — J'eus bientôt une queue poudrée qui tombait sur ma veste blanche assez noblement, mais je ne voyais plus jamais ni Pierrette, ni sa mère, ni monsieur le curé de Montreuil, et je ne faisais point de musique.

Un beau jour, comme j'étais consigné à la caserne même où nous voici, pour avoir fait trois fautes dans le maniement d'armes, on me plaça dans la position des feux du premier rang, un genou sur le pavé, ayant en face de moi un soleil éblouissant et superbe que j'étais forcé de coucher en joue, dans une immobilité parfaite jusqu'à ce que la fatigue me fit ployer les bras à la saignée, et j'étais encouragé à soutenir mon arme par la présence d'un honnête caporal, qui de temps en temps soulevait ma baïonnette avec sa crosse quand elle s'abaissait; c'était une petite punition de l'invention de M. de Saint-Germain.

Il y avait vingt minutes que je m'appliquais à atteindre le plus

haut degré de pétrification possible dans cette attitude, lorsque je vis au bout de mon fusil la figure douce et paisible de mon bon ami Michel, le tailleur de pierres.

— Tu viens bien à propos, mon ami, lui dis-je, et tu me rendrais un grand service si tu voulais bien, sans qu'on s'en aperçût, mettre un moment ta canne sous ma baïonnette. Mes bras s'en trouveraient mieux, et ta canne ne s'en trouverait pas plus mal.

— Ah! Mathurin! mon ami, me dit-il, te voilà bien puni d'avoir quitté Montreuil, tu n'as plus les conseils et les lectures du bon curé, et tu vas oublier tout-à-fait cette musique que tu aimais tant, et celle de la parade ne la vaudra certainement pas.

— C'est égal, dis-je en élevant le bout du canon de mon fusil et le dégageant de sa canne, par orgueil, c'est égal, on a son idée.

— Tu ne cultiveras plus les espaliers et les belles pêches de Montreuil avec ta Pierrette qui est bien aussi fraîche qu'elles, et dont la lèvre porte aussi comme elles un petit duvet.

— C'est égal, dis-je encore, j'ai mon idée.

— Tu passeras ici bien long-temps à genoux à tirer sur rien avec une pierre de bois avant d'être seulement caporal.

— C'est égal, dis-je encore, si j'avance lentement, toujours est-il vrai que j'avancerai, — tout vient à point à qui sait attendre, — comme on dit, et quand je serai sergent je serai quelque chose, et j'épouserai Pierrette. Un sergent c'est un seigneur, et — à tout seigneur tout honneur. —

Michel soupira.

— Ah! Mathurin! Mathurin! me dit-il, tu n'es pas sage et tu as trop d'orgueil et d'ambition, mon ami. N'aimerais-tu pas mieux être remplacé si quelqu'un payait pour toi, et venir épouser ta petite Pierrette?

— Michel, Michel, lui dis-je, tu t'es beaucoup gâté dans le monde, je ne sais pas ce que tu y fais, et tu ne m'as plus l'air d'y être maçon, puisqu'au lieu d'une veste, tu as un habit noir de taffetas. Mais tu ne m'aurais pas dit ça dans le temps où tu répétais toujours : il faut faire son sort soi-même. — Moi, je ne veux pas l'épouser avec l'argent des autres, et je fais moi-même mon sort, comme tu vois. — D'ailleurs c'est la reine qui m'a mis ça dans la

tête, et la reine ne peut pas se tromper en jugeant ce qui est bien à faire. Elle a dit elle-même : Il sera soldat et je les marierai. Elle n'a pas dit : Il reviendra après avoir été soldat.

— Mais, me dit Michel, si par hasard la reine te voulait donner de quoi l'épouser, le prendrais-tu?

— Non, Michel, je ne prendrais pas son argent, si par impossible elle le voulait.

— Et si Pierrette gagnait elle-même sa dot, reprit-il?

— Oui, Michel, je l'épouserais tout de suite, dis-je.

Ce bon garçon avait l'air tout attendri.

— Eh bien! reprit-il, je dirai cela à la reine.

— Est-ce que tu es fou, lui dis-je, ou domestique dans sa maison?

— Ni l'un ni l'autre, Mathurin, quoique je ne taille plus de pierres.

— Que tailles-tu donc, disais-je?

— Hé! je taille des pièces, du papier et des plumes.

— Bah! dis-je, est-il possible?

— Oui, mon enfant, je fais de petites pièces toutes simples et bien aisées à comprendre. Je te ferai voir tout ça.

— En effet, dit Timoléon en interrompant l'Adjudant, les ouvrages de ce bon Sédaine ne sont pas construits sur des questions bien difficiles, on n'y trouve aucune synthèse sur le fini et l'infini, sur les causes finales, l'association des idées et l'identité personnelle; on n'y tue pas des rois et des reines par le poison ou l'échafaud, ça ne s'appelle pas de noms sonores environnés de leur traduction philosophique, mais ça se nomme *Blaise*, *l'Agneau perdu*, *le Déserteur*; ou bien *le Jardinier et son Seigneur*, *la Gageure imprévue*; ce sont des gens tout simples qui parlent vrai, qui sont *philosophes sans le savoir*, comme Sédaine lui-même, que je trouve plus grand qu'on ne l'a fait. — Je ne répondis pas. — L'Adjudant reprit :

— Eh ben! tant mieux! dis-je, j'aime autant te voir travailler ça que tes pierres de taille.

— Ah! ce que je bâtissais valait mieux que ce que je construis à présent. Ça ne passait pas de mode et ça restait plus long-temps

debout. Mais en tombant, ça pouvait écraser quelqu'un, au lieu qu'à présent quand ça tombe, ça n'écrase personne.

— C'est égal, je suis toujours bien aise, dis-je.

— C'est-à-dire, aurais-je dit, car le caporal vint donner un si terrible coup de crosse dans la canne de mon ami Michel, qu'il l'envoya là-bas, tenez, là-bas, près de la poudrière.

En même temps il ordonna six jours de salle de police pour le factionnaire qui avait laissé entrer un bourgeois.

Sédaine comprit bien qu'il fallait s'en aller. Il ramassa paisiblement sa canne, et en sortant du côté du bois, il me dit :

— Je t'assure, Mathurin, que je conterai tout ceci à la reine.

VIII.

Une séance.

Ma petite Pierrette était une bonne fille, d'un caractère décidé, calme et honnête. Elle ne se déconcertait pas trop facilement, et depuis qu'elle avait parlé à la reine, elle ne se laissait pas aisément faire la leçon. Elle savait bien dire à monsieur le curé et à sa bonne qu'elle voulait épouser Mathurin, et elle se levait la nuit pour travailler à son trousseau, tout comme si je n'avais pas été mis à la porte pour long-temps, sinon pour toute ma vie.

Un jour (c'était le lundi de Pâques, elle s'en était toujours souvenue, la pauvre Pierrette, et me l'a raconté assez souvent), un jour donc qu'elle était assise devant la porte de monsieur le curé, travaillant et chantant comme si de rien n'était, elle vit arriver vite, vite, un beau carrosse, dont les six chevaux trottaient dans l'ave-

une d'un train merveilleux, montés par deux petits postillons poudrés et roses, très jolis, et si petits, qu'on ne voyait de loin que leurs grosses bottes à l'écuyère. Ils portaient de gros bouquets à leur jabot, et les chevaux portaient aussi de gros bouquets sur l'oreille.

Ne voilà-t-il pas que l'écuyer qui courait devant les chevaux s'arrêta précisément devant la porte de monsieur le curé, où la voiture eut la bonté de s'arrêter aussi, et daigna s'ouvrir toute grande. Il n'y avait personne dedans. Comme Pierrette regardait avec de grands yeux, l'écuyer ôta son chapeau très poliment, et la pria de vouloir bien monter en carrosse.

Vous croyez peut-être que Pierrette fit des façons? Point du tout. Elle avait trop de bon sens pour cela. Elle ôta simplement ses deux sabots, qu'elle laissa sur le pas de la porte, mit ses souliers à boucle d'argent, ploya proprement son ouvrage, et monta dans le carrosse en s'appuyant sur le bras du valet de pied, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie, parce que, depuis qu'elle avait changé de robe avec la reine, elle ne doutait plus de rien.

Elle m'a dit souvent qu'elle avait eu deux grandes frayeurs dans la voiture : la première, parce qu'on allait si vite, que les arbres de l'avenue de Montreuil lui paraissaient courir comme des fous l'un après l'autre ; la seconde, parce qu'il lui semblait qu'en s'asseyant sur les coussins blancs du carrosse, elle y laisserait une tache bleue et jaune de la couleur de son jupon. Elle le releva dans ses poches et se tint toute droite au bord du coussin, nullement tourmentée de son aventure, et devinant bien qu'en pareille circonstance il est bon de faire ce que tout le monde veut, franchement et sans hésiter.

D'après ce sentiment juste de sa position, que lui donnait une nature heureuse, douce et disposée au bien et au vrai en toute chose, elle se laissa parfaitement donner le bras par l'écuyer, et conduire à Trianon, dans les appartemens dorés, où seulement elle eut soin de marcher sur la pointe du pied, par égard pour les parquets de bois de citron et de bois des Indes, qu'elle craignait de rayer avec ses clous.

Quand elle entra dans la dernière chambre, elle entendit un petit rire joyeux de deux voix très douces, ce qui l'intimida bien

un peu, et lui fit battre le cœur assez vivement; mais, en entrant, elle se trouva rassurée tout de suite : ce n'était que son amie, la reine.

Mme de Lamballe était avec elle, mais assise dans une embrasure de fenêtre, et établie devant un pupître de peintre en miniature. Sur le tapis vert du pupître, un ivoire tout préparé, près de l'ivoire des pinceaux, près des pinceaux un verre d'eau.

— Ah! la voilà, dit la reine d'un air de fête; et elle courut lui prendre les deux mains.

— Comme elle est fraîche! comme elle est jolie! Le joli petit modèle que cela fait pour vous. Allons, ne la manquez pas, Mme de Lamballe! — Mets-toi là, mon enfant.

Et la belle Marie-Antoinette la fit asseoir de force sur une chaise. Pierrette était tout-à-fait interdite, et la chaise si haute, que ses petits pieds pendaient et se balançaient.

— Mais voyez donc comme elle se tient bien, continuait la reine; elle ne se fait pas dire deux fois ce qu'on veut. Je gage qu'elle a de l'esprit. Tiens-toi droite, mon enfant, et écoute-moi. Il va venir deux messieurs ici. Que tu les connaisses ou non, cela ne fait rien, et cela ne te regarde pas. Tu feras tout ce qu'ils te diront de faire. Je sais que tu chantes, tu chanteras. Quand ils te diront d'entrer et de sortir, d'aller et de venir, tu entreras, tu sortiras, tu iras, tu viendras bien exactement, entends-tu? Tout cela est pour ton bien. Madame et moi nous les aiderons à t'enseigner quelque chose que je sais bien, et nous ne te demandons pour nos peines que de poser tous les jours une heure devant madame; cela ne t'afflige pas trop fort, n'est-ce pas?

Pierrette ne répondait qu'en rougissant et en pâlissant à chaque parole, mais elle était si contente qu'elle aurait voulu embrasser la petite reine comme sa camarade.

Comme elle posait, les yeux tournés vers la porte, elle vit entrer deux hommes, l'un gros et l'autre grand. Quand elle vit le grand, elle ne put s'empêcher de crier : Tiens! c'est...

Mais elle se mordit le doigt pour se faire taire.

— Eh bien! comment la trouvez-vous, messieurs? dit la reine; me suis-je trompée?

— N'est-ce pas que c'est *Rose* même? dit Sédaine.

— Une seule note, madame, dit le plus gros des deux, et je saurai si c'est la Rose de Monsigny comme elle est celle de Sédaine.

— Voyons, ma petite, répétez cette gamme, ajouta Grétry, en chantant *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*.

Pierrette la répéta.

— Elle a une voix divine, madame, dit-il.

La reine frappa des mains et sauta :

— Elle gagnera sa dot, dit-elle.

IX.

Une belle soirée.

Ici l'honnête Adjudant goûta un peu de son petit-verre d'absynthe en nous engageant à l'imiter, et après avoir essuyé sa moustache blanche avec un mouchoir rouge et l'avoir tournée un instant dans ses gros doigts, il poursuivit ainsi :

— Si je savais faire des surprises, mon lieutenant, comme on en fait dans les livres et faire attendre la fin d'une histoire en tenant la dragée haute aux auditeurs, et puis la leur faire goûter du bout des lèvres, et puis la relever, et puis la donner tout entière à manger, je trouverais une manière nouvelle de vous dire la suite de ceci, mais je vais de fil en aiguille tout simplement comme a été ma vie de jour en jour, et je vous dirai que depuis le jour où mon pauvre Michel était venu me voir ici, à Vincennes, et m'avait trouvé dans la position du premier rang, je maigris d'une manière ridicule parce que je n'entendis plus parler de notre petite famille de

Montreuil, et que je vins à penser que Pierrette m'avait oublié tout-à-fait. Le régiment d'Auvergne était à Orléans depuis trois mois, et le mal du pays commençait à m'y prendre. Je jaunissais à vue d'œil et je ne pouvais plus soutenir mon fusil. Mes camarades commencaient à me prendre en grand mépris comme on prend ici toute maladie, vous le savez. Il y en avait qui me dédaignaient parce qu'ils me croyaient très malade, d'autres parce qu'ils soutenaient que je faisais semblant de l'être, et, dans ce dernier cas, il ne me restait d'autre parti que de mourir pour prouver que je disais vrai; ne pouvant pas me rétablir tout à coup, ni être assez mal pour me coucher, fâcheuse position.....

Un jour, un officier de ma compagnie vint me trouver et me dit :

— Mathurin, toi qui sais lire, lis un peu cela.

Et il me conduisit sur la place de Jeanne d'Arc, place qui m'est chère, où je lus une grande affiche de spectacle sur laquelle on avait imprimé ceci :

PAR ORDRE.

« Lundi prochain, représentation extraordinaire d'*Irène*, pièce nouvelle de M. de VOLTAIRE, et de *Rose et Colas*, par M. SÉDAINE, musique de M. MONSIGNY, au bénéfice de Mlle Colombe, célèbre actrice de la comédie italienne, laquelle paraîtra dans la seconde pièce. SA MAJESTÉ LA REINE a daigné promettre qu'elle honorerait le spectacle de sa présence. »

— Eh bien! dis-je, mon capitaine, qu'est-ce que cela peut me faire ça?

Tu es bon sujet, me dit-il, tu es beau garçon, je te ferai poudrer et friser pour te donner un peu meilleur air, et tu seras placé en faction à la porte de la loge de la reine.

Ce qui fut dit fut fait. L'heure du spectacle venue, me voilà dans le corridor en grande tenue du régiment d'Auvergne, sur un tapis bleu, au milieu des guirlandes de fleurs en festons qu'on avait disposées partout et des lis épanouis sur chaque marche des escaliers du théâtre; le directeur courait de tous côtés avec un air tout joyeux et agité. C'était un petit homme gras, court et rouge, vêtu d'un habit de soie bleu de ciel avec un jabot florissant et faisant la roue. Il s'agitait en tout sens et ne cessait de se mettre à la fenêtre

en disant : Ceci est la livrée de Mme la duchesse de Montmorency, ceci, le coureur de M. le duc de Lauzun ; M. le prince de Guémenée vient d'arriver, M. de Lambesc vient après, vous avez vu? vous savez? Qu'elle est bonne la reine! que la reine est bonne!

Il passait et repassait effaré, cherchant Grétry, et le rencontra nez à nez dans le corridor précisement en face de moi.

— Dites-moi, M. Gretry, mon cher M. Grétry, dites-moi, je vous en supplie, s'il ne m'est pas possible de parler à cette célèbre cantatrice que vous m'amenez. Certainement il n'est pas permis à un ignare et non lettré comme moi d'élever le plus léger doute sur son talent, mais encore voudrais-je bien apprendre de vous s'il n'est pas à craindre que la reine ne soit mécontente. — On n'a pas répeté.

— Hé, hé, répondit Grétry d'un air de persiflage, il m'est difficile de vous répondre là-dessus, mon cher monsieur; ce que je puis vous assurer, c'est que vous ne la verrez pas. Une actrice comme celle-là, monsieur, c'est un enfant gâté. Mais vous la verrez quand elle entrera en scène. D'ailleurs quand ce serait une autre que Mlle Colombe, qu'est-ce que cela vous fait?

— Comment, monsieur ! moi, directeur du théâtre d'Orléans, je n'aurais pas le droit?... reprit-il en se gonflant les joues.

— Aucun droit, mon brave directeur, dit Grétry. — Eh ! comment se fait-il que vous doutiez un moment d'un talent dont Sédaine et moi avons répondu? poursuivit-il avec plus de sérieux.

Je fus bien aise d'entendre ce nom cité avec autorité, et je prêtai plus d'attention.

Le directeur, en homme qui savait son métier, voulait profiter de la circonstance.

— Mais on me compte donc pour rien, disait-il, mais de quoi ai-je l'air? J'ai prêté mon théâtre avec un plaisir infini, trop heureux de voir l'auguste princesse qui....

— A propos, dit Grétry, vous savez que je suis chargé de vous annoncer que ce soir la reine vous fera remettre une somme égale à la moitié de la recette générale.

Le directeur saluait avec une indignation profonde en reculant toujours, ce qui prouvait le plaisir que lui faisait cette nouvelle.

— Fi donc! monsieur, fi donc! je ne parle pas de cela, malgré le

respect avec lequel je recevrai cette faveur ; mais vous ne m'avez rien fait espérer qui vînt de votre génie, et...

— Vous savez aussi qu'il est question de vous pour diriger la Comédie italienne, à Paris?

— Ah! M. Grétry....

— On ne parle que de votre mérite à la cour; tout le monde vous y aime beaucoup, et c'est pour cela que la reine a voulu voir votre théâtre; un directeur est l'ame de tout, de lui vient le génie des auteurs, celui des compositeurs, des acteurs, des décorateurs, des dessinateurs, des allumeurs et des balayeurs, le principe et la fin de tout, la reine le sait bien. — Vous avez triplé vos places, j'espère?

— Mieux que cela, M. Grétry, elles sont à un louis ; je ne pouvais manquer de respect à la cour au point de les mettre à moins.—

En ce moment même tout retentit d'un grand bruit de chevaux et de grands cris de joie, et la reine entra si vite que j'eus à peine le temps de présenter les armes ainsi que la sentinelle placée devant moi. De beaux seigneurs parfumés la suivaient, et une jeune femme que je reconnus pour celle qui l accompagnait à Montreuil.

Le spectacle commença tout de suite. Lekain et cinq autres acteurs de la Comédie française étaient venus jouer la tragédie d'*Irène*, et je m'aperçus que cette tragédie allait toujours son train parce que la reine parlait et riait tout le temps qu'elle dura. On n'applaudissait pas, par respect pour elle, comme c'est l'usage encore, je crois, à la cour. Mais quand vint l'opéra-comique, elle ne dit plus rien, et personne ne souffla dans sa loge.

Tout d'un coup j'entendis une grande voix de femme qui s'élevait de la scène et qui me remua les entrailles; je tremblai et je fus forcé de m'appuyer sur mon fusil. Il n'y avait qu'une voix comme celle-là dans le monde, une voix venant du cœur et résonnant dans la poitrine comme dans une harpe, une voix de passion. —

J'écoutais en appliquant mon oreille contre la porte, et à travers le rideau de gaze de la petite lucarne de la loge, j'entrevis les comédiens et la pièce qu'ils jouaient. Il y avait une petite paysanne qui chantait :

Il était un oiseau gris
Comme un' souris

Qui pour loger ses petits
Fit un p'tit
Nid.

et disait à son amant :

Aimez, aimez-moi, mon p'tit roi !

et comme il était assis sur la fenêtre, elle avait peur que son père endormi ne se réveillât et ne vît Colas, et elle changeait le refrain de sa chanson et elle disait :

Ah ! r'montez vos jambes, car on les voit.

J'eus un frisson extraordinaire par tout le corps quand je vis à quel point cette *Rose* ressemblait à Pierrette. C'était sa taille, c'était son même habit, son trousseau rouge et bleu, son jupon blanc, son petit air délibéré et naïf, sa jambe si bien faite et ses petits souliers à boucles d'argent avec ses bas rouges et bleus.

Mon Dieu, me disais-je, comme il faut que ces actrices soient habiles pour prendre ainsi tout de suite l'air des autres! Voilà cette fameuse Mlle Colombe, qui loge dans un bel hôtel, qui est venue ici en poste, qui a plusieurs laquais, et qui va dans Paris, vêtue comme une duchesse, et elle ressemble autant que cela à Pierrette !.. mais on voit bien tout de même que ce n'est pas elle. Ma pauvre Pierrette ne chantait pas si bien, quoique sa voix soit au moins aussi jolie.

Je ne pouvais pas cependant cesser de regarder à travers la glace, et j'y restai jusqu'au moment où l'on me poussa brusquement la porte sur le visage. La reine avait trop chaud et voulait que sa loge fût ouverte. J'entendis sa voix; elle parlait vite et haut.

— Je suis bien contente, le roi s'amusera bien de notre aventure. M. le premier gentilhomme de la chambre peut dire à Mlle Colombe qu'elle ne se repentira pas de m'avoir laissé faire les honneurs de son nom.—Oh! que cela m'amuse!

— Ma chère princesse, disait-elle à Mme de Lamballe, nous avons attrapé tout le monde ici. Tout ce qui est là fait une bonne action sans s'en douter; voilà ceux de la bonne ville d'Orléans enchantés

de la grande cantatrice, et toute la cour qui voudrait l'applaudir. Oui, oui, applaudissons.

En même temps elle donna le signal des applaudissemens, et toute la salle ayant les mains déchaînées ne laissa plus passer un mot de *Rose* sans l'applaudir à tout rompre. La charmante reine était ravie.

— C'est ici, dit-elle à M. de Biron, qu'il y a trois mille amoureux, mais ils le sont de Rose et non de moi cette fois.

La pièce finissait, et les femmes en étaient à jeter leurs bouquets sur Rose.

— Et le veritable amoureux, où est-il donc? dit la reine à M. le duc de Lauzun. Il sortit de sa loge et fit signe à mon capitaine qui rodait dans le corridor.

Le tremblement me reprit, je sentais qu'il allait m'arriver quelque chose, sans oser le prévoir ou le comprendre ou seulement y penser.

Mon capitaine salua profondément et parla bas à M. de Lauzun. La reine me regarda; je m'appuyai sur le mur pour ne pas tomber. On montait l'escalier, et je vis Michel Sédaine, suivi de Grétry et du directeur, important et sot; ils conduisaient Pierrette, la vraie Pierrette, ma Pierrette à moi, ma sœur, ma femme, ma Pierrette de Montreuil.

Le directeur cria de loin : Voici une belle soirée de dix-huit mille francs!

La reine se retourna, et parlant hors de sa loge d'un air tout à la fois plein de franche gaieté et d'une bienfaisante finesse, elle prit la main de Pierrette.

— Viens, mon enfant, dit-elle, il n'y a pas d'autre état qui fasse gagner sa dot en une heure de temps sans péché. Je reconduirai mon élève à monsieur le curé de Montreuil qui nous absoudra toutes deux, j'espère.

Ensuite elle me salua! Me saluer! moi qui étais mort plus d'à moitié, quelle cruauté!

— J'espère, dit-elle, que monsieur Mathurin voudra bien accepter à présent la fortune de Pierrette, je n'y ajoute rien, et elle l'a gagnée elle-même.

X.

Fin de l'histoire de l'Adjudant.

Ici le bon Adjudant se leva pour prendre le portrait qu'il nous fit passer encore une fois de main en main.

— La voilà, disait-il, dans ce même costume, ce bavolet et ce mouchoir au cou, la voilà telle que voulut bien la peindre madame la princesse de Lamballe. C'est ta mère, mon enfant, disait-il à la belle personne qu'il avait près de lui et qu'il fit asseoir sur son genou; — elle ne joua plus la comédie, car elle ne put jamais savoir que ce rôle de *Rose et Colas*, appris par la reine.

Il était ému. Sa vieille moustache blanche tremblait un peu, et il y avait une larme dessus.

— Voilà une enfant qui a tué sa pauvre mère en naissant, ajouta-t-il, il faut bien l'aimer pour lui pardonner cela, mais enfin tout ne nous est pas donné à la fois. Ç'aurait été trop apparemment pour moi, puisque la Providence ne l'a pas voulu. J'ai roulé depuis avec les canons de la république et de l'empire, et je peux dire que de Marengo à la Moscowa j'ai vu de bien belles affaires, mais je n'ai pas eu de plus beau jour dans ma vie que celui que je vous ai raconté là. Celui où je suis entré dans la garde royale a été aussi l'un des meilleurs. J'ai repris avec tant de joie la cocarde blanche que j'avais dans Royal-Auvergne, et aussi, mon lieutenant, je tiens à faire mon devoir, comme vous l'avez vu. Je crois que je mourrais de honte si demain, à l'inspection, il me manquait une gargousse seulement; et je crois qu'on a pris un baril au dernier exercice à feu pour les cartouches de l'infanterie. J'aurais presque envie d'y aller voir si ce n'était la défense d'y entrer avec des lumières.

Nous le priâmes de se reposer et de rester avec ses enfans qui le détournèrent de son projet, et, en achevant son petit verre, il

nous dit encore quelques traits indifférens de sa vie; il n'avait pas eu d'avancement parce qu'il avait toujours trop aimé les corps d'élite et s'était trop attaché à son régiment. Canonnier de la garde des consuls, sergent dans la garde impériale, lui avaient toujours paru de plus hauts grades qu'officier de la ligne. J'ai vu beaucoup de *grognards* pareils. Du reste, tout ce qu'un soldat peut avoir de dignités, il l'avait. Fusil d'*honneur* à capucines d'argent, croix d'honneur pensionnée, et surtout beaux et nobles états de services où la colonne des actions d'éclat était pleine. C'était ce qu'il ne racontait pas.

Il était deux heures du matin. Nous fîmes cesser la veillée en nous levant et en serrant cordialement la main de ce brave homme, et nous le laissâmes heureux des émotions de sa vie qu'il avait renouvelées dans son ame honnête et bonne.

— Combien de fois, dis-je, ce vieux soldat vaut-il mieux avec sa résignation que nous autres jeunes officiers avec nos ambitions folles ! — Cela nous donna à penser.

— Oui, je crois bien, continuai-je en passant le petit pont qui fut levé après nous, je crois que ce qu'il y a de plus pur dans nos temps, c'est l'ame d'un soldat pareil, scrupuleux sur son honneur et le croyant souillé pour la moindre tache d'indiscipline ou de négligence, sans ambition, sans vanité, sans luxe, toujours esclave et toujours fier et content de sa servitude, n'ayant de cher dans sa vie qu'un souvenir de reconnaissance.

— Et croyant que la Providence a les yeux sur lui ! — me dit Timoléon d'un air profondément frappé et me quittant pour se retirer chez lui.

XI.

Le réveil.

Il y avait une heure que je dormais. Il était quatre heures du matin : c'était le 17 août, je ne l'ai pas oublié. Tout à coup mes deux fenêtres s'ouvrirent à la fois, et toutes leurs vitres cassées tombèrent dans ma chambre avec un petit bruit argentin fort joli à entendre. J'ouvris les yeux et je vis une fumée blanche qui entrait doucement chez moi et venait jusqu'à mon lit en formant mille couronnes. Je la reconnus aussi vite à sa couleur qu'à son odeur. Je courus à la fenêtre. Le jour commençait à poindre et éclairait de lueurs tendres tout ce vieux château immobile et silencieux encore et qui semblait dans la stupeur du premier coup qu'il venait de recevoir. Je n'y vis rien remuer. Seulement le vieux grenadier placé sur le rempart et enfermé là au verrou, selon l'usage, se promenait très vite, l'arme au bras, en regardant quelque chose du côté des cours. Il allait comme un lion dans sa cage.

Tout se taisant encore, je commençais à croire qu'un essai d'armes fait dans les fossés avait été cause de cette commotion, lorsqu'une explosion plus violente se fit entendre ; je vis naître en même temps un soleil qui n'était pas celui du ciel et qui se levait sur la dernière tour, du côté du bois. Ses rayons étaient rouges et à l'extrémité de chacun d'eux il y avait un obus qui éclatait ; devant eux un brouillard de poudre. Cette fois le donjon, les casernes, les tours, les remparts, le village et le bois tremblèrent et parurent glisser de gauche à droite et revenir comme un tiroir ouvert et refermé sur-le-champ. Je compris en ce moment les tremblemens de terre. Un cliquetis pareil à celui que formeraient toutes les porcelaines de Sèvres, jetées par la fenêtre, me fit parfaitement comprendre que de tous les vitraux de la chapelle, de toutes les glaces

du château, de toutes les vitres des casernes et du bourg, il ne restait pas un morceau de verre attaché au mastic. La fumée blanche se dissipa en petites couronnes.

— La poudre est très bonne quand elle fait des couronnes comme celle-là, me dit Timoléon en entrant tout habillé et armé dans ma chambre.

— Il me semble, dis-je, que nous sautons.

— Je ne dis pas le contraire, me répond-il froidement. Il n'y a rien à faire jusqu'à présent.

En trois minutes je fus comme lui habillé et armé, et nous regardâmes en silence le silencieux château.

Tout d'un coup vingt tambours battirent la générale. Les murailles sortaient de leur stupeur et de leur impassibilité et appelaient à leur secours. Les bras du pont-levis commencèrent à s'abaisser lentement et descendirent leurs pesantes chaînes sur l'autre bord du fossé. C'était pour faire entrer les officiers et sortir les habitans. Nous courûmes à la herse : elle s'ouvrait pour recevoir les forts et rejeter les faibles.

Un singulier spectacle nous frappa. Toutes les femmes se pressaient à la porte et en même temps tous les chevaux de la garnison. Par un juste instinct du danger, ils avaient rompu leurs licols à l'écurie ou renversé leurs cavaliers, et attendaient en piaffant que la campagne leur fût ouverte. Ils couraient par les cours à travers les troupeaux de femmes, hennissant avec épouvante, la crinière hérissée, les narines ouvertes, les yeux rouges, se dressant debout contre les murs, respirant la poudre avec horreur et cachant dans le sable leurs naseaux brûlés.

Une jeune et belle personne roulée dans les draps de son lit, suivie de sa mère à demi vêtue et portée par un soldat, sortit la première, et toute la foule suivit. Dans ce moment, cela me parut une précaution bien inutile, la terre n'était sûre qu'à six lieues de là.

Nous entrâmes en courant ainsi que tous les officiers logés dans le bourg. La première chose qui me frappa fut la contenance calme de nos vieux grenadiers de la garde, placés au poste d'entrée. L'arme au pied, appuyés sur cette arme, ils regardaient du côté de la poudrière, en connaisseurs, mais sans dire un mot ni quit-

ter l'attitude prescrite, la main sur la bretelle du fusil. Mon ami Ernest d'Hanache les commandait. Il nous salua avec le sourire à la Henri IV qui lui était naturel; je lui donnai la main. Il ne devait perdre la vie que dans la dernière Vendée où il vient de mourir noblement. Tous ceux que je nomme dans ces souvenirs encore récens sont déjà morts.

En courant, je heurtai quelque chose qui faillit me faire tomber : c'était un pied humain. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter à le regarder.

— Voilà comme ton pied sera tout à l'heure, me dit un officier en passant et en riant de tout son cœur.

Rien n'indiquait que ce pied eût jamais été chaussé. Il était comme embaumé et conservé à la manière des momies; brisé à deux pouces au-dessus de la cheville, comme les pieds des statues en étude dans les ateliers, poli, veiné comme du marbre noir, et n'ayant de rose que les ongles. Je n'avais pas le temps de le dessiner, je continuai ma course jusqu'à la dernière cour devant les casernes.

Là nous attendaient nos soldats. Dans leur première surprise, ils avaient cru le château attaqué; ils s'étaient jetés au ratelier d'armes, et s'étaient réunis dans la cour, en chemise, avec leur fusil au bras. Presque tous avaient les pieds ensanglantés et coupés par le verre brisé. Ils restaient muets et sans action devant un ennemi qui n'était pas un homme, et virent avec joie arriver leurs officiers.

Pour nous, ce fut au cratère même du volcan que nous courûmes. Il fumait encore, et une troisième éruption était imminente.

La petite tour de la poudrière était éventrée, et par ses flancs ouverts on voyait une lente fumée s'élever en tournant.

Toute la poudre de la tourelle était-elle brûlée; en restait-il assez pour nous enlever tous? C'était la question. Mais il y en avait une autre qui n'était pas incertaine, c'est que tous les caissons de l'artillerie, chargés et entr'ouverts dans la cour voisine, sauteraient si une étincelle y arrivait, et que le donjon, renfermant quatre cents milliers de poudre à canon, Vincennes, son bois, sa ville, sa campagne, et une partie du faubourg Saint-Antoine, devaient faire

jaillir ensemble les pierres, les branches, la terre, les toits et les têtes humaines les mieux attachées.

Le meilleur auxiliaire que puisse trouver la discipline, c'est le danger. Quand tous sont exposés, chacun se tait et se cramponne au premier homme qui donne un ordre ou un exemple salutaire.

Le premier qui se jeta sur les caissons fut Timoléon. Son air sérieux et contenu n'abandonnaient pas son visage; mais son agilité, qui me surprit, le précipita sur une roue prête à s'enflammer. A défaut d'eau, il l'éteignit en l'étouffant avec son habit, ses mains, sa poitrine, qu'il y appuyait. On le crut d'abord perdu. Mais en l'aidant, nous trouvâmes la roue noircie et éteinte, son habit brûlé, sa main gauche un peu poudrée de noir; du reste, toute sa personne intacte et tranquille. En un moment, tous les caissons furent arrachés de la cour dangereuse et conduits hors du fort, dans la cour du Polygone. Chaque canonnier, chaque soldat, chaque officier s'attelait, tirait, roulait, poussait les redoutables chariots, des mains, des pieds, des épaules et du front.

Les pompes inondèrent la petite poudrière par la noire ouverture de sa poitrine; elle était fendue de tous les côtés; elle se balança deux fois en avant et en arrière, puis ouvrit ses flancs comme l'écorce d'un grand arbre, et, tombant à la renverse, découvrit une sorte de four noir et fumant, où rien n'avait forme reconnaissable, où toute arme, tout projectile était réduit en poussière rougeâtre et grise, délayée dans une eau bouillonnante; sorte de lave où le sang, le fer et le plomb s'étaient confondus en un mortier vivant, et qui s'écoula dans les cours en brûlant l'herbe sur son passage.

C'était la fin du danger. Restait à se reconnaître et à se compter.

— On a dû entendre cela de Paris, me dit Timoléon en me serrant la main, je vais lui écrire pour la rassurer. Il n'y a plus rien à faire ici.

Il ne parla plus à personne et retourna dans notre petite maison blanche aux volets verts, comme s'il fût revenu de la chasse.

XII.

Un dessin au crayon.

Quand les perils sont passes, on les mesure et on les trouve grands. On s'etonne de sa fortune, on pâlit de la peur qu'on aurait pu avoir; on s'applaudit de ne s'être laissé surprendre à nulle faiblesse, et l'on sent une sorte d'effroi refléchi et calculé auquel on n'aurait pas songé dans l'action.

La poudre fait des prodiges incalculables, comme ceux de la foudre.

L'explosion avait fait des miracles, non pas de force, mais d'adresse. Elle paraissait avoir mesuré ses coups et choisi son but. Elle avait joué avec nous, elle nous avait dit : J'enlèverai celui-ci, mais non ceux-là qui sont auprès. Elle avait arraché de terre une arcade de pierres de taille et l'avait envoyée tout entière avec sa forme sur le gazon, dans les champs, se coucher comme une ruine noircie par le temps. Elle avait enfoncé trois bombes à six pieds sous terre, broyé des pavés sous des boulets, brisé un canon de bronze par le milieu, jeté dans toutes les chambres toutes les fenêtres et toutes les portes, enlevé sur les toits les volets de la grande poudrière sans un grain de sa poudre; elle avait roulé dix grosses bornes de pierre comme les pions d'un échiquier renversé; elle avait cassé les chaînes de fer qui les liaient comme on casse des fils de soie, et en avait tordu les anneaux comme on tord le chanvre; elle avait labouré sa cour avec les affûts brisés, et incrusté dans les pierres les pyramides de boulets, et sous le canon le plus prochain de la poudrière détruite, elle avait laissé vivre la poule blanche que nous avions remarquée la veille. Quand cette pauvre poule sortit paisiblement de son lit avec ses petits, les cris de joie de nos bons soldats l'accueillirent comme une ancienne amie, et ils se mirent à jouer avec elle avec l'insouciance des enfans.

Elle tournait en coquetant, rassemblant ses petits et portant toujours son aigrette rouge et son collier d'argent. Elle avait l'air d'attendre le maître qui lui donnait à manger, et courait tout effarée entre nos jambes, suivie de ses poussins. En la suivant nous arrivâmes à quelque chose d'horrible.

Au pied de la chapelle étaient couchées la tête et la poitrine du pauvre Adjudant, sans corps et sans bras. Le pied que j'avais heurté avec mon pied en arrivant, c'était le sien. Ce malheureux, sans doute, n'avait pas résisté au désir de visiter encore ses barils de poudre et de compter ses obus, et, soit le fer de ses bottes, soit un caillou roulé, quelque chose, quelque mouvement, avait tout enflammé.

Comme la pierre d'une fronde, sa tête avait été lancée avec sa poitrine sur le mur de l'église, à soixante pieds d'élévation, et la poudre dont ce buste effroyable était imprégné avait gravé sa forme, en traits durables, sur la muraille au pied de laquelle il retomba. Nous le contemplâmes long-temps, et personne ne di un mot de commisération, peut-être parce que le plaindre eût été se prendre soi-même en pitié pour avoir couru le même danger. Le chirurgien-major seulement dit : Il n'a pas souffert.

Pour moi, il me sembla qu'il souffrait encore ; mais malgré cela, moitié par curiosité invincible, moitié par bravade d'officier, je le dessinai.

Les choses se passent ainsi dans une société d'où la sensibilité est retranchée. Peut-être est-ce le côté mauvais du métier des armes que cet excès de force où l'on prétend toujours guinder son caractère. On s'exerce à durcir son cœur, on se cache de la pitié de peur qu'elle ne ressemble à la faiblesse, on se fait effort pour dissimuler le sentiment divin de la compassion, sans songer qu'à force d'enfermer un bon sentiment on étouffe le prisonnier.

Je me sentis en ce moment très haïssable. Mon jeune cœur était gonflé du chagrin que me faisait cette mort, et je continuai pourtant avec une tranquillité obstinée ce dessin que j'ai conservé, et qui tantôt m'a donné des remords de l'avoir fait, tantôt m'a rappelé le récit que je viens d'écrire et la vie modeste de ce brave soldat.

Cette noble tête n'était plus qu'un objet d'horreur, une sorte de tête de Méduse ; sa couleur était celle du marbre noir. Les cheveux

hérissés, les sourcils relevés sur le haut du front, les yeux fermés, la bouche béante comme jetant un grand cri. On voyait sculptée sur ce buste noir l'épouvante des flammes subitement sorties de terre. On sentait qu'il avait eu le temps de cet effroi aussi rapide que la poudre et peut-être le temps d'une incalculable souffrance.

— A-t-il eu le temps de penser à la Providence? me dit la voix paisible de Timoléon d'Arc***, qui par-dessus mon épaule me regardait dessiner avec un lorgnon.

En même temps un joyeux soldat frais, rose et blond se baissa pour prendre à ce torse enfumé sa cravate de soie noire.

— Elle est encore bien bonne, dit-il.

C'était un honnête garçon de ma compagnie qui avait deux chevrons sur le bras, point de scrupules ni de mélancolie, et *au demeurant le meilleur fils du monde*. Cela rompit nos idées.

Un grand fracas de chevaux nous vint aussi distraire. C'était le roi. Louis XVIII venait en calèche remercier sa garde de lui avoir conservé ses vieux soldats et son vieux château. Il considéra longtemps l'étrange lithographie de la muraille. Toutes les troupes étaient en bataille. Il éleva sa voix forte et claire pour demander au chef de bataillon quels officiers ou quels soldats s'étaient distingués.

— Tout le monde a fait son devoir, sire, répondit simplement M. de Fontanges, le plus chevaleresque et le plus aimable officier que j'aie connu, l'homme du monde qui m'a le mieux donné l'idée de ce que pouvaient être dans leurs manières le duc de Lauzun et le chevalier de Grammont.

Là dessus, au lieu des croix d'honneur, le roi ne tira de sa calèche que des rouleaux d'or qu'il donna à distribuer pour les soldats, et traversant Vincennes, sortit par la porte du bois.

Les rangs étaient rompus, l'explosion oubliée, personne ne songea à être mécontent et ne crut avoir mieux mérité qu'un autre. Au fait c'était un équipage sauvant son navire pour se sauver lui-même, voilà tout. Cependant j'ai vu, depuis, de moindres bravoures se faire mieux valoir.

Je pensai à la famille du pauvre Adjudant, mais j'y pensai seul. En général, quand les princes passent quelque part, ils passent trop vite.

Cte ALFRED DE VIGNY.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

IV.

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

AU SALON DE 1834.

Le salon de cette année est plus important que celui de l'année dernière; excepté Léopold Robert, qui a manqué à l'appel, et qui n'a pas encore complété son épopée italienne dont le dernier chant, *les Moissonneurs*, était si magnifique et si riche, toutes les diversités originales ou renouvelées de la pensée française sont maintenant en présence au Louvre. L'ouvrage de Robert que nous attendions devait être une scène vénitienne; l'ouvrage n'est-il pas achevé, ou bien, comme on le dit, l'auteur, au moment de l'envoyer, a-t-il regretté les imperfections de sa toile, et veut-il revenir sur son premier travail pour le rendre plus complet et plus pur? Quelle

que soit l'explication de cette absence remarquable, nous concevons très bien les lenteurs ou les scrupules de M. Léopold Robert; après *les Moissonneurs*, il faut aller au-delà, mais ne pas redescendre.

M. Ingres, si long-temps attendu, a paru cette fois. M. Delaroche, que nous n'avions pas revu depuis son *Cromwell*, nous a donné sa *Jane Gray*. M. Eugène Delacroix nous montre enfin un fragment de son voyage en Afrique. Un accident malheureux nous a privés du paysage que M. Charles de Laberge destinait au salon de cette année; mais dès l'année dernière, dans son second ouvrage, il avait précisé assez nettement sa manière pour marquer la place qui lui appartient dans les rangs de ses émules.

Il n'y a pas de début. Plusieurs talens élevés ont révélé une face nouvelle de leur puissance, mais nous n'avons à enregistrer le baptême glorieux d'aucun nom ignoré jusqu'ici; nous avons à prononcer plusieurs déchéances, mais il n'y a pas lieu à proclamer de nouveaux rois.

Le tableau de M. Ingres paraît à plusieurs esprits sérieux le sujet d'inépuisables controverses; mais personne, que je sache, n'entrevoit dans cette œuvre, si diversement jugée, l'avenir prochain de la peinture française. Quel que soit le succès, populaire ou non, du *Martyre de Symphorien*, l'événement n'importe guère qu'à la gloire personnelle du peintre, et ne promet pas d'engager les sympathies publiques. La controverse est-elle aussi obscure qu'on le prétend? je ne le pense pas. La question soulevée par M. Ingres se pose aujourd'hui dans les mêmes termes que l'année dernière, et l'année dernière elle était la même qu'en 1827. Si le *Martyre de Symphorien* diffère en plusieurs points de l'*Apothéose d'Homère*, au moins faut-il reconnaître que la volonté générale qui a présidé à ces deux ouvrages ne s'est pas démentie à sept ans de distance. La diversité des deux sujets n'explique pas seule les variations apparentes de la manière de l'auteur. Ce qui s'est passé dans la peinture depuis sept ans a dû nécessairement éveiller dans la pensée de M. Ingres de nouvelles ambitions et une soif plus ardente de la popularité qui jusqu'ici lui a manqué. Sans renoncer au projet qu'il poursuit depuis vingt ans, à son projet de rénovation raphaé-

lesque, il a été naturellement amené à rechercher, sans sortir du cercle habituel de ses études, les qualités jusqu'ici peu développées dans sa manière, qui pouvaient surprendre et dominer l'attention; c'est ainsi que je m'explique l'accent singulier qu'il a donné à son dessin.

La couleur générale du tableau est terne, mate et peu séduisante; aussi les portions bleues et rouges qui s'y trouvent sont-elles au premier aspect criardes et dures. Non-seulement nous pensons qu'il y a parmi les maîtres espagnols et flamands plus d'un coloriste supérieur à Raphaël, et c'est pourquoi nous ne conseillerons à personne d'étudier Raphaël avec le dessein de reproduire sa couleur, mais encore nous croyons que M. Ingres est loin cette fois d'avoir atteint l'harmonie générale, qui ne manque jamais au peintre des *Loges*.

Ce qu'il faut étudier dans ce maître célèbre, ce qui doit faire l'éternelle admiration de la postérité la plus reculée, ce qui doit exciter sans relâche l'émulation et la verve des jeunes artistes, c'est la beauté linéaire, c'est la divinité des contours. Or ces mérites élevés se retrouvent-ils dans le *Martyre de Symphorien?* Si l'on excepte l'acteur principal et un enfant placé à gauche, mais qui rappelle trop distinctement plusieurs figures du maître, n'y a-t-il pas dans le dessin de la plupart des personnages une exagération, une vigueur emphatique, qui tiennent quelque peu de Michel-Ange et du Dominiquin? Le licteur, vu de dos, est d'une musculature beaucoup trop détaillée; les jambes, en particulier, sont d'une anatomie tellement officielle, que la statuaire oserait à peine se hasarder dans de pareilles révélations. Pour le licteur placé à droite, son énergie musculaire semble défier les hardiesses les plus singulières de Rubens; mais ce qui est acceptable avec une couleur éclatante et vraie étonne sans charmer dans la gamme alternativement grise ou jaune que M. Ingres a choisie. La forme abstraite, la forme sans la couleur a besoin d'être harmonieuse et pure; or le licteur placé à droite ne satisfait pas à ces conditions.

Est-ce à dire pourtant qu'il n'y a pas dans cette composition plusieurs figures d'un mérite remarquable? Non sans doute. Le martyr lui-même est un morceau très élevé. Il y a dans le visage du saint un divin enthousiasme; il y a plus que la résignation et le

courage; il y a le sentiment du bonheur qui approche, la conscience du ciel qui s'ouvre. La draperie est savamment disposée; le mouvement des bras serait peut-être plus beau, s'il avait moins d'ampleur. La tête d'Héraclius est d'un beau caractère; son bras est d'une saillie surprenante. La femme placée à gauche, qui serre son enfant dans ses bras, ne me semble pas assez simple. Un enfant placé à droite, qui ramasse des pierres pour lapider le chrétien rebelle, est d'un mouvement heureux. La foule qui encombre la place est pressée sans être tumultueuse; cette circonstance se concilie très bien avec l'étonnement du spectacle. Quant à la mère qui du haut des remparts encourage son fils à souffrir pour la foi nouvelle, elle me semble mériter deux reproches assez graves. En premier lieu, son geste manque de calme et de sérénité. L'exaltation religieuse ne suffit pas à expliquer la vigueur toute virile de son attitude; et puis, placée comme elle l'est, les regards de son fils ne peuvent plus l'atteindre.

Il y a donc dans le *Martyre de Symphorien* un mélange inégal de qualités et de défauts que l'analyse peut découvrir et proclamer, comme dans toutes les œuvres humaines. A ne prendre que les morceaux individuels, les qualités dominent les défauts; mais ces qualités ne sont pas celles que l'auteur a cherchées : l'idéale pureté des lignes et des contours est le plus souvent absente; et, quand bien même il aurait atteint le but qu'il se propose, quand il aurait renouvelé Raphaël, moins sa rapide fécondité, y a-t-il dans le passé un homme, si grand qu'il soit, qui doive servir de type et de moule au présent? Faut-il recommencer Raphaël plutôt que Paul Véronèse? Les maîtres de Rome et de Venise ne sont-ils pas venus en leur temps, et s'ils revenaient parmi nous, n'auraient-ils pas autre chose à faire que ce qu'ils ont fait.

La *Jane Gray* de M. Paul Delaroche, sans être, comme on le prétend, un progrès réel dans sa manière, résume littéralement toutes les qualités incontestables et tous les défauts non moins évidens qu'il a révélés jusqu'ici. La peinture des morceaux est moins lourde que dans le *Président Duranti*; la pantomime est plus intelligible que dans le *Cromwell*; la couleur est moins violette que dans ces *Enfans d'Édouard*; les membres de la figure principale sont

mieux attachés que dans l'*Élisabeth*; rien, dans la *Jane Gray*, n'est aussi précieux ni aussi gauche que dans le *Mazarin* et le *Richelieu*. Est-ce à dire pourtant que la *Jane Gray* signale dans la vie du peintre un éclatant progrès? A la vérité plusieurs parties mécaniques de l'exécution se sont améliorées : on ne peut méconnaître sans injustice dans ce dernier ouvrage une plus grande pratique du pinceau; mais, sous le triple rapport de la composition poétique, de la traduction pittoresque et de l'originalité absolue des figures et des lignes, je ne crois pas que M. Delaroche soit en bénéfice cette année.

Le public s'extasie volontiers sur l'attitude de *Jane Gray*; il admire le tâtonnement des mains, la blancheur maladive des épaules; il n'y a pas jusqu'au genou gauche, qui porte seul sur le coussin, qui n'obtienne l'approbation des curieux. Je constate avec soin cette singularité de l'opinion populaire, parce qu'elle se rapporte à des singularités semblables du goût public en matière de musique et de poésie. Il est visible que le peintre a voulu nous intéresser à la victime de Marie Tudor en exagérant à dessein la pâleur et le chancellement. C'est pour cela sans doute qu'il n'a posé qu'un genou sur deux, et qu'il a effacé le modelé des bras au point de faire disparaître presque entièrement les contours; il a pris le même parti pour le cou, la poitrine et les épaules. A-t-il eu raison? La *Jane Gray* que nous connaissons par l'histoire, celle qui lisait Platon dans le texte tandis que la cour était à la chasse, qui fut, on le sait, une des plus savantes et pieuses personnes de son siècle, est-elle morte ainsi en trébuchant à sa dernière heure comme une femme ordinaire? Sa résignation et son courage au moment du supplice ne sont-ils pas proverbialement connus? Dans le tableau de M. Paul Delaroche, le mouvement des mains et la position de la tête non-seulement n'expriment pas le courage que j'y voudrais voir, mais ne trahissent pas même la frayeur que le peintre a voulu attribuer au principal personnage. Après avoir long-temps cherché ce que pouvaient signifier l'attitude et le geste de Jane, force m'a été de conclure pour le somnambulisme. Si la frayeur était rendue, ce serait une méprise, mais du moins une méprise menée à bonne fin; M. Delaroche s'est trompé dans la conception, et il n'a pas réussi à rendre ce qu'il avait conçu. Je ne m'explique pas bien clai-

rement le mouvement de la cuisse droite. Si le défaut d'équilibre doit servir à exprimer la frayeur, comme le prétendent quelques esprits complaisans, le moyen choisi par le peintre est au moins singulier; en outre, il donne une ligne malheureuse.

On sait que le bourreau de Jane s'est agenouillé pour obtenir le pardon de sa royale victime; on sait qu'il lui a demandé grâce avant de lui trancher la tête. Est-ce donc là un fait tellement indifférent qu'il n'importe pas au peintre et au poète? Quand l'histoire, en racontant la mort d'une reine, met un pareil prologue à une pareille tragédie, l'art doit-il être plus mesquin que l'histoire? N'y aurait-il pas eu quelque chose de saisissant et de grave dans ce bourreau agenouillé tenant sa hache d'une main et demandant aux lèvres qui tout-à-l'heure seront glacées un pardon dont la loi le dispense? Ceci, qu'on y prenne garde, n'est pas de la poésie littéraire; c'est une circonstance dramatique qui ne répugne en aucune façon à l'expression pittoresque. Placé comme il l'est dans le tableau de M. Delaroche, le bourreau de Jane n'a rien d'original ni de caractéristique; sans l'inscription gravée sur le cadre, nous pourrions très bien ignorer quelle tête va tomber. *Sir Bruge*, qui soutient Jane, est placé de telle sorte qu'il se compose uniquement d'une tête, d'une main, d'un pied et d'un manteau. Il est impossible de deviner dans les lignes du vêtement la présence du torse et des membres; or, je ne sache pas une attitude qui permette au peintre de ne pas montrer l'homme sous le costume. La besogne, telle que M. Paul Delaroche l'a conçue pour sir Bruge, est singulièrement simplifiée; mais je la crois très insuffisante. La femme placée à gauche près du cadre, et qu'on dit évanouie, me semble, à moi, dormir nonchalamment; en outre, la partie supérieure du corps témoigne seule de sa présence; quant aux cuisses et aux jambes, il n'est pas permis de les deviner sous la draperie, car l'étoffe se chiffonne sur elle-même, mais ne s'applique sur rien. Je ferai le même reproche au satin de la robe de Jane. A partir du genou droit, la robe semble vide. L'âge de la figure, dix-sept ans, ne justifie pas, au moins pittoresquement, la ligne des hanches. Il est permis de supposer, à l'époque de la puberté, un développement plus prononcé dans les formes.

Je ne crois pas devoir insister sur une remarque puérile et que

tout le monde a faite : le billot est placé de telle sorte que Jane, en s'inclinant, y poserait tout au plus la partie inférieure de sa poitrine, mais la tête viendrait sur le cadre. S'il n'y avait à reprendre que cette misère, je n'en parlerais pas, non plus que de la paille toute neuve, dont les brins rares et luisans épongeraient fort mal le sang qui va couler. Je n'ai rien à dire d'une figure vue de dos, et qui semble prier. Quant au fond du tableau, j'ai peine à le comprendre. Le peintre a-t-il choisi ce ton gris et uniforme pour découper plus facilement la silhouette de ses figures? Peut-être bien. Mais rien ne nous dit que les acteurs sont placés dans une chambre basse de la Tour de Londres.

Je dois à la vérité de déclarer que les mains du bourreau et celles de la femme endormie ou évanouie sont étudiées avec finesse, avec conscience.

Cette composition, qui ne me semble pas bonne, a-t-elle au moins le mérite de l'originalité? Ou je me trompe fort, ou il faut se décider pour la négative. Il y a dans les illustrations de *David Hume* un dessin d'Opie, gravé par Skelton, et publié en 1795 par *Bowyr*, Pall Mall, qui représente la mort de Marie Stuart. Voici la disposition des figures, en commençant par la droite. Un bourreau debout, tenant de sa main gauche le manche de sa hache, essayant le tranchant de l'autre main; Marie Stuart à genoux, d'aplomb, droite, grave, résignée, partant pour le ciel; derrière elle, le valet du bourreau qui lui bande les yeux; plus loin, une femme vue de dos, et qui semble prier; et enfin à gauche, au bord du cadre, une femme qui joint les mains et fléchit la tête en signe de désespoir. Je le demande, n'y a-t-il pas entre l'œuvre d'Opie et celle de M. Paul Delaroche une frappante analogie? Je répugnerais à supposer l'imitation à trente-neuf ans de distance, si le peintre français n'avait déjà contre lui des précédens défavorables. Sa mort d'Elisabeth, qui, en 1827, obtint un succès si brillant, n'était que la reproduction littérale d'un dessin de R. Smirke, gravé à Londres par Neagle, et publié par le même Bowyr. M. Paul Delaroche n'avait pris que la peine de retourner les figures, comme on le fait d'ordinaire lorsqu'on grave un tableau. Je n'ai pas la prétention de généraliser sur deux exemples : je laisse donc aux érudits le soin de découvrir les origines calcographiques des autres

compositions du maître, si ces origines existent quelque part; je m'en tiens à ce que je sais, et ne prendrai pas le souci de compléter mes renseignemens.

Pourtant, malgré toutes ces remarques, la *Jane Gray* de M. Paul Delaroche menace d'avoir cette année le plus beau succès du salon. Ses figures toutes neuves plaisent aux yeux du plus grand nombre. La coquetterie patiente des accessoires, le chatoiement des couleurs qui, sans être franches et pures, ont au moins pour elles la recherche et la profusion, obtiennent une approbation dont le sens et la cause ne sont pas difficiles à démêler. Quant à la poésie absente, le public ne s'en soucie guère; il s'inquiète fort peu que la *Jane Gray* de M. Paul Delaroche soit plutôt théâtrale que dramatique. La foule qui se presse dans les galeries de France ne juge guère par elle-même; elle s'en rapporte volontiers à quelques parleurs habiles. Or ceux-ci saisissent avec empressement l'occasion d'interpréter les physionomies indécises et les gestes incertains d'une toile qu'ils ont sous les yeux; ils traitent les peintures incomplètes comme les chanteurs italiens la musique de second ordre, avec une prédilection marquée. Leur mérite et leur faconde éclatent d'autant plus que le champ de l'interprétation est plus large et plus indéfini. Une composition *écrite* et d'un style arrêté ne va pas à leur éloquence; ils préfèrent M. Paul Delaroche à Paul Rubens, comme les virtuoses de Milan préfèrent Donizetti à Mozart. Aussi voyez combien de nuances, inaperçues au premier aspect, ils ont devinées dans la figure de *Jane Gray*; on ferait un volume de tous les sentimens qu'ils ont découverts dans la physionomie de l'héroïne. Si vous interrogez le petit nombre de personnes hardies qui osent encore mettre de la bonne foi dans leurs émotions et qui ne prennent pas leur tristesse et leur attendrissement de seconde main, elles vous répondront, je m'assure, que la *Jane Gray* de M. Paul Delaroche les touche médiocrement. Elles ne contesteront pas ce qui est avéré, l'habileté laborieuse de certaines parties de l'exécution; elles rendront justice à l'ingénieuse disposition de certains détails, mais elles ne pourront se refuser à proclamer l'absence de l'intérêt dramatique.

La *Mort du Poussin*, par M. Granet, me semble supérieure à

son *Rachat de captifs*, supérieure à sa *Justice de paix*, qui était fort belle; en un mot, son tableau de cette année est, je crois, son plus bel ouvrage. La manière de M. Granet est à coup sûr celle d'un maître consommé, mais ne relève d'aucun précédent historique. Ses compositions se distinguent par une admirable harmonie; mais, quoiqu'il distribue la lumière avec une adresse inimitable, il n'est pas coloriste à la façon de Rembrandt. Il sait rendre à merveille les moindres accessoires, et pourtant il ne rappelle jamais la finesse delicé de Terburg ou de Metzu. Non, rien dans M. Granet ne sent les traditions de l'école flamande; il n'appartient qu'à lui-même, et ne peut être jugé par comparaison. Un des caractères particuliers de son talent, c'est de composer avec ses fonds et ses figures un tout homogène, un, inaliénable, indivisible, dont aucune partie ne pourrait être impunément distraite. Il anime si bien les murs où se dessine le profil de ses acteurs, et en même temps il choisit si délibérément la place de ces derniers, que l'homme et la pierre, dans ses tableaux, semblent vivre d'une vie commune. Ses têtes, individuellement étudiées, ne soutiendraient pas le parallèle avec un Teniers, mais, à la place ou elles sont, elles sont ce qu'elles doivent être. Elles ont la valeur qu'il a voulu leur donner, et n'inspirent aucun regret malgré l'insuffisance et la gaucherie apparente de l'exécution. Ce doit être un curieux spectacle que l'épanouissement intellectuel, l'irradiation intérieure d'une composition de M. Granet. Si nous pouvions assister à ce spectacle, qu'il ne peut donner qu'à lui-même, nous verrions comme il procède de la lumière à la masse, de la masse aux lignes, et des lignes à la forme; comment, par une sorte de *panthéisme pittoresque*, il relie si solidement l'homme, l'air qu'il respire, le sol qu'il foule, l'ombre qu'il projette en marchant, que toutes choses, en passant par son pinceau, paraissent n'avoir qu'une même ame. Quand je donne le nom de *panthéisme pittoresque* à cette singularité de sa pensée, c'est faute de trouver une expression plus nette et plus compréhensive pour traduire l'impression que j'ai reçue. Si je ne répugnais pas à créer inutilement des mots nouveaux, je substituerais volontiers au terme de panthéisme celui de *sympsychie*. Ce dernier terme, en effet, révèle très exactement l'indissoluble parenté qui unit entre elles toutes les parties vivantes ou mortes d'un tableau de M. Granet.

Venons au Poussin. L'ordonnance de cette toile est grave et simple. La chambre où gît le mourant est grande, mais modeste. La lumière, qui arrive sur son visage, colore d'un reflet mélancolique le lit et les assistans. Le peintre des *Sabines* et du *Déluge*, au moment de recevoir les secours du cardinal Massimo, se recueille pieusement, comme pour rendre son ame plus digne du Dieu qui la rappelle à lui. M. Granet n'avait qu'un sentiment à peindre, la douleur de l'amitié en face de la mort, et pourtant il a su varier sur les figures l'expression de ce sentiment unique. Chaque tête représente une individualité nouvelle dans cette communion de larmes et de regrets. Depuis la résignation austère du vieillard, qui voit dans ce spectacle imposant un avertissement de son heure prochaine, jusqu'à l'enfant qui s'étonne et comprend à peine les larmes qu'il répand, depuis la rage concentrée de l'élève qui perd un maître chéri, jusqu'à la femme qui voit partir plus qu'un maître et presque autant qu'un Dieu, quelle magnifique diversité d'attitudes et d'accens!

Ce que j'admire surtout dans la nouvelle toile de M. Granet, c'est la puissance unie à la sobriété, c'est la prodigieuse harmonie des couleurs, si heureusement alliée à la parcimonie des tons. Il n'y a pas un coin du tableau qui tire l'œil. Je reconnais sans discussion que le cardinal Massimo a la tête trop petite ou la taille trop élevée; mais le cardinal est si bien à sa place, qu'à peine s'aperçoit-on de cette incorrection, si réelle qu'elle soit.

La *Mort du Poussin* est le plus beau poème de M. Granet, qui en a fait tant de magnifiques. Quand on remonte par la pensée aux premiers travaux de ce maître éminent, on se demande avec étonnement où sont les enseignemens qu'il a reçus, où sont les leçons qu'il a données; les deux questions restent sans réponse. Comme La Fontaine, Granet n'a pas agi sur son temps, mais on ne peut pas dire non plus que son temps ait agi sur lui. Il s'isole dans son originalité, mais son génie n'est fécondant que pour lui-même, et ne dore pas les épis qui mûrissent autour de lui.

La *Bataille de Nancy* de M. Eugène Delacroix n'a pas réalisé toutes nos espérances. Malgré quelques belles parties qui révèlent çà et là la touche d'un artiste éminent, je ne puis approuver cette

composition. L'ensemble du tableau n'a rien de clair ni de saisissant ; les lignes perspectives de la plaine qui voudraient exprimer la désolation et l'immensité sont mal arrêtées, difficiles à comprendre, et fatiguent l'œil sans émouvoir la pensée. Les groupes de cavaliers suisses et bourguignons sont plutôt disséminés que désordonnnés, si bien que le duc de Bourgogne, placé à gauche sur le premier plan, qui devrait être l'épisode important de la bataille, semble un hasard de plus ajouté à tous les hasards confus qui couvrent la toile sans la remplir. La distribution des masses de couleur est généralement heureuse, mais la ligne des figures se brise capricieusement sans réussir à donner au tableau cette variété harmonieuse et une, sans laquelle il ne peut y avoir d'impression pittoresque vraiment grande.

Après ces critiques très sérieuses, je dois reconnaître dans la *Bataille de Nancy* plusieurs morceaux d'un mérite remarquable. Il y a dans les masses de droite plusieurs figures d'une vigueur et d'une hardiesse très louable. L'attitude furieuse et désespérée de Charles de Bourgogne est très bien inventée et très énergiquement rendue.

Mais le défaut capital de cette toile, c'est que les terrains, la neige, le ciel et les figures sont fatigués à l'excès sans être amenés à une exécution définitive et satisfaisante. Évidemment ce tableau a été trop souvent quitté, repris, oublié de nouveau et repris enfin quand l'auteur n'avait plus goût à sa besogne. Non-seulement l'œil et la pensée du spectateur regrettent l'unité linéaire et poétique, mais encore, après un examen attentif, on vient à regretter jusqu'à l'unité de ton, jusqu'à l'unité de pâte. Il est visible que dans le cours de cette œuvre, commencée il y a cinq ans, la manière du peintre a changé plusieurs fois, et que ces fréquentes contradictions n'ont pu se réconcilier dans un dernier travail.

L'*Intérieur d'un couvent* à Madrid, en ce qui concerne l'architecture, est d'une gamme bien choisie. Le ton des pierres et le détail des croisées sont d'une grande finesse. Les figures sont bien disposées, mais ne sont pas d'une exécution aussi avancée que l'église elle-même, ce qui est fâcheux ; en outre, elles sont placées trop bas sur la toile et disparaissent presque entièrement dans l'immense vaisseau de l'église. Je ne crois pas m'abuser en expli-

quant la différence des deux peintures dans une même toile, comme j'expliquais tout-à-l'heure le défaut d'unité dans la *Bataille de Nancy*; très probablement les figures ont été ajoutées long-temps après l'achèvement de l'architecture, et c'est pourquoi elles ressemblent à un placage inutile.

Une Rue de Meqinez se distingue par une lumière éblouissante et diaphane, les figures sont naturellement et simplement posées. C'est une bonne étude; avec très peu de chose, ce serait un bon tableau.

Le portrait de Rabelais ne doit pas compter parmi les meilleurs ouvrages de M. Delacroix : le ton général en est riche et nourri; mais le dessin manque de précision et de pureté, il y a très loin du *Rabelais* au *Justinien*.

J'avais besoin de parler de tous ces ouvrages avec une sévérité désintéressée pour arriver avec un plaisir plus entier, avec une sécurité plus complète, à louer, selon ma conscience, *les Femmes d'Alger*. Ce morceau capital, qui n'intéresse que par la peinture et n'a rien à faire avec la niaiserie littéraire des badauds ou la sentimentalité des femmes frivoles, marque dans la vie intellectuelle de M. Delacroix un moment grave. Voici dix ans bientôt qu'il cherche d'année en année le rajeunissement et la régénération de la peinture telle qu'il la conçoit. *Dante, le Massacre de Scio, Sardanapale, la Liberté*, ont signalé, avec des chances bien diverses de gloire et de succès, les tentatives laborieuses de sa pensée. Si j'en excepte le premier et le dernier des ouvrages que je viens de nommer, pas un ne me semble avoir réalisé aussi docilement que *les Femmes d'Alger* les desseins et la volonté de M. Delacroix.

Les figures et le fond de ce tableau sont d'une richesse et d'une harmonie prodigieuses. La couleur est partout éclatante et pure, mais nulle part crue et heurtée. Les attitudes sont pleines de mollesse et de nonchalance; les têtes sont fines et délicates. J'admire surtout celle de la femme placée à gauche dans une pénombre mystérieuse; les vêtemens sont bien ajustés. Je sais bon gré à l'auteur de nous avoir épargné les ongles noirs des femmes du pays : c'est un trait d'exactitude dont la peinture peut très bien se passer. Je regrette que la seconde figure, en allant de gauche à droite, ait le bras droit trop court et le bras gauche trop long : c'est une

incorrection facile à redresser, mais qui fait tache dans le bonheur général de cette composition.

Cette toile est à mon avis le plus éclatant triomphe que M. Delacroix ait jamais obtenu. Intéresser par la peinture réduite à ses seules ressources, sans le secours d'un sujet qui s'interprète de mille façons et trop souvent distrait l'œil des spectateurs superficiels, pour n'occuper que leur pensée qui estime le tableau selon ses rêves ou ses conjectures, c'est une tâche difficile, et M. Delacroix l'a remplie. En 1831, quand il encadrait si heureusement la réalité historique dans l'allégorie, sa puissance pittoresque n'agissait pas seule sur l'esprit des curieux. Son gamin, hâve et hardi, franchissant les barricades sanglantes pour s'exposer joyeusement au feu de la mousqueterie, et suivant d'un œil étincelant sa jeune Liberté aux rigides mamelles; la Misère furieuse, trébuchant sur le cadavre d'un soldat, c'étaient là des élémens d'intérêt et de sympathie presque indépendans de la peinture elle-même. L'imagination aidait singulièrement l'habileté du pinceau. Dans *les Femmes d'Alger* il n'y a rien de pareil; c'est de la peinture et rien de plus, de la peinture franche, vigoureuse, vivement accusée, une hardiesse toute vénitienne, et qui pourtant n'a rien à rendre aux maîtres qu'elle rappelle. Je n'hésite pas à le dire, je crois que l'auteur a cette fois rencontré une manière large et féconde, à laquelle il peut se tenir pour long-temps, et qui pourra, je l'espère, nous donner des œuvres nombreuses. Viennent les encouragemens auxquels il a droit de prétendre, une chapelle à décorer, un palais à revêtir de figures vivantes et de scènes animées, et je m'assure que l'artiste laborieux à qui nous devons tant de pages si diverses et si patiemment inventées, attendra enfin, pour chercher une manière nouvelle, l'épuisement glorieux de celle qu'il vient de trouver.

Il y a trois ans, les toiles de M. Decamps excitaient un enthousiasme général; on se croyait revenu aux plus beaux temps de l'école flamande; on ne trouvait rien dans l'œuvre de Rembrandt de plus riche ou de plus accentué que les scènes d'Orient dont l'auteur avait peuplé ses portefeuilles, et dont il détachait chaque jour un feuillet pour nos plaisirs et notre admiration. Mais si tout le monde lui accordait le prestige du coloris, la vérité saisissante

des détails, peu de personnes soupçonnaient en lui le don de l'invention et la grandeur de la pensée. Sa *Bataille de Marius contre les Cimbres* réfute victorieusement la négation et le doute. C'est à peine si je crois nécessaire de parler de l'*Intérieur d'un corps-de-garde* sur la route de Smyrne à Magnésie, dont les figures sont si vraies, dont les costumes sont si éclatans, dont tous les acteurs sont des individualités précises, créées et rendues avec une habileté souveraine. C'est à peine si je crois utile d'insister sur le ton chaud et diaphane à travers lequel l'œil démêle à gauche de la toile les chameaux et les chameliers. Ai-je besoin de parler d'une aquarelle exquise où de jeunes baigneuses révèlent à l'œil étonné des formes qu'on n'attendait pas du pinceau de Decamps? de la lecture d'un firman où toutes les têtes sont si attentives et si recueillies, où le lecteur est si grave et si bien posé?

Non, Decamps est tout entier cette année dans sa bataille. C'est dans son *Marius* qu'il faut étudier toute la richesse de sa palette, toutes les ressources de son imagination. Le paysage est immense, la foule innombrable, la mêlée acharnée et sanglante, le désordre furieux et désespéré. On voit qu'il ne s'agit pas du gain d'une journée, mais de la ruine d'une nation. Les bataillons se succèdent et se renouvellent par myriades rapides et houleuses. Les monceaux de cadavres disparaissent sous les pieds des chevaux hennissans comme le flot écumeux que le vent chasse sous la quille du navire. Mais la mort a devant elle une rude et longue besogne. A mesure que la foule s'engloutit dans cette mare de sang, elle se renouvelle et recommence la lutte comme si elle était inépuisable et renaissait d'elle-même. Ceci n'est pas une bataille rangée où les brillans escadrons paradent et s'esquivent avant de s'entr'égorger; c'est le Nord se ruant sur le Midi, c'est une avalanche de peuples inconnus qui déborde sur le vieil empire et veut ensevelir son cadavre dans un lambeau de pourpre sanglante.

On a dit que cette toile rappelait Martin et Salvator. Je n'accepte que la seconde moitié de la proposition, et encore dans de certaines limites. Martin n'est pas un peintre, c'est une puissance mystérieuse qui n'a de rang ni de place nulle part, qui se soucie peu de la forme de sa pensée, pourvu qu'il émeuve, qu'il étonne et qu'il galvanise la pensée d'autrui. Il se complaît dans une poésie

sans nom, embryonnaire, inachevée, confuse, qui excite l'imagination jusqu'à l'enivrement, mais qui ne laisse jamais dans l'ame du spectateur une impression complète et durable. C'est le peintre des poètes, c'est le poète des peintres, et pourtant ce n'est ni un peintre ni un poète. Pour Salvator, c'est autre chose; c'est un artiste du premier ordre qui sait ce qu'il veut et ce qu'il peut; depuis son *Diogène* jusqu'à son *Saül*, depuis ses brigands jusqu'à son *Prométhée*, il n'a jamais rien produit de vague et d'indéterminé. Si donc l'on veut dire que Decamps rappelle Salvator par les lignes indéfinies de son paysage, par les gorges profondes où les Cimbres s'amoncèlent, je dirai : oui. Si l'on entend parler des cavaliers placés sur le second plan, je rétorquerai l'argument contre Salvator lui-même, et j'invoquerai le souvenir des batailles de Constantin. Salvator est-il moins grand pour avoir gardé dans sa mémoire l'image nette et précise des hardis cavaliers de Raphaël? Je ne le crois pas. Pareillement la comparaison très naturelle de Salvator avec Decamps peut-elle nuire au dernier?

Les terrains dans le *Marius* sont traités avec une largeur et un éclat auquel les maîtres n'ont rien de supérieur à opposer. Le ciel, qui a paru à quelques uns trop empâté, me semble à moi d'un ton chaud et méridional qui convient merveilleusement à la scène. Les cadavres du premier plan, dont on a blâmé l'exécution, ont tout simplement la valeur qu'ils doivent avoir, et rien de plus. Evidemment l'unité poétique et pittoresque de cette bataille ne devient intelligible qu'à distance. Les premiers plans, qui d'ordinaire s'encadrent dans les plans plus éloignés, ont ici un rôle contraire à remplir. Dans la toile de Decamps, le héros ne s'appelle ni Marius, ni le chef des Cimbres : le héros, c'est la foule; et pour la foule il n'y a pas de premier plan. Si les figures qui viennent sur le cadre concentraient l'attention comme dans les parades militaires qui peuplent nos salons, ce serait une fantaisie de peintre, ce ne serait pas la grande invasion des Cimbres repoussée par Marius.

L'unité pittoresque n'est pas ici moins réelle que l'unité poétique. La ligne onduleuse et diaprée, qui occupe le second plan de la toile, permet à l'œil de distinguer les coups et les défaillances des combattans; et derrière cette ligne, les mille points colorés

qui ne sont rien encore pour l'œil curieux, et qui tout à l'heure seront des hommes, augmentent l'étonnement sans distraire l'attention des acteurs plus avancés et déjà engagés dans l'action.

S'il y a, comme on le dit, quelques esprits bizarres et malades qui ne prennent pas la chose au sérieux et traitent la bataille de Decamps comme une joyeuse plaisanterie, je ne crois pas qu'il faille prendre la peine de discuter cette ironique méprise. Il faut laisser ces Alceste malencontreux se complaire dans leurs dédaigneuses railleries, et regretter la sculpture précise des boucliers, le détail coquet des casques et des cottes de maille, les plis ondoyans des tuniques romaines, l'étude musculaire et académique des cadavres élégamment disposés; c'est tout au plus si de pareils esprits peuvent se contenter de la lecture pompeuse et cadencée de Tite-Live. La peinture de Decamps ne convient pas plus à leur goût symétrique que les chroniques désordonnées de Froissart; mais ceci est un malheur qui n'atteint que les mécontens, et dont l'artiste n'a pas à s'affliger. A dater de cette année, Decamps a conquis une place nouvelle dans l'école française, il a pris rang parmi les inventeurs du premier ordre, sans rien perdre dans cette glorieuse métamorphose de la franchise et de la naïveté de sa peinture. Il y a un mois c'était un talent d'une exquise finesse; aujourd'hui c'est un maître sérieux.

C'est avec un regret sincère que nous avons vu cette année encore M. Schnetz se fourvoyer plus avant dans une route où il n'aurait jamais dû s'aventurer. Après l'*Inondation* et les *Vœux à la Madone*, c'était un grand malheur assurément de descendre au *Charlemagne* du Musée Charles X. Il n'y eut qu'une voix pour inviter M. Schnetz à reprendre ses premières études. Les regrets universels qui accueillirent ce premier échec d'un peintre jusque-là si justement admiré, témoignaient assez de la sympathie publique et garantissaient l'indulgence et l'encouragement à ses prochains travaux. Pourquoi M. Schnetz est-il demeuré en France? Pourquoi n'est-il pas reparti pour l'Italie qu'il connaît si bien et qu'il traduit avec une naïveté si poétique et si riche? Quel démon envieux l'a retenu parmi nous? Quel ami jaloux de sa gloire a pu demander à son pinceau de retracer la *Prise de l'Hôtel-de-Ville en*

1850? Un ennemi personnel et acharné n'aurait pu lui donner un conseil plus perfide. La *Prise de l'Hôtel-de-Ville* vaut-elle moins, vaut-elle mieux que le *Charlemagne?* c'est à peine si j'ai le courage de poser ou de résoudre cette question. Il n'y a, selon moi, qu'une réponse à faire, c'est de rayer de la vie pittoresque de M. Schnetz les années 1853 et 1854. Qu'il reprenne l'an prochain une revanche éclatante; que l'indifférence des curieux et de la critique pour ses deux dernières œuvres lui soit une leçon profitable et féconde; qu'il puise dans le dédain et l'oubli un lumineux enseignement, et qu'il nous revienne en mars 1855 avec une scène de la vie romaine ou florentine digne des belles pages qu'il nous a déjà données.

Les deux plafonds qui manquaient au salon dernier sont enfin découverts. *Henri IV à la bataille d'Ivry* et *Napoléon en Égypte* sont-ils destinés à rehausser le nom de MM. Steuben et L. Cogniet? Y a-t-il entre ces deux sujets si différens, mais si graves tous deux, et le talent particulier des deux peintres une parenté bien étroite? A ne juger la difficulté de la tâche que par les œuvres précédentes des hommes qui devaient la remplir, il y avait peu d'espérances à concevoir. *Pierre-le-Grand* et *Paul Ier* avaient montré dans M. Steuben un penchant décidé vers l'emphase et le mélodrame. Le *Saint Étienne* de M. Léon Cogniet accusait une habileté laborieuse et patiente, mais une médiocre invention. La *Bataille d'Ivry* et *Napoléon en Égypte* n'altèrent pas le caractère de ces prémisses, et la conclusion se déduit d'elle-même. Le plafond de M. Steuben est d'une couleur fausse et ingrate; la pantomime des acteurs est maniérée sans être saisissante; les lignes et la musculature des chevaux n'ont de modèle nulle part. Il y a dans le plafond de M. Léon Cogniet plusieurs figures empruntées aux lithographies de Bellangé, quelques-unes même aux poèmes populaires de Charlet, qui s'arrangent assez mal à côté des généraux et des savans placés sur la même toile. Ce travail de marqueterie produit une impression mesquine.

Les tableaux envoyés de Rome par M. Horace Vernet seront selon toute apparence le testament de ce peintre; et quel testament! *L'Intronisation de Léon XII*, *Judith*, et *Raphaël au Vatican* étaient de

pauvres compositions, mais seraient des chefs-d'œuvre auprès des deux toiles de cette année. L'héroïque maîtresse d'Holopherne travestie en soubrette d'opéra comique, le peintre de l'*École d'Athènes* et l'auteur du *Jugement dernier*, cloués sur une toile pour prononcer, sans se voir, des paroles qu'ils n'ont peut-être jamais dites, étaient des prodiges d'invention, si on les compare aux deux caricatures que M. Horace Vernet a signées de son nom cette année. S'il n'a rapporté de son voyage d'Alger que des études pareilles à ses *Arabes écoutant un conte*, c'est une grande pitié que son voyage. *Louis-Philippe rentrant au Palais-Royal le 30 juillet 1830* est fort au-dessous du *Camille Desmoulins*, auquel pourtant je ne trouvais rien à comparer. Ainsi rien n'aura manqué aux profanations de ce talent vulgaire et déplorablement fécond. Après avoir hissé son nom jusqu'à la popularité, à l'aide de quelques batailles qui ne valent guère mieux que les couplets guerriers de nos boulevarts, il s'en est pris hardiment au prologue et à l'épilogue de la tragédie jouée par la France entière depuis quarante ans. Il a fait avec les prédications démocratiques de Camille Desmoulins, avec les barricades poudreuses du peuple de Paris, deux vulgarités qui ne pourraient servir de tenture à une auberge de village. Espérons que ses ouvrages de cette année seront les derniers de la liste. Espérons qu'il fera retraite, ou du moins qu'il ne touchera plus à l'histoire, et qu'il multipliera pour les admirations empressées de la bourgeoisie des compositions inoffensives telles que le *Chien du régiment* ou le *Cheval du trompette*.

M. Gudin promet d'aller rejoindre bientôt dans un oubli équitable l'auteur de *Judith*. Je ne sais quel nom donner à sa *Fête du Lido*. Les vagues de l'Adriatique semblent illuminées par des verres de couleur; le quai de Venise chancelle comme un homme aviné. Je ne parle pas des figures placées sur les barques. Nous sommes habitués depuis long-temps à ne pas exiger de M. Gudin un dessin pur et correct; mais le ciel est lourd, brumeux et terne. Au reste, il se fait peu de bruit aujourd'hui autour des toiles de M. Gudin. Quelques ames dévotes en qui prevaut encore la religion du passé continuent de répéter presque involontairement que M. Gudin est un grand peintre, et personne ne se donne la peine de

les refuter. Pourtant il y avait dans M. Gudin toute l'étoffe d'un homme habile, s'il eût résisté plus courageusement aux séductions de la flatterie. Il avait débuté avec éclat; les applaudissemens l'ont perdu; au lieu de monter, il n'a fait que descendre.

Le *Larmoyeur* de M. A. Scheffer est un retour prudent et heureux vers sa manière de 1831. Le peintre semble avoir compris qu'il s'entendait mieux aux pastiches de Rembrandt qu'aux silhouettes calquées sur les gravures de l'école allemande. Le succès du *Larmoyeur* sera plus grand et plus légitime que celui de la *Marguerite* de l'année dernière. La tête du *Larmoyeur* est belle, pas assez solide peut-être, mais d'une couleur ingénieusement *souvenue*. Quant au cadavre du fils, je l'aime moins; le ton des lèvres est faux.

Le *François Ier* de M. Alfred Johannot signale un progrès éclatant dans la manière de l'artiste. Il y avait loin du *conseiller Crespierre* à *Mlle de Montpensier*. Il y a plus loin encore de cette composition au *François Ier*. En 1831, la peinture de M. A. Johannot était précieuse, timide et successive. Les morceaux étaient étudiés, mais ne se reliaient pas. En 1833, il avait atteint l'unité, mais sa pensée, quoique bien conçue, manquait de largeur et de développement. Pour couvrir sa toile, il avait encore recours à des personnages épisodiques dont l'absence n'aurait laissé aucun regret. Cette année, il a mieux fait; il a mieux coordonné toutes les parties de son tableau. La pâte des figures est plus solide et plus nourrie, mais l'intention individuelle des personnages me semble trop explicite et trop officielle. On voit que chacun joue son rôle et s'inquiète de l'effet qu'il produira. Le roi de France et l'empereur sont bien posés; mais peut-être la stature du prisonnier de Madrid est-elle un peu exagérée. La curiosité empreinte sur les visages espagnols, et mêlée d'une arrogante raillerie contre le vaincu, la consternation et la rage dessinées sur les visages français, sont un contraste heureux. Mais peut-être y a-t-il dans l'expression des physionomies une intention trop arrêtée. Peut-être les attitudes sont-elles trop symétriquement disposées. Ici l'art se nuit à lui-

même à force de soins. C'est une composition très habile, et qui vaudrait mieux, je crois, si elle visait moins haut.

La *Mort de Duguesclin*, de M. Tony Johannot, quoiqu'elle ne présente pas une seule partie aussi curieusement achevée que plusieurs morceaux de sa toile de l'année dernière, est cependant un ouvrage d'une valeur plus sérieuse. La pantomime du guerrier est grave et bien sentie. Sa main débile, en serrant son épée, semble prier Dieu de lui donner un digne successeur. Les figures groupées autour du lit du mourant sont recueillies et pieuses comme elles doivent l'être. J'ai surtout distingué un page aux blonds cheveux, dont la douleur est pleine d'un religieux frémissement; il semble qu'il s'étonne que Dieu reprenne à la France un héros tel que Duguesclin. Toute cette composition est très bien entendue. Je ne blâme pas le reflet azuré qui se projette sur les figures; mais je regrette que les vêtemens et les armures dont la couleur est bien choisie, et qui se fondent dans une gamme harmonieuse, n'aient pas pris sous le pinceau un relief plus saisissant et plus décidé. Est-ce le temps, est-ce la volonté qui a manqué? Je ne sais. Ici les détails ne nuisent pas à l'ensemble; l'unité se comprend au premier regard; mais il manque à l'achèvement des parties une persévérance plus soutenue.

Ce que j'ai dit de M. E. Champmartin l'année dernière, je me vois forcé de le dire encore cette année. C'est toujours la même élégance et la même facilité, mais toujours aussi la même insuffisance et la même tricherie dans l'exécution. Un portrait de femme, dans le salon carré, a plusieurs qualités du premier ordre. La tête est finement modelée; les lignes de la bouche et des orbites sont pures et précises; mais le cou et les épaules ne sont pas étudiés avec la même conscience que le visage, et puis les étoffes sont lourdes. Le *Fils du duc Decazes* est bien posé; la tête est jeune, vivante, accentuée; le vêtement a de la grace; pourquoi sa main est-elle si molle, si *passée*, si indécise? Pourquoi n'y a-t-il ni phalanges, ni contours? Entre tous les portraits de M. Champmartin, celui que je préfère cette année, c'est un portrait d'enfant, à cheveux blonds, en gilet clair, avec une colerette de mousseline. La tête est délicate et transparente; les yeux sont vifs et joyeux; les

lèvres sont vermeilles et humides. Je voudrais pouvoir en dire autant d'un portrait d'officier-général dont la main droite est fourrée sous l'habit; mais cette main est une négligence impardonnable. La partie dorsale placée entre la manche et l'ouverture de l'habit est si lourdement indiquée qu'on a peine à distinguer ce que c'est. Il ne faut pas se lasser de répéter à M. Champmartin les louanges et les reproches qu'il mérite : il est supérieur à tous les autres portraitistes, mais il est évidemment inférieur à ce qu'il pourrait être.

Les miniatures de Mme L. de Mirbel sont cette année, comme aux deux derniers salons, d'une irréprochable perfection. Au moins c'est tout ce que j'ai à dire du dessin et de la couleur de ses figures. Les vêtemens gagneraient peut-être à être étudiés avec moins de détail, et donneraient aux figures une valeur plus grande. *Le duc Decazes* et *le comte Anatole Demidoff* sont des chefs-d'œuvre de grace et de vérité. Le seul reproche que j'adresserai à Mme de Mirbel, c'est d'avoir placé derrière une tête de femme une draperie qui, pour être belle en elle-même et assez bien traitée, n'en est pas moins d'un effet assez fâcheux, puisqu'elle trouve moyen d'alourdir une tête dont le regard et la chair sont pleins de vie. Au point où elle est placée, l'auteur n'a plus maintenant de conseils à recevoir; il n'y a plus qu'à lui souhaiter des modèles dignes de son pinceau, par la pureté harmonieuse des contours, par la vivacité expressive des physionomies, comme aussi par la richesse de la couleur.

M. Camille Roqueplan, qui jusqu'ici avait trouvé dans l'imitation ingénieuse de Bonington, et parfois aussi dans le pastiche patient de quelques maîtres français tel que Watteau, la fortune et la popularité de son nom, a voulu cette année conquérir une gloire plus haute et plus difficile. Il paraît avoir complètement oublié l'échec très légitime de son *Espion*. Il a cru sans doute que le roman de Mérimée lui serait une inspiration plus heureuse que *Rob Roy*; il a détaché de ce beau livre le chapitre le plus énergique et le plus émouvant, celui où Diane de Turgis, plus amoureuse de son Bernard au moment de le perdre, essaie par ses caresses furieuses de le convertir à la foi catholique et de le sauver du massacre des huguenots. La tâche était rude. Comment M. Roqueplan l'a-t-il

remplie? Il a mis au carreau, sur une toile de dix pieds, une aquarelle qui aurait eu bonne grace dans un album, et qui, j'en suis sûr, aurait fait les délices d'un salon; il a espéré que la coquetterie chatoyante de son pinceau, son habileté à traiter les étoffes, le dispenseraient, même dans un cadre aussi vaste, du choix des lignes, de la logique du dessin, et de l'achèvement individuel des morceaux. Toutes les qualités, en effet, qu'il a montrées dans ses improvisations quotidiennes se retrouvent au même degré dans sa *Diane de Turgis*. Mais ces qualités, très suffisantes pour la destination qu'elles avaient d'abord reçue, sont loin de convenir au nouveau dessin de M. Camille Roqueplan. La robe est d'une couleur éclatante, la croisée est bien faite, le vêtement de Bernard est d'un ton heureux; mais où sont les membres de Diane? Est-il possible de les deviner sous les plis de l'étoffe? Comment justifier le geste et l'attitude de Bernard? Et les têtes! Comment retrouver dans le masque de l'amoureux huguenot les élémens les plus indispensables qui servent à la construction du visage? C'est une indication, une ébauche, qui, sur une feuille de papier, amuserait dix minutes, et témoignerait d'une remarquable facilité. Mais ici il s'agissait d'autre chose. Pour aborder la grande peinture, il faut accepter sans réserve toutes les conditions, toutes les exigences de cet art nouveau qui n'a rien à faire avec les esquisses et les croquis. Il faut dessiner sérieusement tous les contours, ménager avec une avarice vigilante les reflets et les ombres qui pourraient éteindre ou exagérer la forme des acteurs. Or, de toutes ces conditions si impérieuses et si évidentes, M. Roqueplan ne s'est guère soucié. Son tableau ne soutient pas l'analyse; il ne peut être estimé quelque peu qu'avec une lorgnette retournée. Ramené ainsi à ses dimensions primitives, à celles qu'il n'aurait jamais dû dépasser, c'est une vignette qui, confiée au burin d'un habile graveur, pourrait *illustrer* le livre de Mérimée, mais serait fort au-dessous des Smirke et des Johannot pour l'énergie et l'accent des personnages.

Son *Antiquaire* est peut-être ce qu'il a jamais fait de mieux dans les limites de sa manière. Les marmots ne sont pas d'un dessin très arrêté, mais sont bien à leur place. La gouvernante est un peu lourde; mais elle n'a pas grande importance. La *gracilité* maladive du visage de l'antiquaire est peut-être exagérée; mais la robe de-

chambre est admirablement faite, et puis le sujet principal de la toile, l'armoire sculptée, les porcelaines, les curiosités de toute sorte entassées dans ce cabinet bienheureux sont traitées avec une adresse merveilleuse. Evidemment M. Roqueplan devrait s'en tenir à ce genre de peinture, où il excelle, et ne pas tenter dans un genre plus périlleux un troisième échec, plus désastreux peut-être que celui de l'*Espion* et de *Diane de Turgis*.

Je voudrais pouvoir louer M. Eugène Isabey, car son talent m'a toujours inspiré une vive sympathie. Il y a dans l'éclat et la magie de son pinceau quelque chose de si éblouissant et de si riche que la raison a beaucoup à faire pour imposer silence à la curiosité. Il faut laisser au plaisir des yeux le temps de s'apaiser et de s'attiédir avant d'essayer sur une toile de M. Isabey l'analyse et la réflexion; mais une fois l'heure venue, la critique ne peut sans injustice se montrer indulgente. Le *Cabinet d'antiquités* est le plus fastueux, le plus insensé gaspillage que M. Isabey ait jamais fait jusqu'ici. C'est la dépense la plus folle, la prodigalité la plus inexcusable que nous ayons à lui reprocher, à lui qui déjà si souvent a fait un monstrueux abus des belles qualités que nous lui connaissions. Ce qu'il a fallu de dons heureux et de science vraie pour atteindre au lazzi séduisant de cette année peut à peine se calculer. Les vases, les armures, les parchemins, les tapis, sont touchés avec une adresse merveilleuse; mais où est la perspective de cette chambre, de quel côté sommes-nous? Le fauteuil ne va-t-il pas tomber? La chambre ne menace-t-elle pas de tourner sur elle-même? Que signifie la titubance égarée de ces murs, de ces meubles et de ces livres? Et puis cette couleur si séduisante est une couleur fausse. Il n'y a pas dans cette profusion de richesses une seule pièce frappée à l'effigie royale. Les murs sont d'agate, les livres sont en ivoire, en argent, mais ne sont à coup sûr ni de papier ni de parchemin; le fauteuil est de cuivre; tout cela est chatoyant, mais étrange; tout cela est joli, mais n'est pas beau. C'est une déplorable dépravation, une licence effrénée, un libertinage de pinceau sans exemple jusqu'ici : c'est donc pour nous un devoir impérieux de blâmer hautement le scandale de cette peinture que le succès n'absout point. Nous arrivons trop tard peut-être, et nos

conseils ne seront pas entendus. Les applaudissemens empressés d'une foule ignorante étoufferont notre voix; mais ici la vérité importe assez pour qu'on la répète à plusieurs reprises. Peut-être qu'un jour les applaudissemens se ralentiront; alors notre voix sera entendue, et l'on saura si nous nous sommes trompés.

Entre les trois paysages de M. Paul Huet, celui que je préfère, c'est une *Vue des environs de Honfleur*. La *Vue du château d'Eu* et la *Vue générale d'Avignon* ne me plaisent pas autant. Il y a dans les premiers plans de la *Vue d'Avignon* plusieurs morceaux très habilement traités; les terrains et les murailles sont d'une pâte excellente, mais la silhouette de ces premiers plans n'est pas heureuse. Malgré l'habile combinaison des couleurs distribuées sur le devant de la toile, l'œil est loin d'être satisfait et cherche long-temps ce qu'il ne peut trouver, je veux dire l'harmonie linéaire, sans laquelle il n'y a pas de composition pittoresque. A proprement parler, le sujet réel du tableau, la *Vue générale d'Avignon*, ne se trouve guère qu'au-delà du second plan. Or, il est impossible qu'un sujet placé à une pareille distance soit *écrit* avec une netteté assez précise et assez sévère pour que le regard le plus attentif n'aperçoive pas à travers la brume ce qu'il voudrait voir dans un air pur et diaphane. Cet inconvénient est très grave. Quelle que soit l'ingénieuse exécution de ce troisième plan, l'importance exagérée des deux premiers ôte à la toile son unité optique, et partant son unité poétique. La *Vue de Rouen* au dernier salon avait aussi des premiers plans d'une assez grande importance; mais, comme la disposition des lignes permettait à l'œil d'aborder sur-le-champ le sujet principal, l'unité n'était pas détruite.

Jamais peut-être M. Paul Huet n'avait apporté dans l'exécution des détails une patience aussi persévérante que dans les premiers plans de sa *Vue d'Avignon*. A ne les estimer que selon leur mérite pittoresque, indépendamment de la composition à laquelle ils se rattachent, c'est une suite de morceaux excellens. Pareillement, en supposant au bord du cadre les mêmes détails avec une silhouette plus harmonieusement découpée, la vue générale de la ville ne pourrait manquer de plaire par l'heureuse distribution des masses, par la fuite des lignes. Le ciel est d'un ton chaud et clair;

c'est presque un ciel d'Orient. Mais, par malheur, il y a dans cette toile deux parties bien distinctes, qui ne sont pas reliées ensemble; c'est de la bonne peinture, ce n'est pas un bon tableau.

Il y a sur la *Vue du château d'Eu* d'autres critiques à faire, mais très différentes. Il n'y a rien à blâmer dans l'arrangement linéaire, rien à reprendre dans la succession des masses. La gamme générale des tons est bonne, mais l'ensemble de la toile est privé de relief et de solidité. Il manque à l'achèvement de cette composition une qualité qui se devine mieux encore qu'elle ne se définit : la précision uniformément dégradée de toutes les parties, qui met chaque chose à sa place et à son plan, et ne permet pas à l'œil de s'égarer long-temps avant de se fixer.

La *Vue des environs de Honfleur* ne mérite aucun de ces reproches. C'est une composition d'un style très arrêté, très pur, très clair et très harmonieux. J'ai retrouvé dans cette toile toute l'invention et toute la naïveté que M. Huet avait précédemment montrées en 1831 dans son *Effet de soir*, en 1833 dans son paysage composé; mais ces qualités sont ici unies par une plus étroite alliance. La poésie se marie à la réalité, l'une et l'autre se soutiennent mutuellement, et l'on n'a pas à regretter, comme dans les deux toiles des années précédentes, le sacrifice de plusieurs parties importantes de l'exécution à l'effet général du tableau.

Les rochers et les terrains à gauche sont d'un relief admirable. La grève qu'on aperçoit sous les flots amincis est d'une couleur heureusement saisie. Le ciel est noir et chargé sans être lourd. Ici ce n'est pas seulement de la bonne peinture, c'est un excellent tableau.

Les eaux-fortes du même auteur rivalisent de transparence et de légèreté, de grandeur et de souplesse avec les meilleurs ouvrages de l'école flamande. La gravure ainsi comprise est une véritable peinture, tant elle est vivante et animée. Il y a dans les quatre planches que nous avons au Louvre plusieurs mérites variés qui n'appartiennent qu'aux maîtres. L'écorce, les branches et le feuillage des arbres sont touchés avec une simplicité savante. La toiture des chaumières est si doucement estompée qu'on a peine à comprendre comment l'eau-forte a pu atteindre à ce résultat. Il est fort à souhaiter que M. Huet traduise lui-même de cette manière quelques-uns de ses tableaux.

M. Godefroy Jadin a fait de grands progrès. Sa *Vue prise à Montfort-l'Amaury* est très supérieure à ses précédens ouvrages; son paysage de 1851 était réel, mais froid. Son paysage de 1853, *une allée de Compiègne*, était d'une couleur plus riche et plus saisissante, mais les feuilles et les branches manquaient d'air et de légèreté. Cette année l'auteur a choisi un sujet original et simple. Les vaches qu'on aperçoit presqu'au sommet de la toile donnent de la grandeur et de la nouveauté à la composition. Les terrains des premiers plans à gauche et à droite sont d'une solidité remarquable: la plaine qui couronne le cadre est d'une bonne saillie; l'indication linéaire des sentiers qui mènent du bas-fond à la plaine est précise sans être dure. Il est fort à regretter que cette toile soit placée trop haut maintenant pour pouvoir être étudiée sans fatigue; elle devrait être à hauteur d'appui, et l'œil alors détaillerait à loisir toutes les beautés de l'ouvrage. Jusqu'à présent M. Jadin n'a pas prouvé qu'il fût doué de l'Invention, mais lorsqu'il choisit heureusement son sujet et qu'il trouve dans la nature qu'il a sous les yeux de quoi suffire à toutes les exigences de la composition, il tire bon parti de son modèle. Cette fois-ci par exemple il a trouvé un poème tout fait, et il a su le rendre à merveille.

Ses aquarelles de nature morte sont des chefs-d'œuvre de vérité. Personne en France que je sache ne pourrait lutter avec lui dans ce genre qu'il a si profondément étudié pour la finesse des détails et le choix des tons.

M. Cabat, encouragé par ses premiers succès, a marché plus hardiment dans la voie de rénovation historique où il s'était engagé. Ses paysages de cette année, malgré le baptême qu'il leur donne, n'ont pas grand'chose à démêler avec la nature qu'il a voulu traduire. Il a fait des progrès incontestables dans la manière *souvenue* qu'il avait adoptée; mais cette manière en se perfectionnant, en se rapprochant de plus en plus des maîtres flamands et hollandais, semble avoir perdu en naïveté ce qu'elle gagne en précision.

Ce n'est pas que je prétende au moins mettre les toiles de M. Cabat à côté des Ruysdaël et des Hobbema! Non, sans doute. Mais il y a entre la sobriété systématique du jeune peintre français et la sobriété naïve de ces deux maîtres une parenté singulière et frappante. L'*Étang de Ville-d'Avray*, la plus étendue des toiles de

M. Cabat, n'est pas celle que je préfère : les terrains et le gazon à gauche sont d'une façon exquise, je l'avoue ; mais la route est dure en voulant être solide ; le bouquet d'arbres qui s'avance sur l'étang est lourd à force d'être détaillé. Plusieurs de ses petites toiles me semblent fort supérieures à celle-ci ; je citerai particulièrement celle où les arbres à gauche sont d'une ramure et d'un feuillage tellement clairs et ténus, qu'ils se découpent sur le ciel comme une dentelle. Ici l'imitation des maîtres flamands est moins prochaine et moins sensible.

Je suis loin de vouloir m'inscrire contre la popularité si promptement acquise à M. Cabat. J'estime sérieusement les qualités qu'il a révélées jusqu'ici, mais je souhaiterais de grand cœur qu'il abandonnât les galeries pour les voyages, et qu'il appliquât à la réalité le singulier talent d'imitation qu'il n'a jusqu'ici exercé que sur les chefs-d'œuvre flamands.

Il aura quelque difficulté sans doute à triompher de ses habitudes, il lui en coûtera bien un peu pour renoncer à la pratique des secrets qu'il a découverts et que la foule applaudit. Mais s'il veut devenir un artiste éminent, il faut qu'il s'abstienne désormais d'interpréter la nature autrement que par lui-même ; il faut qu'il prenne le parti de ne plus la voir à travers ses souvenirs ; il faut qu'il la contemple dans sa nudité, dans sa richesse, dans sa diversité âpre ou harmonieuse, qu'il la mutile ou la complète selon les besoins de la poésie, qu'il la décompose et la reconstruise après l'avoir profondément étudiée ; c'est à ce prix seulement que son nom pourra prendre dans l'histoire une valeur durable.

Nous avons enfin cette année le *Soldat de Marathon* de M. Cortot. Ce morceau, dont on parle depuis plusieurs années, devait, assure-t-on, ramener dans la statuaire française l'orthodoxie si dangereusement entamée par des schismes nombreux. Ceux qui avaient vu le modèle en parlaient avec une religieuse admiration. Quoique les précédens ouvrages de M. Cortot, et tout récemment son *Maréchal Lannes*, nous eussent disposé à l'incrédulité, nous avons étudié attentivement le *Soldat de Marathon* pour vérifier ces fastueuses prophéties. Nous ne contesterons pas l'habileté patiente, le talent de praticien consommé qui a présidé à l'achèvement du torse et des

membres. Le marbre de cette statue est travaillé avec une précision rare : ni le temps, ni les soins n'ont manqué à la pensée de l'artiste ; mais où est cette pensée ? Cette attitude est-elle bien celle d'un mourant qui annonce une victoire ? S'il faut en croire les initiés, les lignes et les mouvemens ont été plusieurs fois modifiés avant que le ciseau timide de l'auteur s'enhardît à entamer le bloc. Rien n'a été donné au hasard. Il n'y a pas une inflexion musculaire qui puisse être prise pour une improvisation irréfléchie ; tout a été calculé, mûri, laborieusement prémédité. Or, je le demande, y a-t-il dans le geste du soldat ce mélange d'enthousiasme et de défaillance qui semble indispensable au sujet ? Il y avait, j'en conviens, de grandes difficultés à vaincre. La pensée à traduire n'avait pas l'unité simple que la statuaire doit préférer plus encore que la peinture, puisque ses ressources sont plus étroitement limitées. Mais cependant on pouvait circonscrire la défaillance dans l'affaissement général du torse et des membres, et graver dans le regard, dans la bouche, dans l'expression entière du visage, la résignation glorieuse du vainqueur et la joie de ses derniers momens. Je ne sache pas qu'il soit possible à l'analyse la plus déliée, la plus complaisante et la plus sagace, de démêler dans la statue de M. Cortot les deux sentimens qui devaient présider à la composition. On peut regarder long-temps le marbre qu'il a ciselé sans deviner ce qu'il signifie. Pour moi, je l'avoue, je n'y peux lire, ni les approches de la mort, ni l'exaltation du triomphe. Je n'y vois qu'un modèle humain assez scrupuleusement, mais aussi assez lourdement copié. La tête est une réminiscence très évidente de l'*Alexandre mourant* dont le masque est accroché aux murs de tous les ateliers. La ligne du dos et de la hanche droite est pénible plutôt que vraie. Le bras gauche n'est pas étudié avec la souplesse et le détail qu'on avait lieu d'espérer. Le torse, et principalement la partie pectorale, est divisé en plans purs et harmonieux ; mais chacun de ces plans semble plutôt le souvenir de morceaux connus que l'inspiration de la nature. Le mouvement du bras droit est tourmenté, mais n'exprime rien. Le type du pied droit qui, dans un morceau évidemment académique, devrait avoir de la noblesse et de la beauté, est pauvre, mesquin, et ne pourrait à coup sûr être proposé pour modèle. La musculature entière de la jambe

gauche est ronde, vaguement accusée, et ne témoigne pas de la patience de l'auteur aussi clairement que le torse.

Je suis donc loin de penser que M. Cortot détrône cette année les noms déjà populaires et ceux qui promettent de le devenir. A ne considérer que l'ensemble de sa statue, c'est un travail d'une irréprochable nullité. Il règne dans la masse une correction générale et mathématique qui commande d'abord l'attention, mais qui ne peut intéresser long-temps. Ce qui manque au *Soldat de Marathon*, c'est la vie, l'animation, l'individualité. Or, l'étude attentive des marbres antiques, si persévérante qu'elle soit, atteint rarement à la création; elle permet tout au plus d'arriver à une marqueterie qui peut séduire quelques esprits négatifs et leur sembler préférable à l'invention et à l'originalité. Mais le nombre de ces esprits diminue heureusement de jour en jour, et l'on commence à comprendre que le statuaire ne peut pas plus se dispenser que le peintre de concevoir et d'inventer ce qu'il exécute. On estime à sa juste valeur l'art de reproduire les morceaux connus, et l'on sait très bien n'accorder le premier rang qu'à ceux qui mettent leur ciseau au service d'une pensée personnelle. Or, M. Cortot n'est pas de ces derniers. C'est pourquoi il faut reléguer son nom parmi les praticiens habiles, et le rayer de la liste des statuaires.

Le groupe de M. Pradier, *un Satyre et une Bacchante*, n'est pas non plus une invention originale. Il y a dans ce morceau, très remarquable d'ailleurs, bien des parties qui, sans rappeler littéralement les statues antiques, ont cependant avec l'art grec une parenté si intime et si frappante qu'on est forcé de s'expliquer le travail de l'auteur plutôt d'après les lignes dès long-temps gravées dans sa pensée que d'après la nature qu'il avait sous les yeux. Cette fois-ci encore comme dans les précédens ouvrages de M. Pradier, les deux têtes sont nulles. Il semble qu'il ait pris le parti de n'attacher aucune importance à l'achèvement et à l'expression du visage. Sans doute il se rencontre dans la sculpture romaine quelques morceaux d'un rare mérite où les têtes ne signifient rien. Mais je ne crois pas qu'il faille invoquer l'autorité de ces morceaux incomplets. Quel que soit l'âge d'un marbre, il ne faut jamais y admirer que les belles choses. Ceci est une grande trivialité, mais pourra sembler un paradoxe à plusieurs statuaires de nos jours.

Toute la partie antérieure du torse de la bacchante est traitée avec une souplesse, une élégance, une précision très remarquables. Enfoui à quelques lieues de Marseille ou de Nîmes, ce morceau serait de force à mystifier plus d'un antiquaire. Le bras gauche du satyre est modelé avec une richesse et une vérité très rares. La draperie est systématique et sèche. Si, après avoir admiré la vérité locale de certaines parties de ce groupe, on vient à rechercher la vérité vivante et générale, on est loin d'être aussi satisfait. Ainsi, par exemple, la contraction musculaire du bras gauche du satyre, très bien rendue, est assurément exagérée. La résistance de la bacchante n'est pas assez vive, assez opiniâtre pour motiver un effort aussi énergique. J'en dirai autant des impressions digitées inscrites si habilement sur le torse et principalement sur les côtes du satyre. Il y a là un grand talent d'exécution; mais ces impressions supposeraient des contractions musculaires que l'attitude du satyre n'explique pas suffisamment.

Ce qu'il faut louer dans le groupe de M. Pradier, c'est une merveilleuse interprétation de l'antiquité. Évidemment, l'auteur ne voit dans les chefs-d'œuvre de nos musées qu'un type d'élégance et de beauté qu'il s'applique à rajeunir par l'étude de la nature plutôt qu'à reproduire littéralement. Je ne crois pas que cette route soit la plus vraie et la plus heureuse. Je ne crois pas que les plus beaux ouvrages doivent exciter dans l'âme de l'artiste autre chose que l'émulation et l'enthousiasme. Je ne crois pas qu'il faille, dans l'invention d'un groupe, se préoccuper jamais des lignes et des plans qu'on a vus ailleurs. Il faut apprendre des anciens ce qu'ils possédaient éminemment, la grâce et l'harmonie, mais sans perdre de vue le but qu'ils ont si glorieusement touché, pour chercher à l'atteindre en suivant une voie personnelle et originale.

Ce qui manque aux ouvrages de M. Pradier, et en particulier à son groupe de cette année, c'est l'invention. Il traite admirablement un torse, un membre; il rivalise avec les antiques les plus achevés dans certaines parties de ses ouvrages. Mais son travail manque de suite et de logique. A côté d'un morceau traité dans le système sobre des anciens, à côté d'une épaule savamment interprétée d'après le souvenir de l'art grec, on trouve un bras bon en lui-même qu'il a pris plaisir à copier dans tous ses détails, d'après

la nature qu'il avait sous les yeux. Cette confusion adultère de la beauté systématique et de la nature réelle ôte à ses ouvrages l'harmonie et l'unité qui éclatent si puissamment dans les ouvrages de l'art antique.

C'est pourquoi M. Pradier qui, par son exécution savante, se place au premier rang, est fort au-dessous des modèles qu'il se propose et qu'il veut rappeler.

Il est fort à regretter que M. David n'ait envoyé au Louvre, cette année, que deux bustes, un médaillon et une statue de sainte Cécile. J'aurais voulu voir exposés publiquement le modèle du *Philopemen* qui prendra place aux Tuileries, le modèle du bas-relief destiné à l'arc de Marseille, et aussi les portraits de Béranger, de Sieyes, de Merlin de Douai, de Grégoire. La Grèce aura bientôt une statue de jeune fille qui essaie de lire sur une pierre tumulaire le nom de Marcos Botzaris. Pourquoi tout cela n'est-il pas venu au Louvre? Ce n'est pas assez de laisser voir ses ouvrages à quelques amis d'élite ou à quelques curieux privilégiés. M. David se doit à lui-même de montrer, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les ouvrages dont il décore la France et dont plusieurs iront au-delà des mers pour ne plus nous revenir. Son *Jefferson* est aujourd'hui à Philadelphie. Encore quelques jours, et sa *Jeune fille grecque* partira par les soins du prince Soutzo. Heureusement, les ouvrages que nous avons cette année au Louvre peuvent donner lieu à des réflexions qui atteindront par analogie les ouvrages qui nous manquent. *Béranger*, *Sieyes* et *Merlin* me semblent fort supérieurs au *Cuvier* et au *Paganini*. Mais le médaillon de Casimir Périer se peut comparer aux meilleurs portraits de David. Je retrouve bien dans cette figure la volonté supérieure à l'intelligence, la colère contenue, qui faisaient le fonds du caractère du modèle. L'enchassement de l'œil qui semble regarder l'ennemi et mesurer le danger, le pli des lèvres étroites et comprimées, signe manifeste d'une volonté opiniâtre qui s'irrite de l'obstacle, mais ne s'en laisse pas abattre; l'écartement maladif des ailes du nez, tout dans cette physionomie pensive et souffrante révèle le tumulte intérieur qui a dévoré en quelques mois l'homme que la tribune avait épargné pendant quinze ans.

Voici pourquoi je préfère *Béranger*, *Sieyes* et *Merlin* à *Cuvier* et

a *Paganini*. La bonhomie naïve, l'analyse pénétrante et déliée, la pensée sereine et puissante, inscrites sur les trois premières figures, font de ces trois portraits des chefs-d'œuvre du premier ordre; les lignes sont simples, et les proportions gardées sont celles de la nature. La tête de Paganini, comme celle de Goëthe, n'est ni simple ni harmonieuse; il y a dans l'exaltation de cette physionomie quelque chose de fébrile et de délirant qui perd beaucoup à être exagéré; tout comme le caractère dialectique gravé en traits ineffaçables sur les arcades orbitaires de Goëthe semblait monstrueux dans le buste d'ailleurs très remarquable que David nous en a donné. En général, il n'y a que les lignes simples et harmonieuses qui puissent être impunément amplifiées; tout ce qui est exagéré, insolite, bizarre dans la nature devient volontiers difforme en doublant de volume. Ceux qui ont vu Paganini ne seront pas étonnés en voyant le bronze qui est au Louvre; mais il eût mieux valu simplifier sous l'ébauchoir les singularités du modèle. Sans répudier aucun des traits de la physionomie, sans exclure aucun des accens de cette tête puissante, il eût été bon de ramener toutes ces choses aux lois harmonieuses de la statuaire; d'interpréter, sans les appauvrir, les mobiles expressions qui se succèdent et s'effacent sur la physionomie de l'artiste génois. Il y a de grandes qualités dans le buste que nous avons; mais ces qualités seraient plus saillantes encore, si le buste exécuté dans de moindres proportions avait été modelé plus simplement.

Pareillement, le buste de Cuvier, dont les cheveux sont admirables, gagnerait beaucoup à être réduit. Les yeux et les lèvres sont très bien étudiés; mais les lignes du profil ne sont pas assez pures pour être amplifiées. La tête est pleine d'intelligence et de sagacité, mais le caractère sénile du visage, en troublant la pureté des contours, commandait au statuaire de ne pas exagérer les misères de l'âge. Vingt ans plus tôt, le masque de Cuvier aurait été impunément amplifié dans les mêmes proportions sans présenter comme aujourd'hui le rapprochement mesquin du nez et du menton que la statuaire peut aborder quelquefois, mais qu'elle doit corriger plutôt qu'accentuer.

La *sainte Cécile* est gracieuse, jeune et recueillie, mais elle est trop timide pour être inspirée. La tête est belle, mais ce n'est pas

une tête de sainte Cécile. Quant à la draperie, c'est un compromis savant, mais inacceptable selon moi, de la sculpture antique, de la sculpture gothique et de la sculpture de la renaissance. Ainsi, dans certaines parties, le nu se voit sous la draperie comme dans la sculpture antique; ailleurs la draperie, amoureuse d'elle-même, ondoie et se joue sans s'inquiéter de rien traduire, comme il arrive aux artistes de la renaissance; ailleurs, enfin, la draperie engage le nu sans le traduire et sans montrer à l'œil des lignes harmonieuses, comme on le voit dans les statues qui décorent des cathédrales; c'est un ouvrage habile, mais ce n'est pas un des meilleurs de M. David.

La *Prise d'Alexandrie*, par M. Chaponière, est un bas-relief plein de qualités excellentes; mais, selon moi, il y a deux critiques très graves à faire sur ce morceau. En premier lieu, l'exécution est trop uniformément avancée partout. Il n'y a point de sacrifices et partant point de clarté dans les faits. Toutes les figures sont également faites; c'est pourquoi l'intérêt hésite avant de se fixer. En second lieu, le parti ronde-bosse, adopté par l'artiste, permettra difficilement à la lumière d'éclairer les figures qu'il a créées. Profilées sévèrement sur des plans moins distans l'un de l'autre, elles auraient été, je m'assure, plus intelligibles.

Mais il faut louer dans ce bas-relief une composition très bien entendue, l'économie des lignes, la sobriété des attitudes, le geste et l'accent des figures. A la droite de Kléber il y a un groupe très beau; c'est celui d'un jeune Arabe qui reçoit dans le cou la baïonnette d'un de nos soldats, défendu par un Bédouin qui a jeté son burnouss, et qui offre au fer sa poitrine nue. A ses pieds est un Mameluck qui attend la mort avec résignation, et qui semble reprocher au ciel la défaite des siens. La figure de Kléber a de la grandeur et de l'énergie. Sans nul doute ce bas-relief sera l'un des meilleurs, sinon le premier, de l'arc de l'Etoile.

Le *Passage du pont d'Arcole*, par M. Feuchère, est fort inférieur au précédent morceau. L'exécution est lâchée; les figures sont plutôt indiquées que faites: c'est une esquisse préparée assez facilement, mais qui a le grand malheur de rappeler, sans l'enrichir, une toile populaire d'Horace Vernet. Or, quand bien même le tableau d'Horace Vernet serait excellent, ce que je nie, ce ne

serait pas une raison pour traduire sur la pierre ce qui conviendrait à la toile.

Les bronzes envoyés par M. Barye nous ont montré sous une forme plus exquise les groupes d'animaux du salon dernier. Le bronze est décidément ce qui convient le mieux à la manière de cet artiste. Son beau lion de l'année dernière devrait être fondu et non pas sculpté. Il faut le dire à la honte du public, et moi-même, qui n'en puis douter, je rougis en l'avouant, il y a parmi les curieux une insouciance si profonde que j'ai entendu confondre avec les admirables ouvrages de Barye des masses sans forme, sans lignes, sans individualité devinable, signées du nom de M. Fratin. C'est bien la peine, n'est-ce pas, d'être un artiste du premier ordre pour se voir ravaler au même rang que les praticiens les plus maladroits! Soyez donc Corneille, pour être appelé Mairet; soyez Landseer ou Barye, pour être appelé Fratin.

Je dois louer un jeune berger de M. Maindron. Le torse est modelé naïvement, la tête est bonne; les cheveux sont bien traités; l'attitude est vraie; les épaules et le dos ne sont pas aussi soutenus que la poitrine. Le chien ne vaut pas l'enfant, mais c'est un bon début.

L'*Ulysse* de M. Auguste Barre s'est amélioré dans le marbre. Le modèle en plâtre de son David est une étude faite avec soin, mais ce n'est qu'une étude. C'est la réalité assez bien copiée, mais qui semble attendre que l'art la transforme et l'épure pour l'élever jusqu'à lui. Si plus tard l'invention et la pensée viennent en aide à la main déjà très habile de l'auteur, nous aurons peut-être de lui des ouvrages remarquables. Aujourd'hui il n'a encore amassé que des matériaux pour un avenir inconnu.

J'aurais voulu parler avec détail du fronton de la Madelaine, de M. Lemaire. J'aurais voulu montrer tout ce qu'il y a de mesquin, de laborieux et d'impuissant dans cette composition marquetée, qui procède de tout excepté de la pensée, qui n'est ni païenne ni catholique, et qui occupe aujourd'hui sans la remplir la plus belle place qu'un statuaire puisse espérer pour son œuvre. Mais je répugne à l'analyse d'un bas-relief où les figures ne sont pour la plupart que des souvenirs maladroits et tronqués de morceaux connus. Quand la pluie et la brume auront noirci la pierre, la gloire

aujourd'hui si éclatante de l'auteur ira rejoindre dans un oubli judicieux la gloire autrefois splendide de celui à qui nous devons le fronton de la chambre.

J'ai long-temps hésité avant de croire au témoignage de mes yeux en lisant au bas d'un buste de *Rossini* le nom d'un sculpteur florentin singulièrement célèbre en Europe, celui de Bartolini. Jamais le vieil adage latin *omne ignotum pro magnifico* n'a été plus tristement réalisé. Nous avons tous vu un buste de *Rossini*, par David, vivant, spirituel, moqueur, indolent et voluptueux; nous avons tous vu le masque mobile et fin du maître ingénieux et inépuisable qui a traduit toutes les variétés de la passion depuis *Desdemona* jusqu'à *Ninetta*, depuis *Semiramide* jusqu'à *Tancredi*. Y a-t-il dans le marbre du maître florentin rien qui rappelle ce modèle précieux? Mon Dieu! non. C'est une sculpture sèche, ronde, pauvre, mesquine, misérablement petite. Les yeux ne voient pas; la bouche ne pourrait parler; les cheveux découpés en lanières grêles et amincies ne pourraient flotter au vent. En présence de cette gloire si grande et si déplorablement démentie, les vers de Juvénal me reviennent en mémoire : *Expende Annibalem*.... Est-ce donc là tout ce qu'on trouve derrière le nom de Bartolini, de ce nom si vanté par les *touristes*, si glorieux dans le journal de Byron? Byron, il est vrai, se connaissait en statuaire à peu près comme Napoléon en musique, c'est-à-dire très mal. Mais sur les choses qu'il ignorait, il répétait volontiers l'avis des autres. Il y a donc eu en Italie une foule pour admirer Bartolini, et voilà ce qu'il nous envoie. Le buste florentin peut aller de pair avec la toile de M. Bruloff. Les gazettes milanaises ont fait au *Dernier jour de Pompeï* une gloire qui s'est accréditée dans toutes les capitales de l'Europe. Aujourd'hui nous avons le chef-d'œuvre, et le courage nous manque pour le railler; car l'impuissance et la vulgarité méritent autre chose que la moquerie.

Nous attendions les trophées de M. Etex, destinés à l'arc de l'Etoile. Ces trophées ne sont pas venus. Une maladie douloureuse enlève pour quelques mois le jeune artiste à ses travaux. Le buste de *M. Charles Lenormant*, de M. Etex, est une étude assez facilement faite, mais incomplète sous le double rapport de l'art et de la réalité. Les plans du modèle sont simples, j'en conviens, mais ils

ont moins de rondeur que le marbre. Et puis le ciseau ne doit jamais oublier qu'il faut regagner en souplesse ce qu'on perd en transparence. Pour *Mme Tastu*, la faute est plus grave encore. Le modèle est riche et le marbre est pauvre. La courbe des orbites, si pure et si grande dans la nature, ne se comprend plus dans le marbre; et pourquoi? parce que l'artiste a choisi le regard dans un moment malheureux. Au lieu de prendre le champ de l'œil au moment où la paupière, replice sur elle-même, disparaît presque entièrement pour ne plus laisser apercevoir qu'une ligne mince et diaphane, il a choisi l'instant où la paupière, à demi abaissée sur le globe de l'œil, n'a ni la grace du regard ni la beauté du sommeil. Cet accident, en diminuant les proportions de l'œil, ôte à l'orbite sa majesté primitive. Les lèvres sont pincées comme dans un mouvement d'impatience; le nez semble amaigri sous la douleur. Ceci est une grande leçon pour les portraitistes. Il y a des heures nombreuses où les modèles les plus heureux ne se ressemblent pas à eux-mêmes; à ces heures-là il ne faut pas regarder la nature si on veut la copier.

Il y a pourtant dans ces deux bustes une harmonie assez remarquable. Les cheveux de Mme Tastu sont étudiés dans un bon principe, mais ne sont pas amenés à la légèreté qu'ils devraient avoir. Il est visible que M. Etex, enhardi par le succès de son *Caïn* dont on a fort exagéré le mérite, se fie à lui-même avec une complaisance trop crédule. Il fera bien, s'il veut grandir, de ne consulter que des indifférens ou des ennemis; autrement la flatterie fera de lui ce qu'elle a déjà fait de tant d'autres, elle le fera rétrograder.

Une médaille gravée de M. Barre, représentant d'un côté le roi et la reine et sur le revers le reste de la famille royale, signale dans l'auteur le désir courageux de lutter avec l'art florentin de la renaissance. Il a voulu graver dans l'acier ce que Cellini et ses élèves *repoussaient* dans une lame d'argent. La tentative était laborieuse; mais il y a dans le travail de M. Barre autre chose que la difficulté vaincue. Les figures d'ornement sont légères et charnues, alliance bien rare de deux qualités distinctes; les ressemblances sont fines, les médaillons sont bien encadrés. Une critique scrupuleuse pourrait peut-être découvrir dans les ornemens quelques détails dont l'origine ne remonte pas à une date commune, et signaler sur le bronze

le voisinage de l'art de Louis XIII et de l'art de François Ier ; mais la médaille de M. Barre n'a rien à craindre de cette chicane secondaire. Il a osé, il a pu faire ce que personne encore n'avait tenté dans la gravure sur acier. Je ne doute pas que dans une seconde épreuve du même genre il n'arrive à concilier la sévérité historique des ornemens avec l'étude patiente et vraie du modèle humain.

Si, de cette rapide analyse des principaux ouvrages envoyés au Louvre cette année, nous essayons de nous élever aux idées générales qui dominent l'art français, ou plutôt qui se le partagent et le démembrent, voici ce que nous trouverons au bout de nos études. Trois principes bien distincts sont en présence dans l'école française : la Rénovation, la Conciliation et l'Invention ; c'est-à-dire que les esprits se divisent en trois camps séparés : l'un, qui veille nuit et jour pour reconquérir la pureté idéale des maîtres du XVIe siècle de l'Italie; l'autre, qui hésite entre le présent et le passé, et voudrait réconcilier toutes les écoles de l'Europe dans une manière sobre et inoffensive; le troisième enfin, qui prend le passé pour ce qu'il vaut, pour un enseignement, et qui veut le continuer en fondant lui-même un avenir nouveau. Le chef du premier camp, c'est M. Ingres; le chef du second, c'est M. Delaroche ; le commandement du troisième se partage glorieusement entre MM. Delacroix, Decamps et Paul Huet.

Dans la statuaire, les mêmes principes sont formulés en termes à peu près pareils, par MM. Cortot, Pradier, David et Barye. M. Cortot veut la rénovation de la statuaire romaine comme M. Ingres la rénovation de Raphaël; M. Pradier veut la conciliation de l'art grec et des études modernes, comme M. Paul Delaroche espère l'alliance et l'union des maîtres illustres, quels qu'ils soient, et de la nature qu'il essaie de copier; enfin, MM. David et Barye, chacun dans une voie personnelle, opposent l'innovation à la rénovation, comme MM. Delacroix et Decamps. La question pittoresque et sculpturale ainsi posée, l'équation du problème historique étant formulée en ces termes, *l'inconnue* ne me semble pas difficile à dégager. Il n'y a pas besoin de faire subir aux *données* primitives des transformations bien nombreuses pour arriver à montrer que

l'avenir n'appartient et ne peut appartenir qu'à l'innovation, c'est-à-dire à la pensée persévérante et féconde qui ne voit dans les siècles révolus qu'un engrais pour la méditation.

Dans l'Art, pas plus que dans la Religion, dans la Loi ou dans les Mœurs, l'histoire ne peut se recommencer. Ce qui a été a eu ses raisons d'être et ne les a plus;

Dans l'Art comme dans la Loi, la Religion ou les Mœurs, c'est folie de vouloir réconcilier et confondre dans une intime union les idées écloses dans des âges différens et dans des patries diverses;

Dans l'Art comme dans la Loi, la Religion et les Mœurs, il faut consulter les besoins de son temps pour les satisfaire; il faut créer selon le vœu public des monumens, des statues, des symphonies, des tableaux et des poèmes, comme il faut fonder les institutions et les dogmes selon l'état intérieur des intelligences et de la société;

C'est pourquoi, sans vouloir contester le talent et la persévérance révélés par les deux premiers principes, nous ne croyons pas qu'ils aient prise sur l'avenir. L'avenir sera le domaine exclusif de l'Invention. S'il en était autrement, l'avenir ne *serait* pas, car il s'absorberait tout entier dans le passé et le continuerait sans l'agrandir.

GUSTAVE PLANCHE.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

VIII.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.[1]

Morat est célèbre dans les fastes de la nation suisse par la défaite du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Un ossuaire, bâti avec les crânes et les ossemens de huit mille Bourguignons, était le trophée que la ville avait élevé devant l'une de ses portes en commémoration de sa victoire. Trois siècles, ce temple de la mort resta debout, montrant sur ses ossemens blanchis la trace

(1) Voyez *les Eaux d'Aix* dans notre livraison du 1er juillet 1833, seconde série.

des grands coups d'epée qu'avaient frappés les vainqueurs, et portant au front cette inscription triomphale :

DEO OPT. MAX.

CAROLI INCLYTI ET FORTISSIMI
BURGUNDIÆ DUCIS EXERCITUS
MURATUM OBSIDENS AB HELVETIIS
CUIUS HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT (1).

ANNO MCCCCLXXVI.

Un régiment bourguignon le détruisit en 1798, lors de l'invasion des Français en Suisse; et, pour effacer toute trace de la honte paternelle, il en jeta les ossemens dans le lac, qui en vomit quelques-uns sur ses bords à chaque nouvelle tempête qui l'agite.

En 1822, la république fribourgeoise fit élever à la place où avait été l'ossuaire une simple colonne de pierre taillée à quatre pans; cette colonne est haute de trente pieds à peu près, et porte gravée sur la face qui regarde la route cette inscription nouvelle :

VICTORIAM
XXII JUN. MCCCCLXXVI
PATRUM CONCORDIA
PARTAM
NOVO SIGNAT LAPIDE
RESPUBLICA FRIBURG.
MDCCCXXII (2).

Si l'on veut embrasser d'un coup d'œil le champ de bataille de Morat, il faudra s'arrêter cent pas environ avant d'arriver à cet ossuaire; alors on aura en face de soi la ville bâtie en amphithéâtre sur les bords du lac, où elle baigne ses pieds; à droite, les hauteurs de Gurmels, derrière lesquelles coule la Sarine; à gauche, le lac,

(1) A Dieu très bon et très grand. — L'armée du très vaillant — duc de Bourgogne, assiégeant Morat, — détruite par les Suisses, a laissé ici ce monument — de sa défaite.

(2) La république fribourgeoise consacre par cette nouvelle pierre la victoire remportée le 12 juin 1476, par les efforts réunis de ses pères. — MCCCXXII.

que domine, en le séparant du lac de Neufchâtel, le mont Vuilly, tout couvert de vignes; derrière soi, le petit village de Faoug; enfin, sous ses pieds, le terrain même où se passa l'acte le plus sanglant de la trilogie funèbre du duc Charles, qui commença à Granson et finit à Nancy.

Une première défaite avait prouvé au duc que s'il avait conservé le surnom de Téméraire, il avait perdu celui d'Invincible : il y avait dès-lors à son blason ducal une tache qui ne pouvait se laver que dans le sang; aussi n'avait-il plus qu'une pensée, pensée de vengeance qui remplaçait chez lui la conviction de sa force; il avait toujours pareil courage, mais n'avait plus même confiance. On ne se fie à son armure que tant qu'elle n'a point été faussée. Néanmoins il était poussé à sa destruction par la voix de son orgueil, et il allait dans la tempête comme un vaisseau perdu qui se brise à tous les rochers. Il avait, dans l'espace de trois mois, rassemblé une armée aussi nombreuse que celle qui avait été détruite. Mais les nouveaux soldats qui la composaient, tirés les uns de la Picardie, les autres de la Bourgogne, ceux-ci de la Flandre, ceux-là de l'Artois, étaient étrangers les uns aux autres et divisés entre eux. Dans un autre temps, la fortune constante du duc les eût réunis par une confiance commune; mais les jours mauvais commençaient à luire, et ces hommes marchaient au combat avec indiscipline et murmure.

De leur côté, les Suisses s'étaient disperses, selon leur habitude, aussitôt après la victoire de Granson. Chacun avait suivi sa bannière dans son canton, car la saison de *l'alpage* était arrivée, et les neiges qui fondaient au soleil de mai, appelaient sur la montagne les soldats-bergers et leurs troupeaux.

Lorsque le duc de Bourgogne vint asseoir son camp, le 10 juin 1476, au petit village de Faoug, situé vers l'extremité occidentale du lac, la Suisse n'avait donc à lui opposer pour toute force qu'une garnison de douze cents hommes, et pour tout rempart que la petite ville de Morat. Aussi, dès que Berne, sa sœur, apprit que le duc de Bourgogne s'avançait avec toutes ses forces, des messagers partirent pour tous les cantons, des signaux de guerre s'allumèrent sur toutes les montagnes, et le cri *aux armes!* retentit dans toutes les vallées.

Adrien de Bubemberg, qui commandait la garnison de Morat, voyait s'avancer cette armée, trente fois plus nombreuse que la sienne, sans donner aucune marque de crainte : il rassembla les soldats et les habitans, leur exposa le besoin qu'ils allaient avoir les uns des autres, la nécessité où ils étaient de ne plus faire qu'une famille armée, afin qu'ils se prêtassent aide comme frères; et, lorsqu'il les vit dans ces dispositions, il leur dicta le serment de s'ensevelir jusqu'au dernier sous les ruines de la ville. Trois mille voix jurèrent en même temps; puis, une seule voix jura à son tour de mettre à mort quiconque parlerait de se rendre ; cette voix était celle d'Adrien de Bubemberg. Ces précautions prises, il écrivit aux Bernois : « Le duc de Bourgogne est ici avec toute sa puissance, ses soudoyés italiens, et quelques traîtres d'Allemands; mais messieurs les avoyers, conseillers et bourgeois peuvent être sans crainte, ne se point presser, et mettre l'esprit en repos à tous nos confédérés. Je défendrai Morat. »

Pendant ce temps, le duc enveloppait la ville avec les ailes de son armée, commandées par le grand Bâtard de Bourgogne et le comte de Romont. Le premier s'étendait sur la route d'Avenches et d'Estavayer, le second sur le chemin d'Arberg, tandis que, formant leur centre, et du superbe logis de bois qu'il s'était fait bâtir sur les hauteurs de Courgevaux, le duc pouvait presser ou ralentir leurs mouvemens, comme un homme qui ouvre ou ferme les bras. La ville était donc libre d'un seul côté : c'était celui du lac, dont les flots venaient baigner ses murs, et sur la surface duquel glissaient silencieusement chaque nuit des barques chargées d'hommes, de secours et de munitions de guerre.

De l'autre côté de la Sarine, et sur les derrières du duc, les Suisses organisaient non-seulement la défense, mais encore l'attaque. Les petites villes de Laupen et de Gumenen avaient été mises en état de résister à un coup de main, et, protégée par elles, Berne s'était fait le point de réunion des confédérés.

Le duc vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre : il fit sommer la ville de se rendre; et, sur le refus de son commandant, le comte de Romont fit démasquer soixante-dix grosses bombardes, qui, au bout de deux heures, avaient abattu un pan de mur assez large pour donner l'assaut. Les Bourguignons, voyant crouler la

muraille, marchèrent vers la ville en criant *ville gagnée*; mais ils trouvèrent sur la brèche une seconde muraille plus difficile à abattre que la première, muraille vivante, muraille de fer, contre laquelle les onze mille hommes du comte de Romont revinrent cinq fois se briser dans l'espace de huit heures. Sept cents soldats périrent dans ce premier assaut, et le chef de l'artillerie fut tué d'un coup d'arquebuse.

Le duc de Bourgogne se retourna comme un sanglier blessé, et se rua sur Laupen et Gumenen. Le choc retentit jusqu'à Berne, qui fut un instant en grande crainte, se voyant menacée de si près; elle envoya ses bannières avec six mille hommes au secours des deux villes; ce renfort arriva pour voir battre en retraite le duc Charles.

La colère du Bourguignon était à son comble. Assiégé lui-même en quelque sorte entre les trois villes qu'il assiégeait, il semblait un lion se débattant dans un triangle de feu : personne n'osait lui donner conseil; ses chefs, lorsqu'il les appelait, s'approchaient de lui en hésitant, et la nuit ceux qui veillaient à la porte de sa tente l'entendaient avec terreur pousser des cris et briser ses armes.

Pendant dix jours, l'artillerie tonna sans interruption, trouant les remparts et ruinant la ville, sans lasser un instant la constance des habitans. Deux assauts conduits par le duc lui-même furent repoussés; deux fois le Téméraire atteignit le sommet de la brèche, et deux fois il en redescendit. Adrien de Bubemberg était partout et semblait avoir fait passer son ame dans le corps de chacun de ses soldats; puis, lorsqu'il avait employé toute la journée à repousser les attaques furieuses de son ennemi, il écrivait le soir à ses alliés : « Ne vous pressez point et soyez tranquilles, messieurs; tant qu'il nous restera une goutte de sang dans les veines, nous défendrons Morat. »

Cependant les cantons s'étaient mis en route et se réunissaient. Déjà les hommes de l'Oberland, de Bienne, de l'Argovie, d'Uri et de l'Entlibuch étaient arrivés; le comte Owald de Thierstein les avait rejoints, amenant ceux du pays de l'archiduc Sigismond; le comte Louis d'Eptingen était campé sous les murs de Berne avec le contingent que Strasbourg s'était engagée à fournir, et qu'elle envoyait en alliée de parole; enfin le duc René de Lorraine avait

fait son entrée dans la ville, à la tête de trois cents chevaux, ayant près de son cheval un ours monstrueux merveilleusement apprivoisé, et auquel il donnait sa main nue à lécher, comme il aurait fait à un chien.

On n'attendait plus que ceux de Zurich; ils arrivèrent le 21 juin au soir. Ils étaient accompagnés des hommes de Turgovie, de Baden et des bailliages libres.

C'était plus que n'espéraient les confédérés; aussi la ville de Berne fut illuminée, et l'on dressa des tables devant les portes des maisons en l'honneur des arrivans. On leur donna deux heures de repos; puis le soir toute l'armée confédérée, pleine d'espoir et de courage, se mit en marche, chaque canton chantant sa chanson de guerre.

Le matin elle entendit les matines à Gumenen; puis elle étendit son ordre de bataille sur le revers de la montagne opposé à celui où le duc avait placé ses logis.

Hans de Hallewyl commandait l'avant-garde. C'était un noble et brave chevalier de l'Argovie, que Berne avait reçu au rang de ses bourgeois pour le récompenser des hauts faits d'armes qu'il avait accomplis dans les armées du roi de Bohême, et dans la dernière guerre de Hongrie contre les Turcs. Il avait sous ses ordres les montagnards de l'Oberland, de l'Entlibuch, des anciennes ligues, et quatre-vingts volontaires de Fribourg qui, pour se reconnaître dans la mêlée, avaient coupé des branches de tilleul et les avaient mises en guise de panaches sur leurs casques et leurs chapeaux. Après eux venaient, commandant le corps de bataille, Hans Waldmann de Zurich, et Guillaume Herter, capitaine des gens de Strasbourg, auquel on avait donné cette part de commandement pour honorer en son nom les fidèles alliés qu'il avait amenés au secours de la confédération. Ils avaient sous leurs ordres tous les cantons rangés autour de leurs bannières, dont chacune était spécialement défendue par quatre-vingts hommes choisis parmi les vaillans, et armés de cuirasses, de piques et de haches d'armes. Enfin l'arrière-garde était conduite par Gaspard Hertenstein de Lucerne. Mille hommes, jetés de chaque côté à mille pas sur les flancs de cette armée, éclairaient sa marche dans les bois qui couvraient la pente du côteau qu'elle suivait en s'étendant de

Gumenen à Laupen. Toute l'armée des confédérés réunie pouvait être de trente à trente-quatre mille hommes. Le duc de Bourgogne commandait à peu près un pareil nombre de soldats; mais son camp paraissait beaucoup plus considérable à cause de la quantité de marchands et de femmes de mauvaise vie qu'il traînait à sa suite.

La veille il y avait eu alerte parmi cette multitude: le bruit s'était répandu que les Suisses avaient passé la Sarine. Le duc l'avait appris avec une grande joie; toute son armée s'était mise soudain en mouvement, et il avait marché jusqu'à la crête de la montagne au-devant de l'ennemi; mais la pluie était survenue, et chacun était rentré dans ses quartiers.

Le lendemain, le duc fit exécuter la même manœuvre. Cette fois il put apercevoir sur l'autre côté de la colline ses ennemis retranchés dans la forêt. Le ciel était sombre, et la pluie épaisse. Les Suisses, qui armaient en ce moment des chevaliers, ne faisaient aucun mouvement. Le duc, après deux ou trois heures d'attente, crut que c'était encore une journée perdue, et se retira dans ses logis. De leur côté, ses généraux, voyant la poudre mouillée, les cordes des arcs détendues, et les hommes pliant de fatigue, donnèrent le signal de la retraite. C'était le moment qu'attendaient les confédérés. A peine virent-ils le mouvement que faisait l'armée du duc, que Hans de Hallewyl cria à son avant-garde : — A genoux, enfans, et faisons notre prière. — Chacun lui obéit. Ce mouvement fut imité par le corps d'armée de l'arrière-garde, et la voix de trente-quatre mille hommes priant pour leur liberté et la patrie monta vers Dieu.

En ce moment, soit hasard, soit protection céleste, le rideau de nuages tendu sur le ciel se déchira pour laisser passer un rayon de soleil qui alla se réfléchir sur les armes de toute cette multitude agenouillée. Alors Hans de Hallewyl se leva, tira son épée, et tournant la tête du côté d'où venait la lumière, il s'écria : « Braves gens, Dieu nous envoie la clarté de son soleil; pensez à vos femmes et à vos enfans! »

Toute cette armée se leva d'un seul mouvement en criant d'une seule voix : Granson! Granson! et se mettant en marche, par-

vint en assez bon ordre sur la crête de la colline occupée un instant auparavant par les soldats du duc. Là une troupe de chiens de montagne qui marchaient devant l'armée, rencontra une troupe de chiens de chasse qui appartenaient aux chevaliers bourguignons, et comme si ces animaux eussent partagé la haine de leurs maîtres, ils se jetèrent les uns sur les autres; les chiens des confédérés, habitués à tenir tête aux taureaux et aux ours, n'eurent point de peine à vaincre leurs ennemis qui prirent la fuite vers le camp : cela fut regardé par les confédérés comme chose de bon présage. Les Suisses se divisèrent en deux troupes pour tenter deux attaques. Dès la veille, mille ou douze cents hommes avaient été détachés du corps d'armée, et traversant la Sarine, un peu au-dessus de sa jonction avec l'Aar, s'étaient avancés en vue du comte de Romont, qu'ils devaient inquiéter, et empêcher par ce moyen de porter secours au duc Charles. Hallewyl, qui commandait une de ces troupes réunie à son avant-garde, et Waldmann, l'autre, combinèrent leurs mouvemens de manière à attaquer tous les deux en même temps; et partant du même point, ils s'ouvrirent comme un V et allèrent attaquer, Hallewyl la droite, et Waldmann la gauche du camp, défendu dans toute sa circonvallation par des fossés et des retranchemens, dans l'embrasure desquels on apercevait les bouches noircies d'une multitude de bombardes et de grosses coulevrines. Cette ligne resta muette et sombre jusqu'au moment où les confédérés se trouvèrent à demi-portée de canon. Alors une raie enflammée sembla faire une ceinture au camp, et de grands cris poussés par les Suisses annoncèrent que des messagers de mort avaient sillonné leurs rangs.

Ce fut surtout la troupe de Hallewyl qui souffrit le plus de cette première décharge. René de Lorraine et ses trois cents chevaux accoururent à son secours. Au même moment une porte du camp s'ouvrit, et une troupe de cavaliers bourguignons sortit et fondit sur eux la lance en arrêt. Comme ils n'étaient plus qu'à quatre longueurs de lance les uns des autres, un boulet tua le cheval de René de Lorraine; le cavalier démonté roula dans la boue, on le crut mort. Ce fut Hallewyl à son tour qui lui vint en aide et qui le sauva. Waldmann, de son côté, s'était avancé jusqu'au bord du fossé; mais il avait été forcé de reculer devant le feu de l'artillerie

bourguignone : il alla reformer sa troupe derrière un monticule, et marcha de nouveau à l'ennemi.

Ce fut alors que l'on courut dire au duc Charles que les Suisses attaquaient. Il croyait si peu à une telle audace, que les premières décharges ne l'avaient point fait sortir de son logis ; il pensait que l'on continuait de tirer sur la ville.

Le messager le trouva dans sa chambre à moitié désarmé, sans épée au côté, la tête et les mains nues. Il ne voulut pas croire d'abord à la nouvelle qu'on lui annonçait, et lorsque le messager lui eut dit qu'il avait vu les Suisses, de ses propres yeux, attaquer le camp, il s'emporta en paroles furieuses et le frappa du poing. Au même instant un chevalier entra avec une blessure au front et son armure tout ensanglantée. Il fallut bien que le duc se rendît à l'évidence : il mit vivement son casque et ses gantelets, sauta sur son cheval de bataille qui était resté tout sellé, et lorsqu'on lui eut fait observer qu'il ne prenait pas son épée, il montra la lourde masse de fer qui pendait à l'arçon de sa selle, en disant qu'une telle arme était tout ce qu'il fallait pour frapper sur de pareils animaux. — A ces mots il mit son cheval au galop, gagna le point le plus élevé du camp, et de là, se dressant sur ses arçons, il embrassa d'un coup d'œil tout le champ de bataille. A peine eut-on reconnu, à la bannière ducale qui le suivait, le point où l'on pouvait le trouver, que le duc de Sommerset, capitaine des Anglais, et le comte de Marle, fils aîné du connétable de Saint-Pol, accoururent près de lui, et lui demandèrent ce qu'il fallait qu'ils fissent. — Ce que vous allez me voir faire, répondit le duc, en poussant son cheval vers un endroit du camp qui venait d'être forcé. C'était encore Hallewyl avec son avant-garde : repoussé d'un côté, il avait continué de tourner les retranchemens ; trouvant enfin un point plus faible, il l'avait enfoncé, et dirigeant aussitôt les canons de l'ennemi contre l'ennemi lui-même, il foudroyait presqu'à bout portant les Bourguignons avec leur propre artillerie. C'était donc vers ce point que se dirigeait le duc, et cette action avait lieu sur l'emplacement même où passe aujourd'hui la route de Fribourg.

Charles tomba comme la foudre au milieu de cette mêlée ; son arme était bien une arme de boucher, et tous ceux qu'il en frappait roulaient à ses pieds comme des taureaux sous une masse. Le com-

bat venait donc de se rétablir avec quelque apparence de fortune pour le duc, lorsqu'il entendit à son extrême droite de grands cris et un grand tumulte. Hertenstein et son arrière-garde avaient continué le mouvement circulaire indiqué à l'armée suisse par son plan de bataille, étaient parvenus à tourner le camp, et l'attaquaient à l'endroit où il se réunissait au lac. C'était le point que défendait le grand Bâtard; il fit courageusement face à l'assaut, et peut-être l'eût-il repoussé, si un grand désordre ne s'était mis parmi ses gens d'armes. Adrien de Bubemberg était sorti de la ville avec deux mille hommes et venait de le prendre entre deux feux.

Cependant le duc Charles n'avait pu reprendre son artillerie, qui était aux mains des Suisses; chaque décharge lui enlevait des rangs entiers. Mais comme l'élite de ses troupes était avec lui, nul ne pensait à reculer. C'étaient les archers à cheval, les gens de son hôtel et les Anglais; peut-être eussent-ils tenu ainsi long-temps, si le duc René, qui s'était remonté, ne fût venu, escorté des comtes d'Eptingen, de Thierstein et de Gruyère, se jeter avec ses trois cents chevaux au milieu de cette boucherie. Le duc de Sommerset et le comte de Marle tombèrent sous le premier choc. C'était surtout à la bannière du duc qu'en voulait René, son ennemi mortel; trois fois il poussa son cheval si près d'elle, qu'il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir, et trois fois il trouva entre elle et lui un chevalier nouveau qu'il lui fallut abattre; enfin il parvint à joindre Jacques de Maes, qui la portait, tua son cheval; et, tandis que le cavalier était pris sous l'animal mourant, et qu'au lieu de se défendre, il serrait contre sa poitrine la bannière de son maître, René parvint à trouver avec son épée à deux mains le défaut de son armure, et se laissant peser de toute sa force sur la poignée, cloua son ennemi contre terre. Pendant ce temps, un homme de sa suite, se glissant entre les jambes des chevaux, arrachait des mains de Jacques de Maes la bannière que le loyal chevalier ne lâcha qu'en expirant.

Dès-lors ce fut comme à Granson, non plus une retraite, mais une déroute; car Waldmann, vainqueur aussi sur le point qu'il avait attaqué, vint encore augmenter le désordre. Le duc Charles, et ce qui lui restait de soldats, étaient entourés de tous côtés; le comte de Romont, inquiété par ceux qu'on avait détachés contre

lui, ignorant d'ailleurs ce qui se passait sur ses derrières, ne pouvait venir le dégager : il n'y avait donc plus qu'un espoir, faire une trouée à travers ce mur vivant, dont on ne pouvait calculer l'épaisseur, et, arrivé de l'autre côté, fuir à grande course de chevaux vers Lausanne. Seize chevaliers entourèrent leur duc, et mettant leurs lances en arrêt, traversèrent avec lui l'armée confédérée dans toute sa profondeur. Quatre tombèrent en route : ce furent les sires de Grimberghes, de Rosimbos, de Mailly et de Montaigu. Les douze qui demeurèrent en selle gagnèrent Morges avec leur maître, faisant en deux heures une course de douze lieues. C'était tout ce qui restait au Téméraire de sa riche et puissante armée.

Du moment où le duc cessa de résister, rien ne résista plus. Les confédérés parcoururent le champ de bataille, frappant tout ce qui était debout, achevant tout ce qui était tombé ; aucune grâce ne fut faite, excepté aux femmes : on poursuivit avec des barques les Bourguignons qui tentaient de fuir par le lac ; l'eau était chargée de corps morts et rouge de sang ; et pendant long-temps les pêcheurs, en tirant leurs filets, amenèrent des fragmens d'armures et des tronçons d'épée.

Le camp du duc de Bourgogne et tout ce qu'il contenait tomba au pouvoir des Suisses : le logis du duc, avec ses étoffes, ses fourrures, les armes précieuses qu'il renfermait, fut donné par les vainqueurs au duc René de Lorraine, comme un témoignage d'admiration pour son courage pendant cette journée. Les confédérés se partagèrent l'artillerie ; chaque canton qui avait envoyé des combattans en obtint quelques pièces comme trophée de la bataille. Morat en eut douze. J'allai voir, dans l'endroit où on les conserve, ces vieux souvenirs de cette grande défaite. Ces canons ne sont point coulés tout d'une pièce, mais se composent d'anneaux alternativement saillans et rentrans, soudés les uns aux autres, mode de fabrication qui devait leur ôter beaucoup de leur solidité.

En 1828 ou 1829, Morat demanda des canons à Fribourg, afin de célébrer bruyamment la fête de la confédération : cette demande ne fut point accueillie par la métropole du canton, je ne sais pour quelle cause. Les jeunes gens alors se rappelèrent les canons du duc Charles, et les tirèrent de l'arsenal où ils dormaient depuis quatre siècles ; il leur paraissait digne d'eux de célébrer l'anniver-

saire de leur nouveau pacte de liberté avec les trophées de la victoire qu'ils devaient à leur vieille fédération. Ils les traînèrent donc avec de grands cris sur l'esplanade que le voyageur laisse à sa gauche en entrant dans la ville ; mais aux premiers coups une couleuvrine et une bombarde éclatèrent, et cinq ou six des jeunes gens qui servaient ces deux pièces furent tués ou blessés.

IX.

FRIBOURG.

Nous ne nous arrêtâmes à Morat que deux heures : ce temps suffisait de reste pour visiter ce que la ville offre de curieux. Vers les trois heures de l'après-midi nous remontâmes dans notre petite calèche, et nous nous mîmes en route pour Fribourg. Au bout d'une demi-heure de marche en pays plat, nous arrivâmes au pied d'une colline que notre cocher nous invita à monter à pied, sous prétexte de nous faire admirer le point de vue, mais de fait, je crois, par déférence pour son cheval. Je me laissais ordinairement prendre à ces supercheries, sans paraître le moins du monde les deviner, car n'eussent été mes compagnons de voyage, j'aurais fait toute la route à pied. Cette fois au moins l'invitation du guide n'était point dénuée de motifs plausibles. La vue qui embrasse tout le champ de bataille, la ville, les deux lacs de Morat et de Neuchatel, est magnifique : c'est à l'endroit même où nous étions que le duc de Bourgogne avait fait bâtir ses logis. Une demi-heure de marche nous conduisit ensuite à la crête de la montagne, et à peine l'eûmes-nous dépassée, que sur le versant opposé à celui que nous venions de gravir, je reconnus l'endroit où avait fait sa halte pieuse toute l'armée

des confédérés. Le reste de la route n'offre rien de remarquable que la jolie vallée de Gotteron qui vient se réunir à la route une lieue avant Fribourg, et qui s'étend jusqu'aux portes de la ville. Sur le sommet opposé à celui que nous suivions, notre guide nous fit remarquer l'ermitage de Sainte-Madeleine, qu'il nous invita à visiter le lendemain, et au fond de la vallée, un aqueduc romain, qui sert aujourd'hui à conduire une partie des eaux de la Sarine jusqu'aux forges de Gotteron.

La porte par laquelle on entre dans Fribourg, en arrivant de Morat, est une des constructions les plus hardies que l'on puisse voir : suspendue comme elle l'est au-dessus d'un précipice de deux cents pieds de profondeur, on n'aurait qu'à la détruire pour rendre la ville imprenable de ce côté; Fribourg tout entier, du reste, semble le résultat d'une gageure faite par un architecte fantasque, à la suite d'un dîner copieux. C'est la ville la plus bossue que je connaisse : le terrain a été pris tel que Dieu l'avait fait; les hommes ont bâti dessus, voilà tout. A peine a-t-on dépassé la porte, qu'on descend, non pas une rue, mais un escalier de vingt-cinq ou trente marches; on se trouve alors dans un petit vallon pavé, et bordé de maisons des deux côtés. Avant de monter vers la cathédrale qui se trouve en face, il y a deux choses à voir : à gauche, une fontaine; à droite, un tilleul. La fontaine est un monument du XVe siècle, curieux de naïveté : elle représente Samson terrassant un lion. L'Hercule juif porte à son côté, passée dans un ceinturon, sa mâchoire d'âne en guise d'épée. — Le tilleul est à la fois un souvenir et un monument du même siècle; voici à quelle tradition se rattache son existence :

Nous avons dit que les quatre-vingts jeunes gens que Fribourg avait envoyés à la bataille de Morat, avaient, pour se reconnaître entre eux pendant la mêlée, orné leurs casques et leurs chapeaux de branches de tilleul; aussitôt que celui qui commandait ce petit corps de frères, eut vu la bataille gagnée, il dépêcha un de ses soldats vers Fribourg, pour y porter cette nouvelle. Le jeune Suisse, comme le Grec de Marathon, fit la course tout d'une traite, et, comme lui, arriva mourant sur la place publique, où il tomba en criant : victoire! et en agitant de sa main mourante la branche de tilleul qui lui avait servi de panache. Ce fut cette branche qui,

plantée religieusement par les Fribourgeois à la place où leur compatriote était tombé, produisit l'arbre colossal qu'on y voit aujourd'hui.

Le clocher de l'église est un des plus élevés de la Suisse : il a trois cent quatre-vingt-six pieds de hauteur. — En général, il y a peu de ces monumens dans les Alpes; depuis Babel, les hommes ont renoncé à lutter contre Dieu ; les montagnes tuent les temples : quel est l'insensé qui oserait bâtir un clocher au pied du Mont-Blanc ou de la Yungfrau? — Le porche est l'un des plus ouvragés qu'il y ait en Suisse : il représente le jugement dernier dans tous ses détails : Dieu punissant ou récompensant les hommes que la trompette du jugement réveille, et que les anges séparent en deux troupes, et qui entrent séance tenante, la troupe des élus dans un château qui représente le paradis, la troupe des damnés dans la gueule d'un serpent qui simule l'enfer; parmi les damnés il y a trois papes que l'on reconnaît à leur tiare. — Au-dessous du bas-relief on lit une inscription qui indique que l'église est sous l'invocation de saint Nicolas, qui témoigne de la foi que les Fribourgeois ont dans l'intercession du saint qu'ils ont choisi, et du crédit dont ils pensent que leur patron jouit près du Père éternel; la voici :

PROTEGAM HANC URBEM ET SALVABO EAM PROPTER NICOLAUM SERVUM MEUM (1).

L'intérieur de l'église n'offre de remarquable qu'une chaire gothique d'un assez beau travail ; quant au maître-autel, il est dans le goût de la statuaire de Louis XV, et ressemble considérablement au Parnasse de M. Titon du Tillet.

Comme il commençait à se faire tard, nous remîmes au lendemain la visite que nous comptions faire aux autres curiosités de la ville.

Fribourg est la cité catholique par excellence : croyante et haineuse comme au XVIe siècle. Cela donne à ses habitans une couleur de moyen-âge pleine de caractère. Pour eux, point de différence intelligente entre la papauté de Grégoire VII ou celle de Boni-

(1) Je protégerai et sauverai cette ville à cause de mon serviteur Nicolas.

face VIII, point de distinction entre l'église démocratique ou l'église aristocratique : le cas échéant, ils décrocheraient demain l'arquebuse de Charles IX ou rallumeraient le bûcher de Jean Hus.

Le lendemain matin j'envoyai le cocher et la voiture nous attendre sur la route de Berne, et je priai notre hôte de nous procurer un jeune homme qui nous conduisît à l'ermitage de Sainte-Madeleine, les chemins qui y mènent étant impraticables pour une voiture. Il nous donna son neveu, gros joufflu, sacristain de profession, et guide à ses momens perdus. Il nous restait à visiter à Fribourg la porte Bourguillon, ancienne construction romaine. Nous nous mîmes en route sous la conduite de notre nouveau cicerone. — Nous passâmes pour nous y rendre près du tilleul de Morat dont j'appris alors l'histoire; puis nous descendîmes une *rue* de cent vingt marches qui nous conduisit à un pont jeté sur la Sarine. C'est du milieu de ce pont qu'il faut se retourner, regarder Fribourg s'élevant en amphithéâtre comme une ville fantastique : on reconnaîtra bien alors la cité gothique, bâtie pour la guerre, et posée à la cime d'une montagne escarpée comme l'aire d'un oiseau de proie; on verra quel parti le génie militaire a tiré d'une localité qui semblait bien plutôt destinée à servir de retraite à des chamois que de demeure à des hommes, et comment une ceinture de rochers a formé une enceinte de remparts.

A gauche de la ville, et comme une chevelure rejetée en arrière, s'élève une forêt de vieux sapins noirs poussant dans les fentes des rochers, d'où sort, comme un large ruban chargé de la maintenir, la Sarine aux eaux grises qui serpente un instant dans la vallée, et disparaît au premier détour. Au-delà de la petite rivière, et sur la montagne opposée à la ville, on découvre, au-dessus d'une espèce de faubourg bâti en amphithéâtre, la porte Bourguillon, à laquelle on arrive par un chemin creusé dans la montagne. Cette vue récompense mal de la fatigue qu'on a prise pour arriver jusque-là : c'est une construction romaine, comme toutes celles qui restent de cette époque, lourde, massive et carrée. Près d'elle, à la gauche du chemin qui y conduit, est une assez jolie petite chapelle, bâtie en 1700, dans les niches de laquelle on a placé extérieurement quatorze statues de saints, qui portent la date de 1650; deux ou trois d'entre elles sont assez remarquables. L'intérieur n'offre rien de curieux,

si ce n'est les nombreux témoignages de la foi des habitans : les murs sont tapissés *d'ex-voto*, qui tous attestent les miracles opérés par la vierge Marie, sous l'invocation de laquelle est placé ce petit temple ; des peintures naïves et des inscriptions plus naïves encore constatent le cas où la puissance de la protectrice divine s'est révélée. L'une représente un vieillard au lit de mort qu'une apparition guérit ; l'autre, une femme près d'être écrasée par une voiture et un cheval emporté qu'une main invisible arrête tout à coup ; une troisième, un homme près de se noyer, que l'eau obéissante porte au bord, sur un ordre de la Vierge ; enfin une dernière, un enfant qui tombe dans un précipice, et dont les ailes d'un ange amortissent la chûte. J'ai copié l'inscription écrite au-dessous de ce dernier dessin, la voici dans toute sa pureté :

LE 26 JULLY 1799 ET TOMBÉ DEPUIS LE HEAU DU ROCH DE LA MAISON DES FRÈRES BOURGER, EN MONTANT A MONTTORGE JUSQUE DANS LA SARINE. JOSEPH FILS DE JEAN VEINSANT KOLLY BOURGEOIT DE FRIBOURG, AGÉ DE CINQ ANS PRÉSERVÉ DE DIEU ET DE LA SAINTE VIERGE ; SANS AUQUUN MAL.

Je me fis montrer l'endroit où cette chûte avait eu lieu ; l'enfant est tombé d'une hauteur de 180 pieds à peu près.

En regagnant la route de Berne, notre sacristain nous montra l'endroit que les ingénieurs viennent de choisir pour y jeter un pont suspendu qui joindra la ville à la montagne située en face d'elle. Ce pont aura 850 pieds de longueur, sur une élévation de 150 ; il passera à 90 pieds au-dessus des toits des plus hautes maisons bâties au fond de la vallée. L'idée qu'on allait *embellir* Fribourg d'un monument dont la façon serait si moderne, m'affligea autant qu'elle paraissait réjouir ses habitans. Cette espèce de balançoire en fil de fer qu'on appelle un pont suspendu, jurera d'une manière bien étrange, ce me semble, avec la ville gothique et sévère qui vous reporte, à travers les siècles, à des temps de croyance et de féodalité. La vue de quelques forçats aux habits rayés de noir et de blanc, qui travaillaient sous la surveillance d'un garde-chiourme, ne contribua point à éclaircir ce tableau, qui, dans mes idées d'art

et de nationalité, m'attrista autant que pourrait le faire l'aspect d'un habit marron à Constantinople, ou d'un pantalon de nankin sur les bords du Gange.

A trois heures nous rejoignîmes notre voiture qui nous attendait, caisse, cheval et cocher, avec une immobilité et une patience qui auraient fait honneur à un fiacre; nous nous établîmes dans le fond, avec notre sacristain sur le devant, et nous nous mîmes en route pour l'ermitage de la Madeleine. Après une demi-lieue de marche à peu près, la voiture s'arrêta, et nous prîmes un chemin de traverse.

Nous étions partis de Fribourg par un temps magnifique, ce qui n'avait point empêché notre desservant de Saint-Nicolas de se munir d'un énorme parapluie, qui paraissait, à la prédilection que le sacristain manifestait pour ce meuble, le compagnon ordinaire de ses courses; c'était du reste un vieux serviteur vêtu de calicot bleu, raccommodé avec des carrés de drap gris, et qui, lorsqu'il était déployé dans toute sa largeur, avait une envergure de sept ou huit pieds; vénérable parapluie-ancêtre dont on ne retrouverait l'espèce chez nous qu'en s'enfonçant dans la Bretagne ou la Basse-Normandie. Nous avions ri d'abord de la précaution de notre guide, qui, vif et jovial comme un Suisse allemand, nous avait regardés longtemps avec inquiétude avant de savoir ce qui provoquait notre hilarité, et qui enfin, au bout d'un quart d'heure, ayant fini par en deviner la cause, s'était dit tout haut à lui-même : « Ah! foui, c'être ma parapluie, ché comprends. »

Au bout de dix minutes de marche, et comme nous commencions à gravir la rampe presqu'à pic qui conduisait à la porte Bourguillon, par une chaleur de vingt-cinq degrés, et recevant d'aplomb sur la tête les rayons du soleil, nous vîmes notre guide qui avait déployé sa mécanique et qui grimpait tranquillement par un petit sentier latéral, à l'ombre de cette espèce de machine de guerre, et abrité sous son toit comme un Saint-Sacrement sous un dais. Nous commençâmes à reconnaître que l'affection qu'il portait à son compagnon de voyage n'était pas aussi désintéressée que nous le pensions d'abord. Nous nous arrêtâmes, suivant d'un œil d'envie son ascension dans l'ombre mobile qui l'enveloppait comme l'atmosphère la terre. En arrivant à la hauteur où nous étions, il

s'était arrêté à son tour, nous avait regardés un instant avec étonnement, comme pour s'interroger sur la cause de notre halte; puis, nous ayant vus nous passer mutuellement une bouteille de kirschenwaser, et nous essuyer le front avec nos mouchoirs, il s'était dit, toujours parlant à lui-même, comme s'il répondait à une question intérieure : — « Ah! foui, che comprends, fous avre chaud, c'est la soleil. » — Puis il avait continué son ascension, qu'il avait achevée avec autant de calme qu'il l'avait commencée.

En arrivant à la voiture, comme un cavalier qui s'occupe de son cheval avant de penser à lui-même, il avait soigneusement plié son cher rifflard, pour lequel je commençais à avoir une vénération presqu'aussi profonde que la sienne; il en avait abaissé symétriquement les plis les uns sur les autres; puis, faisant glisser dessus, de toute la longueur de son lacet vert le cercle de laiton qui les maintenait, il avait solidement établi le précieux meuble dans l'angle en retour formé par la banquette de devant de la calèche, et avait conservé, en s'asseyant sur l'extrême bord du coussin dont son ami occupait le fond, toutes les marques de déférence qu'il croyait devoir simultanément à lui et à nous. On devine donc que lorsque nous descendîmes pour faire à pied, et par le chemin de traverse où ne pouvait s'engager la voiture, les trois quarts de lieue qui nous séparaient encore de l'ermitage, le parapluie fut le premier descendu, comme il avait été le premier monté, et que nous ne dûmes nous mettre en route qu'après qu'un scrupuleux examen eut convaincu son propriétaire qu'il ne lui était arrivé aucun accident. L'inventaire n'était pas dénué de raison. Pendant notre course en voiture, le ciel s'était couvert de nuages, un tonnerre lointain se faisait entendre dans la vallée, se rapprochant à chaque coup. Bientôt de larges gouttes tombèrent; mais comme nous étions à moitié chemin à peu près, et que nous avions par conséquent aussi loin pour retourner à notre voiture que pour atteindre le but de notre excursion, nous nous élançâmes à toutes jambes vers le bouquet de bois derrière lequel nous présumions qu'était situé l'ermitage. Au bout de cinquante pas, la pluie tombait par torrent, et au bout de cent, nous n'avions plus un fil de sec sur toute notre personne; nous ne nous arrêtâmes néanmoins que sous l'abri des arbres qui entoure l'ermitage. Alors nous nous retournâmes et

nous aperçûmes notre sacristain tranquillement à couvert sous son parapluie comme sous un vaste hangard. Il venait à nous, posant proprement la pointe de ses pieds sur l'extrémité des pierres dont était parsemé le chemin, et qui formaient un archipel de petites îles au milieu de la nappe d'eau qui couvrait littéralement la plaine; de sorte que lorsqu'il nous rejoignit, il ne nous fallut qu'un coup-d'œil pour nous convaincre que la personne de notre guide s'était conservée intacte depuis les extrémités supérieures jusqu'aux extrémités inférieures; pas une goutte d'eau ne coulait de sa chevelure, pas une tache de boue ne souillait ses souliers cirés à l'œuf. Arrivé à quatre pas de nous, il s'arrêta, fixa ses grands yeux étonnés sur notre groupe tout ruisselant et tout transi, et comme s'il lui eût fallu autre chose que l'aspect du temps pour lui donner l'explication de notre détresse, il dit après quelques secondes de réflexion, et toujours se parlant à lui-même : — « Ah! foui, ché comprends, fous être mouillés; c'est l'orache. »

Le gredin! nous l'aurions étranglé de bon cœur; je crois même que l'un de nous en fit la proposition. Heureusement que nous fûmes détournés de cette mauvaise pensée par les sons d'une cloche qui retentit à quelques pas de nous, et dont le bruit semblait sortir de terre : c'était celle de l'ermitage, dont nous n'étions plus qu'à quelques pas. L'orage avait été rapide et violent comme un orage de montagne; la pluie avait cessé, le ciel était redevenu pur; nous secouâmes nos vêtemens, et quittant notre abri, nous nous acheminâmes vers la grotte, laissant notre sacristain occupé à chercher une place bien exposée où il pût faire sécher son parapluie. Bientôt nous nous trouvâmes en face de l'ouvrage le plus merveilleux qu'ait accompli peut-être depuis le commencement des siècles la patience d'un homme.

En 1760, un paysan de Gruyère, nommé Jean Dupré, prit la résolution de se faire ermite et de se creuser lui-même un ermitage comme jamais les pères du désert n'avaient soupçonné qu'il en pût exister. Après avoir cherché long-temps dans le pays environnant une place convenable, il crut avoir trouvé, à l'endroit même où nous étions, une masse de rochers à la fois assez solide et assez friable pour qu'il pût mettre à exécution son projet. Cette masse, recouverte à son sommet d'une terre végétale sur

laquelle s'élèvent des arbres magnifiques, présente au midi l'une de ses faces coupée à pic et dominant à la hauteur de deux cents pieds à peu près la vallée de Gotteron. Dupré attaqua cette masse, non pas pour s'y creuser une simple grotte, mais pour s'y tailler une habitation complète avec toutes ses dépendances, s'imposant en outre pour pénitence de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau tout le temps que durerait ce travail. Son œuvre n'était point encore achevée au bout de vingt ans, lorsqu'elle fut interrompue par la mort tragique du pauvre anachorète. Voici comment :

La singularité du vœu, la persistance avec laquelle Dupré l'accomplissait, la hardiesse de cette fouille à l'intérieur de la montagne, attiraient à la Madeleine nombre de visiteurs, et comme des deux chemins qui y conduisaient, celui de la vallée de Gotteron était le plus court et le plus pittoresque, c'était celui que préféraient les curieux. Il y avait bien un petit inconvénient. Arrivé au pied de l'ermitage, il fallait traverser la Sarine; mais Dupré lui-même se chargea de lever cette difficulté en faisant faire une barque, et en quittant la pioche pour la rame chaque fois qu'une nouvelle société désirait visiter son ermitage. Un jour, une bande de jeunes étudians vint à son tour réclamer l'office du pieux batelier; et comme ils étaient avec lui au milieu de la rivière, l'un d'eux, riant de la terreur d'un de ses camarades, posa, malgré les remontrances de l'ermite, ses pieds sur les deux bords de la barque, et lui imprima, en se laissant peser tantôt à babord, tantôt à tribord, un mouvement si brusque, qu'il la fit chavirer : les étudians, qui étaient jeunes et vigoureux, gagnèrent la rive malgré le courant rapide de la rivière; le vieillard se noya, et l'ermitage resta inachevé.

Nous parvînmes à cette grotte en descendant quatre ou cinq marches, par une espèce de poterne qui traverse un roc de huit pieds d'épaisseur. Cette poterne nous conduisit sur une terrasse taillée dans la pierre même qui surplombe au-dessus d'elle, à peu près comme le font certaines maisons gothiques, dont les différens étages avancent successivement sur la rue. Une porte s'offrait à notre droite, nous entrâmes. Nous nous trouvâmes dans la chapelle de l'ermitage, longue de quarante pieds, large de trente, haute de vingt. Deux fois par an, un prêtre de Fribourg vient

y dire la messe, et alors cette église souterraine, qui rappelle les catacombes où les chrétiens célébrèrent leurs premiers mystères, se remplit de la population des villages voisins; quelques bancs de bois, quelques images saintes, en forment la seule richesse. Aux deux côtés de l'autel sont deux portes, aussi creusées dans le roc; l'une conduit dans la sacristie, petite chambre carrée, d'une dizaine de pieds de large et de haut; l'autre, au clocher. Ce clocher bizarre, dont la modeste prétention tout opposée à celle de ses confrères, n'a jamais été de s'élever au-dessus du niveau de la terre, mais seulement d'arriver jusqu'à sa surface, ressemble d'en haut à un puits, et d'en bas à une cheminée; sa cloche est suspendue au milieu des arbres qui couronnent le sommet de la montagne, à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol, et le tuyau du clocher par lequel on la met en branle, a soixante-dix pieds de long. — En rentrant dans la chapelle et presqu'en face de l'autel, on trouve une porte qui conduit à une chambre : dans cette chambre est un escalier de dix-huit marches qui mène à un petit jardin; de cette chambre on passe dans un bûcher, et du bûcher dans la cuisine.

Malgré la chétive nourriture à laquelle s'était condamné le digne anachorète, il n'avait point négligé cette partie des bâtimens si importante dans la demeure des autres individus de l'espèce à laquelle il appartenait; c'est même la portion de son ermitage à laquelle, par une prédilection bien désintéressée, il paraît avoir donné le plus de soin. — Lorsque nous y entrâmes, nous pûmes un instant nous croire dans une de ces grottes que le génie de Walter Scott creuse dans les montagnes d'Écosse, et qu'il peuple avec une sorcière échevelée et son fils idiot. — En effet une vieille femme était assise sous le manteau de la vaste cheminée dont la fumée s'échappait par un conduit de quatre-vingt-huit pieds de haut, creusé perpendiculairement dans le roc; elle grattait quelques légumes qu'attendait une marmite *bouillottante*, tandis qu'en face d'elle un grand gaillard de vingt-six ans, assis sur une pierre, étendait ses pieds sans faire attention qu'il les baignait dans une mare d'eau que l'orage avait versée par la cheminée, préoccupé seulement du désir de trouver quelque chose de mangeable dans les épluchures que jetait sa mère, et qu'il examinait les unes après les autres avec la méticuleuse gourman-

dise d'un singe. Nous nous arrêtâmes un instant à la porte pour contempler cette scène éclairée seulement par le reflet rougeâtre d'un foyer ardent, dans lequel pétillait, dressé tout debout dans la cheminée, un sapin coupé vert avec ses branches et ses feuilles, et qui brûlait ainsi depuis sa racine jusqu'à son extrémité.—Il aurait fallu Rembrandt, pour fixer sur la toile, avec sa couleur ardente et son expression pittoresque, ce tableau bizarre dont lui seul pourrait faire comprendre la poésie; lui seul aurait pu saisir cette lumière vive et résineuse, se reflétant tout entière sur la figure ridée de la vieille femme, et jouant dans les boucles d'argent de ses cheveux, tandis que frappant de profil seulement sur la tête du jeune homme, elle laissait l'une de ses faces dans l'ombre et noyait l'autre dans la lumière.

Nous étions entrés sans être entendus, mais à un mouvement que nous fîmes, la mère leva les yeux sur nous; et isolant son regard ébloui par le centre de lumière près duquel elle se trouvait, à l'aide d'une main, elle nous aperçut debout et pressés contre la porte. Elle alongea le pied vers son fils, et le poussant brusquement, elle le tira de l'occupation qui l'absorbait tout entier. Je présume qu'elle lui dit en mauvais allemand de nous montrer l'ermitage, car le jeune homme prit au foyer une branche de sapin tout enflammée, se leva avec une langueur maladive, resta un instant debout au milieu de la mare, devenue presque compacte par la réunion de la suie et des cendres que l'eau en tombant avait entraînées avec elle; puis, nous regardant d'un air hébété, bâilla, étendit les bras et vint à nous. Il nous adressa quelques sons gutturaux et inintelligibles qui n'appartenaient certes à aucun idiome humain; mais comme il étendait le bras dont il tenait la torche, du côté des autres chambres, nous comprîmes qu'il nous invitait à les visiter; nous le suivîmes. Il nous conduisit vers un corridor long de quatre-vingts pieds et large de quatorze, dont nous ne pûmes comprendre la destination. Ce corridor était éclairé par quatre fenêtres, percées comme des meurtrières, dans une plus ou moins grande épaisseur, selon les saillies extérieures que faisait le rocher. L'idiot approcha sa torche de la porte, et nous montra du bout du doigt, et sans autre explication que cette syllabe: heu! heu! qu'il répétait chaque fois qu'il voulait indiquer quelque chose, des traits de crayon presque

effacés. Nous retrouvâmes avec peine la forme des lettres, nous pûmes lire enfin le nom de Marie-Louise; la fille des Césars d'Allemagne, qui à cette époque était encore femme d'empereur et mère de roi, avait visité cet ermitage en 1815, et y avait écrit son nom, presque effacé aujourd'hui dans l'histoire, comme il l'est sur cette porte.

Nous passâmes de ce corridor dans la chambre de l'ermite, qui forme la dernière pièce de ce bizarre appartement. Son lit de bois, sur lequel étaient posés un matelas et une couverture, sert aujourd'hui de couche à la vieille femme, et en face de cette couche, quelques brins de paille étendus sur le plancher humide, insuffisans pour un cheval dans une écurie, pour un chien dans une niche, servent de litière à l'idiot. C'est là que ces malheureux passent leurs jours, vivant des aumônes des curieux qui viennent visiter leur étrange demeure.

La longueur de la trouée faite dans le roc par l'ermite est de trois cent soixante-cinq pieds : il s'est arrêté à ce chiffre, en mémoire des jours de l'année. La voûte a partout quatorze pieds de hauteur.

En revenant par la chambre contiguë à la chapelle, nous descendîmes les dix-huit marches de l'escalier, qui nous conduisit au jardin, où poussent quelques misérables légumes qu'entretient le jeune homme qui nous servait de guide. Un geste démonstratif, accompagné de sa syllabe habituelle, heu! heu! nous fit tourner la tête vers une excavation du rocher : c'est l'entrée d'une fontaine d'eau excellente; on l'appelle *la Cave de l'ermite*.

Nous avions vu dans tous ses détails cette singulière construction. Le temps s'était réclairci pendant que nous la visitions : ce que nous avions de mieux à faire était de remonter en voiture et de nous mettre en route pour Berne. Nous traversâmes la poterne et nous nous mîmes en quête de notre guide, très préoccupés des premiers symptômes d'une faim qui promettait de devenir dévorante. Nous trouvâmes notre clerc de Saint-Nicolas assis à l'ombre d'un arbre, et ayant devant lui une pierre sur laquelle on voyait les débris d'un repas. Le drôle venait de déjeûner merveilleusement, autant que nous en pûmes juger par les os de poulet qui jonchaient la terre autour de lui, et par une gourde qui,

posée sans bouchon à côté du parapluie, témoignait assez qu'elle venait de se vider dans un vase plus élastique et d'une plus large capacité. Quant à notre homme, il avait les yeux levés au ciel, et disait ses grâces en créature qui sent tout le prix des dons du Créateur.

Cette vue nous creusa horriblement l'estomac.

Nous lui demandâmes s'il n'y aurait pas moyen de se procurer dans les environs quelques articles de consommation dans le genre de ceux qu'il venait d'absorber. Il nous fit répéter plusieurs fois notre phrase; puis, enfin, après avoir réfléchi un instant, il nous dit avec la tranquille perspicacité qui faisait le fonds de son caractère : « — Ah ! foui, fous avre faim, ché comprends; c'être l'exercice. »

Puis il se leva sans répondre autrement à notre question, ferma son couteau, mit sa gourde dans sa poche, ramassa son parapluie, et s'achemina vers l'endroit où nous attendait notre voiture, aussi flegmatiquement que s'il n'avait pas à la suite de son estomac plein deux estomacs vides.

Lorsque nous eûmes rejoint notre cocher, nous nous consultâmes pour régler nos comptes avec notre guide : il fut décidé que nous lui donnerions un thaler (six francs de notre monnaie, je crois) pour la demi-journée qu'il nous avait consacrée; je tirai donc de ma poche un thaler que je lui mis dans la main. Notre sacristain prit la pièce, la retourna attentivement sur les deux faces, en examina l'épaisseur, afin de bien s'assurer qu'elle n'était ni effacée ni rognée, la mit dans sa poche, et tendit de nouveau la main. Cette fois je la lui pris avec beaucoup de cordialité, et la lui serrant de toutes mes forces, je lui dis dans le meilleur allemand que je pus : *Gut reis mein freund*. Le pauvre diable fit une grimace de possédé; et pendant qu'il décollait, à l'aide de sa main gauche, les doigts de sa main droite, en murmurant quelques mots que nous ne pûmes comprendre, nous remontâmes en voiture. Au bout d'un quart de lieue, il nous vint une pensée : ce fut de demander à notre cocher s'il avait entendu ce qu'avait dit notre guide.

— Oui, messieurs, nous répondit-il.

— Eh bien ?

— Il a dit qu'un thaler était bien peu de chose pour un homme

qui, comme lui, a supporté dans un seul jour la chaleur, la pluie et la faim.

On devine quelle impression dut faire un pareil reproche sur des hommes rôtis par le soleil, mouillés jusqu'aux os, et mourant d'inanition. Aussi demeurâmes-nous dans l'insensibilité la plus complète, seulement la traduction de ces paroles nous amena tout naturellement à demander à notre cocher s'il n'y avait pas une auberge sur la route que nous avions à parcourir pour arriver à Berne. Sa réponse fut désespérante.

Deux heures après, il s'arrêta, et nous demanda si nous voulions visiter le champ de bataille de Laupen.

— Y a-t-il une auberge sur le champ de bataille de Laupen?

— Non, monsieur, c'est une grande plaine où Rodolphe d'Erlac, à la tête du peuple, a vaincu la noblesse, l'an 1339....

— Très bien; et combien de lieues encore d'ici à Berne?

— Cinq.

— Un thaler de *trinkgeld* (1), si nous y sommes dans deux heures.

Le cocher mit son cheval au galop avec une ardeur que la nuit ne put ralentir, et une heure et demie après, du haut de la montagne de Bümplitz, nous vîmes, éparpillées dans la plaine et brillantes comme des vers luisans sur une pelouse, les lumières de la capitale du canton bernois.

Au bout de dix minutes, notre voiture s'arrêta dans la cour de l'hôtel du Faucon.

ALEX. DUMAS.

(1) Pourboire; mot à mot, argent pour trinquer.

(La suite à une prochaine livraison.)

ROMANS

ET NOUVELLES.

L'auteur d'*Indiana* publiera sous ce titre, dans les premiers jours d'avril [1], deux nouveaux volumes.

Le Secrétaire intime, qui forme la plus grande partie de cette publication, marque dans la manière de l'auteur un renouvellement inattendu.

Nous citons avec plaisir le morceau qui précède ces deux volumes, et qui répond avec une modération grave aux inculpations dirigées depuis quelque temps contre l'auteur.

D'ordinaire il est d'assez mauvais goût d'expliquer au lecteur ce qu'on a voulu faire; si l'idée qui a inspiré un livre n'est pas assez claire par elle-même ou n'est pas assez nettement expliquée dans le poème ou le roman qui lui sert d'enveloppe ou de symbole, les commentaires et les gloses ne servent de rien. Il faut accepter la condamnation, si injuste qu'elle puisse être; il faut se résigner et attendre du temps la justice lente, mais inévitable, qui ne manque jamais aux pensées vraies. Ce parti, qui, dans le plus grand nombre des cas, est à coup sûr le plus sage, n'est pourtant pas toujours acceptable. Depuis quelques mois les attaques dirigées contre l'auteur de *Lélia* ont pris un caractère tellement grossier, tellement

[1] Au bureau de la *Revue*, et chez Victor Magen, rue Hautefeuille, 10.

personnel, qu'une réponse publique est devenue nécessaire; toutefois il faut faire dans ces attaques deux parts bien distinctes : la part littéraire, que la discussion peut aborder; la part sociale, qui, n'ayant rien à faire avec le raisonnement, ne peut être le sujet d'une préface.

On a dit qu'*Indiana*, *Valentine* et *Lélia* étaient trois momens d'une même pensée, trois faces diverses d'une intention unique, trois expressions d'une même volonté, et que les deux premiers livres demeuraient obscurs et inexpliqués sans le troisième. Sans doute il y a entre ces trois livres une fraternité incontestable; mais cette fraternité intellectuelle n'entraîne pas de droit la solidarité littéraire. Il se peut donc faire que l'un de ces trois livres vaille beaucoup moins que les deux autres, offre moins d'intérêt, soit construit sur un plan plus irrégulier, sans que pour cela le blâme et l'excommunication doivent envelopper dans un commun anathème toute la famille littéraire de l'auteur.

L'acharnement inattendu des reproches adressés à *Lélia*, et la rétractation inopinée des éloges si indulgemment prodigués jusque-là à ses sœurs aînées, font peu d'honneur à la clairvoyance des critiques. Cette colère rétroactive, qu'on y prenne garde, ne va pas à moins qu'à proclamer tout haut que les panégyristes se savent mauvais gré de leur premier enthousiasme, et qu'ils n'avaient pas compris les deux premières pages du plaidoyer avant de lire la troisième. Si cela est vrai, si les choses se passent dans leur conscience ainsi qu'ils le disent, peut-être bien changeront-ils d'avis à la lecture de la quatrième page; peut-être bien, dans un avenir très prochain, seront-ils réduits à dire naïvement que cette fois-ci encore ils se sont trompés, qu'ils ont prononcé trop vite, et qu'une réflexion plus patiente leur a révélé des intentions inaperçues.

L'auteur s'abstiendra d'apprécier publiquement les récriminations hostiles dirigées contre lui; mais il croit pouvoir se permettre d'expliquer, selon sa conscience, ce qu'il a voulu, ce qu'il a prétendu jusqu'ici. Et d'abord il doit déclarer qu'il n'a pas entendu écrire un plaidoyer contre la société, contre les institutions qui la régissent, contre l'humanité entière, comme on l'a dit récemment. Ces graves accusations iraient assez mal à sa taille; ni son talent, ni sa volonté, ni ses espérances ne méritent une pareille accusation. Il sait très bien que la majorité estime très haut les institutions dont elle s'ac-

commode, et, Dieu merci, l'orgueil et la folie ne l'ont jamais égaré au point de lui faire croire qu'il suffisait d'une parole pour renverser ce qui existe. Si les choses qui lui semblent mauvaises paraissaient telles au plus grand nombre, la société n'aurait pas besoin de son conseil pour les détruire et les réformer.

Indiana et *Valentine* ne sont pas un pamphlet contre le mariage, mais bien un tableau exact ou infidèle, c'est au lecteur à juger, des souffrances morales infligées à une ame délicate et pure par la brutalité impérieuse et par l'égoïsme poli. Comme le mariage et l'amour peuvent très bien exister en dehors de ces deux conditions, la vérité poétique du tableau n'a rien à faire avec les institutions et les passions qui servent à l'encadrer.

Il y a sans nul doute des ames nobles et généreuses qui s'accommodent très bien d'une vie uniforme et paisible, et qui ne souhaitent jamais rien au-delà, qui étudient les défauts et les vices qu'elles sont appelées à subir pour les corriger et se faire, par un travail persévérant, des journées plus sereines et plus douces. Que la paix et le bonheur soient avec elles, car ces obscurs dévouemens méritent une récompense éclatante. Il y a des passions sincères qui marchent à leur but sans arrière-pensée, qui ne prévoient pas l'abandon au-delà du plaisir, qui ne rêvent pas l'indépendance dans la possession, qui voient dans l'amour autre chose que la soumission et le commandement, qui ne conçoivent pas le bonheur sans un échange également prodigue et aveugle des deux parts; ces passions-là sont grandes, nobles, poétiques, dignes d'admiration et d'enthousiasme. Dans le malheur et l'abaissement, elles méritent encore l'estime et l'amnistie des ames les plus calmes et les plus désintéressées; elles peuvent offrir aux regards du sage un spectacle douloureux et déchirant, mais elles n'avilissent pas celui qui les endure; elles peuvent défier le mépris, et le poète n'a pas à les flétrir.

Est-ce à dire que l'égoïsme et la brutalité seront à jamais protégés par un privilége inviolable et sacré, et que la poésie n'aura pas le droit de les atteindre? Chose singulière! *Indiana*, qu'on a donné pour un plaidoyer contre le mariage et l'amour, se résout dans une affection pure et sereine, assez sûre d'elle-même pour ne craindre ni la durée, ni le nombre des jours pareils, assez

sainte et sérieuse pour demander à Dieu de la bénir, assez dévouée pour compter sur l'avenir. L'union d'Indiana et de Ralph, qu'est-ce autre chose que l'amour dans le mariage?

Dans *Valentine*, des idées pareilles se retrouvent en présence. Seulement le rôle de ces idées est changé. L'égoïsme prudent et réfléchi est représenté par la Loi. L'enthousiasme aveugle et l'emportement effréné appartiennent à la jeunesse ambitieuse, inexpérimentée. Le cœur d'une femme peut hésiter long-temps entre ces caractères si opposés; il peut prolonger sa défense et céder lentement le terrain qui lui reste. Mais pour peu que l'un des deux adversaires qui se disputent la proie s'avilisse aux yeux de son juge, la victoire ne sera pas long-temps indécise. Tant que la Loi était représentée par un caractère pur, si odieux et si glacé qu'il fût, le devoir pouvait sembler auguste, la lutte était glorieuse; avec l'avilissement de la personne, le mépris et l'oubli du devoir commencent. Alors la chute est inévitable. Quand Valentine se donne à Bénédict, elle n'a plus à choisir qu'entre Dieu et lui. La spoliation à laquelle elle se résigne lui rend sa liberté; elle n'a plus à compter qu'avec elle-même. Sa faiblesse ou sa résistance n'engage plus l'honneur de personne. Elle s'appartient, elle peut se donner. Sa défense, en se prolongeant, ne serait plus qu'un calcul d'égoïsme ou de vanité. En présence des tortures endurées pour elles par un amant résigné, ce ne serait plus du courage, ce serait de la lâcheté.

Avant la publication de *Lélia*, ces explications pouvaient sembler surabondantes. Personne encore n'avait songé à voir au fond de deux récits très simples un plaidoyer passionné contre les lois sociales. Avec *Lélia* tout a changé de face. Et pourtant il semble que les choses auraient dû prendre un tout autre cours. N'est-ce pas en effet un singulier avocat que celui qui, voulant donner gain de cause à l'enthousiasme irréfléchi contre la réalité positive, prend à partie l'enthousiasme lui-même, le discute, le décompose, l'interroge obstinément pour lui faire avouer sa folie? N'est-ce pas un étrange plaidoyer que celui qui, voulant prouver que l'entraînement et la passion dominent de toute la tête la résignation et le devoir, met le doute au-dessus de l'entraînement, la négation au-dessus de l'espérance? Qu'il y ait dans le monde où nous vivons des

ames assez riches en expansions et en dévouemens pour ne pas se désabuser au premier coup, des cœurs assez magnifiquement dotés pour ne pas prononcer à la première déception l'anathème de la vieillesse et de l'impuissance, l'auteur ne le nie pas. Qu'il se rencontre parmi les femmes de France des caractères assez heureux ou assez aveugles pour puiser dans chaque nouveau désabusement, dans chaque nouvelle trahison, une crédulité plus confiante et plus enfantine, l'auteur ne croit pas que ce soit une question. Mais la poésie ne peut-elle franchir les limites de ces félicités paisibles et de ces crédulités persévérantes? N'a-t-elle pas le droit de prendre pour sujet de ses études les exceptions douloureuses qui passent du désabusement au désespoir, du désespoir au doute, du doute à l'ironie, de l'ironie à la pitié, et de la pitié à la résignation sereine et impassible, au dédain religieux et grave de tout ce qui n'est pas Dieu ou la Pensée.

L'Espérance, ardente et dévouée en présence même de la Réalité qui la raille et la défie, est une chose grande et digne d'admiration; mais ce n'est que l'Espérance, et si la Sagesse n'est pas un vain mot, elle a droit d'estimer l'Espérance pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire comme un rêve.

Le bonheur des sens, le Plaisir insoucieux de la veille et du lendemain, le triomphe du corps sur l'ame peut sembler à l'Ironie elle-même, si hautaine et si fière qu'elle soit, un sujet de regrets plutôt que de compassion. L'isolement silencieux et désert de la pensée replicée sur elle-même peut donner la sérénité, mais non pas le bonheur. En présence des joies auxquelles elle ne saurait descendre, il est permis à la Raison de s'attrister sur l'atmosphère inhabitée où elle s'est réfugiée. Il n'y a dans cette tristesse résignée rien qui ressemble à l'apologie du libertinage. Le sage peut envier la courtisane sans cesser d'être le sage. Platon peut être jaloux d'Aspasie sans estimer moins haut les enseignemens de Socrate.

Que le Doute ne du désabusement admire sans réserve la Passion sanctifiée par l'Épreuve et par la douleur, qu'il s'agenouille devant l'homme qui a traversé le vice et les tortures qu'il entraîne pour s'élever laborieusement à la sérénité du courage et de la clairvoyance, est-ce là un sujet de scandale? Il semble que toutes ces

idées, ramenées à leur expression la plus simple et la plus nue, se défendent d'elles-mêmes et n'ont pas besoin d'apologie.

Que la foi religieuse qui suffit à consoler les ames énergiques attise les feux d'un cœur faible au lieu de les éteindre, et pousse au meurtre un prêtre égaré par le jeûne et la veille, est-ce donc un si grand étonnement pour la piété de ce temps-ci? Si toutes ces explications vont au fond des choses, comme l'auteur incline à le penser, il a peine à deviner quelle lumière inattendue son dernier livre a pu jeter sur *Indiana* et sur *Valentine*. Si ces trois récits sont pour tous les esprits sérieux ce qu'ils sont pour lui, il ne devine pas comment la peinture des mœurs domestiques, qui avait semblé juste, comment le détail des combats intérieurs d'une femme hésitant long-temps entre le devoir et la passion, qui avait semblé fidèle, peut cesser tout à coup d'avoir les mérites qu'on lui attribuait d'abord, lorsqu'il prend fantaisie à la Pensée d'attaquer l'Enthousiasme après avoir attaqué l'Égoïsme et la Brutalité.

L'auteur voit aujourd'hui sans découragement et sans colère les récriminations de la critique. Quoiqu'il n'ait pas la prétention de moraliser son siècle, il comprend très bien qu'on ne peut impunément effleurer même par la poésie les questions qui intéressent l'humanité tout entière. Il a vécu, il ne s'étonne pas de rencontrer sur sa route les vanités furieuses qui se croient insultées, les vices prudens et hypocrites qui se croient démasqués, les douleurs silencieuses et lâches qui n'osent s'avouer. Il sait très bien qu'on ne peut toucher au feu sans se brûler les doigts.

Il n'ignore pas qu'il y a dans la littérature purement humaine, qui prend le cœur avec ses extases et ses tortures pour sujet permanent de ses études et de ses inspirations, quelque chose d'austère et d'impitoyable qui doit blesser au vif les ames vulgaires drapées dans le mensonge et la pruderie. Ces ames-là sont volontiers indulgentes pour le poète qui, dans son respect pour l'homme, s'abstient d'y toucher. Elles étourdissent de leur bruyante fanfare celui qui préfère aux peintures de la conscience la description des costumes et des paysages. Elles couronnent glorieusement celui qui les amuse de ses récits sans les troubler dans leurs plaisirs. Elles placent comme un demi-dieu sur un piédestal celui qui les laisse

vivre à leur aise, et qui ne va pas fouiller au fond de leurs mémoires pour remuer la fange qu'elles y ont amassée.

Sans doute, en éliminant l'homme tout entier du domaine de l'imagination, la poésie est d'une pratique plus facile et plus paisible. Sans doute les amitiés sont plus durables, les admirations plus complaisantes pour celui qui sait donner à ses récits un caractère tellement impersonnel et désintéressé, que pas un ne se reconnaisse dans le portrait de ses acteurs. Mais l'auteur s'est depuis long-temps résolu à ne jamais peindre que les spectacles qui ont éveillé ses sympathies. Il laisse aux plumes plus heureuses ou plus habiles le domaine de l'histoire. Il craindrait de s'égarer dans ce hardi pèlerinage au travers des siècles passés; il s'en tient à ce qu'il a vu, aux émotions dont il a été le témoin, aux douleurs et aux espérances qu'il a pu comprendre; il n'essaiera pas de réchauffer les cœurs qui battaient sous les armures aujourd'hui rouillées. Il se sent trop inhabile pour une tâche si périlleuse.

Il ne se révoltera pas contre ceux qui prennent la vie autrement que lui, qui s'arrangent de la réalité sans la blâmer, qui ne permettent pas à leurs désirs de s'élancer au-delà du présent, ni à leurs souvenirs de reculer dans un passé désormais impossible. Il n'a pas la prétention, Dieu merci, de se mettre à la tête d'une réaction littéraire. Ce qu'il fait, il le fait pour son compte, sans imposer son exemple ou donner ses livres pour des leçons. Il ne s'est guère enquis jusqu'ici des systèmes ou des principes qui dominent l'art et la poésie de son temps. Ce qu'il admire, il l'admire naïvement sans se demander pourquoi. Ce qui lui répugne, il s'en abstient plutôt qu'il ne le blâme. Il n'est pas de ceux qui trouvent au fond de tous leurs sentimens trois ou quatre idées très plausibles dont ils déduisent complaisamment avec une érudition splendide les origines avérées.

C'est pourquoi ses livres, quelle que soit la destinée qui les attend, pourront exciter des sympathies ou des répugnances, comme tous les poèmes obscurs ou inachevés; mais ils ne seront jamais dignes de la haine ou de la discussion, car il ne plaidera jamais au profit d'un système. Il est de ceux pour qui sentir vaut mieux que savoir. Il peut avoir tort, mais du moins il est sincère.

15 mars 1834.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1834.

L'adoption de la loi contre les associations change complètement la situation du gouvernement et du ministère. Dans un temps passablement agité, M. Périer avait déclaré que la charte et les lois existantes lui semblaient devoir suffire à maintenir l'ordre en France, et il avait basé le principe de son administration sur la légalité. M. Viennet n'avait pas encore découvert, en ce temps-là, que la légalité nous tue, et ses amis n'avaient pas imaginé que rien n'est plus à redouter pour un pouvoir qu'un pays dont la surface est parfaitement tranquille. La marche du ministère de M. Périer était bien tracée. Combattre avec énergie tous les ennemis de l'ordre établi, éluder, retarder les promesses de la révolution, se servir de tous les moyens dilatoires que lui fournissaient les quarante mille lois de la république, de la monarchie et de l'empire, pour lutter contre l'extension donnée à la charte; en un mot, retenir, retenir sans cesse, mais par les voies légales seulement, et ne se mettre jamais dans la position d'être accusé d'avoir changé les conditions de gouvernement établies en 1830. Le ministère qui a succédé à M. Périer, et qui se faisait gloire, ostensiblement du moins, d'avoir adopté les mêmes principes, après s'en être écarté peu à peu, mais d'une manière encore timide, par quelques mesures de police et d'administration, et par la présentation de la loi des crieurs, vient de s'engager avec éclat dans une autre voie. La loi contre les associations équivaut à une déclaration nouvelle de principes, et la

longue discussion qu'elle vient de soulever ne laisse aucun doute à cet égard.

Le ministère s'est engagé, peut-être sans le vouloir, dans cette discussion, où poussé avec vigueur par ses adversaires, gêné personnellement par la fausse position de deux de ses membres, il a déchiré, avec dépit et par humeur, les derniers voiles dont jusqu'à ce jour il avait enveloppé sa pensée. La marche de cette discussion est vraiment curieuse, en ce qu'elle révèle combien un ministère est vacillant et embarrassé, quand il n'a pas des convictions profondes pour le diriger et le contenir au besoin. Ainsi on a vu le ministère commencer par poser en principe que la loi était nécessaire, fondant cette nécessité sur l'organisation des sociétés secrètes dont il faisait un terrible tableau; puis atténuer cette nécessité, en déclarant que cette loi ne serait que temporaire, en assurant qu'il ne prétendait pas par la porter atteinte au droit de s'associer qui est imprescriptible, et la base même de la société. Ces prémisses posées, le ministère, croyant avoir tout fait, sûr de sa majorité, laissait sans inquiétude la discussion se développer, comptant bien faire adopter la loi sans avoir à s'expliquer davantage, et sans se voir forcé de sacrifier publiquement quelques-uns des principes libéraux qu'il a posés. Mais alors sont venues les attaques personnelles contre les deux membres du ministère qui ont fait jadis partie des associations, et les amendemens que le ministère n'avait pas prévus, mais auxquels il aurait dû s'attendre. A chaque amendement nouveau, il a fallu s'expliquer encore, et d'explication en explication, d'amendement en amendement, le ministère s'est trouvé, à la fin de la discussion, avoir renié et repoussé tous les principes qu'il avait arborés en proposant sa loi.

Cette discussion est assez importante pour qu'on trouve encore quelque intérêt à revenir sur toutes ses phases successives.

MM. Barthe et d'Argout, les auteurs véritables, M. Barthe surtout, le promoteur de la loi, sont venus les premiers à la tribune démontrer la nécessité d'un système de répression violente contre les associations. M. Barthe, qui connaît assez bien la nature et la vie intérieure des sociétés secrètes, s'est servi ensuite de ses anciens souvenirs pour peindre la société des Droits de l'homme. A son tour, M. Guizot, esprit fin et habile, qui n'avait pas approuvé cette loi dans le cabinet, dit-on, est venu se justifier, d'abord, d'avoir pris part à des associations politiques sous la restauration, et d'avoir enfreint, même sous le gouvernement actuel, alors qu'il était ministre, l'article 291 du code, que le ministère trouve aujourd'hui insuffisant. Il a bien fallu accuser l'opposition d'être la cause de ce dégoût qu'éprouvent aujourd'hui les ministres pour la liberté, mais on promettait en même temps que ce dégoût cesserait dès que l'opposition serait modérée

et raisonnable, dès qu'elle aurait renoncé à vouloir renverser les ministres, en un mot, quand elle aurait cessé d'être opposition. La loi n'était donc que suspensive, elle reconnaissait implicitement le droit de s'associer, elle se bornait seulement à l'atermoyer, car la nécessité le voulait ainsi. C'était une loi de nécessité et non pas une loi de principes.

M. Berryer, qui vint combattre le ministre, ne nia pas qu'une loi contre les sociétés secrètes ne fût nécessaire : il déclara, avec sa franchise ordinaire, que tout homme qui ne veut pas faire de l'opposition une bataille, n'hésiterait pas à fournir des armes légales au pouvoir contre ces gouvernemens créés en dehors du gouvernement, ainsi qu'il nomme les sociétés populaires; mais il s'éleva contre les réticences des ministres, qui avaient un but qu'ils n'avouaient pas; il demanda qu'on mît des limites à l'arbitraire que la loi autorisait, et insista surtout pour que la nature des associations contre lesquelles on allait s'armer fût déterminée à l'avance. Il fallait bien répondre à M. Berryer. M. de Rémusat, homme spirituel et entendu, qui a joué, ainsi que M. Guizot, un rôle bien actif dans la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, vint le lendemain déclarer à la tribune que le droit d'association n'est pas dans le droit commun. C'est, dit-il, une théorie que quelques écrivains défendent, mais qu'on peut suspendre sans blesser les sympathies nationales. Ainsi, quand M. de Rémusat fondait des comités dans les départemens, pour la société *Aide-toi;* quand il comptait parmi ses fondateurs et ses membres les plus fervens, quand il violait sciemment la loi, ce n'était pas, comme ses collègues, pour user d'un droit qu'il regardait comme imprescriptible, et que, par conséquent, dans sa conscience, la loi ne pouvait lui enlever, mais pour se livrer à une vaine théorie, pour se passer la fantaisie d'essayer d'une nouvelle doctrine. On conviendra que c'était bien mal commencer son apprentissage de législateur, et que ce début présageait peu de fixité dans les principes de l'homme politique.

Le ministère se trouvait déjà entraîné bien loin de son point de départ par le discours de M. de Rémusat, qui reçoit, comme on sait, ses confidences les plus intimes; mais l'amendement proposé par M. Bérenger l'obligea de s'avancer encore davantage sur le nouveau terrain où il s'était engagé, et à sortir de plus en plus de l'esprit de légalité qu'il a négligé de recueillir dans l'héritage du 13 mars.

Par son amendement, M. Bérenger voulait d'abord qu'on reconnût en principe le droit de s'associer; les autres dispositions de l'amendement réglaient seulement cette faculté. Pressé, poussé de la sorte, par un homme doux et modéré, par un député qui vote ordinairement avec le pouvoir, le ministère se décida alors à brûler ses vaisseaux. M. de Bro-

que voulut bien reconnaître le droit, mais en affichant toutes sortes de mépris pour ces droits qui ne sont que des embarras pour les pouvoirs. M. Barthe, le moins innocent des ministres en matière d'association, alla plus loin; il déclara que le droit n'existait pas, puisqu'il n'est pas mentionné dans la charte, et le ministre du commerce employa tout son esprit à prouver que la restauration étant tombée parce qu'elle avait souffert des associations politiques, il était du droit et du devoir du gouvernement d'empêcher toute association. Un autre amendement, rejeté comme celui de M. Berenger, força le ministère à déclarer qu'il voulait non-seulement avoir sous sa main les associations politiques, mais les associations littéraires, religieuses, industrielles. Un troisième ou quatrième amendement limitait la durée de la loi; pour le repousser, il fallut bien déclarer en outre qu'on avait dessein de supprimer à jamais le droit de s'associer; enfin, M. Persil termina cette longue comédie en faisant savoir à la chambre que les sociétés pour la fondation des journaux seraient également atteintes par la loi nouvelle. Il paraît que la liberté de la presse n'est aussi qu'une théorie, et non un principe dans le gouvernement représentatif tel qu'on nous le fait aujourd'hui. Cent cinquante-quatre boules noires ont protesté contre cette loi qui imposera au ministère des nécessités auxquelles il se soustraira difficilement.

M. Barthe et M. d'Argout, qui étaient sortis un peu froissés de cette discussion, ont eu à lutter, pendant quelques jours, contre une petite intrigue ministérielle qui tendait à les séparer du cabinet. M. Barthe surtout était complètement sacrifié par ses collègues, qui se plaignaient de l'embarras que leur causait à la chambre sa qualité d'ancien carbonaro, dont cherche vainement à se débarrasser M. le garde-des-sceaux. L'affaire s'est arrangée cependant, grace à de hautes influences, et maintenant le ministère est plus uni que jamais.

On parle cependant de la retraite de M. le duc de Broglie; mais c'est M. de Broglie lui-même qui la sollicite, dit-on. Le découragement qui perce dans tous les discours du ministre des affaires étrangères, nous autorise à regarder ces bruits comme fondés. Il serait question de le remplacer par M. de Sainte-Aulaire; celui-ci serait remplacé à Vienne par M. de Rayneval, qui a déjà occupé ce poste diplomatique sous M. de Polignac. La nomination de M. de Sainte-Aulaire aux affaires étrangères indiquerait presque le successeur qui serait donné à M. de Talleyrand, dont l'esprit et le corps sont, dit-on, très affaiblis en ce moment.

Lord Durham réussit peu à Paris. On le trouve trop froid, trop fier, trop dandy; on va même jusqu'à lui reprocher la belle figure qu'il apporte avec tant de confiance dans les salons, et on entend dire aux uns qu'il a

trop les formes d'un grand seigneur pour un wigh, tandis que les autres remarquent que pour un lord de son rang, il s'humanise trop facilement avec l'aristocratie de juillet. La mission de lord Durham est d'ailleurs très délicate. Il vient se plaindre du manque de témoignages de bienveillance que le ministère anglais éprouve depuis quelque temps de la part de la France, qui ne le favorise ni dans sa loi de douanes, ni dans ses négociations diplomatiques. Le ministère anglais voudrait bien porter au parlement une solution favorable touchant les affaires de Portugal et d'Orient, et il voit avec peine le gouvernement français mollir dans cette dernière question, et offrir toutes sortes de concessions à la Russie dans l'espoir d'amener l'empereur Nicolas à une alliance. Or l'existence du ministère de lord Grey pourrait être compromise par ces deux questions, et sa chûte rendrait la situation de la France bien difficile, en admettant, comme nous l'espérons encore, que le gouvernement de juillet n'est pas décidé à s'unir d'intention et de fait aux souverains de la Sainte-Alliance.

Les invitations ne lui manquent pas toutefois, et le *Correspondant de Hambourg*, qui n'admet pas dans ses colonnes un seul article qui ne lui soit envoyé officiellement par les représentans de la confédération, engageait dernièrement le gouvernement français à livrer les membres des associations à des commissions militaires. C'était là, ajoutait le *Correspondant*, le moyen le plus sûr de se rapprocher de la Sainte-Alliance, et d'inspirer de la confiance aux souverains. La confiance du pays vaudrait mieux, ce nous semble, et elle coûterait moins cher assurément.

Ces deux semaines tout employées à se gendarmer contre les associations, et à forger des armes contre elles, ont semblé protester, par leur sérénité, contre ce qui passait à la chambre. Les bals et les concerts ont rempli les derniers jours de l'hiver qui a été terminé par la brillante promenade de Longchamps. On a remarqué, non pas comme une singularité, mais comme un fait tout naturel à notre époque, que le milieu de la chaussée, gardé autrefois pour les princes et les ambassadeurs, était uniquement occupé par de riches banquiers et des notabilités de l'aristocratie nouvelle. On a surtout admiré la voiture à glaces et les quatre chevaux de M. Aguado, les livrées blanches et brunes des deux voitures de M. Schikler, celles de M. Stacpoole, le phaëton de M. Machado, suivi de deux piqueurs montés sur des chevaux exquis, la calèche de M. Demidoff, et le magnifique coupé, ainsi que les livrées d'un de nos plus brillans littérateurs qui a fait sortir, un beau matin, toutes ces magnificences de sa plume. C'est une curieuse époque que celle des journaux à deux sous et des carrosses des gens de lettres !

— M. Ph. Damiron a publié ces jours derniers la seconde partie de son Cours de philosophie. Ce nouveau volume, qui fait suite à la *Psycologie*, comprend *la Morale*. Par son *Histoire de la philosophie française au* XIXe *siècle*, l'auteur avait pris une belle place parmi les écrivains de son temps. Sa *Morale* contient des vues ingénieuses sur les devoirs sociaux et politiques exprimés dans un style élégant, sobre, et qui rappelle à certains égards les allures de notre langue au XVIIe siècle. Nous reparlerons de ce livre, et nous tâcherons d'appeler l'attention sur toutes les questions qu'il résout et sur toutes celles qu'il soulève.

— L'espace nous manque aujourd'hui pour parler avec développement des deux nouveaux volumes publiés par M. Victor Hugo, sous le titre de *Littérature et philosophie mêlées* qui résument, comme il le dit, ses opinions littéraires et politiques depuis 1819 jusqu'à 1834. C'est un livre dont il ne faut pas parler trop à la hâte, car il exprime nettement trois volontés assez sérieuses pour qu'on les discute avec réflexion. La préface ne prétend à rien moins qu'à fonder une théorie générale de l'art; le *Journal d'un Jacobite* veut offrir aux critiques de ce temps-ci un modèle d'analyse poétique et littéraire; et enfin le *Journal d'un révolutionnaire de* 1830 contient, dans l'espace de huit mois, une série de pensées sur l'ordre social et l'ordre politique qui sans doute seront un jour développés par l'auteur à la tribune. Nous examinerons séparément chacun de ces ordres d'idées.

LIVRES ALLEMANDS.

GÜL U BULBUL (LA ROSE ET LE ROSSIGNOL).
Poème traduit du turc, de Fasli, par M. J. de Hammer.

C'est une œuvre de science et de générosité. En 1832, l'académie de Berlin décerna à M. de Hammer un prix de cent ducats pour son mémoire sur le *Mode d'administration provinciale des Arabes au temps des califes* (1), et M. de Hammer a employé les cent ducats et quelque chose de plus à publier un de ces livres dont les libraires se chargent difficilement. L'illustre orientaliste a lui-même, dans l'intérêt de la science qu'il

(1) Cet ouvrage qui a droit à l'intérêt des savans, comme tout ce qui porte le nom de M. de Hammer, est sous presse et paraîtra dans peu de temps.

cultive avec tant de succès, fait fondre les types nécessaires, et surveille l'impression de ce texte turc qui ne demandait pas moins qu'un œil aussi bien exercé que le sien pour faire dignement son entrée parmi nous. Quant aux motifs qui ont déterminé M. de Hammer à publier le poème de Fasli, de préférence à tout autre, il va nous les donner dans sa préface :

« Les presses anglaises, françaises, allemandes et hollandaises reproduisent annuellement, dit-il, les ouvrages arabes et persans, mais les livres turcs ne s'impriment qu'à Constantinople. Malgré nos relations fréquentes avec le Levant, malgré le voisinage immédiat de l'Autriche, de la Russie, avec l'empire ottoman, nous n'avons encore vu paraître chez nous que des grammaires et des dictionnaires turcs, rien d'autre, si ce n'est la chronique de Fessaji, imprimée à Vienne, il y a cinquante ans. Il est vrai cependant que nous n'avons pas manqué de livres turcs, grace à l'activité des presses de Constantinople, qui, pendant les dernières années, nous ont fourni assez d'ouvrages sur la grammaire, la géographie, la jurisprudence, le dogme, la médecine, l'état militaire, les mathématiques et l'histoire.

« Mais parmi cette grande quantité de productions de tout genre, on ne compte point d'ouvrage de poésie, car les glossaires rimés arabes et persans ne sont que des formules pour aider à la mémoire des maîtres et des enfans, et à part *le Printemps* de Meshi et le *Divan* de Baki, nous ne savons presque rien de la poésie turque, tandis que nos orientalistes ont étudié avec soin non-seulement Saadi et Hasif, mais encore les anciens livres persans, et traduit, interprété, commenté les sept poèmes de Kaaba et les autres poèmes arabes.

« Parmi les cinquante épopées romantiques que présente la littérature ottomane, les plus célèbres sont : *Chosnew* et *Schirin*, que Scheichi a imités du grand poète persan Nisani ; *Jusuf* et *Suleicha*, imités aussi du persan par Hamdi ; *Lamii*, *Wamik* et *Asra* : *Weise* et *Remin*, *Selman* et *Absal*, traduits des anciens poètes persans ; enfin *Medschnun*, l'*Amour du papillon*, et d'autres poèmes encore, en partie traduits, en partie imités des anciens poètes persans.

« Mais entre toutes ces œuvres de poésie, aucune ne réunit, comme *la Rose et le Rossignol* de Fasli, le mérite de l'originalité, de l'élégance et de la concision. Qui n'a pas entendu parler de ce beau mythe des Perses sur l'amour du rossignol et de la rose? Qui de nous n'en a pas retrouvé l'idée dans maint ouvrage oriental? Mais qui a jamais lu l'histoire complète de cet amour avec tous ses développemens et tous les personnages qui le traversent? On a publié, il y a quelques années, à Saint

Petersbourg, une faible notice en langue arménienne, qui fut traduite à Paris par M. Le Vaillant de Florival, professeur d'arménien à l'école des langues orientales; mais, ni l'éditeur de Saint-Petersbourg, ni le traducteur français, n'ont connu la source première de cet ouvrage. »

M. de Hammer termine cette longue et curieuse préface, dont je n'ai cité que quelques fragmens, par une biographie du poète Fasli, qui commença sa carrière poétique en 1530, devint secrétaire du divan, et termina en 1560, deux ans avant sa mort, son épopée de *la Rose et du Rossignol*.

Le poème s'ouvre par les louanges de Dieu et de Mahomet. C'est de l'ode et de l'élégie. Le poète accuse ses fautes et en demande pardon au ciel; il dépeint les illusions qui l'ont trompé, le monde qui l'a séduit pour le laisser ensuite dans les tristesses de cœur. Il implore le secours du prophète; puis arrive l'épopée qu'il entreprend, et la description de la rose qui en est l'héroïne. La rose est la beauté par excellence, la douceur et la grâce; le printemps lui sert de maître; les autres fleurs l'entourent avec respect, et sont fières d'être ses compagnes; le matin lui présente un miroir de rosée dans lequel elle se contemple avec orgueil. Le rossignol entend parler de cette merveilleuse beauté et en devient amoureux. Alors nuit et jour il se plaint, nuit et jour il l'appelle; il erre de tous côtés et ne la trouve pas; il revient triste dans les bois et y fait entendre de douloureux gémissemens. Enfin un fleuve lui indique le chemin de la ville où demeure cette belle rose. Le rossignol accourt, et quand il a vu celle qu'il ne faisait encore que rêver, son amour redouble, et ses plaintes deviennent plus amères. Sans cesse il voltige autour d'elle, sans cesse il implore sa pitié. Il s'adresse aux bois, au vent, à la lune; puis, quand il voit que ni le soleil ni la lune n'adoucissent ses peines, il se tourne vers Dieu et le supplie par la beauté de sa bien-aimée, par la clarté des étoiles et la magnificence du jour, par Adam et Noë, par Jésus et Marie, il le supplie d'avoir compassion de lui, et de lui rendre le repos.

Cependant la rose a entendu les chants d'amour du rossignol, et quoiqu'elle en soit flattée intérieurement, elle le traite avec tout l'orgueil aristocratique d'une noble princesse, et toute la fierté dédaigneuse d'une belle femme. Pour comble de malheur, le narcisse est devenu l'ennemi du pauvre rossignol; il le calomnie auprès de l'épine; l'épine en fait son rapport à la rose; et celle-ci, dans un premier mouvement de colère, demande au Shah du printemps l'incarcération de cet insolent amoureux, et deux jours après le rossignol est mis en cage pour pleurer, maigrir et se désespérer tout à son aise.

Bientôt de graves événemens viennent distraire de cette histoire les

habitans de la ville ; la guerre éclate, et pendant les longues anxiétés qu'elle traîne à sa suite, la rose fait de sérieuses réflexions ; elle songe à l'amour si profond et à la constance si mal récompensée de son rossignol. Elle s'informe de lui, et apprend qu'il est dangereusement malade. Elle lui envoie un de ses amis, le zéphir, pour le consoler, et tout ce que le zéphir raconte des longues souffrances et de la dure captivité du rossignol la touche jusqu'aux larmes. Elle veut aller le voir elle-même ; elle arrive, et son amant pense mourir de joie en l'apercevant. Enfin elle l'aime ; elle demande qu'il soit remis en liberté, et l'épouse. Les noces se font d'une manière splendide. Le cyprès est chargé de couvrir le sol d'un tapis vert ; la tulipe doit fournir le vin ; le narcisse présente la coupe aux convives, tandis que le lis avec son épée monte la garde à la porte de la salle. Alors viennent les jeux et les danses, avec les chants de joie et les castagnettes. La rose cherche le souffle du rossignol ; le rossignol repose sa tête sur le sein de sa bien-aimée. Puis après cette nuit d'amour et de félicité, la rose pâlit, chancelle, se défeuille et meurt.

Telle est cette épopée variée, pittoresque, intéressante, chargée de couleurs, riche d'images, cette épopée qui a bien de quoi exercer l'esprit des interprètes et des commentateurs, et que l'on peut lire aussi comme un roman d'amour transporté hors du terrain habituel, et conduit par d'autres personnages.

M. de Hammer nous dit que sa traduction est littérale et fidèle, et, comme il n'est pas en mon pouvoir de la vérifier, je le crois volontiers sur parole. Le savant philologue a d'ailleurs fait dans sa vie assez d'autres choses plus difficiles et plus surprenantes, pour qu'on ne lui conteste pas celle-ci.

BRIEFWECHSEL ZWISCHEN GOETHE UND ZELTER (CORRESPONDANCE ENTRE GOETHE ET ZELTER DE 1796 A 1832).

On avait annoncé depuis long-temps cette correspondance. On savait que Goëthe lui-même y attachait une grande importance ; car, plusieurs années avant sa mort, il avait pris soin de la recueillir, de la faire copier et de la mettre en ordre. C'était pour tous les hommes lettrés de l'Allemagne un curieux sujet de conjectures que ces lettres échangées entre le poëte de Weimar et le directeur de l'académie de chant de Berlin ; ces lettres de l'homme qui trônait comme un roi, et du pauvre manœuvre qui, par un instinct naturel, et à force de travail et de patience, s'était élevé au rang d'artiste, sans cesser d'être maçon. Puis le libraire a payé très cher le manuscrit, puis les trois premiers volumes ont paru, et l'espoir du public a été, on peut le dire, presque totalement trompé.

Ce que l'on pouvait attendre de cette longue correspondance entre deux hommes également dévoués à l'art, à la poésie, c'étaient ou de belles et savantes théories, comme Goëthe nous en a donné ailleurs, ou des critiques profondes, ou un échange de plans d'ouvrages, d'aperçus nouveaux, tantôt sur le théâtre, sur la musique, sur le roman ou l'opéra. Ou bien, ce que l'on eût peut-être encore préféré, c'était de voir Goëthe sortir enfin de cette attitude posée et solennelle qu'il garde même dans sa correspondance avec Schiller; c'était de le voir librement s'épanchier, de pénétrer dans les replis de son âme, dans les habitudes de sa vie. C'était de pouvoir ainsi étudier l'homme, après avoir étudié le poëte, et de trouver au fond de son cœur les premières souffrances de Werther, l'idée créatrice de Faust.

Mais non, c'est toujours le grave et majestueux Goëthe, toujours le ministre de Weimar, toujours l'auteur d'*Iphigénie*, l'homme solennel qui tient cachée son émotion, et domine son laissez-aller. Zelter est pour lui un correspondant actif et zélé qui lui rend compte des nouvelles pièces que l'on joue à Berlin, des nouveaux acteurs qui paraissent, des réunions de l'Académie de chant et des chroniques littéraires, et Goëthe reçoit ces lettres avec la dignité et le sourire de bienveillance d'un grand seigneur à qui un employé subalterne adresse un rapport.

Zelter, avec son caractère enthousiaste, s'extasie sur tout ce que Goëthe fait paraître, et Goëthe le loue de la rectitude de son jugement.

Après cela, il se trouve dans ces lettres des détails si fastidieux, de longues pages si niaises, que par respect pour les deux célèbres correspondans, si ce n'est pour le public, l'éditeur aurait dû les élaguer. C'est ainsi que Zelter envoie à Goëthe un panier de betteraves, et il faut que dans cinq ou six lettres successives, nous apprenions comment ces betteraves étaient emballées, quel soin en a pris la femme de Zelter à qui on les a confiées, et enfin quel jour elles sont arrivées à leur destination. Une autre fois, même histoire pour un paquet de tabac. Plus loin c'est Goëthe qui envoie une bague à son ami, et le lecteur doit apprendre patiemment d'où vient la pierre de cette bague, quel est l'orfèvre qui la grave, pourquoi il y travaille avec tant de lenteur, et par quel courrier elle partira.

Pendant ce temps, la science et la littérature allemande prennent un nouveau développement. Schlegel, Tieck, Novalis, Werner, Görres, J. Paul, Schelling, s'élèvent aux sommités de la poésie et de la philosophie, et à peine si l'on nous en dit un mot. Pendant ce temps la guerre éclate en Allemagne; la Saxe est envahie, la Prusse est envahie; l'aigle de Napoléon étend ses ailes sur Berlin, et nous ne savons rien de tout cela,

sinon que Zelter, à l'arrivée des Français, a été nommé membre du comité d'administration de la ville.

Il y a cependant dans cette Correspondance de Goëthe des morceaux admirables; parfois ce n'est qu'une phrase, un mot, mais ce mot a toute la profondeur du génie. Quand le grand poète veut bien céder à son entraînement et aborder une question d'art, ses paroles brèves, claires, énergiques, sont lancées comme un rayon lumineux dans les derniers détours de cette question.

Il y a aussi, dans tout ce que Zelter écrit, nombre de pages spirituelles, animées, pittoresques. Je citerai, entr'autres, le récit de son voyage à Vienne, chez les Herrnhuter, et en Hollande. Ce qu'il dit des acteurs célèbres de son temps, Iffland, Wolff, Devrient, Mme Stich (aujourd'hui Mme Crelinger), M. Grunbaum, est très curieux à lire, mais aussi très long.

Après tout, je crois que cette Correspondance de Zelter et de Goëthe, resserrée en deux volumes par un homme de tact et d'esprit, offrirait une lecture instructive et intéressante, mais délayée en six in-8°, comme l'éditeur nous l'annonce, je doute fort qu'elle obtienne un grand succès.

F. BULOZ.

ERRATA.

(Livraison du 15 mars.)

P. 605, not. 1, l. 6, 2° encore moins, *lisez* contient encore moins.

P. 608, l. 6, ἐγον, *lisez* ἔγον.

P. 615, l. 4, en parlant, *lisez* en partant.

P. 614, not. 1, l. 1 et 2, Atthertum, *lisez* Althertum.

P. 616, n. 5, l. 1, savant docteur de Sorbonne, *lisez* savant professeur en théologie.

P. 620, l. 7, néoplatoniciens, *lisez* platoniciens.

P. 621, n. 4, l. 7, entraînées, *lisez* emportées.

P. 625, l. 1, perpendiculairement à son grand axe, *lisez* longitudinalement ce qui, etc.

P. 629, n. 1, l. 2, Diogène de Laerce, *lisez* Diogène Laerce.

Art. *Mozart*, pag. 672, l. 24, Juana, *lisez* Julia.

LEONE LEONI.

Nous étions à Venise. Le froid et la pluie avaient chassé les promeneurs et les masques de la place et des quais. La nuit était sombre et silencieuse. On n'entendait au loin que la voix monotone de l'Adriatique se brisant sur les îlots, et de temps en temps les cris des hommes de quart de la frégate qui garde l'entrée de la Giudecca s'entrecroisant avec les réponses de la goëlette de surveillance. C'était un beau soir de carnaval dans l'intérieur des palais et des théâtres; mais au dehors tout était morne, et les réverbères se reflétaient sur les dalles humides, où retentissait de loin en loin le pas précipité d'un masque attardé, enveloppé dans son manteau.

Nous étions tous deux seuls dans une des salles de l'ancien palais Nasi, situé sur le quai des Esclavons, et converti aujourd'hui en auberge, la meilleure de Venise. Quelques bougies éparses sur les tables et la lueur du foyer éclairaient faiblement cette pièce immense, et l'oscillation de la flamme semblait faire mouvoir les divinités allégoriques peintes à fresque sur le plafond. Juliette

était souffrante, elle avait refusé de sortir. Étendue sur un sofa et roulée à demi dans son manteau d'hermine, elle semblait plongée dans un léger sommeil, et je marchais sans bruit sur le tapis en fumant des cigarettes de *Serraglio*.

Nous connaissons, dans mon pays, un certain état de l'ame qui est, je crois, particulier aux Espagnols. C'est une sorte de quiétude grave qui n'exclut pas, comme chez les peuples tudesques, et dans les cafés d'Orient, le travail de la pensée. Notre intelligence ne s'engourdit pas durant ces extases où l'on nous voit plongés. Lorsque nous marchons méthodiquement, en fumant nos cigares, pendant des heures entières, sur le même carré de mosaïque sans nous en écarter d'une ligne, c'est alors que s'opère le plus facilement chez nous ce que l'on pourrait appeler la digestion de l'esprit; les grandes résolutions se forment en de semblables momens, et les passions soulevées s'apaisent pour enfanter des actions énergiques. Jamais un Espagnol n'est plus calme que lorsqu'il couve quelque projet ou sinistre ou sublime. Quant à moi, je digérais alors mon projet, mais il n'avait rien d'héroïque ni d'effrayant. Quand j'eus fait environ soixante fois le tour de la chambre et fumé une douzaine de cigarettes, mon parti fut pris. Je m'arrêtai auprès du sofa; et sans m'inquiéter du sommeil de ma jeune compagne : — Juliette, lui dis-je, voulez-vous être ma femme?

Elle ouvrit les yeux et me regarda sans répondre. Je crus qu'elle ne m'avait pas entendu, et je réitérai ma demande.

— J'ai fort bien entendu, répondit-elle d'un ton d'indifférence, et elle se tut de nouveau.

Je crus que ma demande lui avait déplu, et j'en conçus une colère et une douleur épouvantables, mais par respect pour la gravité espagnole je n'en témoignai rien, et je me remis à marcher autour de la chambre.

Au septième tour, Juliette m'arrêta en me disant : A quoi bon?

Je fis encore trois tours de chambre, puis je jetai mon cigare, et tirant une chaise, je m'assis auprès d'elle.

— Votre position dans le monde, lui dis-je, doit vous faire souffrir?

— Je sais, répondit-elle en soulevant sa tête ravissante et en fixant sur moi ses yeux bleus où l'apathie semblait toujours combattre la

tristesse, oui, je sais, mon cher Aleo, que je suis flétrie dans le monde d'une désignation ineffaçable : fille entretenue.

— Nous l'effacerons, Juliette, mon nom purifiera le vôtre.

— Orgueil des grands ! reprit-elle avec un soupir. Puis se tournant tout à coup vers moi, et saisissant ma main qu'elle porta malgré moi à ses lèvres : — En vérité ! ajouta-t-elle, vous m'épouseriez. Bustamente ? O mon Dieu ! mon Dieu ! quelle comparaison vous me faites faire?

— Que voulez-vous dire, ma chère enfant? — lui demandai-je. Elle ne me répondit pas et fondit en larmes.

Ces larmes dont je ne comprenais que trop bien la cause me firent beaucoup de mal. Mais je renfermai l'espèce de fureur qu'elles m'inspiraient, et je revins m'asseoir auprès d'elle.

— Pauvre Juliette, lui dis-je, cette blessure saignera donc toujours !

— Vous m'avez permis de pleurer, répondit-elle, c'est la première de nos conventions?

— Pleure, ma pauvre affligée, lui dis-je, ensuite écoute et réponds-moi?

Elle essuya ses larmes et mit sa main dans la mienne.

— Juliette, lui dis-je, lorsque vous vous traitez de fille entretenue, vous êtes une folle. Qu'importent l'opinion et les paroles grossières de quelques sots? Vous êtes mon amie, ma compagne, ma maîtresse....

— Hélas ! oui, dit-elle, je suis ta maîtresse, Aleo, et c'est là ce qui me déshonore ; je devrais être morte plutôt que de léguer à un noble cœur comme le tien la possession d'un cœur à demi éteint.

— Nous en ranimerons peu à peu les cendres, ma Juliette, laisse-moi espérer qu'elles cachent encore une étincelle que je puis trouver.

— Oui, oui, je l'espère, je le veux ! dit-elle vivement. Je serai donc ta femme ? Mais pourquoi ? t'en aimerai-je mieux ? te croiras-tu plus sûr de moi ?

— Je te saurai plus heureuse, et j'en serai plus heureux.

— Plus heureuse ! Vous vous trompez : je suis avec vous aussi

heureuse que possible; comment le titre de dona Bustamente pourrait-il me rendre plus heureuse?

— Il vous mettrait à couvert des insolens dédains du monde.

— Le monde? dit Juliette, vous voulez dire vos amis? Qu'est-ce que le monde? je ne l'ai jamais su. J'ai traversé la vie et fait le tour de la terre sans réussir à apercevoir ce que vous appelez le monde.

— Je sais que tu as vécu jusqu'ici comme la fille enchantée dans son globe de cristal, et pourtant je t'ai vue jadis verser des larmes amères sur la déplorable situation que tu avais alors. Je me suis promis de t'offrir mon rang et mon nom, aussitôt que ton affection me serait assurée.

— Vous ne m'avez pas comprise, don Aleo, si vous avez cru que la honte me faisait pleurer. Il n'y avait pas de place dans mon ame pour la honte, il y avait assez d'autres douleurs pour la remplir et pour la rendre insensible à tout ce qui venait du dehors. S'il m'eût aimée toujours, j'aurais été heureuse, eussé-je été couverte d'infamie aux yeux de ce que vous appelez le monde.

Il me fut impossible de réprimer un frémissement de colère, je me levai pour marcher dans la chambre, Juliette me retint. — Pardonne-moi, me dit-elle d'une voix émue; pardonne-moi le mal que je te fais. Il est au-dessus de mes forces de ne jamais parler de cela.

— Eh bien! Juliette, lui répondis-je en étouffant un soupir douloureux, parle-s-en donc, si cela doit te soulager! Mais est-il possible que tu ne puisses parvenir à l'oublier? Quand tout ce qui t'environne tend à te faire concevoir une autre vie, un autre bonheur, un autre amour!

— Tout ce qui m'environne! dit Juliette avec agitation. Ne sommes-nous pas à Venise?

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre; sa jupe de taffetas blanc formait mille plis autour de sa ceinture délicate. Ses cheveux bruns s'échappaient des grandes épingles d'or ciselé qui ne les retenaient plus qu'à demi, et baignaient son dos d'un flot de soie parfumée. Elle était si belle avec ses joues à peine colorées et son sourire moitié tendre, moitié amer, que j'oubliai ce qu'elle disait, et je m'approchai pour la serrer dans mes bras. Mais elle venait d'entr'ouvrir les rideaux de la fenêtre, et regardant à travers la vitre où commen-

çait à briller le rayon humide de la lune : — O Venise! que tu es changée! s'écria-t-elle ; que je t'ai vue belle autrefois, et que tu me sembles aujourd'hui déserte et désolée!

— Que dites-vous, Juliette? m'écriai-je à mon tour ; vous étiez déjà venue à Venise? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Je voyais que vous aviez le désir de voir cette belle ville, et je savais qu'un mot vous aurait empêché d'y venir. Pourquoi vous aurais-je fait changer de résolution?

— Oui! j'en aurais changé, répondis-je en frappant du pied. Eussions-nous été à l'entrée de cette ville maudite, j'aurais fait virer la barque vers une rive que ce souvenir n'eût pas infestée ; je vous y aurais conduite, je vous y aurais portée à la nage, s'il eût fallu choisir entre un pareil trajet et la maison que voici, où peut-être vous retrouvez à chaque pas une trace brûlante de *son* passage! Mais dites-moi donc, Juliette, où je pourrai me réfugier avec vous contre le passé? Nommez-moi donc une ville, enseignez-moi donc un coin de l'Italie où cet aventurier ne vous ait pas traînée?

J'étais pâle et tremblant de colère; Juliette se retourna lentement, me regarda avec froideur, et reportant les yeux vers la fenêtre : — Venise, dit-elle, nous t'avons aimée autrefois, et aujourd'hui je ne te revois pas sans émotion, car il te chérissait, il t'invoquait partout dans ses voyages, il t'appelait sa chère patrie, car c'est toi qui fus le berceau de sa noble maison, et un de tes palais porte encore le même nom que lui.

— Par la mort et par l'éternité, dis-je à Juliette en baissant la voix, nous quitterons demain cette chère patrie!

— *Vous* pourrez quitter demain et Venise et Juliette, me répondit-elle avec un sang-froid glacial; mais pour moi, je ne reçois d'ordres de personne, et je quitterai Venise quand il me plaira.

— Je crois vous comprendre, mademoiselle, dis-je avec indignation : Leoni est à Venise.

Juliette fut frappée d'une commotion électrique. — Qu'est-ce que tu dis? Leoni est à Venise? s'écria-t-elle dans une sorte de délire, en se jetant dans mes bras, répète ce que tu as dit, répète son nom, que j'entende au moins encore une fois son nom! — Elle fondit en larmes, et suffoquée par ses sanglots, elle perdit presque con-

naissance. Je la portai sur le sofa, et sans songer à lui donner d'autre secours, je me remis à marcher sur la bordure du tapis. Alors ma fureur s'apaisa comme la mer quand le sirocco replie ses ailes. Une douleur amère succéda à mon emportement, et je me pris à pleurer comme une femme.

Au milieu de ce déchirement, je m'arrêtai à quelques pas de Juliette et je la regardai. Elle avait le visage tourné vers la muraille, mais une glace de quinze pieds de haut qui remplissait le panneau me permettait de voir son visage. Elle était pâle comme la mort, et ses yeux étaient fermés comme dans le sommeil; il y avait plus de fatigue encore que de douleur dans l'expression de sa figure, et c'était là précisément la situation de son ame : l'épuisement et la nonchalance l'emportaient sur le dernier bouillonnement des passions. J'espérai.

Je l'appelai doucement, et elle me regarda d'un air étonné, comme si sa mémoire perdait la faculté de conserver les faits, en même temps que son ame perdait la force de ressentir le dépit.

— Que veux-tu? me dit-elle, et pourquoi me réveilles-tu?

— Juliette, lui dis-je, je t'ai offensée, pardonne-le-moi? J'ai blessé ton cœur....

— Non, dit-elle, en portant une main à son front et en me tendant l'autre, tu as blessé mon orgueil seulement. Je t'en prie, Aleo, souviens-toi que je n'ai rien, que je vis de tes dons, et que l'idée de ma dépendance m'humilie. Tu as été bon et généreux envers moi, je le sais; tu me combles de soins, tu me couvres de pierreries, tu m'accables de ton luxe et de ta magnificence, sans toi je serais morte dans quelque hôpital d'indigens, ou je serais enfermée dans une maison de fous. Je sais tout cela. Mais souviens-toi, Bustamente, que tu as fait tout cela malgré moi, que tu m'as prise à demi morte et que tu m'as secourue sans que j'eusse le moindre désir de l'être; souviens-toi que je voulais mourir et que tu as passé bien des nuits à mon chevet, tenant mes mains dans les tiennes, pour m'empêcher de me tuer; souviens-toi que j'ai refusé long-temps ta protection et tes bienfaits, et que si je les accepte aujourd'hui, c'est moitié par faiblesse et par découragement de la vie, moitié par affection et par reconnaissance pour toi, qui me demandes à genoux de ne pas les repousser. Le plus beau rôle

t'appartient, ô mon ami, je le sens, mais suis-je coupable de ce que tu es bon? Doit-on me reprocher sérieusement de m'avilir, lorsque, seule et désespérée, je me confie au plus noble cœur qui soit sur la terre?

— Ma bien-aimée, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, tu réponds admirablement aux viles injures des misérables qui t'ont méconnue; mais pourquoi me dis-tu cela? Crois-tu avoir besoin de te justifier auprès de Bustamente du bonheur que tu lui as donné, le seul bonheur qu'il ait jamais goûté dans sa vie? C'est à moi de me justifier si je puis, car c'est moi qui ai tort. Je sais combien ta fierté et ton désespoir m'ont résisté; je ne devrais jamais l'oublier. Quand je prends un ton d'autorité avec toi, je suis un fou qu'il faut excuser, car la passion que j'ai pour toi trouble ma raison et dompte toutes mes forces; pardonne-moi, Juliette, et oublie un instant de colère. Hélas! je suis malhabile à me faire aimer; j'ai dans le caractère une rudesse qui te déplaît; je te blesse quand je commençais à te guérir, et souvent je détruis dans une heure l'ouvrage de bien des jours.

— Non, non, oublions cette querelle, interrompit Juliette en m'embrassant, pour un peu de mal que vous me faites, je vous en fais cent fois plus. Votre caractère est quelquefois impérieux, ma douleur est toujours cruelle; et cependant ne croyez pas qu'elle soit incurable, votre bonté et votre amour finiront par la vaincre; j'aurais un cœur ingrat si je n'acceptais l'espérance que vous me montrez. Nous parlerons de mariage une autre fois; peut-être m'y ferez-vous consentir, pourtant j'avoue que je crains cette sorte de dépendance consacrée par toutes les lois et par tous les préjugés; cela est honorable, mais cela est indissoluble.

— Encore un mot cruel, Juliette! craignez-vous donc d'être à jamais à moi?

— Non, non, sans doute, ne t'afflige pas, je ferai ce que tu voudras, mais laissons cela pour aujourd'hui.

— Eh bien! accorde-moi une autre faveur à la place de celle-là; consens à quitter Venise demain.

— De tout mon cœur; que m'importe Venise et tout le reste? Va, ne me crois pas quand j'exprime quelque regret du passé, c'est le dépit ou la folie qui me fait parler ainsi. Le passé! juste

ciel! Ne sais-tu pas combien j'ai de raisons pour le haïr? Vois comme il m'a brisée; comment aurais-je la force de le ressaisir s'il m'était rendu?

Je baisai la main de Juliette pour la remercier de l'effort qu'elle faisait en parlant ainsi. Mais je n'étais pas convaincu, elle ne m'avait fait aucune réponse satisfaisante. Je repris ma promenade mélancolique autour de la chambre.

Le sirocco s'était levé et avait séché le pavé en un instant. La ville était redevenue sonore comme elle l'est ordinairement, et mille bruits de fête se faisaient entendre, tantôt la chanson rauque des gondoliers avinés, tantôt les huées des masques sortant des cafés et agaçant les passans, tantôt le bruit de la rame sur le canal. Le canon de la frégate souhaita le bonsoir aux échos des lagunes qui lui répondirent comme une décharge d'artillerie. Le tambour autrichien y mêla son roulement, et la cloche de Saint-Marc fit entendre un son lugubre.

Une tristesse horrible s'empara de moi. Les bougies, en se consumant, mettaient le feu à leurs collerettes de papier vert, et jetaient une lueur livide sur les objets. Tout prenait pour mes sens des formes et des sons imaginaires. Juliette, étendue sur le sofa et roulée dans l'hermine et dans la soie, me semblait une morte enveloppée dans son linceul; les chants et les rires du dehors me faisaient l'effet de cris de détresse, et chaque gondole qui glissait sous le pont de marbre situé au bas de ma fenêtre, me donnait l'idée d'un noyé se débattant contre les flots et l'agonie. Enfin je n'avais que des pensées de désespoir et de mort dans la tête, et je ne pouvais soulever le poids dont ma poitrine était oppressée.

Cependant je me calmai et je fis de moins folles réflexions. Je m'avouai que la guérison de Juliette faisait des progrès bien lens, et que malgré tous les sacrifices que la reconnaissance lui avait arrachés en ma faveur, son cœur était presqu'aussi malade que dans les premiers jours. Ces regrets si longs et si amers d'un amour si misérablement placé me semblaient inexplicables, et j'en cherchai la cause dans l'impuissance de mon affection. Il faut, pensai-je, que mon caractère lui inspire quelque répugnance insurmontable qu'elle n'ose m'avouer. Peut-être la vie que je mène lui est-elle antipathique, et pourtant j'ai conformé mes habitudes

aux siennes. Leoni la promenait sans cesse de ville en ville; je la fais voyager depuis deux ans sans m'attacher à aucun lieu et sans tarder un instant à quitter l'endroit où je vois la moindre trace d'ennui sur son visage. Cependant elle est triste, cela est certain, rien ne l'amuse, et c'est par dévouement qu'elle daigne quelquefois sourire; rien de ce qui plaît aux femmes n'a d'empire sur cette douleur; c'est un rocher que rien n'ébranle, un diamant que rien ne ternit. Pauvre Juliette! quelle vigueur dans ta faiblesse! quelle résistance désespérante dans ton inertie!

Insensiblement je m'étais laissé aller à exprimer tout haut mes anxiétés. Juliette s'était soulevée sur un bras, et, penchée en avant sur les coussins, elle m'écoutait tristement.

— Écoute, lui dis-je en m'approchant d'elle, j'imagine une nouvelle cause à ton mal. Je l'ai trop compriné, tu l'as trop refoulé dans ton cœur; j'ai craint lâchement de voir cette plaie dont l'aspect me déchirait, et toi, par générosité, tu me l'as cachée. Ainsi négligée et abandonnée, ta blessure s'est envenimée tous les jours, quand tous les jours j'aurais dû la soigner et l'adoucir. J'ai eu tort, Juliette, il faut montrer ta douleur, il faut la répandre dans mon sein; il faut me parler de tes maux passés, me raconter ta vie à chaque instant, me nommer mon ennemi; oui, il le faut. Tout-à-l'heure tu as dit un mot que je n'oublierai pas, tu m'as conjuré de te faire au moins entendre son nom. Eh bien! prononcons-le ensemble ce nom maudit qui te brûle la langue et le cœur. Parlons de Leoni. — Les yeux de Juliette brillèrent d'un éclat involontaire; je me sentis oppressé, mais je vainquis ma souffrance, et je lui demandai si elle approuvait mon projet.

— Oui, me dit-elle d'un air sérieux, je crois que tu as raison. Vois-tu, j'ai souvent la poitrine pleine de sanglots; la crainte de t'affliger m'empêche de les répandre, et j'amasse dans mon sein des trésors de douleur. Si j'osais m'épancher devant toi, je crois que je souffrirais moins; mon mal est comme un parfum qui se garde éternellement dans un vase fermé; qu'on ouvre le vase, et le parfum s'échappe bien vite. Si je pouvais parler sans cesse de Leoni, te raconter les moindres circonstances de notre amour, je me remettrais à la fois sous les yeux le bien et le mal qu'il m'a fait, tandis que ton aversion me semble souvent injuste, et que dans le secret

de mon cœur j'excuse des torts dont le récit dans la bouche d'un autre me révolterait.

— Eh bien! lui dis-je, je veux les apprendre de la tienne; je n'ai jamais su les détails de cette funeste histoire, je veux que tu me les dises, que tu me racontes ta vie tout entière; en connaissant mieux tes maux, j'apprendrai peut-être à les mieux adoucir. Dis-moi tout, Juliette, dis-moi par quels moyens ce Léoni a su se faire tant aimer; dis-moi quel charme, quel secret il avait, car je suis las de chercher en vain le chemin inabordable de ton cœur. Je t'écoute, parle.

— Ah! oui, je le veux bien, répondit-elle, cela va enfin me soulager; mais laisse-moi parler et ne m'interromps par aucun signe de chagrin ou d'emportement, car je dirai les choses comme elles se sont passées, je dirai le bien et le mal, combien j'ai souffert et combien j'ai aimé.

— Tu diras tout et j'entendrai tout, lui répondis-je. — Je fis apporter de nouvelles bougies et ranimer le feu. Juliette parla ainsi :

— Vous savez que je suis fille d'un riche bijoutier de Bruxelles; mon père était habile dans sa profession, mais peu cultivé d'ailleurs. De simple ouvrier il s'était élevé à la possession d'une belle fortune que le succès de son commerce augmentait de jour en jour. Malgré son peu d'éducation, il fréquentait les maisons les plus riches de la province, et ma mère, qui était jolie et spirituelle, était bien accueillie dans la société opulente des négocians.

Mon père était doux et apathique. Cette disposition augmentait chaque jour avec sa richesse et son bien-être. Ma mère, plus active et plus jeune, jouissait d'une indépendance illimitée, et profitait avec ivresse des avantages de la fortune et des plaisirs du monde. Elle était bonne, sincère et pleine de qualités aimables, mais elle était naturellement légère, et sa beauté, merveilleusement respectée par les années, prolongeait sa jeunesse aux dépens de mon éducation. Elle m'aimait tendrement, à la vérité, mais sans prudence et sans discernement. Fière de ma fraîcheur et des frivoles talens qu'elle m'avait fait acquérir, elle ne songeait qu'à me promener et à me produire; elle éprouvait un doux, mais

dangereux orgueil, à me couvrir sans cesse de parures nouvelles et à se montrer avec moi dans les fêtes. Je me souviens de ce temps avec douleur et pourtant avec plaisir; j'ai fait depuis de tristes réflexions sur le futile emploi de mes jeunes années, et cependant je le regrette ce temps de bonheur et d'imprévoyance qui aurait dû ne jamais finir ou ne jamais commencer. Je crois encore voir ma mère avec sa taille rondelette et gracieuse, ses mains si blanches, ses yeux si noirs, son sourire si coquet, et cependant si bon qu'on voyait au premier coup-d'œil qu'elle n'avait jamais connu ni soucis, ni contrariétés, et qu'elle était incapable d'imposer aux autres aucune contrainte, même à bonne intention. Oh, oui! je me souviens d'elle! je me rappelle nos longues matinées consacrées à méditer et à préparer nos toilettes de bal, nos après-midi employés à une autre toilette si vétilleuse, qu'il nous restait à peine une heure pour aller nous montrer à la promenade. Je me représente ma mère avec ses robes de satin, ses fourrures, ses longues plumes blanches, et tout le léger volume des blondes et des rubans. Après avoir achevé sa toilette, elle s'oubliait un instant pour s'occuper de moi; j'éprouvais bien quelque ennui à délacer mes brodequins de satin noir pour effacer un léger pli sur le pied, ou bien à essayer vingt paires de gants avant d'en trouver une dont la nuance rosée fût assez fraîche à son gré. Ces gants collaient si exactement que je les déchirais après avoir pris mille peines pour les mettre; il fallait recommencer, et nous en entassions les débris avant d'avoir choisi ceux que je devais porter une heure et léguer à ma femme de chambre. Cependant on m'avait tellement accoutumée dès l'enfance à regarder ces minuties comme les occupations les plus importantes de la vie d'une femme, que je me résignais patiemment. Nous partions enfin, et au bruit de nos robes de soie, au parfum de nos manchons, on se retournait pour nous voir. J'étais habituée à entendre notre nom sortir de la bouche de tous les hommes et à voir tomber leurs regards sur mon front impassible. Ce mélange de froideur et d'innocente effronterie constitue ce qu'on appelle la bonne tenue d'une jeune personne. Quant à ma mère, elle éprouvait un double orgueil à se montrer et à montrer sa fille; j'étais un reflet, ou pour mieux dire, une partie d'elle-même, de sa beauté, de sa richesse; son bon goût

brillait dans ma parure; ma figure, qui ressemblait à la sienne, lui rappelait, ainsi qu'aux autres, la fraîcheur à peine altérée de sa première jeunesse, de sorte qu'en me voyant marcher, toute fluette à côté d'elle, elle croyait se voir deux fois, pâle et délicate comme elle avait été à quinze ans, brillante et belle comme elle l'était encore. Pour rien au monde, elle ne se serait promenée sans moi, elle se serait crue incomplète et à demi habillée.

Après le dîner recommençaient les graves discussions sur la robe de bal, sur les bas de soie, sur les fleurs. Mon père, qui ne s'occupait de sa boutique que le jour, aurait mieux aimé passer tranquillement la soirée en famille. Mais il était si débonnaire, qu'il ne s'apercevait pas de l'abandon où nous le laissions. Il s'endormait sur un fauteuil pendant que nos coiffeuses s'évertuaient à comprendre les savantes combinaisons de ma mère. Au moment de partir, on réveillait l'excellent homme, et il allait avec complaisance tirer de ses coffrets de magnifiques pierreries qu'il avait fait monter sur ses dessins. Il nous les attachait lui-même sur les bras et sur le cou, et il se plaisait à en admirer l'effet. Ces écrins étaient destinés à être vendus. Souvent nous entendions autour de nous les femmes envieuses se récrier sur leur éclat et prononcer à voix basse de malicieuses plaisanteries. Mais ma mère s'en consolait en disant que les plus grandes dames portaient nos restes, et cela était vrai. On venait le lendemain commander à mon père des parures semblables à celles que nous avions portées. Il envoyait au bout de quelques jours celles-là précisément, et nous ne les regrettions pas, car nous ne les perdions que pour en retrouver de plus belles.

Au milieu d'une semblable vie, je grandissais sans m'inquiéter du présent ni de l'avenir, sans faire aucun effort sur moi-même pour former ou affermir mon caractère. J'étais née douce et confiante comme ma mère, je me laissais aller comme elle au courant de la destinée. Cependant j'étais moins gaie, je sentais moins vivement l'attrait des plaisirs et de la vanité, je semblais manquer du peu de force qu'elle avait, le désir et la faculté de s'amuser. J'acceptais un sort si facile, sans en savoir le prix et sans le comparer à aucun autre. Je n'avais pas l'idée des passions. On m'avait élevée comme si je ne devais jamais les connaître, ma mère

avait été élevée de même et s'en trouvait bien, car elle était incapable de les ressentir, et n'avait jamais eu besoin de les combattre. On avait appliqué mon intelligence à des études où le cœur n'avait aucun travail à faire sur lui-même. Je touchais le piano d'une manière brillante, je dansais à merveille, je peignais l'aquarelle avec une netteté et une fraîcheur admirables; mais il n'y avait en moi aucune étincelle de ce feu sacré qui donne la vie et qui la fait comprendre. Je chérissais mes parens, mais je ne savais pas ce que c'était qu'aimer plus ou moins. Je rédigeais à merveille une lettre à quelqu'une de mes jeunes amies, mais je ne savais pas plus la valeur des expressions que celle des sentimens. Je les aimais par habitude. J'étais bonne envers elles par obligeance et par douceur; mais je ne m'inquiétais pas de leur caractère, je n'examinais rien. Je ne faisais aucune distinction raisonnée entre elles. Celle que j'aimais le plus était celle qui venait me voir le plus souvent.

J'étais ainsi et j'avais seize ans, lorsque Leoni vint à Bruxelles. La première fois que je le vis, ce fut au théâtre. J'étais avec ma mère dans une loge, assez près du balcon, où il était avec les jeunes gens les plus élégans et les plus riches. Ce fut ma mère qui me le fit remarquer. Elle était sans cesse à l'affût d'un mari pour moi, et le cherchait parmi les hommes qui avaient la toilette la plus brillante et la taille la mieux prise. C'était tout pour elle. La naissance et la fortune ne la séduisaient que comme les accessoires de choses plus importantes à ses yeux, la tenue et les manières. Un homme supérieur sous un habit simple ne lui eût inspiré que du dédain. Il fallait que son futur gendre eût de certaines manchettes, une cravate irréprochable, une tournure exquise, une jolie figure, des habits faits à Paris, et cette espèce de bavardage insignifiant qui rend un homme adorable dans le monde.

Quant à moi, je ne faisais aucune comparaison entre les uns ou les autres. Je m'en remettais aveuglément au choix de mes parens, et je ne désirais ni ne fuyais le mariage.

Ma mère trouva Leoni charmant. Il est vrai que sa figure est admirablement belle, et qu'il a le secret d'être aisé, gracieux et animé sous ses habits et avec ses manières de dandy. Mais je n'éprouvai aucune de ces émotions romanesques qui font pressentir la destinée aux ames brûlantes. Je le regardai un instant pour

obéir à ma mère, et je ne l'aurais pas regardé une seconde fois, si elle ne m'y eût forcée par ses exclamations continuelles, et par la curiosité qu'elle témoigna de savoir son nom. Un jeune homme de notre connaissance, qu'elle appela pour le questionner, lui répondit que c'était un noble Vénitien, ami d'un des premiers négocians de la ville; qu'il paraissait avoir une immense fortune, et qu'il s'appelait Léone Léoni.

Ma mère fut charmée de cette réponse. Le négociant, ami de Léoni, donnait précisément le lendemain une fête où nous étions invitées. Légère et crédule qu'elle était, il lui suffit d'avoir appris superficiellement que Léoni était riche et noble, pour jeter aussitôt les yeux sur lui. Elle m'en parla dès le soir même, et me recommanda d'être jolie le lendemain. Je souris et m'endormis exactement à la même heure que les autres soirs, sans que la pensée de Léoni accélérât d'une seconde les battemens de mon cœur. On m'avait habituée à entendre sans émotion former de semblables projets. Ma mère prétendait que j'étais si raisonnable, qu'on ne devait pas me traiter comme un enfant. Ma pauvre mère ne s'apercevait pas qu'elle était elle-même bien plus enfant que moi.

Elle m'habilla avec tant de soin et de recherche, que je fus proclamée la reine du bal. Mais d'abord ce fut en pure perte. Léoni ne paraissait pas, et ma mère crut qu'il était déjà parti de Bruxelles. Incapable de modérer son impatience, elle demanda au maître de la maison ce qu'était devenu son ami le Vénitien.

— Ah! dit M. Delpech, vous avez déjà remarqué mon Vénitien? Il jeta en souriant un coup-d'œil sur ma toilette, et comprit. — C'est un joli garçon, ajouta-t-il, de haute naissance et très à la mode à Paris et à Londres. Mais je dois vous confesser qu'il est horriblement joueur, et que si vous ne le voyez pas ici, c'est qu'il préfère les cartes aux femmes les plus belles.

— Joueur! dit ma mère, cela est fort vilain.

— Oh! reprit M. Delpech, c'est selon. Quand on en a le moyen!

— Au fait, dit ma mère; — et cette observation lui suffit. Elle ne s'inquiéta plus jamais de la passion de Léoni pour le jeu.

Peu d'instans après ce court entretien, Léoni parut dans le salon où nous dansions. Je vis M. Delpech lui parler à l'oreille en me regardant, et les yeux de Léoni flotter incertains autour de moi,

jusqu'à ce que, guidé sans doute par les indications de son ami, il me découvrit dans la foule et s'approcha pour me mieux voir. Je compris en ce moment que mon rôle de fille à marier était un peu ridicule, car il y avait quelque chose d'ironique dans l'admiration de son regard, et pour la première fois de ma vie peut-être je rougis et sentis de la honte.

Cette honte devint une sorte de souffrance, lorsque je vis que Leoni était retourné à la salle de jeu au bout de quelques instans. Il me sembla que j'étais raillée et dédaignée, et j'en eus du dépit contre ma mère. Cela ne m'était jamais arrivé, et elle s'étonna de l'humeur que je lui montrai. — Allons, me dit-elle avec un peu de dépit à son tour, je ne sais ce que tu as, mais tu deviens laide. Partons.

Elle se levait déjà lorsque Leoni traversa vivement la salle et vint l'inviter à walser. Cet incident inespéré lui rendit la gaieté, elle me jeta en riant son éventail, et disparut avec lui dans le tourbillon.

Comme elle aimait passionnément la danse, nous étions toujours accompagnées au bal par une vieille tante, sœur aînée de mon père, qui me servait de chaperon lorsque je n'étais pas invitée à danser en même temps que ma mère. Mlle Agathe, c'est ainsi qu'on appelait ma tante, était une vieille fille d'un caractère égal et froid. Elle avait plus de bon sens que le reste de la famille, mais elle n'était pas exempte du penchant à la vanité qui est l'écueil de tous les parvenus. Quoiqu'elle fût au bal une fort triste figure, elle ne se plaignait jamais de l'obligation de nous y accompagner; c'était pour elle l'occasion de montrer dans ses vieux jours de fort belles robes qu'elle n'avait pas eu le moyen de se procurer dans sa jeunesse. Elle faisait donc un grand cas de l'argent, mais elle n'était pas également accessible à toutes les séductions du monde. Elle avait une vieille haine contre les nobles, et ne perdait pas une occasion de les dénigrer et de les tourner en ridicule, ce dont elle s'acquittait avec assez d'esprit.

Fine et pénétrante, habituée à ne pas agir et à observer les actions d'autrui, elle avait compris la cause du petit mouvement d'humeur que j'avais éprouvé. Le babillage expansif de ma mère l'avait instruite de ses intentions sur Leoni, et le visage à la fois

aimable, fier et moqueur du Vénitien lui révélait beaucoup de choses que ma mère ne comprenait pas. — Vois-tu, Juliette, me dit-elle, en se penchant vers moi, voici un grand seigneur qui se moque de nous.

J'eus un tressaillement douloureux. Ce que disait ma tante répondait à mes pressentimens. C'était la première fois que j'apercevais clairement sur la figure d'un homme le dédain de notre bourgeoisie. On m'avait accoutumée à me divertir de celui que les femmes ne nous épargnaient guère, et à le regarder comme une marque d'envie; mais notre beauté nous avait jusque-là préservées du dédain des hommes, et je pensai que Léoni était le plus insolent qui eût jamais existé. Il me fit horreur, et quand après avoir ramené ma mère à sa place, il m'invita pour la contredanse suivante, je le refusai fièrement. Sa figure exprima un tel étonnement que je compris à quel point il s'attendait à un bon accueil. Mon orgueil triompha, et je m'assis auprès de ma mère en déclarant que j'étais fatiguée. Léoni nous quitta en s'inclinant profondément à la manière des Italiens, et en jetant sur moi un regard de curiosité où perçait toujours la moquerie de son caractère.

Ma mère, étonnée de ma conduite, commença à craindre que je ne fusse capable d'une volonté quelconque. Elle me parla doucement, espérant qu'au bout de quelque temps je consentirais à danser, et que Léoni m'inviterait de nouveau. Mais je m'obstinai à rester à ma place. Au bout d'une heure, nous entendîmes à diverses reprises, dans le bourdonnement vague du bal, le nom de Léoni; quelqu'un dit en passant près de nous que Léoni perdait six cents louis. — Très bien! dit ma tante d'un ton sec, il fera bien de chercher une belle fille à marier avec une belle dot!

— Oh! il n'a pas besoin de cela, reprit une autre personne, il est si riche!

— Tenez, ajouta une troisième, le voilà qui danse. Voyez s'il a l'air soucieux!

Léoni dansait en effet, et son visage n'exprimait pas la moindre inquiétude. Il se rapprocha ensuite de nous, adressa des fadeurs à ma mère avec la facilité d'un homme du grand monde, et puis essaya de me faire dire quelque chose en m'adressant des questions

indirectes. Je gardai un silence obstiné, et il s'éloigna d'un air indifférent. Ma mère désespérée m'emmena.

Pour la première fois, elle me gronda et je la boudai. Ma tante me donna raison et déclara que Leoni était un impertinent et un mauvais sujet. Ma mère, qui n'avait jamais été contrariée à ce point, se mit à pleurer, et j'en fis autant.

Ce fut par ces petites agitations que l'approche de Leoni et de la funeste destinée qu'il m'apportait commença à troubler la paix profonde où j'avais toujours vécu. Je ne vous dirai pas avec les mêmes détails ce qui se passa les jours suivans. Je ne m'en souviens pas aussi bien, et le commencement de la passion inapaisable que je conçus pour lui m'apparaît toujours comme un rêve bizarre où ma raison ne peut mettre aucun ordre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Leoni se montra piqué, surpris et atteré par ma froideur, et qu'il me traita sur-le-champ avec un respect qui satisfit mon orgueil blessé. Je le voyais tous les jours, dans les fêtes ou à la promenade, et mon éloignement pour lui s'évanouissait vite devant les soins extraordinaires et les humbles prévenances dont il m'accablait. En vain ma tante essayait de me mettre en garde contre la morgue dont elle l'accusait; je ne pouvais plus me sentir offensée par ses manières ou ses paroles; sa figure même avait perdu cette arrière-pensée de sarcasme qui m'avait choquée d'abord. Son regard prenait de jour en jour une douceur et une tendresse inconcevables. Il ne semblait occupé que de moi seule, et sacrifiant son goût pour les cartes, il passait les nuits entières à faire danser ma mère et moi, ou à causer avec nous. Bientôt il fut invité à venir chez nous. Je redoutais un peu cette visite; ma tante me prédisait qu'il trouverait dans notre intérieur mille sujets de raillerie, dont il ferait semblant de ne pas s'apercevoir, mais qui lui fourniraient à rire avec ses amis. Il vint, et pour surcroît de malheur, mon père, qui se trouvait sur le seuil de sa boutique, le fit entrer par là dans la maison. Cette maison, qui nous appartenait, était fort belle, et ma mère l'avait fait décorer avec un goût exquis; mais mon père, qui ne se plaisait que dans les occupations de son commerce, n'avait point voulu transporter sous un autre toit l'étalage de ses perles et de ses diamans. C'était un coup d'œil magnifique que ce rideau de pierreries étincelantes derrière les grands

panneaux de glace qui le protégeaient, et mon père disait avec raison qu'il n'était pas de décoration plus splendide pour un rez-de-chaussée. Ma mère, qui n'avait eu jusque-là que des éclairs d'ambition pour se rapprocher de la noblesse, n'avait jamais été choquée de voir son nom gravé en larges lettres de strass au-dessous du balcon de sa chambre à coucher. Mais lorsque, de ce balcon, elle vit Leoni franchir le seuil de la fatale boutique, elle nous crut perdues, et me regarda avec anxiété.

Dans le peu de jours qui avaient précédé celui-là, j'avais eu la révélation d'une fierté inconnue. Je la sentis se réveiller, et poussée par un mouvement irrésistible, je voulus voir de quel air Leoni faisait la conversation au comptoir de mon père. Il tardait à monter, et je supposais avec raison que mon père l'avait retenu pour lui montrer, selon sa naïve habitude, les merveilles de son travail. Je descendis résolument à la boutique, et j'y entrai en feignant quelque surprise d'y trouver Leoni. Cette boutique m'était interdite en tout temps par ma mère, dont la plus grande crainte était de me voir passer pour une marchande. Mais je m'échappais quelquefois pour aller embrasser mon pauvre père, qui n'avait pas de plus grande joie que de m'y recevoir. Lorsqu'il me vit entrer, il fit une exclamation de plaisir, et dit à Leoni : — Tenez, tenez, monsieur le baron, je vous montrais peu de chose; voici mon plus beau diamant. — La figure de Leoni trahit une émotion délicieuse; il sourit à mon père avec attendrissement et à moi avec passion. Jamais un tel regard n'était tombé sur le mien. Je devins rouge comme le feu. Un sentiment de joie et de tendresse inconnue amena une larme au bord de ma paupière, pendant que mon père m'embrassait au front.

Nous restâmes quelques instans sans parler, et Leoni, relevant la conversation, trouva le moyen de dire à mon père tout ce qui pouvait flatter son amour-propre d'artiste et de commerçant. Il parut prendre un extrême plaisir à lui faire expliquer par quel travail on tirait les pierres précieuses d'un caillou brut, pour leur donner l'éclat et la transparence. Il dit lui-même à ce sujet des choses intéressantes; et, s'adressant à moi, il me donna quelques détails minéralogiques à ma portée. Je fus confondue de l'esprit et de la grace avec laquelle il savait relever et ennoblir notre condition à

nos propres yeux. Il nous parla de travaux d'orfévrerie qu'il avait eu l'occasion de voir dans ses voyages, et nous vanta surtout les œuvres de son compatriote Cellini, qu'il plaça près de Michel-Ange. Enfin il attribua tant de mérite à la profession de mon père et donna tant d'éloges à son talent, que je me demandais presque si j'étais la fille d'un ouvrier laborieux ou d'un homme de génie.

Mon père accepta cette dernière hypothèse, et, charmé des manières du Vénitien, il le conduisit enfin chez ma mère. Durant cette visite, Leoni eut tant d'esprit et parla sur toutes choses d'une manière si supérieure, que je restai fascinée en l'écoutant. Jamais je n'avais conçu l'idée d'un homme semblable. Ceux qu'on m'avait désignés comme les plus aimables étaient si insignifians et si nuls auprès de celui-là, que je croyais faire un rêve. J'étais trop ignorante pour apprécier tout ce que Leoni possédait de savoir et d'éloquence, mais je le comprenais instinctivement. J'étais dominée par son regard, enchaînée à ses récits, surprise et charmée à chaque nouvelle ressource qu'il déployait.

Il est certain que Leoni est un homme doué de facultés extraordinaires. En peu de jours, il réussit à exciter dans la ville un engouement général. Vous savez qu'il a tous les talens, toutes les séductions. S'il assistait à un concert, après s'être fait un peu prier, il chantait ou jouait tous les instrumens avec une supériorité marquée sur les musiciens. S'il consentait à passer une soirée d'intimité, il faisait des dessins charmans sur les album des femmes. Il crayonnait en un instant des portraits pleins de grace ou des caricatures pleines de verve; il improvisait ou déclamait dans toutes les langues; il savait toutes les danses de caractère de l'Europe, et il les dansait toutes avec une grace enchanteresse; il avait tout vu, tout retenu, tout jugé, tout compris; il savait tout: il lisait dans l'univers comme dans un livre de poche. Il jouait admirablement la tragédie et la comédie, il organisait des troupes d'amateurs; il était lui-même le chef d'orchestre, le premier sujet, le décorateur, le peintre et le machiniste. Il était à la tête de toutes les parties et de toutes les fêtes. On pouvait vraiment dire que le plaisir marchait sur ses traces, et que tout, à son approche, changeait d'aspect et prenait une face nouvelle. On l'écoutait avec enthousiasme, on lui obéissait aveuglément; on croyait en lui comme

en un prophète, et, s'il eût promis de ramener le printemps au milieu de l'hiver, on l'en aurait cru capable. Au bout d'un mois de son séjour à Bruxelles, le caractère des habitans avait réellement changé. Le plaisir réunissait toutes les classes, aplanissait toutes les susceptibilités hautaines, nivelait tous les rangs. Ce n'étaient tous les jours que cavalcades, feux d'artifice, spectacles, concerts, mascarades. Leoni était grand et généreux; les ouvriers auraient fait pour lui une émeute. Il semait les bienfaits à pleines mains, et trouvait de l'or et du temps pour tout. Ses fantaisies devenaient aussitôt celles de tout le monde. Toutes les femmes l'aimaient, et les hommes étaient tellement subjugués par lui, qu'ils ne songeaient point à en être jaloux.

Comment, au milieu d'un tel entraînement, aurais-je pu rester insensible à la gloire d'être recherchée par l'homme qui fanatisait toute une province? Leoni nous accablait de soins et nous entourait d'hommages. Nous étions devenues, ma mère et moi, les femmes le plus à la mode de la ville. Nous marchions à ses côtés, à la tête de tous les divertissemens; il nous aidait à déployer un luxe effréné; il dessinait nos toilettes et composait nos costumes de caractère, car il s'entendait à tout, et aurait fait lui-même au besoin nos robes et nos turbans. Ce fut par de tels moyens qu'il accapara l'affection de la famille. Ma tante fut la plus difficile à conquérir. Long-temps elle résista, et nous affligea de ses tristes observations. — Leoni, disait-elle, était un homme sans conduite, un joueur effréné; il gagnait et il perdait chaque soir la fortune de vingt familles; il dévorerait la nôtre en une nuit. — Mais Leoni entreprit de l'adoucir, et il y réussit en s'emparant de sa vanité, ce levier qu'il manœuvrait si puissamment en ayant l'air de l'effleurer. Bientôt il n'y eut plus d'obstacles. Ma main lui fut promise avec une dot d'un demi-million : ma tante fit observer encore qu'il fallait avoir des renseignemens plus certains sur la fortune et la condition de cet étranger. Leoni sourit, et promit de fournir ses titres de noblesse et de propriété en moins de vingt jours. Il traita fort légèrement la rédaction du contrat, qui fut dressé de la manière la plus libérale et la plus confiante envers lui. Il paraissait à peine savoir ce que je lui apportais. M. Delpech, et sur la parole de celui-ci tous les nouveaux amis de Leoni, assuraient qu'il avait quatre

fois plus de fortune que nous, et qu'en m'épousant il faisait un mariage d'amour. Je me laissai facilement persuader. Je n'avais jamais été trompée, et je ne me représentais les faussaires et les filous que sous les haillons de la misère et les dehors de l'ignominie.... —

Un sentiment pénible oppressa la poitrine de Juliette. Elle s'arrêta, et me regarda d'un air égaré. — Pauvre enfant, lui dis-je, Dieu aurait dû te protéger !

— Oh ! me dit-elle, en fronçant légèrement son sourcil d'ébène, j'ai prononcé des mots affreux ; que Dieu me les pardonne. Je n'ai pas de haine dans le cœur, et je n'accuse point Leoni d'être un scélérat ; non, non, car je ne peux pas rougir de l'avoir aimé. C'est un malheureux qu'il faut plaindre. Si vous saviez.... Mais je vous dirai tout.

— Continue ton histoire, lui dis-je ; Leoni est assez coupable, ton intention n'est pas de l'accuser plus qu'il ne le mérite.

Juliette reprit son récit.

— Le fait est qu'il m'aimait, il m'aimait pour moi-même ; la suite l'a bien prouvé. Ne secouez pas la tête, Bastamente. Leoni est un corps robuste, animé d'une ame immense ; toutes les vertus et tous les vices, toutes les passions coupables et saintes y trouvent place en même temps. Personne n'a jamais voulu le juger impartialement ; il avait bien raison de le dire, moi seule l'ai connu et lui ai rendu justice. Le langage qu'il me parlait était si nouveau à mon oreille, que j'en étais enivrée. Peut-être l'ignorance absolue où j'avais vécu de tout ce qui touchait au sentiment me faisait-elle paraître ce langage plus délicieux et plus extraordinaire qu'il n'eût semblé à une fille plus expérimentée. Mais je crois (et d'autres femmes le croient aussi) que nul homme sur la terre n'a ressenti et exprimé l'amour comme Leoni. Supérieur aux autres hommes dans le mal et dans le bien, il parlait une autre langue, il avait d'autres regards, il avait aussi un autre cœur. J'ai entendu dire à une Française qu'un bouquet dans la main de Leoni avait plus de parfum que dans celle d'un autre, et il en était ainsi de tout. Il donnait du lustre aux choses les plus simples, et rajeunissait les moins neuves. Il y avait un prestige autour de lui, je ne pouvais ni ne désirais m'y soustraire. Je me mis à l'aimer de toutes mes forces.

De ce moment, je me sentis grandir à mes propres yeux. Que ce fut l'ouvrage de Dieu, celui de Leoni ou celui de l'amour, une âme forte se développa et s'épanouit dans mon faible corps. Chaque jour je sentis un monde de pensées nouvelles se révéler à moi. Un mot de Leoni faisait éclore en moi plus de sentimens que les frivoles discours entendus dans toute ma vie. Il voyait ce progrès, il en était heureux et fier. Il voulut le hâter et m'apporta des livres. Ma mère en regarda la couverture dorée, le vélin et les gravures. Elle vit à peine le titre des ouvrages qui allaient bouleverser ma tête et mon cœur. C'étaient de beaux et chastes livres, presque tous écrits par des femmes sur des histoires de femmes : *Valérie*, *Eugène de Rochelin*, *Mademoiselle de Clermont*, *Delphine*. Ces récits touchans et passionnés, ces aperçus d'un monde idéal pour moi élevèrent mon âme, mais ils la dévorèrent. Je devins romanesque, caractère le plus infortuné qu'une femme puisse avoir.

Trois mois avaient suffi pour cette métamorphose. J'étais à la veille d'épouser Leoni. De tous les papiers qu'il avait promis de fournir, son acte de naissance et ses lettres de noblesse étaient seuls arrivés. Quant aux preuves de sa fortune, il les avait demandées à un autre homme de loi, et elles n'arrivaient pas. Il témoignait une douleur et une colère extrême de ce retard, qui faisait toujours ajourner notre union. Un matin, il entra chez nous d'un air désespéré. Il nous montra une lettre non timbrée, qu'il venait de recevoir, disait-il, par une occasion particulière. Cette lettre lui annonçait que son chargé d'affaires était mort, que son successeur ayant trouvé ses papiers en désordre était forcé de faire un grand travail pour les reconnaître, et qu'il demandait encore une ou deux semaines avant de pouvoir fournir à *sa seigneurie* les pièces qu'elle réclamait. Leoni était furieux et désolé de ce contre-temps; il mourrait d'impatience et de chagrin, disait-il, avant la fin de cette horrible quinzaine. Il se laissa tomber sur un fauteuil en fondant en larmes.

— Non, ce n'étaient pas des larmes feintes, ne souriez pas, don Aleo. — Je lui tendis la main pour le consoler; je la sentis baignée de ses pleurs, et, frappée aussitôt d'une commotion sympathique, je me mis à sanglotter.

Ma pauvre mère n'y put tenir. Elle courut en pleurant chercher

mon père à sa boutique. — C'est une tyrannie odieuse, lui dit-elle, en l'entraînant près de nous. Voyez ces deux malheureux enfans! comment pouvez-vous refuser de faire leur bonheur, quand vous êtes témoin de ce qu'ils souffrent? Voulez-vous tuer votre fille par respect pour une vaine formalité? Ces papiers n'arriveront-ils pas aussi bien et ne seront-ils pas aussi satisfaisans après huit jours de mariage? Que craignez-vous? Prenez-vous notre cher Leoni pour un imposteur? Ne comprenez-vous pas que votre insistance pour avoir les preuves de sa fortune est injurieuse pour lui et cruelle pour Juliette? —

Mon père, tout étourdi de ces reproches, et surtout de mes pleurs, jura qu'il n'avait jamais songé à tant d'exigence, et qu'il ferait tout ce que je voudrais. Il m'embrassa mille fois et me tint le langage qu'on tient à un enfant de six ans lorsqu'on cède à ses fantaisies pour se débarrasser de ses cris. Ma tante arriva et parla moins tendrement. Elle me fit même des reproches qui me blessèrent. — Une jeune personne chaste et bien élevée, disait-elle, ne devait pas montrer tant d'impatience d'appartenir à un homme. — On voit bien, lui dit ma mère, tout-à-fait piquée, que vous n'avez jamais pu appartenir à aucun. — Mon père ne pouvait souffrir qu'on manquât d'égards envers sa sœur. Il pencha de son côté, et fit observer que notre désespoir était un enfantillage, que huit jours seraient bientôt passés. J'étais mortellement offensée de l'impatience qu'on me supposait, et j'essayais de retenir mes larmes; mais celles de Leoni exerçaient sur moi une puissance magnétique, et je ne pouvais m'arrêter. Alors il se leva, les yeux tout humides, les joues animées, et avec un sourire d'espérance et de tendresse il courut vers ma tante. Il prit ses mains dans une des siennes, celles de mon père dans l'autre, et se jeta à genoux en les suppliant de ne plus s'opposer à son bonheur. Ses manières, son accent, son visage, avaient un pouvoir irrésistible; c'était d'ailleurs la première fois que ma pauvre tante voyait un homme à ses pieds. Toutes les résistances furent vaincues. Les bans étaient publiés, toutes les formalités préparatoires étaient remplies, notre mariage fut fixé à la semaine suivante, sans aucun égard à l'arrivée des papiers.

Le mardi gras tombait le lendemain. M. Delpech donnait une

fête magnifique; Leoni nous avait priées de nous habiller en femmes turques, il nous avait fait une aquarelle charmante, que nos couturières avaient copiée avec beaucoup d'exactitude. Le velours, le satin brodé, le cachemire, ne furent pas épargnés. Mais ce fut la quantité et la beauté des pierreries qui nous assurèrent un triomphe incontestable sur toutes les toilettes du bal. Presque tout le fonds de boutique de mon père y passa : les rubis, les émeraudes, les turquoises ruisselaient sur nous; nous avions des réseaux et des aigrettes de brillans, des bouquets admirablement montés en pierres de toutes couleurs; mon corsage et jusqu'à mes souliers étaient brodés en perles fines; une torsade de ces perles d'une beauté extraordinaire me servait de ceinture et tombait jusqu'à mes genoux. Nous avions de grandes pipes et des poignards couverts d'améthistes, d'opales et de grenats; mon costume entier valait au moins trois cent mille francs.

Leoni parut entre nous deux avec un costume turc magnifique. Il était si beau et si majestueux sous cet habit, que l'on montait sur les banquettes pour nous voir passer. Mon cœur battait avec violence, j'éprouvais un orgueil qui tenait du délire. Ma parure, comme vous pensez, était la moindre chose dont je fusse occupée. La beauté de Leoni, son éclat, sa supériorité sur tous, l'espèce de culte qu'on lui rendait, et tout cela à moi, tout cela à mes pieds! c'était de quoi enivrer une tête moins jeune que la mienne. Ce fut le dernier jour de ma splendeur! Par combien de misère et d'abjection n'ai-je pas payé ces vains triomphes! Ma tante était habillée en juive et nous suivait, portant des éventails et des boîtes de parfums. Leoni, qui voulait conquérir son amitié, avait composé son costume avec tant d'art, qu'il avait presque poétisé le caractère de sa figure grave et flétrie. Elle était enivrée aussi, la pauvre Agathe! Hélas! qu'est-ce que la raison des femmes? Nous étions là depuis deux ou trois heures. Ma mère dansait, et ma tante bavardait avec les femmes surannées qui composent ce qu'on appelle en France la tapisserie d'un bal. Leoni était assis près de moi et me parlait à demi-voix avec une passion dont chaque mot allumait une étincelle dans mon sang. Tout à coup, la parole expira sur ses lèvres. Il devint pâle comme la mort et sembla frappé de l'apparition d'un spectre. Je suivis la direction de son regard effaré, et je vis à quel-

ques pas de nous une personne dont l'aspect me fut désagréable à moi-même; c'était un jeune homme, nommé Henryet, qui m'avait demandée en mariage l'année précédente. Quoiqu'il fût riche et d'une famille honnête, ma mère ne l'avait pas trouvé digne de moi et l'avait éloigné en alléguant mon extrême jeunesse. Mais au commencement de l'année suivante il avait renouvelé sa demande avec insistance, et le bruit avait couru dans la ville qu'il était éperdument amoureux de moi; je n'avais pas daigné m'en apercevoir, et ma mère, qui le trouvait trop simple et trop bourgeois, s'était débarrassée de ses poursuites un peu brusquement. Il en avait témoigné plus de chagrin que de dépit, et il était parti immédiatement pour Paris. Depuis ce temps, ma tante et mes jeunes amies m'avaient fait quelques reproches de mon indifférence envers lui. C'était, disaient-elles, un excellent jeune homme, d'une instruction solide et d'un caractère noble; ces reproches m'avaient causé de l'ennui. Son apparition inattendue au milieu du bonheur que je goûtais auprès de Leoni me fut déplaisante et me fit l'effet d'un reproche nouveau : je détournai la tête et feignis de ne l'avoir pas vu; mais le singulier regard qu'il lança à Leoni ne put m'échapper. Leoni saisit vivement mon bras, et m'engagea à venir prendre une glace dans la salle voisine. Il ajouta que la chaleur l'incommodait et lui donnait mal aux nerfs. Je le crus et je pensai que le regard d'Henryet n'était que l'expression de la jalousie. Nous passâmes dans la galerie, il y avait peu de monde, j'y fus quelque temps appuyée sur le bras de Leoni. Il était agité et préoccupé, j'en montrai de l'inquiétude, et il me répondit que cela n'en valait pas la peine, qu'il était seulement un peu souffrant.

Il commençait à se remettre, lorsque je m'aperçus qu'Henryet nous suivait; je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon impatience. — En vérité cet homme nous suit comme un remords, dis-je tout bas à Leoni; est-ce bien un homme? Je le prendrais presque pour une ame en peine qui revient de l'autre monde.

— Quel homme? répondit Leoni en tressaillant, comment l'appelez-vous, où est-il, que nous veut-il? Est-ce que vous le connaissez?

— Je lui appris en peu de mots ce qui était arrivé, et le priai de n'avoir pas l'air de remarquer le ridicule manège d'Henryet. Mais Leoni ne me répondit pas; seulement je sentis sa main qui tenait la

mienne devenir froide comme la mort ; un tremblement convulsif passa dans tout son corps, et je crus qu'il allait s'évanouir : mais tout cela fut l'affaire d'un instant.

— J'ai les nerfs horriblement malades, dit-il, je crois que je vais être forcé d'aller me coucher ; la tête me brûle, ce turban pèse cent livres.

— Oh ! mon Dieu ! lui dis-je, si vous partez déjà, cette nuit va me sembler éternelle et cette fête insupportable. Essayez de passer dans une pièce plus retirée et de quitter votre turban pour quelques instans, nous demanderons quelques gouttes d'éther pour calmer vos nerfs.

— Oui, vous avez raison, ma bonne, ma chère Juliette, mon ange. Il y a au bout de la galerie un boudoir où probablement nous serons seuls ; un instant de repos me guérira.

En parlant ainsi, il m'entraîna vers le boudoir avec empressement, il semblait fuir plutôt que marcher. J'entendis des pas qui venaient sur les nôtres, je me retournai et je vis Henryet qui se rapprochait de plus en plus et qui avait l'air de nous poursuivre ; je crus qu'il était devenu fou. La terreur que Leoni ne pouvait plus dissimuler acheva de brouiller toutes mes idées ; une peur superstitieuse s'empara de moi, mon sang se glaça comme dans le cauchemar, et il me fut impossible de faire un pas de plus. En ce moment, Henryet nous atteignit et posa une main qui me sembla métallique sur l'épaule de Leoni. Leoni resta comme frappé de la foudre et lui fit un signe de tête affirmatif, comme s'il eût deviné une question ou une injonction dans ce silence effrayant. Alors Henryet s'éloigna, et je sentis mes pieds se déclouer du parquet. J'eus la force de suivre Leoni dans le boudoir, et je tombai sur l'ottomane, aussi pâle et aussi consternée que lui.

Il resta quelque temps ainsi, puis tout à coup rassemblant ses forces, il se jeta à mes pieds : Juliette, me dit-il, je suis perdu, si tu ne m'aimes pas jusqu'au délire.

— Oh ! ciel ! qu'est-ce que cela signifie ? m'écriai-je avec égarement en jetant mes bras autour de son cou.

— Et tu ne m'aimes pas ainsi ! continua-t-il avec angoisse, je suis perdu, n'est-ce pas ?

— Je t'aime de toutes les forces de mon ame, m'écriai-je en pleurant; que faut-il faire pour te sauver?

— Ah! tu n'y consentiras pas! reprit-il avec abattement. Je suis le plus malheureux des hommes; tu es la seule femme que j'aie jamais aimée, Juliette; et au moment de te posséder, mon ame, ma vie, je te perds à jamais!... Il faudra que je meure.

— Mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je, ne pouvez-vous parler, ne pouvez-vous dire ce que vous attendez de moi?

— Non, je ne puis parler, répondit-il; un affreux secret, un mystère épouvantable pèse sur ma vie entière, et je ne pourrai jamais te le révéler. Pour m'aimer, pour me suivre, pour me consoler, il faudrait être plus qu'une femme, plus qu'un ange peut-être!...

— Pour t'aimer! pour te suivre! lui dis-je. Dans quelques jours ne serai-je pas ta femme? Tu n'auras qu'un mot à dire, et quelle que soit ma douleur et celle de mes parens, je te suivrai au bout du monde, si tu le veux.

— Est-ce vrai, ô ma Juliette? s'écria-t-il avec un transport de joie; tu me suivras! tu quitteras tout pour moi!... Eh bien! si tu m'aimes à ce point, je suis sauvé; partons, partons tout de suite...

— Quoi! y pensez-vous, Leoni? Sommes-nous mariés? lui dis-je.

— Nous ne pouvons pas nous marier, répondit-il d'une voix forte et brève.

Je restai attérée. — Et si tu ne veux pas m'aimer, si tu ne veux pas fuir avec moi, continua-t-il, je n'ai plus qu'un parti à prendre : c'est de me tuer.

Il prononça ces mots d'un ton si résolu, que je frissonnai de la tête aux pieds. — Mais que nous arrive-t-il donc? lui dis-je; est-ce un rêve? Qui peut nous empêcher de nous marier, quand tout est décidé, quand vous avez la parole de mon père?

— Un mot de l'homme qui est amoureux de vous et qui veut vous empêcher d'être à moi.

— Je le hais et je le méprise, m'écriai-je. Où est-il? Je veux lui faire sentir la honte d'une si lâche poursuite et d'une si odieuse vengeance.... Mais que peut-il contre toi, Leoni? n'es-tu pas tellement au-dessus de ses attaques, qu'un mot de toi ne le réduise en poussière? Ta vertu et ta force ne sont-elles pas inébranlables, et

pures comme l'or? — Oh! ciel! je devine : tu es ruiné! les papiers que tu attends n'apporteront que de mauvaises nouvelles. Henryet le sait, il te menace d'avertir mes parens. Sa conduite est infâme; mais ne crains rien, mes parens sont bons, ils m'adorent; je me jetterai à leurs pieds, je les menacerai de me faire religieuse; tu les supplieras encore comme hier et tu les vaincras, sois-en sûr. Ne suis-je pas assez riche pour deux? Mon père ne voudra pas me condamner à mourir de douleur; ma mère intercèdera pour moi... A nous trois nous aurons plus de force que ma tante pour le convaincre. Va, ne t'afflige plus, Leoni, cela ne peut pas nous séparer, c'est impossible. Si mes parens étaient sordides à ce point, c'est alors que je fuirais avec toi...

— Fuyons donc tout de suite, me dit Leoni d'un air sombre, car ils seront inflexibles. Il y a autre chose encore que ma ruine, quelque chose d'infernal que je ne peux pas te dire. Es-tu bonne, es-tu généreuse? Es-tu la femme que j'ai rêvée et que j'ai cru trouver en toi? Es-tu capable d'héroïsme? Comprends-tu les grandes choses, les immenses dévoûmens? Voyons, voyons! Juliette, es-tu une femme aimable et jolie que je vais quitter avec regret, ou es-tu un ange que Dieu m'a donné pour me sauver du désespoir? Sens-tu ce qu'il y a de beau, de sublime à se sacrifier pour ce qu'on aime? ton ame n'est-elle pas émue à l'idée de tenir dans tes mains la vie et la destinée d'un homme, et de t'y consacrer tout entière? Ah! que ne pouvons-nous changer de rôle! que ne suis-je à ta place! avec quel bonheur, avec quel transport je t'immolerais toutes les affections, tous les devoirs!...

— Assez! Leoni, lui répondis-je, vous m'égarez par vos discours. Grace, grace pour ma pauvre mère, pour mon père, pour mon honneur. Vous voulez me perdre.....

— Ah! tu penses à tout cela! s'écria-t-il, et pas à moi. Tu pèses la douleur de tes parens, et tu ne daignes pas mettre la mienne dans la balance. Tu ne m'aimes pas.....

Je cachai mon visage dans mes mains, j'invoquai Dieu, j'écoutai les sanglots de Leoni, je crus que j'allais devenir folle.

— Eh bien! tu le veux, lui dis-je, et tu le peux, parle, dis-moi tout ce que tu voudras, il faudra bien que je t'obéisse, n'as-tu pas ma volonté et mon ame à ta disposition?

— Nous avons peu d'instans à perdre, répondit Leoni. Il faut que dans une heure nous soyons partis, ou ta fuite deviendra impossible. Il y a un œil de vautour qui plane sur nous. Mais, si tu le veux, nous saurons le tromper. Le veux-tu? le veux-tu?

Il me serra dans ses bras avec délire. Des cris de douleur s'échappaient de sa poitrine. Je répondis, oui, sans savoir ce que je disais. — Eh bien! retourne vite au bal, me dit-il, ne montre pas d'agitation. Si on te questionne, dis que tu as été un peu indisposée, mais ne te laisse pas emmener. Danse s'il le faut. Surtout si Henryet te parle, sois prudente, ne l'irrite pas, songe que pendant une heure encore mon sort est dans ses mains. Dans une heure je reviendrai sous un domino. J'aurai ce bout de ruban au capuchon. Tu le reconnaîtras, n'est-ce pas? Tu me suivras, et surtout tu seras calme, impassible, fourbe. Il le faut, songe à tout cela, t'en sens-tu la force?

Je me levai et je pressai ma poitrine brisée dans mes deux mains. J'avais la gorge en feu, mes joues étaient brûlées par la fièvre, j'étais comme ivre.— Allons, allons, me dit-il. — Il me poussa dans le bal et disparut. Ma mère me cherchait. Je vis de loin son anxiété, et pour éviter ses questions, j'acceptai précipitamment une invitation à danser.

Je dansai, et je ne sais comment je ne tombai pas morte à la fin de la contredanse, tant j'avais fait d'efforts sur moi-même. Quand je revins à ma place, ma mère était déjà partie pour la valse. Elle m'avait vue danser, elle était tranquille, elle recommençait à s'amuser pour son compte. Ma tante, au lieu de me questionner sur mon absence, me gronda. J'aimais mieux cela, je n'avais pas besoin de répondre et de mentir. Une de mes amies me demanda d'un air effrayé ce que j'avais et pourquoi ma figure était si bouleversée. Je répondis que je venais d'avoir un violent accès de toux. — Il faut te reposer, me dit-elle, et ne plus danser.

— Mais j'étais décidée à éviter le regard de ma mère, je craignais son inquiétude, sa tendresse et mes remords. Je vis son mouchoir qu'elle avait laissé sur la banquette, je le pris, je l'approchai de mon visage, et m'en couvrant la bouche, je le dévorai de baisers convulsifs. Ma compagne crut que je toussais encore; je feignis de tousser en effet. Je ne savais comment remplir cette heure fatale

dont la moitié était à peine écoulée. Ma tante remarqua que j'étais fort enrhumée, et qu'elle allait engager ma mère à se retirer. Je fus épouvantée de cette menace, et j'acceptai vite une nouvelle invitation. Quand je fus au milieu des danseurs, je m'aperçus que j'avais accepté une valse. Comme presque toutes les jeunes personnes, je ne valsais jamais. Mais en reconnaissant, dans celui qui déjà me tenait dans ses bras, la sinistre figure de Henryet, la frayeur m'empêcha de refuser. Il m'entraîna, et ce mouvement rapide acheva de troubler mon cerveau. Je me demandais si tout ce qui se passait autour de moi n'était pas une vision, si je n'étais pas plutôt couchée dans un lit, avec la fièvre, que lancée comme une folle au milieu d'une valse avec un être qui me faisait horreur. Et puis je me rappelai que Léoni allait venir me chercher. Je regardai ma mère, qui, légère et joyeuse, semblait voler au travers du cercle des valseurs. Je me dis que cela était impossible, que je ne pouvais pas quitter ma mère ainsi. Je m'aperçus que Henryet me pressait dans ses bras, et que ses yeux dévoraient mon visage incliné vers le sien. Je faillis crier et m'enfuir. Je me souvins des paroles de Léoni : *Mon sort est encore dans ses mains pendant une heure*. Je me résignai. Nous nous arrêtâmes un instant. Il me parla. Je n'entendis pas et je répondis en souriant avec égarement. Alors je sentis le frôlement d'une étoffe contre mes bras et mes épaules nues. Je n'eus pas besoin de me retourner, je reconnus la respiration à peine saisissable de Léoni. Je demandai à revenir à ma place. Au bout d'un instant, Léoni, en domino noir, vint m'offrir la main. Je le suivis. Nous traversâmes la foule, nous échappâmes par je ne sais quel miracle au regard jaloux de Henryet, et à celui de ma mère qui me cherchait de nouveau. L'audace avec laquelle je passai au milieu de cinq cents témoins, pour m'enfuir avec Léoni, empêcha qu'aucun s'en aperçût. Nous traversâmes la cohue de l'antichambre. Quelques personnes qui prenaient leurs manteaux nous reconnurent et s'étonnèrent de me voir descendre l'escalier sans ma mère; mais ces personnes s'en allaient aussi et ne devaient point colporter leur remarque dans le bal. Arrivé dans la cour, Léoni se précipita en m'entraînant vers une porte latérale par laquelle ne passaient point les voitures. Nous fîmes en courant quelques pas dans une rue sombre; puis une chaise de poste s'ouvrit,

Leoni m'y porta, m'enveloppa dans un vaste manteau fourré, m'enfonça un bonnet de voyage sur la tête, et en un clin d'œil la maison illuminée de M. Delpech, la rue et la ville disparurent derrière nous.

Nous courûmes vingt-quatre heures sans faire un mouvement pour sortir de la voiture. A chaque relai Leoni soulevait un peu le chassis, passait le bras en dehors, jetait aux postillons le quadruple de leur salaire, retirait précipitamment son bras et refermait la jalousie. Je ne pensais guère à me plaindre de la fatigue ou de la faim. J'avais les dents serrées, les nerfs contractés. Je ne pouvais verser une larme ni dire un mot. Leoni semblait plus occupé de la crainte d'être poursuivi que de ma souffrance et de ma douleur. Nous nous arrêtâmes auprès d'un château, à peu de distance de la route. Nous sonnames à la porte d'un jardin. Un domestique vint après s'être fait long-temps attendre. Il était deux heures du matin. Il arriva enfin en grondant, et approcha sa lanterne du visage de Leoni; à peine l'eut-il reconnu qu'il se confondit en excuses, et nous conduisit à l'habitation. Elle me sembla déserte et mal tenue. Néanmoins on m'ouvrit une chambre assez convenable. En un instant on alluma du feu, on me prépara un lit, et une femme vint pour me déshabiller. Je tombai dans une sorte d'imbécillité. La chaleur du foyer me ranima un peu, et je m'apercus que j'étais en robe de nuit et les cheveux épars auprès de Leoni, mais il n'y faisait pas attention. Il était occupé à serrer dans un coffre le riche costume, les perles et les diamans dont nous étions encore couverts un instant auparavant. Ces joyaux dont Leoni était paré appartenaient pour la plupart à mon père. Ma mère, voulant que la richesse de son costume ne fût pas au-dessous du nôtre, les avait tirés de la boutique et les lui avait prêtés sans rien dire. Quand je vis toutes ces richesses entassées dans un coffre, j'eus une honte mortelle de l'espèce de vol que nous avions commis, et je remerciai Leoni de ce qu'il pensait à les renvoyer à mon père. Je ne sais ce qu'il me répondit; il me dit ensuite que j'avais quatre heures à dormir, qu'il me suppliait d'en profiter sans inquiétude et sans douleur. Il baisa mes pieds nus et se retira. Je n'eus jamais le courage d'aller jusqu'à mon lit. Je m'endormis auprès du feu sur mon fauteuil. A six heures du matin on vint m'éveiller, on m'apporta du

chocolat et des habits d'homme. Je déjeunai et je m'habillai avec résignation. Leoni vint me chercher, et nous quittâmes avant le jour cette demeure mystérieuse dont je n'ai jamais connu ni le nom, ni la situation exacte, ni le propriétaire, non plus que de beaucoup d'autres gîtes du même genre qui, dans le cours de nos voyages, s'ouvrirent pour nous à toute heure et en tout pays au seul nom de Leoni.

A mesure que nous avancions, Leoni reprenait la sérénité de ses manières et la tendresse de son langage. Soumise et enchaînée à lui par une passion aveugle, j'étais un instrument dont il faisait vibrer toutes les cordes à son gré. S'il était rêveur, je devenais mélancolique; s'il était gai, j'oubliais tous mes chagrins et tous mes remords pour sourire à ses plaisanteries; s'il était passionné, j'oubliais la fatigue de mon cerveau et l'épuisement des larmes, je retrouvais de la force pour l'aimer et pour le lui dire.

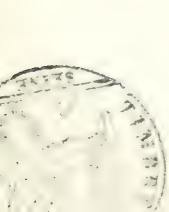
Nous arrivâmes à Genève, où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour nous reposer. Nous nous enfonçâmes bientôt dans l'intérieur de la Suisse, et là nous perdîmes toute inquiétude d'être poursuivis et découverts. Depuis notre départ, Leoni n'aspirait qu'à gagner avec moi une retraite agreste et paisible, et à vivre d'amour et de poésie dans un éternel tête-à-tête. Ce rêve délicieux se réalisa. Nous trouvâmes, dans une des vallées du lac Majeur, un chalet des plus pittoresques dans une situation ravissante. Pour très peu d'argent nous le fîmes arranger commodément à l'intérieur, et nous le prîmes à loyer au commencement d'avril. Nous y passâmes six mois d'un bonheur enivrant dont je remercierai Dieu toute ma vie, quoiqu'il me les ait fait payer bien cher. Nous étions absolument seuls, et loin de toute relation avec le monde. Nous étions servis par deux jeunes mariés, gros et réjouis, qui augmentaient notre contentement par le spectacle de celui qu'ils goûtaient. La femme faisait le ménage et la cuisine, le mari menait au pâturage une vache et deux chèvres qui composaient tout notre troupeau, il tirait le lait et faisait le fromage. Nous nous levions de bonne heure, et lorsque le temps était beau, nous déjeunions à quelques pas de la maison, dans un joli verger dont les arbres, abandonnés à la direction de la nature, poussaient en tous sens des branches touffues moins riches en fruits qu'en fleurs et en feuillage.

Nous allions ensuite nous promener dans la vallée, ou nous gravissions les montagnes. Nous prîmes peu à peu l'habitude de faire de longues courses, et chaque jour nous allions à la découverte de quelque site nouveau. Les pays de montagnes ont cela de délicieux, qu'on peut les explorer long-temps avant d'en connaître tous les secrets et toutes les beautés. Quand nous entreprenions nos plus grandes excursions, Joanne, notre gai majordome, nous suivait avec un panier de vivres, et rien n'était plus charmant que nos festins sur l'herbe. Leoni n'était difficile que sur le choix de ce qu'il appelait le réfectoire. Enfin, quand nous avions trouvé à mi-côte d'une gorge un petit plateau paré d'une herbe fraîche, abrité contre le vent ou le soleil, avec un joli point de vue, un ruisseau tout auprès, embaumé de plantes aromatiques, il arrangeait lui-même le repas sur un linge blanc étendu à terre. Il envoyait Joanne cueillir des fraises et plonger le vin dans l'eau froide du torrent. Il allumait un réchaud à l'esprit de vin et faisait cuire les œufs à la coque. Par le même procédé, après la viande froide et les fruits, je lui préparais d'excellent café. De cette manière nous avions un peu des jouissances de la civilisation au milieu des beautés romantiques du désert.

Quand le temps était mauvais, ce qui arriva souvent au commencement du printemps, nous allumions un grand feu pour préserver notre habitation de sapin de l'humidité. Nous nous entourions de paravens que Leoni avait montés, cloués et peints lui-même. Nous buvions du thé, et tandis qu'il fumait dans une longue pipe turque, je lui faisais la lecture. Nous appelions cela nos journées flamandes. Moins animées que les autres, elles étaient peut-être plus douces encore. Leoni avait un talent admirable pour arranger la vie, pour la rendre agréable et facile. Dès le matin, il occupait l'activité de son esprit à faire le plan de la journée, à en ordonner les heures, et quand ce plan était fait, il venait me le soumettre. Je le trouvais toujours admirable, et nous ne nous en écartions plus. De cette manière, l'ennui, qui poursuit toujours les solitaires, et jusqu'aux amans dans le tête-à-tête, n'approchait jamais de nous. Leoni savait tout ce qu'il fallait éviter et tout ce qu'il fallait observer pour maintenir la paix de l'ame et le bien-être du corps. Il me le dictait avec sa tendresse adorable, et soumise à lui comme l'es-

clave à son maître, je ne contrariais jamais un seul de ses desirs. Ainsi, il disait que l'échange des pensées entre deux êtres qui s'aiment est la plus douce des choses, mais qu'elle peut devenir la pire de toutes, si on en abuse. Il avait donc réglé les heures et les lieux de nos entretiens. Tout le jour, nous étions occupés à travailler. Je prenais soin du ménage, je lui préparais des friandises, ou je plissais moi-même son linge. Il était extrêmement sensible à ces petites recherches de luxe, et les trouvait doublement précieuses au fond de notre ermitage. De son côté, il pourvoyait à tous nos besoins et remédiait à toutes les incommodités de notre isolement. Il savait un peu de tous les métiers, il faisait des meubles en menuiserie, il posait des serrures, il établissait des cloisons en châssis et en papier peint, il empêchait une cheminée de fumer, il greffait un arbre à fruit, il amenait un courant d'eau vive autour de la maison. Il était toujours occupé de quelque chose d'utile, et il l'exécutait toujours bien. Quand ces grands travaux-là lui manquaient, il peignait l'aquarelle, composait de charmans paysages avec les croquis que dans nos promenades nous avions pris sur nos album. Quelquefois il parcourait seul la vallée en composant des vers, et il revenait vite me les dire. Il me trouvait souvent dans l'étable avec mon tablier plein d'herbes aromatiques dont les chèvres sont friandes. Mes deux belles protégées mangeaient sur mes genoux. L'une était blanche et sans tache, elle s'appelait *Neige*. Elle avait l'air doux et mélancolique. L'autre était jaune comme un chamois avec la barbe et les jambes noires, elle était toute jeune, sa physionomie était mutine et sauvage. Nous l'appelions *Daine*. La vache s'appelait *Pâquerette*. Elle était rousse et rayée de noir transversalement comme un tigre. Elle passait sa tête sur mon épaule, et quand Leoni me trouvait ainsi, il m'appelait sa vierge à la crèche; il me jetait mon album et me dictait ses vers, qui m'étaient presque toujours adressés. C'étaient des hymnes d'amour et de bonheur qui me semblaient sublimes, et qui devaient l'être. Je pleurais sans rien dire en les écrivant, et quand j'avais fini : — Eh bien! me disait Leoni, tu les trouves mauvais? — Je relevais vers lui mon visage baigné de larmes. Il riait et m'embrassait avec transport.

Et puis il s'asseyait sur le fourrage embaumé et me lisait des



poésies étrangères qu'il me traduisait avec une rapidité et une precision inconcevables; pendant ce temps, je filais du lin dans le demi-jour de l'étable. Il faut savoir quelle est la proprete exquise des étables suisses pour comprendre que nous eussions choisi la nôtre pour salon. Elle était traversée par un rapide ruisseau d'eau de roche qui la balayait à chaque instant et qui nous réjouissait de son petit bruit; des pigeons familiers y buvaient à nos pieds; et, sous la petite arcade par laquelle l'eau entrait, des moineaux hardis venaient se baigner et dérober quelques graines. C'était l'endroit le plus frais dans les jours chauds quand toutes les lucarnes étaient ouvertes, et le plus chaud dans les jours froids quand les moindres fentes étaient tamponnées de paille et de bruyère. Souvent Leoni, fatigué de lire, s'y endormait sur l'herbe fraichement coupée, et je quittais mon ouvrage pour contempler ce beau visage que la sérénité du sommeil ennoblissait encore.

Durant ces journées si remplies, nous nous parlions peu, quoique presque toujours ensemble; nous échangions quelques douces paroles, quelques douces caresses, et nous nous encouragions mutuellement à notre œuvre. Mais quand venait le soir, Leoni devenait indolent de corps et actif d'esprit; c'étaient les heures où il était le plus aimable, et il les avait réservées aux épanchemens de notre tendresse. Doucement fatigué de sa journée, il se couchait sur la mousse à mes pieds, dans un endroit délicieux qui était auprès de la maison sur le versant de la montagne. De là nous contemplions le splendide coucher du soleil, le déclin mélancolique du jour, l'arrivée grave et solennelle de la nuit; nous savions le moment du lever de toutes les étoiles et sur quelle cime chacune d'elles devait commencer à briller à son tour. Leoni connaissait parfaitement l'astronomie, mais Joanne possédait presque aussi bien cette science des pâtres, et il donnait aux astres d'autres noms souvent plus poétiques et plus expressifs que les nôtres. Quand Leoni s'était amusé de son pédantisme rustique, il l'envoyait jouer sur son pipeau le ranz des vaches au bas de la montagne. Ces sons aigus avaient de loin une douceur inconcevable. Leoni tombait dans une rêverie qui ressemblait à l'extase; puis, quand la nuit était tout-à-fait venue, quand le silence de la vallée n'était plus troublé que par le cri plaintif de quelque oiseau des

rochers, quand les lucioles s'allumaient dans l'herbe autour de nous, et qu'un vent tiède planait dans les sapins au-dessus de nos têtes, Leoni semblait sortir d'un rêve ou s'éveiller à une autre vie; son ame s'embrâsait, son eloquence passionnee m'inondait le cœur; il parlait aux cieux, au vent, aux echos, à toute la nature avec enthousiasme, il me prenait dans ses bras et m'accablait de caresses delirantes, puis il pleurait d'amour sur mon sein, et, redevenu plus calme, il m'adressait les paroles les plus suaves et les plus enivrantes.

Oh! comment ne l'aurais-je pas aimé, cet homme sans égal, dans ses bons et dans ses mauvais jours? qu'il était aimable alors, qu'il etait beau! comme le hâle allait bien à son mâle visage et respectait son large front blanc sur des sourcils de jais! comme il savait aimer et comme il savait le dire! comme il savait commander à la vie et la rendre belle! Comment n'aurais-je pas pris en lui une confiance aveugle, comment ne me serais-je pas habituée à une soumission illimitée? Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait était bien, beau et bon. Il était généreux, sensible, delicat, heroïque; il prenait plaisir à soulager la misère ou les infirmités des pauvres qui venaient frapper à notre porte. Un jour il se précipita dans un torrent au risque de sa vie pour sauver un jeune pâtre; une nuit il erra dans les neiges au milieu des plus affreux dangers pour secourir des voyageurs égarés qui avaient fait entendre des cris de détresse. Oh! comment, comment me serais-je méfiée de Leoni? comment aurais-je fait pour craindre l'avenir? Ne me dites plus que je fus crédule et faible; la plus virile des femmes eût été subjuguée à jamais par ces six mois de son amour. Quant à moi, je le fus entièrement, et le remords cruel d'avoir abandonné mes parens, l'idée de leur douleur s'affaiblit peu à peu et finit presque par s'effacer. Oh! qu'elle était grande la puissance de cet homme! —

Juliette s'arrêta et tomba dans une triste rêverie. Une horloge lointaine sonna minuit. Je lui proposai d'aller se reposer. — Non, dit-elle, si vous n'êtes pas las de m'entendre, je veux parler encore. Je sens que j'ai entrepris une tâche bien pénible pour ma pauvre ame, et que quand j'aurai fini, je ne sentirai plus rien,

je ne me souviendrai plus de rien pendant plusieurs jours : je veux profiter de la force que j'ai aujourd'hui.

— Oui, Juliette, tu as raison, lui dis-je, arrache le fer de ton sein, et tu seras mieux après. Mais dis-moi, ma pauvre enfant, comment la singulière conduite d'Henry et au bal et la lâche soumission de Leoni à un regard de cet homme ne t'avaient-elles pas laissé dans l'esprit un doute, une crainte?

— Quelle crainte pouvais-je conserver? répondit Juliette, j'étais si peu instruite des choses de la vie et des turpitudes de la société, que je ne comprenais rien à ce mystère. Leoni m'avait dit qu'il avait un secret terrible, j'imaginai mille infortunes romanesques. C'était la mode alors en littérature de faire agir et parler des personnages frappés des malédictions les plus étranges et les plus invraisemblables. Les théâtres et les romans ne produisaient plus que des fils de bourreau, des espions héroïques, des assassins et des forçats vertueux. Je lus un jour *Frédérick Styndall*; une autre fois l'*Espion* de Cooper me tomba sous la main. Songez que j'étais bien enfant, et que dans ma passion mon esprit était bien en arrière de mon cœur. Je m'imaginai que la société, injuste et stupide, avait frappé Leoni de réprobation pour quelque imprudence sublime, pour quelque faute involontaire ou par suite de quelque féroce préjugé. Je vous avouerai même que ma pauvre tête de jeune fille trouva un attrait de plus dans ce mystère impénétrable, et que mon ame de femme s'exalta devant l'occasion de risquer sa destinée entière pour soulager une belle et poétique infortune.

— Leoni dut s'apercevoir de cette disposition romanesque et l'exploiter? dis-je à Juliette.

— Oui, me répondit-elle, il le fit; mais s'il se donna tant de peine pour me tromper, c'est qu'il m'aimait, c'est qu'il voulait mon amour à tout prix.

Nous gardâmes un instant le silence, et Juliette reprit ensuite son récit.

— L'hiver arriva; nous avions fait le projet d'en supporter les rigueurs plutôt que d'abandonner notre chère retraite. Leoni me

disant que jamais il n'avait été si heureux, que j'étais la seule femme qu'il eût jamais aimée, qu'il voulait renoncer au monde pour vivre et mourir dans mes bras. Son goût pour les plaisirs, sa passion pour le jeu, tout cela était évanoui, oublié à jamais. Oh! que j'étais reconnaissante de voir cet homme si brillant, si adulé, renoncer sans regret à tous les enivremens d'une vie d'éclat et de fêtes, pour venir s'enfermer avec moi dans une chaumière; et soyez sûr, don Aleo, que Leoni ne me trompait point alors. S'il est vrai que de puissans motifs l'engageaient à se cacher, du moins il est certain qu'il se trouva heureux dans sa retraite et que j'y fus aimée. Eût-il pû feindre cette sérénité durant six mois, sans qu'elle fût altérée un seul jour? et pourquoi ne m'eût-il pas aimée? j'étais jeune, belle, j'avais tout quitté pour lui, et je l'adorais. Allez, je ne m'abuse plus sur son caractère, je sais tout et je vous dirai tout. Cette ame est bien laide et bien belle, bien vile et bien grande; quand on n'a pas la force de haïr cet homme, il faut l'aimer et devenir sa proie.

Mais l'hiver débuta si rudement, que notre séjour dans la vallée devint extrêmement dangereux. En quelques jours la neige monta sur la colline et arriva jusqu'au niveau de notre chalet; elle menaçait de l'engloutir et de nous y faire périr de famine. Leoni s'obstinait à rester : il voulait faire des provisions et braver l'ennemi; mais Joanne assura que notre perte était certaine, si nous ne battions en retraite au plus vite; que depuis dix ans on n'avait pas vu un pareil hiver, et qu'au dégel le chalet serait balayé comme une plume par les avalanches, à moins d'un miracle de saint Bernard et de Notre-Dame des Lavanges. — Si j'étais seul, me dit Leoni, je voudrais attendre le miracle et me moquer des lavanges, mais je n'ai plus de courage quand tu partages mes dangers. Nous partirons demain.

— Il le faut bien, lui dis-je, mais où irons-nous? je serai reconnue et découverte tout de suite, on me reconduira de vive force chez mes parens.

— Il y a mille moyens d'échapper aux hommes et aux lois, répondit Leoni en souriant, nous en trouverons bien un, ne t'inquiète pas; l'univers est à notre disposition.

— Et par où commencerons-nous? lui demandai-je en m'efforçant de sourire aussi.

— Je n'en sais rien encore, dit-il, mais qu'importe? nous serons ensemble, où pouvons-nous être malheureux?

— Hélas! lui dis-je, serons-nous jamais aussi heureux qu'ici?

— Veux-tu y rester? demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je, nous ne le serions plus; en présence du danger nous serions toujours inquiets l'un pour l'autre.

Nous fîmes les apprêts de notre départ; Joanne passa la journée à déblayer le sentier par lequel nous devions partir. Pendant la nuit, il m'arriva une aventure singulière et à laquelle bien des fois depuis je craignis de réfléchir.

Au milieu de mon sommeil, je fus saisie par le froid et je m'éveillai. Je cherchai Leoni à mes côtés, il n'y était plus; sa place était froide, et la porte de la chambre, à demi entr'ouverte, laissait pénétrer un vent glacé. J'attendis quelques instans, mais Leoni ne revenant pas, je m'étonnai, je me levai, et je m'habillai à la hâte. J'attendis encore avant de me décider à sortir, craignant de me laisser dominer par une inquiétude puérile. Son absence se prolongea; une terreur invincible s'empara de moi, et je sortis à peine vêtue, par un froid de quinze degrés. Je craignais que Leoni n'eût encore été au secours de quelque malheureux perdu dans les neiges, comme cela était arrivé peu de nuits auparavant, et j'étais résolue à le chercher et à le suivre. J'appelai Joanne et sa femme; ils dormaient d'un si profond sommeil, qu'ils ne m'entendirent pas. Alors, dévorée d'inquiétude, je m'avançai jusqu'au bord de la petite plateforme palissadée qui entourait le chalet, et je vis une faible lueur argenter la neige à quelque distance. Je crus reconnaître la lanterne que Leoni portait dans ses excursions généreuses. Je courus de ce côté, aussi vite que me le permit la neige, où j'entrais jusqu'aux genoux. J'essayai de l'appeler, mais le froid me faisait claquer les dents, et le vent qui me venait à la figure interceptait ma voix. J'approchai enfin de la lumière, et je pus voir distinctement Leoni; il était immobile à la place où je l'avais aperçu d'abord, et il tenait une bêche. J'approchai encore; la neige amortissait le bruit de mes pas, j'arrivai tout près de lui sans qu'il s'en aperçût.

La lumière était enfermée dans son cylindre de métal, et ne sortait que par une fente opposée à moi et dirigée sur lui.

Je vis alors qu'il avait écarté la neige et entamé la terre avec sa bêche. Il était jusqu'aux genoux dans un trou qu'il venait de creuser.

Cette occupation singulière, à une pareille heure et par un temps si rigoureux, me causa une frayeur ridicule. Leoni semblait agité d'une hâte extraordinaire. De temps en temps il regardait autour de lui avec inquiétude; je me courbai derrière un roc, car je fus épouvantée de l'expression de sa figure. Il me sembla qu'il allait me tuer s'il me trouvait là. Toutes les histoires fantastiques et folles que j'avais lues, tous les commentaires bizarres que j'avais faits sur son secret me revinrent à l'esprit; je crus qu'il venait déterrer un cadavre, et je faillis m'évanouir. Je me rassurai un peu en le voyant continuer de creuser, et retirer bientôt un coffre enfoui dans la terre. Il le regarda avec attention, examina si la serrure n'avait pas été forcée; puis il le posa hors du trou, et commença à y rejeter la terre et la neige, sans prendre beaucoup de soin pour cacher les traces de son opération.

Quand je le vis près de revenir à la maison avec son coffre, je craignis qu'il ne s'aperçût de mon imprudente curiosité, et je m'enfuis aussi vite que je pus. Je me hâtai de jeter dans un coin mes hardes humides et de me recoucher, résolue à feindre un profond sommeil lorsqu'il rentrerait; mais j'eus le loisir de me remettre de mon émotion, car il resta encore plus d'une demi-heure sans reparaître.

Je me perdais en commentaires sur ce coffret mystérieux, enfoui sans doute dans la montagne depuis notre arrivée, et destiné à nous accompagner comme un talisman de salut ou comme un instrument de mort. Il me sembla qu'il ne devait pas contenir d'argent, car il était assez volumineux, et Leoni l'avait soulevé d'une seule main et sans effort. C'étaient peut-être des papiers d'où dépendait son existence entière. Ce qui me frappait le plus, c'est qu'il me semblait déjà avoir vu ce coffre quelque part, mais il m'était impossible de me rappeler en quelle circonstance. Cette fois, sa forme et sa couleur se gravèrent dans ma mémoire comme par une sorte de nécessité fatale. Pendant toute la nuit, je l'eus de-

vant les yeux, et dans mes rêves j'en voyais sortir une quantité d'objets bizarres : tantôt des cartes représentant des figures étranges, tantôt des armes sanglantes; puis des fleurs, des plumes et des bijoux, et puis des ossemens, des vipères, des monceaux d'or, des chaînes et des carcans de fer.

Je me gardai bien de questionner Leoni et de lui laisser soupçonner ma découverte. Il m'avait dit souvent que le jour où j'apprendrais son secret, tout serait fini entre nous, et quoiqu'il me rendît grace à deux genoux d'avoir cru en lui aveuglément, il me faisait souvent comprendre que la moindre curiosité de ma part lui serait odieuse. Nous partîmes le lendemain à dos de mulet, et nous prîmes la poste à la ville la plus prochaine jusqu'à Venise.

Nous y descendîmes dans une de ces maisons mystérieuses que Leoni semblait avoir à sa disposition dans tous les pays. Celle-là était sombre, délabrée, et comme cachée dans un quartier désert de la ville. Il me dit que c'était la demeure d'un de ses amis absens; il me pria de ne pas trop m'y déplaire pendant un jour ou deux; il ajouta que des raisons importantes l'empêchaient de se montrer sur-le-champ dans la ville, mais qu'au plus tard dans vingt-quatre heures je serais convenablement logée et n'aurais pas à me plaindre du séjour de sa patrie.

Nous venions de déjeûner dans une salle humide et froide, lorsqu'un homme mal mis, d'une figure désagréable et d'un teint maladif, se présenta en disant que Leoni l'avait fait appeler. — Oui, oui, mon cher Thadée, répondit Leoni en se levant avec précipitation; soyez le bien-venu, et passons dans une autre pièce, pour ne pas ennuyer madame de détails d'affaires.

Leoni vint m'embrasser une heure après; il avait l'air agité, mais content, comme s'il venait de remporter une victoire. — Je te quitte pour quelques heures, me dit-il, je vais faire préparer ton nouveau gîte; nous y coucherons demain soir.

Il fut dehors pendant tout le jour. Le lendemain il sortit de bonne heure. Il semblait fort affairé, mais son humeur était plus joyeuse que je ne l'avais encore vue. Cela me donna le courage de m'ennuyer encore douze heures, et chassa la triste impression que me causait cette maison silencieuse et froide. Dans l'après-midi, pour me distraire un peu, j'essayai de la parcourir; elle était fort

ancienne : des restes d'ameublement suranné, des lambeaux de tentures et quelques tableaux à demi dévorés par les rats occupèrent mon attention; mais un objet plus intéressant pour moi me rejeta dans d'autres pensées. En entrant dans la chambre où avait couché Leoni, je vis à terre le fameux coffre. Il était ouvert et entièrement vide. J'eus l'âme soulagée d'un grand poids. Le dragon inconnu enfermé dans ce coffre s'était donc envolé; la destinée terrible qu'il me semblait représenter ne pesait donc plus sur nous! — Allons, me dis-je en souriant, la boîte de Pandore s'est vidée, l'espérance est restée pour moi.

Comme j'allais me retirer, mon pied se posa sur un petit morceau d'ouate oublié à terre au milieu de la chambre, avec des lambeaux de papier de soie chiffonnés. Je sentis quelque chose qui résistait, et je le relevai machinalement. Mes doigts rencontrèrent le même corps solide au travers du coton, et en l'écartant, j'y trouvai une épingle en gros brillans que je reconnus aussitôt pour appartenir à mon père, et pour m'avoir servi le jour du dernier bal à attacher une écharpe sur mon épaule. Cette circonstance me frappa tellement que je ne pensai plus au coffre ni aux secrets de Leoni. Je ne sentis plus qu'une vague inquiétude pour ces bijoux que j'avais emportés dans ma fuite, et dont je ne m'étais plus occupée depuis, pensant que Leoni les avait renvoyés sur-le-champ. La crainte que cette démarche n'eût été négligée me fut affreuse; et lorsque Leoni rentra, la première chose que je lui demandai ingénuement fut celle-ci : — Mon ami, n'as-tu pas oublié de renvoyer les diamans de mon père, lorsque nous avons quitté Bruxelles?

Leoni me regarda d'une étrange manière. Il semblait vouloir pénétrer jusqu'aux plus intimes profondeurs de mon ame.

— Qu'as-tu à ne pas me répondre? lui dis-je, qu'est-ce que ma question a d'étonnant?

— A quel diable de propos vient-elle? reprit-il avec tranquillité.

— C'est qu'aujourd'hui, répondis-je, je suis entrée dans ta chambre par désœuvrement, et j'ai trouvé ceci par terre; alors la crainte m'est venue que dans le trouble de nos voyages et l'agitation de notre fuite tu n'eusses absolument oublié de renvoyer les

autres bijoux. Quant à moi, je te l'ai à peine demandé, j'avais perdu la tête.

En achevant ces mots, je lui présentai l'épingle. Je parlais si naturellement, et j'avais si peu l'idée de le soupçonner, qu'il le vit bien ; et prenant l'épingle avec le plus grand calme :

— Parbleu ! dit-il, je ne sais comment cela se fait. Où as-tu trouvé cela ? Es-tu sûre que cela vienne de ton père, et n'ait pas été oublié dans cette maison par ceux qui l'ont occupée avant nous ?

— Oh ! lui dis-je, voici auprès du contrôle un cachet imperceptible ; c'est la marque de mon père. Avec une loupe, tu y verrais son chiffre.

— A la bonne heure, dit-il, cette épingle sera restée dans un de nos coffres de voyage, et je l'aurai fait tomber ce matin en secouant quelque harde. Heureusement c'est le seul bijou que nous ayons emporté par mégarde ; tous les autres ont été remis à une personne sûre et adressés à Delpech, qui les aura exactement reportés à ta famille. Je ne pense pas que celui-ci vaille la peine d'être rendu ; ce serait imposer à ta mère une triste émotion de plus pour bien peu d'argent.

— Cela vaut encore au moins dix mille francs, répondis-je.

— Eh bien ! garde-le jusqu'à ce que je trouve une occasion pour le renvoyer. Ah çà ! es-tu prête ? les malles sont-elles refermées ? Il y a une gondole à la porte, et ta maison t'attend avec impatience ; on sert déjà le souper.

Une demi-heure après, nous nous arrêtâmes à la porte d'un palais magnifique. Les escaliers étaient couverts de tapis de drap amaranthe ; les rampes, de marbre blanc, étaient chargées d'orangers en fleurs, en plein hiver, et de légères statues, qui semblaient se pencher sur nous pour nous saluer. Le concierge et quatre domestiques en livrée vinrent nous aider à débarquer. Leoni prit le flambeau de l'un d'eux, et l'élevant, il me fit lire sur la corniche du péristyle cette inscription en lettres d'argent sur un fond d'azur : *Palazzo Leoni*. — O mon ami, m'écriai-je, tu ne nous avais donc pas trompés ? Tu es riche et noble, et je suis chez toi !

Je parcourus ce palais avec une joie d'enfant. C'était un des plus beaux de Venise. L'ameublement et les tentures, éclatans de fraîcheur, avaient été copiés sur les anciens modèles, de sorte que les

peintures des plafonds et l'ancienne architecture étaient dans une harmonie parfaite avec les accessoires nouveaux. Notre luxe de bourgeois et d'hommes du nord est si mesquin, si entassé, si commun, que je n'avais jamais conçu l'idée d'une pareille élégance. Je courais dans les immenses galeries comme dans un palais enchanté; tous les objets avaient pour moi des formes inusitées, un aspect inconnu; je me demandais si je faisais un rêve, et si j'étais vraiment la patrone et la reine de toutes ces merveilles. Et puis cette splendeur féodale m'entourait d'un prestige nouveau. Je n'avais jamais compris le plaisir ou l'avantage d'être noble. En France on ne sait plus ce que c'est, en Belgique on ne l'a jamais su. Ici, le peu de noblesse qui reste est encore fastueux et fier; on ne démolit pas les palais, on les laisse tomber. Au milieu de ces murailles chargées de trophées et d'écussons, sous ces plafonds armoriés, en face de ces aïeux de Leoni, peints par Titien et Veronèse, les uns graves et sévères sous leurs manteaux fourrés, les autres élégans et gracieux sous leur justaucorps de satin noir, je comprenais cette vanité du rang, qui peut être si brillante et si aimable quand elle ne décore pas un sot. Tout cet entourage d'illustration allait si bien à Leoni, qu'il me serait impossible aujourd'hui encore de me le représenter roturier. Il était vraiment bien le fils de ces hommes à barbe noire et à mains d'albâtre, dont van Dyck a immortalisé le type. Il avait leur profil d'aigle, leurs traits délicats et fins, leur grande taille, leurs yeux à la fois railleurs et bienveillans. Si ces portraits avaient pu marcher, ils auraient marché comme lui; s'ils avaient parlé, ils auraient eu son accent. — Eh quoi! lui disais-je en le serrant dans mes bras, c'est toi, mon seigneur Leone Leoni, qui étais l'autre jour dans ce chalet entre les chèvres et les poules, avec une pioche sur l'épaule et une blouse autour de la taille? C'est toi qui as vécu six mois ainsi avec une pauvre fille sans nom et sans esprit, qui n'a d'autre mérite que de t'aimer? Et tu vas me garder près de toi, tu vas m'aimer toujours et me le dire chaque matin comme dans le chalet? Oh! c'est un sort trop élevé et trop beau pour moi; je n'avais pas aspiré si haut, et cela m'effraie en même temps que cela m'enivre.

— Ne sois pas effrayée, me dit-il en souriant, sois toujours ma compagne et ma reine. A présent, viens souper. J'ai deux convives

à te présenter; arrange tes cheveux, sois jolie, et quand je t'appellerai ma femme, n'ouvre pas de grands yeux étonnés.

Nous trouvâmes un souper exquis sur une table étincelant de vermeil, de porcelaines et de cristaux. Les deux convives me furent gravement présentés; ils étaient Vénitiens, tous deux agréables de figure, élégans dans leurs manières, et, quoique bien inférieurs à Leoni, ayant dans la prononciation et dans la tournure d'esprit une certaine ressemblance avec lui. Je lui demandai tout bas s'ils étaient ses parens.

— Oui, me répondit-il tout haut en riant, ce sont mes cousins.

— Sans doute, ajouta celui qu'on appelait le marquis, nous sommes tous cousins.

Le lendemain, au lieu de deux convives, il y en eut quatre ou cinq différens à chaque repas. En moins de huit jours, notre maison fut inondée d'amis intimes. Ces assidus me dérobèrent de bien douces heures, que j'aurais pu passer avec Leoni, et qu'il fallut partager avec eux tous. Mais Leoni, après un long exil, semblait heureux de revoir ses amis et d'égayer sa vie; je ne pouvais former un désir contraire au sien, et j'étais heureuse de le voir s'amuser. Il est certain que la société de ces hommes était charmante; ils étaient tous jeunes ou élégans, gais ou spirituels, aimables ou amusans; ils avaient d'excellentes manières et des talens pour la plupart. Toutes les matinées étaient employées à faire de la musique; dans l'après-midi nous nous promenions sur l'eau, après le dîner nous allions au théâtre, et en rentrant on soupait et on jouait. Je n'aimais pas beaucoup à être témoin de ce dernier divertissement, où des sommes immenses passaient chaque soir de main en main. Leoni m'avait permis de me retirer après le souper, et je n'y manquais pas. Peu à peu, le nombre de nos connaissances augmenta tellement que j'en ressentis de l'ennui et de la fatigue; mais je n'en exprimai rien. Leoni semblait toujours enchanté de cette vie dissipée. Tout ce qu'il y avait de dandies de toutes nations à Venise se donna rendez-vous chez nous pour boire, pour jouer, et pour faire de la musique. Les meilleurs chanteurs des théâtres venaient souvent mêler leurs voix à nos instrumens et à la voix de Leoni, qui n'était ni moins belle ni moins habile que la leur. Malgré le charme de cette société, je sentais de plus en plus le besoin du repos.

Il est vrai que nous avions encore de temps en temps quelques bonnes heures de tête-à-tête; les dandies ne venaient pas tous les jours, mais les habitués se composaient d'une douzaine de personnes de fondation à notre table. Leoni les aimait tant que je ne pouvais me défendre d'avoir aussi de l'amitié pour elles. C'étaient elles qui animaient tout le reste, par leur suprématie en tout sur les autres. Ces hommes étaient vraiment remarquables, et semblaient en quelque sorte des reflets de Leoni. Ils avaient entre eux cette espèce d'air de famille, cette conformité d'idées et de langage qui m'avait frappée dès le premier jour; c'était un je ne sais quoi de subtil et de recherché que n'avaient pas même les plus distingués parmi tous les autres. Leur regard était plus pénétrant, leurs réponses plus promptes, leur aplomb plus seigneurial, leur prodigalité de meilleur goût. Ils avaient chacun une autorité morale sur une partie de ces nouveaux venus; ils leur servaient de modèle et de guide dans les petites choses d'abord, et plus tard dans les grandes. Leoni était l'ame de tout ce corps, le chef suprême qui imposait à cette brillante coterie masculine la mode, le ton, le plaisir et la dépense.

Cette espèce d'empire lui plaisait, et je ne m'en étonnais pas : je l'avais vu régner plus ouvertement encore à Bruxelles et j'avais partagé son orgueil et sa gloire; mais le bonheur du chalet m'avait initiée à des joies plus intimes et plus pures. Je les regrettais et ne pouvais m'empêcher de le dire. — Et moi aussi, me disait-il, je le regrette ce temps de délices, supérieur à toutes les fumées du monde. Mais Dieu n'a pas voulu changer pour nous le cours des saisons, il n'y a pas plus d'éternel bonheur que de printemps perpétuel : c'est une loi de la nature à laquelle nous ne pouvions nous soustraire. Sois sûre que tout est arrangé pour le mieux dans ce monde mauvais. Le cœur de l'homme n'a pas plus de vigueur que les biens de la vie n'ont de durée; soumettons-nous, plions, les fleurs se courbent, se flétrissent et renaissent tous les ans; l'ame humaine peut se renouveler comme une fleur, quand elle connaît ses forces et qu'elle ne s'épanouit pas jusqu'à se briser. Six mois de félicité sans mélange, c'était immense, ma chère; nous serions morts de trop de bonheur, si cela eût continué, ou nous en aurions abusé. La destinée nous commande de redescendre de nos

cimes éthérées et de venir respirer un air moins pur dans les villes. Acceptons cette nécessité et croyons qu'elle nous est bonne. Quand le beau temps reviendra, nous retournerons à nos montagnes, nous serons avides de retrouver tous les biens dont nous aurons été sevrés ici; nous sentirons mieux le prix de notre calme intimité, et cette saison d'amour et de délices, que les souffrances de l'hiver nous eussent gâtée, reviendra plus belle encore que la saison dernière.

— Oh oui! lui disais-je en l'embrassant, nous retournerons en Suisse! Oh! que tu es bon de le vouloir et de me le promettre!.... Mais, dis-moi, Leoni, ne pourrions-nous vivre ici plus simplement et plus ensemble? Nous ne nous voyons plus qu'à travers d'un nuage de punch, nous ne nous parlons plus qu'au milieu des chants et des rires. Pourquoi avons-nous tant d'amis, ne nous suffirions-nous pas bien l'un à l'autre?

— Ma Juliette, répondait-il, les anges sont des enfans, et vous êtes l'un et l'autre. Vous ne savez pas que l'amour est l'emploi des plus nobles facultés de l'ame, et qu'on doit ménager ces facultés comme la prunelle de ses yeux. Vous ne savez pas, petite fille, ce que c'est que votre propre cœur : bonne, sensible et confiante, vous croyez que c'est un foyer éternel d'amour; mais le soleil lui-même n'est pas éternel. Tu ne sais pas que l'ame se fatigue comme le corps, et qu'il faut la soigner de même? Laisse-moi faire, Juliette, laisse-moi entretenir le feu sacré dans ton cœur : j'ai intérêt à me conserver ton amour, à t'empêcher de le dépenser trop vite. Toutes les femmes sont comme toi, elles se pressent tant d'aimer que tout à coup elles n'aiment plus sans savoir pourquoi.

— Méchant! lui disais-je, sont-ce là les choses que tu me disais le soir sur la montagne? Me priais-tu de ne pas trop t'aimer, croyais-tu que j'étais capable de m'en lasser?

— Non, mon ange, répondait Leoni en baisant mes mains, et je ne le crois pas non plus à présent. Mais écoute mon expérience, les choses extérieures ont sur nos sentimens les plus intimes une influence contre laquelle les ames les plus fortes luttent en vain. Dans notre vallée, entourés d'air pur, de parfums et de mélodies naturels, nous pouvions et nous devions être tout amour, tout poésie, tout enthousiasme; mais souviens-toi qu'encore là je le

ménageais cet enthousiasme si facile à perdre, si impossible à retrouver quand on l'a perdu. Souviens-toi de nos jours de pluie où je mettais une espèce de rigueur à t'occuper, pour te préserver de la réflexion et de la mélancolie qui en est la suite inévitable. Sois sûre que l'examen trop fréquent de soi-même et des autres est la plus dangereuse des recherches; il faut secouer ce besoin égoïste qui nous fait toujours fouiller dans notre cœur et dans celui qui nous aime, comme un laboureur cupide qui épuise la terre à force de lui demander de produire. Il faut savoir se faire insensible et frivole par intervalles; ces distractions ne sont dangereuses que pour les cœurs faibles et paresseux. Une ame ardente doit les rechercher pour ne pas se consumer elle-même : elle est toujours assez riche. Un mot, un regard suffit pour la faire tressaillir au milieu du tourbillon léger qui l'emporte, et pour la ramener plus ardente et plus tendre au sentiment de sa passion. Ici, vois-tu, nous avons besoin de mouvement et de variété. Ces grands palais sont beaux, mais ils sont tristes; la mousse marine en ronge le pied, et l'eau limpide qui les reflète est souvent chargée de vapeurs qui retombent en larmes. Ce luxe est austère, et ces traces de noblesse qui te plaisent ne sont qu'une longue suite d'épitaphes et de tombeaux qu'il faut orner de fleurs. Il faut remplir de vivans cette demeure sonore où tes pas te feraient peur si tu y étais seule; il faut jeter de l'argent par les fenêtres à ce peuple qui n'a pour lit que le parapet glacé des ponts, afin que la vue de sa misère ne nous rende pas soucieux au milieu de notre bien-être. Laisse-toi égayer par nos rires et endormir par nos chants; sois bonne et insouciante; je me charge d'arranger ta vie et de te la rendre agréable, quand je ne pourrai te la rendre enivrante. Sois ma femme et ma maîtresse à Venise, tu redeviendras mon ange et ma sylphide sur les glaciers de la Suisse. —

C'est par de tels discours qu'il apaisait mon inquiétude et qu'il me traînait, assoupie et confiante, sur le bord de l'abîme. Je le remerciais tendrement de la peine qu'il prenait pour me persuader, quand d'un signe il pouvait me faire obéir. Nous nous embrassions avec tendresse et nous retournions au salon bruyant où nos amis nous attendaient pour nous séparer.

Cependant, à mesure que nos jours se succédaient ainsi, Leoni

ne prenait plus les mêmes soins pour me les faire aimer. Il s'occupait moins de la contrariété que j'éprouvais, et lorsque je la lui exprimais, il la combattait avec moins de douceur. Un jour même il fut brusque et amer; je vis que je lui causais de l'humeur, je résolus de ne plus me plaindre désormais; mais je commençai à souffrir réellement et à me trouver malheureuse. J'attendais avec résignation que Leoni prît le temps de revenir à moi, et il est vrai que dans ces momens-là il était si bon et si tendre, que je me trouvais folle et lâche d'avoir tant souffert. Mon courage et ma confiance se ranimaient pour quelques jours, mais ces jours de consolation étaient de plus en plus rares. Leoni, me voyant douce et soumise, me traitait toujours avec affection, mais il ne s'apercevait plus de ma mélancolie; l'ennui me rongeait, Venise me devenait odieuse : ses eaux, son ciel, ses gondoles, tout m'y déplaisait. Pendant les nuits de jeu j'errais seule sur la terrasse, au haut de la maison; je versais des larmes amères; je me rappelais ma patrie, ma jeunesse insouciante, ma mère si folle et si bonne, mon pauvre père si tendre et si débonnaire, et jusqu'à ma tante avec ses petits soins et ses longs sermons. Il me semblait que j'avais le mal du pays, que j'avais envie de fuir, d'aller me jeter aux pieds de mes parens, d'oublier à jamais Leoni. Mais si une fenêtre s'ouvrait au-dessous de moi, si Leoni, las du jeu et de la chaleur, s'avançait sur le balcon pour respirer la fraîcheur du canal, je me penchais sur la rampe pour le voir, et mon cœur battait comme aux premiers jours de ma passion, quand il franchissait le seuil de la maison paternelle; si la lune donnait sur lui et me permettait de distinguer sa noble taille sous le riche costume de fantaisie qu'il portait toujours dans l'intérieur de son palais, je palpitais d'orgueil et de plaisir, comme le jour où il m'avait introduite dans ce bal dont nous sortîmes pour ne jamais revenir; si sa voix délicieuse, essayant une phrase de chant, vibrait sur les marbres sonores de Venise et montait vers moi, je sentais mon visage inondé de larmes, comme le soir sur la montagne quand il me chantait une romance composée pour moi le matin.

Quelques mots que j'entendis sortir de la bouche d'un de ses compagnons augmentèrent ma tristesse et mon dégoût à un degré insupportable. Parmi les douze amis de Leoni, le vicomte de Chalm,

Français soi-disant émigré, était celui dont je supportais l'assiduité avec le plus de peine : c'était le plus âgé de tous et le plus spirituel peut-être ; mais sous ses manières exquises perçait une sorte de cynisme dont j'étais souvent révoltée. Il était sardonique, indolent et sec ; c'était de plus un homme sans mœurs et sans cœur, mais je n'en savais rien, et il me déplaisait suffisamment sans cela. Un soir que j'étais sur le balcon et qu'un rideau de soie l'empêchait de me voir, j'entendis qu'il disait au marquis vénitien : Mais où est donc Juliette? Cette manière de me nommer me fit monter le sang au visage ; j'écoutai et je restai immobile. — Je ne sais, répondit le Vénitien. Ah ! çà, vous êtes donc bien amoureux d'elle? — Pas trop, répondit-il, mais assez. — Et Leoni? — Leoni me la cédera un de ces jours. — Comment ! sa propre femme? — Allons donc, marquis, est-ce que vous êtes fou? reprit le vicomte : elle n'est pas plus sa femme que la vôtre : c'est une fille enlevée à Bruxelles ; quand il en aura assez, ce qui ne tardera pas, je m'en chargerai volontiers. Si vous en voulez après moi, marquis, inscrivez-vous en titre. — Grand merci, répondit le marquis ; je sais comme vous dépravez les femmes, et je craindrais de vous succéder. —

Je n'en entendis pas davantage, je me penchai à demi morte sur la balustrade, et, cachant mon visage dans mon schall, je sanglottai de colère et de honte.

Dès le soir même, j'appelai Leoni dans ma chambre, et je lui demandai raison de la manière dont j'étais traitée par ses amis. Il prit cette insulte avec une légèreté qui m'enfonça un trait mortel dans le cœur. — Tu es une petite sotte, me dit-il, tu ne sais pas ce que c'est que les hommes : leurs pensées sont indiscrètes et leurs paroles encore plus ; les meilleurs sont encore les roués. Une femme forte doit rire de leurs prétentions, au lieu de s'en fâcher.

Je tombai sur un fauteuil et je fondis en larmes en m'écriant : Oh ! ma mère ! ma mère ! qu'est devenue votre fille?

Leoni s'efforça de m'apaiser et il n'y réussit que trop vite. Il se mit à mes pieds, baisa mes mains et mes bras, me conjura de mépriser un sot propos et de ne songer qu'à lui et à son amour.

— Hélas ! lui dis-je, que dois-je penser, quand vos amis se

flattent de me ramasser comme ils font de vos pipes, quand elles ne vous plaisent plus?

— Juliette, répondit-il, l'orgueil blessé te rend amère et injuste. J'ai été libertin, tu le sais, je t'ai souvent parlé des déréglemens de ma jeunesse, mais je croyais m'en être purifié à l'air de notre vallée. Mes amis vivent encore dans le désordre où j'ai vécu; ils ne savent pas, ils ne comprendraient jamais les six mois que nous avons passés en Suisse. Mais toi, devrais-tu les méconnaître et les oublier?

Je lui demandai pardon, je versai des larmes plus douces sur son front et sur ses beaux cheveux; je m'efforçai d'oublier la funeste impression que j'avais reçue. Je me flattais d'ailleurs qu'il ferait entendre à ses amis que je n'étais point une fille entretenue, et qu'ils eussent à me respecter; mais il ne voulut pas le faire ou il n'y songea pas, car le lendemain et les jours suivans, je vis les regards de M. de Chalm me suivre et me solliciter avec une impudence révoltante.

J'étais au désespoir, mais je ne savais plus comment me soustraire aux maux où je m'étais précipitée. J'avais trop d'orgueil pour être heureuse et trop d'amour pour m'éloigner.

Un soir j'étais entrée dans le salon pour prendre un livre que j'avais oublié sur le piano. Leoni était en petit comité avec ses élus; ils étaient groupés autour de la table à thé, au bout de la chambre qui était peu éclairée, et ne s'apercevaient pas de ma présence. Le vicomte semblait être dans une de ses dispositions taquines les plus méchantes.— Baron Leone de Leoni, dit-il d'une voix sèche et railleuse, sais-tu, mon ami, que tu t'enfonces cruellement? — Qu'est-ce que tu veux dire? reprit Leoni, je n'ai pas encore de dettes à Venise. — Mais tu en auras bientôt? — J'espère que oui, répondit Leoni avec la plus grande tranquillité. — Vive Dieu! dit le marquis, tu es le premier des hommes pour te ruiner; cent cinquante mille francs en quatre mois, sais-tu que c'est un très joli train?

La surprise m'avait enchaînée à ma place; immobile et retenant ma respiration, j'attendis la suite de ce singulier entretien.

— Cent cinquante mille francs? demanda le marquis vénitien avec indifférence.

— Oui, repartit Chalm, le juif Thadée lui a compté cent cinquante mille francs au commencement de l'hiver.

— C'est très bien, dit le marquis. Leoni, as-tu payé le loyer de ton palais héréditaire?

— Parbleu! d'avance, dit Chalm, est-ce qu'on le lui aurait loué sans ça?

— Qu'est-ce que tu comptes faire, quand tu n'auras plus rien? demanda à Leoni un des parieurs.

— Des dettes, répondit Leoni avec un calme imperturbable.

— C'est plus facile que de trouver des juifs qui nous laissent trois mois en paix, dit le vicomte. Que feras-tu quand tes créanciers te prendront au collet?

— Je prendrais un joli petit bâteau.... répondit Leoni en souriant.

— Bien, et tu iras à Trieste?

— Non, c'est trop près; à Palerme, je n'y ai pas encore été.

— Mais quand on arrive quelque part, dit le marquis, il faut faire figure dès les premiers jours.

— La Providence y pourvoira, répondit Leoni, c'est la mère des audacieux.

— Mais non pas celle des paresseux, dit Chalm, et je ne connais au monde personne qui le soit plus que toi. Que diable as-tu fait en Suisse avec ton infante pendant six mois?

— Silence là-dessus, répondit Leoni, je l'ai aimée, et je jetterai mon verre au nez de quiconque le trouvera plaisant.

— Leoni, tu bois trop, lui cria un autre parieur.

— Peut-être, répondit Leoni, mais j'ai dit ce que j'ai dit.

Le vicomte ne répondit pas à cette espèce de provocation, et le marquis se hâta de détourner la conversation.

— Mais pourquoi, diable! ne joues-tu pas? dit-il à Leoni.

— Ventre-dieu! je joue tous les jours pour vous obliger. Moi qui déteste le jeu, vous me rendrez stupide avec vos cartes et vos dés, et vos poches qui sont comme le tonneau des Danaïdes, et vos mains insatiables! Vous n'êtes que des sots, vous tous. Quand vous avez fait un coup, au lieu de vous reposer et de jouir de la vie en voluptueux, vous vous agitez jusqu'à ce que vous ayez gâté la chance.

— La chance, la chance! dit le marquis, on sait ce que c'est que la chance!

— Grand merci! dit Leoni, je ne veux plus le savoir; j'ai été trop bien étrillé à Paris. Quand je pense qu'il y a un homme, que Dieu veuille bien dans sa miséricorde donner à tous les diables!...

— Eh bien? dit le vicomte.

— Un homme, dit le marquis, dont il faudra que nous nous débarrassions à tout prix, si nous voulons retrouver la liberté sur la terre. Mais patience, nous sommes deux contre lui.

— Sois tranquille, dit Leoni, je n'ai pas tellement oublié la vieille coutume du pays, que je ne sache purger notre route de celui qui me gênera. Sans mon diable d'amour qui me tenait à la cervelle, j'avais beau jeu en Belgique.

— Toi? dit le marquis, tu n'as jamais opéré dans ce genre-là, et tu n'en auras jamais le courage.

— Le courage? s'écria Leoni, en se levant à demi avec des yeux étincelans.

— Pas d'extravagances, reprit le marquis, avec cet effroyable sang-froid qu'ils avaient tous : entendons-nous, tu as du courage pour tuer un ours ou un sanglier; mais pour tuer un homme, tu as trop d'idées sentimentales et philosophiques dans la tête.

— Cela se peut, répondit Leoni en se rasseyant, cependant je ne sais pas.

— Tu ne veux donc pas jouer à Palerme? dit le vicomte.

— Au diable le jeu! Si je pouvais me passionner pour quelque chose, pour la chasse, pour un cheval, pour une Calabroise olivâtre, j'irais l'été prochain m'enfermer dans les Abruzzes et passer encore quelques mois à vous oublier tous.

— Repassionne-toi pour Juliette, dit le vicomte avec ironie.

— Je ne me repassionnerai pas pour Juliette, répondit Leoni avec colère, mais je te donnerai un soufflet si tu prononces encore son nom.

— Il faut lui faire boire du thé, dit le vicomte. Il est ivre-mort.

— Allons, Leoni, s'écria le marquis en lui serrant le bras, tu nous traites horriblement ce soir, qu'as-tu donc? Ne sommes-nous plus tes amis? Doutes-tu de nous, parle?

— Non, je ne doute pas de vous, dit Leoni, vous m'avez rendu

autant que je vous ai pris. Je sais ce que vous valez tous; le bien et le mal, je juge tout cela sans préjugé et sans prévention.

— Ah! il ferait beau voir! dit le vicomte entre ses dents.

— Allons, du punch, du punch! crièrent les autres. Il n'y a plus de bonne humeur possible si nous n'achevons de griser Chalm et Leoni; ils en sont aux attaques de nerfs, mettons-les dans l'extase.

— Oui, mes amis, mes bons amis! cria Leoni, le punch, l'amitié! la vie, la belle vie! A bas les cartes, ce sont elles qui me rendent maussade; vive l'ivresse, vivent les femmes! vive la paresse, le tabac, la musique, l'argent! vivent les jeunes filles et les vieilles comtesses! vive le diable, vive l'amour! vive tout ce qui fait vivre! Tout est bon quand on est assez bien constitué pour profiter et jouir de tout.

Ils se levèrent tous en entonnant un chœur bachique; je m'enfuis, je montai l'escalier avec l'égarement d'une personne qui se croit poursuivie, et je tombai sans connaissance sur le parquet de ma chambre.

Le lendemain matin on me trouva étendue sur le tapis, roide et glacée comme par la mort; j'eus une fièvre cérébrale. Je crois que Leoni me donna des soins; il me sembla le voir souvent à mon chevet, mais je n'en pus conserver qu'une idée vague. Au bout de trois jours j'étais hors de danger. Leoni vint alors savoir de mes nouvelles de temps en temps, et passer une partie de l'après-midi avec moi. Il quittait le palais tous les soirs à six heures et ne rentrait que le lendemain matin, j'ai su cela plus tard.

De tout ce que j'avais entendu, je n'avais compris clairement qu'une chose qui était la cause de mon désespoir : c'est que Leoni ne m'aimait plus. Jusque-là je n'avais pas voulu le croire, quoique toute sa conduite dût me le faire comprendre. Je résolus de ne pas contribuer plus long-temps à sa ruine, et de ne pas abuser d'un reste de compassion et de générosité, qui lui prescrivait encore des égards envers moi. Je le fis appeler aussitôt que je me sentis la force de supporter cette entrevue, et je lui déclarai ce que je lui avais entendu dire de moi au milieu de l'orgie. Je gardai le silence sur tout le reste. Je ne voyais pas clair dans cette confusion d'infamies que ses amis m'avaient fait pressentir; je ne voulais pas comprendre cela. Je consentais à tout, à mon aban-

don, à mon désespoir et à ma mort. Je lui signifiai que j'étais décidée à partir dans huit jours, que je ne voulais rien accepter de lui désormais : j'avais gardé l'épingle de mon père; en la vendant, j'aurais bien au-delà de ce qu'il me fallait d'argent pour retourner à Bruxelles.

Le courage avec lequel je parlai, et que la fièvre aidait sans doute, frappa Leoni d'un coup inattendu. Il garda le silence et marcha avec agitation dans la chambre, puis des sanglots et des cris s'échappèrent de sa poitrine; il tomba suffoqué sur une chaise. Effrayée de l'état où je le voyais, je quittai comme malgré moi ma chaise longue et je m'approchai de lui avec sollicitude. Alors il me saisit dans ses bras, et me serrant avec frénésie : — Non, non! tu ne me quitteras pas, s'écria-t-il, jamais je n'y consentirai; si ta fierté bien juste et bien légitime ne se laisse pas fléchir, je me coucherai à tes pieds, en travers de cette porte, et je me tuerai si tu marches sur moi. Non, tu ne t'en iras pas, car je t'aime avec passion; tu es la seule femme au monde que j'aie pu respecter et admirer encore après l'avoir possédée six mois. Ce que j'ai dit est une sottise, une infamie, et un mensonge : tu ne sais pas, Juliette, oh! tu ne sais pas tous mes malheurs! tu ne sais pas à quoi me condamne une société d'hommes perdus, à quoi m'entraîne une ame de bronze, de feu, d'or et de boue, que j'ai reçue du ciel et de l'enfer réunis! Si tu ne veux plus m'aimer, je ne veux plus vivre. Que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas sacrifié, que n'ai-je pas souillé pour m'attacher à cette vie exécrable qu'ils m'ont faite! Quel démon moqueur s'est donc enfermé dans mon cerveau, pour que j'y trouve encore parfois de l'attrait, et pour que je brise, en m'y élançant, les liens les plus sacrés? Ah! il est temps d'en finir, je n'avais eu depuis que je suis au monde qu'une période vraiment belle, vraiment pure, celle où je t'ai possédée et adorée. Cela m'avait lavé de toutes mes iniquités, et j'aurais dû rester sous la neige dans le chalet; je serais mort en paix avec toi, avec Dieu, et avec moi-même, tandis que me voilà perdu à tes yeux et aux miens. Juliette, Juliette! grace, pardon! je sens mon ame se briser si tu m'abandonnes. Je suis encore jeune, je veux vivre, je veux être heureux, et je ne le serai jamais qu'avec toi. Vas-tu me punir de mort pour un blasphème échappé à l'ivresse? Y crois-

tu, y peux-tu croire? Oh! que je souffre! Que j'ai souffert depuis quinze jours! J'ai des secrets qui me brûlent les entrailles; si je pouvais te les dire, mais tu ne pourrais jamais les entendre jusqu'au bout...

— Je les sais, lui dis-je, et si tu m'aimais, je serais insensible à tout le reste...

— Tu les sais! s'écria-t-il d'un air égaré, tu les sais! Que sais-tu?

— Je sais que vous êtes ruiné, que ce palais n'est point à vous, que vous avez mangé en quatre mois une somme immense; je sais que vous êtes habitué à cette existence aventureuse et à ces désordres; j'ignore comment vous défaites si vite et comment vous rétablissez votre fortune ainsi; je pense que le jeu est votre perte et votre ressource; je crois que vous avez autour de vous une société funeste, et que vous luttez contre d'affreux conseils; je crois que vous êtes au bord d'un abîme, mais que vous pouvez encore le fuir.

— Eh bien! oui, tout cela est vrai, s'écria-t-il, tu sais tout! et tu me le pardonnerais?

— Si je n'avais perdu votre amour, lui dis-je, je croirais n'avoir rien perdu en quittant ce palais, ce faste et ce monde qui me sont odieux. Quelque pauvres que nous fussions, nous pourrions toujours vivre comme nous avons fait dans notre chalet, soit là, soit ailleurs, si vous êtes las de la Suisse. Si vous m'aimiez encore, vous ne seriez pas perdu, car vous ne penseriez ni au jeu, ni à l'intempérance, ni à aucune des passions que vous avez célébrées dans un toast diabolique; si vous m'aimiez, nous paierions avec ce qui vous reste ce que vous pouvez devoir, et nous irions nous ensevelir et nous aimer dans quelque retraite, où j'oublierais vite ce que je viens d'apprendre, où je ne vous le rappellerais jamais, où je ne pourrais pas en souffrir.... Si vous m'aimiez!...

— Oh! je t'aime, je t'aime, s'écria-t-il, partons! Sauvons-nous, sauve-moi! Sois ma bienfaitrice, mon ange, comme tu l'as toujours été. Viens, pardonne-moi.

Il se jeta à mes pieds, et tout ce que la passion la plus fervente peut dicter, il me le dit avec tant de chaleur que j'y crus,... et que

j'y croirai toujours. Leoni me trompait, m'avilissait, et m'aimait en même temps.

— Ecoute, me dit-il, quand nous fûmes réconciliés, demain je ferme la maison à tous mes commensaux, et je pars pour Milan, où j'ai à toucher encore une somme assez forte qui m'est due. Pendant ce temps, soigne-toi bien, rétablis ta santé, mets en ordre toutes les requêtes de nos créanciers, et fais les apprêts de notre départ. Dans huit jours, dans quinze au plus, je reviendrai payer nos dettes et te chercher pour aller vivre avec toi, où tu voudras, pour toujours.

Je crus à tout, je consentis à tout; il partit, et la maison fut fermée. Je n'attendis pas que je fusse entièrement guérie pour m'occuper de remettre tout en ordre et de réviser les mémoires des fournisseurs. J'espérais que Leoni m'écrirait dès son arrivée à Milan, comme il me l'avait promis; il fut plus de huit jours sans me donner de ses nouvelles. Il m'annonça enfin qu'il était sûr de toucher beaucoup plus d'argent que nous n'en devions, mais qu'il serait obligé de rester vingt jours absent, au lieu de quinze. Je me résignai. Au bout de vingt jours, une nouvelle lettre m'annonça qu'il était forcé d'attendre ses rentrées jusqu'à la fin du mois. Je tombai dans le découragement. Seule dans ce grand palais, où, pour échapper aux insolentes visites des compagnons de Leoni, j'étais obligée de me cacher, de baisser les stores de ma fenêtre, et de soutenir une espèce de siége, dévorée d'inquiétude, malade et faible, livrée aux plus noires réflexions et à tous les remords que l'aiguillon du malheur réveille, je fus plusieurs fois tentée de mettre fin à ma déplorable vie.

Mais je n'étais pas au bout de mes souffrances. Un matin que je croyais être seule dans le grand salon, et que je tenais un livre ouvert sur mes genoux sans songer à le regarder, j'entendis du bruit auprès de moi, et sortant de ma léthargie, je vis la détestable figure du vicomte de Chalm. Je fis un cri, et j'allais le chasser, lorsqu'il se confondit en excuses d'un air à la fois respectueux et railleur, auquel je ne sus que répondre. Il me dit qu'il avait forcé ma porte sur l'autorisation d'une lettre de Leoni, qui l'avait spécialement chargé de venir s'informer de ma santé et de lui en donner des nouvelles. Je ne crus point à ce prétexte, et j'allais le lui dire:

mais, sans m'en laisser le temps, il se mit à parler lui-même avec un sang-froid si impudent, qu'à moins d'appeler mes gens, il m'eût été impossible de le mettre à la porte. Il était décidé à ne rien comprendre. — Je vois, madame, me dit-il d'un air d'intérêt hypocrite, que vous êtes informée de la situation fâcheuse où se trouve le baron. Soyez sûre que mes faibles ressources sont à sa disposition ; c'est malheureusement bien peu de chose pour contenter la prodigalité d'un caractère si magnifique. Ce qui me console, c'est qu'il est courageux, entreprenant, ingénieux. Il a refait plusieurs fois sa fortune ; il la relèvera encore. Mais vous aurez à souffrir, vous, madame, si jeune, si délicate, et si digne d'un meilleur sort ! C'est pour vous que je m'afflige profondément des folies de Leoni et de toutes celles qu'il va encore commettre avant de trouver des ressources. La misère est une horrible chose à votre âge, et quand on a toujours vécu dans le luxe.....

Je l'interrompis brusquement, car je crus voir où il voulait en venir avec son injurieuse compassion. Je ne comprenais pas encore toute la bassesse de ce personnage.

Devinant ma méfiance, il s'empressa de la combattre. Il me fit entendre, avec toute la politesse de son langage subtil et froid, qu'il se jugeait trop vieux et trop peu riche pour m'offrir son appui, mais qu'un jeune lord immensément riche, qui m'avait été présenté par lui et qui m'avait fait quelques visites, lui avait confié l'honorable message de me tenter par des promesses magnifiques. Je n'eus pas la force de répondre à cet affront ; j'étais si faible et si abattue, que je me mis à pleurer sans rien dire. L'infâme Chalm crut que j'étais ébranlée, et, pour me décider entièrement, il me déclara que Leoni ne reviendrait point à Venise, qu'il était enchaîné aux pieds de la princesse Zagarolo, et qu'il lui avait donné plein pouvoir de traiter cette affaire avec moi.

L'indignation me rendit enfin la présence d'esprit dont j'avais besoin pour accabler cet homme de mépris et de confusion. Mais il fut bientôt remis de son trouble. — Je vois, madame, me dit-il, que votre jeunesse et votre candeur ont été cruellement abusées, et je ne saurais vous rendre haine pour haine, car vous me méconnaissez et vous m'accusez ; moi, je vous connais et vous estime. J'aurai, pour entendre vos reproches et vos injures, tout le

stoïcisme dont le véritable dévouement doit savoir s'armer, et je vous dirai dans quel abîme vous êtes tombée, et de quelle abjection je veux vous retirer.

Il prononça ces mots avec tant de force et de calme, que mon crédule caractère en fut comme subjugué. Un instant, je pensai que dans le trouble de mes malheurs j'avais peut-être méconnu un homme sincère. Fascinée par l'impudente sérénité de son visage, j'oubliai les dégoûtantes paroles que je lui avais entendu prononcer, et je lui laissai le temps de parler. Il vit qu'il fallait profiter de ce moment d'incertitude et de faiblesse, et se hâta de me donner sur Leoni des renseignemens d'une odieuse vérité.

— J'admire, dit-il, comment votre cœur facile et confiant a pu s'attacher si long-temps à un caractère semblable. Il est vrai que la nature l'a doté de séductions irrésistibles, et qu'il a une habileté extraordinaire pour cacher ses turpitudes et pour prendre les dehors de la loyauté. Toutes les villes de l'Europe le connaissent pour un roué charmant. Quelques personnes seulement, en Italie, savent qu'il est capable de toutes les scélératesses pour satisfaire ses fantaisies innombrables. Aujourd'hui vous le verrez se modeler sur le type de Lovelace, demain sur celui du Pastor Fido. Comme il est un peu poète, il est capable de recevoir toutes les impressions, de comprendre et de singer toutes les vertus, de prendre et de jouer tous les rôles. Il croit sentir tout ce qu'il imite, et quelquefois il s'identifie tellement avec le personnage qu'il a choisi, qu'il en ressent les passions et en saisit la grandeur. Mais comme le fonds de son ame est vil et corrompu, comme il n'y a en lui qu'affectation et caprice, le vice se réveille tout à coup dans son sang, l'ennui de son hypocrisie le jette dans des habitudes entièrement contraires à celles qui semblaient lui être naturelles. Ceux qui ne l'ont vu que sous une de ses faces mensongères s'étonnent et le croient devenu fou; ceux qui savent que son caractère est de n'en avoir aucun de vrai sourient et attendent paisiblement quelque nouvelle invention. —

Quoique ce portrait horrible me révoltât au point de me suffoquer, il me semblait y voir briller des traits d'une lumière accablante. J'étais atterée, mes nerfs se contractaient. Je regardais Chalm d'un air effaré; il s'applaudit de sa puissance et continua.

— Ce caractère vous étonne; si vous aviez plus d'expérience, ma chère dame, vous sauriez qu'il est fort répandu dans le monde. Pour l'avoir à un certain degré, il faut une certaine supériorité d'intelligence, et si beaucoup de sots s'en abstiennent, c'est qu'ils sont incapables de le soutenir. Vous verrez presque toujours un homme médiocre et vain se renfermer dans une manière d'être obstinée, qu'il prendra pour une spécialité, et qui le consolera des succès d'autrui. Il s'avouera moins brillant, mais il se déclarera plus solide et plus utile. La terre n'est peuplée que d'imbéciles insupportables ou de fous nuisibles. Tout bien considéré, j'aime encore mieux les derniers; j'ai assez de prudence pour m'en préserver, et assez de tolérance pour m'en amuser. Mieux vaut rire avec un malicieux bouffon que bâiller avec un bonhomme ennuyeux. C'est pourquoi vous m'avez vu dans l'intimité d'un homme que je n'aime ni n'estime. D'ailleurs j'étais attiré ici par vos manières affables, par votre angélique douceur; je me sentais pour vous une amitié paternelle. Le jeune lord Edwards, qui vous avait vue de sa fenêtre passer des heures entières immobile et rêveuse à votre balcon, m'avait pris pour confident de la passion violente qu'il a conçue pour vous. Je l'avais présenté ici, désirant franchement et ardemment que vous ne restassiez pas plus long-temps dans la position douloureuse et humiliante où l'abandon de Leoni vous laissait; je savais que lord Edwards avait une ame digne de la vôtre, et qu'il vous ferait une existence heureuse et honorable.... Je viens aujourd'hui renouveler mes efforts et vous révéler son amour, que vous n'avez pas voulu comprendre....

Je mordais mon mouchoir de colère; mais, dévorée par une idée fixe, je me levai et je lui dis avec force :

— Vous prétendez que Leoni vous autorise à me faire ces infâmes propositions, prouvez-le-moi; oui, monsieur, prouvez-le! — Et je lui secouai le bras convulsivement.

— Parbleu! ma chère petite, me répondit ce misérable avec son impassibilité odieuse, c'est bien facile à prouver, mais comment ne vous l'expliquez-vous pas à vous-même! Leoni ne vous aime plus; il a une autre maîtresse.

— Prouvez-le! répétai-je avec exaspération.

— Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, dit-il. Leoni a grand besoin

d'argent, et il y a des femmes d'un certain âge dont la protection peut être avantageuse.

— Prouvez-moi tout ce que vous dites, m'écriai-je, ou je vous chasse à l'instant.

— Fort bien, répondit-il sans se déconcerter, mais faisons un accord. Si j'ai menti, je sortirai d'ici pour n'y jamais remettre les pieds; si j'ai dit vrai en affirmant que Leoni m'autorise à vous parler de lord Edwards, vous me permettrez de revenir ce soir avec ce dernier.

En parlant ainsi, il tira de sa poche une lettre sur l'adresse de laquelle je reconnus l'écriture de Leoni.

— Oui! m'écriai-je, emportée par un invincible désir de connaître mon sort, oui, je le promets!

Le marquis déplia lentement la lettre et me la présenta. Je lus :

« Mon cher vicomte, quoique tu me causes souvent des accès de colère où je t'écraserais volontiers, je crois que tu as vraiment de l'amitié pour moi, et que tes offres de service sont sincères. Je n'en profiterai pourtant pas. J'ai mieux que cela, et mes affaires reprennent un train magnifique. La seule chose qui m'embarrasse et qui m'épouvante, c'est Juliette. Tu as raison. Au premier jour elle va faire avorter mes projets. Mais que faire? J'ai pour elle le plus sot et le plus invincible attachement. Son désespoir m'ôte toutes mes forces. Je ne puis la voir pleurer sans être à ses pieds..... Tu crois qu'elle se laisserait corrompre? Non, tu ne la connais pas, jamais elle ne se laissera vaincre par la cupidité. Mais le dépit, dis-tu? Oui, cela est plus vraisemblable. Quelle est la femme qui ne fasse par colère ce qu'elle ne ferait pas par amour? Juliette est fière, j'en ai acquis la certitude dans ces derniers temps. Si tu lui dis un peu de mal de moi, si tu lui fais entendre que je suis infidèle... peut-être! Mais, mon Dieu! je ne puis y penser sans que mon ame se déchire... Essaie; si elle succombe, je la mépriserai et je l'oublierai. Si elle résiste... ma foi, nous verrons. Quel que soit le résultat de tes efforts, j'aurai un grand désastre à craindre, ou une grande peine de cœur à supporter. »

— Maintenant, dit le marquis, quand j'eus fini, je vais chercher lord Edwards.

Je cachai ma tête dans mes mains, et je restai long-temps imme-

bile et muette. Puis tout à coup je cachai cet exécrable billet dans mon sein, et je sonnai avec violence. — Que ma femme de chambre fasse en cinq minutes un porte-manteau, dis-je au laquais, et que Beppo amène la gondole.

— Que voulez-vous faire, ma chère enfant? me dit le vicomte étonné; où voulez-vous aller?

— Chez lord Edwards apparemment! lui dis-je avec une ironie amère dont il ne comprit pas le sens. Allez l'avertir, repris-je, dites-lui que vous avez gagné votre salaire, et que je vole vers lui.

Il commença à comprendre que je le raillais avec fureur. Il s'arrêta irrésolu. Je sortis du salon sans dire un mot de plus, et j'allai mettre un habit de voyage. Je descendis, suivie de ma femme de chambre portant le paquet. Au moment de passer dans la gondole, je sentis une main agitée qui me retenait par mon manteau. Je me retournai. Je vis Chalm troublé et effrayé. — Où donc allez-vous? me dit-il d'une voix altérée. — Je triomphais d'avoir enfin troublé son sang-froid de scélérat. — Je vais à Milan, lui dis-je, et je vous fais perdre les deux ou trois cents sequins que lord Edwards vous avait promis.

— Un instant, dit le vicomte furieux, rendez-moi la lettre, ou vous ne partirez pas.

— Beppo! m'écriai-je avec l'exaspération de la colère et de la peur, en m'élançant vers le gondolier, délivre-moi de ce ruffian qui me casse le bras.

Tous les domestiques de Leoni me trouvaient douce et m'étaient dévoués. Beppo, silencieux et résolu, me saisit par la taille et m'enleva de l'escalier. En même temps il donna un coup de pied à la dernière marche, et la gondole s'éloigna au moment où il m'y déposait avec une adresse et une force extraordinaires. Chalm faillit être entraîné et tomber dans le canal. Il disparut en me lançant un regard qui était le serment d'une haine éternelle et d'une vengeance implacable.

GEORGE SAND.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DU

DERNIER LIVRE

DE M. V. HUGO.

(Littérature et Philosophie mêlées.)

Il y a dans les nouveaux volumes de M. Hugo trois parties bien distinctes et qui méritent une égale attention, mais non pas une louange égale : l'une, générale, théorique, qui traite du style et du caractère de l'art sous ses formes diverses, c'est la préface; la seconde se compose d'essais littéraires sur quelques noms illustres; la troisième enfin présente un ensemble de pensées détachées, écloses et recueillies dans l'espace de huit mois, dont la plupart se rapportent aux événemens accomplis en France depuis le mois d'août 1850 jusqu'au mois d'avril 1851. Il convient, je crois, pour estimer la valeur générale du livre, d'examiner séparément chacune de ces trois parties.

La préface est, à mon avis, un des morceaux les plus remarquables que M. Hugo ait écrits depuis la préface de *Cromwell*, qui

souleva, il y a sept ans, une polémique si vive, si agile et si acharnée. Quelques-unes des questions traitées par l'auteur en 1827 sont revenues sous sa plume en 1834. Plusieurs se sont rétrecies en se spécialisant; d'autres, au contraire, se sont élargies et renouvelées; mais, pareilles ou diverses, ces questions pouvaient prétendre légitimement à l'intérêt et à la curiosité, car la position littéraire de l'auteur n'est plus la même aujourd'hui qu'en 1827. Alors, on s'en souvient, il marchait hardiment à la conquête d'un monde encore inconnu. Il avait, pour se soutenir et s'animer, l'espérance fervente de quelques amis qui sympathisaient avec ses ambitions, et l'inimitié vigilante de ceux qui voulaient garrotter la langue et la poésie dans l'imitation du passé. Aujourd'hui tout a changé de face. La polémique s'est ralentie; les inimitiés sont apaisées. Celui qui appelait à la conquête ses disciples dévoués a pris en lui-même une confiance plus entière et plus sereine. Ce qu'il voulait, il l'a conquis; il a touché la terre inconnue; il a réalisé, sous des formes choisies et rêvées depuis long-temps, chacune de ses pensées; il n'en est plus à dire qu'un art nouveau est possible en France; cet art, il l'a personnifié dans des œuvres nombreuses; il a jeté sa volonté dans tous les moules; il a écrit sa fantaisie sur la pierre et le marbre; il est donc naturel que sa pensée ait changé de style en changeant de puissance, et que la parole du novateur ait pris avec les années le ton du commandement et presque de la dictature. J'ai dit ailleurs ce que signifient et ce que peuvent durer les royautés dans l'art; je n'ai pas à y revenir. Je me bornerai à extraire de la nouvelle préface de M. Hugo ce qui m'a paru le plus digne d'attention et de critique.

Il y a dans ce morceau des vues ingénieuses et très habilement présentées sur l'histoire de la langue française dans les trois derniers siècles. Si l'on peut blâmer dans ce fragment de philologie l'exubérance fastueuse des images, il faut reconnaître en même temps que les métamorphoses de la langue sont décrites avec une précision frappante et quelquefois caractérisées très heureusement. Pourtant il y aurait à faire plus d'une chicane sur l'exactitude rigoureuse des faits; ainsi, par exemple, c'est à tort que l'auteur oppose l'idiome de Pascal à l'idiome de Rabelais. Rabelais n'écrivait pas la langue de son temps; Rabelais est à Montaigne ce que Spen-

ser est à Shakspeare, ce que Paul Courrier est à Benjamin Constant; Rabelais s'était fait une langue à son usage qui ne relevait guère que de sa prodigieuse érudition et de son inépuisable fantaisie. Ce serait mal connaître l'histoire littéraire du XVIe siècle que de chercher ailleurs que dans les joyeuses inventions du curé de Meudon les racines et les étymologies de Pantagruel et de Gargantua.

Chemin faisant, il arrive à M. Hugo d'emprunter des images et des similitudes à toutes les formes de l'art, à tous les ordres de la science. Je ne blâme pas cette manière d'agrandir la pensée en la métamorphosant; non. Réalisée dans de certaines limites, cette méthode a des avantages incontestables. Tant qu'elle ne franchit pas le domaine des idées générales, elle peut être d'un utile secours. Lorsqu'elle touche aux parties intimes et techniques d'un art ou d'une science, elle a deux écueils à éviter : si l'écrivain possède une science vraie et profonde, il peut obscurcir sa pensée par les caprices de son érudition au lieu de l'éclairer. S'il n'a pas un savoir encyclopédique, il risque de faire des comparaisons fausses. Ce danger très sérieux, M. Hugo ne l'a pas évité. Il compare le style frelaté au vin de Champagne de cabaret, et pour donner à cette similitude un caractère plus frappant et plus net, il essaie d'expliquer la fabrication du vin frelaté. Comme les connaissances chimiques sont aujourd'hui populaires parmi la jeunesse, il ne fallait pas parler légèrement d'une chose aussi facile à vérifier; il fallait y regarder à deux fois avant de dire que l'acide tartrique et le bicarbonate de soude mêlés au premier vin venu donnent du vin de Champagne. Il n'y a pas un commis voyageur qui ne sache très bien que ce mélange donne de la limonade gazeuse. Il n'y a certes aucun mérite à connaître ces détails, mais il y aurait quelque mérite à n'en pas parler quand on les ignore. C'est une chicane secondaire, je le veux bien. Mais cette chicane, en se multipliant dans plusieurs ordres de science, acquiert une valeur fâcheuse. Or, celle que je fais ici n'est pas la seule que je pourrais faire.

Je dois aussi reprocher à M. Hugo d'avoir parlé des variations et des transformations de la langue, sans essayer d'interpréter de siècle en siècle les révolutions de l'idiome par les révolutions nationales. Si l'on excepte ce qu'il dit de l'époque de la renaissance,

il a presque l'air d'envisager la langue comme une chose qui peut exister par elle-même. Ses réflexions, trop exclusivement littéraires, gagneraient beaucoup en s'aidant de l'histoire.

Et puis il se présente une critique plus grave. L'auteur ne semble pas connaître bien précisément quel était l'état de notre langue avant la renaissance. Je veux bien que la prise de Constantinople ait multiplié dans l'idiome français les vocables homériques et virgiliens; je veux bien que le génie byzantin ait fait invasion dans nos lettres en traversant l'Italie; à la bonne heure, ceci est dans le vrai. Mais avant François Ier les vocables virgiliens abondaient déjà dans notre idiome; nous n'avions pas attendu l'érudition des Lascaris et des Politien pour emprunter à la littérature latine des étymologies sans nombre et la plupart des lois de notre syntaxe. Quant à la partie celtique, on sait qu'elle a joué, dans la formation de notre langue, un rôle très inférieur à celui des idiomes teutoniques. Si les philologues ne l'avaient pas démontré, l'histoire le prouverait surabondamment comme une nécessité, et la besogne du grammairien serait facile après celle de l'annaliste.

J'abandonne volontiers cette discussion minutieuse, mais pourtant indispensable, pour aborder un terrain où M. Hugo est plus à l'aise. Il n'y a ni honneur ni plaisir à éplucher ces détails d'érudition, à signaler des erreurs qu'une lecture de quelques semaines suffit à découvrir. Les livres enseignent ce qu'ils savent : il n'y a donc pas lieu à se glorifier d'y avoir appris quelque chose. J'arrive à la partie importante de la préface de M. Hugo, à sa théorie de la poésie dramatique. Si j'ai bien compris sa pensée, si j'ai pénétré le secret de ses intentions, il ne voit dans le drame tel qu'il le conçoit qu'une perpétuelle moralité, résultant d'une perpétuelle antithèse. Je ne crois pas qu'il ait raison, mais je lui sais bon gré d'avoir formulé nettement la poétique qu'il a réalisée depuis sept ans. Je le remercie de nous avoir expliqué dans une théorie précise ce qu'il nous avait montré au théâtre; je le remercie de nous avoir dit pourquoi Cromwell, Charles-Quint, Richelieu, François Ier, Lucrèce Borgia et Marie Tudor ressemblent si peu à l'histoire dans les poèmes qu'il a baptisés de leurs noms. Jusqu'ici il y avait quelque chose d'embarrassant à concilier ces tragédies si peu historiques avec les théories publiées en 1827 par M. Hugo.

Après avoir blâmé si sévèrement les silhouettes de Bossuet, l'auteur devait s'attendre à être jugé sans indulgence. Aussi n'a-t-il pas dû s'étonner des remontrances de la critique; c'était justice et bonne foi de confronter d'année en année le poète avec le législateur; c'était justice de dire à celui qui avait blâmé les timidités de Racine et les travestissemens philosophiques de Voltaire : Vous n'avez pas plus qu'eux la vérité relative, et souvent vous avez de moins la vérité absolue.

Modifier les types tragiques de Sophocle et d'Euripide, altérer pour les plaisirs de Trianon le caractère d'Iphigénie et d'Oreste, mettre dans la bouche d'un Arabe du VIIe siècle les pensées de d'Alembert et d'Helvétius, était-ce donc une faute plus grande que de choisir dans la chronique européenne des noms gravés en traits ineffaçables et profonds pour les démonétiser au théâtre? Les âges héroïques de la Grèce n'offrent-ils pas à la fantaisie du poète une carrière plus large et plus libre que les générations auxquelles nous touchons de si près? Et s'il est vrai, comme je ne veux pas le nier, que Voltaire, en faisant de la poésie un organe assidu de ses pensées philosophiques, ait méconnu une des lois primordiales de l'imagination, celle qui lui commande de se suffire à elle-même, n'est-il pas également vrai que M. Hugo n'est pas moins coupable que Voltaire lorsqu'il fait d'Olivier Cromwell un bouffon fanatique, de Charles-Quint un coureur d'aventures, de Richelieu un tigre altéré de sang, de François Ier un héros de taverne, de la fille d'Alexandre VI une mère pieuse et dévouée, et enfin de Marie, fille de Henri VIII, austère et bigote personne, une libertine effrontée? Il ne faut pas avoir usé ses yeux dans de longues veilles pour connaître le sens et la valeur de ces noms. Il ne faut pas l'érudition patiente de Sismondi ou de Heeren pour savoir que Charles-Quint a été de bonne heure grave et rusé, et qu'il a pu tout au plus faire de la débauche une distraction de quelques heures; mais qu'il n'était pas homme à oublier l'empire, fût-ce même une seule nuit, pour les yeux de la femme la plus belle. S'il est arrivé à Cromwell de jouer les têtes-rondes avec son jargon biblique, ce n'est là tout au plus qu'un épisode de la grande épopée à laquelle il a mis la main, et je doute fort qu'il ait eu le temps d'imposer aux cavaliers conjurés contre lui de burlesques mariages qui seraient à leur

place dans *Scarron*. Sans doute l'amant de la belle Diane a quelquefois montré dans le cours de ses aventures une brutalité révoltante; mais à Chambord et à Fontainebleau le vice n'était-il pas élégant et parfumé? Le cardinal-ministre, qui gouvernait Louis XIII pour régner sur la France, n'a jamais plié le genou devant les têtes les plus hautes; toutes les fois qu'il a vu sa puissance en péril, il a traité les couronnes de perles et les couronnes à fleuron comme Tarquin les fleurs de sa villa. Mais, on le sait, Richelieu n'aimait pas le sang pour le voir couler; les hommes qui lui faisaient obstacle n'étaient à ses yeux que des chiffres importuns qu'il rayait d'un trait de plume. Pour lui, une tête sur l'échafaud, c'était un nom effacé de la liste. Il y a loin du Richelieu de l'histoire au Richelieu de M. Hugo. Il n'est pas absolument impossible que la fille d'Alexandre VI ait rougi de ses déportemens, et qu'une fois en sa vie elle se soit livrée à un élan généreux; mais cet accident, s'il était constaté, serait tout au plus une anecdote exceptionnelle dans la biographie de cette nouvelle Messaline, et la poésie qui s'adresse aux masses ne doit pas choisir les exceptions. Pareillement je ne voudrais pas affirmer qu'il ne s'est pas rencontré parmi les libellistes protestans une plume assez menteuse pour accuser Marie Tudor d'impudicité; mais l'histoire tout entière de son règne est là pour témoigner contre cette accusation. Nous avons de ce bourreau catholique des lettres nombreuses adressées à Philippe II, qui respirent la jalousie la plus désordonnée. Nous avons des négociations entamées avec les marchands de Bruxelles et de Liége pour des prêts usuraires destinés au roi d'Espagne. Est-il probable qu'une femme qui ne reculait devant aucun sacrifice pour ramener son époux, ait peuplé sa cour de favoris et d'aventuriers dissolus? Marie n'a eu qu'une pensée, le rétablissement du culte catholique, et sous son règne la hache n'est jamais tombée que pour imposer silence aux consciences rebelles.

Depuis que M. Hugo a voulu mettre l'histoire au théâtre, il semble s'être imposé la tâche de mettre le théâtre hors de l'histoire. Depuis qu'il a choisi parmi les noms célèbres de nos annales le baptême de ses fantaisies, il n'a jamais tenu compte de la réalité pour la poétiser; mais il a créé volontairement des types indépendans de la réalité pour leur imposer ensuite des noms choisis au

hasard dans l'histoire. C'est-à-dire que M. Hugo fait, au nom de son caprice, ce que Voltaire faisait au nom de la polémique philosophique.

Cette singularité pouvait paraître inexplicable avant la nouvelle préface que nous avons sous les yeux ; mais aujourd'hui le problème se résout en se posant. Il n'y a pas lieu de s'étonner si M. Hugo viole obstinément les données les plus évidentes de l'histoire après les aveux qu'il a pris soin de nous faire. Puisqu'il ramène toutes les lois de la poésie dramatique à l'antithèse morale, comme il avait précédemment ramené toutes les lois du style à l'antithèse des images, ce n'est pas merveille si l'histoire le gêne et s'il la rudoie pour élargir son chemin. Sans nul doute le contraste des caractères est une source féconde d'émotions et de beautés ; sans nul doute la cagoule à côté du masque peut être quelquefois d'un effet terrible; mais il y a dans l'histoire et dans l'humanité autre chose que des contrastes ; il y a les ressorts secrets des événemens et le jeu mystérieux des passions. Vouloir fonder la moralité poétique sur les contrastes, c'est s'imposer d'emblée la nécessité de violer l'histoire toutes les fois que les contrastes ne s'y rencontrent pas, de violer la science de l'ame humaine toutes les fois que les passions s'y développent sans se heurter. A ce compte l'histoire et la philosophie ne sont plus pour le poète que des mots vides et sans valeur; à ce compte, une fois la loi trouvée pour dramatiser la fantaisie, les livres et les hommes ne servent plus de rien; il est inutile d'avoir étudié, inutile d'avoir vécu. Fouiller au fond de sa conscience pour y remuer les cendres des passions, feuilleter la mémoire de ses amis pour y lire le secret de leurs rides prématurées, c'est une tâche superflue; essayer dans le commerce familier des penseurs et des hommes d'état de pénétrer le mécanisme des révolutions, c'est une tentative sans profit pour la poésie.

Et quand le poète a rayé de ses méditations les livres et les hommes, que lui reste-t-il donc pour agir sur nous? Il lui reste un style éblouissant d'images et de broderies, une parole harmonieuse et sonore qui amuse l'oreille sans chercher le chemin de l'ame ; il lui reste le monde visible pour distraire les yeux pendant une soirée : mais ce monde est borné, ce monde de pourpre et de moire s'use bien vite sous la main du poète. Aussi voyez quelle monotonie dans ces spectacles, qui voudraient être si varies! A Aix-la-Cha-

pelle, à Ferrare, à Londres, nous retrouvons des impressions pareilles, malgré la diversité des lieux et des costumes.

Jusqu'à présent nous avions le droit de gourmander les poèmes de M. Hugo au nom de ses théories; aujourd'hui ses théories nouvelles réclament en faveur de ses œuvres une complète amnistie. Ce qu'il a fait, il le voulait, il savait qu'il le voulait; on peut blâmer sans injustice l'œuvre et la pensée, mais il n'y a plus place pour le reproche d'inconséquence.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'interpréter autrement la nouvelle préface de M. Hugo; si les mots n'ont pas perdu leur sens et leur valeur habituelle, cette préface signifie ce que j'y vois et ne signifie pas autre chose. Sous la pompe et la splendeur des métaphores, j'entrevois le constant et fidèle amour de l'antithèse. Ce culte fervent pour l'opposition de la vertu de l'ame et de la hideur du corps se retrouve inscrit à chaque page en traits éclatans; nous avons le moule dans lequel l'artiste a coulé ses statues; nous savons pourquoi les proportions de ses héros contrarient si obstinément la réalité historique et la vérité humaine.

Ce que M. Hugo dit de Voltaire, de Lamennais et de Byron, porte la date de 1823 et de 1824; l'auteur avait donc à cette époque vingt-un et vingt-deux ans. On ne peut, sans injustice, contester l'éclat et l'abondance du style dans ces trois morceaux. Certes, parmi les hommes de cet âge, il y en a peu qui possèdent aussi bien les secrets de la langue; il y en a peu qui rencontrent, en traduisant leurs pensées, des images aussi riches, aussi nettes, aussi précises, aussi dociles au mouvement intérieur des idées. Si l'auteur, au lieu d'employer son talent à écrire sur des sujets aussi spéciaux, aussi différens entre eux, se fût borné à traiter des sujets de pure fantaisie, ou bien à raconter des impressions personnelles et presque biographiques, je n'aurais que de l'admiration pour cette précocité littéraire. Mais, à l'exception de Voltaire, que tout le monde croit connaître et que si peu ont sérieusement étudié, les thèmes développés par le critique exigeaient des connaissances que l'inspiration ne peut jamais suppléer. Ces connaissances, je le sais, sont rares parmi les hommes de vingt-un ans, et je ne m'étonne pas que M. Hugo, dans sa vie laborieuse et active, n'ait

pas pris le temps de les acquérir. Seulement je regrette qu'il ait pu croire un instant, même à ses débuts littéraires, que le génie poétique n'a pas besoin d'études pour parler des choses et des hommes qu'il ignore.

Ce que le poète a écrit sur Voltaire se retrouve partout; c'est une amplification de rhétorique qui ne méritait pas les honneurs de la réimpression. Les remarques littéraires, en ce qui concerne le théâtre, ne manquent pas de justesse; mais toute la partie historique et philosophique est vague, commune, insuffisante, et ne témoigne pas d'une réflexion assez mûre et assez lente. Quant à la partie politique, ce n'est qu'une déclamation de séminaire, réfutée surabondamment par l'étude de l'histoire : il n'y a plus aujourd'hui que les nourrices et les curés de campagne qui attribuent la révolution française à l'auteur de *Candide*. Comme l'a dit fort spirituellement M. de Barante, il y a quelqu'un en France qui a plus d'esprit que Voltaire; c'est tout le monde. Ce n'est pas avec un pamphlet qu'on renverse une monarchie de quatorze siècles; Voltaire n'a fait que populariser sous une forme vive et habile les idées générales qui dominaient son temps. Mais, tout en tenant compte de la prodigieuse influence qu'il a exercée sur son siècle, il ne faut pas oublier les premiers actes du drame historique à l'achèvement duquel il a si puissamment contribué. Fénélon, blâmant la monarchie de Louis XIV sous le voile ingénieux de la fiction érudite, n'était pas moins hardi pour son temps que Voltaire pour le sien. Passerat et d'Aubigné avaient précédé Fénelon et Voltaire dans la satire politique. L'auteur de *Candide* a beaucoup fait sans doute, mais sans le secours de ses devanciers, sa main toute puissante n'aurait pas ébranlé les murs de la Bastille. De Louis XI au duc de Guise, de la Ligue à Richelieu, de Richelieu à la Fronde, et de la Fronde aux états-généraux, la progression est logique, irrésistible; Voltaire concluait sur les prémisses posées trois siècles avant lui. Cette remarque est toute simple, et ne vaut pas la peine qu'on y insiste. Je ne dis pas qu'elle se présente naturellement aux portes du collége; mais il ne faut pas généraliser l'histoire avant de l'avoir étudiée, et je n'aurais pas songé à blâmer le jeune écrivain de s'en tenir à la critique littéraire, puisqu'il ne pouvait embrasser d'un regard l'horizon entier de la question.

Le beau livre de l'abbé de Lamennais s'arrangeait plus mal encore que le génie de Voltaire des idées vagues et superficielles qui s'entassent trop souvent dans les jeunes têtes sans les remplir. Quelques centaines de phrases harmonieuses et bien faites sur la beauté de la religion chrétienne et l'incrédulité de la société française étaient loin à coup sûr de suffire à un pareil sujet. Il y a dans l'esprit éminent de Lamennais une érudition agile et militante qui ne se laisse pas pénétrer dans une lecture de quelques heures. Ce digne successeur de Bossuet, nourri assidûment de la lecture des pères et des philosophes profanes, et qui rappelle par plusieurs côtés la chaleur et l'éloquence de Jean-Jacques, est avant tout un des plus habiles dialecticiens qui se soient jamais rencontrés dans l'histoire de l'église. On le sait, le magnifique traité *de l'Indifférence* ne prétend pas seulement à la valeur littéraire et à l'interprétation de l'Évangile; il ne va pas à moins qu'à saper les fondemens de la méthode cartésienne, sur laquelle repose l'édifice entier de la philosophie moderne. Sans la théorie singulière et hardie de *la certitude et de l'autorité*, le livre de Lamennais ne serait qu'une éloquente déclamation. On peut sans doute, et des plumes habiles l'ont déjà fait, réfuter en plusieurs parties le logicien catholique, mais au moins faut-il tenir compte de ses hardiesses avant de parler du livre, qui, sans elles, ne serait pas. Or, ce que M. Hugo dit de Lamennais s'appliquerait avec une égale justesse à tous les orateurs du christianisme, depuis saint Jean Chrysostôme jusqu'à Massillon. Ici encore, comme dans le morceau sur Voltaire, c'est une amplification ingénieuse, élégante, qui révèle dans l'auteur l'habitude familière des ressources intérieures de notre idiome. On voit qu'il a fréquenté intimement les grands maîtres de notre littérature; mais rien ne donne à penser qu'il ait lu le livre dont il parle. Rien, dans sa parole et son argumentation, ne révèle l'étude attentive et complète du monument théologique dont il fait l'éloge en fort bons termes. Le traité *de l'Indifférence* veut être lu lentement, avec des repos fréquens et des haltes ménagées. C'est un livre moins connu de la jeunesse que *Zadig* ou *Candide*, mais plus difficile à juger que les œuvres les plus délicates de Voltaire. On peut ne pas se ranger à l'avis du théologien, mais, avant de dire non, il faut suivre pas à pas toutes les évolutions laborieuses et savantes

de sa pensée; il faut pénétrer avec lui dans les replis de la conscience humaine; il faut épier, sous son regard, les angoisses du doute et du désespoir, afin de comprendre bien nettement comment cet esprit, si puissant et si impérieux dans les formes de son éloquence, s'est réfugié dans l'autorité. Tout cela, sans doute, ne peut se deviner; les plus grands bonheurs du génie, si précoce qu'il soit, ne vont pas jusqu'à dispenser de l'étude. Il faut donc regretter que M. Hugo ait pris Lamennais comme un thème oratoire, sans se donner la peine d'analyser dans ses moindres parties l'admirable monument dont il avait inscrit le titre en tête de la page.

Pour Byron, on le comprend de reste, la difficulté n'était pas moins sérieuse. Il s'agissait d'un poète étranger dont le nom retentissait partout et dont les œuvres n'étaient familières ni à son pays ni au nôtre; il s'agissait de mettre à sa place et à son rang un homme plus célèbre encore par les malheurs de sa vie que par la grandeur de ses œuvres. La tâche était vaste. M. Hugo l'a-t-il remplie? Ce qu'il dit de Byron peut-il servir à nous initier aux secrets de ce génie prodigieux que l'Europe admire et connaît si mal? Je ne le crois pas. Si l'on excepte quelques détails insignifians et vagues sur les troubles domestiques de l'illustre poète, je ne vois rien dans ces pages qui ne puisse convenir très bien à vingt autres poètes méconnus et calomniés par leur siècle. Il n'y a dans ce morceau, d'ailleurs très habilement écrit, qu'un sentiment dominant qui aurait pu trouver place ailleurs, celui de la fraternité mystérieuse qui unit entre eux les génies éminens malgré la distance des âges et des lieux. Il est bon sans doute que chacun ait la conscience et l'orgueil de son mérite, il est bon que les femmes et les poètes ne se laissent pas aller à une fausse modestie et qu'ils estiment selon leur valeur la beauté de leurs yeux et la profondeur de leurs inspirations; mais à quoi bon parler de soi-même à propos de Byron? A quoi bon saisir la mort d'un homme illustre pour proclamer la ferveur de ses sympathies et l'intimité fraternelle de ses affections?

Je ne sais pas si M. Hugo a changé d'avis sur Byron depuis dix ans. Il est permis sans invraisemblance de l'espérer; mais il y a plus que de l'étourderie à dire que la poésie européenne était représentée en 1824 par Byron et Chateaubriand. Ni l'un ni l'autre

ne représentait la poésie de son pays; à plus forte raison l'un et l'autre ne représentaient pas la poésie européenne. En 1824 Goëthe était encore de ce monde, et son nom était assez grand pour n'être pas oublié. Manzoni avait déjà doté l'Italie de quelques-uns de ses plus beaux poëmes, et son nom devait être compté pour quelque chose. En Angleterre, il y avait à côté de Byron des noms du premier ordre qui ne pâlissaient pas à côté de lui. Il y avait Wordsworth dont les *Esquisses*, écrites au bord du Rhin, ont inspiré le troisième chant du *Pèlerinage*, et qui se place par son grand poëme de *l'Excursion* entre Homère et Milton. Coleridge, Wilson, Scott, Robert Burnes, signifient bien aussi quelque chose dans l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. En France, à côté de Châteaubriand, il y avait Lamartine, Mme de Staël, Lamennais, Joseph de Maistre. Si le *Génie du Christianisme* renferme des pages admirables de description et de rêverie, certes les *Méditations*, *Corinne*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* et le traité *de l'Indifférence* doivent bien être comptés pour quelque chose.

Rayer l'Allemagne et l'Italie de la carte d'Europe, c'est une faute assez grave; oublier Goëthe et Manzoni, ce n'est pas une omission venielle; dire que Chateaubriand représentait en 1824 l'espérance religieuse tandis que Byron représentait le doute et le désespoir, c'est un caprice de jeune homme qui peut fournir des périodes nombreuses et sonores, mais à coup sûr ce n'est pas une vue littéraire. En Angleterre, l'école des Lacs tout entière était chrétienne. Manzoni n'était pas moins religieux que Chateaubriand; et Goëthe, on le sait, a suivi, dans tout le cours de sa carrière, une ligne impartiale et désintéressée qui se raillait du doute et se passait de l'espérance.

Je veux croire que M. Hugo aperçoit dès à présent quelques-unes des fautes que je viens de signaler, et qu'il ne donne pas ces trois morceaux comme des modèles achevés de style et de pensée. Je veux croire qu'il est de bonne foi lorsqu'il se raille, dans la première partie de sa préface, des essais littéraires de sa jeunesse. Je consens de bon cœur à le prendre au mot; mais alors je m'explique difficilement pourquoi il n'a pas reproduit ses premiers essais avec une littéralité scrupuleuse. Ce dernier reproche est plus grave que les autres, et c'est à regret que je me vois forcé de l'adresser à

l'auteur. Je n'ai pas sous les yeux la collection complète du *Conservateur littéraire* et de la *Muse française*; mais je dois signaler au public l'altération du premier et du dernier paragraphe dans le morceau qui concerne André Chénier. Dans les pages publiées en 1819 sur l'interprète harmonieux de Mlle de Coigny, on lisait au commencement :

« Un jeune homme, élevé au milieu du siècle des idées nouvelles, de ce siècle remarquable par tant d'erreurs brillantes, s'attache servilement sur la trace des maîtres. Egaré par un excès de modestie, comme tant d'autres par un excès d'orgueil, loin de chercher une renommée prématurée, il se livre à des études solitaires; les encouragemens de quelques amis lui suffisent, il traverse son siècle également inconnu à la gloire et à la critique. Tout à coup il tombe avant le temps : Je n'ai rien fait pour la postérité, dit-il; du moins a-t-il fait assez pour sa gloire, en montrant ce qu'il aurait pu faire.

« Tel fut André Chénier, jeune homme d'un véritable talent, auquel peut-être il n'a manqué que des ennemis. »

Voici les lignes substituées en 1834 :

« Un livre de poésie vient de paraître. Et quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent. Peu d'ouvrages ont été plus rudement traités par *les connaisseurs* que ce livre. Il ne s'agit pas cependant de torturer un vivant, de décourager un jeune homme, d'éteindre un talent naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois, la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil! pourquoi? en voici la raison en deux mots. C'est que c'est bien un poète mort, il est vrai, mais c'est aussi une poésie nouvelle qui vient de naître. Le tombeau du poète n'obtient pas grâce pour le berceau de sa muse. »

On lisait dans les pages de 1819 cette phrase-ci qui ne se retrouve point dans les pages de 1834 :

« Cela ne veut point dire qu'il soit bon auteur, mais cela prouve du moins qu'il avait tout ce qu'il faut pour l'être, les idées; le reste est d'habitude. »

La dernière ligne publiée en 1819 est donnée comme une pensée de Voltaire. En 1834, la citation subsiste; mais l'indication de l'origine disparaît

Sans doute ces modifications n'ont pas grande importance en elles-mêmes, mais, rapprochées de la préface de M. Hugo, elles acquièrent une valeur fâcheuse. Une fois convaincus par ces deux exemples que M. Hugo ne nous a pas donné ses pensées de 1819 à 1824 dans leur littéralité intégrale, nous sommes amenés naturellement à révoquer en doute la sincérité de ses railleries dédaigneuses sur ses premiers essais. Puisqu'il les a corrigés, sans doute il les estime plus haut qu'il ne dit. Il n'avait qu'un moyen de s'assurer notre indulgence, c'était de livrer le texte de ses premières pages tel qu'il est, sans le mutiler, l'enrichir ou le changer.

Il me reste à présenter sur ce morceau une remarque délicate et que je ne dois hasarder que sous la forme du doute. On sait que le *Conservateur littéraire* était rédigé par MM. Abel, Eugène et Victor Hugo. Or, dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, les pages sur André Chénier sont signées d'un E. Cette initiale se trouve reproduite dans la table du volume. N'est-il pas permis de craindre que ces pages n'aient été insérées par étourderie dans les volumes de 1834? Cette erreur, si d'aventure elle était réelle, ne pourrait entamer la gloire poétique de M. Victor Hugo; mais dans la série totale de ses œuvres ce serait un point bibliographique à éclaircir.

Et puis, pour dresser l'inventaire complet de ses tâtonnemens littéraires, M. Hugo n'aurait-il pas dû réimprimer plusieurs pièces de vers signées du nom de d'Auverney?

J'ai relu plusieurs fois le *Journal d'un révolutionnaire de* 1850 avec l'espoir de pénétrer les idées enfouies dans cette série de phrases détachées. J'avais peine à croire du premier coup que M. Hugo eût pris pour thème des questions politiques et sociales sans se résigner au souci de les étudier. Je répugnais à condamner sur une première impression ce cliquetis d'antithèses qui fait bien quelquefois jaillir comme une lumineuse et passagère étincelle les mots de peuple, de gouvernement, de lois, de justice, mais où l'œil le plus clairvoyant ne peut rien apercevoir de solide et de sérieux. Je l'avoue à regret, mais je ne puis pas ne pas l'avouer, je n'ai pas trouvé dans ces soixante pages un sentiment ou une pensée qui n'ait été depuis quatre ans développé en termes plus

précis par la polémique de la presse ou de la tribune. Je concevrais très bien qu'un esprit élevé eût le caprice de ramasser parmi les débris des querelles parlementaires un problème oublié et qui ne méritait pas de l'être, et qu'il se dévouât à *l'élucidation* laborieuse et patiente de toutes les faces diverses que ce problème peut présenter à la réflexion. Je concevrais très bien qu'il donnât à un thème déjà connu une valeur dialectique ou littéraire capable d'en assurer la durée. L'art d'écrire et la logique ont le privilége de rajeunir et de renouveler les choses les plus vieilles; mais ici, rien de pareil. MM. Carrel et Châtelain ont vingt fois posé, vingt fois résolu les questions soulevées par M. Hugo dans le *Journal d'un révolutionnaire*. Chacune de ces pensées inscrites jour par jour aurait tout au plus valu la peine d'être consultée, si l'auteur ne se fût laissé devancer par la presse, et s'il avait eu le courage de les approfondir pour les éclairer. Telles qu'elles sont, je n'en sais pas une qui mérite les honneurs de la publication.

J'éprouve le besoin de transcrire quelques-unes de ces pensées, afin que le public décide par lui-même de la justesse et de l'opportunité de mes critiques :

« *Août* 1850. Tout ce que nous voyons maintenant, c'est une aurore. Rien n'y manque, pas même le coq. »

Que signifie ce puéril rapprochement? Est-ce une mauvaise plaisanterie? est-ce une idée sérieuse? est-il possible de deviner l'intention cachée, je veux bien le croire, sous ce frivole entassement d'images?

« Pour beaucoup de raisonneurs à froid qui font après coup la théorie de la terreur, 95 a été une amputation brutale, mais nécessaire. Robespierre est un Dupuytren politique. Ce que nous appelons la guillotine n'est qu'un bistouri.

« C'est possible. Mais il faut désormais que les maux de la société soient traités, non par le bistouri, mais par la lente et graduelle purification du sang, par la résorption prudente des humeurs extravasées, par la saine alimentation, par l'exercice des forces et des facultés, et par le bon régime. Ne nous adressons plus au chirurgien, mais au médecin. »

La première partie de cette pensée se trouve exprimée en termes beaucoup plus intelligibles dans la préface des *Études historiques*

de M. de Chateaubriand. L'illustre auteur de *René* a traité sévèrement, mais justement, ces jeunes historiens optimistes qui absolvent à tout propos la nécessité des événemens accomplis. Il a dit ce qu'il y avait à dire sur les panégyristes de la Convention; mais sa dédaigneuse raillerie n'a pas franchi les limites de la raison et du goût. M. Hugo n'a pas été si bien avisé. Toute la seconde partie de ce singulier paragraphe a l'air d'une gageure contre le sens naturel des mots et la simplicité aujourd'hui populaire des idées médicales. Robespierre et Dupuytren, l'échafaud et le bistouri, ne sont que des trivialités ridicules; et puis il n'est plus permis à cette heure d'établir une distinction entre la médecine et la chirurgie. Depuis les travaux de Haller et de Bichat, l'unité de la science médicale est désormais hors de doute. Il n'y a pas d'opérations praticables sans une connaissance complète de la physiologie de l'homme sain et de l'homme malade; il n'y a pas de médecine possible sans une étude précise et sans une courageuse application des procédés opératoires. Diviser par la pensée ce qui est uni dans la réalité, c'est une puérile ignorance. Que veulent dire ces humeurs extravasées qui se résorbent? En sommes-nous encore aux théories humorales du moyen-âge? Si cette énigme recèle dans ses entrailles une pensée nette et féconde, j'avoue humblement que ma sagacité ne peut atteindre si loin.

« *Septembre* 1830. Ne détruisez pas notre architecture gothique. Grâce pour les vitraux tricolores! »

Quelle peut être la signification de ces deux lignes? Est-ce une apologie du droit au nom de l'art ou de l'art au nom du droit? Ou bien, n'est-ce pas tout simplement un jeu de mots oiseux et vide?

« Napoléon disait : Je ne veux pas du coq, le renard le mange. Et il prit l'aigle. La France a repris le coq. Or, voici tous les renards qui reviennent dans l'ombre à la file, se cachant l'un derrière l'autre : P. — derrière T. — V. derrière M. — *Eia! Vigila! Galle!* »

J'ai beau retourner dans tous les sens cet apologue satirique, je n'arrive pas à pénétrer la morale de la fable. Ma raison demeure indécise entre le coq, l'aigle et le renard. Je n'ose combattre l'avis de Napoléon, mais je n'ose m'y ranger; je laisse à de plus fins à prendre un parti.

« *Octobre* 1850. Les têtes comme celle de Napoléon sont le point d'intersection de toutes les facultés humaines. Il faut bien des siècles pour reproduire les mêmes accidens. »

Comment est-il arrivé à cette sentence d'éclore en octobre 1850 plutôt que l'année précédente ou l'année suivante? Je ne sais. Je n'aperçois pas la connexion intime qui unit ces idées, si toutefois ce sont des idées, à la date qui les a vues naître. Mais jugée absolument, sans tenir compte du lieu et de la date, que signifie cette sentence? Qu'est-ce que le point d'intersection de toutes les facultés humaines? D'aventure les facultés seraient-elles des lignes? Qu'est-ce que cette singulière géométrie cérébrale?

« *Décembre* 1850. Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore. »

Il n'y a rien à dire de cette menace.

« *Feuillets sans date.* Parmi les colosses de l'histoire, Cromwell, demi-fanatique et demi-politique, marque la transition de Mahomet à Napoléon. »

Je ne sais pas dans quelle histoire d'Europe M. Hugo a saisi cette transition de Mahomet à Napoléon par Cromwell. Si cette transition n'est pas juste, elle possède au moins le mérite de la nouveauté. A la vérité le penseur omet plusieurs points intermédiaires qui ne sont pas sans importance, tels par exemple que Charlemagne, Grégoire VII, Luther, Charles-Quint. C'est une belle chose que la simplicité; mais la simplicité n'est belle qu'autant qu'elle sert de vêtement à des idées vraies. Il n'y a de vraiment simple que les idées générales; il n'y a de vraiment général que les idées qui résument les faits. Dans l'ignorance ou l'omission des faits, il n'y a ni généralité ni simplicité; il y a tout au plus la caricature de ces deux caractères magnifiques de la pensée.

Je m'arrête ici. Je ne veux pas poursuivre plus loin l'analyse déjà trop longue peut-être d'un livre que M. Hugo, dans l'intérêt de sa gloire, n'aurait jamais dû tirer de la poussière où il gisait enseveli. Le courage me manque pour traiter avec sévérité un recueil qui ne mérite qu'un seul châtiment de la part de la critique, l'oubli et le silence. J'aurais voulu prouver, mais la chose est inutile, que la poésie des mots, si habile qu'elle soit, n'est pas une méthode de

raisonnement politique. Qui est-ce qui en doute après avoir lu les pensées que je viens de citer? Si M. Hugo, en publiant ce dernier livre, a cédé aux conseils de ses amis, il doit se repentir dès à présent de sa docilité. Il se dit tous les soirs dans les salons de Paris mille choses plus sérieuses et plus dignes de souvenir que les pages dont je viens de parler. Après avoir écouté seconde par seconde les pulsations de sa pensée, après avoir porté si haut l'adoration et le culte de soi-même, il ne reste plus qu'une chose à faire : c'est de prendre à toutes les heures de la journée la silhouette de son ombre.

Espérons que les *poésies politiques* de M. Hugo donneront un démenti public à ces deux derniers volumes. Espérons qu'il trouvera, pour traduire les impressions politiques qu'il a éprouvées depuis quatre ans, des vers qui ne soient pas seulement magnifiques par la forme, mais qui le soient aussi par la pensée, et souhaitons-lui de ne pas bluter à l'avenir ses pages oubliées pour en composer un recueil pareil à celui-ci.

GUSTAVE PLANCHE.

POÈTES MODERNES

DE LA FRANCE.

XI.

CHATEAUBRIAND.

MÉMOIRES.

Nous sommes dans un temps où tout se hâte, se divulgue, et où la parole n'attend pas. L'événement d'hier est déjà de la chronique, de la poésie ou de l'histoire; l'œuvre de demain s'anticipe impatiemment, et la curiosité la dévore. On a goûté, le matin, ce qui fait l'objet d'un souvenir, et avant le soir on le raconte, on le chante.

Et pourquoi ne le raconterait-on pas? pourquoi ne pas mettre en circulation jour par jour, pour ainsi dire, ce qui a instruit ou ému, ce qui a appris quelque chose sur l'état de la société ou sur la na-

ture particulière d'un génie? Nous subissons les inconvéniens du temps où nous vivons, ayons-en du moins les avantages. Qu'il en soit du monde moral comme il en est aujourd'hui de l'univers et du ciel physique. Les physiciens, les astronomes, les navigateurs observent et notent à chaque instant les variations de l'atmosphère, la latitude, les étoiles. Ces observations multipliées s'enchaînent, et leur ensemble aide à découvrir ou à vérifier des lois. Faisons quelque chose d'analogue dans le monde de l'esprit et de la société. Bien des détails précieux qui échapperaient, si on ne les saisissait au passage, et qui ne se retrouveraient plus, sont ainsi fixés, et pourront fournir d'imprévues conclusions à nos neveux, ou du moins, en vieillissant, en se colorant par le seul effet de la distance, ils leur deviendront poétiques et chers. Et quant à ce qui est beau, grand et décidément immortel, pourquoi hésiterait-on à le constater, à le saluer aussitôt qu'on le rencontre, et dans cet âge de rapidité, d'ennui, d'efforts avortés et d'espérances non encore mûres, pourquoi s'envierait-on une jouissance actuelle et une conquête certaine? Faut-il attendre qu'on soit loin de l'édifice, et séparé par la poussière et la foule, pour l'admirer?

Le mois passé (et de spirituelles indiscrétions l'ont déjà ébruité par mille endroits), quelques auditeurs heureux ont goûté une de ces vives jouissances d'imagination et de cœur qui suffisent à embellir et à marquer, comme d'une fête singulière, toute une année de la vie. Nous en étions, et après d'autres sur qui nous n'aurons que cet avantage, nous essaierons d'en dire quelque mot. C'était, comme on le sait, dans un salon réservé, à l'ombre d'une de ces hautes renommées de beauté auxquelles nul n'est insensible, puissance indéfinissable que le temps lui-même consacre et dont il fait une muse. La bonté ingénieuse surtout, si une fois elle a été unie à la beauté souveraine, et n'a composé avec elle qu'un même parfum, est une grace qui devient enchanteresse à son tour et qui ne périt pas. Dans ce salon, qu'il faudrait peindre, où tout dispose à ce qu'on y attend, dont la porte reste entr'ouverte sur le monde qui y pénètre encore, dont les fenêtres donnent sur le jardin clos et sur les espaliers en fleurs d'une abbaye, on a donc lu les mémoires du vivant le plus illustre, lui présent, mémoires qui ne paraîtront au jour que lui disparu. Silence et bruit lointain, gloire en

plein régnante et perspective d'un mausolée, confins du siècle orageux et d'une retraite ensevelie, le lieu de la scène était bien trouvé. Dans ce salon étroit, et qui était assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés, il était impossible, durant les intervalles de la lecture, ou même en l'écoutant, de ne pas s'égarer aux souvenirs. Ce grand tableau qui occupe et éclaire toute la paroi du fond, c'est Corinne au cap Misène; ainsi le souvenir d'une amitié glorieuse remplit, illumine toute une vie. En face, cette branche toujours verte de fraxinelle ou de chêne qui, au milieu des vases grecs et des brillantes délicatesses, sur le marbre de la cheminée, tenait lieu de l'heure qui fuit, n'était-ce pas comme une palme de Béatrix rapportée par l'auteur d'Orphée, comme un symbole de ce je ne sais quoi d'immortel qui trompe les ans? De côté, sur ces tablettes odorantes, voilà les livres choisis, les maîtres essentiels du goût et de l'ame, et quelques exemplaires somptueux où se retrouvent encore tous les noms de l'amitié, les trois ou quatre grands noms de cet âge. Oh! que les admirables confidences étaient les bien venues dans ce cadre orné et simple où elles s'essayaient! Comme l'arrangement léger de cet art, dont il faut mêler le secret à toute idéale jouissance, n'ôtait rien à l'effet sincère et complétait l'harmonie des sentimens! Le grand poète ne lisait pas lui-même; il eût craint peut-être en certains momens les éclats de son cœur et l'émotion de sa voix. Mais si l'on perdait quelque accent de mystère à ne pas l'entendre, on le voyait davantage; on suivait sur ses vastes traits les reflets de la lecture comme l'ombre voyageuse des nuages aux cimes d'une forêt. Celui qui fut tour à tour René, Chactas, Aben-Hamet, Eudore, l'Homère du jeune siècle, il était là, écoutant les erreurs de son Odyssée. Les plis de ce front du vieux nocher, la gravité de la tête du lion, l'amplitude des tempes triomphales ou rêveuses, ressortaient mieux dans l'immobilité. Tantôt sa main passait et se posait sur les paupières, comme pour plus de ressemblance avec ces grands aveugles qu'il a peints, et dont la face exprime le repos dans le génie; il dérobait quelque pleur involontaire. Tantôt son œil se rouvrait avec la flamme du jeune aigle, et ce regard humide et enivré jouait dans le soleil, dont quelque rayon, à travers le bleu des franges, le poursuivait obstiné-

ment. Et cette noble tête se détachant ainsi derrière le lecteur dans la bordure du tableau de Corinne, tableau un peu trop rapproché de nous, je me disais : « Enfant, de tels fonds ont surmonté longtemps et domine nos rêves. Staël! Chateaubriand! les voilà devant nous, l'une aussi présente, l'autre aussi dévoilé qu'ils peuvent l'être, unis tous les deux sous l'amitié vigilante d'un même cœur. Entrons bien dans cette pensée. Respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale à travers l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares momens, pour qu'après qu'ils auront fui, ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Edens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier? et n'enviera-t-on pas un jour ceci? »

C'est en 1800 que M. de Chateaubriand entra du premier pas dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque-là; l'*Essai sur les Révolutions*, publié en Angleterre, n'avait nullement pénétré en France; quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du Christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cet incomparable succès, au début, conféra à M. de Chateaubriand un caractère public, comme écrivain; sa triple influence, religieuse, poétique et monarchique, commença dès lors. Toute sa destinée ultérieure dut se dérouler sous cette majestueuse inauguration et à partir de cette colonne milliaire que surmontait une croix. La religion, la poésie, la monarchie, durant ces trente années, dominèrent, chacune plus ou moins, selon les circonstances, dans cette vie qui marcha comme un long poème. Mais il y eut bien des inégalités nécessaires et des interruptions qui furent peu comprises des esprits prosaïques et soi-disant positifs. Cette dévotion éloquente, cette invocation au christianisme du sein d'une carrière d'honneurs, de combats politiques ou de plaisirs, cette rêverie sauvage, cette mélancolie éternelle de René se reproduisant au sortir des guirlandes et des pompes, ces cris fréquens de liberté, de jeunesse et d'avenir, dans

la même bouche que la magnificence chevaleresque et le rituel antique des rois, c'en était plus qu'il ne fallait pour déconcerter d'honnêtes intelligences qui chercheraient difficilement en elles la solution d'un de ces problèmes, et qui prouveraient volontiers, d'après leur propre exemple, que l'esprit est matière, puisqu'il n'y tient jamais qu'une seule chose à la fois. Depuis quelques années pourtant, l'unité de cette belle vie de M. de Chateaubriand s'était suffisamment dessinée; sauf quelques brusques détails, la ligne entière du monument était appréciée et applaudie. Littérairement, il n'y avait qu'une voix pour saluer le fondateur, parmi nous, de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlissait pas dans l'éclair d'Austerlitz. Après le XVIIIe siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation en même temps que le génie vierge du Méchascébé : Chactas a lu Job et a visité le grand Roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre; ce sont en effet des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans le Louis XIV, un fonds de droit sens mêlé même au faste, de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Chateaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement; il est sobre dans son audace; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornemens. Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct, les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons; et c'est par là qu'on le retrouve surtout homérique et sophocléen.

M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement

de lui. Dans son application à la politique, et dans l'*Itinéraire* de son voyage en Orient, il a si bien su proportionner son style à la nature des sujets, que c'est aujourd'hui l'opinion universelle qu'il y a chez lui une seconde manière, une seconde portion de son œuvre qui est irréprochable. Mais comme ce mérite d'être *irréprochable* tient surtout en ce cas-là à un moindre déploiement poétique, je persiste à le préférer dans sa complète, et, si l'on veut, inégale manière.

Politiquement, le rôle de M. de Chateaubriand n'est pas moins, à peu près unanimement, apprécié aujourd'hui. Sauf quelques mots, quelques écarts dus à la tourmente des temps et aux engagemens de parti, on le voit constamment viser à une conciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale. La liberté de la parole et de la presse est, en quelque sorte, l'axe fixe autour duquel sa noble course politique a erré. Et puis, d'époque en époque, on rencontre dans la vie publique de M. de Chateaubriand de ces actes d'honneur désintéressé et de généreuse indignation qui font du bien au cœur parmi tant d'égoïsmes prudens et d'habiles indifférences. Cette faculté électrique qui, lors de l'assassinat du duc d'Enghien, le porta instantanément à briser avec le gouvernement coupable, ne l'a pas abandonné encore; elle est chez lui restée irrésistible et entière comme son génie. Elle ne l'a pas trompé surtout dans sa relation de guerre et de mépris contre un gouvernement venu le dernier et déjà le plus avilissant. Nous n'entendons pas ici précisément parler des deux brochures politiques de M. de Chateaubriand; nous en serions fort mauvais juge, incapable que nous nous trouvons, par suite d'habitudes anciennes et de convictions démocratiques, d'entrer dans la fiction des races consacrées et des dynasties de droit. Nous serions même fort tenté de croire que l'illustre écrivain n'a lancé ces manifestes que par engagement de position, par sentiment de point d'honneur, et comme on irait galamment sur le pré pour une cause à laquelle on se dévoue plutôt qu'on y croit. Mais ce que nous aimons sans réserve dans l'attitude actuelle de M. de Chateaubriand, ce qui nous le montre bien d'accord avec lui-même, avec son tempérament de loyauté et de liberté, c'est son irrémédiable dégoût de tout régime peureux, ignoble, qui suit sa cupidité sous l'astuce, et qui parfois devient même cy-

nique dans ses actes ou dans ses aveux. Cette faculté d'indignation honnête, ce sens d'énergie palpitante et involontaire que rien n'attiédit, et qui se fait jour, après des intervalles, à travers le factice des diverses positions, est une marque distinctive de certaines ames valeureuses, et constitue une forte portion de leur moralité. On aime à retrouver ce ressort chez des hommes également haut placés, chez M. de Lamennais comme chez M. de Chateaubriand. Dans le jeune parti républicain, M. Carrel est l'organe d'un sentiment non moins vivace et incorruptible.

Religieusement, il ne tombe plus à l'esprit de personne de chicaner M. de Chateaubriand sur quelques désaccords qui pouvaient faire le triomphe et la jubilation de l'abbé Morellet, de Ginguené, de Marie-Joseph Chénier. Ces honorables représentans ou héritiers du XVIIIe siècle ne soupçonnaient pas la grande révolution morale qui allait s'opérer dans les esprits des générations naissantes. M. de Chateaubriand en a donné l'éclatant signal. Le premier, il s'est retourné contre le XVIIIe siècle et lui a montré le bouclier inattendu, éblouissant de lumière, et dont quelques parties étaient de vrai diamant. Si tout, dans ce brillant assaut, n'était pas également solide, si les preuves qui s'adressaient surtout à des cœurs encore saignans et à des imaginations ébranlées par l'orage ne suffisent plus désormais, l'esprit de cette inspiration se continue encore; c'est à l'œuvre et au nom de M. de Chateaubriand que se rattache le premier anneau de cette renaissance. Et pour ce qui est des contradictions, des luttes, des alternatives entre cet esprit chrétien une fois ressaisi et le monde avec ses passions, ses doutes et ses combats, qui de nous ne les a éprouvées en son cœur? qui de nous, au lieu de prétendre accuser et prendre en défaut la sincérité de celui qui fit *René*, n'admirera, ne respectera en lui ce mélange de velléités, d'efforts vers ce qu'on a besoin de croire, et de rentraînemens vers ce qui est difficile à quitter? M. de Chateaubriand, qui a eu l'initiative en tant de choses, l'a eue aussi par ses orages intérieurs et par les vicissitudes de doute et de croyance qui sont aujourd'hui le secret de tant de jeunes destinées. « Quand les semences de la religion, dit-il en un endroit de ses Mémoires, germèrent la première fois dans mon ame, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson.

Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait long-temps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. » Voilà en ces deux mots l'histoire religieuse d'une ame qui est le type complet de beaucoup d'ames venues depuis. Quand M. de Chateaubriand ne confesserait pas cette lutte dans ses Mémoires, on en retrouverait l'empreinte continuelle dans sa vie, et elle y répand une teinte de mélancolie et de mystère qui en achève la poétique beauté.

Mais quoique la destinée de M. de Chateaubriand, depuis l'année où elle apparaît avec le siècle sur l'horizon, se manifeste, s'explique et resplendisse d'elle-même suffisamment, il y a bien des endroits inégaux, des transitions qui manquent, des effets dont les causes se doivent rechercher. Il y a surtout avant cette gloire publique, avant ce rôle d'apologiste religieux, de publiciste bourbonien, de poète qui a chanté sa tristesse et qui s'est revêtu devant tous de sa rêverie; il y a, avant cela, trente longues années d'études, de travaux, de secrètes douleurs, de voyages et de misères; trente années essentielles et formatrices, dont les trente suivantes ne sont que le développement ostensible et la conséquence, j'oserai dire, facile. Or, comment ignorer cette première et féconde moitié d'une belle vie? On veut tout savoir sur le point de départ des grandes ames avant-courrières. M. de Chateaubriand avait déjà parlé dans des notes, dans des préfaces, çà et là, de cette époque antérieure; mais les détails épars ne se liaient pas et laissaient champ aux incertitudes. Un livre, par lui publié à Londres en 1797, l'*Essai sur les Révolutions*, était la source la plus abondante et la plus native où l'on pût étudier cette jeunesse confuse. En lisant l'*Essai*, on y voit quelles connaissances nombreuses, indigestes, avait su amasser le jeune émigré; quelle curiosité érudite et historique le poussait à la fois sur tous les sujets qu'il a repris dans la suite; quelle préoccupation littéraire était la sienne; quel respect pour tout ce qui avait nom d'homme de lettres, pour Flins, par exemple, qu'il cite entre Simonide et Sanchoniaton. On y voit une haute indifférence politique, un bien ferme coup-d'œil sur des ruines fumantes, une appréciation chaleureuse,

mais souvent équitable, des philosophes ou des personnages révolutionnaires; il m'arrive à chaque page, en lisant l'*Essai*, d'être de l'avis du jeune homme contre l'auteur des notes que je trouve trop sévère et trop prompt à se condamner. Le scepticisme de l'*Essai* n'a rien de frivole; c'est un désenchantement amer, une douleur de ne pas croire, c'est le souffle de cette bise sombre dont tout-à-l'heure il a été parlé. Le deuxième volume renferme un chapitre *aux Infortunés*, dans lequel, à travers les conseils et les règles de conduite que l'auteur essaie de déduire, on lit toute l'histoire de sa vie d'émigration et de sa noble pauvreté : « Je « m'imagine, s'écrie-t-il, que les malheureux qui lisent ce cha- « pitre le parcourent avec cette avidité inquiète, que j'ai souvent « portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des « misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je « m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : Vous « ne nous apprenez rien; vous ne nous donnez aucun moyen « d'adoucir nos peines; au contraire, vous prouvez trop qu'il « n'en existe point. O mes compagnons d'infortune! votre re- « proche est juste; je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il « vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que « celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre; on « y trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. « Essaierai-je de vous montrer le parti qu'on peut tirer de la con- « dition la plus misérable? peut-être en recueillerez-vous plus de « profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque. » Et suivent alors les conseils appropriés : fuir les jardins publics, le fracas, le grand jour; le plus souvent même ne sortir que de nuit; voir de loin le réverbère à la porte d'un hôtel, et se dire : Là, on ignore que je souffre; mais ramenant ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, se dire : Là, j'ai des frères. Voilà ce qu'on trouve, après tant d'autres pages révélatrices, dans l'*Essai*. Mais jusqu'ici cette œuvre de jeunesse était restée en dehors du grand monument poétique, religieux et politique de M. de Chateaubriand, et n'était pas comprise, pour ainsi dire, dans la même enceinte. Les notes que l'auteur y avait jointes, écrites en 1826, et dans un esprit de justification religieuse et monarchique, servaient à séparer l'*Essai* de ce qui a suivi plu-

tôt qu'à l'y rattacher. C'est aux *Mémoires* qu'il appartenait de tout reprendre dans une unité plus vaste, et de représenter avec accord l'entière ordonnance de cette destinée.

L'idée de M. de Chateaubriand, écrivant ses Mémoires, a été de se peindre sans descendre jusqu'à la confession, mais en se dépouillant d'une sorte de *convenu* inévitable qu'imposent les grands rôles joués sur la scène du monde : c'est une des raisons qui le portent à n'en vouloir la publication qu'après lui. Dans les pages datées de 1811, comme dans celles de 1833, l'auteur de la grande tentative chrétienne et monarchique se sent toujours, mais il ne se pose pas en travers. Rien n'y jure avec les opinions du passé, mais rien ne s'y asservit. Le poète, comme René, a repris solitude et puissance; il est rentré dans sa libre personnalité. Il y a telle page de 1833 qui ressemble plus à telle page de l'*Essai* que tout ce qui a été écrit dans l'intervalle : les rayons du couchant rejoignent l'aurore.

Ce serait, on le sent, aborder les *Mémoires* de M. de Chateaubriand par un bien étroit côté, que d'y chercher simplement un récit explicatif qui comblerait les lacunes biographiques et aiderait à compléter une psychologie individuelle. De ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand a fait et a dû faire un poème. Quiconque est poète à ce degré, reste poète jusqu'à la fin; et quoiqu'il écrive en face de la réalité, il la transgresse toujours; il ne lui est pas donné de redescendre. Mais, chemin faisant, au milieu des peintures et des caractères, des récits enjoués ou des idéales rêveries, les indications abondent : on y sent passer les secrets voilés; on saisit surtout cette continuité morale du héros, qui s'étend du berceau jusqu'à la gloire, qui persiste de dessous la gloire jusqu'à la tombe. Et c'est là, je le dirai, ce qui m'a le plus profondément attaché au milieu de la beauté et de la grandeur vraiment épiques de l'ensemble.

Noble vie, magnanime destinée, à coup sûr, que celle qui se trouve tout naturellement et comme forcément amenée à produire l'épopée de son siècle, en se racontant elle-même, tant elle a été mêlée à tout, à la nature, aux catastrophes, aux hommes, tant son rôle extérieur a été grand, bien qu'elle ait gardé plus d'un mystère! Oh! quand je m'échappe quelquefois à parler du factice

inévitable des rôles humains ; quand j'ai l'air de me plaire à la pure réalité, ce n'est pas que je me dissimule les misères et les petitesses de celle-ci; ce n'est pas que je méconnaisse le mérite et la force des entreprises. En présence surtout de l'œuvre et de la vie de M. de Chateaubriand, j'ai senti combien il sied à la faculté puissante, au génie, d'enfanter de longues espérances, de se proposer de grands buts, d'épouser d'immenses causes. A trente ans, d'ordinaire, le premier cours naturel de la jeunesse s'affaiblit. A s'en tenir au point de vue de la stricte réalité, on sait déjà les inconvéniens de toute chose, le néant des amitiés, le revers des enthousiasmes, l'insuffisance des doctrines stoïques et altières. Si l'on demeure à ce point de vue stérile, il n'est aucune raison pour se remuer davantage, et l'on cesse toute action confiante et suivie à l'âge même où le génie déploie la sienne. Mais le génie, lui, invente; il se suscite de magnifiques emplois. Pour remonter la vie à partir de ce point où le premier torrent de jeunesse ne pousse plus, il évoque, il embrasse dans son temps quelque vaste pensée religieuse, sociale, politique même, comme ces machines un peu artificielles à l'aide desquelles on remonte les grands fleuves. Il se crée une succession indéfinie d'espérances, d'efforts renaissans et de jeunesses. Qu'il atteigne ou non tel ou tel but en particulier, qu'importe? Quand sa marche est loyale et fidèle à certaines règles, il ne faillit pas. Il enflamme derrière lui des émulations généreuses et des passions qui régénèrent; il est pour beaucoup dans toutes les nobles pensées de ses contemporains et du jeune avenir.

Les Mémoires de M. de Chateaubriand, au point où ils en sont aujourd'hui, se composent de deux ensembles distincts. Le premier ensemble, dont la rédaction remonte à 1811 et s'achève en 1822, comprend les trente premières années de sa vie jusqu'en 1800. Le second ensemble, dont la rédaction est de 1855, comprend les deux voyages de M. de Chateaubriand à Prague, le voyage à Venise, les diverses relations avec la famille royale déchue, dans cette même année. L'illustre auteur s'occupe en ce moment, je pense, à compléter cette dernière partie de sa narration par l'histoire des deux ou trois années écoulées entre juillet 1850 et son premier départ pour Prague. Ces deux ensem-

bles, dont l'un est entièrement terminé et dont l'autre va l'être, figurent en quelque sorte, deux ailes égales à l'extrémité d'un même monument. Le corps intermédiaire du récit, les trente années de l'Empire et de la Restauration ne sont encore tracées que par endroits et ne présentent pas, à l'heure qu'il est, une ligne ininterrompue et définitive. Quelle qu'en soit l'importance, au reste, dans le plan de l'édifice, on peut provisoirement concevoir cet espace entre les deux ailes rempli par le *Génie du Christianisme*, *les Martyrs*, l'*Itinéraire*, la *Monarchie selon la Charte*, les *Études historiques*, tous palais différens de date et de style, mariant heureusement leur diversité, et composant un Louvre ou plutôt un Fontainebleau merveilleux, comme l'a dit quelque part M. Magnin à propos des *Études historiques* en particulier. Par le seul fait que l'époque antérieure à la vie publique est terminée jusqu'en 1800, que l'époque postérieure à la retraite politique est tout près d'être terminée d'une façon non moins définitive, nous tenons donc dès à présent un monument sans exemple, et dont l'aspect, même dans cet état inachevé, simule quelque chose d'accompli. Mais bientôt derrière ce *Génie du Christianisme*, ces *Martyrs*, cette *Monarchie selon la Charte*, tous ces palais, disons-nous, qui meublent l'intervalle, bientôt s'élèvera un autre monument de forme imprévue qui les enceindra; M. de Chateaubriand s'entend à la grande architecture.

En essayant ici d'introduire un peu le lecteur dans ce que nous avons récemment recueilli, dans cet Alhambra de nos souvenirs, notre embarras est extrême, nous l'avouons. Que faire de tant de richesses encore jalouses! Nous ne savons comment modérer notre mémoire. Nous aurons tort d'être trop inexact, et tort aussi d'être trop fidèle. Nous craignons, en mêlant trop du nôtre aux confidences du poète, de les altérer; en les offrant vives, telles qu'elles se sont gravées en nous, de les trahir.

En 1811, à Aulnay, dans cette Vallée-aux-Loups où il a écrit l'*Itinéraire*, *Moïse*, *les Martyrs*, près de ces arbres de tous les climats, qui lui rappellent les Florides ou la Syrie, et si petits encore qu'il leur donne de l'ombre quand il se place entre eux et le soleil, M. de Chateaubriand, au comble de sa gloire, au plus haut de la montagne de la vie, profitant des derniers jours de calme avant

les orages politiques qu'il pressent, se retourne un matin vers le passé et commence la première page de ses Mémoires. Il est né à Saint-Malo, d'une famille noble, des anciens Chateaubriand de Beaufort qui se rattachent aux premiers comtes, ensuite ducs de Bretagne. Il discute cette généalogie, il nous y intéresse : « Mais « n'est-ce pas là, se dit-il, d'étranges détails, des prétentions mal « sonnantes dans un temps où l'on ne veut que personne soit le « fils de son père? Voilà bien des vanités à une époque de progrès, « de révolution? » Non pas; dans M. de Chateaubriand, le chevaleresque est une qualité inaliénable; le gentilhomme en lui n'a jamais failli, mais n'a jamais été obstacle à mieux. Béranger se vante d'être du peuple, M. de Chateaubriand revendique les anciens comtes de Bretagne; mais tous les deux se rencontrent dans l'idée du siècle, dans la république future, et ils se tendent la main.

Cette idée de noblesse et d'antique naissance est surtout nécessaire pour expliquer le caractère et la physionomie du père de M. de Chateaubriand, de l'homme ardent, rigoureux, opiniâtre, magnanime et de génie à sa manière, dont toute la vie se passe à vouloir relever son nom et sa famille; espèce de Jean-Antoine de Mirabeau dans son âpre baronnie. Il faut voir le portrait ineffaçable de ce père dur et révéré, au nez aquilin, à la lèvre pâle et mince, aux yeux enfoncés et *pers* ou *glauques* comme ceux des lions ou des anciens barbares. Son silence redouté, sa tristesse profonde et morne, ses brusques emportemens et le rond de sa prunelle qui se détache comme une balle enflammée dans la colère, puis sa mise imposante et bizarre, la grandeur de ses manières, sa politesse seigneuriale avec ses hôtes quand il les reçoit tête nue, par la bise ou par la pluie, du haut de son perron, comme tout cela est marqué! Quelle touche à la fois fidèle et pieuse en son exactitude austère! Si le vieillard revivait, s'il se voyait ainsi retracé et immortel, comme on sent qu'il se reconnaîtrait! comme il s'en orgueillirait de sa propre vue et de son aspect inexorable! comme il se saurait gré de sa race! comme il bénirait ce fils dont il a contristé la jeunesse, et verserait sur lui une de ces rares larmes que sa joue sèche avait si vite dévorées!

A côté de cette haute figure, vient la mère de M. de Chateaubriand, fille d'une ancienne élève de Saint-Cyr, et sachant elle-

même par cœur tout *Cyrus*. Femme élégante de manières, cultivée d'esprit, soupirante et silencieuse, elle souffre aussi de la sévérité absolue du maître, et partage la tristesse refoulée des siens plutôt qu'elle ne la console. Ceux qui cherchent dans les parens des grands hommes la trace et la racine des vocations éclatantes, ceux qui demandent aux mères de Walter Scott, de Byron et de Lamartine le secret du génie de leurs fils, remarqueront ce caractère à la fois mélancolique et cultivé de Mme de Chateaubriand; ils auraient à remarquer aussi que deux des sœurs du poète, et l'une particulièrement, ont laissé des pages touchantes; qu'un de ses oncles paternels, prêtre, faisait des vers, et qu'un autre oncle paternel vivait à Paris, voué aux recherches d'érudition et d'histoire. Il y a toujours quelques ébauches naturelles préexistant aux apparitions sacrées.

François-Auguste de Chateaubriand naquit donc à Saint-Malo, rue des Juifs, dans une maison voisine de celle où devait naître quelques années plus tard M. de Lamennais; il était le dernier de dix enfans, dont six vécurent, quatre sœurs et un frère, l'aîné de tous. Il eut titre le Chevalier; son frère, le comte de Combourg (car le père de M. de Chateaubriand avait racheté l'ancienne terre de Combourg du maréchal de Duras) était destiné à être conseiller au parlement de Rennes; le chevalier devait entrer, suivant l'usage des cadets en Bretagne, dans la marine royale. En attendant, on le mit en nourrice au village de Plancoët; il s'attacha fort à sa bonne nourrice, la *Villeneuve*, qui seule le préférait; il s'attacha d'une amitié bien délicate, en grandissant, à la quatrième de ses sœurs, négligée comme lui, rêveuse et souffrante, et qu'il nous peint d'abord l'air malheureux, maigre, trop grande pour son âge, attitude timide, robe disproportionnée, avec un collier de fer garni de velours brun au cou, et une toque d'étoffe noire sur la tête. Voilà celle pourtant qui plus tard brillera si poétique et si belle, dont le front pâle se nuancera de toute sérieuse pensée, qu'il comparera muette et inclinée à un Génie funèbre, et qui sera pour lui la Muse, quand, dans une des promenades au grand mail, il lui parlera avec ravissement de la solitude, et qu'elle lui dira d'une voix de sœur qui admire : « Tu devrais peindre cela. »

La grand'mère maternelle du chevalier habitait à l'*Abbaye*, ha-

meau voisin de Plancoët, avec une vieille sœur non mariée, Mlle de Boisteilleul. Il y avait dans la maison d'à côté trois vieilles filles nobles qui venaient chaque après-midi faire la partie de quadrille, averties de l'heure précise par un double coup de pincette que Mlle de Boisteilleul frappait sur la plaque de la cheminée. Jamais intérieur en apparence insignifiant n'a pris plus de vie sous un pinceau et une expression plus pénétrante. Si, dans le portrait de son père, M. de Chateaubriand n'a rien à envier aux Van-Dick, aux Vélasquès et aux vieux maîtres espagnols; si, dans le portrait de sa sœur enfant, il a égalé quelque jeune fille gauche et finement ingénue de Terburg, il n'est comparable en cet endroit qu'à la grace exquise et familière de Wilkie. Mais, quand il vient à se rappeler que cette société, la première qu'il ait remarquée, est aussi la première qui ait disparu à ses yeux; quand il montre la mort dépeuplant par degrés cette maison heureuse, une chambre qui se ferme et puis une autre, et le quadrille de l'aïeule devenu impossible, faute des partners accoutumés, il touche alors à une corde de sensibilité intime dont ses *Mémoires* nous rendent plus d'un tendre soupir. Mais cela tourne bientôt à la gravité solitaire et à la mélancolique grandeur qui est le fond de cette nature de René : « Vingt fois depuis cette époque, dit-il, j'ai fait « la même observation, vingt fois des sociétés se sont formées et « dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de lon- « gueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous « suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'é- « tend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la néces- « sité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le « verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la « mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère! car comment « abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers, « et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur? »

A côté de la maison calme et bénie de l'aïeule, il y a Monchoix, le joyeux et turbulent manoir de l'oncle, plein de chasseurs, de fanfares et de festins. Combourg ne vient que plus tard. Le chevalier est encore à Saint-Malo, luttant contre les vagues, aux prises avec ses jeunes compagnons, battu ou battant tour à tour. Les impressions sérieuses de la religion agissent cependant; on le relève

du vœu que sa nourrice avait fait pour lui, et le prêtre qui l'exhorte lui parle de ses ancêtres, et de Palestine et de pèlerinage. Aux fêtes saintes, aux stations, il est à la cathédrale avec les autres enfans de son âge. Le jour baisse, les petites bougies sont allumées tout contre les heures où chacun suit l'office; on chante le *Tantùm ergò* : « Je voyais, dit-il, les cieux ouverts, les anges offrant notre « encens et nos vœux à l'Eternel; je courbais mon front; il n'était « point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement, « qu'on est tenté de ne plus relever la tête, lorsqu'on l'a inclinée « aux pieds des autels. »

Nous avons entendu dire quelquefois à certaines gens, de bonne volonté d'ailleurs, à propos de cette tristesse de plusieurs grands poètes, et de M. de Chateaubriand en particulier : Qu'a-t-il? Pourquoi tant de tristesse et d'ennuis? Tout, dans la gloire du moins et dans le concert des louanges, ne lui sourit-il pas? Et lui-même, si par hasard nous le rencontrons sous les ormes de son boulevard, n'a-t-il pas fleur à la main et jeunesse légère, et si nous le saluons, toute la grace du sourire? Allez; ces grands soucis de poète ne sont que feinte. — Bonnes gens, qui ne concevez pas qu'on puisse agréablement vous sourire, et n'en pas moins sentir le néant et l'interterminable ennui de toute chose! C'est la duchesse-mère d'Orléans qui a dit, je crois, de son fils le régent, qu'il était *né ennuyé*. Ce mal originel d'ennui puisé au ventre de la mère, qui tourne chez les uns en vice et en folies déréglées, tourne chez les autres en poésie et en génie; mais la douleur se cache sous la beauté. Enfant, (et je me sers à dessein d'expressions ravies), tout devient passion en attendant la passion même; tout s'épuise, tout se dévore, avant d'être cueilli et touché. On est, comme le frère d'Amélie, égaré et possédé du démon de son cœur. Viennent les délices tant désirées; elles n'ont qu'un jour, une heure à peine. Il y a des natures fatales qui portent plus aisément que d'autres, autour d'elles, le vertige et le désenchantement : Jupiter qui s'approche consume Semelé. Puis voilà qu'on en est à la fuite des ans; la jeunesse alors (et c'est toujours avec les expressions dérobées au poète, avec la plume échappée au cygne, que j'écris de lui), la jeunesse rentre au cœur, et quittant l'écorce, les dehors déjà moins fleuris, elle s'enferme en un sein orageux qu'elle continue de troubler. On est tenté de

s'écrier comme l'auteur des Mémoires, dans une mélancolie cuisante : « Allons-nous-en avant d'avoir vu fuir nos amis et ces années que le poète trouvait seules dignes de la vie : *vitâ dignior ætas*. Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite plus le retour des mois riants à la terre ; on le craint plutôt. Les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit lunaire commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent ! » Et cela n'empêche pas cependant, tant la nature de l'homme est mobile et associe les contraires, de sourire gaîment à quelque réveil de mai, de sortir par la petite porte de son parc avec une fleur encore humide de rosée, de sourire d'un air de fête au passant qu'on aimerait éviter peut-être, au jeune homme qui rougit et salue, et dont cette rencontre va enflammer la journée. Parce que chaque soir revient funèbre et sombre, chaque matinée de soleil ne nous rend-elle pas un peu de vrai printemps?

Si j'osais adresser un seul reproche à quelques rares endroits de cette douleur presque innée que je comprends et que j'admire, ce ne serait pas de s'exagérer et de se surfaire, ce serait de se croire plus unique au monde, plus privilégiée en amertume qu'elle ne l'est en effet. Certes nulle vie n'a été plus traversée, semée sur plus de mers, sillonnée de plus de sortes d'orages ; et quand, après tant d'incomparables vicissitudes, on porte sa douleur sans fléchir, comme ces personnages de rois et d'empereurs qui, outre leur diadème de gloire au front, portent un globe dans la main, on en mesure mieux tout le poids. Mais ce poids, pour être d'ordinaire plus obscurément porté, n'en pèse pas moins aujourd'hui sur bien des cœurs. Le mal du solitaire René, en retranchant même ce qui a été de contagion et d'imitation, est assez endémique en ce siècle ; la famille est nombreuse, je le crois, qui l'invoque tout bas comme l'aîné des siens. Quand René jette ses regards sur une foule, sur ce désert d'hommes comme il l'a appelé, il peut s'écrier sans crainte, ainsi que s'écriait l'infortuné dans l'*Essai* à la vue des petites lumières des faubourgs : *Là, j'ai des frères !* frères moins glorieux sans doute, plus infirmes, moins honorés des grands coups du sort.

Mais n'est-ce pas en fait de douleur surtout qu'il est vrai de dire avec M. Ballanche : « Tout se passe au fond de notre cœur, et c'est notre cœur seul qui donne à tout l'existence et la réalité. »

Pendant qu'il joue au bord de la mer à Saint-Malo, le chevalier de Chateaubriand a pour ami d'enfance un compagnon espiègle, hardi et provocateur, qui exerce un grand empire sur lui, et à qui il attribue, comme à une étoile jumelle, une influence mystérieuse et superstitieuse sur sa destinée. C'est ce même Gesril qui, devenu plus tard officier de marine, périt à l'affaire de Quiberon. L'action était finie, et les Anglais continuaient de canonner. Gesril, à la nage, s'approche des vaisseaux, crie aux Anglais de cesser le feu, leur annonçant le malheur et la capitulation. On le voulut sauver en lui filant une corde : « Je suis prisonnier sur parole, » s'écrie-t-il du milieu des flots; et il revient à terre, où il est fusillé avec Sombreuil. —Gesril, vous êtes mort en héros, vous avez égalé Regulus et surpassé d'Assas; et qui connaît votre nom cependant? Vous étiez jusqu'ici comme ces héros tombés avant Agamemnon, et qui ont manqué de poète sacré! Mais non; vous avez joué, enfant, avec le poète, vous l'avez poussé aux combats de pierre avec les autres enfans de la plage, vous l'avez enhardi sur les pentes glissantes des rochers; il vous suivait comme une bannière, et votre charme héroïque l'enchaînait déjà. Gesril, vous voilà sauvé de l'oubli! Si le poète est capricieux de nature, s'il lui plaît parfois d'immortaliser des chimères, des êtres rencontrés à peine, des jeunes filles dont il ne sait le nom et auxquelles il sourit comme la fée, le poète aussi est reconnaissant; il prend dans la nuit l'ami qu'il préfère, et il lui dresse un trône. Voyez plus tard comme il couronnera Fontanes pour l'avoir deviné et aimé! Le poète redore les renommées amies qui pâlissent; il ressuscite et crée le héros qu'on ignore. Toute gloire humaine est chanceuse, mais c'est la Muse encore qui trompe le moins.

Mis au collége, à Dol, où il apprend Bezout, où il sait par cœur toutes ses tables de logarithmes depuis 1 jusqu'à 10,000, où il fait des vers latins si coulamment que l'abbé Egault, son préfet, le surnomme l'*Elégiaque*, le chevalier revient passer ses vacances non plus à Saint-Malo, mais à Combourg. On n'arrive à ce château mystérieux que peu à peu, par intervalles, moyennant des des-

criptions graduelles, ménagées, qui disposent à l'émotion. A ce collége de Dol, la troisième année de séjour fut marquée par la révolution d'ame et de sens qu'amena la puberté. Un *Horace* non châtié et le livre des *Confessions mal faites* tombèrent aux mains du jeune homme; il entrevoyait d'une part la volupté flatteuse avec ses secrets incomprehensibles, de l'autre la mysticité délirante apprêtant des flammes et des chaînes. « Si j'ai peint plus tard avec « vérité, dit-il, les entraînemens de cœur melés aux syndérèses « chrétiennes, je l'ai dû à cette double connaissance simultanée. » Le quatrième livre de l'*Enéide*, les volumes de Massillon où sont les sermons de l'*Enfant prodigue* et de la *Pécheresse*, ne le quittaient pas. Chacun reconnaîtra dans ces tableaux quelques traits de sa propre enfance. Mais quelle pudeur de pinceau! quelle chasteté de ton dans ce trouble et dans ces chaudes haleines! A côté du penchant voluptueux, voilà tout aussitôt l'idée de l'honneur qui s'éveille: « car, ainsi que le remarque le poète, les passions ne viennent jamais seules; elles se donnent la main comme les Furies ou comme les Muses. » L'honneur donc, et nous citons toujours, l'honneur, cette exaltation de l'ame qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption, ce principe réparateur près du principe dévorant, allume en cette jeune ame un foyer qui ne va plus s'éteindre, et qui sera peut-être son principal autel. Il y a là, à ce sujet, la délicieuse histoire d'un nid de pies déniché malgré les défenses de l'abbé Egault; l'abbé furieux se venge en condamnant au fouet le coupable. On trouve également dans Rousseau l'histoire d'une condamnation injuste au fouet; mais Rousseau la subit, et de la main de Mlle Lambercier, avec des sentimens d'une énergie concentrée, violente, toutefois un peu souillée, si l'on s'en souvient. Ici la différence des natures se déclare. Le chevalier résiste, il se défend, il obtient capitulation: il reste intact, et son honneur, même d'enfant, peut marcher la tête haute, pur d'affront.

La première communion faite, le chevalier de Chateaubriand va de Dol achever ses études au collége de Rennes, où il hérite du lit du chevalier de Parny, où il devient condisciple de Moreau et de Limoëlan. De Rennes, il va ensuite à Brest où il reste quelques mois au milieu des constructions navales comme Télémaque à Tyr, mais sans Mentor. Ses instincts de voyageur se déploient et s'ir-

ritent en présence de cette mer naufrageuse, son idole, dit-il, et son image. Il est admirable surtout, quand, remontant le torrent qui se jette dans le port, jusqu'à un certain coude, et ne voyant plus rien qu'une vallée étroite et stérile, il tombe en rêverie; et si le vent lui apporte alors le bruit du canon d'un vaisseau qui met à la voile, il tressaille et pleure. Mais par un de ces revirements inexplicables de la vie, au lieu de rester à Brest pour y attendre l'heure des longs voyages, il en part un matin subitement et arrive à Combourg.

Cette fois, nous sommes bien à Combourg pour y rêver à loisir. Le chevalier déclare qu'il renonce à la marine; on décide qu'il achèvera ses études à Dinan et qu'il embrassera l'état ecclésiastique; mais Dinan est à quatre lieues de Combourg, et il revient perpétuellement à ce gîte austère et chéri jusqu'à ce qu'on s'accoutume à l'y laisser à demeure. Sa plus jeune et mélancolique sœur, reçue chanoinesse, reste aussi à la campagne, en attendant de passer d'un chapitre dans un autre.

Ici commence toute une vie de René autre que celle que nous connaissons, avec le même fonds pourtant d'inquiétude et de rêve; un René plus réel et non moins idéal, aussi romanesque, aussi attachant sans catastrophe et sans le malheur d'Amélie. On sait tous les personnages du château, on sait jusqu'aux lieux où couchent les domestiques dans la grosse tour ou dans les souterrains. On voit çà et là, l'hiver, venir de rares hôtes à cheval avec le porte-manteau en croupe; ce sont ceux que le père reçoit tête nue sur le perron. Ils content à souper leurs guerres de Hanovre; ils couchent dans le grand lit d'honneur de la Tour du Nord; et le lendemain matin, on les voit chevauchant par la neige sur la chaussée solitaire de l'étang. L'humeur du père redouté devient plus taciturne et plus insociable avec l'âge; il ne sort qu'une fois l'an, à Pâques, pour aller entendre la messe à l'église paroissiale de Combourg. Il redouble la solitude autour de lui dans sa solitude, il disperse sa famille et ses serviteurs aux quatre tourelles du château. Les soirs d'automne, dans le vaste salon, vêtu d'une robe de ratine blanche, la tête couverte d'un haut bonnet roide et blanc, il se promène à grands pas; si la mère, le chevalier et sa sœur, qui sont assis immobiles, échangent quelques mots, il dit en passant, d'un ton

sévère : « De quoi parliez-vous? » et l'on n'entend plus rien bruire, jusqu'à ce que, le coup de dix heures arrêtant brusquement sa marche, il se retire dans son donjon. Alors il y a un court moment d'explosion de paroles et d'allégement. Mme de Chateaubriand elle-même y cède, et elle entame une de ces merveilleuses histoires de revenans et de chevaliers, comme celle du sire de Beaumanoir et de Jehan de Tintiniac, dont le poëte nous reproduit la légende dans une langue créée, inouie.

Cette langue du moyen-âge, qui se trouve condensée, refrappée en cet endroit avec un art et une autorité dont on ne peut se faire idée, laisse çà et là des traces énergiques dans tout le courant du récit de M. de Chateaubriand. L'effet est souvent heureux, de ces mots gaulois rajeunis, mêlés à de fraîches importations latines, et encadrés dans des lignes d'une pureté grecque, au tour grandiose, mais correct et défini. Le vocabulaire de M. de Chateaubriand dans ces Mémoires comprend toute la langue française imaginable et ne la dépasse guère que parfois en deux ou trois mots que je voudrais retrancher.

Retiré le soir dans son donjon à part, le jeune homme, plein des légendes et du génie du lieu, commençait à son tour une poétique incantation; il évoquait sa *Sylphide*. Qu'était cette Sylphide? c'était le composé de toutes les femmes qu'il avait entrevues ou rêvées, des héroïnes de l'histoire ou du roman, des châtelaines du temps de Galaor ou des Armides, c'était l'idéal et l'allégorie de ses songes; c'est quelquefois sans doute, le dirai-je? un fantôme responsable, un nuage officieux, comme il s'en forme aux pieds des déesses. Il la suivait, cette Sylphide, dans les prairies, sous les chênes du grand mail, sur l'étang monotone où il restait bercé durant des heures; il lui associait l'idée de la gloire. « Elle était pour lui la vertu lorsqu'elle accomplit les plus nobles sacrifices; le génie, lorsqu'il enfante la pensée la plus rare. » Il y a à travers cela d'impétueux accens sur le désir de mourir, de passer inconnu sous la fraîcheur du matin. « L'idée de n'être plus, s'écrie-t-il, « me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite; dans les erreurs « qui ont égaré ma jeunesse, j'ai souvent souhaité de ne pas sur- « vivre à l'instant du bonheur. Il y avait dans le premier succès « de l'amour un degré de félicité qui me faisait aspirer à la des-

« truction. » On retrouve un sentiment tout semblable dans Atala pendant la tempête; dans Velleda sur le rocher. Mais à quel propos ici ces desirs de mourir, ce cri égaré d'une félicité en apparence sans objet? Quand j'entendais lire ces obscurs et murmurans passages, il me semblait sentir un parfum profond comme d'un oranger voilé.

Triste, dégoûté de tout, voyant sa sœur peu heureuse, sa mère peu consolante, craignant son père au point que, si au retour de ses courses sauvages il l'apercevait assis sur le perron, il se fût laissé tuer plutôt que de rentrer au château, le chevalier essaya en effet de mourir; il s'enfonça dans un bois avec son fusil chargé de trois balles; l'apparition d'un garde l'interrompit. Il fit une maladie mortelle. Guéri, il était à Saint-Malo, près de passer aux Grandes-Indes, quand on le rappela pour un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Il quitte son père pour la dernière fois.

Ces Mémoires sont de temps en temps entrecoupés par des prologues qui marquent les dates et les situations contrastantes où l'auteur les composa. En 1821, M. de Chateaubriand, ambassadeur à Berlin, continue le récit de cette vie de jeunesse. Plus tard, c'est ambassadeur à Londres, qu'il décrira les misères de son émigration. Le premier voyage à Paris, en compagnie de Mlle Rose, marchande de modes, qui méprise fort son vis-à-vis silencieux; l'entrevue avec le cousin Moreau, qui n'est pas le grand général, avec Mme de Chatenay, cette femme de douce accortise; l'amour de garnison pour Lamartinière, la présentation à Versailles, la journée de la chasse et des carrosses, tous ces riens plus ou moins légers du monde extérieur sont emportés avec une verve de pur et facile esprit à laquelle le sérieux poète ne s'était jamais nulle part aussi excellemment livré. On a pu remarquer parfois dans les pages graves de M. de Chateaubriand quelques mots aigus qui font mine de sortir du ton, et qu'un goût scrupuleux voudrait rabattre. Ces mots ne sont le plus souvent que de l'esprit, de la verve comique et mordante, mais qui ne se présente pas en ces endroits à l'état direct et simple. C'est une veine refoulée qui engorge légèrement, pour ainsi dire, un style de plus profonde couleur. Mais dans les pages dont nous parlons, cette veine heureuse

circule et joue au naturel; elle fertilise dans le talent de M. de Chateaubriand des portions encore inconnues.

A Paris, le jeune officier fait connaissance avec des gens de lettres, et négocie, à force d'habileté et d'appui, l'insertion d'une idylle dans l'*Almanach des Muses*. Parmi ces figures de gens de lettres si vivement éclairées en quelques mots, on voit Parny, « poète et créole, à qui il ne fallait que le ciel de l'Inde, une fon- « taine, un palmier, une femme, et dont la paresse n'était inter- « rompue que par ses plaisirs qui se changeaient en gloire. » On y voit Delille de Sales, le philosophe de la nature, « qui faisait en « Allemagne ses remontes d'idées. » On y trouve La Harpe, arrivant chez une sœur de M. de Chateaubriand, avec trois gros volumes de ses œuvres sous ses petits bras. Flins y obtient une part moins belle que dans l'*Essai*, mais très satisfaisante encore. Flins a beau être mort de toute la mort d'une médiocrité spirituelle; une goutte d'ambre est tombée sur son nom et le conserve; il y a quelque chose de lui enchassé dans la base de marbre de cette statue immortelle. Ginguené et Champfort sont les moins indulgemment traités. En relisant l'*Essai*, j'ai désiré un milieu plus juste entre la louange première et la sentence trop rigoureuse qui durera.

On est en 89; la politique gronde. Il y a un épisode développé sur les états de Bretagne, sur la constitution et les troubles de cette province : les lignes majestueuses de l'histoire apparaissent. Mirabeau, avec qui l'auteur a dîné plusieurs fois, et qu'il a souvent entendu, est peint de génie à génie. La vie confuse, remuée, enthousiaste, de ces années-là, s'anime devant nous. On suit les trois belles nièces de Gretry avec la foule dans les allées des Tuileries; on reconnaît la belle Mme de Buffon à la porte d'un club, dans le phaéton du duc d'Orléans.

C'est en cette année pourtant que le jeune homme assez indifférent à la politique, dévoré de l'instinct des voyages, voulant visiter la scène naturelle de ce poème des *Natchez* qu'il médite déjà, rêvant aussi la découverte du passage polaire, part pour l'Amérique, muni des conseils et des instructions de M. de Malesherbes dont son frère aîné est le petit-gendre. Un autre jour peut-être, si nous n'en avions pas trop dit cette fois, nous l'y suivrions. On y verrait les types de Mina et de Céluta, les deux Floridiennes.

Puis au retour, après le mariage, l'émigration ; la guerre au siége de Thionville, les veilles nocturnes du camp qui ont servi à peindre celles d'Eudore dans *les Martyrs* ; la blessure, le retour à Namur par les Ardennes où le poète, qui a ébauché déjà Atala et René, est près de mourir d'épuisement ; Jersey, Londres ; la vie de misère et de noble fierté, l'*Essai sur les révolutions*, l'histoire divine de Charlotte, et, à la nouvelle de la mort d'une mère pieuse, la pensée conçue, le vœu du *Génie du Christianisme*.

Quant à la seconde partie des *Mémoires*, nous aurions beaucoup à en dire, même en n'effleurant rien de toute la relation de Prague, de l'intérieur des princes déchus, ni de l'entrevue avec Mme de Berry. Mais la route, les grands chemins seulement, les rêves du poète-ambassadeur, de Sterne-René, dans la vieille calèche autrefois construite à l'usage du prince de Talleyrand ; mais les paysages de Bohême, les conversations avec la lune où tous les souvenirs reviennent et se jouent, tantôt dans une moquerie légère, tantôt dans une ivresse voluptueuse qui ranime, comme sous des baisers, les plus chers fantômes ; mais Venise et la Zanzé de Pellico, et le Lido où l'enfant des mers salue avec amour ses vagues maternelles ; mais Ferrare, et la destinée du Tasse qu'il marie à la sienne, comme un poème dans un poème ; ce serait la matière à bien des réminiscences aussi, à bien des fuites sinueuses et des étincelles. Ne pouvant à loisir tout embrasser, nous finissons, pour donner idée des grandes perspectives qui s'y ouvrent fréquemment, par une citation sur l'avenir du monde, que la bienveillance de l'auteur nous a permis de détacher. Après avoir piloté assez péniblement le lecteur en vue de nos côtes inégales, nous arrivons avec lui à la haute mer, et nous l'y laissons.

AVENIR DU MONDE.

L'auteur, après avoir examiné la position sociale du moment, les fautes de tous les partis, etc., jette ainsi un regard sur la destinée du monde :

« L'Europe court à la démocratie. La France est-elle autre chose qu'une république entravée d'un directeur ? Les peuples

grandis sont hors de page ; les princes en ont eu la garde-noble ; aujourd'hui les nations arrivées à leur majorité prétendent n'avoir plus besoin de tuteurs. Depuis David jusqu'à notre temps, les rois ont été appelés ; les nations semblent l'être à leur tour. Les courtes et petites exceptions des républiques grecque, carthaginoise, romaine, n'altèrent pas le fait politique général de l'antiquité, à savoir l'état monarchique normal de la société sur le globe. Maintenant la société entière quitte la monarchie, du moins la monarchie telle qu'on l'a connue jusqu'ici.

« Les symptômes de la transformation sociale abondent. En vain on s'efforce de reconstituer un parti pour le gouvernement absolu d'un seul : les principes élémentaires de ce gouvernement ne se retrouvent point ; les hommes sont aussi changés que les principes. Bien que les faits aient quelquefois l'air de se combattre, ils n'en concourent pas moins au même résultat, comme, dans une machine, des roues qui tournent en sens opposé, produisent une action commune.

« Les souverains se soumettant graduellement à des libertés nécessaires, se séparant sans violence et sans secousse de leur piédestal, pouvaient transmettre à leurs fils, dans une période plus ou moins étendue, leur sceptre héréditaire réduit à des proportions mesurées par la loi. La France eût mieux agi pour son bonheur et son indépendance, en gardant un enfant qui n'aurait pu faire des journées de juillet une honteuse déception ; mais personne n'a compris l'événement. Les rois s'entêtent à garder ce qu'ils ne sauraient retenir ; au lieu de descendre doucement sur le plan incliné, ils s'exposent à tomber dans le gouffre ; au lieu de mourir de sa belle mort pleine d'honneurs et de jours, la monarchie court risque d'être écorchée vive : un tragique mausolée ne renferme à Venise que la peau d'un illustre général.

« Les pays les moins préparés aux institutions libérales, tels que le Portugal et l'Espagne, sont poussés à des mouvemens constitutionnels. Dans ces pays, les idées dépassent les hommes. La France et l'Angleterre, comme deux énormes béliers, frappent à coups redoublés les remparts croulans de l'ancienne société. Les doctrines les plus hardies sur la propriété, l'égalité, la liberté, sont proclamées soir et matin à la face des monarques qui trem-

blent derrière une triple haie de soldats suspects. Le déluge de la démocratie les gagne; ils montent d'étage en étage, du rez-de-chaussée au comble de leurs palais, d'où ils se jetteront à la nage dans le flot qui les engloutira.

« La découverte de l'imprimerie a changé les conditions sociales; la presse, machine qu'on ne peut plus briser, continuera à détruire l'ancien monde, jusqu'à ce qu'elle en ait formé un nouveau : c'est une voix calculée pour le forum général des peuples. L'imprimerie n'est que la Parole, première de toutes les puissances : la Parole a créé l'univers; malheureusement le Verbe dans l'homme participe de l'infirmité humaine; il mêlera le mal au bien, tant que notre nature déchue n'aura pas recouvré sa pureté originelle.

« Ainsi, la transformation, amenée par l'âge du monde, aura lieu. Tout est calculé dans ce dessein; rien n'est possible maintenant hors la mort naturelle de la société, d'où doit sortir la renaissance. C'est impiété que de lutter contre l'ange de Dieu, de croire que nous arrêterons la Providence. Aperçue de cette hauteur, la révolution française n'est plus qu'un point de la révolution générale; toutes les impatiences cessent; tous les axiomes de l'ancienne politique deviennent inapplicables.

« Louis-Philippe a mûri d'un demi-siècle le fruit démocratique. La couche bourgeoise où s'est implanté le philippisme, moins labourée par la révolution que la couche militaire et la couche populaire, fournit encore quelque suc à la végétation du gouvernement du 7 août; mais elle sera tôt épuisée.

« Il y a des hommes religieux qui se révoltent à la seule supposition de la durée quelconque de l'ordre de choses actuel. « Il est, « disent-ils, des réactions inévitables, des réactions morales, en- « seignantes, magistrales, vengeresses. Si le monarque qui nous « initia à la liberté a payé dans ses qualités le despotisme de « Louis XIV et la corruption de Louis XV, peut-on croire que la « dette contractée par *Égalité* à l'échafaud du roi innocent, ne « sera pas acquittée? *Égalité*, en perdant la vie, n'a rien expié : « le pleur du dernier moment ne rachète personne; larmes de la « peur qui ne mouillent que la poitrine, et ne tombent pas sur la « conscience. Quoi! la race d'Orléans pourrait régner au droit des « crimes et des vices de ses aïeux? Où serait donc la Providence?

« Jamais plus effroyable tentation n'aurait ébranlé la vertu, ac-
« cusé la justice éternelle, insulté l'existence de Dieu ! »

« J'ai entendu faire ces raisonnemens, mais faut-il en conclure que le sceptre du 9 août va tout-à-l'heure se briser ? En s'élevant dans l'ordre universel, le règne de Louis-Philippe n'est qu'une apparente anomalie, qu'une infraction non réelle aux lois de la morale et de l'équité : elles sont violées, ces lois, dans un sens borné et relatif ; elles sont suivies dans un sens illimité et général. D'une énormité consentie de Dieu, je tirerais une conséquence plus haute, j'en déduirais la preuve *chrétienne* de l'abolition de la royauté en France ; c'est cette abolition même et non un châtiment individuel qui serait l'expiation de la mort de Louis XVI. Nul ne serait admis, après ce juste, à ceindre solidement le diadème : Napoléon l'a vu tomber de son front malgré ses victoires, Charles X malgré sa piété ! Pour achever de discréditer la couronne aux yeux des peuples, il aurait été permis au fils du régicide de se coucher un moment en faux roi dans le lit sanglant du martyr.

« Une raison prise dans la catégorie des choses humaines peut encore faire durer quelques instans de plus le gouvernement-sophisme, jailli du choc des pavés.

« Depuis quarante ans, tous les gouvernemens n'ont péri en France que par leur faute : Louis XVI a pu vingt fois sauver sa couronne et sa vie ; la république n'a succombé qu'à l'excès de ses crimes ; Bonaparte pouvait établir sa dynastie, et il s'est jeté en bas du haut de sa gloire ; sans les ordonnances de juillet, le trône légitime serait encore debout. Mais le gouvernement actuel ne paraît pas devoir commettre la faute qui tue ; son pouvoir ne sera jamais suicide ; toute son habileté est exclusivement employée à sa conservation : il est trop intelligent pour mourir d'une sottise, et il n'a pas en lui de quoi se rendre coupable des méprises du génie ou des faiblesses de la vertu.

« Mais après tout il faudra s'en aller : qu'est-ce que trois, quatre, six, dix, vingt années dans la vie d'un peuple ? L'ancienne société périt avec la politique chrétienne, dont elle est sortie : à Rome, le règne de l'homme fut substitué à celui de la loi par César ; on passa de la république à l'empire. La révolution se résume aujourd'hui en sens contraire ; la loi détrône l'homme ; on

passe de la royauté à la république. L'ère des peuples est revenue; reste à savoir comment elle sera remplie.

« Il faudra d'abord que l'Europe se nivelle dans un même système; on ne peut supposer un gouvernement représentatif en France et des monarchies absolues autour de ce gouvernement. Pour arriver là, il est trop probable qu'on subira des guerres étrangères, et qu'on traversera à l'intérieur une double anarchie morale et physique.

« Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point? restera-t-elle distribuée comme elle l'est? Une société où des individus ont deux millions de revenu, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers, vers qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles elles-mêmes autochthones du fumier, une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondemens au milieu du progrès des idées?

« Mais si l'on touche à la propriété, il en résultera des bouleversemens immenses, qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang; la loi du sang et du sacrifice est partout: Dieu a livré son fils aux clous de la croix, pour renouveler l'ordre de l'univers. Avant qu'un nouveau droit soit sorti de ce chaos, les astres se seront souvent levés et couchés. Dix-huit cents ans depuis l'ère chrétienne n'ont pas suffi à l'abolition de l'esclavage; il n'y a encore qu'une très petite partie accomplie de la mission évangélique.

« Ces calculs ne vont point à l'impatience des Français: jamais, dans les révolutions qu'ils ont faites, ils n'ont admis l'élément du temps, c'est pourquoi ils seront toujours ébahis des résultats contraires à leurs espérances. Tandis qu'ils bouleversent, le temps arrange; il met de l'ordre dans le désordre, rejette le fruit vert, détache le fruit mûr, sasse et crible les hommes, les mœurs et les idées.

« Quelle sera la société nouvelle? Je l'ignore. Ses lois me sont inconnues; je ne la comprends pas plus que les anciens ne pouvaient comprendre la société sans esclaves produite par le christianisme. Comment les fortunes se nivelleront-elles, comment le salaire se balancera-t-il avec le travail, comment la femme parviendra-t-elle à l'émancipation complète? Je n'en sais rien. Jusqu'à présent la

société a procédé par *agrégation* et par *famille* : quel aspect offrira-t-elle lorsqu'elle ne sera plus qu'*individuelle*, comme elle tend à le devenir, comme on la voit déjà se former aux États-Unis? vraisemblablement *l'espèce humaine* s'agrandira, mais il est à craindre que *l'homme* ne diminue, que quelques facultés éminentes du génie ne se perdent, que l'imagination, la poésie, les arts, ne meurent dans les trous d'une société-ruche, où chaque individu ne sera plus qu'une abeille, une roue dans une machine, un atome dans la matière organisée. Si la religion chrétienne s'éteignait, on arriverait par la liberté à la pétrification sociale où la Chine est arrivée par l'esclavage.

« La société moderne a mis dix siècles à se composer; maintenant elle se décompose. Les générations du moyen-âge étaient vigoureuses, parce qu'elles étaient dans la progression ascendante; nous, nous sommes débiles parce que nous sommes dans la progression descendante. Ce monde décroissant ne reprendra de force que quand il aura atteint le dernier degré, d'où il commencera à remonter vers une nouvelle vie. Je vois bien une population qui s'agite, qui proclame sa puissance, qui s'écrie : « Je veux! je serai! à moi l'avenir! je découvre l'univers! On n'avait rien vu avant moi; le monde m'attendait; je suis incomparable. Mes pères étaient des enfans et des idiots. »

« Les faits ont-ils répondu à ces magnifiques paroles? Que d'espérances n'ont point été déçues en talens et en caractères! Si vous en exceptez une trentaine d'hommes d'un mérite réel, quel troupeau de générations libertines, avortées, sans convictions, sans foi politique et religieuse, se précipitant sur l'argent et les places comme des pauvres sur une distribution gratuite; troupeau qui ne reconnaît point de berger, qui court de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine, dédaignant l'expérience des vieux pâtres durcis au vent et au soleil! Nous ne sommes que des générations de passage; générations intermédiaires, obscures, vouées à l'oubli, formant la chaîne pour atteindre les mains qui cueilleront l'avenir . . . . . .

. . . . . .

« Respectant le malheur et me respectant moi-même, respectant ce que j'ai servi et ce que je continuerai de servir au prix du

repos de mes vieux jours, je craindrais de prononcer vivant un mot qui pût blesser des infortunes ou même détruire des chimères. Mais quand je ne serai plus, mes sacrifices donneront à ma tombe le droit de dire la vérité. Mes devoirs seront changés; l'intérêt de ma patrie l'emportera sur les engagemens de l'honneur dont je serai délié. Aux Bourbons appartient ma vie; à mon pays appartient ma mort. Prophète, en quittant le monde, je trace mes prédictions sur mes heures tombantes; feuilles séchées et légères que le souffle de l'éternité aura bientôt emportées.

« S'il était vrai que les hautes races des rois, refusant de s'éclairer, approchassent du terme de leur puissance, ne serait-il pas mieux, dans leur intérêt historique, que par une fin digne de leur grandeur, elles se retirassent dans la sainte nuit du passé avec les siècles? Prolonger sa vie au-delà d'une éclatante illustration ne vaut rien; le monde se lasse de vous et de votre bruit; il vous en veut d'être toujours là pour l'entendre. Alexandre, César, Napoléon, ont disparu selon les règles de la gloire: pour mourir beau, il faut mourir jeune. Ne faites pas dire aux enfans du printemps: « Comment! c'est là cette renommée, cette personne, cette race, à qui le monde battait des mains, dont on aurait payé un cheveu, un sourire, un regard, du sacrifice de la vie! » Qu'il est triste de voir le vieux Louis XIV, étranger aux générations nouvelles, ne trouver plus auprès de lui, pour parler de son siècle, que le vieux duc de Villeroi! Ce fut une dernière victoire du grand Condé en radotage, d'avoir, au bord de sa fosse, rencontré Bossuet: l'orateur ranima les eaux muettes de Chantilly; avec l'enfance du vieillard, il repétrit son adolescence; il rebrunit les cheveux sur le front du vainqueur de Rocroi, en disant, lui Bossuet, un immortel adieu à ses cheveux blancs. Hommes, qui aimez la gloire, soignez votre tombeau; couchez-vous-y bien; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez! »

SAINTE-BEUVE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1834.

Il est difficile, au moment où nous écrivons, de ne pas porter uniquement ses regards sur Lyon, où se livre depuis plusieurs jours cette longue et sanglante bataille offerte depuis quelques mois par le parti républicain au gouvernement de Louis-Philippe. A qui reprocher les cruelles provocations, les défis insultans, les projets d'oppression, les injures et les récriminations inutiles? A qui faire le procès en ce moment? Sera-ce au parti populaire, qui paie peut-être à cette heure de son sang, sur le pavé de Lyon, l'imprudence de sa conduite, ou au pouvoir ébranlé qui venait hier confesser du haut des tribunes des chambres son impéritie et son péril? On ne peut que gémir sur les tristes conditions de notre existence sociale, qui repose en des mains aussi frêles, sur le sort de tous les hommes de bonne foi, qui se trouvent placés dans l'alternative de soutenir un pouvoir qu'ils blâment, et dont les actes leur semblent funestes, ou de donner les mains à une commotion qui nous jetterait sous le coup de la force brutale la plus grossière. C'est là que nous a conduits l'habileté de nos hommes d'état.

Les avis et les remontrances n'ont pas manqué au pouvoir. Les do-

leances de ses partisans, les menaces significatives de ses ennemis, l'expérience du passé le plus instructif, l'abandon, la tiédeur des uns, la joie, l'impatience des autres, tout ce qu'un gouvernement doit observer et recueillir, s'était présenté pour l'éclairer dans sa route et lui annoncer le prochain avenir qui vient de se réaliser sous ses yeux. Il a tout repoussé, il a fermé les yeux, il les ferme encore, et, livré à sa sourde opiniâtreté, il refuse de rien entendre. Il semble qu'il se soit donné la mission de rétablir l'empire unique de la force que ni la Convention, ni Napoléon, n'ont pu fonder en France d'une manière durable. Napoléon est le modèle qu'on veut suivre en toutes choses; on n'excepte que les guerres qui l'ont renversé, et cependant on se plaît à jouer, comme lui, tout l'avenir sur une bataille.

C'est une habileté commune en fait de pouvoir, et bien cruellement déplorable, que celle qui se résout à coups de canon. La France est calme, avide de stabilité et de repos, lasse d'être ballottée d'une dynastie à l'autre, de s'user à soutenir de ses larges épaules les trônes fragiles qu'on lui donne à porter, comme les fardeaux qui se succèdent sur le dos d'une bête de somme. Elle veut vivre enfin, vivre pour elle, cultiver son champ, se livrer au travail qui lui donne l'aisance et la richesse, et pour arriver là, elle fait chaque jour mille sacrifices au pouvoir qui s'est engagé à lui procurer ces biens, sacrifices d'affection, d'ambition, de gloire. Elle tend ses mains vigoureuses à ce pouvoir débile, elle l'aide à marcher, elle le défend et le veille; elle vient aux chambres lui voter complaisamment des subsides, elle quitte sa demeure et passe les nuits, à sa porte, le fusil sur l'épaule, pour qu'il dorme en paix; elle accourt en masse dès qu'il se dit en péril, elle se fait même violence et se montre impitoyable quand il s'agit de réduire ses ennemis; elle lui donne tout enfin, son argent et son sang; elle lui cède même une partie de ses libertés pour qu'il assure au pays le repos et la paix, et cependant le pays ne peut les obtenir de lui.

Tandis que la France, représentée par toutes ses majorités, renonce à ses passions et à ses ambitions en faveur de la paix, le pouvoir ne songe qu'à satisfaire les siennes. Au lieu de calmer, il excite; les forces que le pays met à sa disposition pour contenir, il s'en sert pour provoquer, et la guerre qu'il évite au dehors avec tant de souplesse, au dedans il la demande avec ardeur. Ce serait un gouvernement glorieux et accompli s'il traitait avec l'étranger comme il traite avec la France, et s'il gardait pour son peuple une partie de la mansuétude qu'il prodigue à ses ennemis.

Lorsque les événemens de Lyon éclatèrent, l'année passée, il était évident que les ouvriers de Lyon se révoltaient pour une question industrielle; une fois maître, vainqueur, fort, puissant, le pouvoir ne devait-il

pas s'appliquer à concilier les deux classes ennemies qui peuplent cette grande ville. La France compte parmi ses plus dispendieuses institutions un ministère du commerce, ministère tout pacifique de sa nature; qu'a-t-on fait pour Lyon dans ce ministère? Les ouvriers étaient mécontens de leur situation; les octrois, les impôts municipaux pesaient cruellement sur eux et absorbaient une grande partie de leur salaire; a-t-on seulement daigné leur laisser entrevoir une diminution d'octrois? Non; on a préféré les faire menacer d'une destruction complète par les journaux ministériels. On se sentait au côté l'épée de la France, qu'elle a remise aux mains du roi de juillet pour assurer le repos de tous, et l'on s'en est servi pour frapper sur la tête de ceux qui réclamaient leur part de repos et de bien-être. C'est la réponse à tout; le pouvoir veut être fort, et il se fait brutal. A Lyon comme partout, il a repoussé des plaintes qu'il pouvait entendre sans s'abaisser, et son insouciance et son égoïsme ont changé en menaces ces humbles plaintes. Dès lors sans doute il était de son devoir de résister et d'opposer la vigueur à ces menaces, mais il était aussi de son devoir de les prévenir et de ne pas les faire naître, et ce devoir, nous ne craignons pas de dire qu'il ne l'a pas rempli. On a dit mille fois, et il faudra bien le croire, que le ministère compte faire ses campagnes d'Egypte et d'Italie dans les rues de Paris et de Lyon, pour imposer silence à ceux qui lui allèguent que ce n'est qu'après des victoires gagnées qu'on peut arriver à un pouvoir sans bornes.

On a beaucoup désapprouvé le projet de loi contre les associations, dont la promulgation est signalée par des événemens si funestes. Dans la position où s'est placé le pouvoir, nous ne saurions le blâmer d'avoir forgé cette arme pour se défendre, car il est certain que son existence est menacée par les associations politiques. Mais qui les a fait naître? Qui les a irritées? Qui les a grossies à ce point? N'est-ce pas le pouvoir qui a affecté tant de mépris pour les demandes, d'abord justes et raisonnables, de ces hommes sortis depuis, il faut le dire, de toutes les limites de la justice, de l'humanité et de la raison. C'est encore à la manie des batailles et des victoires que sont dus les désordres des associations et leur attitude menaçante. Le pouvoir crée, comme à plaisir, des ennemis et des conspirateurs, et au moment du danger, il tremble et appelle la France au secours, bien sûr qu'elle viendra le défendre. C'est ce qu'elle fait en ce moment. Les éloges que le ministère a donnés à l'armée de Lyon n'étaient pas nécessaires pour nous apprendre que l'armée ferait son devoir tout en gémissant de la tâche à laquelle on la condamne. A Paris, la masse de la population s'est montrée, comme partout, amie de l'ordre. Elle agirait encore ainsi, nous n'en doutons pas, même si le ministère obtenait les lois d'ex-

ception que semblaient annoncer samedi les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, en demandant le concours actif des chambres. Le pays est décidé à remettre au pouvoir toutes les armes qu'il demandera; c'est à lui de connaître celles qui le tueraient lui-même.

La tranquillité de Paris ne sera pas troublée, on doit l'espérer. Le bon sens et la fermeté de la population parisienne feront plus en cette circonstance que toutes les précautions du ministère et les harangues du général Bugeaud, qui a parcouru les casernes en exhortant les soldats à ne pas faire de quartier *dans le cas d'une bataille*. On se souvient de l'impatience et de l'audace que montrait dernièrement à la tribune M. Bugeaud : on eût dit un lansquenet demandant le carnage. Le langage de M. Bugeaud exprime cependant la pensée des hommes les plus avancés de son parti, mais dépouillée des formes et des précautions dont se revêtent les esprits fins qu'il trahit par sa rudesse.

La lettre suivante, que nous recevons de Lyon, prouve que cette malheureuse pensée a été transmise à la plupart des agens du pouvoir. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer sous quelle triste impression elle a été écrite.

« Mon cher monsieur, c'est de l'hôtel de la Préfecture, c'est tout couvert de poussière et de poudre que je vous écris à la hâte ces quelques mots qui vous donneront une faible idée de la malheureuse position de notre ville. Je quitte à l'instant M. Gasparin, et faut-il vous le dire, je n'ai point trouvé en lui ce calme réfléchi, ce courageux sang-froid qui l'avait distingué en d'autres circonstances moins graves; le général Aymar m'a paru mieux en rapport avec la douleur des circonstances; il a assisté, lui, à ce déchirant spectacle, il a payé de sa personne, et voilà pourquoi sans doute il juge plus sainement notre position.

« Vous connaissez Lyon et sa position topographique; cette langue de terre qui s'étend si étroite entre les deux rivières et de l'autre côté de la Saône, ce quartier bâti d'étages sur étages où domine Fourvières; pour une armée régulière, rien n'est plus facile sans doute que de s'emparer des ponts et par conséquent d'être maître de la ville centrale et plate, et de débusquer des grandes places les ouvriers insurgés, quoique cependant encore des couloirs sombres, des passages tortueux puissent servir à la fusillade désespérée de petites troupes d'insurgés.

« Mais la position véritablement inexpugnable, c'est toute la partie de la ville formant en quelque sorte échelle et qui se trouve sur les rives de la Saône; de l'archevêché à Fourvières et sur toute la côte qui se prolonge le long de la rivière, il y aurait impossibilité, à moins de détruire de fond en comble toutes les maisons, de pénétrer dans ces véritables défilés de

montagnes où chaque rue est un rempart, chaque étage un retranchement. Aussi les insurgés sont-ils là maîtres de tout le terrain, et le général Aymar a bien jugé la position en se gardant de les faire attaquer. Lyon est donc aujourd'hui divisée en deux villes, l'une au pouvoir des ouvriers, l'autre sous l'autorité régulière du préfet; et une chose bizarre dans notre triste position, c'est qu'il y a impossibilité pour une partie de la ville comme pour l'autre de s'attaquer mutuellement. Si les ouvriers voulaient attaquer les ponts et venir encore dans la ville plate, ils seraient infailliblement repoussés, car ici l'artillerie peut jouer et l'armée se déployer; et du côté de l'archevêché, l'armée ne peut faire un mouvement en avant, car elle s'engagerait dans les défilés dont je vous ai parlé, en éprouvant des pertes énormes. Nous avons donc deux gouvernemens, l'un auquel préside M. Gasparin, l'autre que domine je ne sais quel nouveau Spartacus qui surgira là pour faire ses conditions, s'il ne triomphe pas, car enfin cela ne peut durer; et ce qu'espèrent les hommes sages, ceux-là surtout qui, comme moi, désirent le maintien de l'ordre actuel, c'est qu'une transaction loyalement exécutée vienne mettre un terme au sanglant chaos qui gronde sur nos têtes.

« Je viens d'en causer avec M. Gasparin, et c'est un malheur de le dire, je ne sais quels ordres reçoivent les fonctionnaires du gouvernement; mais jamais il ne sort de leur bouche que ces paroles dominatrices : « Soumission absolue, point de conditions ! » On croit par là faire de la force et l'on n'aboutit qu'à prolonger les conflits déplorables; n'est-ce pas assez de sang répandu ? faut-il pour le triomphe d'une idée ou d'un système s'égorger jusqu'au bout ? J'ai fait observer à M. Gasparin qu'il fallait attendre les ordres de Paris pour s'engager plus avant dans la lutte; plus le préfet a eu de reproches à se faire dans le principe, en ne déployant pas assez de vigueur lors du jugement des mutuellistes, plus il veut aujourd'hui racheter son pardon par ses appareils de sévérité inflexible. Moi qui connais bien la position, je crois qu'il faut user avec les ouvriers de beaucoup de ménagemens; ils peuvent, quand ils le voudront, dévaliser celles des maisons qui sont sous leur domination absolue, et par conséquent se maintenir long-temps dans la position qu'ils se sont faite. D'un autre côté, les ouvriers du Rhône, de St.-Etienne peuvent s'armer et accourir d'un moment à l'autre, et ces hommes hardis peuvent imprimer à la sédition un caractère tellement grave qu'elle compromette le gouvernement. Éclairez donc le pouvoir d'en haut pour qu'il arrête ses fougues de zèle qui sont aussi un désordre.

« Pardonnez-moi le peu de suite qui règne dans mes idées. Je ne souhaite pas que vous ayez jamais le triste spectacle que nous avons sous

ies yeux, vos journées de juillet ne sont rien en comparaison, et ce qu'il y a de triste, c'est que rien n'est fini encore. Dieu sauve la France ! »

Il est à peu près certain que les événemens de Lyon se termineront encore sans que le désordre et ces scènes cruelles se répandent au loin. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur d'autres nouvelles qui avaient été répandues dans le dessein d'augmenter l'agitation ; ces nouvelles auront déjà vieilli et seront oubliées quand nous livrerons notre feuille à la publicité, et sans doute Lyon sera pacifié. Mais quelle pacification, et quelle paix le ministère aura donnée à cette malheureuse ville !

Il sera temps alors de parler du nouveau ministère; mais jusque-là on ne peut songer qu'à Lyon, on ne peut parler que de Lyon et de ses désastres. Qui songe aujourd'hui à M. Persil, quoique la nomination de M. Persil au ministère de la justice soit un fâcheux indice pour le pays, et peut-être une nouvelle cause de désordre? Les débats du ministère, les intrigues de la recomposition ministérielle, les refus de l'amiral Duperré et de l'amiral Jacob, qui ont nécessité la nomination de l'amiral Roussin au poste occupé par M. de Rigny; la retraite forcée du duc de Gaëte et de M. Barbé-Marbois, remplacés à la banque et la cour des comptes par M. d'Argout et par M. Barthe; toutes ces choses s'absorbent dans le grand évènement de Lyon, et nous aurions mauvaise grâce à nous appesantir sur ces misères.

Nous devons cependant parler de M. d'Argout, car nous avons à lui rendre justice. Le dernier acte de M. d'Argout dans le conseil a été, nous dit-on, de demander une exception dans l'application de la nouvelle loi, pour toutes les associations littéraires, religieuses et industrielles, que M. d'Argout voulait dispenser d'une autorisation. Cette louable proposition, repoussée par la majorité, a hâté la retraite de M. d'Argout. Une telle manière d'interpréter la loi des associations ne pouvait s'accorder avec la pensée de son auteur, M. Persil. M. d'Argout est déjà un homme dépassé dans le système. Qui sait si M. Persil lui-même ne le sera pas bientôt?

Sans doute il est déplorable que M. le duc de Gaëte, l'une de nos plus anciennes capacités industrielles, ait été si violemment arraché du gouvernement de la banque pour faire place à M. d'Argout; mais nous n'avons pas oublié le mécontement qui accueillit la nomination de M. de Gaëte à ce poste, occupé alors par M. Laffitte. M. Laffitte remplissait depuis plusieurs années les fonctions de gouverneur de la banque, il les remplissait gratuitement, et il avait renoncé, avec une générosité bien rare, au traitement de 100,000 francs auquel il avait droit. M. le duc de Gaëte accepta la place et le traitement qui fut réduit depuis à 60,000. Nous

prenons assurément beaucoup de part à sa disgrâce, mais il pourra se consoler en songeant que celle de M. Laffitte ne fut pas moins brusque ni plus méritée.

Les événemens de Lyon nous ont presque fait oublier ceux de Bruxelles, qui sont cependant bien faits pour alarmer les gouvernemens. Une sorte de régularité et d'ordre a présidé à ce pillage ou plutôt à ce saccage, car on ne cite pas le moindre vol de la part des assaillans. Le prince de Ligne, qui se trouvait à Paris, et qui est au moment d'épouser la fille du marquis de Traesegnies, venait de faire meubler avec beaucoup de somptuosité l'hôtel qu'il habitait à Bruxelles. Tous les meubles ont été mis en pièces, les glaces brisées, on n'a respecté que les tableaux. Le peuple, apprenant que ces tableaux ne pouvaient être remplacés, les laissa intacts, et alla porter le désordre plus loin. Les meneurs avaient une liste à la main, celle des souscripteurs pour les chevaux achetés au haras de Tervueren et envoyés au prince d'Orange. Ils entraient avec précaution dans les hôtels qui leur étaient désignés, s'informaient avec soin de l'appartement occupé par le souscripteur, et plaçaient des sentinelles pour empêcher le saccage des appartemens voisins. Seize maisons ont été dévastées de la sorte; elles étaient occupées par les plus grands seigneurs de la Belgique, alliés à toutes les grandes familles de l'Europe, et le traitement qu'ils ont éprouvé a causé la plus pénible impression à Paris et à Londres. Le gouvernement belge, formé d'après le nôtre, offre, comme lui, un mélange de faiblesse et de force dangereuse et inutile.

Plus tard, en un moment plus calme, nous dirons en détail toutes les intrigues qui ont précédé et suivi la recomposition du ministère, — s'il existe encore quand nous écrirons.

P. S. Comme nous l'avions prévu, les désordres n'ont pas été de longue durée. Les dernières nouvelles de Lyon annonçaient la fin des hostilités, et les troubles qui ont éclaté hier dans un des quartiers les plus populeux de Paris ont cessé ce matin, après quelques tentatives d'insurrection bien malheureuses pour ceux qui les ont faites. On assure que les barricades élevées dans les rues Beaubourg et Quincampoix n'étaient défendues que par quelques hommes isolés; quoi qu'il en soit, la garde nationale et les troupes n'ont pas tardé à s'en rendre maîtres. — On parle aussi d'une tentative d'assassinat sur les princes, et d'un horrible massacre qui aurait eu lieu dans une maison d'où un coup de feu a été dirigé, dit-on, sur M. le duc d'Orléans. Nous en sommes encore aux rumeurs à ce sujet; mais nous avons la triste certitude que le sang français a été encore versé dans les rues de Paris. — Quand le pouvoir de juillet, si puissant aujourd'hui songera-t-il, non plus à réprimer les rébellions, mais à les prévenir?

TOUT OU RIEN, par Paul Foucher (1). — Le jeune auteur dont nous annonçons ce récent ouvrage, en a écrit déjà plusieurs autres en vers et en prose, dans lesquels, au milieu de beaucoup d'inégalités et de défauts propres à l'école moderne, on pouvait remarquer de vraies beautés et des traits d'une imagination vigoureuse. Comme M. Alfred de Musset, dont il est le contemporain, il a écrit tout au sortir du collége; mais sa maturité s'est plus fait attendre que celle du chantre de Don Paës et de la Camargo. L'inconvénient de ces productions précoces du talent, quand il ne se forme pas tout d'un coup, c'est de mettre le public dans le secret des efforts et des essais par lesquels on passe; c'est d'achever ses études devant lui et de *doubler*, en quelque sorte, *sa rhétorique* hors du collége et sous des yeux moins bienveillans. Le public alors, quand il s'occupe de vous, arrive vite à une première opinion de laquelle il se défait ensuite malaisément. On a été ainsi sévère pour M. Foucher, et sa proche parenté avec un poète célèbre n'a servi qu'à mieux éclairer certains défauts d'imitation et d'exagération que tout jeune homme apporte dans sa première manière. Il a donc fallu à M. Foucher un grand fonds d'enthousiasme et une vraie inspiration intérieure pour triompher de ces ennuis que sa prompte imagination lui grossissait sans doute encore. Cependant il a persévéré, et de notables progrès d'observation et de style ont percé dans ses derniers volumes. Celui que nous annonçons exprime, dans un langage assez simple, et dont le défaut est de négligence parfois plutôt que de recherche, des situations touchantes et des sentimens étudiés sur la nature. L'action se passe en Angleterre, nous l'eussions mieux aimée chez nous, en France, à cause de la vérité plus réelle des mœurs : il est si difficile d'être fidèle, en écrivant, aux mœurs d'une nation étrangère, à moins de les avoir observées de très près. Pourtant rien ne nous a paru trop en dehors de la donnée anglaise dans le roman de M. Foucher. L'idée du livre est la double peinture d'une ame de femme douce, tendre, aimante, mais à la fois timorée, froide, et n'osant jamais rien qu'à demi, et, tout à côté, d'une ame de jeune homme, bouillante, passionnée, jalouse, exigeante, égoïste et sombre à la façon moderne. Ces deux caractères sont vrais, et celui de la femme, de miss Hannah, intéresse par les nuances même qui s'y succèdent et ne s'achèvent pas; tout homme a rencontré ainsi dans le monde quelque femme douce, sensible, aimante, mais jusqu'à un certain degré seulement, et méfiante d'ailleurs, craintive, cédant aux considérations mondaines, insuffisante. Le caractère du héros, sir James, est plus vrai qu'intéressant; ce jeune homme ombrageux, violent, déraisonnable,

(1) Un volume in-8°, chez Barba, rue Mazarine.

appelle sur sa tête et sur tout ce qui l'entoure un malheur qu'il crée par sa seule fantaisie. Il a l'*infini dans le cœur*, dit le romancier, il est organisé vivement pour aimer ; soit, mais il gouverne bien mal cette puissance intérieure; il a tout l'égoïsme aveugle de la passion, et jamais le sacrifice éclairé. Amoureux de miss Hannah, il la compromet d'abord par la fougue de ses manières ; quand elle a épousé lord Arthur, il la compromet par sa brusque invasion chez elle à l'heure de la nuit. Mais tout cela est de la fumée de première jeunesse, et je le lui pardonnerais. Une fois le divorce obtenu, une fois Hannah devenue sa femme, que ne sait-il être heureux? Il devient alors jaloux du passé; il se dévore en idée de ce qu'il n'a pas eu; il est poursuivi par un souvenir comme si c'était une crainte. Toute cette subtilité de tourment est bien décrite, mais sir James n'y gagne pas en intérêt; il lui manque une part de sacrifice et de désintéressement moral dans l'amour. L'auteur déclare en sa préface « que l'amour désintéressé est une vieille illusion qu'on ne saurait assez battre en brèche, et qu'une grande passion doit se composer, à la fois, de tous les sacrifices de ce qui est en son pouvoir et de toutes les exigences de ce qui est dans ses droits. » Il y a plus de pompe que de justesse dans cette maxime. Le désintéressement et le sacrifice dans l'amour sont éternels comme le véritable amour; comme lui, ils sont toujours rares. C'est parce que sir James est entièrement étranger à cette pensée, qu'il se conduit ainsi au gré de sa nature fougueuse, et que, tout vrai qu'il est, il ne charme pas. J'aurais voulu que l'auteur fît ressortir ce manque moral du héros. On demanderait aussi çà et là des scènes plus développées et reposées. Mais le livre est plein d'ailleurs d'observations assez profondes ou fines sur le cœur humain dans l'amour. Ainsi la première fois qu'Hannah congédie James, James anéanti sort ; mais, en avançant vers la porte, il voit dans une glace le visage d'Hannah en pleurs. « A quoi tiennent les choses! Si dans ce moment James n'eût pas rencontré sur son passage cette glace qui lui montra le visage d'Hannah baigné de larmes, il ne fût pas revenu sur ses pas... Il fût sorti, et jamais peut-être n'eût cherché à revoir Hannah!... Mais une passion comme la sienne l'eût tué, dira-t-on, si elle n'avait été nullement partagée. — C'est précisement parce qu'elle ne se serait crue nullement partagée qu'elle aurait guéri. Le découragement est un sûr contre-poison contre toute grande passion, qui s'éteint faute d'espérance comme une lampe faute d'aliment. D'ailleurs, l'amour-propre blessé travaille perpétuellement à nous affranchir de liens qui humilient ; c'est une lime qui agit sans cesse et qui nous délivre peu à peu de toutes les captivités morales. Ce qui est le plus fatal peut-être à toute ame vivement organisée pour aimer, c'est de rencontrer une affection

vraie et sympathique, mais timorée, qui l'arrête, qui la captive, mais qui ne la satisfasse pas. » Je citerai encore cette pensée : « Le moyen le plus simple de faire rougir un jaloux d'une injuste exigence, c'est de lui proposer ce qu'il n'ose demander, et ce que cependant il accepte toujours. » De telles observations morales annoncent certes un grand progrès vers la maturité du talent; et, sous ce rapport, le dernier roman de M. Foucher, malgré un reste d'inexpérience qui s'y trahit, mérite de sincères éloges.

— L'*Athenée* de Marseille, qui avait fourni, il y a quelques années, à M. J.-J. Ampère, la première occasion de produire en public son talent de professeur érudit et éloquent, a eu cette année, pour représentant et pour organe de la littérature moderne, un jeune poète dont le nom a été jusqu'ici moins connu que l'œuvre, et dont l'œuvre et le nom sont destinés à une publicité, à une renommée croissante. M. Brizeux, auteur du charmant et tendre poème de *Marie*, achève en ce moment à l'*Athenée* de Marseille une série de leçons sur la littérature et la poésie contemporaine; la nouveauté de ses vues, la délicatesse et la sûreté de ses jugemens y ont jeté un éclat plein de charme, qui lui a tout d'abord conquis son auditoire. Une nouvelle voie s'est ouverte à M. Brizeux à côté de son sentier poétique qu'il ne désertera point pour cela. Le voilà propre à enseigner, à expliquer par l'analyse, en même temps qu'à chanter et à peindre; il sera critique sans cesser d'être poète. Félicitons l'*Athénée* et le public de Marseille de savoir apprécier les leçons de ces ingénieux talens et de montrer une libéralité, si rare aujourd'hui, pour les études qui honorent; il y a de la Grèce dans ce goût-là.

— L'*Histoire de la réforme, de la ligue et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, est un de ces ouvrages d'érudition qui appelle un examen particulier que nous ferons prochainement. En attendant, il faut constater un fait, les immenses recherches, les sources nouvelles, les documens inédits puisés en Espagne, en Italie, dans les manuscrits de la bibliothèque royale à Paris, dans les bibliothèques de province, et qui donnent un aspect tout neuf à ces grandes luttes de la science et de l'esprit de liberté en Europe pendant le XVIe siècle. C'est quelque chose qu'un ouvrage puisé aux sources. Quant aux idées, aux systèmes, à la contexture du vaste drame historique qu'embrasse M. Capefigue, ils méritent une discussion sérieuse, et nous y reviendrons.

F. BULOZ.

LEONE LEONI.

DEUXIÈME PARTIE.

J'arrive à Milan après avoir voyagé nuit et jour sans me donner le temps de me reposer ni de réfléchir. Je descends à l'auberge où Leoni m'avait donné son adresse. Je le fais demander. On me regarde avec étonnement.

— Il ne demeure pas ici, me répond le cameriere. Il y est descendu en arrivant, et il y a loué une petite chambre où il a déposé ses effets; mais il ne vient ici que le matin pour prendre ses lettres, faire sa barbe et s'en aller.

— Mais où loge-t-il? demandai-je. — Je vis que le cameriere me regardait avec curiosité, avec incertitude, et que soit par respect, soit par commisération, il ne pouvait se décider à me répondre. J'eus

la discrétion de ne pas insister, et je me fis conduire à la chambre que Leoni avait louée. — Si vous savez où on peut le trouver à cette heure-ci, dis-je au camerière, allez le chercher, et dites-lui que sa sœur est arrivée.

Au bout d'une heure, Leoni arriva, les bras étendus pour m'embrasser. — Attends, lui dis-je en reculant, si tu m'as trompée jusqu'ici, n'ajoute pas un crime de plus à tous ceux que tu as commis envers moi. Tiens, regarde ce billet. Est-il de toi? Si on a contrefait ton écriture, dis-le-moi vite, car je l'espère et j'étouffe.

Leoni jeta les yeux sur le billet et devint pâle comme la mort.

— Mon Dieu! m'écriai-je, j'espérais qu'on m'avait trompée! Je venais vers toi avec la presque certitude de te trouver étranger à cette infamie. Je me disais: Il m'a bien fait du mal, il m'a déjà trompée; mais malgré tout, il m'aime. S'il est vrai que je le gêne et que je lui sois nuisible, il me l'aurait dit il y a à peine un mois, lorsque je me sentais le courage de le quitter, tandis qu'il s'est jeté à mes genoux pour me supplier de rester. S'il est un intrigant et un ambitieux, il ne devait pas me retenir, car je n'ai aucune fortune, et mon amour ne lui est avantageux en rien. Pourquoi se plaindrait-il maintenant de mon importunité? Il n'a qu'un mot à dire pour me chasser. Il sait que je suis fière. Il ne doit craindre ni mes prières ni mes reproches. Pourquoi voudrait-il m'avilir?...

Je ne pus continuer, un flot de larmes saccadait ma voix et arrêtait mes paroles.

— Pourquoi j'aurais voulu t'avilir? s'écria Leoni hors de lui. Pour éviter un remords de plus à ma conscience déchirée. Tu ne comprends pas cela, Juliette! On voit bien que tu n'as jamais été criminelle!...

Il s'arrêta, je tombai sur un fauteuil, et nous restâmes atterés tous deux.

— Pauvre ange, s'écria-t-il enfin, méritais-tu d'être la compagne et la victime d'un scélérat tel que moi! Qu'avais-tu fait à Dieu avant de naître, malheureux enfant, pour qu'il te jetât dans les bras d'un réprouvé qui te fait mourir de honte et de désespoir? Pauvre Juliette, pauvre Juliette!

Et à son tour il versa un torrent de larmes.

— Allons, lui dis-je, je suis venue pour entendre ta justifica-

tion, ou ma condamnation. Tu es coupable, je te pardonne, et je pars.

— Ne parle jamais de cela, s'écria-t-il avec véhémence. Raie à jamais ce mot-là de nos entretiens. Quand tu voudras me quitter, échappe-toi habilement sans que je puisse t'en empêcher; mais tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, je n'y consentirai pas. Tu es ma femme, tu m'appartiens, et je t'aime. Je puis te faire mourir de douleur, mais je ne peux pas te laisser partir.

— J'accepterai la douleur et la mort, lui dis-je, si tu me dis que tu m'aimes encore.

— Oui, je t'aime, je t'aime, cria-t-il avec ses transports ordinaires, je n'aime que toi, et je ne pourrai jamais en aimer une autre!

— Malheureux! tu mens, lui dis-je. Tu as suivi ici la princesse Zagarolo.

— Oui, mais je la déteste.

— Comment! m'écriai-je, frappée d'étonnement. Et pourquoi donc l'as-tu suivie? Quels honteux secrets cachent donc toutes ces énigmes? Chalm a voulu me faire entendre qu'une vile ambition t'enchaînait auprès de cette femme, qu'elle était vieille... qu'elle te payait... Ah! quels mots vous me faites prononcer!

— Ne crois pas à ces calomnies, répondit Leoni, la princesse est jeune, belle, j'en suis amoureux....

— A la bonne heure, lui dis-je avec un profond soupir, j'aime mieux vous voir infidèle que déshonoré. Aimez-la, aimez-la beaucoup, car elle est riche et vous êtes pauvre! Si vous l'aimez beaucoup, la richesse et la pauvreté ne seront plus que des mots entre vous. Je vous aimais ainsi, et quoique je n'eusse rien pour vivre que vos dons, je n'en rougissais pas; à présent je m'avilirais et je vous serais insupportable. Laissez-moi donc partir. Votre obstination à me garder pour me faire mourir dans les tortures est une folie et une cruauté.

— C'est vrai, dit Leoni d'un air sombre, pars donc. Je suis un bourreau de vouloir t'en empêcher.

Il sortit d'un air désespéré. Je me jetai à genoux. Je demandai

au ciel de la force, j'invoquai le souvenir de ma mère, et je me relevai pour faire de nouveau les courts apprêts de mon départ.

Quand mes malles furent refermées, je demandai des chevaux de poste pour le soir même, et en attendant je me jetai sur un lit. J'étais si accablée de fatigue et tellement brisée par le désespoir, que j'éprouvais, en m'endormant, quelque chose qui ressemblait à la paix du tombeau.

Au bout d'une heure, je fus réveillée par les embrassemens passionnés de Leoni.

— C'est en vain que tu veux partir, me dit-il, cela est au-dessus de mes forces. J'ai renvoyé tes chevaux, j'ai fait décharger tes malles. Je viens de me promener seul dans la campagne et j'ai fait mon possible pour me forcer à te perdre. J'ai résolu de ne pas te dire adieu. J'ai été chez la princesse, j'ai tâché de me figurer que je l'aimais. Je la hais et je t'aime. Il faut que tu restes. —

Ces émotions continuelles m'affaiblissaient l'ame autant que le corps; je commençais à ne plus avoir la faculté de raisonner; le mal et le bien, l'estime et le mépris devenaient pour moi des sons vagues, des mots que je ne voulais plus comprendre, et qui m'effrayaient comme des chiffres innombrables qu'on m'aurait dit de supputer. Leoni avait désormais sur moi plus qu'une force morale, il avait une puissance magnétique à laquelle je ne pouvais plus me soustraire. Son regard, sa voix, ses larmes agissaient sur mes nerfs autant que sur mon cœur; je n'étais plus qu'une machine qu'il poussait à son gré dans tous les sens.

Je lui pardonnai, je m'abandonnai à ses caresses, je lui promis tout ce qu'il voulut. Il me dit que la princesse Zagarolo, étant veuve, avait songé à l'épouser; que le court et frivole engoûment qu'il avait eu pour elle lui avait fait croire à son amour; qu'elle s'était follement compromise pour lui, et qu'il était obligé de la ménager et de s'en détacher peu à peu ou d'avoir affaire à toute la famille. — S'il ne s'agissait que de me battre avec tous ses frères, tous ses cousins et tous ses oncles, dit-il, je m'en soucierais fort peu; mais ils agiront en grands seigneurs, me dénonceront comme carbonaro, et me feront jeter dans une prison où j'attendrai peut-être dix ans qu'on veuille bien examiner ma cause.

J'écoutai tous ces contes absurdes avec la crédulité d'un enfant.

Leoni ne s'était jamais occupé de politique, mais j'aimais encore à me persuader que tout ce qu'il y avait de problématique dans son existence se rattachait à quelque grande entreprise de ce genre. Je consentis à passer toujours dans l'hôtel pour sa sœur, à me montrer peu dehors et jamais avec lui, enfin à le laisser absolument libre de me quitter à toute heure sur la requête de la princesse.

Cette vie fut affreuse, mais je la supportai. Les tortures de la jalousie m'étaient encore inconnues jusque-là. Elles s'éveillèrent et je les épuisai toutes. J'évitai à Leoni l'ennui de les combattre. D'ailleurs il ne me restait plus assez de force pour les exprimer. Je résolus de me laisser mourir en silence. Je me sentais assez malade pour l'espérer. L'ennui me dévorait encore plus à Milan qu'à Venise. J'y avais plus de souffrances et moins de distractions. Leoni vivait ouvertement avec la princesse Zagarolo. Il passait les soirs dans sa loge au spectacle, ou au bal avec elle. Il s'en échappait pour venir me voir un instant, et puis il retournait souper avec elle et ne rentrait que le matin à six heures. Il se couchait accablé de fatigue et souvent de mauvaise humeur. Il se levait à midi silencieux et distrait, et allait se promener en voiture avec sa maîtresse. Je les voyais souvent passer; Leoni avait auprès d'elle cet air sagement triomphant, cette coquetterie de maintien, ces regards heureux et tendres qu'il avait eus jadis auprès de moi. Maintenant je n'avais plus que ses plaintes et le récit de ses contrariétés. Il est vrai que j'aimais mieux le voir venir à moi soucieux et dégoûté de son esclavage, que paisible et insouciant, comme cela lui arrivait quelquefois. Il semblait alors qu'il eût oublié l'amour qu'il avait eu pour moi et celui que j'avais encore pour lui. Il trouvait naturel de me confier les détails de son intimité avec une autre, et ne s'apercevait pas que le sourire de mon visage en l'écoutant était une convulsion muette de la douleur.

Un soir, au coucher du soleil, je sortais de la cathédrale où j'avais prié Dieu avec ferveur de m'appeler à lui et d'accepter mes souffrances en expiation de mes fautes. Je marchais lentement sous le magnifique portail, et je m'appuyais de temps en temps contre les piliers, car j'étais faible. Une fièvre lente me consumait. L'émotion de la prière et l'air de l'église m'avaient baignée d'une sueur froide

Je ressemblais à un spectre sorti du pavé sépulcral pour voir encore une fois les derniers rayons du jour. Un homme qui me suivait depuis quelque temps, sans que j'y fisse grande attention, me parla, et je me retournai sans surprise, sans frayeur, avec l'apathie d'un mourant. Je reconnus Henryet.

Aussitôt le souvenir de ma patrie et de ma famille se réveilla en moi avec impétuosité. J'oubliai l'étrange conduite de ce jeune homme envers moi, la puissance terrible qu'il exerçait sur Léoni, son ancien amour si mal accueilli par moi, et la haine que j'avais ressentie contre lui depuis. Je ne songeai qu'à mon père et à ma mère, et lui tendant la main avec vivacité, je l'accablai de questions. Il ne se pressa pas de me répondre, quoiqu'il parût touché de mon émotion et de mon empressement.

— Êtes-vous seule ici? me dit-il, et puis-je causer avec vous, sans vous exposer à aucun danger?

— Je suis seule, personne ici ne me connaît, ni ne s'occupe de moi. Asseyons-nous sur ce banc de pierre, car je suis souffrante, et pour l'amour du ciel, parlez-moi de mes parens. Il y a une année tout entière que je n'ai entendu prononcer leur nom.

— Vos parens! dit Henryet avec tristesse. Il y en a un qui ne vous pleure plus!

— Mon père est mort! m'écriai-je en me levant. — Henryet ne répondit pas. Je retombai accablée sur le banc, et je dis à demi-voix : Mon Dieu, qui allez me réunir à lui, faites qu'il me pardonne!

— Votre mère, dit Henryet, a été long-temps malade. Elle a essayé ensuite de se distraire; mais elle avait perdu sa beauté dans les larmes et n'a point trouvé de consolation dans le monde.

— Mon père mort! dis-je en joignant mes faibles mains, ma mère vieille et triste! — Et ma tante?

— Votre tante essaie de consoler votre mère en lui prouvant que vous ne méritez pas ses regrets; mais votre mère ne l'écoute pas, et chaque jour elle se flétrit dans l'isolement et l'ennui. — Et vous, madame?

Henryet prononça ces derniers mots d'un ton froid, où perçait cependant la compassion sous le mépris.

— Et moi, je me meurs, vous le voyez.

Il me prit la main, et des larmes lui vinrent aux yeux.

— Pauvre fille! me dit-il, ce n'est pas ma faute. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous empêcher de tomber dans ce précipice; mais vous l'avez voulu.

— Ne parlez pas de cela, lui dis-je, il m'est impossible d'en causer avec vous. Dites-moi si ma mère m'a fait chercher après ma fuite.

— Votre mère vous a cherchée, mais pas assez. Pauvre femme! elle était consternée, elle a manqué de présence d'esprit. Il n'y a pas de vigueur, Juliette, dans le sang dont vous êtes formée.

— Ah! c'est vrai, lui dis-je nonchalamment. Nous étions tous indolens et pacifiques dans ma famille. Ma mère a-t-elle espéré que je reviendrais?

— Elle l'a espéré follement et puérilement. Elle vous attend encore et vous espérera jusqu'à son dernier soupir.

Je me mis à sanglotter. Henryet me laissa pleurer sans dire un mot. Je crois qu'il pleurait aussi. J'essuyai mes yeux pour lui demander si ma mère avait été bien affligée de mon déshonneur, si elle avait rougi de moi, si elle osait encore prononcer mon nom.

— Elle l'a sans cesse à la bouche, dit Henryet. Elle conte sa douleur à tout le monde; à présent on est blasé sur cette histoire, et on sourit quand votre mère commence à pleurer, ou bien on l'évite, en disant: Voilà encore Mme Ruyter qui va nous raconter l'enlèvement de sa fille.

J'écoutai cela sans dépit, et levant les yeux sur lui, je lui dis:

— Et vous, Henryet, me méprisez-vous?

— Je ne vous aime ni ne vous estime plus, me répondit-il, mais je vous plains et je suis à votre service. Ma bourse est à votre disposition. Voulez-vous que j'écrive à votre mère? Voulez-vous que je vous reconduise auprès d'elle? Parlez, et ne craignez pas d'abuser de moi. Je n'agis pas par amitié, mais par devoir. Vous ne savez pas, Juliette, combien la vie s'adoucit pour ceux qui se font des lois et qui les observent.

Je ne répondis rien.

— Voulez-vous donc rester ici seule et abandonnée? Combien y a-t-il de temps que *votre mari* vous a quittée?

— Il ne m'a point quittée, répondis-je, nous vivons ensemble; il s'oppose à mon départ, que je projette depuis long-temps, mais auquel je n'ai plus la force de penser. — Je retombai dans le silence; il me donna le bras jusque chez moi. Je ne m'en aperçus qu'en arrivant. Je croyais être appuyée sur le bras de Leoni, et je travaillais à concentrer mes peines et à ne rien dire.

— Voulez-vous que je revienne demain savoir vos intentions? me dit-il en me laissant sur le seuil.

— Oui, lui dis-je, sans penser qu'il pouvait rencontrer Leoni.

— A quelle heure? demanda-t-il.

— Quand vous voudrez, lui répondis-je d'un air hébété.

Il vint le lendemain, peu d'instans après que Leoni fut sorti. Je ne me souvenais plus de le lui avoir permis, et je me montrai si surprise de sa visite, qu'il fut obligé de me le rappeler. Alors, me revinrent à la mémoire quelques paroles que j'avais surprises entre Leoni et ses compagnons, mais dont le sens, resté vague dans mon esprit, me semblait applicable à Henryet, et renfermer une menace de mort. Je frémis en songeant à quel danger je l'exposais. — Sortons, lui dis-je avec effroi, vous n'êtes point en sûreté ici. — Il sourit, et sa figure exprima un profond mépris pour ce danger que je redoutais.

— Croyez-moi, dit-il, en voyant que j'allais insister, l'homme dont vous parlez n'oserait lever le bras sur moi, puisqu'il n'ose pas seulement lever les yeux à la hauteur des miens.

Je ne pouvais entendre parler ainsi de Leoni. Malgré tous ses torts, toutes ses fautes, il était encore ce que j'avais de plus cher au monde. Je priai Henryet de ne point le traiter ainsi devant moi. — Accablez-moi de mépris, lui dis-je, reprochez-moi d'être une fille sans orgueil et sans cœur, d'avoir abandonné les meilleurs parens qui furent jamais et d'avoir foulé aux pieds toutes les lois qui sont imposées à mon sexe, je ne m'en offenserai pas; je vous écouterai en pleurant, et je ne vous serai pas moins reconnaissante des offres de service que vous m'avez faites hier. Mais laissez-moi respecter le nom de Leoni, c'est le seul bien que dans le secret de mon cœur je puisse encore opposer à l'anathème du monde.

— Respecter le nom de Leoni! s'écria Henryet avec un rire amer, pauvre femme! Cependant j'y consentirai si vous voulez

partir pour Bruxelles. Allez consoler votre mère, rentrez dans la voie du devoir, et je vous promets de laisser en paix le misérable qui vous a perdue et que je pourrais briser comme une paille.

— Retourner auprès de ma mère! répondis-je. Oh! oui, mon cœur me le commande à chaque instant; mais retourner à Bruxelles, mon orgueil me le défend. De quelle manière y serais-je traitée par toutes ces femmes qui ont été jalouses de mon éclat, et qui maintenant se réjouissent de mon abaissement?

— Je crains, Juliette, reprit-il, que ce ne soit pas votre meilleure raison. Votre mère a une maison de campagne où vous pourriez vivre avec elle, loin de la société impitoyable. Avec votre fortune, vous pourriez vivre partout ailleurs encore où votre disgrace ne serait pas connue, et où votre beauté et votre douceur vous feraient bientôt de nouveaux amis. Mais vous ne voulez pas quitter Leoni, convenez-en?

— Je le veux, lui répondis-je en pleurant, mais je ne le peux pas.

— Malheureuse, malheureuse entre toutes les femmes! dit Henryet avec tristesse, vous êtes bonne et dévouée, mais vous manquez de fierté. Là où il n'y a pas de noble orgueil, il n'y a pas de ressources. Pauvre créature faible, je vous plains de toute mon ame, car vous avez profané votre cœur, vous l'avez souillé au contact d'un cœur infâme, vous avez courbé la tête sous une main vile, vous aimez un lâche! Je me demande comment j'ai pu vous aimer autrefois, mais je me demande aussi comment je pourrais à présent ne pas vous plaindre.

— Mais enfin, lui dis-je, effrayée et consternée de son air et de son langage, qu'a donc fait Leoni pour que vous vous croyez le droit de le traiter ainsi?

— Doutez-vous de ce droit, madame? Voulez-vous me dire pourquoi Leoni, qui est brave (cela est incontestable), et qui est le premier tireur d'armes que je connaisse, ne s'est jamais avisé de me chercher querelle, à moi qui n'ai jamais touché une épée de ma vie, et qui l'ai chassé de Paris avec un mot, de Bruxelles avec un regard?

— Cela est inconcevable, dis-je avec accablement.

— Est-ce que vous ne savez pas de qui vous êtes la maîtresse?

reprit Henryet avec force : est-ce que personne ne vous a raconté les aventures merveilleuses du chevalier Leoni? est-ce que vous n'avez jamais rougi d'avoir été sa complice et de vous être sauvée avec un escroc en pillant la boutique de votre père?

Je laissai échapper un cri douloureux, et je cachai mon visage dans mes mains; puis je relevai la tête en m'écriant de toutes mes forces : — Cela est faux, je n'ai jamais fait une telle bassesse; Leoni n'en est pas plus capable que moi. Nous n'avions pas fait quarante lieues sur la route de Genève, que Leoni s'est arrêté au milieu de la nuit, a demandé un coffre et y a mis tous les bijoux pour les renvoyer à mon père.

— Êtes-vous sûre qu'il l'ait fait? demanda Henryet en riant avec mépris.

— J'en suis sûre, m'écriai-je, j'ai vu le coffre, j'ai vu Leoni y serrer les diamans.

— Et vous êtes sûre que le coffre ne vous a pas suivie tout le reste du voyage? vous êtes sûre qu'il n'a point été déballé à Venise?

Ces mots furent enfin pour moi un trait de lumière si éblouissant, que je ne pus m'y soustraire. Je me rappelai tout à coup ce que j'avais cherché en vain à ressaisir dans mes souvenirs : la première circonstance où mes yeux avaient fait connaissance avec ce fatal coffret. En ce moment, les trois époques de son apparition me furent présentes et se lièrent logiquement entre elles, pour me forcer à une conclusion écrasante : premièrement la nuit passée dans le château mystérieux, où j'avais vu Leoni mettre les diamans dans ce coffre; en second lieu, la dernière nuit passée au chalet suisse, où j'avais vu Leoni déterrer mystérieusement son trésor confié à la terre; troisièmement la seconde journée de notre séjour à Venise, où j'avais trouvé le coffre vide et l'épingle de diamans par terre dans un reste de coton d'emballage. La visite du juif Thadée et les cent cinquante mille francs que, d'après l'entretien surpris par moi entre Leoni et ses compagnons, il lui avait comptés à notre arrivée à Venise, coïncidaient parfaitement avec le souvenir de cette matinée. Je me tordis les mains, et les levant vers le ciel : — Ainsi, m'écriai-je en me parlant à moi-même, tout est perdu jusqu'à l'estime de ma mère, tout est empoisonné jus-

qu'au souvenir de la Suisse! Ces six mois d'amour et de bonheur étaient consacrés à recéler un vol!

— Et à mettre en défaut les recherches de la justice, ajouta Henryet.

— Mais non! mais non! repris-je avec égarement, en le regardant comme pour l'interroger; il m'aimait! il est sûr qu'il m'a aimée. Je ne peux pas songer à ce temps-là sans retrouver la certitude de son amour. C'était un voleur qui avait dérobé une fille et une cassette, et qui aimait l'une et l'autre.

Henryet haussa les épaules; je m'aperçus que je divaguais, et, cherchant à ressaisir ma raison, je voulus absolument savoir la cause de cet ascendant inconcevable qu'il exerçait sur Leoni.

— Vous voulez le savoir? me dit-il. Et il réfléchit un instant. — Puis il reprit : Je vous le dirai, je puis vous le dire; d'ailleurs il est impossible que vous ayez vécu un an avec lui sans vous en douter. Il a dû faire assez de dupes à Venise sous vos yeux...

— Faire des dupes? lui? comment? Oh! prenez garde à ce que vous dites, Henryet; il est déjà assez chargé d'accusations.

— Je vous crois encore incapable d'être sa complice, Juliette, mais prenez garde de le devenir; prenez garde à votre famille. Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut être impunément la maîtresse d'un fripon.

— Vous me faites mourir de honte, monsieur, vos paroles sont cruelles; achevez donc votre ouvrage et déchirez tout-à-fait mon cœur en m'apprenant ce qui vous donne, pour ainsi dire, droit de vie et de mort sur Leoni; où l'avez-vous connu? que savez-vous de sa vie passée? Je n'en sais rien, moi, hélas! j'ai vu en lui tant de choses contradictoires, que je ne sais plus s'il est riche ou pauvre, s'il est noble ou plébéien, je ne sais même pas si le nom qu'il porte lui appartient.

— C'est la seule chose que le hasard, répondit Henryet, lui ait épargné la peine de voler. Il s'appelle en effet Leone Leoni, et sort d'une des plus nobles maisons de Venise; son père avait encore quelque fortune et possédait le palais que vous venez d'habiter. Il avait une tendresse illimitée pour ce fils unique, dont les précoces dispositions annonçaient une organisation supérieure. Leoni fut élevé avec soin, et dès l'âge de quinze ans parcourut la

moitié de l'Europe avec son gouverneur. En cinq ans, il apprit, avec une incroyable facilité, la langue, les mœurs et la littérature des peuples qu'il traversa. La mort de son père le ramena à Venise avec son gouverneur. Ce gouverneur était l'abbé Zanini, que vous avez pu voir souvent chez vous cet hiver. Je ne sais si vous l'avez bien jugé; c'est un homme d'une imagination vive, d'une finesse exquise, d'une instruction immense, mais d'une immoralité incroyable et d'une lâcheté certaine sous les dehors hypocrites de la tolérance et du bon sens. Il avait naturellement dépravé la conscience de son élève, et avait remplacé en lui les notions du juste et de l'injuste par une prétendue science de la vie qui consistait à faire toutes les folies amusantes, toutes les fautes profitables, toutes les bonnes et mauvaises actions qui pouvaient tenter le cœur humain. J'ai connu ce Zanini à Paris, et je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il fallait savoir faire le mal pour savoir faire le bien, savoir jouir dans le vice pour savoir jouir dans la vertu. Cet homme, plus prudent, plus habile et plus froid que Leoni, lui est beaucoup supérieur dans sa science, et Leoni, emporté par ses passions ou dérouté par ses caprices, ne le suit que de loin et en faisant mille écarts qui doivent le perdre dans la société, et qui l'ont déjà perdu, puisqu'il est désormais à la discrétion de quelques complices cupides, et de quelques honnêtes gens dont il lassera la générosité. —

Un froid mortel glaçait mes membres tandis qu'Henryet parlait ainsi. Je fis un effort pour écouter le reste.

— A vingt ans, reprit Henryet, Leoni se trouva donc à la tête d'une fortune assez honorable, et entièrement maître de ses actions. Il était dans la plus facile position pour faire le bien; mais il trouva son patrimoine au-dessous de son ambition, et en attendant qu'il élevât une fortune égale à ses désirs, sur je ne sais quels projets insensés ou coupables, il dévora en deux ans tout son héritage. Sa maison, qu'il fit décorer avec la richesse que vous avez vue, fut le rendez-vous de tous les jeunes gens dissipés et de toutes les femmes perdues de l'Italie. Beaucoup d'étrangers, amateurs de la vie élégante, y furent accueillis; et c'est ainsi que Leoni, lié déjà par ses voyages avec beaucoup de gens comme il faut, établit

dans tous les pays les relations les plus brillantes et s'assura les protections les plus utiles.

Dans cette nombreuse société durent s'introduire, comme il arrive partout, des intrigans et des escrocs. J'ai vu à Paris, autour de Leoni, plusieurs figures qui m'ont inspiré de la méfiance, et que je soupçonne aujourd'hui devoir former avec lui et le marquis de — une affiliation de filous de bonne compagnie. Cédant à leurs conseils, aux leçons de Zanini, ou à ses dispositions naturelles, le jeune Leoni dut s'exercer à tricher au jeu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il acquit ce talent à un degré éminent, et qu'il l'a probablement mis en usage dans toutes les villes de l'Europe sans exciter la moindre méfiance. Lorsqu'il fut absolument ruiné, il quitta Venise, et se mit à voyager de nouveau en aventurier. Ici le fil de son histoire m'échappe. Zanini, par qui j'ai su une partie de ce que je viens de vous raconter, prétendait l'avoir perdu de vue depuis ce moment, et n'avoir appris que par une correspondance souvent interrompue les mille changemens de fortune et les mille intrigues de Leoni dans le monde. Il s'excusait d'avoir formé un tel élève en disant que Leoni avait pris à côté de sa doctrine, mais il excusait l'élève en louant l'habileté incroyable, la force d'ame et la présence d'esprit avec laquelle il avait conjuré le sort, traversé et vaincu l'adversité. Enfin Leoni vint à Paris avec son ami fidèle, le marquis de —, que vous connaissez, et c'est là que j'eus l'occasion de le voir et de le juger.

Ce fut Zanini qui le présenta chez la princesse de X—, dont il élevait les enfans. La supériorité d'esprit de cet homme l'avait depuis plusieurs années établi dans la société de la princesse sur un pied moins subalterne que les gouverneurs ne le sont d'ordinaire dans les grandes maisons. Il faisait les honneurs du salon, tenait le haut de la conversation, chantait admirablement, et dirigeait les concerts.

Leoni, grace à son esprit et à ses talens, fut accueilli avec empressement et bientôt recherché avec enthousiasme. Il exerça à Paris sur certaines coteries l'empire que vous lui avez vu exercer sur toute une ville de province. Il s'y comportait magnifiquement, jouait rarement, mais toujours pour perdre des sommes immenses que gagnait généralement le marquis de —. Ce marquis fut présenté

peu de temps après lui par Zanini. Quoique compatriote de Leoni, il feignait de ne pas le connaître, ou affectait d'avoir de l'éloignement pour lui. Il racontait à l'oreille de tout le monde qu'ils avaient été en rivalité d'amour à Venise, et que bien que guéris l'un et l'autre de leur passion, ils ne l'étaient point de leur inimitié. Grâce à cette fourberie, personne ne les soupçonnait d'être d'accord pour exercer leur industrie.

Ils l'exercèrent durant tout un hiver sans inspirer le moindre soupçon. Ils perdaient quelquefois immensément l'un et l'autre, mais plus souvent ils gagnaient, et ils menaient, chacun de son côté, un train de prince. Un jour un de mes amis, qui perdait énormément contre Leoni, surprit un signe imperceptible entre lui et le marquis vénitien. Il garda le silence, et les observa tous deux pendant plusieurs jours avec attention. Un soir que nous avions parié du même côté et que nous perdions toujours, il s'approcha de moi et me dit : « Regardez ces deux Italiens; j'ai la conviction et presque la certitude qu'ils s'entendent pour tricher. Je quitte demain Paris pour une affaire extrêmement pressée; je vous laisse le soin d'approfondir ma découverte et d'en avertir vos amis s'il y a lieu. Vous êtes un homme sage et prudent; vous n'agirez pas, j'espère, sans bien savoir ce que vous faites. En tout cas, si vous avez quelque affaire avec ces gens-là, ne manquez pas de me nommer à eux comme le premier qui les ait accusés, et écrivez-moi; je me charge de vider la querelle avec un des deux. » Il me laissa son adresse et partit. J'examinai les deux chevaliers d'industrie, et j'acquis la certitude que mon ami ne s'était pas trompé. J'arrivai à l'entière découverte de leur mauvaise foi précisément à une soirée chez la princesse X —. Je pris aussitôt Zanini par le bras, et l'entraînant à l'écart : — Connaissez-vous bien, lui demandai-je, les deux Vénitiens que vous avez présentés ici?

— Parfaitement, me répondit-il avec beaucoup d'aplomb, j'ai été le gouverneur de l'un d'eux, je suis l'ami de l'autre.

— Je vous en fais mon compliment, lui dis-je, ce sont deux escrocs.—Je lui fis cette réponse avec tant d'assurance, qu'il changea de visage malgré sa grande habitude de dissimulation. Je le soupçonnais d'avoir un intérêt dans leur gain, et je lui déclarai que j'allais démasquer ses deux compatriotes. Il se troubla tout-à-fait et

me supplia avec instance de ne pas le faire. Il essaya de me persuader que je me trompais. Je le priai de me conduire dans sa chambre avec le marquis. Là je m'expliquai en peu de mots très clairs, et le marquis, au lieu de se disculper, pâlit et s'évanouit. Je ne sais si cette scène fut jouée par lui et l'abbé, mais ils me conjurèrent avec tant de douleur, le marquis me marqua tant de honte et de remords, que j'eus la bonhomie de me laisser fléchir. J'exigeai seulement qu'il quittât la France avec Leoni sur-le-champ. Le marquis promit tout, mais je voulus moi-même faire la même injonction à son complice, je lui ordonnai de le faire monter. Il se fit long-temps attendre; enfin il arriva, non pas humble et tremblant comme l'autre, mais frémissant de rage et serrant les poings. Il pensait peut-être m'intimider par son insolence; je lui répondis que j'étais prêt à lui donner toutes les satisfactions qu'il voudrait, mais que je commencerais par l'accuser publiquement. J'offris en même temps au marquis la réparation de mon ami aux mêmes conditions. L'impudence de Leoni fut déconcertée. Ses compagnons lui firent sentir qu'il était perdu s'il résistait. Il prit son parti, non sans beaucoup de résistance et de fureur, et tous deux quittèrent la maison sans reparaître au salon; le marquis partit le lendemain pour Gênes, Leoni pour Bruxelles. J'étais resté seul avec Zanini dans sa chambre, je lui fis comprendre les soupçons qu'il m'inspirait, et le dessein que j'avais de le dénoncer à la princesse. Comme je n'avais point de preuves certaines contre lui, il fut moins humble et moins suppliant que le marquis, mais je vis qu'il n'était pas moins effrayé. Il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour conquérir ma bienveillance et ma discrétion. Je lui fis avouer pourtant qu'il connaissait jusqu'à un certain point les turpitudes de son élève, et je le forçai de me raconter son histoire. En ceci Zanini manqua de prudence: il aurait dû soutenir obstinément qu'il les ignorait; mais la dureté avec laquelle je le menaçais de dévoiler les hôtes qu'il avait introduits, lui fit perdre la tête. Je le quittai avec la conviction qu'il était un drôle aussi lâche, mais plus circonspect que les deux autres. Je lui gardai le secret par prudence pour moi-même. Je craignais que l'ascendant qu'il avait sur la princesse X — ne l'emportât sur ma loyauté, qu'il n'eût l'habileté de me faire passer auprès d'elle pour un imposteur ou pour un fou.

et qu'il ne rendît ma conduite ridicule. J'étais las de cette sale aventure. Je n'y pensai plus et quittai Paris trois mois après. Vous savez quelle fut la première personne que mes yeux cherchèrent dans le bal de Delpech. J'étais encore amoureux de vous, et arrivé depuis une heure, j'ignorais que vous alliez vous marier. Je vous découvris au milieu de la foule, je m'approchai de vous, et je vis Leoni à vos côtés. Je crus faire un rêve, je crus qu'une ressemblance m'abusait. Je fis des questions, et je m'assurai que votre fiancé était le chevalier d'industrie qui m'avait volé trois ou quatre cents louis. Je n'espérai point le supplanter, je crois même que je ne le désirais pas. Succéder dans votre cœur à un pareil homme, essuyer peut-être sur vos joues la trace de ses baisers, était une pensée qui glaçait mon amour. Mais je jurai qu'une fille innocente et qu'une honnête famille ne seraient pas dupes d'un misérable. Vous savez que notre explication ne fut ni longue ni verbeuse; mais votre fatale passion fit échouer l'effort que je faisais pour vous sauver. —

Henryet se tut. Je baissai la tête, j'étais accablée, il me semblait que je ne pourrais plus regarder personne en face. Henryet continua.

— Leoni se tira fort habilement d'affaire en enlevant sa fiancée sous mes yeux, c'est-à-dire les trois cent mille francs de diamans qu'elle portait sur elle. Il vous cacha vous et vos diamans je ne sais où. Au milieu des larmes répandues sur le sort de sa fille, votre père pleura un peu ses belles pierreries si bien montées. Un jour, il lui arriva de dire naïvement devant moi que ce qui lui faisait le plus de peine dans ce vol, c'est que les diamans seraient vendus à moitié prix à quelque juif, et que ces belles montures, si bien travaillées, seraient brisées et fondues par le receleur qui ne voudrait pas se compromettre. C'était bien la peine de faire un tel travail, disait-il en pleurant, c'était bien la peine d'avoir une fille et de tant l'aimer!

Il paraît que votre père eut raison, car avec le produit de son rapt, Leoni ne trouva moyen de briller à Venise que quatre mois. Le palais de ses pères avait été vendu, et maintenant il était à louer. Il le loua et rétablit, dit-on, son nom, sur la corniche de la cour intérieure, n'osant pas le mettre sur la porte principale.

Comme il n'est décidément connu pour un filou que par très peu de personnes, sa maison fut de nouveau le rendez-vous de beaucoup d'hommes comme il faut, qui sans doute y furent dupés par ses associés. Mais peut-être la crainte qu'il avait d'être découvert l'empêcha-t-elle de se joindre à eux, car il fut bientôt ruiné de nouveau. Il se contenta sans doute de tolérer le brigandage que ces scélérats commettaient chez lui, car il est à leur merci et n'oserait se défaire de ceux qu'il déteste le plus. Maintenant il est, comme vous le savez, l'amant en titre de la princesse Zagarolo; cette dame, qui a été fort belle, est désormais flétrie et condamnée à mourir prochainement d'une maladie de poitrine... On pense qu'elle léguera tous ses biens à Leoni qui feint pour elle un amour violent, et qu'elle aime elle-même avec passion. Il guette l'heure de son testament. Alors vous redeviendrez riche, Juliette. Il a dû vous le dire : encore un peu de patience, et vous remplacerez la princesse dans sa loge au spectacle, vous irez à la promenade dans ses voitures dont vous ferez seulement changer l'écusson, vous serrerez votre amant dans vos bras, sur le lit magnifique où elle sera morte, vous pourrez même porter ses robes et ses diamans. —

Le cruel Henryet en dit peut-être davantage, mais je n'entendis plus rien, je tombai à terre dans des convulsions terribles.

Quand je revins à moi, je me trouvai seule avec Leoni. J'étais couchée sur un sofa. Il me regardait avec tendresse et avec inquiétude.

— Mon ame, me dit-il lorsqu'il me vit reprendre l'usage de mes sens, dis-moi ce que tu as? Pourquoi t'ai-je trouvée dans un état si effrayant? Où souffres-tu? Quelle nouvelle douleur as-tu éprouvée?

— Aucune, lui répondis-je, et je disais vrai, car en ce moment je ne me souvenais plus de rien.

—Tu me trompes, Juliette, quelqu'un t'a fait de la peine. La servante qui était auprès de toi, quand je suis arrivé, m'a dit qu'un homme était venu te voir ce matin, qu'il était resté long-temps avec toi, et qu'en sortant il avait recommandé qu'on te portât des soins. Quel est cet homme, Juliette? —

Je n'avais jamais menti de ma vie, il me fut impossible de répondre. Je ne voulais pas nommer Henryet. Leoni fronça le sour-

cil. — Un mystère! dit-il, un mystère entre nous? je ne t'en aurais jamais crue capable. Mais tu ne connais personne ici?... Est-ce que?... Si c'était lui, il n'y aurait pas assez de sang dans ses veines pour laver son insolence... Dis-moi la vérité, Juliette, est-ce que Chalm est venu te voir? Est-ce qu'il t'a encore poursuivie de ses viles propositions et de ses calomnies contre moi?

— Chalm! lui dis-je, est-ce qu'il est à Milan? — Et j'éprouvai un sentiment d'effroi qui dut se peindre sur ma figure, car Leoni s'est que j'ignorais l'arrivée du vicomte.

— Si ce n'est pas lui, dit-il en se parlant à lui-même, qui peut être ce faiseur de visites qui reste trois heures enfermé avec ma femme et qui la laisse évanouie? Le marquis ne m'a pas quitté de la journée.

— O ciel! m'écriai-je, tous vos odieux compagnons sont donc ici! Faites, au nom du ciel, qu'ils ne sachent pas où je demeure et que je ne les voie pas.

— Mais quel est donc l'homme que vous voyez et à qui vous ne refusez pas l'entrée de votre chambre? dit Leoni, qui devenait de plus en plus pensif et pâle. Juliette, répondez-moi, je le veux, entendez-vous?

— Je sentis combien ma position devenait affreuse. Je joignis mes mains en tremblant, et j'invoquai le ciel en silence.

— Vous ne répondez pas, dit Leoni. Pauvre femme! vous n'avez guère de présence d'esprit. Vous avez un amant, Juliette! Vous n'avez pas tort, puisque j'ai une maîtresse. Je suis un sot de ne pouvoir le souffrir, quand vous acceptez le partage de mon cœur et de mon lit. Mais il est certain que je ne puis être aussi généreux. Adieu. —

Il prit son chapeau et mit ses gants avec une froideur convulsive, tira sa bourse, la posa sur la cheminée, et sans m'adresser un mot de plus, sans jeter un regard sur moi, il sortit. Je l'entendis s'éloigner d'un pas égal et descendre l'escalier sans se presser.

La surprise, la consternation et la peur m'avaient glacé le sang. Je crus que j'allais devenir folle, je mis mon mouchoir dans ma bouche pour étouffer mes cris, et puis, succombant à la fatigue, je retombai dans un accablement stupide.

Au milieu de la nuit, j'entendis du bruit dans ma chambre, j'ouvris les yeux et je vis, sans comprendre ce que je voyais, Leoni qui se promenait avec agitation, et le marquis assis à une table et vidant une bouteille d'eau-de-vie. Je ne fis pas un mouvement. Je n'eus pas l'idée de chercher à savoir ce qu'ils faisaient là, mais peu à peu leurs paroles, en frappant mes oreilles, arrivèrent jusqu'à mon intelligence et prirent un sens.

— Je te dis que je l'ai vu, et que j'en suis sûr, disait le marquis. Il est ici.

— Le chien maudit! répondit Leoni en frappant du pied, que la terre s'ouvre et m'en débarrasse!

— Bien dit! reprit le marquis. Je suis de cet avis-là.

— Il vient jusque dans ma chambre tourmenter cette malheureuse femme!

— Es-tu sûr, Leoni, qu'elle n'en soit pas fort aise?

— Tais-toi, vipère, et n'essaie pas de me faire soupçonner cette infortunée. Il ne lui reste au monde que mon estime.

— Et l'amour de M. Henryet, reprit le marquis.

Leoni serra les poings. — Nous la débarrasserons de cet amour-là, s'écria-t-il, et nous en guérirons le Flamand.

— Ah çà, Leone, ne va pas faire de sottise!

— Et toi, Lorenzo, ne va pas faire d'infamie.

— Tu appellerais cela une infamie, toi? nous n'avons guère les mêmes idées. Tu conduis tranquillement au tombeau la Zagarolo pour hériter de ses biens, et tu trouverais mauvais que je misse en terre un ennemi dont l'existence paralyse à jamais la nôtre! Il te semble tout simple, malgré la défense des médecins, de hâter par ta tendresse généreuse le terme des maux de ta chère phthisique...

— Va-t'en au diable! si cette enragée veut vivre vite et mourir bientôt, pourquoi l'en empêcherais-je? Elle est assez belle pour me trouver obéissant, et je ne l'aime pas assez pour lui résister.

Quelle horreur! murmurai-je malgré moi, et je retombai sur mon oreiller.

— Ta femme a parlé, je crois, dit le marquis.

— Elle rêve, répondit Leoni, elle a la fièvre.

— Es-tu sûr qu'elle ne nous écoute pas?

— Il faudrait d'abord qu'elle eût la force de nous entendre. Elle est bien malade aussi, la pauvre Juliette! Elle ne se plaint pas, elle! Elle souffre seule. Elle n'a pas vingt femmes pour la servir. Elle ne paie pas de courtisans pour satisfaire ses fantaisies maladives. Elle meurt saintement et chastement comme une victime expiatoire entre le ciel et moi. — Leoni s'assit sur la table et fondit en larmes.

— Voilà l'effet de l'eau-de-vie, dit tranquillement le marquis en portant son verre à sa bouche, je te l'avais prédit, cela te porte toujours aux nerfs.

— Laisse-moi, bête brute! s'écria Leoni en poussant la table qui faillit tomber sur le marquis. Laisse-moi pleurer. Tu ne sais pas ce que c'est que le remords, toi, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour!

— L'amour, dit le marquis d'un ton théâtral en contrefaisant Leoni, le remords! voilà des mots bien sonores et très dramatiques. Quand mets-tu Juliette à l'hôpital?

— Oui, tu as raison, dit Leoni avec un désespoir sombre, parle-moi ainsi, je l'aime mieux. Cela me convient. Je suis capable de tout. A l'hôpital! oui. Elle était si belle, si éblouissante! je suis venu, et voilà où je la conduis! Ah! je m'arracherais les cheveux.

— Allons, dit le marquis après un silence, as-tu fait assez de sentiment aujourd'hui? Tudieu! la crise a été longue... Raisonnons à présent, ce n'est pas sérieusement que tu veux te battre avec Henryet?

— Très sérieusement, répondit Leoni. Tu parles bien sérieusement de l'assassiner.

— C'est très différent.

— C'est absolument la même chose. Il ne connaît l'usage d'aucune arme, et je suis de première force pour toutes.

— Excepté pour le stylet, reprit le marquis, ou pour le pistolet à bout portant; d'ailleurs tu ne tues que les femmes.

— Je tuerai au moins cet homme-là, répondit Leoni.

— Et tu crois qu'il consentira à se battre avec toi?

— Il acceptera. Il est brave.

— Mais il n'est pas fou. Il commencera par nous faire arrêter comme deux voleurs.

— Il commencera par me rendre raison. Je l'y forcerai bien. Je lui donnerai un soufflet en plein spectacle.

— Il te le rendra en t'appelant faussaire, escroc, fileur de cartes.

— Il faudra qu'il le prouve. Il n'est pas connu ici, tandis que nous y sommes établis d'une manière brillante. Je le traiterai de lunatique et de visionnaire, et quand je l'aurai tué, tout le monde pensera que j'avais raison.

— Tu es fou, mon cher, répondit le marquis; Henryet est recommandé aux négocians les plus riches de l'Italie. Sa famille est bien connue et bien famée dans le commerce. Lui-même a sans doute des amis dans la ville, ou au moins des connaissances auprès de qui son témoignage aura du poids. Il se battra demain soir, je suppose. Eh bien! la journée lui aura suffi pour déclarer à vingt personnes qu'il se bat contre toi, parce qu'il t'a vu tricher, et que tu trouves mauvais qu'il ait voulu t'en empêcher.

— Eh bien! il le dira, on le croira, mais je le tuerai.

— La Zagarolo te chassera et déchirera son testament. Tous les nobles te fermeront leur porte, et la police te priera d'aller faire l'agréable sur un autre territoire.

— Eh bien! j'irai ailleurs. Le reste de la terre m'appartiendra quand je me serai délivré de cet homme.

— Oui, et de son sang sortira une jolie petite pépinière d'accusateurs. Au lieu de M. Henryet, tu auras toute la ville de Milan à ta poursuite.

— O ciel! comment faire? dit Leoni avec angoisse.

— Lui donner un rendez-vous de la part de ta femme et lui calmer le sang avec un bon couteau de chasse. Donne-moi ce bout de papier qui est là-bas, je vais lui écrire.

Leoni sans l'écouter ouvrit une fenêtre et tomba dans la rêverie tandis que le marquis écrivait. Quand il eut fini, il l'appela.

— Écoute, Leoni, et vois si je m'entends à écrire un billet doux. « Mon ami, je ne puis plus vous recevoir chez moi, Leoni sait tout et me menace des plus horribles traitemens; emmenez-moi ou je suis perdue. Conduisez-moi à ma mère, ou jetez-moi dans un couvent,

faites de moi ce qui vous plaira, mais arrachez-moi à l'affreuse situation où je suis. Trouvez-vous demain devant le portail de la cathédrale à une heure du matin. Nous concerterons notre départ. Il me sera facile d'aller vous trouver, Leoni passe toutes les nuits chez la Zagarolo. Ne soyez pas étonné de cette écriture bizarre et presque illisible. Leoni, dans un accès de colère, m'a presque demis la main droite. Adieu. JULIETTE RUYTER. »

— Il me semble que cette lettre est prudemment conçue, ajouta le marquis, et peut sembler vraisemblable au Flamand, quel que soit le degré de son intimité avec ta femme. Les paroles que tantôt dans son délire elle croyait lui adresser, nous donnent la certitude qu'il lui a offert de la reconduire dans son pays... L'écriture est informe, et qu'il connaisse ou non celle de Juliette...

— Voyons, dit Leoni d'un air attentif en se penchant sur la table.

Sa figure avait une expression effrayante de doute et de persuasion. Je n'en vis pas davantage. Mon cerveau était épuisé, mes idées se confondirent. Je retombai dans une sorte de léthargie.

Quand je revins à moi, la lumière vague de la lampe éclairait les mêmes objets. Je me soulevai lentement, je vis le marquis à la même place où je l'avais vu en perdant connaissance. Il faisait encore nuit. Il y avait encore des bouteilles sur la table, une écritoire et quelque chose que je ne distinguai pas bien et qui ressemblait à des armes. Leoni était debout dans la chambre. Je tâchai de me souvenir de leur conversation précédente. J'espérai que les lambeaux hideux qui m'en revenaient à la mémoire étaient autant de rêves fébriles, et je ne sus pas d'abord qu'entre cette conversation et celle qui commençait, vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Les premiers mots dont je pus me rendre compte furent ceux-ci :

— Il fallait qu'il se méfiât de quelque chose, car il était armé jusqu'aux dents. — En parlant ainsi, Leoni essuyait avec un mouchoir sa main ensanglantée.

— Bah! ce que tu as n'est qu'une égratignure, dit le marquis; je suis blessé plus sérieusement à la jambe, et il faudra pourtant que je danse demain au bal, afin qu'on ne s'en doute pas. Laisse donc ta main, panse-la et songe à autre chose.

— Il m'est impossible de songer à autre chose qu'à ce sang. Il me semble que j'en vois un lac autour de moi.

— Tu as les nerfs trop délicats, Leoni. Tu n'es bon à rien.

— Canaille ! dit Leoni d'un ton de haine et de mépris, sans moi tu étais mort ; tu reculais lâchement, et tu dois être frappé par derrière. Si je ne t'avais vu perdu, et si ta perte n'eût entraîné la mienne, jamais je n'aurais touché à cet homme à pareille heure et en pareil lieu. Mais ta féroce obstination m'a forcé à être ton complice. Il ne me manquait plus que de commettre un assassinat pour être digne de ta société !

— Ne fais pas le modeste, reprit le marquis ; quand tu as vu qu'il se défendait, tu es devenu un tigre.

— Ah oui ! cela me réjouissait le cœur de le voir mourir en se défendant, car enfin je l'ai tué loyalement.

— Très-loyalement ; il avait remis la partie au lendemain, et comme tu étais pressé d'en finir, tu l'as tué tout de suite.

— A qui la faute, traître ? Pourquoi t'es-tu jeté sur lui au moment où nous nous séparions avec la parole l'un de l'autre ? Pourquoi t'es-tu enfui en voyant qu'il était armé, et m'as-tu forcé ainsi à te défendre ou à être dénoncé par lui demain pour l'avoir attiré de concert avec toi dans un guet-à-pens, afin de l'assassiner ? A l'heure qu'il est, j'ai mérité l'échafaud, et pourtant je ne suis point un meurtrier. Je me suis battu à armes égales, à chance égale, à courage égal.

— Oui, il s'est très bien défendu, dit le marquis, vous avez fait l'un et l'autre des prodiges de valeur. C'était une chose très belle à voir et vraiment homérique que ce duel au couteau. Mais je dois dire pourtant que, pour un Vénitien, tu manies cette arme misérablement.

— Il est vrai que ce n'est pas l'arme dont je suis habitué à me servir ; et à propos, je pense qu'il serait prudent de cacher ou d'anéantir celle-ci.

— Grande sottise ! mon ami. Il faut bien t'en garder ; tes laquais et tes amis savent tous que tu portes en tout temps cette arme sur toi ; si tu la faisais disparaître, ce serait un indice contre nous.

— C'est vrai. Mais la tienne ?

— La mienne est vierge de son sang; mes premiers coups ont porté à faux, et ensuite les tiens ne m'ont pas laissé de place.

— Ah ciel! c'est encore vrai. Tu as voulu l'assassiner, et la fatalité m'a contraint de faire moi-même l'action dont j'avais horreur.

— Cela te plaît à dire, mon cher; tu venais de très bon cœur au rendez-vous.

— C'est que j'avais en effet le pressentiment instinctif de ce que mon mauvais génie allait me faire commettre.... Après tout, c'était ma destinée et la sienne. Nous voilà donc délivrés de lui! Mais pourquoi, diable! as-tu vidé ses poches?

— Précaution et présence d'esprit de ma part. En le trouvant dépouillé de son argent et de son portefeuille, on cherchera l'assassin dans la plus basse classe, et jamais on ne soupçonnera des gens comme il faut. Cela passera pour un acte de brigandage, et non pour une vengeance particulière. Ne te trahis pas toi-même par une sotte émotion, lorsque tu entendras parler demain de l'événement, et nous n'avons rien à craindre. Approche la bougie, que je brûle ces papiers; quant à l'argent monnayé, cela n'a jamais compromis personne.

— Arrête! dit Leoni en saisissant une lettre que le marquis allait brûler avec les autres. J'ai vu là le nom de famille de Juliette.

— C'est une lettre à madame Ruyter, dit le marquis. Voyons:

« Madame, s'il en est temps encore, si vous n'êtes point partie dès hier en recevant la lettre par laquelle je vous appelais auprès de votre fille, ne partez point. Attendez-la, ou venez à sa rencontre jusqu'à Strasbourg, je vous y ferai chercher en arrivant. J'y serai avec mademoiselle Ruyter avant peu de jours. Elle est décidée à fuir l'infamie et les mauvais traitemens de son séducteur. Je viens de recevoir d'elle un billet qui m'annonce enfin cette résolution. Je dois la voir cette nuit pour fixer le moment de notre départ. Je laisserai toutes mes affaires pour profiter de la bonne disposition où elle est, et où les flatteries de son amant pourraient bien ne pas la laisser toujours. L'empire qu'il a sur elle est encore immense. Je crains que la passion qu'elle a pour ce misérable ne soit éternelle, et que son regret de l'avoir quitté ne vous fasse verser encore bien des larmes à toutes deux. Soyez

indulgente et bonne avec elle ; c'est votre rôle de mère, et vous le remplirez aisément. Pour moi, je suis rude, et mon indignation s'exprime plus facilement que ma pitié. Je voudrais être plus persuasif ; mais je ne puis être plus aimable, et ma destinée n'est pas d'être aimé. PAUL HENRYET. »

— Ceci te prouve, ô mon ami, dit le marquis d'un ton moqueur en présentant cette lettre à la flamme de la bougie, que ta femme est fidèle, et que tu es le plus heureux des époux.

— Pauvre femme ! dit Leoni, et pauvre Henryet ! Il l'aurait rendue heureuse, lui ! Il l'aurait respectée et honorée du moins ! Quelle fatalité l'a donc jetée dans les bras d'un méchant coureur d'aventures, poussé vers elle par le destin, d'un bout du monde à l'autre, lorsqu'elle avait sous la main le cœur d'un honnête homme ! Aveugle enfant, pourquoi m'as-tu choisi ?

— Charmant ! dit le marquis ironiquement. J'espère que tu vas faire à ce propos quelques vers. Une jolie épitaphe pour l'homme que tu as massacré ce soir, me semblerait une chose de bon goût et tout-à-fait neuve.

— Oui, je lui en ferai une, dit Leoni, et le texte sera celui-ci : « Ici repose un honnête homme qui voulut se faire le défenseur de la justice humaine contre deux scélérats, et que la justice divine a laissé égorger par eux. »

Leoni tomba dans une rêverie douloureuse, pendant laquelle il murmurait sans cesse le nom de sa victime. — Paul Henryet ! disait-il. Vingt-deux ou vingt-quatre ans tout au plus. Une figure froide, mais belle. Un caractère raide et probe. La haine de l'injustice. L'orgueil brutal de l'honnêteté, et pourtant quelque chose de tendre et de mélancolique. Il aimait Juliette, il l'a toujours aimée. Il combattait en vain sa passion. Je vois par cette lettre qu'il l'aimait encore, et qu'il l'aurait adorée s'il avait pu la guérir. Juliette, Juliette ! tu pouvais encore être heureuse avec lui, et je l'ai tué. Je t'ai ravi celui qui pouvait te consoler ; ton seul défenseur n'est plus, et tu demeures la proie d'un bandit.

— Très beau ! dit le marquis, je voudrais que tu ne fisses pas un mouvement des lèvres sans avoir un sténographe à tes côtés, pour conserver tout ce que tu dis de noble et de touchant. Moi, je vais dormir ; bonsoir, mon cher, couche avec ta femme, mais

change de chemise, car le diable m'emporte, tu as le sang d'Henryet sur ton jabot!

Le marquis sortit. Leoni, après un instant d'immobilité, vint à mon lit, souleva le rideau et me regarda. Alors il vit que j'étais accroupie sur mes couvertures, et que j'avais les yeux ouverts et attachés sur lui. Il ne put soutenir l'aspect de mon visage livide et de mon regard fixe, il recula avec un cri de terreur, et je lui dis d'une voix faible et brève, à plusieurs reprises : Assassin, assassin, assassin!

Il tomba sur ses genoux comme frappé de la foudre, et il se traîna jusqu'à mon lit d'un air suppliant. — Couche avec ta femme, lui dis-je en répétant les paroles du marquis dans une sorte de délire, mais change de chemise, car tu as le sang d'Henryet sur ton jabot! —

Leoni tomba la face contre terre en poussant des cris inarticulés. Je perdis tout-à-fait la raison, et il me semble que je répétai ses cris en imitant avec une servilité stupide l'inflexion de sa voix et les convulsions de sa poitrine. Il me crut folle, et se relevant avec terreur, il vint à moi. Je crus qu'il allait me tuer; je me jetai dans la ruelle en criant : Grâce! grâce! je ne le dirai pas! et je m'évanouis au moment où il me saisissait pour me relever et me secourir.

Je m'éveillai encore dans ses bras, et jamais il n'eut tant d'éloquence, tant de tendresse et tant de larmes pour implorer son pardon. Il avoua qu'il était le dernier des hommes, mais il me dit qu'une seule chose le relevait à ses propres yeux, c'était l'amour qu'il avait toujours eu pour moi, et qu'aucun de ses vices, aucun de ses crimes, n'avait eu la force d'étouffer. Jusque-là il s'était débattu contre les apparences qui l'accusaient de toutes parts. Il avait lutté contre l'évidence pour conserver mon estime. Désormais, ne pouvant plus se justifier par le mensonge, il prit une autre voie, et embrassa un nouveau rôle, pour m'attendrir et me vaincre. Il se dépouilla de tout artifice, et peut-être devrais-je dire de toute pudeur, et me confessa toutes les turpitudes de sa vie. Mais au milieu de cet abîme il me fit voir et comprendre ce qu'il y avait de vraiment beau en lui, la faculté d'aimer, l'éternelle vigueur d'une ame où les plus rudes fatigues, les plus dangereuses

épreuves n'éteignaient point le feu sacré. — Ma conduite est vile, me dit-il, mais mon cœur est toujours noble; il saigne toujours de ses torts; il a conservé aussi énergique, aussi pur que dans sa première jeunesse, le sentiment du juste et de l'injuste, l'horreur du mal qu'il commet, l'enthousiasme du beau qu'il contemple. Ta patience, tes vertus, ta bonté angélique, ta miséricorde inépuisable comme celle de Dieu, ne peuvent s'exercer en faveur d'un être qui les comprenne mieux et qui les admire davantage. Un homme de mœurs régulières et de conscience délicate les trouverait plus naturelles et les apprécierait moins; avec cet homme-là, d'ailleurs, tu ne serais qu'une honnête femme; avec un homme tel que moi, tu es une femme sublime, et la dette de reconnaissance qui s'amasse dans mon cœur est immense, comme tes souffrances et tes sacrifices. Va, c'est quelque chose que d'être aimée et que d'avoir droit à une passion immense; sur quel autre auras-tu jamais ce droit comme sur moi? pour qui recommenceras-tu les tourmens et le désespoir que tu as subis? Crois-tu qu'il y ait autre chose dans la vie que l'amour? Pour moi, je ne le crois pas, et crois-tu que ce soit chose facile que de l'inspirer et de le ressentir? Des milliers d'hommes meurent incomplets sans avoir connu d'autre amour que celui des bêtes, et souvent un cœur capable de le ressentir cherche en vain où le placer et sort vierge de tous les embrassemens terrestres, pour l'aller trouver peut-être dans les cieux. Ah! quand Dieu nous l'accorde sur la terre, ce sentiment profond, violent, ineffable, il ne faut plus, Juliette, désirer ni espérer le paradis; car le paradis, c'est la fusion de deux âmes dans un baiser d'amour; et qu'importe, quand nous l'avons trouvé ici-bas, que ce soit dans les bras d'un saint ou d'un damné? qu'il soit maudit ou adoré parmi les hommes, celui que tu aimes, que t'importe, pourvu qu'il te le rende? Est-ce moi que tu aimes, ou est-ce le bruit qui se fait autour de moi? Qu'as-tu aimé en moi dès le commencement? est-ce l'éclat qui m'environnait? Si tu me hais aujourd'hui, il faudra que je doute de ton amour passé; il faudra qu'au lieu de cet ange, au lieu de cette victime dévouée dont le sang répandu pour moi coule incessamment goutte à goutte sur mes lèvres, je ne voie plus en toi qu'une pauvre fille crédule et faible qui m'a aimé par vanité et qui m'abandonne par égoïsme. Juliette,

Juliette, songe à ce que tu fais si tu me quittes! Tu perdras le seul ami qui te connaisse, qui t'apprécie et qui te vénère, pour un monde qui te méprise déjà, et dont tu ne retrouveras pas l'estime. Il ne te reste que moi au monde, ma pauvre enfant, il faut que tu t'attaches à la fortune de l'aventurier, ou que tu meures oubliée dans un couvent. Si tu me quittes, tu es aussi insensée que cruelle; tu auras eu tous les maux, toute la peine, et tu n'en recueilleras pas les fruits; car à présent, si, malgré tout ce que tu sais, tu peux encore m'aimer et me suivre, sache que j'aurai pour toi un amour dont tu n'as pas l'idée, et que jamais je n'aurais seulement soupçonné si je t'eusse épousée loyalement et si j'eusse vécu avec toi en paix au sein de ta famille. Jusqu'ici, malgré tout ce que tu as sacrifié, tout ce que tu as souffert, je ne t'ai pas encore aimée comme je me sens capable de le faire. Tu ne m'avais pas encore aimé tel que je suis; tu t'attachais à un faux Leoni en qui tu voyais encore quelque grandeur et quelque séduction. Tu espérais qu'il deviendrait un jour l'homme que tu avais aimé d'abord; tu ne croyais pas serrer dans tes bras un homme absolument perdu. Et moi, je me disais : Elle m'aime conditionnellement, ce n'est pas encore moi qu'elle aime, c'est le personnage que je joue. Quand elle verra mes traits sous mon masque, elle s'enfuira en se couvrant les yeux, elle aura en horreur l'amant qu'elle presse maintenant sur son sein. Non, elle n'est pas la femme et la maîtresse que j'avais rêvée, et que mon ame ardente appelle de tous ses vœux; Juliette fait encore partie de cette société dont je suis l'ennemi, elle sera mon ennemie quand elle me connaîtra. Je ne puis me confier à elle, je ne puis épancher dans le sein d'aucun être vivant la plus odieuse de mes angoisses, la honte que j'ai de ce que je fais tous les jours. Je souffre, j'amasse des remords; s'il existait une créature capable de m'aimer sans me demander de changer, si je pouvais avoir une amie qui ne fût pas un accusateur et un juge!.... Voilà ce que je pensais, Juliette, je demandais cette amie au ciel, mais je demandais que ce fût toi et non une autre, car tu étais déjà ce que j'aimais le mieux sur la terre, avant de comprendre tout ce qu'il nous restait à faire l'un et l'autre pour nous aimer véritablement. —

Que pouvais-je répondre à de semblables discours? Je le

regardais d'un air stupéfait. Je m'étonnais de le trouver encore beau, encore aimable, de sentir toujours auprès de lui la même émotion, le même désir de ses caresses, la même reconnaissance pour son amour. Son abjection ne laissait aucune trace sur son noble front, et quand ses grands yeux noirs dardaient leur flamme sur les miens, j'étais éblouie, enivrée comme autrefois; toutes ses souillures disparaissaient, et jusqu'aux taches du sang d'Henryet, tout était effacé. J'oubliai tout pour m'attacher à lui par des promesses aveugles, par des sermens et des étreintes insensées. Alors, en effet, je vis son amour se rallumer ou plutôt se renouveler, comme il me l'avait annoncé. Il abandonna à peu près la princesse Zagarolo et passa tout le temps de ma convalescence à mes pieds, avec les mêmes tendresses, les mêmes soins et les mêmes délicatesses d'affection qui m'avaient rendue si heureuse en Suisse; je puis même dire que ces marques de tendresse furent plus vives et me donnèrent plus d'orgueil et de joie, que ce fut le temps le plus heureux de ma vie, et que jamais Leoni ne me fut plus cher. J'étais convaincue de tout ce qu'il m'avait dit, je ne pouvais plus d'ailleurs craindre qu'il s'attachât à moi par intérêt, je n'avais plus rien au monde à lui donner, et j'étais désormais à sa charge et soumise aux chances de sa fortune. Enfin je sentais une sorte d'orgueil à ne pas rester au-dessous de ce qu'il attendait de ma générosité, et sa reconnaissance me semblait plus grande que mes sacrifices.

Un soir il rentra tout agité, et, me pressant mille fois sur son cœur : — Ma Juliette, dit-il, ma sœur, ma femme, mon ange, il faut que tu sois bonne et indulgente comme Dieu, il faut me donner une nouvelle preuve de ta douceur adorable et de ton héroïsme. Il faut que tu viennes demeurer avec moi chez la princesse Zagarolo.

Je reculai confondue de surprise, et comme je sentis qu'il n'était plus en mon pouvoir de rien refuser, je me mis à pâlir et à trembler comme un condamné en présence du supplice. — Écoute, me dit-il; la princesse est horriblement mal. Je l'ai négligée à cause de toi; elle a pris tant de chagrin, que sa maladie s'est aggravée considérablement, et que les médecins ne lui donnent pas plus d'un mois à vivre. Puisque tu sais tout.... je puis te parler

de cet infernal testament. Il s'agit d'une succession de plusieurs millions, et je suis en concurrence avec une famille attentive à profiter de mes fautes et à m'expulser au moment décisif. Le testament en ma faveur existe en bonne forme, mais un instant de dépit peut l'anéantir. Nous sommes ruinés, nous n'avons plus que cette ressource. Il faut que tu ailles à l'hôpital et que je me fasse chef de brigands, si elle nous échappe....

— O mon Dieu! lui dis-je, nous avons vécu en Suisse à si peu de frais! pourquoi la richesse est-elle une nécessité pour nous? à présent que nous nous aimons si bien, ne pouvons-nous vivre heureux sans faire de nouvelles infamies?... —

Il ne me répondit que par une contraction des sourcils qui exprimait la douleur, l'ennui et la crainte que lui causaient mes reproches. Je me tus aussitôt et lui demandai en quoi j'étais nécessaire au succès de son entreprise.

— Parce que la princesse, dans un accès de jalousie assez bien fondée, a demandé à te voir et à t'interroger. Mes ennemis avaient eu soin de l'informer que je passais toutes les matinées auprès d'une femme jeune et jolie qui était venue me trouver à Milan. Pendant long-temps j'ai réussi à lui faire croire que tu étais ma sœur; mais depuis un mois, que je la délaisse entièrement, elle a des doutes et refuse de croire à ta maladie que je lui ai fait valoir comme une excuse. Aujourd'hui elle m'a déclaré que si je la négligeais dans l'état où elle se trouve, elle ne croirait plus à mon affection et me retirerait la sienne. — Si votre sœur est malade aussi, et ne peut se passer de vous, a-t-elle dit, faites-la transporter dans ma maison, mes femmes et mes médecins la soigneront; vous pourrez la voir à toute heure, et, si elle est vraiment votre sœur, je la chérirai comme si elle était la mienne aussi. — En vain j'ai voulu combattre cette étrange fantaisie. Je lui ai dit que tu étais très pauvre et très fière, que rien au monde ne te ferait consentir à recevoir l'hospitalité, et qu'il était en effet inconvenant et indélicat que tu vinsses demeurer chez la maîtresse de ton frère; elle n'a rien voulu entendre, et à toutes mes objections elle répond : — Je vois bien que vous me trompez, ce n'est pas votre sœur. — Si tu refuses, Juliette, nous sommes perdus. Viens, viens, viens, je t'en supplie, mon enfant, viens! —

Je pris mon chapeau et mon schall sans répondre. Pendant que je m'habillais, des larmes coulaient lentement sur mes joues. Au moment de sortir avec moi de ma chambre, Leoni les essuya avec ses lèvres et me pressa mille fois encore dans ses bras, en me nommant sa bienfaitrice, son ange tutélaire et sa seule amie.

Je traversai en tremblant les vastes appartemens de la princesse. En voyant la richesse de cette maison, j'avais un serrement de cœur indicible, et je me rappelais les dures paroles d'Henryet : « Quand elle sera morte, vous serez riche, Juliette, vous hériterez de son luxe, vous coucherez dans son lit, et vous pourrez porter ses robes. » Je baissais les yeux, en passant auprès des laquais ; il me semblait qu'ils me regardaient avec haine et avec envie, et je me sentais plus vile qu'eux. Leoni serrait mon bras sous le sien ; en sentant trembler mon corps et fléchir mes jambes : Courage, courage ! me disait-il tout bas.

Enfin nous arrivâmes à la chambre à coucher. La princesse était étendue sur une chaise longue, et semblait nous attendre impatiemment. C'était une femme de trente ans environ, très maigre, d'un jaune uni, et magnifiquement élégante, quoique en déshabillé. Elle avait dû être très belle au temps de sa fraîcheur, et elle avait encore une physionomie charmante. La maigreur de ses joues exagérait la grandeur de ses yeux, dont le blanc, vitrifié par la consomption, ressemblait à de la nacre de perle. Ses cheveux, fins et plats, étaient d'un noir luisant et semblaient débiles et malades comme toute sa personne. Elle fit en me voyant une légère exclamation de joie, et me tendit une longue main effilée et bleuâtre que je crois voir encore. Je compris, à un regard de Leoni, que je devais baiser cette main, et je me résignai.

Leoni se sentait mal à l'aise sans doute, et cependant son aplomb et le calme de ses manières me confondirent. Il parlait de moi à sa maîtresse, comme si elle n'eût jamais pu découvrir sa fourberie, et il lui exprimait sa tendresse devant moi, comme s'il m'eût été impossible d'en ressentir de la douleur ou du dépit. La princesse semblait de temps en temps avoir des retours de méfiance, et je vis, à ses regards et à ses paroles, qu'elle m'étudiait pour détruire ses soupçons ou pour les confirmer. Ma douceur naturelle excluant toute espèce de haine, elle prit vite confiance

en moi, et, jalouse qu'elle était avec emportement, elle pensa qu'il était impossible à une autre femme de consentir au rôle que je jouais. Une intrigante aurait pu l'accepter, mais l'air et le ton de ma physionomie démentaient cette conjecture. La princesse se prit de passion pour moi. Elle ne voulait plus que je sortisse de sa chambre, elle m'accablait de dons et de caresses. Je fus un peu humiliée de sa générosité, et j'eus envie de refuser, mais la crainte de déplaire à Leoni me fit supporter encore cette mortification. Ce que j'eus à souffrir dans les premiers jours, et les efforts que je fis pour assouplir à ce point mon orgueil, sont des choses inouies. Cependant peu à peu ces souffrances s'apaisèrent, et ma situation d'esprit devint tolérable. Leoni me témoignait à la dérobée une reconnaissance passionnée et une tendresse délirante. La princesse, malgré ses caprices, ses impatiences et tout le mal que son amour pour Leoni me causait, me devint agréable et presque chère. Elle avait le cœur ardent plutôt que tendre, et le caractère prodigue plutôt que généreux. Mais elle avait dans les manières une grâce irrésistible; l'esprit dont pétillait son langage au milieu des plus vives souffrances, le choix des mots ingénieux et caressans avec lesquels elle me remerciait de mes complaisances ou me priait d'oublier ses emportemens, ses petites flatteries, ses finesses, sa coquetterie qui la suivit jusqu'au tombeau, tout en elle avait un caractère d'originalité, de noblesse et d'élégance, dont j'étais d'autant plus frappée, que je n'avais jamais vu de près aucune femme de son rang, et que je n'étais point accoutumée à ce grand charme que leur donne l'usage de la bonne compagnie. Elle possédait ce don à un tel point que je ne pus y résister, et que je me laissai dominer à son gré; elle était si malicieuse et si aimable avec Leoni, que je concevais qu'il fût devenu amoureux d'elle, et que j'avais fini par m'habituer à voir leurs baisers et à entendre leurs fadeurs sans en être révoltée. Il y avait vraiment des jours où ils avaient assez de grâce et d'esprit l'un et l'autre, pour que j'eusse du plaisir à les écouter, et Leoni trouvait le moyen de m'adresser des choses si délicates, que je me sentais encore heureuse dans mon abominable abaissement. La haine que les laquais et les subalternes m'avaient d'abord témoignée s'était vite apaisée, grâce au soin que j'avais pris de leur abandonner tous les petits présens que me faisait leur maî-

tresse. J'eus même l'affection et la confiance des neveux et des cousins ; une très jolie petite nièce, que la princesse refusait obstinement de voir, fut enfin introduite par mes soins jusqu'à elle, et lui plut extrêmement. Je la priai alors de me permettre de donner à cet enfant un joli écrin qu'elle m'avait forcé d'accepter dans la matinée, et cet acte de générosité l'engagea à remettre à la petite fille un présent beaucoup plus considérable. Leoni, qui n'avait rien de mesquin ni de petit dans sa cupidité, vit avec plaisir le secours accordé à une orpheline pauvre, et les autres parens commencèrent à croire qu'ils n'avaient rien à craindre de nous, et que nous n'avions pour la princesse qu'une amitié noble et désintéressée. Les tentatives de délation contre moi cessèrent donc entièrement, et pendant deux mois nous eûmes une vie très calme. Je m'étonnai d'être presque heureuse.

La seule chose qui m'inquiétât sérieusement, c'était de voir toujours autour de nous le marquis de—. Il s'était introduit, je ne sais à quel titre, chez la princesse et l'amusait par son babil caustique et médisant. Il entraînait ensuite Leoni dans les autres appartemens et avait avec lui de longs entretiens dont Leoni sortait toujours sombre. — Je hais et je méprise Lorenzo, me disait-il souvent, c'est la pire canaille que je connaisse, il est capable de tout. — Je le pressais alors de rompre avec lui, mais il me répondait : « C'est impossible, Juliette ; tu ne sais pas que lorsque deux coquins ont agi ensemble, ils ne se brouillent plus que pour s'envoyer l'un l'autre à l'échafaud. » Ces paroles sinistres résonnaient si étrangement dans ce beau palais, au milieu de la vie paisible que nous y menions, et presque aux oreilles de cette princesse si gracieuse et si confiante, qu'il me passait un frisson dans les veines sans que je susse pourquoi.

Cependant les souffrances de notre malade augmentaient de jour en jour, et bientôt vint le moment où elle devait succomber infailliblement. Nous la vîmes s'éteindre peu à peu, mais elle ne perdit pas un instant sa présence d'esprit, ses plaisanteries et ses discours aimables. — Que je suis fâchée, disait-elle à Leoni, que Juliette soit ta sœur ! maintenant que je pars pour l'autre monde, il faut bien que je renonce à toi. Je ne puis exiger ni désirer que tu me restes fidèle après ma mort. Malheureusement tu vas faire

des sottises et te jeter à la tête de quelque femme indigne de toi. Je ne connais au monde que ta sœur qui te vaille ; c'est un ange, et il n'y a que toi aussi qui sois digne d'elle. — Je ne pouvais résister à ces cajoleries bienveillantes, et je me prenais pour cette femme d'une affection plus vive, à mesure que la mort la détachait de nous. Je ne voulais pas croire qu'elle pût nous être enlevée avec toute sa raison, tout son calme et au milieu d'une si douce intimité. Je me demandais comment nous ferions pour vivre sans elle, et je ne pouvais m'imaginer son grand fauteuil doré vide entre Leoni et moi, sans que mes yeux s'humectassent de larmes.

Un soir que je lui faisais la lecture pendant que Leoni était assis sur le tapis et lui réchauffait les pieds dans un manchon, elle reçut une lettre, la lut rapidement, jeta un grand cri et s'évanouit. Tandis que je volais à son secours, Leoni ramassa la lettre et en prit connaissance. Quoique l'écriture fût contrefaite, il reconnut la main du vicomte de Chalm. C'était une délation contre moi, des détails circonstanciés sur ma famille, sur mon enlèvement, sur mes relations avec Leoni, puis mille calomnies odieuses contre mes mœurs et mon caractère.

Au cri qu'avait jeté la princesse, Lorenzo, qui planait toujours comme un oiseau de malheur autour de nous, entra je ne sais comment, et Leoni, l'entraînant dans un coin, lui montra la lettre du vicomte. Lorsqu'ils se rapprochèrent de nous, le marquis était très calme et avait comme à l'ordinaire un sourire moqueur sur les lèvres ; et Leoni, agité, semblait interroger ses regards pour lui demander conseil.

La princesse était toujours évanouie dans mes bras. Le marquis haussa les épaules. — Ta femme est insupportablement niaise, dit-il assez haut pour que je l'entendisse ; sa présence ici désormais est du plus mauvais effet ; renvoie-la et dis-lui d'aller chercher du secours, je me charge de tout.

— Mais que feras-tu? dit Leoni dans une grande anxiété.

— Sois tranquille, j'ai un expédient tout prêt depuis longtemps ; c'est un papier qui est toujours sur moi. Mais renvoie Juliette.

Leoni me pria d'appeler les femmes ; j'obéis et posai doucement la tête de la princesse sur un coussin. Mais quand je fus au

moment de franchir la porte, je ne sais quelle force magnétique m'arrêta et me força de me retourner. Je vis le marquis s'approcher de la malade comme pour la secourir; mais sa figure me sembla si odieuse, celle de Leoni si pâle, que la peur me prit de laisser cette mourante seule avec eux. Je ne sais quelles idées vagues me passèrent par la tête; je me rapprochai du lit vivement, et, regardant Leoni avec terreur, je lui dis : Prends garde, prends garde!... — A quoi? me répondit-il d'un air étonné. — Le fait est que je ne le savais pas moi-même, et que j'eus honte de l'espèce de folie que je venais de montrer. L'air ironique du marquis acheva de me déconcerter. Je sortis et revins un instant après avec les femmes et le médecin. Celui-ci trouva la princesse en proie à une affreuse crispation de nerfs, et dit qu'il faudrait tâcher de lui faire avaler tout de suite une cuillerée de la potion calmante. On essaya en vain de lui desserrer les dents. — Que la signora s'en charge, dit une des femmes, en me désignant; la princesse n'accepte rien que de sa main et ne refuse jamais ce qui vient d'elle. — J'essayai en effet, et la mourante céda doucement; par un reste d'habitude, elle me pressa faiblement la main en me rendant la cuiller; puis elle étendit violemment les bras, se leva comme si elle allait s'élancer au milieu de la chambre, et retomba raide morte sur son fauteuil.

Cette mort si soudaine me fit une impression horrible, je m'évanouis, et l'on m'emporta. Je fus malade quelques jours, et quand je revins à la vie, Leoni m'apprit que j'étais désormais chez moi; que le testament avait été ouvert et trouvé inattaquable de tous points; que nous étions à la tête d'une belle fortune et maîtres d'un palais magnifique. — C'est à toi que je dois tout cela, Juliette, me dit-il, et de plus je te dois la douceur de pouvoir songer sans honte et sans remords aux derniers momens de notre amie. Ta sensibilité, ta bonté angélique, les ont entourés de soins et en ont adouci la tristesse. Elle est morte dans tes bras cette rivale qu'une autre que toi eût étranglée! et tu l'as pleurée comme si elle eût été ta sœur. Tu es bonne, trop bonne, trop bonne! Maintenant, jouis du fruit de ton courage; vois comme je suis heureux d'être riche et de pouvoir t'entourer de nouveau de tout le bien-être dont tu as besoin.

— Tais-toi, lui dis-je, c'est à présent que je rougis et que je souffre. Tant que cette femme était là et que je lui sacrifiais mon amour et ma fierté, je me consolais en sentant que j'avais de l'affection pour elle, et que je m'immolais pour elle et pour toi. A présent je ne vois plus que ce qu'il y avait de bas et d'odieux dans ma situation. Comme tout le monde doit nous mépriser!

— Tu te trompes bien, ma pauvre enfant, dit Leoni, tout le monde nous salue et nous honore parce que nous sommes riches.

Mais Leoni ne jouit pas long-temps de son triomphe. Les cohéritiers, arrivés de Rome, furieux contre nous, ayant appris les détails de cette mort si prompte, nous accusèrent de l'avoir hâtée par le poison, et demandèrent qu'on déterrât le corps pour s'en assurer. On procéda à cette opération, et l'on reconnut au premier coup d'œil les traces d'un poison violent. — Nous sommes perdus, me dit Leoni en entrant dans ma chambre; Ildegonda est morte empoisonnée, et l'on nous accuse. Qui a fait cette abomination, il ne faut pas le demander? C'est Satan sous la figure de Lorenzo. Voilà comme il nous sert; il est en sûreté, et nous sommes entre les mains de la justice, te sens-tu le courage de sauter par la fenêtre?

— Non, lui dis-je, je suis innocente, je ne crains rien; si vous êtes coupable, fuyez.

— Je ne suis pas coupable, Juliette, dit-il en me serrant le bras avec violence, ne m'accusez pas quand je ne m'accuse pas moi-même. Vous savez qu'ordinairement je ne m'épargne pas.

Nous fûmes arrêtés et jetés en prison. On instruisit contre nous un procès criminel, mais il fut moins long et moins grave qu'on ne s'y attendait; notre innocence nous sauva. En présence d'une si horrible accusation, je retrouvai toute la force que donne une conscience pure. Ma jeunesse et mon air de sincérité me gagnèrent l'esprit des juges au premier abord. Je fus promptement acquittée. L'honneur et la vie de Leoni furent un peu plus long-temps en suspens. Mais il était impossible, malgré les apparences, de trouver une preuve contre lui, car il n'était pas coupable; il avait horreur de ce crime, son visage et ses réponses le disaient assez. Il sortit pur de cette accusation. Tous les laquais furent soupçonnés; personne ne songea au marquis. Il semblait n'avoir aucun intérêt à cette mort, et il avait quitté Milan sans que personne remarquât la

singulière coïncidence de cette espèce de fuite avec l'événement. Mais au moment où nous sortions de prison, il reparut dans le palais, et intima à Leoni l'ordre de partager la succession avec lui. Il déclara que nous lui devions tout, que sans la hardiesse et la promptitude de sa résolution, le testament eût été déchiré. Leoni lui fit les plus horribles menaces, mais le marquis ne s'en effraya point. Il avait, pour le tenir en respect, le meurtre de Henryet, commis sous ses yeux par Leoni, et pouvait l'entraîner dans sa perte. Leoni, furieux, se soumit à lui payer une somme considérable. Ensuite nous recommençâmes à mener une vie folle et à étaler un luxe effréné; se ruiner de nouveau fut pour Leoni l'affaire de six mois. Je voyais sans regret s'en aller ces biens que j'avais acquis avec honte et douleur; mais j'étais effrayée pour Leoni de la misère qui s'approchait encore de nous. Je savais qu'il ne pourrait pas la supporter, et que, pour en sortir, il se précipiterait dans de nouvelles fautes et dans de nouveaux dangers. Il était malheureusement impossible de l'amener à un sentiment de retenue et de prévoyance; il répondait par des caresses ou des plaisanteries à mes prières et à mes avertissemens. Il avait quinze chevaux anglais dans son écurie, une table ouverte à toute la ville, une troupe de musiciens à ses ordres. Mais ce qui le ruina le plus vite, ce furent les dons énormes qu'il fut obligé de faire à ses anciens compagnons pour les empêcher de venir fondre sur lui et de faire de sa maison une caverne de voleurs. Il avait obtenu d'eux qu'ils n'exerceraient pas leur industrie chez lui, et pour les décider à sortir du salon, quand ses hôtes commençaient à jouer, il était obligé de leur payer chaque jour une certaine redevance. Cette intolérable dépendance lui donnait parfois envie de fuir le monde et d'aller se cacher avec moi dans quelque tranquille retraite. Mais il est vrai de dire que cette idée l'effrayait encore plus, car l'affection que je lui inspirais n'avait plus assez de force pour remplir toute sa vie. Il était toujours prévenant avec moi; mais, comme à Venise, il me délaissait pour s'enivrer de tous les plaisirs de la richesse. Il menait au dehors la vie la plus dissolue et entretenait plusieurs maîtresses, qu'il choisissait dans un monde élégant, auxquelles il faisait des présens magnifiques, et dont la société flattait sa vanité insatiable. Vil et sor-

dide pour acquérir, il était superbe dans sa prodigalité. Son mobile caractère changeait avec sa fortune, et son amour pour moi en subissait toutes les phases. Dans l'agitation et la souffrance que lui causaient ses revers, n'ayant que moi au monde pour le plaindre et pour l'aimer, il revenait à moi avec transport; mais au milieu des plaisirs il m'oubliait et cherchait ailleurs des jouissances plus vives. Je savais toutes ses infidélités; soit paresse, soit indifférence, soit confiance en mon pardon infatigable, il ne se donnait plus la peine de me les cacher, et quand je lui reprochais l'indélicatesse de cette franchise, il me rappelait ma conduite envers la princesse Zagarolo, et me demandait si ma miséricorde était déjà épuisée. Le passé m'enchaînait donc absolument à la patience et à la douleur. Ce qu'il y avait d'injuste dans la conduite de Léoni, c'est qu'il semblait croire que désormais je dusse accomplir tous ces sacrifices sans souffrir, et qu'une femme pût prendre l'habitude de vaincre sa jalousie.

Je reçus une lettre de ma mère, qui enfin avait eu de mes nouvelles par Henryet, et qui, au moment de se mettre en route pour venir me chercher, était tombée dangereusement malade. Elle me conjurait de venir la soigner, et me promettait de me recevoir sans reproches et avec reconnaissance. Cette lettre était mille fois trop douce et trop bonne. Je la baignai de mes larmes, mais elle me semblait, malgré moi, déplacée; les expressions en étaient inconvenantes à force de tendresse et d'humilité. Le dirai-je, hélas! ce n'était pas le pardon d'une mère généreuse, c'était l'appel d'une femme malade et ennuyée. Je partis aussitôt et la trouvai mourante; elle me bénit, me pardonna et mourut dans mes bras, en me recommandant de la faire ensevelir dans une certaine robe qu'elle avait beaucoup aimée.

Tant de fatigues, tant de douleurs avaient presque épuisé ma sensibilité. Je pleurai à peine ma mère; je m'enfermai dans sa chambre après qu'on eut emporté son corps, et j'y restai morne et accablée pendant plusieurs mois, occupée seulement à retourner le passé sous toutes ses faces, et ne songeant pas à me demander ce que je ferais de l'avenir. Ma tante, qui d'abord m'avait fort mal accueillie, fut touchée de cette douleur muette, que son caractère comprenait mieux que l'expansion des

larmes. Elle me donna des soins en silence, et veilla à ce que je ne me laissasse pas mourir de faim. La tristesse de cette maison que j'avais vue si fraîche et si brillante, convenait à la situation de mon ame. Je revoyais les meubles qui me rappelaient les mille petits évènemens frivoles de mon enfance; je comparais ce temps, où une égratignure à mon doigt était l'accident le plus terrible qui pût bouleverser ma famille, à la vie infâme et sanglante que j'avais menée depuis. Je voyais d'une part ma mère au bal, de l'autre la princesse Zagarolo empoisonnée dans mes bras et de ma propre main; le son des violons passait dans mes rêves au milieu des cris d'Henryet assassiné; et dans l'obscurité de la prison où, pendant trois mois d'angoisses, j'avais attendu chaque jour une sentence de mort, je voyais arriver à moi, au milieu de l'éclat des bougies et du parfum des fleurs, mon fantôme vêtu de crêpe d'argent et couvert de pierreries. Quelquefois, fatiguée de ces rêves confus et effrayans, je soulevais les rideaux, je m'approchais de la fenêtre et je regardais cette ville où j'avais été si heureuse et si vantée, les arbres de cette promenade où tant d'admiration avait suivi chacun de mes pas. Mais bientôt je m'apercevais de l'insultante curiosité qu'excitait ma figure pâle. On s'arrêtait sous ma fenêtre; on se groupait pour parler de moi, en me montrant presqu'au doigt. Alors je me retirais, je faisais retomber les rideaux, j'allais m'asseoir auprès du lit de ma mère, et j'y restais jusqu'à ce que ma tante vînt, avec sa figure et ses pas silencieux, me prendre le bras et me conduire à table. Ses manières, en cette circonstance de ma vie, me parurent les plus convenables et les plus généreuses qu'on pût avoir envers moi. Je n'aurais pas écouté les consolations, je n'aurais pu supporter les reproches, je n'aurais pas cru à des marques d'estime. L'affection muette et la pitié délicate me furent plus sensibles. Cette figure morne qui passait sans bruit autour de moi, comme un fantôme, comme un souvenir du temps passé, était la seule qui ne pût ni me troubler, ni m'effrayer. Quelquefois je prenais ses mains sèches, et je les pressais sur ma bouche pendant quelques minutes, sans dire un mot, sans laisser échapper un soupir. Elle ne répondait jamais à cette caresse, mais elle restait là sans impatience, et ne retirait pas ses mains à mes baisers: c'était beaucoup.

Je ne pensais plus à Leoni que comme à un souvenir terrible que j'éloignais de toutes mes forces. Retourner vers lui était une pensée qui me faisait frémir comme eût fait la vue d'un supplice. Je n'avais plus assez de vigueur pour l'aimer ou le haïr. Il ne m'écrivait pas, et je ne m'en apercevais pas, tant j'avais peu compté sur ses lettres. Un jour il en arriva une qui m'apprit de nouvelles calamités. On avait trouvé un testament de la princesse Zagarolo, dont la date était plus récente que celle du nôtre. Un de ses serviteurs, en qui elle avait confiance, en avait été le dépositaire depuis sa mort jusqu'à ce jour. Elle avait fait ce testament à l'époque où Leoni l'avait délaissée pour me soigner, et où elle avait eu des doutes sur notre fraternité. Depuis, elle avait songé à le déchirer en se réconciliant avec nous; mais comme elle était sujette à mille caprices, elle avait gardé près d'elle les deux testamens, afin d'être toujours prête à en laisser subsister un. Leoni savait dans quel meuble était déposé le sien; mais l'autre était connu seulement de Vincenzo, l'homme de confiance de la princesse, et il devait, à un signe d'elle, le brûler ou le conserver. Elle ne s'attendait pas, l'infortunée, à une mort si violente et si soudaine. Vincenzo, que Leoni avait comblé de ses générosités, et qui lui était tout dévoué à cette époque, n'ayant d'ailleurs pas pu savoir les dernières intentions de la princesse, conserva le testament, sans rien dire et nous laissa produire le nôtre. Il eût pu s'enrichir par ce moyen en nous menaçant ou en vendant son secret aux héritiers naturels. Mais ce n'était pas un malhonnête homme, ni un méchant cœur. Il nous laissa jouir de la succession sans exiger de meilleurs traitemens que ceux qu'il recevait. Mais quand j'eus quitté Leoni, il devint mécontent, car Leoni était brutal avec ses gens, et je les enchaînais seule à son service par mon indulgence. Un jour Leoni s'oublia jusqu'à frapper ce vieillard, qui aussitôt tira le testament de sa poche, et lui déclara qu'il allait le porter chez les cousins de la princesse. Aucune menace, aucune prière, aucune offre d'argent ne put apaiser son ressentiment. Le marquis arriva et résolut d'employer la force pour lui arracher le fatal papier; mais Vincenzo, qui, malgré son âge, était un homme remarquablement vigoureux, le renversa, le frappa, menaça Leoni de le jeter par la fenêtre s'il s'attaquait à lui, et courut

produire les pièces de sa vengeance. Leoni fut aussitôt dépossédé, condamné à représenter tout ce qu'il avait mangé de la succession, c'est-à-dire les trois quarts. Incapable de s'acquitter, il essaya vainement de fuir. Il fut mis en prison, et c'est de là qu'il m'écrivait, non pas tous les détails que je viens de vous dire, et que j'ai sus depuis, mais en peu de mots l'horreur de sa situation. Si je ne venais à son secours, il pourrait languir toute sa vie dans la captivité la plus affreuse, car il n'avait plus le moyen de se procurer le bien-être dont nous avions pu nous entourer lors de notre première réclusion. Ses amis l'abandonnaient et se réjouissaient peut-être d'être débarrassés de lui. Il était absolument sans ressources, dans une espèce de cachot humide où la fièvre le dévorait déjà. On avait vendu ses bijoux, et jusqu'à ses hardes; il avait à peine de quoi se préserver du froid.

Je partis aussitôt. Comme je n'avais jamais eu l'intention de me fixer à Bruxelles, et que la paresse de la douleur m'y avait seule enchaînée depuis une demi-année, j'avais converti à peu près tout mon héritage en argent comptant; j'avais formé souvent le projet de l'employer à fonder un hôpital pour les filles repenties, et à m'y faire religieuse. D'autres fois j'avais songé à placer cet argent sur la banque de France et à en faire pour Leoni une rente inaliénable qui le préservât à jamais du besoin et des bassesses. Je n'aurais gardé pour moi qu'une modique pension viagère, et j'aurais été m'ensevelir seule dans la vallée suisse, où le souvenir de mon bonheur m'aurait aidé à supporter l'horreur de la solitude. Lorsque j'appris le nouveau malheur où Leoni était tombé, je sentis mon amour et ma sollicitude pour lui se réveiller plus vifs que jamais. Je fis passer toute ma fortune à un banquier de Milan. Je n'en réservais qu'un capital suffisant pour doubler la pension que mon père avait léguée à ma tante. Ce capital fut, à sa grande satisfaction, la maison que nous habitions et où elle avait passé la moitié de sa vie. Je lui en abandonnai la possession, et je partis pour rejoindre Leoni. Elle ne me demanda pas où j'allais; elle le savait trop bien. Elle n'essaya point de me retenir. Elle ne me remercia point; elle me pressa la main. Mais, en me retournant, je vis couler lentement, sur sa joue ridée, la première larme que je lui eusse jamais vu répandre.

Je trouvai Leoni dans un état horrible, hâve, livide et presque fou. C'était la première fois que la misère et la souffrance l'avaient étreint réellement. Jusque-là, il n'avait fait que voir crouler son opulence peu à peu, tout en cherchant et en trouvant les moyens de la rétablir. Ses désastres en ce genre avaient été grands; mais l'industrie et le hasard ne l'avaient jamais laissé long-temps aux prises avec les privations de l'indigence. Sa force morale s'était toujours maintenue, mais elle fut vaincue quand la force physique l'abandonna. Je le trouvai dans un état d'excitation nerveuse qui ressemblait à de la fureur. Je me portai caution de sa dette. Il me fut aisé de fournir les preuves de ma solvabilité, je les avais sur moi. Je n'entrai donc dans sa prison que pour l'en faire sortir. Sa joie fut si violente, qu'il ne put la soutenir, et qu'il fallut le transporter évanoui dans la voiture.

Je l'emmenai à Florence et l'entourai de tout le bien-être que je pus lui procurer. Toute ses dettes payées, il me restait fort peu de chose. Je mis tous mes soins à lui faire oublier les souffrances de sa prison. Son corps robuste fut vite rétabli; mais son esprit resta malade. Les terreurs de l'obscurité, et les angoisses du désespoir avaient fait une profonde impression sur cet homme actif, entreprenant, habitué aux jouissances de la richesse ou aux agitations de la vie aventureuse. L'inaction l'avait brisé. Il était devenu sujet à des frayeurs puériles, à des violences terribles. Il ne pouvait plus supporter aucune contrariété, et ce qu'il y eut de plus affreux, c'est qu'il s'en prenait à moi de toutes celles que je ne pouvais lui éviter. Il avait perdu cette puissance de volonté qui lui faisait envisager sans crainte l'avenir le plus précaire. Il s'effrayait maintenant de la pauvreté, et me demandait chaque jour quelle ressource j'aurais quand celles que j'avais encore seraient épuisées. Je ne savais que répondre, car j'étais épouvantée moi-même de notre prochain dénuement. Ce moment arriva. Je me mis à peindre à l'aquarelle des écrans, des tabatières et divers autres petits meubles en bois de Spa. Quand j'avais travaillé douze heures par jour, j'avais gagné huit ou dix francs. C'eût été assez pour mes besoins; mais pour Leoni c'était la misère la plus profonde. Il avait envie de cent choses impossibles; il se plaignait avec amertume, avec fureur de n'être plus riche. Il

me reprochait d'avoir sottement payé ses dettes, et de ne pas m'être sauvé avec lui en emportant mon argent. J'étais forcée, pour l'apaiser, de lui prouver qu'il m'eût été impossible de le tirer de prison en commettant cette friponnerie. Il se mettait à la fenêtre et maudissait avec d'horribles juremens les gens riches qui passaient dans leurs équipages. Il me montrait ses vêtemens usés, et me disait avec un accent impossible à rendre : « Tu ne *peux* donc pas m'en faire faire d'autres? Tu ne *veux* donc pas? » Il finit par me répéter si souvent, que je pouvais le tirer de cette détresse, et que j'avais l'égoïsme et la cruauté de l'y laisser, que je *le crus* fou, et que je n'essayai plus de lui faire entendre raison. Je gardais le silence chaque fois qu'il y revenait, et je lui cachais mes larmes qui ne servaient qu'à l'irriter. Il *crut* que je comprenais ses abominables suggestions, et traita mon silence d'indifférence féroce et d'obstination imbécile. Plusieurs fois il me frappa violemment et m'eût tuée si on ne fût venu à mon secours. Il est vrai que quand ces accès étaient passés, il se jetait à mes pieds, et me demandait pardon avec des larmes. Mais j'évitais autant que possible ces scènes de réconciliation, car l'attendrissement causait une nouvelle secousse à ses nerfs et provoquait le retour de la crise. Cette irritabilité cessa enfin et fit place à une sorte de désespoir morne et stupide plus affreux encore. Il me regardait d'un air sombre, et semblait nourrir contre moi une haine cachée et des projets de vengeance. Quelquefois, en m'éveillant au milieu de la nuit, je le voyais debout auprès de mon lit, avec sa figure sinistre, je croyais qu'il voulait me tuer, et je poussais des cris de terreur. Mais il haussait les épaules et retournait à son lit avec un rire hébété.

Malgré tout cela, je l'aimais encore, non plus tel qu'il était, mais à cause de ce qu'il avait été et de ce qu'il *pouvait* redevenir. Il y avait des momens où j'espérais qu'une heureuse révolution s'opérait en lui, et qu'il sortirait de cette crise renouvelé et corrigé de tous ses mauvais penchans. Il semblait ne plus songer à les satisfaire, et n'exprimait plus ni regrets ni désirs de quoi que ce soit. Je ne *pouvais* imaginer le sujet des longues méditations où il semblait plongé. La plupart du temps, ses yeux étaient fixés sur moi avec une expression si étrange, que j'avais peur de lui. Je n'osais lui parler, mais je lui demandais grâce par des regards supplians.

Alors il me semblait voir les siens s'humecter et un soupir imperceptible soulever sa poitrine; puis il détournait la tête, comme s'il eût voulu cacher ou étouffer son émotion, et il retombait dans sa rêverie. Je me flattais alors qu'il faisait des réflexions salutaires, et que bientôt il m'ouvrirait son cœur pour me dire qu'il avait conçu la haine du vice et l'amour de la vertu.

Mes espérances s'affaiblirent lorsque je vis le marquis de — reparaître autour de nous. Il n'entrait jamais dans mon appartement, parce qu'il savait l'horreur que j'avais de lui; mais il passait sous les fenêtres et appelait Leoni, ou venait jusqu'à ma porte et frappait d'une certaine manière pour l'avertir. Alors Leoni sortait avec lui et restait long-temps dehors. Un jour je les vis passer et repasser plusieurs fois; le vicomte de Chalm était avec eux. — Leoni est perdu, pensai-je, et moi aussi; il va se commettre sous mes yeux quelque nouveau crime.

Le soir, Leoni rentra tard, et comme il quittait ses compagnons à la porte de la rue, je l'entendis prononcer ces paroles : — Mais vous lui direz bien que je suis fou, absolument fou, que sans cela je n'y aurais jamais consenti. Elle doit bien savoir que la misère m'a rendu fou. — Je n'osai point lui demander d'explication, et je lui servis son modeste repas. Il n'y toucha pas, et se mit à attiser le feu convulsivement; puis il me demanda de l'éther, et après en avoir pris une très forte dose, il se coucha et parut dormir. Je travaillais tous les soirs aussi long-temps que je le pouvais sans être vaincue par le sommeil et la fatigue. Ce soir-là je me sentis si lasse, que je m'endormis dès minuit. A peine étais-je couchée que j'entendis un léger bruit, et il me sembla que Leoni s'habillait pour sortir. Je l'appelai, et lui demandai ce qu'il faisait. — Rien, dit-il, je veux me lever et t'aller trouver; mais je crains ta lumière, tu sais que cela m'attaque les nerfs et me cause des douleurs affreuses à la tête; éteins-la. — J'obéis. — Est-ce fait? me dit-il. Maintenant, recouche-toi; j'ai besoin de t'embrasser, attends-moi. — Cette marque d'affection, qu'il ne m'avait pas donnée depuis plusieurs semaines, fit tressaillir mon pauvre cœur de joie et d'espérance. Je me flattai que le réveil de sa tendresse allait amener celui de sa raison et de sa conscience. Je m'assis sur le bord de mon lit, et je l'attendis avec transport. Il vint se jeter dans mes

bras ouverts pour le recevoir, et m'étreignant avec passion, il me renversa sur mon lit. Mais au même instant, un sentiment de méfiance qui me fut envoyé par la protection du ciel ou par la délicatesse de mon instinct, me fit passer la main sur le visage de celui qui m'embrassait. Leoni avait laissé croître sa barbe et ses moustaches depuis qu'il était malade ; je trouvai un visage lisse et uni. Je fis un cri et le repoussai violemment.

— Qu'as-tu donc? me dit la voix de Leoni.

— Est-ce que tu as coupé ta barbe? lui dis-je.

— Tu le vois bien, me répondit-il.

Mais alors je m'aperçus que la voix parlait à mon oreille, en même temps qu'une autre bouche se collait à la mienne. Je me dégageai avec la force que donnent la colère et le désespoir, et m'enfuyant au bout de la chambre, je relevai précipitamment la lampe, que j'avais couverte et non éteinte. Je vis lord Edwards assis sur le bord du lit, stupide et déconcerté (je crois qu'il était ivre), et Leoni, qui venait à moi d'un air égaré. — Misérable! m'écriai-je.

— Juliette, me dit-il avec des yeux hagards et une voix étouffée, cédez si vous m'aimez. Il s'agit pour moi de sortir de la misère où vous voyez que je me consume. Il s'agit de ma vie et de ma raison, vous le savez bien. Mon salut sera le prix de votre dévouement, et quant à vous, vous serez désormais riche et heureuse avec un homme qui vous aime depuis long-temps et à qui rien ne coûte pour vous obtenir. Consens-y, Juliette, ajouta-t-il à voix basse, ou je te poignarde quand il sera hors de la chambre. —

La frayeur m'ôta le jugement ; je m'élançai par la fenêtre au risque de me tuer. Des soldats qui passaient me relevèrent ; on me rapporta évanouie dans la maison. Quand je revins à moi, Leoni et ses complices l'avaient quittée. Ils avaient déclaré que je m'étais précipitée par la fenêtre dans un accès de fièvre cérébrale, tandis qu'ils étaient allés dans une autre chambre pour me chercher des secours. Ils avaient feint beaucoup de consternation. Leoni était resté jusqu'à ce que le chirurgien qui me soigna eût déclaré que je n'avais aucune fracture. Alors Leoni était sorti en disant qu'il allait rentrer, et depuis deux jours il n'avait pas reparu. Il ne revint pas, et je ne le revis jamais.

Ici Juliette termina son récit et resta accablée de fatigue et de tristesse. — C'est alors, ma pauvre enfant, lui dis-je, que je fis connaissance avec toi. Je demeurais au premier dans la même maison. Le récit de ta chute m'inspira de la curiosité. Bientôt j'appris que tu étais jeune et digne d'un intérêt sérieux; que Leoni, après t'avoir accablée des plus mauvais traitemens, t'avait enfin abandonnée mourante et dans la misère. Je voulus te voir; tu étais dans le délire quand j'approchai de ton lit. Oh! que tu étais belle, Juliette, avec tes épaules nues, tes cheveux épars, tes lèvres brûlées du feu de la fièvre, et ton visage animé par l'énergie de la souffrance! Que tu me semblas belle encore, lorsque, abattue par la fatigue, tu retombas sur ton oreiller, pâle et penchée comme une rose blanche qui s'effeuille à la chaleur du jour! Je ne pus m'arracher d'auprès de toi. Je me sentis saisi d'une sympathie irrésistible, entraîné par un intérêt que je n'avais jamais éprouvé. Je fis venir les premiers médecins de la ville, je te procurai tous les secours qui te manquaient. Pauvre fille abandonnée! je passai les nuits près de toi, je vis ton désespoir, je compris ton amour. Je n'avais jamais aimé; aucune femme ne me semblait pouvoir répondre à la passion que je me sentais capable de ressentir. Je cherchais un cœur aussi fervent que le mien. Je me méfiais de tous ceux que j'éprouvais, et bientôt je reconnaissais la prudence de ma retenue, en voyant la sécheresse et la frivolité de ces cœurs féminins. Le tien me sembla le seul qui pût me comprendre. Une femme capable d'aimer et de souffrir comme tu avais fait était la réalisation de tous mes rêves. Je désirai, sans l'espérer beaucoup, d'obtenir ton affection. Ce qui me donna la présomption d'essayer de te consoler, ce fut la certitude que je sentis en moi de t'aimer sincèrement et généreusement. Tout ce que tu disais dans ton délire te faisait connaître à moi autant que l'a fait depuis notre intimité. Je connus que tu étais une femme sublime aux prières que tu adressais à Dieu à voix haute, avec un accent dont rien ne pourrait rendre la sainteté déchirante. Tu demandais pardon pour Leoni, toujours pardon, jamais vengeance! Tu invoquais les ames de tes parens, tu leur racontais d'une voix haletante par quels malheurs tu avais expié ta fuite et leur douleur. Quelquefois tu me prenais pour Leoni, et tu m'adressais des reproches foudroyans; d'autres fois tu te croyais

avec lui en Suisse, et tu me pressais dans tes bras avec passion. Il m'eût été bien facile alors d'abuser de ton erreur, et l'amour qui s'allumait dans mon sein me faisait de tes caresses insensées un véritable supplice. Mais je serais mort plutôt que de succomber à mes désirs, et la fourberie de lord Edwards, dont tu parlais sans cesse, me semblait la plus déshonorante infamie qu'un homme pût commettre. Enfin, j'ai eu le bonheur de sauver ta vie et ta raison, ma pauvre Juliette; depuis ce temps j'ai bien souffert et j'ai été bien heureux par toi. Je suis un fou peut-être de ne pas me contenter de l'amitié et de la possession d'une femme telle que toi, mais mon amour est insatiable. Je voudrais être aimé comme le fut Leoni, et je te tourmente de cette folle ambition. Je n'ai pas son éloquence et ses séductions, mais je t'aime, moi. Je ne t'ai pas trompée, je ne te tromperai jamais. Ton cœur, long-temps fatigué, devrait s'être reposé à force de dormir sur le mien. Juliette! Juliette! quand m'aimeras-tu comme tu sais aimer!

— A présent, et toujours, me répondit-elle; tu m'as sauvée, tu m'as guérie et tu m'aimes. J'étais une folle, je le vois bien, d'aimer un pareil homme. Tout ce que je viens de te raconter m'a remis sous les yeux des infamies que j'avais presque oubliées. Maintenant je sens plus que de l'horreur pour le passé, et je ne veux plus y revenir. Tu as bien fait de me laisser dire tout cela, je suis calme, et je sens bien que je ne peux plus aimer son souvenir. Tu es mon ami, toi; tu es mon sauveur, mon frère et mon amant...

— Dis aussi ton mari, je t'en supplie, Juliette!

— Mon mari si tu veux, dit-elle en m'embrassant avec une tendresse qu'elle ne m'avait jamais témoignée aussi vivement, et qui m'arracha des larmes de joie et de reconnaissance.

Je me réveillai si heureux le lendemain, que je ne pensai plus à quitter Venise. Le temps était magnifique, le soleil était doux comme au printemps. Des femmes élégantes couvraient les quais, et s'amusaient aux lazzi des masques qui, à demi couchés sur les rampes des ponts, agaçaient les passans et adressaient tour à tour des impertinences et des flatteries aux femmes laides et jolies. C'était le mardi gras, triste anniversaire pour Juliette. Je désirai la distraire, je lui proposai de sortir, et elle y consentit.

Je la regardais avec orgueil marcher à mes côtés. On donne peu le bras aux femmes à Venise. On les soutient seulement par le coude en montant et en descendant les escaliers de marbre blanc qui à chaque pas se présentent pour traverser les canaux. Juliette avait tant de grâce et de souplesse dans tous ses mouvemens, que j'avais une joie puérile à la sentir s'appuyer à peine sur ma main pour franchir ces ponts. Tous les regards se fixaient sur elle, et les femmes, qui jamais ne regardent avec *plaisir* la beauté d'une autre femme, regardaient au moins avec intérêt l'élégance de ses vêtemens et de sa démarche qu'elles eussent voulu imiter. Je crois encore voir la toilette et le maintien de Juliette. Elle avait une robe de velours violet avec un boa et un petit manchon d'hermine. Son chapeau de satin blanc encadrait son visage toujours pâle, mais si parfaitement beau, que malgré sept ou huit années de fatigues et de chagrins mortels, tout le monde lui donnait dix-huit ans tout au plus. Elle était chaussée de bas de soie violets, si transparens qu'on voyait au travers sa peau blanche et mate comme de l'albâtre. Quand elle avait passé, et qu'on ne voyait plus sa figure, on suivait de l'œil ces petits pieds, si rares en Italie. J'étais heureux de la voir admirer ainsi, je le lui disais, et elle me souriait avec une douceur affectueuse. J'étais heureux!...

Un bateau pavoisé et plein de masques et de musiciens s'avança sur le canal de la Giudecca. Je proposai à Juliette de prendre une gondole, et d'en approcher pour voir les costumes. Elle y consentit. Plusieurs sociétés suivirent notre exemple, et bientôt nous nous trouvâmes engagés dans un groupe de gondoles et de barques qui accompagnaient avec nous le bateau pavoisé, et semblaient lui servir d'escorte.

Nous entendîmes dire aux gondoliers que cette troupe de masques était composée des jeunes gens les plus riches et les plus à la mode dans Venise. Ils étaient en effet d'une élégance extrême, leurs costumes étaient fort riches, et le bateau était orné de voiles de soie, de banderolles de gaze d'argent et de tapis d'Orient de la plus grande beauté. Leurs vêtemens étaient ceux des anciens Vénitiens, que Paul Véronese, par un heureux anachronisme, a reproduits dans plusieurs sujets de dévotion, entre autres dans le magnifique tableau des *Noces*, dont la république de Venise fit présent

à Louis XIV, et qui est au Musée de Paris. Sur le bord du bateau, je remarquai surtout un homme vêtu d'un longue robe de soie vert-pâle, brodée de larges arabesques d'or et d'argent. Il était debout et jouait de la guitare dans une attitude si noble, sa haute taille était si bien prise, qu'il semblait fait exprès pour porter ces habits magnifiques. Je le fis remarquer à Juliette qui leva les yeux sur lui machinalement, le vit à peine et me répondit: « Oui, oui, superbe! » en pensant à autre chose.

Nous suivions toujours, et, poussés par les autres barques, nous touchions le bateau pavoisé du côté précisément où se tenait cet homme. Juliette était aussi debout avec moi, et s'appuyait sur le couvert de la gondole pour ne pas être renversée par les secousses que nous recevions souvent. Tout à coup cet homme se pencha vers Juliette comme pour la reconnaître, passa la guitare à son voisin, arracha son masque noir et se tourna de nouveau vers nous. Je vis sa figure qui était belle et noble s'il en fut jamais. Juliette ne le vit pas. Alors il l'appela à demi-voix, et elle tressaillit comme si elle eût été frappée d'une commotion galvanique.

— Juliette! répéta-t-il d'une voix plus forte.

— Leoni! cria-t-elle avec transport.

C'est encore pour moi comme un rêve. J'eus un éblouissement, je perdis la vue pendant une seconde, je crois. Juliette s'élança, impétueuse et forte. Tout à coup je la vis transportée comme par magie sur le bateau, dans les bras de Leoni; un baiser délirant unissait leurs lèvres. Le sang me monta au cerveau, me bourdonna dans les oreilles, me couvrit les yeux d'un voile plus épais, je ne sais pas ce qui se passa. Je revins à moi en montant l'escalier de mon auberge. J'étais seul. Juliette était partie avec Leoni.

Je tombai dans une rage inouie, et pendant trois heures je me comportai comme un épileptique. Je reçus vers le soir une lettre de Juliette, conçue en ces termes:

« Pardonne-moi, pardonne-moi, Bustamente, je t'aime, je te vénère, je te bénis à genoux pour ton amour et tes bienfaits; ne me hais pas, tu sais que je ne m'appartiens pas, qu'une main invisible dispose de moi, et me jette malgré moi dans les bras de cet homme. O mon ami, pardonne-moi, ne te venge pas, je l'aime, je ne puis vivre sans lui. Je ne puis savoir qu'il existe sans le désirer, je ne puis le

voir passer sans te suivre. Je suis sa femme, il est mon maître, vois-tu? Il est impossible que je me dérobe à sa passion et à son autorité. Tu as vu si j'ai pu résister à son appel. Il y a eu comme une force magnétique, comme un aimant qui m'a soulevée et qui m'a jetée sur son cœur. Et pourtant j'étais près de toi, j'avais ma main dans la tienne; pourquoi ne m'as-tu pas retenue? tu n'en as pas eu la force, ta main s'est ouverte, ta bouche n'a même pas pu me rappeler, tu vois que cela ne dépend pas de nous. Il y a une volonté cachée, une puissance magique qui ordonne et opère ces choses étranges. Je ne puis briser la chaîne qui est entre moi et Leoni, c'est le boulet qui accouple les galériens, mais c'est la main de Dieu qui l'a rivé.

« O mon cher Aleo, ne me maudis pas, je suis à tes pieds. Je te supplie de me laisser être heureuse. Si tu savais comme il m'aime encore, comme il m'a reçue avec joie! quelles caresses, quelles paroles, quelles larmes!... Je suis comme ivre, je crois rêver. Je dois oublier son crime envers moi, il était fou. Après m'avoir abandonnée, il est arrivé à Naples dans un tel état d'aliénation, qu'il a été enfermé dans un hôpital de fous. Je ne sais par quel miracle il en est sorti guéri, ni par quelle protection du sort il se trouve maintenant remonté au faîte de la richesse. Mais il est plus beau, plus brillant, plus passionné que jamais. Laisse-moi, laisse-moi l'aimer, dussé-je être heureuse seulement un jour et mourir demain. Ne dois-tu pas me pardonner de l'aimer si follement, toi qui as pour moi une passion aussi aveugle et aussi mal placée?

« Pardonne, je suis folle, je ne sais ni de quoi je te parle, ni ce que je te demande. Oh! ce n'est pas de me recueillir et de me pardonner quand il m'aura de nouveau délaissée. Non! j'ai trop d'orgueil, ne crains rien. Je sens que je ne te mérite plus, qu'en me jetant dans ce bateau je me suis à jamais séparée de toi, que je ne puis plus soutenir ton regard, ni toucher ta main. Adieu donc, Aleo! Oui, je t'écris pour te dire adieu, car je ne puis pas me séparer de toi sans te dire que mon cœur en saigne déjà, et qu'il se brisera un jour de regret et de repentir. Va, tu seras vengé! Calme-toi maintenant, pardonne; plains-moi, prie pour moi, sache bien que je ne suis pas une ingrate stupide, qui méconnaît ton caractère et ses devoirs envers toi. Je ne suis qu'une mal-

heureuse que la fatalité entraîne et qui ne peut s'arrêter. Je me retourne vers toi et je t'envoie mille adieux, mille baisers, mille bénédictions. Mais la tempête m'enveloppe et m'emporte. En perissant sur les écueils où elle doit me briser, je répéterai ton nom, et je t'invoquerai comme un ange de pardon entre Dieu et moi.

JULIETTE. »

Cette lettre me causa un nouvel accès de rage. Puis je tombai dans le désespoir, je sanglottai comme un enfant pendant plusieurs heures, et succombant à la fatigue, je m'endormis sur ma chaise, seul, au milieu de cette grande chambre où Juliette m'avait conté son histoire la veille. Je me réveillai calme, j'allumai du feu, je fis plusieurs fois le tour de la chambre d'un pas lent et mesuré.

Quand le jour parut, je me rassis, et je me rendormis. Ma résolution était prise. J'étais tranquille. A neuf heures je sortis, je pris des informations dans toute la ville, et je m'enquis de certains détails dont j'avais besoin. On ignorait par quels procédés Leoni avait refait sa fortune; on savait seulement qu'il était riche, prodigue, dissolu; tous les hommes à la mode allaient chez lui, singeaient sa toilette et se faisaient ses compagnons de plaisir. Le marquis de — l'escortait partout et partageait son opulence. Tous deux étaient amoureux d'une courtisanne célèbre, et par un caprice inoui cette femme refusait leurs offres. Sa résistance avait tellement aiguillonné le désir de Leoni, qu'il lui avait fait des promesses exorbitantes, et qu'il n'y avait aucune folie où elle ne pût l'entraîner.

J'allai chez elle, et j'eus beaucoup de peine à la voir. Enfin elle m'admit et me reçut d'un air hautain en me demandant ce que je voulais du ton d'une personne pressée de congédier un importun.

— Je viens vous demander un service, lui dis-je. Vous haïssez Leoni?

— Oui, me répondit-elle, je le hais mortellement.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Il a séduit une jeune sœur que j'avais dans le Frioul et qui

était honnête et sainte. Elle est morte à l'hôpital. Je voudrais manger le cœur de Leoni.

— Voulez-vous m'aider, en attendant, à lui faire subir une mystification cruelle?

— Oui.

— Voulez-vous lui écrire et lui donner un rendez-vous?

— Oui, pourvu que je ne m'y trouve pas.

— Cela va sans dire. Voici le modèle du billet que vous écririez.

« Je sais que tu as retrouvé ta femme et que tu l'aimes. Je ne voulais pas de toi hier, cela me semblait trop facile, aujourd'hui il me paraît piquant de te rendre infidèle. Je veux savoir d'ailleurs si le grand désir que tu as de me posséder est capable de tout, comme tu t'en vantes. Je sais que tu donnes un concert sur l'eau cette nuit. Je serai dans une gondole et je suivrai. Tu connais mon gondolier Cristofano. Tiens-toi sur le bord de ton bateau, et saute dans ma gondole au moment où tu l'apercevras. Je te garderai une heure, après quoi j'aurai assez de toi peut-être pour toujours. Je ne veux pas de tes présens. Je ne veux que cette preuve de ton amour. A ce soir, ou jamais. »

La Misana trouva le billet singulier et le copia en riant.

— Que ferez-vous de lui quand vous l'aurez mis dans la gondole, me dit-elle?

— Je le déposerai sur la rive du Lido, et le laisserai passer là une nuit un peu longue et un peu froide.

— Je vous embrasserais volontiers pour vous remercier, dit la courtisanne, mais j'ai un amant que je veux aimer toute la semaine. Adieu.

— Il faut, lui dis-je, que vous mettiez votre gondolier à mes ordres.

— Sans doute, dit-elle, il est intelligent, discret, robuste, faites-en ce que vous voudrez.

Je rentrai chez moi, je passai le reste du jour à réfléchir mûrement à ce que j'allais faire. Le soir vint, Cristofano et la gondole m'attendaient sous la fenêtre. Je pris un costume de gondolier. Le bateau de Leoni parut tout illuminé de verres de couleurs qui brillaient comme des pierreries depuis le faîte des mâts jusqu'au

bout des moindres cordages, et lançant des fusées de toutes parts dans les intervalles d'une musique délicieuse. Je montai à l'arrière de la gondole, une rame à la main. Je l'atteignis. Leoni était sur le bord, dans le même costume que la veille. Juliette était assise au milieu des musiciens; elle avait aussi un costume magnifique, mais elle était abattue et pensive, et semblait ne pas s'occuper de lui. Cristofano ôta son chapeau et leva sa lanterne à la hauteur de son visage. Leoni le reconnut et sauta dans la gondole.

Aussitôt qu'il y fut entré, Cristofano lui dit que la Misana l'attendait dans une autre gondole, auprès du jardin public. — Eh! pourquoi n'est-elle pas ici? demanda-t-il. — *Non so*, répondit le gondolier d'un air d'indifférence, et il se remit à ramer. Je le secondais vigoureusement, et en peu d'instans nous eûmes dépassé le jardin public. Il y avait autour de nous une brume épaisse. Leoni se pencha plusieurs fois et demanda si nous n'étions pas bientôt arrivés. Nous glissions toujours rapidement sur la lagune tranquille; la lune pâle et baignée dans la vapeur blanchissait l'atmosphère sans l'éclairer. Nous passâmes en contrebandiers la limite maritime qui ne se franchit point ordinairement sans une permission de la police, et nous ne nous arrêtâmes que sur la rive sablonneuse du Lido, assez loin pour ne pas risquer de rencontrer un être vivant.

— Coquins, s'écria notre prisonnier, où diable m'avez-vous conduit? où sont les escaliers du jardin public? où est la gondole de la Misana? Ventredieu! nous sommes dans le sable! Vous vous êtes perdus dans la brume, butors que vous êtes, et vous me débarquez au hasard...

— Non, monsieur, lui dis-je en italien; ayez la bonté de faire dix pas avec moi, et vous trouverez la personne que vous cherchez. Il me suivit, et aussitôt Cristofano, conformément à mes ordres, s'éloigna avec la gondole, et alla m'attendre dans la lagune sur l'autre rive de l'île.

— T'arrêteras-tu, brigand! me cria Leoni, quand nous eûmes marché sur la grève pendant quelques minutes. Veux-tu me faire geler ici! Où est ta maîtresse? où me mènes-tu?

— Seigneur, lui répondis-je en me retournant et en tirant de

dessous ma cape les objets que j'avais apportés, permettez-moi d'éclairer votre chemin. Alors je tirai ma lanterne sourde, je l'ouvris et je l'accrochai à un des pieux du rivage.

— Que diable fais-tu là? me dit-il, ai-je affaire à des fous? De quoi s'agit-il?

— Il s'agit, lui dis-je, en tirant deux épées de dessous mon manteau, de vous battre avec moi.

— Avec toi, canaille! je te vais rosser comme tu le mérites.

— Un instant, lui dis-je en le prenant au collet avec une vigueur dont il fut un peu étourdi, je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis noble tout aussi bien que vous; de plus je suis un honnête homme et vous êtes un scélérat. Je vous fais donc beaucoup d'honneur en me battant avec vous. — Il me sembla que mon adversaire tremblait et cherchait à s'échapper. Je le serrai davantage.

— Que me voulez-vous? Par le nom du diable! s'écria-t-il, qui êtes-vous? je ne vous connais pas. Pourquoi m'amenez-vous ici? Votre intention est-elle de m'assassiner? Je n'ai aucun argent sur moi. Êtes-vous un voleur?

— Non, lui dis-je, il n'y a de voleur et d'assassin ici que vous, vous le savez bien.

— Êtes-vous donc mon ennemi?

— Oui, je suis votre ennemi.

— Comment vous nommez-vous?

— Cela ne vous regarde pas, vous le saurez si vous me tuez.

— Et si je ne veux pas vous tuer? s'écria-t-il en haussant les épaules et en s'efforçant de prendre de l'assurance.

— Alors vous vous laisserez tuer par moi, lui répondis-je, car je vous jure qu'un de nous deux doit rester ici cette nuit.

— Vous êtes un bandit! s'écria-t-il, en faisant des efforts terribles pour se dégager; au secours! au secours!

— Cela est fort inutile, lui dis-je, le bruit de la mer couvre votre voix, et vous êtes loin de tout secours humain. Tenez-vous tranquille, ou je vous étrangle. Ne me mettez pas en colère, profitez des chances de salut que je vous donne. Je veux vous tuer et non vous assassiner. Vous connaissez ce raisonnement-là. Battez-vous avec moi, et ne m'obligez pas à profiter de l'avantage de la force que j'ai sur vous comme vous voyez. — En parlant ainsi, je le se-

couais par les épaules et le faisais plier comme un jonc, bien qu'il fût plus grand que moi de toute la tête. Il comprit qu'il était à ma disposition, et il essaya de me dissuader.

— Mais, monsieur, si vous n'êtes pas fou, me dit-il, vous avez une raison pour vous battre avec moi. Que vous ai-je fait?

— Il ne me plaît pas de vous le dire, répondis-je, et vous êtes un lâche de me demander la cause de ma vengeance, quand c'est vous qui devriez me demander raison.

— Eh! de quoi? reprit-il. Je ne vous ai jamais vu. Il ne fait pas assez clair pour que je puisse bien distinguer vos traits, mais je suis sûr que j'entends votre voix pour la première fois.

— Poltron! vous ne sentez pas le besoin de vous venger d'un homme qui s'est moqué de vous, qui vous a fait donner un rendez-vous pour vous mystifier, et qui vous amène ici malgré vous pour vous provoquer! On m'avait dit que vous étiez brave, faut-il vous frapper pour éveiller votre courage?

— Vous êtes un insolent, dit-il, en se faisant violence.

— A la bonne heure, je vous demande raison de ce mot, et je vais vous donner raison sur l'heure de ce soufflet. — Je lui frappai légèrement la joue. Il fit un hurlement de rage et de terreur.

— Ne craignez rien, lui dis-je, en le tenant d'une main et en lui donnant de l'autre une épée; défendez-vous. Je sais que vous êtes le premier tireur de l'Europe, je suis loin d'être de votre force. Il est vrai que je suis calme et que vous avez peur, cela rend la chance égale. — Sans lui donner le temps de répondre, je l'attaquai vigoureusement. Le misérable jeta son épée et se mit à fuir. Je le poursuivis, je l'atteignis, je le secouai avec fureur. Je le menaçai de le tirer dans la mer et de le noyer, s'il ne se défendait pas. Quand il vit qu'il lui était impossible de s'échapper, il prit l'épée et retrouva ce courage désespéré que donnent aux plus peureux l'amour de la vie et le danger inévitable. Mais soit que la faible clarté de la lanterne ne lui permît pas de bien mesurer ses coups, soit que la peur qu'il venait d'avoir lui eût ôté toute présence d'esprit, je trouvai ce terrible duelliste d'une faiblesse désespérante. J'avais tellement envie de ne pas le massacrer, que je le ménageai long-temps. Enfin, il se jeta sur mon épée en voulant faire une feinte, et il s'enferra jusqu'à la garde.

— Justice, justice! dit-il en tombant. Je meurs assassiné!

— Tu demandes justice et tu l'obtiens, lui répondis-je. Tu meurs de ma main comme Henryet est mort de la tienne.

Il fit un rugissement sourd, mordit le sable et rendit l'ame.

Je repris les deux épées et j'allai retrouver la gondole. Mais, en traversant l'île, je fus saisi de mille émotions inconnues. Ma force faiblit tout à coup, je m'assis sur une de ces tombes hébraïques qui sont à demi recouvertes par l'herbe, et que ronge incessamment le vent âpre et salé de la mer. La lune commençait à sortir des brouillards, et les pierres blanches de ce vaste cimetière se détachaient sur la verdure sombre du Lido. Je pensais à ce que je venais de faire, et ma vengeance, dont je m'étais promis tant de joie, m'apparut sous un triste aspect; j'avais comme des remords, et pourtant j'avais cru faire une action légitime et sainte en purgeant la terre et en délivrant Juliette de ce démon incarné. Mais je ne m'étais pas attendu à le trouver lâche. J'avais espéré rencontrer un ferrailleur audacieux, et en m'attaquant à lui, j'avais fait le sacrifice de ma vie. J'étais troublé et comme épouvanté d'avoir pris la sienne si aisément. Je ne trouvais pas ma haine satisfaite par la vengeance. Je la sentais éteinte par le mépris. — Quand je l'ai vu si poltron, pensais-je, j'aurais dû l'épargner, j'aurais dû oublier mon ressentiment contre lui, et mon amour pour la femme capable de me préférer un pareil homme.

Des pensées confuses, des agitations douloureuses se pressèrent alors dans mon cerveau. Le froid, la nuit, la vue de ces tombeaux, me calmaient par instant, ils me plongeaient dans une stupeur rêveuse dont je sortais violemment et douloureusement en me rappelant tout à coup ma situation, le désespoir de Juliette qui allait éclater demain, et l'aspect de ce cadavre qui gisait sur le sable ensanglanté non loin de moi. Il n'est peut-être pas mort, pensais-je. J'eus une envie vague de m'en assurer. J'aurais presque désiré lui rendre la vie. Les premières heures du jour me surprirent dans cette irrésolution, et je songeai alors que la prudence devait m'éloigner de ce lieu. J'allai rejoindre Cristofano que je trouvai profondément endormi dans sa gondole, et que j'eus beaucoup de peine à réveiller. La vue de ce tranquille sommeil me fit envie. Comme Macbeth, je venais de divorcer pour long-temps avec lui.

Je revenais, lentement bercé par les eaux que colorait déjà en rose l'approche du soleil. Je passai tout auprès du bateau à vapeur qui voyage de Venise à Trieste. C'était l'heure de son départ, les roues battaient déjà l'eau écumante, et des étincelles rouges s'échappaient du tuyau, avec des spirales d'une noire fumée. Plusieurs barques apportaient les passagers. Une gondole effleura la nôtre et s'accrocha au bâtiment. Un homme et une femme sortirent de cette gondole et grimpèrent légèrement l'escalier du paquebot. A peine étaient-ils sur le tillac, que le bâtiment partit avec la rapidité de l'éclair. Le couple se pencha sur la rampe pour voir le sillage. Je reconnus Juliette et Leoni. Je crus faire un rêve, je passai ma main sur mes yeux, j'appelai Cristofano. — Est-ce bien là le baron Leone de Leoni qui part pour Trieste avec une dame? lui demandai-je.—Oui, monseigneur,—répondit-il. Je prononçai un blasphème épouvantable; puis, rappelant le gondolier : — Eh! quel est donc, lui dis-je, l'homme que nous avons emmené hier soir au Lido?

— Votre excellence le sait bien, répondit-il, c'est le marquis Lorenzo de —.

George Sand.

MORALE

DE

BENTHAM.[1]

Lorsque dans Westminster-Hall vous assistez à la manifestation et à la publicité de la justice anglaise, là, vous comprenez tout-à-fait Bentham. Les mœurs originaires se continuant par des transformations peu sensibles, mais perpétuelles, les hasards devenant des habitudes, les traditions s'emparant chaque jour de l'autorité, les coutumes, révérées comme la vérité et puissantes comme la loi, constituent un établissement légal qui semble dominer l'Angleterre avec le même orgueil que la Tour de Londres domine la Tamise.

(1) *Déontologie ou science de la morale*, ouvrage posthume de Jérémie Bentham, revu, mis en ordre et publié par John Bowring, traduit sur le manuscrit par Benjamin Laroche. Chez Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, 31.

Une fois entré dans les détours de cette justice, vous ne pouvez plus en sortir : avocat ou plaideur, juge ou membre du souverain, cette légalité vous enveloppe et vous mène. En vain Bacon, dans son ouvrage : *Proposal for amending the laws of England*, veut tenter un nouveau digeste du droit commun et de la loi statutaire; en vain un de ses successeurs, Henri Brougham, a-t-il signalé les réformes les plus nécessaires (*Present state of the law, the speech in the house of commons, on thursday, february*, 7, 1828); en vain en a-t-il lui-même ébauché quelques-unes; ces corrections partielles n'ont pas de prise sur un corps si vieux et si dur.

Mais un homme a pensé que, pour attaquer cette formidable place d'abus et de préjugés, il ne fallait pas y entrer, mais s'en tenir dehors; il a pensé encore que, pour combattre cet assemblage de choses irréfléchies qui presque toujours confondaient l'antiquité avec la raison, il n'y avait qu'une arme puissante, la pensée, mais la pensée dans toute sa force et son audace, infinie dans son étendue, inexorable dans son analyse, subtile, immense, transparente, punissant l'erreur en lui jetant sur la face la lumière et la clarté, seule, se suffisant à elle-même dans les ressources de son abstraction, congédiant les secours de l'histoire, et marchant à la conquête de la vérité avec le cri de Médée : *Moi, dis-je, et c'est assez.*

De l'autre côté du détroit, pour vivre puissant et vraiment honoré, il faut être aux affaires. Le parlement, les communes ou la chambre des lords, les luttes de l'opposition et du ministère, voilà le seul mode d'existence dont un galant homme puisse s'accommoder en Angleterre. On étudie à Oxford ou à Cambridge, suivant les relations de sa maison; on mêle à une éducation forte et classique le maniement des chevaux et des armes, la connaissance des lois et de l'histoire du pays; on fait un tour sur le continent, on revient prendre une carrière et une femme, on choisit entre les whigs et les tories, on s'enrôle, on se donne, on est poussé aux affaires et aux honneurs : des deux côtés, le pacte est fidèlement gardé; ni l'aristocratie, ni le peuple ne manquent à leurs représentans. Alors l'homme politique peut se développer avec ampleur et persévérance; il est regardé, il est soutenu, il est discuté, il peut puiser une force toujours nouvelle aussi bien dans

les attaques et les calomnies de ses adversaires, que dans les approbations et les applaudissemens de ses amis. Si les affaires et le pouvoir lui conviennent mieux que la défense de la liberté, il sera Pitt; si l'amour de l'humanité, de la démocratie et de l'émancipation populaire vient le disputer à l'aristocratie de son éducation, de ses goûts et de ses souvenirs, il sera Fox. Luttes de la parole, duel de l'éloquence et du génie, vous suffisez à remplir une vie. C'est un bon et noble emploi de ses facultés que de les user dans les communs intérêts, dans les travaux du cabinet, dans les associations publiques, dans les clubs, dans l'ardeur des discussions et des nuits. On ne vieillit pas, c'est vrai, mais on a vécu avec une intense et puissante énergie; on a grandement influé sur les affaires, on a traversé les plaisirs, on a mené une vie large, utile, complète, illustre.

C'est bien : mais cette existence politique et légale n'accorde ses jouissances et ses priviléges qu'en retour d'une adhésion entière à ses préjugés et à ses maximes; pour s'y promener puissant, il faut en être le sujet et l'esclave; et le despotisme des mœurs étouffe l'indépendance des idées. La pensée est condamnée à se taire devant la pratique de la religion et de la légalité; elle est toujours dans les universités sous le coup des disgraces de Locke à Oxford; elle se fait dissimulée, hypocrite; elle n'est pas libre; elle est parlementaire et constitutionnelle. Le joug pèse sur toutes les têtes et ne sera secoué que par ces énergiques natures qui prévalent ou qui meurent; or, l'Angleterre, depuis cinquante ans, a vu deux illustres révoltés s'élever contre sa constitution et ses lois : un poète et un philosophe, Byron et Bentham.

Où va Childe-Harold? que cherche-t-il sur les mers, dans l'Orient et dans la Grèce? si ce n'est une place plus indépendante que son siége de pair à Westminster, pour y juger son pays. Londres ne doit pas s'applaudir d'avoir fermé ses coteries et ses salons au jeune lord; cette ville a banni plus que Coriolan et plus qu'Alcibiade; l'exilé ne demandera pas sa vengeance à quelque peuple barbare, il la demandera aux idées, plus encore à la poésie, et au rebours du prodige attribué à ce poète de l'antiquité, dont les chants harmonieux soulevaient les pierres pour former des murailles, les accens de Byron feront tomber pièce à pièce, de ruine

en ruine, les mœurs, les préjugés et les lois de la vieille Angleterre; le noble lord est plus révolutionnaire que l'ardent prolétaire de Birmingham.

Les premières impressions que reçut Bentham au barreau l'en éloignèrent irrévocablement. Tant de routine, tant d'usages allant à l'encontre de la raison, tant de démentis infligés au bon sens et à la vérité, les habitudes de l'audience, le costume des avocats, leurs perruques, les détours et les subtilités de la pratique, les lenteurs de la forme, apportant de perpétuels ajournemens à l'éclaircissement du fond, tout cela provoqua chez Bentham une insurmontable aversion. Ces antipathies étaient venues choquer, pour s'en emparer, un esprit grand, et lui devinrent d'irrécusables indices de son aptitude et de sa vocation. Bentham sentit qu'il avait en lui-même la puissance de critiquer ces lois qui blessaient sa raison. Il se reconnut observateur profond, analyste subtil; il se trouva l'œil assez sûr, l'esprit assez fin, la logique assez aiguë pour entreprendre l'examen et l'attaque de ces préjugés et de ces usages légaux qui l'avaient rebuté. Il se mit à démonter les établissemens qu'il avait sous les yeux; il décrivit et censura les détails les plus déliés avec la même exactitude que les réalités les plus grossières; son analyse fut infinie, et microscopique aussi bien qu'étendue.

Dans ce travail il fut autant servi par les facultés qui lui manquaient, que par celles qu'il possédait éminemment. La poésie et l'imagination ne le gênaient pas; chez lui, pas d'idéal, pas de ces pressentimens infinis, de ces retentissemens profonds et sonores des choses invisibles. L'histoire ne lui convient pas davantage; elle n'est pour lui que la série des méprises et des malentendus de l'humanité; et le genre humain ne lui semble avoir vécu jusqu'à lui que pour se tromper toujours. Ainsi disposé, débarrassé des sublimes inquiétudes et des révélations de la poésie, aveugle aux grandeurs imparfaites, mutilées, mais vivantes de l'histoire, il est armé d'un seul principe, d'un *criterium* unique dont il se servira pour tout contrôler. Avec quelle infatigable exactitude il fait la revue des idées humaines! Avec quelle fidélité à son principe il les approuve ou les rejette! Ni sa vue ne se trouble, ni son cœur ne s'intimide. Il a donné son ame et sa vie à la pour-

suite de la vérité, telle qu'il la comprend : il est calme, persévérant, inébranlable; il travaille, observe les hommes et les choses sans interruption; il écrit tous les jours, et immensément : il est toujours prêt à écrire, parce qu'il ne sait pas écrire; le style lui est aussi étranger que la poésie et l'histoire; et si jamais il rencontrait l'éloquence, il croirait tomber dans l'erreur. Il entasse analyse sur analyse, réformes sur réformes; il accumule manuscrits, plans, innovations; il embrasse tout : sa tête, une des plus puissantes qui aient jamais enfermé la pensée, blanchit avec sérénité dans le travail des théories et dans le spectacle des révolutions; et toujours laborieux, toujours tranquille, l'illustre vieillard s'est éteint doucement l'an dernier, n'ayant eu dans sa vie d'autre occupation que l'utilité du genre humain.

La série des travaux de Bentham est longue : depuis 1776, où, dans ses *Fragmens sur le gouvernement*, il attaqua Blakstone, jusqu'à l'heure de sa mort, le publiciste anglais n'a pas cessé de donner cours à ses idées par d'innombrables manuscrits. Les traités qu'en a extraits Dumont de Genève sont connus de tous ceux qu'occupe la philosophie des lois. Aujourd'hui que la mort nous a ravi Bentham et Dumont, voici un nouvel interprète du grand théoricien, M. le docteur John Bowring, qui vient offrir à notre curiosité la science de la morale construite par Bentham (1). M. Bowring, connu en France par l'intelligente activité de ses négociations commerciales, a été l'élève et l'ami de Bentham qui l'a choisi pour l'un de ses exécuteurs testamentaires, et lui a laissé ses papiers et ses écrits dans leur précieuse confusion. Nous croyons savoir que M. Bowring considère comme un devoir la publication complète des travaux inédits de son illustre maître : jamais hommage funéraire n'aura été plus utile à la science. Nous désirons nous attacher sur-le-champ à l'analyse et à l'appréciation de cette première publication qui a pour objet le fondement même des principes humains, la morale, et doit, par voie de conséquence, nous faire descendre dans l'intimité même de la pensée de Bentham.

(1) Déjà, en 1789, Bentham avait écrit une *Introduction aux Principes de la morale et de la législation*. Les principes sont restés les mêmes, mais la forme de l'exposition a dû varier en se perfectionnant.

Dans toutes les choses de la vie sagement considérées, l'intérêt et le devoir sont étroitement réunis; et en saine morale le devoir d'un homme ne saurait jamais consister à faire ce qu'il est de son intérêt de ne pas faire. La morale lui enseignera à établir une juste estimation de ses intérêts et de ses devoirs; et en les examinant, il apercevra leur coïncidence. Il est certain que tout homme agit en vue de son propre intérêt; ce n'est pas qu'il voie toujours son intérêt là où il est véritablement, car par là il obtiendrait la plus grande somme de bien-être possible. C'est pourquoi la tâche du moraliste éclairé est de démontrer qu'un acte immoral est un faux calcul de l'intérêt personnel, et que l'homme vicieux fait une estimation erronée des plaisirs et des peines. De tous les êtres sensibles, les hommes sont ceux qui nous touchent de plus près et qui doivent nous être les plus chers. Il faut travailler à leur bonheur par l'exercice des vertus, de ces qualités dont la réunion constitue la vertu. La vertu se divise en deux branches : la prudence et la bienveillance effective. La prudence a son siége dans l'intelligence; la bienveillance effective se manifeste principalement dans les affections, affections qui, fortes et intenses, constituent les passions. Qu'est-ce que le bonheur? C'est la possession du plaisir avec exemption de peine. Il est proportionné à la somme des plaisirs goûtés et des peines évitées. Et qu'est-ce que la vertu? C'est ce qui contribue le plus au bonheur, ce qui maximise les plaisirs et minimise les peines. Le vice, au contraire, c'est ce qui diminue le bonheur et contribue au malheur.

Le mot *déontologie* est dérivé de deux mots grecs, τὸ δέον ce qui est convenable, et λόγος, connaissance, discours, c'est-à-dire la connaissance de ce qui est juste ou convenable. Ce terme est ici appliqué à la morale, c'est-à-dire à cette partie du domaine des actions qui ne tombe pas dans l'empire de la législation publique. Comme art, c'est ce qu'il est convenable de faire; comme science, c'est connaître ce qu'il convient de faire en toute occasion. La tâche du déontologiste est de retirer de l'obscurité où on les a enfouis, ces points de devoirs dans lesquels la nature a associé les intérêts de l'individu à ses jouissances, dans lesquels son propre bien-être a été lié, combiné, identifié avec le bien-être d'autrui; sa tâche, en un mot, *est de donner au moteur social toute l'influence du*

moteur personnel. La base de la deontologie, c'est donc le principe de l'utilité, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'une action est bonne ou mauvaise, digne ou indigne, qu'elle mérite l'approbation ou le blâme en proportion de sa tendance à accroître ou à diminuer la somme du bonheur public. Ici trois questions :

1° Qu'exige le bonheur public ?

2° L'opinion publique est-elle d'accord avec l'intérêt ou le bonheur public ?

3° En ce qui concerne l'application pratique, quelle ligne de conduite faut-il suivre dans chacun des cas qui se présentent à notre considération ?

Il s'agit donc de savoir si ce que le monde appelle du nom de morale est réellement un instrument véritable de bonheur.

La morale, la religion, la politique, le moraliste, l'homme d'état et le prêtre ne peuvent avoir qu'un seul et même objet, le bonheur.

Bentham critique la manière dont la morale a été traitée jusqu'à présent : il représente les moralistes s'élevant en monarques absolus et infaillibles, imposant des lois à l'univers qu'ils s'imaginaient voir à leurs pieds, et demandant, pour leurs commandemens et leurs prohibitions, une prompte et complète obéissance. Le monde s'est fréquemment indigné de l'impudence de ses gouvernans politiques. *Celui qui de son chef se constitue arbitre souverain de la morale, qui, comme un fou dans sa loge, agite un sceptre imaginaire, celui-là, dans son impudence, dépasse toute mesure.*

Le talisman employé par les moralistes se réduit à un mot qui sert à donner à l'imposture un air d'assurance et d'autorité : ce mot sacramentel, c'est le mot *devoir*. Il faut que ce mot soit banni du vocabulaire de la morale. Le mot *déontologie*, ou la science de ce qui est bien et convenable, a été choisi comme plus propre que tout autre à représenter, dans le domaine de la morale, le principe de l'*utilitairianisme*, ou de l'utilité.

Les philosophes de l'antiquité ne sont pas moins vivement tancés que les moralistes en général. Tandis que Xénophon écrivait l'histoire, dit Bentham, et qu'Euclide créait la géométrie, *Socrate et Platon débitaient des absurdités, sous prétexte d'enseigner la sagesse et la morale*. Bentham est impitoyable contre les philosophes, les académiciens et les platoniciens. Il passe ensuite à la réfutation de

quelques propositions contenues dans le *compendium* de philosophie morale d'Oxford; et je laisse à penser s'il est moins vif contre le péripatéticien anglais que contre Socrate et Platon. Cette réfutation est pleine de mouvement et d'une exagération injuste, qui produit des effets assez comiques.

Tout plaisir est, *primâ facie*, un bien et doit être recherché; de même toute peine est un mal et doit être évitée. Tout acte qui procure du plaisir sans aucun résultat pénible, est un bénéfice net pour le bonheur; tout acte dont les résultats de peine sont moindres que ses résultats de plaisir, est bon jusqu'à concurrence de l'excédant en faveur du bonheur. Chacun est non seulement le meilleur, mais encore le seul juge compétent de ce qui lui est peine ou plaisir. Bentham reproduit un catalogue des plaisirs et des peines qu'il avait déjà tracé dans le cinquième chapitre de l'*Introduction aux principes de la morale et de la législation*.

Plaisirs et peines des sens, comprenant ceux du goût, de l'odorat, du toucher, de l'ouïe, de la vue, ceux provenant de l'organisation sexuelle, de l'état de santé ou de maladie, les plaisirs de la nouveauté et les peines de l'ennui;

2° Les plaisirs de la richesse, plaisirs soit d'acquisition, soit de possession, dont les peines correspondantes constituent des peines de privation et se réfèrent à une autre classe;

3° Les plaisirs de la capacité et les peines de l'incapacité;

4° Les plaisirs de l'amitié (1) et les peines de l'inimitié;

5° Les plaisirs qui naissent d'une bonne réputation, et les peines résultant d'une mauvaise renommée;

6° Les plaisirs que procure l'exercice du pouvoir;

7° Les plaisirs de la piété, ou les plaisirs religieux, avec leurs peines correspondantes; plaisirs provenant de la conviction où nous sommes de posséder la faveur de la Divinité; peines résultant de la crainte où nous sommes de la réprobation;

8° Les plaisirs et les peines de la sympathie ou de la bienveillance;

9° Ceux de la malveillance;

(1) Le plaisir de l'amour est un plaisir mixte, composé des plaisirs de l'amitié auxquels sont ajoutés ceux des sens.

10° Ceux de la mémoire;

11° Ceux de l'imagination;

12° Ceux de l'attente;

Et enfin, ceux de l'association des idées.

La tâche du moraliste est d'amener dans les régions de la peine et du plaisir toutes les actions humaines, afin de prononcer sur leur caractère de propriété et d'impropriété, de vice ou de vertu; et souvent les hommes ont à leur insu appliqué ce criterium utilitaire à leurs actions, au moment même où ils le décriaient avec le plus d'acharnement. L'ascétisme n'est qu'une fausse application du principe de l'utilité. Quant aux principes de quelques philosophes, comme le *sens moral*, de lord Shaftesbury, le *sens commun*, du docteur Beattie, l'*intelligence*, du docteur Price, ils ne sont, aux yeux de Bentham, que choses vides et creuses, comme ces mots: *la raison, la raison véritable, la nature, la loi naturelle, la justice naturelle, le droit naturel, l'équité naturelle, le bon ordre, la vérité.*

Il est désirable, nécessaire même, de trouver un mot qui représente la balance des plaisirs et des peines, en tant que répartis sur une partie considérable de l'existence de l'homme. Le mot *bien-être* désignera la balance en faveur des plaisirs; *mal-être*, la balance en faveur des peines. Le mot *bonheur* n'est pas toujours le mot propre; il représente le plaisir à un degré trop élevé; il paraît se confondre avec l'idée de jouissance au plus haut degré. En prenant l'espèce humaine en général, la balance incline du côté du bien-être. Des hommes, au nom de la religion, ont proclamé le malheur final, le malheur sans espoir, sans limite et sans terme, comme la consommation des dispensations terribles de Dieu. Ce dogme redoutable ne se trouve pas dans le christianisme, c'est une pernicieuse imposture que rien ne justifie.

Le but des actions humaines étant le bien-être, il faut examiner les sanctions que reçoivent ces actions humaines. Il y a plusieurs espèces de sanctions: la sanction physique, la sanction sociale ou sympathique, celle qui résulte des relations domestiques ou personnelles de l'individu; la sanction morale ou populaire, qu'on appelle communément opinion publique; la sanction politique ou légale, qui a deux branches, la judiciaire et l'administrative; la sanction

religieuse ou surhumaine. L'analyse de ces différentes sanctions est pleine d'observations justes et fines.

Les causes d'immoralité sont presque toujours celles-ci : de faux principes en morale, une application erronée de la religion, une préférence accordée à l'intérêt personnel sur l'intérêt social, et, enfin, préférence donnée à un plaisir moindre, mais présent, sur un plaisir plus grand, mais éloigné.

Rien de plus fatal, selon Bentham, que l'emploi erroné, ou plutôt l'abus du langage. Les mots *principe*, *droit*, *conscience*, ont presque toujours donné le change sur la vérité des choses. La *vertu* est un être de raison, une entité fictive, née de l'imperfection du langage, du langage créé long-temps avant que les phénomènes de l'ame fussent étudiés et compris. Le mot *vertu* échappe à la définition. Un acte ne peut être qualifié de vertueux ou de vicieux qu'en tant qu'il produit du bonheur ou du malheur. L'application du principe déontologique peut seule nous mettre à même de découvrir si des impressions trompeuses sont communiquées par l'emploi de ces locutions *vertu* et *vice*; et, après un examen approfondi, on trouvera que la *vertu* et le *vice* ne sont que la représentation de deux qualités, la prudence et la bienveillance effective, et leurs contraires, avec les différentes modifications qui en découlent, et qui se rapportent d'abord à nous, puis à tout ce qui n'est pas nous.

La prudence personnelle est une vertu première, et d'elle découlent, comme vertus secondaires, la tempérance et la continence. La prudence extra-personnelle, ou la prudence relative à autrui, bien qu'elle appartienne plus au législateur, doit cependant attirer l'attention des déontologistes.

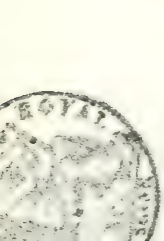
La bienveillance effective se divise en deux branches, l'une *positive*, qui confère des plaisirs à autrui, et l'autre *négative*, qui s'abstient de leur infliger des peines.

Ces préliminaires posés, Bentham procède à l'analyse des vertus et des vices. Les vertus et les vices sont des habitudes volontaires. Aux deux branches de la vertu, la patience et la bienveillance, correspondent deux branches du vice, l'imprudence, par lequel un homme se nuit principalement à lui-même, et l'improbité qui nuit principalement à autrui. De ce point de vue, Bentham criti-

que le courage ou plutôt les appréciations qu'on en a faites : il montre fort spirituellement la société et les moralistes niant le courage dans des actions qui ne pouvaient s'accomplir sans une grande force, parce que ces actions étaient désapprouvées par la société et les moralistes. Un homme qui met fin à ses jours ne peut être un homme courageux. Savez-vous pourquoi? Parce que le suicide n'est pas permis. Un homme qui meurt dans la défense de sa liberté doit être un héros, il n'avait pas la justice de son côté. Si la logique était de rigueur, dit Bentham, si dans les croyances orthodoxes et reçues l'absurdité pouvait être un empêchement à la foi, on demanderait à ces gens de vouloir bien faire l'application de leur principe. La justice, dans le système de l'utilité, est une modification de la bienveillance ; elle rentre dans l'objet particulier de la morale toutes les fois que la sanction politique ou la puissance de la loi n'est pas applicable, dans tous les cas où la sanction de l'obligation morale n'est pas appuyée de dispositions pénales. Après avoir examiné la vanité et l'orgueil, Bentham conclut que la vanité tient de plus près à la bienveillance, l'orgueil au sentiment personnel et à la malveillance. Le jugement qu'il porte sur l'envie et la jalousie nous a paru fort élevé : *L'envie et la jalousie ne sont ni des vertus ni des vices ; ce sont des peines.* Notre moraliste se livre à une ingénieuse discussion du catalogue des vertus qu'avait dressé Hume, et il démontre que dans la plupart des exemples donnés, Hume assume de sa propre autorité un droit de décision absolue sur tous les cas qui se présentent à lui, qu'il n'établit aucune distinction intelligible entre le plaisir, la passion et la peine, qu'il distingue là où il n'y a rien à distinguer, et qu'il essaie de résoudre des points de morale par des formules telles que celle-ci : *il convient, il est convenable*, ce qui est le *sic volo, sic jubeo*, du despotisme pédagogique.

Contre les fausses vertus, Bentham dirige ses vives réfutations ; il ne consent à appeler vertus, ni le mépris des richesses, ni l'activité sans objet, ni l'attention quand son but n'est pas excellent, ni la faculté entreprenante, ni la célérité.

Selon la définition du moraliste, la passion est l'émotion intense, l'émotion est la passion passagère. Or, la nature des passions ne peut être comprise que par leur division en plaisirs et en



peines, et quant aux principes qui doivent les gouverner, il faut se référer à la liste des vertus et des vices. Si l'on examine le jeu des passions, on trouvera que les causes qui font que les influences de la passion dominent les influences de la raison, sont : 1° le manque d'intensité apparente dans le plaisir éloigné que promet la raison, le manque de vivacité dans l'idée de ce plaisir ; 2° le manque de certitude apparente, le manque de discernement immédiat pour remonter sur-le-champ l'échelle des effets et des causes qui favorisent ou empêchent la production des plaisirs lointains.

Entre les facultés intellectuelles et la vertu et le vice, il existe une relation intime. C'est à l'intelligence que tout s'adresse, et à moins qu'elle ne soit associée aux prescriptions de la morale, l'enseignement déontologique a peu de chances de succès. Bentham donne une classification des facultés intellectuelles qui n'a rien de neuf et de fécond.

Cet exposé dogmatique de la morale est suivi dans la publication nouvelle que nous examinons d'un *coup d'œil sur le principe de la maximisation du bonheur, son origine et ses développemens.* Ce travail appartient à l'éditeur, M. le docteur Bowring, qui l'a rédigé sur les papiers de Bentham, et expose le développement du principe de l'utilité depuis Horace :

Atque ipsa utilitas justi propè mater et æqui,

depuis Phèdre : *nisi utile est quod feceris, stulta est gloria*, jusqu'à David Hume, qui reconnut l'utilité comme principe, jusqu'à Hartley, jusqu'à Helvetius, jusqu'au docteur Priestley, qui publia en 1768 *son Essai sur le gouvernement*. Dans cet ouvrage, Priestley désigne *le plus grand bonheur du plus grand nombre* comme le seul but juste et raisonnable d'un bon gouvernement.

« Il arriva, » et ici nous croyons devoir citer les paroles mêmes de Bentham telles que nous les avons recueillies de sa bouche lorsqu'il nous racontait ce qu'il appelait plaisamment les aventures du principe de la maximisation du bonheur, à savoir, son origine, sa naissance, son éducation, ses voyages et son histoire ; « il arriva, je ne sais comment, que peu de temps après

sa publication un exemplaire de cet ouvrage parvint à la bibliothèque circulante d'un petit café, appelé *café Harper*, lequel était en quelque sorte annexé au Collége de la Reine (*Queen's College*), à Oxford, dont l'achalandage le faisait subsister. La maison faisait le coin, donnant, d'un côté, sur la rue Haute (*High-Street*), de l'autre, sur une ruelle qui de ce côté longe le Collége de la Reine, et aboutit à une rue qui mène à la porte du Nouveau-Collége (*New-College*). On s'abonnait à cette bibliothèque à raison d'un shelling par trimestre, ou pour parler le langage universitaire, un shelling par terme. Le produit de cette souscription se composait de deux ou trois journaux, d'un ou deux magazines, et, par-ci par-là, d'une brochure nouvelle. Il était rare, pour ne pas dire sans exemple, d'y voir un octavo de moyenne grosseur. Quelques douzaines de volumes, formés partie de pamphlets, partie de magazines réunis ensemble par un cartonnage, composaient donc toute la richesse de cette bibliothèque, qui contrastait étrangement avec la bibliothèque Bodleienne et celles des Colléges du Christ et de Tous-les-Saints (*Christ's Church and All Souls*).

« L'année 1768 est la dernière dans laquelle il me soit jamais arrivé de faire à Oxford un séjour de plus d'un jour ou deux. J'étais venu pour voter, en ma qualité de maître-ès-arts, pour l'université d'Oxford, à l'occasion d'une élection parlementaire. Je n'avais pas alors complété ma vingt-et-unième année, et cette circonstance aurait pu élever dans la chambre des communes une discussion électorale, si un nombre suffisant de votes non sujets à contestation n'avait mis la majorité hors de doute. Cette année était la dernière dans laquelle cet ouvrage de Priestley pût me tomber sous la main. Quoi qu'il en soit, ce fut la lecture de ce livre et de la phrase en question qui décida de mes principes en matière de morale publique et privée; c'est là que je pris la formule et le principe qui depuis ont fait le tour du monde civilisé. A cette vue je m'écriai, transporté de joie comme Archimède lorsqu'il découvrit le principe fondamental de l'hydrostatique : *je l'ai trouvé!* J'étais loin de penser alors au correctif que plus tard, après un mûr examen, je me verrais forcé d'appliquer à ce principe. » Ce correctif était le mot et le principe *utilité*. Mais en 1822, dans son projet de *codification*, Bentham fit usage pour la première fois de

cette formule : *le plus grand bonheur du plus grand nombre.* Dans ce livre, le bonheur, l'utilité, les peines, les plaisirs, s'expriment l'un par l'autre, et l'augmentation de la félicité de tous par l'accroissement des plaisirs et l'exemption des peines est l'objet constamment présenté à la pensée.

Le second volume de cette publication nouvelle est consacré à l'application des principes exposés dans le premier; chaque point principal est repris pour être développé sous toutes ses faces. M. le docteur Bowring déclare que les matériaux qui ont servi à composer ce volume consistaient pour la plupart en fragmens éparpillés sur de petits morceaux de papiers, écrits sous l'inspiration du moment, souvent à de longs intervalles, et remis par l'auteur entre ses mains, sans ordre et sans aucune espèce de plan. La mise en œuvre de ces matériaux et de ces fragmens fait honneur à M. Bowring, qui a su rendre attrayans l'enchaînement et le détail de tous ces développemens moraux. On trouve dans cette partie des conseils pleins de délicatesse sur la pratique du bonheur, entre autres la recommandation de bannir de l'esprit les pensées pénibles qui font effort pour y pénétrer, des souvenirs désagréables qui travaillent à y reparaître sans cesse, et puis encore d'évoquer par la puissance de l'imagination les grandeurs du passé, de la poésie, de la science et de l'histoire. Mais on y rencontre aussi des assertions fausses, comme cette proposition : que nous n'avons rien à démêler avec les motifs; que de si mauvais motifs produisent de bonnes actions, tant mieux pour la société; que si de bons motifs produisent des actes mauvais, tant pis; que c'est à l'action, non au motif, que nous avons affaire; et que lorsque l'action est devant nous, et le motif caché, c'est la chose du monde la plus oiseuse que de s'enquérir de ce qui n'influe en rien sur notre condition, et d'oublier ce qui exerce sur nous la seule influence réelle et véritable. Le moraliste est précisément tenu plus que tout autre d'étudier et de mettre en ligne de compte les motifs qui déterminent les actions : Bentham a donc oublié ce qu'il a dit touchant les rapports des facultés intellectuelles avec la morale ; or, à quoi servent les facultés intellectuelles, si ce n'est à déterminer les mobiles de nos actions? et la discussion de ces mobiles n'est-elle pas une des principales obligations du philosophe et du penseur? que l'historien et

le politique ne pèsent quelquefois les choses humaines qu'à la valeur de leurs résultats, cette pente est parfois irrésistible, mais le moraliste doit relever la différence du mobile et la différence du résultat, et travailler à leur équation future.

Cependant les détails ingénieux de ce second volume et les analyses spirituelles qui s'y font voir sont quelquefois déparés par de puérils conseils et des recommandations fort vulgaires. Il nous semble que l'éditeur distingué de Bentham eût pu se montrer plus sévère dans l'exhibition de l'héritage de son maître : quelques sacrifices coûtent peu à de grandes richesses, et même en font ressortir l'éclat et l'opulence.

Bentham moraliste nous fait comprendre entièrement Bentham législateur : sans doute la lecture des *Traités de législation civile et pénale* nous avait offert dans sa réalité la pensée de Bentham ; nous l'avions vue étendue sans être complète, profonde sans aller toujours au fond ; nous l'avions admirée dans la poursuite des préjugés et des abus ; et nous lui désirions plus de conscience de l'histoire et plus d'intelligence de toutes les propriétés de la nature humaine. La *Théorie des peines et des récompenses* témoignait d'une rare sagacité dans l'assignation des châtimens aux délits : le *Traité des preuves judiciaires* nous semblait surtout le triomphe des plus fortes qualités de Bentham, de son excellence dans ce qu'il appelle la logique judiciaire, dans la critique de tout ce qui constitue l'appareil externe du droit et de la législation ; la *Tactique des assemblées législatives* et le *Traité des sophismes politiques* prouvait à la fois son habileté à débrouiller le faisceau des malentendus et des méprises dans la manutention des affaires et des lois, et la difficulté qu'il éprouvait à entrer dans l'entente des hommes et de l'histoire ; le *Traité d'organisation judiciaire* complétait les *Preuves*, et la belle théorie du juge unique qui, par une singulière fortune, peut s'appuyer de l'exemple de Rome et de l'Angleterre, se faisait accepter de nous comme un grand et nécessaire corollaire de la procédure de ce novateur. Nous sentions à la fois les grandeurs et les imperfections de Bentham ; mais cependant, dans le partage de ses qualités, il y avait encore pour nous quelque chose de perplexe et de douteux. Aujourd'hui tout est clair ; et le moraliste a vaincu tout-à-fait le législateur.

Comment, en effet, ne pas comprendre un homme qui dit ouvertement : « Il n'y a pas de droit, il n'y a pas de justice, il n'y a pas de devoir. Jusqu'ici une langue fausse a traduit des idées fausses ; il n'y a qu'une idée fondamentalement vraie dont toutes les autres découlent, l'utilité; il n'y a qu'un but, qui est lui-même le *criterium* de toutes les actions humaines, le bonheur; l'action la plus vertueuse est l'action qui produit la plus forte somme de bonheur. » Et non-seulement ces principes sont posés, mais leur application est poursuivie avec une rigoureuse délicatesse dans toutes les ramifications de l'humaine activité.

Dans son insurrection contre la légalité civile, la procédure et la pénalité qui sont en vigueur en Europe, Bentham a été provoqué par le spectacle que l'Angleterre déroulait sous ses yeux, et sur ce point sa patrie a été sa cause immédiate.

Dans sa négation du droit même, du devoir et de la justice morale, Bentham a été suscité par la philosophie du XVIIIe siècle; il a eu pour cause Helvétius, dont les écrits l'ont surtout frappé; il s'est proposé de faire rentrer toutes les questions humaines dans celle de l'intérêt, du bonheur et de l'utilité; et, comme Brutus, il a dit à la vertu : *Tu n'es qu'un mot.*

La critique philosophique n'accomplit qu'une moitié de sa tâche quand elle se borne à signaler les défauts et les ellipses d'un système; elle doit montrer encore l'opportunité de ce système dans sa venue, la convenance de son originalité, la nécessité de ses affirmations dogmatiques, et la fonction qu'il était appelé à remplir dans le système du monde moral. Mainte fois les soutiens du spiritualisme ont démontré à Bentham et à ses partisans les oublis et les erreurs de la psychologie utilitaire; il est inutile de recommencer cette démonstration effectuée; nous aimons mieux assigner à Bentham son rôle et sa valeur dans l'économie générale de la philosophie moderne.

Quand le christianisme parut sur la terre, il s'adressa surtout à la crédibilité de l'humanité; il demanda aux hommes de croire à sa parole, et, sans nier l'intelligence, il lui préféra la foi. Il serait inique de dire que le christianisme ait voulu opprimer la raison; mais ses docteurs, saint Paul à leur tête, travaillèrent à la soumettre aux croyances enseignées; ils lui donnèrent pour office le

soin de commenter les objets de la foi, et ne lui permirent que des developpemens soumis et dociles. Mais l'independance est dans la nature même de la raison, et pour vivre, elle a besoin d'être sa loi à elle-même : elle s'insurgea pour ne pas mourir, et elle se fit une destinée par une philosophie rationaliste et idéaliste dont Descartes est le premier auteur, dont Spinosa, Kant, Rousseau, Fichte, Hegel et Schelling sont les glorieux promoteurs. La philosophie rationaliste et idéaliste de l'Europe moderne consiste surtout dans la preoccupation du droit absolu de la raison.

Cependant le christianisme, en apostrophant avec vehémence la crédibilité humaine, lui avait promis le bonheur après la mort, et avait mis sa sanction dans une immortalité heureuse ou tourmentée. Il serait peu exact de dire que le christianisme est l'intraitable ennemi du bonheur terrestre, et qu'il considère les prospérités d'une civilisation brillante comme l'occasion d'une damnation future; gardons-nous de juger une doctrine sur les exagérations qui la dénaturent. Néanmoins il est certain que le christianisme s'occupait plus des cieux que de la terre, et que l'immortalité promise par sa parole lui semblait une suffisante indemnité des misères et des détresses d'ici-bas. Mais quand l'Europe eut joui pendant quelque temps de l'indépendance de la raison, elle se mit aussi à songer au bonheur; et l'humanité se prit à spéculer sur cet objet important, trop oublié par le christianisme. C'est surtout au XVIIIe siècle que le soin du bonheur s'établit dans les esprits avec autorité, parce que depuis cent ans la raison s'était développée avec indépendance. Alors, au rebours du christianisme, qui oubliait la terre pour le ciel, la philosophie oublia le ciel pour la terre; et le bonheur ici-bas, le bonheur immediat et positif fut son unique souci. Ainsi Hume, Hartley, le marquis de Mirabeau, Helvétius, Priestley, Condorcet, Bentham, cherchèrent les conditions du bien-être et de la félicité humaine. C'était obéir à une irrésistible loi de notre nature, qui voulait se faire reconnaître enfin. Depuis un siècle il s'élève de la terre un immense cri pour demander du bonheur; quand ce cri redouble et se fait écouter, on l'appelle une révolution. L'homme veut être heureux; il pense que ses facultés doivent aboutir à une destinée prospère, et il reconnaît dans la félicité terrestre la récompense naturelle de la force et du génie. Cette soif

du bonheur est aussi ardente que l'était, au commencement du christianisme, la soif de l'immortalité; elle dévore tous les hommes, elle inspire plusieurs.

Bentham se fit le régulateur de tous ces instincts de bonheur qui se déclaraient autour de lui; sa cause historique fut l'Angleterre; sa cause métaphysique fut Locke; sa cause morale fut Helvétius; l'époque de son avènement fut la révolution française. Alors, législateur exclusif de l'utile et du bonheur, il proscrit également tous les autres mots. L'idée du droit lui semble une erreur funeste et l'irréconciliable adversaire de l'idée de l'utilité; il en confond la nature avec les traductions incomplètes et mensongères qui en ont été faites, et la rejette comme une première illusion. Les mots *justice*, *principes moraux*, *équité naturelle*, sont aussi répudiés, tant Bentham a peur de prendre encore le change, tant il s'attache à la poursuite du bonheur matériel! Il embrasse la cause du bonheur avec la même ardeur que les chrétiens la pensée de l'immortalité : saint Augustin, dans *la Cité de Dieu*, ne maudit pas les joies de la terre, cette impure Babylone, avec plus de passion que Bentham n'excommunie impitoyablement toutes les pensées étrangères à l'utile; il les damne sans rémission.

Cette apparition si éclatante et si impérieuse de l'idée de l'utile et du bonheur était nécessaire dans la science de la législation. Elle intervenait avec opportunité, tant au milieu des traditions historiques et coutumières de la jurisprudence européenne, que du spiritualisme démocratique de Rousseau et de notre révolution; elle montrait au passé ce qu'il avait trop méconnu, à l'avenir révolutionnaire, s'appuyant sur l'idée sacrée du droit, ce qu'il devait accomplir.

Bentham a été un des hommes les plus utiles au genre humain : enfant du XVIIIe siècle, généreusement préoccupé des misères de l'humanité, s'élevant à la conception du bonheur de tous et de chacun (1), il est venu à propos, a fait puissamment une œuvre salutaire, et, par l'infatigable exercice d'une rare fécondité, il a

(1) Le bonheur du pire de tous les hommes fait tout aussi bien partie intégrante de la masse totale de la félicité humaine, que celui du meilleur des hommes. *Déontologie*, t. II, p. 304.

remue tous les sillons de la science sociale avec l'instrument du principe utilitaire.

Novateur, Bentham ignore et dédaigne l'histoire; un profond mépris de l'antiquité et une immense attente des destinées futures de l'humanité le caractérisent; la conscience de l'humanité n'est pour lui qu'un livre erroné : aussi l'a-t-il rarement ouvert, et toujours mal compris et mal lu.

Utilitaire, Bentham ignore les facultés idéales de l'homme et de l'humanité; il rétrécit le bonheur qu'il cherche, parce qu'il mutile la nature; il ne soupçonne pas que l'homme et l'humanité trouvent du bonheur dans l'idée de l'immortalité, dans l'idée du droit politique, dans la provocation que l'éloquence adresse aux passions, dans l'essor que la poésie imprime aux imaginations et aux ames : les ambitions et les facultés de l'humanité dépassent l'espèce de bonheur dont s'est contenté Bentham.

Au point où le célèbre Anglais a laissé la science de la législation, cette science, pour parcourir de nouvelles phases, réclame aujourd'hui une histoire et un système. Il faut faire l'histoire avant le système, mais il ne faudra pas composer le système des lambeaux de l'histoire.

Écrire l'histoire des législations, c'est renouveler la conscience de l'humanité, reconstruire ses souvenirs et ses convictions, rendre plus vraies et plus vives les impressions que lui a laissées le passé, et faire du genre humain, par la connaissance de lui-même, un homme mûr pour toutes les grandeurs et tous les progrès.

Composer un système de législation, c'est donner à la puissance de l'humanité une forme qui concorde avec ses souvenirs du passé, avec le développement actuel de toutes ses facultés, avec toutes les virtualités progressives qui doivent éclater dans l'avenir; c'est tirer de la science qui revêt toutes les formes, qui est philosophie, art, histoire, médecine, phrénologie, physique, théologie, morale, physiologie; c'est, dis-je, tirer de la science la vie normale de l'humanité.

L'architecte qui bâtira l'histoire et le système, s'appelle le XIXe siècle; il n'aura jamais assez d'ouvriers; tous doivent venir, car tous sont appelés.

Les sociétés humaines sont placées aujourd'hui dans cette con-

jonctures, qu'il leur faut, ou aboutir par la science et les idées à de grandes destinées, ou mourir. Puisque la raison européenne, prenant pour appui les affirmations mêmes de la foi chrétienne, s'est mise à vouloir comprendre toutes les choses humaines et à les vouloir mener, elle n'a plus d'autre issue que la poursuite de ce dessein; depuis le XIIe siècle, elle a tort, ou elle doit finalement triompher. Puisque le bonheur social s'est présenté à la raison comme un but légitime, ce bonheur doit être élaboré par des efforts progressifs qui lui cherchent à la fois des satisfactions nécessaires et des conditions plus hautes. Or, pour saisir le bonheur, la raison européenne ne saurait abandonner l'immortalité, pas plus que le principe du droit. Elle gravite au contraire vers une solution immense et complète qui exprimera l'identité de la religion et du droit, la réconciliation du droit et du bonheur, la concordance ternaire du droit, du bonheur et de l'immortalité, trouvant sa racine et sa vie dans une nouvelle unité. Pour ce vaste travail ne dirait-on pas que les nations ont décrété entre elles une division instinctive? Le bonheur matériel et positif semble jusqu'à présent avoir été le principal souci de l'illustre et confortable Angleterre; plus que tout autre peuple, elle a les grands procédés de l'industrie et les savantes théories de l'économie politique. L'Allemagne (1), patrie du rationalisme et de l'idéalisme, a prêté au désir ardent de l'immortalité l'impulsion de son intelligence et les sublimes élans d'une pensée mélancolique que la terre ne satisfait pas. La France se remue, agit et souffre pour la cause du droit; il est dans son génie de vouloir appliquer aux choses humaines le droit et la raison par la logique et le dévouement. Cependant les instincts et les conquêtes des nations se mêlent et s'échangent; Londres et Paris s'envoient des indications

(1) Rien n'est plus important pour la France que de connaître avec exactitude et netteté les traits caractéristiques de la civilisation allemande, et il faut que de tous côtés les renseignemens les plus divers lui arrivent; plus aujourd'hui on écrira sur l'Allemagne, plus on facilitera les rapports intelligens et pacifiques des deux peuples. C'est dans cette pensée que nous préparons maintenant un ouvrage qui aura pour objet la civilisation morale et politique de l'Allemagne, et qui aura pour titre : *Au-delà du Rhin.*

précieuses ; Édimbourg lit et critique les œuvres sorties de Weimar et de Berlin ; Strasbourg et Paris apprécient de plus en plus l'Allemagne, toujours attentive aux idées et aux sentimens de la France. Ainsi se prépare lentement le système nouveau des analogies européennes qui doit triompher des vieilles différences. Ce travail sera long, parce qu'il doit être universel, parce qu'il doit embrasser tous les élémens de la nature humaine, parce qu'il doit transformer à des heures différentes du temps tous les peuples du monde historique. Faut-il donc se refuser à l'immensité d'une tâche nécessaire? Non, chaque homme et chaque peuple doivent en accomplir quelque chose ; il n'y a plus d'autre manière d'aimer l'humanité que de servir la cause des idées et de la science. Si depuis quatre ans l'image de la liberté française semble s'être obscurcie, ne craignons pas d'imputer ces ténèbres, qui peuvent se dissiper, à l'abandon dans lequel les gouvernans et les opposans ont laissé les idées. On a voulu, d'une part, rester immobile dans une position révolutionnaire ; on a voulu, de l'autre, entasser brusquement une autre révolution sur la révolution récente ; ces deux erreurs ont enfanté la guerre civile. La guerre civile dans les rues est une calamité détestable ; l'immobilité dans les lois et les institutions est un outrage à la raison qui apporte toujours à l'humanité des douleurs et des funérailles. Espérons que les communes angoisses de la patrie réveilleront chez tous le désir de demander aux idées et aux principes la réparation de tant d'erreurs et de tant de maux ; nous ne concevons pas de gouvernement qui puisse se mouvoir utilement, s'il n'est animé par un système intelligent et complet ; pas davantage nous ne pouvons croire quelque force et quelque avenir à une opposition, si elle ne peut opposer au système regnant et combattu par elle un autre système plus progressif et destiné à se montrer plus heureux. Ne désespérons pas : il est impossible que la nation qui passe *pour la plus spirituelle du monde*, cherche de gaieté de cœur sa ruine dans le mépris des idées.

LERMINIER.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

X.

LES OURS DE BERNE.

Un caquetage produit par plusieurs centaines de voix nous réveilla le lendemain avec le jour. Nous mîmes le nez à la fenêtre, le marché se tenait devant l'hôtel.

La mauvaise humeur que nous avait causée ce réveil matinal se dissipa bien vite à l'aspect du tableau pittoresque de cette place publique encombrée de paysans et de paysannes en costumes nationaux.

Une des choses qui m'avait le plus désappointé en Suisse était l'envahissement de nos modes non-seulement dans les hautes classes de la société, les premières toujours à abandonner les mœurs de leurs ancêtres, mais encore parmi le peuple, conservateur plus

religieux des traditions paternelles. Je me trouvai certes bien dédommagé de ma longue attente par le hasard qui réunissait sous mes yeux, et dans toute leur coquetterie, les plus jolies paysannes des cantons voisins de Berne. C'était la Vaudoise aux cheveux courts, abritant ses joues roses sous son large chapeau de paille pointu; la femme de Fribourg, qui tourne trois fois autour de sa tête nue les nattes de ses cheveux dont elle forme sa seule coiffure; la Valaisane, qui vient par le mont Gemmi, avec son chignon de marquise et son petit chapeau bordé de velours noir, d'où pend jusque sur son épaule un large ruban brodé d'or; enfin, au milieu d'elles et la plus gracieuse de toutes, la Bernoise elle-même, avec sa petite calotte de paille jaune, chargée de fleurs comme une corbeille, posée coquettement sur le côté de la tête, et d'où s'échappent par derrière deux longues tresses de cheveux blonds; son nœud de velours noir au cou, sa chemise aux larges manches plissées, et son corsage brodé d'argent.

Berne si grave, Berne si triste, Berne la vieille ville, semblait, elle aussi, avoir mis ce jour-là son habit et ses bijoux de fête; elle avait semé ses femmes dans les rues, comme une coquette des fleurs naturelles sur une robe de bal. Ses arcades sombres et voûtées, qui avancent sur le rez-de-chaussée de ses maisons, étaient animées par cette foule qui passait leste et joyeuse, se détachant par les tons vifs de ses vêtemens sur la demi-teinte de ses pierres grises; puis, de place en place, rendant plus sensibles encore la légèreté des ombres bariolées qui se croisaient en tous sens, des groupes de jeunes gens avec leurs grosses têtes blondes, leur petite casquette de cuir, leurs cheveux longs, leurs cols rabattus et leur redingotte bleue plissée sur les hanches; véritables étudians d'Allemagne, qu'on croirait à vingt pas à peine des universités de Leipsick ou d'Iéna, causant immobiles, ou se promenant gravement deux par deux, la pipe d'écume de mer à la bouche, et le sac à tabac, orné de la croix fédérale, pendu à la ceinture. Nous criâmes bravo de nos fenêtres, en battant des mains comme nous l'aurions fait au lever de la toile d'un théâtre sur un tableau admirablement mis en scène; puis, allumant nos cigarres, en preuve de fraternité, nous allâmes droit à deux de ces jeunes gens pour leur demander le chemin de la cathédrale.

Au lieu de nous l'indiquer de la main, comme l'aurait fait un Parisien affairé, l'un des deux nous répondit en français largement accentué de tudesque : « Par ici ; » et, faisant doubler le pas à son camarade, il se mit à marcher devant nous.

Au bout de cinquante pas, nous nous arrêtâmes devant une de ces vieilles horloges compliquées, à l'ornement desquelles un mécanicien du quinzième siècle consacrait quelquefois toute sa vie.... Notre guide sourit. — Voulez-vous attendre? nous dit-il, huit heures vont sonner.

En effet, au même instant, le coq qui surmontait ce petit clocher battit des ailes, chanta trois fois avec sa voix automatique. A cet appel, les quatre évangélistes sortirent, chacun à son tour, de leur niche, et vinrent frapper chacun un quart d'heure sur une cloche avec le marteau qu'ils tenaient à la main; puis, pendant que l'heure tintait, et en même temps que le premier coup se faisait entendre, une petite porte, placée au-dessous du cadran, s'ouvrit, et une procession étrange commença à défiler, tournant en demi-cercle autour de la base du monument, et rentra par une porte parallèle qui se ferma en même temps que la dernière heure sonnait, sur le dernier personnage qui terminait le cortège.

Nous avions déjà remarqué l'espece de vénération que les Bernois professent pour les ours; en entrant la veille au soir par la porte de Fribourg, nous avions vu se découper dans l'ombre les statues colossales de deux de ces animaux, placées comme le sont à l'entrée des Tuileries les chevaux domptés par des esclaves. Pendant les cinquante pas que nous avions faits pour arriver à l'horloge, nous avions laissé à notre gauche une fontaine surmontée d'un ours, portant une bannière à la main, couvert d'une armure de chevalier, et ayant à ses pieds un oursin vêtu en page, marchant sur ses pattes de derrière, et mangeant une grappe de raisin à l'aide de ses pattes de devant. Nous étions passés sur la place des Greniers, et nous avions remarqué, sur le fronton sculpté du monument, deux ours soutenant les armes de la ville, comme deux licornes un blason féodal; de plus, l'un d'eux versait avec une corne d'abondance les trésors du commerce à un groupe de jeunes filles qui s'empressaient de les recueillir, tandis que l'autre tendait gracieusement, et en signe d'alliance, la patte à un guerrier vêtu en Romain du temps de

Louis XV. Cette fois nous venions de voir sortir d'une horloge une procession d'ours, les uns jouant de la clarinette, les autres du violon, celui-ci de la basse, celui-là de la cornemuse; puis à leur suite, d'autres ours portant l'épée au côté, la carabine sur l'épaule, marchant gravement, bannière déployée, et caporaux en serre-file. Il y avait, on l'avouera, de quoi éveiller notre gaîté; aussi étions-nous dans la joie de notre ame. Nos Bernois, habitués à ce spectacle, riaient de nous voir rire, et loin de s'en formaliser, paraissaient enchantés de notre bonne humeur. Enfin, dans un moment de répit, nous leur demandâmes à quoi tenait cette reproduction continuelle d'animaux qui, par leur espèce et par leur forme, n'avaient pas jusque-là passé pour des modèles de grace ou de politesse, et si la ville avait quelque motif particulier de les affectionner autrement que pour leur peau et pour leur chair.

Ils nous répondirent que les ours étaient les patrons de la ville.

Je me rappelai alors qu'il y avait effectivement un saint Ours sur le calendrier suisse; mais je l'avais toujours connu pour appartenir par sa forme à l'espèce des bipèdes, quoique par son nom il parût se rapprocher de celle des quadrupèdes : d'ailleurs il était le patron de Soleure et non de Berne. J'en fis poliment l'observation à nos deux guides.

Ils nous répondirent que c'était par le peu d'habitude qu'ils avaient de la langue française, qu'ils nous avaient répondu que les ours étaient les patrons de la ville, qu'ils n'en étaient que les parrains; mais que, quant à ce dernier titre, ils y avaient un droit incontestable, puisque c'étaient eux qui avaient donné leur nom à Berne. En effet, *Bœr*, qui en allemand se prononce *Berr*, veut dire *ours*. La plaisanterie, comme on le voit, devenait de plus en plus compliquée. Celui des deux qui parlait le mieux français, voyant que nous en désirions l'explication, nous offrit de nous la donner en nous conduisant à l'église. On devine qu'à l'affût comme je l'étais de traditions et de légendes, j'acceptai avec reconnaissance. Voici ce que nous raconta notre cicerone.

La cité de Berne fut fondée, en 1191, par Berthold V, duc de Zœringen. A peine fut-elle achevée, ceinte de murailles, et fermée de portes, qu'il s'occupa de chercher un nom pour la ville qu'il venait de bâtir, avec la même sollicitude qu'une mère en

cherche un pour l'enfant qu'elle vient de mettre au jour. Malheureusement il paraît que l'imagination n'était pas la partie brillante de l'esprit du noble seigneur; car, ne pouvant venir à bout de trouver ce qu'il cherchait, il rassembla dans un grand dîner toute la noblesse des environs. Le dîner dura trois jours, au bout desquels rien de positif n'était encore arrêté pour le baptême de l'enfant, lorsqu'un des convives proposa, pour en finir, de faire le lendemain une grande chasse dans les montagnes environnantes, et de donner à la ville le nom du premier animal que l'on tuerait. Cette proposition fut reçue par acclamation.

Le lendemain on se mit en route au point du jour. Au bout d'une heure de chasse, de grands cris de victoire se firent entendre : les chasseurs coururent vers l'endroit d'où ils partaient, un archer du duc venait d'abattre un cerf.

Berthold parut très désappointé que l'adresse de l'un de ses gens se fût exercée sur un animal de cette espèce. Il déclara en conséquence qu'il ne donnerait pas à sa bonne et forte ville de guerre le nom d'une bête qui était le symbole de la timidité. De mauvais plaisans prétendirent que le nom de la victime offrait encore un autre symbole, que leur seigneur oubliait à dessein de relater, quoique ce fût peut-être celui qui lui inspirât le plus de répugnance : le duc Berthold était vieux et avait une jeune et jolie femme.

Le coup de l'archer fut donc déclaré non avenu, et l'on se remit en chasse.

Vers le soir les chasseurs rencontrèrent un ours.

Vive Dieu ! c'était là une bête dont le nom ne pouvait compromettre l'honneur ni d'un homme ni d'une ville. Le malheureux animal fut tué sans miséricorde, et donna à la capitale naissante le baptême avec son sang. Aujourd'hui encore, une pierre élevée à un quart de lieue de Berne, près de la porte du cimetière de Muri-Stalden, constate l'authenticité de cette étymologie par une courte, mais précise inscription. La voici en vieux allemand :

ERST BÆR HIER FAM (1).

Il n'y avait rien à dire contre le témoignage de pareilles auto-

(1) C'est ici que le premier ours a été pris.

rites. J'ajoutai sur parole la foi la plus entière à l'histoire de notre étudiant, qui n'est que la préface d'une autre plus originale encore, et qui viendra en son lieu.

Pendant ce temps nous avions traversé un passage, puis une grande place, et nous nous trouvions enfin en face de la cathédrale. C'est un bâtiment gothique d'un style assez remarquable, quoique contraire aux règles architecturales du temps, puisqu'il n'offre, malgré sa qualité d'église métropolitaine, qu'un clocher et pas de tour; encore le clocher est-il tronqué à la hauteur de 191 pieds, ce qui lui donne l'aspect d'un vaste pain de sucre dont on aurait enlevé la partie supérieure. L'édifice fut commencé en 1421, sur les plans de Mathias Heins, qui avaient obtenu la préférence sur ceux de son compétiteur dont on ignore le nom. Ce dernier dissimula le ressentiment qu'il éprouvait de cette humiliation; et, comme le monument était déjà parvenu à une certaine hauteur, il demanda un jour à Mathias la permission de l'accompagner sur la plate-forme. Mathias, sans défiance, lui accorda cette demande avec une facilité qui faisait plus d'honneur à son amour-propre qu'à sa prudence, passa le premier, et commença à lui montrer, dans tous leurs détails, les travaux que son rival avait eu un instant l'espoir de diriger. Celui-ci se répandit en éloges pompeux sur le talent de son confrère, qui, jaloux de lui prouver qu'il les méritait, l'invita à le suivre dans les autres parties du monument, et lui montra le chemin le plus court, en s'aventurant, à soixante pieds du sol, sur une planche portant, par ses deux extrémités, sur deux murs en retour et formant un angle. Au même instant on entendit un grand cri. Le malheureux architecte avait été précipité.

Nul ne fut témoin du malheur de Mathias, si ce n'est son rival. Celui-ci raconta que le poids du corps avait fait tourner la planche, mal d'aplomb sur deux murs qui n'étaient pas de niveau, et qu'il avait eu la douleur de voir tomber Mathias sans pouvoir lui porter secours. Huit jours après, il obtint la survivance du défunt, auquel il fit élever, à la place même de sa chute, une magnifique statue, ce qui lui acquit dans toute la ville de Berne une grande réputation de modestie.

Nous entrâmes dans l'église, qui n'offre à l'intérieur, comme tous les temples protestans, rien de remarquable; deux tombeaux

seulement s'élèvent de chaque côté du chœur : l'un est celui du duc de Zœringen, fondateur de la ville ; l'autre, celui de Frédéric Steiger, qui était avoyer de Berne lorsque les Français s'en emparèrent en 1798.

En sortant de la cathédrale, nous allâmes visiter la promenade intérieure : on la nomme, je crois, la Terrasse. Elle est élevée de 108 pieds au-dessus de la ville basse ; une muraille de cette hauteur, coupée à pic comme un rempart, maintient les terres et les préserve d'un éboulement.

C'est de cette terrasse que l'on découvre une des plus belles vues du monde. Au pied s'étendent, comme un tapis bariolé, les toits des maisons au milieu desquelles serpente l'Aar, rivière capricieuse et rapide, dont les eaux bleues prennent leurs sources dans les glaces du Finster-Aarhorn, et qui enceint de tous côtés Berne, ce vaste château fort dont les montagnes environnantes sont les ouvrages avancés. Au second plan s'élève le Gürthen, colline de trois ou quatre mille pieds de haut, et qui sert de passage à la vue pour arriver à la grande chaîne de glaciers qui ferme l'horizon, comme un mur de diamant ; espèce de ceinture resplendissante, au-delà de laquelle il semble que doit exister le monde des Mille et une Nuits ; écharpe aux milles couleurs, qui, le matin, sous les rayons du soleil, prend toutes les nuances de l'arc-en-ciel, depuis le bleu foncé jusqu'au rose tendre ; palais fantastique, qui, le soir, lorsque la ville et la plaine sont déjà plongées dans la nuit, reste illuminé quelque temps encore par les dernières lueurs du jour, expirant lentement au sommet.

Cette magnifique plate-forme, toute plantée de beaux arbres, est la promenade intérieure de la ville. Deux cafés, placés aux deux angles de la terrasse, fournissent des glaces excellentes aux promeneurs : entre ces deux cafés, et au milieu du parapet de la terrasse, une inscription allemande, gravée sur une pierre, constate un événement presque miraculeux. Un cheval fougueux, qui emportait un jeune étudiant, se précipita, avec son cavalier, du haut de la plate-forme : le cheval se tua sur le pavé, mais le jeune homme en fut quitte pour quelques contusions. La bête et l'homme avaient fait un saut perpendiculaire de cent huit pieds. Voici la traduction littérale de cette inscription

« Cette pierre fut érigée en l'honneur de la toute-puissance de Dieu, et pour en transmettre le souvenir à la postérité. — D'ici le sieur Theobald Vëinzœpfli, le 25 mai 1654, sauta en bas avec son cheval. Après cet accident il desservit trente ans l'église en qualité de pasteur, et mourut très vieux et en odeur de sainteté le 25 novembre 1694. »

Une pauvre femme, condamnée aux galères, séduite par cet antécédent, tenta depuis le même saut, pour échapper aux soldats qui la poursuivaient; mais, moins heureuse que Vëinzœpfli, elle se brisa sur le pavé.

Après avoir jeté un dernier coup-d'œil sur cette vue magnifique, nous nous acheminâmes vers la porte d'en bas afin de faire le tour de Berne par l'Altenberg, jolie colline chargée de vignes, qui s'élève de l'autre côté de l'Aar, un peu au-dessus du niveau de la ville. Chemin faisant, on nous montra une petite auberge gothique qui a pour enseigne une botte. Voici à quelle tradition se rattache cette enseigne que l'on peut s'étonner à juste titre de trouver à la porte d'un marchand de vin.

Henri IV avait envoyé, en 1602, Bassompierre à Berne en qualité d'ambassadeur près des treize cantons, pour renouveler avec eux l'alliance déjà jurée en 1582 entre Henri III et la Fédération. Bassompierre, par la franchise de son caractère et la loyauté de ses relations, réussit à aplanir les difficultés de cette négociation, et à faire des Suisses des alliés et des amis fidèles de la France. Au moment de son départ, et comme il venait de monter à cheval à la porte de l'auberge, il vit s'avancer de son côté les treize députés des treize cantons, tenant chacun un énorme *widercome* à la main, et venant lui offrir le coup de l'étrier. Arrivés près de lui, ils l'entourèrent, levèrent ensemble les treize coupes qui contenaient chacune la valeur d'une bouteille, et portant unanimement un toast à la France, ils avalèrent la liqueur d'un seul trait. Bassompierre, étourdi d'une telle politesse, ne vit qu'un moyen de la leur rendre. Il appela son domestique, lui fit mettre pied à terre, lui ordonna de tirer sa botte, la prit par l'éperon, fit vider treize bouteilles de vin dans ce vase improvisé; puis, le levant à son tour, pour rendre le toast qu'il venait de recevoir : Aux treize cantons, dit-il, et il avala les treize bouteilles.

Les Suisses trouvèrent que la France était dignement représentée.

Cent pas plus loin nous étions à la porte d'en bas. Nous traversâmes l'Aar sur un assez beau pont de pierre; puis une course d'une demi-heure nous conduisit au sommet de l'Altenberg. On retrouve là la même vue à peu près que celle qu'on a de la terrasse de la cathédrale, excepté que de ce second belvédère la ville de Berne forme le premier plan du tableau.

Nous abandonnâmes bientôt cette promenade, toute magnifique qu'elle était. Comme aucun arbre n'y tempérait l'ardeur des rayons du soleil, la chaleur y était étouffante; de l'autre côté de l'Aar, au contraire, nous apercevions un bois magnifique dont les allées étaient couvertes de promeneurs. Nous craignîmes un instant d'être réduits à retourner sur nos pas pour retrouver le pont que nous avions déjà traversé; mais nous aperçûmes au-dessous de nous un bac à l'aide duquel s'opérait le passage, au grand bénéfice du batelier, car nous fûmes obligés d'attendre un quart d'heure notre tour d'inscription. Ce batelier est un vieux serviteur de la république à qui la ville a donné pour récompense de ses services le privilége exclusif du transport des passagers qui veulent traverser l'Aar. Ce transport s'opère moyennant une rétribution de deux sous, à laquelle échappent les membres de deux classes de la société qui n'ont cependant dans l'exercice de leurs fonctions aucun rapport probable, les sages-femmes et les soldats. Comme j'avais fait quelques questions à mon *passeur*, il se crut en droit à son tour, en me reconnaissant pour Français, de m'en adresser une. Il me demanda si j'étais pour l'ancien ou pour le nouveau roi. Ma réponse fut aussi catégorique que sa demande : — Ni pour l'un, ni pour l'autre.

Les Suisses sont en général très questionneurs et très indiscrets dans leurs questions, mais ils y mettent une bonhomie qui en fait disparaître l'impertinence; puis, lorsque vous leur avez dit vos affaires, ils vous racontent à leur tour les leurs avec ces détails intimes que l'on réserve ordinairement pour les amis de la maison. A table d'hôte, et au bout d'un quart d'heure, on connaît son voisin, comme si l'on avait vécu vingt ans avec lui. Du reste, vous êtes parfaitement libre de répondre ou de ne pas répondre

à ces questions, qui sont ordinairement celles que vous font les registres des maîtres d'auberge : — Votre nom, votre profession, d'où venez-vous, où allez-vous? — et qui remplacent avantageusement l'exhibition du passeport, en indiquant aux amis qui vous suivent ou que vous suivez, l'époque à laquelle on est passé, et la route qu'on a prise.

Comme il nous était absolument égal d'aller d'un côté ou d'un autre, pourvu que nous vissions quelque chose de nouveau, nous suivîmes la foule; elle se rendait à la promenade de l'Engi, qui est la plus fréquentée des environs de la ville. Un grand rassemblement était formé devant la porte d'Aarberg; nous en demandâmes la cause, on nous répondit laconiquement : *Les ours*. Nous parvînmes en effet jusqu'à un parapet autour duquel étaient appuyés comme sur une galerie de salle de spectacle deux ou trois cents personnes, occupées à regarder les gentillesses de quatre ours monstrueux, séparés par couples, et habitant deux grandes et magnifiques fosses, tenues avec la plus grande propreté et dallées comme des salles à manger.

L'amusement des spectateurs consistait, comme à Paris, à jeter des pommes, des poires et des gâteaux aux habitans de ces deux fosses; seulement leur plaisir se compliquait d'une combinaison que j'indiquerai à M. le directeur du Jardin des Plantes, et que je l'invite à naturaliser pour la plus grande joie des amateurs.

La première poire que je vis jeter aux Martins bernois, fut avalée par l'un d'eux sans aucune opposition extérieure; mais il n'en fut pas de même de la seconde. Au moment où, alléché par ce premier succès, il se levait nonchalamment pour aller chercher son dessert à l'endroit où il était tombé, un autre convive, dont je ne pus reconnaître la forme, tant son action fut agile, sortit d'un petit trou pratiqué dans le mur, s'empara de la poire au nez de l'ours stupéfait, et rentra dans son terrier aux grands applaudissemens de la multitude. Une minute après, la tête fine d'un renard montra ses yeux vifs et son museau noir et pointu à l'orifice de sa retraite, attendant l'occasion de faire une nouvelle curée aux dépens du maître du château, dont il avait l'air d'habiter un pavillon.

Cette vue me donna l'envie de renouveler l'expérience, et j'achetai

des gâteaux comme l'appât le plus propre à réveiller l'appétit individuel des deux antagonistes. Le renard, qui devina sans doute mon intention en me voyant appeler la marchande, fixa ses yeux sur moi et ne me perdit plus de vue. Lorsque j'eus fait provision de vivres et que je les eus emmagasinés dans ma main gauche, je pris une tartelette de la main droite et la montrai au renard. Le sournois fit un petit mouvement de tête comme pour me dire : Sois tranquille, je comprends parfaitement; puis il passa sa langue sur ses lèvres avec l'assurance d'un gaillard qui est assez certain de son affaire pour se pourlécher d'avance. Je comptais cependant lui donner une occupation plus difficile que la première. L'ours, de son côté, avait vu mes préparatifs avec une certaine manifestation d'intelligence, et se balançait gracieusement assis sur son derrière, les yeux fixes, la gueule ouverte et les pattes tendues vers moi. Pendant ce temps, le renard, rampant comme un chat, était sorti tout-à-fait de son terrier, et je m'aperçus que c'était une cause accidentelle plutôt encore que la vélocité de sa course qui m'avait empêché de reconnaître à quelle espèce il appartenait lors de sa première apparition : la malheureuse bête n'avait pas de queue.

Je jetai le gâteau, l'ours le suivit des yeux, se laissa retomber sur ses quatre pattes pour venir le chercher. Mais au premier pas qu'il fit, le renard s'élança par-dessus le dos de l'ours d'un bond dont il avait pris la mesure si juste, qu'il tomba le nez sur la tartelette; puis, faisant un grand détour, il décrivit une courbe pour rentrer à son terrier. L'ours furieux, appliquant à l'instant à sa vengeance ce qu'il savait de géométrie, prit la ligne droite avec une vivacité dont je l'aurais cru incapable; le renard et lui arrivèrent presque en même temps au trou, mais le renard avait l'avance, et les dents de l'ours claquèrent en se rejoignant à l'entrée du terrier au moment même où le larron venait d'y disparaître. Je compris alors pourquoi le pauvre diable n'avait plus de queue.

Je renouvelai plusieurs fois cette expérience à la grande satisfaction des curieux et du renard, qui, sur quatre gâteaux, en attrapait toujours deux.

Les ours qui habitent la seconde fosse sont beaucoup plus jeunes et plus petits. J'en demandai la cause et j'appris qu'ils

étaient les successeurs des autres, et qu'à leur mort ils devaient hériter de leur place et de leur fortune. Ceci exige une explication.

Nous avons dit comment, après sa fondation par le duc de Zœringen, Berne avait reçu son nom, et la part que le genre animal avait prise à son baptême. Depuis ce temps, les ours devinrent les armes de la ville, et l'on résolut non-seulement de placer leur effigie dans le blason, sur les fontaines, dans les horloges et sur les monumens de Berne, mais encore de s'en procurer de vivans, qui seraient nourris et logés aux frais des habitans. Ce n'était pas chose difficile, on n'avait qu'à étendre la main vers la montagne et à choisir. Deux jeunes oursins furent pris et amenés à Berne, où bientôt ils devinrent, par leur grace et leur gentillesse, un objet d'idolâtrie pour les bourgeois de la ville.

Sur ces entrefaites, une vieille fille fort riche, et qui, vers les dernières années de sa vie, avait manifesté pour ces aimables animaux une affection toute particulière, mourut, ne laissant d'autres héritiers que des parens assez éloignés. Son testament fut ouvert avec les formalités d'usage, en présence de tous les intéressés. Elle laissait 60,000 livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital de Berne, pour y fonder un lit en faveur de l'un des membres de sa famille. Les ayans-droit attaquèrent le testament sous prétexte de captation; un avocat d'office fut nommé aux défendeurs, et comme c'était un homme d'un grand talent, l'innocence des malheureux quadrupèdes, que l'on voulait spolier de leur héritage, fut publiquement reconnue, le testament déclaré bon et valable, et les légataires furent autorisés à entrer immédiatement en jouissance.

La chose était facile : la fortune de la donatrice consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs de capital qui la composaient furent versés au trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge de compter des intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel, ils donnèrent en leur nom des dîners parfaitement servis et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur

gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

Malheureusement rien n'est stable dans les choses humaines. Quelques générations d'ours avaient joui à peine de ce bien-être inconnu jusqu'alors à leur espèce, quand la révolution française éclata. L'histoire de nos héros ne se trouve pas liée d'une manière assez intime à cette grande catastrophe, pour que nous remontions ici à toutes ses causes, ou que nous la suivions dans tous ses résultats; nous ne nous occuperons que des évènemens dans lesquels ils ont joué un rôle.

La Suisse était trop près de la France pour ne pas éprouver quelque atteinte du grand tremblement de terre dont le volcan révolutionnaire secouait le monde : elle voulut résister cependant à cette lave militaire qui sillonna l'Europe. Le canton de Vaux se déclara indépendant: Berne rassembla ses troupes; victorieuse d'abord dans la rencontre de Neueneck, elle fut vaincue dans les combats de Straubrunn et de Grauholz, et les vainqueurs, commandés par les généraux Brune et Schaunbourg, firent leur entrée dans la capitale. Trois jours après le trésor bernois fit sa sortie.

Onze mulets chargés d'or prirent la route de Paris : deux d'entre eux portaient la fortune des malheureux ours, qui, tout modérés qu'ils étaient dans leurs opinions, se trouvaient compris sur la liste des aristocrates et traités en conséquence. Il leur restait bien l'hôtel de leurs fondés de pouvoirs, que les Français n'avaient pu emporter; mais ceux-ci justifiaient du titre de propriété, de sorte que ce dernier débris de leur splendeur passée fut entraîné dans le naufrage de leur fortune.

Un grand exemple de philosophie fut alors donné aux hommes par ces nobles animaux; ils se montrèrent aussi dignes dans le malheur qu'ils s'étaient montrés humbles dans la prospérité, et ils traversèrent, respectés de tous les partis, les cinq années de révolution qui agitèrent la Suisse depuis 1798 jusqu'en 1803.

Cependant la Suisse avait abaissé ses montagnes sous la main de Bonaparte, comme l'Océan ses vagues à la voix de Dieu. Le premier consul la récompensa en proclamant l'acte de médiation, et les dix-neuf cantons respirèrent abrités sous l'aile que la France étendait sur eux.

A peine Berne fut-elle tranquille qu'elle s'empressa de réparer les pertes faites par ses citoyens. Alors ce fut à qui solliciterait un emploi du gouvernement, réclamerait une indemnité au trésor, demanderait une récompense à la nation. Ceux-là seuls qui avaient le plus de droit pour tout obtenir dédaignèrent toute démarche, et attendirent dans le silence du bon droit que la république pensât à eux.

La république justifia sa devise sublime : *Un pour tous, tous pour un.* Une souscription fut ouverte en faveur des ours; elle produisit 60,000 francs. Avec cette somme, si modique en comparaison de celle qu'ils avaient possédée, le conseil de la ville acheta un lot de terres qui rapportait 2,000 livres de rente. Les malheureuses bêtes, après avoir été millionnaires, n'étaient plus qu'éligibles (1).

Encore cette petite fortune se trouva-t-elle bientôt réduite à moitié par un nouvel accident, mais qui était, cette fois, en dehors de toute commotion politique. La fosse qu'habitaient les ours était autrefois enfermée dans la ville, et touchait aux murs de la prison. Une nuit, un détenu condamné à mort, étant parvenu à se procurer un poinçon de fer, se mit à percer un trou dans la muraille; après deux ou trois heures de travail, il crut entendre que du côté opposé du mur on travaillait aussi à quelque chose de pareil : cela lui donna un nouveau courage. Il pensa qu'un malheureux prisonnier comme lui peut-être habitait le cachot contigu, et il espéra qu'une fois réuni à lui, leur fuite commune deviendrait plus facile, le travail étant partagé. Cet espoir ne faisait que croître à mesure que la besogne avançait; le travailleur caché surtout opérait avec une énergie qui paraissait lui faire négliger toute précaution : les pierres détachées par lui roulaient bruyamment; son souffle se faisait entendre avec force. Le condamné n'en sentit que mieux la nécessité de redoubler d'efforts, puisque l'imprudence de son compagnon pouvait, d'un moment à l'autre, trahir leur évasion. Heureusement il restait peu de chose à faire pour que le mur fût mis à jour. Une grosse pierre seulement résistait encore à toutes ses attaques, lorsqu'il la sentit s'ébranler; cinq minutes après, elle

(1) Le droit d'éligibilité est fixé à Genève à 9 francs; je crois qu'il en est de même à Berne.

roula du côté opposé. La fraîcheur de l'air extérieur pénétra jusqu'à lui ; il vit que le secours inespéré qu'il avait reçu venait du dehors, et ne voulant pas perdre de temps, il se mit en devoir de passer par l'étroite ouverture qui lui était offerte d'une manière si inattendue. A moitié chemin, il rencontra un des ours qui faisait, de son côté, tous ses efforts pour pénétrer dans le cachot. Il avait entendu le bruit que faisait le détenu à l'intérieur de la prison, et par l'instinct de destruction naturel aux animaux, il s'était mis à le seconder de son mieux.

Le condamné se trouvait entre deux chances, être pendu ou dévoré; la première était sûre, la seconde était probable : il choisit la seconde, qui lui réussit. L'ours, intimidé par la puissance qu'exerce toujours l'homme même sur l'animal le plus féroce, le laissa fuir sans lui faire de mal.

Le lendemain le geôlier, en entrant dans la prison, trouva une étrange substitution de personne : l'ours était couché sur la paille du prisonnier.

Le geôlier s'enfuit sans prendre le temps de refermer la porte ; l'ours le suivit gravement, et trouvant toutes les issues ouvertes, arriva jusqu'à la rue, et s'achemina tranquillement vers la place du marché aux herbes. On devine l'effet que produisit sur la foule marchande l'aspect de ce nouvel amateur. En un instant, la place se trouva vide, et bientôt l'arrivant put choisir, parmi les fruits et les légumes étalés, ceux qui étaient le plus à sa convenance. Il ne s'en fit pas faute, et au lieu d'employer son temps à regagner la montagne, où personne ne l'aurait probablement empêché d'arriver, il se mit à faire fête de son mieux aux poires et aux pommes, fruits pour lesquels, comme chacun sait, ces animaux ont la plus grande prédilection. Sa gourmandise le perdit.

Deux maréchaux, dont la boutique donnait sur la place, avisèrent un moyen de reconduire le fugitif à sa fosse. Ils firent chauffer presque rouges deux grandes tenailles, et s'approchant de chaque côté du maraudeur, au moment où il était le plus absorbé par l'attention qu'il portait à son repas, ils le pincèrent vigoureusement chacun par une oreille. L'ours sentit du premier abord qu'il était pris; aussi ne tenta-t-il aucune résistance, et suivit-il humblement ses conducteurs, sans protester autrement que par quelques

cris plaintifs contre l'illégalité des moyens qu'on avait employés pour opérer son arrestation.

Cependant, comme on pensa qu'un pareil accident pourrait se renouveler, et ne finirait peut-être pas une seconde fois d'une manière aussi pacifique, le conseil de Berne décréta qu'on transporterait les ours hors de la ville, et qu'on leur bâtirait deux fosses dans les remparts.

Ce sont ces deux fosses qu'ils habitent aujourd'hui, et dont la construction est venue réduire de moitié leur capital, car elle coûta 30,000 fr.; et pour se procurer cette somme, il fallut qu'ils laissassent prendre une inscription de première hypothèque sur leur propriété.

Aussitôt que j'eus consigné tous ces détails sur mon album, nous nous remîmes en route pour achever nos courses à l'entour de Berne. Une magnifique allée d'arbres s'offrait à nous; nous la suivîmes comme le faisait tout le monde. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes l'eau sur un bateau, et nous nous trouvâmes au Reichenbach, entre une joyeuse et bruyante guinguette suisse, et le vieux et morne château de Rodolphe d'Erlac; l'une nous offrait un bon déjeuner, l'autre un grand souvenir; la faim prit le pas sur la poésie : nous entrâmes à la guinguette.

C'est une admirable chose qu'une guinguette allemande pour quiconque aime la walse et la choucroute. Malheureusement je ne pouvais jouir que de l'un de ces plaisirs.

Aussi à peine eus-je déjeuné tant bien que mal, que je me jetai au milieu de la salle de danse, offrant à la première paysanne qui se trouva près de moi ma main, qu'elle accepta sans trop de façon, bien que j'eusse des gants, luxe tout-à-fait inconnu dans cette joyeuse assemblée. Je partis aussitôt, saisissant du premier coup la mesure de cette walse balancée et rapide, comme si toutes mes études avaient été dirigées du côté de cet art. Il est vrai de dire que l'orchestre nous secondait merveilleusement, quoique composé entièrement de musiciens de village, qui jouaient de je ne sais quels instrumens; et je dois dire qu'aucun de nos orchestres parisiens ne m'a jamais paru mieux approprié à cette danse.

La walse finie, je demandai à ma danseuse, en allemand très intelligible, la permission de l'embrasser; c'est l'une des phrases

de cette langue dont la construction et l'accent sont le mieux restés dans ma mémoire : elle me l'accorda de fort bonne grace.

Le château de Reichenbach eut ensuite notre visite. Une tradition moitié historique, moitié poétique, comme toutes les traditions suisses, s'y rattache. C'est là que le vieux Rodolphe d'Erlac se reposait de ses travaux guerriers et passait les derniers jours d'une vie si utile à sa patrie et si honorée de ses concitoyens. Un jour, son gendre Rudenz vient le voir, comme il avait l'habitude de le faire; une discussion s'engage entre le vieillard et le jeune homme sur la dot que le premier devait payer au second. Rudenz s'emporte, saisit à la cheminée l'épée du vainqueur de Laupen, frappe le vieillard qui expire sur le coup, et se sauve. Mais les deux chiens de Rodolphe, qui étaient à l'attache de chaque côté de la porte, brisent leurs chaînes, poursuivent le fugitif dans la montagne, et reviennent deux heures après couverts de sang : on ne revit jamais Rudenz.

Le jeune homme qui nous raconta cette anecdote revenait à Berne : il nous proposa de faire route avec lui; nous acceptâmes. Chemin faisant, nous lui dîmes ce que nous avions déjà vu, et nous nous informâmes près de lui s'il ne nous restait pas quelque chose à voir. Il se trouva que nous avions déjà exploré à peu près toute la partie pittoresque de la ville ; cependant il nous proposa de faire un petit circuit et de rentrer à Berne par la tour de Goliath.

La tour de Goliath est ainsi nommée, parce qu'elle sert de niche à une statue colossale de saint Christophe.

Comme cette dénomination ne doit pas paraître au lecteur beaucoup plus conséquente qu'elle ne me le parut à moi-même, je vais lui expliquer incontinent quelle analogie il existe entre le guerrier philistin et le pacifique Israélite.

Vers la fin du xve siècle, un riche et religieux seigneur fit don à la cathédrale de Berne d'une somme considérable, qui devait être employée à l'achat de vases sacrés. Cette disposition testamentaire s'exécuta religieusement, et un magnifique saint-sacrement fut acheté et renfermé dans le tabernacle. Possesseurs de cette nouvelle richesse, les desservans de l'église pensèrent aussitôt aux moyens de la mettre à l'abri de tout accident. On ne pou-

vait placer une garde humaine dans le sanctuaire ; on chercha parmi la milice céleste quel était le saint qui donnait le plus de garantie de vigilance et de dévouement. Saint Christophe, qui avait porté Notre-Seigneur sur ses épaules, et dont la taille gigantesque constatait la force, obtint, après une légère discussion, la préférence sur saint Michel, que l'on regardait comme trop jeune pour avoir la prudence nécessaire à l'emploi dont on voulait l'honorer. On chargea le plus habile sculpteur de Berne de modeler la statue que l'on devait placer près de l'autel pour épouvanter les voleurs, comme on place un mannequin dans un champ de chenevis pour effrayer les oiseaux. Sous ce rapport, lorsque l'œuvre fut achevée, elle dut certainement réunir tous les suffrages, et saint Christophe lui-même, si Dieu lui accorda la jouissance de voir du ciel le portrait qu'on avait fait de lui sur la terre, dut être fort émerveillé du caractère guerroyant qu'avait pris, sous le ciseau créateur de l'artiste, sa tranquille et pacifique personne.

En effet, l'image sainte était haute de vingt-deux pieds, portait à la main une hallebarde, au côté une épée, et était peinte, de la tête aux pieds, en rouge et en bleu, ce qui lui donnait une apparence tout-à-fait formidable.

Ce fut donc avec toutes ces chances de remplir fidèlement sa mission, et après avoir entendu un long discours sur l'honneur qui lui était accordé, et sur les devoirs que cet honneur lui imposait, que le saint fut installé en grande pompe derrière le maître-autel, qu'il dépassait de toute la longueur du torse.

Deux mois après le saint-sacrement était volé.

On devine quelle rumeur cet accident causa dans la paroisse, et la déconsidération qui en rejaillit tout naturellement sur le pauvre saint. Les plus exaspérés disaient qu'il s'était laissé corrompre, les plus modérés, qu'il s'était laissé intimider. Un troisième parti, plus fanatique que les deux autres, déblatérait aussi contre lui sans ménagement aucun : c'était le parti des Michélistes, qui, en minorité lors de la discussion, avait conservé sa rancune religieuse avec toute la fidélité d'une haine politique. Bref, à peine si une ou deux voix osèrent prendre la défense du gardien infidèle. Il fut donc ignominieusement exilé du sanctuaire qu'il avait si mal défendu ; et

comme on était en guerre avec les Fribourgeois, on le chargea de protéger la tour de Lombach qui s'élevait hors de la ville, en avant de la porte de Fribourg. On lui tailla dans cette porte la niche qu'il habite encore de nos jours, et on l'y plaça comme un soldat dans une guérite, avec l'injonction d'être plus vigilant cette fois qu'il ne l'avait été la première.

Huit jours après, la tour de Lombach était prise.

Cette conduite inouie changea la déconsidération en mépris : le malheureux saint fut dès-lors regardé par les hommes les plus raisonnables non-seulement comme un lâche, mais encore comme un traître, et débaptisé d'un commun accord. On le dépouilla du nom respecté qu'il avait compromis pour le flétrir d'un nom abominable. On l'appela Goliath.

En face de lui et dans l'attitude de la menace, est une jolie petite statue de David tenant une fronde à la main.

ALEX. DUMAS.

PAROLES

D'UN

CROYANT,

PAR L'ABBÉ DE LAMENNAIS [1].

Un jour Nicole, fatigué des tracasseries et des luttes, invitait avec sa douceur ordinaire le grand Arnauld à déposer la plume; et celui-ci lui répondait vivement : « N'avons-nous pas l'éternité pour nous reposer? » C'est ce que répondrait aussi à un semblable conseil l'ardent et vertueux prêtre qui lance en ce moment un nouveau manifeste de ralliement et de foi, qui pousse, après un silence pénible, un nouveau cri de guerre et d'espérance. Il y a un an environ, abreuvé de tous les dégoûts, renonçant par convenance et soumission au journal dont il avait cru l'action salutaire, voyant se disperser et se détacher même entièrement de lui des disciples si

(1) Librairie d'Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

regrettables, il se mit, un matin d'été à la campagne, à vouloir déposer quelque part, pour lui seul, sa secrète pensée, son jugement amer sur le présent, son vœu et son coup d'œil d'apôtre touchant l'avenir. Il choisit pour cela une manière d'hymne et de poésie, comme étant la plus harmonieuse et la plus consolante; il écrivit dans une prose rhythmique, dans des versets semblables à ceux de la Bible, et sous des formes tantôt directes et tantôt de paraboles, les inspirations de sa prophétie. Ce fut l'affaire d'une semaine à travers les bois et le long des haies de la Chesnaye. Un de ces chapitres ou plutôt une de ces *proses* composée, il rentrait l'écrire, et puis il sortait de nouveau, murmurant déjà la suivante. Il appela ce volume de prédilection : *Paroles d'un Croyant*, et ayant ainsi achevé sa pensée devant Dieu, il se sentit un peu calmé. Son grand travail de philosophie le retrouva plus dispos et plus persévérant. Mais d'assez récentes tracasseries ecclésiastiques l'ayant ramené à Paris, il y vit de près cette tiédeur et ce relâchement publics qui enhardissent un pouvoir sans morale à tous les envahissemens rusés ou grossiers; il y vit, sous cette couche corrompue d'une société en décadence, une masse jeune et populaire, impétueuse, frémissante, au sang chaud et vierge, mais mal éclairée, mal dirigée, obéissant à des intérêts aussi et à des passions qui, certes, courraient risque de bientôt corrompre la victoire, si un souffle religieux et un esprit fraternel n'y pénétraient d'avance à quelque degré. Il a jugé bon dès-lors d'adresser à tous ce qu'il n'avait d'abord écrit que pour lui seul. Il se serait cru coupable de se contenir dans un plus long silence, de laisser passer ces jours mauvais et insolens sans leur jeter à la face son accent de conscience, son mot de vérité. Nous n'avons pas à nous inquiéter ici du retentissement que peut avoir cet éclat de M. de La Mennais dans l'ordre purement ecclésiastique. Nous regretterions que les *Paroles d'un Croyant* n'y fussent pas acceptées ou tolérées, comme une de ces paroles libres de prêtre, qui ont toujours eu le droit de s'élever en sens contradictoire dans les crises sociales et politiques aux diverses époques. Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, nous sommes trop chrétien et catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente dans ce grand corps

déjà si compromis humainement. Mais en songeant à quels sentimens patriotiques et évangéliques a cédé M. de La Mennais, en considérant l'influence rapide que son livre va obtenir, nous ne pouvons que nous réjouir de son imprudence généreuse, si imprudence il y a, et l'en féliciter. Il est des entraînemens dévoués, des témérités oublieuses d'elles-mêmes, qui enlèvent les cœurs. Quelque chose de martial et de chevaleresque sied aussi au prêtre chrétien. La belle ame, l'ame virginale de Pellico a pu tout pardonner, tout excuser et bénir encore; il s'en est revenu, après dix années de captivité féroce, comme un agneau tondu qui ne redemande pas sa laine. Je l'en admire et l'en révère. Mais il y a manière pourtant d'être chrétien, en l'étant un peu différemment, et en gardant dans sa veine un reste du sang des Machabées.

La vie polémique et doctrinale de M. de La Mennais se peut diviser déjà en deux parties tranchées durant lesquelles il a poursuivi le même but, mais par deux procédés contraires. Il a été frappé, avant tout, de l'état d'indifférence en matière de religion, de la tiédeur égoïste et de la corruption matérielle de la société; tout son effort a tendu à rendre la vie et le souffle à ce qu'il voyait comme un cadavre. Il s'est mis, dès le premier jour, à vouloir ressusciter moralement et *spiritualiser* de nouveau ce grand corps. Telle est la vraie unité de la vie et de l'œuvre de M. de La Mennais. Seulement il a employé à cet effet deux méthodes bien opposées. Frappé d'abord de l'indifférence religieuse et de l'inertie froide où croupissaient les premières couches de la société, il a désespéré de toute cette masse, si on n'y faisait descendre l'esprit et la purification par en haut, c'est-à-dire par les gouvernemens, et au-delà des gouvernemens, par le Saint-Siége. Il n'a jamais eu pour les gouvernemens une estime bien décidée; il ne les a considérés à son premier point de vue que comme un canal possible de transmission, et dans le cas où ils se refuseraient à transmettre la doctrine supérieure, il les a dénoncés comme un obstacle : on se rappelle les belles invectives du premier tome de *l'Indifférence*. Mais avec le temps, M. de La Mennais est venu à comprendre que non-seulement les gouvernemens se refusaient à transmettre la doctrine antique à la fois et régénératrice, mais que le Saint-Siége se refusait à la verser présentement, et qu'il demeurait plus sourd que le rocher,

quoique le peuple eût soif dans le désert. En observant plus attentivement, d'ailleurs, la masse confuse de cette société où il n'avait d'abord vu que froideur et mort, il a découvert sous les premières couches croupissantes un grand travail de fermentation et de courans, et il s'est dit que c'était de ce côté plutôt qu'il fallait agir pour renouveler. On voit que le but est resté le même : spiritualiser, guérir, moraliser chrétiennement une société passée du matérialisme à l'indifférence. Mais dans le second procédé, auquel M. de La Mennais a recours depuis cinq ans environ, c'est à la société elle-même, c'est à ses élémens vierges et profonds, c'est au peuple en un mot qu'il s'adresse pour le régénérer par la parole et l'épurer. La méthode de liberté a remplacé chez lui ou du moins tempéré la méthode d'autorité. Cela sera sensible dans son développement philosophique comme cela l'est déjà dans sa prédication politique. Vis-à-vis du Saint-Siége, M. de La Mennais est resté soumis, docile et pleinement adhérent en matière de foi; mais il a cessé de l'invoquer directement pour l'œuvre temporelle; on sent qu'il n'en espère plus une effusion prochaine de doctrine qui descende sur le siècle. En face des gouvernemens, il est resté moins pénétré d'estime que jamais ; il a mesuré plus à nu leur égoïsme borné et leur absolue résistance à l'esprit. A cet aspect repoussant, les paroles de Samuel ont redoublé sur ses lèvres, mais les paroles d'un Samuel qui se sent pour le reste des hommes les entrailles de Jean le bien-aimé.

Nous parcourrons rapidement l'ouvrage où le nouvel essor de cette ame ardente et aimante se trahit tout entier :

« Prêtez l'oreille et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange, que l'on entend de tous côtés?

« Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi elle a tressailli?

« Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde : il y a là un travail de Dieu.

« Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente? est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas?

« Fils de l'homme, monte sur les hauteurs et annonce ce que tu vois ! »

Et viennent alors les signes évidens, les bouleversemens d'hier

et ceux de demain qui se devinent, les peuples héroïques qui succombent, mais qui renaîtront, l'agitation sourde, universelle du vieux monde, et les apprêts sombres et irrécusables d'un dernier grand combat. Mais écoutons encore le poète-apôtre :

« Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède.

« Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon se colore de mille nuances, et l'Orient paraît tout en feu.

« Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme d'eux-mêmes.

« Les innombrables pensées diverses qui se croisent et se mêlent à l'horizon du monde spirituel, sont le signe qui annonce le lever du soleil des intelligences.

« Le murmure confus et le mouvement intérieur des peuples en émoi sont le signe précurseur de la tempête qui passera bientôt sur les nations tremblantes.

« Tenez-vous prêts, car les temps approchent.

« En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs et des cris tels qu'on n'en a point entendu depuis les jours du déluge.

« Les rois hurleront sur leurs trônes : ils chercheront à retenir avec les deux mains leurs couronnes emportées par les vents, et ils seront balayés avec elles.

« Les riches et les puissans sortiront nus de leurs palais, de peur d'être ensevelis sous les ruines.

« On les verra, errant sur les chemins, demander aux passans quelques haillons pour couvrir leur nudité, un peu de pain noir pour apaiser leur faim, et je ne sais s'ils l'obtiendront.

« Et il y aura des hommes qui seront saisis de la soif du sang et qui adoreront la mort, et qui voudront la faire adorer.

« Et la mort étendra sa main de squelette comme pour les bénir, et cette bénédiction descendra sur leur cœur, et il cessera de battre.

« Et les savans se troubleront dans leur science, et elle leur apparaîtra comme un petit point noir, quand se lèvera le soleil des intelligences.

« Et à mesure qu'il montera, sa chaleur fondra les nuages amoncelés par la tempête; et ils ne seront plus qu'une légère vapeur qu'un vent doux chassera vers le couchant.

« Jamais le ciel n'aura été aussi serein, ni la terre aussi verte et aussi féconde.

« Et au lieu du faible crépuscule que nous appelons jour, une lumière vive et pure rayonnera d'en haut, comme un reflet de la face de Dieu.

« Et les hommes se regarderont à cette lumière, et ils diront : Nous ne connaissions ni nous ni les autres, nous ne savions pas ce que c'est que l'homme : à présent nous le savons.

« Et chacun s'aimera dans son frère, et se tiendra heureux de le servir ; et il n'y aura ni petits ni grands, à cause de l'amour qui égale tout, et toutes les familles ne seront qu'une famille, et toutes les nations qu'une nation.

« Ceci est le sens des lettres mystérieuses que les Juifs aveugles attachèrent à la croix du Christ. »

Le sentiment populaire respire dans chacune de ces pages. La liberté n'y revient pas comme un mot sonore et creux ; il y a une intelligence précise des misères du pauvre et des iniquités qu'il subit. Quelques droites paroles mettent au défi tous les sophismes des législateurs :

« Les oiseaux du ciel et les insectes même s'assemblent pour faire en commun ce qu'aucun d'eux ne pourrait faire seul. Pouvez-vous vous assembler pour traiter ensemble de vos intérêts, pour défendre vos droits, pour obtenir quelque soulagement à vos maux ? et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

« Pouvez-vous aller d'un lieu à un autre si on ne vous le permet, user des fruits de la terre et des productions de votre travail, tremper votre doigt dans l'eau de la mer et en laisser tomber une goutte dans le pauvre vase de terre où cuisent vos alimens, sans vous exposer à payer l'amende et à être traînés en prison ? et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ? »

Ce sont en tout endroit des conseils d'union et d'association, qui offrent le sens juste du *Bon homme Richard* dans un ton élevé de pathétique et de poésie. Le dernier verset cité rappelle le *pauvre Jacques*, de Béranger. Mais l'esprit chrétien, qui court dans ces pages comme un vent fécond et violent, enlève la pensée jusqu'à des extrémités sublimes et ne connaît pas d'horizon :

« Au printemps, lorsque tout se ranime, il sort de l'herbe un bruit qui s'élève comme un long murmure.

« Ce bruit, formé de tant de bruits qu'on ne les pourrait compter, est la voix d'un nombre innombrable de pauvres petites créatures imperceptibles.

« Seule, aucune d'elles ne serait entendue : toutes ensemble elles se font entendre.

« Vous êtes aussi cachés sous l'herbe, pourquoi n'en sort-il aucune voix?

« Quand on veut passer une rivière rapide, on se forme en une longue file sur deux rangs, et rapprochés de la sorte, ceux qui n'auraient pu, isolés des autres, résister à la force des eaux, la surmontent sans peine.

« Faites ainsi, et vous romprez le cours de l'iniquité qui vous emporte, lorsque vous êtes seuls, et vous jette brisés sur la rive.

« Que vos résolutions soient lentes, mais fermes. Ne vous laissez aller ni à un premier, ni à un second mouvement.

« Mais si l'on a commis contre vous quelque injustice, commencez par bannir tout sentiment de haine de votre cœur, et puis, levant les mains et les yeux en haut, dites à votre Père qui est dans les cieux :

« O Père! vous êtes le protecteur de l'innocent et de l'opprimé, car c'est votre amour qui a créé le monde, et c'est votre justice qui le gouverne.

« Vous voulez qu'elle règne sur la terre, et le méchant y oppose sa volonté mauvaise.

« C'est pourquoi nous avons résolu de combattre le méchant.

« O Père! donnez le conseil à notre esprit et la force à nos bras.

« Quand vous aurez ainsi prié du fond de votre ame, combattez et ne craignez rien.

« Si d'abord la victoire paraît s'éloigner de vous, ce n'est qu'une épreuve, elle reviendra : car votre sang sera comme le sang d'Abel égorgé par Caïn, et votre mort comme celle des martyrs. »

Au chapitre VIII, je recommande la parabole de l'homme qui trouve moyen d'augmenter successivement le travail du peuple tout

en diminuant progressivement les salaires. Quand le saint-simonisme, dans sa brusque apparition, n'aurait eu d'autre effet que d'inspirer à des intelligences chrétiennes cette émulation d'inquiétude et de recherche à l'article des souffrances profondes, nées de l'excès industriel, il n'aurait point passé sans fruit pour le monde.

Les chapitres XII et XIII contiennent la parabole des *sept hommes couronnés*. J'y trouverais à reprendre une teinte un peu trop apocalyptique et un excès d'horreur que les sept hommes couronnés ne méritent pas seuls, et qui s'affaiblirait nécessairement si on la répartissait, comme ce serait justice de le faire, sur toute cette classe supérieure ou moyenne qui les approuve et les soutient. Je sais que les propositions que l'auteur prête aux sept hommes et qui peuvent paraître le plus exagérées : *abolissons la science, tuons la concorde, le bourreau est le premier ministre d'un bon prince*, etc., sont textuellement extraites d'un livre italien assez récemment imprimé à Modène. Mais le Machiavel de Modène ne devait pas être pris si à la lettre, la vérité ici passe la vraisemblance; et comme goût d'abord, et un peu comme justice, j'aurais voulu qu'il fût tenu compte des autres coupables dans la société, des coupables par assentiment et par égoïsme inerte, des coupables aussi par passions haineuses et brutalité, comme en offrent sans doute les rangs populaires.

A la suite de ces chapitres sombres, il en vient un qui les corrige, tout enchanteur de mansuétude et d'amour des hommes; on croirait lire des pages retrouvées de l'*Imitation*. C'est cette alternative d'ardeur et de douceur, de violence et de tendresse, qui fait le fond du caractère de l'abbé de La Mennais et qui compose une des variétés les plus attachantes du caractère chrétien lui-même. Il croit au bien, et il croit au mal; il s'indigne ingénuement, et il aime avec transport; il maudissait tout-à-l'heure les ennemis des hommes, et voilà qu'il tombe en pleurs entre vos bras.

A propos des suggestions inspirées par l'enfer aux oppresseurs du monde, le poète-prophète signale surtout la grande déception de l'*obéissance passive*. Dans ces pages, écrites il y a plus d'un an, on retrouve à chaque ligne l'évènement sanglant d'hier. Satan dit aux princes :

« Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque famille les jeunes

gens les plus robustes et donnez-leur des armes, et exercez-les à les manier, et ils combattront pour vous contre leurs pères et leurs frères; car je leur persuaderai que c'est une action glorieuse.

« Je leur ferai deux idoles qui s'appelleront Honneur et Fidélité, et une loi qui s'appellera Obéissance passive.

« Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumettront à cette loi aveuglément, parce que je séduirai leur esprit, et vous n'aurez plus rien à craindre.

« Et les oppresseurs des nations firent ce que Satan leur avait dit, et Satan aussi accomplit ce qu'il avait promis aux oppresseurs des nations.

« Et l'on vit les enfans du peuple lever le bras contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles qui les avaient portés.

« Quand on leur disait : Au nom de tout ce qui est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité de ce qu'on vous ordonne; ils répondaient : Nous ne pensons point, nous obéissons.

« Et quand on leur disait : N'y a-t-il plus en vous aucun amour pour vos pères, vos mères, vos frères et vos sœurs? ils répondaient : Nous n'aimons point, nous obéissons.

« Et quand on leur montrait les autels du Dieu qui a créé l'homme et du Christ qui l'a sauvé, ils s'écriaient : Ce sont là les dieux de la patrie; nos dieux à nous sont les dieux de ses maîtres, la Fidélité et l'Honneur.

« Je vous le dis en vérité, depuis la séduction de la première femme par le serpent, il n'y a point eu de séduction plus effrayante que celle-là.

« Mais elle touche à sa fin. Lorsque l'esprit mauvais fascine des ames droites, ce n'est que pour un temps. Elles passent comme à travers un rêve affreux, et au réveil elles bénissent Dieu qui les a délivrées de ce tourment. »

Et suit alors l'hymne de départ du jeune soldat de l'avenir, du soldat qui s'en ira combattre une dernière fois pour la justice, pour la cause du genre humain, pour l'affranchissement de ses frères : « Que tes armes soient bénies, jeune soldat! » Il y a dans ce chant et dans celui de *l'Exilé* qui vient après, un retentissement profond

des *Pèlerins Polonais*, par le poète Mickiewicz ; mais ce qui, chez Mickiewicz, était demeuré restreint à une acception trop nationale et trop exclusive, se trouve généralisé selon un esprit plus évangélique par M. de La Mennais, et rapporté à la vraie patrie, à la patrie universelle.

Littérairement, par cette œuvre, M. de La Mennais conquiert, à bon droit, le titre de poète. Le ton général, le mouvement est rhythmique à la fois et inspiré. L'imprévu se rencontre plutôt dans l'allure de la pensée que dans le détail de l'expression. Celle-ci est toujours correcte, propre, énergique, quelquefois un peu crue ; il y manque un certain éclat nouveau, et, si j'ose le dire, une sorte de *flagrance*. *Ardet plus quàm lucet* ; cela brûle plutôt que cela ne luit. En comparant le style des *Paroles d'un Croyant* avec celui de la *Vision d'Hébal*, on comprendra mieux la double nuance que je distingue. A la rigueur, et à ne s'en tenir qu'au détail de l'expression et à l'ensemble du vocabulaire employé, quelqu'un de Port-Royal aurait pu écrire en cette manière et peindre avec ces images. Mais la jeunesse, la nouveauté vive triomphe à tout moment par la pensée même ; la franchise du sentiment crée la beauté : ainsi, dans le chapitre de *l'Exilé*, « j'ai vu des jeunes « hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient « voulu de deux vies ne faire qu'une vie, mais pas un ne m'a serré « la main : l'Exilé partout est seul. »

Socialement, la signification de semblables œuvres est grande, et tant pis pour qui la méconnaît ! Nous donnions, il y a quinze jours, un mémorable fragment de M. de Chateaubriand sur l'*Avenir du monde*, où tous les mêmes importans problèmes sont soulevés, et où la solution s'entrevoit assez clairement dans un sens très analogue. M. de Lamartine a publié, il y a deux ans à peu près, une brochure sur la *Politique rationnelle*, dans laquelle des perspectives approchantes sont assignées à l'âge futur de l'humanité, et, bien qu'il semble y apporter, pour le détail, une moins confiante ardeur, ce n'est que dans le plus ou moins de hâte, et non dans le but, que ce noble esprit diffère d'avec M. de La Mennais. Béranger est, dès long-temps, l'homme de cette cause et des populaires promesses. Ainsi, symptôme remarquable ! tous les vrais cœurs de poètes, tous les esprits rapides et de haut vol, de quel-

que côté de l'horizon qu'ils arrivent, se rencontrent dans une prophétique pensée, et signalent aux yeux l'approche inévitable des rivages. Ne sont-ce pas là aussi des augures? — Mais nos grands hommes d'état régnans vivent en esprits forts; ils tiennent et dévorent le présent; à d'autres, à d'autres qu'eux les augures et l'avenir!

SAINTE-BEUVE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1834.

Le drame politique de la révolution de juillet approche du dénouement. Encore quelques actes sanglans comme ceux qui viennent de se jouer, et la France saura à quoi s'en tenir sur les intentions de ce ministère. La convention avait assis son pouvoir sur la terreur qu'elle inspirait; le directoire, le consulat, l'empire, avaient fondé le leur sur les victoires, sur la prépondérance que ces gouvernemens donnaient à la France en Europe; la restauration avait rallié à elle les idées religieuses et les intérêts des grands propriétaires : la terreur cessa et tourna contre ceux qui cherchaient à la répandre; puis un beau jour le pays se réveilla de ses rêves de gloire et redemanda la liberté qu'on lui avait dérobée pendant son sommeil; plus tard il vit que la religion dont on lui parlait sans cesse n'était qu'une affaire et une intrigue; et pour la troisième fois, le lion secouant sa crinière, laissa tomber à terre ceux qui avaient essayé de l'engourdir et de le museler. Le gouvernement de la peur sera-t-il plus heureux que tous les gouvernemens réduits en poussière au moment où ils se croyaient arrivés à l'accomplissement de leurs desseins? Nous savons que ce gouvernement est terriblement avisé, ainsi que le disait M. Royer-Collard; ceux qui le composent se vantent d'être plus habiles que les ministres de la restauration, et rient beaucoup des gens qui les supposent

assez fous pour recourir aux ordonnances qui firent choir le malheureux Charles X. Les fautes de Charles X ont été maintes fois discutées et pesées dans le conseil, et là il a été dit bien souvent que le roi déchu, dont on tient la place, avait frappé à la fois trop fort et trop mollement. Charles X pouvait facilement obtenir les résultats qu'il se promettait par ses ordonnances, sans publier ces ordonnances fatales; il ignorait que les hommes qui s'entendent à manquer de parole, choisissent toujours l'heure où ils faussent tous leurs engagemens, pour proclamer leur bonne foi et leur fidélité à les remplir. Le gouvernement de juillet ne périra jamais par cet excès de naïveté et de franchise. Si la charte, si les lois qui en dérivent, si les libertés qu'elle consacre et qu'elle maintient le gênent dans sa marche et sont un obstacle à ses projets, c'est aux chambres qu'il s'adressera pour se procurer les moyens de poursuivre sa route. Les chambres n'ont rien à refuser au pouvoir la veille ou le lendemain d'une émeute, et le pouvoir n'est-il pas toujours à la veille ou au lendemain d'un de ces jours-là? Napoléon en usait ainsi avec la victoire. Le lendemain d'une bataille gagnée, le sénat et le corps législatif lui votaient des millions et des hommes pour qu'il pût continuer de battre les ennemis de la France; et si la bataille était perdue, les représentans de la nation votaient encore des hommes et des millions afin qu'on pût se défendre. Les émeutes sont plus profitables au pouvoir actuel que ne l'ont jamais été au trône impérial Austerlitz, Wagram et Friedland. Après les journées de juin, il se confia à lui-même la dictature militaire à laquelle il aspire tant; les premiers troubles de Lyon lui valurent son budget et des crédits extraordinaires; le coup de pistolet anonyme le tira de nouveau de ses embarras financiers, et maintenant il demande à escompter sa dernière victoire de Lyon et de la rue Transnonain pour la faible somme de 14,014,000 fr. qui allaient échapper au maréchal Soult sans ces malheureuses affaires.

Il est fâcheux que la France ne puisse assister un jour tout entière, mais en secret, à une séance du conseil des ministres. Elle y puiserait plus d'instruction véritable et d'expérience politique que dans la lecture de dix sessions législatives, rapportées par le *Moniteur*. Le conseil qui suivit les affreux massacres de la rue Transnonain et les meurtres non moins affreux commis par les insurgés républicains, ne serait pas le moins curieux à connaître. M. Thiers avait retrouvé sa voix qui était si tremblante et si éteinte le jour où il annonça à la chambre les événemens de Lyon. Il avait heureusement cessé de souffrir de cet étrange enrouement et de cette visible strangulation que lui causaient les dépêches inquiétantes qu'il lisait à la tribune; en un mot le danger était passé et déjà loin.

D'ailleurs, M. Thiers s'était rendu, à cheval, avec tout l'état-major de la garnison, fort près du lieu du désordre; s'il n'avait combattu, il avait du moins pris l'attitude d'un homme qui va combattre, et personne, au conseil, n'entendait lui disputer le prix de son héroïsme. Ce prix, on nous assure que c'était la liberté de la presse, la liberté individuelle, et quelques autres vétilles dont, disait-il, la nation n'a plus la moindre envie. M. Persil n'était pas homme à désapprouver les idées de M. Thiers. Il paraît que M. Guizot, qu'une sombre conviction irrite aujourd'hui contre les libertés populaires, appuyait aussi ces propositions. M. de Rigny ne s'y opposait guère, comme on le pense bien, et M. Humann ne savait trop qu'en dire, quand le maréchal Soult, en qui le goût du pouvoir absolu est domine par un penchant un peu plus positif, fit remarquer à ses collègues qu'ils se livraient à des passions d'enfans. Le vieux guerrier parla avec autant de prudence et de douceur qu'Homère en prête au sage Nestor dans le conseil des princes. Il demanda à M. Persil si la loi des associations n'était pas votée et exécutée dans tout le royaume, en dépit de quelques résistances qui venaient d'être vaincues, et il le pria de lui dire quel surcroît de pouvoir et d'arbitraire il prétendrait obtenir d'une loi exceptionnelle qui permettrait d'emprisonner indistinctement tous les citoyens? Pour M. Thiers, ne venait-il pas de retirer, par une simple ordonnance, le brevet de l'imprimeur de la *Tribune*? Ce journal n'était-il pas détruit et bâillonné à jamais? Quelle loi d'exception eût mieux fait, et qui empêcherait M. Thiers de suivre désormais l'exemple de M. Corbière et d'agir successivement de la sorte envers les autres journaux? Un ministère qui dispose du droit de mise en état de siège, de la loi des associations, de celle des crieurs, et de la peur des émeutes, n'avait-il pas de quoi garotter et étouffer au besoin toute la nation? La seule chose que pouvait encore ambitionner ce ministère si fort, si bien soutenu, si grand et si honoré, c'était une augmentation de fonds secrets et de crédits extraordinaires. Il fallait donc profiter de cette affaire pour arracher à la chambre les millions du budget de la guerre qu'elle refusait obstinément, la serrer en vainqueur et lui vendre, à beaux deniers comptans, la paix qu'on tenait dans les mains. On trouva que le maréchal parlait d'or, et un coup-d'œil gracieux, venu d'en haut, lui fit comprendre que l'habileté suprême rendait justice à celle qu'il venait de déployer. On sait le reste. Pour calmer les classes inférieures et pour les empêcher de se révolter désormais sous prétexte de misère et de malaise, le ministère propose judicieusement d'augmenter le budget d'une vingtaine de millions. Cette fois c'est le budget qu'on met en état de siège; c'est contre les contribuables qu'on dirige les lois d'exception. La chambre accordera les supplémens de crédit comme

elle eût accordé les supplémens de pouvoir, si on les lui eût demandés, et il faudra encore rendre grâce à ce ministère courtois qui, pouvant nous prendre la vie, daigne se contenter de notre bourse.

Seulement, par décence, et pour n'avoir pas l'air de penser uniquement à l'argent, le gouvernement est venu proposer à la chambre une gracieuse loi de défense qui, selon l'agréable expression de M. Persil, donne à sa nouvelle législation de paix et d'ordre un petit complément indiqué par l'expérience.

Par cette loi, tout détenteur d'armes et de munitions de guerre sera puni d'amende et d'emprisonnement; travaux forcés à ceux qui seront trouvés, un jour de désordre, les armes à la main, et mort à ceux qui en auront fait usage. Le gouvernement de juillet, qui demandait l'abolition de la peine capitale à l'époque du procès des ministres, laisse enfin échapper le mot de *mort* en matière politique, qu'il avait depuis trois ans sur les lèvres. Un article de cette loi concerne ceux qui auront fait ou aidé à faire des barricades. Voilà donc le gouvernement des barricades venant demander une loi contre les barricades. Le mot de *barricades* n'était jamais entré dans une loi, le code l'ignorait; il est curieux de constater que ceux qui l'y auront inscrit les premiers sont précisément nés de cette chose.

Un autre projet de loi suivra celui-ci, dit-on. Il découle du même principe, et il sera impossible de le repousser. C'est le projet de loi des forts détachés, si bruyamment repoussé, l'année dernière, par l'opinion publique. Mais on fera valoir les immenses services rendus par les forts détachés de Lyon; on dira aux chambres que Lyon eût été perdu sans le fort Montessui, et que si les troupes eussent été forcées d'évacuer la ville, on l'eût facilement reprise au moyen de ces positions. On espère même obtenir des pétitions de la garde nationale en faveur des forts détachés; on fait plus, on compte qu'elle ira, l'arme au bras, les construire elle-même. Au reste, si on n'obtient toutes ces choses à cette émeute, on les obtiendra à l'autre, et le ciel est si bon que lorsque la première émeute sera nécessaire, vous pouvez être assurés qu'elle viendra.

Nous ne disons pas d'une manière absolue que le gouvernement fait les émeutes, quoiqu'il en profite; mais il a été démontré plusieurs fois, et devant des cours de justice, qu'il n'avait pas fait tous ses efforts pour les prévenir et les réprimer. Une émeute se fait et se fomente de mille façons : un gouvernement fait une émeute quand il repousse les plaintes de la classe indigente; il fait une émeute quand il s'abstient de rétablir la concorde entre les ouvriers et les fabricans, quand il augmente leur mésintelligence par des mesures acerbes; il la fait quand il laisse con-

struire toute une journée des barricades sans les détruire, quand sa lenteur calculée augmente l'audace et le nombre des factieux; il la fait chaque fois qu'il ne l'empêche pas par tous ses efforts, quand tout ce qu'il a de force et de puissance n'est pas employé à éviter l'effusion du sang. Dès qu'il agit autrement, il n'est plus qu'un gouvernement de barbarie et de conquête, tel que nous l'avons fait à Alger, où nous campons en vrais Turcs, le fusil armé et le sabre à la main, excitant partout la haine, provoquant les actions cruelles, et exterminant des tribus entières pour nous venger. Ce noble et généreux système a déjà produit ses fruits; on parle d'abandonner Alger, et hier à la tribune on en demandait formellement l'évacuation. La France est cependant gouvernée par le même système. Évacuera-t-on la France?

Le ministère s'attend avec raison à des élections favorables. Le sang qui a coulé fécondera l'avenir politique de M. Thiers et de ses amis. La peur est aussi bonne à exploiter dans les colléges électoraux que dans les chambres, et le seul embarras qu'on y rencontrera, embarras fort léger à cette heure, c'est le parti légitimiste. Les journaux qui expriment les opinions de ce parti, ont publié cette semaine une déclaration adressée à tous les royalistes, pour les inviter à se rendre dans les colléges, et à y prendre rang, soit par leurs votes, soit par leurs protestations. Le ministère a essayé de parer ce coup en faisant adresser par M. Persil une circulaire aux évêques de France, à l'occasion de la fête du roi. On y parle des vertus chrétiennes de Louis-Philippe, et de la nécessité d'enflammer le zèle des ames pieuses en faveur de ce soutien de la religion. S'il en est ainsi, nous verrons bientôt la messe en honneur, comme elle le fut au commencement de l'empire. L'hypocrisie religieuse succédera-t-elle à l'hypocrisie de liberté qui commence à s'user et à ne plus faire de dupes? Ce sera un curieux spectacle que celui des fonctionnaires actuels agenouillés dans les nefs de Notre-Dame et de Saint-Germain-l'Auxerrois, encore toutes mutilées par suite de leurs longues déclamations contre les prêtres; mais le principe religieux est un frein nécessaire pour maintenir le peuple, un moyen de le contenir, comme les condamnations à mort, les travaux forcés, les lois contre les barricades, et nos habiles hommes d'état ne négligeront pas de l'employer.

Au milieu de tous leurs embarras, ils s'occupent déjà, avec beaucoup d'ardeur, de faire refleurir les bonnes mœurs, un peu négligées, comme on sait, par l'aristocratie de juillet. Le premier pas a été fait, il y a deux jours, par M. Thiers. Sur un cri d'alarme et de pudeur lancé par le *Constitutionnel*, défense a été faite au directeur du Théâtre-Français de laisser jouer le drame d'*Antony*, de M. Alex. Dumas, où devait débuter ce

soir-là Mme Dorval. Les chastes oreilles de M. Thiers et de ses alentours se révoltaient rien qu'à l'idée de ce drame. L'auteur eut beau lui objecter qu'il avait été représenté cent fois à l'Odéon, théâtre royal dans la dépendance du ministère; il invoqua inutilement la foi des traités, en lui mettant sous les yeux celui qu'il tenait de la Comédie Française, et que le ministre lui-même avait approuvé (1); M. Thiers ne voulut rien entendre. Il avoua, il est vrai, qu'il n'avait lu ni vu cet ouvrage; mais le *Constitutionnel* le trouvait immoral, et il ne pouvait le laisser représenter. Nous ne savons pas les motifs qui ont porté un des plus graves rédacteurs du *Constitutionnel* à s'élever avec tant de force contre le drame d'*Antony*, qui est un chef-d'œuvre de décence et de mesure, si on le compare à *Amphitryon*, à *Tartuffe*, à *George Dandin*, et même à un grand nombre d'ouvrages modernes qu'on représente journellement au Théâtre-Français. Il nous répugne d'admettre qu'une scène d'un assez bon comique, où l'on tourne en ridicule les abonnés du *Constitutionnel*, et qui est devenue proverbiale à force d'être connue, ait excité l'horreur et l'indignation de ce journal. Nous ne voulons pas croire non plus que les vieux amis ministériels de Mlle Mars persécutent Mme Dorval à son profit. Ce serait une sale intrigue, beaucoup plus honteuse que la scène la plus libre du drame romantique le plus obscène, et nous repoussons encore une telle idée. Quant à M. Thiers, nous ne sommes pas étonnés qu'il ait saisi l'occasion de faire un petit acte de despotisme très favorable à ses intérêts d'ailleurs, car le budget des beaux arts doit être discuté dans peu de jours, et M. Thiers doit être fort empressé de complaire aux membres de la commission de la chambre chargés d'examiner ce budget. Or, parmi ces membres, on compte deux propriétaires du *Constitutionnel* et un ancien rédacteur de ce journal, tous acharnés détracteurs du drame et de la comédie actuels.

(1) Voici ce traité :

« Entre les soussignés : — M. Alexandre Dumas — et M. Jouslin de la Salle, directeur de la Comédie Française :

« A été convenu ce qui suit :

« Au moment où Mme Dorval entrera, et pour son début elle jouera *Antony*;

« Puis M. Dumas donnera à M. Jouslin de la Salle une comédie en cinq actes pour Mme Dorval, ou deux comédies en trois actes;

« Cette comédie jouée, M. Jouslin mettra *Christine* au répertoire;

« Puis, au mois de juillet il montera le drame de *Charles VII*.

« Paris, ce 18 novembre 1833. »

(M. Alexandre Dumas se propose d'attaquer devant le tribunal de commerce M. Jouslin de la Salle en exécution de ce traité.)

Il ne faut pas oublier que M. Thiers lui-même est un ancien rédacteur du *Constitutionnel*, et qu'il a traité long-temps la partie des beaux arts dans ce journal, si exclusivement voué à l'art, à la poésie et aux lettres! En relisant les articles que M. Thiers écrivait alors sur la peinture, on ne peut lui en vouloir des idées étroites et mesquines qu'il apporte dans l'administration des beaux arts, qui lui est confiée. Le peu de lumières qu'il trouve dans son entourage, et les passions plus étroites encore dont il est le jouet dans ses bureaux, achèvent de porter le désordre dans cette division, qui demande tant d'élévation d'idées, de désintéressement et d'esprit libéral. Il est au moins bizarre que ce soit un ministre homme de lettres qui fasse regretter les hommes illétrés à qui la restauration avait confié la haute direction des arts en France. M. Sosthènes de La Rochefoucauld les aimait au moins avec passion, sans y mêler de petites haines politiques; il consacrait aux beaux arts sa fortune, loin de leur demander la sienne; le duc de Blacas, tout exalté royaliste qu'il était, les encourageait sans distinction d'opinion, et M. Corbière lui-même paraîtrait un esprit large et généreux, si on comparait ses actes à ceux de l'ancien rédacteur du *Constitutionnel* qui a pris sa place.

Plus tard, nous dirons quelles pitoyables influences ont gouverné M. Thiers dans l'administration des beaux arts, et nous rapporterons les intrigues qui ont accompagné les changemens qu'on prépare à l'Opéra-Comique et à l'Opéra. Nous remettons ces détails à un autre temps, car nous voulons les exposer sans amertume.

— Maintenant que nous avons suffisamment expliqué la brutale suppression d'*Antony* par M. Thiers, l'exécuteur des hautes œuvres du *Constitutionnel*; maintenant qu'on sait bien que Mme Dorval, si elle se retire du Théâtre Français, ne s'en retire guère moins forcée et contrainte que l'ouvrage de M. Alexandre Dumas, parlerons-nous de la pièce nouvelle de M. Empis et Mazères, qui ne pouvait vivre quelques jours que par l'actrice dont l'une des plus incontestables preuves de talent a été certes de soutenir de ses seules forces une pareille œuvre durant quatre soirées? A quoi bon? Nous n'avons, mon Dieu, ni mépris ni colère pour des productions de ce genre.

Que dire d'une pièce destinée jadis au Gymnase, grossie plus tard de tous les lieux communs, de toutes les invraisemblances, de tous les quolibets supplémentaires que requiert un Vaudeville, qui, comme la grenouille, dût-il en crever, se veut donner l'embonpoint d'une comédie en cinq actes? Dès la première représentation, le public l'avait sifflée cordialement et consciencieusement, ainsi qu'elle en était bien digne. Le tribun

phie de Mme Dorval n'en avait pas été pour cela moins complet. C'avait dû lui être une tâche étrangement pénible que de composer le rôle de cette Mme de St.-Brice, caractère si indécis, si mal tracé, si *inconsistant*, qu'à la double chute du rideau et de l'ouvrage chacun se demandait encore si MM. Empis et Mazères avaient voulu faire leur courtisane odieuse ou intéressante; incertitude qui rendait tout-à-fait illusoire et sans profit la morale de leur dénouement. Mme Dorval avait pris le bon parti. Elle nous avait intéressés à elle-même. Elle avait mis dans son jeu tous ces traits de naturel exquis et de passion vraie qui lui font une manière si haute et si à part. Elle avait brodé de ses sourires et de ses larmes, comme de perles et de diamans, le canevas grossier qu'on lui avait fourni, et, grâce à elle l'étoffe avait ainsi disparu sous la broderie. C'est ce que l'intelligence du public avait bien compris, et voilà pourquoi, justice une fois faite de la pièce et des auteurs, il avait décerné à l'actrice sa récompense en la redemandant après une comédie tombée, chose inouie dans les annales du théâtre. Voilà pourquoi il avait au moins profité de la soirée pour élever Mme Dorval à son rang, et proclamer l'avènement de la jeune reine du drame.

Le *Constitutionnel* et M. Thiers ont cependant prétendu casser cet arrêt. Espérons qu'ils n'auront pas jugé en dernier ressort.

— Un officier du prince Jérôme Bonaparte nous écrit pour réclamer contre un passage d'une de nos *chroniques*. Jérôme Bonaparte, dit l'auteur de cette lettre, n'a jamais vécu seul avec son secrétaire; il a été constamment avec sa femme, la princesse Catherine, sœur du roi de Wurtemberg, et entouré de sa famille; sa maison, ajoute-t-il, est ouverte à toutes les personnes qui veulent y venir chercher l'hospitalité. En réponse aux bruits qui avaient été répandus par quelques compagnons d'exil de Napoléon, et aux reproches qu'ils faisaient à plusieurs membres de sa famille de l'avoir abandonné dans sa détresse, on nous prie, au nom de Jérôme Bonaparte, d'insérer la lettre suivante, adressée autrefois à M. de Las Cases, lettre qui n'infirme cependant qu'en partie ce que nous avons avancé :

« MONSIEUR LE COMTE,

« Je vous envoie, ci-joint, deux effets faisant ensemble la somme de 15,000 fr. pour ma quotte-part de l'année courante, destinée au soulagement de mon auguste frère; trop heureux de pouvoir contribuer en quelque chose à adoucir l'affreuse situation dans laquelle il se trouve.

« Je ne mets nullement en doute que vous n'ayez déjà reçu, ou ne

recevez incessamment de chacun des membres de la famille une somme égale.

« Quelle que puisse être ma situation, j'aurai soin qu'à l'avenir cette somme soit mise tous les ans à votre disposition pour le même objet.

JÉRÔME. »

— L'espace nous a manqué jusqu'à ce jour pour parler convenablement du beau roman de M. Sue, publié il y a quelques mois. Le grand succès de *la Vigie de Koat-Ven* rend cette omission encore plus frappante. Nous devons à M. Eugène Sue, qui est l'un de nos écrivains les plus spirituels, le romancier peut-être le plus pittoresque et le plus ingénieux de cette époque, un examen détaillé de son nouvel ouvrage; nous nous y livrerons prochainement, en même temps qu'à une appréciation complète de son talent et de toutes ses œuvres. Cet article fera partie de la série des *romanciers modernes* de la *Revue des Deux-Mondes*.

DE L'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE, OU DE LA CIVILISATION DU GENRE HUMAIN PAR LES FEMMES, par M. Aimé Martin (1). — Depuis quelques années, l'attention des philosophes et de tous ceux qui s'occupent sérieusement du problème social s'est tournée sur la condition de la femme, sur les changemens de destinée auxquels elle était appelée, sur la fonction importante qu'elle aurait à remplir dans un ordre où l'on suppose que devront prévaloir l'égalité et la raison. Fénelon, qui fut un si hardi novateur sous des formes si insinuantes et si adoucies, avait donné le premier d'admirables conseils dont l'excellence n'a pas été surpassée; la femme, telle qu'il l'élève et qu'il la forme, serait encore le plus achevé modèle et comme le trésor de la famille chrétienne. Après lui on n'a parlé différemment qu'en sortant plus ou moins du chrisnisme. Jean-Jacques, venu dans un siècle et dans un monde énervé et de mœurs factices, s'est épris, par contre-coup de génie, du culte de la *nature*: il s'est créé sous ce nom un idéal romanesque qu'il a constamment opposé aux raffinemens de la société d'alors. Il l'a fait surtout avec une éloquence entraînante en ce qui concernait le rôle maternel des femmes. Elles répondirent par un cri d'enthousiasme, et cette impulsion sentimentale, due à la *Nouvelle Héloïse* et à l'*Émile*, s'est long-temps prolongée. De nos jours pourtant on a compris que, de même que toute saine politique n'est pas dans un état de nature antérieur, toute la destination sociale des femmes ne se découvre pas dans une vague idéalisation de ce mot *nature*

(1) Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

Le saint-simonisme, sous ce rapport, a eu l'immense mérite de soulever et de poser avec audace les vraies questions, celles qui ressortent de l'examen réel de la société d'à-présent, et bien que ses solutions aient été hasardées et mystiques parfois jusqu'à la folie, il a déchiré le voile d'une fausse pudeur et a montré au christianisme attiédi ce qu'on oubliait trop et ce qu'il fallait guérir. — M. Aimé Martin, écrivain élégant et philosophe de l'école de Bernardin de St.-Pierre et de Jean-Jacques, aborde aujourd'hui le même sujet; et, tout en restant fidèle aux traditions de ses maîtres, il les ravive par une analyse nouvelle et par la connaissance des travaux essayés depuis eux. Son livre repose sur cette vue très juste que dans le relâchement actuel de tous les liens et de toutes les disciplines, l'affection de la femme, de la mère, est ce qui reste de plus puissant sur les jeunes ames et de plus tendrement respecté. C'est donc autour de cette affection inspiratrice qu'il veut faire participer à une éducation commune les jeunes ames de la famille. Mais qu'apprendra ainsi la mère aux enfans? Quelles seront avant tout la science et l'éducation de la mère? L'auteur est ainsi amené à développer ses idées et ses réflexions sur l'ame, sur l'intelligence, sur les vérités senties et les vérités démontrables, sur la certitude? Il différencie radicalement les facultés de ce qu'il appelle *l'intelligence* d'avec les facultés de *l'ame*; il fait de la première la science purement terrestre, le résultat élaboré des organes; il fait de la seconde une émanation de Dieu et un pur esprit; et c'est en s'attachant aux facultés de cette partie immatérielle qu'il pense arriver avec évidence aux vérités sublimes et naturelles qui doivent diriger toute une vie. S'il en était ainsi, si ce principe de certitude et cette méthode pour arriver à la vérité demeuraient infaillibles, on sent que l'éducation de la mère de famille deviendrait facile, et que ce qu'elle aurait à enseigner à ses enfans serait également trouvé. Mais cette philosophie de M. Aimé Martin, dans les détails de laquelle nous voudrions plus longuement entrer, est, comme toutes les philosophies individuelles qui se croient évidentes, des plus sujettes à contestation. Au milieu de distinctions fines et de bien nobles sentimens de spiritualisme que nous y reconnaissons, il nous est impossible, pour notre compte, d'en admettre le procédé, ni beaucoup des résultats. Nous portons, par exemple, un jugement tout autre que le sien sur le christianisme catholique, sur ses grandes institutions, ses sacremens et ses mystères, sur la sainteté des vierges, sur le célibat des prêtres. Nous croyons qu'il y a dans la nature un reste de mal qu'il faut attaquer par le sacrifice, et contre lequel la nature elle-même est infirme sans une sorte de grâce. — Et puis, quand on aurait trouvé théoriquement quelle devrait être l'éducation des mères de famille, ne faudrait-il pas que cette éducation pût matériellement s'a-

dresser à toutes? Dès-lors voilà la question du grand nombre et des pauvres qui revient, question plus terrible et plus funeste encore dans la destinée de la femme que dans celle de l'homme. Tels sont les doutes qu'a fait naître en notre esprit la lecture de l'estimable ouvrage de M. Aimé Martin. Qu'il ne s'effraie pas de ces critiques sincères. Il a abordé une tâche difficile que le temps seul et les efforts successifs peuvent mener à fin. Il y a semé des aperçus justes, des observations élevées; il a animé un sujet grave de mouvemens honnêtes et généreux; son style et sa parole sont restés fidèles à l'harmonie de ses maîtres. Il y a du mérite à tout cela. S.-B.

Le Château Saint-Ange (1). — Dans la préface en forme de dialogue qui précède ce nouveau roman, M. Viennet se plaint amèrement de certains journalistes qui ont déchiré *la Tour de Montthéry*, sans la lire, à telles enseignes, qu'il en a trouvé un exemplaire entièrement vierge sur la table du critique qui l'avait le plus maltraitée.

Eh bien! moi, je n'en fais pas mystère, si M. Viennet, — ce que je n'ai ni le droit ni la présomption d'espérer, — daignait me faire l'honneur de passer demain chez moi, il pourrait voir sur ma table aussi, ou ailleurs, le *Château Saint-Ange* dans un état de virginité à bien peu de chose près semblable. Pourquoi M. Viennet s'en étonnerait-il? N'est-il pas tout simple qu'il en advienne de ses romans comme de sa poésie? Or, quel homme raisonnable s'étant une fois laissé choir, par mégarde, dans une épître ou une tragédie du député de Béziers, s'il a su se tirer sain et sauf de ce guet-à-pens, s'est avisé d'y retomber?

Je ne maltraiterai pourtant nullement *le Château Saint-Ange*, je vous assure. Dieu me préserve de me courroucer contre son auteur autant que de le lire. Je veux seulement dire quelques mots de sa nouvelle préface qui mérite bien à certains égards d'être examinée. M. Viennet ne nous avait pas d'ailleurs encore, que je sache, parlé de sa littérature et de sa politique en prose non rimée.

Il est venu d'abord à M. Viennet un scrupule fort singulier. Il a peur qu'on ne lui reproche d'avoir commencé son livre par une faute de français. Nous éprouvons, quant à nous, le besoin de le rassurer là-dessus avant tout. Avec lui, bien qu'il soit au nombre des quarante, ainsi qu'il a soin de nous le rappeler, comme si l'on ne l'en croyait pas capable, ce n'est pas à ces vétilles qu'on regarde.

Mais voici un fait grave que nous révèle son avant-propos. Les journaux vous avaient entretenus long-temps, n'est-il pas vrai, d'une alliance projetée entre les républicains et les légitimistes? Mais d'une alliance entre les républicains, les légitimistes et les romantiques, vous n'en aviez rien ouï dire? Eh bien! cependant cette triple alliance existe. Et contre qui s'est formée, s'il vous plaît, une aussi formidable coalition? Est-ce contre

(1) Chez Abel Ledoux, rue de Richelieu, 95.

le noble gouvernement de M. Thiers ? Oh ! que non pas. C'est uniquement contre l'honorable académicien-député, et pour se venger de ses épîtres et de ses discours de tribune !

Il y aurait assurément là de quoi intimider un tout autre homme que M. Viennet ! Mais lui ne s'en alarme guère ; la ligue ne lui fait pas peur, allez. Les républicains, les légitimistes et les romantiques, ce sont, dit-il, *des roquets* qui auront tout au plus l'honneur de lui mordre les jambes. Il veut que lorsque M. Persil et consorts lui laisseront un instant de loisir, *la Caricature* le peigne, lui, M. Viennet, en pied, les bras magnanimement croisés, souriant de pitié à ces légions d'ennemis qui viennent japer à ses pieds.

Et savez-vous ce que gagnera la triple alliance *anti-viennetiste* à agacer ainsi le colosse ? Voici ce qu'elle y gagnera : s'il se présente un nouvel aspirant à la dictature, M. Viennet ne sera plus assez simple pour répondre *trois fois non* à ses questions gouvernementales, comme il fit jadis à l'empereur ! Il ne se dévouera plus comme par le passé pour nous conserver une liberté que nous ne méritons pas ! Louis-Philippe peut maintenant se faire Napoléon quand bon lui semblera ; M. Viennet n'y mettra nul empêchement.

La préface du *Château Saint-Ange* abonde encore en naïvetés d'un autre genre, mais non moins curieuses. Elle s'appitoie sur les *imbéciles* qui n'accordent au juste-milieu ni patriotisme, ni idées libérales ; sur le mauvais goût du siècle qui laisse au panier la *Philippide* et l'*Épître aux Chiffoniers* pour déifier les ordures de *Shakspeare*.

Mais un aveu d'une adorable candeur est celui-ci. M. Viennet nous confesse en toute humilité qu'un journaliste, que d'ailleurs, par une aimable réciprocité, il traite de *crocheteur* et de *gazetier de la Courtille*, lui a délivré l'autre jour un brevet d'âne, un brevet dûment en forme, un brevet tout au long imprimé.

Je conçois l'étonnement du poète-député à la lecture d'une pareille pièce ! A quoi bon en effet un brevet à M. Viennet ! Est-ce que M. Viennet avait besoin d'un brevet ? Et puis à quel titre ce brevet ? Était-ce à titre de membre de la chambre ? Mais pourquoi donc exclure alors par ce privilége, tant d'autres honorables législateurs qui avaient des mérites et des droits pareils ? Pourquoi créer contre eux ce monopole ?

Je n'ai pas lu le brevet au surplus ! Il se pourrait qu'il fût exceptionnel ; il se pourrait qu'il eût été délivré pour garantir à M. Viennet la jouissance exclusive de cette double spécialité qui le classe à part, M. Viennet présentant en effet aux railleurs un double plastron, M. Viennet étant une sorte de *Janus* moderne, — M. Viennet ayant deux têtes, l'une politique, l'autre littéraire, pourvues chacune de deux oreilles d'une longueur bien digne vraiment d'être brevetée. Si tel était le cas, le brevet ne serait pas poli pourtant, comme pense M. Viennet, mais il serait explicable !

YY.

F. BULOZ.

LE CHEVALIER

DU COUËDIC.

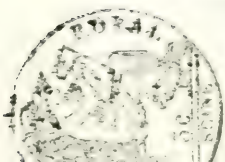
Nos armées navales se firent en général peu d'honneur sous le règne de Louis XV. Sous ce règne, on vit pour la première fois une escadre française s'enfuir avec une telle précipitation à la seule vue de l'ennemi, qu'elle ne prit même pas le temps d'en reconnaître les forces. A défaut des conseils de guerre que la cour n'osa pas faire sévir, l'opinion publique tira de cette lâcheté une vengeance toute nationale, toute française : elle baptisa cette journée du nom de bataille de M. de Conflans. Au bout de peu d'années, à l'époque de la guerre d'Amérique, nos escadres n'en reparurent pas avec moins d'éclat dans une carrière quelques instans désertée de la gloire.

La guerre commença par un combat honorable à la marine française, celui de la frégate *la Belle-Poule*, commandée par M. de la Clochetterie, contre la frégate anglaise *l'Aréthuse* : cet heureux augure ne se démentit plus. Les eaux de la Delaware, les parages

des Antilles, ceux de la Manche, furent tour à tour témoins de nos succès. Au combat d'Ouessant, la France lutta avec des forces égales et des avantages indecis contre la marine anglaise, alors enhardie par trente années de victoires, enorgueillie d'une domination non contestée; la précision et l'habileté de nos manœuvres étonnerent ces vieux ennemis. Aux Antilles, le comte de Guichen, le 18 avril, le 16 et le 19 mai de l'année 1780, remporta coup sur coup trois avantages importans sur l'amiral anglais Rodney, homme de mer brave, opiniâtre, entreprenant. Les escadres anglaise et française se rencontrèrent encore sur bien d'autres champs de bataille. Rarement, jamais peut-être, de plus nombreux vaisseaux, de plus habiles marins ne se trouvèrent en présence, et ne débattirent par le fer et le plomb de plus grands intérêts : il s'agissait de l'émancipation de l'Amérique, de la liberté de tout un monde. Jamais non plus le pavillon national ne parut sur les mers avec plus d'éclat qu'en ce moment, remis qu'il était aux mains de d'Orvilliers, de d'Estaing, de Latouche-Tréville, de Lamothe-Piquet, de Suffren, de Guichen, de Bougainville, savans navigateurs, intrépides amiraux.

Au milieu des évènemens variés de cette grande lutte, au milieu de tant de grandes et sanglantes batailles rangées, le combat isolé de deux frégates n'en captiva pas moins, pendant quelques instans, toute l'attention de la France et de l'Angleterre. Les noms des deux officiers, peu avancés en grade, qui les commandaient, vinrent s'écrire tout à coup parmi tous ces grands et illustres noms que nous venons de citer.

Au mois d'octobre 1779, les escadres combinées de la France et de l'Espagne étaient rentrées dans la rade de Brest. L'été s'était passé en longues évolutions exécutées en présence de l'ennemi. La flotte anglaise, de son côté, avait cherché un refuge à Plymouth. Deux frégates, l'une anglaise et l'autre française, chacune accompagnée d'un cutter, continuaient seules à croiser dans la Manche; la première de ces frégates s'appelait *le Quebec*, la seconde *la Surveillante*, et toutes deux avaient semblable mission. *La Surveillante* avait ordre d'observer et de suivre les mouvemens d'une flotte anglaise de six vaisseaux, dont le départ de Plymouth était annoncé comme très prochain ; la frégate anglaise, se tenant sur les côtes de Bretagne,

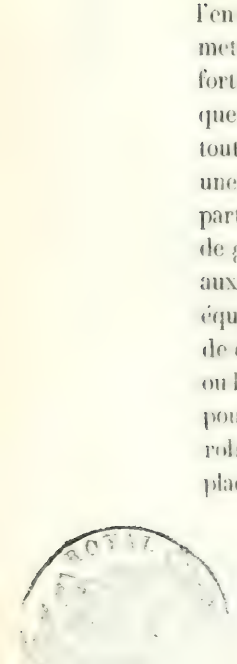


avait des instructions analogues à remplir à l'égard des vaisseaux espagnols et français. Les bâtimens légers étaient destinés à porter, soit en France, soit en Angleterre, la nouvelle de la croisière. Le cutter anglais avait nom *le Rambler*, le cutter français *l'Expédition*.

Le Quebec était une belle frégate de vingt-six canons de douze en batteries, de dix pièces de six sur les gaillards, et de deux cent soixante-dix hommes d'équipage ; il était commandé par sir George Farmer. Cet officier, âgé de 42 ans, et du grade de lieutenant de vaisseau, avait long-temps servi aux Indes orientales, et s'y était fort distingué. Un zèle et une ardeur infatigables, des actions hardies, plusieurs combats auxquels il avait pris part, avaient à diverses reprises attiré sur lui l'attention de ses chefs et celle de l'Amirauté. A l'ouverture de la campagne, il avait été appelé au commandement d'un vaisseau de ligne : ce poste était au-dessus de son grade : il ne l'avait pas moins échangé, après de vives sollicitations, contre le commandement du *Quebec*, qu'il avait trouvé préférable. La mission de ce bâtiment destiné à croiser loin de l'escadre, à agir isolément, lui avait paru plus propre à fournir, à celui qui le commanderait, des occasions de se distinguer. Il avait en outre obtenu de l'Amirauté le privilège de choisir son équipage parmi des matelots ayant déjà servi sous ses ordres ; autre faveur non moins précieuse. De ceux-ci il s'en était volontairement présenté trois ou quatre fois plus que besoin n'était ; aussi George Farmer, choisissant parmi tant de candidats, avait pu se faire un équipage d'élite, plein de confiance en lui-même et en son capitaine. A bord du *Quebec*, depuis le dernier mousse jusqu'au commandant, aucun homme n'aurait osé concevoir, encore moins exprimer le moindre doute sur l'issue d'un combat avec un bâtiment français de force égale, ou de force supérieure. Capitaine, officiers et matelots en attendaient l'occasion avec une impatience extrême, moindre chez eux tous cependant qu'en Farmer ; un grand désir d'aventures, de gloire et de périls, formait comme le fond de ce brave officier.

La Surveillante était absolument de même force que *le Quebec* en hommes et en canons ; un Breton, le chevalier Du Couedic, en était le capitaine. Lieutenant de vaisseau dans la marine royale, âgé de quarante ans, au service depuis 1756, cet officier jouissait

alors d'une expérience consommée. Des combats, des désastres, des naufrages, avaient mis à plus d'une épreuve la fermeté de son ame; il avait même eu à lutter contre la peste, car il se trouvait dans l'escadre de Dubois de Lamothe qui fut fort maltraitée par ce fléau. Depuis le commencement de la guerre, Du Couedic commandait *la Surveillante*. Il avait assisté à la bataille d'Ouessant. Dans une croisière après ce combat, il s'était emparé, malgré son opiniâtre résistance, d'un corsaire anglais, *le Spit-Fire*, dont l'artillerie consistait en vingt caronades de dix-huit; moyen de destruction employé alors pour la première fois par les Anglais, et terrible en ce qu'il permet de faire avec peu de monde un feu meurtrier. Le chevalier Du Couëdic était doué d'un extérieur agréable, d'un caractère facile; ses manières étaient prévenantes, sa conversation pleine de charmes. Comme George Farmer, lui aussi avait pu choisir ses matelots dans le grand nombre de ceux qui s'étaient volontairement présentés pour servir sous ses ordres; son équipage en était devenu comme une famille. Le nom de chacun des membres de cette grande famille lui était connu; il n'en était pas un seul à qui il ne pût parler, dans ce rude langage celtique, si harmonieux pourtant aux oreilles bretonnes, de son village, de son vieux père, de sa jeune sœur, de sa belle fiancée. Les officiers dont il était l'ami, qui ne l'en honoraient pas moins, ne l'en respectaient pas moins comme chef. De ceux-ci, tous s'en remettaient à lui en pleine sécurité du soin de leurs intérêts et de leur fortune militaire. En ce moment même, il n'était bruit sur l'escadre que d'un trait qui venait de lui faire grand honneur aux yeux de toute la marine. A la fin de la campagne qui venait de s'achever, une maladie épidémique ayant fait de grands progrès sur la plupart des vaisseaux, il arriva que plusieurs d'entre eux éprouvèrent de grandes difficultés à manœuvrer; le comte d'Orvilliers enjoignit aux commandans des frégates de donner une portion de leurs équipages aux vaisseaux les plus maltraités par la maladie. Aucun de ceux-ci n'hésita à se débarrasser de ses marins les plus mauvais ou les plus mal portans. Du Couëdic seul eut la générosité de choisir, pour s'en séparer, les cinquante matelots les meilleurs et les plus robustes de son équipage. Ces hommes venaient de lui être remplacés depuis peu de jours par des marins de nouvelle levée, no-



vices à la mer; le sacrifice n'était donc point encore réparé. Ainsi, zélé pour le bien du service, pour la gloire de la marine française, Du Couëdic ne l'était pas moins pour sa propre gloire. Présidant à la construction de *la Surveillante*, appuyé un jour au bordage de la frégate, et l'un de ses amis survenant, il lui avait dit en caressant le navire de la main : « Voilà ce qui doit devenir « pour moi un char de triomphe ou bien un cercueil. »

George Farmer et Du Couëdic étaient donc à peu près du même âge : ils commandaient des bâtimens de force égale; leurs équipages, également d'élite, étaient animés d'une ardeur semblable. Tous deux inspiraient une confiance sans bornes à leurs chefs et à leurs subordonnés. En un mot, le même hasard qui amenait dans la même arène ces deux adversaires vraiment dignes l'un de l'autre, leur mettaient en main des armes rigoureusement, et, pour ainsi dire, scrupuleusement égales.

A la pointe du jour, le 6 octobre, les deux frégates se trouvèrent en vue. Le vent venait de l'est, petit frais; la mer était belle. Les signaux d'usage, faits à trois lieues de distance, leur apprirent qu'elles étaient ennemies. Chacune arbore son pavillon et l'assure par un coup de canon; puis, pour avoir le temps de se préparer à l'action, les deux commandans font aussitôt diminuer de voiles. On abat les cloisons intermédiaires des batteries; on prépare la poudre, les boulets, la mitraille, les armes de toutes sortes; commandans, officiers, chirurgiens, matelots, sont à leur poste. Le silence devient solennel, religieux, à peine interrompu de temps à autre par la voix brève et forte de l'officier de quart.

A bord du *Quebec*, George Farmer se multiplie. Il parcourt à diverses reprises les rangs de ses matelots; il leur rappelle leurs exploits dans les mers de l'Inde, les exhorte à ne pas dégénérer; il leur promet des récompenses. Rien n'est négligé par lui de ce qui peut soutenir et enflammer le courage de ses braves compagnons.

A bord de *la Surveillante*, au moment où tous les préparatifs du combat sont terminés, l'aumônier, sur l'invitation de Du Couëdic, se présente sur le pont. Pour se faire mieux entendre, il monte sur l'affût d'un canon. Puis, de cette chaire d'espèce nouvelle, il adresse quelques paroles d'exhortation aux marins qui se pressent autour de lui le front découvert. Il les encourage à soutenir vail-

lamment l'honneur de la France ; il leur rappelle que leur vie est dans la main de Dieu, que pour eux ils n'ont autre chose à songer qu'à faire leur devoir en gens d'honneur. Il ajoute que des siècles de pénitence ne valent pas la mort du combat pour se présenter au tribunal suprême. Officiers et matelots, après l'avoir écouté en silence, font le signe de la croix quand il a cessé de parler. Chacun retourne à son poste ; seulement quelques marins demeurent encore auprès du prêtre pour se recommander à ses prières ; d'autres déposent entre ses mains quelques parties de leurs épargnes, afin de faire dire des messes pour eux en cas de malheur. De semblables soins avaient aussi préoccupé Du Couedic. Il n'en était plus à faire ses dispositions testamentaires. L'une de ses sœurs, religieuse à Quimperlé, avait reçu de lui 600 livres à employer en aumônes ou en messes à son intention dans le cas où il eût succombé pendant sa campagne. Dans ce cas, douze pauvres de la même ville devaient aussi être habillés de la tête aux pieds le jour de la fête de son patron : un autre dépôt était destiné à cet usage.

A onze heures, les deux frégates étant à portée, *la Surveillante* commence le feu. *Le Quebec* n'y répond pas, il marche comme si de rien n'était, arrive à demi-portée et ne fait feu qu'en cet instant. Du Couëdic imite cette manœuvre, serre le vent, puis à portée de mitraille et de mousqueterie, riposte de toute sa bordée. Le feu continue dès-lors de part et d'autre avec une égale vivacité ; les frégates, toutes deux au vent, sont sur deux lignes parallèles, et se combattent par leur travers.

On combat ainsi pendant une heure ; les boulets emportent les files entières, les vaisseaux en sont criblés, quelques voiles flottent en lambeaux. Mais des deux côtés les pertes sont égales ; entre tous deux le succès demeure indécis.

George Farmer imagine alors de se laisser dépasser par *la Surveillante*. Il manœuvre pour l'enfiler de la poupe à la proue. Mais cette intention est devinée par son adversaire. *La Surveillante* se présente déjà par son travers au *Quebec* quand celui-ci a achevé son évolution, et lui rend sur-le-champ et coup pour coup la bordée qu'elle en reçoit, tant a été rapide sa propre manœuvre.

Ce mouvement ayant rapproché les deux frégates, leur feu devient plus vif et plus efficace ; leurs ponts à toutes deux sont in-

cessamment balayés par les boulets ou la mitraille. La Beutynaie, premier lieutenant de *la Surveillante*, a le bras droit emporté par un boulet. Le chevalier de Lostange, second lieutenant, a l'œil gauche et une partie de la joue arrachés par un éclat de bois ; à peine pansé, il remonte à son poste. Du Couédic reçoit deux balles à la tête sans quitter le sien ; un moment après, une troisième balle le frappe au bas-ventre. Un officier auxiliaire, Penquière, est tué raide ; on le voit, dans les dernières convulsions de son agonie, faire de vains efforts pour exécuter un ordre qu'il courait accomplir lorsqu'il a été frappé. Les morts encombrent le pont, l'ambulance se remplit de blessés. Déjà les manœuvres commencent à devenir plus languissantes, faute de bras, lorsque tout à coup de grands cris de joie s'élèvent à bord du *Québec*. Un boulet ayant coupé la drisse du pavillon français, les Anglais avaient cru qu'on l'amenait tandis qu'il ne faisait que tomber à l'eau ; mais le second pilote de *la Surveillante*, Le Mancq (c'est avec un indicible bonheur que nous écrivons ce nom jusqu'à présent demeuré obscur), s'apercevant de ce qui se passe, se saisit d'un autre pavillon ; il s'élance aux haubans d'artimon, et de là le déploie, l'agite en tous sens dans les airs, avec des cris répétés de *vive le roi !* Pendant quelques instans, boulets, mitrailles, balles de fusils, du pont du *Québec*, ne sont plus dirigés que sur un seul homme. De son poste périlleux, l'intrépide pilote n'en pousse pas moins son cri de guerre. C'est seulement lorsqu'un autre pavillon a été arboré de nouveau à la poupe qu'il redescend, et il redescend sans la moindre blessure, sans la plus légère égratignure. Au milieu de ses plus sanglans caprices, le hasard des batailles s'était plu à respecter ce magnifique dévouement. Le combat, ralenti par cet incident, se ranime aussitôt avec une nouvelle énergie : les canons, les pierriers, les grenades, les fusils, les pistolets même deviennent de plus en plus meurtriers, car les deux navires se serrent de plus en plus et paraissent au moment de se prendre corps à corps. De temps à autre les refouloirs anglais et français se touchent et se confondent. Les deux adversaires, enflammés par la résistance réciproque et inattendue qu'ils ont rencontrée, n'en conservent pas moins un calme, un sang-froid imperturbable. Leurs ordres sont exécutés par leurs équipages avec une ardeur qui n'est nullement encore refroidie.

A deux lieues, et à l'ouest, les deux cutters, qui s'étaient rencontrés, se livraient un combat non moins acharné que celui de leurs frégates respectives. Trente hommes et le second lieutenant, M. Le Prince, avaient été tués à bord de *l'Expédition*. La perte du *Rambler* était à peu près égale.

A une heure et demie, les deux frégates étant encore dans la position que nous venons de décrire, un terrible craquement, un bruit effrayant qui se fait entendre à bord de *la Surveillante*, domine un moment les explosions du canon et de la mousqueterie. Les trois mâts du bâtiment français tombent à la fois; le beaupré seul reste debout, mais avec ses gréemens en lambeaux flottant au hasard. Cependant, comme c'est du côté opposé à celui où l'on se bat qu'est tombée la mâture, le combat peut continuer, pendant qu'une portion de l'équipage français, s'élevant sur ces débris, achève avec la hache l'œuvre commencée par le boulet. Mâts, cordages et voiles sont coupés, rejetés en dehors du navire; il apparaît nu et rasé comme un ponton. Les tronçons de ces mâts, qui tout-à-l'heure touchaient presque aux nuages, ne s'élèvent plus qu'à quelques pieds du pont. Délivrée de ce fardeau, dont le poids a été sur le point de la faire chavirer, *la Surveillante* reprend son équilibre; mais à peine y est-elle arrivée, à peine l'a-t-elle repris de nouveau, qu'à son tour *le Quebec* voit tomber ses trois mâts. On dirait que la fortune s'est proposé de demeurer jusqu'au bout égale, impartiale entre les deux adversaires qui se trouvent aux prises. Toutefois, comme les mâts du *Quebec* tombent du côté opposé à ceux de *la Surveillante*, ils embarrassent le côté où l'on se bat. C'est au milieu de cordages, de manœuvres hachées, de poutres brisées, de voiles en lambeaux, que l'équipage anglais se trouve obligé de combattre, tout en essayant de se débarrasser de ces obstacles.

Du Couédic comprend que ce moment peut être décisif. Il ordonne l'abordage. Ce qui reste de matelots encore debout, encore en état de manier le sabre ou l'écouvillon, est divisé en deux bandes : les uns continuent le service des pièces et de la mousqueterie; les autres, rangés sur le pont, reçoivent la hache, le sabre et les pistolets d'abordage. Ces derniers grimpent aussitôt sur le beaupré, garnissent les saillies de l'avant du vaisseau, et n'attendent plus

qu'un dernier signal pour se précipiter au milieu des Anglais. A leur tête sont trois jeunes gardes de la marine, tous trois neveux de Du Couëdic. De son poste de combat il fait deux ou trois pas vers eux, et, leur adressant la parole : « Allons, jeunes gens, leur dit-il gaiement, voilà le moment de songer à l'honneur de la famille. » Tous vont s'élancer...

En ce moment une épaisse fumée, entremêlée de quelques jets de flamme, sort des flancs du *Quebec* et tourbillonne sur le pont. Le feu s'étend avec une telle rapidité de l'arrière à l'avant de la frégate, que la chaleur s'en fait sentir à bord de *la Surveillante*; elle-même s'enflamme par son beaupré. Au même instant les blessés qui encombrent la cale s'écrient que le navire fait eau de toutes parts, qu'il s'enfonce rapidement. Du Couëdic fait jouer deux pompes restées intactes; on met en place quelques avirons de galères, pour essayer de s'éloigner du *Quebec*, qui ne peut tarder à sauter. Les gardes de la marine s'élancent, à la tête d'un petit nombre de matelots, sur le beaupré qui brûle, et s'efforcent d'en abattre à coups de hache les parties enflammées; travail difficile et périlleux, car il faut, pour l'exécuter, se tenir suspendu au-dessus des flammes qui dévorent de plus en plus rapidement *le Quebec*. Une horrible fumée, au milieu de laquelle éclatent des grenades, des obus, des artifices de toutes sortes, des armes toutes chargées, entoure les deux frégates d'une effrayante obscurité. Il n'en faut pas moins lutter contre l'eau et le feu; ils menacent également. Du sein de ces périls divers, incertain de son propre salut et de celui de son équipage, Du Couëdic ne laisse pas que de s'occuper encore du salut des braves et loyaux ennemis qu'il vient de combattre. Un seul canot restait à bord; il ordonne de le mettre à l'eau pour l'envoyer à sir George Farmer. On pousse ce canot, on le traîne hors du bord; mais le manque de bras contrariant la manœuvre, il se crève en heurtant contre un canon de la batterie, accident qui le fait couler à fond aussitôt qu'il touche l'eau. C'est donc en vain que les Anglais, renonçant à l'espoir d'éteindre le feu, ne pouvant plus combattre, demandent, implorent du secours à grands cris; l'équipage français n'a plus aucun moyen de leur en porter.

Pendant le combat, George Farmer avait été blessé deux fois par des balles, il venait de l'être plus grièvement encore par la

chute de la mâture. Après s'être long-temps flatté de devenir maître du feu, voyant ses efforts inutiles, il avait pris le parti de faire passer une partie de son équipage à bord de *la Surveillante*. Un canot, mis à la mer avant le combat, et demeuré sain et sauf, lui donnait quelque facilité pour cette opération. Il ordonna à son premier lieutenant, sir John Roberts, de prendre le commandement de cette embarcation; mais un noble débat s'élève entre eux au sujet de cet ordre. Roberts avait eu un bras cassé, et comme cette blessure était moins grave que celle de Farmer, il sollicitait ce dernier de s'embarquer lui-même à bord du canot, et de le laisser, lui Roberts, sur la frégate. Le capitaine est obligé d'avoir recours à son autorité pour amener la fin de cette discussion. Le lieutenant Roberts descend donc dans le canot avec une partie de l'équipage. Mais à peine ce canot a-t-il débordé le navire, que, surchargé de passagers, il s'engloutit avec ceux qui le montaient; à peine quelques-uns de ces derniers se soutiennent-ils encore sur l'eau, à chaque instant sur le point de disparaître. A cette vue, des cris terribles s'élèvent à bord du *Quebec*. Chacun n'a plus de salut à attendre que de soi-même; les uns se précipitent à la nage, d'autres se lient à des planches, à des cages à poules, à des futailles vides, sur lesquelles ils espèrent flotter quelques instans de plus à la surface des vagues. La flamme continue de pétiller, ses progrès deviennent d'instant en instant plus rapides. Resté presque seul sur le pont, George Farmer, qui vient de voir disparaître le dernier espoir de salut de son valeureux équipage, peut déjà calculer dans combien de minutes l'abîme s'ouvrira sous ses pieds.

Les cutters avaient aperçu un canot qui, du *Quebec*, se dirigeait vers *la Surveillante*; ils avaient aperçu la flamme et la fumée qui entouraient la frégate anglaise, et à cette vue, comme d'un commun accord suspendant le combat, ils s'étaient dirigés vers les frégates. *L'Expédition* essaya de mettre un canot à la mer, espérant qu'il arriverait avant elle à *la Surveillante*; mais il fallut renoncer à cette ressource : le canot, criblé de boulets, ne pouvait tenir la mer; le cutter lui-même ne pouvait avancer qu'à force de rames, car son gréement était haché, fracassé, sa mâture ébranlée, ses voiles en lambeaux. Les mêmes raisons obligeaient *le Rambler* à une manœuvre semblable. La houle, l'agitation des vagues, le manque de

bras, les clouaient, pour ainsi dire, en place. Parmi les Anglais balottés par les vagues autour du *Quebec*, quelques-uns seront-ils lis par *le Rambler?* arrivera-t-il à temps? *L'Expédition* arrivera-t-elle à temps pour aider *la Surveillante* à échapper à la masse enflammée dont la prochaine explosion la menace?

Long-temps, en effet, les avirons de galère, faute de bras pour les manier, n'agirent à bord de *la Surveillante* que d'une manière insensible. Des Anglais sauvés à la nage du *Quebec* vinrent pourtant aider à cette manœuvre, car ce bâtiment, naguère ennemi, était devenu leur seule planche de salut dans ce grand naufrage. Mais leurs bras épuisés n'étaient que d'un faible secours. C'est en vain que la sueur et le sang se mêlent à grands flots aux fronts de ceux qui se sont saisis de ces rudes avirons : le résultat qu'ils produisent est presque nul. Poussé par le vent, *le Quebec* ne quitte pas *la Surveillante*; il marche aussi vite qu'elle dans la même direction; ses flammes, qui se déploient au souffle de l'air, lui tiennent lieu de voilure. Long-temps il demeure entravé sous le beaupré de *la Surveillante*. Celle-ci prend feu une seconde fois; et, comme si ce n'était pas assez de tant de dangers, l'équipage français se trouve exposé à de meurtrières mitraillades; les canons chargés du *Quebec* partent seuls, et balaient le pont de *la Surveillante* de l'avant à l'arrière. Hasard étrange! deux matelots anglais sont tués par des armes qu'eux-mêmes avaient peut-être chargées. Un léger changement dans la direction du vent tendant en ce moment à dégager *le Quebec* du beaupré de *la Surveillante*, Du Couëdic, qui s'en aperçoit, ordonne de suspendre le jeu des avirons; puis aussitôt que la frégate française est dépassée par la frégate ennemie, il met de nouveau les avirons en mouvement, les faisant agir cette fois en sens opposé. Il voulait faire avancer *la Surveillante*, non plus la faire reculer, car cette seconde manœuvre était plus propre à l'éloigner rapidement du *Quebec*. Elle semblait avoir réussi, lorsque tout à coup *le Quebec*, changeant lui aussi de direction, suit le mouvement de la frégate française qu'il range à bord opposé, et dont il se rapproche tellement, qu'à bord de *la Surveillante* le goudron fond à la chaleur de la flamme, que les planches se disjoignent, et que la frégate paraît sur le point de s'enflammer tout entière. On pare à cet accident à l'aide

des pompes. *Le Quebec* n'en demeure pas moins côte à côte de la frégate française qu'il ne paraît plus devoir abandonner. A ce spectacle qui lui donne la certitude de l'inutilité de ses efforts, l'équipage de *la Surveillante* demeure consterné. Français et Anglais suspendent leurs travaux, et attachent leurs yeux, dans une terrible anxiété, sur ce vaisseau dont ils ne peuvent se dégager. Mais Du Couëdic, qui a conservé tout le calme de son esprit, trouve enfin la raison qui empêche les navires de se séparer : c'étaient quelques débris de mâture accrochés à la fois à tous deux ; il les fait couper, et dès-lors *la Surveillante* put continuer de s'éloigner du *Quebec*, quoique bien lentement d'abord. Il lui fallut plus d'une heure pour parcourir un espace de moins de quarante toises.

Entouré d'une épaisse fumée, *le Quebec* flottait alors au gré du vent et des flots. Des grenades, des artifices éclatant çà et là sur le pont, retombaient ensuite comme une pluie enflammée ; de temps en temps partaient encore quelques armes chargées ; le combat semblait continuer. A travers les sabords, la flamme promenait sur les flancs du navire ses langues ardentes et destructives ; elle s'élançait encore par les écoutilles, en jets larges, rougeâtres, étincelant d'un sinistre éclat. Sur le pont, les blessés se laissaient aller à de douloureuses lamentations, à de terribles imprécations. Les uns, se suspendant aux manœuvres, aux flancs du navire, évitaient le feu quelques instans, mais c'était pour s'aller incessamment engloutir dans les flots ; d'autres, s'étant immédiatement jetés à la nage, essayaient de gagner *la Surveillante*, mais la fatigue et la faiblesse les retenaient dans le voisinage du *Quebec*. On en voyait encore qui, réfugiés sur des planches arrachées au navire, étaient le jouet des vagues et du vent. Le pétillement de la flamme, les craquemens des bordages, les bouillonnemens de l'eau en lutte avec le feu dans les flancs entr'ouverts du *Quebec*, tout cela se confondait en un bruit terrible. Tout à coup un sifflement plus étrange encore domine tout ce bruit : *le Quebec* est abattu sur le côté ; un jet de feu, plus large, plus ardent, plus étincelant que tous les autres, se fait jour à travers le pont qu'il brise. La frégate brille un seul instant au milieu d'une sombre obscurité, et bientôt elle est enlevée toute entière, brisée, dispersée ; elle a disparu au milieu d'une effroyable explosion. De tout le navire on n'aper-

coit plus que quelques débris flottant çà et là autour du gouffre qu'a creusé l'explosion, et que les vagues frémissantes viennent envahir de nouveau.

En ce moment, à quarante toises à peine du *Quebec*, *la Surveillante* fut couverte des débris enflammés lancés en l'air. La double impulsion des vagues repoussées du lieu où s'est faite l'explosion, puis revenant combler l'abîme entr'ouvert, la fait chanceler, vaciller quelques instans. Ébranlée dans toutes ses jointures, elle menace de se briser, pour ainsi dire de se dissoudre; l'équipage en demeure troublé, jusqu'à ce que la voix du capitaine le rappelle à la manœuvre. On rejette à la mer les débris du *Quebec*. On abandonne les avirons de galère devenus inutiles au moins pour le moment, afin d'avoir un plus grand nombre de bras aux pompes. Les cloisons sont abattues; des puits sont creusés; de nombreux seaux, portés de main en main, vont rendre à la mer l'eau qu'ils puisent à la cale : l'eau cesse de monter, devient stationnaire, et enfin commence même à diminuer, quoique d'abord d'une façon peu sensible. L'espoir, qui renaît au fond des cœurs, n'en donne pas moins une vigueur nouvelle aux bras engourdis, épuisés. Allégée de ce qu'elle renfermait de pesant, en partie vidée de l'eau qui la remplissait, la frégate s'élève de plus en plus au-dessus du niveau de la mer; sa ligne de flottaison, presque la même qu'avant le combat, permet d'apercevoir à découvert d'innombrables trous de boulet, ses glorieuses blessures. De l'étoupe, des planches, des plaques de cuivre, habilement et activement employées, bouchent bientôt le plus grand nombre de ces voies d'eau. A six heures la frégate ne fait presque plus d'eau de nulle part; mais le moindre choc des vagues, si le vent venait à les soulever, ne l'en ferait pas moins couler aussitôt.

De l'équipage de *la Surveillante*, comme de *la Surveillante* elle-même, il ne restait, pour ainsi dire, plus que quelques sanglans débris. Des deux cent soixante-dix hommes qui le formaient, cent cinquante étaient morts ou mourans; soixante étaient déjà mutilés, ou devaient le devenir par suite d'amputations; une soixantaine d'hommes environ, dont vingt-cinq avaient des blessures plus ou moins graves, restaient seuls debout. Sans le secours d'une quarantaine d'Anglais, échappés à la nage du *Quebec*, ou recueillis

sur ses débris flottans, il eût été impossible à la frégate de lutter, faute de bras, contre ce double danger, de couler ou de sauter, qu'elle venait de surmonter. Des Anglais recueillis à bord, plusieurs étaient aussi grièvement blessés. L'eau entrée dans le navire avait forcé d'évacuer la cale, les batteries, le poste des chirurgiens : morts, blessés et hommes encore valides gisaient pêle-mêle sur le pont. Épuisé de fatigue, entouré de quelques officiers sanglans, mutilés, Du Couëdic était encore à son poste de combat. Il annonce qu'il veut parler. Ceux des matelots qui peuvent marcher se hâtent d'accourir autour de lui; les blessés eux-mêmes font quelques pas, ou du moins se soulèvent péniblement, pour perdre le moins possible de ce qu'il va dire; tous prêtent une oreille attentive, un silence religieux s'établit. Du Couëdic commence par adresser au reste de ses braves matelots des éloges bien mérités sans doute, sur le zèle, la bravoure, l'obéissance, le sang-froid dans le péril dont ils ont donné tant de preuves dans le courant de la journée. Les matelots anglais reçoivent de sa bouche le même tribut d'éloges. Il ajoute que « c'est leur arrivée à bord de *la Surveillante*, l'énergie qu'ils ont déployée, qui ont fait le salut de la frégate; que sans eux elle coulait nécessairement, faute de bras pour la manœuvrer; que, d'un autre côté, leur pavillon national, qu'ils avaient si vaillamment défendu, flottait encore au haut de leur frégate lorsqu'elle a sauté; que loin de sa pensée est l'orgueil de croire que George Farmer eût jamais amené devant lui ce pavillon; qu'en conséquence il ne saurait voir en eux des prisonniers de guerre, mais des naufragés arrachés à un désastre imminent; qu'ils ne sont point des captifs, des vaincus au milieu d'un équipage ennemi; qu'ils doivent se croire au contraire au milieu d'amis, de libérateurs, plus heureux de les avoir arrachés aux périls qui les menaçaient qu'ils ne sauraient l'être eux-mêmes d'y avoir échappé. » Les matelots français, dignes d'entendre ce langage, se montrent animés des sentimens que leur capitaine vient d'exprimer, ils tendent la main aux Anglais, ils les serrent dans leurs bras. Ils mettent à la disposition des nouveau-venus ce qu'ils ont de vivres et de vêtemens, car de ceux-ci le plus grand nombre était nu, ou à peu près nu.

La Surveillante ne courant plus de danger imminent, Du Couë-

dic céda enfin aux instances de se laisser panser qu'on lui faisait depuis long-temps; la perte de son sang, qui depuis plusieurs heures coulait par trois blessures, l'avait affaibli jusqu'à l'épuisement. Un seul officier de l'état-major, Dufresneau, n'était pas grièvement blessé : c'est à lui que fut remis le commandement de la frégate. Il fit route vers l'extrémité ouest de la Bretagne.

Les deux cutters, nous l'avons dit, avaient cessé de combattre, afin de porter secours aux frégates. *L'Expédition* se trouva bientôt à l'endroit où avait sauté *le Quebec*, et où surnageaient encore un certain nombre de matelots anglais. Guidée par leurs cris, car l'obscurité était survenue, *l'Expédition* parvint à en sauver huit, parmi lesquels se trouvait le premier lieutenant, John Roberts. En dépit d'une fracture au bras droit, il s'était soutenu sur l'eau plusieurs heures. Cruellement maltraitée dans son combat avec *le Rambler*, *l'Expédition*, se dirigeant sur un fanal placé à l'arrière de *la Surveillante*, parvint pourtant à rallier cette dernière. On décida qu'elle essaierait de lui donner la remorque; des cordages furent passés à cet effet de l'un à l'autre navire, manœuvre qui les tint quelques instans dans un voisinage très rapproché. Les Anglais de *la Surveillante* et ceux de *l'Expédition* en profitèrent pour entrer en conversation. C'était à qui ferait résonner le plus vite et le plus fort les noms de ses amis, pour s'assurer s'ils se trouvaient parmi les survivans. De joyeux houras accueillaient çà et là quelques noms; le plus grand nombre était suivi d'un morne silence.

Mille périls menaçaient encore *la Surveillante* et *l'Expédition*. Bordages, courbes et baux de la frégate avaient été mis en pièces par le combat; les voies d'eau, imparfaitement fermées, pouvaient se rouvrir d'un moment à l'autre, et il n'y avait plus de pompes en état de servir : les seules épargnées par le feu de l'ennemi se trouvaient maintenant hors de service par l'emploi forcé qui en avait été fait. Des canons gisaient sur leurs affûts brisés, d'autres roulaient çà et là; les armes à feu, fusils, pierriers, pistolets, étaient deteriorés, et n'auraient pu d'ailleurs servir, faute de poudre : en éteignant le feu, on en avait noyé le peu qui n'avait pas été consommé dans le combat. En cas d'attaque d'un ennemi, l'équipage en eût été réduit au sabre, à la hache, aux poignards. Le

moindre corsaire, le plus misérable bateau pêcheur, à l'aide de quelques fusils, d'un ou deux pierriers, aurait donc triomphé facilement de la frégate et du cutter, à peu près aussi maltraité qu'elle? Tout était devenu à craindre, et le vent, et la mer, et le plus faible ennemi. Que d'angoisses, que d'anxiétés au cœur de Du Couédic! Elles le déchiraient plus douloureusement que la sonde et le trépan aux mains des chirurgiens.

L'heure arriva de la prière du soir, prière à laquelle on ne manquait jamais alors sur les vaisseaux de guerre; en ce moment, sur le pont couvert de morts, de mourans et de blessés, au milieu de tant de périls, pour ces hommes que quelques poignées d'étoupe défendaient seules contre l'abîme, elle dut avoir plus de solennité que de coutume. Anglais et Français l'écoutèrent avec un égal recueillement. Lorsqu'elle fut terminée, l'équipage, debout ou couché sur le pont, laissa de nouveau errer des yeux inquiets sur l'immensité, prêtant l'oreille au moindre bruit, guettant l'apparition de la plus faible lumière. Long-temps la lueur phosphorescente des flots fut la seule clarté qui se fit voir; long-temps le sifflement des vents, le bruissement monotone de la vague aux flancs du navire, furent les seuls bruits qui se firent entendre. Mais tout à coup, de l'avant de la frégate, un cri s'élève : « Terre! « terre! » C'était l'île d'Ouessant, alors à cinq lieues au sud, qu'annonçait un faible point lumineux. Peu d'instans après on vit se diriger vers la frégate grand nombre de bateaux pêcheurs qui, ayant appris le matin, par le bruit du canon, le combat qui se livrait, croisaient depuis lors à quelques lieues de la côte. Au point du jour, ils entouraient la frégate par centaines.

Dix de ces bateaux, les meilleurs et les plus forts, choisis par Dufresneau, furent employés à donner la remorque à *la Surveillante*, et à *l'Expédition* qui en avait elle-même presque autant besoin. Le convoi fut dirigé vers la rade de Camaret. Là arriva aussi, presque en même temps, une corvette expédiée la veille par le commandant de la marine, que les signaux de la côte avaient instruit de l'état de détresse d'un bâtiment français. La corvette était amplement pourvue de matériaux, d'ouvriers et d'outils pour les réparations urgentes; elle portait en outre suffisante quantité de charpie et de médicamens de toutes sortes pour les blessés. Le commandant de

la flotte combinée, le comte d'Orvilliers, envoyait de son côté une centaine de chaloupes, espagnoles et françaises, qui devaient se mettre aux ordres du capitaine de *la Surveillante*. Ces embarcations entouraient et serraient de si près la frégate, qu'il fallut prendre les précautions les plus sévères pour éviter tout abordage : le moindre choc pouvait lui devenir fatal, en raison de son état de delabrement. Les ingénieurs crurent toutefois possible, après quelques instans de délibération, de l'amener sans de graves accidens jusque dans les bassins de Brest, où elle devait être complètement refondue. Apprenant le résultat de cette délibération, les matelots espagnols et français, qui montaient les chaloupes, réclamèrent aussitôt à grands cris la permission de monter à bord. Ils voulaient procurer à l'équipage de *la Surveillante* quelques instans d'un repos bien mérité, en le suppléant dans son travail; ils voulaient surtout avoir l'honneur de manœuvrer une frégate qui avait si vaillamment combattu. Cette demande était de celles qui ne peuvent être refusées; on fit donc monter à bord des matelots espagnols et français en nombre égal : ce furent eux qui leverent l'ancre. A l'égard des chaloupes qui devaient donner la remorque meme procédé fut suivi : divisées en plusieurs rangs, on eut soin de mettre dans chaque rang un même nombre de chaloupes espagnoles et françaises, cédant d'ailleurs la droite, comme place d'honneur, à la nation alliée. Ces chaloupes au nombre de cent étaient placées sur dix rangs. Précédée par toutes ces embarcations ramant en cadence, *la Surveillante* quitta la rade de Camaret, pour se diriger vers le port de Brest. Soixante-dix vaisseaux de ligne, espagnols et français, sans compter quantité de frégates, de bâtimens légers, tous ornés, en poupe et en proue, des pavillons des deux nations alliées, couvraient en ce moment la vaste rade de cette ville; spectacle vraiment magnifique.

De ces vaisseaux de bruyantes acclamations s'élevaient incessamment pour saluer le passage de *la Surveillante*, tandis qu'elle-meme, désemparée, noircie par la poudre et le feu, rouge de sang, s'acheminait vers le port, emportant dans ses flancs son brave capitaine mortellement blessé. Le soleil d'automne qui éclairait tout cela, rappelant les magnificences de l'eté et faisant deja pressentir les tristesses de l'hiver, se trouvait lui-même en merveilleuse har-

monie avec ce qu'il y avait tout à la fois dans cette scène d'éclatant et de lugubre.

A midi, la frégate, se trouvant à l'entrée du port, fut tout aussitôt entourée d'une foule de curieux, accourus sur des embarcations, et sollicitant la permission de monter à bord. La crainte que leurs visites, et l'encombrement qui devait s'ensuivre, n'importunassent les blessés, la fit refuser. Le comte Duchaffaut, commandant de la marine; le comte d'Orvilliers, commandant les flottes combinées; M. Caze de la Bove, intendant de la province, furent seuls admis. La même exception s'étendit ensuite à quelques personnes de la cour, que le désir de jouir du beau spectacle des flottes réunies avait attirées à Brest : c'étaient M. le duc de Fitz-James, Mme la princesse d'Hénin, Mme la duchesse de Lauzun. Toutefois au moment de monter à bord, il s'en fallut de peu que ces deux dames n'y renonçassent. A la vue des larges taches de sang, des blessés tout sanglans, des débris humains qui couvraient encore le pont, elles demeurèrent indécises, troublées, ne sachant trop que faire : le cœur leur manquait pour aller plus loin. Mais les respectueuses invitations des marins, le désir de visiter ce vaisseau devenu célèbre ainsi que son capitaine, triomphèrent bientôt de cette première impression; elles montèrent à bord. Leur visite s'étendit en détail du pont jusqu'à la cale. Elles se firent rendre minutieusement compte de tous les évènemens du combat, prodiguant aux blessés des éloges, des secours, des consolations. Un mot d'un de ces derniers mérite d'être rapporté : après plusieurs autres questions, Mme la duchesse de Lauzun lui dit : — « Mais on prétend « que le pavillon du *Quebec* était cloué à son grand mât, qu'en « conséquence il ne pouvait l'amener; cela est-il vrai? » — « Je l'i- « gnore, madame; mais ce que je sais, c'est que le nôtre était « cloué dans le cœur de notre capitaine. » La visite de ces dames, de ces officiers généraux de la marine, alors personnages importans et célèbres, parut faire à Du Couëdic un plaisir qu'il ne chercha point à dissimuler. Il se montrait au contraire tout joyeux des témoignages de la sympathique admiration que tous se plaisaient à lui témoigner. « Ah! mesdames, répétait-il plusieurs fois, « ah! messieurs, que je me trouve heureux et fier du bon accueil « que vous voulez bien faire à ma pauvre frégate! »

La ville entière fut en mouvement quand Du Couëdic débarqua pour être transporté dans sa maison. Les officiers du régiment d'Austrasie se présentèrent aussitôt en corps pour lui offrir leurs félicitations; il en fut de même des autorités civiles. La porte de son appartement fut pendant plusieurs jours assaillie d'une foule de visiteurs, dont les médecins et les chirurgiens eurent souvent bien de la peine à repousser l'empressement. Au dehors, les manifestations de l'opinion publique ne furent pas moins flatteuses pour l'équipage et le commandant de *la Surveillante*, moins unanimes, moins spontanées. Le comte de Durfort, lieutenant-général, gouverneur de Saint-Malo, écrivait à Du Couëdic : « La nation, « monsieur, vous doit de l'admiration; le roi aussi, et de plus de « l'amitié. Henri IV n'était-il pas l'ami des braves de son temps? » C'était deviner les sentimens de Louis XVI; imitant le noble exemple de son aïeul, le roi fit écrire en son nom à Du Couëdic pour le féliciter de sa belle conduite. Le ministre ajoutait de sa main : « Ne « vous occupez, monsieur, que de votre santé; jouissez de la « gloire que vous avez acquise. Le roi veut avoir de vos nou- « velles. » Eu égard à l'époque où tout cela arrivait, certes il devait y avoir dans ces témoignages unanimes d'intérêt et d'admiration quelque chose de flatteur et d'enivrant. Mais ce qui se passa à Quimperlé, ville natale de Du Couëdic, au sujet de son combat et de ses blessures, le toucha peut-être plus vivement encore, du moins nous aimons à le croire. Sur le bruit de l'événement, le conseil municipal s'assembla au son des cloches, pour délibérer sur ce qu'il était à propos de faire; et là, le maire remontra à la communauté « que la gloire acquise par le chevalier Du Couëdic « faisait un honneur infini à la Bretagne, et particulièrement à la « ville de Quimperlé, comme ayant l'avantage de lui avoir donné « le jour; que la France entière prenait part à sa gloire et à son « accident. » — Il se hâta de conclure « qu'il serait à propos de « lui faire sur le tout, et au nom de la communauté, un compli- « ment d'autant plus flatteur qu'il serait général et unanime. » Nous avons cité les propres expressions de cette délibération, inscrite dans les registres municipaux sous la date du 17 septembre 1779.

Des grâces de tout genre furent promptement accordées par la

cour aux officiers et à l'équipage de *la Surveillante*, et réparties ainsi qu'il suit : Du Couëdic, le grade de capitaine de vaisseau ; la Bentynaie, la croix de Saint-Louis et une pension de mille francs ; le chevalier de Lostange, la croix de Saint-Louis et une pension de trois cents francs ; Dufresneau, officier auxiliaire, le grade de lieutenant de frégate dans la marine royale, et peu après celui de capitaine de brûlot ; Vauthier, officier auxiliaire, ce même grade de lieutenant de frégate, plus une gratification de deux mille quatre cents francs pour aller aux eaux se rétablir de ses blessures ; puis enfin le vicomte de Roquefeuil, commandant le cutter, la croix de Saint-Louis. Le brave Le Mancq ne fut point, ne devait point être oublié : il obtint une médaille qui s'attachait avec le même ruban que la croix de Saint-Louis, et où se trouvait gravé le récit de sa belle action ; et de plus une pension assez considérable. D'autres récompenses encore, et en grand nombre, furent accordées au reste de l'équipage, dans la proportion des services rendus par chacun. Les blessés, les matelots qui s'étaient distingués, les veuves et les enfans de ceux qui avaient péri, trouvaient dans Du Couëdic un protecteur infatigable ; il ne pouvait se lasser de les recommander au commandant de la marine. Quelquefois, emporté par son zèle, il faisait même écrire directement au ministre, M. de Sartine, en son propre nom ; et s'émerveillant aussitôt de ce crédit subit, de cette importance improvisée, il se prenait à dire, avec une gaîté pleine d'une naïve bonhomie : « Eh bien ! mes-« sieurs, qui vous l'aurait dit ? voilà le chevalier Du Couëdic, cinq « ou sixième cadet, devenu un homme à protection ! » Malgré tant d'autres soins et de soucis, il se préoccupait souvent encore du sort des matelots anglais. La décision de les considérer comme naufragés, qu'il avait cru devoir prendre à leur égard, ayant été confirmée par le ministre, il en témoigna une vive satisfaction, aussi vive que si la chose lui eût été personnelle.

La douceur de ces émotions n'en était pas moins impuissante à reculer pour Du Couëdic le dénouement fatal. Les blessures de la tête avaient été assez promptement guéries ; celle du bas-ventre ne fit qu'empirer de jour en jour. Après avoir traversé les intestins, la balle s'était logée dans les reins, d'où ne purent l'extirper les mains des plus habiles chirurgiens : là s'était formé un dépôt con-

siderable, qui devait, en crevant, terminer la vie du blessé. L'annonce de ce résultat ne surprit ni ne troubla Du Couëdic. Il se hâta pourtant de se confesser, reçut les sacremens de l'église, et, sans efforts, sans convulsions, sans délire, rendit l'ame le 7 janvier 1780, prêt à comparaître devant le Dieu de sa croyance, le front aussi calme qu'en face des Anglais, qu'à l'abordage du *Quebec*.

D'après les ordres du roi, un monument funèbre fut élevé à Brest à la mémoire de Du Couëdic, dans l'église paroissiale de Saint-Louis. Ce monument consistait en un tombeau surmonté d'une pyramide de marbre noir. Le tout, placé au pied de l'une des colonnes du chœur, derrière le maître-autel, ne faisait qu'une saillie d'environ six pouces sur la face de cette colonne; l'aspect de ce tombeau ne manquait toutefois, en dépit de cette extrême simplicité, ni de grace, ni de dignité. Le combat de *la Surveillante*, les blessures et la mort de Du Couëdic, étaient racontés dans une courte inscription placée sur la face extérieure de la pyramide; l'inscription mentionnait en outre la douleur du roi en apprenant la mort de ce vaillant officier, et les ordres qu'il avait donnés d'en honorer et d'en perpétuer le souvenir par ce monument. Le sommet de la pyramide était surmonté d'un écusson aux armes de Du Couëdic; au-dessous de l'écusson, on lisait ces mots: « Jeunes élèves de la marine, admirez et imitez l'exemple du brave Du Couëdic, premier lieutenant des gardes de la marine. » Emporté, comme tant d'autres, par nos orages révolutionnaires, ce monument fut relevé à la première aurore d'ordre et de stabilité qu'on vit se lever sur la France. Il faut le chercher dans le lieu le plus silencieux, le plus retiré de la vaste église où il est placé, là même où viennent souvent prier, agenouillées auprès de quelques statues de saints, des femmes du peuple, ou pour mieux dire de marins, en brûlant aux pieds de ces statues de petits cierges ou des chandelles. Comme le lieu est sombre et obscur, il arrive souvent que c'est à cette lumière qu'on lit la courte inscription que nous avons rappelée ainsi que le nom de Du Couëdic. Mais ces pieuses pratiques, mais tout cet entourage se trouvent complétement en harmonie avec les impressions que font naître le lieu et le monument qu'on a devant les yeux. Ce théâtre convient à la mâle et

simple figure du pauvre gentilhomme breton, telle du moins que l'imagination aime à se la représenter.

Trois grands tableaux du combat de *la Surveillante* et du *Québec* furent exécutés, sur l'invitation du maréchal de Castries, par le chevalier de Rossel, officier de la marine royale, en même temps que peintre de marine distingué. L'un de ces tableaux fut placé dans la salle d'audience du roi ; le second fut donné par le ministre de la marine au chevalier de Lostange ; le troisième, envoyé de la part du roi lui-même à la veuve de Du Couëdic. On fit aussi de ce combat grand nombre de gravures, en France, en Angleterre, et jusqu'en Italie. Les arts font rarement défaut à la véritable gloire. Serait-ce pour cela que nous voyons d'ordinaire les grands généraux, les guerriers illustres, se plaire à protéger de leur puissante épée les arts et les artistes? Toutefois à l'occasion de l'un de ces tableaux, ce fut au contraire l'artiste qui, de son pinceau, protégea noblement sinon le soldat lui-même, du moins la famille du soldat.

On était au plus fort des désordres et de l'exaltation révolutionnaire de 93. A Brest, dominait, régnait, avec toute la brutalité d'un pouvoir qui se prétend populaire, une horde de gens pour la plupart étrangers à la ville. Au nom du comité de salut public, sous le prétexte de chercher des émigrés, des prêtres, des conspirateurs ou des armes, était organisé tout un système de terreur, d'inquisition, de spoliation. Ceux que nous venons de dire envahissaient tour à tour les maisons qu'il leur plaisait d'appeler suspectes. Ils se précipitent un jour dans la maison de Du Couëdic ; ils brisent les meubles, enfoncent les armoires, démolissent à demi les murailles : ni émigré, ni prêtre, ni conspirateur, ni armes (et qui pis est peut-être), ni or, ni argent, ni argenterie ne se présentent. Leur rage ne fait que s'accroître de l'inutilité de leurs recherches. Les plus sales injures, les outrages les plus grossiers sont prodigués à Mme Du Couëdic. Bien plus : les furieux portent la main sur elle. Mais alors l'imminence du péril, l'horreur même de sa situation, lui rendent tout à coup force et courage ; elle échappe aux mains qui veulent la saisir, elle se réfugie au-dessous du tableau qui représente le combat de *la Surveillante*, et, le désignant du geste, s'écrie : « Voilà comme mon époux

mourut pour la patrie. Sont-ce là les honneurs réservés à sa veuve? » A la vue de ce tableau, où l'on aperçoit tout d'abord Du Couëdic trois fois blessé, debout parmi les morts et les mourans, intrépide et calme au milieu de la mitraille et des boulets; à la vue de Mme Du Couëdic, pâle, échevelée, palpitante, belle encore, dont les yeux, à travers des pleurs de femmes, s'allument du sentiment de sa vive indignation, étincellent comme d'un rayon de la gloire de son mari; à cette vue, disons-nous, les envahisseurs étonnés, émus, attendris, s'arrêtent, se jettent des regards confus où se peint leur indécision, et cédant bientôt à l'invitation de leur chef aussi troublé qu'eux-mêmes, ne tardent pas à se retirer, balbutiant à demi-voix quelques vagues excuses.

Aujourd'hui même le combat de *la Surveillante* n'est point encore oublié en Bretagne. Le patriotisme local, propre aux habitans de cette province, a conservé intact le souvenir de cette gloire, pour ainsi dire, de famille; le spectacle de tous ces grands événemens qui, depuis quarante années, ont rempli le monde et occupé toutes les voix de la renommée, ne l'a point effacé de leur mémoire. A Quimperlé, ville natale de Du Couëdic, où bien des vieillards ont été ses contemporains, on se plaît encore, à l'heure même, à montrer la maison où il passait au sein de sa famille ses courts instans de loisir.

Cette maison n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle et dont elle est comme remplie. On ne saurait rien imaginer de plus simple et de plus modeste. Elle n'a ouvert sa porte à aucune des recherches du luxe et de la civilisation moderne; elle est demeurée telle qu'au temps de Du Couëdic. Il en est de même de la maison de Latour-d'Auvergne à Carhaix, de même de celle de Moreau à Morlaix. Nous nous rappelons encore avoir vu dans notre enfance, dans cette même ville de Morlaix, un jeu de boules, tenu par une marchande de crêpes, où M. de Guichen passait d'ordinaire ses après-midi. Ce fut là que le rencontra le courrier de la cour qui lui apportait le cordon bleu, seul cordon de cette couleur qui probablement ait été trouver en lieu semblable le personnage qu'il devait décorer, mais le seul aussi, peut-être, accordé en dehors de toutes considérations de naissance et de famille, et seulement au gain de trois batailles navales sur les An-

glais. Au reste, cette simplicité des mœurs et des habitudes de famille se joignait fréquemment, chez les hommes éminens de la Bretagne, à une grande importance sociale, à une grande illustration historique; on retrouve cette alliance chez presque tous les hommes célèbres qu'elle a produits, à partir de Duguesclin jusqu'à ce Du Couëdic dont nous venons de parler quelque peu longuement. La civilisation de cette province, toujours un peu en arrière de celle de la France, la langue qui lui était propre, l'absence de grandes industries, et en général de grandes fortunes, mille autres causes, mais plus que toutes, le caractère national, concouraient à ce résultat. C'est donc avec raison que M. de Châteaubriand a dit : « Les Bretons aiment la gloire, mais ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leurs foyers, comme un hôte obscur et complaisant, qui partage les goûts de la famille. » Dans ce peu de paroles, le grand poète a dit une vérité de tous les temps. Il l'a dite dans ce langage pittoresque et figuré, si merveilleusement approprié à l'éclat et au mouvement de sa pensée.

Ces Bretons des vieilles mœurs et des anciens jours n'avaient-ils pas mille fois raison? La gloire la plus éclatante saurait-elle nous dédommager du sacrifice de nos liens de famille, de nos affections d'enfance, de nos plus simples plaisirs du foyer domestique? Un peu d'amitié et de dévouement ne valent-ils pas mieux pour le bonheur que tout ce vain bruit de renommée que peut attacher à la suite d'un nom la plume, la tribune ou l'épée?

BARCHOU DE PENHOEN.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

Venise, 1er mai 1834.

. . . . . J'étais arrivé à Bassano à neuf heures du soir, par un temps froid et humide. Je m'étais couché triste et fatigué après avoir donné silencieusement une poignée de main à mon compagnon de voyage. Je m'éveillai avec le lever du soleil, et je vis, de ma fenêtre, s'élever, dans l'air vif et bleu, les créneaux enveloppés de lierre de l'antique forteresse qui domine la vallée. Je sortis aussitôt pour en faire le tour et pour m'assurer de la beauté du temps.

Je n'eus pas fait cent pas que je trouvai notre ami assis sur une pierre et fumant une pipe de caroubier de sept pieds de long qu'il venait de payer huit sous à un paysan. Il était si joyeux de son emplète, et tellement perdu dans les nuées de son tabac, qu'il eut bien de la peine à m'apercevoir. Quand il eut chassé de sa bouche le dernier tourbillon de fumée qu'il put arracher à ce qu'il appelait

sa *pipetta*. Il me proposa d'aller avec lui dejeuner à une *boutique de café* sur les fosses de la citadelle, en attendant que le voiturin qui devait nous ramener à Venise eût fini de se préparer au voyage. J'y consentis.

Je te recommande, si tu dois revenir par ici, le café des fosses, à Bassano, comme une des meilleures fortunes qui puisse tomber à un voyageur ennuyé des chefs-d'œuvre classiques de l'Italie. Tu te souviens que quand nous partîmes de France, tu n'étais avide, disais-tu, que de *marbres taillés*. Tu m'appelais sauvage, quand je te répondais que je laisserais tous les palais du monde pour aller voir une belle montagne de marbre brut dans les Apennins ou dans les Alpes. Tu te souviens aussi qu'au bout de peu de jours, tu fus rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Le plus doux souvenir qui te resta dans la mémoire fut celui d'une eau limpide et froide où tu lavas ton front chaud et fatigué dans un jardin de Gênes. C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. Ce sentiment de plaisir et de bien-être est appréciable à toutes les organisations, même aux plus grossières; les animaux l'éprouvent jusqu'à un certain point. Mais il ne procure aux organisations élevées qu'un plaisir de transition, un repos agréable après des fonctions plus énergiques de la pensée. Aux esprits vastes, il faut le monde entier, l'œuvre de Dieu et les œuvres de l'homme. La fontaine d'eau pure t'invite et te charme : mais tu n'y peux dormir qu'un instant. Il faudra que tu épuises Michel-Ange et Raphaël avant de t'arrêter de nouveau sur le bord du chemin; et quand tu auras lavé la poussière du voyage dans l'eau de la source, tu repartiras en disant : — Voyons ce qu'il y a encore sous le soleil.

Aux esprits médiocres et paresseux comme le mien, le revers d'un fossé suffirait pour dormir toute une vie, s'il était permis de faire en dormant ou en rêvant ce dur et aride voyage. — Mais

encore faudrait-il que ce fossé fût dans le genre de celui de Bassano, c'est-à-dire qu'il fût élevé de cent pieds au-dessus d'une vallée delicieuse, et qu'on y pût déjeuner tous les matins sur un tapis de gazon semé de primevères, avec du café excellent, du beurre des montagnes, et du pain anisé.

C'est à un pareil déjeuner que je t'invite quand tu auras le temps d'aimer le repos. Dans ce temps-là tu sauras tout : la vie n'aura plus de secrets pour toi. Tes cheveux commenceront à grisonner, les miens auront achevé de blanchir; mais la vallée de Bassano sera toujours aussi belle, la neige des Alpes aussi pure; et notre amitié ?.... — J'espère en ton cœur, et je réponds du mien.

La campagne n'était pas encore dans toute sa splendeur, les prés étaient d'un vert languissant tirant sur le jaune, et les feuilles ne faisaient encore que bourgeonner aux arbres. Mais les amandiers et les pêchers en fleurs entremêlaient çà et là leurs guirlandes roses et blanches aux sombres masses des cyprès. Au milieu de ce jardin immense, la Brenta coulait rapide et silencieuse sur un lit de sable, entre ces deux larges rives de cailloux et de débris de roches qu'elle arrache du sein des Alpes, et dont elle sillonne les plaines dans ses jours de colère. Un demi-cercle de collines fertiles couvertes de ces longs rameaux de vigne noueuse qui se suspendent à tous les arbres de la Lombardie, faisait un premier cadre au tableau, et les monts neigeux, étincelans aux premiers rayons du soleil, formaient, au-delà, une seconde bordure immense, qui se détachait comme une découpure d'argent sur le bleu solide de l'air.

— Je vous ferai observer, me dit notre ami, que votre café refroidit, et que le voiturin nous attend.

— Ah ! çà, docteur, lui répondis-je, est-ce que vous croyez que je veux retourner maintenant à Venise?

— Diable ! reprit-il d'un air soucieux.

— Qu'avez-vous à dire? ajoutai-je. Vous m'avez amené ici pour voir les Alpes, apparemment, et quand j'en touche le pied, vous vous imaginez que je veux retourner à votre ville marécageuse?

— Bah ! j'ai gravi les Alpes plus de vingt fois ! dit le docteur.

— Ce n'est pas absolument le même plaisir pour moi, de savoir que vous l'avez fait ou de le faire moi-même, répondis-je.

— Oui dà! continua-t-il sans m'écouter, savez-vous que dans mon temps j'ai été un célèbre chasseur de chamois? Tenez, voyez-vous cette brèche, là-haut? et ce pic, là-bas? Figurez-vous qu'un jour...

— *Basta*, *basta*, docteur, vous me raconterez cela à Venise un soir d'été que nous fumerons quelque pipe gigantesque, sous les tentes de la place Saint-Marc avec vos amis les Turcs. Ce sont des gens trop graves pour interrompre un narrateur, quelque sublime impertinence qu'il débite; et il n'y a pas de danger qu'ils donnent le moindre signe d'impatience ou d'incrédulité avant la fin de son récit, durât-il trois jours et trois nuits. Pour aujourd'hui, je veux suivre votre exemple en montant à ce pic là-haut, et en descendant par cette brèche là-bas...

— Vous! dit le docteur en jetant un regard de mépris sur mon chétif individu. Puis, il reporta complaisamment son regard sur une de ses mains qui couvrait la moitié de la table, sourit, et se dandina d'un air magnifique.

— Les voltigeurs font campagne tout aussi bien que les cuirassiers, lui dis-je avec un peu de dépit; et pour gravir les rochers, le moindre chevreau est plus agile que le plus robuste cheval.

— Je vous ferai observer, reprit mon compagnon, que vous êtes malade, et que j'ai répondu de vous ramener à Venise mort ou vif.

— Je sais qu'en qualité de médecin vous vous arrogez droit de vie et de mort sur moi; mais voyez mon caprice, docteur! il me prend envie de vivre encore cinq ou six jours.

— Vous n'avez pas le sens commun, répondit-il. J'ai donné d'un côté ma parole d'honneur de ne pas vous quitter; de l'autre, j'ai fait serment d'être à Venise demain matin. Voulez-vous donc me mettre dans la nécessité de violer un de mes deux engagemens?

— Certainement, je le veux, docteur.

Il fit un profond soupir, et après un instant de rêverie : — J'ai observé, dit-il, que les petits hommes sont généralement doués d'une grande force morale, ou au moins pourvus d'un immense entêtement.

— Et c'est en raison de cette observation savante, m'écriai-je en

sautant du balcon sur l'esplanade, que vous allez me laisser ma liberté, docteur aimable?

— Vous me forcez de transiger avec ma conscience, dit-il en se penchant sur le balcon. J'ai juré de vous ramener à Venise, mais je ne me suis pas engagé à vous y ramener un jour plutôt que l'autre....

— Certainement, cher docteur. Je pourrais ne retourner à Venise que l'année prochaine, et pourvu que nous fissions notre entrée ensemble par la Giudecca....

— Vous moquez-vous de moi? s'écria-t-il.

— Certainement, docteur, répondis-je. Et nous eûmes ensemble une dispute épouvantable, laquelle se termina par de mutuelles concessions. Il consentit à me laisser seul, et je m'engageai à être de retour à Venise avant la fin de la semaine.

Soyez à Mestre samedi soir, dit le docteur, j'irai au-devant de vous avec Catullo et la gondole.

— J'y serai, docteur, je vous le jure.

— Jurez-le par notre meilleur ami, par celui qui était encore là ces jours passés pour vous faire entendre raison.

— Je jure par lui, répondis-je, et vous pouvez croire que c'est une parole sacrée. Adieu, docteur.

Il serra ma main dans sa grosse main rouge, et faillit la briser comme un roseau. Deux larmes coulèrent silencieusement sur ses joues. Puis il leva les épaules et rejeta ma main, en disant : — Allez au diable! — Quand il eut fait dix pas en courant, il se retourna pour me crier : — Faites couper vos talons de bottes avant de vous risquer dans les neiges. Ne vous endormez pas trop près des rochers; songez qu'il y a par ici beaucoup de vipères. Ne buvez pas indistinctement à toutes les sources sans vous assurer de la limpidité de l'eau, sachez que la montagne à des veines malfaisantes. Fiez-vous à tout montagnard qui parlera le vrai dialecte. Mais si quelque traînard vous demande l'aumône en langue étrangère ou avec un accent suspect, ne mettez pas la main à votre poche, n'échangez pas une parole avec lui. Passez votre chemin; mais ayez l'œil sur son bâton.

— Est-ce tout, docteur?

— Soyez sûr que je n'omets jamais rien d'utile, répondit-il d'un

air fâché, et que personne ne connaît mieux que moi ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient d'éviter en voyage.

— *Ciaò, egregio dottore*, lui dis-je en souriant.

— *Schiavo suo*, répondit-il d'une voix brève et en enfonçant son chapeau sur sa tête. . . . . .

. . . . . .

Je conviens que je suis de ceux qui se casseraient volontiers le cou par bravade, et qu'il n'est pas d'écolier plus vain que moi de son courage et de son agilité. Cela tient à l'exiguité de ma stature et à l'envie qu'éprouvent tous les petits hommes de faire ce que font les hommes forts. — Cependant tu me croiras si je te dis que jamais je n'avais moins songé à faire ce que nous appelons une *expédition*. Dans mes jours de gaieté, dans ces jours devenus bien rares, où je sortirais volontiers comme Kreissler avec deux chapeaux l'un sur l'autre, je pourrais *hasarder les pas les plus gracieux* sur le bord d'un précipice; mais dans mes jours de *spleen*, je marche tranquillement au beau milieu du chemin le plus uni, et je ne plaisante pas avec les abîmes. Je sais trop bien que dans ces jours-là le sifflement importun d'un insecte à mon oreille, ou le chatouillement insolent d'un cheveu sur ma joue suffirait pour me transporter de colère et de désespoir, et pour me faire sauter au fond des lacs. — Je marchai donc toute cette matinée sur la route de Trente, en remontant le cours de la Brenta. Cette gorge est semée de hameaux assis sur l'une et l'autre rive du torrent, et de maisonnettes éparses sur le flanc des montagnes. Toute la partie inférieure du vallon est soigneusement cultivée. Plus haut, s'étendent d'immenses pâturages dont la nature prend soin elle-même. Puis une rampe de rochers arides s'élève jusqu'aux nuages, et la neige s'étale au faîte comme un manteau.

La fonte de ces neiges ne s'étant pas encore opérée, la Brenta était paisible et coulait dans un lit étroit. Son eau, troublée et empoisonnée pendant quatre ans par la dissolution d'une roche, a recouvré toute sa limpidité. Des troupeaux d'enfans et d'agneaux jouaient pêle-mêle sur ses bords, à l'ombre des cerisiers en fleurs. Cette saison est délicieuse pour voyager par ici. La campagne est un verger continuel, et si la végétation n'a pas encore tout son luxe, si le vert manque aux tableaux, en revanche la neige les couronne

d'une auréole éclatante, et l'on peut marcher tout un jour entre deux haies d'aubépine et de prunier sauvage, sans rencontrer un seul Anglais.

J'aurais voulu aller jusqu'aux Alpes du Tyrol. Je ne sais guère pourquoi je me les imagine si belles; mais il est certain qu'elles existent dans mon cerveau comme un des points du globe vers lesquels me porte une sympathie indéfinissable. Dois-je croire, comme toi, que la destinée nous appelle impérieusement vers les lieux où nous devons voir s'opérer en nous quelque crise morale? — Je ne saurais attribuer tant de part dans ma vie à la fatalité. Je crois à une providence spéciale pour les hommes d'un grand génie ou d'une grande vertu; mais qu'est-ce que Dieu peut avoir à faire à moi? Quand nous étions ensemble, je croyais au destin comme un vrai musulman. J'attribuais à des vues particulières, à des tendresses maternelles ou à des prévisions mystérieuses de cette providence envers toi, le bien et le mal qui nous arrivaient. Je me voyais forcé à tel ou tel usage de ma volonté, comme un instrument destiné à te faire agir. J'étais un des rouages de ta vie, et parfois je sentais sur moi la main de Dieu qui m'imprimait ma direction. A présent que cette main s'est placée entre nous deux, je me sens inutile et abandonné. Comme une pierre détachée de la montagne, je roule au hasard, et les accidens du chemin décident seuls de mon impulsion. Cette pierre embarrassait les voies du destin. Son souffle l'a balayée; que lui importe où elle ira tomber? . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Je croirais assez que mon ancienne affection pour le Tyrol tient à deux légers souvenirs, celui d'une romance qui me semblait très belle quand j'étais enfant, et qui commençait ainsi :

> Vers les monts du Tyrol poursuivant le chamois,
> Engelwald au front chauve a passé sur la neige, etc.;

et celui d'une demoiselle avec qui j'ai voyagé, une nuit, il y a bien dix ans sur la route de — à —. La diligence s'était brisée à une descente. Il faisait un verglas affreux et un clair de lune magnifique. J'étais dans une certaine disposition d'esprit extatique et ri-

dicule. J'aurais voulu être seul, mais la politesse et l'humanité me forcèrent d'offrir le bras à ma compagne de voyage. Il m'était impossible de m'occuper d'autre chose que de ce clair de lune, de la rivière qui roulait en cascades le long du chemin, et des prairies baignées d'une vapeur argentée. La toilette de la voyageuse était problématique. Elle parlait un français incorrect avec l'accent allemand, et encore parlait-elle fort peu. Je n'avais donc aucune donnée sur sa condition et sur ses goûts. Seulement, quelques remarques assez savantes qu'elle avait faites à table d'hôte, sur la qualité d'une crème aux amendes, m'avaient induit à penser que cette discrète et judicieuse personne pouvait bien être une cuisinière de bonne maison. Je cherchais long-temps ce que je pourrais lui dire d'agréable; enfin, après un quart d'heure d'efforts incroyables, j'accouchai de ceci : — N'est-il pas vrai, mademoiselle, que voici un *site enchanteur*? — Elle sourit et haussa légèrement les épaules. Je crus comprendre qu'à la platitude de mon expression, elle me prenait pour un commis-voyageur ; et j'étais assez mortifié, lorsqu'elle dit d'un ton mélancolique, et après un instant de silence : — Ah ! monsieur, vous n'avez jamais vu les montagnes du Tyrol?

— Vous êtes du Tyrol? m'écriai-je. Ah ! mon Dieu, j'ai su autrefois une romance sur le Tyrol qui me faisait rêver les yeux ouverts. C'est donc un bien beau pays? Je ne sais pas pourquoi il s'est logé dans un coin de ma cervelle. Soyez assez bonne pour me le décrire un peu.

— Je suis du Tyrol, répondit-elle d'un ton doux et triste, mais excusez-moi : je ne saurais en parler. — Elle porta son mouchoir à ses yeux, et ne prononça pas une seule parole durant tout le reste du voyage. Pour moi, je respectai religieusement son silence et ne sentis pas même le désir d'en entendre davantage. Cet amour de la patrie, exprimé par un mot, par un refus de parler, et par deux larmes bien vite essuyées, me sembla plus éloquent et plus profond qu'un livre. Je vis tout un roman, tout un poème dans la tristesse de cette silencieuse étrangère. Et puis ce Tyrol si délicatement et si tendrement regretté m'apparut comme une terre enchantée. En me rasseyant dans la diligence, je fermai les yeux pour ne plus voir le paysage que je venais d'admirer, et qui désormais

m'inspirait tout le dédain qu'on a pour la réalité à vingt ans. Je vis alors passer devant moi, comme dans un panorama immense, les lacs, les montagnes vertes, les pâturages, les forêts alpestres, les troupeaux et les torrens du Tyrol. J'entendis ces chants à la fois si joyeux et si mélancoliques, qui semblent faits pour des échos dignes de les répéter. Depuis, j'ai souvent fait de bien douces promenades dans ce pays chimérique, porté sur les ailes des symphonies pastorales de Beethoven. Oh! que j'y ai dormi sur des herbes embaumées! quelles belles fleurs j'y ai cueillies! quelles riantes et heureuses troupes de pâtres j'y ai vues passer en dansant! quelles solitudes austères j'y ai trouvées pour prier Dieu! — Que de chemin j'ai fait à travers ces monts, durant deux ou trois modulations de l'orchestre! . . . . . , ...

. . . . . J'étais assis sur une roche un peu au-dessus du chemin. La nuit descendait lentement sur les hauteurs. Au fond de la gorge, en remontant toujours le torrent, mon œil distinguait une enfilade de montagnes confusément amoncelées les unes derrière les autres. Ces derniers fantômes pâles qui se perdaient dans les vapeurs du soir, c'était le Tyrol. Encore un jour de marche, et je toucherais au pays de mes rêves. — De ces cimes lointaines, me disais-je, sont partis mes songes dorés. Ils ont volé jusqu'à moi, comme une troupe d'oiseaux voyageurs; ils sont venus me trouver quand j'étais un enfant tout rustique, et que je conduisais mes chevreaux en chantant la romance d'Engelwad le long des traines de la Vallée-Noire. Ils ont passé sur ma tête pendant une pâle nuit d'hiver quand je venais d'accomplir un pèlerinage mystérieux vers d'autres illusions que j'ai perdues, vers d'autres contrées où je ne retournerai pas. — Ils se sont transformés en violes et en hautbois sous les mains de Brod et de Urhan, et je les ai reconnus à leurs voix délicieuses, quoique ce fût à Paris, quoiqu'il fallût faire grande toilette et allumer les quinquets en plein midi pour les entendre. Ils chantaient si bien, qu'il suffisait de fermer les yeux, pour que la salle du Conservatoire devint une vallée des Alpes, et pour que Habeneck, placé l'archet en main à la tête de toute cette harmonie, se transformât en chasseur de chamois, *Engelwad au front chauve*, ou quelque autre. — Beaux rêves de voyage et de solitude, colombes errantes qui avez rafraîchi mon front du battement de vos ailes,

vous êtes retournés à votre aire enchantée, et vous m'attendez. Me voici prêt à vous atteindre, à vous saisir, m'échapperez-vous comme tous mes autres rêves? Quand j'avancerai la main pour vous caresser, ne vous envolerez-vous pas, ô mes sauvages amis? N'irez-vous pas vous poser sur quelque autre cime inaccessible où mon desir vous suivra en vain?

. . . . . .

J'avais pris dans la journée, sous un beau rayon de soleil, quelques heures de repos sur la bruyère. Afin d'éviter la saleté des gîtes, je m'étais arrangé pour marcher pendant les heures froides de la nuit et pour dormir en plein air durant le jour. La nuit fut moins sereine que je ne l'avais espéré. Le ciel se couvrit de nuages et le vent s'éleva. Mais la route était si belle, que je pus marcher sans difficulté au milieu des ténèbres. Les montagnes se dressaient à ma droite et à ma gauche comme de noirs géans; le vent s'y engouffrait et courait sur leurs croupes avec de longues plaintes. Les arbres fruitiers, agités violemment, semaient sur moi leurs fleurs embaumées. La nature était triste et voilée, mais toute pleine de parfums et d'harmonies sauvages. Quelques gouttes de pluie m'avertirent de chercher un abri dans un bosquet d'oliviers situé à peu de distance de la route. J'y attendis la fin de l'orage. Au bout d'une heure, le vent était tombé, et le ciel dessinait au-dessus de moi une longue bande bleue, bizarrement découpée par les anfractuosités des deux murailles de granit qui le resserraient. C'était le même coup-d'œil que nous avions en miniature à Venise, quand nous marchions le soir dans ces rues obscures, étroites et profondes, d'où l'on aperçoit la nuit étendue au-dessus des toits comme une mince écharpe d'azur semée de paillettes d'argent.

Le murmure de la Brenta, un dernier gémissement du vent dans le feuillage lourd des oliviers, des gouttes de pluie qui se détachaient des branches et tombaient sur les rochers avec un petit bruit qui ressemblait à celui d'un baiser, je ne sais quoi de triste et de tendre était répandu dans l'air et soupirait dans les plantes. Je pensais à la veillée du Christ dans le jardin des Olives, et je me rappelai que nous avons parlé tout un soir de ce chant du poème divin. C'était un triste soir que celui-là, une de ces sombres veillées où nous avons bu ensemble le calice d'amertume. — Et toi

aussi, tu as souffert un martyre inexorable, toi aussi tu as été cloué sur une croix. Avais-tu donc quelque grand péché à racheter pour servir de victime sur l'autel de la douleur? qu'avais-tu fait pour être menacé et châtié ainsi? est-on coupable à ton âge? sait-on ce que c'est que le bien et le mal? Tu te sentais jeune, tu croyais que la vie et le plaisir ne doivent faire qu'un. Tu te fatiguais à jouir de tout, vite et sans réflexion. Tu méconnaissais ta grandeur et tu laissais aller ta vie au gré des passions qui devaient l'user et l'éteindre, comme les autres hommes ont le droit de le faire. Tu t'arrogeas ce droit sur toi-même, et tu oublias que tu es de ceux qui ne s'appartiennent pas. Tu voulus vivre pour ton compte, et suicider ta gloire par mépris de toutes les choses humaines. Tu jetas pêle-mêle dans l'abîme toutes les pierres précieuses de la couronne que Dieu t'avait mise au front, la force, la beauté, le génie, et jusqu'à l'innocence de ton âge, que tu voulus fouler aux pieds, enfant superbe!

Quel amour de la destruction brûlait donc en toi? quelle haine avais-tu contre le ciel pour dédaigner ainsi ses dons les plus magnifiques? Est-ce que ta haute destinée te faisait peur? Est-ce que l'esprit de Dieu était passé devant toi sous des traits trop sévères? L'ange de la poésie qui rayonne à sa droite, s'était penché sur ton berceau pour te baiser au front; mais tu fus effrayé sans doute de voir si près de toi le géant aux ailes de feu. Tes yeux ne purent soutenir l'éclat de sa face, et tu t'enfuis pour lui échapper. A peine assez fort pour marcher, tu voulus courir à travers les dangers de la vie, embrassant avec ardeur toutes ses réalités, et leur demandant asile et protection contre les terreurs de ta vision sublime et terrible. Comme Jacob, tu luttas contre elle, et comme lui, tu fus vaincu. Au milieu des fougueux plaisirs où tu cherchais vainement ton refuge, l'esprit mystérieux vint te réclamer et te saisir. Il fallait que tu fusses poète, tu l'as été en dépit de toi-même. Tu abjuras en vain le culte de la vertu; tu aurais été le plus beau de ses jeunes lévites; tu aurais desservi ses autels en chantant sur une lyre d'or les plus divins cantiques, et le blanc vêtement de la pudeur aurait paré ton corps frêle d'une grâce plus suave que le masque et les grelots de la folie. Mais tu ne pus jamais oublier les divines émotions de cette foi primitive. Tu revins à elle du fond

des autres de la corruption, et ta voix, qui s'élevait pour blasphémer, entonna, malgré toi, des chants d'amour et d'enthousiasme. Alors ceux qui t'écoutaient se regardèrent avec étonnement. Quel est donc celui-ci, dirent-ils, et en quelle langue célèbre-t-il nos rites joyeux? Nous l'avons pris pour un des nôtres, mais c'est le transfuge de quelque autre religion, c'est un exilé de quelque autre monde plus triste et plus heureux. Il nous cherche et vient s'asseoir à nos tables, mais il ne trouve pas dans l'ivresse les mêmes illusions que nous. D'où vient que par instans un nuage passe sur son front et fait pâlir son visage? A quoi songe-t-il? De quoi parle-t-il? Pourquoi ces mots étranges qui lui reviennent à chaque instant sur les lèvres comme les souvenirs d'une autre vie? Pourquoi les *vierges*, les *amours*, et les *anges*, repassent-ils sans cesse dans ses rêves et dans ses vers? Se moque-t-il de nous ou de lui-même? Est-ce son Dieu? Est-ce le nôtre qu'il méprise et trahit?

Et toi, tu poursuivais ton chant sublime et bizarre, tout-à-l'heure cynique et fougueux comme une ode antique, maintenant chaste et doux comme la prière d'un enfant. Couché sur les roses que produit la terre, tu songeais aux roses de l'Eden qui ne se flétrissent pas, et en respirant le parfum éphémère de tes plaisirs, tu parlais de l'éternel encens que les anges entretiennent sur les marches du trône de Dieu. Tu l'avais donc respiré, cet encens? Tu les avais donc cueillies, ces roses immortelles? Tu avais donc gardé de cette patrie des poètes de vagues et délicieux souvenirs qui t'empêchaient d'être satisfait de tes folles jouissances d'ici-bas?

Suspendu entre la terre et le ciel, avide de l'un, curieux de l'autre, dédaigneux de la gloire, effrayé du néant, incertain, tourmenté, changeant, tu vivais seul au milieu des hommes; tu fuyais la solitude et la trouvais partout. La puissance de ton ame te fatiguait. Tes pensées étaient trop vastes, tes désirs trop immenses : tes épaules débiles pliaient sous le fardeau de ton génie. Tu cherchais dans les voluptés incomplètes de la terre l'oubli des biens irréalisables que tu avais entrevus de loin. Mais quand la fatigue avait brisé ton corps, ton ame se réveillait plus active, et ta soif plus ardente. Tu quittais les bras de tes folles maîtresses pour t'arrêter en soupirant devant les vierges de Raphaël. — Quel est

ROYAL

donc, disait un pieux et tendre rêveur, *ce jeune homme qui s'inquiète tant de la blancheur des marbres?*

Comme ce fleuve des montagnes que j'entends mugir dans les ténèbres, tu es sorti de ta source plus pur et plus limpide que le cristal; et tes premiers flots n'ont réfléchi que la blancheur des neiges immaculées. Mais effrayé sans doute du silence de la solitude, tu t'es élancé sur une pente rapide, tu t'es précipité parmi des écueils terribles, et du fond des abîmes, ta voix s'est élevée comme le rugissement d'une joie âpre et sauvage.

De temps en temps, tu te calmais en te perdant dans un beau lac, heureux de te reposer au sein de ses ondes paisibles et de refléter la pureté du ciel. Amoureux de chaque étoile qui se mirait dans ton sein, tu lui adressais de mélancoliques adieux, quand elle quittait l'horizon.

Dans l'herbe des marais un seul instant arrête,
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux.

Mais bientôt las d'être immobile, tu poursuivais ta course haletante parmi les rochers, tu les prenais corps à corps, tu luttais avec eux, et quand tu les avais renversés, tu partais avec un chant de triomphe sans songer qu'ils t'encombraient dans leur chute et creusaient dans ton sein des blessures profondes.

L'amitié s'était enfin révélée à ton cœur solitaire et superbe. Tu daignas croire à un autre qu'à toi-même, orgueilleux infortuné! tu cherchas dans son cœur le calme et la confiance. Le torrent s'apaisa et s'endormit sous un ciel tranquille. Mais il avait amassé dans son onde tant de débris arrachés à ses rives sauvages, qu'elle eut bien de la peine à s'éclaircir. Comme celle de la Brenta, elle fut long-temps troublée et sema la vallée qui lui prêtait ses fleurs et ses ombrages de graviers stériles et de roches aiguës. Ainsi fut long-temps tourmentée et déchirée la vie nouvelle que tu venais essayer. Ainsi le souvenir des turpitudes que tu avais contemplées vint empoisonner de doutes cruels et d'amères pensées les pures jouissances de ton ame encore craintive et méfiante.

Ainsi ton corps, aussi fatigué, aussi affaibli que ton cœur, cela au ressentiment de ses anciennes fatigues, et *comme au beau lis se*

pencha pour mourir. Dieu, irrité de ta rébellion et de ton orgueil, posa sur ton front une main chaude de colère, et en un instant tes idées se confondirent, ta raison t'abandonna. L'ordre divin établi dans les fibres de ton cerveau fut bouleversé. La mémoire, le discernement, toutes les nobles facultés de l'intelligence, si délicées en toi, se troublèrent et s'effacèrent comme les nuages qu'un coup de vent balaie. Tu te levas sur ton lit en criant : — Où suis-je? ô mes amis ! pourquoi m'avez-vous descendu vivant dans le tombeau? —

Un seul sentiment survivait en toi à tous les autres, la volonté, mais une volonté aveugle, déréglée, qui courait comme un cheval sans frein et sans but à travers l'espace. Une dévorante inquiétude te pressait de ses aiguillons, tu repoussais l'étreinte de ton ami, tu voulais t'élancer, courir. Une force effrayante te débordait. — Laissez-moi ma liberté, criais-tu, laissez-moi fuir; ne voyez-vous pas que je vis et que je suis jeune? — Où voulais-tu donc aller? Quelles visions ont passé dans le vague de ton délire? Quels célestes fantômes t'ont convié à une vie meilleure? Quels secrets insaisissables à la raison humaine as-tu surpris dans l'exaltation de ta folie? Sais-tu quelque chose à présent, dis-moi? Tu as souffert ce qu'on souffre pour mourir; tu as vu ta fosse ouverte pour te recevoir; tu as senti le froid du cercueil, et tu as crié : Tirez-moi, tirez-moi de cette terre humide!

N'as-tu rien vu de plus? Quand tu courais comme Hamlet sur les traces d'un être invisible, où croyais-tu te réfugier? à quelle puissance mystérieuse demandais-tu du secours contre les horreurs de la mort? Dis-le-moi, dis-le-moi, pour que je l'invoque dans tes jours de souffrance, et pour que je l'appelle auprès de toi dans tes détresses déchirantes. Elle t'a sauvé, cette puissance inconnue, elle a arraché le linceul qui s'étendait déjà sur toi. Dis-moi comment on l'adore, et par quels sacrifices on se la rend favorable. Est-ce une douce providence que l'on bénit avec des chants et des offrandes de fleurs? Est-ce une sombre divinité qui demande en holocauste le sang de ceux qui t'aiment? Enseigne-moi dans quel temple ou dans quelle caverne s'élève son autel. J'irai lui offrir mon cœur quand ton cœur souffrira; j'irai lui donner ma vie quand ta vie sera menacée. . . . . .

La seule puissance à laquelle je croie est celle d'un Dieu juste, sévère, mais paternel. C'est celle qui infligea tous les maux à l'ame humaine, et qui, en revanche, lui revela l'espérance du ciel. C'est la Providence que tu méconnais souvent, mais à laquelle te ramenent les vives émotions de ta joie et de ta douleur. Elle s'est apaisée, elle a exaucé mes prières, elle t'a rendu à mon amitié, c'est à moi de la bénir et de la remercier. Si sa bonté t'a fait contracter une dette de reconnaissance, c'est moi qui me charge de l'acquitter, ici, dans le silence de la nuit, dans la solitude de ces monts, dans le plus beau temple qu'elle puisse ouvrir à des pas humains. Ecoute, écoute, Dieu terrible et bon! Il est faux que tu n'aies pas le temps d'entendre la prière des hommes, tu as bien celui d'envoyer à chaque brin d'herbe la goutte de rosée du matin! Tu prends soin de toutes tes œuvres avec une minutieuse sollicitude, comment oublierais-tu le cœur de l'homme, ton plus savant, ton plus incomprehensible ouvrage? — Ecoute donc celui qui te bénit dans ce désert, et qui aujourd'hui, comme toujours, t'offre sa vie et soupire après le jour où tu daigneras la reprendre. Ce n'est pas un demandeur avide qui te fatigue de ses desirs en ce monde. C'est un solitaire resigné qui te remercie du bien et du mal que tu lui as fait. . . . . .

. . . . . .

. . . . . C'est ce qui me força de revenir vers la Lombardie, et de remettre le Tyrol à la semaine prochaine. J'arrivai à Oliero vers les quatre heures de l'après-midi, après avoir fait seize milles à pied en dix heures, ce qui, pour un garcon de ma taille, était une journée un peu forte. J'avais encore un peu de fièvre, et je sentais une chaleur accablante au cerveau. Je m'étendis sur le gazon à l'entrée de la grotte, et je m'y endormis. Mais les aboiemens d'un grand chien noir, à qui j'eus bien de la peine à faire entendre raison, me réveillèrent bientôt. Le soleil était descendu derrière les cimes de la montagne, l'air devenait tiède et suave. Le ciel, embrasé des plus riches couleurs, teignait la neige d'un reflet couleur de rose. Cette heure de sommeil avait suffi pour me faire un bien extrême. Mes pieds étaient désenflés, ma tête libre. Je me mis à examiner l'endroit où j'étais. C'était le paradis terrestre : c'était l'assemblage des beautés naturelles les plus gracieuses et les

plus imposantes. Nous y viendrons ensemble, laisse-moi l'espérer.

Quand j'eus parcouru ce lieu enchanté avec la joie d'un conquérant, je revins m'asseoir à l'endroit où j'avais dormi, afin de savourer le plaisir de ma découverte. Il y avait deux jours que j'errais dans ces montagnes, sans avoir pu trouver un de ces sites parfaitement à mon gré qui abondent dans les Pyrénées, et qui sont rares dans cette partie des Alpes. Je m'étais écorché les mains et les genoux pour arriver à des solitudes qui toutes avaient leurs beautés, mais dont pas une n'avait le caractère que je lui désirais dans ce moment-là. L'une me semblait trop sauvage, l'autre trop champêtre. J'étais trop triste dans celle-ci; dans celle-là je souffrais du froid; une troisième m'ennuyait. Il est difficile de trouver la nature extérieure en harmonie avec la disposition de l'esprit. Généralement l'aspect des lieux triomphe de cette disposition et apporte à l'ame des impressions nouvelles. Mais si l'ame est malade, elle résiste à la puissance du temps et des lieux; elle se révolte contre l'action des choses étrangères à sa souffrance, et s'irrite de les trouver en désaccord avec elle.

J'étais épuisé de fatigue en arrivant à Oliero, et peut-être à cause de cela étais-je disposé à me laisser gouverner par mes sensations. Il est certain que là je pus enfin m'abandonner à cette contemplation paresseuse que la moindre perturbation dans le bien-être physique dérange impérieusement. Figure-toi un retrait de la montagne couvert de bosquets en fleurs, à travers lesquels fuient des sentiers en pente rapide, des gazons doucement inclinés, semés de rhododendron, de pervenche et de paquerettes. Trois grottes d'une merveilleuse beauté pour la forme et les couleurs du roc occupent les enfoncemens de la gorge. L'une a servi long-temps de caverne à une bande d'assassins; l'autre recèle un petit lac ténébreux que l'on peut parcourir en bateau, et sur lequel pendent de très belles stalactites. Mais c'est une des *curiosités* qui ont le tort d'entretenir l'inutile et insupportable profession de *touriste*. Il me sembla déjà voir arriver, malgré la neige qui couvre les Alpes, ces insipides et monotones figures que chaque été ramène et fait pénétrer jusque dans les solitudes les plus saintes; véritable plaie de notre génération, qui a juré de dénaturer par sa présence la phy-

sionomie de toutes les contrées du globe, et d'empoisonner toutes les jouissances des promeneurs contemplatifs par leur oisive inquiétude et leurs sottes questions.

Je retournai à la troisième grotte; c'est celle qui arrête le moins l'attention des curieux, et c'est la plus belle. Elle n'offre ni souvenirs dramatiques, ni raretés minéralogiques. C'est une source de soixante pieds de profondeur, qu'abrite une voûte de rochers, ouverte sur le plus beau jardin naturel de la terre. De chaque côté se resserrent des monticules d'un mouvement gracieux et d'une riche végétation.

En face de la grotte, au bout d'une perspective de fleurs et de pâle verdure, jetées comme un immense bouquet que la main des fées aurait délié et secoué sur le flanc des montagnes, s'élève un géant sublime, un rocher perpendiculaire, taillé par les siècles et par les orages sur la forme d'une citadelle flanquée de ses tours et de ses bastions. Ce château magique, qui se perd dans les nuages, couronne le tableau frais et gracieux du premier plan d'une sauvage majesté. Contempler ce pic terrible du fond de la grotte, au bord de la source, les pieds sur un tapis de violettes, entre la fraîcheur souterraine du rocher et l'air chaud du vallon, c'est un bien-être, c'est une joie que j'aurais voulu me retirer pour te l'envoyer.

Des roches éparses dans l'eau s'avancent jusqu'au milieu de la grotte. Je parvins à la dernière et me penchai sur ce miroir de la source, transparent et immobile, comme un bloc d'émeraude. Je vis au fond une figure pâle dont le calme me fit peur. J'essayai de lui sourire, et elle me rendit mon sourire avec tant de froideur et d'amertume, que les larmes me vinrent aux yeux, et que je me relevai pour ne plus la voir. Je restai debout sur la roche, les bras croisés. Le froid me gagna peu à peu. Il me sembla que moi aussi je me pétrifiais. Il me revint à la mémoire je ne sais quel fragment d'un livre inédit. « Toi aussi, vieux Jacques, tu fus un marbre solide et « pur, et tu sortis de la main de Dieu, fier et sans tache comme une « statue neuve sort toute blanche de l'atelier, et monte sur son « piédestal d'un air orgueilleux. Mais te voilà rongé par le temps, « comme une de ces allégories usées qui se tiennent encore debout « dans les jardins abandonnés. Tu décores très bien le désert, pour- « quoi sembles-tu t'ennuyer de la solitude? Tu trouves l'hiver rude

« et le temps long ! Il te tarde de tomber en poussière et de ne « plus dresser vers le ciel ce front jadis superbe que le vent insulte « aujourd'hui, et sur lequel l'air humide amasse une mousse noire « semblable à un voile de deuil. Tant d'orages ont terni ton éclat, « que ceux qui passent par hasard à tes pieds, ne savent plus si tu « es d'albâtre ou d'argile sous ce crêpe mortuaire. Reste, reste dans « ton néant, et ne compte plus les jours. Tu dureras peut-être « long-temps encore, misérable pierre! Tu te glorifiais jadis d'être « une matière dure et inattaquable : à présent tu envies le sort du « roseau desséché qui se brise les jours d'orage. Mais la gelée « fend les marbres. Le froid te détruira, espère en lui. »

Je sortis de la grotte, accablé d'une épouvantable tristesse, et je me jetai plus fatigué qu'auparavant à la place où j'avais dormi. Mais le ciel était si pur, l'atmosphère si bienfaisante, le vallon si beau, la vie circulait si jeune et si vigoureuse dans cette riche nature printanière, que je me sentis peu à peu renaître. Les couleurs s'éteignaient et les contours escarpés des monts s'adoucissaient dans la vapeur comme derrière une gaze bleuâtre. Un dernier rayon du couchant venait frapper la voûte de la grotte et jeter une frange d'or aux mousses et aux scolopendres dont elle est tapissée. Le vent balançait au-dessus de ma tête des cordons de lierre de vingt pieds de long. Une nichée de rouge-gorges se suspendait en babillant à ces festons délicats et se faisait bercer par les brises. Le torrent qui s'échappait de la caverne baisait en passant les primevères semées sur ses rives. Une hirondelle sortit du fond de la grotte et traversa le ciel. C'est la première que j'aie vue cette année. Elle prit son vol magnifique vers le grand rocher de l'horizon ; mais en voyant la neige, elle revint comme la colombe de l'arche, et s'enfonça dans sa retraite pour y attendre le printemps encore un jour.

Je me préparai aussi à chercher un gîte pour la nuit; mais avant de quitter la grotte d'Oliero et la route du Tyrol, avant de tourner la face vers Venise, j'essayai de résumer mes sensations.

Mais cela ne m'avança à rien. Je sentis en moi une fatigue déplorable et une force plus déplorable encore, aucune espérance, aucun désir, un profond ennui ; la faculté d'accepter tous les biens et tous les maux ; trop de découragement ou de paresse pour cher-

cher ou pour éviter quoi que ce soit; un corps plus dur à la fatigue que celui d'un buffle; une ame irritée, sombre et hautaine, avec un caractère indolent, silencieux, calme comme l'eau de cette source qui n'a pas un pli à la surface, mais qu'un grain de sable bouleverse.

Je ne sais pourquoi toute réflexion sur l'avenir me cause une humeur insupportable. J'eus besoin de reporter mes regards sur certaines faces du passé, et je m'adoucis aussitôt. Je pensai à notre amitié, j'eus des remords d'avoir laissé tant d'amertume entrer dans ce pauvre cœur. Je me rappelai les joies et les souffrances que nous avons partagées. Les unes et les autres me sont si chères, qu'en y pensant je me mis à pleurer comme une femme.

En portant mes mains à mon visage, je respirai l'odeur d'une sauge dont j'avais touché les feuilles quelques heures auparavant. Cette petite plante fleurissait maintenant sur sa montagne à plusieurs lieues de moi. Je l'avais respectée. Je n'avais emporté d'elle que son exquise senteur. D'où vient qu'elle me l'avait laissée? Quelle chose précieuse est donc le parfum, qui, sans rien faire perdre à la plante dont il émane, s'attache aux mains d'un ami, et le suit en voyage pour le charmer et lui rappeler long-temps la beauté de la fleur qu'il aime! — Le parfum de l'ame, c'est le souvenir. C'est la partie la plus délicate, la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. L'affection d'un absent n'est plus qu'un parfum; mais qu'il est doux et suave! qu'il apporte à l'esprit abattu et malade de bienfaisantes images et de chères espérances! — Ne crains pas, ô toi qui as laissé sur mon chemin cette trace embaumée, ne crains jamais que je la laisse se perdre. Je la serrerai dans mon cœur silencieux, comme une essence subtile dans un flacon scellé. Nul ne la respirera que moi, et je la porterai à mes lèvres dans mes jours de détresse pour y puiser la consolation et la force, les rêves du passé, l'oubli du présent.

. . . . . .

. . . . . Je me souviens que lorsque j'étais enfant, les chasseurs apportaient à la maison vers l'automne de belles et douces palombes ensanglantées. On me donnait celles qui étaient encore vivantes, et j'en prenais soin. J'y mettais la même

ardeur et les mêmes tendresses qu'une mère pour ses enfans, et je réussissais à en guérir quelques-unes. A mesure qu'elles reprenaient la force, elles devenaient tristes, et refusaient les fèves vertes que pendant leur maladie elles mangeaient avidement dans ma main. Dès qu'elles pouvaient étendre les ailes, elles s'agitaient dans la cage et se déchiraient aux barreaux. Elles seraient mortes de fatigue et de chagrin si je ne leur eusse donné la liberté. Aussi je m'étais habitué, quoique égoïste enfant s'il en fut, à sacrifier le plaisir de la possession au plaisir de la générosité. C'était un jour de vives émotions, de joie triomphante et de regret invincible, que celui où je portais une de mes palombes sur la fenêtre. Je lui donnais mille baisers. Je la priais de se souvenir de moi et de revenir manger les fèves tendres de mon jardin. Puis, j'ouvrais une main que je refermais aussitôt pour ressaisir mon amie. Je l'embrassais encore, le cœur gros et les yeux pleins de larmes. Enfin, après bien des hésitations et des efforts, je la posais sur la fenêtre. Elle restait quelque temps immobile, étonnée, effrayée presque de son bonheur. Puis elle partait avec un petit cri de joie qui m'allait au cœur. Je la suivais long-temps des yeux; et quand elle avait disparu derrière les sorbiers du jardin, je me mettais à pleurer amèrement, et j'en avais pour tout un jour à inquiéter ma mère par mon air abattu et souffrant.

Quand nous nous sommes quittés, j'étais fier et heureux de te voir rendu à vie; j'attribuais un peu à mes soins la gloire d'y avoir contribué. Je rêvais pour toi des jours meilleurs, une vie plus calme. Je te voyais renaître à la jeunesse, aux affections, à la gloire. Mais quand je t'eus déposé à terre, quand je me retrouvai seul dans cette gondole noire comme un cercueil, je sentis que mon ame s'en allait avec toi. Le vent ne ballottait plus sur les lagunes agitées qu'un corps malade et stupide. Un homme m'attendait sur les marches de la piazzetta. — Du courage! me dit-il. — Oui, lui répondis-je; vous m'avez dit ce mot-là une nuit, quand il était mourant dans nos bras, quand nous pensions qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. A présent il est sauvé, il voyage, il va retrouver sa patrie, sa mère, ses amis, ses plaisirs. C'est bien : mais pensez de moi ce que vous voudrez. Je regrette cette horrible nuit où sa tête pâle était appuyée sur votre épaule, et sa main froide dans la mienne.

Il était là entre nous deux, et il n'y est plus. — Vous pleurez aussi, tout en haussant les épaules. Vous voyez que vos larmes ne raisonnent pas mieux que moi. Il est parti, nous l'avons voulu; mais il n'est plus ici, et nous sommes au désespoir.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . Avant de me coucher, j'allai fumer mon cigare sur la route de Bassano. Je ne m'éloignai guère d'Oliero que d'un quart de lieue, et il ne faisait pas encore nuit; mais la route était déjà déserte et silencieuse comme à minuit. Je me trouvai tout à coup, je ne sais comment, en face d'un monsieur beaucoup mieux mis que moi. Il avait un frac bleu, des bottes à la hussarde, et un bonnet hongrois avec un beau gland de soie tombant sur l'épaule. Il se mit en travers de mon chemin et m'adressa la parole dans un dialecte moitié italien, moitié allemand. Je crus qu'il demandait quelque renseignement sur le pays, et lui montrant le clocher qui se dessinait en blanc sur les ombres de la vallée, je me bornai à lui répondre : — Oliero. — Mais il reprit sa harangue d'un ton lamentable; je crus comprendre qu'il me demandait l'aumône. Il était impossible d'offrir à un mendiant si élégant moins d'un svansic, et cette générosité m'était également impossible, pour des raisons majeures. Je me rappelai en même temps les avertissemens du docteur, et je passai mon chemin. Mais soit qu'il me prît pour un financier déguisé, soit que ma blouse de cotonnade bleue lui plût extrêmement, il s'obstina à me suivre pendant une cinquantaine de pas en continuant son inintelligible discours, qui me parut mal accentué et que je ne goûtai nullement. Ce *monsù* avait un fort beau bâton de houx à la main, et je n'avais pas seulement une branche de chèvrefeuille. Je me souvenais très bien des propres paroles du docteur : *Ayez l'œil sur son bâton*. Mais je ne voyais pas bien clairement à quoi pouvait me servir la connaissance exacte du danger que je courais. Je pris le parti de tâcher de penser à autre chose, et de sifflotter, en répétant à part moi, cette phrase profondement philosophique que tu m'as apprise, et dont tu m'as conseillé l'emploi dans les grandes émotions de la vie : — La musique à la campagne est une chose fort agréable; les cordes harmonieuses de la harpe, etc. — Je jetai un regard de côté et vis mon

Allemand tourner les talons. Comme je n'avais aucune envie de *cultiver* sa connaissance, je continuai de marcher vers Bassano en sifflant.

J'avais eu une peur de tous les diables. Je suis naturellement poltron et imprévoyant à la fois. C'est ce qui faisait dire à mon précepteur que j'avais le caractère d'un merle. Je ne crois au danger que quand je le touche, et je l'oublie dès qu'il est passé. Il n'est pas d'oiseau plus stupide que moi pour retomber vingt fois dans le piège où il a été pris. Je tourne autour et je le brave avec une légèreté que l'on prendrait volontiers pour du courage. Mais quand j'y suis, je n'y fais pas meilleure figure que les autres. Je l'avoue sans honte, parce qu'il me semble qu'un homme de quatre pieds dix pouces n'est pas obligé d'avoir le stoïcisme de Milon de Crotone, et parce que j'ai vu bien des butors gigantesques être au moins aussi faibles que moi en face de la peur.

Je revins à Oliero, et je retrouvai à tâtons la branche de genévrier suspendue à la porte de mon cabaret. La première figure que j'aperçus sous le manteau de la cheminée fut celle de mon Allemand qui fumait dans une pipe fort honnête, et qui attendait, en suivant chaque tour de broche d'un œil amoureux, que le quartier d'agneau commandé pour son souper finît de rôtir. Il se leva en me voyant, et m'offrit une chaise auprès de lui. J'étais un peu confus de la méprise que j'avais faite en prenant un personnage si bien élevé pour un voleur de grand chemin. On nous servit notre souper à la même table : à lui son agneau rôti, à moi mon fromage de chèvre ; à lui le vin généreux d'Asolo, à moi l'eau pure du torrent. Quand il eut mangé trois bouchées, soit qu'il se sentît peu d'appétit, soit qu'il fût touché de la *grace avec laquelle je mangeais mon pain*, il m'invita à partager son repas, et j'acceptai sans cérémonie. Il parlait alors une espèce de vénitien presque intelligible, et il me fit d'agréables reproches du refus que je lui avais fait sur la route d'un peu de feu de mon cigare pour allumer sa pipe. Je me confondis en excuses, et j'essayai de me moquer intérieurement de ma frayeur ; mais malgré sa politesse, et peut-être aussi à cause de sa politesse, ce monsieur avait une indéfinissable odeur de coquin qui rappelait *l'Auberge des Adrets* d'une lieue. L'hôte avait, en tournant autour de la table, une étrange manière de nous regarder

alternativement. Quand je grimpai à ma soupente, résolu à affronter tous les dangers du coupe-gorge classique de l'Italie, j'entendis le bonhomme qui disait à son garçon : — Fais attention au Tyrolien et au petit *forestiere*. (Il s'agissait de moi.) Serre bien la vaisselle et apporte les clés du linge sous mon chevet ; attache le chien à la porte du poulailler, et au moindre bruit appelle-moi. — Cristo, soyez tranquille, répondit le garçon. Le *petit* ne peut pas bouger que je ne l'entende. J'aurai la fourche à feu sur ma paillasse, et *per Dio santo*, qu'il prenne garde à lui, s'il s'amuse à sortir avant le jour.

Je me le tins pour dit, et je dormis tranquillement, protégé contre le filou tyrolien par ce brave garçon montagnard qui croyait protéger contre moi la maison de son maître.

Quand je m'éveillai, le Tyrolien avait pris la volée depuis longtemps, et malgré la surveillance de l'hôte, de son garçon et de son chien, il était parti sans payer. Il fut un peu question de me prendre pour son complice et de me faire acquitter sa dépense. Je transigeai, et comme j'avais mangé avec lui, je payai la moitié du souper ; après quoi je partis à travers la montagne.

. . . . . .

. . . . . Je traversai ce jour-là des solitudes d'une incroyable mélancolie. Je marchai un peu au hasard en tâchant d'observer tant bien que mal la direction de Trévise, mais sans m'inquiéter de faire trois fois plus de chemin qu'il ne fallait, ou de passer la nuit au pied d'un genevrier. Je choisis les sentiers les plus difficiles et les moins fréquentés. En quelques endroits, ils me conduisirent jusqu'à la hauteur des premières neiges ; en d'autres, ils s'enfonçaient dans les défilés arides où le pied de l'homme semblait n'avoir jamais passé. J'aime ces lieux incultes, inhabitables, qui n'appartiennent à personne, que l'on aborde difficilement, et d'où il semble impossible de sortir. Je m'arrêtai dans un certain amphithéâtre de rochers, auquel pas une construction, pas un animal, pas une plante ne donnait de physionomie géologique. Il en avait une terrible, austère, désolée, qui n'appartenait à aucun pays, et qui pouvait ressembler à toute autre partie du monde qu'à l'Italie. Je fermai les yeux au pied d'une roche, et mon esprit se mit à divaguer. En un quart d'heure je fis le tour du monde, et quand je sortis de ce demi-sommeil fé-

brile, je m'imaginai que j'étais en Amérique, dans une de ces éternelles solitudes que l'homme n'a pu conquérir encore sur la nature sauvage. Tu ne saurais te figurer combien cette illusion s'empara de moi; je m'attendais presque à voir le boa dérouler ses anneaux sur les ronces desséchées, et le bruit du vent me semblait la voix des panthères errantes parmi les rochers. Je traversai ce désert sans rencontrer un seul accident qui dérangeât mon rêve; mais au détour de la montagne je trouvai une petite niche creusée dans le roc avec sa madone, et la lampe que la dévotion des montagnardes entretient et rallume chaque soir, jusque dans les solitudes les plus reculées. Il y avait au pied de l'autel rustique un bouquet de fleurs cultivées et nouvellement cueillies. Cette lampe encore fumante, ces fleurs de la vallée, toutes fraîches encore, à plusieurs milles dans la montagne stérile et inhabitée, étaient les offrandes d'un culte plus naïf et plus touchant qu'aucune chose que j'aie vue en ce genre. En général, ces croix et ces madones s'élèvent dans le désert au lieu où s'est commis quelque meurtre, ou bien là où est arrivée, par accident, quelque mort violente. A deux pas de la madone était un précipice qu'il fallait côtoyer pour sortir du défilé. La lampe, sinon la protection de la Vierge, devait être fort utile aux voyageurs de nuit.

. . . . . Une idée folle, l'illusion d'un instant, un rêve qui ne fait que traverser le cerveau suffit pour bouleverser toute une ame et pour emporter dans sa course le bonheur ou la souffrance de tout un jour. Ce voyage d'Amérique avait déroulé en cinq minutes un immense avenir devant moi, et quand je me réveillai sur une cime des Alpes, il me sembla que de mon pied j'allais repousser la terre et m'élancer dans l'immensité. Ces belles plaines de la Lombardie, cette mer Adriatique qui flottait comme un voile de brume à l'horizon, tout cela m'apparut comme une conquête épuisée, comme un espace déjà franchi. Je m'imaginai que si je voulais, je serais demain sur la cime des Andes. Les jours de ma vie passée s'effacèrent et se confondirent en un seul. *Hier* me sembla résumer parfaitement trente ans de fatigue; *aujourd'hui*, ce mot terrible, qui dans la grotte d'Oliero m'avait représenté l'effrayante immobilité de la tombe, s'effaça du livre de ma vie. Cette force détestée, cette morne résistance à la douleur,

qui m'avait rendu si triste, se fit sentir à moi, active et violente, douloureuse encore, mais orgueilleuse comme le désespoir. L'idée d'une éternelle solitude me fit tressaillir de joie et d'impatience, comme autrefois une pensée d'amour, et je sentis ma volonté s'élancer vers une nouvelle période de ma destinée. — C'est donc là où tu en es? me disait une voix intérieure; eh bien! marche, avance, apprends.

. . . . . .

. . . . . Au coucher du soleil, je me trouvai au faîte d'une crête de rochers; c'était la dernière des Alpes. A mes pieds s'étendait la Lombardie, immense, éblouissante de lumière et d'étendue. J'étais sorti de la montagne, mais vers quel point de ma direction? Entre la plaine et le pic d'où je la contemplais, s'étendait un beau vallon ovale, appuyé d'un côté au flanc des Alpes, de l'autre élevé en terrasse au-dessus de la plaine et protégé contre les vents de la mer par un rempart de collines fertiles. Directement au-dessous de moi, un village était semé en pente dans un désordre pittoresque. Ce pauvre hameau est couronné d'un beau et vaste temple de marbre tout neuf, éclatant de blancheur et assis d'une façon orgueilleuse sur la croupe de la montagne. Je ne sais quelle idée de personnification s'attachait pour moi à ce monument. Il avait l'air de contempler l'Italie déroulée devant lui comme une carte géographique et de lui commander.

Un ouvrier, qui taillait le marbre à même la montagne, m'apprit que cette église, de forme païenne, était l'œuvre de Canova, et que le village de Possagno, situé au pied, était la patrie de ce grand sculpteur des temps modernes. — Canova était le fils d'un tailleur de pierres, ajouta le montagnard; c'était un pauvre ouvrier comme moi.

Combien de fois le jeune manœuvre, qui devait devenir Canova, s'est-il assis sur cette roche où s'élève maintenant un temple à sa mémoire! Quels regards a-t-il promenés sur cette Italie qui lui a décerné tant de couronnes, sur ce monde où il a exercé la paisible royauté de son génie, à côté de la terrible royauté de Napoléon! Désirait-il, espérait-il sa gloire? y songeait-il seulement? Quand il avait coupé proprement un quartier de roche, savait-il que de cette main, formée aux rudes travaux, sortiraient tous les

dieux de l'Olympe et tous les rois de la terre? Pouvait-il deviner cette nouvelle race de souverains qui allait éclore et demander l'immortalité à son ciseau? Quand il avait des regards de jeune homme et peut-être d'amant pour les belles montagnardes de sa patrie, imaginait-il la princesse Borghèse nue devant lui?

Le vallon de Possagno a la forme d'un berceau; il est fait à la taille de l'homme qui en est sorti. Il serait digne d'avoir servi à plus d'un génie, et l'on conçoit que la sublimité de l'intelligence se déploie à l'aise dans un si beau pays et sous un ciel si pur. La limpidité des eaux, la richesse du sol, la force de la végétation, la beauté de la race dans cette partie des Alpes, et la magnificence des aspects lointains que le vallon domine de toutes parts, semblent faits exprès pour nourrir les plus hautes facultés de l'ame, et pour exciter aux plus nobles ambitions. Cette espèce de paradis terrestre où la jeunesse intellectuelle peut s'épanouir avec toute sa sève printanière, cet horizon immense qui semble appeler les pas et les pensées de l'avenir, ne sont-ce pas là deux conditions principales pour le déploiement d'une belle destinée?

La vie de Canova fut féconde et généreuse comme le sol de sa patrie. Sincère et simple comme un vrai montagnard, il aima toujours avec une tendre prédilection le village et la pauvre maisonnette où il était né. Il la fit très modestement embellir, et il venait s'y reposer à l'automne des travaux de son année. Il se plaisait alors à dessiner les formes herculéennes des paysans et les têtes vraiment grecques des jeunes filles. Les habitans de Possagno disent avec orgueil que les principaux modèles de la riche collection des œuvres de Canova sont sortis de leur vallée. Il suffit en effet de la traverser pour y retrouver à chaque pas le type de froide beauté qui caractérise la statuaire de l'empire. Le principal avantage de ces montagnardes, et celui précisément que le marbre n'a pu reproduire, est la fraîcheur du coloris et la transparence de la peau. C'est à elles que peut s'appliquer sans exagération l'éternelle métaphore des lis et des roses. Leurs yeux ont une limpidité excessive et une nuance incertaine, à la fois verte et bleue, qui est particulière à la pierre appelée aigue-marine. Canova aimait particulièrement la *morbidezza* de leurs cheveux blonds, abondans et lourds. Il les

peignait lui-même avant de les copier, et disposait leurs tresses selon les diverses manieres de la statuaire grecque.

Ces filles ont généralement une expression de douceur et de naïveté, qui, reproduite sur des linéamens plus fins et sur des formes plus délicates, a dû inspirer à Canova la délicieuse tête de Psyché. Les hommes ont la tête colossale, le front proéminent, la chevelure épaisse et blonde aussi, les yeux grands, vifs et hardis, la face courte et carrée. Rien de profond ni de délicat dans la physionomie, mais une franchise et un courage qui rappellent l'expression des chasseurs antiques. Le temple de Canova est une copie exacte du Panthéon de Rome. Il est d'un beau marbre fond blanc, traversé de nuances rousses et rosâtres, mais tendre et déjà égrainé par la gelée. Canova, dans une vue philanthropique, avait fait élever cette église pour attirer un grand concours d'étrangers et de voyageurs à Possagno, et procurer ainsi un peu de commerce et d'argent aux pauvres habitans de la montagne. Il comptait en faire une espèce de musée de ses ouvrages. L'église aurait renfermé les sujets sacrés sortis de son ciseau, et des galeries supérieures auraient contenu à part les sujets profanes. Il mourut sans pouvoir accomplir son projet, et laissa des sommes considérables destinées à cet emploi. Mais quoique son propre frère, l'évêque Canova, fût chargé de surveiller les travaux, une sordide économie ou une insigne mauvaise foi a présidé à l'exécution des dernières volontés du sculpteur. Hormis le *vaisseau* de marbre sur lequel il n'était plus temps de spéculer, on a obéi mesquinement à la nécessité du remplissage. Au lieu de douze statues colossales en marbre qui devaient occuper les douze niches de la coupole, s'élèvent douze géans grotesques qu'un peintre habile, dit-on d'ailleurs, s'est plu à exécuter ironiquement pour se venger des tracasseries sordides des entrepreneurs. Très peu de sculpture de Canova décore l'intérieur du monument. Quelques bas-reliefs de petite dimension, mais d'un dessin très pur et très élégant, sont incrustés autour des chapelles; tu les as vus à l'académie des beaux arts de Venise, et tu en as remarqué un avec prédilection. Tu as vu là aussi le groupe du Christ au tombeau qui est certainement la plus froide pensée de Canova. Le bronze de ce groupe est dans le temple de Possagno, ainsi que le tombeau qui renferme les restes du sculpteur :

c'est un sarcophage grec très simple et très beau, exécuté sur ses dessins.

Un autre groupe du Christ au linceul, peint à l'huile, décore le maître-autel. Canova, le plus modeste des sculpteurs, avait la prétention d'être peintre. Il a passé plusieurs années à retoucher ce tableau, fils heureusement unique de sa vieillesse, que, par affection pour ses vertus et par respect pour sa gloire, ses héritiers devraient conserver précieusement chez eux et cacher à tous les regards. . . . . .

. . . . . Je suivis la route d'Asolo le long d'une rampe de collines couvertes de figuiers; j'embrassai ce riche aspect de la Lombardie pendant plusieurs lieues, sans être fatigué de son immensité, grâce à la variété des premiers plans, qui descendent par gradins de monticules et de ravines jusqu'à la surface unie de la plaine. Des ruisseaux de cristal circulent et bondissent parmi ces gorges dont les contours sont hardis sans âpreté, et dont le mouvement change à chaque détour du chemin. C'est le sol le plus riche en fruits délicieux et le climat le plus sain de l'Italie. A Asolo, village assis comme Possagno sur le flanc des Alpes, à l'entrée d'un vallon non moins beau, je trouvai un montagnard qui partait pour Trévise, assis majestueusement sur un char traîné par quatre ânesses. Je le priai, moyennant une modeste rétribution, de me faire un peu de place parmi les chevreaux qu'il transportait au marché, et j'arrivai à Trévise le lendemain matin, après avoir dormi fraternellement avec les innocentes bêtes qui devaient tomber le lendemain sous le couteau du boucher. Cette pensée m'inspira pour leur maître une horreur invincible, et je n'échangeai pas une parole avec lui durant tout le chemin.

Je dormis deux heures à Trévise avec un peu de rhume et de fièvre; à midi je trouvai un voiturin qui partait pour Mestre et qui me prit en *lapin*. Je trouvai la gondole de Catullo à l'entrée du canal. Le docteur, assis sur la poupe, échangeait des facéties vénitiennes avec cette perle des gondoliers. Il y avait sur la figure de notre ami un rayonnement inusité. Qu'est-ce donc? lui dis-je, avez-vous fait un héritage? êtes-vous nommé médecin de votre oncle?

Il prit une attitude mystérieuse et me fit signe de m'asseoir près

de lui. Alors il tira de sa poche une lettre timbrée de Genève. Je me détournai après l'avoir lue pour cacher mes larmes. Mais quand je regardai le docteur, je le trouvai occupé à lire la lettre à son tour. — Ne vous gênez pas, lui dis-je. — Il n'y fit nulle attention et continua; après quoi il la porta à ses lèvres avec une vivacité passionnée toute italienne, et me la rendit en disant pour toute excuse : *Je l'ai lue.*

Nous nous pressâmes la main en pleurant. Puis je lui demandai s'il avait reçu de l'argent pour moi. Il me répondit par un signe de tête affirmatif. — Et quand part votre ami Zuzuf? — Le 15 du mois prochain. — Vous retiendrez mon passage sur son navire pour Constantinople, docteur. — Oui? — Oui. — Et vous reviendrez? dit-il. — Oui, je reviendrai. — Et lui aussi? — Et lui aussi, j'espère. — *Dieu est grand!* dit le docteur en levant les yeux au ciel d'un air à la fois ingénu et emphatique. Nous verrons ce soir Zuzuf au café, ajouta-t-il; en attendant, où voulez-vous loger? — Peu m'importe, ami, je pars après-demain pour le Tyrol.....

GEORGE SAND.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

LETTRE CINQUIÈME.

Paris, 10 mai 1834.

Si vous avez un jour la fantaisie de quitter le parlement, et de venir assister à une séance de notre chambre des députés, pour peu que vous vous hâtiez, monsieur, vous pourrez voir encore au banc des ministres, un homme aux joues pâles et creuses, dont les yeux plongés dans leur orbite semblent des feux cachés au fond d'une caverne. Une de ses mains est habituellement glissée sous son gilet, et à ses mouvemens convulsifs on dirait un joueur qui se déchire secrètement la poitrine lorsque les chances du jeu tournent contre lui.

Lord John Russel, si petit, si pâle et si faible, qu'il fallut l'étendre sur un sopha de l'avant-salle après son discours sur la réforme parlementaire, peut vous donner une idée de ce personnage; mais celui dont je parle ne laisse pas, comme lord Russel, s'éteindre dans le vide ses périodes à demi prononcées. Sa phrase traînante et incisive est un instrument qui tranche et qui déchire à la fois; sa voix profonde et presque funèbre ajoute encore à l'expression lugubre de sa physionomie, et quand il emploie la forme du sarcasme, ce qui lui arrive rarement, il est vrai, cette moquerie violente a toujours quelque chose d'effrayant. C'est une gaîté inaccoutumée qui contraste tellement avec la disposition sérieuse, je dirai presque imposante, des muscles de la face qu'elle agite, qu'on se sent saisi d'une impression funeste. On se dit que la colère ou la tristesse irait mieux à ce visage. En effet, dès qu'il reprend son expression sombre et rêveuse, on y trouve quelques nuances de douceur qui avaient disparu, une sorte d'aménité qu'on n'eût pas soupçonnée, et qui pourrait bien se développer dans le cercle d'une société intime.

En voyant à la tribune cette longue figure puritaine et ces yeux irrités, en entendant cette voix sépulcrale, en écoutant les anathèmes qu'elle lance contre les mauvaises passions qui troublent le repos des gens honnêtes, en observant avec quelle véhémence et quelle rudesse elle prêche le calme et la soumission, vous songerez involontairement à Jean Calvin, dont vous admiriez le portrait à Genève. C'est bien lui tel que nous le vîmes, prêchant son fameux discours « contre la secte fantastique et furieuse des libertins, » dressé dans sa chaire théologale, l'œil animé de l'esprit de domination, le coin de sa bouche contracté par un trait inflexible, le front jauni et dépouillé par ses veilles, large et plein, annonçant un jugement étendu et une fidèle mémoire, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, et tout prêt à dire les paroles qu'on lisait sur le cadre du tableau : *Non veni mittere pacem, sed gladium*; « je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée. » Devise qui convient aussi bien à Calvin qu'à M. Guizot.

M. Guizot n'a pas rapporté ces formes extérieures de Genève, car il est né à Nîmes; mais il semble en avoir rapporté son esprit. Ses premières années se passèrent en effet à Genève, il y fit les

fortes études philosophiques et historiques qu'il a appliquées plus tard avec tant de succès à ses travaux. Il y apprit cette rigoureuse manière d'apprécier et d'enchaîner les faits, particulière à l'école de Genève. Il y puisa ce goût pour l'aristocratie bourgeoise, cette fierté et cet orgueil plébéiens qui éclatent dans tous ses écrits et dans tous ses discours. Dans ce coin du monde où se sont réfugiés les débris du patriciat roturier et de la tyrannie des communes, qui tinrent si long-temps tête à la noblesse et opprimèrent pendant tant d'années les classes inférieures en France, en Allemagne, M. Guizot étudia, peut-être involontairement, l'art de gouverner despotiquement le peuple en déclamant contre le despotisme des classes élevées, de marcher pas à pas et d'un grand air de franchise à un but secret, de reculer à propos devant la force, de revenir à propos encore, d'avancer toujours et de ne lutter ouvertement qu'à la dernière extrémité; petites choses et petits moyens qu'on sait à merveille dans ce petit gouvernement, si faible que le moindre brin d'herbe y est un obstacle qu'on ne peut surmonter qu'à force d'habileté. M. Guizot, esprit méditatif et sérieux, dut certainement recevoir du tableau que lui offrait l'ancien état politique de Genève, une impression bien forte, et c'est à elle qu'il doit sans doute certaines nuances d'habileté et de finesse qui semblent quelquefois incompatibles avec un génie aussi absolu que l'est le sien, et avec l'aspérité dogmatique de son esprit.

La jeunesse de M. Guizot fut celle de beaucoup d'entre nous. Il était pauvre, actif et laborieux. On lui avait dit, en sortant de son collége, que le monde entier était ouvert devant lui, que la révolution française avait déblayé tous les chemins sous les pas des hommes intelligens, que l'empire, dont l'aurore se levait, avait besoin de toutes les ames fortes, de toutes les têtes éclairées qui consentiraient à se laisser conduire. Il savait qu'il était docte et intelligent, qu'il avait une ame énergique; les idées de liberté qu'il avait conçues dans la république de Genève, ne le rendaient pas sauvage et indomptable, il le savait aussi. Il vint donc, plein d'espoir, d'en-train, de bonne volonté, et de confiance dans l'avenir qui ne lui a pas fait défaut, comme on sait. Il n'en fut pas ainsi du présent. Les connaissances philosophiques et le savoir du jeune étudiant génevois ne le menèrent à rien. Ces routes vers la fortune,

ouvertes par la révolution et par l'empire, toutes larges qu'elles étaient, se trouvaient encombrées par la foule, et ses rêves d'avenir se terminèrent par un pénible réveil. Il lui fallut, non pas même accepter, mais solliciter une humble place de précepteur dans une famille suisse qui habitait Paris, et pour laquelle, je dois le dire, il a toujours professé le dévoûment et la haute estime que méritent ses vertus vraiment patriarcales.

Rien ne se perd en ce monde pour les esprits tels que celui de M. Guizot. Tout leur profite, tout les retrempe. Il dut faire là comme un second apprentissage politique. Soumis à une condition qui eût été un peu humiliante ailleurs, courbé sous des distinctions hiérarchiques qui pesaient, il est vrai, bien légèrement sur lui, il se peut qu'il se soit fortifié, à cette époque, dans ses idées d'organisation de la société qu'il a plutôt laissé entrevoir que développées depuis, et d'après lesquelles le premier soin d'un gouvernement bien constitué serait de retenir avec sévérité chaque individu à la place où le sort l'a jeté. M. Guizot ne peut avoir conçu de telles idées qu'après avoir reconnu, par lui-même, qu'on peut vivre très heureux dans une situation tout-à-fait subalterne. La portée philosophique que je lui attribue ne me permet pas d'assigner une autre cause à sa pensée. La société qu'il médite de régénérer, il l'a sans doute vue de son propre point de départ, auquel se rattachent peut-être des souvenirs heureux. Il ne peut en être autrement, car il faudrait désespérer de l'esprit humain, si ses progrès et son perfectionnement ne menaient qu'à l'égoïsme, si les hommes supérieurs, glorieusement parvenus au faîte de l'échelle sociale, n'apercevaient autre chose, à cette élévation, que la nécessité de repousser du pied tous ceux qui tendraient à s'élever en suivant leurs traces.

Les goûts littéraires de M. Guizot le firent bientôt introduire dans le salon de M. Suart. Là se réunissaient tous les hommes qui brûlaient de se rattacher au mouvement des idées ou qui essayaient en secret de leur imprimer une direction contraire. On y voyait à la fois les cyniques du directoire, les représentans de la république, les dernières ruines de l'Encyclopédie et quelques débris du naufrage de l'émigration, qui avaient abordé le rivage de la France à la faveur d'un moment de calme et d'oubli. C'est déjà de cette

époque que datent les liaisons de M. Guizot avec le vieux parti royaliste qui le porta aux affaires dès les premiers jours de la restauration. Chez M. Suard se trouvait aussi Mlle Pauline de Meulan, l'une des femmes les plus distinguées et les plus instruites de ce temps, dont l'esprit était assez solide et assez vif pour suffire à la dévorante activité que demande la profession de journaliste. Mlle de Meulan aidait à la rédaction de plusieurs journaux, et particulièrement du *Publiciste*, qui lui dut une partie de son succès. Elle exerçait dans cette feuille le rude métier de critique, et elle remplissait ses fonctions avec une vigueur et une énergie dont ne l'eussent pas soupçonnée ceux qui avaient pu apprécier la douceur et la bonté de son caractère. Il eût été toutefois difficile d'écrire avec plus de netteté et plus de charme. Seulement on remarque dans ses écrits de ce temps une certaine rigueur pédantesque qui se reproduisait, dit-on, dans sa conversation, où le sérieux journaliste faisait quelquefois tort à la femme aimable et bonne. Les travaux journaliers et multipliés de Mlle de Meulan avaient fini par altérer sa santé, et elle se vit obligée de prendre un repos qui lui était bien nécessaire, mais que l'état de sa fortune lui rendait bien fatal. Sa famille, dont elle était le soutien, était sur le point de se trouver sans ressource, lorsqu'un jour elle reçut une lettre d'une personne inconnue, qui lui offrait d'écrire pour elle dans *le Publiciste* jusqu'au moment où elle pourrait reprendre la plume. Cette lettre n'était pas signée, mais elle était conçue d'un ton de franchise et de bonne grace, et elle renfermait un article fort bien écrit, fort bien pensé, dont, par une singulière délicatesse, les vues semblaient empruntées à Mlle de Meulan elle-même, tant elles étaient un reflet fidèle de sa conversation. L'article fut inséré dans *le Publiciste*, et Mlle de Meulan, touchée de ce procédé, ne fit pas difficulté d'y mettre l'initiale P qui la désignait. Dès-lors, presque chaque jour, et tant que dura sa maladie, Mlle de Meulan reçut des articles semblables. On pense bien qu'elle fit mille recherches; dans le salon de M. Suard, on s'épuisa en conjectures, et personne ne soupçonna un jeune homme sérieux qui écoutait tous ces propos sans laisser échapper le moindre sourire. Enfin Mlle de Meulan se décida à écrire à l'inconnu, je ne sais par quelle voie, peut-être dans *le Publiciste*. Elle supplia l'écrivain ano-

nyme de se faire connaître. Celui-ci obéit, et vint enfin se montrer et recevoir les actions de grace qui lui étaient dues. C'était M. Guizot, âgé alors de vingt ans. Une noble amitié lia dès ce moment ces deux esprits distingués, et cinq ans après Mlle de Meulan devint Mme Guizot. Quinze années d'une union sainte et tendre furent le résultat de cet honorable et romanesque début. Leur séparation ne fut pas moins touchante que l'avait été leur rapprochement. Au milieu des souffrances d'une maladie lente, qui ne l'empêchaient pas de se livrer avec courage à ses travaux littéraires, Mme Guizot s'aperçut enfin que tout espoir était perdu. Elle fit ses adieux à son fils et à son mari, et pria celui-ci de la faire ensevelir selon le rit de l'église protestante, au sein de laquelle elle voulait mourir. Mme Guizot était catholique, mais son mari était protestant, et elle voulait, en fermant les yeux, emporter la pensée qu'ils seraient réunis un jour. Cela fait, l'esprit tranquille, heureuse de ce dernier sacrifice, le plus grand qu'elle pouvait offrir à son mari, elle le pria de lui faire une lecture. Il commença une oraison funèbre de Bossuet, celle de Madame Henriette; mais il avait à peine lu quelques pages que sa femme était morte. Ces choses se passaient en 1827. M. Guizot, destitué, privé même de sa chaire d'histoire, luttait alors avec toute la jeunesse du pays, contre M. Villèle, pour la liberté. Ce fut son beau temps, son temps de malheur et de gloire!

Cette douce union fut semée de nombreuses traverses. Pendant ces quinze années, M. Guizot monta plusieurs fois au pouvoir, en descendit, essaya constamment de se faire jour par ses liaisons, par ses opinions et par ses écrits. On le vit occuper successivement, sous l'abbé de Montesquiou, sous M. Barbé-Marbois et sous M. Decazes, des emplois qui n'étaient pas sans importance, et revenir, ainsi que sa femme, à leur point de départ, dans la nécessité de travailler pour vivre, et d'user de toutes les ressources de leur esprit. A la chute de M. Decazes, M. Guizot, sorti pauvre de sa place de directeur de l'administration départementale, se remit à faire, comme autrefois, des livres, des pamphlets, et des articles de journaux. L'intérieur de la maison de M. Guizot offrit pendant long-temps un curieux spectacle. Son beau-frère, M. Devaines, préfet de la Nièvre, avait été destitué comme lui. Il revint à Paris avec

sa femme et ses deux nièces, dont l'une, plus tard, épousa, à son tour, M. Guizot. D'un côté, Mme Guizot et ses nièces découpaient, refaisaient et annotaient la traduction de Shakspeare de Letourneur; de l'autre, M. Guizot préparait ses recherches sur l'histoire de France; plus loin quelques jeunes gens, élèves dociles du maître, fouillaient à coups de lexique dans le latin barbare d'Orderic-Vital; d'autres traduisaient les mémoires de Clarendon, l'*Eikon-Basilikè* du roi Charles Ier, et élevaient péniblement, pierre à pierre, le grand édifice de la collection des Mémoires de la révolution anglaise, décorée à son fronton de la signature de M. Guizot. Cette association de travaux était toujours dirigée par la pensée de M. Guizot, qui, indépendamment de ces grandes collections, produisait seul ses remarquables écrits sur l'histoire et l'état des affaires de la France. Elle exerça une heureuse influence sur la direction générale des lettres, et permit à M. Guizot de vivre avec aisance de la vie la plus honorable, en même temps qu'elle l'éleva à une haute réputation.

J'ai parlé à dessein de la vie littéraire de M. Guizot, avant que de parler de son existence politique. Il me resterait à le suivre dans la société de la restauration où l'introduisit M. Royer-Collard, et où n'avaient pas encore germé ces idées de liberté modérée qu'elle inscrivit plus tard sur sa bannière. Il faudrait encore le montrer protestant et calviniste au cœur même du catholicisme; génevois au milieu des coteries de Paris; dur, sombre et tourmenté par ses passions parmi les hommes les plus insoucians et les moins passionnés du monde; un peu insociable, et sachant cependant se former un cercle; naturalisant dans les salons ce ton dogmatique du professorat que Mme de Staël elle-même n'avait pu y faire supporter; reformant l'agrégation qui s'était dispersée après elle, y établissant sa domination, et y maintenant si bien l'ordre et la discipline, qu'elle ne l'abandonna jamais, ne lui demanda jamais compte de ses actes souvent contradictoires, le suivit aveuglément au combat pour et contre la liberté, et, marchant docilement sur ses pas, arriva avec lui, par des voies détournées, au pouvoir où elle l'entoure encore, et partage ses jouissances ainsi que ses soucis. Mais ce serait pour moi une tâche impossible à accomplir. Il faudrait soulever trop de voiles et se jeter dans l'étude et l'examen d'une

foule de petites influences et de petites intrigues, d'ingénieuses manœuvres, que M. Guizot n'a jamais négligées quand il a été question de faire triompher ses convictions. C'est une sorte de travail mécanique, qui accompagne toujours chez lui le grand travail intellectuel, et ses rouages sont si compliqués, que je me déclare, sans repugnance, incapable d'en suivre les mouvemens.

Nous trouverons des contradictions singulières dans la vie politique de M. Guizot, mais les hommes tels que M. Guizot veulent être jugés avec quelque ménagement; on leur doit de chercher à se rendre compte des motifs qui les ont entraînés, et de s'efforcer, autant qu'il est possible, de trouver ces motifs dans un ordre d'idées élevées. En cette circonstance, l'explication la plus honorable, la plus bienveillante que je puisse imaginer, serait d'admettre, comme il y a lieu de le croire en effet, que M. Guizot, habitué par son éducation, et porté par la tournure de son esprit, à rassembler les faits pour en faire ressortir un système, à n'étudier une époque que pour en faire jaillir la pensée qui le domine, à manier à son gré et avec une sorte de despotisme les évènemens historiques, à les plier, sans le savoir, sous sa volonté, en est arrivé, dès le commencement de sa carrière, à vouloir traiter de la même façon les hommes et les affaires. M. Guizot se serait créé à toute force un système chaque fois qu'il a été appelé à prendre part aux affaires politiques, ou à les diriger. Il se serait placé à un point de vue vrai ou faux, et il aurait rangé toutes ses idées de manière à ne pas s'écarter de ce point de vue unique. En un mot, la pensée éternelle de M. Guizot, bien que variable dans sa forme et dans ses résultats, est, ce me semble, de constituer; et comme toutes les personnes qui poussent cette pensée à l'excès, il a du mépris et de la haine pour tout ce qui se constitue sans lui. Ces projets de reconstitution générale de la société ont été tentés par M. Guizot sous toutes les formes. Déjà vers les premières années de la restauration, il avait élaboré, sous l'aile de M. Royer-Collard, une charte composée de quelques milliers d'articles, tellement immense et compliquée, que la première objection qu'on lui fit, était qu'il eût fallu cinq années de législature, rien que pour la discuter. Si, à cette même époque, M. Guizot a signalé son passage dans plusieurs ministères par des projets de loi, des actes et des discours

terriblement hostiles à la liberté, c'est encore, il faut le croire, parce que se trouvant placé à l'ombre d'un gouvernement tout jeune et visiblement ébranlé, il se dit que ce qui était à constituer dans ce moment-là, c'était le pouvoir, et alors il se mit consciencieusement à l'œuvre, sans s'apercevoir, dans son ardeur de construction, qu'il dépassait toutes les limites, et qu'il ensevelissait la liberté dans les fondemens de son édifice. C'est ainsi du moins que je m'explique la conduite de M. Guizot en 1814, quand ses talens lui valurent la confiance de l'abbé de Montesquiou, alors ministre de l'intérieur. Dans ce temps-là, M. Royer-Collard, chargé de la direction de la librairie, partageait avec M. Guizot la confiance de M. de Montesquiou, et sans doute cet esprit prépondérant dicta souvent ses opinions au faible et ignorant ministre.

Toutefois l'administration publique était dans les mains de M. Guizot, de M. Guizot tout seul, qui exerçait la plus grande influence sur le choix des préfets et des fonctionnaires; et l'on sait quels fonctionnaires et quels préfets furent nommés à cette époque. Sans doute M. Royer-Collard, homme mûr, blanchi dans les affaires secrètes, vieilli dans les missions difficiles de l'émigration, devait dominer de tout l'ascendant de son nom, et de sa grande et mystérieuse réputation, l'esprit d'un jeune homme inexpérimenté tel que devait l'être alors M. Guizot, mais non pas assez pour l'entraîner à écrire contre sa conviction ce cruel exposé de motifs de la loi contre la liberté de la presse que vint présenter aux chambres l'abbé de Montesquiou. Je ne prétends pas que la loi de la presse de 1814 ait été l'ouvrage unique de M. Guizot; mais on sait qu'il l'avait élaborée avec M. Royer-Collard, et il importe peu de savoir lequel des deux imagina d'arrêter la publication libre de tout écrit au-dessous de *trente* feuilles, lequel donna aux censeurs le droit d'empêcher l'impression d'un ouvrage jugé dangereux à huis-clos, par eux-mêmes, de l'anéantir sans appel, sans l'intervention des juges que donne la loi à tous les coupables. Que M. Guizot ou que M. Royer-Collard ait été plus ou moins inventif, plus ou moins ingénieux dans cette affaire, toujours est-il que le premier acte politique de M. Guizot a été de lever une main cruelle sur la charte qui venait à peine d'être promulguée, que ce fut de sa plume que tombèrent les argumens captieux que l'abbé de Montesquiou vint

niaisement débiter à la tribune contre la liberté d'émettre ses opinions que donnait la charte, mais qui, disait-il, n'entraînait pas le droit de publier les opinions des autres. « Proclamons-le avec vérité, disait M. de Montesquiou d'après M. Guizot, la censure est importante aux bonnes lettres. La censure devint importune à Rome lorsque les mœurs se corrompirent. De même lorsque les lettres se corrompent, on ne veut plus de censure littéraire. » — M. Raynouard était rapporteur de la loi; dans son discours habilement conçu, le ministre s'adressa à M. Raynouard lui-même. « Je ne crains pas, ajouta-t-il, d'en appeler au rapporteur. Je lui demanderai s'il est utile de laisser un champ libre aux mauvais écrivains, à ceux qui ignorent les premiers principes; enfin si ce n'est pas après de longues méditations, après des études laborieuses qu'il a pu produire ses excellens écrits. La censure, dit-on, détruit la liberté de la presse. Détruisez-vous la liberté de la parole parce que vous mettez un terme à la licence du théâtre? Les journaux, sans doute, peuvent donner des leçons utiles, mais veulez-vous qu'ils soient indépendans? Vous dites qu'on arrêtera leurs feuilles s'ils se livrent à des excès. De quel droit allez-vous punir vingt-cinq ou trente mille souscripteurs de la feuille qu'ils ont achetée par leurs abonnemens? » L'exposé de motifs de M. Guizot serait vraiment curieux à reproduire. Ce projet, qui créait la censure, commençait ainsi : « Il faut conserver la liberté de la presse de manière à la rendre utile et durable. » — Il faut rentrer dans la charte, disait M. de Chantelauze dans l'exposé des motifs des ordonnances de juillet, qui offre plus d'un rapprochement avec l'exposé de la loi de 1814. — Enfin M. Guizot donna, autant qu'il était possible, sa sanction à cette loi, en s'inscrivant lui-même sur la liste des censeurs entre M. Ch. Lacretelle et M. Frayssinous.

Ce début politique mena M. Guizot où il devait le mener, lui et le gouvernement qu'il servait ainsi, à la fuite, à l'exil, à Gand, où nous le retrouvons chargé d'une mission près de Louis XVIII, par les hommes modérés de la restauration, qui demandaient l'éloignement de M. de Blacas et un ministère présidé par M. de Talleyrand. M. Guizot avait-il déjà fait un retour sur lui-même? la lourde chute de cette monarchie sous les faibles mains qui s'employaient avec tant de peine à la constituer fortement avait-elle ébranlé ses

convictions, ou bien chercha-t-il à se prouver à lui-même, ainsi qu'aux autres, qu'il fallait attendre un temps meilleur? Pour moi, monsieur, je n'étais pas à Gand, je n'y avais pas d'amis, et je ne saurais vous dire comment se termina la mission de M. Guizot; mais vous savez, comme moi, que M. de Talleyrand fut revêtu de la présidence du conseil au retour de Gand, et que M. de Blacas s'éloigna. Les hommes qui avaient employé M. Guizot à cette négociation difficile ne paraissent pas s'être beaucoup empressés de le récompenser, car il ne fut rappelé aux affaires qu'après la dissolution du ministère de M. de Talleyrand.

M. Guizot reparut donc aux affaires sous M. Barbé-Marbois, qui l'appela près de lui, au ministère de la justice, en qualité de secrétaire-général. Depuis, par un singulier enchaînement de faits, M. Barbé-Marbois a été arraché en quelque sorte violemment de sa place de président de la cour des comptes sous le ministère de son ancien protégé. Il eût été digne de M. Guizot d'employer son éloquence dans le conseil, où il fait si souvent prévaloir ses opinions, à maintenir en possession de son honorable retraite ce vieillard, qui lui avait autrefois tendu la main pour l'aider à gravir les premiers degrés du pouvoir. Mais peut-être, en cette occasion, M. Guizot céda-t-il au cri de sa conscience, et se souvint-il des rigueurs qui signalèrent le ministère de M. Barbé-Marbois, rigueurs que M. Guizot vit de bien près, et dont il lui fallut se rendre complice. Destitutions de magistrats, circulaires effrayantes, mesures d'inquisition, ordonnances impitoyables, tels furent en effet les seuls actes qui émanèrent, en 1817, du ministère de la justice. Une loi contre les cris séditieux fut portée aux chambres par M. Barbé-Marbois, tandis que M. Decazes présentait une loi pour la suspension de la liberté individuelle, et le duc de Feltre un autre projet pour l'établissement des cours prévotales. L'exposé de motifs du projet de loi de M. Barbé-Marbois sembla le plus terrible de tous. L'action de pousser un cri séditieux y était traitée de crime, et bien punie comme telle. « Il y a quelques hommes dont l'unique morale est la crainte des peines, disait-on dans cet exposé. C'est contre des coupables de cette espèce que nos lois sont, à plusieurs égards, impuissantes. A la nécessité d'une loi positive sur ces matières se joignait celle d'une instruction rapide et d'une punition

qui, pour être d'un exemple efficace, fût infligée très peu de temps après le délit. » Ce projet de loi et cet exposé de motifs étaient-ils de M. Guizot? Il y a lieu de le croire, car en même temps M. Royer-Collard, son ami, son guide alors, venait à la chambre, en qualité de commissaire du roi, défendre la loi sur les cours prévotales. M. Guizot était certainement à cette époque, et fut encore longtemps sous l'empire d'une réaction morale contre la liberté, qui s'est renouvelée récemment en lui, mais, il faut le dire, avec moins de force. Sa présence dans les bureaux des ministères, sous l'abbé de Montesquiou comme sous M. Barbé-Marbois, comme sous M. Decazes qu'il servit ensuite, fut constamment signalée par des lois de rigueur et d'exception, et certes ce n'est pas le hasard qui fit cette remarquable coïncidence. Le caractère de M. Guizot l'explique de reste, et les esprits de sa trempe laissent peu à faire au hasard en pareil cas.

Je vous ai dit que M. Guizot se plaît à constituer, que c'est là sa manie, sa rage, son talent, si vous voulez. C'est une tendance que vous retrouverez dans tout ce qu'il a écrit, dans presque tout ce qu'il a fait; il la pousse si loin, qu'en histoire comme en politique il a de l'humeur, de l'aversion et plus souvent du mépris pour toutes les choses qui se sont constituées sans lui, je veux dire contre celles qui ne s'adaptent pas parfaitement au système historique qu'il a créé, ou qui ne répondent pas aux nécessités politiques qu'il a établies. En continuant de suivre M. Guizot, nous verrons qu'il a voulu constituer le pouvoir, puis la liberté, puis le pouvoir encore; nous le verrons rassemblant partout des élémens d'ordre et de discipline, organisant la hiérarchie jusque dans l'opposition, quand il vint s'y réfugier; nous le verrons méthodique et pointilleux jusque dans l'insurrection. Nous nous expliquerons en quelque sorte, comme M. Guizot se l'explique sans doute à lui-même, ses passages fréquens et quelquefois si brusques d'un camp dans un autre, ses attaques successives contre le gouvernement et contre le peuple; nous saisirons l'idée qui a fait couler de sa plume tour à tour l'encre rouge du censeur, les projets de loi furibonds des premières années de la restauration contre la liberté de la presse, et plus tard des brochures brûlantes de libéralisme et d'indépendance; nous en viendrons même, avec quelques efforts, à

comprendre comment il a pu, sans être taxé d'inconséquence, quitter le fauteuil de secrétaire-général de la chancellerie pour venir s'asseoir sur l'escabeau du président de la société populaire *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et adresser ses circulaires électorales de 1850 à ceux qui avaient peut-être conservé les circulaires ministérielles de 1815. Mais pour le dernier mot de cette intelligence qui s'obscurcit de plus en plus en s'élevant, pour le but final qu'elle se propose, j'ai bien peur que nous ne les trouvions pas. Qui nous dira ce qu'elle veut établir après tant de mystérieux ambages; quelle forme elle prétend imposer à la société après l'avoir enlacée de tant de doctrines; qui nous dévoilera la devise qu'elle cache avec tant de soin? Est-ce despotisme ou liberté? Nous nous efforcerons cependant de la connaître, cette pensée qui se dérobe sous les plis d'un front soucieux. Nous n'y épargnerons pas nos soins, car c'est l'énigme du Sphinx : il faut la deviner sous peine d'être dévoré par celui qui la propose.

Ne croyez pas cependant, monsieur, que M. Guizot soit de sa nature un homme de violences et de coercitions, un de ces caractères inflexibles de la Convention, qui posaient hardiment la nécessité de retrancher du monde une partie du genre humain, afin d'assurer le bonheur de l'autre, et marchaient résolument, sans le moindre trouble, à l'accomplissement de leur volonté. Les théories de M. Guizot ne sont pas cruelles, non, elles ne le sont pas, et la raison en est que M. Guizot n'a pas d'enthousiasme, même pour ses théories. Dans chacune des phases politiques auxquelles il a assisté, il a cherché à créer une doctrine des intérêts qui fût applicable à la circonstance, affaiblissant, afin de le faire passer, le principe qu'il embrassait. On l'a toujours trouvé d'abord doux, conciliant, modéré, facile à composer, admettant le droit de rejet et la liberté d'examen avec toute la largeur d'esprit que donne le protestantisme le plus éclairé; mais comme il s'irrite au travail et se passionne facilement contre l'obstacle, il devient dur, violent et emporté à mesure qu'on lui résiste, et dans son ardeur à manier le pouvoir et à le retenir, il se pourrait, comme nous l'avons déjà vu, qu'il passât, dans un jour de crise, du ton persuasif de Luther à la sombre fureur de Bothwel, et qu'un de ses discours, en faveur de l'ordre et de la liberté, se terminât par une liste de pros-

cription. C'est par les faiblesses que je viens de signaler que M. Guizot se laissa entraîner, pendant les premières années de la restauration, à des actes qu'il a sans doute amèrement déplorés, bien qu'il ait été plusieurs fois tenté de les renouveler depuis qu'il exerce le pouvoir. On m'a conté que la mère de M. Guizot était une de ces femmes fortes dont parle l'Ecriture, et qu'on trouve encore au sein des vieilles familles protestantes, réfugiées dans les provinces les plus reculées de la France. Cette digne mère avait une noble ambition pour ses enfans; il lui avait été révélé qu'ils seraient un jour riches et puissans, et elle tâchait d'aider, par une éducation solide et par des exhortations sérieuses et répétées, aux desseins qu'elle prêtait à la Providence. Ses projets d'avenir se fondaient plus particulièrement sur M. Guizot, comme on le pense bien, et souvent on la surprenait tenant son petit enfant sur ses genoux, et cherchant à l'animer par l'éloge des hommes fermes et persévérans que produisit en si grand nombre la lutte ardente de la réforme. — « Je tâche de donner de la fermeté et de l'énergie à mon pauvre François, » disait en ces momens-là cette bonne mère. Et il fallait en effet l'œil vigilant d'une mère pour découvrir que ce sont justement ces qualités-là qui manquent à M. Guizot, lui qui passe pour l'homme d'état le plus ferme et le plus inflexible, qui l'est souvent en effet, et à qui on attribue, non sans raison, les actes les plus violens du gouvernement de juillet.

M. Guizot a dit quelque part : « Pour se faire pardonner le pouvoir, il faut le garder long-temps, non y revenir sans cesse. De petites et fréquentes vicissitudes, dans une grande situation, ont, pour la masse des spectateurs, quelque chose de déplaisant et presque d'ennuyeux. Elles diminuent celui qui les accepte quand elles ne le décrient pas. » M. Guizot a très bien défini sa propre situation dans ces lignes, qu'il écrivait à l'époque de la formation du dernier ministère de M. Pasquier. Sans doute alors il ne connaissait pas aussi bien qu'aujourd'hui tous les charmes du pouvoir, il n'avait pas encore ressenti la peine qu'on éprouve à en tomber, et dans les postes inférieurs qu'il avait obtenus, il avait vu probablement d'un œil philosophique le désespoir et l'abattement des ministres dont la disgrâce entraînait la sienne. Devenu ministre à son tour, M. Guizot sentit que la place était au moins aussi agréable

à reprendre que fâcheuse à quitter, il ne recula pas devant le ridicule des *petites et fréquentes vicissitudes*; et, pour ne pas perdre de vue un seul moment la route du ministère d'où il sortait, il vint s'y placer sans rancune en vedette officieuse, et soutenir des successeurs qui l'avaient assez brutalement renversé. C'est ainsi que, sous le ministère de M. Perier, M. Guizot s'était fait, avec un rare désintéressement, l'orateur du cabinet et le premier commis de la présidence. Je sais que les immenses travaux qui furent faits par M. Guizot, pendant cette pénible session, ne restèrent pas sans salaire; mais ce n'est pas par un traitement, quelque large qu'il soit, qu'on peut compenser la perte du pouvoir, et faire oublier l'humiliation qu'il y a de descendre à la seconde place quand on a occupé la première. Le véritable dédommagement que trouva M. Guizot dans cette situation, ce fut le simulacre de puissance qui lui resta, et l'espoir de ressaisir prochainement l'autorité elle-même, que M. Périer mourant laissa tomber en partie dans ses mains; chose vraiment fâcheuse pour le pouvoir et pour M. Guizot, qui se nuisent aujourd'hui cruellement l'un à l'autre.

Aux affaires, M. Guizot se raidit. Cette vigueur factice qu'il s'est donnée ou qu'on lui a donnée dès l'enfance, il l'exagère encore. Il élève si haut le pouvoir et la force, qu'il estime qu'un ministre ne saurait jamais en avoir assez. Heureux de tenir enfin ce pouvoir qu'il a désiré si long-temps, il le manie à tout propos et à toute heure, et il conseille toujours d'en faire l'emploi le plus décisif. Dans le pouvoir, M. Guizot ne voit qu'un état de guerre, une guerre qui justifie tous les moyens, pourvu que l'on triomphe. Le pouvoir, selon lui, doit s'exercer au profit d'une classe d'intérêts, et combattre, ruiner, anéantir tous les autres. M. Guizot en est, pour le gouvernement de la France, à sa grande distinction historique des vainqueurs et des vaincus, des Francs et des Gaulois, de la race dominatrice et de la race dominée. M. Guizot, qui a dit et écrit tant de choses, a encore écrit ceci : « Le pouvoir s'abuse étrangement quand il se place hors du camp des vainqueurs. Il se trahit ainsi lui-même et ment à sa propre nature. Il quitte ceux qui veulent et doivent posséder l'empire pour aller à ceux qui ne peuvent réclamer que la liberté. » De cette sorte, dès que M. Guizot se trouve placé du côté du pouvoir, le droit n'existe pas. Il n'admet

ROYAL

pas qu'un pouvoir puisse et doive protéger les intérêts du petit nombre, même si ce petit nombre a la justice pour lui. Avant tout, il faut être fort; après cela, on sera loyal, équitable, généreux et honnête, s'il se peut. Aussi, une fois là, M. Guizot ne croit plus à la liberté; il sourit quand on le somme de remplir les promesses du pouvoir qu'il représente; à ceux qui lui demandent quand elles s'accompliront, il répond qu'il ne sait; il ne renie pas ses paroles et ses écrits de l'opposition, alors il parlait et il écrivait de bonne foi; il parle et il agit encore de bonne foi aujourd'hui, mais il était de l'opposition, et maintenant il est du pouvoir. Quand il demandait que l'opposition participât au gouvernement, qu'elle vécût d'autre chose que de discours et de beau langage, quand il voulait qu'elle eût une part restreinte, mais réelle, dans les affaires de la société, qu'on ne lui enlevât pas les moyens d'action légaux et réguliers qu'elle réclamait, M. Guizot vous dira sincèrement que son rôle était, en ce temps, de diminuer les forces du gouvernement et d'augmenter celles de l'opposition, tandis qu'en celui-ci son devoir l'oblige d'agir dans un sens tout contraire. C'est à l'opposition de faire ses affaires elle-même, à lui de l'amoindrir, et de rendre le pouvoir assez fort pour l'empêcher de redouter les attaques au moyen desquelles il le renversa autrefois.

Tel est, je le crois du moins, M. Guizot dès qu'il se trouve aux affaires. Je puis me tromper, mais je crains bien de l'avoir montré sous son véritable jour.

M. Guizot sort-il des affaires, mais tout-à-fait, sans espoir d'y rentrer, oh! alors il est admirable. Le voilà qui prend sa plume et qui écrit de ce ton de prophète et de croyant qui lui est naturel. Toutes les forces et l'influence qu'il enlevait au pouvoir quand il le secondait, il les apporte à l'opposition lorsqu'il se joint à elle. Dès lors il devient aussi doux qu'il était violent. C'est l'homme du monde le plus modéré et le plus facile. Mais cette modération demande sans cesse, elle veut plus que l'avidité la plus résolue, elle menace plus haut que la violence la plus ouverte. Comme les yeux de l'écrivain se sont ouverts tout à coup en descendant de la région des nuages! Comme il comprend bien les relations du peuple et du pouvoir! Ce sont maintenant deux puissances amies, qui doivent discuter paisiblement de leurs intérêts, et non plus se mettre le

pistolet sur la gorge pour s'arracher la bourse ou la vie. Voyez comme le pouvoir gagne dès que M. Guizot passe à l'opposition! Il l'usait, ce pouvoir, à force de s'en servir; il le meurtrissait, tant il l'employait à frapper les autres : maintenant il l'entoure de soins et de tendres précautions; il lui désigne d'avance la place où il le frappera, il lui assigne chevaleresquement sa part du terrain et du soleil, il n'entre en lice qu'avec des armes loyales; en un mot il n'a plus que les qualités et les vertus des pauvres et des vaincus, lui qui n'avait pris des conquérans et des vainqueurs que leur dédaigneux orgueil et leurs vices. En vérité, M. Guizot et le pays n'ont qu'à perdre par l'accession de M. Guizot au pouvoir; ils n'ont, au contraire, qu'à gagner par sa présence dans l'opposition.

Ecoutons-le parler dans ces rangs où il est si bien : « Pour que l'opposition soit efficace, il faut qu'elle ait quelque chose à faire. Quand les peuples qui veulent être libres ont acquis le droit de dire qu'ils ne le sont pas, ils le deviendront, mais ils ne le sont point encore. Et tant qu'ils ne le sont pas, la liberté et le pouvoir demeurent également faibles, également incertains. C'est l'état où nous sommes et dont se plaignent tour à tour le pouvoir et la liberté. Ils ont raison l'un et l'autre; car, dans la nécessité d'exister en commun, ni l'un ni l'autre ne possède de quoi s'exercer et se garantir. Nous l'avons vu. Que le pouvoir soit menacé au centre, que l'opposition paraisse voguer sur lui à pleines voiles, et près de le couler bas, il est partout atteint de paralysie; ses fonctionnaires, ses amis, les lois, les revenus publics, tous les moyens, toutes les armes dont il dispose, tout est toujours là, et tout est sans vie. L'opposition n'a fait que parler, elle peut tout. Que la chance tourne; que le pouvoir, n'importe comment, ait repris le dessus au centre, tout est dans ses mains; il peut tout à son tour. La liberté n'a plus ni forces ni garanties, l'opposition parle encore, et même plus violemment, mais sans effet. La société semble devenue un vaste désert où règne un morne silence, où le pouvoir circule en tous sens, sans être nulle part interrogé ni contredit, où quelques voix s'élèvent en un point, criant *aux armes!* c'est-à-dire invoquant, pour ressaisir quelque chance, la destruction de la société. Cette situation ne vaut rien, ni pour rien ni pour per-

sonne. Il n'est jamais bon que le pouvoir puisse tout, jamais bon que, pour lui résister, on soit poussé à le détruire. Or, tant que l'opposition, cantonnée à la tribune, n'est rien d'ailleurs dans les affaires, n'influe en rien sur l'exercice du pouvoir ni sur les destinées de la société, la question se pose ainsi, et le but du système représentatif n'est point atteint. »

M. Guizot ne s'en tient pas à ces vagues généralités. Il précise, il formule ses demandes. « Que si l'on demande par où et comment pourrait avoir lieu cette participation de l'opposition au gouvernement même qu'elle combat, je dirai que sa place est partout clairement indiquée. Si l'indépendance du jury était garantie, si les citoyens intervenaient réellement dans l'administration locale, nous ne verrions pas tous les conseils généraux, tous les conseils municipaux, unanimement silencieux ou complaisans. Si le corps enseignant avait des droits, nous n'entendrions pas sans cesse parler de professeurs arrachés à leurs élèves, d'élèves arrachés à leurs professeurs. Vous voulez chasser de partout l'opposition; c'est la réduire à tout risquer pour vous chasser vous-même. Vous lui avez fait une part dans les chambres; vous avez senti la nécessité de lui laisser là la parole, c'est-à-dire le genre d'action que comporte le lieu. Eh bien! croyez-vous que tout le parti de l'opposition dans le pays, toute cette minorité du moment, qui peut-être n'est pas la vraie minorité, puisse demeurer les bras croisés, écoutant cinq ou six orateurs qui parlent pour elle, du reste partout annullée, partout absente, partout placée sous la domination, mise, pour ainsi dire, hors du territoire, du moins hors des affaires de la société, en attendant que, par l'éloquence ou par le désordre, elle puisse ressaisir l'empire, et, à son tour, imposer aux autres la même condition? Quelle folie! quelle ignorance des droits de la liberté et des intérêts du pouvoir! Savez-vous pourquoi la liberté existe en Angleterre, pourquoi le pouvoir y surmonte tant d'orages? C'est que le ministère et l'opposition ne s'y livrent point, ne peuvent s'y livrer une semblable guerre. L'opposition a beaucoup plus que des organes dans les chambres: elle a dans le pays des magistrats qui pensent comme elle; elle intervient dans les conseils municipaux, dans les cours de comté, dans une partie des fonctions et des affaires publiques, et là où elle domine, elle les règle comme

elle les entend. Enfin la necessite de ne point exclure de tout l'opposition, d'accepter partout sa presence et son influence, est là si bien sentie, que dans les comites des deux chambres, sur le théâtre même des triomphes de la majorité, des membres de l'opposition sont toujours appeles à sieger avec elle, à soutenir leur opinion et à donner leur voix. »

On ne se lasserait pas de citer des passages semblables. Partout éclate ce vif sentiment de la justice et de la liberté. C'est un langage presque nouveau introduit dans le libéralisme, une sorte de gouvernement qui s'y organise, et qui fait encore plus honteusement ressortir le desordre qui règne dans le gouvernement véritable. Quelle prudente et sérieuse indignation! C'est la colère d'un homme d'etat qui n'a véritablement qu'un reproche à faire à ses ennemis, à savoir qu'ils lui prêtent trop le flanc et donnent trop de force à l'opposition qui les bat en brèche; on dirait d'un général qui craint d'entrer d'assaut dans la ville qu'il assiége, de peur de ne pouvoir arrêter la fureur de ses soldats, et qui n'use de ses moyens d'attaque que pour proposer une capitulation honnête. Il y a plaisir à relire tous ces beaux pamphlets de M. Guizot. On sent que le ministère Villèle en mourra. Et il en est mort en effet, de cette chose et de bien d'autres encore. Mais à M. Guizot revient l'honneur de l'avoir combattu savamment, et d'avoir fait cesser les cris qui s'élevaient des bancs ministériels contre l'indiscipline sauvage et l'esprit destructeur de l'opposition du dehors. M. Guizot, qui avait appris patiemment les formules du pouvoir sous les ministères successifs qu'il avait servis, enseigna ce langage nécessaire à toute cette jeunesse ardente et dévouée, qui ne savait encore que conspirer, pousser des cris de révolte, vivre noblement dans la disgrace, se traîner sans plainte dans l'exil ou mourir sur l'échafaud. Ce fut une grande et belle influence que celle qu'exerça alors M. Guizot. Par ses soins et par ses paroles, les ventes de carbonari, qui étaient répandues sur tous les points de la France, et qui, depuis quinze ans, avaient à peine causé quelques ébranlemens passagers au gouvernement des Bourbons, se changèrent en comités paisibles, publics et tolérés en dépit de l'article du code que M. Guizot invoquait récemment pour détruire ce genre d'associations. Les membres de la haute vente, du conseil principal

de conspiration et d'insurrection, se réunirent autour de M. Guizot, dans le comité central de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dont il fit partie si long-temps. Tous les jeunes membres de la congrégation particulière de M. Guizot avaient été versés par lui dans cette société, et prenaient une part très active à ses travaux, qui consistaient à provoquer des pétitions contre les abus existans, à publier des brochures pour inspirer aux citoyens de toutes les classes le sentiment de leur droit, pour les préparer à refuser l'impôt dans le cas où le ministère prendrait des mesures illégales, et surtout à correspondre avec les électeurs des départemens, et à les exhorter à faire de bons choix. Dans ce comité figuraient les jeunes écrivains du *Globe* qui se sont répandus depuis dans toutes les parties de l'administration, entre autres MM. de Rémusat, Duchâtel, Duvergier de Hauranne, Dejean, Dubois, Montalivet, etc. Près d'eux, autour de la même table, marchant au même but et unis en apparence, mais profondément séparés par leur vie passée et par leurs rêves d'avenir, se trouvaient d'autres jeunes gens que leur vie agitée et périlleuse avait déjà vieillis, et qui réprimaient quelquefois un sourire de dédain en voyant avec quelle activité leurs collègues s'appliquaient à de petites choses, avec quelle minutie ils se mettaient en règle contre les attaques du pouvoir, avec quelle prudence ils travaillaient à le renverser. C'était un spectacle tout nouveau pour eux qui n'avaient jamais su modérer leur haine et leur bouillante indignation, et qui, si jeunes encore, avaient déjà blanchi dans les prisons, et avaient, pour la plupart, essuyé l'honorable flétrissure d'une condamnation capitale. Ces derniers sont aujourd'hui ce qu'ils étaient alors, peut-être courent-ils à cette heure les mêmes dangers. C'étaient Carrel, Cavaignac, Bastide, Thomas, Marchais, et d'autres à qui les leçons de M. Guizot ont peu profité!

Maintenant voulez-vous que nous tournions sans transition une page de la vie de M. Guizot? La révolution de juillet s'est faite par lui, pour lui, avec lui ou sans lui, je ne veux pas discuter cela encore; toujours est-il que M. Guizot est ministre pour la seconde fois, après avoir un peu cessé de l'être, et qu'il est gravement assis à la chambre, au banc où mourut de fatigue et d'efforts le fougueux Casimir Perier. Vous savez comme tout-à-l'heure M. Guizot

réclamait des places et des emplois pour l'opposition, de l'indépendance pour les fonctionnaires, et surtout pour les membres du corps enseignant. Je ne vous ai même pas tout dit, car j'ai craint de vous fatiguer en vous répétant les longs et énergiques anathèmes qu'il lançait alors contre Jacques II, qui eut l'indignité de destituer Locke de sa place de l'université d'Oxford. « Ce fut un des griefs publics contre lui, disait M. Guizot; l'histoire s'est crue obligée d'en éterniser le souvenir. » Et il ajoutait, en s'adressant aux ministres de la restauration qui destituaient les fonctionnaires : « Vous ne voulez l'opposition si faible, que parce qu'au fond elle est encore trop forte contre vous; vous ne lui enlevez si soigneusement les moyens d'action directs et réguliers qu'elle devrait avoir, que parce que, si elle les avait, vous, ministres, vous ne tiendriez pas devant elle. Si le jury, l'administration municipale, l'instruction publique, tant d'autres institutions étaient réelles et investies de l'indépendance qui leur appartient, des voix s'élèveraient de toutes parts pour accuser votre système, et il tomberait! » Eh bien! M. Guizot, l'auteur de ces paroles, est justement ministre de l'instruction publique, et en face de son banc, l'œil chargé de reproches, et le regardant avec plus de compassion que de douleur, se trouve un membre de l'université, un ancien ami de M. Guizot, un de ceux qui l'ont le plus fidèlement servi au milieu de tous les combats pacifiques qu'il livra pendant la restauration, dans *le Globe* et au sein de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, contre les philosophes du XVIIIe siècle et les ministres des Bourbons, un de ceux qui l'ont aidé le plus efficacement à abattre tour à tour M. Corbière et Diderot, Voltaire et M. Villèle. Cet ami, ce compagnon de travail, vient d'être destitué par M. Guizot, ainsi qu'un conseiller d'état, pour avoir parlé la veille, l'un et l'autre, à la tribune, dans un sens opposé aux vues du ministère, et à quelles vues encore! M. Guizot, ministre du gouvernement des barricades, a privé de l'emploi qui lui donnait du pain, ce savant et modeste professeur qui avait eu l'audace de demander, en sa qualité de député de la Vendée, la suspension indéfinie des pensions accordées aux chouans par la juste reconnaissance des Bourbons. Et M. Guizot se justifie de la sorte du rude coup qu'il vient de porter : « Il n'y a rien, dans ce que j'ai cru devoir faire à l'égard de M. Dubois, qui

lui soit moralement personnel, rien qui, dans ma propre pensée, porte atteinte à l'estime que je lui ai toujours gardée, et que je lui garde aujourd'hui comme hier. Quant à l'administration de l'instruction publique, l'inamovibilité n'est pas concédée à ses membres; l'inamovibilité implicite qui se trouve dans les statuts de l'université se rapporte aux fonctionnaires de l'enseignement, et non pas aux fonctionnaires de l'administration. Si l'on apportait à cette tribune des exemples de fonctionnaires de l'enseignement destitués, je serais le premier à les répudier; mais pour les fonctionnaires de l'administration, pour les proviseurs, les inspecteurs généraux, les recteurs, la pratique et la jurisprudence nous prouvent qu'ils n'ont jamais eu le caractère d'inamovibilité. J'arrive à la question d'indépendance. Ce n'est plus ici une question universitaire seulement, c'est une question de politique générale. Je veux la liberté du vote, du vote personnel, mais du *vote silencieux*. Les exemples ne nous manqueraient pas ici comme au dehors pour prouver que telle est notre doctrine. Les honorables députés sur lesquels a porté la mesure que je défends, ne sont pas les seuls qui ont attaqué le gouvernement, ils sont pourtant les seuls qui aient été frappés. »

Malheureusement pour M. Guizot, au pied même de la tribune où il parlait, se tenaient deux autres députés, M. Duboys-Aimé et M. Dulong, qui s'écrièrent ensemble qu'ils avaient été destitués par le ministère pour crime de vote silencieux, et qui s'avancèrent comme un double démenti vivant aux paroles que venait de prononcer le ministre. Et ses propres paroles d'autrefois, ses cris jetés aux ministres de Charles X, qu'il voulait forcer d'écouter, sans se plaindre et sans sévir, *les voix qui s'élèveraient de l'administration, du jury et de l'instruction publique pour accuser leur système*, n'était-ce pas là un démenti encore plus fatal que des actions, répréhensibles sans doute, mais commises peut-être dans un de ces accès de fièvre de pouvoir, qui obscurcissent souvent l'esprit le plus juste et faussent les intelligences les plus saines?

Il faut rendre justice à M. Guizot. On ne le trouve jamais incomplet. Il se livre au mal et au bien avec la même ardeur. En cette circonstance, ce n'est pas seulement le philosophe qui mit en oubli ses principes politiques les plus clairs et les plus arrêtés, le protestant rigide foula aux pieds cette maxime évangélique sur laquelle

repose toute sa foi : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*, et l'homme religieux marcha sur son crucifix avec l'insouciance et le dédain d'un matelot de Batavia qui s'en va commercer avec les idolâtres. Vous ne sauriez même vous figurer combien M. Guizot, esprit grave et rassis, se tira lestement de cette position difficile. A ceux qui le prièrent de vouloir bien se rappeler avec quelle brutalité un ministre de l'instruction publique l'avait fait autrefois descendre de sa chaire, il répondit qu'il savait fort bien qu'il avait été destitué, qu'il avait trouvé l'action toute simple, qu'il ne s'en était pas étonné, ni plaint, et qu'il engageait ceux qu'il destituait à l'imiter dans sa patience et sa résignation. Quelle patience, bon Dieu, que la patience de M. Guizot! quelle résignation que celle qui éclate en paroles semblables à celles que j'ai citées! Je ne sais ce que M. Guizot nomme des plaintes, mais vous trouverez sans doute, monsieur, que dix gros pamphlets et quelques centaines d'articles virulens, entassés dans *le Courrier Français*, dans *le Temps*, dans *le Globe*, et dans la *Revue Française*, sont des plaintes assez compactes, et sinon coupables, du moins faites pour ôter à celui qui les a poussées le droit de prétendre à la mansuétude de Job ou de Socrate. La philosophie de M. Guizot n'appartient certainement ni à l'une ni à l'autre de ces écoles dont les chefs périrent, comme vous savez, par excès de bonhomie et d'abnégation.

Comment M. Guizot en était-il arrivé là? De petit en petit, comme dit Montaigne. Depuis long-temps, M. Guizot avait vu l'impossibilité de s'entendre avec la restauration; il avait compris que le parti des prêtres et des grands seigneurs ne lui pardonnerait jamais son protestantisme, ses façons de Genève, son enveloppe de professeur, ses manières tranchantes, et par-dessus tout, les concessions qu'il avait faites, dans sa chaire, aux idées libérales; il se jeta donc dans les régions moyennes, et vit bientôt, avec sa sagacité ordinaire, quelles forces immenses on pouvait tirer des classes intermédiaires. Ce fut à elles qu'il s'adressa; il se fit, il redevint ce qu'il était originairement de sa nature, un homme des communes, un centenier du temps de la ligue, un de ces turbulens caractères d'échevins qui tendaient leurs chaînes jusque devant la porte du palais du roi. Il n'entrait certainement pas dans ses desseins

de renverser la légitimité : tout au contraire, on l'a vu depuis bien embarrassé et bien empêtré de sa chute ; mais, sans doute, il voulait, chose fort louable, amener la restauration à choisir exclusivement ses ministres dans l'ordre d'idées qu'il prônait, et par conséquent dans le petit nombre d'opposans modérés, dans le noyau d'aristocratie bourgeoise dont il s'était fait le centre. Il y avait d'ailleurs des antécédens historiques favorables à ses desseins dans la vieille monarchie capétienne, et il espérait faire comprendre cela à ces princes qui ne vivaient que de traditions. Louis XI ne s'était-il pas appuyé sur la classe bourgeoise? Louis XIV, dans un autre système, n'y avait-il pas pris presque tous ses ministres, et quels rois ont exercé en France un pouvoir moins contesté que Louis XI et Louis XIV? Mais les leçons historiques de M. Guizot, quoique proclamées si haut et avec tout le retentissement possible, n'arrivèrent pas aux oreilles un peu sourdes et d'ailleurs fort bien gardées auxquelles il voulait les faire parvenir. La patience commença à lui manquer ; il força la voix, se fit plus durement prophétique, parla d'un ton plus acerbe, et sans le vouloir, s'éloigna de plus en plus du but où il tendait. L'existence passive d'écrivain lui pesait cependant chaque jour davantage ; il voyait avec peine s'écouler ses années de vigueur loin du pouvoir qu'il avait abordé avec tant de facilité jadis ; il trouvait bien pénible de vivre, à son âge, de beaux discours, comme il s'en plaignait si vivement pour le compte de l'opposition, et il sentait bien qu'il ne pouvait rien fonder sur ses jeunes disciples, qui, moins avancés et moins désillusionnés que lui, n'en étaient encore qu'aux plaisirs du professorat et de la parole. Ce fut alors que, jetant les yeux autour de lui, il avisa ces jeunes gens mâles et vigoureux, restes tout verts et encore frémissans des conspirations de Béfort, de Saumur, de La Rochelle et de l'expédition libérale de la Catalogne sous Pachiarotti et Mina. L'alliance de la force timide et précautionneuse dont il disposait, et de ces forces courageuses et un peu brutales, lui parut devoir produire les meilleurs effets. L'idée se trouva juste. De part et d'autre, on s'enhardit et on se modéra. La force du levier appliquée à l'endroit convenable, le pays fut bientôt en branle, beaucoup trop pour M. Guizot qui, un matin, se réveilla, non pas membre du conseil de Charles X, comme il l'espérait, mais mi-

nistre improvise par une conspiration, je veux dire par une révolution qu'il avait mise en train, et qui venait de tout abattre.

L'effroi de M. Guizot fut grand. Quel embarras qu'une situation si inattendue pour un homme qui ne s'aventure pas ordinairement dans les affaires, sans chercher à imprimer à leur marche une direction rationnelle! Dans les comités de la société populaire qu'il présidait, pendant la dernière année de la restauration, le rôle de M. Guizot n'avait pas été difficile. Dans les premiers temps d'abord, il avait envahi les bureaux, avec ses jeunes amis du *Globe*, et leurs doctrines passaient sans opposition dans les brochures et les lettres aux électeurs, qui coulaient sans interruption de ce petit foyer. Tant qu'il n'avait été question d'ailleurs que de préparer les choix des collèges et d'influencer les votes, la plume de M. Guizot et celles de ses amis avaient été trouvées assez fermes et assez bonnes; mais plus tard, quand la lutte s'engagea plus vivement, quand il fut question de protester, de refuser l'impôt, et peut-être d'agir d'une façon encore plus positive, le camp du *Globe* déclara que sa campagne était finie, et que puisqu'il pouvait être question, d'un jour à l'autre, de tirer l'épée du fourreau, il se devait, au nom de l'esprit de paix et de légalité qui l'animait, de se séparer de ceux qui méditaient une telle entreprise. Tous les membres de la société *Aide-toi* qu'on désignait sous le nom de doctrinaires, se retirèrent en effet. M. Guizot seul resta, et continua de venir, presque chaque soir, présider le conseil de cette association où ne siégeaient plus que les ennemis les plus fougueux des Bourbons. Il faut se hâter de dire que tout se passa dans les limites légales, et que, si on conspira la chute de la monarchie de Charles X en présence de M. Guizot, ce ne fut que par des vœux dont il reconnaissait la justice sans toutefois les partager.

Le trône une fois tombé, M. Guizot, soit qu'il eût désiré ou craint sa chute, se trouva poussé par le torrent révolutionnaire au milieu duquel il s'était lancé volontairement; engagé, en quelque sorte, avec tous les jeunes gens ardens qu'il avait aidés, peut-être sans le vouloir, dans leur entreprise; ses amis, ceux qui partageaient sa pensée véritable, restés loin de lui sur le rivage, et lui, emporté sur une barque périlleuse qu'il ne dirigeait plus. Il faut convenir que M. Guizot eut, en ces jours-là, toute l'intrépidité néces-

saire dans sa situation. D'abord, loin de se séparer de la société *Aide-toi*, qui était toute puissante, il est vrai, il resserra encore ses liens avec elle, reçut journellement ses anciens amis du comité, prit leur avis sur les affaires, et fit plus, car il suivit souvent les avis qu'on lui donnait. Aussi tous les choix de préfets et de fonctionnaires nommés par M. Guizot se ressentirent de cette influence, et furent exclusivement faits parmi les hommes que M. Guizot désigne aujourd'hui comme « la mauvaise queue de la révolution. » Sur l'ordre du nouveau ministre, le comité populaire créé pour secourir les réfugiés espagnols, obtint du préfet de police des feuilles de route collectives et des indemnités pour les détachemens qu'on dirigeait vers la frontière, dans l'espoir d'opérer une révolution en Espagne. Enfin, l'esprit libéral le plus exigeant n'eût rien trouvé à reprendre aux actes qui signalèrent d'abord le ministère de M. Guizot, et ses nouveaux amis politiques ne furent pas moins étonnés que ses anciens amis de la restauration de découvrir en lui un révolutionnaire si franc et si fougueux. Pour moi, je crois avoir trouvé l'explication de la conduite de M. Guizot, homme en qui, je dois le croire, les intérêts de l'intelligence dominent toujours ceux de la matière, et qu'on pourra peut-être accuser d'inconséquence, mais jamais de duplicité. M. Guizot avait été porté si inopinément dans le tourbillon des affaires, la force populaire, à laquelle il s'était confié un moment, l'avait lancé tout à coup si haut; il s'était trouvé si subitement transplanté d'une monarchie dans une autre, que toutes ses abstractions historiques en avaient été troublées, et que réfléchissant à ce qui venait de se passer, à l'effroyable commotion qui s'était faite, il se sentait enclin à la reconnaissance envers ceux qui, tenant de telles forces entre leurs mains, ne s'en étaient pas servis pour faire davantage, et le jeter plus loin encore qu'il n'était arrivé, à sa grande surprise. En un mot, il caressait d'une main un peu tremblante la république, enchanté qu'il était de la trouver si humaine et si bonne personne, après l'avoir crue prête à tout dévorer.

Un écrivain d'une rare portée a dit que M. Guizot était alors prêt pour la république comme pour la monarchie, et bien résigné à prendre un ministère, quelque régime que nous eût donné

la révolution de juillet. Quant au ministère, je n'en doute pas non plus; mais, sous l'un et l'autre de ces régimes, M. Guizot, revenu à lui, eût fait ce qu'il a fait, du pouvoir et de la résistance. Sans doute l'homme qui a écrit les lignes suivantes se serait rallié avec empressement à la république, comme il s'est rallié à la nouvelle monarchie : « La force a ses vissicitudes, celle d'aujourd'hui peut n'être pas celle de demain; la plus prépondérante a des égaremens où il ne faut pas la suivre : mais quand elle se présente avec l'empire d'un arrêt de la Providence, quand elle a revêtu les caractères de la nécessité, il y a folie à se séparer d'elle, à prétendre s'établir hors de son sein. » Une fois donc que M. Guizot se sentit bien établi au sein de cette force vers laquelle l'attire une certaine puissance d'attraction, après que M. Périer eut fait renaître l'influence gouvernementale, dans un temps où personne en France n'avait le courage de faire du pouvoir, pas même M. Guizot, celui-ci revint à ses doctrines d'autrefois, et s'entoura de ses anciens disciples qu'il avait laissés depuis long-temps en arrière, et qui avaient vécu tristement dispersés comme ceux de Pythagore. A l'ombre de Casimir Périer, s'appuyant de son énergique volonté et de son humeur batailleuse, l'école doctrinaire retrouva une sorte de calme, et la sérénité qu'il lui faut pour professer ses vues. Blottie sous cette égide, elle se sentit de force à affronter les hommes des comités populaires qui l'avaient écartée, et à son tour elle les mit à l'écart sans façon. Engagé dans cette route, M. Guizot y marcha rapidement. Bientôt il inventa un blason pour la monarchie nouvelle, il lui forgea une légitimité bâtarde qui mit en repos sa conscience d'historien; et s'échauffant dans ses conceptions, se raidissant contre les murmures de l'opinion, il ne tarda pas à se trouver presque à son point de départ de 1815, déclamant contre les théories et les rêveries d'améliorations politiques, et invoquant l'impopularité comme moyen de gouvernement. Dès lors, c'est à pas de géant que M. Guizot rétrograde. Vous connaissez la double faculté qu'il possède de s'occuper de petites manœuvres en même temps que de grandes théories; il se mit donc à la fois à formuler en doctrines les boutades de colère de Périer, et à discipliner les centres, tout jeunes encore, qui apprirent sous lui les évolutions parlementaires à l'aide desquelles on enlève aujourd'hui

si militairement un bill d'indemnité et un budget. Chaque jour plus enfoncé dans ses nouvelles convictions, M. Guizot a fait un nouveau pas en arrière; chaque jour a ajouté quelque chose à l'humeur noire que lui fait éprouver le parti de la révolution. Lui qui a vu ce parti de si près, qui l'a flatté si long-temps, qui s'est si bien trouvé de l'avoir approché côte à côte, il en est venu sincèrement, je n'en doute pas, à se le représenter comme un monstre effroyable. Toute son expérience et son érudition ne lui ont pas appris à distinguer quelques folles déclamations des principes larges et généreux qu'il a professés lui-même pendant quelque temps. M. Guizot en veut, avec une curieuse bonne foi, à ce parti populaire qui a pris l'initiative sur la restauration, en le nommant ministre; il en veut au peuple de tout ce qu'il a fait, et dont lui-même, homme du peuple, il profite; il voudrait le lui faire expier, le museler pour en finir et assurer ainsi la sécurité de l'aristocratie bourgeoise et financière qu'il s'est mis en tête de fonder sur la ruine de toutes les autres, même de l'aristocratie de l'intelligence où sa place était si naturellement marquée. M. Guizot n'en est encore, il est vrai, qu'à la haine de 93; mais comme un esprit si violent ne s'arrête guère en chemin, il arrivera bientôt à la haine de 89, et il se jettera infailliblement, sans qu'il soit possible de l'arrêter sur cette pente, parmi les terroristes de modération, et les septembriseurs monarchiques, qui voudraient, s'il était possible, réparer les attentats révolutionnaires en traitant les nations comme les révolutions ont traité les rois.

Les événemens de juin trouvèrent M. Guizot dans cette disposition. La monarchie de juillet eut grand peur ce jour-là que le flot de l'insurrection qui l'avait portée sur le trône ne l'emmenât dans un reflux terrible. On sait comment se termina cette tentative qui malheureusement ne fut pas la dernière, et qu'une autre, plus déplorable encore, a suivie récemment. La frayeur qu'elle inspira dut être bien grande, car la réaction fut bien violente. Dans le conseil, M. Guizot, soutenu par M. Thiers, à qui la peur fait toujours faire beaucoup de chemin, se montra pour les mesures les plus exagérées. Il fallait tout exterminer, en finir pour jamais avec tous les factieux, même avec ceux qui n'avaient pas bougé: on ne parlait que de suspendre indéfiniment la charte, d'essayer

d'un 18 fructidor contre la presse libérale, la mauvaise presse, comme la nomme pédagogiquement M. Guizot. On ne fit pas tout ce qu'on se promettait de faire; mais l'état de siége, les arrestations, les conseils de guerre et les ordonnances de rétroactivité qui les instituaient, furent des pas assez décisifs, et montrèrent assez clairement où tendait le pouvoir. M. Guizot était déjà bien loin du temps où, du fond du cabinet de M. Périer, il essayait de faire de la force, mais comme l'entendait M. Périer lui-même, sans sortir de la charte et des lois. De telles idées lui paraissaient alors mesquines, il mit son habileté au service de sa colère, et il exploita avec un art infini, et sans ménagement, l'émeute qui venait d'échouer.

On se sent douloureusement ému en voyant une haute intelligence, comme celle de M. Guizot, se rétrécir et s'user dans de semblables combinaisons. Quand M. Guizot professait avec tant d'élévation la reconnaissance de tous les droits; quand il posait des bornes invariables au pouvoir; quand il déclarait que rien ne peut justifier ses empiètemens sur les droits du peuple, qui eût dit qu'un jour, monté au pouvoir par ses prédications, il serait lui-même un de ces ministres subtils et envahisseurs qu'il flétrissait avec tant d'énergie, aux applaudissemens de toute la jeunesse accourue pour l'entendre? Qui eût dit aux lecteurs des beaux pamphlets de M. Guizot, qu'un jour viendrait où il prononcerait à la tribune ces tristes paroles : « Le parti que nous combattons est la mauvaise queue de la révolution; c'est un animal immonde qui vient traîner sur les places publique sa face dégoûtante, et y exposer les ordures de son ame. » Ainsi dans cette malheureuse transformation qu'ont subie le caractère et le talent de M. Guizot, son style même a changé, et avec ses vues hautes et graves, il se trouve avoir perdu aussi la belle simplicité et l'élégance antique de sa parole. Autrefois les adversaires de M. Guizot commettaient des erreurs, ils avaient de faux principes; il relevait avec esprit et dignité leurs inconséquences; il signalait sérieusement la fragilité de leurs théories : aujourd'hui tout ce qui ne pense pas comme lui doit être rayé de la liste des *gens honnêtes*, c'est son mot, et il l'applique à ses seuls partisans; tous les autres sont livrés à de basses et criminelles pensées, et dévorés par de mauvaises passions. Les mauvaises passions! c'est là surtout son injure favorite; les

mauvaises passions sont toutes celles qui ne mènent pas l'homme qu'elles dominent, à une parfaite obéissance aux volontés du pouvoir, celles qui lui enseignent qu'il pourrait bien n'être pas à sa place, et que son talent ou ses vertus l'appellent à monter plus haut; les mauvaises passions consistent également à se plaindre de la prodigalité, de la corruption et du monopole, à défendre les intérêts menacés; les mauvaises passions sont tout ce qui cause une agitation quelconque dans la société que M. Guizot voudrait voir sereine, immobile et sans une ride à sa surface, depuis qu'il est placé à son sommet. M. Guizot avait donc aussi des mauvaises passions quand, pauvre précepteur, il cherchait les moyens de sortir de sa médiocrité obscure? Il avait des mauvaises passions quand sous le ministère Richelieu il écrivait pour le ministère Decazes; il avait de plus mauvaises passions encore quand il s'acharnait dans les journaux contre M. Villèle; quand dans la chaire du Collége de France, il faisait des allusions à la révolution de 1688, en présence d'une jeunesse innocente qu'il familiarisait avec les idées de révolte et de perturbation? Et quelles passions, si ce ne sont les plus mauvaises selon lui, que celles qui le menèrent au milieu de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, d'où s'éleva le premier cri d'insurrection contre le gouvernement légitime!

Faut-il donc dire à M. Guizot que la pire de toutes les passions, c'est de n'en avoir plus aucune, c'est d'être tiède et désorienté dans ses convictions, d'être insouciant du bien, de ne plus savoir où l'on va, ou plutôt de se proposer un but qu'on n'ose avouer hautement? M. Guizot ne sait-il pas que les mauvaises passions ne sont point seulement celles qui troublent la société, et que la passion du repos égoïste, de la domination fondée sur de faux principes et sur le mépris des masses, est plus condamnable encore? Nous savons, comme M. Guizot, qu'il y a beaucoup de mauvaises passions dans la multitude qui souffre, qui paie, et qui s'aigrit en voyant qu'on ne s'occupe pas d'alléger ses souffrances et son fardeau; mais celles-là sont-elles moins pardonnables que les mauvaises passions des hommes enrichis, satisfaits et puissans, qui se font une arme contre le pays des murmures qu'ils lui arrachent, et qui aggravent le mal à leur profit? A ceux-là j'adresserai les justes reproches qu'un écrivain de quelque valeur adressa autrefois à un gouverne-

ment qui se servait de moyens pareils : « Vous accusez les masses des dispositions que vous propagez vous-mêmes dans leur sein ; nous repoussons votre accusation comme votre ouvrage. Vous nous traitez toujours d'imprudens; souffrez que nous vous traitions d'insuffisans. C'est une dure alternative, j'en conviens, que d'avoir à choisir entre l'habileté de quelques hommes et l'aveuglement d'un peuple. Mais permettez-nous de disposer plutôt de vous que de la France, et laissez-nous croire, quand le présent est si peu sûr avec vous, que l'avenir ne serait pas sans ressources, si vous n'en étiez plus chargés. » Ces paroles sont de M. Guizot.

N'allez pas vous alarmer pour la France que vous aimez tant, monsieur. Elle secouera son flanc, et elle renversera les doctrinaires et ceux qui s'accommodent avec eux du pouvoir, comme elle a renversé tant d'autres gens inhabiles qui voulaient la gouverner, ne la connaissant pas. L'école doctrinaire en est encore là. Fondée en quelque sorte dans une pensée monastique comme l'était la congrégation, elle a vécu en elle-même, avec un profond dédain et une indifférence moqueuse pour tout ce qui n'est pas elle, indifférence encore augmentée par l'éclectisme commode que le maître avait arrangé pour son usage. Depuis qu'elle a passé aux affaires, cette indifférence est devenue de la rouerie, et l'on peut dire avec certitude qu'il n'y a plus, à cette heure, aucune théorie dans l'école. Comme on n'y a jamais étudié les besoins de la France et qu'on y méconnaît ses véritables sentimens, on marche en pays inconnu, faisant un pas chaque jour et laissant un jalon derrière soi pour marquer la route, ou, pour mieux dire les doctrinaires ressemblent à ces navigateurs dont Solis a fait l'histoire, qui s'en allaient découvrir des terres au nom du roi d'Espagne, et qui, arrivés au haut d'une montagne, étaient tout à coup éblouis au spectacle d'une mer immense et nouvelle et d'une contrée sans fin. Leur premier mouvement était alors de planter un drapeau pour prendre possession de ces eaux et de cette contrée avant de les connaître, avant de savoir si cette mer était navigable, si cette terre était habitée, sans nul moyen de les conquérir et de les dominer. Beaucoup de ces hardis aventuriers réussirent; mais ils suivaient des chefs qui manquent, heureusement pour nous, aux doctrinaires. Croyez-moi, ceux-ci n'ont parmi eux ni des Christophe Colomb, ni des Fernand Cortez, ni même des Pizarre. (*West-End Review.*)

REVUE
DE VOYAGES.

III.

DES ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES
EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

La géographie a largement participé au mouvement intellectuel de notre époque : son domaine s'est agrandi, ses procédés ont été perfectionnés, et les matériaux recueillis par des efforts isolés ou collectifs se sont tellement multipliés, que l'on peut aujourd'hui regarder comme un objet important d'études le classement et le triage de cette masse de richesses éparses.

Présenter sous une forme concise un tableau d'ensemble des acquisitions récentes de la géographie, mettre nos lecteurs *au courant* des travaux de ceux qui la cultivent, tel est le but que nous nous sommes proposé dans cette esquisse.

Les sujets que nous avons à passer en revue étant aussi variés que nombreux, nous avons dû les distribuer par groupes, dans l'ordre qu'indique leur importance relative, afin d'apporter dans cette longue énumé-

tion toute la clarté désirable. Ce sont : 1° les sociétés géographiques nationales et étrangères, foyers où se concentrent et s'élaborent les lumières isolément recueillies, et qui concourent directement à l'avancement de la géographie; 2° les institutions spéciales qui, sous les noms de *dépôts de la guerre* ou *de la marine*, de *bureaux géographiques* ou *hydrographiques*, etc., effectuent les grands relèvemens géodésiques et nautiques, 3° les corporations académiques, sociétés des missions, sociétés asiatiques, etc., qui, sans avoir pour but direct les progrès de la science, lui rendent souvent d'éminens services; 4° les établissemens industriels qui s'occupent sur une grande échelle de la confection des cartes, atlas, etc.; 5° enfin les travaux individuels, qui luttent parfois d'importance avec ceux des corps scientifiques, et ont généralement sur eux l'avantage de cette popularité qui s'attache à des formes plus mondaines et plus attrayantes.

Nous allons examiner ces divers élémens.

Sociétés géographiques de Paris, Londres, Berlin et Bombay.

La Société de géographie de Paris a précédé toutes celles qui se sont établies dans ces dernières années en Angleterre, en Allemagne, et jusque dans l'Inde. C'est elle qui leur a servi de modèle, qui, la première, a donné l'impulsion à ces jeunes rivales destinées peut-être à la surpasser dans la carrière qu'elle a ouverte.

Les corps savans produisent rarement des travaux collectifs; leur but spécial est d'encourager les efforts individuels, d'amasser des matériaux, de les coordonner, et de les mettre à la portée de tous. La Société de géographie de Paris a consacré à l'accomplissement de cette œuvre tous les moyens dont elle a pu disposer, et l'on pourrait peut-être lui reprocher plutôt un peu de prodigalité dans la distribution de ses prix, que le défaut contraire. Néanmoins, si toutes les lacunes qu'elle provoquait à remplir n'ont point été comblées, quelques-unes des questions de ses programmes annuels ont reçu une solution satisfaisante. Sans rappeler un à un les nombreux et estimables travaux qu'elle a eu occasion de couronner, nous citerons du moins les principaux, auxquels demeurent attachés les noms de Bruguières, de Pacho et de Caillié.

L'Orographie de l'Europe, du premier, est un véritable monument de géographie physique, où la description du septuple système des reliefs européens est basée sur plus de sept mille quotes de hauteurs absolues, scrupuleusement vérifiées, avec l'indication des mesures locales, des sources qui les ont fournies, des méthodes employées pour les obte-

nir, etc., vaste travail où des coupes et des profils nombreux représentent à l'œil, dans un ordre lumineux, chaque système de montagnes, avec ses groupes secondaires, ses rameaux, ses points culminans, etc.

Pacho, dans son exploration du pays de Barqah (en suivant une route qui côtoie la mer depuis Alexandrie jusqu'à El-Agedâbiah, se dirige ensuite sur Aougelah, pousse une reconnaissance à l'ouest jusqu'à Marallah et revient vers l'Egypte par Mogabérah et Syouah), a laissé bien loin derrière lui les aperçus superficiels de Della Cella, les notices incomplètes du père Pacifique et de Cervelli, et les fragmens épistolaires de Hornemann.

Il serait superflu d'insister sur l'importance du voyage de Caillié à Ten-Boktoue, de rappeler cette volonté ardente, cette ténacité inébranlable qui a conduit un jeune homme sans fortune, sans protecteurs, au terme d'une expédition dans laquelle tant de martyrs de la science ont succombé. Jetez seulement les yeux sur une carte, et vous verrez qu'entre le point de départ et celui d'arrivée de cet immense itinéraire presque tout était inconnu.

Non contente de distribuer des récompenses aux voyageurs et aux géographes qui accomplissent des découvertes désignées d'avance par elle, la Société de géographie décerne chaque année un prix à la découverte la plus importante exécutée dans cet intervalle, et des prix secondaires aux travaux d'un moindre intérêt, quel que soit le théâtre de l'exploration. C'est ainsi que pour 1828 la veuve de Gordon Laing, mort au désert près de Ten-Boktoue, a été appelée à partager ce prix annuel avec Caillié; que, pour l'année précédente, le capitaine Franklin l'avait obtenu à raison de son exploration des côtes arctiques américaines entrevues par Hearne et Mackenzie; qu'à défaut de découvertes effectuées en 1829, le capitaine de frégate Graah, de la marine danoise, reçut une médaille pour son relèvement de la côte orientale du Groënland; qu'enfin, l'année d'après ce prix fut accordé à l'auteur d'un voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale.

Ce voyage a fait trop de bruit, a donné lieu à trop grand scandale pour que nous n'en parlions point ici avec quelque détail. Il nous suffira pour poser en ses véritables termes la question scientifique à laquelle on a cru intéressée la dignité de la Société de géographie, de rapporter simplement les faits.

Le 17 mars 1826, un voyageur près de partir pour l'Amérique du sud fut inscrit au nombre des membres souscripteurs de la Société. Le 1er décembre de la même année, il rendait compte de son arrivée à Buenos-Ayres, qu'il *croyait* alors avoir visité huit ans auparavant : il annonçait

l'hommage prochain d'une carte géographique du pays *fait à son premier voyage*, et qu'il s'occupait de corriger avec l'aide du docteur don Bartolomeo Muñoz. Depuis, il a complétement oublié ce premier voyage fait en 1818, et il *croit* aujourd'hui que lorsqu'il s'embarqua pour Buenos-Ayres, en 1826, cette ville était, de toutes les cités importantes de l'Amérique du sud, la seule qu'il ne connût point encore. Le 1er juin 1850, le même voyageur écrivait de Rio Janeiro qu'il venait de visiter le royaume d'Angola et les pays inconnus qui sont au-delà, jusque chez les Milunas et chez le souverain Muene Haï. Ce voyageur était M. Douville.

Arrivé à Paris, M. Douville adressa à la Société, le 15 juillet 1851, un aperçu de son itinéraire dans le centre de l'Afrique. Le 25 novembre suivant, il lut, en séance solennelle, une esquisse des peuples nègres au sud de l'équateur, et fut alors compris dans l'élection générale des membres de la commission centrale.

A cette époque, il fit un voyage à Londres, présenta à la Société géographique anglaise une notice analogue à celles qui avaient été si bien accueillies à Paris, et, sur la proposition de M. John Barrow, il fut proclamé, séance tenante, membre honoraire de cette société, qui souscrivit en même temps, pour deux cents exemplaires, à la relation qu'il se proposait de publier.

La Société de Paris alla plus loin encore : au mois de mars suivant, elle donna à M. Douville une place dans son bureau, et lui décerna sa médaille annuelle. L'authenticité du voyage au Congo paraissait en effet d'autant moins douteuse, que l'auteur montrait en masse tout ce qu'il rapportait de cartes, de dessins, de journaux, et annonçait l'intention de livrer au consciencieux Brué tous les élémens nécessaires pour la construction de la carte dont il n'avait fait qu'ébaucher de grossiers croquis, et de soumettre également à la révision de M. Eyriès la relation manuscrite de son voyage. Nous-même nous avions fait un inventaire rapide de tous ses papiers, et nous l'avions publié dans le cahier du 15 février 1852 de la *Revue des Deux Mondes*.

Cependant des doutes percèrent bientôt, non sur la réalité d'un voyage dont tous les matériaux avaient passé sous nos yeux, mais sur la valeur intrinsèque de ceux-ci; et quand la relation du voyageur eut paru, ces doutes grandirent tout à coup, à l'inspection d'une table de positions géographiques insérée au troisième volume avec des annotations inapplicables à plusieurs des observations indiquées. De là des questions et des réponses, des objections et des répliques qui aggravèrent singulièrement l'opinion défavorable que s'étaient graduellement formée les géographes positifs, de la capacité du voyageur pour la détermination des positions

géographiques. Un fait dominait et domine encore toute la question : des observations astronomiques nombreuses avaient été faites ; elles étaient consignées avec leurs calculs dans le journal manuscrit du voyage ; mais il s'élevait à leur égard ce sévère dilemme : ou elles étaient l'ouvrage de M. Douville, et alors il ne fallait guère compter sur l'exactitude des résultats ; ou elles étaient bonnes et bien calculées, et alors il ne pouvait en être l'auteur (1). En vain d'officieuses instances pressaient le voyageur de couper court à toutes ces incertitudes, en publiant incontinent ses observations originales. Brué lui-même n'avait pu en obtenir la communication pour des vérifications nécessaires à la construction de la carte, et avait été obligé de déclarer qu'il en était simplement le *rédacteur*. Sur ces entrefaites, le *Foreign Quarterly Review* de Londres révéla au public les objections qui s'étaient présentées à l'esprit des hommes spéciaux d'Angleterre, comme elles avaient déjà frappé ceux de France et d'Allemagne. La seule réponse qui eût pu être efficace, quoique dès-lors même elle eût peut-être été tardive, ne fut point faite.

La Société de géographie jugea alors que sa dignité était intéressée à l'éclaircissement de la question d'authenticité du voyage ; et, sur la demande de ceux-là mêmes qui avaient proposé sa première sentence, elle somma le voyageur, *présent aux discussions*, de produire devant elle ses observations originales. Après quarante jours d'une vaine attente, la commission centrale déclara, d'une voix presque unanime, qu'en l'absence des justifications qu'elle avait provoquées, *elle était forcée de rester dans le doute sur la véracité des résultats publiés*.

Pour conclusion, une expédition dans l'Afrique équatoriale a été réellement exécutée, et quelques révélations que nous réserve l'avenir sur sa date réelle et sur son véritable auteur, les résultats que nous en connaissons, tout incomplets et tout altérés qu'ils soient, n'en constituent pas moins une acquisition importante pour la science (2).

(1) Un écrit périodique allemand, organe des impressions parisiennes, s'exprimait assez crûment à cet égard dès cette époque : « Ou bien il s'est peut-être trouvé dans sa suite quelqu'un qui entendait la partie des observations astronomiques (conjecture qui se trouve en quelque sorte justifiée par les paroles de M. Douville lorsqu'il dit que *la mort ne tarda pas à le priver du secours des personnes qui étaient en état de l'aider*) ; ou bien toute l'histoire des observations astronomiques n'est qu'une fiction, et les positions géonomiques sont déduites de la construction purement graphique des itinéraires. » *Annalen der erdbeschreibung und staatenkunde*. Berlin. 30 juin 1842.

(2) La *Revue* ne conteste aucun des faits avancés par l'auteur de ce travail ; toute

Faute de découvertes dignes du prix annuel, celui pour l'année 1831 ne fut pas décerné à l'époque habituelle, et la Société a attendu sa séance solennelle du mois de mars dernier pour couronner le capitaine de vaisseau anglais John Ross, à raison de son expédition aux terres arctiques : elle n'a eu à décerner aucun des autres prix réservés à la solution des questions qu'elle avait proposées (1).

Un puissant moyen de progrès dont il est à regretter que la Société

fois, elle ne saurait adopter sans réserve les conclusions justificatives qu'il en déduit tacitement. On ne peut faire un crime à la Société de géographie de Paris d'avoir été dupe du *voyageur* Douville; des hommes loyaux, sinon vigilans critiques, sont plus que d'autres exposés à être victimes d'un charlatanisme effronté. Mais la *Revue*, qui a figuré au premier rang dans ce débat, a le droit de leur poser le dilemme suivant : — Ou ils n'ont pas aperçu dans le voyage au Congo les innombrables erreurs qu'il contenait, et alors que devient leur autorité sur la matière? ou s'ils les ont soupçonnées, comme on le dit, pourquoi pas un d'eux n'a-t-il élevé la voix pour les signaler et ôter l'initiative à une Revue étrangère?— C'est là toute la question qui pouvait intéresser la dignité de la Société de géographie. Et pourquoi aussi, une fois l'imposture du *voyageur* signalée, la Société n'a-t-elle pas eu le courage (surtout après les graves accusations d'un autre genre qui pesaient sur son *lauréat*) de prendre la seule initiative qui lui restait, celle de déclarer publiquement qu'elle avait été trompée? (*Note du Directeur de la* REVUE.)

(1) Les prix mis au concours par la Société et qui doivent être distribués à des époques plus ou moins éloignées, sont :

1° 2,500 fr. au premier voyageur qui aura exploré les régions occupées sur les cartes par le lac Maraoui, et reconnu le cours du fleuve Loffeh; nul délai n'est fixé pour l'accomplissement de cette entreprise.

2° 7,000 fr. à décerner en 1835 au voyageur qui aura fait la reconnaissance des régions inconnues de la Guyane française.

3° 2,400 fr. au meilleur ouvrage sur les antiquités mexicaines.

4° 600 fr., à décerner en mars 1836, à la meilleure histoire mathématique et critique des opérations exécutées en Europe depuis la renaissance des lettres pour la mesure des degrés du méridien et des parallèles terrestres.

La Société a, en outre, accepté le patronage d'une tentative d'exploration aux sources du Bahhr-Abyadh ou Fleuve-Blanc, et sur les rives orientales du grand lac Tchad, tentative pour laquelle s'est offert M. Linant, qui, depuis longues années, parcourt la vallée du Nil et les contrées voisines.

Enfin, le duc d'Orléans a chargé la Société de géographie d'offrir, en son nom, un prix spécial de 2,000 fr. au voyageur dont les explorations auront eu pour résultat de procurer à la France l'importation agricole ou industrielle la plus utile.

n'ait pas tiré tout le parti que la science a le droit d'en espérer, est la publication de séries de questions propres à guider les voyageurs dans leurs travaux. Un premier fascicule, paru en 1824, n'a pas été réimprimé depuis, malgré les améliorations et les changemens qu'il eût été facile d'y apporter. C'est ici le cas de rappeler, comme un salutaire exemple, que les instructions analogues rédigées par MM. les professeurs du Jardin du Roi pour les voyageurs du Muséum ont été réimprimées plusieurs fois avec des modifications.

Les publications de la Société de géographie forment une autre partie importante de ses travaux; elles constituent deux séries distinctes : l'une est un *Bulletin* mensuel, l'autre une suite de volumes in-4°, paraissant à des époques indéterminées, sous le titre général de *Recueil de Voyages et de Mémoires*. Nous parlerons d'abord de celle-ci, comme étant la plus grave.

Le premier volume, publié en 1824, contient une double édition des voyages du célèbre Marc Polo; deux manuscrits de la bibliothèque du roi, l'un français, l'autre latin, y sont fidèlement reproduits, avec un relevé très exact des variantes qu'offrent, pour les noms propres, quatre autres manuscrits français, trois latins, un italien, et l'édition donnée par Ramusio en cette dernière langue. Ce volume, déjà digne sous ce rapport de l'attention des bibliophiles, est surtout précieux en ce qu'il offre, selon toute apparence, le texte original de la relation du célèbre Vénitien, telle qu'elle fut rédigée par Rusticien de Pise, pendant la détention du voyageur.

Le second volume, consacré à des miscellanées, et mis sous presse dès la fin de 1824, n'a été terminé qu'à la fin de 1827. Le morceau le plus étendu de tout le volume est un mémoire de M. Warden sur les antiquités des États-Unis, principalement sur ces vestiges de castramétation qui couronnent les hauteurs de la vallée de l'Ohio, et qui accusent, comme les monumens du Mexique, l'existence de peuples anciens civilisés, dont il ne reste plus aujourd'hui que ces traces presque effacées.

Le troisième volume de ce recueil, publié en 1830, ne comprend que l'orographie de l'Europe par M. Brugnières, ouvrage couronné au concours de 1826, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Deux autres volumes sont sous presse depuis long-temps, et doivent contenir : l'un, une traduction complète, par M. Amédée Jaubert, de l'œuvre géographique du célèbre scheryf Mohhammed el Edrysy, dont le monde savant ne possède encore qu'un abrégé, publié en arabe à Rome, et traduit en latin par les deux Syriens Gabriel Sionite et Jean Hesronite sous le titre peu convenable de *Geographia nubiensis*; l'autre, des mis

cellances, dont la première est un fragment géographique écrit en latin, et intitulé *Mirabilia descripta per fratrem Jordanum, ordinis prædicatorum, oriundum de Severaco, in India majore episcopum Columbensem.* Le manuscrit original, en caractères gothiques sur parchemin, appartient à la riche collection de M. Walckenaer, et paraît antérieur au XVe siècle. Quant à la date des voyages du frère Jourdain de Severac, on peut conjecturalement la rapporter au XIIIe siècle. Son récit contient une description sommaire de la Grèce, l'Arménie, la Perse, l'Arabie, l'Inde et la Tartarie. Ce fragment seul est imprimé en ce moment; il doit être suivi d'une relation espagnole du voyage à l'île d'Amat (Taïti) et aux îles adjacentes, fait en 1774 par un capitaine de paquebot, de conserve avec la frégate *el Aguila*, commandée par le capitaine don Domingo de Boechea, le *découvreur* de ces îles.

Le *Bulletin* mensuel de la Société de géographie est une publication moins importante que la précédente; uniquement destinée, dans le principe, à constater les opérations de la commission centrale, elle fut rendue bientôt plus intéressante par l'insertion des nouvelles et des documens géographiques de toute espèce obtenus par correspondance ou communiqués dans les séances ordinaires, et classés sous différens titres afin de les coordonner; malheureusement le plan qui avait été adopté pour l'amélioration de ce recueil n'a jamais été qu'imparfaitement rempli, quelques parties ont été négligées, puis oubliées complètement, de sorte que le *Bulletin* n'est plus qu'une espèce d'album ouvert à des mélanges géographiques, au lieu de constituer, comme il nous semble que cela devrait être, un véritable *mémorial* où les géographes trouveraient chaque mois un relevé complet de toutes les découvertes et de toutes les publications qui intéressent la science. Vingt volumes de ce recueil ont été déjà publiés, et constituent une première série qui se termine avec l'année 1833. Ils sont trop connus pour que nous ayons à détailler ici les matériaux qu'ils renferment. L'espace d'ailleurs nous est limité, et nous devons le réserver aux travaux des sociétés étrangères, sur lesquelles nous allons maintenant jeter un coup d'œil.

L'Angleterre a surtout le droit de réclamer, sous ce rapport, notre attention et nos éloges. La célèbre *Association africaine*, formée à la fin du siècle dernier dans le but d'explorer l'Afrique, dont l'intérieur semblait obstinément fermé à nos investigations, a glorieusement ouvert et entrepris de parcourir une carrière périlleuse, où se pressent les noms de Mungo-Park, de Hornemann, de Brown, de Clapperton, de Lander et de tant d'autres, qui, pour la plupart, ont augmenté la liste déjà si nombreuse des martyrs de la science. Cette association est aujourd'hui fondue

dans la *Société royale géographique de Londres*, qui s'est formée à l'instar de celle de Paris dans le courant de l'année 1830.

Pleine de jeunesse et de vigueur, placée au centre d'un mouvement commercial et maritime immense, la Société anglaise est en position d'obtenir des résultats plus étendus et plus faciles que celles du continent. Néanmoins, malgré des circonstances si favorables, elle n'a encore produit, après trois années de travaux, que trois volumes, qui, tout importans qu'ils soient, présentent moins de documens nouveaux que nous n'avions droit de l'attendre. Ils sont intitulés : *Journal de la société royale géographique de Londres*; peut-être eût-il été plus exact et plus convenable de préférer le titre d'*Annuaire* ou d'*Annales* pour un recueil qui ne paraît qu'une fois l'an, et qui est le résultat de séances semi-mensuelles. Les matériaux y sont classés en trois sections : la première contient les mémoires lus devant la société; la seconde des analyses d'ouvrages; et la troisième, sous le titre de Miscellanées, diverses pièces d'une médiocre étendue.

Déjà, dans le temps, la *Revue des Deux Mondes* (1) a donné un aperçu analytique des principaux travaux consignés dans le premier volume, et qui ont pour objet la colonie de Swan-River, les îles Columbretes, New-Shetland et Keeling, la navigation de la mer Noire, le voyage de Washington à Marok, et celui de Lander aux bouches du Kouâra. A ces documens d'un grand intérêt géographique se trouvent réunies quelques observations du capitaine de vaisseau Parker-King sur l'extrémité méridionale de la Terre de Feu et le détroit de Magalhaens; une notice extraite des papiers de l'intrépide voyageur Moorcroft, assassiné sur la route de Boukhara en mars 1825; l'analyse du voyage du capitaine Beechey dans l'Océan pacifique et au détroit de Behring; celle de la relation d'une visite à la cour de Suède par James Barnes; quelques remarques sur la côte d'Arracan, et diverses autres pièces d'une moindre importance.

Le second volume, qui a paru à la fin de 1832, étant à peine connu en France, si ce n'est de quelques amateurs, nous croyons devoir nous y arrêter quelques instans, et signaler les pièces principales qu'il contient. Sa partie la plus importante se compose de onze mémoires ou *papers* lus devant la société; viennent ensuite quatre analyses d'ouvrages édits ou inédits, et, sous le titre de Miscellanées, dix articles de moindre étendue : en tout vingt-cinq pièces, dont nous allons signaler celles qui nous paraissent les plus dignes d'attention.

Un article préliminaire rappelle les prix mis au concours par la société;

(1) Voyez le Numéro du 15 décembre 1831.

tous accusent une intelligence parfaite des vrais besoins de la géographie pratique, une volonté ingénieuse d'en populariser les procédés; et nous ne pouvons qu'applaudir au choix des sujets (1).

Le premier mémoire, et l'un des plus remarquables, est celui de M. Martin Leake, sur cette question tant de fois agitée, tant de fois résolue en sens contraires, si le Niger, Nigeir ou Nigris des anciens, est le même fleuve que le Joliba de Mungo-Park, le Kouâra de Clapperton et de Lander. Le travail de M. Leake est certainement plein d'érudition, d'observations judicieuses, et nous sommes disposé à partager son opinion sur plusieurs points; mais quant à la question principale, nous sommes loin de penser qu'il l'ait éclaircie, et nous aurions à relever plus d'une hérésie dans ses opinions, surtout en ce qui concerne l'examen des résultats donnés par Ptolemée : nous nous bornerons à remarquer qu'il s'appuie principalement sur l'identité du cap Arsinarium des anciens avec le cap Vert des modernes, ce qui est radicalement impossible, puisque le géographe grec indique ce promontoire précisément en face des îles Fortunées, et même à une plus haute latitude que deux de ces îles; de sorte que loin d'aller jusqu'au cap Vert, il faut s'arrêter au cap Jaby, ou tout au plus atteindre le cap Bojador. Dès-lors c'est dans les ramifications de l'Atlas que se trouvent nécessairement les monts Sagapola et Mandros, ainsi que le mont Ousargala, où le Bagradas (le Megerdah actuel) prend sa source; et par conséquent le Nigeir de Ptolémée, qui naît au mont Mandros, et qui reçoit des affluens venant des monts Sagapola et Ousargala, ne sau-

(1) Ces prix sont offerts aux travaux suivans :

1° A un *Manuel du Voyageur*, contenant une énumération claire et précise des objets sur lesquels doit se porter son attention, et des moyens les plus propres à favoriser les observations. — Un ouvrage de ce genre, sous le titre de : *Aide-mémoire du Voyageur*, vient de paraître chez F. Bellizard, rue de Verneuil, n° 1.

2° A un essai sur l'état actuel de la géographie.

3° A une grande table de synonymie géographique, avec citation des sources et indication des noms divers appliqués à un même lieu, suivant la différence des pays et des époques.

4° Aux meilleures inventions mécaniques propres à faciliter l'étude et l'enseignement de la géographie, c'est-à-dire, la simplification des instrumens et des méthodes pour la détermination des positions, le perfectionnement du tracé et de la gravure des cartes, etc.

Ce programme rappelle, en outre, que le prix annuel de 50 guinées a été décerné, l'année précédente, à Richard Lander, pour son voyage au Kouâra.

rait se trouver par-delà le désert, d'où il suit que le lac de Libye, dans lequel il se jette, ne peut, sans erreur, être rapporté au lac Tchâd. En vain le savant auteur du mémoire essaie d'échapper à l'argument qui ressort de la brièveté du cours du Megerdah, en supposant deux fleuves Bagradas, l'un coulant vers la mer, l'autre vers l'intérieur; le texte de Ptolemée ne lui laisse pas cette ressource, puisqu'il conduit, sans interruption, l'unique Bagradas qu'il mentionne, depuis le mont Ousargala jusqu'à la mer. M. Leake a reconnu, avec plus de justesse, que l'expédition de Suetonius Paulinus au-delà de l'Atlas n'a pu atteindre d'autre fleuve Ger (Pline dit Niger) que l'un des torrens du versant méridional de ces hautes montagnes, le même sans doute, que le Maure Léon désigne sous le nom de Gir. Nous sommes loin, cependant, de prétendre que les anciens n'aient eu aucune connaissance du Joliba ou Kouâra, car nous croyons volontiers, avec Rennel et M. Leake, que c'est à ce fleuve qu'il faut rapporter les vagues indices procurés par le voyage des cinq jeunes Nasamons d'Aougelah, et recueillis par Herodote. Nous admettons aussi qu'au même fleuve s'appliquent peut-être aussi les vagues informations de Pline sur ce Nigris, soumis, comme le Nyl d'Egypte, à des crues périodiques; mais les argumens de M. Leake ne nous ont point convaincu que les détails de Ptolémée fussent pareillement applicables au Kouâra : il a laissé entières les objections que son premier soin eût dû être de combattre.

Les mémoires suivans ont peu d'étendue, et n'offrent pas, en général, des résultats très importans pour la géographie; il nous suffira de les signaler en peu de mots : telles sont des notes sur le désert oriental de l'Egypte par M. Wilkinson, et une courte analyse de son excursion en 1823 sur le Bahhr-Yousef; une notice de M. Loudon sur la vallée méphitique ou Guevo-Upas, près de Battar, dans l'île de Java; une autre de M. Hamilton sur le lac d'Amsancto, dans le royaume de Naples; le récit de diverses excursions exécutées en 1830 et 1831 dans la Guyane anglaise par MM. Hillhouse, Tichmaker et Alexander, récit qui contient quelques détails curieux sur les Indiens de ces contrées, mais d'un intérêt géographique fort médiocre; quelques remarques sur la navigation des îles Maldives, qui, malheureusement, ne répondent pas à la célébrité justement acquise de leurs auteurs, M. James Horsburgh, hydrographe de la compagnie des Indes, et M. le capitaine de vaisseau W. Owen : elles prouvent seulement que l'hydrographie de ces îles est encore à faire, et qu'il faut recourir, pour les étudier, à d'anciens journaux de navigation, ou au voyage de Pyrard de Laval (publié à Paris en 1679); enfin un article fort bref sur le pays des Cossyah, au nord-est de Calcutta, où les Anglais ont établi,

en 1831, un dépôt de convalescens près de Chirrah, à 25° 12' lat. N. et 91° 55' long. E., du méridien de Greenwich.

A ces documens succède un mémoire d'un grand intérêt : c'est un aperçu des progrès des découvertes dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles du sud, rédigé par M. Allan Cunningham, l'un des voyageurs qui ont le plus contribué à l'exploration de cette partie de l'Australie; une carte où sont tracées la plupart des lignes de route ajoute un nouveau prix à ce morceau. Tous ces itinéraires offrent dans leur ensemble un développement de plus de deux mille quatre cents lieues, et à peine font-elles connaître la septième partie du territoire compris dans les limites de la Nouvelle-Galles du sud.

Une notice de quatre pages, accompagnée d'une petite carte, est consacrée à la Nouvelle-Zélande; l'une et l'autre sont insignifiantes, en regard des beaux travaux du capitaine Dumont d'Urville.

Nous sommes ramenés en Afrique par le mémoire suivant, qui contient le récit d'une excursion de MM. Browne, Forbes et Kilpatrick, officiers à bord du *Leven*, pendant la campagne du capitaine Owen. Leur but était d'explorer le fleuve Zambeze; ils le remontèrent jusqu'à Senna, dont le lieutenant Browne détermina la position à 17° 30' sud et 35° 38' 8'' est de Greenwich. Les renseignemens recueillis par ces voyageurs sur quelques points de l'intérieur sont trop peu nombreux et trop vagues pour être d'une utilité réelle, et n'ajoutent que bien peu de chose à ceux publiés par Bowdich et ses devanciers.

Enfin quelques remarques sur Anegada, l'une des îles Vierges, et témoin de tant de naufrages, terminent la série des lectures faites devant la Société géographique. Leur auteur, M. de Schomburk, membre de la Société d'horticulture de Berlin, a en outre tracé une carte à grand point de ces îles, où le brassiage est soigneusement indiqué, et qui est sans doute destinée à une publicité prochaine.

La section des analyses s'ouvre par un document relatif à la géographie africaine, document communiqué par M. Leake, et que la France a droit de revendiquer, puisque ce n'est que la traduction abrégée d'une relation du voyageur Adolphe Linant, contenant la relation d'une excursion sur le Bahar-Abyadh ou Nyl-Blanc, avec des observations générales sur cette rivière, et quelques notes sur le district compris entre le Nyl-Bleu et l'Atbarah, district qui, peut-être, fut l'antique île de Méroé. Il est à regretter que la relation de M. Linant, imprimée en entier pour l'usage des membres de l'*African Association*, n'ait point été reproduite intégralement dans le volume dont nous parlons.

Une analyse faite par le révérend M. Renouard, de l'essai du docteur

Martius sur la *Constitution sociale* (Rechts-Zustande) des aborigènes brésiliens, celle d'une notice sur les Indiens de la Guyane par M. Hillhouse, une troisième, sur deux brochures relatives à la navigation du Rio de la Plata et du Rio Vermejo, complètent la section qui nous occupe en ce moment.

Parmi les *Miscellanées* nous signalerons les pièces les plus importantes : d'abord le récit d'une tentative d'expédition dans l'intérieur de l'Afrique, entreprise au commencement de 1832 par M. Coulthurst. Ce voyageur se rendit à Fernando-Pô, où le colonel Nicholls, qui avait d'intimes relations avec le chef du Kalbar (connu des Européens sous le nom de duc Ephraïm), lui procura des facilités pour se rendre chez ce prince, d'où il devait s'avancer à travers le pays d'Enyong jusqu'à celui d'Ebo, et gagner ensuite Fondah pour de là se diriger sur le Bahlr-Abyadh. M. Coulthurst ne put parvenir qu'à Ebo, dont le chef ne voulut pas le laisser passer outre; il revint sur ses pas, et mourut avant d'atteindre Fernando-Pô. Sous le titre d'*informations récentes de l'Australie* se présentent ensuite plusieurs fragmens de correspondance, dont les uns forment une espèce d'appendice au mémoire de M. Cunningham, et les autres sont relatifs à la colonie de Swan-River. A ces derniers, qui sont dus au lieutenant gouverneur Stirling, est jointe une carte où sont tracées les lignes de route suivies par diverses explorations; mais il est à regretter qu'on ait omis d'ajouter à ces détails un aperçu historique sur la nouvelle colonie, analogue à celui de M. Cunningham sur l'Australie orientale. Enfin, le dernier article des miscellanées et du volume est une note peu étendue sur l'expédition envoyée à la recherche du capitaine Ross, qui est enfin de retour après quatre années de séquestration dans les mers arctiques.

Le volume publié en 1833, en deux livraisons, ne nous paraît point offrir le même degré d'importance que les précédens. La relation d'un *tour* dans l'Adherbaydjân et sur les bords de la mer Caspienne, par le colonel Monteith, occupe à elle seule plus de moitié du premier fascicule; la petite carte qui y est jointe n'est donnée que comme une sorte de *prospectus* d'une plus ample, en quatre feuilles, que la Société géographique a fait graver à ses frais. Les routes du voyageur sillonnent les possessions turkes, russes et persanes de la région caucasienne, et s'appuient sur des observations astronomiques assez nombreuses; mais les cartes russes de ces contrées, sans porter préjudice au mérite effectif du travail de M. Monteith, lui ôtent pourtant cette *nouveauté* qui, à tort ou à raison, fait le principal attrait des publications géographiques.

Quant aux autres pièces renfermées dans le premier demi-volume, elles sont toutes peu étendues, et nous n'avons guère à les signaler

que par leurs titres. Ce sont : une description de la rivière Usumasinta, dans le Guatemala, par le colonel don Juan Galindo; une note, désormais dénuée d'intérêt, sur la route par laquelle le capitaine Back devait marcher à la recherche de Ross; un mémoire, où se révèle une érudition médiocre, sur les communications des rivières de Cazamanse et de Gambie, en Afrique; des observations du lieutenant de vaisseau James Wolfe sur le golfe d'Arta en Grèce, en tête desquelles on a eu raison d'avertir que les opinions de l'auteur sur l'application des noms de villes anciennes aux ruines par lui visitées ne sont que des hypothèses contestées, et fort contestables en effet; puis, une notice sur la plus orientale des îles Falkland, par M. Woodbine Parish; ensuite un récit, dramatique si l'on veut, mais très médiocrement géographique, de l'ascencion accomplie en 1832, par quelques officiers anglais, jusqu'au sommet presque inaccessible du rocher connu sous le nom de *la Botte à Pierre*, à l'île Maurice; enfin la relation des récentes découvertes du capitaine baleinier John Biscoe, qui, dans une navigation antarctique moins avancée pourtant que celles de Weddel et de Cook, a reconnu de grandes terres australes auxquelles il a imposé les noms d'Enderby et de Graham, indépendamment de quelques îles dans le prolongement des New-South-Setland: l'intérêt de ce récit rachète à lui seul le peu d'importance de la plupart des documens qui le précèdent.

La seconde livraison, beaucoup plus considérable que l'autre, complète la série des *papers* lus devant la Société, par trois pièces, dont la première et la plus étendue est le résumé d'un Mémoire géographique sur l'Indus, par le lieutenant Burnes; il y faut joindre, comme appendice, une note, rejetée parmi les *miscellanées*, sur la construction d'une carte de l'Indus, entre Lahor et la mer, par le même officier : le mémoire original de M. Burnes, dont nous avons sous les yeux un exemplaire lithographié, est trop peu répandu pour que le résumé publié par la Société anglaise n'ait pas le mérite d'un document de première main. Viennent ensuite des extraits de rapports officiels sur la petite colonie anglaise de l'île Pitcairn; la géographie proprement dite n'y est guère intéressée, non plus qu'à la pièce suivante, extraite du journal privé du capitaine Waldegrave, pendant une croisière dans l'Océan pacifique, en 1830; mais ce sont des *nouvelles* que les lecteurs de voyages sont bien aises de recevoir de *leurs connaissances* de la mer du Sud.

Cinq *Analyses* d'ouvrages nous rendent compte tour à tour des explorations du capitaine de vaisseau W. Owen aux côtes d'Afrique, et de celles du capitaine d'infanterie Sturt dans l'intérieur de l'Australie (la *Revue des deux Mondes* a déjà entretenu ses lecteurs de ces deux importans ou-

vrages (1); d'une notice sur la rivière Maha-Villaganga, la plus considérable de celles de Ceylan; d'un Mémoire du capitaine Chesney, sur la navigation de l'Euphrate comme moyen de communication avec l'Inde; enfin, d'un Essai physico-géographique sur les lacs, qui se trouve reproduit dans l'*Aide-mémoire du voyageur*, par le colonel Jackson : il faut annexer à ce dernier travail une note du même officier, comprise dans les *miscellanées*, et qui a pour sujet particulier le phénomène des *seiches* ou marées des lacs, qui n'a encore été remarqué que sur le Léman et quelques autres lacs de la Suisse.

Sans reparler de ce que nous avons déjà indiqué parmi les *miscellanées*, il nous reste à énumérer encore d'assez nombreuses pièces de cette dernière section; elles sont en général fort courtes, d'un intérêt peu saillant, et il nous suffira d'en parcourir les titres : — De la position de l'ancienne Suse; — des avantages de Cochin comme place de commerce; — d'un projet de communication entre les deux océans par le lac de Nicaragua; — brève esquisse de Mombase et de la côte voisine; — note sur les pêcheries de perles dans le golfe Persique; — notice sur les Caraïbes de l'Amérique centrale; — extraits de la relation (édite) du missionnaire Gutzlaff, voyageur à Siam et en Chine; — abrégé d'un mémoire de M. Cooley, sur la civilisation des tribus voisines de la baie Da Lagoa; — enfin, quelques articles réglementaires sur l'affiliation, à la Société géographique métropolitaine, des diverses sociétés de même nature qui pourraient être formées dans les colonies anglaises.

Ainsi que la France et l'Angleterre, l'Allemagne possède aussi une Société de géographie, fondée en 1828 à Berlin, et composée de trente membres à la tête desquels est le savant Ritter. Quelque désir que nous ayons de faire connaître ses travaux, nous sommes obligés de nous borner à constater son existence, car nous avons cherché en vain, même dans les journaux allemands spécialement géographiques, quelques lumières sur cette association, qui compte cependant parmi ses membres plusieurs noms fort distingués, mais qui paraît malheureusement livrée à une mesquine coterie.

L'Inde anglaise a vu se fonder également une société géographique dont le siége est à Bombay, et qui a tenu sa première réunion au commencement d'août 1832, sous la présidence de sir Charles Malcolm. Trop récente pour avoir pu effectuer de nombreux travaux, du moins n'a-t-elle pas dérobé ses transactions à la publicité de la presse périodique. Le *Bombay Gazette* a donné une indication succincte de trois morceaux qui

(1) Voy. le n° du 1er janvier 1834.

y ont été lus, et qui consistent en une dissertation sur la distribution géographique et l'emplacement des dix tribus captives d'Israël; un mémoire sur le Sinde; et une notice peu étendue, mais curieuse, dit-on, dans laquelle le lieutenant Wellstead, de la marine de l'Inde, établit, d'après le résultat de fouilles qu'il a fait exécuter en Egypte, le véritable site de l'antique ville de Berénice. Nous sommes sans nouvelle des travaux ultérieurs.

Dépôts géographiques et hydrographiques nationaux et étrangers.

A côté, peut-être au-dessus des sociétés géographiques, dont la création est due au zèle des particuliers, et qui ne reçoivent des gouvernemens qu'une protection, utile il est vrai, mais limitée, il existe d'autres institutions qui, se liant aux intérêts les plus vitaux des nations civilisées, tels que le commerce, la défense du territoire, etc., sont l'ouvrage des gouvernemens eux-mêmes, et sont entretenues par eux à grands frais, sous les noms de *dépôts de la guerre*, *de la marine*, *bureaux des longitudes*, *de l'amirauté*, etc. Ces institutions, embrassant la science sous des points de vues plus spéciaux, ont puissamment contribué à ses progrès. Sous ce rapport, la France n'a rien à envier aux autres nations. Il suffit de nommer le Dépôt de la guerre et celui de la marine pour rappeler les plus magnifiques travaux de géographie spéciale dont un peuple puisse s'enorgueillir.

Le Dépôt de la guerre est une école d'application de géographie militaire où les ingénieurs-géographes de l'armée (quelque titre officiel qu'on leur donne) viennent puiser le complément d'instruction nécessaire à leur destination toute spéciale. Naguère ils formaient un corps distinct de toutes les autres armes; maintenant ils sont réunis à celui d'état-major, qui, parmi ses études, comprenait aussi des notions de géodésie et de topographie militaire. Cette fusion pourra être utile au corps d'état-major, en rendant plus fortes et plus suivies les études de ce genre; mais il est à craindre qu'elle ne soit funeste à cette supériorité de nos ingénieurs-géographes que nous enviaient les étrangers, et qui menace de s'éteindre avec les hommes spéciaux sur lesquels elle s'appuie encore.

Le Dépôt de la guerre, outre les belles cartes qu'il produit, publie d'année en année, sous le titre de *Mémorial du dépôt de la guerre*, une série de volumes contenant les préceptes et les méthodes les plus propres à diriger les opérations pratiques des officiers en campagne et le résultat des grandes opérations effectuées. Six volumes de ce *Mémorial* sont déjà publiés. Les deux premiers, réimprimés en 1829 et 1831, sont les plus

riches en matériaux pour la géographie générale, ainsi que le sixième, dû en entier au colonel Puissant, et formant la première partie d'un grand travail qui a pour titre : *Nouvelle description géométrique de la France, ou Précis des opérations et des résultats numériques qui servent de fondemens à la nouvelle carte du royaume;* admirable travail qui offre une masse de plus de *quarante mille* positions déterminées par leurs trois coordonnées de latitude, longitude et altitude.

Alger, la Grèce, l'Asie-Mineure, ont été le théâtre des plus récentes explorations militaires. Le dépôt de la guerre a donné, comme un simple aperçu, une esquisse de l'état d'Alger, dont on doit à M. Rozet, capitaine d'état-major attaché à l'armée d'Afrique en qualité d'ingénieur-géographe, une description plus étendue. M. le chef d'escadron Filhon a dressé une carte détaillée des parties visitées par nos officiers, et M. le colonel Lapie vient de rédiger une carte générale de toute la régence, au moyen des informations recueillies depuis l'occupation française. M. Bory Saint-Vincent dirige la publication d'une exploration scientifique de la Morée, dont la partie géographique est l'œuvre des ingénieurs-géographes Peytier, Puillon-Boblaye et Serviez. Quant à l'Asie-Mineure, M. Callier y poursuit les reconnaissances qu'il avait commencées de concert avec M. Stamaty, si prématurément enlevé aux sciences géographiques.

Le Dépôt de la marine n'a point de mémorial pour recueillir et conserver l'histoire de ses travaux. Trop long-temps il s'est borné à publier exclusivement des cartes et des instructions nautiques; puis il a admis quelques légendes explicatives sur les premières: et enfin il semble s'être décidé à les accompagner, désormais, de mémoires sur les bases de leur construction. *Les Annales maritimes et coloniales*, qui paraissent sous le patronage du département de la marine, *les Additions à la Connaissance des temps*, et quelques publications séparées, offrent une série assez riche de mémoires nautiques propres à faire connaître, bien qu'imparfaitement, les travaux de l'hydrographie française, la plus consciencieuse de toutes. Il suffirait, pour en fournir la preuve, de citer le relèvement des côtes de France entrepris et poursuivi sans relâche par le corps presque tout entier des ingénieurs-hydrographes de la marine, sous la direction de M. Beautemps-Beaupré; le mémoire spécial qui offre le compte analytique de ses opérations, celui dans lequel M. Daussy a exposé les résultats des triangulations géodésiques qu'il a effectuées, et le tableau général des sondes d'atterrages rédigé par M. Le Saulnier de Vauhello, présentent dans leur ensemble l'histoire de cet excellent travail.

Outre ces mémoires spéciaux, on doit à la marine les relations des grands voyages de circumnavigation entrepris dans un but scientifique,

En douze années, cinq publications différentes d'une grande importance ont été entreprises et suivies au Dépôt de la marine, et la plupart sont terminées ou fort avancées en ce qui concerne la partie géographique et nautique. La partie historique, confiée aux soins des divers chefs d'expéditions, est beaucoup moins avancée; et, à cet égard, il faut avouer que les derniers venus se sont montrés les plus diligens, puisque M. d'Urville est sur le point d'achever, et que M. Laplace a déjà fort avancé sa publication.

C'est dans les relations mêmes de ces grandes entreprises qu'il faut chercher les résultats qu'elles ont eus pour la connaissance du globe, et surtout du grand Océan, que toutes avaient pour but principal d'explorer. Qui ne connaît les noms des bâtimens qui les ont exécutées, et des chefs intrépides qui les commandaient : *l'Uranie* (M. Louis de Freycinet, 1817-1820) ; *la Coquille* (M. Duperrey, 1822-1825); *la Thétis* (M. de Bougainville, 1824-1826); *l'Astrolabe* (M. Dumont d'Urville, 1826-1829), et *la Favorite* (M. Laplace, 1830-1831) ? Tous ont noblement accompli leur tâche.

D'autres expéditions moins importantes ont également enrichi notre hydrographie de notions plus ou moins étendues, recueillies dans les *Annales maritimes;* telles sont celles de *la Cléopâtre* (M. de la Ville-Hélio, 1821-1823), de *la Bayonnaise* (M. Legoarant de Tromelin, 1826-1829), de *la Chevrette* (M. Fabre, 1827-1828), auxquelles il faut joindre des explorations plus restreintes, telles, entre autres, que les observations topographiques et nautiques faites à bord du *Dragon* par M. le capitaine de frégate Lachelier, sur la côte de Malaguette en 1824 et 1825, entre l'île Scherbro et le cap des Palmes.

Le Bureau des longitudes est un autre établissement tout géographique aussi dans son but, bien que ses travaux n'en aient pas toujours le caractère immédiat. Son attribution spéciale est la rédaction des éphémérides astronomiques si connues du monde entier sous le nom de *Connaissance des temps*, à la suite desquelles se trouvent chaque année, sous le titre d'*Additions*, des mémoires d'un haut intérêt pour les sciences géographiques. La première partie de cet ouvrage reproduit annuellement une table des principales positions géonomiques du globe, où la nécessité ce nombreuses corrections se faisait depuis long-temps sentir, et dont la refonte complète était vivement désirée : cette révision tant attendue a été courageusement entreprise par M. Daussy dans le volume nouveau.

Quant aux établissemens étrangers du genre de ceux qui précèdent, nous n'avons pas la prétention d'énumérer tous ceux que possèdent la plupart des états de l'Europe, et qui sont en général dirigés les uns par des

officiers d'état-major, les autres par des officiers de marine. Mais il y aurait injustice à ne pas faire une mention toute spéciale des travaux hydrographiques des Anglais. L'amirauté de Londres est habituellement très-soigneuse de tenir ses cartes au courant des découvertes nouvelles, sans parler des reconnaissances nautiques qu'elle a fait effectuer, telles que celle de la Méditerranée par le capitaine Smyth, celle des côtes d'Afrique par le capitaine Owen, celle de l'extrémité méridionale de l'Amérique par le capitaine Parker-King, et celle des côtes d'Irlande qui se poursuit sous les ordres du commandant Mudge; à quoi il faut ajouter les expéditions qu'elle a envoyées dans les mers polaires, australes et boréales, sous le commandement de Weddell, de Parry, de Franklin, de Beechey et de Ross. Pour les mers de l'Inde, le nom de Horsburgh est classique.

Mais à côté de ce juste tribut d'éloges que nous nous plaisons à payer à l'hydrographie anglaise, nous nous hasarderons à exprimer quelque crainte que le désir de faire mieux que les devanciers n'ait donné quelquefois une propension légère à faire *autrement* qu'eux, et n'ait ainsi entraîné dans certains cas à adopter des configurations de côtes qui, pour être plus nouvelles, n'en seraient pas meilleures : ce doute nous est venu principalement à l'inspection de certaines parties des travaux d'Owen ou de ses collaborateurs. Enfin, nous exprimerons le vœu que les cartes de l'amirauté anglaise soient à l'avenir accompagnées de notices sur les bases de leur construction.

Le Comité scientifique de l'amirauté russe, qui a dirigé les voyages de Bellingshausen, Kotzebüe, Wrangel, Lütke, et auquel on doit le beau travail de l'amiral Krusenstern sur le grand Océan, mérite aussi une mention particulière.

Le Dépôt hydrographique de Copenhague, qui donne de belles cartes des côtes du Danemarck, et qui a publié les travaux du capitaine Graah sur les côtes du Groënland; celui de Stokholm, qui a produit d'excellentes cartes de la Baltique; celui de Madrid, qui a fourni les matériaux du bel ouvrage de M. de Navarrete sur les navigations des Espagnols, doivent pareillement être signalés. Une institution semblable manquait aux États-Unis; elle vient d'y être créée sous le titre de *Lycée naval*.

Les Bureaux géographiques de la tour de Londres et de la Compagnie des Indes, le Bureau topographique de Berlin, l'Institut géographique militaire de Vienne et celui de Milan, le Dépôt de l'état-major de Saint-Pétersbourg, le Bureau royal de topographie de Naples, les établissemens analogues enfin de presque toutes les capitales de l'Europe, ont produit de bonnes cartes des états auxquels ils appartiennent; c'est à ce genre de publications que se bornent, pour ainsi dire, leurs travaux. Au premier

rang nous citerons la carte en dix-sept feuilles des possessions britanniques dans le nord de l'Amerique, accompagnée d'une description topographique et statistique en deux volumes in-4°, le tout publié à Londres, en 1832, par le colonel (français) Bouchette, ingenieur général du Canada, et la grande carte de l'Hindoustan qui se publie aussi à Londres, aux frais de la Compagnie des Indes, en cent trente-huit feuilles dont les deux tiers ont déjà paru.

Corporations académiques, Sociétés de missions, Sociétés asiatiques, etc.

L'Institut de France, à qui aucune branche des connaissances humaines n'est étrangère, comprend aussi la géographie dans ses travaux, et deux de ses académies s'en occupent d'une manière plus ou moins directe. La géographie historique et littéraire fait partie du domaine de l'Académie des inscriptions, qui, sous le titre de *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, publie, depuis 1787, une collection arrivée en 1831 à son douzième volume in-4°. C'est là que de Guignes, M. de Sacy, Langlès, Abel Rémusat et M. Étienne Quatremère ont déposé le fruit de leurs recherches sur la géographie des Orientaux. A côté de ces recherches, il faut rappeler celles de M. Walckenaer sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, si justement estimées de tout le monde savant.

La géographie mathématique et positive rentre dans les attributions de l'Académie des sciences, soit sous son propre nom, soit en s'unissant à la géométrie et à l'astronomie. Cependant, il faut le dire, la géographie proprement dite n'est pas suffisamment représentée dans le premier de nos corps savans: une demi-section composée de trois membres porte, il est vrai, le titre de *Géographie et Navigation*; et si l'on considère que ces trois membres sont : un ingénieur hydrographe, un vice-amiral qui a pour titres scientifiques ses belles reconnaissances des côtes d'Afrique et du Brésil, et un capitaine de vaisseau dont un voyage de circumnavigation a fondé la renommée, on reconnaîtra bien que l'hydrographie est dignement représentée à l'Académie, mais on aura droit d'être étonné de l'oubli total dans lequel est restée la géographie terrestre. Dans l'état actuel des choses, quelques lectures géographiques parviennent bien quelquefois à se faire écouter à l'Institut; mais là se borne sa coopération à l'avancement de cette science, et nous n'avons ici aucun relevé à faire de ses travaux.

La Faculté des lettres de l'université de Paris possède une chaire de géographie, instituée pour Barbié du Bocage, et aujourd'hui dignement remplie par l'un de ses fils. Dans son cours, M. Guillaume Barbié du

Bocage s'est principalement appliqué à tracer l'histoire de la géographie chez les différens peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, en passant en revue les monumens qu'ils en ont laissés. Il a exposé ensuite quelles idées l'illustre Cuvier s'était faites des besoins du haut enseignement géographique, auquel il voulait qu'on pourvût par la création de plusieurs chaires au Muséum, au Collége de France, à la Bibliothèque du roi, indépendamment de celle qui existe à la Sorbonne, de manière que toutes les branches de la géographie eussent un professeur distinct. Peut-être un jour la France sera-t-elle dotée de tous ces cours; en ce moment, celui de la Sorbonne est le seul qui soit ouvert aux personnes avides d'instruction géographique, et quelque soin que mette le professeur à varier la matière de son enseignement annuel, il est obligé de sacrifier quelques parties de la science étendue qu'il est chargé d'enseigner.

Les sociétés asiatiques de Paris, Londres et Calcutta rendent aussi à la géographie des services éminens, bien que restreints au sol de l'Asie et aux écrits des Orientaux sur les autres parties du monde; celle de Paris publie ses mémoires sous le titre de *Journal Asiatique*; une première série de onze volumes a été close à la fin de 1827, et une nouvelle, composée de cahiers mensuels, a commencé avec l'année 1828. Il s'y trouve d'importans documens géographiques dus pour la plupart à M. Klaproth, qui a fait de la Haute-Asie une étude si profonde, et dont les *Mémoires relatifs à l'Asie*, qu'il publie à part, peuvent être considérés comme le complément des précédens. Tels étaient aussi les *Mélanges asiatiques* d'Abel Rémusat, si malheureusement interrompus par sa mort prématurée. La société asiatique de Londres, fondée en 1833 sur le modèle de celle de Paris, a aussi ses publications, intitulées *Transactions de la société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande*: les deux premiers volumes et une partie du troisième ont seuls paru jusqu'à ce jour. Les documens qu'ils contiennent sur la géographie de l'Asie orientale sont précieux, mais en petit nombre.

Quant à la Société asiatique de Calcutta, instituée dans le but spécial de se livrer à des recherches sur l'antiquité, l'histoire, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie, les services qu'elle rend chaque jour l'ont faite un des corps savans les plus célèbres, et les *Asiatic Researches* sont le recueil le plus précieux que l'on possède sur ces vastes contrées. Dix-sept volumes, dont les deux premiers ont été traduits en français, par les soins de Langlès, ont paru jusqu'à ce jour.

Il s'est formé, depuis 1828, à Londres, comme auxiliaire de la Société royale asiatique, un Comité de traductions orientales (*Oriental translations committee*), qui a fait aux orientalistes, tant nationaux qu'étran

gers, un appel auquel ceux de France, d'Allemagne et même d'Amérique ont repondu. Plusieurs ouvrages géographiques figurent dans cette collection, qui parait sous les formats in-quarto et in-octavo, tels que les voyages du célèbre Mohhammed-Ebn-Bathouthah, traduits par le docteur Samuel Lee; ceux de Macaire, par le docteur Belfour; *l'Aperçu général des royaumes* (Corée, Lieou-Khieou et Yeso), par M. Klaproth, etc.

Nous arrivons maintenant aux sociétés de Missions, pépinières de voyageurs intrépides que leur zèle apostolique conduit dans toutes les parties du globe, et dont les travaux ont d'autant plus de prix, qu'ils ne sont pas exécutés à la hâte dans des visites passagères, mais sont le fruit de longs séjours et d'études faites à loisir.

Entre toutes les sociétés qui, sous des noms divers, se sont vouées à la prédication lointaine de l'Évangile, celle des Missions-Étrangères, dont le siége est à Paris, tient un rang honorable. Il n'est personne qui n'ait lu le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions-étrangères*. Aux jésuites qui les écrivaient ont succédé, depuis la suppression de cet ordre, les missionnaires de la congrégation des Lazaristes; et la collection des *Lettres édifiantes* est continuée par celle des *Annales de l'association pour la propagation de la foi*, qui paraissent chaque trimestre, à Lyon, par cahiers, formant deux forts volumes en trois années : le sixième a commencé avec l'année 1835. Au milieu des matières religieuses qui forment l'objet spécial de ce recueil, il se trouve souvent des indications que la géographie a intérêt à recueillir, surtout dans les travaux des missions du Sse-Tchouen, du Tong-King, de la Cochinchine et de Siam. C'est à l'un des missionnaires français en Chine, M. Lamiot, que nous devons la traduction, dans notre langue, d'une description du *Si-Yu* ou des pays à l'ouest de la Chine, insérée dans le *Bulletin* mensuel *de la Société de géographie* de Paris, et précédemment citée par extrait dans les *Transactions de la Société asiatique de Londres*, ainsi qu'un résumé complet de la grande géographie officielle de la Chine, dont la Société de Paris a également publié un fragment. La mission catholique du rit grec que la Russie entretient à Péking a payé aussi son tribut à la science : l'archimandrite Hyacinthe Bitchourinsky, qui en est le chef, a donné, en langue russe, plusieurs traductions du chinois, qui ont ensuite passé dans la plupart des langues de l'Europe : telles sont une description du Tibet, revue par M. Klaproth; une autre de la Mongolie, et enfin une dernière du Turkestan-Oriental et de la Dzongarie.

Les missions protestantes sont beaucoup plus fécondes en publications; et, sous ce rapport, l'Angleterre est à la tête du grand mouvement évan-

gélique. L'étendue des pays où les missions protestantes portent leurs prédications est immense, et leurs établissemens sont extrêmement nombreuses; on pourra s'en faire une idée en apprenant qu'il existe *vingt-huit* associations principales, sans compter un nombre prodigieux de succursales. Les stations qui méritent surtout l'attention des géographes sont celles de l'Afrique méridionale, de l'Inde au-delà du Gange, de la Haute-Asie et de l'Océanie. Sans énumérer ici tous les recueils qui, sous les noms de *Proceedings*, de *Transactions*, de *Chronicle*, de *Nachrichten*, de *Magazine*, etc., sont destinés à faire connaître les travaux des missions évangéliques, nous mentionnerons le *Missionary Register*, consacré à la Société des missions de l'église anglicane, lequel, outre les travaux de cette société, donne habituellement une analyse de ceux des autres institutions de même nature, tant de la Grande-Bretagne que du continent.

Indépendamment de ces écrits périodiques, divers missionnaires protestans ont publié des ouvrages séparés très intéressans pour les sciences géographiques. Les plus importans sont, pour l'Afrique, le *Journal d'une visite dans l'Afrique méridionale*, publié à Londres en 1819, par M. Latrobe, chargé de l'inspection des établissemens des frères Moraves; le *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale* (Londres, 1822), par le révérend John Campbell, envoyé dans un but analogue par la Société des missions de Londres, et surtout les *Recherches sur l'Afrique méridionale*, qui ont paru en 1828, et qui sont l'ouvrage du révérend John Philip, collègue et compagnon de voyage de Campbell. L'exploration intérieure de cette région a récemment été poussée fort loin par les missionnaires français Rolland, Arbousset et Cazalis.

Pour l'Asie, nous citerons le *Journal du voyage à Siam*, de Jacob Tomlin et Charles Guztlaff, publié en 1831, par le premier de ces missionnaires, ainsi que le voyage du second dans la Tatarie Mandchoue, imprimé à Canton en 1832; les *Recherches chrétiennes en Syrie et dans la terre sainte* (Londres, 1826), par le révérend William Jowett; le voyage du docteur Graves à *Bagdad, par la Russie, la Géorgie et la Perse*, publié en 1831 et 1832; enfin, le voyage de Burton et Ward dans l'intérieur de Sumatra, inséré dans les Transactions de la Société asiatique de Londres.

Dans l'Océanie, nous mentionnerons les *Recherches polynésiennes* de William Ellis, dont une double édition a été donnée à Londres en 1829 et 1831; les voyages du chapelain Hervart aux *îles Washington et Sandwich*, publiés aux États-Unis en 1831 et réimprimés à Londres en 1832, et surtout le journal, rédigé par James Montgommery et publié en 1831, du beau *voyage* exécuté de 1821 à 1829, *dans les îles de la mer du Sud*, la

Chine et l'Inde, par le reverend Daniel Tyermann et Georges Bennet, commissaires de la Société des missions de Londres.

Il ne faut point oublier que ces divers ouvrages ont, avant tout, un but religieux et non scientifique; il ne faut donc s'attendre à y trouver qu'occasionellement des notions sur la géographie, et pourtant ces notions sont assez abondantes pour montrer quels résultats intéressans seraient procurés par cette voie, si la science obtenait des associations évangéliques une coopération directe à ses travaux.

Établissemens industriels de géographie.

La France ne possède aucun de ces établissemens organisés sur une grande échelle pour publier des cartes et des documens géographiques. Cette industrie n'est cultivée chez nous que par des hommes isolés, réduits à leurs propres efforts. C'est à l'étranger, et principalement en Allemagne, qu'il faut les chercher.

Au premier rang, nous placerons l'Institut géographique de Weimar, fondé en 1791 par Bertuch, vaste atelier de fabrication de cartes originales, et souvent aussi de contrefaçons dont, au surplus, l'effet principal est de jeter dans la circulation, à des prix modérés, de bonnes copies des meilleures productions graphiques. L'Institut industriel de Weimar s'était adjoint une société de gens de lettres chargée de la rédaction d'un recueil périodique bien connu sous le titre de *Allgemeine geographische und statitische Ephemeriden* (Éphémérides universelles de géographie et de statistique), paraissant par cahiers hebdomadaires; mais malheureusement cette utile entreprise est interrompue, sinon complètement éteinte, depuis le commencementde 1831.

Berlin renferme aussi un établissement analogue, celui de Schropp, qui publie un intéressant recueil mensuel, intitulé *Kritischer wegweiser*, ou guide critique pour la connaissance des cartes et l'avancement de la géographie et de l'hydrographie. Interrompue à diverses reprises, cette publication n'est encore arrivée qu'au 30 juin 1833.

Le grand établissement géographique fondé à Bruxelles en 1829, par M. Van der Maelen, est institué sur des bases plus larges et plus libérales que les deux précédens. Un atlas universel de quatre cents feuilles, un atlas de l'Europe en cent soixante-cinq feuilles, l'un et l'autre gravés sur pierre; un dictionnaire géographique de la Belgique à raison d'un volume par province, tels sont ses principaux travaux, utiles sans doute pour la propagation des lumières déjà acquises, mais d'une faible influence pour

le perfectionnement de la science, qui ne saurait avoir lieu que par les méditations consciencieuses des adeptes.

La formation d'un *Institut géographique-artistique* a été dernièrement annoncée par M. Gross Hofinger de Leipzig. Son but serait la publication simultanée à Paris, Londres et Leipzig, en français, anglais et allemand, d'ouvrages de toute espèce concernant la géographie. Münich, Nüremberg, Brunswick, Vienne, possèdent aussi de grands établissemens du même genre que ceux qui précèdent; le premier avait été fondé par Cotta. Il faut ranger dans la même catégorie celui d'Arrowsmith à Londres.

Travaux individuels.

Nous arrivons enfin aux publications particulières, qui sont de deux sortes, les recueils périodiques, et les ouvrages détachés. Pour les premiers, la France est encore à la tête du mouvement géographique, bien qu'elle ait vu s'éteindre quelques-unes de ses publications spéciales, telles que le *Journal des voyages* qui s'est fondu dans la *Revue des Deux Mondes*, et le *Bulletin des sciences géographiques*, fondé par M. de Férussac, et qui a fini avec l'année 1831.

Mais il lui reste les *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*, continuation des *Annales* de Malte-Brun, publiées par MM. Eyriès, La Renaudière et Klaproth. Les *Nouvelles Annales* sont plus spécialement destinées à tenir les gens du monde au niveau des découvertes géographiques, en les dépouillant de l'aridité des détails scientifiques; elles empruntent beaucoup aux publications étrangères, et peut-être pourrait-on leur adresser le reproche de ne pas indiquer avec assez de précision et d'exactitude les sources ou elles puisent leurs matériaux. Cette indication importe fort peu, il est vrai, à une certaine partie des lecteurs, mais les rédacteurs se doivent à eux-mêmes de ne point la négliger.

Les *Annales maritimes et coloniales*, dont nous avons déjà parlé, ont quelques-unes de leurs sections spécialement destinées à la géographie. Tous nos autres recueils périodiques ne s'occupent de géographie qu'accidentellement, et il serait oiseux de les énumérer.

L'Angleterre, où paraissent des publications sans nombre, et qui peut à juste titre présenter quelques-unes de ses *Revues* comme des modèles qui n'ont pas encore été surpassés, n'a cependant qu'un seul recueil exclusivement consacré aux voyages et à la géographie, le *Nautical Magazine*, dont le premier cahier a paru en mars 1832. Quoique l'hydrographie et les voyages sur mer constituent sa spécialité, il accorde parfois quelques articles aux voyages terrestres. Au reste, la géographie et les voyages en gé-

néral occupent une place distinguée dans les écrits périodiques de toute espèce de nos voisins; tels sont, à ne citer que les plus importans, le *Quarterly Review*, où les mémoires géographiques sont fournis par les hommes les plus éminens de l'Angleterre, le *Foreign Quarterly Review*, l'*Asiatic journal*, l'*Oriental Herald*, le *Cambrian Quarterly Magazine*, l'*Edimburgh Review*, le *Westminster Review*, le *Monthly Review*, le *Monthly magazine*, le *Metropolitan Magazine*, le *Dublin university Magazine*, le *Literary Annalist*, l'*United service Journal*, etc., etc., auxquels il faut ajouter un nombre prodigieux de journaux politiques imprimés sur tous les points des possessions britanniques depuis le *Times* et le *Courier* jusqu'au *Bengal Hurkaru*, au *Sydney Gazette*, au *Hobart-town Courier*, etc. En réunissant en un faisceau tous les documens géographiques épars dans cette masse de journaux, on en formerait sans peine une revue très intéressante, en sachant néanmoins distinguer ce qui est réellement neuf de ce qui est ancien, et ne donnant pas pour des nouveautés, comme cela a lieu fréquemment dans quelques journaux que nous pourrions nommer, des fragmens de M. A. de Humboldt ayant dix années de date ou d'autres raretés pareilles.

Outre les recueils que nous avons déjà cités, l'Allemagne possède encore les *Annalen des Erd-Woelker-und Statenkunde* (Annales de géographie, d'ethnologie et de statistique), que publie mensuellement à Berlin le professeur Berghaus depuis le mois d'octobre 1829, et qui peuvent être considérées comme la suite de la *Hertha*, qui a cessé de paraître dans la même année. Les *Annalen*, comme la plupart des autres écrits périodiques allemands, encourent le reproche grave de ne point paraître avec régularité. Cet état de la presse germanique nous tient dans l'incertitude sur une foule d'autres publications que possèdent Vienne, Prague et les principales villes de la confédération, telles que l'*Ethnographische archiv* de Jéna, le *Hesperus encyclopedisches Zeitschrift* que Cotta publiait à Stuttgard, etc.

Quant aux journaux des états du nord de l'Europe, nous avouerons ingénuement notre ignorance à leur égard. L'Allemagne et l'Angleterre leur servent ordinairement d'intermédiaire pour faire parvenir jusqu'à nous les documens géographiques qu'ils peuvent renfermer.

Nous ne recevons de la Suisse que la *Bibliothèque universelle* de Genève, dont deux sections, celle de littérature et celle des sciences, admettent des voyages et des notions sur la géographie. Une *Bibliothèque de géographie* moderne paraît, dit-on, à Arau par les soins de M. Malten; mais nous ne la connaissons que de nom.

L'Italie nous offrait jadis dans la *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique*, du baron de Zach, le meilleur, sans

contredit, des recueils périodiques consacrés à la géographie; aujourd'hui elle ne possède plus que d'assez pâles écrits, tels que les *Annali universali di statistica, economia publica, storia e viaggi*, etc., la *Biblioteca italiana* de Milan, et l'*Antologia* de Florence, où M. Graaberg de Hemsoe insérait parfois d'intéressans articles, mais qui a été supprimée.

Enfin nous mentionnerons, pour les États-Unis, le *North American Review* de Philadelphie et le *Niles's weekly Register* de Boston, comme s'occupant aussi quelquefois de matières géographiques.

Les ouvrages détachés sur lesquels nous allons maintenant jeter un regard sont trop nombreux pour que nous puissions en donner ici une analyse même superficielle. Signaler les plus importans à l'attention du lecteur, afin de lui indiquer les sources où il peut s'adresser pour chacune des parties de la science, est tout ce que nous nous sommes proposé de faire.

La géographie universelle doit d'abord attirer notre attention. Nous avons à citer une nouvelle édition, revue par M. Huot, du *Précis* de Malte-Brun, le seul encore des ouvrages de cette nature qui ait le privilége d'obtenir une lecture suivie, parce qu'il est le seul où la géographie soit traitée avec une supériorité littéraire réelle. Quelquefois, il est vrai, le fond manque à la forme, car Malte-Brun n'a jamais été un géographe véritablement profond, et bien qu'il échangeât graduellement ce qu'il avait de charlatanisme contre une érudition plus vraie, il se borna toujours à une étude superficielle des sources géographiques, adoptant volontiers les travaux faits, les résultats trouvés, et se contentant de les parer de son style et de les coordonner avec esprit. M. Huot n'a pas dû songer à refaire un livre dont il n'est que l'éditeur, et n'a pu que le mettre au niveau des connaissances actuelles.

Le premier volume de l'*Erdkunde* du docteur Ritter va, dit-on, être traduit en français. Un second, qui traite de l'Asie, a paru. L'érudition de M. Ritter est profonde et complète, mais non entièrement exempte de ces écarts où sont trop souvent entraînés les esprits aventureux de sa patrie. N'est-ce pas, par exemple, une singulière aberration que de baser une description des peuples et des états de la terre sur une hypothèse d'émersion successive des élévations culminantes, des plateaux et des terrasses, en descendant par étages jusqu'aux plaines inférieures? Ni les peuples ni les états ne sont certainement ainsi rangés à la surface du globe.

Le système des bassins de Buache était meilleur, et malgré l'extension outrée qu'il lui a donnée, il est resté la base la plus rationnelle de la géographie physique et politique comparée. M. Denaix a entrepris d'en assujétir le développement à une loi de corrélation constante entre l'ensemble du globe et chacune des régions naturelles que circonscrivent les lignes de

partage des eaux courantes. Il n'a encore publié du texte de son *nouveau cours de géographie générale* qu'une introduction, où il se borne à l'exposition de cette loi. Des cartes d'une exécution généralement supérieure à ce qu'offre la géographie marchande, doivent, dans la pensée de M. Denaix, constituer la partie principale de ses publications; mais un texte est nécessaire à leur intelligence, malgré les annotations nombreuses dont elles sont accompagnées.

L'Allemagne est la patrie des travaux de longue haleine; nous n'avons parmi nous pour la géographie rien d'analogue aux deux vastes collections suivantes : l'une, publiée à Weimar de 1829 à 1832 sous le titre de *Vollstandige handbuch der neuesten erdbeschreibung* (manuel de géographie moderne), par Hassel, Cannabich, Ukert, Guths-Muths, Froebel, Gaspari et Kries, qui forme 23 énormes volumes in-8° d'une impression compacte; l'autre, intitulée *Allgemeine erdkunde* (géographie universelle), qui paraît à Vienne, et qui aura trente volumes dont douze ont déjà paru. Les rédacteurs sont Cannabich, Niegebaur, Sommer, de Schluben, Winmer, etc. Toutes deux ne sont autre chose que des magasins de géographie et de statistique.

M. A. Balbi, qui ne prétend point à l'immense érudition de Ritter, ni à la brillante diction de Malte-Brun, a voulu rassembler en un seul volume les notions les plus complètes et les plus récentes sur les diverses parties du globe. C'est surtout dans les communications directes des notabilités de la science que M. A. Balbi a cherché pour chaque contrée les matériaux de son ouvrage, et s'il n'a pas toujours rencontré juste dans le choix de ses autorités, inconvénient inséparable des travaux de compilation, son *Abrégé de géographie* n'en possède pas moins le très grand mérite d'être au niveau de la science.

A côté des gros volumes il en peut être cité de petits; ainsi M. Alexandre Barbié du Bocage n'a pas dédaigné de faire pour la Bibliothèque populaire un *Traité élémentaire de géographie générale*. Malheureusement l'éditeur a voulu avoir deux volumes; M. Barbié n'en avait fait qu'un, et une main étrangère est venue dilater son ouvrage; en outre l'éditeur y a ajouté des avertissemens à sa façon, véritables solécismes de science, et voilà comment la géographie est enseignée au peuple. Cependant l'intention était bonne, et elle a produit en même temps un petit atlas en douze planches qui ne coûte que dix sous, et qui vaut beaucoup mieux que les cartes communes du commerce.

A la suite des traités généraux viennent se placer naturellement les dictionnaires géographiques; ce sont presque toujours de simples entreprises de librairie, où figurent, il est vrai, quelques noms distingués, mais qui

sont abandonnées presque en entier à des faiseurs anonymes dont le savoir et le talent sont plus que suspects. Pour que de tels livres pussent inspirer de la confiance, il faudrait que chaque article portât l'indication précise des sources où il a été puisé; autrement il suffit qu'un seul soit mauvais pour qu'on soit en droit de se méfier de tous.

Ces réflexions nous sont suggérées par le *Dictionnaire géographique universel rédigé par une société de géographes*, publié chez Kilian et Piquet, en dix volumes doubles; il contient d'excellens articles et d'autres qui sont mauvais; à quel signe le lecteur peu instruit distinguera-t-il les uns des autres? Sans être meilleur peut-être, le *Dictionnaire classique et universel de géographie moderne* de M. Hyacinthe Langlois, dont une nouvelle édition est annoncée, offre du moins, dans un cadre beaucoup plus restreint (cinq volumes grand in-8°), une sorte de garantie de ses articles, puisque tous contiennent l'indication des sources où ils ont été puisés. A ces deux dictionnaires nous ajouterons, pour l'étranger, le *Nuovo dizionario geografico universale*, publié à Venise par une société de gens de lettres, et qui doit avoir dix-neuf volumes, dont onze ont été déjà livrés au public.

Les encyclopédies sont de véritables dictionnaires, soit qu'elles procèdent par traités spéciaux, soit qu'elles adoptent la marche alphabétique en confondant toutes les matières. Parmi les premiers se place la célèbre Encyclopédie méthodique commencée par Panckoucke, il y a quarante ans, et qui a été récemment terminée. Ce grand travail a subi le sort de toutes les entreprises de ce genre; si l'on en excepte le dernier volume de géographie physique par MM. Desmarest, Bory Saint-Vincent, Huet, etc., tout le reste a vieilli et est aujourd'hui bien arriéré.

Les encyclopédies de la seconde espèce se sont prodigieusement multipliées depuis quelque temps, et nous ne pouvons citer que les plus répandues, telles que, parmi nous, l'*Encyclopédie pittoresque à deux sous*, à laquelle appartient le premier rang, l'*Encyclopédie des gens du monde*, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, l'*Encyclopédie des connaissances utiles*, etc.; en Angleterre, *British Cyclopedia*, *Penny Cyclopedia*, *Cabinet Cyclopedia* du docteur Lardner, l'*Edinburgh cabinet library*, etc. Tous ces ouvrages, où la géographie occupe une place distinguée, présentent en général le même mélange de bon et de mauvais que nous avons signalé en parlant des dictionnaires.

Les recueils généraux de voyages sont un des moyens les plus efficaces de propager le goût des lectures géographiques, et l'on se rappelle les services qu'ont rendus celui publié par l'abbé Prévost et l'abrégé qu'en donna La Harpe. Parmi ceux de notre époque, il en est un hors de ligne, commencé par M. Walckenaer, sous le titre de *Nouvelle histoire des*

Voyages, et qui contient un grand nombre de relations peu connues, enrichies de notes excellentes. Malheureusement cet ouvrage semble arrêté au vingt-deuxième volume, qui nous laisse sur la côte austro-orientale de l'Afrique.

Dix-neuf volumes d'une *Bibliothèque universelle des Voyages*, par M. Albert Montémont, ont paru; et M. d'Urville a entrepris, sous la forme d'un *Voyage pittoresque autour du Monde*, une publication qui se rapproche beaucoup de cette classe d'ouvrages.

L'Allemagne et l'Italie ont aussi leurs publications de ce genre, et plus volumineuses que les nôtres; il a déjà été livré au-delà de soixante volumes de la *Neue Bibliotecк des wichtigsten Reisebeschreibung*, etc. (Nouvelle Bibliothèque des principales relations de voyages), qui s'imprime à Weimar, et cent quarante d'un ouvrage analogue qui se publie à Venise sous le titre de *Raccolta dei Viaggi piu interesanti eseguiti nelle varie parti del mondo.*

Quant aux atlas généraux, celui de Brué est toujours le meilleur de tous et restera long-temps au premier rang, car des hommes consciencieux et infatigables sont de rares phénomènes dans la géographie marchande, d'autant plus rares qu'une mort prématurée est presque toujours le fruit d'un tel dévouement à l'étude et au travail; c'est là ce qui a tué Brué à l'âge de quarante-six ans!

L'atlas de MM. Lapie père et fils, celui de M. Dufour, ont aussi leur mérite; mais on y sent davantage la compilation, ainsi que dans l'estimable *Hand-Atlas* de Stieler (à Gotha), et surtout dans le grand atlas universel lithographié, de Van der Maelen et Ode. Nous ne dirons rien de ceux de Berthe, Vivien, Arrowsmith, etc., etc.

Aux atlas il faut joindre les globes, auxquels nous n'attachons néanmoins qu'une très-médiocre importance. On peut citer comme les mieux construits, ceux de Sotzmann et Wieland, en Allemagne; d'Adams, Wright et Jump, en Angleterre; de Coven, en Hollande; d'Akermann, en Suède. En France, nous avons, outre ceux de Poirson et de Lapie, qui ont vieilli, celui de Dufour, qui est plus récent, et surtout celui de Tardieu, de 18 pouces de diamètre, imprimé sur peau de chevreau, et se gonflant par l'insufflation. M. Benoît, de Troyes, a construit sur un système analogue des globes en papier parchemin, lithographiés par Desmadryl, de trois pieds et demi de diamètre, et cependant à portée des moindres fortunes. M. Kummer, de Berlin, pensant que les globes sont faits surtout pour parler aux yeux, a imaginé d'y exprimer les reliefs généraux du terrain et de les peindre en couleurs naturelles, procédé qu'il a étendu à des cartes particulières et à des plans chorographiques, tels que ceux de

la Suisse, du Harz, etc. Dans ce dernier développement, M. Kummer n'a fait que renouveler les essais de Lartigue, calqués eux-mêmes sur des ouvrages du même genre, exécutés par les Vénitiens, tels que la carte-relief de l'isthme de Corinthe qui existe à Paris au dépôt géographique du département des Affaires étrangères et qui date de 1697. Un de nos graveurs de cartes, M. Caplin, a tenté à son tour des peintures chorographiques imitatives des reliefs; mais les pièces de ce genre sont plutôt des objets de curiosité que des éléments réels de progrès pour la science, et nous ne pouvons guère le féliciter de ses essais.

Les travaux d'ensemble sur la géographie des anciens occupent une place trop importante dans la géographie générale, pour que nous les passions sous silence. En Angleterre, une nouvelle édition a paru du *Géographical system of Herodotus examined and explained*, de l'illustre Rennel, dont sa patrie peut se glorifier comme nous de d'Anville. En Allemagne, terre classique des études historiques, Ukert continue la publication commencée, il y a seize ans, de sa *Geographie der Griechen und Roemer*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à celui de Ptolémée. Parmi nous, M. de La Renaudière a donné un *Aperçu de la Géographie ancienne*, résumé de travaux consciencieux et étendus, que domine un peu trop, peut-être, une prédilection marquée pour ceux des Allemands, prédilection que justifient, au surplus, les noms d'Ukert, de Voss, de Mannert, de Brelow, de Reichard. M. de La Renaudière a résumé dans cet ouvrage les débats encore pendans de l'école de Gosselin et de l'école historique sur la géographie mathématique des Grecs, question intéressante et trop négligée dans les études ordinaires, et qu'il a su mettre à la portée de tous les lecteurs.

Bien que nous n'ayons pas l'intention de rappeler ici les ouvrages spécialement destinés à l'éducation, nous ferons une exception, en faveur d'un travail qui mérite d'être placé hors de ligne : l'*Atlas de géographie historique, dressé pour servir à l'intelligence de l'histoire ancienne*, par M. Poulain de Bossay, professeur d'histoire dans l'un des colléges royaux de Paris. Ce recueil de douze petites cartes d'une exécution plus soignée que ne le sont d'ordinaire les ouvrages de cette nature, est surtout remarquable par les détails neufs qu'il contient. Il constitue la première partie d'un travail qui comprendra successivement l'histoire romaine, celle du moyen âge et l'histoire moderne.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur les diverses parties du monde, et passer en revue les travaux géographiques qui ont été exécutés en dernier lieu sur chacune d'elles.

L'Europe est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de signaler les

innombrables ouvrages descriptifs, statistiques, etc., publiés sur chacun des états qu'elle renferme. Les plus saillans des travaux de cette nature doivent seuls nous occuper. A l'Atlas d'Europe, de Van der Maelen, que nous avons déjà cité, nous ajouterons celui de Weiss et Woerl de Fribourg, en 220 feuilles, dont la publication, commencée depuis quinze ans, ne se poursuit qu'avec lenteur.

De beaux travaux ont été exécutés dans ces derniers temps ou se poursuivent en ce moment pour des pays plus ou moins étendus. En France, l'Atlas cantonnal du département du Puy-de-Dôme, par M. Busset, n'a point de rivaux pour la magnificence de l'exécution, et l'étendue du plan. En Angleterre, l'*Improved map of England*, éditée par Bary, en 65 feuilles, est terminée et permet d'attendre avec une impatience moins vive la superbe carte de l'Ordonnance (c'est-à-dire des corps réunis du génie et de l'artillerie), travail officiel exécuté sous les ordres du général-major Mudge et du colonel Colby, dont il n'a encore paru que cinquante-trois feuilles sur environ deux cent cinquante. L'Italie aura prochainement, dit-on, une carte générale en 84 feuilles, dressée par M. Antonio Litta Biumi, qui en a déjà donné une fort belle des États romains. M. Zuccagni-Orlandini vient de terminer son *Atlante geographico istorico del gran Ducato di Toscana*, qui a vingt cartes. Segato se propose d'en publier de son côté un atlas chorographique, en 165 feuilles, sous la direction du père Inghirami, à qui l'on doit déjà une très bonne *carta geometrica della Toscana*, au deux cent millième: et M. Benoît Marzolla a donné le royaume des Deux-Siciles en 22 cartes. — En Espagne, le *Diccionario geografico y etadistico de Espana y Portugal*, de Miñano, si vivement critiqué par Caballero, s'est accru de deux volumes supplémentaires. En Allemagne, la grande carte générale de Reynemann, en 545 feuilles, a dépassé la cent-vingtième. Celle de Stieler, en 25 feuilles, en a déjà livré huit; la Prusse, d'Engelhartd, en 23 feuilles, est arrivée à son terme; le Hanôvre avec le Brunswick, de Papen, en 67 feuilles, n'en compte encore que six; l'atlas des cercles de Bohême, de Kreybich, en 16 cartes, a fourni la onzième. La Suède a la carte et la statistique de Forseil; le Danemarck, l'atlas exécuté par Gliemann, sous la direction d'Abrahamson; la Pologne, l'atlas statistique, en 6 feuilles, attribué au comte Plater.

L'Amérique, colonie émancipée de l'Europe, que baignent deux océans, et coupée par de grands fleuves, doit, à cette triple circonstance, d'être à peu près connue dans toutes ses parties. L'atlas de Henry Tanner sera long-temps encore, malgré ses imperfections, le travail graphique le plus complet sur les deux parties de ce vaste continent, surtout pour l'Amérique

du Nord. L'atlas hydrographique des États-Unis, de Blunt, est aussi fort remarquable. Mme Brué a publié successivement trois belles cartes posthumes de son mari, représentant, l'une les États-Unis, l'autre l'Amérique centrale, et la plus récente, en quatre feuilles grand aigle, toute l'Amérique septentrionale. Quant aux ouvrages descriptifs et aux voyages qui se rattachent à cette partie du monde, après le nom de Humboldt qui domine tous les autres, on peut citer ceux de Thompson, Schiede, Ward, Hardy, Warden, John Tanner et Edwin James, Darby, Lucien, Hall, Flinton, Smith et Jackson, Moorson, Garden, Raffinesque, Schoolcraft, etc.

Pour l'Amérique du sud, les travaux de MM. Spix et Martius offrent la meilleure source à consulter; outre leur carte générale en deux grandes feuilles, publiée à Munich en 1825 et 1828 (reproduite dans celle de Wieland en une feuille, Weimar 1829; puis dans celle de Dufour, Paris 1830), et à laquelle il faut joindre un mémoire spécial de M. Desberger (Munich, 1831), ils ont donné successivement plusieurs cartes particulières de l'Amazone et des diverses provinces du Brésil exécutées par M. Schwarzmann d'après les matériaux recueillis tant par eux que par le docteur Eschwege. D'autres cartes spéciales de quelques parties de la République Argentine et de la Colombie ont été publiées à Londres par M. Muñoz et M. Bauza. Brué faisait graver, quand la mort l'a surpris, une carte générale de l'Amérique du Sud dont l'émission sera sans doute prochaine. On attend également avec une vive impatience la publication des travaux de M. Pentland, qui ne sont encore connus que par une notice présentée par lui, depuis long-temps, à l'Académie des sciences. M. Dessalines d'Orbigny vient de rapporter en France de riches collections et de précieuses lumières recueillies chez les Patagons, les Moxos et les Chiquitos. M. Warden a donné, dans la continuation de l'Art de vérifier les dates, une histoire du Brésil, où il a inséré une description de cet empire. Enfin les noms de Miers, Lister-Maw, Auguste de Saint-Hilaire, Parchappe, Bonpland, Roulin, Boussingault et Rivero, rappellent des travaux privés plus ou moins étendus, exécutés dans ces derniers temps sur l'Amérique du Sud.

En ce qui concerne l'Asie, nulle publication n'est plus désirable que celle de la grande carte de l'Asie centrale préparée par M. Klaproth, dont on a pu prendre une faible idée par l'esquisse qu'en a tracée le graveur Berthe sur une carte d'Asie qui a paru en 1829. M. Berghaus a mis en circulation les trois premières feuilles de son atlas d'Asie, qui doit en avoir dix-huit; ces trois cartes, que l'auteur a eu le bon esprit d'accompagner de mémoires où leurs bases sont exposées et discutées, contiennent : 1° le golfe Persique d'après les relèvements des marins de la compagnie des Indes de 1821 à 1825; ces opérations ayant été continuées

jusqu'en 1853. M. Lacroix n'a produit qu'une œuvre incomplète; les côtes d'Arabie, surtout, offrent, dans son travail, des lacunes considérables; 2° l'Inde ultérieure, d'après sir Francis Hamilton, en profitant des mémoires de M. Klaproth sur l'identité du fleuve du Tubet avec l'Irraouady du Pégou, établie par les auteurs indigènes, indiquée par d'Anville, et méconnue ensuite par Rennel et ses copistes; 3° les Philippines et les îles Soulou d'après Malaspina et Espinosa.

M. A. de Humboldt a visité aussi l'Asie, et l'a vue de cet œil supérieur qui saisit à la fois toute une contrée dans tous ses aspects. Les *Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques* sont une œuvre capitale; à la suite de ce grand nom, nous citerons ceux de Rose et Ehrenberg, ses compagnons de voyage; de Lédebour, Meyer et Bunge, ses devanciers; de Fedéroff, tout récemment envoyé par l'université de Dorpat; de Dobell, Hansteen, Ermann, Dowe, Engelhardt et Parrot.

Si des provinces du Caucase qu'ont plus spécialement explorées ces derniers voyageurs, nous passons dans la Turquie asiatique, nous aurons à citer Botta, Prokesch, Guys, Vidal, Robert Mignan; en Arabie, Burckhardt et Rüppel; dans les contrées persanes, Frazer, Schulz, Drouville; dans l'Inde citérieure, Duvaucel, Jacquemont, Burnes et Wolff; pour l'Inde ultérieure et ses îles, Crawfurd, Richardson, Finlayson, Raffles; en Chine, Timkowsky, Fuss; au Japon, Titsing, Golownin, Fischer, Siebold.

L'Afrique, moins accessible, offre de moins nombreux travaux. La belle carte de Berghaus et celle de Brué sont encore ce que nous avons de mieux, bien qu'elles aient besoin d'être revues, car elles sont arriérées et fautives. Celle de l'Afrique septentrionale, publiée à Florence en 1850, par Ségato, et qui ne contient qu'une partie de ce qu'annonce son titre, est l'œuvre d'un homme de talent, qui, dit-on, a été sur les lieux; mais quoique très remarquable pour la vallée du Nil, elle est erronée pour certaines régions et incomplète pour d'autres. Celle de l'Afrique occidentale, construite par M. Jomard pour le voyage de Caillé, offre, à côté d'améliorations réelles, des erreurs considérables : il faut en dire autant de celle dressée par M. Dufour pour l'histoire générale des voyages de M. Walckenaer; en un mot, les géographes n'ont pas encore tiré tout le parti possible des notions recueillies sur l'Afrique. Les voyages récens sont peu nombreux dans cette partie du monde, et nous avons déjà eu occasion de citer les plus importans. Nous y ajoutons ceux de Capell Brooke, Boyle, Peter Léonard, Bains, Carmichael, Cowper Rose, Hume, Smith, Nataniel Pearce et Coffin, Gobat, Madox, Falbe, Hodgson, et Graaberg de Hemsoe. En ce moment même, tandis que Richard Lander vient de périr assassiné

en remontant le Niger, un de ses compatriotes, M. Henry Walford, essaie de se rendre, par la voie du Kordofan, dans l'Afrique centrale, tentative qui se rattache d'une manière intime avec celle de M. Linant. Rüppel explore l'Abyssinie.

L'Océanie n'a donné lieu dans ces derniers temps, en fait de travaux privés, qu'à quelques cartes peu remarquables. Nous ne pouvons guère signaler que celle que Hamberger a fait paraître en 1829 à Nuremberg, sous le titre d'Australie, et celle de Wieland publiée sous le même titre à Weimar en 1850.

Ici se termine notre esquisse; nous sentons nous-même tout ce qu'elle a d'incomplet et de superficiel. Ayant à donner une idée générale de tant de faits épars, leur multitude même s'opposait à ce que nous nous livrassions à un examen critique de chacun d'eux. Signaler leur existence à ceux qui ne sont pas à portée des sources est tout ce que nous avons prétendu faire. Nous avons souvent entendu des hommes spéciaux regretter l'absence d'un semblable résumé, travail aride auquel bien peu de personnes ont le temps et la volonté de se livrer. En nous résignant, non sans quelque courage, à cette tâche, nous avons compté qu'on nous saurait gré de l'avoir accomplie.

D'AVEZAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1834.

La commission de la cour des pairs se livre avec activité à ses interrogatoires et à ses enquêtes, et l'on n'est pas bien d'accord sur le résultat de ses travaux. A entendre quelques membres du gouvernement intéressés à grossir les derniers évènemens, déjà assez funestes, la commission aurait déjà découvert les traces d'une vaste ramification qui étend ses réseaux sur toute la France; d'autres, plus impartiaux, assurent, au contraire, que toutes les visites domiciliaires, tous les mandats d'arrêt, toutes les mesures si sévères qui ont été prises, ont donné peu de renseignemens, et laissé beaucoup d'incertitude sur le complot qu'on cherche à découvrir. Quoi qu'il en soit, nous avons entendu quelques pairs dire eux-mêmes combien la présence, dans la commission, d'un membre de la chambre qui est en relations continuelles avec le château, pourrait faire naître de fâcheuses impressions en cette circonstance. La haute impartialité et le mystère, qui doivent être les premiers attributs de la commission d'enquête, seront-ils bien respectés, comme il arriva en 1829, où la cour des pairs se montra si modérée et si digne? On ne peut se dissimuler que le travail auquel se livre la commission, met en ses mains les secrets privés, et peut-être la fortune de quelques milliers de familles, dont les papiers ont été saisis, la correspondance interceptée, et les habitudes ob

servées avec toute la sollicitude que met la police en pareilles choses. Les noms des membres de la cour des pairs offrent sans doute beaucoup de garanties contre l'abus qu'on pourrait faire de pareilles investigations, mais il faut encore que l'opinion soit bien rassurée à cet égard. C'est à la commission elle-même de prouver par ses actes qu'elle n'est pas au-dessous de celle de 1820. Quoi qu'il en soit, la cour des pairs ne se réunira guère qu'au mois de septembre, et un grand nombre de membres, fatigués par la longueur de la session, se disposent déjà à quitter Paris. On ne parle plus d'ailleurs de transférer la cour des pairs à Versailles; c'est une pensée qu'on rejette avec hauteur et dont on se défend, comme si on la croyait suggérée par une timidité qui ne serait pas de saison maintenant.

Quant aux travaux même de la commission, s'il nous est permis de parler des bruits qui circulent, on assure qu'ils éprouvent quelque embarras dans leur marche. Il paraît, quoique nous ne l'affirmions pas, que la plupart des individus arrêtés les armes à la main n'appartiennent pas aux associations; les membres des associations détenus aujourd'hui auraient, au contraire, été arrêtés dans leurs domiciles, et l'on serait presque complètement assuré qu'ils n'ont pas pris une part active à cette prise d'armes. D'un autre côté, les journalistes qu'on a préventivement écroués, et à qui on veut assigner le rôle de provocateurs, se seraient tirés assez bien de leurs interrogatoires, et l'on en serait à l'impossibilité de lier leurs articles à l'insurrection à main armée, comme à l'impossibilité de trouver des rapports palpables entre l'opposition passive des sectionnaires et l'échauffourée des faiseurs de barricades. Tel serait, du moins à Paris, l'état des choses en ce moment; mais on sent bien que nous n'en sommes encore, ainsi que le public, qu'à des conjectures plus ou moins fondées, et que nous ne pouvons accueillir qu'avec une extrême précaution.

Pour le ministère, il continue hardiment de fonder son système de gouvernement militaire, et des menaces il passe déjà aux effets. Un journal à l'aide duquel on peut souvent pénétrer les pensées des ministres, et dont les directeurs sont admis dans leur intimité, n'a pas pris beaucoup de circonlocutions pour nous préparer au régime du sabre. Il y a quelques jours il disait en ces propres termes : « Il est impossible que le gouvernement ne devienne pas un gouvernement militaire, si la faiblesse des lois continue à servir la fureur de la presse. » « Le pouvoir de l'intelligence, ajoutait-il, une fois que vous lui permettrez de se livrer à tous ses caprices, ne peut être contenu que par le pouvoir de la force matérielle, à qui il faudra bien aussi passer ses caprices. » Rien n'est plus clair, ce nous semble. Bonaparte, descendant de cheval à la porte du conseil des Cinq-Cents

n'avait pas menacé la législature d'un ton plus haut que ne le font cette fois nos ministres. C'est aux électeurs que s'adressent ces menaces. Le *Journal des Débats* que nous citons, et qui a cette fois le grand mérite de la franchise, ne le leur cache pas. « La loi sur les crieurs publics et la loi des associations ont commencé l'œuvre, dit-il en terminant; qu'il sorte une chambre qui persévère dans ces mesures salutaires... et nous n'aurons pas besoin de nous réfugier sous le despotisme du sabre pour échapper au despotisme de la plume. » Ainsi voilà les électeurs bien prévenus. Qu'ils se hâtent d'envoyer à la chambre une majorité ministérielle bien dévouée comme la dernière, et le ministère voudra bien leur accorder l'exercice de leurs droits; mais à ce prix seulement, car de leur soumission dépend leur existence et celle du régime représentatif tout entier. S'il leur prend quelque velléité d'indépendance, si leurs votes soutiennent l'esprit de la presse qui a l'audace de blâmer souvent les ministres, si leurs choix ébranlent l'existence politique de M. Duchatel, de M. Thiers et de M. Guizot, MM. Guizot, Thiers et Duchatel monteront à cheval, et feront voir à leurs représentans qu'il y a pour le moins autant de fenêtres en 1834 au Palais-Bourbon, qu'il s'en trouvait le 18 brumaire de l'an VIII, à l'orangerie de St.-Cloud. En vérité, jamais le ministère Polignac n'avait osé revêtir d'un langage aussi extravagant la folle pensée qui a renversé le dernier pouvoir!

Nos Cromwells et nos Bonapartes futurs marchent ouvertement à l'exécution de leurs projets, et les motifs de la loi des crédits supplémentaires, présentée à la suite des derniers troubles, n'ont pas non plus un sens bien caché. L'armée semblait suffisamment nombreuse à nos ministres pour se soumettre aux volontés de la sainte-alliance, et se laisser menacer par tous les souverains; elle ne l'est plus assez maintenant qu'il s'agit de menacer la France et de lui serrer le cou. Elle sera donc portée à trois cent soixante mille hommes, et le pays, qui a vaincu la dernière révolte par son bon sens et sa vigueur, en sera récompensé par une augmentation de trente-six millions sur son budget. En attendant, pour préparer l'armée à se mettre en campagne, huit croix ont été distribuées à chacun des régimens qui ont fait leur devoir dans les dernières émeutes. C'est moitié plus que Napoléon n'en donna sur les champs de bataille d'Austerlitz et d'Eylau.

Si le ministère se soucie peu de l'approbation du pays et se met peu en position de l'obtenir, celle de la sainte-alliance ne lui manque pas du moins, et il la recherche avec empressement. On ne s'est pas plus vivement félicité, au château, de la dernière victoire remportée sur l'insurrection que du discours prononcé par M. Pozzo di Borgo, à la tête du

corps diplomatique, à l'occasion de la fête du roi. M. Pozzo di Borgo, qui aime par-dessus tout le séjour de Paris, et dont le chagrin fut bien grand chaque fois que les mésintelligences du gouvernement de juillet et de la Russie le menacèrent de rompre ses habitudes de société, contractées en France depuis tant d'années, tenait beaucoup, dit-on, à mettre dans son discours une phrase qui satisfît l'empereur, son maître. Nos ministres ne demandaient au fond qu'à satisfaire l'empereur Nicolas, et tout ce qu'ils tentent depuis quelque temps contre la liberté, prouve de reste combien ils ont à cœur de réussir; mais l'empereur voulait un témoignage public de l'affinité toute récente qui règne entre ses vues et celles du gouvernement français. Les puissances demandaient, par leurs représentans, que la monarchie de juillet tendît ses mains à la sainte-alliance, mais publiquement, comme elle les livrait autrefois aux grossières étreintes des prolétaires. On assure que la négociation ne fut pas facile, que le ministère hésita quelques momens, qu'il allégua la nécessité où il était de garder encore quelques semblans de libéralisme et de liberté; mais tout finit par s'arranger par condescendance pour les illustres souverains, et il fut arrêté que M. Pozzo di Borgo féliciterait Louis-Philippe *de la bonne harmonie qui règne entre toutes les puissances et qui les unit dans la ferme et salutaire résolution d'assurer aux nations les bienfaits de la paix, et de la garantir contre les passions et les erreurs qui tenteraient de la troubler*. La réponse royale n'a pas été moins claire; la France a maintenant le bonheur de compter parmi les pays soumis aux vues bienfaisantes de la sainte-alliance.

La loi contre les barricades qu'on a fort bien caractérisée de loi militaire, une des lois les plus terribles dont on ait jamais armé le pouvoir en France, ne suffit déjà plus. On en veut maintenant à la presse et à la liberté de la tribune. En quatre années, le gouvernement de juillet a parcouru les quinze années de la restauration, et comme la restauration, il compte bien que le pays, fatigué de défendre ses libertés une à une, les lui livrera en masse dès qu'il frappera un grand coup. En attendant, c'est sur les colléges électoraux qu'il a fondé son espoir. Rien n'est épargné pour le travail des élections, et jamais le ministère de M. de Villèle ne harcela plus vivement les fonctionnaires pour stimuler leur zèle, jamais il ne mit à leur disposition plus de moyens de séduction et de menaces que ne le fait M. Thiers. Comme c'est de la chambre prochaine que l'on compte obtenir les dernières mesures qui doivent compléter le système d'oppression et d'asservissement si bien commencé par le ministère, on sent toute l'importance des démarches qui se font en ce moment.

Cette pensée des élections occupe tellement le ministère, qu'elle se pro-

sente à chaque question qu'il traite, et que les ministres ne parlent plus à la chambre, mais bien, par les croisées, aux électeurs. Ainsi, récemment, au sujet des subventions des théâtres, on a vu M. Thiers attaquer la presse et l'opposition, et les accuser, avec sa légèreté ordinaire et sans se donner la peine de préciser son accusation, d'être la cause des troubles de Paris et de Lyon. Entre ces accusations et la censure dramatique que M. Thiers voulait établir de sa propre autorité et exercer par lui seul, l'analogie n'était pas bien grande; mais M. Thiers sentait le besoin de faire naître quelques scènes violentes dans la Chambre. C'est ainsi qu'on veut finir la session; il faut bien prouver aux collèges électoraux que l'opposition est irritable à l'excès, qu'elle enflamme toutes les questions, et que le pays n'aura jamais de paix ni de repos tant qu'il existera la moindre opposition dans la presse et à la chambre. Quel triste et honteux spectacle que celui que donnent au pays ces apostats de la liberté qui l'ont si long-temps trompé par de belles paroles!

Quelques petits scandales, étouffés aussitôt avec beaucoup de sollicitude à force de démarches et de dementis, prouvent en effet que certains ministres ne sauraient supporter la liberté de discussion. Il paraît que vers la fin de la semaine dernière, une hausse subite des fonds à Londres fut exploitée à la bourse de Paris par un ou deux capitalistes avec un esprit d'à-propos qui ne permettait d'attribuer qu'au télégraphe la diligence avec laquelle ils avaient été instruits de ce qui s'était passé à Exeter-Exchange. Quelques banquiers députés qui n'avaient pas été admis au bénéfice de la spéculation élevèrent de vives accusations contre un ministre dans les bureaux de la chambre, et il paraît que les explications qui eurent lieu à ce sujet ne seraient pas tout-à-fait conformes à celles qui ont été données dans les journaux ministériels. On parle aussi d'un autre scandale qui attend également son démenti. Il s'agit de ce fameux vaisseau construit pour les fêtes de juillet par ordre de M. Thiers, sur lequel aurait été opéré un léger bénéfice de 76,000 fr. Un journal fort grave assure que 25,000 fr. auraient été prélevés sur ces bénéfices pour *acheter l'entreprise*. Une contestation entre les intéressés, qui ont été amenés devant le tribunal de commerce, a révélé ces faits, et la presse, qui les a signalés, paiera sans doute par quelque nouvelle accusation le nouvel excès d'humeur qu'elle a dû causer au ministre.

En attendant que la presse et la tribune périssent, les théâtres gémissent sous la main de M. Thiers. Le dernier discours du ministre de l'intérieur, au sujet des théâtres subventionnés, a pu donner une idée de l'arrogance et de la fatuité dont il accable les malheureux artistes qui luttent contre sa volonté. Pour M. Thiers, toute la législation actuelle con-

cernant les théâtres est renfermée dans le décret de 1806, du moins le disait-il à la tribune. Encore M. Thiers ne se regarde pas lié par ce décret; il a déclaré qu'il en prendra ce que bon lui semble, et qu'il en retranchera ce qui lui en paraît mauvais. C'est ainsi que M. Thiers entend l'administration; il fouille à son gré dans l'arsenal de la Convention, du Directoire et de l'Empire, y prend les armes qui lui conviennent, et les enfonce plus ou moins à son gré. Au reste, ce décret de 1806 est une arme commode, et M. Thiers pourrait bien se contenter de l'article 17, par lequel aucune pièce de théâtre ne peut être jouée sans l'autorisation du ministre de la police générale. Il trouverait même, dans les décrets impériaux de la même année quelque article qui défend de publier un journal sans soumettre préalablement chaque numéro à la censure de la police. Que n'en fait-il aussi usage?

Les grandes affaires de l'Opéra, qui occupaient si vivement M. Thiers, sont terminées. M. Véron ne sera pas remplacé. L'homme de lettres qui devait prendre la direction de l'Opéra, et qui a le grand tort d'être l'un des collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes* et le coupable correspondant du *West-End-Review* où il s'efforce de faire apprécier le mérite de nos hommes d'état, a été définitivement repoussé par M. Thiers. On a trouvé ses opinions politiques incompatibles avec les qualités nécessaires à un directeur de l'Opéra, et l'on a craint qu'il n'imprimât une direction trop libérale au chant et à la danse. D'ailleurs, il avait eu le malheur de tracer avec trop de vérité, dans la *Revue des Deux Mondes*, les campagnes et les négociations politiques d'un haut fonctionnaire du gouvernement de juillet, qui a déclaré qu'il briserait son épée plutôt que de voir son historien à la tête de l'Académie Royale de musique. Quel malheur pour la France, si l'épée que portait ce grand général, quand il fut défait à Almanacid et surpris à Drissa, eût été mise en pièces! Il a bien fallu se rendre à de si hautes raisons. On doit quelques égards à ses amis politiques, et M. Thiers, qui veut nous gouverner militairement, a beaucoup plus besoin des généraux de l'empire que d'un directeur d'Opéra.

Sur les ordres de l'empereur de Russie, M. Demidoff, qui usait noblement en France d'une immense fortune, se dispose à regagner St.-Pétersbourg, où il doit fixer sa résidence. C'est M. Thiers qui s'est rendu acquéreur de la voiture de ville et de l'attelage de M. Demidoff dans la vente qu'il a faite avant son départ. On dit que M. Thiers cherche aussi à acheter un cheval de bataille.

L'espace nous manque pour parler des débuts de Mme Dorval au Théâtre Français dans *Henri III*, où elle s'est montrée digne de sa haute réputation. Nous y reviendrons prochainement.

— A l'Opéra, la représentation de Nourrit a été des plus brillantes. *La Dame Blanche* a produit son effet accoutumé. Dès les premières mesures de l'air de Nourrit, l'enthousiasme était au comble, et les bravos ont éclaté plus spontanés et plus bruyans que s'il s'était agi de sa symphonie en *ut mineur* ou d'une cavatine de Cimarosa; et pourtant cet air commun et trivial est, sans contredit, le plus faible morceau de cet ouvrage, plein de grâce et de fraîcheur, et dans lequel se trouvent des beautés incontestables. *La Dame Blanche* n'est pas une œuvre complètement originale, elle relève plus ou moins de Rossini; la mélodie est souvent italienne, l'orchestre vide et peu soigné; mais, malgré tous ces défauts, cette partition restera, parce qu'elle offre des chants heureux et des motifs écrits avec un sentiment profond et vrai. *La Dame Blanche* est une œuvre de conscience, et Boieldieu un homme d'esprit et de talent qu'il faut bien se garder de confondre avec les musiciens d'aujourd'hui; il n'a fait, après tout, qu'ordonner ses compositions sur celles du grand maître, il a pris la forme et non l'idée, comme font certains compositeurs : il l'a imité, les autres le volent. *La Vestale* a été moins heureuse; un air de Boieldieu suffisait pour épuiser toutes les sensations musicales, et bien des gens regrettaient à la fin que le spectacle ne se fût pas terminé par l'acte de *la Dame Blanche*, car cette *savante* musique de Spontini avait troublé leurs douces impressions, et comme enveloppé ces chants légers et gracieux qui déjà commençaient à se réveiller dans leurs cerveaux. Voilà pourtant comme on a fait notre public : on l'a tellement accoutumé à ces musiques faciles et vulgaires, qu'il ne se donne plus la peine de comprendre une œuvre sérieuse, et toute composition originale qui ne procède pas par les moyens usités depuis six ans est pour lui une fugue inextricable.

Ce soir-là, faute de sentir les beautés grandioses de l'école de Gluck, il s'ennuyait mortellement, et vous entendiez des gens très sensés vous dire que *la Vestale* était une musique trop savante pour des oreilles françaises. Or ce qui fait depuis trente ans la gloire de *la Vestale* en France comme en Allemagne, c'est la mélodie, rien que la mélodie, car pour la science, c'est une œuvre au niveau, peut-être même au-dessous de *la Dame Blanche*. Le chant abonde dans *la Vestale*, seulement il est le plus souvent privé du rythme dont les Italiens se sont fait de nos jours un moyen d'effet si puissant; mais n'importe, pour être plus latente, la mélodie n'en existe pas moins : il s'agit de vouloir la chercher. Il n'est rien dans Gluck de plus frais et de plus pur que le chœur des vestales au premier acte; c'est là un chant heureux et simple et plein de mélancolie virgilienne. Après les fatigues du soir et toutes les austérités du sanctuaire, c'est ainsi que devaient rêver et se plaindre les jeunes filles du Latium. Mlle Falcon a très bien compris le caractère de la jeune prêtresse; l'expression douce et triste de son visage répandait une teinte charmante sur les premières scènes. C'était une chose intéressante de voir cette jeune fille, hier encore à ses débuts, s'aventurer aujourd'hui seule et sans tradition dans cette grande musique. Elle a joué *la Vestale*

avec sa belle voix, ses larmes et son inspiration, comme la veille elle avait joué *Anna* de Mozart, comme demain elle jouerait *Ophélie* ou *Juliette*.

Dernièrement, tandis que *Don Juan* était en répétition à l'Opéra, on s'occupait aussi à Vienne du chef d'œuvre; le soir même où Mlle Falcon chantait pour la première fois le rôle de Julia, Mme Devrient le reprenait sur le théâtre de *Kœnigstadt*.

La sympathie musicale est grande entre les deux pays. A Berlin, la musique de Spontini a été reçue avec enthousiasme; les Allemands ont pour *la Vestale* une admiration qui date de long-temps, et l'on connaît cette phrase, un peu maniérée, de Jean-Paul : « Qu'on m'exécute à Manheim *la Vestale* de Spontini, et vous verrez si j'ai sur mon émotion le même empire qu'elle aura sur mon ame. »

— Il paraît que depuis quelque temps M. Jules Janin consacre sa plume à l'intelligence en bavette. Un procès de la sixième chambre correctionnelle nous a fait savoir que M. Janin, poursuivi aujourd'hui comme plagiaire et contrefacteur par les propriétaires de l'*Echo Britannique*, sert quelquefois à ses admirateurs des morceaux qu'il prend à droite et à gauche, et qu'il signe de son nom. C'est ainsi, du moins, que la chose est arrivée à l'égard des aventures de *Gaspard Hauser*, qui ont fait verser tant de larmes aux jeunes lecteurs du *Journal des Enfans*.

M. Janin n'ayant point répondu à l'appel de son nom, Me Bellmont, avocat de la partie civile, s'est mis à lire l'*Echo Britannique*, tandis que M. l'avocat du roi collationnait sur un article du *Journal des Enfans*, au bas duquel on lit Jules Janin.

— C'est identiquement la même chose, si l'on en excepte quelques lignes d'introduction, s'est écrié M. le substitut. — (Hilarité.)

L'avocat a fait remarquer que certaines fautes typographiques n'avaient pas même été corrigées, ce qui prouverait que l'article a été fait avec un ou deux coups de ciseau.

Sur les conclusions du ministère public, M. Jules Janin et le directeur du *Journal des Enfans* ont été condamnés à 125 fr. d'amende et à 500 fr. de dommages-intérêts.

—La seconde livraison du grand travail de M. Capefigue *sur l'histoire de la réforme, de la ligue et du règne de Henri IV* paraîtra dans la seconde quinzaine de mai; elle contient les deux grandes scènes populaires de cette époque, *la Saint-Barthélemy* et *les barricades*. La physionomie de ces événemens est entièrement changée; les documens originaux puisés dans les registres de l'Hôtel-de-Ville de Paris, dans les archives espagnoles de Simancas, expliquent ces scènes de rues que des esprits vulgaires, se copiant les uns après les autres, avaient jetées dans les mêmes formes et empreintes du même esprit. C'est un curieux travail d'érudition et de critique que celui qu'achève M. Capefigue. Le règne de Henri IV formera la dernière livraison.

ELOA, OU LA SŒUR DES ANGES, PAR M. ZIÉGLER, COMPOSITIONS AU TRAIT SUR LE POÈME DE M. ALFRED DE VIGNY. — C'est une heureuse idée que d'avoir voulu appliquer cette manière au-trait de Flaxman et de Cornelius à une œuvre française, à Eloa, à cette Beatrix céleste, à cette Marguerite si angélique aussi, quoique abusée. Il y a d'ailleurs, dans le talent et la manière de M. Ziégler, des affinités secrètes qui devaient diriger le choix de son crayon vers M. Alfred de Vigny préférablement à

tout autre. Ce qui semble distinguer jusqu'ici M. Ziegler entre les artistes ses contemporains, c'est une grace fine et savante, une étude lente et consciencieuse qui n'ôte rien à la délicatesse ni à l'efflorescence, c'est une inspiration méditée, élaborée et sincère. Or ces traits, dont M. Ziegler nous offre quelques-uns, sont applicables surtout à M. Alfred de Vigny et à sa muse d'un goût si rare. Au commencement d'*Eloa*, on voit naître cette vierge-archange d'une larme que Jésus a versée sur Lazare mort. La divine larme est recueillie par l'urne de diamant des séraphins, et portée aux pieds de l'Eternel, dont un regard y fait éclore une forme blanche et grandissante. M. Ziegler a montré cette présentation de la divine larme dans la première de ses compositions. Or, suivant nous, toute poésie de M. Alfred de Vigny est engendrée par un procédé assez semblable, par un mode de transfiguration exquise et merveilleuse. Il ne donne jamais dans ses vers ses larmes à l'état de larmes, mais il les métamorphose, il en fait éclore des êtres comme Dolorida, Symetha, Eloa. S'il veut exhaler les angoisses du génie et la solitude de cœur du poète, il ne s'en décharge pas directement par une effusion toute lyrique, comme le ferait M. de Lamartine, mais il crée *Moïse*. Un tel poëte est favorable, on le sent, au crayon, et il présente, jusque dans son monde le plus idéal, des tableaux et des formes qui se peuvent saisir. Girodet, s'il eût vécu, et s'il se fût appliqué à ce jeune poète qu'il aimait déjà, y eût excellé plus que personne. L'œuvre de M. Ziégler sur *Eloa* se compose de douze dessins, dont les sujets sont : 1° La présentation de la divine larme dans l'urne par deux séraphins; 2° l'éclosion de la vierge-archange, dont l'aile tout d'abord s'enfle du bonheur de vivre, et qui répond *me voilà* à l'ordre de Dieu; 3° la modestie pudique, l'aile rabaissée et les yeux voiles de la vierge sous les hommages et les pluies de fleurs que lui prodiguent ses compagnes; 4° sa studieuse gravité au milieu des anges réunis pour l'instruire; cette composition nous a semblé la plus belle de toutes peut-être. L'œil ouvert et attentif d'Eloa, lorsqu'on lui raconte l'ange déchu, contraste avec toutes les paupières baissées des anges enseignans :

> Et l'on crut qu'Eloa le maudirait.... mais non,
> L'effroi n'altéra point son paisible visage.

La cinquième composition, qui exprime sa rêverie solitaire et vague aux confins du ciel, est d'une expressive simplicité. Les suivantes représentent les diverses scènes à distance avec l'archange mystérieux qu'elle a enfin aperçu. Mais les deux dernières, par leur contraste rapide, traduisent surtout admirablement la pensée du poète. Cet archange si soumis, si suppliant et si beau, qui, par la magie de sa prunelle, force la vierge pure, la fille d'une larme de Jésus, à descendre vers lui tremblante et subjuguée, de même que Béatrix élevait Dante aux sphères du ciel par la force de son regard, cet archange est le même qui, l'instant d'après, ravit et froisse d'un bras impitoyable la vierge qui a cédé. Le moment qui précède et le moment qui suit toute séduction trouvent là des types accomplis qui, une fois vus, ne s'oublient pas. Le dessinateur a dégagé et rendu plus réelle la moralité et le sens final du poème. Félicitons M. Ziégler d'avoir donné chez nous l'exemple de cette manière simple, en même temps que profonde et sentie, d'illustrer de belles œuvres et d'interpréter un art par un autre.

F. BULOZ.

LE SOUPER

CHEZ

LE COMMANDEUR.

L'intérieur du sépulcre. Le commandeur et don Juan assis à table.

DON JUAN.

Sais-tu, commandeur, que je suis presque honteux? Eh quoi! tu m'invites à venir souper sans façon, et voilà que tu me traites avec tant de luxe et d'appareil! C'est bien mal de ne pas m'avoir averti; car si j'eusse un peu moins compté sur ta parole, au lieu de m'habiller de noir, comme c'est d'usage lorsqu'on visite les morts, au lieu de chevaucher tout seul et sans escorte à travers l'obscurité de la nuit, comme un écolier qui va rejoindre son université, je me serais vêtu de soie et de velours, et j'aurais fait atteler six mules à mon carrosse. Mais, une autre fois, Excellence, vous me préviendrez plus tôt, je l'espère, afin que j'aie au moins le temps de faire préparer mes équipages et sabler le chemin qui conduit de

mon palais à votre tombe. Les danses étaient divines, on eût dit que les groupes fantastiques de maître Hans Holbein avaient fait le voyage d'Espagne exprès pour nous divertir cette nuit. A vrai dire, la musique était parfois triste et lamentable, et je doute que nos belles dames de Burgos pussent danser en mesure sur un pareil menuet; mais n'importe, ces chants graves et solennels m'ont ému jusque dans les entrailles, et je veux à l'avenir hanter les cathédrales afin de les entendre encore. A présent que tout est rentré dans le silence, je vais te dire adieu, mon hôte, jusqu'au jour où ton bon plaisir sera de couronner de marguerites tes danseuses et tes chanteurs, et de renouveler pour moi toute cette étrange comédie.

LE COMMANDEUR.

Ce jour ne viendra pas de long-temps : les hôtes de ma fête ont cueilli, pour se parer, toutes les fleurs de mon jardin, et je dois attendre, pour te recevoir, que le soleil en fasse éclore de nouvelles. Mais pourquoi te retirer déjà? Il est à peine minuit, et je me souviens de t'avoir rencontré sur la place de Burgos passé deux heures.

DON JUAN.

Le ciel était morne et sans étoiles.

LE COMMANDEUR.

On aurait pu croire le contraire à la promptitude avec laquelle tu fis tomber la lampe de mes mains.

DON JUAN.

Je ne voulais pas être reconnu. La lumière de nos épées suffisait pour éclairer le duel. Je me suis bien comporté cette nuit-là, commandeur, et tu as eu tort de me garder rancune; car si je n'avais pas déchiré la misérable guenille qu'on appelait ton corps dans ce temps-là, du diable si tu serais aujourd'hui si vaillamment habillé. Ta tête branlerait et serait chauve, et tu servirais de risée à tes petits-enfans. Rends-moi grâce, commandeur, car le Père éternel t'aurait peut-être encore laissé dix ans ta robe de misère sur les épaules, si don Juan ne fût venu la mettre en pièces et le forcer ainsi, le vieil avare, à t'en donner une autre toute neuve. Et maintenant te voilà recouvert de marbre pour l'éternité, heureux homme! Désormais tu n'as plus à t'occuper la veille de ton costume

du lendemain, et tu vis; et qu'on te défie au combat, qu'on t'invite à souper avec des courtisanes, ta face est toujours immobile, ta poitrine toujours cuirassée, et les sensations de la chair se brisent contre comme nos épées. La tempête ne peut rien sur toi, le nuage crève et t'inonde; ensuite le soleil reparaît qui t'essuie en même temps que les branches des saules, en même temps que l'aile des oiseaux. C'est à moi que tu dois tout cela, c'est moi qui t'ai fait ainsi, et tu devrais m'appartenir comme l'œuvre à son créateur. Voilà mon œuvre, à moi! Faust, vieux alchimiste, à quoi t'ont servi tes livres et ta science? Quel mal as-tu fait à Dieu sur la terre? En quoi donc as-tu changé les lois du monde? Pauvre Faust, je te plains, car après tant de grands appareils, après avoir tant allumé de fourneaux contre le ciel, tant parcouru d'étoiles et de sphères, tu as été vaincu, tu as aimé! Pauvre Faust, je te plains. Moi, je n'ai rien étudié, ni la théologie, ni la jurisprudence, ni la médecine. J'ai lutté avec mes propres forces; comme l'ange Lucifer, j'ai volé sur les plaines de la terre, et le vent de mes ailes a flétri les plus nobles tiges. La création a bientôt eu compris que si je ne me donnais pas à Satan, c'est que j'étais Satan lui-même! N'importe, la plus douce moitié s'est livrée, les femmes ont déserté le frais sanctuaire de Marie et renoncé aux joies du paradis pour venir expirer sur mes lèvres; les hommes ont tous fui la vertu miraculeuse qu'ils pressentaient en moi. Je ne les ai jamais rencontrés sur mon passage. Quand je frappe à la porte, c'est la jeune fille qui vient m'ouvrir; une fois seulement le père s'est trouvé là comme je sortais; cet homme, je l'ai touché de mon épée, et j'en ai fait une statue de pierre qui se meut, parle et chemine sur les grandes routes.

LE COMMANDEUR.

Tu es ivre, don Juan.

DON JUAN.

Peut-être. Au fait, chaque fois que tes servantes ont rempli mon verre, je l'ai franchement vidé sans prendre garde à ce qu'on y versait. Je suis venu m'asseoir à ton festin comme un libre convive qui, sur la foi de son hôte, ouvre la bouche avant d'ouvrir les yeux. Il se peut que je sois ivre, et que le vin fait pour réchauffer des corps de pierre, travaille et fermente dans le mien, qui, Dieu

merci, n'est que de chair et d'os. Mais le grand air de la campagne aura bientôt dissipé tout cela. (Il se lève.) Bonsoir.

LE COMMANDEUR, le retenant.

Pourquoi déjà te retirer? Attends encore.

DON JUAN.

En arrivant, j'ai attaché mon cheval à la croix d'une tombe; écoute ce hennissement, il faut que j'aille le rejoindre; mon beau cheval, si tu l'avais vu ce soir, ses pieds touchaient à peine le sol, sa crinière flottait, et ses yeux, comme deux lampes, éclairaient la route à dix pas en avant. Lorsque je suis descendu, de grosses larmes ruisselaient sur son corps, et je crains pour lui la fraîcheur de l'aube.

LE COMMANDEUR.

Ton cheval a le mien pour lui tenir compagnie, et d'ailleurs il s'agit bien de ton cheval à cette heure. Tu veux partir, don Juan, mais en quel endroit de la terre es-tu donc attendu pour te hâter ainsi? Où donc est la femme qui prie à genoux sa patrone de te préserver des piéges et des maléfices? où donc la jeune fille qui prépare grand feu pour essuyer tes vêtemens humides? La maison du commandeur est déserte, Elvire est au couvent, ton palais tombe en ruines, les pieds de la statue l'ont ébranlé. La porte de Burgos est fermée, et si tu pars à cette heure, il te faudra courir les champs jusqu'au matin; de plus, le sentier de traverse est mauvais d'ici à la grande route; et si ton cheval vient à s'abattre, resteras-tu, par la nuit froide et morne, à grelotter comme un mendiant, ou bien t'en iras-tu frapper à la porte de Zerline en lui disant : Ouvrez, je suis don Juan? Ah! mon pauvre convive, autant vaut que tu restes à causer avec moi. Tout n'est pas fini, don Juan.

DON JUAN.

Que veux-tu dire? est-ce que par hasard tes danseuses et tes chanteurs vont revenir? et moi qui les croyais tous endormis! Pardieu! mon hôte, je vois maintenant que tu sais ordonner une fête : d'abord les groupes joyeux et la musique, ensuite le souper, et l'orgie à la fin. Bravo, commandeur, le *crescendo* me plaît, et c'est ainsi que j'aime les symphonies. Viennent donc tes belles servantes avec des fleurs nouvelles à la tête, viennent les hommes

avec des voix plus fraîches et plus sonores, et nous allons commencer une danse à faire crouler ton cheval de pierre. Commandeur, je vois que nous serons bien ensemble, et puisque je trouve ici, comme dans mon palais, des femmes, du vin et de la musique, je consens à rester avec toi toute la nuit, toute l'éternité, si tu veux.

LE COMMANDEUR.

Autrefois, quand je recevais le roi d'Espagne dans mon palais de Burgos, je disais à mes serviteurs : Maintenant que la nuit est venue, allez illuminer toutes les salles; je disais à mes cousins et neveux : Jeunes gens, quittez vos armures d'acier, habillez-vous avec magnificence, et venez vous ranger sous la porte autour de votre aïeul, afin de recevoir dignement notre sire le roi qui nous rend visite cette nuit; je disais à ma fille : Ma belle Anna, fais attacher ma couronne ducale à tes cheveux, car il faut que chacun de nous en ait à son tour le fardeau, et la protége avec les armes que Dieu lui donne. Vers minuit, quand les bouquets étaient flétris, je disais à mes jardiniers : Allez cueillir avec leurs tiges les plus belles fleurs du champ, ne les secouez pas, de crainte d'en faire tomber les gouttes de rosée que la nuit verse dans leur calice pour rafraîchir les lèvres de ces nobles dames. Alors la fête semblait renaître, je parcourais les groupes, ordonnant aux musiciens de varier leurs airs, et tout se passait dans ce temps-là selon ma volonté. Mais à cette heure il n'en est pas ainsi, don Juan, car je n'habite plus dans mon palais de Burgos, et de maître que j'étais je suis devenu serviteur. Les danseuses viennent de s'endormir, et tous les orchestres du monde ne les réveilleraient pas de leur sommeil; les chanteurs viennent de se taire, et les graves et sonores tuyaux ont fait silence dès que l'organiste a retiré sa main. A présent que tout est calme et que les voix harmonieuses flottent encore autour de nous comme l'encens et la myrrhe autour des saints de la cathédrale, assieds-toi, don Juan, et causons sans raillerie et sans blasphème des choses de ton salut.

DON JUAN.

Merci, vieillard, mais tu sauras que je n'ai pas coutume de passer la nuit à discuter de pareils sujets, et surtout avec des serviteurs; quand tu verras ton maître, dis-lui bien qu'une autre

fois c'est avec lui-même que j'entends souper, et que s'il lui prend fantaisie encore de m'inviter, je n'accepterai pas, moi, s'il ne me promet d'assister au banquet et de me donner ensuite quatre légions d'anges et de vierges pour me reconduire en mon palais.

LE COMMANDEUR.

Reste encore une heure avec moi.

DON JUAN.

Crois-tu donc, vieux commandeur, que je n'aie autre chose à faire qu'à tenir compagnie à des morts? Il y a là bas de belles filles qui m'attendent et que je vais trouver.

LE COMMANDEUR.

Reste, don Juan, car c'est la volonté de Dieu.

DON JUAN.

Non, te dis-je, quand ce serait celle du diable.

LE COMMANDEUR.

Reste!

DON JUAN.

Malédiction! encore ta main de pierre!

LE COMMANDEUR.

Repens-toi, repens-toi, la trompette des chérubins a sonné sa fanfare, les voix de la terre ont répondu, l'heure du jugement est arrivée. Écoute : lorsque le condamné quitte sa prison pour marcher à l'échafaud, un prêtre l'assiste et l'accompagne; ainsi j'ai fait pour toi, don Juan. Du haut de mon cheval de marbre, j'ai vu passer la Mort sur la grande route, elle m'a dit qu'elle avait hâte, et se dirigeait vers ta maison. Alors je me suis souvenu de tes débauches et de tes nuits maudites, et je n'ai pas voulu te laisser paraître devant Dieu sans avertissement; j'ai donné de l'éperon dans les flancs de mon coursier, et bien que nous soyons tous les deux de pierre, nous avons devancé la Mort, car elle chemine à pied; et comme il y a loin d'ici à ton palais, elle se sera sans doute arrêtée en quelque hôtellerie. N'importe, à cette heure elle est chez toi qui te cherche parmi tes courtisanes et tes valets. Il me semble la voir courir en insensée à travers tes vastes galeries, descendre dans la rue, entrer dans tous les mauvais lieux, ouvrir

toutes les alcôves, et flétrir pour l'éternité ceux qu'elle y trouve endormis. Don Juan! il lui faut son don Juan! elle marchera jusqu'à ce qu'elle le tienne par la gorge, dût-elle écraser sur sa route tous les dissolus de Burgos, car elle est infatigable; et pour trouver l'épi qu'elle cherche, elle coucherait sous ses pieds une moisson. Ainsi, tu vois maintenant combien ce serait folie à toi de résister; à genoux, don Juan, à genoux; avant qu'elle ait découvert ta nouvelle trace, il te reste encore le temps de faire une prière et de baiser cent fois le Christ que tu as tant fait pleurer durant ta vie. (On frappe à la porte.) Par saint Jacques, cela est étrange! Qui vient donc me visiter à cette heure de la nuit?

DON JUAN.

Sans doute quelque jeune fille à qui tu auras donné rendez-vous hier matin. Pardieu! voilà ce que c'est que de vouloir prêcher quand on n'en fait pas son métier: les paroles ne tarissent plus dans la bouche, et cela finit toujours par un scandale. Je connais peu, moi, les docteurs et les gens d'église; mais je suis bien certain qu'ils ont tous une horloge dans la tête pour s'arrêter quand il le faut, car ils ne seraient pas si maladroits que de se laisser surprendre par une femme dans leurs habits de théologien. Ah! ah! vieux commandeur, l'exaltation t'emportait trop loin, l'amour mystique t'a fait oublier l'autre; par le diable! je rirais bien, si tu n'étais de pierre, à voir le sang te monter à la face. Bravo, commandeur! tandis que ton palais est tendu de noir, et que les cloches de la ville gémissent encore, il est ici, lui, qui sème de fleurs les dalles de sa tombe et s'entoure de joyeux musiciens! Et la pauvre Anna qui se désole et prie et ne regarde pas le soleil, de peur que ses rayons ne sèchent les larmes dans ses yeux! O dérision, dérision! Madeleine, la tête de mort devant laquelle tu pleures et te frappes le sein, peut encore sourire et se railler de tes douleurs! Ma foi, c'est une belle chose que de mourir quand on est certain de revivre plus robuste et plus invulnérable dans sa statue; et puisqu'il en est ainsi, je veux aller à Florence tout exprès pour commander la mienne; je veux être éternel, puisque l'éternité se vend à prix d'or! Ah! pauvres diables qui, durant votre vie, usez vos membres au travail, quand vous mourez, on vous couvre d'un baillon, et la terre vous absorbe en elle: mais nous, la mort nous

transfigure et nous fait de pierre et de granit. Aussi le jour du jugement nous paraîtrons devant le vieux Père la tête haute et le corps blasonné, tandis que vous, pauvres éclopés, vous n'oserez sortir de votre fosse de peur de nos éclats de rire. La belle vie que celle des statues! Il est vrai que de l'aube au lever du soleil elles se tiennent immobiles, et que c'est une bien triste chose que de poser ainsi douze heures pour les femmes et les écoliers qui passent sur la route. Oui; mais avec la nuit reviennent les promenades et les concerts et les rendez-vous au clair de lune. Certes, je n'aurais plus grand mérite à mourir pour une noble cause à présent que je sais que les morts mènent si joyeuse vie. (Il remplit son verre et boit.) Quoi qu'il en soit, à la santé de la belle aventurière qui vient ainsi livrer son corps fragile aux étreintes d'un cavalier de marbre!

(On frappe de nouveau; le commandeur se lève et va ouvrir. Entre le connétable, don Bernardo Palenjuez.)

LE COMMANDEUR.

Salut, don Bernardo Palenjuez, mon oncle de la cathédrale de Burgos; j'étais loin de vous attendre à cette heure; mais, puisque vous voilà, soyez le bien-venu dans ma tombe comme vous l'étiez autrefois dans la maison de mon père.

LE CONNÉTABLE DON BERNARDO.

C'est un mauvais signe quand les statues descendent de leur piédestal et viennent fouler la terre des vivans. J'étais immobile dans ma niche de granit, aspirant de toute ma poitrine les dernières vapeurs des orgues et des encensoirs; déjà la lune touchait aux plus hautes régions du ciel, et les saints des vitraux reposaient silencieusement après avoir vêtu leur chape blanche de la nuit; tout à coup la porte s'est ouverte, un archange est entré dans l'église, et m'a parlé long-temps à l'oreille; puis, s'envolant, il m'a dit : Porte cette nouvelle au commandeur, car il faut que je m'en retourne vers Dieu. Et moi je suis venu, sans prendre garde au brouillard qui tombe humide et froid, surtout pour ceux qu'une cathédrale abrite d'ordinaire sous les plis de son manteau. Mais quand je suis arrivé, vous étiez à vous entretenir avec cet homme; continuez, je vous en prie; en attendant que vous ayez fini, je vais m'asseoir et réciter quelques prières. Ah! j'oubliais, écoutez encore cette aven-

ture de mon voyage. Comme je suivais le sentier qui conduit à votre nouvelle demeure, des cris lamentables se sont fait entendre, et je me suis dirigé vers l'endroit d'où ils semblaient partir, et là, caché derrière les broussailles, j'ai vu, sainte Vierge du ciel! un homme qui poignardait son frère en Jésus-Christ pour lui voler sa fille et son or. La pauvre enfant appelait à son aide ses parens de la terre et du ciel. Alors un coup de vent a séparé les rameaux qui me voilaient la face, et dans son délire elle s'est cramponnée à moi, disant : Vous êtes mon sauveur. Le misérable s'est écrié, comme par raillerie : Ton sauveur, une statue! Et là-dessus il a blasphémé. Je l'ai pris par la main en l'exhortant à prier Dieu; il a refusé trois fois, et je l'ai étendu raide mort sur le sol, comme je faisais du temps que mon épée était de fer, non pas de marbre. A présent, commandeur, allez tenir compagnie à votre hôte, et ne me demandez plus rien jusqu'à ce que nous soyons tous réunis en conseil de famille. (Il s'assied dans le fond.)

LE COMMANDEUR à don Juan.

Eh bien! don Juan! il y avait long-temps que Bernardo Palenjuez était mort lorsque ta mère te conçut; cet homme, tu ne l'as jamais touché de ta main ni de ton épée, et pourtant sa statue est là, qui se meut et qui parle. Crois-tu maintenant aux miracles?

DON JUAN.

Je crois, vieux commandeur, que tu disais vrai tout-à-l'heure : je suis ivre. Tiens, l'autre soir je soupais avec Catalina, tu sais, la joyeuse fille de la *Caya-Mayor*. Nous étions seuls, et la porte était fermée à clé. Eh bien! vers le milieu de la nuit, chaque fois que je vidais mon verre, il me semblait qu'une autre femme toute pareille à ma jeune maîtresse venait s'asseoir à mes côtés; et moi, pour ne pas interrompre ces gracieuses apparitions, je buvais toujours, de sorte que j'eus bientôt pour hôtes six belles filles au lieu d'une. Elles avaient toutes les cheveux aussi noirs, les mains aussi blanches, les pieds aussi mignons, et quand j'appelais Catalina, toutes répondaient à la fois; de plus, la lumière de cire jaune qui nous éclairait au commencement du souper s'était, elle aussi, multipliée, et vers la fin la table resplendissait comme un autel. Tout cela flottait et dansait autour de moi; et, pour faire durer cette comédie, je buvais encore et toujours, tellement que mes yeux se trouble-

rent, et je finis par ne plus rien voir. Le matin je me retrouvai dans les bras de Catalina; ses blanches sœurs s'étaient envolées avec les vapeurs du malvoisie. Ainsi tu comprends, mon hôte, que puisque le vin des vivans fait voir des femmes et des lumières, il n'y a pas de quoi s'étonner si le vin des morts fait voir des statues. Buvons, commandeur, et je te parie mon cheval de sang andalou contre le tien de marbre que nous allons voir entrer quelque nouveau fantôme de tes aïeux.

(Il remplit son verre et boit. On frappe à la porte; le commandeur ouvre. Entre le docteur don Onufro Palenjuez.)

LE COMMANDEUR.

Salut, noble et savant Onufro Palenjuez, l'aïeul de mon père, soyez le bien-venu. Que de fois, du temps où je vivais, je suis allé vous voir siéger en marbre dans la grande salle de l'hôpital de Tolède. Alors vous étiez enveloppé comme aujourd'hui dans cette robe de docteur, et vous teniez un grand livre ouvert sous vos yeux, comme si le statuaire avait prévu que vous reviendriez au monde quelque jour. Tous s'inclinaient devant vous, et les vieillards disaient à leurs enfans : « Il y en a plus d'un qui vit, et serait mort sans les secours de cet homme. Durant la contagion, il visitait les pauvres malades, leur donnant des élixirs dont lui seul avait le secret, et tandis que tous fuyaient la porte où la maladie avait frappé, de peur d'emporter à leurs mains les germes de mort qu'elle avait déposés sur le marteau, lui venait et frappait, et s'en allait ensuite sain et sauf. Il faut que la grace de Dieu l'ait environné, car il cheminait en pleine santé parmi les fiévreux et les mourans, bien qu'il ne fût vêtu que d'une simple robe de velours, selon le costume des hommes de son état; aussi nous, par reconnaissance, nous lui en avons fait tailler une de pierre, afin que désormais la pluie et le vent glissent sur elle, de même que la contagion a glissé sur celle qu'il portait durant sa vie. » Alors, mon noble aïeul, je me sentais fier de vous appartenir, et je l'aurais été bien plus encore si vous aviez daigné lever la main sur mon front et me reconnaître en face de tous pour votre digne sang. Soyez le bien-venu dans mon sépulcre, don Onufro Palenjuez, aïeul de mon père. Ah! ce m'est un grand bonheur de vous revoir ici, car, je dois vous le dire, la pro-

fondeur de votre science a tellement occupé les hommes depuis cinquante ans, qu'il s'est répandu sur vous les histoires les plus contraires. Les uns ont écrit que vous aviez toujours travaillé sous l'inspiration du Seigneur; d'autres ont prétendu que la force des miracles habitait en vous, et que c'était le diable qui vous l'avait vendue au prix de votre éternité. Enfin, mon noble aïeul, les poètes, qui préfèrent le merveilleux au vrai, et souvent dédaignent l'histoire d'un grand homme pour sa légende, les poètes ont fait de vous un alchimiste étudiant au fond d'un obscur laboratoire les forces mystérieuses de la nature, et travaillant jour et nuit à mélanger les contraires. Certes, je n'ai jamais douté de votre foi complète en la sainte religion du Christ, et cependant, lorsque j'avais par hasard feuilleté le soir ces étranges volumes, je ne pouvais m'endormir avant d'avoir prié long-temps pour votre ame. Ah! que je suis heureux de serrer la main à mon vénérable aïeul, le docteur Onufro, et de ne pas trouver sur lui cette flamme du purgatoire qu'ils ont peinte là-bas sur son image. Savez-vous que les poètes sont des gens bien sacrilèges, de faire ainsi causer avec Satan des hommes que Dieu place à sa droite, et dont il se sert comme d'archanges pour instruire la terre!

LE DOCTEUR DON ONUFRO.

Du temps que j'étais médecin à Burgos, lorsqu'on venait m'appeler la nuit pour un malade, je laissais mes livres d'étude et mon laboratoire, et que le ciel fût orageux ou serein, je traversais la ville portant secours à mes frères. Aujourd'hui que je suis statue, il n'en est plus de même, et mon corps ne s'émeut qu'à la voix du Tout-Puissant. J'ai changé de maître; autrefois j'étais le serviteur des hommes, je suis à présent le serviteur de Dieu. Hier au soir, la pensée est descendue en moi, et mon cerveau de pierre a compris ce que mes yeux lisaient en vain depuis cent ans. Je recommençais déjà mes anciennes études, lorsque tout à coup, en feuilletant mon livre, j'ai découvert une page inconnue, et telle était la splendeur de cette page, qu'on eût dit que le Seigneur lui-même l'avait écrite avec la plume d'un archange. Mais comme la révélation n'était pas pour moi seul, et que Dieu m'ordonnait de venir t'en faire part à toi, mon neveu le commandeur, je me suis levé de mon piedestal, et j'ai traversé la campagne tête nue et por-

tant mon livre de pierre sous le bras, pareil au prophète Moïse lorsqu'il descendait le Sinaï. Combien c'est une chose imposante et délicieuse que de contempler à loisir le spectacle des étoiles, et d'aspirer le vent du soir, quand on est enfermé d'ordinaire en une sombre galerie où l'air et la clarté du ciel ne pénètrent qu'à travers des vitraux peints! Tu ne peux pas comprendre quelle céleste musique éveillaient dans ma poitrine toutes ces voix de la nature, toi, mon neveu, dont la statue, exposée au grand air, entend chaque matin le chœur de la végétation, et baigne ses lèvres dans la rosée! Quel bonheur de voir les plaines onduler comme le sein d'une jeune fille qui repose, et d'aspirer le souffle de la création! Tout-à-l'heure, aux douces vapeurs qui s'élevaient de la terre, mon ame s'est épanouie en un concert de louanges, et j'ai senti de nouveau ce grand amour de la nature qui m'exaltait en ma jeunesse, lorsque je m'échappais la nuit du laboratoire de mon vieux maître l'alchimiste, et que j'allais, au clair de lune, herboriser sur la montagne. Vous étiez occupé tout-à-l'heure avec cet homme; sans doute quelque affaire importante que vous n'avez pas eu le temps de terminer sur la terre. Bien, mon digne fils, ceux de notre maison en agissent ainsi, et lorsque la mort les prend à l'improviste, comme vous, commandeur, ils reviennent eux-mêmes régler leurs comptes avec les vivans, afin que la douleur de leur perte soit grave et solennelle dans la famille, et que le jour des larmes ne se consume pas en discussions avec quelque juif usurier. Continuez, je vous en prie. Ah! cependant écoutez encore cette histoire. Je suivais le sentier d'aubépine qui mène à votre enclos, et mon ame qui tout-à-l'heure en face du grand spectacle de la nuit n'avait pas assez de ses deux ailes pour s'élever à la pensée immense du créateur et de son œuvre, à mesure que je m'enfonçais dans le feuillage profond, semblait abattre sa volée; car l'ame, bien qu'elle soit de nature divine, est cependant liée au corps par des nœuds invisibles. Je vous le dis en vérité, le corps tient l'ame par un fil, de même qu'un écolier son cerf-volant. Lorsque l'enfant court dans la plaine, le cerf-volant monte et s'égare parmi les nuages; mais s'il entre dans un épais taillis, son compagnon du ciel est obligé de vite redescendre et d'arrêter son essor à la voûte des arbres. Ainsi, lorsque j'ai laissé la rase campagne et le vaste horizon pour cheminer en cet

étroit sentier d'aubépine et de saules, mon corps a rappelé son ame qui flottait au jardin des étoiles, et ma béatitude a changé de sphère. Je rêvais à présent, et ma rêverie était à mon exaltation de tout-à-l'heure ce que les feux du soir qui reluisent sous l'herbe sont à la lumière des étoiles. Je marchais lentement sous la feuillée, et lorsque les saules me caressaient de leurs rameaux, il me semblait sentir ces molles ondulations que mes cheveux n'ont plus, hélas! depuis qu'ils sont de pierre. Le vent chantait à travers les buissons, les marguerites sous mes pieds s'ouvraient aux rayons de la lune, et de leur calice s'échappaient des paroles que j'écoutais avec ravissement. Tout à coup une voix humaine s'est élevée au milieu de ce chœur pacifique de la nature, et plus j'avançais, plus cette voix devenait plaintive et lamentable, de sorte que bientôt elle seule a dominé toute la symphonie. Alors je me suis arrêté, j'ai vu sur le bord du sentier un malheureux qui perdait tout son sang par sa poitrine et se mourait; sa fille se tenait à genoux à ses côtés, elle était belle et tout en larmes. On eût dit Madeleine essuyant les blessures du Sauveur. — Un médecin! criait-elle, un médecin! pour empêcher mon père de mourir! Sainte Vierge, venez encore à mon aide cette fois. — Il faut que cette fille ait toujours été sage et pieuse, car la madone l'a tout de suite exaucée. J'assistais déjà le vieillard qu'elle avait à peine fini sa prière. — La plaie est large et profonde, ai-je dit, mais n'importe, je réponds de votre père, si Dieu permet qu'il vive encore assez de temps pour que j'aille chercher les herbes nécessaires à son salut. — Alors je me suis dirigé vers le champ voisin, et mes yeux ont reconnu les plantes aussi bien qu'en plein jour; le bras du Seigneur m'éclairait avec la lampe du ciel pendant mon pieux travail. Lorsque ma belle moisson a été complète, je l'ai serrée avec amour sur ma poitrine, et tout chargé d'hermodactyle et de carthame, je m'en retournais à grands pas à travers les bruyères, plus heureux qu'une jeune fille qui, par un beau dimanche, quitte la plaine et court à vêpres emportant son bouquet de roses et de marguerites. Le vieillard m'attendait encore : j'ai fait le signe de la croix, étendu mes herbes sur une pierre et me suis mis en devoir de les broyer ensemble; et si j'avais le temps, je te dirais combien c'était une jouissance ineffable pour ton aïeul

que de s'oindre les mains dans le suc des plantes et de les sentir après! Quand j'ai vu que le mélange des semences était consommé, j'ai dit à la jeune fille : Déchirez un pan de votre robe afin que j'enveloppe tout ceci ; je suis venu près de son père, j'ai lavé la blessure et posé dessus mon appareil, comme je faisais du temps que mes deux mains étaient de chair et d'os, non de pierre. Maintenant, commandeur, terminez vos affaires avec cet homme ; quant à moi, en attendant que nous soyons tous rassemblés, je vais m'asseoir et feuilleter quelques pages de ce volume. J'aime assez de temps en temps à relire avec le sang-froid d'une statue les choses que j'admirais durant ma vie, et ce m'est, je l'avoue, un grand plaisir de comparer mes idées d'aujourd'hui avec celles que j'avais autrefois sur la science des hommes. (Il s'assied et lit. Le commandeur revient s'asseoir à table.)

DON JUAN.

Eh bien! vieux commandeur, quand je te disais tout-à-l'heure que le vin des morts fait voir des statues. Il faut que tu ne sois jamais entré dans une taverne, pour ne pas savoir qu'un homme ivre voit des fantômes danser sur la muraille, et qu'à force de boire il finit par comprendre leur langue et leur musique. Tu l'as vu, j'avais à peine vidé mon verre, que le digne alchimiste nous est apparu. Tant qu'a duré notre ivresse, il s'est tenu là devant nous, racontant de folles histoires auxquelles je n'ai rien compris, ni toi, j'en suis certain, car nous dormions tous les deux comme de vieilles femmes au sermon. Mais aussi, dès que je me suis éveillé, il est allé s'asseoir, le brave homme; et quand j'ai laissé la démence pour la raison, lui a fait de même, et de prédicateur il est redevenu statue. Oh! commandeur, l'inspiration pour les poètes, et pour nous gens de plaisir et de débauche l'ivresse! l'ivresse! Va, le grand sorcier Salomon n'a pas de clé plus sûre pour ouvrir le royaume des esprits. Ainsi donc, mon hôte, j'espère que tu n'as plus rien à dire, et que j'ai gagné mon pari.

LE COMMANDEUR.

Soit! mais éprouvons encore si le vin est un charme aussi puissant que tu le crois pour évoquer les morts; recommençons à boire.

DON JUAN.

Je veux bien.

LE COMMANDEUR.

Remplis mon verre.

DON JUAN.

Ah! par le diable, toutes les bouteilles sont vides. Gageons que c'est un tour du vieux Père; il est jaloux, et veut sans doute empêcher ce que vous appelez un sacrilège. Commandeur, c'est dommage, car si je continuais à boire, dans une heure nous ferions une orgie avec toutes les saintes des cathédrales de l'Espagne. Mais il faut nous soumettre à la volonté du ciel : ainsi donc, mon hôte, je m'en vais et te conseille de remonter sur ton cheval de pierre; tu n'auras pas d'autre visite cette nuit.

(On frappe à la porte, le commandeur se lève et va ouvrir. Entre le cardinal don Rafaël Palenjuez.)

LE COMMANDEUR.

Don Rafaël Palenjuez, salut et gloire à vous que notre saint père le pape admit dans son collège de cardinaux, et que le Seigneur a depuis fait asseoir parmi les anges! Vous souvient-il encore des belles fêtes de Noël dans la cathédrale de Tolède? Deux jours à l'avance, mon père, afin d'aller vous voir officier, quittait Burgos où nous résidions tous; et puis à son retour, me prenant sur ses genoux, il me disait toutes les magnificences dont il venait d'être témoin. Je n'en dormais plus du désir que j'avais de vous connaître, et ce fut un grand bonheur pour moi lorsque j'eus atteint ma douzième année, et que mon père me dit : « Aux prochaines fêtes nous partirons ensemble; votre oncle le cardinal vient de m'écrire qu'il vous verrait avec plaisir parmi ses enfans de chœur. Ah! mon noble cousin, je ne me suis jamais senti plus humble qu'en ce jour solennel; en effet, lorsque chantaient les orgues et le peuple, il me semblait entendre la voix de Dieu, et je collais ma face contre terre; et, si dans les momens de silence je me hasardais à regarder l'autel, alors, monseigneur, c'était vous qui m'apparaissiez tout rouge au milieu des clartés et de l'encens, ou mon père que je voyais là-haut dans sa tribune, immobile, et tenant son bâton de commandeur dans la main. De sorte que j'étais sans cesse comme opprimé sous le bras de ces deux majestés dont l'une s'appelle Dieu, l'autre la famille. Ce spectacle ébranla ma jeune tête, et bien des fois, en mes nuits de délire, je vous ai vu resplendir en

votre ardent buisson de cierges. Tenez, mon aïeul, l'impression de terreur que vous avez laissée en moi est telle, qu'à l'instant même où je vous parle, il me semble que votre robe de marbre devient couleur de pourpre. Depuis lors, j'ai grandi, monseigneur, le jeune levite a revêtu la cuirasse de son père; l'agneau qui soutenait l'autel est devenu lion pour le salut de la foi catholique. J'ai suivi l'autre sentier de la montagne, et bien que nos deux corps de chair n'aient pas fait route ensemble, nous sommes arrivés au même point. Nos statues se rencontrent aujourd'hui sur le plus haut sommet. Nous pouvons traiter en égaux maintenant et nous regarder en face; c'est le cardinal romain et le commandeur de Burgos, et non pas l'oncle et le neveu qui se retrouvent ici. Quant à ces différences d'âge qui nous séparaient autrefois, elles n'existent plus aujourd'hui que nos corps de pierre se meuvent dans l'éternité. Prince de l'église, embrassons-nous pour l'honneur et la gloire de notre famille.

LE CARDINAL DON RAFAEL.

Hier au soir, comme je m'apprêtais à remplir les volontés de Dieu, et que je secouais la poussière de mes vêtemens, sainte Isabelle, patrone des vierges de Castille et ma voisine, a tendu la tête hors de sa niche et m'a dit : « Seigneur cardinal, allez-vous donc partir à pied, pour que demain à votre retour toutes les vilaines figures du portail se réjouissent à voir votre belle robe de dentelles souillée aux fanges du chemin? Emmenez plutôt avec vous cette mule dont je n'ai que faire sur mon piédestal; dès que le froid de la nuit aura pénétré par ses narines humides, elle bondira dans la plaine comme un jeune chevreau, car elle est agile et robuste, et voilà bien long-temps qu'elle se repose dans l'étable du Seigneur. » Et moi j'ai répondu : « Merci, noble dame. » J'ai conduit la mule par la bride jusqu'aux portes de l'église, et là je suis monté dessus. Les morts vont vite quand ils voyagent sur la terre des vivans. La sainte avait dit vrai; dès que la mule a senti la plaine, elle s'est mise à galoper, de sorte que les villes fuyaient derrière nous, et qu'il me semblait voir les clochers et les collines monter et s'abaisser comme les vagues de la mer. Elle allait, elle allait, et ses quatre sabots de marbre frappant sur les pavés en faisaient jaillir une poussière qui nous environnait comme un nuage.

Par instans la nuit devenait plus sereine, et la lune dardait ses rayons sur les flancs de mon coursier. Alors il fallait voir ses oreilles se dresser, son cou se tendre en un hennissement dont retentissait la montagne. Alors, sans que je l'eusse excité de la voix ou de la main, il fallait le voir s'emporter à travers les abîmes; car la lune a sur les morts la même action que le soleil sur les vivans, et le ciel, comme un cavalier gigantesque, porte à ses pieds deux éperons, l'un d'or, l'autre d'argent, pour exciter au combat les coursiers de chair et ceux de marbre. En vérité, sans le bruit du galop, j'aurais cru voyager dans l'espace, et je me disais : Bravo, grace à sainte Isabelle, j'arriverai de bonne heure chez mon neveu le commandeur, et tout en attendant les autres, nous pourrons causer à loisir de nos affaires de famille. Mais voilà que tout à coup la mule s'est arrêtée immobile; alors je me suis souvenu de l'ânesse de Balaam, et j'ai fait le signe de la croix, priant le Seigneur de me dire ses volontés. Or, comme je regardais si l'ange n'était pas sur ma route, un chant triste et lugubre est sorti d'une maison voisine: c'était la prière des morts que des jeunes filles récitaient en chœur. J'ai mis pied à terre et suis allé frapper à la porte, une servante est venue et m'a conduit dans la chambre; douze vierges se tenaient à genoux autour du lit d'une agonisante. Voyant cela, j'ai dit à la mère : Pourquoi n'envoyez-vous pas chercher un prêtre? Elle m'a répondu : Le prêtre est malade et ne peut venir. Alors je me suis approché de cette jeune fille, je l'ai confessée à voix basse, et j'ai fini par l'absoudre au nom du père et du fils et du saint esprit, comme je faisais du temps que ma main droite était de chair et d'os et non de marbre; donc, mes nobles hôtes, vous m'excuserez d'arriver si tard au conseil.

TOUS.

Que la volonté de Dieu soit faite! (Ils s'inclinent en croix dans le fond.)

LE CARDINAL RAVELLE.

Commandeur, prenez place et disposez-vous à recevoir avec recueillement la nouvelle que nous vous apportons.

LE COMMANDEUR. (Il s'assied pour les écouter.)

Seigneurs, je vous écoute.

DON JUAN.

L'alchimiste a fermé son livre, tous se rangent en cercle pour délibérer, ceci devient étrange. Est-ce que les morts vont juger les vivans aujourd'hui? Je voudrais bien savoir ce qu'ils se disent. Cardinal Rafael, pourquoi parles-tu si bas à présent, toi qui faisais tant de bruit tout-à-l'heure, qu'on eût dit que le battant d'une cloche habitait dans ta poitrine?

LE CARDINAL RAFAEL, se levant.

Toutes les fois que les hommes ont élevé la voix dans nos églises, nous les avons écoutés en silence; pourquoi donc viennent-ils nous interrompre aujourd'hui que c'est notre tour de parler? Commandeur, nous sommes chez vous, faites que celui-là se taise sur-le-champ, ou nous allons tous croire que vous êtes d'intelligence avec lui, et que vous prétendez nous insulter.

LE COMMANDEUR. (Il se lève et vient à don Juan.)

Don Juan, ne scandalise pas mes aïeux, car ils sont plus grands que toi d'une coudée, et toutes les vagues de ta colère se briseraient à leurs pieds de marbre.

(Il appuie la main sur les épaules de don Juan qui retombe immobile sur son fauteuil.)

DON JUAN.

Damnation! quelle folie aussi d'être venu me heurter à des statues!

(Le commandeur revient se placer en face de ses aïeux. — Silence et recueillement.)

LE COMMANDEUR.

Maintenant, nobles hôtes, daignerez-vous me faire part du céleste message?

DON ONUFRO ET DON BERNARDO, ensemble.

Seigneur cardinal, à vous la parole.

LE CARDINAL RAFAEL.

Toutes les fois qu'un Palenjuez meurt sur la terre, les statues de la famille s'animent sur leur piédestal, et chacune d'elles continue aussitôt l'œuvre de sa vie; l'archevêque s'agenouille et prie, le docteur s'assied et médite, la jeune fille se penche sur son rouet. Alors le Seigneur choisit parmi nous des messagers qui s'enve-

loppent de leurs capes de marbre et vont répandre la nouvelle; et tant que le bêfroi des cathédrales annonce aux vivans qu'un Palenjuez est mort, les envoyés de pierre visitent dans leurs tombes leurs ancêtres et leurs neveux. Si c'est un pape ou bien un archevêque que l'on canonise, les statues cheminent par douze, et les anges du baptistère portent une croix de marbre devant la procession; si c'est un guerrier, elles voyagent par six en cavalcade; si c'est une jeune fille, elles vont au nombre de trois. Chaque fois qu'on s'arrête auprès d'un monument, celui qui jadis accomplit sur la terre la plus haute fonction, s'avance le premier, frappe à la porte, et quand le maître vient ouvrir, l'aborde au nom de Jesus-Christ ou de la Vierge, selon qu'il lui doit annoncer la mort d'un homme ou d'une femme. Sire commandeur, levez-vous, que je vous embrasse au nom de Marie, mere du Sauveur, et de sainte Anne, patrone de votre fille qui vient de mourir.

LE COMMANDEUR.

Anna! ma fille morte!

LE CONNÉTABLE BERNARDO.

Voilà ce que l'ange de Dieu m'a dit à l'oreille.

LE COMMANDEUR.

Morte! morte!

LE DOCTEUR ONUFRO.

Voilà ce qui était écrit sur la feuille ajoutée à mon livre.

LE COMMANDEUR.

Mon Dieu, je te rends graces de l'avoir enlevée au monde pour la rendre à son père. Anna, ma belle enfant, l'autre nuit, quand je te disais: Ne pleure pas, je savais bien, moi, que le Seigneur nous réunirait bientôt. Hélas! mon Dieu, que de larmes j'aurais versées autrefois pour cette mort qui me fait tant de joie aujourd'hui! Comme dans ta maison les douleurs de la terre se changent en béatitudes. Les insensés! ils tendent la galerie en noir et voilent notre écusson, comme si nous étions en deuil; oh! des couronnes de fleurs, alleluia! ma fille va renaître. Viens, Anna, viens, je te tends les bras comme le jour où tu sortis du ventre de ta mere, et ce qu'ils appellent une tombe, est ton second berceau. N'est-ce pas, mes nobles aieux, qu'on pourra bien élever sa statue auprès

de la mienne? Cet enclos n'est point une cathedrale qui garde ses piliers et ses chapelles pour des saints illustres comme vous. Nous batirons le piedestal à la place du grand saule pleureur, il est facile d'arracher cet arbre dont les rameaux deviennent si touffus, qu'ils empechent le soleil d'arriver jusqu'à nous. N'est-ce pas, don Rafael, que j'aurai la statue de ma fille à mes côtes?

LE CARDINAL RAFAEL.

Le conseil de famille en décidera lorsque le temps sera venu; maintenant il s'agit de prier pour elle, car Dieu la juge.

DON JUAN.

Pauvre Anna!

TOUS.

Dieu la juge, prions pour elle! (Les statues s'agenouillent dans le fond.

PRIÈRE.

EN CHOEUR.

O saints transfigurés, nos augustes patrons.
S'il vous reste sur terre encor quelque famille,
Dominique et Bernard, pour notre chère fille
Faites une prière et nous vous la rendrons.

LE COMMANDEUR.

Elle s'appelle Anna, elle a dû toujours croire;
Nous l'avons élevée en la foi du chrétien.
A présent elle est morte et nous voudrions bien
Qu'elle devînt un ange en votre sainte gloire.

EN CHOEUR.

O saints transfigurés, nos augustes patrons.
Faites une prière et nous vous la rendrons.

LE CARDINAL RAFAEL.

O Sancta Maria, rose blanche et mystique!
O femme sans pareille et pleine de clarté!
Nous vous chanterons tous durant l'éternité
Un hymne de louange, un solennel cantique.

Mais dites seulement à cette heure : Je veux
(Nous ne vous demandons rien que cette parole),
Je veux qu'Anna soit sainte et mette une auréole
A la place des fleurs qui sont dans ses cheveux.

EN CHOEUR.

Faites cela pour nous, sainte Vierge mystique,
Et nous vous chanterons un éternel cantique.

I.

EN CHOEUR.

Quand le Pharisien chez qui jadis tu vins
Oubliait le bassin pour les pieds de son hôte
Une femme épandit, pour réparer la faute,
Ses huiles de parfums sur tes cheveux divins

Et la myrrhe et le nard, la sainte et pure sève
S'écoula doucement sur ta mystique chair,
Et celle qui sur toi versa ce don si cher
Etait femme partout avilie en Judée.

Mais elle avait l'amour, et pleine de ta foi,
Dénoua sur ton corps sa chevelure blonde,
Et pour t'avoir donné les parfums de ce monde,
Elle prit ceux du ciel qui reposaient en toi.

Une femme de même au puits de Samarie,
Lorsque tu t'inclinais sous l'ardente ferveur,
Te reconnut, ô Christ! pour le divin Sauveur
Et dit : Voilà Jésus, l'enfant né de Marie.

Voilà, voilà celui dont le père est au ciel.
Puis elle te donna l'eau qu'elle avait puisée,
Présent qui te revint sans doute à la pensée
Quand un homme t'offrit son éponge de fiel.

Les femmes accouraient vers toi sans défiance
Et ne discutaient pas tes dogmes ni ta loi;
Elles avaient l'amour et plus encor la foi,
Et nous autres, hélas! nous avions la science

II.

Science! herbe qui croît sur les plus hauts sommets
Et que l'homme nourrit avec sa propre sève,
Science! herbe qu'on sème et qui croît et s'élève,
Et puis meurt tout à coup et ne fleurit jamais

Scientia, science, herbe étrange et touffue,
Qui naît avec le temps en l'homme qui finit,
De même que la mousse en un bloc de granit,
Ou sur les yeux béans d'une pâle statue.

Et l'homme alors, penché sur ses vieux parchemins,
Se dit : Il fut un âge heureux où, sans mystère,
Les anges du Seigneur descendaient sur la terre,
Et foulaient sous leurs pieds la poudre des chemins.

Est-ce que ces beaux jours sont passés pour nous autres?
Et d'où vient que Jésus ne nous apparaît plus
Entouré de splendeurs, de vierges et d'élus,
Comme il faisait jadis au temps de ses apôtres?

D'où vient que Jéhovah, dans le buisson de feu,
Jamais comme au prophète à nous ne se révèle?
La génération antique et la nouvelle
Ne sont-elles donc pas tes filles, ô mon Dieu?

Insensés! insensés! le Seigneur vous visite
A toute heure, à midi, le matin et le soir;
Seulement, désormais, vous ne pourrez le voir,
Vos yeux étant couverts par l'herbe parasite.

Science, herbe sans fruits, sans feuilles et sans fleurs,
Plante qui n'as pour toi qu'une tige débile
Qui monte à sa hauteur, puis s'arrête immobile,
Qu'on l'arrose de pluie, ou de sang ou de pleurs.

Science! elle croissait au Golgotha, cette herbe;
Et lorsqu'avant d'entrer au divin paradis,
Tu demandas à boire, alors tous les maudits
Allèrent la cueillir par plantes et par gerbe;

Et quand ils l'eurent bien pilée en leur mortier,
Ils plongèrent la lance, et puis l'éponge amère
Qu'un infâme soldat, sous les yeux de ta mère,
Vint t'offrir, ô Jésus, sans honte et sans pitié!

Car, te voyant si plein de flamme lumineuse,
Ils avaient bien prévu qu'il leur faudrait la croix,
Et que tu laisserais se dessécher tes doigts
Plutôt que de cueillir leur herbe vénéneuse.

Mais la force dompta ce dégoût si profond,
Et quand tu fus cloué sur l'infâme potence,
O désolation! amère pénitence!
Il te fallut vider la coupe jusqu'au fond.

III.

Une femme essuya ta face avec ses voiles,
Une femme pour toi souffrit les sept douleurs;
Une femme t'ouvrit ses paupières en pleurs
Lorsque le firmament éteignait ses étoiles.

Quand tu fus mort, ô Christ! une femme essuya
Ton cadavre divin et le mit dans la tombe,
Et quand tu t'envolas, ô céleste colombe,
Une femme chantait encore alleluia.

Au nom de ces splendeurs devant qui l'on s'incline,
De ces anges qui tous ont souffert de tes maux
Et sont venus cueillir leurs célestes rameaux
Sur l'arbre ensanglanté de la triste colline;

Christ, par tous les péchés qui furent expiés,
Par ta sainte auréole et ses ardentes flammes,
Par le chœur éternel des angéliques femmes
Dont les pleurs ont mouillé la plante de tes pieds;

Par toute la splendeur qui là haut t'environne,
Par ton père, et ta mère, et par le saint esprit,
Regarde notre fille, ô divin Jésus-Christ,
Et ton simple regard lui fera sa couronne!

IV.

Céleste Jésus-Christ, divin transfiguré,
Regarde notre fille; et si jamais les anges,
Fatigués d'entonner ta gloire et tes louanges,
Suspendaient un instant leur cantique sacré;

S'ils n'alimentaient plus du souffle de leur bouche
Le sonore clairon qui réveille les morts,
Si l'homme s'endormait dans la chair de son corps,
Si le vaste océan se taisait dans sa couche,

Et comme un vieil avare en son or accroupi,
Se mettait à compter ses richesses profondes;
Si rien ne chantait plus ta gloire, ni les ondes,
Ni l'étoile du ciel, ni la fleur, ni l'épi;

Si le divin soleil éteignait sa lumière,
Si la lune le soir n'éclairait plus les flots;
Si croulait l'univers, si le triste chaos
Reprenait pour toujours sa nudité première;

Si tout à coup cessaient les voix de l'océan,
Des fleuves, des moissons, et de la cathédrale;
Si tu n'entendais plus dans le ciel que le râle
D'un monde qui se tord sous la main du néant;

Si partout s'étendait la nuit stérile et sombre
Où les saintes splendeurs entonnent leur concert;
O divin Jésus-Christ, si dans le ciel désert
Il te fallait marcher à tâtons et dans l'ombre;

Si croissaient de nouveau les pâles oliviers
Témoins de tes douleurs, Jésus, et de tes plaintes;
Si les débris aigus des étoiles éteintes
Te déchiraient la plante ainsi que des graviers;

Si ton verbe divin, ta céleste parole,
O Christ, dans leur orbite éclatant et vermeil
Ne faisait plus vibrer les rayons du soleil,
De même que l'archet les cordes d'une viole;

Si toutes les splendeurs se lassaient de couver
Les mondes pleins de sève et pleins de mélodie,
Si tombait sur ta grande et belle comédie
Le rideau du néant pour ne plus se lever!

V.

Jésus, divin Jésus, sur ton œuvre en ruines
Tu nous retrouverais en notre gloire assis,
De même qu'aujourd'hui chantant *in excelsis*
Et de nos chapes d'or éclairant tes collines.

Si la création s'en allait toute au mal,
Nous chanterions, Jésus, pour tes vierges muettes,
Et nous resplendirions pour tes sombres planètes,
Nous serions à la fois ton orgue et ton fanal.

Nous illuminerions l'obscurité nocturne,
Nous ferions retentir hosannah, gloire à toi!
Car nous avons l'amour, ô Jésus; car la foi
Déborde de nos seins, comme un parfum de l'urne!

Car ton œuvre nous a pieusement émus,
Car la foi nous inspire et l'amour nous enivre,
Et qu'importe aujourd'hui que tu fermes ton livre?
Nous savons tous par cœur *Te Deum laudamus!*

Quand tous se seront tus, et la sphère terrestre,
Et les étoiles d'or, et les divins soleils,
Nous chanterons encore, et nous serons pareils
Au grand musicien qui conduit son orchestre,

Et se laisse entraîner par l'inspiration,
De sorte qu'une fois que la voix s'est éteinte,
Lorsque chaque instrument ayant jeté sa plainte
Repose dans un coin sans animation;

Lorsque tout est fini, lorsque la salle est vide,
Et que pour en tirer de sourds frémissemens,
Le vent vole et bourdonne autour des instrumens,
Ainsi qu'en un buisson fait une abeille avide;

Lui toujours se débat, heureux et transporté,
Au milieu des vapeurs de la musique, et flotte
Dans l'étendue, et voit resplendir chaque note
Sur un ciel d'harmonie et de sonorité.

Il chante sa chanson joyeuse ou lamentable,
Et galope toujours, et ne s'aperçoit pas
Que les ardens coursiers qu'il traînait sur ses pas
Se sont tous arrêtés et dorment à l'étable.

Ainsi, divin Jésus, nous chanterons encor,
Alors qu'aura cessé ta symphonie immense,
Car l'inspiration qui nous met en démence
Ne peut, ô Jésus-Christ, fermer ses ailes d'or.

(On frappe à la porte avec véhémence.)

LE DOCTEUR ONUFRO.

Qui frappe donc ainsi?

LE COMMANDEUR.

Je n'attends plus personne à cette heure.

LE CARDINAL RAFAEL.

C'est peut-être un vivant qui vient chercher asile chez les morts. Ouvrez, commandeur.

(Le commandeur ouvre, Anna s'élance vers lui.)

ANNA.

O mon père, mon père!

(Elle tombe dans ses bras tout en larmes et reste immobile sous l'impression du jugement de Dieu. Les statues qui priaient à genoux se lèvent, entourent le commandeur qui soutient sa fille, et demeurent un instant en contemplation.)

CHOEUR DES STATUES.

Que cette fille est belle ainsi de blanc vêtue!
Qu'elle est belle! on dirait une pâle statue
Sans ses longs cheveux noirs, flottans et déliés,
Qui tombent d'un seul jet de sa tête à ses pieds.
Et font le voile auguste où sa pudeur s'abrite.
Non jamais ici bas, Thérèse et Marguerite

N'eurent autant de charme aux jours de leur splendeur.
C'est Anna, n'est-ce pas, fille du commandeur ?
Mes frères, chaque fois que je viens à la vie,
Je bénis mes aïeux et je les glorifie.
Car de même qu'on voit un pieux jardinier
Entourer de ses soins un arbuste fruitier,
Un arbre qu'avant tout il cultive, et qu'il aime,
Parce qu'en son enclos il l'a planté lui-même
Le matin que l'on a baptisé son enfant,
Ainsi nos bons aïeux que le Seigneur défend
Ont entouré de soins l'arbre de notre race,
Et tellement sur lui fait descendre la grace,
Que depuis trois cents ans qu'il s'élève au soleil,
Il n'a pas pu trouver sur terre son pareil.
Grace à nos bons aïeux, l'arbre croît et s'élève
Et monte chaque jour, luxuriant de sève,
Et ce qu'il donne est pur et céleste, depuis
Ces belles palmes d'or et ces augustes fruits
Qui pendent par milliers à ses fécondes branches,
Jusqu'à ces belles fleurs si douces et si blanches
Qu'à peine elles se sont ouvertes au matin,
Que la mère de Dieu les prend pour son jardin.
Que cette fille est belle! oh! par sainte Marie!
La terre d'ici bas n'était pas sa patrie.
Je ne l'ai jamais vue au temps qu'elle vivait,
Mais certes cet habit dont la mort la revêt
Me semble la parer d'une façon auguste.
J'aime ce vêtement qui flotte et qui tout juste
Laisse voir sa main blanche et le bout de son pied,
Et je trouve ce soir que le linceul lui sied
Mieux que ne le ferait la plus belle toilette.
La mort n'est pas toujours cet horrible squelette,
Ce fantôme hideux, cet insensé vieillard
Qui marche dans les prés humains, et sans égard
Abat toutes les fleurs de la même faucille;
Elle est souvent galante avec la jeune fille.
La Mort, frères, la Mort est un beau cavalier
Qui monte avec lenteur et dégoût l'escalier
Des vieilles de cent ans, au front stérile et chauve,
Ouvre les grands rideaux, pénètre dans l'alcove.

Fait son œuvre fatale, et puis sans calculer
Combien elles seront laides à contempler,
S'enfuit à toute hâte en emportant leurs ames.
Mais elle en agit mieux avec les jeunes dames.
Et quand elle a rempli son funèbre devoir,
Bien d'elles se pourraient regarder au miroir,
Tant elles ont de grace et de beatitude,
Tant leur front est candide; et j'ai la certitude
Que le corps d'un enfant n'est jamais aussi beau
Que lorsqu'il a vêtu sa robe du tombeau,
Et que si la plupart des femmes et des vierges
Pouvaient se contempler à la lueur des cierges
Avec le grand suaire et le bandeau de fleurs,
Elles se complairaient à ces douces pâleurs
Qui font le corps plus pur que l'albâtre et la neige
Oui, si la jeune morte au milieu du cortége
Se levait, et passant la main dans ses cheveux,
Regardait autour d'elle, elle dirait : Je veux
Que vous ne pleuriez plus, ô mes chastes compagnes
Car sachez qu'il n'est pas dans toutes les Espagnes
De femme, de comtesse ou de fille de roi
Qui soit en ce beau jour parée autant que moi,
Car si je n'ai pas d'or, de joyaux, ni de franges,
J'ai la robe qu'on met pour aller voir les anges;
Et je suis assez belle ainsi pour espérer
Que le Christ va sourire en me voyant entrer.
Ma conscience est pure, et mon visage calme;
Et je porte en mes mains, comme l'ange, une palme.

LE CARDINAL RAFAEL.

O Sancta Maria!

LES AUTRES.

Seigneur, qu'avez-vous donc?

LE CARDINAL.

Malheur! malheur à nous! O mes frères, pardon
Si j'interromps ainsi vos cantiques de fête,
Mais daignez un instant regarder à la tête
De cette jeune enfant que vous glorifiez,
Et dites : Ces cheveux sont-ils sanctifiés
Par le second baptême annoncé par l'Eglise?

Voyez-vous que la flamme autour se cristallise
Comme au front des élus?

DON ONUFRE ET DON BERNARD (ensemble).

Par le Christ, mon patron,
Cette fille n'a pas d'auréole à son front.

EN CHOEUR.

Et pourtant elle vient des jardins magnifiques
Où croissent les beaux lis dont les fronts séraphiques
De Jésus, de Marie et de saint Gabriel
Aiment à se parer dans les fêtes du ciel,
Où parmi les splendeurs d'une éternelle aurore
S'élève une moisson métallique et sonore
De fleurs, de belles fleurs que la mère de Dieu
Abrite sous les plis de son grand manteau bleu,
Et que les séraphins, ses cohortes fidèles,
Tiennent incessamment à l'ombre de leurs ailes,
Et protègent ainsi qu'une épaisse forêt
Contre l'ardent soleil qui les embraserait;
Du mystique jardin, de la belle prairie
Où la reine du ciel, la divine Marie,
La mère du Seigneur, en son divin loisir,
Pieds nus, chaque matin, descend et vient choisir
Les glorieux épis et les fleurs de lumières
Pour celles qui là-haut monteront les premières.
Et pourtant elle vient des jardins d'orient,
De ce pré si fertile et si luxuriant,
Que, lorsque vers midi, la belle moissonneuse
Marie a recueilli sa gerbe lumineuse
Pour les virginités de son auguste cour
Et celles d'ici-bas qui mourront dans le jour,
L'herbe est aussi touffue et la moisson vermeille
Aussi riche d'épis que le soir de la veille.
Et pourtant elle vient des augustes sentiers
Où croissent des épis et des fleurs par milliers
Qui se laissent cueillir sans nulle résistance,
Pourvu qu'auparavant on ait fait pénitence,
Car, frères, autrement ils déchirent la main
De même qu'ici-bas les ronces du chemin.

Donc, puisque dans le ciel sa divine patronne
N'a pas daigné changer cette pâle couronne,
Ces tristes fleurs d'hiver qu'elle porte à son front
Pour le beau lis ardent du séraphique mont,
Pour l'auréole d'or dont la splendeur est telle
Qu'elle fait d'une vierge une sainte immortelle;
L'auréole de feu, rayon incandescent,
Diadème et splendeur, que le dévot passant
Avec humilité considère et salue;
Malheur à nous! malheur! elle n'est pas élue.
Cette fille est damnée! . . . . . .
. . . . . .

ANNA, s'éveillant de sa stupeur.

Mon père! mon père!

LE COMMANDEUR.

Mais qu'as-tu donc, Anna, pourquoi ces larmes? Est-ce que tu regretterais la terre, par hasard? O mon Dieu, voilà bien l'humaine créature; son paradis, c'est l'endroit qu'elle n'habite plus. Pauvre tige qui t'inclines, songe au soleil qui va te luire, et relève la tête en cet espoir de vie et de lumière. O ma fille, ne sois pas indigne de ton bonheur, redeviens calme et sereine, car à l'aube nouvelle je vais te prendre par la main et te conduire devant tes aïeux. Tu les compteras tous l'un après l'autre, et tu verras quelle place nous tenons dans le ciel. Demain, tu retrouveras ta mère glorieuse; demain, il te sera permis d'entrer dans son auréole, et de causer avec elle aussi long-temps que tu voudras. N'entends-tu pas, ma fille, les vierges de la terre s'écrier du fond des cloîtres : Sainte Anna, priez pour nous, vous dont les anges célèbrent la bienvenue au paradis? N'entends-tu pas Marie et Madeleine, et toutes les Ardeurs, chanter hosannah pour ton ame qui s'élève? te voilà déjà parvenue aux étoiles, et tu pleures toujours. Certes, il fallait que ton ame fût bien pleine de larmes pour n'avoir pas eu le temps de les répandre toutes avant que d'arriver aux portes du ciel.

ANNA.

O mon père, les larmes que je répands ici ne viennent pas de la terre, mais du ciel. La mort avait tari dans mes yeux la source de mes pleurs temporels, mais le doigt du Seigneur vient d'en ouvrir

une autre dans mon ame, une source d'où jaillissent des pleurs ardens toute l'éternité.

CHOEUR DES STATUES.

Commandeur, on voit bien que vous êtes le père
De cette triste enfant qui pleure et désespère.
O vous qui n'avez pas pu remarquer encor
Que cette fille, au lieu d'une auréole d'or,
Signe auguste de ceux que Jésus vient d'élire,
Porte sur tout son front des traces de délire.
Et, tenez, moi qui suis seulement son aïeul,
J'ai regardé long-temps sa robe et son linceul
Sans chercher sur son front l'auréole des saintes,
Et ce n'est qu'à la fin que ses pleurs et ses plaintes,
Et ce débris de fleurs dans ses cheveux resté,
M'ont fait connaître, hélas! toute la vérité!
Votre fille est damnée; il faut qu'on vous l'apprenne,
Sans cela vous seriez jusqu'à l'aube prochaine
A la vêtir de blanc pour le saint paradis.
Damnée! en vérité, frère, je vous le dis,
Sans cela vous n'auriez jamais vu par vous-même
Qu'elle n'a pas au front de sacré diadème;
Et, plongé tout entier en votre grand amour,
Vous seriez resté là, frère, jusques au jour,
Comme un homme qui prie, et soulage et console;
Attendant, pour chercher la divine auréole
Parmi les cheveux noirs de cet enfant perdu,
Que l'ange Lucifer au matin fût venu
La prendre et l'emmener en sa triste demeure.
Encor peut-être, hélas! peut-être qu'à cette heure
Trompé par votre amour, ô pauvre commandeur,
Vous auriez pris Satan pour l'ange du Seigneur.

LE COMMANDEUR.

Damnée! ô Seigneur! damnée! damnée! Et moi qui lui parlais des saintes et des chérubins. O mes nobles aïeux, vous disiez vrai, l'amour que nous avons pour notre enfant est un voile qui nous le dérobe, et les autres hommes peuvent seuls contempler son visage dans toute sa nudité. Tant qu'il marche sur la terre, notre enfant, ce voile l'environne comme une tunique empourprée, et nous le voyons

à travers, frais, dispos et serein. S'il meurt, ce voile devient auréole, et, je vous le demande, mes aveux, quand ma fille est entrée ici, pouvais-je donc chercher un fil d'or sous cette grande chape de lumière dont mon amour la revêtait? Mais vous, cardinal Rafael, vous qui n'êtes pas son père, c'est bien mal de ne m'avoir pas averti tout de suite. Damnée! ô malheureuse! Dire qu'à présent il faut que je me signe comme si je venais d'embrasser le démon et non ma propre fille. Damnée! et sa mère qui l'attend dans le ciel! Bienheureuse, reste plongée en ton extase, et si jamais il entre au paradis une vierge que nulle sainte ne réclame, hâte-toi de la faire asseoir à tes côtés, celle-là sera vraiment ta fille. L'autre est morte aujourd'hui, morte pour les hommes, car son corps est dans la tombe, morte pour les anges, car son ame est en enfer, morte, morte et damnée!

O mon Dieu! il faut que cette fille ait péché mortellement, car ses pleurs tombent lourds comme du plomb et creusent mon armure de pierre. C'est un fruit maudit que l'ame qui donne des pleurs si noirs et si brûlans lorsque la main de Dieu l'exprime, un fruit maudit et qu'il faut rejeter loin de soi. Anna, ma fille, c'était donc pour me tromper que tu priais des nuits entières, pour me tromper que tu pleurais au recit de la Passion, pour me tromper que tu communiais auprès de moi le jour de Pâques et de Noël! Malheureuse! je t'avais bien dit cependant que toute créature a son ange qui l'accompagne et lit dans son ame par intuition. Les hommes jugent les actes et les paroles; lui, sonde la pensée en sa profondeur, laboure la conscience, et voit dans le germe secret quelle est la nature spirituelle de ces belles larmes de cristal qui roulent sur le marbre des églises. A quoi cela vous a-t-il servi de me tromper par des prières où votre ame n'avait point de part, par des larmes qui coulaient comme l'eau des fontaines, par les regards pudiques de vos yeux et les gestes de votre corps? Malheureuse! vous avez sanctifié pour quelques jours la partie périssable de vous-même, et perdu l'autre pour toute l'éternité. O mon Dieu! le coup dont tu viens de la frapper retentit en moi, je sens comme elle toute la pesanteur de ton bras auguste. Mais n'importe, je te glorifie et bénis ton arrêt, car c'est péché mortel pour une fille que de tromper son père avec des larmes. Et

pourtant elle joignait ses mains avec tant de candeur, elle priait avec tant d'effusion, elle aimait tant le Christ, ses nuits étaient si calmes et sereines, ses jours si bien employés à secourir les malheureux! Oh! c'est impossible, Anna, ma fille, dis-moi que tu ne m'as jamais trompé, dis-moi que non, et je ne le croirai plus. Tant que tu as marché dans la vie entre ton bon ange et ton vieux père, tu as toujours été pure et céleste, et plût à Dieu qu'il t'eût rappelée en ce temps-là. Mais il a voulu t'éprouver, le Seigneur, il t'a pris ton vieux père, le seul de tes deux compagnons qu'il pouvait te ravir malgré ta volonté; car, pour l'autre, il ne dépendait que de toi de le garder jusqu'à la mort. Quand je n'ai plus été là, l'esprit du mal s'est approché de toi, ma fille, il t'a dit qu'il n'est point de Dieu, et tu as blasphémé. Il t'a dit d'absorber en toi tout l'or de tes aïeux, et quand les pauvres ont frappé à ta porte, on ne leur a plus ouvert. Il t'a dit qu'il n'est pas d'autres jouissances que celles de la chair, et tu t'es livrée au premier venu.

ANNA.

O mon père! si j'avais fait cela, le Seigneur m'eût condamnée à la peine éternelle; et certes, je n'aurais pas quitté la route de l'enfer pour venir vous regarder en face!

LE COMMANDEUR.

Malheureuse! conte-moi tes douleurs.

ANNA.

Je vais au purgatoire pour avoir aimé!

LE COMMANDEUR.

Amour n'est pas un crime cependant; Madeleine avait aimé beaucoup, et ses péchés lui furent tous remis.

ANNA.

Oui, mon père, mais sainte Madeleine, avant de mourir, répandit ses parfums sur les cheveux du Christ, et moi, la mort m'a surprise avant que j'eusse seulement acheté le vase. Nuit maudite que celle où cet homme fatal m'apparut! C'était vers le temps de Pâques, les austérités de la semaine sainte vous avaient épuisé, mon père, et, s'il vous en souvient encore, je passai deux nuits au pied de votre lit. La troisième, je rentrai dans ma chambre, et comme sonnaient huit heures, je suspendis ma pieuse lecture, car je sentais

le besoin de repos, n'ayant pas dormi depuis trois jours. Cependant, avant d'éteindre ma lampe, je m'agenouillai devant le le crucifix ; alors mes yeux se fermèrent, ma tête s'inclina sur ma poitrine, et commença l'extase de la prière. Soit que le devoir que je venais de remplir auprès de vous m'eût sanctifiée, ô mon père! soit que l'ange pressentant ma chûte fît tous ses efforts pour m'emporter vers Dieu, ma prière fut bienheureuse, et je ne m'étais jamais élevée aussi haut dans la béatitude. Je voyais comme en rêve le divin martyr cloué sur la croix ; à ses pieds les femmes se désolaient : ô miracle! j'étais moi-même une de ces femmes. Marie et Madeleine me disaient : Sainte Anne, regardez donc le sang qui coule de ses pieds, regardez le sang qui coule de ses mains, le sang qui coule de son front. Mais moi, je ne voyais rien de tout cela, tant ma face était attachée à la plaie ouverte à son flanc, et les yeux pleins de larmes, la voix pleine de sanglots, je me frappais le sein en criant : Mon père! mon père! Alors les femmes saintes me disaient : Jésus est notre époux. Sœur Anne, pourquoi donc l'appeler ton père? Et moi, sans les écouter, je tendais les mains vers la blessure et continuais toujours criant : Mon père! mon père! Je m'éveille enfin ; Madeleine, Marie, et toi, Jésus, à mon secours! il était là qui me regardait prier.

Quand un enfant regarde le soleil pour la première fois, tant de clarté l'inonde, qu'il ferme les yeux et pleure; mais si l'ardent rayon pénètre en lui, malgré la chair de ses paupières, la vie et la chaleur se répandent en ses veines, et tout ému, les bras ouverts, il tend vers l'astre divin et semble dire : A toi, soleil, je t'appartiens, car tu viens de faire épanouir en moi comme une fleur mystérieuse dont j'ignorais encore le parfum. Ainsi je m'enfermai contre cet être miraculeux, cherchant à résister, mais en vain. Ange ou démon, j'étais à lui, je palpitais sous son regard comme un oiseau sous l'herbe, je ne voyais pas remuer ses ailes, mais je sentais qu'il allait m'emporter bien loin de la sphère des hommes. Je disais : Seigneur, Seigneur! ah! que ce soit votre ange, et qu'il veuille le bien, car tout ce qu'il voudra, je le ferai. Malheureuse! il voulut le mal, et ma perdition fut consommée entre deux signes de croix. Ah! mon père, cela vous scandalise qu'une fille chrétienne se soit abandonnée ainsi. Je ne cherche pas à m'excuser,

car je suis bien coupable et bien pénitente : mais tenez, peut-être aurez-vous pitié de moi quand vous saurez ce que m'ont dit les anges. Comme je m'en allais triste et plaintive, j'ai vu, sur le bord du sentier qui mène au purgatoire, un groupe de vierges et de séraphins qui pleuraient abondamment et se voilaient la face sous leurs ailes. Les ames malheureuses s'entendent, la douleur est le verbe universel de la création, elle unit dans un embrassement les riches et les pauvres, les bons et les mauvais, les filles de la terre et les anges du paradis. Toutes les larmes sont amères et peuvent ainsi couler dans le même vase. Je me suis approchée. — O divines Splendeurs ! Christ est de retour, je l'ai vu là-bas assis à côté de sa mère. Vous n'avez donc pas entendu l'alleluia que les mondes ont chanté à sa résurrection, que vous vous lamentez comme s'il était encore au sépulcre. Levez-vous, celestes vierges, et laissez-moi les plaintes et les larmes, à moi qui, de dix mille ans, ne pourrai vous appeler mes sœurs. — Mais elles : — Femme, ce n'est pas Jésus que nous pleurons, mais notre sœur, la plus douce topaze de la couronne de Marie, notre sœur, déchue, hélas ! de sa gloire, pour avoir aimé comme vous. Elle était belle et divine, elle aimait à s'égarer dans les profondeurs de l'espace. Hélas ! helas ! un matin, l'ange Lucifer la vit resplendir sur un nuage et s'éprit d'amour pour elle, il l'appela du fond de son abîme ; elle répondit, car elle ne savait rien de son histoire et prenait la flamme de ses ailes pour une auréole. Cependant Lucifer la fascinait du regard et de la voix, et, comme un oiseau que la couleuvre aspire, tombe de branche en branche, ainsi la pauvre vierge tomba d'étoiles en étoiles jusque dans l'abîme profond. Hélas ! hélas ! laissez-nous la pleurer notre sœur, la plus douce topaze de la couronne de Marie.... — O mon père ! Lucifer, c'était lui, lui, n'en doutez pas, avant son incarnation. Il a voulu me prendre mon honneur et ma vie éternelle ; pouvais-je résister, moi, résister à cet homme dont un regard détache les splendeurs de la couronne de la Vierge ? Dites, que pouvais-je faire ? me cramponner à la pudeur, à la religion, au crucifix ? je l'ai fait ; mais cet homme éveillait une tempête qui me brisait tout cela dans la main. Je suis tombée, et morte ! O mon père ! grace pour votre fille ! vous n'êtes pas plus malheureux que les anges !

LE COMMANDEUR.

Dix mille ans de purgatoire!

ANNA.

Consolez-vous; d'après le jugement de Dieu, je ne dois consommer toute seule mon expiation que dans le cas où nul ne voudrait y participer sur la terre.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

ANNA.

L'ange que Dieu m'avait donné pendant ma vie et que j'ai laissé remonter, ne viendra m'ouvrir les portes du purgatoire que lorsque mon urne sera remplie avec des pleurs, et si nul vivant ne m'aide, il faudra dix mille ans pour cela. Les damnés ont la paupière aride et sèche; ils se tordent long-temps sans pouvoir larmoyer, et souvent encore parmi les pleurs qu'ils versent après de longs efforts, la flamme qui les entoure en dévore beaucoup. Si nul ne m'aide, il faudra dix mille ans pour cela, mais qu'une ame généreuse et pénitente s'agenouille devant le Christ et frappe sa poitrine en disant: Miséricorde pour Anna; les larmes abonderont en ses paupières, et moi bien heureuse je sentirai mon urne se remplir et déborder comme le ruisseau, après que le soleil a fondu les neiges de la montagne.

LE COMMANDEUR.

Tu veux des larmes, pauvre fille, et nous autres statues nous n'avons dans les yeux que des gouttes de pluie ou de rosée.

ANNA.

Oui, mais il nous reste des parens ici-bas. Tenez, mon père, demain soir allez à Tolède visiter monseigneur l'archevêque, parlez-lui de son office du matin, de sa cathédrale qu'il aime tant, de cette grande peinture qui représente le jugement dernier. Combien de fois il m'a conduite par la main devant cette mystique toile que je ne pouvais regarder sans une émotion d'extase et de douleur! Oh! je me souviendrai toute l'éternité de cette longue file d'ames qui, tandis que les élus volaient au ciel et que les damnés tombaient dans le gouffre, tristes et lamentables cheminaient à pas lents sur un nuage, et la face tournée vers Jésus, entraient au purgatoire. O douces brebis que l'ange menait paître

loin des champs du Sauveur, je sais aujourd'hui pourquoi j'entendais mieux vos plaintes que l'hosanna des séraphins. Quand nous allions à Tolède, nous avions coutume de nous placer vis-à-vis de ce tableau, mon père! Aussi ces jours-là mon ame se mêlait à ses pauvres sœurs, et tant que durait l'office, elle suivait leur douloureux cortége. Plus je grandissais, plus je me liais intimement avec ces étranges compagnes que je préférais à toutes les filles de la terre. Chaque année, elles venaient dans ma chambre pendant les nuits qui suivaient les fêtes de Pâques et de Noël, comme pour me rendre ma visite, et bientôt je reconnus sur leur visage à toutes la même expression de misère et de souffrance. Et comme, si vous allez dans un champ après l'orage, voyant les roses, les marguerites et les lis pendre tout en larmes à leurs tiges, vous dites : Pauvres fleurs brisées par le même coup de vent! ainsi lorsque passaient devant moi toutes ces ames, à leurs fronts également penchés et flétris, je devinais qu'elles étaient victimes de la même tempête. Mais j'avais beau leur demander : Quel mal vous a réduites en si pénible état? elles passaient toutes sans me répondre.

Ames du purgatoire, pourquoi ne m'avoir point avertie? Hélas! êtes-vous donc plus heureuses aujourd'hui que je partage votre peine? Oh! je ne veux pas être aussi cruelle, et si le Seigneur le permet, avant d'entrer au purgatoire, j'irai dans l'église de Tolède écrire sous vos pieds à toutes : — Amour, amour, amour! — afin que désormais les vierges de la terre puissent voir quelle flamme a séché tant de fleurs en leur racine. Un jour de fête, pendant les vêpres, les cierges du tabernacle inondaient ce côté du tableau d'une lumière ardente qui semblait un reflet du purgatoire; jamais l'expression de cette divine peinture n'avait été plus douloureuse. Aussi je m'abandonnais toute entière à ma tristesse, et la foule s'écoulait déjà par le grand portail, que je suivais encore le cortége. Mon oncle s'approcha et me fit voir au-dessus une ame saintement bercée au bord d'un nuage; et comme je pleurais de joie, il me frappa sur l'épaule et me dit : — Petite enfant, si tu mourais aujourd'hui, voilà comme les anges t'emporteraient au ciel. — Oh! malheureuse! malheureuse! mon père, parlez-lui bien de ce tableau; et le matin, lorsqu'il vous reconduira jusqu'à la porte, avant de le quitter, dites-lui : Rafael, l'ame de ma fille est en peine, priez pour elle!

LE COMMANDEUR.

Voilà dix ans que ton oncle Rafael habite dans la cathédrale de Tolède.

ANNA.

Eh bien! allez à Burgos chez le docteur Onufro notre aïeul.

LE COMMANDEUR.

Y penses-tu, ma fille, il est mort depuis plus d'un siècle, et tu n'as jamais vu que sa statue.

ANNA.

C'est vrai. L'Éternité m'a brouillée avec le Temps. — Et don Bernardo le connétable?

LE COMMANDEUR.

Regarde.

ANNA.

Ah! malheureuse, toute ma famille est de pierre!

DON JUAN.

Eh bien! qu'elle aille trouver Octave.

ANNA.

Les larmes qui rachètent les morts ne sont point une parure; la prière des morts ne se récite pas sur des coussins de velours.

LE COMMANDEUR.

Octave est impuissant devant Dieu et devant les hommes; il m'a laissé mourir sans défense, il te laisserait brûler sans prière. D'ailleurs, ce n'est pas de lui que nous voulons; qui parle ici de don Octave? De tels hommes n'obtiendront jamais rien de Dieu, car leur prière est sans haleine et ne monte pas au-delà des voûtes d'un oratoire. Mais le pécheur ardent qui bondit au ciel du fond de son abîme, ames en peine, vous pouvez vous cramponner à lui, car il frappe tellement du pied qu'il s'élève au-dessus du néant et traverse l'espace, et va droit au Seigneur, qui l'absout avec tout ce qu'il porte sur ses épaules. (Il va droit à don Juan, le prend par la main, et l'amène au milieu des statues.) Don Juan, c'est toi que je charge de racheter ma fille par tes prières et tes larmes.

CHOEUR DES STATUES.

Don Juan! don Juan! fais trêve à ta rébellion;
Prête-nous aujourd'hui, prête-nous assistance,

Imite ce pécheur qui dans sa pénitence
Rugissait nuit et jour comme fait un lion.

Par grace, charge-toi de l'expiation;
Rends Anna, notre fille, à l'heureuse existence,
Et les anges du ciel viendront avec constance
Recueillir tous les pleurs de la rédemption.

Et lorsque le matin répandra ses rosées,
Des larmes que tes yeux la nuit auront versées,
Ils iront inonder les esprits malheureux;

Et comme le soleil prend les eaux des fontaines
Pour arroser la fleur qui sèche dans les plaines,
Les archanges prendront tous les pleurs de tes yeux!

DON JUAN.

Vous me demandez des larmes, est-ce que j'en ai, des larmes? vous ne savez donc pas que la vie a desséché mes paupières et les a faites plus arides que les vôtres? Y pensez-vous, mes statues? pleurer Anna, moi! Ah! sans doute que je la pleurerais, si j'avais pu n'aimer qu'elle dans toute ma vie; si j'avais accompli sa damnation dans un moment d'ivresse et de délire, sans doute que je la pleurerais, et bien amèrement encore! Je n'ai pas voulu l'aimer, mais la perdre avec moi, car je porte un amour que la terre ne peut assouvir; et toutes les femmes que je rencontre, je les entoure de mon souffle, je les marque de mes baisers, afin de les retrouver dans l'éternité. Certes, jusqu'ici je n'ai pas eu tort, puisque vous parlez de purgatoire; c'est là qu'elles m'attendent, et vous croyez que j'irai leur en ouvrir la porte pour qu'elles s'envolent à Dieu. Vous croyez que j'irai reclouer au ciel toutes ces étoiles tombées, lorsque je puis m'en faire une couronne. Insensés! insensés! A chacun son royaume; que Dieu garde son paradis et ses archanges, Satan son enfer et ses diables, à moi, don Juan, à moi les femmes et le purgatoire! n'est-ce pas Anna?

LE COMMANDEUR.

Don Juan, prie et pleure pour elle!

DON JUAN.

Non!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! va rendre compte à Dieu.

ANNA.

Grace! grace! mon père, que voulez-vous?

LE COMMANDEUR.

L'exterminer, cet homme, l'exterminer.

ANNA.

Ayez pitié de lui, miséricorde!

LE COMMANDEUR.

Elle te sauve de l'enfer, et tu lui refuses des prières! Mais tu veux donc que je sois dix mille ans sans voir ma fille! Oh! cela ne se peut; tu la rachèteras, misérable, ou tu vas mourir. Et lorsque l'ange du purgatoire viendra pour demander son ame, c'est la tienne que je donnerai.

DON JUAN.

Oui, s'il veut la prendre. Nos ames sont de trempe différente, et n'auront à l'épreuve ni même poids ni même son. Or, je ne te conseille pas de les donner l'une pour l'autre, car si l'ange sait distinguer une pièce d'or d'une de cuivre, il découvrira la fraude, et tu seras chassé du paradis!

DON BERNARDO.

Qu'elle aille dix mille ans gémir au purgatoire,
Puisque hélas! c'est écrit sur le livre fatal.
Mais regardez, seigneurs, au point oriental!
Dirait-on pas qu'il s'ouvre une porte d'ivoire?

DON ONUFRO.

Frères, voici le jour. Si vous voulez m'en croire,
Nous allons retourner à notre piédestal.
D'ailleurs, je me console en pensant que le mal
Pourrait être plus grand pour nous et notre histoire!

DON RAFAEL.

Dix mille ans ne sont pas toute l'éternité.

LE COMMANDEUR.

Je pourrai lui garder sa place à mon côté
Dans le ciel.

DON RAFAEL.

Oui. Déjà la nuit se fait moins brune.
Je pars, car le chemin est long, frères, d'ici
A Tolède. Adieu donc et bon espoir.

LE COMMANDEUR.

Merci.
Seigneurs, j'irai vous voir à la prochaine lune.

(Le commandeur accompagne ses aïeux. Anna et don Juan restent seuls.)

ANNA.

Don Juan! don Juan! une prière!

DON JUAN.

Toujours cette parole.

ANNA.

Tu l'entendras dix mille ans encore si tu me laisses au purgatoire!

DON JUAN.

Tu fais comme les pauvres de Burgos, ils finissaient toujours par emporter ma bourse; pour peu que cela dure, je vais te jeter mon ame à la face.

ANNA.

Ce n'est pas ton ame que je te demande, mais une de tes larmes; ce n'est pas ta bourse que je veux, mais une des pièces d'or qu'elle renferme.

DON JUAN.

Je n'ai pas de prières à te donner, laisse-moi vivre en paix.

ANNA.

Que ne m'as-tu laissé mourir de même?

DON JUAN.

Voyons, Anna, plus de rancune, viens ici, près de moi, causons. Comme tes cheveux sont plus noirs depuis que ta chair est de marbre! comme la Mort t'a faite belle, Anna, sais-tu bien qu'il n'est pas dans toutes les Espagnes de duègne plus habile à vêtir une jeune fille! Comme elle a bien peigné tes cheveux! la Mort,

comme elle a bien choisi les fleurs de ta couronne! Anna! Anna! comme te voilà belle! laisse-moi t'embrasser. Oh! je t'aime plus que jamais; folle, que parlais-tu de ciel? nous y sommes dans le ciel! Dis, n'es-tu pas la vierge Anna? ne suis-je pas ton époux? n'est-ce pas Dieu, cet ange invisible, qui nous unit ensemble après la mort, et nous apporte avec ses ailes tous les parfums de la vie? Anna! Anna! quelle trinité veux-tu donc plus auguste que la nôtre? Des prières? oui, j'en ferai, mais pour t'adorer, car toi seule es ma vierge; l'autre, je ne la connais que pour l'avoir vue peinte sur des murailles. Mais toi, je t'ai suivie autrefois, j'ai touché les pans de ta robe, et je te retrouve sanctifiée aujourd'hui. Anna! Anna! un baiser encore, toujours! pourquoi te retirer ainsi? Méchante, avez-vous donc oublié cette parole: Don Juan, ton amour en ce monde, et l'enfer dans l'autre? As-tu donc oublié cette parole, toi qui veux t'envoler au ciel lorsque je suis damné, et mettre ainsi le purgatoire entre nous deux afin de ne plus entendre ma voix?

ANNA.

Ah! don Juan, c'est indigne; je viens te demander mon salut et tu travailles encore à ma perdition! Mais sois averti, quoi que tu fasses maintenant, je ne tomberai pas plus bas que le purgatoire.

DON JUAN.

Tu ne te souviens donc plus d'avoir répété trois fois cette parole?

ANNA.

Lorsque je blasphémais de la sorte, je confondais la passion des sens avec le pur amour, je n'étais pas entrée au ciel, je n'avais pas vu le bonheur des anges.

DON JUAN.

Ils sont donc bien heureux les anges!

ANNA.

Seigneur, Seigneur, pourquoi m'avoir montré ta comédie, puisque je ne dois point y prendre part de dix mille ans? Hélas, hélas! pourquoi t'être égarée au jardin du ciel, mon ame! pauvre fleur qui dois prendre racine au purgatoire? Oh! les anges, source éternelle d'extase et de béatitude! couronnes où l'amour resplendit,

chevelures d'or, blanches ailes que l'amour inonde, calices embrasés dont l'amour est le seul parfum! oh! les anges, les anges!

DON JUAN.

Oui, leur front est calme, Anna, mais une flamme intérieure les consume; ils souffrent comme nous du mal qui ronge la création, car la création est une fleur, et le néant, le ver qui l'habite. Partout le néant, partout la soif d'une eau que l'on croit tarie et qui n'a jamais coulé! Damnation! tandis que je poursuis toute ma vie un être insaisissable et que je blasphème ne le trouvant pas sur la terre, l'ange du ciel prie et chante pour attirer à lui quelque beauté surnaturelle, et le créateur, du fond de sa solitude, nous voyant tous souffrir, rêve une œuvre parfaite, et pleure à l'idée qu'il est impuissant à la réaliser. L'homme, l'ange et le créateur se courent après dans le chaos et s'appellent tous trois sans que l'on puisse dire quel est le plus malheureux de celui qui blasphème, de celui qui prie ou de celui qui pleure.

ANNA.

Don Juan, c'est la chair qui soulève ces tempêtes et remue en ton ame ces amours insatiables qui veulent toutes se répandre à la fois et se heurtent comme les vagues d'une eau qui bout! Mais les anges! eux sont de purs esprits, de célestes fontaines, et leur amour s'épanche pur, limpide et sans tumulte, car il a conscience de son éternité.

DON JUAN.

Oui, mais dans ces réservoirs célestes viennent se mirer des étoiles et des splendeurs, Marie et Jésus, que sais-je moi? et les anges, aussitôt épris de ces reflets qu'ils ne peuvent saisir, meurent dans leur éternité!

ANNA.

Le tourment dont tu parles est inconnu là haut. Mon Dieu, tu pouvais t'élever jusqu'au ciel sur les ailes de la prière, si tu pouvais épier les anges un instant, un seul instant, oh! comme tu dirais en face de leur béatitude: J'étais un insensé de confondre ainsi l'amour et l'adoration! Tu trouves le bonheur des anges imparfait, et tu ne sais pas seulement ce que c'est qu'un ange! Don Juan, deux etres qui se sont bien aimés sur la terre font un ange dans le ciel!

DON JUAN.

Ainsi donc, à nous deux, nous ferions un ange.

ANNA.

Oui, si tu le voulais!

DON JUAN.

Un ange!

ANNA.

O don Juan! je suis un pauvre oiseau chétif, et n'ai d'essor que jusqu'au purgatoire; tends avec moi ton aile, et nous irons nous réfugier aux pieds de Dieu. Don Juan, te vois-tu transfiguré, te vois-tu séraphin? vois-tu ton ame échanger et confondre avec la mienne son parfum et sa musique? vois-tu les anges composer avec nos deux noms un verbe pour nous appeler dans le ciel? sens-tu battre tes ailes et couler sur nos cheveux le baptême de lumière? Joie ineffable! un ange! Mais pour que le mystère s'accomplisse, il faut des pleurs, des pleurs! La mine est au fond de ton ame, creuse-la, don Juan, et bientôt ruisselleront autour de toi des larmes et des diamans célestes, et je viendrai les ramasser. Oh! comme je serai belle quand je retournerai vers Dieu parée avec toutes tes larmes, et que les anges et les saintes réfléchiront leur gloire dans les joyaux de ma couronne!

DON JUAN.

Anna! que ta voix est harmonieuse! Anna! ma belle! emmène-moi dans ton jardin, ciel ou purgatoire, n'importe, emmène-moi dans la sphère où tu remontes, si la rosée y tombe aussi douce que tes paroles, si le vent y respire aussi pur que ton haleine!

ANNA.

Notre pacte est conclu, don Juan, tu vas prier pour moi.

DON JUAN.

Je n'ai rien promis; mon front ruisselle, ma main tremble, j'ai la fièvre, je suis en démence; nous nous reverrons, Anna!

ANNA.

Ne l'espère pas, don Juan, car si tu sors de cette tombe sans être converti, tu vas de nouveau t'enfermer dans un de ces palais d'orgie et d'impiété dont les ames ne peuvent traverser les mu-

railles. Don Juan, les ames ne descendent que dans les lieux sacres, et, pareilles aux filles de ce monde, qui ne parlent avec les jeunes hommes que sous les yeux de leurs mères, elles ne conversent avec les vivans qu'en presence du crucifix ou de la sainte Vierge. Or, tu le vois, si tu m'echappes cette nuit, je suis perdue, helas! car il ne doit plus t'arriver de mettre le pied dans un sanctuaire!

DON JUAN.

Il me faut deux jours pour ma conversion, veux-tu me les donner?

ANNA.

Oui, mais le troisième, où te retrouverai-je?

DON JUAN.

Au couvent de Saint-Just, tu frapperas à la cellule de Charles Quint.

ANNA.

Je suis sauvée, ô mon Dieu! les larmes de don Juan rachèteraient Lucifer de sa damnation éternelle! (Anna disparaît.)

DON JUAN.

Assez, assez d'amertume et de fiel, je veux boire à la coupe des anges! et toi, maudit, qui jour et nuit m'irritais en de nouveaux désirs, compagnon de l'enfer qui me poursuivais sans cesse et partout! vipère qui te roulais autour de ma pensée et l'envenimais au point de la faire bondir comme une folle en d'insatiables ardeurs, malheur à toi, corps de chair et d'os! Je te le dis: malheur à toi! tu seras bien puni pour m'avoir trompé si long-temps, l'ame de don Juan se révolte à la fin, elle te repousse, elle te foule aux pieds, misérable! tu m'avais promis toutes les jouissances de la terre en échange de ma vie éternelle, et j'étais le plus malheureux de tous les hommes, et le plus insensé, car je me vengeais sur autrui d'un mal qui me venait de toi. Oh! quelle rude penitence tu vas faire! toi, si magnifique, tu seras couvert d'un linceul, et frappé de verges, tu marcheras pieds nus sur des ronces, tu deviendras chauve, tu te fondras en larmes! Buisson maudit, tu sècheras enfin

pour que la fleur étouffée en tes ramures puisse croître au soleil et du milieu de tes ruines s'élancer jusqu'au ciel. — Quelle surprise étrange chez les hommes, demain, quand on dira : Don Juan s'est fait moine! que de livres ils vont écrire là-dessus! Et quand je serai mort, quelle rumeur chez tous les savans de la terre! Comme ils viendront chercher sur mon crâne les traces de mon ame, et les flairer, pareils à des chiens qui s'arrêtent à l'endroit où l'alouette s'était posée et demeurent absorbés sur la piste, tandis que l'oiseau matinal joue et chante dans l'air! N'importe, je n'en serai que plus inexplicable; ils auront beau se torturer l'esprit, noircir leurs parchemins, entasser volume sur volume; ils deviendront fous peut-être, mais ils ne me comprendront jamais. Don Juan! qui donc expliquera don Juan? cet être que toutes les femmes ont vu devant elles à l'heure de leur perdition, qui n'est ni roi ni fils de roi, et se ferait servir par des princesses, qui tient les hommes en mépris et court les champs seul avec son valet! qui viole, blesse et tue avec ses yeux, développe à la fois des semences de haine et d'amour, de vie et de mort avec son regard, son seul regard! et, comme le soleil, fait croître dans un même champ des ronces et des épis, et qui par un beau soir, ivre de duels, de femmes et de vin, raillant le ciel et l'enfer, entre dans une tombe, et le matin en sort moine et transfiguré! Don Juan, qui saura jamais ce que c'est que don Juan? Les hommes, ils ne me croiront pas, et quand je traverserai la place ainsi vêtu, ils diront : Don Juan est mort, ce n'est pas là don Juan, mais son ombre; et tous prendront ma robe de moine pour quelque linceul trouvé dans le sépulcre du commandeur. — Je tiendrai ma parole, Seigneur, le pacte est fait, maintenant il me faut l'extase des martyrs et des anges, il faut que ton esprit me recouvre comme une chape toute l'éternité, car mon ame ne dépouille pas son corps pour rester nue ensuite et frissonner au grand air. Je veux prier, je veux prier, dussé-je mourir dans l'effusion de ce nouvel amour. Prier! mais on ne m'a jamais appris de formule; prier! comment prier si la révélation ne me vient pas? Cependant mon ame est suspendue, elle peut retomber si les ailes de la prière ne l'emportent bien vite au tabernacle du Seigneur. Anna l'a dit, la prière est la seule voix d'ici-bas qui s'entende là-haut, la prière est l'occupation éternelle

des saintes. Or, voyez-vous don Juan entrer au ciel sans pouvoir saluer Marie et ses compagnes avec une prière, voyez-vous don Juan servir de risée à tous les petits chérubins? (Il éteint la lampe du sépulcre.) Maintenant, splendeur, étoile ou soleil, révèle-toi, forme de la prière, que je t'inonde de mes larmes, que je te couvre de baisers, révèle-toi, que nos amours s'accomplissent avant l'aurore. Déception! mon Dieu, comment faut-il donc faire pour prier, veux-tu que je tombe à genoux comme les vieilles femmes? J'ai honte! n'importe, essayons. Anna, si tu m'avais trompé! où trouver une image de saint? ah! je viens de me déchirer à tes épines; c'est toi, Christ? salut, voilà bien long-temps que tu pleures, tant de souffrance doit avoir aigri ton ame, et je n'ose t'adorer si tôt. Mais vous, blanche couronne, que les hommes n'ont pas effeuillée encore, vous attirez mon ame à vos parfums, et c'est sur vous qu'elle répandra sa première rosée; vous êtes femme comme Anna; Marie, Marie, ô sainte Marie, ayez pitié de moi!

(Il tombe à genoux et prie.)

(Le commandeur entre par le fond, les bras croisés sur sa poitrine la tête inclinée, comme un homme qui rêve.)

LE COMMANDEUR.

. . . . . .

. . . . . .

Réversibilité! mot sublime et profond
Qui ne pouvait sortir, ici-bas, que d'un front
Couronné des splendeurs d'une triple auréole!
Réversibilité! magnifique parole
Dont a jailli sur nous la lumière à grands flots.
Parole de salut, dogme céleste, éclos
De toute éternité pour les saintes phalanges,
Mot auguste et profond de la langue des anges
Que nous autres mortels n'eussions jamais appris,
Si toi, divin Jésus, divin martyr épris
De nos tristes douleurs et de notre misère,
Tu ne fusses un jour venu sur le Calvaire
Pour nous le révéler. Gloire donc, gloire à toi,
Divin crucifié! — Certes le même roi,

Le même qui, la main sur le poteau clouée,
Les yeux remplis de sang et la voix enrouée
Par les âpres saveurs de l'éponge de fiel,
Cria : — Fraternité ! — Ce mot venu du ciel
Devait dans sa douleur et dans sa longue plainte
Nous révéler encor cette parole sainte,
Ce mot qu'au fond de l'ame il avait apporté,
Ce dogme de la mort : réversibilité !
Car ces deux mots divins se réclament l'un l'autre,
Et veulent même cœur, même voix, même apôtre;
L'un parle de la vie, et l'autre de la mort.
Ces deux sons merveilleux forment un seul accord,
Une seule harmonie éclatante et superbe
Qui tonne sur le monde et qu'on appelle Verbe !

. . . . . .

Réversibilité ! loi de vie et d'amour,
Rapport indissoluble entre l'ame qui pleure
Toute nue au grand air et celle qui demeure
En un corps bien dispos. Réversibilité !
Lien de l'univers avec l'humanité,
Verbe qui réunit au même sanctuaire
Le vivant et le mort, la cape et le suaire,
Tout ce qui tend enfin au bonheur des élus,
Le siècle d'à présent et ceux qui ne sont plus !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(Il s'assied sous la voûte du tombeau, du côté opposé à don Juan, et demeure immobile. — Silence.)

DON JUAN, s'éveillant de son extase.

Vision du ciel, pourquoi déjà me fuir ? Quel songe ! votre essaim a passé devant moi, chastes colombes du purgatoire, et j'aurais pu toutes vous appeler malgré vos transfigurations. Jeunes filles, mortes en mes bras, j'ai reconnu vos ames, car déjà dans ce monde je les voyais sous vos poitrines brûler et resplendir comme une lumière sous le globe de cristal ! Lumières ardentes que je voulais

saisir et pour lesquelles j'ai bien souvent brisé le globe. Mais elles s'envolaient au ciel, car les ames comme les sons et les parfums montent vers Dieu, quand on les abandonne à leur nature. Gloire à toi, Seigneur, qui me les as rendues, à toi qui en as effeuillé sur ma tête les belles roses de ton jardin! Et vous, esprits célestes, chantez vos cantiques, faites sonner les rayons du soleil aux battemens de vos ailes; voici don Juan, voici des amours pour toute l'éternité. Flottez, esprits divins, un jour mon ame ira se tremper comme vous dans l'élement sonore. Aujourd'hui elle vous contemple, mon ame, et ressemble à la jeune fille qui, par un beau temps de juillet, accourt au bord du fleuve, et tandis que le soleil essuie ses blonds cheveux, s'assied et regarde folâtrer ses compagnes, heureuse de se dire : Tout-à-l'heure je dénouerai ma ceinture et je ferai comme elles. Si vous êtes des anges, pourquoi m'abandonner? si vous êtes des étoiles, pourquoi vous éteindre? Anna, rayon du ciel, pourquoi déjà te retirer quand ma pensée allait fleurir?

LE COMMANDEUR.

Tout n'est pas consommé, don Juan. Certes, la rédemption des ames serait facile, si tu pouvais l'accomplir tout entière au bruit de la musique des anges, aux lueurs des saphirs d'orient. Après le jour vient la nuit, la fête d'initiation est passée; voici maintenant la douleur et le sacrifice. Les ames ont chanté ton départ de ce monde, elles chanteront encore ton arrivée au ciel. Mais entre le départ et l'arrivée est le voyage, entre le baptême et le dernier sacrement se tient la liberté de l'homme. Les anges ont accompagné le Verbe jusque dans le sein de la Vierge, et sont partis, laissant Jésus naître, grandir et faire son œuvre sur la terre!

DON JUAN.

Je suis de force à porter seul ma croix.

LE COMMANDEUR.

Tu iras au couvent?

DON JUAN.

Je suis bien venu dans ton sépulcre.

LE COMMANDEUR.

Dieu te garde en cette volonté.

DON JUAN.

Sois en repos, commandeur, la fille rejoindra son père qui est dans le ciel.

LE COMMANDEUR.

Courage, don Juan, la montagne est rude à gravir pieds nus. Écoute : à deux cents pas de ce monument, si tu rencontres ta mère tout en larmes, souviens-toi des six stations de Jésus-Christ, descends de ton cheval, réchauffe ses mains à ta poitrine et couvre-la de ton manteau. Essaie de la consoler; si tu ne le peux, pleure avec elle, ensuite lave ses pieds; demande-lui sa bénédiction et va t'agenouiller au sanctuaire. Il est inutile que je t'apprenne ici dans quels lieux tu feras les autres stations, don Juan; les ames qui veulent se dévouer n'ont pas besoin qu'on leur enseigne le chemin du Calvaire. Courage, ne te laisse pas rebuter; songe que le Christ fut couronné d'épines avant de rencontrer la Vierge qui lui donna son voile. (Les statues chantent au dehors le *Gloria in excelsis.*)

DON JUAN.

Étrange concert! est-ce que je rêve? est-ce que le ciel fait jouer pour moi toutes ses orgues?

LE COMMANDEUR.

Don Juan, tu veilles et ne peux entendre encore la musique des sphères. Quoi donc! ne reconnais-tu pas les chantres de cette nuit?

DON JUAN.

Ah! oui, les statues de ton enclos, j'ai peine à concevoir comment ces voix funèbres ont pu devenir si glorieuses. Quelles intonations puissantes! quel bonheur de faire tant de bruit dans la nature! céleste musique! célestes chanteurs! La lune sans doute les avait enroués hier au soir, et le soleil leur rend la voix en même temps qu'aux oiseaux et qu'aux moissons.

(Les statues en dehors continuent leur chant.)

LE COMMANDEUR.

Veux-tu savoir tout le mystère, don Juan? Hier au soir les statues chantaient la prose des morts, et ce matin elles entonnent l'hymne de gloire et de résurrection.

DON JUAN.

C'est donc moi qui suis le ressuscité?

LE COMMANDEUR.

Viens, don Juan!

L'enclos du commandeur. — Toutes les statues sur leurs piedestaux.

PREMIÈRE STATUE.

Avouez que c'était un magnifique enjeu,
Anna contre don Juan; la partie était belle,
Et long-temps a penché pour l'archange rebelle.
Elle est gagnée enfin et tout retourne à Dieu.

DEUXIÈME STATUE.

L'enfer pleure et gémit, le ciel est calme et bleu,
La terre se réveille, et la troupe fidèle
Chante son hosannah! Satan, à tire d'aile,
Regagne tout confus ses royaumes de feu!

TROISIÈME STATUE.

Comme il va se venger sur sa triste famille!
Comme il va séparer la mère de la fille,
Le frère de la sœur, la femme de l'époux!

QUATRIÈME STATUE.

Que d'ames vont se fondre en pleurs intarissables!

CINQUIÈME STATUE.

Oui, le joueur qui perd rend les siens responsables.

SIXIÈME STATUE.

Compagnons de Satan, trois fois malheur à vous!

Don Juan et le commandeur sortent du sépulcre.

DON JUAN.

Salut, terre! salut! comme te voilà fraîche et renouvelée! comme tes vallons aspirent la vie à pleins calices, comme ta belle gorge frissonne, ondule et palpite sous sa triple ceinture de par-

fums, de lumière et de voix. Chaque fleur porte son diamant d'où jaillit l'arc-en-ciel; mille insectes de flamme tremblent au cou des marguerites. L'arc-en-ciel, double nature, merveille qui tient à la terre par une goutte de rosée, au firmament par un rayon de soleil, et qui tout à coup se dissipe sans qu'il reste enveloppe ni chrysalide; l'arc-en-ciel! illusion! rêve! Salut, terre! salut! à te voir si magnifique, on dirait que tes soleils ont aspiré les ames d'une autre sphère pour les verser en pluie au calice de tes fleurs. Terre! te souvient-il d'hier au soir, de cet homme insensé qui brisait tes plantes sous ses pas, et dont le bruit empêchait tes morts de s'endormir? Eh bien! le voilà, ce don Juan, heureux et comme toi plein de fraîcheur et d'harmonie. O merveille! tout un Eden fleurit autour de moi. Auréoles, sons, parfums, tout cela tinte et flotte et tremble dans l'espace, et si je me recueille, d'autres musiques chantent en moi, d'autres soleils luisent en mon esprit. Qui m'apprendra dans cette confusion à séparer la couleur du reflet? grace, mon Dieu; assez d'extase et de mélodie, assez. Le vertige me prend, ma tête s'égare au milieu de tout ce bruit, je n'entends plus la voix de mon ame. Salut, terre! salut! Oh! qui jamais eût dit, en te voyant sombre et livide hier au soir, que tu serais bientôt si fraîche? Oh! qui jamais eût dit que cette sorcière, qui frissonnait dans sa cape de brouillards, boirait encore une fois la vie et la jeunesse dans la coupe du matin? Comme te voilà belle avec tes longs cheveux qui flottent parmi les rayons du soleil! O terre, enivre-moi de tes parfums, laisse don Juan ouvrir sur toi ses ailes d'ange! Double miracle! six heures, et le chaos s'est illuminé; six heures, et plus de nuit, plus de doute, partout la lumière, partout la foi! six heures, et le soleil a fait de la terre un jardin, et de mon ame un paradis où mille oiseaux chantent à leur éveil! six heures, et deux ennemis irréconciliables, la terre et don Juan, en sont venus à se donner la main pour leurs fiançailles! O terre! nous nous sommes transfigurés en même temps, toi par la rosée, moi par les larmes. Commandeur, c'est une volupté sans pareille lorsque les étoiles vous regardent avec mélancolie et que les fleurs vous disent : Mon bien-aimé!

LE COMMANDEUR.

Conviens, don Juan, qu'hier au soir tu ne soupçonnais pas

de si douces paroles au fond de ces calices que tu foulais aux pieds.

DON JUAN.

On eût dit qu'elles m'avaient pris en haine et se fermaient à mon approche comme elles font au tomber de la nuit. Cependant je les aimais, les fleurs!

LE COMMANDEUR.

Oui, comme tu aimais les femmes, pour les respirer et les briser ensuite.

DON JUAN.

Nous sommes donc réconciliés ce matin? regarde, il n'en est est pas une dans le champ qui ne se fasse belle pour me plaire.

LE COMMANDEUR.

Ne viens-tu pas de prier Dieu? Quand l'âme a pardonné, la bouche sourit.

DON JUAN.

Eh quoi! c'est la prière qui m'ouvre avec ses jolis doigts tous les yeux du firmament, tous les calices de la plaine? Ainsi, plus de rancune, chastes étoiles; la paix est donc faite entre nous, belles marguerites? regarde-les déployer leurs colliers de perles blanches; écoute-les chanter en chœur pour me glorifier. O saintes fleurs, vous avez bien mérité du Christ et de la Vierge, et Dieu vous donnera sans doute une couronne, si vous restez toujours ainsi.

LE COMMANDEUR.

Les fleurs et les étoiles sont les anges de la terre.

DON JUAN.

Amour intarissable! Autrefois dans mes nuits d'orgie, à force de vin et de passion, je déployais mes ailes aussi; mais, hélas! à peine j'avais perdu pied que je heurtais du front les voûtes d'une taverne, et retombais ivre sur la terre. Ce matin, je ne sais si je suis en démence, mais plus je m'élève et plus je sens le besoin de m'élever encore; il me semble que je ne dois plus trouver de limites.

LE COMMANDEUR.

Je le crois bien, tu voles dans l'infini.

DON JUAN.

Commandeur, vois-tu cette étoile qui tremble à l'orient, là-bas? comment les anges l'appellent-ils?

LE COMMANDEUR.

Du nom de sainte Anne, sœur de Marie.

DON JUAN.

Et patrone de ta fille. Maintenant je ne m'étonne plus si depuis une heure elle me fait des signes. Regarde : tandis que ses compagnes s'éparpillent dans les blés ou se mirent au cristal des lacs, elle tient ses rayons fixés sur mon visage, on dirait qu'elle en veut à mes larmes.

LE COMMANDEUR.

Les anges l'appellent sainte Anne.

(Ils suivent en silence l'allée des statues qui conduit aux portes de l'enclos. Don Juan s'arrête de temps en temps et regarde avec admiration.)

DON JUAN.

Je te fais compliment sur tes aïeux, commandeur; quelle majesté surhumaine!

LE COMMANDEUR.

Tels tu les vois en marbre, don Juan, tels ils étaient en chair. Les statuaires de leur temps, braves catholiques et pleins de foi dans l'art, copiaient un homme et ne l'inventaient pas; ils le reproduisaient après sa mort tel qu'ils l'avaient connu durant sa vie. Mais ce n'est point à dire pour cela qu'il leur manquât l'intelligence du beau idéal; au contraire, ils l'avaient au plus haut degré; les portails de toutes nos cathédrales d'Espagne montrent assez qu'ils étaient poètes, ces tailleurs de pierre! Ils divisaient leur génie en trois parts; ils donnaient au Christ la beauté pure, à Satan la laideur, ils gardaient la vérité pour l'homme. De nos jours l'art devient incrédule, et c'est une chose déplorable de voir le grand homme obligé de se faire sculpter durant sa vie, et de présider lui-même à ce travail, afin d'empêcher le statuaire de mentir à la nature.

DON JUAN.

Quelles têtes! quelle foi profonde! Certes des ames vulgaires ne devaient pas habiter en de pareils corps. Salut, troupe divine!

Si l'Espagne avait à se faire représenter dans le ciel, c'est vous qu'elle choisirait, moines et guerriers de cet enclos. Quel est donc cet homme à la mine austère, et qui semble conduire la procession de tes aïeux? il n'est pas né d'hier, celui-là, commandeur. A son armure qui s'effeuille, à ses épaules couvertes de mousse, on voit qu'il va bientôt atteindre à la vieillesse du granit. N'importe, il est encore ferme sur ses jambes, et le piédestal pourra bien crouler avant la statue. Son nom?

LE COMMANDEUR.

Valero, cousin du Cid et mort au siège de Tolède.

DON JUAN.

Il tient son épée à la main, et dès qu'il cesse de chanter, on dirait qu'il écoute s'il n'entend pas venir les Maures. — Et cet autre chauve et maigre, qui porte un livre sous son bras?

LE COMMANDEUR.

Domingo Palenjuez, docteur en théologie à Salamanque; tu vois à côté de lui son fils Onorio qui fut à trente ans archevêque et prince de l'église.

DON JUAN.

Comme ils sont tous occupés au grand œuvre de leur vie! On dirait que leur pensée aussitôt après la mort est venue en ces têtes de pierre, et qu'elle s'y développe mieux à l'aise, pareille à la fleur transplantée en un vase plus grand. Quelle foi profonde! quelle sévère expression de visage! Quand ils n'auraient pas le costume de leur ordre, quand leur caractère ne serait pas écrit sur le piédestal, il suffirait de les regarder en face pour savoir quel travail ils ont accompli. Comme ils sont tous occupés du grand œuvre de leur vie! En vérité, commandeur, vous devez avoir d'étranges entretiens aux rayons de la lune, quand le guerrier parle d'armures et de batailles à son neveu le docteur qui développe une théorie; et, possédés tous comme vous l'êtes par une seule idée, il me semble que vous ne devez pas toujours bien vous entendre.

LE COMMANDEUR.

Tu dis vrai, don Juan; mais lorsqu'il nous arrive par hasard de nous égarer dans les détails de notre vie terrestre, le premier de nous qui s'en aperçoit lève la main, et dès lors nous entonnons tous un chœur afin de remonter par l'harmonie à la pensée universelle!

LES STATUES.

Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus.

DON JUAN.

Oh! la glorieuse famille des Palenjuez!

LE COMMANDEUR.

Glorieuse, oui, surtout depuis qu'elle vient de s'augmenter dans le ciel et sur la terre.

DON JUAN.

Me voilà donc entré dans ta famille.

LE COMMANDEUR.

Oui, comme le Christ est entré dans ce monde, par l'opération du saint Esprit.

DON JUAN.

Divin mystère!

LE COMMANDEUR.

Don Juan, lorsque tu seras mort, pendant la nuit qui précédera tes funérailles, toutes les statues de ma famille descendront de leurs piédestaux, et se répandant par toutes les allées de cet enclos, iront les cultiver pour la fête du lendemain. Ce travail accompli, elles viendront se remettre en place et commencer la prière des morts jusqu'à l'heure de ton arrivée. Alors notre aïeul l'archevêque, couronné de sa mître et tenant sa crosse dans la main, ira te recevoir à la porte et présider à la sépulture de ton corps. Lorsqu'il reviendra, les chants lugubres cesseront, et nous entonnerons avec le peuple et tous les moines un hymne d'actions de graces afin d'inaugurer solennellement ta statue!

DON JUAN.

Ma statue! j'aurai donc aussi ma statue!

LE COMMANDEUR.

Ainsi nous l'avons décidé tout-à-l'heure, et si tu veux te recueillir, don Julien Palenjuez, ministre du roi Ferdinand, et qui tient aujourd'hui les archives de cet enclos, mon aïeul Julien va te lire à quelles conditions.

DON JUAN.

Me ferez-vous cette grace?

DON JULIEN du haut de son piédestal.

Oui, puisque telle est la volonté de Dieu.

DON JUAN.

Monseigneur, je vous écoute.

DON JULIEN.

(Il ouvre son livre de marbre, tourne quelques feuillets, puis s'arrête et lit.)

Au nom de Jésus-Christ et de la Vierge sainte,
Et de tous les élus, don Juan, le rédempteur
De notre nièce Anna, fille du commandeur,
Peut avoir sa statue en cette auguste enceinte.

Elle sera de marbre et d'une seule teinte,
Elle aura douze pieds dans toute sa hauteur,
Le costume de moine est surtout de rigueur,
D'un bandeau de cheveux la tête sera ceinte.

Que le style soit grave et digne de ce lieu,
Que Juan ait en ses mains la croix du fils de Dieu
Ou la tête de mort de sainte Madeleine.

Voilà. Nous conseillons de plus à l'ouvrier
De se mettre en état de grace, et de prier
Chaque fois qu'il aura besoin de prendre haleine.

Fait en l'enclos de notre famille, le mardi après la fête de la Conception.

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT.

(Il ferme son livre.)

DON JUAN.

Ainsi soit-il.

LE COMMANDEUR.

Tu peux dès demain ordonner les travaux de ton monument.

DON JUAN.

Connais-tu quelque part un bon ouvrier catholique?

LE COMMANDEUR.

Ces hommes deviennent plus rares tous les jours, et je vais t'en dire la raison. Les ouvriers d'autrefois avaient mission de repre-

senter les anges du paradis et les grandes familles de ce monde. Ils ont accompli dignement leur tâche; puis, croisant leurs bras, se sont endormis sous la terre après avoir tant élevé pour les autres de sépulcres de marbre et de granit. Aujourd'hui, nul n'est épris de l'amour des grandes choses, on ne croit plus à la vie éternelle. Les hommes qui nous ont succédé laissent reposer la chair de leurs corps, au lieu de la travailler, afin qu'elle se convertisse en marbre quelque jour. Les cathédrales sont pleines, et j'ai vu des saints à genoux au grand air, faute de trouver place dans une chapelle. D'un autre côté les grandes familles disparaissent, qu'est-il besoin de statuaire? Les actions glorieuses de nos aïeux, voilà le vrai marbre dont on faisait une statue impérissable; aujourd'hui la carrière est épuisée, nos aïeux sont tous morts, qu'est-il besoin de ciseaux et d'instrumens, la matière manque. Hélas! hélas! l'amour de l'or a remplacé la foi, toutes les têtes se tournent vers le nouveau soleil qui féconde le vice, et développe et sèche avant le temps la belle fleur de l'ame. Autrefois les artistes travaillaient en famille et ne s'éloignaient pas de leur maison. Ils passaient quarante ans de leur vie à bourdonner comme des abeilles autour d'un bloc de marbre, et s'ils sortaient par hasard de la ville, c'était pour accompagner quelque statue de leur atelier dans la cathédrale qu'elle devait habiter. Maintenant ils se font aventuriers et débauchés, ils savent manier l'épée et le poignard, courent le monde, et vont en Italie, attirés non par le bruit des cloches de Saint-Pierre de Rome, mais, hélas! par le son des piastres de Venise. Là de gros marchands bien repus d'or et de vanité commandent pour leurs festins des plats d'argent et de vermeil, et les fils de nos statuaires, plutôt que d'aller pieds nus, font le métier de ciseleurs, et sculptent sur des vases de métal ce que leurs aïeux taillaient en pierre sur les murailles des cathédrales. O profanation et sacrilège! les beaux chérubins catholiques déchus de leurs vitraux dansent une ronde avec des satyres païens, et tout cela pour réjouir un marchand de Venise! Corruption! mon Dieu, corruption! vous faites plus que le comte Ugolin qui mangeait le crâne de ses ennemis, ô marchands de Venise, vous qui dans vos repas dévorez avec indifférence l'ame et l'esprit de nos artistes! — Cependant il se trouve encore des statuaires en Espagne, et dans le nombre on peut compter Bonifacio qui demeure

à Tolède. Certes ce n'est pas un homme de la trempe de son aïeul Bartholomé, qui, dans l'espace d'un an, taillait en marbre les douze apôtres de l'Évangile, que dis-je! en moins d'un an, puisqu'il faut déduire les dimanches et jours de fête pendant lesquels il suspendait son travail pour venir aux offices. Bonifacio de Tolède aime le vin, et je sais qu'il entre quelquefois au cabaret en sortant de l'église; mais, il n'a pas renié l'œuvre de ses pères, et dans le fond il est resté bon catholique. Il était bien jeune quand je lui commandai ma statue autrefois, depuis ce temps il a beaucoup étudié son art, et si l'âge n'a pas éteint en lui ce feu qui réchauffe le marbre, il doit s'occuper à cette heure de quelque grande image du Christ qui fonde sa gloire dans l'avenir. Pauvre Bonifacio! je l'ai vu pleurer un jour pendant la musique des orgues. Va le trouver dans son atelier à Tolède, dis-lui bien que tu viens de ma part.

DON JUAN.

Si, malgré son grand âge, il consent à faire pacte avec moi, je te l'amènerai, commandeur, et tandis qu'il taillera sa pierre, tu me présenteras à tes aïeux.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais auparavant il convient que tu lises leur histoire. Il est, dans la bibliothèque du cloître de Saint-Just, un livre où sont classés tous les récits que les moines ont pu recueillir sur notre famille. Demande-le ce livre, et quand tu l'auras, enferme-toi dans ta cellule et médite profondément sur chacune de ses pages. Ainsi, don Juan, tu deviendras familier avec les hommes surnaturels de cet enclos. Ces colosses de marbre, dont la parole est un chant solennel pour les oreilles de ton corps, descendront alors de leur piédestal pour venir causer avec toi de l'amour, du sacrifice, et de toutes les choses du ciel et de la terre. Ce sera l'homme qui viendra te prendre par la main pour te conduire vers le sommet sur lequel il s'est transfiguré. Je te conseille de lire leur histoire; tu verras sur le parchemin des ciselures que le marbre ne peut reproduire. Dieu seul est un dans son œuvre, et ce n'est qu'à la condition de se réunir que les hommes travaillent à son image. Il faut que l'historien aide le sculpteur, que l'un apporte la pensée, et l'autre la pierre, et que les deux ouvriers agissent d'intelligence.

La plus belle statue vous serait indifférente, comme le marbre dont on l'a tirée, si le poète avec ses doigts de feu n'écrivait le jugement des hommes sur son piédestal. Oui, don Juan, le statuaire et l'historien sont les deux anges visibles qui s'approchent du mort glorieux, prennent l'empreinte, l'un de sa face et l'autre de son ame, et s'en vont travailler ensuite à sa résurrection terrestre. Je te conseille de lire leur histoire, car il faut bien que tu saches comment le diable, sous l'incarnation d'un Sarrasin, vint tenter mon aïeul la veille de la bataille de Tolède, et comment le lion de saint Jérôme apparut à son fils le cardinal, un jour qu'il s'était endormi dans une âpre forêt. C'est une des gloires de mes ancêtres, que chacun d'eux a son miracle, son miracle, peinture divine que le reste de sa vie encadre en un cercle d'or fin.

DON JUAN.

Oui, commandeur, après l'office de midi, lorsque l'unité du couvent se dissout pour se rallier aux premiers sons des cloches, à cette heure de liberté où les moines se répandent par les grands corridors, où chacun peut ouvrir son bréviaire à l'oremus qu'il affectionne, je descendrai, moi, dans le jardin du cloître, afin d'étudier la légende de tes aïeux en ce grand livre ouvert sur mes genoux.

LE COMMANDEUR.

Si le frère Martin vit encore, il est sans doute occupé d'écrire l'histoire de ma vie. Certes, celui qui fut pendant trente ans le familier de notre maison de Burgos, doit savoir mieux que personne le bien et le mal que j'ai pu faire sur la terre, et je ne doute pas de sa bonne foi. Mais, hélas! les écrivains de ce temps lui donnent un si triste exemple; car tu le sais, don Juan, ces hommes, envoyés pour instruire le peuple, se laissent aller à ses caprices, et l'on voit tous les jours des poètes oublier leur mission divine, au point d'inventer des intrigues d'amour sur le compte des plus graves personnages, et d'attacher insolemment des oripeaux de soie à des corps faits pour l'armure d'acier ou de granit. Je crains bien que cette forme nouvelle n'aille tenter le vieux moine jusque dans le fond de son laboratoire, et ce serait me rendre un grand

service que de le surveiller un peu dans son travail. Je te prie aussi de lui rappeler que j'étais de l'ordre de Saint-Jacques.

DON JUAN.

Est-ce tout, commandeur?

LE COMMANDEUR.

Raconte-lui ce qui s'est passé dans mon sépulcre cette nuit. Ta conversion est une histoire à clore dignement le livre de notre famille.

DON JUAN.

Ho! ho! qu'est-ce que je vois là? mon cheval couvert de soie et de velours comme pour un triomphe!

LE COMMANDEUR.

Tu craignais pour lui le froid du matin, j'ai fait jeter ma cape sur ses épaules.

DON JUAN.

Y penses-tu, commandeur? elle est aux armes de ta famille.

LE COMMANDEUR.

N'es-tu pas l'époux d'Anna?

DON JUAN.

C'est vrai, le mariage est consommé par la chair et par l'esprit.

LE COMMANDEUR.

Prends-les, mon fils, je te les donne. Le soleil de notre famille n'aura fait que passer sous la terre, il va renaître et se lever tout glorieux à l'autre point du ciel. La stupeur des hommes sera grande. Nous te donnons nos armes ici-bas, et là-haut notre bénédiction.

DON JUAN.

Je porterai votre bénédiction dans mon ame, et vos armes sur ma poitrine comme font les peres de la Merci à Tolède.

LE COMMANDEUR.

La terre se réveille à l'explosion des soleils; le chœur des statues se tait, celui des hommes va commencer.

DON JUAN.

Je vais prendre ma partie dans le chœur des hommes.

LE COMMANDEUR.

Adieu, don Juan, je remonte sur mon piédestal.

DON JUAN. (Il saute à cheval et lui serre la main.)

Sire commandeur, au revoir!

(Il part.)

HANS WERNER.

LA

BELLA MALCASADA.

I.

. . . . . .

Don Andres but un grand verre de limonade; puis ayant relevé sa moustache comme pour ouvrir à sa parole un passage plus libre et plus facile, il raconta ce qui suit :

— Depuis qu'ayant quitté l'armée de Flandres, j'étais venu me fixer avec mon frère à Valladolid, en 1569, je n'avais guère songé à profiter de mon séjour en cette ville, pour m'y pousser à la cour et près des grands. Je ne manquais pourtant pas d'amis et de protecteurs puissans qui m'eussent volontiers frayé le chemin des emplois et des graces; mais ce n'était nullement de ce côté que m'emportait mon inclination. Je ne me sentais point la vocation de ces hommes courageux et diligens, qui, debout avant le jour, amis de tous les astres, s'en vont épier le réveil des ministres, après celui du soleil, et adorent toutes les divinités dont le lever s'entoure de nuages d'or. Ma jeunesse imprévoyante et frivole avait d'autres ambitions et d'autres penchans.

Epris comme je l'étais de moi-même et fier de ma bonne mine, ce qui me ravissait et m'enivrait, c'était la parure éclatante et recherchée, c'étaient les habits couverts de boutons et de broderies, les plumes, les rubans et les chaînes; tout ce qui enrichit et fait briller les vêtemens et la personne. Ce qu'il me fallait, c'était me montrer resplendissant aux concerts, à la promenade, aux maisons de jeu et aux comédies.

C'était en ces futiles plaisirs que j'avais employé les premiers mois de l'été. Or, sur la fin d'août, un soir que la chaleur était excessive, au tomber de la nuit, je m'en fus au *Prado* afin d'y respirer un peu. Comme je passais devant l'église de la *Magdalena*, j'y entrai pour prendre l'eau bénite et dire l'*Ave Maria*. Ce fut là qu'après que j'eus fait ma prière, m'assaillit l'aventure la plus étrange qui me soit advenue en ma vie.

La promenade était inondée de voitures. L'une de leurs files venait même raser le portail de l'église. Pour en sortir, au risque d'être écrasé, impatienté d'attendre, j'allais me jeter brusquement entre deux carrosses, lorsqu'au moment où je me glissais près de la portière de l'un d'eux, une dame voilée, qui y était assise dans le fond, avança tout à coup la main, et me tirant par mon manteau, me retint doucement. Un peu surpris et confus d'abord, j'avais cependant ôté mon chapeau, et j'allais demander à cette inconnue si elle n'avait point à requérir de moi quelque service, mais elle me prévint et se penchant vers moi :

— Il y a plus de quinze jours, don Andres, me dit-elle à voix basse, que j'espère et que je cherche cette occasion de vous parler. Ne vous étonnez point de m'entendre vous tenir ce langage. Ce n'est pas d'aujourd'hui que mes yeux et mon cœur vous connaissent. Certes, je voudrais bien dès à présent me découvrir à vous entièrement; mais ce serait folie à moi de m'y exposer avant d'avoir mieux éprouvé ce que vous valez. Je vous supplie, au moins en ce moment, d'écouter attentivement les avis que je vais vous donner, et de me pardonner leur franchise. Il m'en coûte, en vérité, de vous dire des choses qui vous blesseront peut-être; mais la hardiesse et la sévérité de mes paroles s'excuseront, je m'en flatte, près de votre cœur par l'évidence de l'intérêt qui les aura dictées. —

Ici la dame voilée fit une pause, de gros soupirs l'ayant déjà bien des fois interrompue.

Quant à moi, j'avais senti mon étonnement s'accroître davantage à chacune de ses paroles. Vingt fois j'avais pensé qu'elle se divertissait à mes dépens; mais je tombai bientôt de cette crainte dans d'inextricables perplexités, lorsque j'eus entendu tout ce qu'elle ajouta à son premier discours.

— Tenez, je vous le dis sans plus de détours, don Andres, poursuivit-

elle d'une voix moins entrecoupée, mon rang et ma qualité sont tels, que je ne les puis risquer et compromettre légèrement en des mains peu sûres. Or, quel soin prendriez-vous de mon honneur, vous qui êtes si insoucieux de votre bonne renommée? Comment se fier à qui, méconnaissant le prix inestimable du temps, ne s'applique qu'à le perdre en futilités, en dissipations et en désordres? Pour être digne d'un haut choix, ce n'est pas assez d'être noble et cavalier. Aux mérites brillans, il en faut joindre aussi de solides. Vous êtes bien fait et de bon air, je ne vous l'apprends point, n'est-ce pas? Plût au ciel que votre ame et votre esprit eussent toutes les perfections de votre personne! Mais, loin de là. Vous êtes vif et emporté d'abord; il n'y a pas de jour où vos gens n'aient à souffrir de vos emportemens et de vos colères; la moindre chose vous irrite et vous enflamme. C'est mal, don Andres. Un homme bien né, si mécontent et offensé qu'il soit, ne doit point se laisser entraîner au-delà des bornes. Convenez-en. Est-ce que ces mouvemens furieux ne sont pas pour effrayer un cœur épris? L'amour, mon ami, ne veut point de ces gouvernemens impérieux. C'est un enfant, voyez-vous; on le maîtrise mieux par la douceur et les caresses que par la force et la violence.

Mais venons à d'autres points. Quelle façon de vivre, dites-moi, est la vôtre? Le dérèglement de vos habitudes est inexprimable. Avez-vous donc pris à tâche de changer le cours naturel du temps? Vous faites des nuits les jours, et des jours les nuits! Il n'y a point d'heures pour vous. Vous vous couchez le matin et vous vous levez à la sieste. Les momens de vos repas sont incertains et désordonnés comme ceux de votre sommeil et de vos veilles. Les livres, si vous les prenez, c'est justement lorsque vous sortez de table, c'est-à-dire lorsque l'étude est pernicieuse et tenue pour poison par les sages eux-mêmes. Enfin, il n'est pas une de vos actions qui ne soit hors de saison et de place. Vous avez disposé votre vie au rebours de celle de tous les autres. Vous ne gardez d'ordre ni de mesure en rien. Or, sans parler du préjudice qu'une telle conduite apporte aux intérêts et aux affaires, quelle santé robuste n'en serait atteinte et altérée?

Je ne vous ai cependant énuméré encore, don Andres, que vos plus légers torts, ceux dont le remède est facile, et auxquels votre âge est d'ailleurs une suffisante excuse. Mais vous avez, mon Dieu! des défauts bien autrement graves. Vous êtes joueur, vous êtes libertin! Je n'ose, moi, entrer en ces détails de vos débordemens; mais ce ne sont plus là des erreurs de jeunesse, mon ami : ce sont des vices, et des vices grossiers et sans amabilité, qui ruinent tout ensemble l'esprit, le corps, l'âme et la fortune.

Et puis, voyons, si une dame était assez imprudente pour compter être

bien aimée de vous, expliquez-moi, je vous prie, comment vous trouveriez du temps à donner à son service, vous qui consumez la meilleure partie du jour dans les soins efféminés de vos parures et de votre personne. Je vous admire vraiment à vous voir chaque matin de longues heures en adoration devant votre miroir, vous sourire gracieusement à vous-même, essayer tour à tour mille vêtemens, boucler votre chevelure, friser votre moustache, vous baigner tout entier d'huiles et d'essences. Mais ne rougissez-vous pas de ces affectations? Poussées à l'excès où vous les menez, elles seraient blâmables même en une femme. Combien ne sont-elles pas plus indignes d'un homme, et d'un homme de votre profession surtout! Hélas! elles me donnent des raisons sérieuses de craindre que celui qui se traite avec tant de prédilection et de complaisance, et a tant d'amour pour lui-même, ne soit guère capable d'en ressentir un bien grand pour sa maîtresse. Je vous le confesse donc sincèrement, don Andres; oui, je résiste encore au vif penchant qui m'attire vers vous, mais seulement parce que vos autres imperfections me font douter de votre discrétion et de votre constance. Suivez mes conseils pourtant. Amendez-vous; mon bonheur est tout entier dans vos mains, et il dépend de vous de l'assurer, car vous voyez bien que je me meurs du désir de m'oublier moi-même et de me sacrifier à vous; mais, au nom de la très sainte Vierge, reformez-vous, mon ami; fournissez-moi des raisons capables, sinon de justifier, au moins d'excuser ma faiblesse, si toutefois il peut y avoir des excuses aux faiblesses d'une femme de ma sorte.

Elle s'était tue, et moi je demeurais muet et pétrifié. J'étais cependant moins troublé encore de la singularité de l'aventure, que des inexplicables révélations au moyen desquelles cette inconnue avait ainsi pénétré le secret de mes actions les plus intimes et les plus cachées. Mais cette femme n'était-elle pas le diable lui-même? et rien qu'à cette pensée je fis vingt signes de croix. Dans tout ce qu'elle m'avait dit, il n'y avait pas un mot qui ne fût exactement vrai. C'était ma vie qu'elle venait de me conter. Il y avait de quoi en perdre la tête. Je me remis néanmoins peu à peu, et je retrouvai avec la parole quelque présence d'esprit. Maudissant intérieurement de grand cœur le traître qui m'avait si bien dénoncé, je confessai de bonne grâce l'énormité de mes défauts et promis de m'en corriger. Je tins à la dame mille propos galans qui furent tous les bien-venus et payés en même monnaie. Devisant ainsi, je lui servis d'écuyer le reste de la soirée, continuant de marcher à la portière de son carrosse, sans parvenir d'ailleurs à voir de sa personne autre chose que l'une de ses petites mains blanches, ni à percer le moins du monde le mystère des confidences perfides qui m'avaient livré à sa merci. J'avais même,

à ce qu'il semble, maladroitement montre trop de curiosité sur ce point; car ne s'en tenant que mieux en garde, elle changea soudain de parade, et prétendit me persuader qu'elle avait voulu seulement plaisanter. Elle ne m'avait jamais vu, me jura-t-elle; elle ne savait rien de moi que par magie blanche. Et puis, me souhaitant d'heureuses nuits, — *felices noches*, — et m'ayant formellement défendu de la suivre, tout en me permettant de l'attendre, si bon me semblait, le lendemain à la même promenade, elle ordonna à son cocher de la ramener chez elle.

Je ne tardai pas, de mon côté, à retourner à mon logement. C'était l'entresol d'une maison située près de *San Pablo*, que j'habitais avec mon frère. Cet entresol se divisait en plusieurs chambres ayant chacune ses croisées donnant sur la rue. Dès que je fus rentré, je me hâtai de commencer une enquête parmi mes gens. Chacun fut examiné, interrogé et retourné en cent façons. Je pressai mon frère lui-même de questions. Ce me fut là peine inutile. Toutes mes recherches furent sans résultat. Non-seulement je ne pus découvrir mon espion, ni obtenir le moindre aveu d'indiscrétion de la part de qui que ce fût, mais je ne saisis même nul indice qui m'offrît un fil conducteur en ce labyrinthe de mes soupçons, et me menât à une seule conjecture raisonnable.

Malgré ce mauvais succès, je vous laisse à penser si le lendemain je fus exact à mon rendez-vous du *Prado*. J'y étais en sentinelle déjà bien avant la brune et j'y restai fort tard. Ce fut en vain : la dame voilée ne reparut point. Je voulus me persuader que c'était le tort de mes yeux qui n'avaient point su reconnaître sa voiture dans le grand nombre de celles dont la promenade était obstruée. Mais n'ayant pas eu meilleure chance les soirées suivantes, après y avoir mûrement réfléchi, en dépit de la longue défense que fit mon amour-propre, je finis par le réduire à confesser qu'il avait été pris pour dupe.

II.

Un mois s'était écoulé. Je commençais à n'avoir plus de mon inconnue que ce vague souvenir qui vous reste d'un rêve; mais je n'avais pas au moins mis en oubli ses conseils. La leçon avait été trop vive et acérée pour ne point m'être profitable. En vérité, une métamorphose entière s'était faite en moi. Non, je n'étais plus le même; je n'étais plus cet enfant efféminé, ce Narcisse follement amoureux de son image, qu'elle avait sur tant de justes fondemens réprimandé. J'étais redevenu homme enfin. Et je n'avais pas réformé seulement le luxe ridicule de mes parures; j'a-

vais aussi corrigé la grossièreté de mon inconduite et remis quelque équilibre aux actions de ma vie. En un mot, partout, en public, aux assemblées, de même que seul et enfermé en mon logis, un invincible mouvement me forçait d'agir comme si j'eusse su être épié et observé, comme si j'eusse senti attaché sur moi un regard intéressé.

Or, tandis que j'étais au milieu de cette grande ferveur d'amendement, un jour, ayant achevé de dîner, je me jetai sur mon lit afin de dormir la sieste. Mais je venais à peine de m'assoupir lorsque je fus soudain éveillé par le retentissement d'un coup violent frappé à mon chevet. Je me levai tout trouble. Je regardai autour de moi; je visitai jusqu'au dernier recoin de ma chambre. Je ne vis rien. M'imaginant avoir rêvé ce bruit, j'allais me reconcilier, quand j'aperçus au pied de mon lit un billet cacheté roulé autour d'une petite pierre. Je supposai qu'il avait pu être lancé chez moi de la rue par une de mes croisées ouvertes, bien que leurs jalousies et leurs grillages serrés eussent dû rendre la chose peu facile. Sans m'inquiéter pourtant de cette difficulté, j'ouvris précipitamment la lettre qui était ainsi conçue :

« Vous aurez pensé, mon ami, que je m'étais jouée de vous, car je ne suis point venue à notre rendez-vous : j'ai failli à ma parole. Si j'ai eu ce tort, ne me le reprochez pas trop; j'en mérite bien un peu le pardon. Qui risque beaucoup, voyez-vous, a besoin de beaucoup réfléchir avant de se décider, et ne saurait se rassurer assez contre les périls de son imprudence. Voici un mois que je m'efforce de combattre et de vaincre ma passion. Mais c'est elle, au contraire, qui est victorieuse en cette lutte mortelle où doit être tué mon honneur. Si je vous le sacrifie, c'est que je compte sans mesure sur le vôtre. Oui, votre prompte réforme m'est un sûr garant de votre discrétion. Celui qui a montré tant de docilité à mes avis, ne paiera pas d'ingratitude mon amour. Je n'ai point, don Andres, le loisir de vous en écrire davantage; mais, ce soir, une chaise à porteurs vous attendra sous les arcades de *San Pablo*. Vous pourrez, sans inquiétude, vous laisser conduire par les gens qui la mèneront. »

Quel était le but de ce mystérieux billet! Qui l'avait écrit? Qui l'avait apporté? L'aventure ne se renouait ni moins étrange ni plus intelligible. Quel parti prendrais-je?... J'avoue que je balançai avant de me déterminer. Voudrait-on s'amuser de moi seulement plus longtemps? pensai-je, ou bien est-ce que, sous l'appât de ce rendez-vous, est caché le piège de quelque vengeance? Y aurait-il des dagues dans l'ombre de cette intrigue?... Bah! m'écriai-je, portant la main à la poignée de mon épée, est-ce que ma lame est moins longue d'une ligne que celle d'aucun brave de Valladolid? Par le seigneur saint Joseph! quand on a dégaîné mille fois

en les tripots pour une once d'or, on peut bien aussi jouer sa vie, s'il s'agit de gagner une femme! Et je me décidai, sans plus hésiter, à tenter la fortune.

La nuit venue, je m'en fus aux arcades de *San Pablo*. J'y trouvai deux nègres et un vieil écuyer en faction. Je me plaçai d'abord, sans mot dire, dans la chaise qu'ils gardaient, et qui m'était évidemment destinée. Dès que j'y fus assis, ils en fermèrent la portière et les jalousies, de façon à m'intercepter absolument toute vue des objets extérieurs, puis ils se mirent en route et cheminèrent un long espace de temps. Enfin ils s'arrêtèrent. L'écuyer me vint ouvrir, et, me prenant par la main, me fit monter, au milieu d'une profonde obscurité, un étroit escalier en colimaçon, au haut duquel m'ayant introduit dans une pièce sans lumière, il se retira et me laissa seul.

L'horizon ne s'éclaircissait guère pour moi. Je l'affirme cependant, les mouvemens de mon âme étaient bien moins alors de frayeur que d'impatience. Je m'étais levé d'un fauteuil où le vieil écuyer m'avait fait asseoir. J'avais marché à tâtons dans cette chambre, et je n'y avais rien trouvé qui dût me jeter en de grandes craintes. Mes pieds et mes mains n'avaient rencontré que tapis souples et moëlleux, meubles brodés et tentures de soie. L'air y était tout chargé d'odeurs de rose et d'ambre. Si la volupté a un parfum, c'était bien en ce sanctuaire qu'on le respirait.

Mais où était la déesse cachée du temple? Quelle prodigue parure d'attraits angéliques lui faisait mon imagination enivrée! Comme je la dotais richement de grâce et de jeunesse! Comme elle allait être belle! Mais combien elle tardait à m'apparaître!

En ces fantastiques exaltations, j'attendis peut-être dix minutes qui me semblèrent bien dix siècles.

Enfin, une petite porte s'ouvrit, et une vénérable dame, en toque de gaze empesée, toute raide et toute guindée, s'avançant cérémonieusement vers moi, un flambeau à la main, me fit une profonde revérence.

Une sueur froide me baigna le front. En quel infernal guet-à-pens je me vis tombé! L'astre s'était donc levé! J'avais devant les yeux ma glorieuse conquête!

O bienheureux san Andres, mon patron, vous qui, après la mort de vos dévots, gardez leur ame pendant trois jours des griffes du diable, comme je vous suppliai alors de laisser la mienne à son sort, à l'heure de mon trépas, et de tirer, en revanche, ma personne des bras de ce fantôme sexagénaire!

— Madame va venir tout-à-l'heure, me dit la vieille branlant la tête, tandis que j'achevais cette prière mentale.

— Madame va venir tout-à-l'heure! répétai-je.

C'était donc la duègne qui m'avait parlé! — Je remontais de l'enfer au ciel. Je fis à la bonne dame, à mon tour, une révérence plus profonde encore que n'avait été la sienne. Dans le transport de ma joie, j'eusse été capable, je crois, de l'embrasser!

— Oui, madame va venir, reprit gravement la duègne. Veuillez, seigneur cavalier, prendre patience en goûtant de ces rafraîchissemens.

Et un page qu'elle appela, posa sur un buffet un riche plateau garni de conserves, de biscuits et de flacons de vins.

Je n'avais pas soupé; sans me faire trop prier, je bus et mangeai un peu, après quoi la vieille se retira avec son page et sa lumière.

Ma situation devenait de moins en moins alarmante. Par san Diego! me disais-je, on ne traite pas si courtoisement un homme auquel on veut beaucoup de mal. Je n'eus pas, au surplus, le loisir de creuser long-temps cette rassurante réflexion.

La duègne reparut bientôt. Elle était accompagnée, cette fois, non plus de son page, mais d'une dame en basquine noire, à la taille souple et fine, dont je n'eus pas, d'ailleurs, le temps d'apercevoir le visage, car elle détournait la tête en entrant; et, pour plus de précaution, la maudite vieille, qui avait voilé de sa main la faible lumière de sa bougie, ressortit soudain, refermant la porte sur elle, et la chambre se retrouva plongée dans les ténèbres.

Je m'y serais cru vraiment laissé seul encore, n'eussent été les gros soupirs que j'entendais pousser à trois pas de moi.

Le cœur me battait fortement. Je m'étais levé du sopha où j'étais assis. Soudain la dame s'élança vers moi, et, me saisissant par le bras, me força de me rasseoir et se plaça près de moi.

Ses premières agitations s'étaient insensiblement apaisées, car, d'une voix douce et calme, où je reconnus bien celle de ma dame voilée du Prado :

— Don Andres, me dit-elle, croyez-vous franchement que celui qui expose sa vie aussi légèrement que vous l'avez fait ne montre pas ainsi plus de déraison que de tendresse? Je conçois qu'un violent amour pour une merveilleuse beauté décide un homme de cœur à se mettre en de grands périls. Mais les défier sans avoir de tels motifs, ne serait-ce point pure folie? Or, vous, quelles raisons sérieuses vous ont déterminé en votre témérité? Savez-vous seulement pourquoi vous êtes ici? Savez-vous si je vaux la peine de vos dangers? Qui vous a dit que j'étais belle? N'ayant de moi nulle connaissance, vous ne me voulez pas persuader, j'imagine,

que vous m'aimez. N'ayant point d'amour, c'est donc seulement avec de la curiosité que vous êtes venu !... En vérité, je vous l'avoue, j'ai bien envie de me repentir de ce que j'ai fait pour vous. C'en est déjà trop, don Andres. Ainsi, ne prétendez pas, quant à présent, davantage. Vous m'estimeriez peu si je n'attendais pas au moins la naissance de votre passion, pour vous octroyer ces faveurs plus hautes qui ne doivent être le prix que d'un attachement long-temps éprouvé. —

Sur ma croix de Calatrava ! au milieu de l'obscurité où nous étions, après tous les préliminaires de notre entrevue, enfin, l'exorde muet de la dame, cette spécieuse et subtile argumentation de son discours avait bien quelque droit de me surprendre. Je n'avais pas, cependant, assez de simplicité pour me laisser convaincre que l'occasion était de celles que l'on perd, et je n'ignorais pas non plus que la vertu la plus chancelante est souvent la plus ingénieuse à peindre l'inopportunité de sa chûte. De toute façon, jugeant que la dame ne se déplaisait point aux harangues fleuries et raisonneuses, je voulus faire preuve d'éloquence à mon tour, et opposer ma logique à la sienne.

— Je ne puis admettre, madame, répondis-je, la sévérité de vos jugemens. Non, se hasarder témérairement et sans espoir même de récompense, ce n'est point, comme vous dites, pure folie, c'est bien plutôt générosité et grandeur d'ame. Ce ne sont pas les cœurs vulgaires qui nourrissent et exécutent ces résolutions. Mais mon tort est d'être venu ici sans vous connaître. Je n'en savais pas assez de vous pour vous aimer, dites-vous encore? C'est vrai, madame, j'en savais bien peu de vous. La faute n'en était pas à moi, je pense. Au moins, vous ne le nierez pas, celui qui a tant risqué et vous a été si docile ayant entendu seulement quelques-unes de vos douces paroles, n'ayant vu jamais qu'une seule de vos mains, celui-là ne s'est pas montré indigne de votre intérêt et de votre choix. Il n'avait reçu presque rien et il vous a donné beaucoup. S'il obtenait un peu plus, que ne devriez-vous pas vous promettre de lui ? N'ayez donc nul remords de vos commencemens de bontés, madame, et faites-les au contraire, s'il se peut, plus généreuses.

En achevant ces mots, n'imaginant rien qui pût mieux fortifier l'effet de ma peroraison, et fût plus capable de faire fléchir les résolutions de ma rigoureuse divinité, je m'étais jeté à ses genoux, et lui ayant saisi les mains que j'avais d'abord rencontrées, je les couvrais de baisers, sans qu'elle semblât faire de bien violens efforts pour me les retirer.

Tout à coup un grand fracas se fit entendre qui parut venir de la rue

— Jésus ! qu'est ceci ? s'écria la dame, se levant soudain. Et au même

moment la porte se rouvrit, et la duègne accourut toute troublée avec son flambeau qu'elle posa sur une table.

Moi, j'étais demeuré agenouillé, ébloui et en extase aux pieds de ma dame, dont la lumière venait enfin de me révéler l'incomparable visage. Si critique que se fît la circonstance, je n'avais, je le jure, de regards et de pensée que pour l'admiration de sa céleste beauté. Vingt épées m'eussent entouré alors et eussent eu le loisir de me clouer au parquet, avant que j'eusse songé à tirer la mienne pour écarter de mon cœur une seule de leurs pointes!

— Quel est ce bruit, Dominga? dit la dame, d'une voix dont elle s'efforçait de réprimer le trouble.

— Hélas! dona Josefa, répondit la duègne joignant les mains, à moins que Notre Dame *del Carmen* ne nous soit en aide, nous sommes tous perdus! A cette heure de la nuit, qui peut frapper ainsi en maître, si ce n'est le comte?

— C'est vous, folle, qui nous perdrez avec vos sottes frayeurs! s'écria la comtesse. (C'était bien une comtesse, la chose était évidente.) Que parlez-vous de comte, et que voulez-vous dire? Je vais m'informer de ce qui se passe; vous, emmenez don Andres en ma chambre et cachez-le dans le cabinet près de l'alcove.

Puis s'adressant à moi :

— Et vous, que faites-vous, don Andres, prosterné ainsi qu'à la messe? Avez-vous peur aussi comme une vieille femme? Voyons, soyez homme, relevez-vous et allez avec Dominga.

Arraché par la rudesse de cette apostrophe à mon extatique contemplation, je suivis la duègne à travers de somptueux appartemens jusqu'à une pièce étroite et obscure où elle m'enferma.

Avant d'y être replongé, j'avais vu clair au moins un instant dans les ténèbres de cette étrange nuit. Mais qu'allait-il advenir de cette alerte qui nous avait si brusquement interrompus au milieu de nos amoureuses plaidoiries? Oh! je ne m'en souciais vraiment guère. Si j'avais vaguement une crainte, c'était celle de perdre l'espérance de ce bonheur qui venait de me luire. Mais je m'y arrêtais à peine. Toutes mes préoccupations s'absorbaient dans la pensée de cette belle et vaillante femme, à l'œil perçant et enflammé, au geste impérieux et violent! Quelle puissance de commandement avaient donc ses charmes! C'était comme si elle m'avait ordonné de l'aimer; et j'avais obéi tout d'abord! et je l'aimais! et je sentais qu'elle avait irrévocablement fait de moi son esclave!

Au bout d'une heure peut-être, ce fut elle-même, elle seule, qui accourut me délivrer de ma captivité.

— Venez, me dit-elle, don Andres, m'entraînant hors du cabinet. Venez. Nous sommes maintenant sauves de tout danger; mais ne m'interrogez jamais sur ce qui s'est passé!

Et elle me jeta les bras au cou.

Les heures qui nous restaient de la nuit furent rapides à s'enfuir. Avant que le jour parût, la comtesse me congédia. M'ayant reconduit jusqu'à la salle où m'attendait le vieil écuyer qui devait m'emmener dans la chaise comme j'étais venu, elle me serra fortement sur son cœur :

— Songez-y bien, don Andres, me dit-elle d'une voix qu'étouffaient ses baisers d'adieu, songez bien, sur votre vie, qu'en sortant d'ici vous n'avez rien vu ni entendu de ce que le hasard vous a fait voir ou entendre, que vous ne savez ni mon nom ni mon rang, que vous oubliez tout! C'est déjà trop que mon visage vous ait été montré! qu'il vous rappelle pourtant que je vous aime, et que vous m'aimez, mais rien de plus; car je ne veux pas que votre mémoire ait d'autre souvenir.

III.

Six jours avaient déjà suivi cette nuit de notre premier rendez-vous. Tout plein de l'amour qu'il en avait rapporté, mon cœur n'avait plus de battemens que pour l'espoir d'une autre nuit pareille. Vous comprenez quelle joie je ressentis lorsqu'un soir je trouvai sur mon lit un nouveau billet de dona Josefa. Celui-là m'était venu d'une façon plus incompréhensible encore que les premiers. Je n'avais point quitté ma chambre de la journée, et j'y étais resté absolument seul. Pour y interdire aussi l'entrée à la chaleur qui était excessive, j'avais tenu non-seulement mes jalousies baissées, mais encore mes croisées fermées, de sorte qu'une mouche même n'eût pu pénétrer chez moi. Mais tous les incidens de mon aventure et surtout les mystères de ces communications s'enfonçaient à chaque moment en de telles ténèbres, que si mon œil s'efforçait de les percer, ma raison en chancelait éblouie. Que mon saint patron me le pardonne! après de longues méditations, j'en venais toujours à soupçonner dans tout cela la secrète intervention du diable. J'estimais néanmoins que si le malin esprit mettait les mains à cette intrigue, il se donnait bien du mal pour me donner bien du bonheur, et je n'avais guère le courage de lui en vouloir beaucoup.

Cette fois le billet de dona Josefa ne m'appelait pas près d'elle. Les occasions de nous voir, m'y disait-elle, bien qu'elle en eût un mortel déplaisir, devaient être nécessairement très rares : tant de péril pour

nous deux les entourait, que c'eût été folie de les risquer imprudemment. Je pouvais d'ailleurs m'en reposer sur elle du soin de les faire naître et de nous les ménager avec sécurité. Elle ne me commandait plus, elle me suppliait, au nom de notre amour, de murer en mon âme les secrets qui y étaient tombés, et de ne la solliciter jamais pour lui en arracher d'autres. Elle me conjurait de ne chercher par aucun moyen à découvrir en quel lieu de la ville était sa maison. Si je parvenais en effet à le savoir, les impatiences de ma tendresse m'entraîneraient malgré moi aux galanteries accoutumées des amoureux. Je la voudrais suivre aux promenades et à la messe; je m'emparerais de sa rue nuit et jour; je ferais donner des sérénades sous ses croisées; et observée comme elle était, je ne manquerais pas de nous perdre ainsi l'un et l'autre. Ce n'était point de mon cœur qu'elle se défiait, mais bien plutôt de l'indiscrétion de ses témoignages, et voilà pourquoi elle se garantissait si fort contre elle. Elle ne s'enveloppait de tant de voiles et d'obscurité que pour y mieux cacher et retenir notre amour. Sa lettre était remplie de mille autres recommandations qui toutes en conscience eussent formé un beau sermon, dont le texte eût été que la discrétion des hommes est la vertu des femmes.

Elle me permettait néanmoins de lui répondre, mais à la charge de remettre moi-même ma réponse au vieil écuyer qui l'attendrait le lendemain à l'heure de l'*Ave Maria* sous les arcades de *San Pablo*.

Sentant bien où étaient surtout ses inquiétudes et ses craintes, et combien il m'importait de les apaiser, je lui écrivis une lettre que je lui fis tenir scrupuleusement comme elle l'avait prescrit, et où je mis toutes les assurances capables de lui donner une entière tranquillité. Je lui jurais que le bandeau qu'elle m'avait attaché sur les yeux de ses belles mains, fût-il bien plus épais encore, jamais je ne chercherais contre son désir à le soulever. Pourvu qu'elle le détachât elle-même, et me rendît la vue lorsque je serais à ses pieds, partout ailleurs je consentais à être aveugle. C'était de ses seuls regards que me devait venir la lumière, et je n'en voulais point d'autre. Mais je la suppliais à mon tour de ne point retarder notre réunion, la mît-elle pour moi au prix d'un dévoûment bien plus complet que n'en demandaient les faciles conditions qu'elle m'avait imposées. Je la suppliais surtout, lorsqu'il s'agirait pour moi d'un instant de sa présence, de ne jamais considérer les dangers dont je le pourrais payer, et de ne s'arrêter qu'à ceux qu'elle risquerait elle-même.

Je ne sais si je le dus à la persuasion rassurante de mes paroles, mais un second rendez-vous ne se fit pas attendre long-temps. Il fut entouré de toutes les mystérieuses précautions qui avaient accompagné le premier.

Dona Josefa, moins inquiète, moins défiante, fut moins fière aussi.

moins farouche. La lionne s'était apprivoisée. Je connus ce qu'était le sourire de ce regard ardent et fauve, ce qu'étaient les caresses de ce violent amour! Oh! sa grâce était plus puissante encore que sa force. Roulée autour de moi, échevelée, l'œil humide et suppliant, elle m'avait chargé de plus de chaînes qu'à ce moment où, debout, me tenant sous ses pieds, elle avait si despotiquement pris possession de mon âme.

A cette seconde nuit, il en succéda de loin à loin plusieurs autres; leurs intervalles étaient remplis par une correspondance assidue dont le vieil ecuyer continua d'être, quant à mes lettres, le seul intermédiaire, comme il était aussi le guide unique de mes voyages nocturnes dans la chaise à porteurs.

Cependant ces occupations de mon amour avaient tellement absorbé ma vie, qu'elles ne m'en laissaient plus pour nul autre soin. C'était devenu une rareté de me voir aux théâtres ou aux promenades. J'avais déserté mes plus chères amitiés. Les jours, je les passais cloîtré en ma chambre, composant pour ma maîtresse de longues épîtres que je m'en allais confier les soirs à notre discret messager, ou relisant celles que j'avais trouvées miraculeusement sur mon lit, à mon réveil. Cette profonde retraite, si différente de mes anciennes dissipations, surprenait à bon droit mon frère, mais elle n'était pas son plus grand étonnement. Où employais-je toutes ces nuits d'absence hors du logis, durant lesquelles on ne m'apercevait plus jamais en ces tripots et ces lieux de plaisir que je fréquentais jadis si assidûment? Il m'avait nombre de fois interrogé là-dessus, et toujours par mille faux-fuyans j'avais éludé sa curiosité. Mais un matin que je rentrais pâle, en désordre, et les fatigues de l'insomnie écrites apparemment sur mon visage en d'inquiétans caractères, il me pressa de questions si vivement et avec des marques d'affection si touchantes, que, tout honteux déjà de lui avoir si long-temps caché quelque chose de mes actions, moi qui, dès mon enfance, m'étais accoutumé à lui tout dire, ne résistant plus à ses instances, sûr d'ailleurs de lui comme de moi-même, je déchargeai mon cœur de ses secrets dans le sien, où je ne doutais pas qu'ils ne demeurassent profondément ensevelis.

Mon frère, homme de bon et prudent conseil, sans me trop gronder d'un attachement dont les séductions avaient été si grandes, me donna pourtant de sages avertissemens, et m'engagea fort à rompre une liaison qui lui semblait entourée de trop de mystères pour qu'elle pût être innocente et sans conséquences fâcheuses.

Nous avions eu cet entretien assis l'un près de l'autre en ma chambre, portes et fenêtres fermées. Qui pouvait nous avoir entendus, si ce n'est Dieu et nos anges gardiens!

Eh bien! je fus régalé, le soir après souper, d'un de ces billets jetés sur mon lit, qu'en mes galans propos, je disais à ma dame n'être descendus du ciel. Mais celui-là n'avait rien, je vous assure, du langage doucereux et mesuré que l'on doit parler en si haut lieu. Vu son style et l'inexplicable chemin qu'il avait pris pour me venir trouver, il eût au contraire été fort raisonnablement permis de lui supposer un point de départ tout opposé. C'était bien en somme le billet le plus diaboliquement furibond qu'ait jamais écrit la femme la plus enragée dans la plus haute tempête de sa plus fougueuse colère.

Elle ne me faisait pas même l'honneur de me traiter d'ingrat et de perfide. J'étais un misérable et un infâme.

Elle avait été bien folle de mettre une âme comme la sienne à la merci d'un cœur si bas placé! Je l'avais trahie lâchement, mais je n'aurais pas au moins la gloire de briser le premier, suivant l'honorable avis de mon frère, un lien qui l'avait déjà trop long-temps déshonorée.

Elle était avertie à temps, et de ce jour je ne devais plus entendre parler d'elle.

Je ne vous dirai point en quelle douleur me jetèrent ces menaces qu'un effet sérieux parut vouloir suivre. Il ne m'arrivait plus ni lettres ni messages. Durant trois semaines, dona Josefa sembla bien m'avoir irrévocablement oublié. Oh! je n'avais pas, moi, pris mon parti de son abandon, et ce n'était point avec résignation que je portais le deuil de cet amour. Rougissant d'ailleurs de ma faiblesse, et redoutant d'en trop laisser éclater au dehors les témoignages, je m'étais retiré ainsi qu'un ermite en ma chambre, refusant d'y admettre qui que ce fût, même mon frère, afin de me consoler au moins un peu à pleurer en liberté.

Ce désespoir si profondément enfoui sut pourtant trouver son accès jusqu'auprès de la comtesse, et lui arracha quelque pitié. Fléchi par mes pleurs, un beau matin le ciel enfin se rouvrit, et il m'en tomba une missive où dona Josefa, touchée de mon repentir, me permettait de venir expier ma faute à ses genoux.

Il fallait vraiment, pensai-je alors, que la même fée qui lui avait conté mot pour mot ma conversation avec mon frère, remplissant cette fois un office plus honorable, se fût chargée de recueillir mes larmes, et de les lui porter afin de m'obtenir ma grâce.

Après cette réconciliation qui fut surtout bien complète, lorsque j'eus convaincu suffisamment mon inquiète maîtresse que ma confidence à mon frère, si coupable qu'elle fût, reposait au moins en un digne et inviolable sanctuaire, notre commerce se continua durant les premiers mois de

l'hiver plus intime encore, et sans que le moindre orage en revînt troubler la sérénité.

Moi, je m'étais endormi dans mon bonheur avec une si insoucieuse confiance, que je ne m'étonnais même plus du merveilleux de ses mystères. Au lieu de la chaise et du vieil écuyer, dona Josefa m'eût-elle envoyé un soir quelqu'un de ces dragons ailés dont il est fait tant usage en nos romans de chevalerie, la chose m'eût semblé, je crois, parfaitement simple et naturelle, et j'eusse monté l'hippogriffe et piqué des deux, tout aussi calme que si je m'en fusse allé trotter innocemment au Prado sur le moins rétif de mes chevaux de Xerès.

IV.

C'était vers le milieu de janvier, en ce temps de nuages et de brouillards où les beaux jours sont si rares à Valladolid, qu'on les y chôme pareillement à des fêtes publiques, chacun courant alors aux promenades, afin de revoir à son aise le bleu du ciel et s'ébattre au soleil.

Pour jouir de l'une de ces joyeuses matinées, mon frère et moi nous étions sortis en la compagnie de trois autres cavaliers de nos amis. Mais l'un d'eux, voulant, avant de descendre au *Prado*, faire quelques tours dans la rue de sa maîtresse, comme cela ne nous allongeait guère le chemin, nous nous en fûmes tous avec lui. Or, tandis qu'il allait et venait, attendant en de grandes impatiences l'apparition de son astre moins diligent ce matin-là que celui du jour, nous autres, pour ne le point gêner, nous nous étions plantés au coin de la place *San Esteban*, vis-à-vis d'une fort grande maison, et là, sans qu'aucun de nous y mît, je crois, le moindre intérêt de cœur, mais plutôt par émulation ou désœuvrement, nous nous occupions à courtiser et assaillir de signes et d'œillades certains balcons du voisinage où s'étaient montrées quelques jeunes dames. Nous avions insensiblement passé plus d'une heure en ce divertissement, et nous y eussions employé peut-être le reste de la journée, si un incident bien inattendu ne nous eût interrompus dans nos galanteries. Une voiture où était une dame, sortit tout à coup de la grande maison en face de laquelle nous étions postés.

— Oh! la belle personne! s'écrièrent en même temps tous mes compagnons, voyez donc, don Andres! et comme je regardais à ce moment d'un côté opposé, me conviant à l'envi au partage de leur admiration, l'un me poussa du coude, les autres me tirèrent par mon manteau, si bien que je me retournai. Mais que ne devins-je pas, bon Dieu!

lorsque, dans cette femme qu'ils me montraient si indiscrètement tous ensemble, je reconnus ma belle et mystérieuse maîtresse! Elle m'avait trop bien reconnu, elle aussi; elle devint pâle comme une morte, son éventail et son mouchoir lui tombèrent des mains, elle faillit s'évanouir; elle se remit pourtant, et m'ayant lancé un regard à la fois glacé et flamboyant, un regard qui me perça au cœur comme une dague, elle se fit ramener par son cocher à cette maison qu'elle venait de quitter.

Mon frère et nos amis admirèrent également le trouble extrême de la dame et la subite résolution qui lui avait fait changer le dessein de sa route. Ils en devisèrent longuement, s'efforçant de s'en expliquer ou d'en deviner les causes. Moi seul, hélas! j'avais trop de raisons de les comprendre et de me les attribuer! A quelles mortelles inquiétudes ne m'abandonnai-je pas d'abord!

Elle aura pensé, me disais-je, que, par mon ordre, malgré toutes ses défenses, on aura suivi la chaise à porteurs et son écuyer, et découvert ainsi sa maison. Elle se sera imaginé qu'ayant révélé à mes amis comme à mon frère le secret de notre liaison, j'aurai épié en outre avec eux ses démarches, et que je les aurai amenés sur cette place pour leur montrer moi-même ma conquête et m'en glorifier lâchement.

Mais, à examiner toute ma conduite, la jugeant bientôt si parfaitement innocente de ces trahisons, et ne doutant pas que la nouvelle colère de la comtesse ne dût céder encore devant les justifications de ma loyauté, je parvins à me calmer et me rassurer un peu.

Sur ces entrefaites, comme nous étions encore, moi en mes pensées et mes amis en leurs curieuses suppositions, nous avions été rejoints par notre galant compagnon qui avait enfin entrevu sa paresseuse dame à son *mirador*, et s'en était revenu vers nous tout joyeux d'avoir obtenu d'elle un regard. Aux peintures que lui fit du carrosse et des livrées de ma maîtresse, mon frère qui en demeurait surtout préoccupé, il l'avait aisément reconnue, et nous conta quelques particularités sur elle, tandis que nous poursuivions notre chemin vers le *Prado*. Ayant à peine l'air d'écouter, je ne perdais pas cependant un mot de ces révélations. J'en appris ainsi sur dona Josefa un peu plus que je n'en savais. C'était la femme d'un certain grand seigneur, comte de Valdemoro, *titulo* de Castille. Son mari, vieillard jaloux et violent, la tenait étroitement gardée en une maison ignorée où lui seul avait accès et dont elle ne sortait jamais qu'en voiture. C'était pour cela qu'à la cour on la surnommait *la belle mal mariée*, — *la bella malcasada*.

Je venais de donner, certes, à ma maîtresse la plus haute preuve possible de mon aveugle docilité à ses ordres, en ne me mêlant pas

même de questions à cet entretien où j'étais pourtant si profondément intéressé. Aussi rentrai-je de la promenade plein de confiance dans le bon témoignage que n'aurait pas dû manquer de rendre pour moi à dona Josefa le lutin chargé de m'observer, et j'achevai de me tranquilliser en lisant le billet suivant que je trouvai sur mon lit :

« Je ne sais, mon ami, me disait dona Josefa, si ç'a été pour toi une bien grande joie de contempler un instant au grand jour, en public, le visage de celle qui, en secret, a tant de fois, tant de nuits, appartenu tout entière à tes regards. Mais ce n'est là peut-être que le tort d'un amour excessif. Tu auras eu un violent désir de me revoir, et tu n'auras pas regardé aux moyens de le satisfaire. Je n'ai donc pas la force de t'en vouloir beaucoup. J'espère aussi que ceux auxquels tu as confié nos secrets sont, comme ton frère, des amis sûrs et incapables de nous perdre. — Je ne vous pardonne cependant pas encore, don Andres ; mais, voyez l'excès de ma faiblesse, je vous permets de venir dans quatre jours solliciter vous-même votre absolution. »

La comtesse ne m'avait point demandé d'ailleurs de réponse à son billet. C'était me dire qu'il eût été imprudent et inutile d'en faire une. Il m'en coûta d'attendre ces quatre jours, sans commencer d'avance par écrit mon apologie; aussi me furent-ils bien longs!

Ils s'écoulèrent pourtant, et le soir du dernier, je me retrouvai enfin aux pieds de dona Josefa. Ma grâce fut vite obtenue. A peine reçus-je quelques tendres reproches; et ne me laissant pas seulement le loisir de plaider ma défense, elle se jeta à mon cou et me ferma la bouche avec ses baisers.

Puis elle voulut que nous soupassions ensemble, ce qui ne nous était pas encore arrivé. Sa joie fut plus folle et sa passion plus ardente qu'elles ne l'avaient jamais été en aucun de nos rendez-vous. Jamais je ne m'étais senti si heureux; jamais je ne m'étais cru tant aimé.

Comme, après notre souper, nous nous levions de table, m'ayant pris le bras, la comtesse s'en voulut entourer la taille, mais la large garde de mon épée se trouvant entre nous et empêchant son étreinte :

— Mon beau chevalier, me dit-elle, est-ce que vous avez si peur de mes caresses, qu'il vous faille contre elles cette terrible lame? Ne pourra-t-on vous embrasser cette nuit qu'armé ainsi de pied en cap?

Et me laissant d'un air boudeur, elle s'en fut au bout de la chambre s'accouder sur le dossier d'une chaise.

Moi, tout en m'excusant de mon oubli, dont j'attribuais la cause aux préoccupations de mon bonheur, j'avais cependant quitté mon manteau

et mon épée, et je m'en revenais aux genoux de doña Josefa, lorsque je fus retenu par l'observation d'un incident assez singulier.

La comtesse avait un petit épagneul dont elle était fort éprise, qui l'accompagnait en tous lieux, et dormait la nuit même en son lit. Le joli animal s'était joyeusement ébattu autour de nous durant notre souper, et depuis que j'étais debout, n'avait cessé de me suivre en la chambre, me mordant les bottines et sautant à mes éperons. Il était encore à mes talons, quand je passai devant l'alcove; se trouvant alors près du cabinet de toilette qui était à côté, il en entr'ouvrit la porte de son museau et s'y glissa à moitié, puis soudain il recula grondant et aboyant, et se réfugia entre mes jambes avec des signes d'un grand effroi.

— Qu'est cela, madame? Qui peut faire aboyer ainsi votre chien? dis-je, moins saisi d'inquiétude que de curiosité. Qu'y a-t-il en ce cabinet?

Et ayant pris un flambeau pour m'éclairer, j'y allais entrer; mais elle, poussant un grand cri, s'élança sur moi et me retint, et la porte s'ouvrant au même moment, trois hommes en sortirent armés jusqu'aux dents, qui fondirent sur moi avec fureur.

Oh! je l'avoue, je crus bien voir luire en l'acier de leurs lames l'éclair de la foudre qui frappe. C'est une vue bien horrible que celle d'une mort ainsi obscure et sans vengeance. C'est un calice bien empoisonné à boire! Oui, me voyant sans épée, j'estimai que c'en était fait de moi. Je ne perdis pas néanmoins toute ma tête. Je jetai au loin le flambeau que j'avais à la main; puis, étreignant fortement la perfide, bien qu'elle résistât, je me fis de son corps un bouclier, la tenant devant moi et l'opposant aux pointes des trois assassins. Ceux-ci, craignant de la percer, avaient modéré leur furie et retenaient leurs coups. J'avais cependant l'œil à tout autour de moi. Nos mouvemens avaient insensiblement changé la situation où nous étions d'abord. Mes ennemis, en leurs efforts et leur indécision, s'étaient aussi écartés de leur premier terrain. Je les avais toujours en face, mais maintenant j'avais derrière moi le cabinet d'où ils avaient fait irruption. Je m'y jetai d'un saut en arrière et en fermai la porte sur moi, après avoir lâché la comtesse, qui tomba sur le parquet. Ce fut pour les *braves* un nouvel obstacle; car, tandis qu'elle s'efforçait de se relever, ils furent empêchés de me suivre d'abord par la crainte de la fouler aux pieds, et moi je profitai de ce retardement, ayant trouvé à tâtons, car j'étais sans lumière, les verroux intérieurs que je tirai.

Tout cela s'était passé en moins d'un instant. Je sentais bien mon sang couler de plusieurs blessures que j'avais reçues dans la lutte, mais enfin j'étais debout encore. Ma poitrine, protégée par ma propre ennemie, n'avait point été atteinte. Je n'étais pas cependant hors d'affaire et je n'avais

gagné qu'un court répit. M'étant recommandé à Dieu et à la très sainte Vierge, je repris un peu de force, sinon d'espoir, et afin de reculer de quelques momens encore la misérable mort qui me menaçait, au milieu des ténèbres, saisissant au hasard toutes les portions d'ameublement qui me tombèrent sous la main, je les entassai contre la porte, afin de la barricader et d'arrêter ainsi les assassins.

Mais bientôt ceux-ci, impatiens de sa résistance et comme renonçant à la forcer, se mirent en devoir de la briser, et, à cet effet, l'assaillirent de coups si rudes, que je ne m'attendis plus qu'à la voir voler en éclats. Il fallut qu'elle fût d'un bois bien dur pour tenir aux assauts qu'ils lui donnèrent. Ils en eussent néanmoins triomphé, sans doute, s'ils s'y étaient acharnés de cette sorte davantage. Mais ce fut la comtesse qui leur défendit de continuer. Elle craignait, je suppose, et non sans raison, que cet effroyable bruit n'allât retentir au dehors et la trahir. Ils se retirèrent et parurent se concerter avec elle sur les moyens à prendre; puis je les entendis se rapprocher.

— Que faire enfin? dit l'un d'eux.

— Il faut enlever sans bruit, dit la comtesse, les vis de la serrure et des gonds. La porte cédera ensuite d'elle-même.

Juste ciel! et celle qui dictait impitoyablement ces précautions de prudence atroce, c'était la même qui m'avait aimé! cette voix qui commandait de tuer, n'avait tout-à-l'heure que des accens ivres de volupté! cette bouche disait contre son amant de froides paroles de meurtre, toute chaude encore de ses baisers!

O femmes! vous êtes bien toutes du ciel ou de l'enfer! Oh! oui, en nous donnant à vous, nous nous damnons bien ou nous nous sauvons! Mais c'est en aveugles que nous nous mettons à votre merci, car, au moment où nous nous jetons en vos bras, qui nous dira d'où vous nous venez? Qui nous dira si le démon n'est pas sous vos ailes d'anges? Qui nous dira, avant qu'il soit trop tard pour nous rejeter en arrière, si la neige de votre beauté n'est pas un piège décevant sous lequel se cache l'abîme immonde d'un cœur plein de poignards et de vipères? O femmes! en ces mortelles incertitudes, bien que le salut alors soit une autre damnation, bien que sans vous ce soit le néant, Dieu nous garde de votre amour!

V.

Cependant, poussé par cet instinct de conservation dont nous ne sommes abandonnés qu'avec le dernier souffle, j'allais continuant de bouleverser ce cabinet, accumulant tous ses meubles les uns sur les autres au

devant de la porte, afin de me faire à son défaut un second rempart. Ce fut alors qu'au moment où je soulevais un guéridon, en le déplaçant, je vis soudain jaillir sous mes pieds une faible lumière. Je me jetai à genoux afin de chercher ce qu'elle était et d'où elle venait, et je reconnus qu'elle partait d'un trou creusé dans le vide de deux carreaux détachés du sol, et fermé au fond par un petit châssis revêtu de toile au travers duquel elle passait.

A cette clarté inattendue, je me sentis ranimer. Était-ce mon étoile elle-même qui venait de me luire? Les mains jointes, je remerciai Dieu tout d'abord de ce rayon d'espérance qu'il m'envoyait.

Je levai le châssis, et la lumière qu'il voilait monta plus éclatante. J'appliquai l'œil à l'entrée du trou, et je vis qu'il donnait dans une grande chambre éclairée par deux flambeaux posés sur une table, et où se promenaient en long et en large plusieurs hommes s'entretenant avec vivacité. Vous pensez bien que, troublé comme je l'étais, je ne songeai point à écouter leurs paroles ni à chercher ce qu'ils pouvaient être. La soudaine inspiration qui me vint ne m'en laissait guère d'ailleurs le loisir. Je vous ai dit que le trou s'ouvrait dans le vide de deux carreaux enlevés. Or, un carrelage est comme un tricot, qui, dès qu'une maille s'en échappe, se défait ensuite aisément tout entier. Ainsi, une brique manquant, rien de plus facile que d'arracher les autres. De ma dague qui m'était par bonheur restée, j'en fis sauter cinq ou six, puis j'élargis toute l'ouverture en proportion, creusant entre deux poutres dans la terre et le plâtre qui n'offraient plus nulle résistance.

A ce moment les efforts de mes assaillans n'avaient pas moindre succès, car la porte s'entr'ouvrait soulevée hors de ses gonds. Mais moi j'avais achevé en même temps de me faire un chemin suffisant. J'étais encore, à vrai dire, en une horrible crise. Si les voix des assassins m'arrivaient plus claires et plus menaçantes, j'en entendais d'autres aussi sous mes pieds. Et puis, si je me précipitais parmi ces inconnus, en cet appartement inconnu, de quelle hauteur serait ma chûte? Entre les deux dangers pourtant, je n'hésitai pas. Rompant du poids de mon corps les planchettes et le mastic qui en gênaient encore le passage, ayant fait le signe de la croix et appelé de nouveau la sainte Vierge à mon aide, je me laissai glisser. Je tombai au pied d'un lit, et bien que je m'y heurtasse rudement la tête, les matelas et les couvertures qui débordaient le bois amortirent la force du coup, qui ne fit guère que m'étourdir.

Mais ce ne fut pas là le plus grand prodige de ma bonne fortune. Quelle ne dut point être, je vous le demande, mon admiration, lorsque, revenant à moi, je vis que ce lit sur lequel j'étais tombé était le mien, que j'étais en ma propre chambre; lorsque je reconnus, dans ces hommes que

j'avais entendus d'en haut, et qui, au moment de ma chûte, étaient venus sur moi l'épée levée, mes propres gens et mon frère, lorsque je me sentis presser dans leurs bras! Je leur prenais les mains; je les appelais par leurs noms; je touchais les murs de mon alcove. Oh! c'étaient bien mon frère et mes gens! c'était bien mon logement! Mais, j'en atteste la sainte figure de Dieu de Jaen, je tenais l'événement à pur miracle.

Redevenu capable de rassembler quelques idées et de les exprimer, j'avais raconté mon aventure de la nuit, ou du moins ce que ma mémoire troublée m'en laissait comprendre. Assurément, blessé comme je l'étais en trois endroits à la tête et à l'épaule, et affaibli par la perte de mon sang, je n'étais guère en état de quitter mon lit et ma chambre; mais, si j'y restais, il y avait péril que les assassins, désappointés, ne cherchassent à en finir avec moi, par l'ouverture élargie du plafond, de quelque coup d'arquebuse. Entraîné par mon frère qui me soutenait, je sortis donc le plus précipitamment que je pus de notre logis.

Mais à peine avions-nous traversé la rue, lorsqu'un bruit soudain, que nous entendîmes près de nous, nous fit nous ranger dans l'ombre, sous l'auvent de la boutique d'un barbier; alors, d'une petite porte cachée à l'angle de notre maison, et que j'avais toujours crue condamnée, mais qu'aux lumières venant du passage étroit sur lequel elle s'ouvrait, je reconnus, à n'en pas douter, pour celle par où m'avaient introduit tant de fois le vieil écuyer et les nègres au sortir de la chaise, je vis se précipiter les trois *braves*, l'épée à la main. Sans doute, m'ayant vu emmené de ma chambre, ils avaient espéré me couper la retraite et m'achever dans la rue.

Par *Santiago!* à leur vue, ce qu'ils m'avaient laissé de sang me bouillonna terriblement dans les veines. Si faible que je fusse, je voulais appeler mes gens, et, fondant avec eux sur ces misérables, mettre un peu d'acier en leurs pourpoints, près de l'or qu'ils emportaient pour leur salaire de meurtriers.

Mon frère me contint de force, ne permettant pas même que je rentrasse de la nuit en notre logement; bon gré mal gré il me conduisit ou plutôt me porta jusque près du couvent de *San Miguel*, chez un de nos amis dont la maison était toute à nous.

Ce fut là que je passai quatre jours entre la vie et la mort. Mes blessures étaient plus graves et plus profondes qu'on ne l'avait jugé d'abord; et si mon ame ne sortit point par elles de mon corps, certes, c'est que mon bon ange l'arrêta lui-même de ses mains à ces portes ensanglantées.

Étendu près d'un mois en ma couche, j'eus le loisir aussi de me jeter en des pensers et des ressouvenirs bien amers! Cette cruelle femme qui

m'avait voulu tuer, n'avait pourtant pu tuer mon amour! Oui, lâche et aveugle que j'étais, je l'aimais encore; je me persuadais qu'elle m'avait noblement aimé elle-même; je cherchais à son crime des excuses et les fondais sur les vraisemblances de ma faute! Je prétendais me prouver qu'elle avait bien dû se croire mortellement offensée, et qu'elle avait eu de légitimes raisons de se venger.

Pourquoi les salutaires réflexions que je fis seulement plus tard, ne vinrent-elles pas dès-lors à mon secours? Elles eussent hâté de beaucoup la double guérison de mon corps et de mon ame.

Au moins tout ce qui, dans les détails de cette singulière et tragique aventure, avait été si long-temps entouré pour moi de mystères merveilleux, tout ce que j'avais été tenté parfois d'en attribuer aux prestiges des sorcelleries, tout cela m'avait été bien clairement expliqué par ce dénouement.

Ainsi, la comtesse et moi nous habitions la même maison, bien que nos appartemens eussent chacun des issues différentes. Cette ouverture du parquet de son cabinet qui donnait dans ma chambre et sur mon lit même, le hasard l'avait commencée peut-être, la curiosité l'avait disposée ensuite et masquée. C'était par là que mes actions avaient été épiées et mes discours écoutés; c'était par là que m'étaient venus ces billets tombés du ciel. Cette chaise à porteurs aussi, par laquelle je m'imaginais être conduit bien loin, me prenait presque à ma porte et me ramenait à ma porte, m'ayant seulement fait voyager une heure par la ville! Quoi de plus simple et de moins surnaturel que tous ces incidens; mais qui se fût douté jamais de leur simplicité?

Enfin, à force de les examiner et d'y réfléchir, je sus me refaire quelque calme et quelque raison. Toutes les circonstances de cette aventure n'étaient pas de nature, en effet, à entretenir long-temps les illusions de mon amour. Comment celui dont j'avais supposé cette femme éprise était-il entré en son cœur? Par ses contemplations indiscrètes et prolongées, fruit de son oisiveté et de l'étroite retraite où la laissait son mari, elle s'était enflammée de désirs grossiers; et, afin de les satisfaire sans danger pour elle-même, elle s'était avisée de tous les stratagèmes capables de lui assurer l'impunité de son déshonneur! Était-ce donc là de l'amour?

Et m'eût-elle aimé enfin, et se croyant trahie, en son furieux ressentiment, eût-elle été saisie de la soif d'une prompte et mortelle vengeance, sans plus attendre ni délibérer, que ne me faisait-elle alors assaillir et percer de dagues au détour de quelque rue? car c'est ainsi qu'en d'honorables et subites colères une ame passionnée est excusable peut-être de se venger. Mais non, elle avait préféré me voir égorgé sous ses yeux et en son lit, afin de se défaire de moi plus sûrement, afin de m'enterrer en-

suite, sans doute, au fond des caveaux de sa maison, et d'ensevelir avec mon cadavre les témoignages de toutes ses infamies, le scandale de sa vie et le crime de ma mort! Était-ce là aussi de la vengeance?

J'ai peu de commerce avec les livres et ne me mêle guère de leurs discours; mais certains philosophes, m'a-t-on conté, pensent qu'il est des occasions où l'on peut tuer ceux que l'on aime bien. Ces sages-là auront dû dire aussi, comme c'était raison, qu'il faut au moins bien aimer soi-même, pour avoir droit de tuer, et surtout tuer justement.

Ce fut un soir de l'hiver de 1850 que je descendis, par une pluie battante, à *Buytrago*, dans une *posada*, la meilleure peut-être qu'il y ait en toute la Vieille-Castille, sur la route de Madrid, mais où je n'oserais pas toutefois souhaiter que le plus malveillant de mes lecteurs fût jamais contraint comme moi de passer la nuit.

Après avoir essayé de manger, assis dans la cheminée, d'un certain ragoût à l'huile qui me fut compté le lendemain matin pour un souper, je fus mené à une vaste chambre où je me promis d'abord le dédommagement d'un sommeil facile, car il ne s'y trouvait pas moins de quatre immenses lits. Mais, dès que l'on m'eut laissé seul, et qu'à la lumière de mon *candil* je les eus examinés tous successivement, sur cette simple inspection, (non qu'elle m'eût donné, je vous assure, la moindre appréhension d'une attaque à main armée contre ma bourse ou ma personne, comme je tenais à sortir vivant de l'auberge, je me décidai inébranlablement à ne me point coucher.

Cependant, tandis que, de crainte de m'endormir, même sur une chaise, j'allais et venais par mon appartement, je découvris, en furetant au fond d'une armoire, un vieux livre espagnol tout poudreux, dont les rats avaient rongé plus des trois quarts. Ils en avaient laissé néanmoins un chapitre à peu près intact. C'était celui qui contenait l'histoire de *la Bella Malcasada*. La lecture de cette histoire m'ayant doucement abrégé les heures de la nuit, j'avais résolu, par reconnaissance, de l'insérer, en forme de fragment, dans mes *Voyages et aventures en Espagne*; mais, en y réfléchissant, j'ai craint que l'inexorable critique ne m'accusât un jour d'avoir grossi mes *Œuvres complètes* aux dépens des romanciers de la Péninsule. Obéissant donc à des scrupules littéraires fort exagérés, m'assure-t-on, et tout-à-fait tombés en désuétude de ce côté des Pyrénées, avec une probité toute castillane, j'ai cru devoir me borner à reproduire à part, aussi fidèlement que j'ai pu, le récit de don Andres.

LORD FELLING.

ÉTUDES

DE L'ANTIQUITÉ.

III.

SALLUSTE.

Sylla fut le dernier homme qui sut prêter à la cause de l'aristocratie romaine de la force et du génie. Tout dans sa vie dénote une intelligence des choses qui lui permit de consommer sa grandeur personnelle aussi heureusement qu'il l'avait commencée, et son abdication n'est pas un des moindres indices de sa fortune et de son esprit. Il y a dans cette action autre chose qu'une superbe fantaisie se plaisant à rejeter le pouvoir souverain, et prodiguant son mépris à Rome en lui rendant la liberté. Quand Sylla dépouille la pourpre et la dictature, il condamne lui-même cette aristocratie qu'il a vengée; car déposer le pouvoir, c'était l'en déclarer incapable.

Telles étaient effectivement les conjonctures de la république que le triomphe de Sylla sur Marius ne compensait pas l'infériorité morale qui dégradait l'aristocratie, et ne pouvait cacher au vainqueur d'Orchomène les forces vives qui se remuaient dans la cause démocratique et se préparaient à reprendre l'œuvre des Gracches et de Marius. Aussi quand Sylla eut achevé son bonheur et sa vie, de quel côté se déclara la prééminence du talent et de l'habileté, si ce n'est dans le parti populaire?

Que dire de Pompée, la médiocrité la plus fastueuse et la plus enflée qui ait jamais paru dans les affaires? Crassus manque d'ambition; il n'a que de l'avarice et de la vanité : Caton, sans génie, s'appuie sur une vertu qui ne sauve personne; Cicéron, cet homme nouveau qui s'égara dans l'amitié de Pompée, ne fut-il pas durant sa vie l'admiration et le jouet de tout le monde?

Cependant brillaient dans le parti populaire deux hommes dont les renommées vigoureuses qui poussaient tous les jours, accablaient les réputations aristocratiques : nous voulons dire César et Salluste. L'historien de Jugurtha, de l'Afrique, de Marius et du VIIe siècle de Rome, ne saurait être séparé de César, si l'on ne veut pas dénaturer l'entente de son esprit et de son temps. César et Salluste servent la même cause et le même mouvement du monde; la plume du second est aussi ardente et aussi acérée que l'épée du premier, et tous les deux ont arraché à l'aristocratie non-seulement l'empire, mais la primauté du génie politique.

Dans ce que nous dirons de Salluste, nous aurons l'avantage de nous autoriser des recherches érudites du président de Brosses. Le livre qu'il nous a laissé : *Histoire de la République romaine dans le cours du* VIIe *siècle* (Dijon, 1777, 3 vol. in-4°.) est une des productions les plus substantielles de la science française. Le style est faible, la pensée raisonnable, l'érudition immense : c'est une de ces grandes manutentions de faits et d'études qui servaient autrefois de loisir à notre ancienne magistrature, et dont l'habitude semble se perdre aujourd'hui.

Caïus Sallustius Crispus naquit à Amiterne, ville du pays des Sabins, l'an de Rome 668, sous le septième consulat de Marius et le second de Cornelius Cinna. On ignore le nom de sa mère; son père eut du mérite et de la probité : sa famille était plébéienne

et fort honorable, mais il ne paraît pas qu'elle ait passé par les grandes charges de la république ; elle devait trouver sa gloire tout d'un coup en aboutissant à Salluste.

Le jeune Crispus passa sa première jeunesse dans Rome, et montra sur-le-champ, comme signe de sa nature, la double avidité des plaisirs et de la gloire ; plus tard, il marqua Sylla du même caractère ; *voluptatum cupidus, gloriæ cupidior*. Il désirait l'argent pour le répandre, et le métamorphoser en voluptés ; il se précipita dans les jouissances de toutes sortes avec une frénésie qui ne s'y épuisait pas tout entière, car il embrassait la science et toutes les disciplines avec la même pétulance ; ame indomptable, imagination effrénée, esprit juste, génie heureux, grande ame, vastes pensées, inextinguibles désirs, amour du beau, intelligence du vrai, soif des grandes actions et d'un illustre nom, mépris des petits devoirs et des régularités ordinaires, tel était Salluste à vingt ans.

Catilina conspirait ; nous autres modernes nous n'avons jamais pu savoir pourquoi. C'était évidemment quelque chose de démocratique et qui sortait des souvenirs et de la cause de Marius ; mais quel était le but du chef énergique et libertin qui menait l'entreprise? Était-ce de brûler Rome? d'égorger le sénat? d'assassiner tous ceux qui n'auraient pas conspiré? Les vainqueurs l'ont dit : les vaincus n'ont pas écrit. Il est difficile d'attribuer à un parti que ne répudiaient pas entièrement César et Crassus ces folles fureurs qui ne mènent à rien. Néanmoins la conduite de Catilina et son habileté nous semblent incriminées par l'abandon où le laissèrent les ambitieux les plus intelligens de la cause démocratique, César et Salluste. Ces deux jeunes hommes connaissaient Catilina et tous ses amis ; même âge, même humeur, mêmes plaisirs ; seulement le dictateur et l'historien futurs ne voulaient s'engager que dans une aventure féconde, persévéramment ourdie, vaste, enlaçant toutes les forces de Rome, et dans laquelle on se serait plutôt proposé de s'emparer de la république que de la bouleverser.

Crispus laissa donc Lucius conspirer seul, d'autant plus que déjà il méditait d'écrire l'histoire. Dans ce dessein, il sut s'attacher un grammairien d'Athènes, Ateius Prétextatus, qui professait l'éloquence dans Rome, et mérita le surnom de philologue. Le rhéteur grec écrivit pour son élève des annales romaines qui lui

déroulaient les choses saillantes et singulières. Décidément Salluste se vouait à l'histoire, et s'y préparait. Le barreau l'avait rebuté, et son dégoût fut si grand, qu'il se priva de cette voie facile et familière aux Romains pour arriver aux honneurs. Le génie de ce jeune homme l'emportait trop vivement ailleurs, et lui rendait trop intolérables les pratiques judiciaires. Le futur émule de Thucydide pouvait-il altérer sa concision merveilleuse, la rapidité divine de son esprit et de son style, les beautés et les formes si sveltes de son récit dans les répétitions et les détours de la faconde de l'avocat, dans les litiges de l'héritage, de la gouttière et de l'hypothèque? Salluste préféra l'ardeur des luttes politiques et s'y jeta de tout l'élan d'un talent audacieux, neuf, et qu'il n'avait pas encore prouvé à lui-même et aux autres. Un de ses amis, Clodius, avait entrepris de faire payer cher à Cicéron la précipitation irrégulière qui avait mis à mort les amis de Catilina; Cicéron s'était exilé; Clodius ne put faire durer long-temps cet exil; il fut contraint d'assister au retour de son ennemi et au bris des tables d'airain contenant les actes de son tribunat; il se retira quelque temps du premier plan des affaires; il renoua sourdement quelques intelligences avec Pompée dont la vanité se blessait de trouver Cicéron plus vain encore que lui; il poussait aussi Salluste au tribunat, se préparant de cette façon des appuis dans sa brigue de la préture. Salluste fut tribun du peuple en l'an 702 de la république, ayant pour collègues Q. Pompeius Rufus, T. Munatius Plancus, M. Cœlius et Manilius Canianus.

Le consulat et la préture étaient la proie commune et toujours disputée des factions aristocratique et démocratique. Trois hommes se jetaient sur la pourpre consulaire pour se l'arracher, Milon, Hypsæus et Scipion. La brigue fut portée au comble de la violence et de la prodigalité : le sang et l'argent coulaient à flots dans le forum. Les élections devenaient impossibles dans ce conflit de massacres et de corruption, et la république se trouva sans magistrats. Un entre-roi fut nommé. Cependant Milon, s'en allant à Lanuvium sa patrie où il était dictateur, pour l'installation d'un prêtre flamine, rencontra Clodius sur son chemin et ne put résister à la tentation et à la facilité de le tuer. Salluste, plein de colère et de douleur, se joignit à ses collègues Munatius et Rufus pour ven-

ger son ami; il prononça contre Milon une invective furieuse; le peuple, qu'exaspérait la vue du cadavre de Clodius qu'on avait étalé sur la tribune, enleva ce cadavre, le transporta dans la curie Hostilienne où le sénat s'assemblait, et fit de ce palais et de la basilique Porcia qui le touchait un vaste bûcher pour son Clodius qu'il regrettait. Ce détestable emportement, qui surpassait le meurtre commis sur la route de Lanuvium, rendit à Milon son courage : il continua de briguer le consulat et se mit en devoir de soutenir vigoureusement le procès criminel. Les entre-rois se succédaient, et la république n'avait pas encore ses magistrats ordinaires : Pompée songeait à la dictature ; César absent était proposé par ses amis au consulat. Salluste tint une conduite fort habile ; quand il eut reconnu que l'élection de César n'était pas certaine, il se rapprocha de Pompée, et donna l'appui de son parti à la motion de Bibulus qui avait ouvert l'avis dans le sénat de nommer Pompée seul consul. Par cette manœuvre, Salluste se conciliait, en le compromettant, Pompée séparé de Cicéron qu'il n'aimait plus, et de Milon qu'il devait laisser condamner. Le procès criminel fut la principale affaire de ce consulat; Salluste, poursuivant avec ardeur la perte de Milon, fut outré de voir Cicéron embrasser sa défense; dès lors ces deux hommes entrèrent l'un contre l'autre dans une inimitié implacable, et s'envoyèrent les plus déchirantes injures. Cicéron au surplus défendit mal son client, il se troubla; Milon, condamné à l'exil par trente-huit voix contre treize, se rendit à Marseille. Après sa retraite, son parti reprit le dessus; Rufus, Munatius et Sextus, secrétaire de Claudius, furent condamnés pour l'incendie du palais Hostilien. Salluste fut atteint quelque temps après. Appius Pulcher et Pison, censeurs, faisant l'appel des sénateurs, lui reprochèrent la licence de ses passions et l'exclurent du sénat. Les aventures galantes de Salluste n'étaient ici qu'un prétexte, et la censure n'était plus qu'un instrument de vengeance politique.

Salluste reçut avec un froid dédain l'injure que lui faisaient les censeurs, et sans se tourmenter davantage, il se tourna vers l'histoire. Il était prêt : il tenait à sa disposition les lettres grecques et l'intelligence de Thucydide, le secret de l'idiome romain dans ses plus vieilles originalités, la connaissance de la république, de ses vicissitudes et de sa constitution. Le tribunat l'avait jeté au milieu

des affaires et de ses contemporains, il savait la vie. Sur quel sujet tombera son choix? Rien de primitif et d'antique ne lui convient; il n'a de goût qu'à son siècle; il s'y plaît, il en aime le tumulte, les grandeurs et les vices. A vingt ans il avait vu Catilina; à trente ans il en écrira l'histoire. Ce sujet lui livre toute la république; il est vaste, simple, court; là, comme sur un théâtre étroit et saillant, se réunissent tous les illustres du siècle, César, Caton, Crassus, Catilina, Cicéron; il pourra peindre ses amis et ses ennemis; il se fait censeur aussi, mais dans l'histoire.

Au surplus le nouvel historien est juste: non, dans l'exploration des grands historiens de l'humanité tant antique que moderne, nous n'avons pas rencontré d'esprit plus juste, plus sûr et plus équitable. Salluste, quand il prend la plume, a dépouillé tous les souvenirs qui pourraient corrompre sa justice; il est grave: ne cherchez plus le voluptueux adolescent, ni le turbulent ami de Clodius; quand il écrit, Salluste est le plus pur et le plus élevé des hommes. Cependant il garde les grandes passions qui ne doivent jamais déserter l'ame; on lui sent toujours au cœur ses amis et ses opinions: il est démocrate, il chérit César, comme Thucydide chérissait Périclès; il a pour certains patriciens des mépris auxquels ils avaient bien des droits: mais ces affections animent son équité et ne l'altèrent pas; il est impartial comme il faut l'être, c'est-à-dire juste après avoir embrassé le meilleur parti.

Dans le fragment si court et si beau qu'il nous a laissé touchant Catilina, Salluste n'explique pas Catilina: il le met en scène vivement; mais il ne l'approfondit pas. En savait-il plus qu'il n'en a laissé voir, ou bien lui-même n'a-t-il pas pénétré dans les mystères de cette obscure et sanglante tragédie? Il se contente de donner à penser que la domination de Sylla avait tenté Catilina: *hunc post dominationem Lucii Syllae lubido maxima invaserat reipublicae capiundae*. Mais cela ne suffit pas à expliquer un dessein dont la chûte même a ébranlé Rome, qui s'était créé des complices dans l'Italie, dans le Picenum, le Bruttium et l'Apulie, dont, pendant un moment, le peuple désirait ardemment le succès et le triomphe, *Catilinae incepta probabat*, et qui avait recruté de nouveaux partisans, même après que Catilina eut quitté Rome dans une précipitation furieuse. Néanmoins le chef de cette conspiration est grand

dans le récit de Salluste ; et l'on y voit que Catilina n'avait jamais fait entrer la médiocrité dans son ambition, ses talens, ses vices et son courage.

Après Catilina, les trois hommes qui comparaissaient devant l'historien pour lui demander un caractère et la vie, étaient Caton, César et Cicéron. Situation admirable de l'écrivain de trente ans! Pour la première fois, Rome possède un historien de génie qui pourra lui peindre ses plus grands personnages au moment même où ils se meuvent dans son sein; l'artiste est digne de cet office; il ne se déconcerte ni ne s'irrite à la vue de Caton, son adversaire et son ennemi; il le comprend, il le glorifie, il l'envoie à la postérité avec ces lignes immortelles : *Non divitiis cum divite, neque factione cum factioso; sed cum strenuo virtute, cum modesto pudore, cum innocente abstinentiâ certabat; esse quam videri bonus malebat; ita quò minus gloriam petebat, eo magis sequebatur.* « Caton ne luttait pas de richesse avec le riche, de brigue factieuse avec le factieux, mais de courage avec le courageux, de modération avec le sage, de pureté avec l'homme pur; il aimait mieux être vertueux que de le paraître, et plus il fuyait la gloire, plus elle s'attachait à ses pas. » Qu'admirerons-nous le plus ici de Salluste ou de Caton? de la vertu qui arrache une semblable louange, ou du génie qui ne la refuse pas, et la décerne pour l'éternité?

Avec quel plaisir Salluste devait parler de César, son ami, l'orgueil et l'espérance du parti démocratique, ce mélange incomparable d'héroïsme et de licence, d'exaltation et d'incrédulité, corps délicat et mou, âme immense et inspirée, le plus aimable des Romains pour en devenir le plus grand, et qui s'occupait dans les Gaules à consterner du bruit de ses prodiges et de sa gloire le parti Pompéien. Pendant son absence! Salluste disait de lui à l'époque de la conspiration : *Cæsar in animum induxerat laborare, vigilare; negotiis amicorum intentus, sua negligere; nihil denegare, quod dono dignum esset; sibi magnum imperium, exercitum, novum bellum exoptabat, ubi virtus enitescere posset.* « César avait résolu dans son esprit de se montrer laborieux et vigilant, d'être tout aux affaires de ses amis et de négliger les siennes, de ne jamais refuser ce qui valait la peine d'être donné; pour lui-même il désirait un grand commandement, une armée, une guerre

où il pût se divulguer tout entier. » Il les avait, le commandement, l'armée et la guerre pendant que Salluste écrivait, et bientôt il reviendra venger et récompenser son historien (1).

Mais voici Cicéron et Salluste face à face; suivons les procédés de l'écrivain. Il a élevé dans le drame de son récit, après le personnage de Catilina, deux hommes qui dominent tous les autres, César et Caton; il les a produits comme les deux premières gloires de son siècle, Caton, comme la plus sainte image de la vertu, César, comme le plus étincelant exemplaire du génie : les places sont prises, où mettre Cicéron? Dans un certain milieu entre la grande vertu et le grand génie. Cicéron se remue beaucoup; il fait dans Rome une vigilante police, il prononce dans le sénat une oraison excellente, utile à la république, et que plus tard il a éditée lui-même, *orationem habuit laculentam atque utilem reipublicæ, quam postea scriptam edidit*; il est non pas un grand homme, non, il est..., quoi donc enfin? *un excellent consul, optimo consuli*. La vengeance est ici d'autant plus cruelle qu'elle ne s'exerce pas aux dépens de la justice, et l'ironie d'autant plus poignante qu'elle paraît plus courte et plus calme. *Optimo consuli* rabattait terriblement la vanité de Cicéron; c'était comme si Salluste eût dit : Cicéron, le plus éloquent et le plus vain des Romains, homme nouveau, sans penchant et sans goût pour la cause démocratique, croyant au génie de Pompée, associant le culte des idées nouvelles de la Grèce et des vieilles formes de la république, attendant Pharsale pour reconnaître César, le plus impolitique des hommes, n'ayant d'autre action que son consulat, et s'étonnant dans tous ses discours d'avoir agi une fois; *optimo consuli*.

Salluste achevait les dernières lignes de ce premier chef-d'œuvre dont les Romains ne jouirent que plus tard, quand César donna de ses nouvelles à l'Italie et à Pompée; il revenait enfin : irrité des injustices du sénat, il avait forcé Corfinium et Brandusc; il était

(1) De Brosses prétend à tort que les deux portraits de César et de Caton n'ont été tracés qu'après coup; ils complètent les deux harangues et occupent une place naturelle dans l'économie du morceau. Salluste a pu retoucher plus tard certains endroits, mais il est évident que sa manière de composer est d'un seul jet et d'une même venue.

dans Rome. Salluste reconnut incontinent dans le vainqueur des Gaules le maître des nouvelles destinées de la république; il lui adressa une lettre ou plutôt un mémoire politique, assemblage de passions vives et d'idées justes, des colères de l'homme de parti et des jugemens de l'homme d'état. J'en vais donner la substance. Après s'être excusé sur la nouveauté de cette confidence, il fait la plus amère peinture des fautes de Pompée, de l'oligarchie aristocratique, de Caton, de Domitius, qui ont immolé comme des victimes quarante sénateurs et moissonné la jeunesse; ce préambule épuisé, il entre en matière.

Les deux fondemens de la république sont le peuple et le sénat. Mais le peuple n'est plus guère qu'une multitude sans mœurs, sans traditions politiques, et incapable de gouvernement. Il faut en régénérer les classes par de nouveaux citoyens, et raviver ainsi l'esprit de liberté. Il faut aussi former des colonies où les anciens et les nouveaux citoyens se mêleront. La faction aristocratique s'écriera que c'est violer la constitution que d'imposer l'exil des colonies à des Romains, et que si un seul homme peut faire des citoyens à son gré, la cité libre n'est plus qu'une monarchie; il faut mépriser ces impuissantes clameurs.

Mais César sera surtout le bienfaiteur de la patrie et du genre humain, s'il peut détruire ou du moins diminuer l'avidité qui se décèle de tous côtés pour l'argent. Les mœurs, la discipline et le génie sont incompatibles avec une semblable avidité. L'homme de bien, quand il voit le mauvais citoyen plus considéré que lui parce qu'il est plus riche, s'indigne d'abord; mais peu à peu l'argent empiétant toujours sur la vertu, il passe lui-même du côté des plaisirs.

L'élection des magistrats est chose importante, et le peuple s'y entend assez bien; la loi de Caïus Gracchus est judicieuse. Ce grand tribun voulait qu'on mît dans une urne les centuries des cinq classes, et qu'elles donnassent leurs suffrages à mesure qu'on les tirerait au sort. Cette égalité de prérogatives engendrait l'émulation de la vertu.

Pour les juges, ne les faire nommer que par un petit nombre serait tyrannique, et ne les choisir que parmi les riches ne serait pas honnête. Les Rhodiens ne se sont pas mal trouvés de cette forme

de jugement par laquelle le pauvre et le riche, que le sort élisait juges, décidaient des grandes affaires comme des petites.

La faction aristocratique voudra s'élever contre toutes ces réformes; mais comme elle est aussi stupide et lâche qu'envieuse et malveillante, César pourra l'écraser. Que dire d'un Bibulus dont la langue ne peut se délier, et dont le consulat a fait brûler l'imbécillité? Caton n'est pas à dédaigner, mais les autres nobles de la faction ressemblent par leur inertie à des statues qui n'ont qu'un nom et pas d'ame. Il faut arracher à ces nobles incapables de travail, de guerre et d'administration, l'empire du sénat.

Le sénat est l'ame de la république dont le peuple est le corps; pour le régénérer et le raffermir, il faut l'augmenter et introduire l'usage de donner les voix par écrit : *Si numero auctus per tabellam sententiam ferret*. Le nombre et le secret anéantiront la faction oligarchique.

Quant à la quantité des nouveaux sénateurs, les emplois dont on pourra les investir, la classe dans laquelle il faudra les choisir, ces détails viendront plus tard, et Salluste est préparé; il n'a voulu aujourd'hui qu'offrir à César un projet général, *de summa consilii*; il a voulu conjurer le vainqueur des Gaules de sauver l'état des désordres qui le déchirent et des vieilles institutions qui l'empêchent de vivre.

Après avoir écrit cette lettre, Salluste alla joindre César dans son camp; on présume qu'il le suivit en Espagne et revint avec lui à Rome en 706 : il fut appuyé par César dans la poursuite de la questure, et rentra au sénat deux ans après en avoir été banni. Il exerçait cette charge pendant que César en Égypte établissait sa victoire et sa domination; il lui adressa une seconde lettre qui le trouva dans Alexandrie. Il s'y montre aussi pénétrant et plus modéré que dans la première; il affermit César dans ses desseins de clémence; il lui recommande d'extirper la licence du luxe, des rapines et des usures; il le conjure de ramener le peuple au travail et la jeunesse au goût de l'honneur et de la gloire. Il y a dans cette lettre quelques mots d'une justesse précieuse sur Pompée : *Homine claro, magnis opibus, avido potentiæ, majore fortuna quam sapientia*; de la célébrité, des richesses, du crédit, l'envie de dominer, plus de bonheur que de talent.

Dans l'année 708, César revint d'Égypte, et Salluste fut élevé à la préture : il avait quarante ans; à la même époque, il se donna le plaisir d'épouser la femme divorcée de Cicéron, Terentia, que fatiguaient sans doute les fautes politiques de son mari, femme impérieuse, passionnée, et qui passait du côté des vainqueurs. Salluste et Terentia unirent leurs ambitions et leurs ressentimens par un mariage qui dut donner de singuliers déplaisirs à l'*excellent consul*.

Mais César ne laissa pas long-temps oisifs les talens de Salluste; dans le dessein d'avoir raison de ses ennemis d'Afrique, il donna ordre à Salluste de conduire par la route de Capoue la dixième légion avec quelques autres, et de les embarquer. Les légions ne voulurent pas tenter la mer et de nouveaux hasards; elles se révoltèrent contre Salluste et le poursuivirent presque jusqu'aux portes de Rome. César accourut au Champs-de-Mars; on sait comme d'un mot il réprima la sédition et comment les soldats, ne voulant pas être appelés *bourgeois*, reprirent avec fanatisme le joug militaire. On part pour l'Afrique; quelques jours après le débarquement, César détacha Salluste avec une partie de la flotte pour aller s'emparer des magasins de l'ennemi, dans l'île Cercine, en lui mandant que cette expédition n'admettait ni excuse, ni retard, ni échec. Salluste obéit, et réussit; il était digne d'être le lieutenant de César. La campagne fut heureuse, et César quitta l'Afrique après en avoir nommé Salluste gouverneur.

Il est des momens où les fortes natures s'établissent dans la diffusion complète de leur puissance, de leurs qualités et de leurs défauts; cet instant semblait venu pour Salluste. Tout était accompli dans les destinées de la guerre civile; l'action militaire était à bout, et César, suivant les suggestions de son propre caractère et les conseils de son ami, gouvernait Rome *bonis pacis artibus*. Le nouveau proconsul n'eut pas plus tôt jeté les yeux autour de lui, et considéré sa province, qui était toute la côte d'Afrique, depuis Carthage jusqu'à l'océan, qu'il résolut à la fois de recueillir des documens pour écrire l'histoire de Jugurtha et de l'Afrique, et d'immenses richesses pour mener à Rome une splendide existence. Les deux desseins sont conduits de front; Salluste veut être le plus grand historien de Rome et le plus riche des Romains; l'Afrique

y fournira; il l'explore, il la scrute, il l'exploite, il la pille : la terre d'Annibal est remuée en tous sens pour livrer au lieutenant de César les moyens d'écrire et de vivre magnifiquement.

Les Romains pesaient sur le monde sans scrupule et sans remords, et surtout après s'être déchirés eux-mêmes entre Marius et Sylla, César et Pompée, ils étaient peu disposés à épargner ce qui n'était pas romain. Qu'était l'Afrique pour eux, si ce n'est une proie toujours sanglante de la victoire, arrachée tour à tour des mains d'Annibal, de Jugurtha et de Juba, proie vivante qu'ils tourmentaient pour la féconder? Les Français du XIXe siècle ont autre chose à faire sur le même théâtre : un peuple ne peut se refuser à ces grandes occasions de travail et de gloire qui d'en haut lui sont dépêchées par Dieu. Appelés à la succession des Romains, nous ne saurions y renoncer sans ignominie. Saint Louis et Bonaparte ont porté sur la terre africaine le nom de la France qui ne peut plus en disparaître. Ne savons-nous plus ni conquérir, ni civiliser? Sommes-nous devenus incapables de la paix comme de la guerre? Réussira-t-on à nous déshabituer de la grandeur et à nous ôter le goût de la gloire?

Salluste revint à Rome en 710 avec ses documens et ses richesses; des députés d'Afrique l'y suivirent pour se plaindre et l'accuser. César leur imposa silence; il ne pouvait trouver Salluste coupable; probablement son lieutenant lui fit hommage d'objets précieux ou de quelques sommes considérables. Au surplus, comme les grands politiques, César était tout à ses amis, et s'il avait conquis le monde, c'est qu'il avait mis dans l'esprit des hommes que son amitié était un sauf-conduit éternel.

Désormais tout concourait à la satisfaction et à la grandeur de Salluste, et il commença de se bâtir un établissement magnifique. Il acheta un vaste terrain sur le mont Quirinal, dans le quartier des hautes rues, *alta semita*; il y fit construire une maison splendide avec des dépendances qui formaient plusieurs autres édifices considérables; devant la maison s'étendit une place publique qui servit de marché; enfin il fit planter ces jardins immenses qui furent si long-temps les délices des Romains. Ces jardins étaient parsemés des plus belles statues et des plus ravissans chefs-d'œuvre;

on y trouvait l'Hermaphrodite, le Faune portant un enfant dans ses bras, le jeune Papirius trompant sa mère, le Gladiateur expirant, la famille entière de Niobé, Niobé elle-même, le groupe de Mars et de Vénus (1); c'était une succession de beautés que l'art avec orgueil opposait à la nature, ou plutôt c'était l'union de la nature et de l'art confondant leurs prodiges pour enivrer l'homme de bonheur et de volupté. Salluste avait besoin de ces émotions et de ce luxe; son imagination et son style s'en coloraient ardemment; la richesse lui semblait une dépendance convenable du génie, et ce démocrate avait naturellement les goûts d'un roi.

C'est dans cette retraite à laquelle il joignit encore la maison de plaisance construite par César à Tibur, que Salluste écrivit l'histoire de Jugurtha. Un théâtre nouveau à décrire et à peindre, une guerre considérable traversée d'aventures singulières, la barbarie et la finesse africaines aux prises avec le caractère romain, promettaient à l'écrivain de vifs plaisirs et de grandes beautés. Mais il y avait encore pour Salluste un autre motif; il écrit, dit-il, la guerre de Jugurtha, non-seulement parce qu'elle fut *magnum* et *atrox*, mais encore parce qu'avec elle commencèrent les luttes qui renversèrent la puissance aristocratique, *dein quia tum primum superbiæ nobilitatis obviam itum est*. Il aura effectivement à encadrer dans son récit la grande figure de Marius : il passera de l'Afrique à la place publique de Rome, et de Rome à Zama. Salluste est toujours animé des mêmes pensées politiques; c'est toujours l'homme du parti démocratique; mais dix ans d'intervalle entre son *Jugurtha* et son *Catilina* l'ont encore rendu plus calme et plus grave. Dévoué à la cause populaire, il n'en dissimule pas les fautes; il traite sévèrement la noblesse, mais il reproche aux Gracches d'avoir manqué quelquefois de modération : *Et jam Gracchis, cupidine victoriæ, haud satis moderatus animus fuit*. Il blâme le peuple de s'être laissé corrompre et enfler par ses prospérités comme l'aristocratie elle-même : *Ut sæpè nobilitatem, sic ea tempestate plebem ex secundis rebus insolentia ceperat*. Il ne rabat rien de la grandeur de Sylla; il nous

(1) Ces chefs-d'œuvre prirent place successivement dans les jardins de Salluste.

le montre *animo ingenti*; Cornelius était éloquent, rusé, d'une amitié facile, d'une profondeur merveilleuse dans la dissimulation, généreux, et donnant à deviner au monde s'il avait plus de courage que de bonheur. Cependant Marius est plus grand encore : cet homme avait tout pour lui sauf la naissance; il avait le talent, l'honnêteté, la science de la guerre, le courage, la modération, le mépris des plaisirs et des richesses, l'avidité de la gloire; il était resté étranger à la politesse des lettres grecques et des mœurs élégantes de la société patricienne; il avait inspiré au peuple de Rome un désir fanatique de s'enrôler sous ses drapeaux : *Tanta lubido cum Mario eundi plerosque invaserat !* Une fois nommé consul au grand scandale de la noblesse, il tonna contre elle; il lui reprocha du haut de la tribune de vouloir cumuler les plaisirs de l'indolence et les récompenses du courage, *ignaviæ voluptatem et præmia virtutis*; il encouragea le peuple à la bravoure, au mépris des fatigues et de la mort; au surplus, leur dit-il, la lâcheté ne rend personne immortel, *etenim ignavia nemo immortalis factus*. Salluste n'a mis nulle part plus d'éloquence que dans la bouche du plebéien Marius : il ne peut s'empêcher de traiter avec prédilection l'homme dont son ami César avait relevé les statues et la cause; et il finit son récit en montrant dans le lointain le triomphe du soldat d'Arpinum sur les Gaulois. Marius, absent, fut nommé consul; on lui assigna la province des Gaules; il était alors l'espérance et la force de Rome : *eâ tempestate spes atque opes civitatis in illo sitæ*.

Cet harmonieux fragment de l'histoire d'Afrique et de Jugurtha, où les descriptions et les aventures, les faits, les tableaux et les portraits s'enchaînent avec une variété si attrayante, se terminait à peine sous la main de Salluste, quand César fut frappé dans le sénat par Cassius et Brutus. La douleur de l'historien fut amère et sa résolution irrévocable de ne plus se mêler aux affaires d'une république ainsi décapitée de son chef et de sa gloire. Qu'eût-il fait d'ailleurs? Pouvait-il descendre de l'amitié de César à la faveur d'Antoine ou au soin de flatter le jeune Octave? Tout autour de lui lui semblait misérable, les phrases inutiles de Cicéron, l'inintelligence du vieux parti républicain, les ambitions personnelles du lieutenant et du neveu du dictateur; il avait assez de son temps;

il se rejeta dans le souvenir et le culte de César; il s'attacha de plus en plus à l'histoire, divinité dont il embrassait l'autel dans le naufrage de ses amitiés et de ses espérances. Il résolut d'écrire l'intervalle du temps écoulé entre le *Jugurtha* et le *Catilina*. De cette façon il se faisait l'historien de tout le VIIe siècle de Rome. Il reprenait les choses depuis le commencement des inimitiés entre Marius et Sylla, à leur retour d'Afrique; il avait à raconter les luttes terribles de ces deux hommes, les Gaulois, Mithridate, l'Asie, les fortunes diverses du parti aristocratique et démocratique, la mort de Marius, l'abdication de Sylla, la jeunesse de Pompée, l'époque de ses prospérités, jusqu'à ce qu'il rencontra Catilina dont il avait écrit l'histoire. Voilà qui était grand et digne de toute la maturité de son génie. Comme il devait comprendre les choses et les hommes! comme il devait les peindre! Cette fois l'écrivain se permettait une plus large carrière; il distribuait en cinq livres (1) la riche matière qu'il façonnait; il donnait plus d'espace à sa force, et sans en détendre les ressorts, il lui trouvait plus d'éclat dans plus de liberté. Nous avons été déshérités de ce chef-d'œuvre; le temps ne nous en a laissé que quelques fragmens épars dans les anciens grammairiens latins et les vieux glossateurs, tels que Donat, Servius, Priscien, Sosipater, Nonius, Pompeius Messalinus, Marius Victorinus, et d'autres encore. Ces philologues citaient curieusement des phrases et des expressions qui leur semblaient remarquables. De leur côté de célèbres écrivains, Sénèque, Quintilien, Aulu-Gelle, Isidore de Séville et surtout saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, ont transcrit des passages dont la signification morale les avait frappés. Enfin Pomponius Lætus découvrit, dans un manuscrit du Vatican où étaient copiées plusieurs harangues de divers historiens latins, quatre discours et deux lettres qui appartenaient à l'ouvrage perdu de Salluste. L'industrie des modernes s'est exercée sur ces précieuses reliques: mais De Brosses a surpassé ses devanciers, Riccoboni, Paul Manuce et Louis Carrion; il a d'abord recueilli tous les fragmens, puis il les a coordonnés; enfin il en a tiré une histoire, faisant

(1) De Brosses nous paraît conjecturer avec raison que l'histoire perdue n'avait que cinq livres.

ainsi briller l'esprit français dans le champ de l'érudition conjecturale. Les restes les plus saillans de l'œuvre de Salluste sont une peinture concise de la lutte des plebeiens et des patriciens (1), et des commencemens de la corruption de l'état, un discours d'Emilius Lepidus contre Sylla, un discours de Lucius Philippus contre Lepidus, une lettre de Pompée au sénat, une harangue du tribun M. Lepidus au peuple, une lettre du roi Mithridate au roi Arsace, une harangue du consul Cotta au peuple. Nous ne parlons pas de sentences vigoureuses, d'expressions magnifiques et isolées, de phrases interrompues et brisées, beautés mutilées qui souvent ont irrité notre admiration sans pouvoir la satisfaire. Crispus avait encore écrit une description du Pont-Euxin, description que De Brosses présume avec vraisemblance avoir terminé le troisième livre de son histoire ou commencé le quatrième. Ce morceau était tenu dans une haute estime par les géographes de l'antiquité.

(1) ..... « Injuriæ validiorum, et ob eas discessio plebis a patribus, aliæque dissensiones domi fuere jam indè à principio : neque amplius, quam regibus exactis, « dum metus à Tarquinio et bellum grave cum Etruria positum est, æquo et modesto « jure agitatum : dein servili imperio patres plebem exercere, de vita atque tergo « regio more consulere; agro pellere, et ceteris expertibus, soli in imperio agere « Quibus sævitiis et maxume fœneris onere oppressa plebes, quum assiduis bellis « tributum simul et militiam toleraret, armata montem Sacrum atque Aventinum « insedit. Tumque tribunos plebis et alia sibi jura paravit. Discordiarum et certaminis « utrimque finis fuit secundum bellum punicum. » — Dès l'origine avaient éclaté les injustices des grands, la scission du peuple et du sénat, et d'autres dissensions civiles. Après l'expulsion des rois, la seule crainte de Tarquin et la guerre d'Etrurie avaient fait régner un instant la modération et l'équité; mais aussitôt après les patriciens traitèrent le peuple en esclave; ils firent les rois; ils condamnèrent les plébéiens aux verges, à la mort, usurpèrent leurs champs, leurs droits, et dominèrent seuls. Exaspéré par tant de sévices, écrasé par les dettes et l'usure, le peuple, qu'épuisaient encore les impôts et la guerre, s'arma et se retira, enseignes déployées, sur le mont Sacré et sur le mont Aventin. C'est ainsi qu'il conquit des tribuns et d'autres droits encore. Les discordes et la lutte des deux partis eurent pour terme la seconde guerre punique. — Peut-on renfermer plus de choses dans une concision plus puissante? Où trouver un style plus court, plus mordant et plus durable?

Salluste mourut à cinquante et un ans, sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, durant l'année 718 de la république. Rien depuis la mort de César n'avait troublé son repos et son génie ; Rome n'aurait pas permis que le grand écrivain dont elle attendait les plaisirs et la gloire nouvelle de l'histoire ne fût pas respecté.

C'était en effet le premier historien des lettres romaines. Avant lui, l'histoire n'était guère autre chose qu'une série d'annales, *annalium confectio* (1). Avaient paru ensuite Caton, Pictor et Pison, puis Antipatre qui *s'éleva un peu*, *paululum se erexit* (2), jusqu'à ce qu'enfin Salluste, avec un incomparable éclat, vint instaurer et consommer la véritable histoire politique. Chez les Grecs la chronique conteuse a brillé par Hérodote avant la sévérité de Thucydide ; Rome au contraire doit sur-le-champ à ses factions un historien politique que suivra le plus habile chroniqueur qui ait jamais été, Tite-Live. Des trois historiens romains, Tite-Live déroule sous l'empire d'Auguste les fastes de la république ; narrateur inépuisable, il conte les choses, c'est assez pour lui ; chroniqueur du passé, il n'a d'autre opinion politique que de vanter Pompée outre mesure. Le spirituel neveu de César tolérait en souriant ce pompéianisme, culte sans intelligence de souvenirs sans puissance. Tacite n'est pas tant l'historien de Rome que du genre humain, placé entre le monde antique et le monde moderne. Salluste est donc l'écrivain politique par excellence ; il appartient au parti démocratique ; il est mêlé à son siècle, il s'y déploie, il s'y compromet ; il agit pour mieux écrire plus tard ; il est l'ami de César, l'adversaire de Caton et de Pompée ; il est tribun passionné, préteur actif et habile ; il passe de la vie politique à l'histoire, de l'histoire à l'action ; il revient à l'occupation d'écrire pour partager l'immortalité de César après avoir joui de son amitié. Arrivant le premier au style de l'histoire, quel parti prit-il? Il s'empara vivement de l'originalité latine pour se l'approprier ; il s'arma de la vieille langue pour être Romain le mieux qu'il pourrait ; il s'en fit un instrument étincelant et invincible, dont l'antiquité na-

(1) Cicéron, *De Orat.*, lib. 2, cap. 12.

(2) *Ibid.*

tionale fournissait la matière et dont la façon lui appartenait. De là cet archaïsme qu'on a blâmé. Mieux eût valu le comprendre; mieux eût valu voir que le démocrate devait être plus Romain dans la forme à mesure qu'il se montrait plus révolutionnaire dans le fond; il prenait la langue du vieux Caton en démolissant son héritage.

Et verba antiqui multùm furate Catonis.

Nous n'admirerons pas non plus si Salluste eut Thucydide devant les yeux. Sur quoi pouvait-il donc reporter sa pensée quand il se rejetait en arrière, si ce n'est sur Thucydide? C'était son allié naturel, sa ressemblance fatale: il se reconnaissait appelé chez les Romains à la même vocation que, chez les Grecs, l'ami de Périclès: il aimait son génie, il lisait assidûment son œuvre, sans en être ébranlé; il se proposait la rivalité, et peut-être, car les ambitions de l'esprit sont insatiables, il se promettait la victoire. L'historien grec était un de ses familiers et de ses amis: la distance des temps n'était pas un obstacle à ce commerce: il y a entre les grands hommes des rapports et des conférences que nous ne savons pas.

Encore un coup, comprenons Salluste dans l'originalité de sa vaste et complexe nature; voluptueux, regrettant admirablement la sévérité des mœurs antiques; déprédateur inexorable de l'Afrique, criant qu'il faut mettre un frein à la corruption et à l'avidité de l'argent; cherchant à la fois les émotions du style et celles de l'action; politique consommé, adressant à César, dès son retour des Gaules, des conseils suivis plus tard par le dictateur; venant prendre séance entre Thucydide et Machiavel. La supériorité de son génie et l'audace de sa conduite irritèrent la colère de ses ennemis. L'affranchi de Pompée vomit contre lui les plus basses injures: on ne sait quel déclamateur (1) imagina une double invective de Salluste contre Cicéron et de Cicéron contre Salluste, où il

(1) Est-ce Vibius Crispus ou Marcus Porcius Latro.

employait la rhétorique à dégrader ces deux grands noms. Au surplus, Salluste pouvait dire comme Mirabeau, que *peu d'hommes ont donné plus que lui prétexte à la calomnie et pâture à la médisance* (1). Il dédaigna trop peut-être de ne pas heurter les esprits et les règles ordinaires, se reposant avec sécurité sur la consistance de sa gloire. Ne sentait-il pas qu'il était avec César le politique le plus intelligent de la République romaine?

LERMINIER.

(1) *Mémoires de Mirabeau*, publiés par M. Lucas de Montigny, tom. IV, p. 276.

VOYAGES

DE

JAMES HOLMAN

AUTOUR DU MONDE[1].

Tous nos lecteurs probablement ne se rappellent pas le nom d'Holman, mais aucun d'eux sans doute n'aura oublié le voyageur aveugle qu'on rencontrait successivement dans une île de l'Océanie et à la cour d'un petit prince africain, au pied des Cordillières américaines et au milieu des steppes de l'Asie. D'après les maigres détails que donnaient nos journaux sur ce singulier personnage, il était permis de se le représenter comme un homme riche qui voyageait accompagné de ses gens, entouré de leurs soins et ne rencontrant d'obstacles que ceux que l'or ne peut aplanir; comme un hypocondriaque qui, se trouvant mal en tous lieux, courait le monde pour s'échapper à lui-même, et dont le courage ne consistait guère qu'à savoir braver un mauvais climat, un mauvais gîte et un mau

(1) Ou *Excursions faites dans diverses parties de l'Afrique, l'Asie, l'Australasie et l'Amérique, depuis 1827 jusqu'à 1832.* — Londres, 1834.

vais dîner. Aujourd'hui nous savons que pas un des traits de ce portrait ne convient à notre voyageur. Le malheur qui l'a frappé n'a point aigri son caractère, et ses dispositions n'ont rien que de bienveillant. Privé du principal moyen d'information, il cherche à tirer de ceux qui lui restent le meilleur parti possible, et son but en voyageant est autant de s'instruire que de réparer sa santé. Ses ressources sont celles d'un officier à la demi-solde, ses compagnons les compatriotes que le hasard lui fait rencontrer en chemin, et il n'a pas même un domestique.

M. Holman était entré de bonne heure dans la marine royale, et il n'a été privé de la vue qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Il devait alors avoir déjà couru beaucoup le monde; cependant il ne croit pas devoir parler de ses premières observations, peut-être parce qu'il les croit moins bonnes et moins exactes que celles qu'il a faites sans le secours des yeux. « On me demande souvent, dit-il, ce que peut apprendre en voyageant un homme qui ne voit rien; et moi je demanderai à mon tour si les voyageurs ordinaires ne parlent que de ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux? Non sans doute, chacun d'eux est obligé de s'en rapporter au témoignage d'autrui sur une foule de points qu'il a intérêt à bien connaître, et Humboldt lui-même n'a pas été exempt de cette nécessité.

« A la vérité, dans les œuvres de la nature, l'aspect pittoresque est perdu pour moi, et dans les ouvrages des hommes je ne puis connaître que la forme, faire usage que du toucher. Mais cette privation même ne peut qu'exciter encore ma curiosité. Pour satisfaire à ce besoin d'apprendre, je suis obligé de multiplier les questions, et j'arrive ainsi presque nécessairement à connaître quelques détails qui échappent au voyageur dont la vue peut tout embrasser à la fois. Privé de ce moyen rapide d'information, je n'obtiens rien qu'à l'aide d'un examen patient, que par une sorte d'investigation analytique, et au moyen d'inductions et de déductions; la conséquence en est que je me trouve dans l'heureuse impossibilité de juger légèrement des choses.

« Je crois que, malgré la perte de mes yeux, je visite dans le cours de mes voyages autant de points curieux que le plus grand nombre de mes compatriotes, et que me faisant décrire les choses sur les lieux, je puis m'en former une idée tout aussi juste. D'ailleurs, je ne néglige jamais de prendre des notes sur ce que j'ai appris, du moins autant qu'il en faut pour être ensuite certain de la fidélité de mes souvenirs. »

A entendre le pauvre homme, on croirait volontiers qu'il n'y a, pour apprendre, de meilleur moyen que de renoncer à l'usage de ses yeux; et il est vrai que l'on trouve dans son livre plusieurs renseignemens curieux qu'un voyageur ordinaire eût probablement négligé de recueillir. Cepen-

dant tout n'est pas profit, et on s'aperçoit souvent que l'auteur se fait illusion sur le degré d'intérêt que présentent les diverses informations qu'il nous transmet; celles qui lui ont coûté le plus de peine à acquérir sont presque toujours à ses yeux les plus importantes. Il met aussi un certain amour-propre à n'omettre aucune des circonstances qui eussent pu être indiquées par un observateur doué de tous ses sens : ainsi il nous apprendra que non loin du cap Finistère on eut en vue onze voiles, dont plusieurs semblaient appartenir à une même escadre; qu'en telle partie de la côte d'Afrique, dont le nom ne se trouve pas même sur nos cartes, la sonde rapportait un sable gris piqueté de points blancs, etc., etc.

Du reste ces détails, tout oiseux qu'ils sont, n'impatientent pas trop; peut-être même font-ils qu'on s'intéresse davantage à l'auteur, car au soin qu'il prend pour qu'on ne s'aperçoive pas de ce qui lui manque, on voit qu'il ne le sent lui-même que trop profondément. Il n'est pas parfaitement réconcilié avec son état de cécité, et il est toujours porté à faire comme ceux qui ont des yeux. Le matelot placé en vigie signale-t-il une terre, le pauvre aveugle monte au haut du mât, « non pour voir, dit-il, mais pour prendre de l'exercice. » Dieu sait si pareille idée lui est jamais venue quand pour les clair-voyans il n'y avait rien à regarder!

Des quatre volumes dont doit se composer l'ouvrage de M. Holman, nous n'avons encore que le premier qui embrasse un espace d'environ treize mois, et est principalement relatif aux établissemens anglais, situés dans le golfe de Bénin.

Parti d'Angleterre au commencement de juillet 1827, il arriva à Sierra-Leone dans le mois de septembre, ayant visité en chemin Madère, Ténériffe et les îles du Cap-Vert. Toute cette partie de son récit ne nous semble pas offrir un très grand intérêt; cependant les personnes qui s'occupent de recherches statistiques liront peut-être avec utilité ce qui concerne la fabrication des vins, le commerce de l'orseille, etc.

Le séjour à Sierra-Leone, au contraire, fournit, quoique très court, matière à plusieurs chapitres pleins de faits, et de faits en général très attachans. Certes, pour avoir réuni dans l'espace de trente-trois jours, et sous des circonstances aussi défavorables, une pareille masse de renseignemens, il a fallu une prodigieuse activité d'esprit. Nous extrairons de cette portion de l'ouvrage un fragment sur le Boulam, pays limitrophe de la colonie de Sierra-Leone. Dans ce qui se rapporte à cette colonie elle-même ainsi qu'à celle de Fernando-Po, nous trouverions également beaucoup à citer; mais nous réserverons cela pour un autre article dans lequel nous essaierons de donner une idée des établissemens fondés sur la côte d'Afrique pour la suppression de la traite.

Après être resté environ six mois à Fernando-Po, et avoir visité les points de la côte du Bénin où se fait le plus grand commerce d'esclaves, M. Holman se rend à l'île de l'Ascension sur le vaisseau qui l'avait amené d'Angleterre. Dans ces parages, rencontrant une galiote hollandaise qui se rendait au Brésil, il y prend passage, et après une courte traversée débarque à Rio-Janeiro. Arrivé malade, il ne prend pas même le temps de se guérir complétement, et le voilà qui part à cheval pour se rendre aux mines de Gongo Soco. Nous le laisserons aller, et nous reviendrons à Boulam; mais d'abord il faut que nous disions quelque chose de l'origine des relations entre les noirs de ce canton et les blancs de l'établissement voisin.

En 1807, la colonie de Sierra-Leone fut attaquée par les naturels du pays et menacée d'une destruction complète. Presque tous les princes du voisinage étaient entrés dans la coalition, et ils avaient conduit contre la ville de Freetown une armée qui, déjà nombreuse, devait s'augmenter encore de tout le contingent fourni par les tribus du nord. Cette seconde division se mit en marche, en effet, mais elle fut arrêtée par un obstacle imprévu. Pour opérer sa jonction avec le reste des troupes coalisées, il fallait qu'elle traversât les états du roi ou *sherbro* de Boulam. Ce prince, à la vérité, avait, quelque temps auparavant, fait alliance avec les Anglais, mais on ne doutait point qu'il ne les abandonnât dans leur malheur, et ceux-ci même n'attendaient de lui, tout au plus, qu'une stérile neutralité. Cependant il déclara qu'étant allié du roi de la Grande-Bretagne, il ne pouvait favoriser ni directement ni indirectement les projets de ses ennemis; qu'en conséquence non seulement il ne consentait point au passage demandé, mais qu'il trouverait bien moyen de l'empêcher si on s'avisait de le tenter. En vain eut-on recours aux promesses, puis aux menaces; il persévéra dans sa résolution, et fit respecter son territoire. Le plan de campagne des coalisés se trouvant ainsi dérangé, leurs troupes se séparèrent sans avoir rien fait d'important.

Les colons, qui sentaient bien que sans la fermeté du prince de Boulam l'issue de la guerre aurait pu être toute différente, ne négligèrent rien pour le confirmer dans ses bonnes dispositions à leur égard. Une députation lui fut adressée pour l'engager à venir visiter ses amis les hommes blancs de Freetown, et réussit à l'amener. On lui avait préparé une réception magnifique, et après l'avoir, plusieurs jours durant, régalé aussi bien que le permettait l'état de la colonie, on le couronna en grande pompe sous le nom de *roi Georges*.

Depuis ce moment, les relations les plus amicales ne cessèrent d'exister entre le gouvernement de Sierra-Leone et le pays de Boulam. Le roi

George, grace à cette liaison, put vivre tranquille et mourir dans son lit, ce qui n'était arrivé à aucun de ses prédécesseurs. Dans ce pays-là, en effet, il était reçu qu'un roi ne pouvait pas être sujet aux mêmes infirmités que les autres hommes; aussi, quand on le supposait atteint d'une maladie grave, on s'empressait de le dépêcher, et on sacrifiait en même temps deux esclaves qu'on enfermait dans son tombeau. Il paraît que jusque-là les rois s'étaient prêtés de bonne grace à cette cérémonie, la considérant comme nécessaire au maintien de leur dignité; mais le vieux George, qui s'était gâté par le contact avec les Européens, ne se montra pas aussi jaloux de l'honneur de la couronne. Il déclara la coutume absurde, et répéta si souvent qu'elle attirerait sur le pays la colère des Anglais, qu'il fallut s'en abstenir à son égard. Lorsqu'il mourut, au mois de mai 1826, on le disait âgé de plus de 100 ans.

D'après les usages du pays, il y avait toujours entre la mort du prince et la nomination de son successeur un certain intervalle pendant lequel les aspirans au trône s'efforçaient d'établir la légitimité de leurs titres, sauf à les faire prévaloir plus tard par la force. Les Anglais cette fois étaient trop interessés dans le résultat de l'élection pour ne pas chercher à la diriger. Ils voulaient faire nommer un proche parent du roi George, connu parmi eux sous le nom de Macaulay Wilson, et qui avait vécu assez long-temps en Angleterre. Ils ne négligèrent rien pour disposer les esprits en sa faveur; mais, quoique leur influence fût très puissante dans le Boulam, il n'était pas sûr que dans cette circonstance elle dût prévaloir sur celle des Mandingos. Le parti de ces derniers se composait de tous les hommes qui étaient musulmans ou qui penchaient vers l'islamisme, de ceux qui voulaient la continuation de la traite des esclaves, ou qui, par tout autre motif, voyaient avec déplaisir les Européens s'immiscer dans les affaires des nations africaines. En somme, après plusieurs mois d'intrigues, le succès était encore douteux, et les autorités de Sierra-Leone, qui voulaient éviter l'apparence de la violence, et cependant arriver à leurs fins, ne trouvèrent d'autre parti à prendre que d'envoyer sur les lieux un commissaire du gouvernement pour assister à l'élection et à l'installation du nouveau roi. Le lieutenant Mac Lean, qui avait été choisi pour cette mission, devait soutenir très ouvertement les prétentions de Macaulay Wilson, et laisser pressentir ce qui arriverait en cas qu'on fît un autre choix. Ses instructions, au reste, ne se bornaient pas à ce seul point, et l'élection terminée, la partie la plus difficile de sa tâche restait encore à remplir. Ce n'était rien moins que d'obtenir du roi et des grands du royaume qu'ils se reconnussent sujets de Sa Majesté Britannique, à qui la souveraineté du pays devait être cédée sous certaines conditions et réserves stipulées dans un acte dressé à l'avance.

Le lieutenant Mac Lean ayant écrit un journal de son voyage, nous le laisserons parler lui-même, supprimant toutefois quelques détails qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour les gens de Sierra-Leone.

« Le 3 mars 1827, je partis le matin de Freetown dans la yole du gouvernement avec la personne qui m'accompagnait en qualité d'interprète, et le soir même j'arrivai à la côte de Boulam. En débarquant, je me dirigeai de suite vers la ville d'Yougrou, que le feu roi avait nommée George Town, et j'y fus reçu par le régent, par un puissant chef mandingo nommé Dalmahoumedii, et par plusieurs autres chefs et gens principaux du pays. On m'assigna pour demeure une très bonne maison construite à la manière du pays, et peu après j'y fus visité par les différens chefs et hommes notables qui venaient me présenter leurs respects et m'offrir leurs services, comme au représentant du gouverneur de Sierra-Leone. La plupart étaient des Boulams, gens qui sortent rarement de leur pays, et dont quelques-uns, malgré le peu de distance où ils sont de notre établissement, n'avaient jamais vu un homme blanc. Il y avait aussi bon nombre de chefs mandingos qui ont acquis dans le Boulam des propriétés, et dont l'influence en ce pays s'accroît de jour en jour. Ces Mandingos, qui sont tous mahométans, sont en général des hommes très intelligens et surtout très adroits. Au moyen de leur supériorité intellectuelle qui est incontestable, et par suite de l'esprit dominateur de leur religion, ils finissent toujours, dans les lieux où ils s'établissent, par se substituer à l'aristocratie indigène; dans le Boulam, ce changement commençait déjà à devenir très apparent. Comme les chefs mandingos sont presque tous, les uns ouvertement et les autres sous-main, engagés dans le commerce des esclaves, et par conséquent ennemis du gouvernement anglais, il m'était enjoint par mes instructions de me tenir en garde contre eux et de m'opposer à leur parti dans l'élection qui allait avoir lieu.

« Dalmahoumedii est le principal des chefs mandingos du Boulam. C'est à beaucoup près l'homme le mieux informé que j'aie vu ici, et je lui ai trouvé même d'assez justes notions sur l'état politique de l'Europe. Il a de très grands biens et est propriétaire d'une ville tout entière, nommée Madina, qui n'est habitée que par des Mandingos.

« Le sol de cette ville et les terres environnantes constituent une sorte de fief pour lequel le roi de Boulam, comme seigneur suzerain, reçoit une redevance qui n'est guère que nominale. D'ailleurs, quoique Dalmahoumedii se reconnaisse ainsi pour vassal du roi, il a réellement presque autant de pouvoir et d'influence.

« Le jour de mon arrivée, il m'envoya un excellent dîner apprêté à l'européenne, et je ne pus faire moins que de l'inviter à en prendre sa part.

Quoique mahométan, il buvait très bien le vin ; à la vérité il prétendait que c'était pour me faire politesse, mais je pus voir que cette attention ne lui coûtait pas beaucoup.

« Dans le courant de la conversation, qui se faisait principalement par interprète, il me dit qu'à une certaine époque il avait eu jusqu'à quatre-vingt-trois femmes; son frère, qui était mort quelque temps auparavant, en avait laissé soixante-quinze, et d'après l'usage du pays, il avait droit de les prendre toutes; cependant il se borna modestement à quarante-cinq qu'il épousa en un même jour.

« Le soir nous reçûmes la visite d'un certain nombre de ces dames dont quelques-unes me parurent fort belles. Elles ne se faisaient pas non plus prier pour boire du vin, et on voyait qu'elles le savouraient avec plaisir.

« Au coucher du soleil commencèrent des réjouissances très bruyantes, et qui se prolongèrent jusqu'au lendemain matin. On m'avait donné une garde d'honneur pour empêcher les gens de pénétrer la nuit dans ma maison ; c'était chose presque impossible dans l'état de désordre où se trouvait toute la ville. En effet, depuis l'instant où les élections commencent jusque après le couronnement du nouveau roi, c'est-à-dire pendant près d'une quinzaine, nul ne peut être puni excepté pour meurtre. Ce *sommeil de la loi* fait que la ville est, à cette époque, le rendez-vous de tout ce qu'il y a de vauriens et de vagabonds parmi les nations ou les tribus du voisinage. La fête d'ailleurs attire des gens de toute sorte, mais surtout des ménestrels, et quelques-uns viennent de points situés à plus de cent lieues dans l'intérieur des terres. Aussi la ville de Yougrou, qui, dans les temps ordinaires, n'a pas, d'après ce qu'on m'a dit, plus de cinq à six cents habitans, contenait au moment où je m'y trouvais près de six mille personnes.

« Dans cette foule, je ne vis rien qui me frappât autant que la figure des pleureuses pour le roi défunt. Elles sont au nombre de seize, toutes arrangées de la même manière, c'est-à-dire avec une couche de blanc sur la partie supérieure de la face, ce qui contraste horriblement avec le noir de la partie inférieure. Leurs fonctions commencent immédiatement après la mort du roi, et elles doivent continuer à crier et à se lamenter jusqu'à l'élection du successeur, quelque temps qui puisse s'écouler entre les deux événemens. Ce sont en général de jeunes filles de dix à quatorze ans; tant qu'elles remplissent cet office, leur personne est inviolable et sacrée.

« Le 4 mars, jour fixé pour l'élection solennelle du nouveau roi, les chefs et hommes notables se réunirent à midi dans la maison du conseil. Lorsque tous ceux qui devaient être présens à la séance furent arrivés, on m'envoya une députation pour me prier d'honorer l'assemblée de ma pré-

sence. Je m'y rendis aussitôt en grand costume, accompagné de mon interprète, et quelques instans après, le régent qui avait administré l'état pendant l'interrègne, se leva et fit le discours suivant que j'écrivais à mesure qu'on me le traduisait :

« Chefs mes frères,

« Nous sommes réunis ici pour exercer un noble privilège et remplir un important devoir ; nous avons à élire un nouveau roi, le deuil pour celui qui n'est plus expirant aujourd'hui même.

« Notre roi est disparu du milieu de nous; nos yeux le cherchent sur toute cette terre, et nulle part ils ne l'aperçoivent! Nos voix l'appellent en tous lieux, et aucune voix ne répond à la nôtre.

« Nous sommes comme des enfans qui n'ont plus de père, comme une famille qui n'a plus de chef.

« Qui choisirons-nous pour occuper la place de notre vénérable roi? Quel homme pourra dignement marcher sur les traces de celui qui suivit toujours le sentier de la droiture, de celui dont toutes les paroles étaient les paroles de la sagesse, et de la bouche duquel procédait toute justice et toute équité?

« Qui choisirons-nous, dis-je, pour remplacer le chef que nous avons perdu, si ce n'est son fils, celui qui a été formé par ses conseils et qui se gouvernera par ses exemples?

« Vous connaissez tous l'homme que je vous propose, vous savez qu'il ne vous fera pas rougir de votre choix, et que ses actions seront toujours conformes à ce que l'on doit attendre du roi des Boulams. Vous savez qu'il découragera le vice, encouragera la vertu, et rendra la justice à tous. Je propose en conséquence que cet homme, que John Macaulay Wilson soit élu roi des Boulams. »

« Ce discours, comme je l'ai dit, m'était traduit phrase à phrase par l'interprète, et je l'écrivais à mesure. Pour mieux m'assurer d'ailleurs de la fidélité de la traduction, je la relus plus tard à l'orateur lui-même, et il fut surpris de l'exactitude avec laquelle tout ce qui avait été dit se trouvait rendu. Cet orateur se nommait Naïn Banna. Il était fort âgé et jouissait d'une extrême considération dans le pays; c'était à lui qu'appartenait de droit, à la mort du roi, le gouvernement du pays pendant l'interrègne ou période de deuil; mais par cela même il était inhabile à être élu.

« Après quelques discours et conversations des chefs dont le principal objet était l'éloge du feu roi, on m'annonça solennellement que John

Macaulay Wilson était élu roi; qu'il tenait le pays de Boulam dans sa main, et qu'à son doigt était suspendue la balance de la justice.

« On me pria en outre de faire connaître à Son Excellence le gouverneur de Sierra-Leone le choix qui venait d'être fait, et l'espoir qu'on avait que ce choix obtiendrait son approbation.

« Comme on m'avait fait entendre que l'assemblée attendait de moi un discours je me levai, et mon interprète traduisant mes paroles à mesure que je les prononçais, je leur dis que je ne manquerais pas d'informer *mon maître* son excellence le gouverneur de Sierra-Leone du bon ordre qui avait été observé dans l'assemblée, et de l'*unanimité* qui avait régné dans les délibérations. Je ne doute point, ajoutai-je, que son excellence n'approuve le choix que vous avez fait aujourd'hui, et d'après ce que j'ai appris de votre nouveau roi, je dois croire qu'il justifiera la confiance que vous avez placée en lui. J'espère qu'ayant montré en cette affaire autant de bon sens et une aussi juste appréciation de vos vrais intérêts, vous n'en porterez pas moins dorénavant dans toutes vos délibérations.

« Je terminai en félicitant les électeurs du bon choix qu'ils avaient fait, et le roi de la distinction qui venait de lui être conférée.

« La nuit du dimanche au lundi se passa comme la précédente en folles réjouissances et en débauches de toutes sortes. Le lendemain, de nombreuses charges de mousqueterie se firent entendre, annonçant, ainsi que diverses autres démonstrations de joie, la cérémonie de l'inauguration du nouveau roi, qui devait se faire ce jour même.

« A dix heures du matin, les chefs et notables s'assemblèrent pour procéder à certaines opérations mystérieuses qui se font dans les profondeurs de la forêt, et auxquelles les seuls initiés sont admis.

« A midi, ces hommes sortirent du bois, ramenant avec eux le nouveau roi, qu'ils présentaient en ce moment comme un inconnu envoyé par la Providence pour les gouverner et venant tout droit du ciel. Ils se dirigèrent vers la ville, et pendant tout le trajet les grands et le peuple dansaient autour du roi, en faisant mille gestes étranges. Je fus alors invité à me rendre à la maison du conseil, où le cortége était déjà arrivé, et peu après l'ex-régent Naïn Banna prononça en langue boulam une longue harangue que deux interprètes répétaient à mesure en anglais et en mandingo.

Après avoir rappelé les usages qui, de temps immémorial, se pratiquent dans le Boulam pour de pareilles occasions, il assura qu'on n'avait omis aucun des rites, aucune des pratiques mystérieuses nécessaires; il fit ensuite longuement l'éloge du feu roi, et en prit occasion pour offrir ses hommages au nouvel élu et à moi-même comme représentant le gouverneur de Sierra-Leone; chacun de ces complimens fut terminé par la for-

nude qui, dans le Boulam, est l'expression du plus profond respect : « Puissiez-vous vivre à jamais. »

« L'orateur demanda alors la permission de présenter aux assistans un étranger qui serait désormais l'objet de leur vénération, le roi Bey Sherbro (c'était le nouveau nom pris par Macaulay Wilson à son avènement au trône), et aussitôt tous les assistans vinrent successivement prêter hommage au nouveau souverain.

« Pendant cette partie de la cérémonie, des ménestrels jouaient de divers instrumens dont quelques-uns me parurent très ingénieusement imaginés et fort harmonieux. Les plus habiles musiciens se trouvaient surtout parmi ceux qui étaient venus des provinces de l'intérieur; quelques-uns de leurs airs étaient agréables, bien exécutés, et, sous tous les rapports, infiniment supérieurs à ce que j'avais entendu jusque-là de la musique des indigènes.

« Plusieurs de ces ménestrels ne se servaient de leur instrument que pour accompagner des chants improvisés dans lesquels ils célébraient les louanges de quelque chef qui leur était plus particulièrement connu; j'eus aussi ma part d'encens, parce qu'on espéra sans doute que je la paierais généreusement.

« Tout ménestrel un peu renommé mène avec lui son jongleur, qui est un personnage tout-à-fait subalterne. Ces jongleurs cependant sont en général d'excellens mimes, et quelques-uns par leur jeu me rappelaient les clowns de Shakspeare.

« Dalmahoumedii assistait à la cérémonie entouré d'un grand nombre de ses partisans; mais il paraissait sentir qu'il avait perdu du terrain, et il ne prenait part à rien de ce qui se faisait autour de lui.

« Si on pouvait se faire l'idée du caractère d'un peuple quand on n'a eu l'occasion de le voir que pendant une époque de licence absolue, je dirais qu'il n'y a dans le Boulam que des vagabonds, des voleurs et des ivrognes. Cependant on m'a assuré que ce sont en général de braves gens; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient, comme tous les Africains en général, indolens à l'excès et attachés aux vieilles coutumes de leur pays qu'ils ne veulent point abandonner, même quand ils sont venus à en reconnaître l'absurdité. Aujourd'hui, aucun missionnaire d'Europe ne songerait à essayer de leur ouvrir les yeux; mais on l'avait entrepris il y a quelques années, et malgré tout le zèle de ceux qui s'étaient chargés de cette tâche, il ne reste pas aujourd'hui un seul chrétien dans tout le pays de Boulam. Les musulmans au contraire ont fait de nombreux prosélytes; ils s'y prennent mieux que nos missionnaires, qui me paraissent vouloir faire entrer le coin par le gros bout, lorsqu'ils cherchent à changer la

croyance avant d'avoir changé les mœurs... Du reste, il y aurait trop à dire sur ce sujet, et je reviens à mon affaire.

« Le soir même j'envoyai la yole à Sierra-Leone pour porter la relation de tout ce qui s'était passé jusque-là et demander qu'on m'envoyât sur-le-champ le traité avec les présens d'usage pour le roi et les chefs; cependant je continuai les négociations déjà entamées pour amener les grands et les notables à céder la souveraineté du pays à la Grande-Bretagne, et j'employai tous les argumens qui me parurent les plus plausibles pour leur en démontrer la nécessité et les avantages.

« Le lendemain, 6 mars, j'allai me promener à quelque distance de la ville pour me faire une idée du pays et des ressources qu'il présente. Je vis partout le sol présenter les apparences de la plus grande fertilité, et je crois que sous ce rapport les campagnes situées à l'autre côté de la baie, c'est-à-dire celles de Sierra-Leone, ne sauraient soutenir la comparaison. Des épices de toute espèce croissent ici abondamment; et sans beaucoup de peines ni de dépenses, on y ferait venir le café, l'indigo, la canne à sucre et le tabac. Il n'y a peut-être pas une seule production des Indes orientales et occidentales qu'on ne pût obtenir de ce sol, qui déjà fournit tout ce que la colonie envoie en Angleterre en retour des objets manufacturés. Cependant les naturels sont trop paresseux pour bien cultiver leur terre, et ils ne récoltent guère que du riz; les marchandises anglaises qu'ils se procurent à Sierra-Leone et qui consistent en fusils, en poudre, en rhum et en tabac, sont payées ordinairement en bois de construction et quelquefois en journées de travail.

« Pendant le court séjour que j'ai fait en ce pays, j'ai été frappé de l'utilité qu'il y aurait pour l'Angleterre à former sur quelque point de la côte, à Madina, par exemple, un établissement fixe. Le sol, comme je l'ai dit, est très propre à l'agriculture, et n'étant que médiocrement incliné, on n'aurait pas à craindre qu'après la destruction des taillis la terre végétale fût emportée par les pluies d'orage, ainsi que cela s'est vu en d'autres endroits. Les fonds qu'on pourrait mettre dans cette entreprise seraient, je n'en doute pas, très promptement couverts. Un autre avantage d'ailleurs qui contribuerait beaucoup à attirer des colons, c'est que la côte de Madina et même celle de tout le Boulam est très saine; ce que nous appelons à Sierra-Leone fièvre du pays est un mal à peine connu de ce côté de la baie.

« A peine étais-je de retour de mon excursion, que cinq ou six femmes pieuses vinrent me rendre leurs devoirs. Elles inclinaient la tête jusqu'à terre, et dans cette position elles psalmodiaient sur un ton lugubre

les louanges du feu roi parmi lesquelles elles trouvaient moyen de placer des complimens pour moi.

« A minuit, je reçus des lettres de Sierra-Leone qui m'apprenaient que Son Excellence approuvait les mesures que j'avais prises. Tout n'était pas fini cependant, et dans la matinée suivante il me fallut encore recommencer à discuter; enfin je répondis victorieusement à toutes les objections que les chefs élevaient contre le traité proposé, et je ne leur laissai pas un seul faux-fuyant.

« Le soir, j'allai pour me délasser me promener sur la plage, et je m'amusai de l'adresse avec laquelle les naturels prennent le poisson qui est ici très abondant et d'espèces assez variées.

« Le 8, le traité arriva enfin; les clauses laissées en blanc furent bientôt remplies, et l'acte ayant été signé solennellement et duement ratifié, j'eus la satisfaction d'arborer, le 9 mars 1827, le pavillon britannique, et de prendre possession du pays de Boulam au nom de Sa Majesté Britannique! »

ROULIN.

(La suite à une prochaine livraison.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1834.

La chambre qui vient de se séparer, pour faire place à une autre, ne laissera pas des souvenirs bien glorieux dans nos annales. Cinq budgets ont été votés par cette chambre, qui semblait d'abord vouloir doter le pays de quelques économies, et qui a fini par le livrer au désordre et au gaspillage. Son dernier acte financier en dit plus que toutes les remarques, elle a voté le budget du ministère de la guerre sans examiner ces comptes qui demandaient un œil si attentif, après avoir donné le funeste exemple des votes de crédit pour des dépenses consommées.

Le ministère, qui s'est si bien trouvé de cette chambre, s'applique de toutes ses forces à s'en procurer une semblable. Trop faible encore pour supporter une opposition même aussi réduite qu'elle l'était dans la dernière session, il en redoute jusqu'à l'ombre, et il se sert de toutes ses ressources de rouerie pour effrayer les électeurs. La coalition entre les légitimistes et le parti républicain, c'est là le grand mot d'ordre donné à tous les agens ministériels pour rallier les électeurs au pouvoir. Les journaux du ministère ne tarissent pas sur cette alliance, qui est si naturelle et si facile à faire! Mais depuis quatre années le pouvoir a fait tomber les masses dans des pièges si grossiers, qu'il ne les estime plus assez pour se donner la peine de les tromper habilement. Avec l'alliance des carlistes et des républicains, le ministère compte bien enlever encore le vote de cinq budgets et d'autant de petits budgets supplémentaires.

Le plus simple examen suffirait cependant pour montrer le néant de cette combinaison. Dans les départemens du midi d'abord, à Toulouse, à Marseille, il existe une ligne de démarcation trop profonde entre le parti de la révolution et le parti royaliste pour qu'elle puisse être franchie et qu'on vienne, des deux camps, se tendre les mains dans les colléges. Là l'opinion légitimiste représente les idées religieuses. C'est après avoir pris

conseil de l'évêque, du curé et du confesseur, qu'on se décide pour un candidat. La nature du tempérament méridional, jointe à ces idées religieuses, y nourrit une exaltation politique qui n'admet guère de transaction. En un mot, le parti royaliste des provinces méridionales est un parti jacobite, qui s'est fait des principes de ses regrets, et une foi de ce qui n'est guère ailleurs qu'une affaire. Le moyen que le parti du progrès, qu'on définit si mal en le nommant républicain, s'entende avec cette classe de royalistes? Il ne faut pas oublier non plus que depuis longues années ces deux partis se renvoient l'injure d'impie et d'hypocrite, qu'ils s'attaquent souvent avec furie, qu'ils se tuent quelquefois, et que le parti moyen qui les empêche partout d'être en contact immédiat, est là trop peu nombreux pour leur éviter de se heurter sans cesse avec violence. A Marseille, les électeurs porteront sans doute deux candidats légitimistes, de l'opinion la plus prononcée, M. Berryer et M. le duc de Fitz-James; mais l'élection de l'un d'eux, si elle a lieu, sera faite uniquement par leur parti, qui serait en nombre s'il se décidait à passer sur la difficulté du serment. A Toulouse, la même opinion portait M. Villèle, qui a été sollicité d'accepter la députation, mais qui a refusé. M. Villèle a écrit sur la porte de son château, comme Horace et Gil Blas: *Inveni portum*, et il a échappé à trop de bourrasques pour remettre sa barque à l'aventure.

Au nord, dans l'est, à Strasbourg, à Châlons, à Nancy, à Colmar, à Laon, à Mézières, à Lille, le parti dit républicain a encore moins de chances et d'envie de s'allier au parti légitimiste. Ces départemens industrieux représentent le pays des affaires; la culture du tabac et de la garance, à laquelle se livrent tous les propriétaires, les obligent à entretenir, bon gré mal gré, des relations avec le gouvernement. Là le parti royaliste calcule davantage ses intérêts qui refroidissent ses affections, et tend à se faire tory, ou plutôt se rapproche de la nuance royaliste de M. de Lamartine, le député de Dunkerque. Cette opinion est tellement accommodante que, dans une autre partie de la France, M. de Thiars, bon gentilhomme il est vrai, a trouvé quelques voix dans la nuance royaliste, et qu'elle favorise son élection à Châlons-sur-Saône. Or, on aura beau faire, et M. de Thiars aurait beau faire lui-même, il ne passera jamais pour un royaliste ni pour un républicain. Dans les arrondissemens du nord, on peut s'attendre avec certitude à ce que les royalistes eux-mêmes préfèrent les candidats ministériels à ceux du mouvement. Il faut se souvenir que, sous la restauration, Dunkerque et tout ce pays n'envoyèrent jamais des députés de l'opposition à la chambre, pas même sous M. de Polignac, où sept députés ministériels représentaient ces prudens colléges.

Au centre de la France, la coalition semblerait moins difficile, et cependant elle ne saurait avoir lieu. Les opinions du juste-milieu, si toutefois le juste-milieu a des opinions, s'y trouvent dans le plus grand nombre. A Chartres, M. Isambert a l'espoir, il est vrai, de réunir quelques votes légitimistes, mais l'évêque que M. Isambert a assez rudement attaqué à la chambre, lui enlèverait toutes les voix du parti religieux, si le parti religieux pouvait transiger avec un candidat libéral. Le peu de chances qui restent aux candidats républicains se trouvent à Perpignan, à Dijon, à Mâcon; et là encore ils useraient de leurs propres forces, car le parti royaliste y est peu nombreux ainsi que celui du juste-milieu, qui ne consiste guère que dans les fonctionnaires et les employés du gouvernement. On peut se rassurer. La république n'est pas dans les collèges électoraux, et les ministres qui affectent de la voir là, se moquent bien des pauvres électeurs qui les prennent au mot. Ce n'est pas la république ou la restauration que le ministère craint de voir sortir des collèges, c'est la liberté, et leurs mesures sont bien prises pour qu'elle n'aille pas loin.

Le ministère actuel compte bien sur la chambre prochaine où il espère trouver des centres aussi serrés et aussi tenaces que ceux de la fameuse chambre septennale. Il lui reste à compléter sa législation, à s'entourer d'un système et d'un arsenal de lois qui l'empêche d'être entraîné vers le principe sur lequel le gouvernement a été fondé, c'est-à-dire vers l'idée du progrès, de la souveraineté populaire et de la liberté. M. Thiers l'a dit à la tribune avec beaucoup de sagacité, les gouvernemens ne périssent que parce qu'ils exagèrent le principe qui a présidé à leur fondation. Ainsi ont fait l'empire et la restauration, qui avaient été fondés, l'un sur le despotisme, l'autre sur un système rétrograde, c'est-à-dire sur de mauvais principes, contraires aux intérêts et aux sentimens de la nation. La pensée ministérielle, bien que livrée à des hommes d'esprit, est aujourd'hui renfermée dans des bornes trop étroites pour remonter bien haut; c'est à l'aide d'un misérable sophisme que le pouvoir s'élance avec ardeur sur les voies de l'empire et de la restauration, et qu'il se persuade que la mauvaise foi et la violence de ces deux régimes le conduiront à un résultat meilleur.

On peut prévoir que la chambre prochaine sera ministérielle au plus haut degré. L'opposition légitimiste y comptera bien quelques représentans, l'opposition libérale y figurera sur quelques bancs; mais il faut s'attendre à subir une ère ministérielle qui pourra bien être longue, et peut être cette triste période qui se prépare sera-t-elle encore favorable au pays. Le point de départ du ministère actuel, chacun de ses pas dans la route qu'il suit, indiquent clairement le but qu'il se propose, ou plutôt le

but qu'il attendra malgré lui. Les esprits fins et retors qui le composent penchent de leur nature pour la déception. Tant que le ministère pourra se jouer des masses, effrayer la chambre, faire miroiter aux yeux effarés des électeurs et de la garde nationale la menace d'une troisième restauration et l'épouvantail de la république, il se tiendra dans les bornes d'une apparente légalité, modifiée par toutes les ordonnances ou les fragmens d'ordonnances, par les lois, les décrets et les sénatus-consultes des anciens rois, de la république conventionnelle, directoriale et consulaire, et de la restauration. Tant que la pesanteur des impôts et des charges qui s'accroissent chaque jour, fera naître des troubles dans le pays, et tant que ces troubles feront voter d'enthousiasme les budgets et de nouveaux accroissemens d'impôts, la conduite du ministère se trouvera toute tracée. Les excès du pouvoir assurant sa durée et augmentant sa force, son rôle sera bien facile. Mais un temps viendra, et peut-être ce temps n'est-il pas si éloigné qu'on le pense, où le pays s'éclairera et s'étonnera d'avoir été si facilement trompé; il comprendra alors qu'un gouvernement de bonne foi n'a pas besoin, pour être fort, de se faire persécuteur, de souffler la haine des partis, de vivre à la faveur des discordes publiques; que la sécurité d'une nation et son bien être se fondent sur autre chose que sur le monopole, que les intérêts se défendent bien mieux encore par de sages concessions que par une forêt de quatre cent mille baïonnettes, et alors aussi il se souviendra peut-être des promesses qui lui ont été faites et dont on ne lui parle aujourd'hui qu'avec une amère dérision. Ce jour-là, si la peur ne s'empare pas trop fortement du ministère, il en viendra certainement aux ressources qu'il tient en réserve. Dans les paroles que plusieurs de ses membres et de ses adhérens ont prononcées pendant le cours de la dernière législature, on trouverait de quoi lui prouver de reste qu'il nous garde un 18 fructidor, si ce n'est un 18 brumaire, et qu'il est assez aveugle pour croire que le pays tient tant à le conserver, qu'il lui sacrifierait ses institutions. Malheureusement les élections prochaines seront sans doute de nature à confirmer le ministère dans ses idées, et à l'entraîner dans cette voie.

Pour mieux se consolider, le ministère s'occupe d'en finir avec M. Dupin, homme entiché de certaines idées légales qui ne conviennent plus au pouvoir. D'ailleurs, M. Dupin représente le tiers-parti qui a la prétention de remplacer au château le parti tout-puissant des doctrinaires. Le mot a donc été donné à tous les amis des centres qui ont l'espoir de reparaître dans la chambre prochaine. On leur a fait entendre que M. Dupin était trop despote, trop livré à ses caprices; on leur a rappelé qu'il avait combattu vivement le ministère dans deux ou trois questions; enfin on leur a fait

sentir la nécessité absolue de se débarrasser d'un président aussi incommode. C'est M. Martin (du Nord), le nouveau procureur-général, qui sera le candidat ministériel à la présidence dans la session prochaine. Pour assurer sa nomination et achever de détacher les centres de M. Dupin, on colportait la semaine dernière une parole tombée fort rudement d'en haut sur l'ex-président de la chambre. On rapportait qu'un grand personnage à qui on avait demandé s'il laisserait long-temps M. Dupin gratter à la porte du ministère, avait répondu : « Il aura beau gratter, cogner et même briser la porte, il n'entrera pas. » Si ce mot a été réellement prononcé, M. Dupin sera certainement ministre avant six mois.

En attendant, M. Dupin est allé voir en Angleterre son ami lord Brougham, qu'il trouvera ainsi que ses collègues dans un étrange embarras. L'affaire des dîmes d'Irlande, et le dissentiment qu'elle a causé parmi les membres du cabinet, ne sont pas certainement les véritables causes de la dissolution ministérielle qui se prépare à Londres. Il paraît que lord Grey, se sentant réduit à l'impuissance par les tories qui dirigent presque uniquement la couronne par leur influence, saisit cette occasion pour éloigner cinq membres du cabinet, et les remplacer par des hommes plus dévoués à son système. Mais ce mouvement inattendu pourrait bien rendre aux tories le pouvoir qu'ils convoitent avec tant de sagacité, et qu'ils n'ont jamais entièrement abandonné. Le traité de la quadruple alliance, qui est une conception de M. Canning, a, dit-on, un peu effrayé la cour, qui y entrevoit les signes d'une rupture prochaine avec la Russie, à laquelle le ministère whig s'applique à préparer l'opinion publique, comme on la préparait autrefois contre la France. On a déjà remarqué les violentes attaques de quelques journaux contre l'ambassadeur russe. La princesse Lieven qu'un séjour de dix-huit ans avait rendue très influente à Londres, la princesse Lieven était le véritable ambassadeur de Russie; c'était par cette dame que se faisaient toutes les affaires, et M. de Talleyrand a eu plus d'une fois à lutter d'habileté avec elle. Le rappel du prince Lieven, qui s'accorde avec celui des ambassadeurs de Prusse à Bruxelles et à Madrid, a produit quelque impression, et donné lieu à des bruits de guerre qui ne sont sans doute pas encore près de se réaliser.

Le véritable embarras du ministère anglais, et qui pourrait amener sa dissolution, c'est lord Brougham, ce curieux personnage que M. Dupin semble avoir pris pour modèle. Lord Brougham, avocat encore tout enivré de ses succès de barreau, et sans cesse dominé par le besoin de produire une impression nouvelle, marche tantôt avec le ministère dont il fait partie, et tantôt avec le parti plus modéré ou le parti plus avancé, qui constituent deux germes d'opposition sur les bancs même de la

trésorerie. Comme M. Dupin, lord Brougham a des opinions et des habitudes de vieux bourgeois avec des boutades de radicalisme; comme M. Dupin, il affiche quelques idées de croyances religieuses, sincères ou non, qui le rattachent à l'église, *à la vieille église d'Angleterre*, qui est pour lord Brougham ce qu'est l'église gallicane pour M. Dupin. La haine de lord Brougham et la virulence de ses paroles contre l'aristocratie ne se lient pas à un vif sentiment de la liberté, et la rudesse avec laquelle il menait le parti tory dans la chambre des lords, quand il la présidait, ne l'a pas rendu plus populaire que ne l'est devenu M. Dupin par la présidence de la chambre. Enfin, lord Brougham n'est pas plus d'accord avec le cabinet dont il fait partie, que ne le serait M. Dupin avec le ministère dont il serait membre, et les saccades qu'il donne sans cesse au conseil y ont opéré des divisions qui viennent de se manifester par la retraite de cinq ministres. Il est évident que la lutte s'engagera ensuite entre lord Grey et lord Brougham, et il est difficile de prévoir comment elle finira. Les tories auront peut-être la chance de se glisser au pouvoir entre les deux contendans. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque où lord Wellington rentra au ministère, l'opinion publique était aussi prononcée en Angleterre contre les tories, qu'elle peut l'être en ce moment.

La mort du général Lafayette a été exploitée par le pouvoir avec la roterie et l'habileté grossière qui est le caractère distinctif de ce régime. Les vertus de Lafayette ont été mises à l'ordre du jour de tous les journaux ministériels, et les honneurs funèbres lui ont été rendus avec un appareil militaire tellement imposant, qu'il semblait moins destiné à honorer le mort qu'à égorger les survivans. On ne comptait pas moins de mille sergens de ville au convoi de Lafayette, dont les mânes ont dû être singulièrement flattés de cette démonstration de la police, qui lui avait déjà donné, il est vrai, beaucoup de marques d'attention pendant sa vie. Pour les princes et les ministres, ils s'étaient dispensés d'assister au convoi, et s'étaient contentés d'envoyer pour les représenter quelques voitures de la cour et quelques bouches à feu. Le peuple, qui ne manque pas de placer un mot d'esprit, même quand il se laisse prendre pour dupe, faisait tout haut remarquer que si les voitures étaient vides, les canons avaient été remplis, sans doute par forme de compensation.

On nous permettra de rappeler ce que disait M. Lerminier, au sujet de Lafayette, dans ses Lettres philosophiques, qui ont été publiées dans notre recueil : « Les appréciateurs divers de la démocratie française ont tous disparu; Mirabeau n'a parlé que deux ans, Robespierre n'a soutenu que dix-huit mois l'horreur problématique de son personnage, Napoléon s'est fait un siècle en vingt ans; seul, M. de Lafayette survit : il a duré. Dès

l'origine, acteur dans la révolution, il en est le contemporain assidu, le symbole perpétuel, la tradition vivante. Savez-vous à qui je ne puis m'empêcher de le comparer? Ne vous étonnez pas trop : à Louis XIV. Le fils d'Anne d'Autriche, dans sa longue carrière, n'a vécu que pour être, aux yeux de la France, le type vivant de la monarchie, roi, rien que roi; il est l'état, il est la France, naturellement, avec une majesté simple. Louis n'a pas l'originalité d'un Frédéric ou d'un Charles-Quint, il n'a que la grandeur de son rôle, mais il l'a tout entière, mais si bien mêlée à sa médiocrité personnelle, que la postérité ne cassera jamais le jugement de la France qui l'a nommé le grand roi. M. de Lafayette est peuple; il ne s'appartient pas à lui-même, il appartient au peuple, il lui sourit, il l'aime; sa vie est un rôle, mais sincèrement adopté, mais joué avec naturel, et qui sera soutenu jusqu'au bout sans efforts! Comme il n'avait la vocation ni d'un Pitt ni d'un Napoléon, il est resté le serviteur des principes; il ne ressemble à personne; il est nouveau parce qu'il est toujours le même; au milieu des révolutions il n'enfle ni sa voix ni son caractère; il y porte la même sérénité qu'au milieu de sa famille. On chérit sa bonté, on vénère sa vertu, on aimerait à lui trouver du génie, mais on est tranquille sur son immortalité; on est sûr que les petits-enfans de nos enfans confirmeront dans l'avenir le nom de grand citoyen. » Le général Lafayette avait dessein, dit-on, dans le cours de sa dernière maladie, de se faire transporter à la tribune, et là de lire une sorte de testament politique qui eût certainement rendu bien désintéressés les éloges que lui ont donnés après sa mort les journaux ministériels, mais les forces lui ont manqué pour le prononcer et pour le mettre par écrit. Il laisse quelques volumes de notes et de mémoires remplis de révélations et de détails bien curieux sur tous les personnages de ce temps. Ces papiers, déposés en des mains sûres et fidèles, seront livrés à la publicité.

Nous ne pensons pas que la minutieuse visite domiciliaire qui a été faite cette semaine dans la maison de M. Carrel, rédacteur en chef du *National*, et au bureau de ce journal, se rattache à cette circonstance; mais, chemin faisant, on n'eût sans doute pas été fâché de mettre la main sur les mémoires du vieux général, qui pouvaient, par hasard, se trouver chez son jeune ami. M. Carrel était soupçonné, dit-on, d'entretenir une correspondance avec les journaux républicains des départemens. Cette correspondance existe en effet; mais on pouvait se dispenser de fouiller la maison de M. Carrel pour la trouver. On peut la lire chaque jour dans les colonnes du *National*. Du reste, la commission de la chambre des pairs continue ses recherches, et les écrivains de *la Tribune*, arrêtés par ses ordres, sont toujours retenus en prison. On ne pense pas que l'instruction à Paris puisse être terminée avant le mois d'août.

Les petits scandales ministériels continuent. Il est bien avéré maintenant qu'un bénéfice énorme et illicite a été commis sur la construction du vaisseau des fêtes de juillet, et qu'un pot-de-vin de 25,000 fr. a été payé au personnage qui a procuré cette affaire aux entrepreneurs. Une administration jalouse de passer pour intègre et honnête eût ordonné une enquête à la suite de ce scandaleux procès; elle eût voulu signaler et destituer au besoin le coupable. L'enquête n'a pas eu lieu, et ne sera pas ordonnée, car elle mettrait sans doute sur la voie d'autres actes aussi peu faits pour être avoués. Quel que soit le ministérialisme de la chambre prochaine, il faut espérer qu'elle ne fermera pas les yeux sur cette honteuse affaire, et qu'elle l'évoquera à elle. S'il lui plaisait de l'oublier, la presse sera là, nous n'en doutons pas, pour l'en faire souvenir.

Le ministère de l'instruction publique a aussi son vaisseau de juillet. C'est M. Cousin, le philosophe, qui en est le pilote. M. Cousin, ayant compilé quelques parties de l'ancien et du nouveau Testament, en avait fait un petit livre que publia sans succès le libraire Levrault. M. Cousin, membre du conseil de l'instruction publique, et homme fort habile dans ses affaires, comme on sait, a fait décider qu'on achèterait pour 25,000 fr. d'exemplaires de son catéchisme. Mais la presse ayant révélé à propos cette petite manœuvre, M. Guizot a hésité à sanctionner la décision du conseil de l'instruction publique où M. Cousin exerce une si grande influence. Ce procédé de M. Guizot envers M. Cousin irrite fort, dit-on, le pair philosophe, qui va partout se plaignant de son ancien ami, et disant qu'il n'était pas si scrupuleux, quand, pendant son dernier ministère, il ordonna d'acheter, des fonds de l'état, pour 20,000 fr. d'exemplaires des Mémoires de la révolution d'Angleterre. On pourrait répondre à M. Cousin que les Mémoires de la révolution d'Angleterre avaient plus d'importance que son catéchisme, mais cette réponse ne le calmerait sans doute pas.

On a beaucoup parlé cette semaine, dans un certain monde, du duel qui a eu lieu entre M. M.... et l'ancien acteur Damoreau. L'offense qui avait donné lieu à ce combat était assez grave de part et d'autre, pour qu'on pût en redouter les suites. Toutefois, les deux adversaires furent interrompus dans leur combat, au bois de Boulogne, à Sablonville et à Vincennes, par la police qui s'y opposait. Il eut lieu enfin, et M. Damoreau reçut trois coups d'épée dont le dernier eût été grave s'il n'avait été paré par une pièce de cinq francs qui se trouvait dans son gousset. Un homme fort répandu, et mieux doté du côté de l'esprit que du côté de la fortune, disait, il y a quelques années, au récit d'une circonstance toute semblable : « Voyez donc, à sa place j'aurais été tué, moi! »

Le Théâtre-Français a donné une comédie de MM. Frédéric Soulié et

Badon, intitulée : *Une Aventure sous Charles IX*. La scène se passe au siége de la Rochelle, au moment du départ de Henri III pour la Pologne. C'est une petite historiette qui semble empruntée à la reine Marguerite ou à Brantôme, mais qui est exposée avec beaucoup de décence et d'esprit. Le succès n'a pas été grand, sans doute parce que l'intérêt et la gaîté que les auteurs ont voulu provoquer à la fois, se nuisent l'un à l'autre. Mlle Mars remplissait le rôle principal, qui a été médiocrement joué par elle. On attend toujours avec impatience, dans un nouveau rôle, Mme Dorval dont le beau talent ne se montre encore que dans *Une Liaison*, et que des règlemens absurdes, soutenus avec opiniâtreté par la personne intéressée, empêchent de paraître dans tous les rôles de drames qui ont été joués par Mlle Mars. *Clotilde* et *Édouard en Écosse* où Mme Dorval eût certainement obtenu un grand succès, lui sont aussi interdits, bien que Mlle Mars ait cessé de jouer ces ouvrages. Les règlemens de la Comédie Française, qui ont fermé pendant vingt ans l'accès de ce théâtre à tous les vrais talens, les y condamnent aux plus injustes humiliations.

L'ouverture de l'Opéra-Comique a également eu lieu cette semaine. La salle a paru d'une élégance remarquable, richement peinte et richement dorée. Les dessins de M. Chenavart ont été adoptés en partie pour cette décoration, exécutée par MM. Léon Feuchères et Desplechins, et ce qu'on en a exécuté donne à peine une idée de l'effet qu'eût produit le projet rendu dans tout son ensemble. *Lestocq*, opéra de MM. Scribe et Auber, ramènera à l'Opéra-Comique tous les anciens habitués de ce théâtre, et toute la nombreuse partie du public qui aime la musique facile. Le poème offre quelques jolis détails, comme il s'en trouve tant dans les ouvrages de M. Scribe; mais il rappelle trop souvent *Bertrand et Raton*, et quelques autres ouvrages du même auteur. On a trouvé aussi dans la musique de M. Auber beaucoup de réminiscences de *Gustave*, et de ses autres opéras. Le succès a été néanmoins fort grand, et il l'eût été davantage, si, avec les décors des loges et du théâtre, il eût été possible de renouveler la vieille troupe usée de l'Opéra-Comique.

M. Henri Heine va publier lui-même la traduction de ses Tableaux de voyages, dont nous avons donné autrefois quelques fragmens, entre autres *les Bains de Lucques* et *le tambour Legrand*. Cet ouvrage, plein d'intérêt, d'esprit mordant et de verve, comme tous les écrits de M. Heine, sera précédé d'une préface, dont nous nous empressons de citer quelques fragmens. Sa forme vive et piquante est parfaitement en harmonie avec l'originalité du livre qu'elle précède.

« Ce sera, dit M. Heine, toujours une question difficile à résoudre, que celle de savoir comment on doit traduire en français un écrivain

allemand. Doit-on claguer çà et là des pensées et des images, quand elles ne répondent pas au goût civilisé des Français, et qu'elles pourraient leur paraître une exagération désagréable ou même ridicule? ou bien faut-il introduire le sauvage allemand avec toute son originalité d'outre-Rhin, fantastiquement colorié de calembourgs, chargé d'ornemens par trop poétiques, dans le beau monde littéraire de la capitale? Pour ce qui est de moi, je ne crois pas qu'on doive traduire le sauvage allemand en français apprivoisé, et je me présente ici moi-même dans ma barbarie native, à l'instar des Charruas, à qui vous avez fait l'été dernier un accueil si bienveillant.....

« Le style, l'enchaînement des pensées, les transitions, les brusques saillies, les étrangetés d'expression, bref, tout le caractère de l'original allemand a été, autant que possible, reproduit mot à mot dans cette traduction française des *Reisebilder*. Le goût, l'élégance, l'agrément, la grâce, ont été impitoyablement sacrifiés partout à la fidélité littérale. C'est maintenant un livre allemand en langue française, lequel livre n'a pas la prétention de plaire au public français, mais bien de faire connaître à ce public une originalité étrangère. Enfin, je veux instruire, sinon amuser. C'est de cette manière que nous avons, nous autres Allemands, traduit les écrivains étrangers, et cela nous a profité : nous y avons gagné des points de vue, des formes de mots et des tours de langage nouveaux. Une semblable acquisition ne saurait vous nuire.....

« Ce livre a été, à l'exception de quelques feuilles, écrit avant la révolution de juillet. A cette époque, en Allemagne, l'oppression politique avait établi un mutisme universel ; les esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme qui, alors, osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de passion, qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti de la prêtrise et de l'aristocratie se déchaînait davantage contre lui. J'emploie les expressions *prêtrise* et *aristocratie* par habitude seulement, car je m'étais toujours servi à cette époque de ces mots, quand, seul, je soutenais cette polémique contre les champions du passé. Ces mots étaient compris de tout le monde, et, je dois l'avouer, je vivais encore alors de la terminologie de 1789, et j'étalais un grand luxe de tirades contre le clergé et la noblesse, ou, comme je les ai appelés, contre la prêtrise et l'aristocratie. Mais je suis allé plus loin depuis, et mes bons Allemands, qui, éveillés par le canon de juillet, ont suivi mes traces, et parlent à présent le langage de 1789, ou même de 1793, sont encore si éloignés de moi, qu'ils m'ont perdu de vue et me croient resté en arrière. Je suis accusé de modérantisme, d'intelligence avec les aristocrates, et je vois déjà poindre le jour où je vais être prévenu

de connivence avec la prêtrise. Le fait réel est qu'aujourd'hui, sous le nom d'aristocratie, je ne comprends pas seulement la noblesse de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent, qui vivent aux dépens du peuple. La belle formule que nous devons, ainsi que beaucoup d'excellentes choses, aux saints-simoniens, *l'exploitation de l'homme par l'homme*, nous conduit bien par-delà toutes les déclamations sur les privileges de la naissance. Notre vieux cri de guerre, *écrasez l'infâme!* a été également remplacé par une meilleure devise. Il ne s'agit plus de détruire violemment la vieille église, mais bien d'en édifier une nouvelle, et bien loin de vouloir anéantir la prêtrise, c'est nous-mêmes qui voulons aujourd'hui nous faire prêtres.

« Pour l'Allemagne, sans doute, la période des négations n'est pas encore finie; elle ne fait même que commencer. En France, elle paraît au contraire toucher à sa fin; au moins, il me semble qu'il faudrait plutôt ici se livrer à des tendances positives. Donc, tandis que je viens de faire imprimer en langue allemande une nouvelle édition des *Reisebilder*, sans y changer un seul mot, j'ai supprimé autant que possible dans cette édition française celles des velléités politiques qui, en France, ne sont pas à l'ordre du jour.

« Par une espèce de superstition littéraire, j'ai laissé à mon livre son titre allemand. Sous ce nom de *Reisebilder*, il a fait son chemin dans le monde (beaucoup plus que l'auteur lui-même), et j'ai désiré qu'il conservât ce nom heureux dans l'édition française. »

Un grand succès attend certainement le livre que décore une si curieuse préface.

UN COEUR DE JEUNE FILLE [1]. — Ce livre n'est point un roman, au dire de M. Michel Masson. C'est uniquement et exactement une confidence que lui fit un jour Marie, jeune fille en son temps, étant accoudée près de lui sur le balcon gothique de la plus haute des tourelles du Vieux Saint-Jean des Vignes. En dépit de la prudence de cette excuse, M. Michel Masson, qui a déjà tant d'autres moitiés de livres sur la conscience, pourrait bien à la rigueur être mis en cause comme complice de celui-ci; mais nous sommes bonnes gens. Ce sera à Marie toute seule que nous nous en prendrons de cette confidence de son cœur. Écoutons un peu ce cœur qui nous a écrit ses mémoires.

Comme beaucoup de petites filles, Marie, dès douze ans, a désiré passionnément d'en avoir seize. Ensuite, rien que pour jouer d'abord, lui est venu le petit mari, puis le petit amant. Mais un seul petit amant, ce n'était guère. Bientôt elle en a deux à la fois, n'aimant pourtant au fond ni l'un ni l'autre. Vous voyez si la jeune fille a la coquetterie précoce. La

[1] Chez Allardin, place Saint-André-des-Arts.

voilà, ayant à peine fait sa première communion, marchant sur les pieds d'Émile, puis sur les pieds de Paul, sur leurs quatre pieds en même temps; donnant des cheveux à l'un, en acceptant d'un autre, recevant d'Ernest un livre d'heures, et de Ferdinand un bracelet.

Arrive cependant pour elle le moment de fixer les irrésolutions de sa tendresse. Sur le seuil du mariage, c'est en faveur de M. Paul qu'elle semble prête à se déterminer. M. Paul allait donc être l'amant définitif. Mais voici que notre étourdie qui s'est un jour décidée sans le moindre scrupule à l'aller visiter seule, tout garçon qu'il est, après s'être parée de son mieux à cet effet, s'avise tout à coup d'un singulier moyen pour fortifier au besoin sa sagesse, dont elle suspecte la solidité. En un clin d'œil, elle se déshabille, et en un clin d'œil aussi elle se rhabille. Rien n'était changé, du moins en apparence, à sa toilette. Sa robe, sa ceinture, sa collerette, son jupon, tout était ravissant de fraîcheur, seulement (je la laisse ici parler elle-même), le dernier vêtement, celui que des yeux profanes ne sauraient voir, mais qui ne se cache point aux regards de l'époux, ce tissu de lin qui était d'abord frais comme le reste de sa parure, elle l'avait quitté et remplacé par un autre qu'elle avait été prendre dans l'armoire au linge de la semaine passée. — Moi qui abhorre les circonlocutions, j'aurais dit simplement, je vous en demande pardon, mesdames, qu'elle avait mis une chemise sale. Le mot était bien aussi présentable que l'idée. Quoi qu'il en soit, cette chemise fut ce qu'elle appelle son *égide;* ce fut elle qui, au défaut de son ange gardien, la protégea effectivement contre les entreprises de M. Paul. Ainsi Marie fut sauvée cette fois par *l'amour-propre.* Ce triste jeu de mots est bien d'elle et non pas de moi, je vous l'affirme.

Avant son mariage avec M. Léon, Marie voit sa vertu mise encore en un léger péril, toujours par ce même M. Paul. Dans un nouveau tête-à-tête avec elle, le téméraire en était venu jusqu'à lui appuyer un long baiser sur la bouche. Ce baiser, ce fut le salut de la fiancée. Elle trouva que ce baiser n'était point du tout ce qu'elle avait rêvé. Elle trouva que c'était un baiser *qui faisait froid,* et se tira encore, grâce à lui, d'affaire.

J'estime, quant à moi, ce baiser moins neuf que *l'égide.* N'est-il pas bien prouvé maintenant que les femmes sont des ames sans corps et font toutes fi de la grossièreté des sens? Ignore-t-on qu'il n'y a plus que désappointement pour elles sur les lèvres d'un amant?

En vérité, j'avais mieux auguré de ce livre sur son titre. Comment! de petites légèretés, de petites coquetteries, de petites inconséquences! n'y a-t-il donc que cela dans un cœur de jeune fille? Est-ce qu'il ne s'y trouve pas aussi d'adorables trésors de chaste amour, de naïve et sainte pureté? En nous ouvrant son ame, ce n'est pas un type, j'espère, que cette Marie a eu la prétention de nous montrer! Mais pourquoi nous avoir appelés à sa confidence, si elle n'avait à nous confier de ses souvenirs que des aventures vulgaires, et il faut le dire, le plus souvent sans vraisemblance, sans délicatesse, sans pudeur? — Ce n'était pas la peine. Le cœur des jeunes filles de M. Paul de Kock était déjà plein de tout ce qu'elle nous a conté.

F. BULOZ.

LE PAYS

DE TRÉGUIER.

I.

Aspect du pays de Tréguier. — Grève de Saint-Michel. — Saint-Efflam. — Perros. — Brehat. — Beauport.

Dix heures venaient de sonner à l'église éloignée de Plestin, et je parcourais la route ombrée, me dirigeant vers la côte. L'air était pur et chaud : une légère rafale de mer, traversant les blés noirs en fleurs, venait secouer, sur la route, sa fraîche senteur de miel. Les oiseaux chantaient au ciel, et les trompes d'écorce des pâtres jetaient à l'horizon leur notes plaintivement prolongées.

Je m'avançais joyeux, tout entier à cette scène calme et voluptueuse, respirant à pleine poitrine et ouvrant tous mes pores au bien-être dans lequel je plongeais; fort, sain et léger, comme si une main mystérieuse eût soulevé pour moi, ce jour-là, le poids de la vie.

Un paysan passait :

— *E bad è bera hirio* (il fait bon vivre aujourd'hui), me dit-il, en souriant et portant la main à son chapeau avec une négligence amicale.

Cette expression poétique me frappa : c'était pour moi toute une revelation. Elle m'apprenait que j'avais quitté la Cornouaille et que j'étais au pays de Tréguier.

Et en effet, tout m'avertissait que j'avais changé de contrée : l'air moins brumeux, la campagne plus douce à l'œil, mélancolique encore, mais non sauvage. Ce n'était plus le vent amer et farouche qui sort des baies du Finistère et bondit à travers les montagnes noires ; l'atmosphère était ici plus clémente ; les vertes vallées s'étendaient au loin, diaprées de violettes blanches et de primevères jaunes, appelées *fleurs de lait* par les enfans du pays. Partout couraient des haies d'aubépine et de percéas, toutes bordées par des églantiers et des chèvrefeuilles. On n'apercevait plus, des deux côtes du chemin, de tristes forêts d'ajoncs et de genêts : mais sur les côteaux, on voyait poindre de toutes parts des hameaux qui nageaient dans les feuillées, des champs de pommes de terre aux fleurs lilas, ondulant sous la brise, et, de loin en loin, quelques grandes bruyères pourprées, d'où s'élevaient les mugissemens des taureaux et les aboiemens d'un chien de berger.

A chaque instant, pour compléter par un contraste le charme de cette nature arcadienne, je voyais s'élever quelque ruine couronnée de lierre et de giroflée sauvage : temples païens, tours féodales, saints monastères, symboles de tous les siècles et de toutes les croyances ! — Comme si le Temps, en emportant pêle-mêle, dans un coin de sa tunique, les monumens du passé, eût laissé tomber là ces debris et les eût perdus dans l'herbe de ces vallées.

Déjà, depuis huit jours, je parcourais les *Côtes-du-Nord*, et j'avais toujours marché au milieu des souvenirs d'un autre âge. Le pays s'était déroulé devant moi comme un immense médaillier, conservant une empreinte de chaque siècle.

J'avais parcouru des voies romaines à demi effacées sous un macadamisage communal ; je m'étais reposé au pied des *menhirs* gaulois, surmontés de la croix chrétienne ; j'avais vu le vieux château de *Kertaouarn*, avec ses meurtrières encore beantes, sa basse-fosse humide, que traverse l'immense poutre garnie d'anneaux à laquelle le seigneur rivait ses prisonniers ; j'avais écouté à la porte de fer du double souterrain le mugissement sourd du vent sous les voûtes, et mon guide m'avait dit que c'étaient les

ames des faux monnayeurs qui revenaient travailler à la tombée du jour! J'avais dormi à *Beaumanoir* où les enfans m'avaient raconté l'histoire de Fontenelle le Ligueur, qui éventrait les jeunes filles pour chauffer ses pieds dans leur sang. A *Carrec*, on m'avait montré le puits mystérieux où un duc de Bretagne avait caché le berceau d'or de son fils. J'étais entré au château de *la Roche*, et j'avais cherché la place où le seigneur de Rhé trouva le bon connétable Duguesclin *dépeçant un verrat et faisant portions pour les voisins*. La veille enfin, j'avais long-temps contemplé cette étrange construction d'un âge inconnu qui s'élève sur la terre des Pleurs (*lan-leff*), couronnée de son if immense. Maintenant, j'allais revoir l'Océan, la grève de St-Michel et Beauport! — Beauport, cette chartreuse de Bretagne où notre La Mennais voulut ouvrir un refuge aux cœurs devenus malades à l'air du monde et qui avaient besoin du silence et de la prière.

Déjà la plaine de St-Michel s'étendait devant moi. Le soleil dardait alors d'aplomb sur cette immense solitude, tandis qu'une rafale piquante venait de la mer. Ce mélange de chaleur dévorante et de fraîcheur produisait je ne sais quelle sensation douloureuse et agaçante impossible à exprimer. Le ciel était sans nuées et d'un bleu si limpide qu'on eût dit une tente de soie. Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le grouillement confus des grèves, au sein desquelles bourdonne un monde d'insectes invisibles. Mon cheval, comme tous ceux de sa race, s'était ranimé à l'air sain du rivage : il tournait la tête vers les flots, les narines ouvertes et humant la brise marine. Je lui abandonnai la bride, et il s'élança de toute sa vitesse à travers l'espace. Ses pieds, en frappant le sable humide, ne produisaient aucun bruit, et son galop était si doux, que je ne sentais aucun de ses mouvemens. Avec une nuit sombre, la lune à ma droite et le grondement de la mer à ma gauche, j'aurais pu, sans avoir la tête trop allemande, me croire emporté, comme Lénore, sur quelque coursier fantastique à travers des espaces inconnus; mais l'hallucination était impossible en plein jour, et sous un ciel aussi joyeux. Je dus me contenter de la réalité qui m'était offerte.

Mon guide (un de ces pâles et poétiques jeunes gens qui *poursuivent leurs études* dans les séminaires des Côtes-du-Nord) me fit

voir la *grande roche bleue* (ROCH IRGLAS), près de laquelle débarquèrent saint Efflam et ses compagnons, à cette époque miraculeuse où *les anges de pierre serraient de vaisseaux aux solitaires de l'Hybernie pour traverser les eaux et venir prêcher le catholicisme aux idolâtres de l'Armorique.* Le jeune séminariste me raconta comment saint Efflam, qui avait épousé une princesse plus belle que le jour, la quitta pour venir prêcher la foi en Bretagne et débarqua dans cet endroit, où il trouva son cousin Arthur prêt à attaquer un horrible dragon qui suait du feu, et dont les regards frappaient les hommes ainsi qu'une lance. « Le chevalier et le dragon combattirent tout un jour sans pouvoir se vaincre. Vers la nuit, Arthur vint s'asseoir au bord de la forêt, car il était lassé et avait bien soif. Mais aucune eau ne bruissait à l'entour, sinon la grande mer qui grondait tout affolée contre le *hir-glas!* Saint Efflam se mit alors en prières, et ayant frappé la terre de son bâton, il en jaillit aussitôt une source à laquelle Arthur but à longs traits. Le saint passa le reste de la nuit en oraisons; et quand le jour fut venu, comme le chevalier reprenait sa bonne épée : — Chomez pour aujourd'hui, beau cousin, dit Efflam, et laissez dague au fourreau, car la parole de Dieu est plus forte que fer émoulu. — Cela dit, il s'avança vers le dragon auquel il ordonna, au nom du Christ vivant, de sortir de sa tanière et de se précipiter dans la mer; ce que fit le monstre avec de sourds et terribles meuglemens qui faisaient tressaillir Arthur sous sa cotte de fer. » En mémoire duquel miracle, ajouta mon guide, se voit encore aujourd'hui la fontaine que le saint fit sortir de la terre, et la chapelle de *Toul-Efflam* que vous avez aperçue à l'entrée de la grève sur cette colline boisée.

J'avais contemplé le jeune *cloarec* pendant ce récit; il était resté grave, pieux et sans embarras; on voyait qu'il ne craignait pas plus le doute dans l'esprit de son auditeur qu'il ne pouvait l'éprouver lui-même. Ce qu'il me racontait là était sûr, disait-il, car *il l'avait lu dans un livre imprimé et composé par un prêtre* (1).

Cependant la mer, qui montait toujours, faisait voir de plus près sa longue dentelle d'écume neigeuse; je commençais à craindre qu'elle ne nous entourât. J'avais entendu raconter, dans mon en-

(1) *La Vie des Saints de Bretagne*, par Albert de Morlaix.

fance, de ces histoires de voyageurs surpris par les flots à la grève de St-Michel, et sentant la mort leur monter, pouce par pouce, de la cheville jusqu'à la gorge. Je témoignai mes craintes à mon compagnon.

— Il n'y a pas de danger, me dit-il en étendant la main vers le milieu de la grève, *la croix nous voit!*

Et en effet, une croix de granit s'élevait là, et les flots commençaient à peine à l'effleurer à sa base. J'appris qu'aussi long-temps que cette croix apparaissait, la fuite était encore facile, et que l'espoir ne mourait qu'au moment où son sommet s'était englouti sous les vagues : idée vraiment chrétienne que d'avoir fait ainsi du signe de la rédemption le symbole de la vie, comme pour avertir le voyageur, par une image matérielle et immuable, qu'où la croix a disparu, Dieu est absent, et l'homme n'a plus à compter sur lui.

En traversant la grève, j'aperçus successivement les trois chapelles de *Toul-Efflam*, de *Saint-Michel* et de *Lancarré*. A l'extrémité de la plaine, je trouvai quelques maisons presque ensevelies et une chapelle demi-croulée. C'est le bourg de *Saint-Michel*, pauvre Herculanum maritime que mine lentement le flot, et sur lequel chaque année la mer déplie plus avant son linceul de sable. Les deux tiers de la commune ont déjà été rongés par la vague. Pour maintenir ses divisions territoriales, l'administration vole de temps en temps aux communes voisines un lambeau de territoire dont elle fait l'aumône à Saint-Michel; mais, invariable dans sa poursuite, la mer continue à manger, chaque année, sa part de champs et de maisons, de sorte que, dans cette singulière partie jouée entre l'Océan et un préfet, les enjeux semblent devoir rester toujours les mêmes, jusqu'à la ruine de l'un des joueurs.

Mais la *lieue de grève* ne m'avait point donné un aspect d'océan. Dans ce désert de sable je n'avais vu que de l'eau et non la mer. Celle-ci ne m'apparut qu'à *Perros* et à *Brehat*. Ce fut là que je pus juger du caractère particulier des côtes de *Tréguier*.

J'étais encore tout plein du souvenir des sombres baies des *Trépassés* et d'*Audierne*, des passes de *l'isle de Sein* et des *Glenans*. Je m'attendais à retrouver quelque chose de semblable. Je fus complètement trompé. Au lieu des longs rescifs de la côte de Cornouaille, autour desquels hurle la vague, et qui élèvent dans la

brume leurs squelettes jaunes, je trouvai un rivage fertile et habité. D'immenses rochers de granit rose, bizarrement taillés par les tempêtes, s'avançaient de loin en loin comme des sphynx égyptiens, accroupis dans l'écume de la mer. Au fond de chaque hâvre, apparaissaient des villages à maisonnettes rouges, avec leurs clochers pointus et ardoises. Parfois, derrière un côteau, je voyais briller, au soleil, le drapeau tricolore d'une batterie garde-côte, le paratonnerre d'une poudrière, ou l'aile d'un moulin à vent. Partout se révélait la présence de l'homme et de la société. C'était encore de la campagne, mais la solitude avait disparu. Les flots eux-mêmes, comme s'ils eussent éprouvé cette influence contagieuse de la civilisation, semblaient se briser plus mollement contre les grèves. A vue de terre, s'élevaient gracieusement des îles tapissées d'herbes marines en fleurs, au milieu desquelles je voyais courir les lapins noirs, et où j'entendais le cri des perroquets de mer qui viennent des extrémités du monde pour déposer leurs nids dans ces asiles. Sur quelques rescifs se dressaient des balises noires et blanches à moitié arrachées par les flots, et, au milieu de ce panorama magique, les voiles latines des barques de pêcheurs glissaient sur l'onde berceuse, les sloops caboteurs doublaient les pointes éloignées, et une frégate, balancée sur ses ancres, à l'ombre d'une des îles, roulait languissamment à la lame, tandis que les mouettes, les goëlands et les mauves effarées tourbillonnaient autour de sa mâture et de ses épars aériens.

Ce fut en quittant cette grève où murmuraient tant d'harmonies confuses, où scintillaient tant de teintes nuancées, que Beauport m'apparut.

J'avais alors sous les yeux, dans un seul paysage et comme en résumé, tout le pays de Tréguier : un monastère devant moi, à droite des manoirs à girouettes rouillées, à gauche quelques ruines féodales, tout autour une campagne tranquille, et au loin la mer!.. — Il y avait dans ce tableau un calme rustique et je ne sais quelle poésie facile. C'était un paysage tel qu'il en faut à une méditation de jeune abbé causant tout bas avec Dieu, au paisible gentilhomme livrant sa vie au courant des joies vulgaires, au pâtre lançant sa voix dans les bruyères, et puis tout respirait autour de moi un bon air de féodalité, non de celle du xve siècle, brutale encore

et la dague au poing; mais de cette gentilhommerie bénigne et campagnarde du XVIIe siècle, qui ne se faisait guère sentir que par l'aumône et par quelques innocentes vanités, véritable aristocratie d'opéra-comique, avec ses fêtes de villages, ses rosières dégourdies et ses paysans rasés. — C'est qu'en effet le pays de Tréguier a conservé cette physionomie nobiliaire effacée partout ailleurs. Il semble que là où le temps a laissé le plus de ruines du moyen-âge, où les souvenirs guerriers sont le plus nombreux, la féodalité ait passé plus vite, usée rapidement par son action violente sur les populations. Ce n'est point dans les Côtes-du-Nord qu'il faut chercher ces rudes gentilshommes restés fidèles aux traditions de leurs familles, et qui, retirés dans leurs aires, jettent à la mer les fanfares de leurs cors de chasse et les balles de leurs mousquets. Dès avant la révolution, les races de cette dure noblesse avaient disparu pour faire place à l'aristocratie de l'étole et à celle des parlemens : puissances polies et savantes qui dans les derniers siècles s'armèrent de l'intelligence comme la noblesse primitive s'était armée de l'épée.

J'avais traversé le réfectoire de *Beauport*, transformé maintenant en avenue de peupliers; je m'arrêtai au milieu de son église presque détruite, et qui n'avait plus pour toit que le ciel. Le pied posé sur une pierre tombale où se lisaient encore les noms d'*Alain d'Avangour, comte de Penthièvre, de Tréguier et de Guello*, fondateur de l'abbaye en 1269, je contemplais avec ravissement le coup-d'œil qui s'offrait alors à moi.

Le jour commençait à tomber : à l'horizon, Brehat, entouré de ses mille rochers et de ses deux cents voiles, flottait entre la brume et l'Océan, semblable à une île de nuages. Les cloches des chapelles et des paroisses tintaient l'Angélus, les conques des bergers se répondaient du haut des collines, les merles sifflaient dans les sureaux, l'allouette descendait des cieux avec son cri joyeux!... Et ces mille bruits du soir se confondaient dans une inexprimable harmonie; la campagne entière résonnait comme un orgue fantastique. Je nageais dans un air tout embaumé d'une douce odeur de lait et de fleurs. Le soleil couchant jaillissait en rayons pourpres à travers les dentelures du cloître, le vent soupirait dans les ruines.

et au loin, sur la route, un vieux prêtre s'en allait péniblement, son breviaire à la main!...

Mais la nuit était déjà sombre, mon guide m'avertit qu'il était temps de partir. Nous nous dirigeâmes vers Paimpol.

Bientôt les chants du jeune paysan s'élevèrent dans la nuit, selon l'usage de Bretagne, *pour empêcher l'approche des mauvais esprits*, et le *cloarec* chanta un des sônes trégorrois avec lesquels ma nourrice m'avait autrefois endormi.

II.

Villes du pays de Tréguier. — Saint-Brieuc. — Chateaulaudrin. — Inondation en 1773. — Pouvoir des prêtres. — Le choléra près de Lannion. — Caractère du Trégorrois. — Histoire de Moustache.

Les villes des *Côtes-du-Nord* ne sont pas moins pittoresques que leurs campagnes. Outre Tréguier, si coquettement posé, les pieds dans la mer et la tête sous l'ombrage de sa colline, on peut citer *Paimpol*, joyeux petit port tout parfumé d'une bonne odeur de vareck et de goudron, et qui laisse voir une flamme de navire au-dessus de chacune de ses cheminées; *Lannion*, *Lamballe*, *Quintin*, aux rues dépavées, où chaque femme file sur le seuil en chantant; *Guingamp*, riante bourgade cancaneuse, où l'on soupe et où l'on se couche à neuf heures; *Belle-Isle*, jaune et terreux, accroupi, comme un mendiant immonde, au milieu du chemin; puis *Jugon*, ce gracieux village de Suisse, jeté entre deux fentes de montagne; *Dinan* avec son corset d'antiques murailles, si crevassé de maisonnettes riantes, si brodé de jardins fleuris, que l'on dirait une jeune fille qui essaie une vieille armure par-dessus sa robe de bal, et qui a laissé passer les fleurs de ses cheveux à travers le haume brisé.

Deux villes seulement ne peuvent entrer dans cette courte description : ce sont Saint-Brieuc et Châteaulaudrin.

Saint-Brieuc est une vieille cité replâtrée qui a fait nouvelle peau. Dès l'entrée on respire la préfecture, on se trouve nez à nez avec la civilisation, symbolisée par une prison et une caserne neuve.

L'étrangeté, le désordre, la hardiesse charmante des constructions gothiques ont fait place à une espèce de régularité contournée qui sent le traitement orthopédique. On voit qu'un architecte-voyer a passé par là, coudoyant les vieilles rues tortueuses pour les redresser, crépissant et rebadigeonnant les antiques édifices. On a même bâti quelques lignes de hautes murailles qui sont percées de rectangles vitrés, et que l'on appelle des façades; ce sont les beaux quartiers de la ville. Il y a, en outre, deux promenades bien taillées au ciseau, avec une statue de Tuffau à chaque bout, et qui s'appellent, je présume, cours *Louis-Philippe* ou cours *d'Orléans*. Du reste, tous les habitans vous diront que depuis trente ans la ville s'est considérablement *embellie*. Pour peu que les progrès de notre civilisation ne s'arrêtent pas, avant deux siècles Saint-Brieuc sera régulier comme un alexandrin et formera le plus pittoresque damier de moëllon que l'on puisse concevoir.

Quant à Châteaulaudrin, c'est tout autre chose.

Lorsque vous voyagerez par la diligence de Bretagne, à la seconde poste après Saint-Brieuc, ouvrez la portière et regardez autour de vous.

Ce sera la nuit. Vous vous trouverez au milieu d'une sorte de longue place bordée de grandes maisons sombres. Toutes les fenêtres seront closes par de larges volets. Pas une lumière, pas un murmure de voix! En regardant aux seuils, vous verrez que l'herbe les tapisse; nul bruit de pas ne retentira dans les rues abandonnées.

Mais, au bout de la place, derrière vous, il y aura une grande église tout illuminée; vous sentirez un air frais et humide vous frapper le visage, et au-dessus de votre tête, vous entendrez un sourd clapottement mêlé au bruissement d'une chute d'eau.

Cette ville morte, c'est Châteaulaudrin; ce murmure étrange est le bruit de l'étang immense qui la domine et la menace sans cesse. Elle est là comme Naples sous son volcan, avec la mort pour oreiller.

Il y a soixante ans (c'était le 15 août 1775, nombre doublement fatal!), la plus grande des maisons de cette place était magnifiquement éclairée. Les rires et les sons des instrumens sortaient par bouffées des fenêtres entr'ouvertes. Il y avait bal. A la porte, une

jeune fille, en robe de mousseline et en mules de satin rose, avait ses deux mains dans les mains d'un jeune homme, dont le bras était passé à la bride d'un cheval, et qui, revêtu de ses habits de voyage, se disposait à partir. Tous deux déploraient amèrement cette séparation de quelques heures, au moment d'une fête. Mais c'était par l'ordre de M. l'ingénieur en chef des états de Bretagne; il y avait une longue course à faire par les difficiles chemins de Plourivo et de Saint-Clet; aucun retard n'était possible.

Quand il eut embrassé sa fiancée, le jeune homme monta à cheval et disparut au galop, comme s'il eût voulu étouffer sa colère dans le mouvement et la secousse. — Il avait alors dix-sept ans, et ce soir même il devait danser un menuet avec la jeune fille en mules roses!

Lorsqu'il eut gravi le côteau qui domine la ville, il arrêta son cheval et pencha l'oreille en arrière, espérant saisir quelques notes de la vielle du bal; mais il n'entendit que le rugissement de l'étang, dont la chute d'eau s'était accrue par les débordemens du *ruisseau de pleurs* (LELEFF). Il soupira et repartit.

L'orage commençait à mugir. Les éclairs et la foudre sillonnèrent les ténèbres. Bientôt la pluie tomba par torrens, la terre trembla. Le voyageur était alors à trois lieues de Châteaulaudrin, et pourtant il crut entendre, de ce côté, comme un mugissement profond et indicible. Dans ce moment il comparait sa situation à celle de ses amis qui étaient au bal, et il pensait combien ils étaient plus heureux que lui!

Or, ceux qui étaient au bal étaient tous morts, car l'étang avait crevé, et la ville était submergée.

Le jeune homme, averti le lendemain, accourut de toute la vitesse de son cheval. En arrivant, il n'aperçut plus de Châteaulaudrin que les cheminées des plus hautes maisons; il y avait trois pieds d'eau par-dessus les halles. Il essaya vainement de parvenir jusqu'à la place, la vallée entière était un fleuve immense dont le courant emportait pêle-mêle les toitures brisées, les berceaux d'enfant et les cadavres de femmes encore parées. Ce ne fut que le second jour qu'il put pénétrer jusqu'à la demeure de la jeune fille. Il la trouva noyée, tenant la main de son danseur. Une rose qu'il lui avait donnée pour le bal était encore à sa ceinture.

Ce jeune homme était mon père, alors conducteur des travaux publics, au service des états de Bretagne.

C'est depuis ce jour que cette ville est restée muette et close comme une tortue dans sa coquille; c'est depuis ce jour qu'une lampe brûle toute la nuit dans l'église en l'honneur des morts. Et ceux qui savent cette histoire sont forcés d'y penser chaque fois qu'ils passent entre ces maisons silencieuses et noires, devant la grande rosace du chœur illuminé, ou sous l'étang qui gronde; car tout a conservé l'empreinte du grand désastre : la ville a gardé le deuil.

Nous avons parlé de l'aspect particulier à chacune des villes des Côtes-du-Nord; mais à travers ces nuances physionomiques, toutes conservent encore un air commun de bourgeoise routine, toutes ont gardé les usages d'avant la révolution, à bien peu de changemens près. Là ont survécu les quatre repas classiques et les estomacs capables de les digérer; les jeux de boule, l'été, sous les charmilles, et, l'hiver, la partie de piquet à deux sous. Là, les soirées finissent encore à neuf heures, on se marie à pied, et l'on sert des tartines de beurre aux grands bals. — Bonne et facile vie qui court doucement dans l'ornière de la tradition comme le *waggon* sur les chemins de fer, sans changemens, sans secousses, mollement bercée entre les petits triomphes d'arrondissement, les offices du dimanche, les parties de vert et les intimes jouissances du foyer! Tandis qu'ailleurs une seule pensée infiltrée au milieu des masses les jette dans une turbulente agitation, là, tout est calme et placide. — A qui veut étudier le serf, le seigneur et le prêtre du moyen-âge, les grèves du Finistère! Mais c'est au *pays de Tréguier* qu'il faut venir chercher les traces de l'époque qui sert de transition entre l'aristocratie armée et la souveraineté du peuple, toutes ces nuances de grande et de petite noblesse, de haute et de petite bourgeoisie, de maîtrise et de compagnonnage, fondues ailleurs dans l'unique partage de la richesse et de la pauvreté. La révolution a vainement passé sur les Côtes-du-Nord, rognant les têtes pour les niveler; sa noblesse bénigne n'était pas à hauteur de guillotine. Je l'ai déjà dit, c'est une gentillâtrerie terre-à-terre, chaussée d'un petit orgueil cantonnal qui ne la rehausse que de quelques pouces. C'est dans cette contrée que l'on pourrait retrouver encore la graine de ces

gentilshommes ne parlant que breton, et qui se rendaient aux tenues d'états de Rennes en habit de paysan, en sabots, et l'épée au côté.

Du reste, maintenant comme autrefois, toute aristocratie de naissance y est subordonnée à l'aristocratie de l'étole; car là, comme dans tout le reste de notre pieuse Armorique, le respect accordé au prêtre participe de l'adoration. La tonsure est une couronne qui donne droit à de royaux hommages. Tout autre caractère s'efface devant la consécration qui a appelé un homme à *charge d'âmes*. Le jeune paysan qui revient à la ferme de son père le front rasé et blême, portant à la main son missel latin, y apparaît comme un être au-dessus de l'humanité. Les cris de la nature se taisent en sa présence pour faire place à une craintive vénération. Son père découvre, devant lui, sa tête blanche, et l'appelle *monsieur le prêtre*. Il s'assied seul à la table préparée par sa mère, où brille un luxe inusité; ses frères et ses sœurs le servent debout sans partager son repas. Mais ces honneurs, il faut qu'il les achète! Ne croyez pas qu'il retrouve au foyer natal rien de ce qui pourrait lui rappeler son enfance, — ni le bruit monotone du rouet, ni les chants de la fileuse, ni les agaceries de ses jeunes sœurs; à son aspect, la vie de famille a cessé, la maison est devenue un sanctuaire. Triste et froid en apparence, il faut qu'il reçoive avec calme les marques de respect dont on l'entoure, qu'il refoule dans son cœur les souvenirs, dans ses yeux les larmes, qu'il songe que ses mains sont jointes maintenant par une prière éternelle, et ne peuvent plus s'étendre vers les embrassemens; que toutes les affections ont dû tomber de son ame le même jour que ses longs cheveux de jeune homme sont tombés de sa tête tonsurée, et que les bras de sa mère elle-même se sont fermés pour lui, comme pour un enfant mort! Bientôt, quand il quittera la famille qu'il est venu visiter, la même gêne cérémonieuse présidera aux adieux, et si, le cœur plein, il veut tendre les bras vers ces parens qu'il abandonne, il verra les fronts s'abaisser comme pour recevoir une bénédiction, et nulle main ne s'avancera pour saisir la sienne!

Voilà une des causes de l'immense autorité du prêtre dans nos campagnes. Cet isolement royal dans lequel il se tient est un prestige qui agit sur tous. Sa puissance est d'autant plus incontestable

qu'elle est enveloppée d'une mystérieuse supériorité. Aussi toute volonté se courbe devant elle ; un exemple pris entre plusieurs le prouvera.

Lorsque le choléra s'abattit sur la Bretagne, il se répandit avec une effroyable rapidité dans les campagnes qui avoisinent *Lamion*. Cette dernière ville perdit, en quelques jours, le quinzième de sa population. Une paysanne avait été atteinte; le médecin appelé déclara, dès la première vue, qu'il fallait renoncer à tout espoir de la sauver. Le prêtre était là et l'entendit, car, dans ces contrées, le prêtre vient avec le mal et ne s'en va qu'avec la châsse. Il avait appris de la femme qui mourait, dans le cours d'une longue confession, qu'elle était sur le point de devenir mère. Cette révélation lui revint et le saisit. Il resta frappé de la pensée que l'être innocent que cette femme portait, condamné à mourir avec elle, périrait sans baptême et gémirait dans les limbes pendant l'éternité! Il songea à cette pauvre ame punie sans avoir péché, et dont il pouvait faire un ange : à tout prix il voulut la sauver. Le médecin était parti et ne devait pas revenir, une vieille femme pieuse se trouvait seule près de la malade qu'elle était venue veiller par charité ; le prêtre était le confesseur de cette vieille femme ; il savait que sa volonté était toute puissante sur elle ; il la prit à l'écart et commença à lui parler bas d'un accent inspiré et terrible. L'entretien fut long, car la vieille semblait résister et se plaindre. Elle pleurait, joignait les mains avec prière ; mais le prêtre disait toujours : *Dieu le veut!* — Elle promit.

Vers le milieu de la nuit, la malade se dressa dans son lit et jeta un grand cri, la gardienne accourut près d'elle ; son corps s'était déjà raidi, et quelques gouttes de sang sortaient de ses narines : elle était morte. Alors ce fut un horrible moment, car la malheureuse qui veillait près du cadavre songea à accomplir sa promesse. D'abord, une épouvante pleine d'horreur et de dégoût l'écarta de la paille où gisait la morte ; mais bientôt le souvenir du serment qu'elle avait fait au prêtre lui revint. C'était une pauvre vieille douce et bonne, jusqu'alors accoutumée seulement à la prière, aux bonnes œuvres et à d'innocentes distractions; mais chez elle la peur de l'enfer dominait tout. Cette pensée d'une damnation éternelle la rendait folle. Enfin, effarée, hésitant en-

core, un couteau d'une main, elle vint poser l'autre sur le sein du cadavre..... Elle crut y sentir l'enfant qui s'agitait!.... Ce mouvement la frappa comme une commotion électrique. Une sorte d'égarement furieux, né de la crainte, s'empare d'elle; elle prend le couteau à deux mains, l'appuie sur le ventre de la morte, l'enfonce, et, plongeant le bras à travers les entrailles, elle retire l'enfant tout sanglant, prononce les paroles du baptême et tombe sur la terre sans mouvement.

Le lendemain, elle était en proie au délire, et elle croyait voir au milieu des convulsions de l'agonie la jeune mère se relever, le ventre ouvert, retenant ses entrailles avec sa main, et redemandant son enfant! — Elle mourut le troisième jour.

Hâtons-nous de le dire, ces faits sont rares, et il ne faudrait pas juger d'après celui que nous venons de citer le caractère du Trégorrois. Une poétique douceur de cloître y domine, et c'est à peine si quelque chose de la fruste empreinte des vieux Celtes y est resté. Non que le ressort manque à ces hommes. Peut-être y a-t-il au contraire en eux une élasticité particulière qui les rend plus impressionnables que tenaces. Leurs ames faciles et désarticulées se plient à toutes les situations sans trop de souffrance; c'est un ressort de montre susceptible de s'étendre, mais auquel suffisent trois lignes d'espace. Véritable Allemand de la Basse-Bretagne, le Trégorrois est aisément content; tant qu'il a place nette entre son cœur et son cerveau, et qu'il peut renvoyer librement la pensée de l'un à l'autre, il trouve l'existence bonne. Cette sociabilité tient beaucoup à ce que les aspérités primitives de son caractère armoricain ont été long-temps laminées entre un clergé poli et une noblesse parlementaire. Quoi qu'il en soit, elle a porté son fruit et a préparé le pays à suivre le mouvement général de la France. Aussi, y sent-on partout une sorte de prédisposition à la fusion du vieux siècle avec le nouveau. C'est une contrée que l'épidémie de la civilisation va prendre au premier jour. Les symptômes s'en annoncent par avance. Sans que l'on puisse dire précisément que les croyances y sont ébranlées, quelques esprits s'y laissent déjà aller à une liberté de camaraderie envers les choses saintes. Ils n'en sont point arrivés à l'examen ni à la raillerie; mais ils osent déjà faire les plaisans avec la religion. Le bon Dieu est bien toujours leur

bon ami, mais ce c'est plus un seigneur redouté; ils prennent avec lui les familiarités que se permettrait un vieux serviteur avec son maître. Je crois que beaucoup de ces tièdes catholiques mangeraient le vendredi une omelette au lard, sans avoir trop de peur d'être foudroyés. C'est surtout chez les maîtres d'école, les douaniers et les gardes-champêtres que se remarque cette légère tendance philosophique. Quoique bien peu de chose dans notre ordre constitutionnel, quoique bien profondément perdus dans les derniers tours de la bobine sociale, la loi athée a déteint sur ces fonctionnaires villageois à travers tous les rangs supérieurs. S'ils se confessent toujours et font leurs pâques, c'est autant par procédés pour monsieur le curé que par vives croyances. Ils n'en sont pas encore arrivés à comprendre l'*Almanach de France* ou à s'abonner au *Journal des Connaissances utiles*; mais dans cent ans il se pourrait bien qu'ils lussent l'un et l'autre. En attendant, les Voltaire du canton commencent à se permettre quelques innocentes plaisanteries sur les saints les moins famés du calendrier, et même parfois quelques contes à demi rabelaisiens qui frisent étrangement l'irrévérence. Je n'oublierai jamais avoir entendu dans un cabaret de village, près de *Pontrieux*, une histoire de ce genre qui m'étonna par sa plaisante hardiesse. Je sortais alors du Léonnais où j'avais écouté la ballade du *Drap Mortuaire* et plusieurs autres traditions également empreintes d'une sombre dévotion; je fus singulièrement surpris du contraste que présentait, avec ces dernières, le récit que j'entendais. Comme il peut donner une juste idée du degré d'emancipation religieuse auquel est arrivé le pays de Tréguier, je le reproduirai ici tel que je l'écrivis sous la dictée du narrateur qui n'était autre que le maître d'école de l'endroit.

HISTOIRE DE MOUSTACHE.

« Il y avait autrefois au bourg de *Corlay* un garçon qui s'appelait Moustache et qui était resté tout jeune orphelin. Il avait été recueilli chez son oncle, et il avait grandi là, séparé des enfans de la maison, car on ne l'aimait guère. Il faisait pauvre chère, et quand les autres mangeaient du *far de blé noir*, le plus souvent,

lui, il les regardait par la fenêtre sans avoir sa part; malgré cela, c'était un garçon dissoucieux, chantant toujours devant la vie, comme une allouette devant son nid, aimant déjà les jeunes filles et le vin de feu. Cependant il lui tomba un jour dans l'esprit d'aller chercher fortune loin du pays. Il ne dit rien à personne; mais quand le jour fut venu, il prit un bissac plein de pain, un bâton, un chapelet, et il partit. Tant qu'il vit le bourg, ses larmes coulaient comme de la pluie; mais quand il ne vit plus rien que la route devant lui, il se mit à chanter.

Il marcha ainsi la moitié du jour, et quand il se sentit fatigué, il s'assit au pied d'une croix, et il se mit à manger. Mais voilà que tout à coup trois pauvres voyageurs parurent devant lui, et le premier lui dit :

— Bonjour, mon maître : nous sommes de pauvres gens de Dieu; nous avons bien faim, donnez-nous quelque chose, au nom de Jésus-Christ.

— Un chrétien ne peut rien refuser à ce nom-là, dit Moustache, prenez, voilà tout ce que j'ai.

Mais dès qu'il eut parlé ainsi, les trois mendians devinrent étincelans de lumière, leurs guenilles se changèrent en beaux vêtemens brodés d'or, et l'un d'eux dit à Moustache :

— Merci, brave garçon. Je suis Jésus-Christ, et ceux-ci sont saint Pierre et saint Paul, mes bons serviteurs. Fais trois désirs, et ils seront accomplis sur-le-champ.

— Demande une place dans le paradis, dit saint Pierre tout bas.

Mais Moustache ne l'écoutait pas.

— Fils de Dieu, dit-il à Jésus-Christ, en ôtant son bonnet, puisque c'est un effet de votre bonté de me donner trois choses, je demande une belle femme qui soit à moi, un jeu de cartes qui gagne toujours, et un sac où je puisse renfermer le diable.

— Tu auras tes trois souhaits, dit Jésus-Christ; maintenant va en paix.

Aussitôt les voyageurs disparurent. Moustache reprit son bissac, son *penbas*, et continua sa route. Bientôt il aperçut un beau manoir avec un colombier et un grand bois tout autour. Il alla frapper à la porte pour demander si l'on n'avait pas besoin

de ses services; une vieille femme vint lui ouvrir et cria en le voyant :

— Jesus, mon joli garçon, que venez-vous faire ici? Voulez-vous aussi, par hasard, épouser la jeune princesse? Hélas! croyez-moi, il faut se garder de cueillir les aubepines dans les haies, car il y a toujours dessous des ronces qui déchirent.

Mais Moustache ne comprenait pas ce que la vieille voulait dire. Alors elle lui apprit que le manoir était *hanté*, et que le prince qui l'habitait avait promis en mariage, à celui qui chasserait les démons, sa fille, qui était belle comme les étoiles, et qui s'appelait *haie d'épine* (GARS-SPERN). Dès que Moustache eut entendu cette histoire, il dit qu'il voulait tenter l'aventure. Alors la vieille le conduisit dans une grande chambre du château, toute tapissée de rouge. Dans cette chambre, il y avait un grand lit, et sous ce lit étaient rangées les chaussures de tous ceux qui avaient péri pour delivrer le manoir. Il y avait là de riches bottines de gentilshommes, des souliers ferrés de bourgeois, et des sabots de manans.

— Demain vos galoches seront là, jeune homme, dit la vieille.

Mais Moustache se prit à rire. Il ne s'effraya de rien et attendit la nuit.

Quand la nuit fut venue, il se coucha dans le grand lit. Mais, vers minuit, un grand bruit se fit entendre, et il tomba par la cheminée une longue file de diables qui se tenaient par la main. Ils se mirent aussitôt à courir par la chambre. L'un d'eux porta une table au milieu, un autre placa dessus des chandelles qu'il alluma rien qu'en les touchant du bout de la queue, puis ils vinrent tous autour du lit de Moustache, et ils crièrent tous ensemble :

— Allons, lève-toi, chrétien, et viens jouer ton ame contre chacun de nous!

Moustache se leva sans rien dire. Il chercha dans son bissac, et il y trouva les cartes que Jesus-Christ lui avait promises. Il commença à jouer avec les démons. Il gagna la première partie; alors il prit par les cornes le diable qui avait perdu, et il le fourra dans son sac. Un autre diable vint et il eut le même sort, puis un troisième, puis tous, les uns après les autres. Quand Moustache les eut bien ficelés dans son sac, il se recoucha et attendit le jour. Des

que le coq chanta et que les jeunes filles virent assez clair pour trouver l'œillet de leur *justin*, la vieille vint frapper à la porte de la chambre rouge pour savoir si l'étranger vivait encore.

— Je vis, dit Moustache. Allez chercher tous les forgerons du pays et faites-les venir, car j'ai de l'ouvrage pour eux.

Cela fut fait comme il l'avait demandé. Quand tous les *tappefers* furent arrivés, Moustache posa son sac sur une enclume et leur dit :

— Maintenant, mes garçons, frappez là-dessus comme des aveugles, et ne vous étonnez pas du bruit qui en sortira.

Les forgerons se mirent donc à frapper, mais les diables moulus criaient comme des charrettes mal graissées et demandaient grace. Moustache arrêta enfin les marteaux. Il entra en conversation avec ses prisonniers, et, après avoir fait avec eux un pacte pour qu'ils ne revinssent plus sur la terre tourmenter des chrétiens, il ouvrit le sac et les laissa aller. Le manoir ayant été ainsi délivré, Moustache épousa la jeune princesse.

Mais le bonheur dans ce monde est comme l'herbe en fleur des prairies; c'est quand il est le plus vert et le plus odorant que la Providence le fauche. Au bout d'un an passé dans la jouissance de tout, Moustache mourut.

Cependant, une fois mort, il ne se déconcerta pas. Il se trouvait en face de deux chemins. L'un avait l'air difficile et plein d'épines, l'autre était une route royale, et il y passait autant de monde que s'il y eût eu quelque foire aux environs. Moustache, qui aimait ses aises et la société, prit la grande route. Il arriva tout droit à la porte de l'enfer. Il frappa : — Pan, pan !

— Qui est là? demanda Belzébut.

— C'est moi, dit le trépassé, moi Moustache! ouvrez.

— Au large; cria le diable, nous ne voulons pas de Moustache. Vous êtes trop malin pour nous, mon garçon.

Moustache, qui avait tiré son bonnet brun en homme poli, le remit tranquillement, tourna le dos et retourna sur ses pas pour prendre le chemin plein d'épines. Il arriva à la porte du paradis. Il frappe encore : — Pan, pan! — Saint Pierre mit la tête au guichet.

— C'est toi, Moustache, dit-il, que viens-tu chercher ici?

— Je viens chercher ma place, dit Moustache.

— Il n'y a pas de place pour toi en paradis, répondit saint Pierre. Tu as refusé d'en demander une quand Jésus-Christ te proposa de faire trois vœux; va chercher ailleurs.

Et saint Pierre ferma son guichet.

Voilà le pauvre Moustache bien sot cette fois, car on ne voulait de lui ni parmi les diables ni parmi les anges. Il se mit à se gratter la tête comme un séminariste à qui on fait une question difficile. Mais heureusement que c'était un garçon qui aurait vendu la Vierge sans se damner. Il pensa qu'il fallait être plus fin que le portier du ciel. Il prit donc son bonnet brun à deux mains, et il le jeta par-dessus la porte dans le paradis; puis il frappa encore. Saint Pierre lui demanda ce qu'il voulait.

— Ouvre-moi, dit Moustache, pour aller chercher mon bonnet, que j'ai jeté là-bas dans un mouvement de colère.

— Un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet, répondit saint Pierre; tu n'entreras pas.

— Alors, dit Moustache, il restera dans le paradis pour garder ma place jusqu'au jour de la résurrection, et, après le jugement, tu seras obligé de me recevoir parmi les bienheureux.

Saint Pierre fut frappé de ce qu'il disait, et il ouvrit la porte.

— Viens donc le chercher, et repars tout de suite, dit-il.

Mais une fois entré, Moustache se mit à courir dans le paradis comme un cheval qu'on met au vert.

— Saint Pierre, s'écria-t-il, un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet; c'est toi qui l'as dit, je ne quitterai plus le mien.

Et il s'assit comme un tailleur sur son bonnet brun.

Quand ils le virent, les saints se mirent à rire, et la sainte Vierge dit qu'on le laissât où il était.

Et depuis ce temps, Moustache est dans le paradis, attendant le jugement dernier, assis sur son bonnet. »

On voit qu'il y a dans le dénouement de l'histoire de Moustache quelque chose de singulièrement hardi. Cette manière d'escamoter le paradis et de faire passer une ame à la porte du ciel comme un mouton de fraude aux barrières de l'octroi, est plus plaisante qu'orthodoxe, et le saint Pierre de l'histoire bretonne ne le cède

guère en bonhomie à celui de notre Beranger. Sans doute, tous les récits de nos paysans ne sont pas aussi peu révérencieux pour les choses saintes; mais, à part cette nuance philosophique un peu vive, l'histoire de Moustache résume admirablement le conte gai de la littérature armoricaine. Aucun autre modèle n'en donnerait une idée plus exacte. La fable peut varier, les personnages changer de noms; mais toujours vous trouverez le joyeux garçon fringant et avisé qui va par les chemins, cherchant aventure, et qui finit par épouser une princesse, après avoir joué quelque mauvais tour au diable; car le diable est la victime obligée, le diable est l'Orgon du fabliau bas-breton. Dans le genre plaisant comme dans le genre terrible, sa figure est celle qui domine tout; c'est le pivot du drame. Le diable est de toute éternité, chez nous, le personnage effrayant ou le personnage risible, comme le mari en France! — C'est même une assez curieuse étude que celle de cette vieille haine chrétienne contre l'ange des ténèbres, haine qui prend tour à tour la forme de la malédiction ou celle de la raillerie, mais qui toujours exprime une même horreur pour le *symbole du mal*. Lorsque les sociétés civilisées en sont arrivées à ne rire que de l'inusité des formes, de l'extérieur, de tout ce qui se désigne sous le nom de *ridicules*, il est curieux de voir un peuple encore assez naïf pour trouver le mal risible, par cela seul qu'il est le mal, et pour sentir que le ridicule véritable n'est autre chose que le *méchant*, de même que le *beau* n'est autre chose que le *bon*. Pour pouvoir ainsi rire du diable, il faut être capable de sentir Dieu.

III.

Superstitions. — Fêtes. — Pélerinages. — Poésie du langage.

Le cachet d'une nature transitoire et demi-francisée est si profondément empreint au pays de Tréguier, que le langage même de ses habitans semble le révéler. C'est un breton d'abord pur, puis qui va toujours s'altérant jusqu'à Saint-Brieuc, où il se fond en un patois qui rappelle singulièrement le français de Montaigne. Le costume aussi y est moins varié, moins original que dans le Léon-

nais et la Cornouaille. On a pu voir, dans ce que nous avons dit, que la foi elle-même y était affaiblie; les superstitions seules, ces premières et dernières fleurs que pousse une religion, ont survécu jusqu'à présent à tous les changemens. Elles sont, en grande partie, les mêmes que dans le reste de la Bretagne, et nous les avons indiquées ailleurs. Cependant il en est quelques-unes de particulières aux Trégorrois : tel est l'usage religieux suivi par eux, lorsqu'ils recherchent le corps d'un noyé. Dans ce cas, toute la famille s'assemble en deuil; un pain noir est apporté; on y fixe un cierge allumé et on l'abandonne aux vagues. Le doigt de Dieu conduira le pain au lieu même où gît le cadavre du mort, et sa famille, ainsi avertie, pourra l'ensevelir dans une terre sainte. Une autre superstition se rattache à la fontaine de Saint-Michel. Quiconque a eu à souffrir d'un vol n'a qu'à s'y rendre à jeun le lundi, et à jeter dans l'eau des morceaux de pain d'égale grandeur, en nommant successivement les personnes qu'il soupçonne. Lorsqu'un des morceaux va au fond, le nom qui a été prononcé en le jetant est celui du voleur que l'on recherche. Cette dernière croyance est évidemment un vestige du culte pour les élémens qui formait la base du druidisme. Du reste, les traces de celui-ci sont encore profondément empreintes partout en Bretagne. Il est aisé de voir que le catholicisme, afin de s'établir plus facilement parmi les Celtes, s'est enté sur l'ancienne foi, comme si l'on eût craint, en l'isolant en bouture, qu'il ne prît point racine assez sûrement.

Les premiers apôtres de l'Armorique, pour rendre la conversion plus contagieuse, conservèrent sans doute une partie des rites populaires, en leur donnant seulement un nouveau patronage et une autre intention. La foule, qui ne s'attache qu'au dehors et se laisse prendre par les sens, changea plus aisément de croyances qu'elle n'eût fait d'habitudes, et on lui baptisa ses idoles pour qu'elle pût continuer à les adorer. Ce fut ainsi que ne pouvant dessacrer les menhirs, on les fit chrétiens en les surmontant d'une croix, ainsi que l'on substitua les feux de saint Jean à ceux qui s'allumaient en l'honneur du soleil. Mais le peuple alla plus loin : ses passions lui étaient restées, et bien que la nouvelle foi, toute de pureté et d'amour, ne lui offrît aucun patronage, il voulut

conserver un culte pour elles. La divinisation de ses mauvais penchans est une hypocrisie naturelle à l'homme; il a besoin d'avoir un complice dans le ciel. Le Celte, avant sa conversion, avait un autel élevé à la haine; il ne put se résoudre à n'en avoir qu'un seul consacré à la charité. Son vice lui était resté, et il lui fallait le dieu de son vice. Il songea donc à conserver son culte en changeant seulement de patron. Son esprit grossier ne voyait sans doute dans le Christ et sa famille que des divinités plus puissantes que ses anciennes idoles; il pensa qu'il pouvait transporter ses hommages des premiers autels au nouveau, sans rien changer, et qu'il n'y avait après tout qu'un culte à déménager. Ce fut ainsi que ce qui appartenait à un dieu barbare fut attribué par lui à la mère de Jésus, et que l'on vit s'élever des chapelles sous l'étrange invocation *de Notre-Dame-de-la-Haine!* Et ne pensez pas que le temps ait éclairé les esprits et redressé de semblables erreurs! Une chapelle dédiée à *Notre-Dame-de-la-Haine* existe toujours près de Tréguier, et le peuple n'a pas cessé de croire à la puissance des prières qui y sont faites. Parfois encore, vers le soir, on voit des ombres honteuses se glisser furtivement vers ce triste édifice, placé au haut d'un coteau sans verdure. Ce sont de jeunes pupilles lassés de la surveillance de leurs tuteurs, des vieillards jaloux de la prospérité d'un voisin, des femmes trop rudement froissées par le despotisme d'un mari, qui viennent là prier pour la mort de l'objet de leur haine; trois *ave*, dévotement répétés, amènent irrévocablement cette mort dans l'année. — Superstition bizarre et vraiment celtique; vestige éloquent de cette énergie farouche des vieux adorateurs de Teutatès qui semblent n'avoir voulu renoncer à l'épée qui venge et tue qu'à la condition de pouvoir poignarder encore par la prière! —

Toutes les fêtes sont célébrées avec une grande piété au pays de Tréguier, mais surtout celle de Noël. Aux approches de cette solennité, des troupes séparées de jeunes filles et de jeunes gens parcourent les campagnes en chantant des noëls au pied des croix de carrefour. C'est au déclin du jour, lorsque l'ombre descend sur les vallées, qu'on entend retentir tout à coup ces hymnes religieux, chantés par des chœurs invisibles. Les voix des jeunes garçons s'élèvent les premières :

« Qu'y a-t-il de nouveau sur la terre, disent-elles, pour que tant de monde soit par les routes? Pourquoi le peuple va-t-il par bandes vers les églises, pendant la nuit? Pourquoi, pendant le jour, cette foule qui prie Dieu (1)? »

Les voix des jeunes filles, plus douces, plus fraîches, plus élevées, répondent aussitôt :

« C'est aujourd'hui qu'est né le Messie, c'est aujourd'hui qu'il faut adorer le Sauveur. »

Les jeunes gens reprennent :

« Pourquoi entend-on nuit et jour les offices dans les églises? pourquoi les prêtres disent-ils la messe à minuit? pourquoi en disent-ils trois? »

Les jeunes filles répondent encore :

« C'est qu'il faut se réjouir, c'est qu'aujourd'hui s'accomplit le mystère de la nativité. »

Et les deux troupes répètent ensemble :

« Cette nuit renouvelle la trame de la vie, cette nuit refait le fils d'Adam, cette nuit charge nos cœurs de joie et efface les péchés d'Ève; cette nuit nous donne un sauveur, un sauveur plein de douceur et de charité. Chantons, puisque c'est sa fête, chantons de cœur, Noël! Noël! »

Et tandis que ces chants s'éloignent, la nuit tombe et les étoiles se lèvent au ciel; dans les silences plus longs qui coupent chaque réponse, on entend le bruit monotone des moulins de la coulée, les soupirs du vent dans les oseraies! et, par instant, les chants qui se perdent dans la brume, arrivent encore jusqu'à l'oreille, comme les voix des anges, annonçant que le Sauveur est né, et elles murmurent au loin :

« Voici le maître céleste qui vient nous donner ses leçons. C'est un docteur qui arrive du pays des anges; venez, qu'il vous enseigne comment nuit et jour il faut chercher le chemin du paradis! »

Le pays de Tréguier a un grand nombre de pèlerinages célèbres,

(1) Voy. le recueil intitulé *Vouelio neve ha cantico*, imprimé à Saint-Brieuc chez Prudhomme. Le noël que nous citons ici est le premier : *Petra se heneoas a neve*, etc.

parmi lesquels on peut surtout citer celui de *Saint-Mathurin*, à Moncontour, et celui de *Notre-Dame-de-Bon-Secours* à Guingamp. La puissance de saint Mathurin est sans égale aux yeux des Tregorrois. Interrogez-les, ils vous diront sérieusement que si ce saint l'avait voulu, il eût été le bon Dieu. Le jour de sa fête, un concours immense de paysans se dirige vers Moncontour. Ils y conduisent leurs bœufs pour leur faire embrasser la relique du saint, enchâssée dans un buste d'argent. Chaque fidèle, avant de se retirer, allume un cierge qu'il dépose dans le sanctuaire; et c'est un bizarre coup-d'œil que celui de cette foule d'hommes, de femmes, d'enfans, d'animaux, se pressant autour de l'autel, au milieu d'une forêt de bougies étincelantes, tandis que la voix rauque d'un marguillier répète d'intervalles en intervalles : *Allumez les cierges, allumez les cierges!* — Cela ressemble moins à une cérémonie religieuse qu'à une adjudication du paradis, faite par commissaire priseur, à éteinte de bougie.

Quant au pardon de *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, à Guingamp, il offre un aspect tout différent. La principale procession a lieu la nuit. On voit alors les longues files des pèlerins s'avancer au milieu des ténèbres comme un lugubre cortége de fantômes. Chacun des pénitens tient à la main droite un chapelet, à la gauche un cierge allumé, et tous ces visages pâles, à moitié voilés de leurs longs cheveux, ou de leurs coiffes blanches, qui pendent des deux côtés comme un suaire, passent lentement en psalmodiant une prière latine. Bientôt une voix s'élève au-dessus des autres : c'est le *conducteur des pèlerins* qui chante le cantique de *madame Marie-de-Bon-Secours* (1).

« J'ai été pèlerin, dit-il, dans tous les coins du pays. Je suis allé à Tréguier et à Léon, à Vannes et à Carrhaix; il n'y a aucun lieu dans la basse contrée, aucun lieu consacré à la Vierge qui soit autant fréquenté par les pèlerins que celui de *madame Marie-de-Bon-Secours*, à Guingamp, — *madame Marie*, qui est la plus belle étoile du firmament!

(1) *Cantic eu enor d'an itron varia a vouir-sicour Deus ar guaer a roeu-gamp. — E Montroulez eus a imprimeri Ledan.* Nous ne donnons ici la traduction que d'une partie du cantique qui n'a pas moins de dix-huit couplets.

« A elle a été accordé par le Sauveur de notre vie le pouvoir de donner soulagement à tout affligé.

« Courage donc, chrétien ! courage pour aller jusqu'à elle, lui rendre visite avec véritable humilité. Elle est la mère de pitié, et elle donnera leur pardon à ceux qui le lui demanderont du plus profond de leur cœur.

« Elle donne la lumière à ceux qui en sont privés; elle donne à entendre aux sourds, et la course libre à ceux qui sont boiteux ; par elle guérissent les languissans et parlent les muets; à tout affligé elle accorde soulagement.

« Approchez, assistans de toutes les conditions, voici l'instant de l'année où s'ouvre le pardon. Au premier dimanche du mois de juin ou jamais sont les indulgences pour les pécheurs.

« Celui qui se confessera et qui communiera pendant cette solennité, gagnera cinq cents jours d'indulgence, du bonheur pour bien plus long-temps, et le plaisir de jouir de la vie après sa pénitence !

« Habitans de Guingamp, et vous tous qui demeurez autour, rien ne vous manque ! — Heureuse est la terre où l'on jouit de Marie ! Vous avez le plus beau trésor que puisse fournir notre monde, *madame Marie-de-Bon-Secours*, mère des pécheurs.

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit, les trois personnes de la Trinité qui régnera éternellement, qu'ils prennent pitié de mon ame ; je vais finir.

« Puissions-nous avoir la grâce de nous retrouver tous ensemble un jour dans la vallée de Josaphat ! »

A peine le cantique est-il achevé, que les rangs des pèlerins se rompent; des cris de joie, des appels, des rires éclatans succèdent au recueillement de la procession nocturne. La foule des pénitens se rassemble sur la place où tous doivent coucher pêle-mêle sur la terre nue. Alors la sainte cérémonie en l'honneur de la Vierge immaculée finit le plus souvent par une orgie; femmes et garçons se mêlent, se rencontrent, se prennent au bras, s'agacent, se poursuivent à travers les rues obscures, et le lendemain, quand le jour se lève, bien des jeunes filles égarées rejoignent leurs mères le front rouge et les yeux honteux, avec un péché de plus à avouer au recteur de la paroisse.

Du reste, quels que soient les inconvéniens qui peuvent accompagner ces pelerinages, le paysan tregorrois aime et recherche leur pompe grossière. Il suit en cela son goût pour tout ce qui fait spectacle; car, de même que le Kernewote, il est avide de chants, de danses, de representations dramatiques et mouvementées; mais ce goût a chez lui quelque chose de plus artiste que chez l'habitant des montagnes. Ses inclinations poétiques, sans être plus vives, sont plus developpées, plus savantes, plus capables de combinaisons; aussi, à ses solennités religieuses, a-t-il ajouté des divertissemens litteraires. Il a son théâtre et son répertoire de drames nationaux. Tous les ans, à la fête de Lannion, des ouvriers de cette ville jouent une tragédie bretonne. Je me rappelle fort bien y avoir vu jouer *la Vie des quatre fils Émon* (BUEZ PEVAR MAB EMON). La représentation de cette pièce en six actes dura trois jours. Après avoir entendu deux actes, on sortait pour souper et pour dormir, et le lendemain on revenait écouter la suite. La pièce, imprimée depuis, forme un volume in-8° de plus de quatre cents pages. Nous parlerons ailleurs de ce curieux ouvrage, qui, dans sa contexture grossière, mais brodée d'or et de perles, participe à la fois de la mélancolie monotone d'Ossian, de la richesse verbeuse d'Homère, et de la crue énergie de Shakspeare.

L'imagination poétique des Bretons de l'évêché de Tréguier ne se révèle pas seulement par leurs fêtes, ils en ont marqué tout ce qui les entoure; les noms de lieu, les habitudes de langage, les maximes qu'ils répètent, tout reflète cette teinte biblique, tout se formule avec ces expressions brillantes et comme jetées au moule de la chose même. Il y a sous chaque nom un souvenir, sous chaque maxime une figure qui se relieffe. Leur langage, qui n'a point été, comme le nôtre, usé et poli dans l'engrenage social, est une monnaie où l'ame frappe son coin, avant de la jeter en circulation. Demandez à la petite qui garde ses moutons noirs sur la bruyère le nom de ce bois. —*Le bois des ossemens* (1), vous répondra-t-elle. — Celui de ce ruisseau? — *La rivière du meurtre* (2). — De cet écueil? — *La pierre du corbeau*. Interrogez-la ensuite sur le nom de

(1) *Coatscorn.*

(2) *Gamel.*

son père : elle vous dira qu'il s'appelle l'*homme aux grands yeux* (1), et elle ajoutera peut-être, si vous lui avez parlé le breton de sa paroisse et que vous ayez l'air d'être un *pays*, que sa mère était noble, qu'elle s'appelait *rose des bois* (2) et qu'elle est née à la *petite peuplade* (3), qu'elle a eu huit enfans et qu'elle en *a donné cinq à Dieu*; que son plus jeune frère *pique les bœufs depuis le mois de la paille blanche* (4), tandis que l'*aîné est allé sur la mer du bon Dieu dans un vaisseau du roi*. Après avoir reçu tous ces détails, partez en jetant une aumône à la petite; elle portera la main à la bouche, comme pour vous envoyer le baiser chrétien, et elle vous jettera le remercîment vulgaire et touchant : *Bénédiction de Dieu à vous* (5).

Maintenant, comparez, si vous le voulez, votre français limé, géométrique, tiré à quatre épingles, à cette naïveté remuante. — Il n'y a que les langues des peuples primitifs pour être vives et figurées. — C'est que les peuples primitifs sont des enfans qui parlent pour dire leur cœur, et que nous, nous sommes de grandes personnes qui savons l'algèbre et la grammaire.

IV.

Le cloarec trégorrois. — Sa vie. — Comment il devient poète.

Qui ne connaît maintenant le Paris du moyen-âge et son vieux quartier des écoles, si souvent et si dramatiquement décrit par nos chroniqueurs modernes? Qui n'a revu dans leurs tableaux ces rues fétides de l'université, jonchées de paille et parcourues par les étudians armés de rapières et d'estocs volans, par les professeurs montés sur leurs mules, par les Bohêmes et les Mauvais-Garçons, cachés sous leurs capes de serge brune? Depuis ce vif retour vers les souvenirs de l'antique monarchie, qui ne s'est figuré, au

(1) *Legadec.*

(2) *Roscoet.*

(3) *Ploubian.*

(4) On remet l'aiguillon aux mains de l'enfant quand il a atteint sa douzième année.

(5) *Benniad dom dere'h*

moins une fois, vivre à cet âge d'élan, pauvre clerc accoudé sur son étroite fenêtre, derrière le châssis de toile écrue qui lui servait de vitrage, sérieusement occupé d'étudier Aristote et la pragmatique-sanction? — Et qui n'a alors comparé avec dédain la mesquine agitation d'une existence d'étudiant de nos jours à cette vie aventureuse et vraiment épique des clercs d'autrefois? Eh bien! ce type d'écolier du moyen-âge, le temps ne l'a point entièrement détruit partout. Il existe encore dans nos évêchés de Basse-Bretagne, à Vannes, à Quimper, à Tréguier, à St-Brieuc, partout où les collèges et les séminaires attirent encore les jeunes paysans destinés à recevoir les ordres, et qui, dans la langue du pays, sont désignés sous le nom général de *cloarec* (1).

Le cloarec ne commence ordinairement ses études qu'à seize ou dix-huit ans. C'est le plus souvent dans toute la force d'une robuste jeunesse qu'il vient s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté d'enfans de huit ans, se soumettant à tous les dégoûts, à toutes les railleries qu'entraînent ces instructions tardives. Son costume ne reçoit aucun changement; mais sa longue chevelure est livrée aux ciseaux, et sa tête est à demi rasée, comme pour indiquer le noviciat à la tonsure cléricale : elle conserve seulement quelques boucles de cheveux qui flottent par derrière sur ses épaules, dernier symbole des rêves mondains qui, chez lui, peuvent surnager au milieu des austères pensées de l'avenir. Sa famille, que le vaniteux espoir de faire un prêtre pousse à tous les sacrifices, ne peut cependant subvenir toujours à toutes ses dépenses. Les objets les plus nécessaires, le papier, les plumes, les livres lui manquent parfois. Dans ce cas, le *cloarec* devient ingénieux pour suppléer aux ressources qui lui sont refusées. Il obtient les vieux cahiers de ses camarades et écrit dans les interlignes. Il ramasse hors des classes les plumes que le portier a balayées, il copie à la main les ouvrages classiques, et son manuscrit lui tient lieu de livres. Sa vie matérielle n'est ni moins économique, ni moins laborieuse. Réuni à cinq ou six de ses camarades, il loue une mansarde qui lui sert à la fois de salle d'é-

(1) Le *Cloarec* trégorrois ne reproduit le type que de la partie studieuse des anciens écoliers de Paris. C'est au pays de Vannes que l'on trouve le véritable bazochien, turbulent, buveur, et toujours la main au bâton.

tude, de cuisine et de chambre à coucher. Quelquefois aussi le *cloarec* trouve un cabaretier ou un loueur de chevaux qui veut bien lui fournir une paillasse et une couverture dans le coin d'un grenier. Il s'engage alors à payer cette faveur par des travaux domestiques. Il va prendre l'eau à la fontaine, couper l'herbe au pré, soigner les chevaux et l'écurie. Quelques étudians favorisés se placent chez un notaire dont ils font les copies, moyennant une légère gratification mensuelle. D'autres donnent des leçons de lecture et d'écriture à raison de *dix sous* par mois; mais le nombre de ces élus est nécessairement fort borné. Quelle que soit d'ailleurs l'industrie qu'exerce le *cloarec*, elle suffit tout au plus à son entretien; les frais d'instruction et de nourriture restent toujours à la charge de sa famille. Chaque jour de marché, le père ou la mère se rend à la ville et apporte à l'écolier un pain noir, du beurre, du lard, quelques galettes et des pommes de terre : ces provisions doivent durer jusqu'au marché suivant où elles sont renouvelées.

Nous devons dire qu'il est des étudians plus heureux, et qui, appartenant à de riches parens, mènent une vie plus douce; mais ceux-là ne sont point les clercs bretons que nous cherchons à faire connaître. Ceux-là sont des écoliers semblables aux écoliers de tout pays, poussant pleine sève dans la vie, au milieu d'une atmosphère d'aisance et de joie. Ce que nous voulons peindre ici, c'est le *cloarec* de la foule, sacré prêtre d'avance par l'humiliation, la misère, les rudes études, et commençant à marcher à travers le monde, comme le Christ vers le Calvaire, avec sa couronne d'épines au front et la croix sur les deux épaules.

En hiver, je l'ai déjà dit, le dortoir que le *cloarec* habite avec ses compagnons lui sert de cabinet d'étude; mais dès que les premiers bourgeons sont venus aux haies, et que le pinson chante dans les aubépines, il abandonne sa mansarde pour les champs. Il vient s'asseoir entre deux sillons, dont l'un lui sert de table pour étudier ses leçons et écrire ses devoirs. Heureux, il a retrouvé là l'air de sa campagne natale et un souvenir de ses douces fainéantises d'enfant, alors que, vêtu de haillons et les pieds nus, il gardait, dans les landes, les vaches de son père, en tressant de beaux chapeaux pointus avec les joncs des marais. Qui peut dire l'enchantement que doit éprouver le pauvre écolier

de dix-huit ans, quand cette nature si parfumée, si pleine de réminiscences confuses et de bruits endormeurs, bourdonne autour de lui; lorsqu'entre ses yeux et le triste livre de classe, passe un oiseau dont il sait le nom, un papillon qu'il a autrefois poursuivi, une abeille qui regagne peut-être les ruches de son père! — Quel moyen de poursuivre, à travers tant de ravissans alléchemens, le cours monotone d'une conjugaison latine? Comment entendre la cloche au milieu de ces mille harmonies qui résonnent autour de lui? — Aussi, bien souvent, la *cloarec* succombe. Il ramasse dans sa large poche ses cahiers, ses livres, et, avec eux, tout souci de l'avenir; il bondit à travers les champs, les taillis, les prairies, cherchant les nids dans les feuilles, cueillant les noisettes ou les mûres au milieu des haies vives, et chantant à plein cœur quelque *guerz* appris aux veillées. Parfois la voix lointaine d'une jeune fille qui garde ses moutons lui répond, et le jeune *cloarec*, ravi, écoute cette voix *bergère* et prolongée se perdre avec le vent dans les coulées. Malheureusement le jour finit, il faut revenir à la ville, et, le lendemain, une punition lui fera expier son échappée pastorale. Il lui faudra se coucher plus tard et se lever plus tôt pour achever le surcroît de travail qui lui sera imposé. Aussi, peu confiant dans sa raison, renoncera-t-il, s'il est sage, à travailler désormais sous le ciel. Malgré les joyeux appels d'un soleil brillant, il restera dans sa chambre délabrée et s'y livrera tout entier à ses devoirs. De temps en temps seulement, lorsque sa tête et ses doigts seront lassés, il se détournera vers la cage grossière suspendue à la croisée et causera quelques instans avec son bouvreuil, car le *cloarec* a toujours un bouvreuil à sa fenêtre. Trop pauvre pour nourrir un chien, il a dû se contenter d'un oiseau qu'il va dénicher lui-même, qu'il a nourri de son pain, et que l'hiver il réchauffe dans sa poitrine, seul foyer dont il puisse disposer. Le bouvreuil le connaît, l'aime et le comprend. — Comme lui, c'est un enfant des campagnes qui chante quand viennent la brise d'été et l'odeur des foins coupés.

Ainsi s'écoulent les sept années les plus chaudes et les plus fleuries de l'étudiant. Cependant un changement complet s'est insensiblement opéré en lui. Arraché aux occupations rustiques, pour être jeté subitement dans le repos du corps et le travail de

l'esprit, il sent tomber en même temps le cal formé sur ses mains et celui formé sur son ame. Ses membres se sont engourdis dans l'inaction, son front basané s'est déteint à l'air des classes. Bientôt tout son corps s'amollit et s'adélicate, le dur enfant de la campagne est devenu semblable à l'homme des villes, élevé sous verrines, et que tuerait une gelée blanche. Mais en même temps aussi, par compensation, son intelligence s'est développée; elle a acquis des forces, elle s'est assouplie dans l'exercice de la pensée; son imagination enrichie a pris feu et a commencé à jeter des lueurs sur son cœur, dont il comprend mieux les mouvemens et dont il analyse les désirs. La vie matérielle a cessé d'être tout pour lui, son corps s'est amoindri, allégé, et son ame paraît à travers. Alors toutes les maladies de l'homme civilisé l'attaquent à la fois. Alors arrivent les douleurs vagues, le vide, ces tristesses sans nom et sans remèdes qui viennent on ne sait d'où, et font souhaiter la mort on ne sait pourquoi. Les émotions, les désirs, les rêves trop pressés dans son cœur y forment abcès tout à coup et font courir la fièvre dans toutes ses fibres. Et quelle possibilité qu'au plus fort de ces dispositions mélancoliques, alors que le sang fermente dans les veines du *clouzec* comme du vin nouveau, quelle possibilité qu'il échappe à un premier amour? Le moyen, dites-moi, que l'étudiant en revenant seul, chaque soir, de sa promenade, passe devant une jeune mère qui fait sauter son enfant sur ses genoux, sans penser qu'il serait doux d'entendre la voix de cet enfant l'appeler son père? Dans ces premières années de jeunesse, nous comprenons encore si bien toutes les joies de la famille! tout meurtris que nous sommes contre l'indifférence ou la dureté de maîtres hargneux, nous sentons si bien comme il serait doux de se reposer dans une vie aimée, une de nos mains dans celles d'une femme et l'autre sur un berceau d'enfant!

Eh bien! qu'au moment de ces brûlans désirs un obstacle invincible vienne s'élever devant notre avenir, qu'à l'âge où toutes les femmes sont belles à nos yeux, nous venions à penser que nulle femme ne s'appuiera jamais sur notre poitrine!... qui ne comprend tout ce que la certitude de cet isolement éternel remuera en nous d'amertume?.... Oh! alors, pour peu qu'il y eût quelque fougue dans notre imagination, quelque fluidité dans nos pensées, la

plainte s'élancera de notre cœur pleine d'éloquence et de vérité, et nous deviendrons poètes, comme les mères deviennent chanteuses pour bercer des douleurs dans leurs chants !

Or, ce que nous venons de dire, c'est l'histoire du *cloarec*. Il ne faut point chercher ailleurs ses dispositions élégiaques et son aptitude pour la poésie. Ce qui précède explique aussi comment le pays de Tréguier, qui recevait dans ses colléges la jeunesse la plus impressionnable et la moins grossière des campagnes de l'Armorique, a pu devenir la source de presque toute la littérature moderne de la Bretagne et former l'école trégorroise, si distincte de toutes les autres, et si remarquable à tous égards.

Cette école reflète la vie du *cloarec* tout entière; c'est la confession de ses faiblesses humaines, de ses chagrins de cœur, des oublis de femme qui l'ont torturé; c'est un éternel mémoire auquel chaque abbé ajoute sa page avant de rompre avec le monde. L'expression de cette douleur conserve le plus souvent une simplicité charmante et presque enfantine; mais quelquefois aussi, elle revêt tout l'éclat d'une poésie figurée :

« Comme j'étais dans mon jardin, le cœur nageant dans la joie, je remarquai une fleur qui était élevée et brillante, ses feuilles étincelaient comme le soleil lorsqu'il pose ses pieds au bord de l'horizon (1).

« Et cette fleur-là était une fleur de mélancolie; elle entra dans mon cœur, et depuis il est malaisé de l'en arracher. — Sa vue seule m'a rendu languissant.

. . . . . .

« Je suis un jeune *cloarec* qui n'a pas encore l'âge d'un homme et qui poursuit ses études. — Et j'aurai cette année bien de la mélancolie, et j'aurai cette année un cœur brisé dans ma poitrine; car celle que j'aimais ne m'aime pas.

« Quand viendra la nouvelle saison, on verra fleurir les haies d'aubépines blanches, et les cœurs des jeunes gens fleuriront aussi. — Les belles fleurs se réjouiront dans les jardins, et les cœurs des jeunes gens se réjouiront de même dans le monde.

(1) Cette chanson, imprimée à Quimper chez Blot, mais qui n'appartient pas à la Cornouaille, ne contient pas moins de 80 vers.

« Mais moi, j'irai bâtir une tourelle sur le haut d'un rocher, vis-à-vis la demeure de ma plus aimée, et la mienne; — et je pleurerai le temps passé. — Je songerai à mon étoile fatale!

« J'étais venu chanter un peu sous sa fenêtre, et j'entendis les oiseaux qui chantaient aussi au haut des arbres, et leurs chants semblaient me dire : A quoi te sert, *cloarec*, de te mettre tristesse au cœur?

« Pourquoi te tourmenter de ton sort? n'as-tu pas tout en abondance? Tu vis dans la maison où tu es né, — tu as, près de toi, ton père et ta mère; Dieu t'a donné la nourriture et le vêtement;

« Tandis que nous qui chantons de tout notre cœur, nous n'avons rien dans ce monde! Cesse donc, jeune *cloarec*, et laisse à la joie le cœur d'un jeune homme. »

Cela est sincère, touchant et d'une rare harmonie; mais la poésie trégorroise n'a point toujours cette simplicité ravissante. Quelquefois, au milieu des expressions d'une douleur vraie, reparaît l'écolier tout frotté d'antiquité, tout cuirassé de théogonie païenne, et alors c'est chose curieuse que de voir l'énergie du sentiment se débattre sous le fatras classique, l'élan du cœur percer à jour la mythologie, et la Muse, rapiécée de lambeaux de pourpre latine par-dessus ses habits de paysanne, entremêler, comme une pauvre affolée, les prières à la Vierge et les invocations à Cupidon. Le fameux *sône du cloarec Pempol* est un type tout-à-fait remarquable de ce mélange bizarre. L'auteur, après une description épique et toute virgilienne de l'admirable coup-d'œil qui s'offre du haut de la montagne du *Crerc'h Noa*, s'écrie :

« Arrière, raretés de *Crerc'h Noa!* vous n'avez plus pouvoir de mettre de la joie dans mon ame. — C'est dans la petite ville de Pempol qu'est mon bonheur, là est ma chérie. — Une beauté au-dessus de la terre! »

Puis vient une invocation dans laquelle *le cloarec* charge tous les dieux et toutes les muses de l'Olympe d'intercéder pour lui auprès de *celle qui lui est amère*, enfin il s'adresse à Mercure :

« Et toi, ambassadeur Mercure, père des bonnes pensées, éloquent messager, porte-lui ma plainte, ouvre tes deux ailes, nage rapidement dans les airs, et sans reprendre haleine, descends dans la ville.

« Descends dans la ville de Pempol, va droit rue de l'Eglise, et tâche de flechir celle qui m'allanguit. Ne néglige rien pour gagner son esprit et rendre la joie à mon cœur.

« Poursuis-la, immortel ; dis-lui qu'elle a à *Kerity* un esclave fidèle, dis-lui que je meurs s'il faut rester dans cet état cruel!

« Porte-lui ma demande, *fais-lui mes complimens*, enveloppe-la dans tes paroles caressantes et arrache-lui une lettre écrite à l'avantage de mon amour, par la main qui me fait mourir.

« Mais si elle persévère dans son indifférence, conduis-moi Lachésis, Atropos et Clotho, conduis-moi la mort elle-même armée de sa faulx, — la mort qui sait endormir les douleurs.

« Puis à elle, ô mon Dieu! demande-lui un linceul cousu de sa main, une châsse et une fosse. — Si elle n'a point aimé ma vie, peut-être au moins trouvera-t-elle quelque plaisir à donner la sépulture à mon cadavre!

« Mais dis-lui aussi qu'elle a, si elle le veut, le pouvoir de commander à la mort. — Qu'elle m'appelle, et je me lèverai de ma tombe à sa voix. — Je me lèverai pour l'admirer! — glorieux et ressuscité comme un autre Lazare. »

N'est-ce pas là une page de Desportes ou de Ronsard avec l'harmonie des vers de moins? Ne semble-t-il pas lire une élégie de la renaissance, avec sa douceur caressante et son pédantisme naïf? — Ne sentez-vous point là-dedans l'amoureux qui a fait sa rhétorique et qui est resté poète en dépit de l'art poétique de Boileau et des odes de J.-B. Rousseau? — Cela est beau autant par ses défauts que par ses qualités, beau parce que c'est vrai, parce que cela raconte bien une ame de vingt ans, dans toute la sincérité de sa poésie et de ses ridicules.

Ailleurs, en parlant du prêtre breton, nous avons dit ce que devenaient toutes ces éruptions poétiques des jeunes *cloarecs*, nous avons peint ces recteurs allant, de nuit, et par la tempête, porter les sacremens aux mourans, à travers les fondrières et les marais débordés. Pour qui aura bien compris ce que nous venons de dire des premières années du clerc breton, ce rude dévouement paraîtra sans doute plus explicable. Et que feraient-ils, en effet, ces jeunes gens à cœurs froissés, une fois cousus dans la soutane noire, s'ils ne se livraient avec ferveur et enthousiasme à leur

nouvelle mission? Il faut bien que leur énergie, repoussée des affections terrestres, déborde quelque part; il leur faut bien un culte et un amour; — et maintenant que les cultes et les amours du monde leur sont interdits, ils presseront la religion dans leurs bras comme ils eussent pressé une femme, — avec délire! — Tout le secret de l'exaltation fanatique de nos prêtres est peut-être là.

E. Souvestre.

HOMMES D'ÉTAT

DE L'ANGLETERRE.

II.

DANIEL O'CONNELL.

Au sud-ouest de l'Irlande, vous trouvez une région singulièrement déserte et rude; crêtes de rocs aigus, longues chaînes de montagnes arides, semées de pics élevés, entrecoupées de déchirures et de ravines profondes. Ici des précipices sans fond; là des torrens qui bruissent; plus loin, des lacs, des baies nombreuses, et une longue dentelure de rochers inégaux et âpres qui bordent la côte. Au pied de ces monts, à l'endroit où le sol commence à s'elever, où les premières collines surgissent, la nature a placé un Éden, le plus délicieux canton des trois royaumes, cette riante et verte vallée que baigne le lac de Killarney. Avancez vers l'ouest : cette végétation luxuriante s'éteint et s'appauvrit peu à peu. Vous gravissez des montagnes sans forêts et sans herbes, géans à la

tête chauve et nue, couronnés des brumes de l'Atlantique, et qui, allongeant leurs bras desséchés vers la mer, se terminent par des rocs ou promontoires affreux. Entre les dentelures de cette côte hérissée, vous voyez tantôt les vagues se précipiter en écumant dans leurs anfractuosités, tantôt s'ouvrir des hâvres magnifiques et déserts, qui contiendraient toutes les flottes de la Grande-Bretagne.

Cette ceinture d'airain, armée de pointes, et qui sert de rempart à l'Irlande vers le sud-ouest, est sans cesse battue de l'écume et fouettée par la colère de l'Océan. Une vapeur éternelle s'exhale le long de la côte; un voile de brouillards suspendus entre le ciel et la terre obscurcit le disque du soleil. Les descriptions d'Ossian se réalisent dans un climat plus doux. Au pied des montagnes, ensevelies dans d'obscurs vallons, quelques villes semblent se dérober à tous les regards. Les villages, composés de huttes éparses sur un vaste espace, présentent l'aspect de la pauvreté la plus hideuse; le reste de l'Europe ne connaît rien de tel. Le paysan partage avec son porc, son unique associé, son seul ami, quelques mauvaises pommes de terre; quelquefois, une vache étique arrache péniblement les maigres herbages qui poussent dans un champ semé de pierres blanches.

Si vous errez dans ces ravines solitaires, vous trouverez çà et là quelques pâtres et quelques chasseurs qui méritent d'être observés; hommes sauvages dont la physionomie singulière contraste bizarrement avec la physionomie ouverte, joviale, un peu grotesque de la vieille population celtique, habitante indigène de l'Irlande. Ces hommes, agiles, maigres, à la taille svelte, à l'œil noir et ardent, aux cheveux bruns, à l'air féroce, aux traits réguliers; ce sont les descendans des colons orientaux qui ont envahi l'Irlande autrefois, et qui, depuis deux siècles, exercent l'imagination des antiquaires anglais. Milésiens selon les uns, Phéniciens selon les autres, Espagnols d'après une autre hypothèse, ils n'ont pas perdu leur caractère primitif, leur type arabe et méridional.

Dans cette région, vous rencontrez peu de manoirs féodaux. Les propriétaires sont presque tous de vieux catholiques dont les pères ont commandé à quelques clans indépendans. La province de Kerry

est une de celles où la puissance anglaise n'a jamais pu prendre racine.

A l'angle extrême de l'île, sur la dernière cime d'un promontoire battu des flots, sur le point même qui se rapproche le plus de l'Amérique, sont éparses les ruines d'un vieux couvent; près des ruines s'élève une maison blanche et irrégulière. Voilà les restes de l'abbaye de Derrinane; plus loin, la maison moderne de *Daniel O'Connell*, avocat, surnommé le *grand agitateur*.

Ses aïeux étaient chefs de clan, et se rangent parmi les plus anciens de ces guerriers qui firent aux envahisseurs saxons une guerre d'escarmouche et de pillage, et succombèrent à leurs dissensions intestines, non à l'épée des ennemis. Ses parens jouissaient d'une fortune médiocre, et son oncle, qui mourut dans un âge très avancé, lui laissa la maison dont je viens de parler, et quelques propriétés territoriales. Destiné à l'état ecclésiastique, et catholique comme tous ses parens, il fit ses études à Saint-Omer, séminaire général de tous les prêtres irlandais. L'intolérance anglaise ne leur permettait pas encore d'entretenir un collége catholique dans les trois royaumes. Aujourd'hui, le collége de Maynooth, maintenu aux frais du gouvernement, malgré la vive opposition de l'église anglicane, ouvre son enceinte aux jeunes prêtres catholiques; et peut-être ce nouvel arrangement est-il plus nuisible qu'utile à la civilisation de l'Irlande. Au lieu d'aller s'imprégner sur le continent de ces idées libérales et tolérantes qui forment l'atmosphère intellectuelle de l'Europe et surtout de la France, les jeunes prêtres, la plupart de naissance obscure et d'un esprit peu élevé, acquièrent, en se renfermant dans les murs collégiaux de Maynooth, des idées plus restreintes, un patriotisme plus exclusif et plus fanatique, une manière de voir et de sentir plus monacale. Ainsi le progrès de la civilisation peut desservir la civilisation elle-même.

A Saint-Omer, Daniel O'Connell se livra tout entier et avec zèle aux études ecclésiastiques; et cet homme, que ses ennemis les plus ardens n'ont jamais accusé d'hypocrisie, passe encore aujourd'hui pour être sincèrement attaché aux dogmes de sa communion. Quelque difficile qu'il puisse être de pénétrer les motifs d'un chef de parti qui s'appuie sur le clergé, et met en mouvement les passions religieuses, nous n'avons aucune raison pour supposer que sa

croyance personnelle ne soit pas d'accord avec ses intérêts. Dans sa carrière politique, il a été guidé, dit-on, par un homme singulier qui rappelle le père Joseph de Richelieu : prêtre catholique qui se trouve au fond de tous les mouvemens de l'Irlande, à ce qu'on prétend, mais qui ne se montre jamais, et qui consacre en secret son talent et son génie au succès de la cause qu'il a choisie. Il se nomme le père Lestrange.

Quoi qu'il en soit, l'état ecclésiastique n'offrait pas une perspective assez orageuse ni assez vaste au jeune étudiant de Saint-Omer, à son esprit turbulent, à son ame ardente. Au xve ou au xvie siècle, O'Connell, prêtre, eût commandé une croisade et dirigé une ligue. Au siècle où nous sommes, il eut raison de quitter la tonsure et la soutane et de se faire avocat. En 1798, à vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il fut reçu membre du barreau irlandais; année mémorable, année sanglante et qui marquera dans les annales de cette île malheureuse. Le berceau politique d'O'Connell fut placé dans les orages et les ténèbres de cette redoutable année : ce fut là peut-être qu'il fit l'éducation de ce génie remuant qui a exercé tant d'influence sur sa patrie, qui a soulevé et apaisé les flots populaires, qui n'a pas accompli toute son œuvre, et qui peut-être lancera ses compatriotes dans un océan plus tempestueux encore, au milieu d'écueils plus sanglans et plus terribles que ceux qui ont déjà brisé leur navire et déchiré leurs voiles.

Depuis la conquête de l'Irlande par Guillaume III jusqu'à l'année 1785, deux chambres représentatives ont gouverné l'Irlande; mais avec cette clause remarquable, que leurs décrets ont besoin de la sanction du parlement d'Angleterre et ne peuvent s'en passer. Quand la guerre d'Amérique éclata, lorsque l'Angleterre fut obligée de concentrer toutes ses forces pour résister à la coalition des puissances européennes qui la menaçaient, lorsque l'exemple du Nouveau-Monde réveilla la nationalité irlandaise, mille voix jaillirent en même temps de l'Irlande et demandèrent pour elle une constitution indépendante : on parvint à l'arracher, non à la justice, mais aux terreurs de George III et de son gouvernement.

La première révolte eut pour cause cette tyrannie commerciale qu'une rapacité sans pudeur faisait peser sur l'île d'Erin. Elle se peupla d'associations armées. Soixante-dix mille volontaires terri-

fierent les Anglais et dominèrent le parlement d'Irlande. Après avoir brisé toutes les entraves commerciales dont on se plaignait, les conjurés demandèrent la révocation des statuts qui subordonnaient le parlement d'Irlande à celui d'Angleterre. Ils atteignirent leur but. Les deux chambres d'Irlande s'arrogèrent la souveraineté, et si la même couronne sembla peser sur les deux îles, cette union, presque nominale, fut la seule qui les attacha désormais l'une à l'autre.

Mais comment supposer que deux législatures indépendantes se maintiendront, soumises à un seul pouvoir exécutif, sur un pied de parfaite égalité? En Écosse, depuis la réunion des deux couronnes sous Jacques Ier, et celle des législatures sous la reine Anne, vous ne voyez que confusion, oppression, violences; les deux nationalités se heurtent sans cesse, et après de longs désordres, la plus faible des deux succombe, victime de ses propres dissensions. Si les chambres irlandaises avaient été réellement indépendantes, elles n'auraient pas pu se maintenir une année seulement, en face du parlement anglais. Mais leur indépendance était nominale. La chambre des pairs attendait tout de la couronne. L'église, l'armée, toutes les sources de fortune où une noblesse appauvrie allait puiser, se trouvaient placées sous la main du gouvernement. Le château (on nommait ainsi la Cour du vice-roi à Dublin) avait su se faire une constante majorité dans la chambre des communes. Des trois cents membres qui la composaient, plus de cent étaient pensionnés du gouvernement, sous une forme ou sous une autre. La plupart étaient élus par de petites corporations, par des villes ou des bourgs soumis à l'influence du seigneur voisin. L'indigence des nobles irlandais, race d'hommes spirituelle, goguenarde, aimant le plaisir, les mettait à la merci d'un ministère, toujours prêt à les acheter. D'ailleurs les catholiques, jusqu'en 1798, ne pouvant être ni électeurs ni éligibles, une fraction du peuple était seule représentée. Point de confiance, point de sympathie entre ces députés et la masse de la nation. Leur enthousiasme patriotique s'évaporait en discours véhémens et en protestations d'indépendance. Peut-être les whigs avaient-ils plus d'influence dans le parlement irlandais que dans le parlement anglais : mais c'était là tout. Aussi les deux assemblées ne furent-elles d'un avis contraire que

dans une seule occasion : lorsque la première maladie de George III souleva la question de la régence. Le parlement irlandais, gouverné par les whigs décerna les droits et le titre de régent au prince de Galles. Le parlement anglais, sous la direction de M. Pitt, décréta l'établissement d'un conseil. Heureusement pour la paix des deux pays, le retour de George III à la santé rompit la discussion. Mais Pitt avait pressenti la nécessité d'unir les deux législatures. Il y parvint, aux dépens, il est vrai, de la probité et de l'honneur.

Dans ce pays, soumis à un gouvernement si anormal, l'état de la société n'était pas moins bizarre. Je ne crois pas que jamais aucun pays ait offert rien de semblable à la situation de l'Irlande pendant la fin du dernier siècle. Point de commerce, si ce n'est dans quelques districts peu étendus : la population ne se composait que de deux classes, des paysans toujours opprimés et misérables qui commençaient à faire aux propriétés cette guerre acharnée qui continue aujourd'hui, et des lords ou propriétaires, caste nombreuse, brave, ignorante, étourdie, besoigneuse, audacieuse, qui s'était tellement imprégnée du caractère irlandais, que vous n'auriez pas trouvé dans ses mœurs une seule trace qui rappelât les aventuriers anglais, ses ancêtres. La plupart protestans, ils vouaient au pape une haine toute puritaine et ne ressemblaient aux puritains qu'en cela. Animés d'un profond mépris pour la justice départementale et l'administration, ils formaient une petite aristocratie indépendante que la loi n'atteignait pas, qui la monopolisait, qui la pliait, la détournait et la faisait agir à son gré. Leur vie bruyante et licencieuse se passait dans les fêtes, dans l'ivresse, à la chasse. Rudes, grossiers, violens, sensuels, bons vivans, ils étaient bien plus aimés de leurs misérables vassaux, que leurs successeurs si éclairés, si philosophes et si économes. Boire, jouer, se battre, voilà leur existence; et sur ces bruyantes saturnales, dont l'Irlande entière était le théâtre, où le maître et l'esclave se confondaient, la gaîté originale, la bizarre humeur du peuple irlandais jetaient un éclat singulier. Fils d'une civilisation raisonnable, nous croyons à peine aux anecdotes que nous a léguées cette ère extravagante, scintillante d'esprit, tachée de sang, toute sauvage, toute extraordinaire, toute bizarre. L'homme comme il faut n'avait qu'un passe-temps, le duel. En amour, en politique, en affaires de justice, la balle

du pistolet tranchait tous les nœuds gordiens. Il était convenu que les agens du gouvernement et spécialement les officiers judiciaires de la couronne soutiendraient leurs dires sur le champ de bataille. Pour s'élever jusqu'à la dignité de juge, il fallait d'abord passer par cette espèce de service militaire. Une ou deux anecdotes feront comprendre ce qu'était l'Irlande à une époque où l'Angleterre passait pour le pays le *mieux policé* du globe.

Lord Kilkenny, propriétaire de terres considérables, soutenait sans cesse des procès contre ses vassaux. Il conduisait ses affaires à sa guise et perdait tous ses procès. Enfin, ennuyé de se voir toujours condamné, il résolut de tenter la fortune de la guerre, et d'attaquer successivement en duel tous les avocats qui plaideraient, tous les juges qui prononceraient une sentence, tous les avoués qui agiraient, tous les huissiers qui verbaliseraient contre lui. Il commença la campagne, en provoquant l'avoué de sa partie adverse, et ne fut pas heureux dans cette première rencontre. Deux balles cassèrent le bras du lord; elles l'empêchèrent de se venger en brisant le crâne de l'avoué; car il visait admirablement bien. Son fils aîné le remplaça aussitôt, et adressa son cartel à l'avocat ennemi, qu'il blessa dans le côté, et qu'il eût tué infailliblement, si une pièce de monnaie placée dans la poche du gilet n'eût amorti la balle. Le père avait eu le temps de se guérir : il s'empressa de profiter de sa convalescence pour appeler au combat le second avocat, qui reçut une blessure dangereuse. Le second fils allait entrer en lice ; mais il choisit mal son moment : comme il voulait que le troisième avocat se battît avec lui dans la salle même du tribunal, des officiers de justice s'interposèrent, arrêtèrent les deux combattans : il fallut bien que lord Kilkenny restât satisfait de la perte de ses procès et de ses trois duels.

Au milieu de cette frivolité et de cette étourderie, il y avait ordinairement de la franchise, du courage et de la générosité. Aussi ne peut-on pas présenter le trop fameux George Robert Fitz-Gerald comme un type de la nationalité irlandaise. Cet homme, ou plutôt ce tigre, a laissé en Irlande un nom célèbre, devenu synonyme de férocité et de lâcheté. Mais son existence et ses crimes prouvent bien l'état sauvage du pays et le peu d'influence que la civilisation et la loi exerçaient sur cette contrée, toute féodale

encore et livrée aux barbaries du moyen-âge. Né d'une famille illustre et ancienne, possesseur de riches domaines, élégant dans ses manières, mais perfide, atroce et sanguinaire jusqu'à la folie; cet homme qui avait visité les cours étrangères, qui avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup voyagé, qui long-temps avait été admis dans la meilleure société de l'Angleterre, avait fini par inspirer tant de terreur, de mépris et de haine, qu'il dut se résoudre à vivre dans un isolement qui augmenta encore la férocité de ses penchans. On s'étonnait de le voir échapper sain et sauf à tous les duels provoqués par lui. Déjà une cinquantaine de victimes avaient péri sous sa balle et sous son épée, lorsqu'un accident imprévu fit reconnaître qu'il portait toujours une cuirasse d'acier. Banni de la société, il se retira dans ses domaines, et organisa une armée composée de ses vassaux, tout aussi sauvages et moins lâches que lui. Protégé par ces brigands, il répandit la terreur dans le voisinage, défia les poursuites judiciaires, et brava la haine publique. Les annales du crime et de la tyrannie n'offrent rien d'analogue aux actes qui lui sont attribués. Il fut accusé en justice d'avoir enfermé son père dans un cachot; et de l'en avoir fait sortir pour l'atteler à une charrette, et une autre fois pour l'enchaîner à un ours. Les juges n'osèrent le condamner qu'à trois ans de prison, et le vice-roi (le duc de Buckingham) lui fit remise de la peine. Ce ne fut qu'en 1786, après une série de crimes dont le moindre méritait la mort, qu'ayant fait fusiller par ses vassaux, placés sur deux lignes comme des soldats qui fusillent un déserteur, un voisin qui lui déplaisait, Fitz-Gerald fut enfin pris et pendu à la porte même de son manoir.

Sous cette férocité extérieure, la nation irlandaise cachait de nobles penchans, un ardent besoin d'indépendance et une profonde haine contre l'Angleterre et l'alliance anglaise. Le plus terrible fléau qui pesât sur elle, l'absence de tous les grands propriétaires, qui se bannissaient eux-mêmes de leur patrie, datait d'une époque bien antérieure à l'union. C'est une erreur de croire qu'avant ce temps les seigneurs irlandais habitassent leurs terres. Pendant le XVIIIe siècle comme aujourd'hui, une multitude de petits fermiers et paysans étaient forcés de livrer aux seigneurs et aux propriétaires le produit presque entier de leur travail et de leur industrie. Le mécontentement se manifesta surtout dans le nord de l'Irlande, habité

par des presbyteriens de race écossaise, plus industrieux et plus actifs que les gens du midi. Envahis par les principes français, ils désiraient la réforme et manifestaient le dégoût que leur inspirait la corruption du parlement. Le parti catholique, écrasé depuis un siècle par le triomphe du parti protestant, releva la tête. Ennemis depuis long-temps de la propriété, les paysans attendirent avec impatience le moment et l'occasion d'agir d'une manière plus vigoureuse, plus décisive, plus sanglante.

Tels étaient les fermens de discorde qui préparèrent la rébellion de 1798; année sur laquelle le partisan des droits populaires et celui du gouvernement anglais doivent jeter un regard d'égale douleur et de profond regret. La barbarie du châtiment, l'inexorable férocité de la vengeance, surpassèrent encore l'atroce férocité de la populace. Ce fut une explosion véhémente, mais de courte durée. Le gouvernement vainqueur acquit une force nouvelle, et Pitt opéra sa grande mesure de l'Union : mesure qui s'accomplit malgré la répugnance et la réprobation de l'un des deux peuples enchaînés par cette alliance. Cette réprobation fut si générale, qu'on peut la nommer universelle. Depuis le noble dans son palais, jusqu'au paysan dans sa cabane, tous s'élevèrent à la fois contre cette mesure; un grand cri unanime, le cri de l'indignation, le cri de l'indépendance mourante, jaillit de tous les coins du royaume, et protesta contre l'Union. Les rebelles vaincus murmuraient en secret; la milice et la noblesse protestante, qui avaient concouru à subjuguer leurs concitoyens, se récriaient avec plus de force encore, et demandaient si la destruction de leurs privilèges les plus chers serait la récompense de leur valeur et de leur loyauté. Mais le parlement irlandais était corrompu, et ce fut à beaux deniers comptans, selon toute la force du terme, que son assentiment fut acheté. On a publié et les noms de ceux qui se sont vendus, et la quotité des sommes qu'ils ont exigées; telle était l'effronterie du vice, qu'au lieu de s'envelopper d'une triple obscurité, il fit de sa honte une affaire publique et sans voile. Les propriétaires de bourgs comptèrent devant leurs amis les schellings et les guinées équivalens à l'achat de leurs droits; de nombreuses pairies, jetées dans la balance, la firent pencher en faveur du gouvernement. C'était un marché de corruption publique : on trafiquait des votes et des places, même dans

l'intervalle qui sépara l'introduction de cette mesure de son accomplissement. Cependant une chambre des communes si complaisante, une chambre des pairs si soumise, ne donnèrent au gouvernement que la majorité pure et simple, en faveur de l'acte qui les anéantissait. Le parlement irlandais, théâtre de tant de corruptions et de débats animés, où l'on avait déployé tant d'éloquence et de talent, fut réduit des deux tiers; le dernier tiers alla se confondre avec le parlement anglais, joindre ses votes à ceux des représentans d'un pays voisin. Le magnifique palais de College-Green, où il avait tenu ses séances, fut consacré aux opérations de la banque, et les bourgs nombreux dont les élections l'avaient peuplé ne furent plus désormais que des villages sans nom.

A moins d'une grande partialité pour l'Angleterre, les Anglais eux-mêmes sont forcés de convenir que jamais mesure politique ne fut accomplie par des moyens plus condamnables que celle-ci. Fox les traita d'odieux et de criminels. Nécessaire peut-être à l'intégrité de l'empire, cette mesure irrita au lieu de calmer l'animosité et l'aigreur qui régnaient en Irlande. La masse du peuple irlandais devint l'ennemie jurée de l'aristocratie anglaise. Au sentiment de la dégradation nationale, à la rage excitée par le souvenir de cette vente publique et ignominieuse de la patrie livrée par ses hommes d'état moyennant quelques schellings, se joignit un autre motif de mécontentement amer. On avait promis aux catholiques de les réintégrer dans leurs droits. Cet appât leur avait été offert comme un motif de soumission et de condescendance. Déjà les féroces châtimens du code pénal avaient été adoucis en leur faveur, déjà la franchise électorale leur avait été rendue par le parlement irlandais; ils réclamaient maintenant le droit de siéger comme députés et comme pairs.

Alors se dessina nettement la grande division des partis en Irlande : la masse protestante s'attacha exclusivement à la domination anglaise; la masse catholique lui fut décidément hostile. Chacune des factions politiques s'incorpora intimement à la faction religieuse : ce qui n'était pas arrivé avant 1800. La lutte se déclara entre les anglicans, partisans du pouvoir, et les catholiques, enthousiastes de liberté; entre les élus et les parias; entre le petit nombre et le grand nombre; entre ceux qui possédaient et ceux

qui n'avaient rien; entre les privilegiés et les proletaires. Que Pitt ait sincerement desiré l'emancipation des catholiques, qu'il ait été de bonne foi en promettant aux chefs de ce parti les privileges qu'ils desiraient si ardemment : c'est ce dont ses ennemis même conviennent. Sa promesse, il esperait pouvoir la tenir; mais son alliée, la vieille aristocratie anglaise, à l'aide de laquelle il avait étouffé le jacobinisme, lui força la main. L'habile ministre avait évoqué un pouvoir terrible, qui le dominait, et dont il ne pouvait plus se defaire. Les prejugés protestans de George III autorisèrent et encouragèrent le parlement anglais à repousser l'émancipation catholique, et ce grand acte de justice nationale, il fut reservé à une autre génération de l'accomplir.

Il y a trente ans, dans une de ces assemblées destinées à enflammer les passions irlandaises et à combattre la mesure de l'Union, un jeune avocat prit la parole : c'était O'Connell. Son début fut brillant. Toujours, depuis cette époque, on l'a vu se porter champion du parti catholique, champion infatigable et toujours prêt, orateur qui ne laissait pas échapper une seule occasion de réclamer contre les griefs réels ou prétendus de ce parti. Les mêmes talens qui l'avaient distingué au barreau, qui l'avaient entouré de nombreux cliens, qui avaient fait de lui l'avocat à la mode, assurèrent son succès comme orateur populaire. Ce n'était pas un légiste profondément instruit; mérite peu apprécié en Irlande et très important en Angleterre. Mais quel homme jamais sut plus habilement s'emparer de la sympathie d'un jury, commander à ses émotions, le conduire à son gré, employer, pour le dominer, l'esprit, la saillie, le caprice, la vivacité irlandaise, ou cette déclamation impetueuse, diffuse, passionnée et pittoresque, qui produit tant d'effet sur ses compatriotes?

O'Connell est taillé pour réussir dans toutes les carrières où l'énergie, le sang-froid, l'audace imperturbable et la franchise du caractère peuvent assurer le succès. Regardez-le : voyez ces larges épaules, cette carrure d'athlète, cet œil brillant, audacieux, spirituel, sensuel, ardent, presque féroce; voyez-le marcher tout à son aise, d'un pas négligent, se dandinant sur les hanches, le parapluie jeté comme une arme, sur l'épaule; voyez-le aborder ses

amis, d'un air familier, trivial peut-être, mais franc et qui séduit le peuple; écoutez cette voix souple, flexible, aux intonations variées, cette voix riche d'accens vigoureux, admirable, moelleuse, tonnante, sardonique, voilée tour à tour; cette prononciation qui rappelle à la fois le prêtre et l'Irlandais : vous reconnaîtrez que le sceau de sa mission spéciale est gravé sur le front de cet homme, qu'il est merveilleusement à sa place, et que nul autre ne le remplacerait.

« O'Connell, disait un Allemand de beaucoup d'esprit, qui l'avait connu en Irlande, ressemble bien moins à un avocat de Dublin qu'à un maréchal de la grande-armée! » — En effet, cet abandon, cette liberté, ce laisser-aller, cette bonhomie brusque qui le caractérisent se trouvent souvent chez les militaires, rarement chez les hommes de loi. Il est le premier à dire que, de tous les hommes d'état des trois royaumes, il est celui qui, depuis trente années, a ri de meilleur cœur et le plus souvent. En effet, ce gros homme si fleuri, si gai, si ouvert, ne semble pas avoir souffert beaucoup, et les soucis de la vie publique n'ont pas plissé son large front ni dégarni ses tempes de cheveux.

En 1812, on vit se former à Dublin le comité catholique, dont le but était de hâter et de favoriser par tous les moyens l'émancipation des catholiques irlandais. O'Connell y joua le premier rôle; le ministre Perceval s'opposait avec force aux prétentions du comité qui demandait l'admission des catholiques dans l'une et l'autre chambre. Violent dans son langage, O'Connell avait attaqué sans ménagement la corporation de Dublin, tout anglicane et composée de marchands qui avaient long-temps régi les intérêts municipaux et électoraux de la capitale irlandaise. Trois ans après, un nommé Desterre, qui se porta champion des protestans de Dublin, insulta O'Connell dans une des rues de la ville. Le lendemain un cartel fut envoyé à Desterre par O'Connell, et le combat eut lieu, à la mode irlandaise, devant quelques centaines de spectateurs. Desterre fut blessé à mort; les paysans montrent encore aujourd'hui, avec orgueil, la place où le Conseiller tua son homme. Ajoutons que le vainqueur a tiré bon parti de sa victoire. Depuis ce temps, il a toujours refusé de se battre, disant que c'était assez de la mort d'un homme, et qu'il ne voulait pas avoir à répondre d'un second meurtre.

Si tout le monde agissait de même, la coutume du duel, cette coutume barbare, finirait bientôt. Mais, pour un chef de parti comme O'Connell, pour un homme qui lance autour de lui sans scrupule la calomnie et l'outrage, pour un orateur qui n'épargne ni l'invective ni le scandale contre ses ennemis, c'est un admirable moyen, c'est un paravent commode que de se retrancher derrière un tel refus.

Il était déjà regardé comme le plus remarquable chef du parti catholique, lorsqu'en 1821 George IV visita l'Irlande. O'Connell le reçut à la tête d'une procession solennelle. Un accès imprévu de loyauté s'était emparé de l'île d'Erin ; tous les partis captaient la faveur du nouveau monarque. Cette fièvre fut contagieuse pour O'Connell, qui s'agenouilla sur le sable du rivage aux pieds du monarque anglais, lui offrit une couronne de laurier, et s'acquitta de plusieurs autres jongleries théâtrales, au milieu des applaudissemens de ses fidèles Irlandais. A peine le vaisseau royal avait-il quitté la côte d'Irlande, que cet éclair de loyauté passagère avait disparu : O'Connell, tout honteux d'être devenu courtisan, essayait déjà de pallier sa faiblesse ou son caprice.

En Angleterre, rien n'était changé; la lutte des tories contre les whigs continuait comme de coutume, mais il s'opérait en Irlande une révolution totale. Les catholiques, dont les forces éparses s'étaient long-temps épuisées dans une lutte maladroite et irrégulière contre la masse compacte de leurs ennemis, s'étaient perfectionnés et disciplinés. Ils avaient appris un art formidable, celui de l'association. Déjà, en 1825, l'association catholique reconnaissait O'Connell pour son maître; la faveur populaire ne l'avait pas quitté. On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la constitution organique de cette assemblée fameuse; sa formation est le chef-d'œuvre de la vie politique d'O'Connell. Cette redoutable association a été la première qui, se renfermant dans le cercle des formes légales, ait frappé d'un coup vigoureux le pouvoir anglais. C'est elle qui a donné le signal à toutes ces confédérations partielles, qui depuis la même époque ont ébranlé la solidité de l'empire britannique.

A peine O'Connell eut-il donné le signal, que toute la population catholique de l'Irlande envoya ses députés à la grande assemblée réunie à Dublin. Une nouvelle espèce de parlement en

permanence ne s'occupa plus que de détruire ou de balancer du moins l'influence protestante, et de servir les intérêts du parti catholique.

L'association, dans son état le plus florissant, se composait de trois mille membres qui représentaient plus de cinq cent mille constituans. Les contributions volontaires, qui se continuent encore aujourd'hui, leur fournirent les fonds nécessaires. Des percepteurs furent établis dans chaque paroisse; des prêtres reçurent les offrandes volontaires qui furent déposées dans leurs chapelles; on inscrivit les noms de ceux qui refusaient de contribuer, et un système de terreur s'établit, d'autant plus formidable qu'il était vague. Point de menaces, point de vengeance apparente; mais dans un pays tel que l'Irlande, c'était beaucoup de voir son nom inscrit parmi ceux des ennemis de l'association catholique; dans un pays où l'idée de la patrie et celle du catholicisme s'identifient complètement, où quiconque s'expose à l'impopularité perd caste, s'isole de ses frères et n'a plus ni crédit, ni réputation, ni moyen de fortune, ni sûreté personnelle. Cet impôt prélevé par sommes minimes s'éleva bientôt à cinquante mille livres sterling par an. Avec cette somme, peu considérable en apparence, on paya les frais de tous les procès suscités par le gouvernement, on defraya les dépenses de la société.

L'association montrait surtout beaucoup de zèle apparent pour accomplir une bonne œuvre, fort difficile à opérer, pour éteindre les dissensions intestines auxquelles se livraient les paysans. On croit en général que cette population bizarre est dans un état constant de rébellion contre le gouvernement britannique; mais dans le fait, c'est contre ses riches voisins qu'elle s'insurge, ce sont eux qu'elle attaque. Les neuf dixièmes de cette nation misérable et trop nombreuse tirent de la culture de la terre leur unique revenu. Le sol est morcelé et loué très cher à une multitude de petits fermiers qui le cultivent mal et en retirent peu de bénéfice. Plus la population s'accroît, plus ses moyens de subsistance s'appauvrissent; la lutte devient terrible. Une concurrence perpétuelle donne à chaque lot de terre exploitable une valeur imaginaire et absurde. Le paysan irlandais, toujours imprévoyant, borne à l'année présente le soin de pourvoir à sa subsistance, et à celle de sa famille. Il promet de payer un fermage qui excède de

beaucoup la portée de ses ressources pécuniaires. Que la récolte de pommes de terre manque; que le prix des denrées s'abaisse; que la maladie ou la paresse l'empêchent de travailler, le voilà incapable de remplir ses engagemens. Bientôt les propriétaires et le clergé protestant interviennent; la loi les arme de pouvoirs extraordinaires contre le paysan coupable : elle leur donne le droit de s'emparer de ce qu'il possède pour acquitter ce qu'il doit, à titre de rente ou de dîme; on peut même le chasser de son domicile. Souvent encore un propriétaire, voulant améliorer ses terres et se souciant peu d'y laisser des hôtes incommodes qui l'habitent sous le nom de fermiers, trouve que le terrain est cultivé avec un trop grand nombre de gens; il chasse ces hommes paresseux qui affaiblissent et laissent s'épuiser les champs sur lesquels ils campent par hordes sauvages. Les Irlandais sont éloignés, et le propriétaire qui se défait d'eux de cette manière s'occupe fort peu de leurs ressources ultérieures et de leurs moyens d'existence.

Ces hommes, dépourvus d'argent et de vivres, ces misérables proscrits, se dirigent vers les cités; là ils composent cette masse de mendians qu'une affreuse pauvreté dévore dans leurs faubourgs; ou bien ils se retirent dans les montagnes où ils forment des associations dangereuses dont le but est le vol et le brigandage. Je ne sais quelle faveur, quelle sympathie populaire accompagne et entoure ces hommes placés hors la loi (*out-laws*); ils déclarent une guerre à mort aux propriétaires, et surtout aux autres paysans plus industrieux ou plus favorisés qui ont pris leur place dans les fermes et les campagnes, et posé leurs foyers dans l'endroit même où naguère ils avaient les leurs. « Prendre la terre sur la tête d'un autre » (telle est leur expression singulière) est à leurs yeux le crime le plus énorme qui ait jamais été consigné dans les codes civils d'Irlande. Ils le punissent eux-mêmes sur ceux qui en sont coupables, sans délai, sans pitié. Malheur au paysan qui commet ce crime impardonnable, il est exposé aux outrages de ces législateurs nouveaux et institués par eux-mêmes. Ils étendent sur lui, quand ils sont dans le voisinage, une main de fer. Meurtres, incendies, destruction du bétail, sont leurs moyens ordinaires de punition. La petite noblesse et plus spécialement le clergé protestant sont ensuite leurs victimes les plus ordinaires. Telle est l'origine, tel est le caractère

des *Blanchets* (*white boys*), des partisans du capitaine Roch, et du reste de cette chouannerie, qui sous des noms divers a infesté l'Irlande pendant les six dernières années qui viennent de s'écouler. Courage, adresse et légèreté, ces trois principaux attributs nationaux des Irlandais ne se sont jamais mieux et plus complètement développés que dans les circonstances qui ont accompagné ces diverses insurrections rurales. D'ailleurs on ne doit pas oublier que les troubles et les mouvemens insurrectionnels se sont surtout manifestés dans le midi et l'ouest de l'Irlande, encore n'est-ce que partiellement; il est très rare que la révolte apparaisse à la fois dans plusieurs cantons. Les troubles deviennent-ils menaçans, la petite noblesse se constitue en état de siège; elle fortifie ses manoirs et ses domaines. Chaque homme est armé, des tumultes et des rencontres sanglantes ont lieu chaque jour. Enfin la loi militaire, dans toute l'extension de ce mot, est en vigueur, jusqu'à ce que les gendarmes et les soldats aient réprimé les mécontens, les aient fait rentrer dans le calme et le devoir. Ils redeviennent paisibles alors; mais à leur haine contre les riches se mêle la haine du gouvernement, et ils servent d'instrumens faciles aux agitateurs.

Cette double irritation, qui subsiste constamment en Irlande contre l'aristocratie propriétaire des terres d'une part, contre l'église protestante et le gouvernement de l'autre, est si bien comprise au moment où nous parlons, que la première est communément appelée agitation *territoriale* (*prædial agitation*); la seconde, agitation *politique*. A cette dernière se rattache un nom fameux : celui d'O'Connell. C'est le démagogue de l'habileté la plus consommée, celui qui sait le mieux faire tendre à la réalisation de ses projets particuliers les mouvemens populaires. A n'entendre que ses discours, il semblerait impossible de rencontrer dans l'état un homme aussi utile pour maintenir la paix publique, une paix durable et exempte d'orages, un homme plus ennemi des troubles dont les campagnes sont l'objet et le théâtre. Dans tous ses discours, il exhorte les *Blanchets* et les autres paysans insurgés à cesser leurs hostilités illégales. Il les dénonce comme les ennemis les plus funestes de l'Irlande; il met sa joie la plus constante, son orgueil le plus vif dans les agitations politiques de son pays, qui, dit-il, sont le plus sûr remède contre les ouragens intérieurs des paysans.

« Ce n'est pas, dit-il, par les armes des soldats ou par les ressources des agens de police, que les troubles et les insurrections du peuple peuvent être comprimes; mais en faisant aux chefs les concessions qu'ils reclament pour les Irlandais. » Du reste, les paysans insurgés savaient bien que, tandis qu'on les accusait, c'était, par le fait, sur eux et sur la terreur qu'inspiraient leurs déprédations, que reposaient toutes les espérances d'O'Connell, et la réalisation la plus puissante de ses projets. Les services de ces insurgens sont applicables à mille circonstances, lorsqu'il s'agit d'obtenir une concession politique (comme en 1832, par exemple, lors de l'abolition de la dîme). Alors le meurtre et l'incendie reçoivent des encouragemens indirects de ceux qui affectent de les condamner. Les coupables dont la violence et les excès sont réprouvés par O'Connell, se trouvent-ils au pouvoir de la loi, c'est alors qu'on voit intervenir O'Connell. Il est leur ami. Il les disculpe dans le sénat; il sollicite pour eux à Dublin; il les défend devant les tribunaux. Aussi le regardent-ils dans toutes les affaires possibles comme leur veritable protecteur. Le portrait d'O'Connell, leur libérateur, orne toutes les enseignes; son nom se mêle à celui de Dieu dans leurs bouches, lorsqu'ils proférent un serment. O'Connell est leur avocat universel; c'est le Mercure protecteur de toute la population irlandaise qui se livre aux désordres et aux troubles. Son influence s'étend même jusqu'aux prêtres et aux catholiques riches qui sont la base la plus solide de sa puissance extraordinaire. O'Connell est le roi du peuple.

L'association catholique, organisée par ses soins pour réprimer les désordres, est en apparence active et travailleuse, au point d'avoir créé des officiers nommés dans son sein avec le titre et les fonctions de *conservateurs de la paix publique*. L'association déclara hautement, lors de cette institution, que les officiers nouvellement créés auraient un pouvoir et une salutaire influence que les armes et la loi n'avaient jamais pu obtenir. Adroit stratagème pour exagérer aux yeux de l'Angleterre la puissance de l'association. Pendant l'espace de deux ans que dura cette association catholique, on n'eut pas occasion d'observer une augmentation réelle de paix et de bonheur.

Du reste, on peut juger de l'extension et du pouvoir de cette as-

semblée, en apprenant qu'en 1825 les ministres protestans de Liverpool obtinrent du parlement l'autorisation de la supprimer, après une discussion orageuse qui dura quatre jours, et dans laquelle on déploya beaucoup d'éloquence de part et d'autre. Dans cette circonstance, O'Connell vint à Londres, comme délégué par l'association pour défendre ses intérêts. Ce fut alors que le peuple anglais apprit pour la première fois à le connaître. Vers la même époque, il comparut devant la chambre des pairs, pour donner un témoignage relatif à l'enquête qu'on faisait sur l'état de l'Irlande. Il eut occasion de montrer alors l'étendue de ses moyens, sa vaste capacité et surtout sa connaissance parfaite des sentimens irlandais et des coutumes irlandaises.

Le débat sur l'émancipation catholique recommença bientôt. Cette motion reparaissait avec deux motions auxiliaires, appelées, dans l'argot parlementaire, *les ailes* (*wings*). Ces ailes étaient ici des concessions faites au parti tory ou des sécurités données aux protestans contre les catholiques.

La plus importante de ces mesures était celle qui restreignait la liberté électorale des comtés. Parmi les francs-tenanciers, le cens avait été fixé à quarante schellings. On proposa de le porter à dix livres sterling. Assurément une pareille modification ne pouvait qu'être désagréable à la majorité des réformateurs. Néanmoins, en 1825, O'Connell, fidèle à sa mission d'opposition et de lutte, déclara qu'il ne tenait pas du tout à ce privilège et qu'il était prêt à y renoncer. Plus tard, quand l'ancien mode électoral, fixé au taux de quarante schellings, commença à rapporter avantage et utilité à son parti, O'Connell exprima le plus vif regret d'avoir eu jadis des projets contraires aux dispositions actuelles, et jura ses grands dieux de se préserver à l'avenir de toute innovation semblable à celle qu'il avait tentée jadis. « Plutôt que d'abolir le cens de quarante schellings, dit-il en 1828, je consentirais à toutes les rigueurs de l'ancien code pénal. Le droit des francs-tenanciers est sacré comme celui du roi sur le trône, et ce serait trahison que d'y attenter. Je suis loyalement attaché au roi. Mon intérêt et mes dispositions personnelles se combinent d'ailleurs dans mon esprit pour y faire naître un sincère attachement au pouvoir établi. Mais si on cherchait à enlever aux francs-tenanciers

leur cens de quarante schellings, et les droits dont ils sont investis par ce cens, je regarderais la résistance comme légitime, et moi-même, prenant part à l'opposition, à la lutte du juste contre l'injuste, je m'exposerais (je ne crains pas de le dire) aux chances d'une guerre qui m'apporterait peut-être pour résultat un échafaud. » Et, malgré cette vive déclamation de notre orateur, la proposition que fit en 1829 le gouvernement anglais d'émanciper les catholiques (sous la condition expresse de se dessaisir de ce privilège), fut acceptée sans aucune opposition de la part d'O'Connell, tant il était changé depuis quatre ans, tant ses opinions et sa conduite avaient été modifiées sur l'importante question dont il s'agissait alors.

Vers la même époque, le gouvernement anglais proposa une autre mesure d'une importance extrême. Elle avait pour but de diminuer le danger attaché à l'influence des catholiques dans le parlement, et, pour y parvenir, on proposait de rétribuer le clergé irlandais. On sait que les prêtres irlandais ne reçoivent rien du gouvernement. N'attendant rien de lui, ils sont plus libres et par conséquent plus dangereux. D'un autre côté, par position et par devoir, ils sont obligés d'avoir des rapports continuels avec les paysans grossiers et les habitans dont ils attendent leur subsistance; de là l'influence qu'ils prennent sur l'esprit des Irlandais, influence qu'ils augmentent et affermissent par les ressources que leur offrent la crédulité et les dispositions superstitieuses de leurs ouailles. De là aussi, indépendance dans la conduite des prêtres relativement au gouvernement; hostilité des Irlandais contre ce même gouvernement, jointe à une ignorance profonde, soigneusement entretenue par le clergé qui en profite.

Toutes ces réflexions avaient été faites en Angleterre, et on en avait conclu la nécessité de rétribuer les prêtres irlandais, comme nous l'avons dit plus haut. Mais ceux-ci appréciaient la valeur de leur indépendance. Quelques-uns d'entre eux se laissaient, il est vrai, séduire par l'appât d'un salaire fixe, mais la majorité le rejetait bien loin. O'Connell, qui trouvait en eux de puissans auxiliaires, repoussait l'introduction de cette mesure qu'il a toujours combattue. Que dans cette affaire O'Connell ait été l'instrument des prêtres, ce dont il est permis de douter, ou que plutôt, comme

le prétendent quelques-uns, le clergé n'ait été que l'agent d'O'Connell : c'est une question longuement débattue en Angleterre, décidée suivant les opinions et les vues particulières de chacun, et qui nous importe peu dans le moment actuel. Ce qu'il faut seulement remarquer, c'est que, dans quelques débats récens, O'Connell a soutenu l'opinion modérée de ceux qui demandent qu'une petite portion de terre soit jointe à chaque presbytère, et que ses produits appartiennent au curé.

Le dernier triomphe du parti anti-catholique en Irlande date de l'année 1825. La chambre des pairs rejeta le bill d'émancipation, et une loi supprima l'association catholique. A peine dissoute, elle se rassembla sous une autre forme. A force d'adresse et de connaissance des lois, O'Connell sut échapper aux filets dont on voulait l'enlacer ; en vain des restrictions positives se trouvaient-elles accumulées contre l'association catholique ; en vain le parlement passait-il acte sur acte pour anéantir cette conjuration qui se renouvelait toujours : à moins de placer dans les mains de la police un pouvoir discrétionnaire qui puisse dépasser les limites de la loi, jamais on ne détruira une pareille organisation. L'Angleterre a mieux aimé se soumettre aux inconvéniens que de telles confédérations entraînent que d'armer le pouvoir d'une autorité si redoutable.

Aussi l'association catholique resta-t-elle florissante en dépit de tous les efforts. On peut juger de son influence et de son pouvoir, en lisant la proposition suivante, faite par O'Connell en 1828, pour compléter l'organisation militaire et sociale de l'Irlande catholique :

« Que tous les catholiques irlandais, dit-il, tous ceux qui veulent une réforme morale, politique et religieuse, se divisent en groupes de cent vingt personnes. Que ces cent vingt personnes élisent entre elles un chef nommé *pacificateur*, homme attaché à ses devoirs religieux et qui communie au moins une fois par mois. »

Remarquez avec quelle adresse le *grand agitateur* capte les prêtres catholiques, ses alliés et ses soutiens. Il continue ainsi :

« Chaque pacificateur nommera deux personnes qui agiront sous ses ordres et qui, sous le nom de *régulateurs*, veilleront de concert avec lui à ce qu'aucune violation de la loi, aucun crime, aucune offense, ne soient commis, par les cent vingt membres du

groupe. Chaque individu devra concourir de toutes ses forces à la suppression des sociétés illégales, au maintien de la paix, à prévenir les crimes, à la perception des revenus catholiques, et à tous les actes que la religion et la moralité avouent. »

Tel est le voile honnête et transparent sous lequel le *grand agitateur* déguisait ses desseins, et l'association catholique, si terrible pour le gouvernement. Son fertile génie, après avoir remué dans tous les sens et irrité de toutes les manières la masse irlandaise, imagina en 1828 un nouveau levier d'agitation ; il représentait alors tous les catholiques d'Irlande, ou plutôt les catholiques n'étaient que les instrumens de son ambition, les créatures de sa politique. La loi qui défendait aux catholiques de siéger dans la chambre des communes, ne défendait pas aux électeurs de choisir un catholique. M. Vesey Fitz-Gerald, membre du parlement, venait d'échanger son siége des communes contre une place administrative. Il voulut être réélu et retourna en Irlande. O'Connell se présenta comme son rival; déjà, en 1825, les électeurs payant quarante schellings d'impôt, et qui depuis long-temps, conduits à la baguette par leurs seigneurs, n'avaient voté que selon le caprice ou la volonté de ces derniers, avaient osé s'émanciper et donner un vote dicté par leurs prêtres. A l'élection de Clare, le pouvoir du parti catholique se déploya dans toute son énergie : d'une part le clergé et le peuple, de l'autre l'aristocratie et l'opulence; ce fut le signal d'une remarquable lutte. Tous les curés, tous les vicaires se transformèrent en démagogues effrénés : chaque sacristie fut un foyer de conspiration, chaque autel une tribune populaire. Le paysan irlandais qui aurait voté contre O'Connell aurait cru s'exposer à la vengeance divine, à la damnation éternelle et à la fureur de ses compatriotes. Un seul prêtre osa soutenir la cause de Fitz-Gerald; il fut dénoncé par l'association et déposé par son évêque. On exerça contre les propriétaires et les seigneurs la même tyrannie qu'ils avaient exercée autrefois. Le despotisme de la masse ignorante remplaça le despotisme de l'oligarchie. Fitz-Gerald se retira après quelques jours de lutte, et O'Connell fut élu; mais la session allait finir. O'Connell ne put profiter de son triomphe. Se faire élire membre d'un parlement, d'où le texte de la loi vous repousse, c'était, pour le vulgaire, une singulière et extrava-

gante démarche; et tous ceux qui regardent comme sacrées les institutions existantes, tous ceux qui ne comprennent pas l'audace assez puissante pour marcher droit à la rencontre d'une loi et lutter contre elle, la couvrirent de ridicule. Dans le fait, c'était le chef-d'œuvre d'O'Connell, son coup de maître; il augmentait la terreur inspirée par l'association. Déjà l'est, l'ouest et le sud de l'Irlande étaient unis contre le gouvernement; dans le nord, les deux religions se balançaient l'une l'autre, et l'été de 1828 se passa dans une irritation violente, dans un état d'hostilité continuelle. Un tel état de choses était trop menaçant pour que le gouvernement britannique le laissât se perpétuer. En 1829, on prit un parti décisif; et cette mesure, reculée depuis si long-temps, mais devenue inévitable, l'admission des catholiques irlandais à tous les droits de citoyen, fut enfin sanctionnée. C'est à O'Connell et à son parti qu'il faut accorder tout l'honneur de cette grande entreprise. Quelque blâme que l'on puisse jeter sur les moyens qu'il employa, la victoire lui appartient. Sans doute, il eut pour alliés un grand parti, beaucoup de membres du parlement, et surtout le progrès général des idées et le développement du libéralisme politique et religieux dans toute l'Europe. Mais O'Connell et ses amis avaient à combattre le souverain, l'aristocratie et la masse des préjugés séculaires. La victoire fut due aux ressorts qu'ils firent mouvoir. Sans l'association catholique, la voix de la tolérance et de la politique n'eût pas été entendue; la chambre des communes eût continué à dépenser pour les catholiques d'inutiles votes et des discours inutiles. Toujours ses tentatives eussent été frappées de nullité par la chambre des lords, les pairs, le roi et la populace anglaise.

A peine cette grande mesure eut-elle force de loi, on vit O'Connell se présenter à la barre de la chambre des communes, et revendiquer un siège dans le parlement comme représentant du comté de Clare. Cette prétention injuste fut repoussée, malgré les discours bruyans et les évolutions théâtrales que l'on prodigua. La nouvelle loi ne pouvait avoir d'action que sur l'avenir : on ne pouvait sans injustice et sans danger la rendre rétroactive en faveur d'un individu. O'Connell alla retrouver ses électeurs du comté de Clare, et ceux-ci ne manquèrent pas de le réélire. L'encre n'était

pas encore sèche, sur le parchemin qui conférait aux catholiques le privilége pour lequel ils avaient si long-temps combattu, lorsque l'*agitateur*, dans son discours public, promit au peuple de ne pas s'arrêter en si beau chemin, de jeter dans la masse des intérêts britanniques de nouveaux fermens de discordes, et d'arracher l'Irlande à cette union avec l'Angleterre, union qu'elle detestait.

Ce grand pas une fois fait, O'Connell a changé de rôle; membre du parlement anglais, il y représente l'immense majorité de ses concitoyens catholiques. En le voyant entrer dans cette carrière, beaucoup de personnes ont cru que sa réputation et son talent allaient s'évanouir, que de nouveaux et plus redoutables adversaires triompheraient bientôt de sa grossière éloquence, de son inexactitude quant aux documens et aux faits, de son argumentation sans profondeur, de ses principes variables, et de la mobilité inouïe de ses idées. Mais les ressources d'O'Connell sont vastes; il a su se rallier à la portion radicale de la chambre des communes, et quelques-unes des mesures auxquelles les hommes de cette opinion attachent le plus d'importance ont été proposés par lui. C'est ainsi qu'il a cherché à vaincre l'indifférence qui le menacait : tout le monde était sur le point de l'oublier, et l'on ne songeait à lui qu'à propos des affaires d'Irlande auxquelles on le croyait identifié. Pour la vigueur du raisonnement, pour l'énergie et la lucidité des développemens oratoires, il était loin de s'élever à la hauteur de certains chefs de ce parti. Cependant, quand ses passions s'émeuvent et s'exaltent, il retrouve de la force et de l'éclat. Son discours en faveur du bill de la réforme est un des meilleurs que l'on ait prononcés à cette occasion. Peu de membres des communes ont exercé autant d'influence que lui tant que la discussion relative aux bourgs d'Angleterre et d'Écosse a duré.

Placé, toutefois, au second rang des hommes d'état tant que les débats sont généraux, il redevient O'Connell, le chef de parti, l'orateur par excellence de l'Irlande opprimée, dès qu'il s'agit de son pays. Il a deux rôles bien différens à jouer; il faut qu'il se montre le tribun fidèle de l'Irlande, et membre du sénat anglais. Il faut que, sous ces deux rapports, il satisfasse ses partisans. Dès que la session finit, vous le voyez quitter Londres et partir pour

Dublin. Tout s'agite, tout fermente à son approche dans cette capitale ordinairement triste et déserte. Le reste de l'île éprouve une commotion sympathique; on se rassemble; on forme des clubs; O'Connell passe de l'un à l'autre, haranguant, pérorant, enflammant les esprits, infatigable dans son activité, et ne craignant pas de répéter la même chose un millier de fois dans une journée. Le matin, c'est à une réunion des commerçans de Dublin qu'il consacre son éloquence; le soir, vous le retrouvez à plusieurs milles de la ville, au milieu des paysans, des fermiers et des prolétaires qui sont venus des points les plus reculés de l'île pour entendre l'illustre Conseiller. Un peu plus tard il est à table dans quelque faubourg de Dublin, et n'attend que le moment du dessert pour commencer une de ces improvisations politiques pour lesquelles les habitans de la Grande-Bretagne ont un si vif penchant. Le texte de tous ses discours, c'est l'indépendance de l'Irlande, la destruction du nœud politique qui l'unit à l'Angleterre. Que ce divorce s'accomplisse, tous les maux seront guéris. Les exilés volontaires qui vont semer leurs trésors sur d'autres contrées, reviendront en Irlande; l'église anglicane d'Irlande tombera dans le néant; les protestans et les catholiques s'embrasseront comme frères; la panacée universelle sera trouvée : voilà les promesses solennelles du *grand agitateur*, promesses qu'il ne cesse de répéter et qui ne cessent pas d'être démenties par l'événement; promesses qui excitent toujours l'enthousiasme des auditeurs et leur foi implicite. Il faut entendre O'Connell développer son utopie et prédire le moment heureux où toutes les nuances des opinions se confondront dans une seule opinion nationale, où l'Irlandais, redevenu son maître, forcera le Saxon maudit à repasser le détroit et à fuir avec ses lois, avec ses croyances, avec ses chaînes. Il faut l'entendre mêler à ses lieux-communs toutes les exagérations de la haine populaire, allusions bouffonnes, mordantes, calomnieuses; tout ce qui peut flatter les passions du vulgaire. Il n'épargne personne, ni le roi sur son trône, ni l'alderman protestant de Dublin, ni le gouvernement des whigs, ni le vice-roi et les secrétaires d'état chargés de tenir l'Irlande en respect. Pendant l'intervalle des sessions, O'Connell et les agitateurs du second ordre qui gravitent autour de lui vont répandant à grands flots toutes ces injures, toutes ces invectives, toutes ces caricatures,

enjolivées de fragmens de vers empruntés à Thomas Moore et ornées d'invitations au massacre, à la vengeance, au meurtre du clergé protestant; invitations, hélas! qui ne sont pas perdues, et dont la populace irlandaise n'est que trop prompte à comprendre le sens, à mettre la coupable moralité en pratique. Tant que le *grand agitateur* est là, cette fermentation ne s'affaiblit pas, et la saison de l'orage politique revient aussi régulièrement que celle de la moisson ou celle de la gelée. Les meilleurs citoyens voient ce mouvement avec mécontentement et avec dégoût; et presque toujours quelque scène sanglante, quelque collision meurtrière des paysans et de la force publique viennent servir de corollaire et d'appendice aux furibondes prédications d'O'Connell.

La session est rouverte; O'Connell revient à son poste. Ses acolytes le suivent, et Dublin retombe dans sa tranquillité déserte et primitive. Le Conseiller de l'insurrection se métamorphose tout à coup; il change de tactique; il sait que le *rappel* (*repeal*) de la loi sur l'union irlandaise n'a l'assentiment d'aucun parti dans la chambre des communes; que cette grande question ne se présente guère qu'une fois par an, et que toute solennelle, toute bruyante que soit la discussion, elle ne peut aboutir à rien. Il se souvient que, même en 1834, sa motion n'a été soutenue que par vingt-neuf Irlandais et un Anglais. Il ne peut ignorer que, sous le point de vue commercial et industriel, l'Irlande a beaucoup gagné en se réunissant à l'Angleterre; que, sous le point de vue politique, elle n'a rien perdu. Il sait encore que rien, si ce n'est une force majeure, n'arrachera des mains de l'Angleterre une conquête si importante, si nécessaire, et dont la cession compromettrait son existence. Aussi l'*agitateur* irlandais se contente-t-il d'une guerre d'escarmouche : il se bat en guerillero; il harasse le gouvernement; il jette des bâtons dans les roues administratives; il contrarie toutes les mesures de politique active et actuelle, qui sont relatives à l'Irlande, le bill de la réforme irlandaise, le bill de la dîme, le bill coërcitif. Dans cette sphère, son influence est énorme. Toutes les fois qu'il s'agit de toucher à la politique intérieure de cette contrée, on commence par savoir quelle sera la conduite d'O'Connell, quel parti il prendra, de quelle manière il compte agir, si son intention

est de repousser fortement la mesure, de la prévenir ou de lui opposer une apparente résistance. On essaie de le gagner, et si l'on y parvient, une espèce de compromis a lieu ; O'Connell cesse de menacer et d'invectiver. Les trente ou quarante membres dont il dirige les votes et qui n'oseraient pas se détacher de lui, de peur de n'être pas réélus, baissent le ton à son exemple. Au contraire, O'Connell persiste-t-il dans son hostilité, la lutte commence ; le ministère est battu en brèche. Pour arme principale, l'*agitateur* irlandais emploie d'interminables, de grossiers, de virulens discours, où toutes les formes de la courtoisie parlementaire sont foulées aux pieds. Tous ses acolytes lui font écho ; l'un après l'autre, chaque membre irlandais se lève, crie, blasphème, déclame, injurie, calomnie, menace, ment avec une audace sans égale ; la chambre fatiguée, dégoûtée, éclate en clameurs de colère et veut étouffer leurs voix. Alors O'Connell prend la parole :

« Voyez, dit-il, comment l'Irlande est traitée ! Avec quel dédain on écoute ses organes ! et comment ce parlement étranger étouffe les représentations les plus justes de mes compatriotes ! » — Alors il proteste devant Dieu contre une si flagrante iniquité ! L'Irlande opprimée l'apprendra ! Le peuple d'Irlande saura quels outrages on verse sur ses délégués ! — Notez bien que le tiers des délibérations du parlement britannique est envahi par les affaires de l'Irlande, ce pays si dédaigné.

Redoutable par ses clameurs, O'Connell l'est bien plus encore lorsqu'il se tait. Regardez-le. La froide ironie de Peel, le sarcasme acéré de Stanley, les dénégations acrimonieuses de quelque Irlandais tory, les corrections paternelles de quelque orateur du ministère, tombent sur lui sans l'émouvoir. Il est là, tranquille sur son banc, la tête basse, de l'air le plus pacifique du monde. A peine murmure-t-il un ou deux mots de défense, quand on lui impute un grossier mensonge, une énorme calomnie. Mais malheur à vous qui l'attaquez ! Il prendra sa revanche, il se fera justice, il vous accablera de son mépris et de ses injures, dans quelque lettre à ses commettans, dans quelque harangue au peuple irlandais ; et Dieu sait s'il se dédommagera de son silence forcé !

A force de virulence et d'insultes dans la chambre des communes, à force de dénonciations contre ses collègues, il les révolta

tellement dès son début parlementaire, que tous les partis se réunirent pour l'accabler et mettre un terme, s'il était possible, à ses excès et à ses calomnies. Tous ceux qui pouvaient articuler contre lui quelque grief, se levèrent l'un après l'autre, prouvèrent qu'il avait blessé la vérité et la justice et furent accueillis par les bravos de la chambre. Il lui fallut subir les reproches successifs de Dawson, de Hardinge, de Shaw, de Littleton, de lord Althorp, de plusieurs autres, et les acclamations méprisantes de leurs confrères. Sa réponse fut faible et peu concluante, comme il lui arrive toujours quand on l'attaque vigoureusement et qu'on le serre de près. Il en appela au peuple d'Irlande et se représenta comme victime, comme foulé aux pieds et insulté, parce qu'il revendiquait les droits et les privilèges de sa patrie.

« Si je mérite les huées de cette chambre, ou d'une partie de cette chambre, s'écria-t-il, comme attaché à mon pays par un inébranlable attachement, comme frappant d'un inaltérable mépris ceux qui l'oppriment, comme voyant avec un incurable dégoût les alliés et les amis de ces oppresseurs : ces huées, je les mérite, je les accepte. Cet attachement, ce mépris, ce dégoût sont gravés dans mon cœur! »

Pour la première fois le parlement d'Angleterre fut témoin d'une scène qui rappelait la Convention nationale de France et ses étranges séances, lorsque toute la verve, toute l'éloquence, toute la colère de la majorité se soulevaient et s'armaient pour écraser et pour abattre un ou deux jacobins sans nom et sans consistance, destinés plus tard à écraser à leur tour ceux dont le talent les avait humiliés. Si l'on pouvait comparer à cette bête féroce sous figure humaine que l'on appelle Marat l'homme distingué, le chef audacieux qui s'est emparé du mouvement catholique irlandais, on se souviendrait malgré soi de cette séance du 25 septembre 1792, où le médecin de Neuchâtel, assailli de toutes parts, accablé du poids de l'indignation et du mépris de ses collègues, osa braver leurs attaques furieuses, et invoquer la vengeance populaire contre les législateurs qui l'entouraient.

Toujours roi du parti catholique irlandais, O'Connell voyait décroître son crédit dans la chambre des communes, lorsqu'une circon-

stance augmenta sa déconsidération. Au moment où l'acte d'émancipation fut passé, un autre bill autorisa le lord-lieutenant à supprimer toutes les associations qui lui paraîtraient dangereuses au repos de l'état : acte d'autorité presque arbitraire, il faut l'avouer, et qui ne peut trouver sa justification que dans la situation critique de l'Irlande. Dans l'hiver de 1829, une proclamation du duc de Northumberland signée « *Henri Hardinge*, » secrétaire d'état d'Irlande, anéantit une des nombreuses sociétés formées sous la direction d'O'Connell. Je ne sais quel sujet spécial de mécontentement le *grand agitateur* pouvait avoir contre M. Hardinge ; mais, dans cette occasion, il se crut autorisé à le traiter de la manière la plus outrageante : il l'appela « soldat de fortune, enfant trouvé de la guerre et du hasard, misérable petit officier anglais, écrivain vénal et ridicule. » Hardinge, qui a long-temps fait la guerre avec distinction, crut devoir lui demander compte de ces étranges épithètes. C'était agir en vieux militaire, O'Connell lui répondit en avocat. Il chercha un asile à l'abri du vœu solennel qu'il avait formé, disait-il, et du duel que nous avons raconté. Son refus obstiné de donner satisfaction de ses paroles, lui fit le plus grand tort dans le public, et pendant quelque temps on remarqua qu'il mettait plus de modération dans son langage.

En 1830, O'Connell représenta au parlement le comté de Waterford. Lorsque les whigs arrivèrent au ministère, on crut que l'opposition d'O'Connell allait s'adoucir, et qu'il se rapprocherait peu à peu d'un gouvernement favorable sous plusieurs rapports au parti catholique d'Irlande. Le contraire arriva : O'Connell redoubla de véhémence, comme s'il eût craint que ses anciens acolytes n'usurpassent une partie de sa popularité. Le voilà donc tout occupé à les noircir. Durant ce mémorable hiver, il s'éleva contre le cabinet avec plus de virulence que jamais.

Dublin offrit alors le spectacle vraiment remarquable d'une lutte entre un particulier, d'une part, et un gouvernement tout entier, de l'autre. Le combat s'engagea noblement du côté de Daniel O'Connell. Il n'excita point aux violences et au désordre le peuple ou l'armée. Il se contenta d'adresser des discours à ceux-ci, à ceux-là des proclamations. Le marquis d'Anglesey était alors lieutenant du roi. Le secrétaire irlandais était un homme remarquable,

nommé Stanley. Le grade de cet officier public est nominalement inférieur : mais c'est toujours lui qui est en réalité ministre responsable des affaires d'Irlande. Le vice-roi, ou lieutenant du royaume, appartient toujours à l'une des classes les plus élevées de la noblesse ; c'est un symbole du pouvoir royal : il est chargé de représenter le roi avec la dignité et les honneurs dus au chef de l'état.

Stanley, dont nous venons d'entretenir le lecteur, se montra l'un des plus redoutables adversaires que Daniel O'Connell eût jamais rencontrés. Doué d'une inébranlable fermeté de caractère, de talens supérieurs en fait d'administration, d'une facilité extrême dans les discussions et les débats, où il portait encore une dialectique serrée et une grande finesse, Stanley était un des membres les plus influens de la chambre des communes : malheureusement ses manières empreintes d'orgueil et de fierté et sa fougue naturelle diminuèrent la popularité dont il aurait pu si largement disposer. O'Connell avait souvent éprouvé dans le parlement l'atteinte de ses amers sarcasmes ; aussi avec quelle ardeur désirait-il se venger « *de ce barbier des pauvres*, » comme il l'appelait (1) !

La première assemblée que Daniel O'Connell convoqua fut celle des *Métiers* de Dublin, corps tumultueux et catholique. « *Je suis homme de métier*, dit quelque part Daniel, et mon métier, c'est l'agitation. » Cette assemblée fut bientôt dissoute par une proclamation. Dans le même temps on anéantit une multitude d'autres associations : — l'anti-Union, — l'association pour la prévention des réunions illégales, — les Déjeûners politiques, — les Clubs électoraux, etc. ; toutes ces assemblées avaient pour but d'échapper à certaines prescriptions de la loi et de faire revivre l'union catholique. Tour à tour défenseur de chacune d'elles, O'Connell fut toujours forcé de plier devant l'inexorable lieutenant du roi, qu'une ordonnance de 1829 avait investi de pouvoirs extraordi-

(1) Les barbiers irlandais, pour donner à leurs jeunes apprentis l'expérience de leur état et pour leur former la main, leur confient le menton des pauvres et des mendians, que ces apprentis rasent *gratis*. O'Connell prétend, assez spirituellement d'ailleurs, que le gouvernement anglais sacrifie à la même expérience l'Irlande et les irlandais, et que tous ses apprentis hommes d'état, tous ses apprentis ministres ne passent le détroit et ne viennent administrer l'Irlande que pour se former la main. (*Note du traducteur.*)

naires. Au milieu de ces embarras sans cesse renaissans, le génie d'O'Connell lui suscita un projet nouveau, mais bien dangereux. Depuis long-temps Daniel considérait les banquiers et les hommes de l'aristocratie financière comme ses ennemis particuliers; il résolut de les ruiner en discréditant la circulation de leur papier-monnaie. Peut-être aussi avait-il en vue une crise dans les finances, dont le résultat immédiat ne pouvait être qu'une révolution. « Il est temps, s'écria-t-il en développant son système, que l'Angleterre n'ait plus seule le privilége de la circulation des valeurs monnayées, tandis que l'Irlande ne possède qu'un papier sans valeur (1). » Il exhortait en même temps le peuple possesseur de *bank-notes* (billets de banque) à insister pour qu'on en remboursât immédiatement la valeur intégrale. Telle était l'influence d'O'Connell, qu'à peine eut-il élevé la voix, une réaction commerciale, terrible et universelle se développa instantanément dans toute l'Irlande. La terreur panique est générale. Chacun se rue vers les banques pour y demander de l'or. Les banqueroutes se multiplient, les échanges commerciaux sont suspendus pendant dix jours entiers de l'hiver de 1830. La misère s'appesantit sur des multitudes de familles.

O'Connell lui-même ne tarda pas à être effrayé des conséquences désastreuses qu'avait appelées sa conduite sur toute l'Irlande. Devenu plus modéré, il vit enfin la confiance reparaître parmi les commerçans. Le malheur de sa tentative et ses funestes

(1) Les *bévues* irlandaises (*Irish Bulls*) sont aussi populaires, aussi amusantes, aussi nombreuses et tout aussi peu probables que les *gasconnades* attribuées par les Français aux habitans des bords de la Garonne. L'*Irish Bull* est un mélange d'étourderie, de vivacité, de naïveté et de bêtise, qui ne conviendrait pas mal au classique arlequin de l'Italie. Une des plus plaisantes inventions de ce genre se rapporte non à l'époque précise dont il est question, mais à la même masse de faits. On assure que les insurgés de 1798 achetèrent à grands frais et remirent tous les *bank-notes* émis par un banquier protestant, et les brûlèrent, afin de le ruiner, disaient-ils. Quand même cette bizarre anecdote serait fausse, elle peint bien la violence étourdie des Irlandais, et cet aveugle besoin de vengeance qui souvent retombe sur eux. Ainsi la croisade de notre agitateur O'Connell contre les banquiers n'a fait de tort qu'à leurs pratiques. Les troubles civils ne peuvent avoir aucune influence heureuse sur la circulation des *valeurs monnayées*, ainsi que l'événement l'a prouvé. *N. du Tr.*

résultats ne lui firent pas perdre un seul, peut-être, de ses partisans. Sa popularité ne reçut aucune atteinte, et la crédulité de ses commettans ne peut être comparée qu'à la confiance de Daniel dans ses propres ressources. On trouverait difficilement, je crois, dans toute l'Europe une autre contrée capable de subir cette influence extraordinaire d'un simple particulier; influence signalée par un mouvement commercial universel, et qui rappelle en petit ce drame ruineux dont le président Jackson, en Amérique, aidé de toutes les forces de la démocratie, a donné sur une plus vaste échelle un magnifique exemple.

Quelques autres actions politiques de notre héros, accomplies à la même époque, sont empreintes d'une extravagance à peu près semblable, quoique moins funeste par ses résultats. Il commença par réaliser un étrange système de *non-importation*, en refusant d'admettre dans sa maison du thé, du café ou de la bière qui seraient dus au commerce anglais. Il mit un crêpe à son chapeau en signe de deuil, et déclara qu'il ne l'ôterait qu'au moment où l'ordonnance *algérienne* qui défendait les assemblées particulières, serait enfin abolie. Mais au mois de janvier 1831, Daniel se vit au pouvoir de la loi qu'il avait si souvent éludée, soit pour lui, soit pour les autres. Il fut arrêté et tenu de fournir caution pour une *information criminelle*. Cette sorte de procédure est quelquefois employée contre les particuliers, en Angleterre, où il n'y a pas d'accusateur public, excepté pour les causes politiques. Daniel avait été arrêté, ainsi que plusieurs autres, dans une assemblée illégalement réunie. Le jugement devait avoir lieu à une époque très rapprochée; mais quelque retard étant survenu dans le procès, le mois de juin arriva rapidement, et l'ordonnance de 1825, portée seulement pour deux années, expira à l'époque dont nous parlons. Alors s'élevèrent contre le gouvernement les récriminations du parti tory. On accusait le ministère d'avoir fait un compromis avec O'Connell, et de se désister de la poursuite. D'autre part, O'Connell était accusé par les siens d'avoir traité avec le gouvernement. O'Connell protesta énergiquement de sa loyauté. Il jura que rien ne saurait l'engager à pactiser jamais avec les traîtres.

Cependant le parlement s'assemble, et le ministère déclare qu'on lui a fait des ouvertures relatives à un traité avec O'Connell. Ce-

TIMBRE

lui-ci nia fortement qu'elles vinssent de lui. Il résulta d'une investigation scrupuleuse un fait très singulier : O'Connell, ne voulant pas laisser son écriture entre les mains des ministres, avait dicté à son propre fils la lettre en question. Il offrait de faire cesser l'agitation irlandaise catholique, sous condition que le gouvernement anglais arrêterait toute poursuite judiciaire, et l'informerait en outre des mesures qu'on se proposait de prendre pour le repos de l'Irlande! Cette lettre ne tourna point à charge contre O'Connell parmi ses adhérens. Ils ne lui firent à ce sujet ni remarques, ni représentations.

Il est constant que le ministère whig de 1831 avait besoin des lumières et de l'appui d'O'Connell dans la question de la réforme, qu'on traitait alors. Nous avons déjà dit qu'il leur fut d'un grand secours. On ne saurait douter qu'on ne lui ait fait alors quelques propositions, et qu'on n'ait essayé d'acheter ses bons offices et son adhérence à la cause, par le don d'une charge judiciaire ou d'un traitement annuel. Mais il faut rendre justice à O'Connell : il résista constamment aux sollicitations qu'on lui faisait, avec une grande et loyale fermeté. Et, en vérité, y avait-il une charge équivalente à sa position? Quel emploi valait la peine de descendre du trône où il siégeait en Irlande? Quel traitement d'ailleurs eût valu les libéralités des paysans de sa patrie? Nous devons rappeler ici au lecteur les déclamations d'O'Connell au sujet de la pauvreté de ces mêmes paysans.

Quand l'association catholique fut dissoute, les sommes que l'on prélevait sur le peuple pour la soutenir devinrent inutiles, et quelques amis ardens d'O'Connell proposèrent de continuer le prélèvement de l'impôt, afin d'en offrir le résultat à O'Connell, à l'avocat de la cause irlandaise, comme un tribut de gratitude nationale. On doit supposer, pour l'honneur de cet homme célèbre, qu'une proposition si étrange fut faite à son insu. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque on perçoit exactement la *rente d'O'Connell*, c'est ainsi qu'on la nomme; et ce sont les prêtres catholiques qui se chargent de cette perception pendant l'époque d'agitation oratoire et de patriotisme mélodramatique que nous avons décrite plus haut. Le dimanche, à la porte des églises, les prêtres et les enfans de chœur reçoivent, au nom d'O'Connell, les offrandes des fidèles; guinées, schellings,

penny et pence, tout est reçu avec reconnaissance; et cette étrange aumône dont l'Irlande entière est le théâtre a produit près de 15,000 livres sterling par an, depuis 1829. Il est vrai que les frais de perception s'élèvent à 25 ou 30 pour cent. O'Connell touche ces deniers sans répugnance et sans scrupule. Il ne sourcille pas quand ses ennemis le saluent du nom assez mérité de *Mendiant illustre*. « Il accepte, dit-il, cette rémunération, non-seulement comme un témoignage de reconnaissance de la part de ses concitoyens, mais comme compensation des sacrifices qu'il a faits en se dévouant à la cause de la patrie, et en délaissant le barreau. » Il faut ajouter que sa manière de vivre est infiniment coûteuse, et que sa situation politique le force à de continuels voyages, et à un état de maison dispendieux. Sa demeure, à Londres, sert de point de ralliement à son parti, qui se compose en général d'aventuriers besoigneux, et l'on ne peut douter que ses projets politiques ne l'entraînent à plus d'une dépense secrète. Il faut donc regarder sa pension annuelle, moins comme un revenu personnel que comme la liste civile de ce *roi très catholique* de l'Irlande révoltée. Sa famille est nombreuse et prodigue; aussi le *libérateur*, l'*agitateur*, comme on l'appelle, le héros du catholicisme irlandais, n'est-il pas riche, et ses ennemis annoncent hardiment le jour où le ministère fera l'acquisition définitive de cet adversaire formidable, si le ministère croit qu'il en vaille la peine, et si un sentiment de probité n'arrête pas les agens du pouvoir. Quoi qu'il en puisse être un jour, jamais démagogue n'a tiré meilleur parti de la faveur populaire. Personne avant lui ne l'avait négociée comme une lettre de change, et ne l'avait convertie en bonnes espèces sonnantes, payables tous les ans.

Dans le parlement de 1831, qui dura si peu et qui ne fut convoqué que pour passer le bill de la réforme et être dissous presque aussitôt, O'Connell représenta le comté de Kerry. La réforme irlandaise, tout incomplète qu'elle fût aux yeux d'O'Connell et de ses amis, augmentait considérablement leurs forces. Déjà l'élection des comtés leur appartenait presque entièrement; celle des bourgs, qui avait appartenu à quelques propriétaires et aux corporations protestantes, s'ouvrit à tous les citoyens : la majorité

catholique du sud et de l'ouest s'en empara. A Dublin même, où, depuis si long-temps, les membres des corporations protestantes avaient disposé souverainement des élections, et fêté, le verre à la main, les membres de leur choix, en buvant à la santé du roi Guillaume, on vit O'Connell et M. Ruthven, un de ses satellites, l'emporter sur leurs adversaires et devenir les représentans de la capitale de l'Irlande.

Les membres irlandais de la chambre des communes offrent l'image exacte de la situation du pays et des partis qui le divisent. On peut compter en Irlande de 15 à 18 cent mille protestans. Dans les provinces de Leinster, de Munster et de Connaught, la masse protestante se compose principalement de la noblesse, de ses parens, de ses domestiques, de ses alentours et des commerçans des grandes villes. Dans l'Ulster, la province la plus septentrionale de l'Irlande, la moitié des paysans et des ouvriers habitant les villes de manufactures se rattachent à différentes sectes protestantes. Ce sont là les ennemis d'O'Connell, qui, de son côté, soutenu par les prêtres, sert de guide et de chef aux quatre cinquièmes de la population, sans que cette masse corresponde, à beaucoup près, aux quatre cinquièmes de la richesse et de l'industrie nationales. En vain a-t-il essayé d'attirer à son parti les Irlandais protestans ; à peine un seul d'entre eux s'est-il déclaré favorable à l'indépendance définitive de l'Irlande.

Si la représentation de ce pays à la chambre des communes était proportionnelle à sa population, le tiers de la chambre des communes se composerait d'Irlandais. Ce nombre se réduirait à peine à un dixième, si la représentation se proportionnait à la somme d'impôts versés par l'Irlande dans le trésor public. On a choisi un moyen terme entre ces deux extrêmes, et les membres irlandais, au nombre de cent, forment à peu près un sixième de la chambre. Vingt-cinq ou trente de ces membres représentent les vieilles doctrines protestantes : ce sont les tories de la couleur la plus prononcée, adversaires violens du ministère actuel, poussant l'intolérance jusqu'à la fureur, jusqu'à l'absurdité : car en Irlande l'exagération est commune, et les ultra de tous les partis sont plus véhémens et moins sincères qu'en Angleterre. Trente ou quarante autres membres sont des libéraux de nuances diverses, qui soutiennent le gouverne-

ment, et qui s'entendent pour maintenir l'union politique de l'Angleterre et de l'Irlande.

Vient ensuite la bande noire d'O'Connell, son bataillon sacré, sa phalange dévouée; elle se compose de quarante votans connus sous le nom de *repealers* (partisans du *rappel* ou révocation de l'union). Porter la réforme dans toutes les branches de l'administration, détruire l'église protestante d'Irlande et assurer l'indépendance de ce pays, tel est leur but. Ils suivent O'Connell dans toutes ses manœuvres, à droite, à gauche; qu'il avance, qu'il recule, ils imitent tous ses mouvemens. Il compte dans cette armée trois fils dont la popularité est due, non pas à leurs talens, mais à l'affabilité et à la bonhomie de leurs manières; un gendre, quatre ou cinq cousins et d'autres parens, *la queue d'O'Connell*, comme on la nomme, et qui se gardent bien de jamais se détacher de leur chef. Nul dissentiment parmi ces hommes qui votent ensemble sur toutes les questions irlandaises ou anglaises, et qui assurent à O'Connell un pouvoir et une importance que ne possède aucun autre membre du parlement. Dans cette phalange auxiliaire, un seul homme, M. Shiel, se fait remarquer par l'éclat de son talent; mais ce talent n'est après tout qu'une verve poétique exubérante, une facilité d'élocution qui éblouit le vulgaire; il ne peut jouer qu'un second rôle sur la scène politique, il ne peut y briller qu'à côté d'un acteur plus puissant que lui; son caractère manque de solidité, de poids et de conséquence. Le reste de l'armée O'Connelliste n'a de droits à la faveur du peuple, que son dévouement à ce qu'on appelle l'indépendance de l'Irlande, indépendance qui n'est après tout que le divorce des deux pays. Souvent on a reproché à O'Connell d'avoir écarté par jalousie les hommes de talent qui pouvaient le supplanter et partager avec lui la faveur populaire : accusation peu fondée, selon nous. Récemment on avait accusé M. Shiel d'avoir démenti, dans des conversations particulières, les opinions qu'il avait prononcées à la tribune. O'Connell, au lieu d'aggraver la situation de son confrère, lui tendit la main, le secourut et l'aida à se tirer de ce mauvais pas.

Pendant le cours de la session actuelle, les manœuvres d'O'Connell relativement à la dîme irlandaise ont fixé l'attention et causé la

surprise générale. Cette dîme n'est qu'un impôt payé par le propriétaire catholique entre les mains du clergé protestant : elle ne pèse pas sur le paysan, elle ne grève que le propriétaire. Quand M. Littleton eut fait sa motion, dans laquelle il proposait de convertir la dîme en pension annuelle et fixe, O'Connell s'éleva violemment contre le plan des réformateurs et demanda l'abolition totale de la dîme, c'est-à-dire l'augmentation du revenu des propriétaires irlandais, déjà beaucoup trop riches proportionnellement aux autres classes de leurs concitoyens. Mais dans une discussion plus récente, O'Connell changea d'avis ; il ne demanda plus l'abolition, mais seulement la diminution de la dîme et l'application des deniers qu'elle rapporte à d'autres dépenses administratives. On a été surpris de le voir adopter des opinions si modérées ; on a cru que cette avance vers le gouvernement annonçait une réconciliation prochaine, et que bientôt il accepterait des fonctions publiques. Nous ne pouvons ajouter foi à cette dernière rumeur que rien ne justifie ; déjà O'Connell a rejeté avec dédain de meilleures occasions d'exploiter la trahison qu'on lui impute. Il est sincère au fond, profondément sincère dans l'opinion qu'il a embrassée ; et au milieu des étranges contradictions, des excès et des exagérations fatales qui ont marqué sa carrière politique, cette sincérité est évidente. Toutefois, ne renoncerait-il pas aujourd'hui à son rôle d'*agitateur*, s'il le pouvait avec honneur, avec sûreté? Nous le pensons. O'Connell n'est plus jeune ; de longues fatigues commencent à courber son esprit et son corps ; les cris d'une multitude enthousiaste, la lutte violente des débats parlementaires, l'orgueil de la suprématie, l'ivresse d'un pouvoir presque despotique exercé sur une populace sauvage, tous ces stimulans énergiques l'ont trop long-temps nourri et animé de leur vie fébrile et harassante, pour que le dégoût et la lassitude ne commencent pas à se faire sentir. Maintenant il a une famille à soutenir, des propriétés à perdre ou à conserver ; l'Irlande agitée par lui suit un mouvement plus irrégulier, plus effréné qu'il ne l'aurait cru. La propriété est menacée ; les paiemens s'arrêtent ; les prêtres eux-mêmes tremblent pour leurs faibles revenus et pour leur influence sur leurs ouailles rebelles. Tous les agitateurs se lassent et désirent le repos. Mais comment atteindre ce repos, sans sacrifier sa popularité, sans se couvrir de honte?

Tel est le problème à résoudre : telle est la situation présente d'O'Connell.

Qu'il réussisse à descendre de ce trône glissant qu'il occupe ; que son abdication soit aussi habile que son usurpation a été brillante, et cet homme, le plus audacieux, le plus puissant des démagogues modernes, sera le plus complétement heureux des hommes politiques qui ont joué un rôle sur notre scène turbulente.

Aux yeux de ceux qui jugent superficiellement la politique intérieure des trois royaumes, ce portrait d'O'Connell paraîtra sévère et même inique ; on croira que les préjugés protestans et les affections anglaises ont influé sur l'auteur de ces pages ; on s'étonnera qu'un ami de la liberté n'ait pas ménagé davantage l'homme dont toute la vie a été dévouée aux intérêts de l'indépendance nationale. Peut-être en effet, à notre insu, les idées et les souvenirs britanniques nous ont-ils dominé. Mais en jetant les yeux sur ces fertiles plaines irlandaises et sur les fléaux qui en dévorent la fécondité ; en examinant de près l'état de l'Irlande, sa barbarie féodale, sa misère profonde, on ne peut s'empêcher de regarder les agitateurs publics et ceux dont la gloire et la fortune ont pour base les orages et les malheurs de la patrie, comme les véritables causes de ces énormes calamités. Que le gouvernement anglais se soit montré tyrannique, que la conquête anglaise ait écrasé l'Irlande, rien de plus vrai ; mais cette tyrannie n'existe plus ; mais les chaînes dont ce pays était couvert sont tombées l'une après l'autre ; et si leur empreinte douloureuse subsiste encore, au temps seul il appartient de l'effacer.

Le paysan irlandais jouit de la liberté individuelle ; ses droits sont aussi étendus, aussi complets que ceux de tous ses concitoyens ; il ne paie pas plus d'impôts qu'eux ; il ne peut se plaindre d'aucune injustice. Et cependant l'Irlande est toujours pauvre et barbare ! Qui s'en étonnerait ? La fièvre politique l'agite et la dévore : l'agriculteur qui possède des capitaux, de l'activité et du bon sens, néglige de les employer à l'exploitation de ses terres ; il sait que sa vie est menacée, qu'une population haineuse l'environne, que l'amélioration de ses biens, le progrès de son industrie lui sont odieux, et qu'elle ne veut ni souffrir qu'il s'enrichisse, ni l'imiter dans ses efforts. Le protestant, en butte à l'animosité des catho-

liques, réalise ses économies et part pour l'Amérique septentrionale; la police et les soldats, chargés de maintenir l'ordre, sont entourés de piéges et forcés de lutter contre tout un peuple en armes; un détachement est-il massacré, les coupables sont protégés par leurs voisins; et O'Connell, tout en condamnant le meurtre, emploie sa gigantesque influence à les protéger contre la loi.

Le manufacturier cherche-t-il à employer son capital avantageusement; ses ouvriers, animés par des harangues factieuses, se coalisent contre lui: dans son désespoir, il abandonne son entreprise et va chercher ailleurs une exploitation moins lucrative peut-être, mais plus certaine. Comme on a beaucoup déclamé contre les *absentees* ou Irlandais qui s'exilent de leur pays, le propriétaire essaie de venir habiter l'Irlande. Si ses biens sont situés dans une des provinces du sud, on tue ses domestiques, on outrage sa famille, on brûle ses fermes, il vit au milieu de l'insurrection. Au moindre acte d'indépendance qui déplaît aux agitateurs, il est dénoncé à la populace, tourmenté et insulté dans le sein de sa famille, poursuivi jusque dans ses foyers.

Malheureux pays que celui où tous les rapports de famille et de société sont empoisonnés par le fanatisme politique et religieux! Industrie, commerce, vertus publiques et privées, tout s'anéantit, tout disparaît sous cette influence délétère. Les politiques européens, qui désirent la chute du colosse britannique, n'ont pas d'instrument et d'allié plus sûr que le brillant O'Connell et la faction qu'il commande. Quant à ceux qui aiment l'Angleterre et qui désirent non-seulement la stabilisation de son gigantesque pouvoir, mais son application utile à la grande cause de la civilisation, ils ne peuvent que regarder avec douleur et avec crainte ces hommes effrénés, dont la violence, arrachant sans cesse au gouvernement de nouvelles mesures despotiques, le force de s'allier aux partisans de l'autorité arbitraire, et le précipite ainsi dans les bras des ennemis éternels de la justice et de la vérité.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

BELLA-UNION.

DESTRUCTION RÉCENTE

Des Indiens Guaranis et Charruas.

L'année dernière, à peu près à pareille époque, tout ce que Paris renferme de curieux et d'oisifs courait voir comme des animaux d'une espèce rare, les quatre Indiens Charruas importés de l'Amérique du Sud par un spéculateur. Ces malheureux que nous avons vus froidement mourir du mal du pays, entre un rhinocéros et un boa, sont aujourd'hui complètement oubliés comme les Osages de la restauration. On pourrait disserter longuement sur ce sujet, ne fût-ce que pour montrer la différence admirable qu'établit dans la condition des hommes celle qui existe dans la couleur de leur peau, quoique le siècle se pique de tenir toutes les races pour égales. Un nègre est libre en mettant le pied sur le sol de la France : fou serait celui qui tenterait de gagner sa vie en le colportant dans les foires à la suite d'une ménagerie; mais un Indien! sauf une voix ou deux qui crient timidement dans le désert, sans arriver aux oreilles du procureur du roi, tout le monde trouve cela parfaitement juste et naturel. L'Indien ne représente exactement qu'un crâne de plus pour une collection phrénologique, un masque en plâtre pour celle du muséum d'histoire naturelle, et une dissertation académique. Nous en sommes encore à cet égard aux premiers temps de

la découverte de l'Amérique. Toutefois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment : mon intention n'est pas de faire de la morale, trop facile dans ce cas, mais de raconter, en ma qualité de témoin oculaire, à la suite de quels événemens les quatre Charruas ont fini par nous arriver à Paris.

Si ceux qui les faisaient chanter, sauter, courir et lancer le *lazo*, eussent su qu'ils avaient sous les yeux, dans la personne de ces quatre misérables, les derniers restes d'une nation qui a jadis occupé un territoire aussi vaste que les deux tiers de la France; qui, pressée, refoulée de tous côtés par les Européens, a toujours su conserver sa liberté jusqu'au jour d'hier qu'elle a été entièrement exterminée, il est probable qu'un peu de compassion les eût saisis; car toutes les ruines sont touchantes, si obscures soient-elles. En même temps que cette nation des Charruas ont disparu les débris d'une autre plus célèbre, de ces Guaranis dont les jésuites ont rendu le nom familier en Europe, et qui ont été long-temps un témoignage vivant de ce que peut l'esprit religieux réuni à un profond savoir-faire. Ces derniers joueront même dans mon récit un rôle plus important que les Charruas qui sont moins intéressans à tous égards.

On sait que les premières missions des jésuites dans ces parages, celles qu'on nomme encore aujourd'hui, mais improprement, *Missions du Paraguay*, furent établies à la fin du XVIe siècle (1580) entre le Parana et l'Uruguay, dans l'endroit où ces deux fleuves, rapprochant leur cours, ne laissent entre eux qu'une étroite lisière. Le caractère doux de la nation des Guaranis qui habitaient ce beau pays, et de celles que les jésuites confondirent plus tard sous le même nom, se prêta sans peine au régime que ces pères voulurent établir. En peu d'années, vingt villages contenant une population d'environ cent cinquante mille ames s'élevèrent et devinrent le centre de cet empire sur lequel on a débité tant de fables. Non contens de ce succès, dès le commencement du XVIIe siècle, les jésuites passèrent sur la rive gauche de l'Uruguay et réunirent dans sept grands villages près de soixante-quinze mille Indiens Tapes qui prirent également le nom de Guaranis. Pour distinguer cet établissement du précédent, il reçut le nom de *Sept Missions* qu'il a toujours conservé depuis. Je passe sur le régime bien connu de ces établissemens, régime qu'on a condamné sans apprécier sa valeur relative, mais admirable dans ses effets, et dont l'histoire n'offre pas un second exemple. En 1752, lorsque l'Espagne et le Portugal envoyèrent sur les lieux, pour déterminer les limites de leurs territoires respectifs, une commission à laquelle nous devons la relation de d'Azzara qui en faisait partie, la première de ces puissances céda à l'autre les Sept Missions qui lui appartenaient en échange de la Colonia del Sacramento. Les jésuites s'opposèrent à cette transaction, et quoique vaincus

dans une bataille rangée où quinze cents de leurs Indiens restèrent sur le carreau, les Sept Missions continuèrent de faire partie du territoire espagnol. Quelques années plus tard, en 1767, eut lieu leur expulsion, et avec elle commença le dépérissement des Missions qui furent confiées aux mains d'autres ordres religieux. L'esprit créateur et vivifiant s'était retiré. Ceci est un fait dont sont convenus les plus violens ennemis des jésuites. Dix ans après, le nombre des Indiens avait diminué de plus de moitié et continua de s'affaiblir sans cesse. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au commencement de ce siècle, que la guerre ayant éclaté en Europe entre l'Espagne et le Portugal, les Brésiliens de la province de Rio-Grande envahirent les Sept Missions et s'en emparèrent. Aujourd'hui elles font encore partie du Brésil.

La révolution et les troubles qui l'ont suivie, et qui ne sont pas encore terminés, ont achevé de porter le coup de mort à celles qui font partie du territoire espagnol, c'est-à-dire qui sont situées entre le Parana et l'Uruguay. Arrachés à leurs travaux et à leurs habitudes paisibles, transformés en soldats ou plutôt en brigands par le fameux Artigas, poursuivis ensuite et impitoyablement massacrés, tantôt par les Portugais, tantôt par les troupes du docteur Francia, les malheureux Guaranis ont été presque entièrement anéantis. Les vingt villages dont j'ai parlé, brûlés, détruits de fond en comble, n'offrent plus que des pans de murailles, des débris de temples et des monceaux de décombres parmi lesquels se sont élevés des bois d'orangers et autres arbres fruitiers qui ont envahi les places, les rues, et jusqu'à l'intérieur des édifices qui sont devenus le repaire des jaguars et des reptiles. Le petit nombre de familles indiennes échappées à cette destruction lamentable ont été transportées violemment sur le territoire brésilien, où errent aujourd'hui dispersées, déplorant la perte du beau pays qu'elles cultivaient, et toujours prêtes à se réunir pour retourner sur les lieux qui les ont vues naître, et relever les restes chancelans de leurs temples et de leurs habitations. Nulle part, en un mot, l'homme ne s'est acharné avec plus de fureur sur les œuvres de la nature et de la civilisation.

Les Sept Missions, quoique ayant aussi beaucoup souffert et perdu la plus grande partie de leur population, offraient cependant encore l'ombre de ce qu'elles avaient été jadis, lorsque l'heure fatale sonna aussi pour elles! Les Indiens détestaient le joug des Brésiliens, et ce fut l'espoir de l'échanger contre un sort meilleur qui les perdit. En 1828, pendant la troisième année de cette lutte que soutinrent Buenos-Ayres et Montevideo contre le Brésil, l'armée patriote se trouvait dans la partie orientale de la province de Rio-Grande. Une diversion dans la partie opposée fut jugée

utile, et son exécution confiée au général Fructuoso Riveira, natif de la Bande orientale (1). Celui-ci s'avança à la tête d'un corps de partisans sur les Sept Missions, et en chassa sans peine les Brésiliens. Les Guaranis, délivrés d'un gouvernement tyrannique, accueillirent Riveira comme un libérateur, comme un ange tutélaire. Mais, pendant qu'ils se flattaient d'un avenir plus heureux, la paix fut signée, et d'après le traité, les Missions devaient être restituées au Brésil. Ce coup inattendu plongea les Guaranis dans le désespoir. Il fallait donc retomber dans l'esclavage! les libérateurs allaient partir! Des maîtres odieux étaient sur le point de reparaître!

Riveira exploita habilement la disposition d'esprit de ces hommes simples. Il augmenta leur frayeur par des peintures faites à propos des vengeances qu'allaient exercer en rentrant les Brésiliens; il leur dépeignit sous un aspect enchanteur les campagnes de Montevideo, parla de liberté, de la protection assurée de son gouvernement, qui n'avait qu'un jour d'existence, et finit par proposer aux Guaranis de le suivre dans sa retraite. On vit alors, mais sur une moindre échelle, un nouvel exemple de ces migrations d'une population toute entière si fréquentes dans l'histoire des peuplades de l'Asie. Les sédentaires et laborieux Guaranis se décidèrent tous d'un commun accord à abandonner leurs champs, leurs églises, leurs demeures, pour se mettre à la merci des étrangers. Emportant tout ce qu'ils purent, jusqu'aux cloches de leurs temples, traînant à leur suite une immense quantité de bétail, ils se mirent en marche au nombre d'environ huit mille, escortés par la petite armée de Riveira. Le voyage fut pénible et long. Souvent, tournant leurs regards en arrière, ils se refusaient à augmenter d'un pas la distance déjà trop grande qui les séparait de leur patrie. Mais les chariots, contenant le peu qu'ils possédaient, marchaient toujours en avant, et alors ils se résignaient et suivaient.

Ils arrivèrent enfin au lieu désigné pour l'établissement de la colonie. C'était un vaste plateau, baigné à l'ouest par l'Uruguay, au nord et au sud par deux petites rivières portant leurs eaux au fleuve, et sans autres limites que le désert à l'est.

C'eût été sans doute une précieuse acquisition pour la province de Montevideo, entièrement peuplée dans la campagne de grossiers gauchos, que cette population pacifique et agricole, si l'on eût su en tirer parti. Mais, au lieu de lui distribuer des terres et de quoi les ensemencer, Fruc-

(1) Nom sous lequel on désigne habituellement dans le pays la province de Montevideo.

tuoso Riveira, gaucho lui-même et fier d'être le fondateur d'une colonie, s'occupa avant tout de bâtir une ville. On traça en conséquence le plan d'une cité magnifique avec des rues de cent pieds de large, des trottoirs bordés d'orangers, des églises, des hôpitaux, sans omettre des prisons, comme si Riveira eût senti que les Guaranis ne pourraient vivre longtemps dans la compagnie des siens sans perdre leur candeur primitive. Enfin, la nouvelle ville reçut le nom de *Bella-Union*, Belle-Union.

La famine était le premier des maux qui attendaient les pauvres Guaranis sur la terre étrangère. De quatre cent mille têtes de bétail qu'on avait amenées des Sept Missions, à peine en restait-il un vingtième. Tout le reste avait été partagé entre les principaux chefs de l'armée qui l'avaient envoyé dans la campagne de Montevideo ou vendu à des spéculateurs. La viande étant la base alimentaire du pays, et par conséquent une chose de première nécessité, la rareté du bétail devait entraîner les conséquences les plus funestes pour les nouveaux colons. Du reste, la privation de cet important objet de consommation ne se fût pas fait sentir long-temps, si l'on eût demandé à la terre, qui est d'une fertilité admirable dans cette partie de l'Amérique, la subsistance de la colonie.

Bella-Union existait depuis environ deux mois, lorsque je la visitai. Des spéculateurs de Buenos-Ayres et Montevideo s'empressaient de porter des vivres et des marchandises de toute espèce dans un endroit qu'ils savaient dépourvu de tout. Je profitai du départ de quelques-uns d'entre eux pour entreprendre un voyage qui offrait un grand attrait à ma curiosité.

Après avoir remonté l'Uruguay jusqu'au village de Paysandù, situé à soixante-dix lieues au nord de Buenos-Ayres, sur la rive gauche du fleuve, nous continuâmes notre voyage par terre. Pendant quinze jours d'une marche que retardaient à chaque instant les pesantes charrettes qui portaient les marchandises de mes compagnons de voyage, nous traversâmes un pays magnifique, alternativement couvert de forêts et de savannes, mais désert au point que souvent on eût cherché vainement une cabane dans un rayon de dix lieues. Cependant, après avoir fait dix lieues au-delà de Belen, chétif hameau de douze maisons, situé à l'extrême frontière de la province, la scène changea subitement d'aspect. Une suite de collines formant un rideau d'un vert sombre se déroula devant nous à perte de vue. La plupart étaient couronnées d'habitations, appartenant à des Guaranis qui avaient sauvé quelque bétail du pillage. A chaque pas que nous faisions, le pays devenait plus peuplé; tout annonçait le terme de notre voyage. Enfin nous passâmes à gué une petite rivière dont l'embouchure servait de port à la ville, et nous entrâmes à Bella-Union.

A l'aspect de l'activité qui régnait de toutes parts et des travaux commencés et encore imparfaits, je me crus un instant transporté dans le Champ d'Asile, fondé aussi par des exilés malheureux comme ceux que j'avais sous les yeux. Personne n'était oisif dans la ville naissante; on eût dit une ruche que vient de peupler un nouvel essaim. Les uns charriaient le bois, d'autres creusaient la terre et y plantaient des pieux. Le faîte des maisons presque achevées était couvert d'Indiens tressant la paille ou les feuilles de palmiers destinées à leur servir d'abri contre l'intempérie des saisons. Tout se faisait en même temps et partout. On travaillait surtout en grande hâte à la construction d'une église. La semaine sainte approchait, et les Guaranis se faisaient un point d'honneur de la célébrer dans le nouveau temple. Les femmes et les enfans munis de vases de toute espèce faisaient une procession continuelle de la rivière à l'église pour fournir de l'eau aux travailleurs. En attendant, une maison appartenant à l'un des chefs de l'armée servait provisoirement au culte. J'y fus introduit en arrivant. Elle était à moitié remplie de balles de coton. Plusieurs coffres contenaient les ornemens d'église, que le maître du logis se plut à me faire admirer en détail. Sur l'un de ces coffres on avait dressé un autel auquel plusieurs balles de coton servaient de degrés. Cependant sur cet autel modeste était placé un missel qui n'aurait pas déparé celui de nos plus magnifiques cathédrales. Bientôt une nombreuse affluence remplit la salle. C'étaient des chantres qui venaient répéter l'office de la semaine sainte. Ils entonnèrent le *Stabat Mater*. Chacun des chanteurs, son cahier à la main, faisait sa partie avec méthode, tandis que le maître de chapelle, monté sur une malle et la tête couronnée d'un bonnet de coton, marquait la mesure avec toute la dignité d'un chef d'orchestre de l'Opéra. Mais de ce groupe si singulièrement accoutré s'échappaient des sons mélodieux qui ne permettaient guère de voir le côté ridicule de la scène. L'ame était véritablement émue.

On connaît le goût qu'ont pour la musique presque tous les indigènes de l'Amérique. Les premiers missionnaires, principalement les jésuites, s'en servirent souvent pour toucher les cœurs des peuplades errantes qu'ils voulaient civiliser, et plus d'un village s'est élevé au bruit des chants et des instrumens religieux. Ce que la fable nous raconte de la lyre d'Amphion et des murs de Thèbes s'est réalisé cent fois dans les déserts du Nouveau-Monde. Le sens musical me parut très développé chez les Guaranis. J'en eus une seconde preuve le soir même de mon arrivée. Nous étions campés en plein air, sur le milieu de la place. Un de nous ayant commencé à jouer quelques airs de clarinette, une douzaine d'Indiens accoururent avec leurs instrumens pour l'accompagner. Il leur suffisait

d'avoir entendu une fois un de nos airs français, pour le répéter sans manquer les intonations les plus difficiles. Tous leurs instrumens avaient été fabriqués par eux. Le violon était celui qui dominait.

Tout ce que je voyais me transportait en imagination à l'époque florissante des Missions, quoique la dégénération des anciens élèves des jésuites fût bien marquée; mais on retrouvait encore en eux assez de traces de l'éducation qu'avaient reçue leurs pères pour deviner ce que ceux-ci avaient dû être jadis. Presque tous ceux de Bella-Union savaient lire et écrire, et connaissaient un métier. Leur costume, semblable à celui des gauchos, se composait d'un caleçon de toile de coton, d'un morceau de même étoffe, ou *chiripa*, roulé autour de la ceinture, et du poncho ordinaire. La plupart allaient pieds nus, et les autres portaient des bottes faites avec les jambes de derrière d'un jeune poulain, et attachées au-dessous du genou avec une jarretière. Les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une sorte de tunique en coton, tissée par elles-mêmes, qui les couvrait depuis le cou jusqu'aux pieds, sans être le plus souvent serrée à la ceinture. Celles qui en avaient le moyen complétaient leur toilette avec de larges pendans d'oreilles en argent et une croix de même métal suspendue au cou. Les enfans des deux sexes allaient nus jusqu'à l'âge de puberté. L'intérieur des maisons respirait la pauvreté et ne contenait que les ustensiles les plus indispensables avec un hamac. Ce dernier meuble indiquait une civilisation plus avancée que celle des gauchos, qui se contentent d'un cuir étendu à terre pour se livrer au sommeil.

La misère la plus affreuse régnait dès cette époque dans la colonie. Tout le bétail était épuisé, et les Indiens, occupés de leurs constructions et ne se livrant à aucun travail d'un rapport immédiat, ne pouvaient se procurer les vivres que les marchands vendaient à un prix exorbitant. C'était surtout sur les bords du fleuve où s'étaient établis tous ceux qui n'avaient pu, faute de moyens, bâtir une maison dans l'enceinte même de la ville, que le tableau le plus digne de pitié s'offrait aux regards. Là, dans des huttes alignées sur deux rangs et formées de quelques bottes de paille réunies à leur sommet, étaient entassées des centaines de familles. Là régnaient la faim, les maladies, et tout ce que la misère a de plus hideux. Qu'on se représente une population de huit mille hommes, amenés loin de leur pays, dans un lieu dépourvu de tout, n'ayant d'autres alimens qu'une chétive ration de viande qu'on leur distribuait tous les matins, et, pour comble de maux, souffrant le supplice de Tantale : ayant sous les yeux des marchands qui étalaient tout ce qui eût satisfait leurs besoins, mais qu'ils ne pouvaient acheter ! Combien ne souffrions-nous pas en prenant nos repas en présence d'une foule affamée qui

suivait des yeux chaque morceau que nous portions à notre bouche et se jetait sur nos restes pour y chercher encore quelque débris à ronger! Est-il surprenant que quelques crimes aient été commis par des malheureux qui jusque-là avaient à peine connu le tien et le mien, qui avaient vécu dans l'abondance, et qui tout à coup se sont vus en proie à toutes les horreurs du besoin? Ce dont je m'étonnais au contraire, c'est que la demi-douzaine de marchands qui se trouvaient à Bella-Union n'eussent pas été déjà égorgés et pillés; et certes je n'aurais pas voulu me trouver en pareille circonstance au milieu de huit mille Européens affamés. Mais la douceur naturelle de ces pauvres Indiens les éloignait de toute violence, quoiqu'ils eussent la force en main, la garnison n'étant composée que de quatre cents hommes, pris d'ailleurs, comme toutes les troupes des nouvelles républiques, dans la lie de la société, et, à en juger par leurs mines, plus disposés à donner le signal du pillage qu'à le prévenir.

On n'avait vu jusqu'alors qu'une exécution à Bella-Union. Le coupable était un malheureux à qui la faim avait fait commettre un assassinat pour se procurer quelques réaux. Afin d'encourager le pauvre diable à marcher bravement au supplice, ses camarades s'étaient cotisés pour lui acheter une bouteille de tafia. A défaut de prêtre, car il n'en existait pas un seul dans la colonie, un cacique indien marchait à côté du patient, tenant d'une main un crucifix, et de l'autre la bouteille. Tout en l'exhortant à bien mourir, il l'engageait de temps en temps à boire un coup, et comme celui-ci ne répondait pas plus à ses invitations qu'à ses conseils pieux, il buvait lui-même à longs traits, sans doute pour faire provision du courage qu'il voulait inspirer à son pénitent. Arrivés au lieu de l'exécution, la bouteille était vide, et l'on eut beaucoup de peine à séparer du condamné son confesseur, qui voulait se faire fusiller avec lui plutôt que de le quitter.

Malgré les maux de toute espèce qui accablaient les pauvres Guaranis, ils oublièrent tout momentanément pour célébrer les cérémonies de la semaine sainte. Un prêtre venait d'arriver de Corrientes; l'église était terminée, et ses murs de boue étaient tendus intérieurement de tapisseries qui naguère avaient orné les temples brillans des Missions. Sur l'autel en bois brut étincelaient les candelabres, les ciboires et les calices en argent et en or, et la croix superbe qui se promenait au milieu de ces hommes demi-nus faisait un triste contraste avec leur profonde misère et leurs traits empreints des marques de la souffrance. Le jour de la fête des Rameaux, hommes, femmes et enfans jetèrent en l'air des branches tressées en mille dessins divers et poussèrent des cris de joie; mais les derniers jours de la semaine furent remplis par des cérémonies bien autrement

surprenantes. Ce ne fut pas moins que la passion de Jésus-Christ qui fut représentée avec une vérité effrayante. Chaque personnage y figura scrupuleusement : Marie, les apôtres, Hérode, Ponce-Pilate, le peuple juif, personne ne manqua à l'appel, pas même le coq, qui chanta lorsque Pierre renia son maître. En la compagnie de ce dernier marchait un chien dont je ne pus découvrir le sens allégorique. A la nuit tombante, la procession sortit de l'église. Un cacique indien prononça, en guarani, un long discours qui arracha souvent des sanglots à la multitude; puis Jésus fut livré aux bourreaux. L'Indien qui jouait ce rôle s'était dévoué volontairement; mais on n'aurait pas infligé à un criminel véritable des tourmens plus cruels que ceux qu'on lui fit subir. Il fut dépouillé, lié et fouetté jusqu'au sang; on lui crachait au visage; on le jetait à terre en le secouant rudement de côté et d'autre par ses liens. Enfin on lui planta une couronne d'épines, et on lui fit faire le tour de la ville avec une lourde croix de bois sur les épaules. A chaque station, les tourmens recommençaient au milieu des cris barbares des Juifs qui hurlaient en guarani : *Salut à Jésus de Nazareth!*

Ce qui formait un contraste frappant avec ces scènes d'un fanatisme sauvage, c'était le recueillement des spectateurs. Les femmes, laissant tomber en signe de deuil leurs longs cheveux noirs sur leurs tuniques blanches, chantaient et sanglottaient en même temps. Derrière le cortége marchaient un grand nombre de pénitens qui, en expiation de leurs péchés, s'étaient voués à divers genres de supplices. Les uns, nus jusqu'à la ceinture, faisaient ruisseler leur sang sous les coups de discipline; d'autres s'étaient emprisonnés le cou dans une longue et pesante pièce de bois, aux extrémités de laquelle leurs mains étaient attachées. Je passe sous silence d'autres pénitences bizarres. Le tout se termina par le crucifiement de Notre-Seigneur : on le suspendit à une croix, sans le clouer cependant; mais, par forme de compensation, on lui donna dans le côté cinq coups de lance au lieu d'un. Les blessures cependant n'étaient pas mortelles, ainsi qu'on le verra plus loin, quoique le sang coulât en abondance. Je voulus ensuite aller visiter le tombeau de Jésus-Christ, lorsqu'on l'y eut déposé; mais je trouvai la porte de l'église gardée par des Juifs coiffés de bonnets pointus, qui me barrèrent le passage avec leurs piques en me signifiant que je n'entrerais pas sans ôter préalablement mes bottes. Cependant je profitai du moment où la femme du commandant général (1) allait faire ses dévotions, pour entrer tout chaussé à sa suite; mais je ne vis

(1) Ce commandant était Barnabé Riveira, frère du général, qui se trouvait alors à Montevideo.

dans l'intérieur du temple rien qui mérite une description particulière.

Bientôt le deuil fit place à l'allégresse. Le dimanche de Pâques, nous fûmes réveillés de grand matin par des salves d'artillerie auxquelles succéda le carillon d'une douzaine de cloches élevées provisoirement sur des piquets, et de tous côtés les danses et les jeux commencèrent. Un seul de ces derniers me frappa. Sur la place principale, on avait construit un cirque où eurent lieu des courses à pied et à cheval et un simulacre de combats à la manière indienne. Deux partis, représentant deux nations ennemies, s'étaient placés, l'un en dedans, l'autre en dehors de l'arène. Les guerriers, suivant l'usage des Indiens, étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans. Des hérauts entrèrent dans le cirque, sonnèrent de la trompette, et firent à trois fois une espèce de déclaration de guerre. Aussitôt la bande ennemie pénétra dans l'enceinte et en fit le tour de toute la vitesse des chevaux. L'autre parti la poursuivit, chacun s'attachant particulièrement à un adversaire qui, lorsqu'il se voyait atteint, se défendait en faisant le moulinet avec la lance dont il était armé. Pour qu'il fût censé prisonnier, il fallait saisir la bride de son cheval, et l'empêcher de sauter à terre et de s'enfuir à pied, ce qui arriva souvent dans le cours de la bataille. Les femmes des vaincus donnaient des signes d'une frayeur extrême, et, traînant leurs enfans à leur suite, faisaient des efforts inouis pour s'échapper. Les cavaliers, sans autre costume qu'un caleçon, et montés à poil sur leurs chevaux, semblaient, comme les anciens centaures, ne faire qu'un avec ces derniers, et prenaient à chaque instant mille postures diverses. Souvent, dans le cours des évolutions, le coursier glissait sur le sable humecté par une pluie de la veille, et s'abattait ; mais toujours le cavalier, sautant de côté, se trouvait debout sur les pieds, et, prompt comme l'éclair, s'élançait de nouveau sur sa monture avant d'avoir été atteint.

Pendant le cours des cérémonies religieuses et des réjouissances, j'eus plus d'une fois occasion d'observer avec regret combien ce peuple avait dégénéré depuis que la barrière que les missionnaires avaient élevée entre lui et les autres nations avait été brisée. L'Indienne, après s'être abandonnée à la douleur pendant toute la semaine sainte, les yeux encore mouillés de larmes, ne pouvait résister à l'offre séduisante d'une croix en cuivre ou d'un *ticholo* (1). Les pénitens, et Jésus-Christ lui-même, que j'avais cru mort ou du moins mourant de ses blessures, profitèrent de quelques réaux dus à la générosité de leurs compatriotes pour réparer

(1) Espèce de confiture enveloppée dans de la paille de maïs.

leurs forces avec du tafia. Pendant la procession, les Juifs se détachaient de temps en temps du cortége, et venaient près des marchands de liqueurs fortes prendre du ton pour mieux crier haro sur le Sauveur. Enfin les deux espèces de débauches étaient générales dans la colonie malgré la dévotion des habitans, dévotion qui ne les empêchait pas non plus de s'approprier le bien d'autrui toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Mais, tels qu'ils étaient, les Guaranis valaient cent fois mieux encore que les blancs leurs voisins, qui avaient tous leurs vices, sans peut-être une seule de leurs vertus. C'est par leur contact avec ceux-ci qu'ils avaient perdu ce qui leur restait encore de leurs anciennes mœurs.

Je quittai Bella-Union après un mois de séjour, qui me convainquit de sa ruine prochaine et inévitable. La misère et les maladies eussent suffi pour cela; mais elle devait avoir une fin plus prompte, et tomber victime des révolutions subites dont la province de Montevideo devint coup sur coup le théâtre immédiatement après son érection en état indépendant. Je demande presque pardon au lecteur de l'entretenir de ces misérables querelles dont l'Europe détourne depuis long-temps ses regards avec un juste mépris mêlé de dégoût, et qui sont complètement inintelligibles pour quiconque n'a pas été sur les lieux. Mais je m'y vois obligé, et je le ferai en aussi peu de mots qu'il me sera possible.

Deux ambitieux vulgaires se disputaient alors le pouvoir dans l'état de la Bande orientale, et l'ont bouleversé jusque dans ces derniers temps. L'un était ce Fructuoso Riveira dont j'ai déjà parlé, et qui, de simple gaucho, s'était élevé au grade de général; l'autre, Lavalleja, qui, en 1825, avait été l'auteur du soulèvement de la province contre le Brésil, ce qui lui avait donné une grande influence dans le pays. Il serait difficile de décider lequel de ces deux champions avait le plus de mérite, ou, pour mieux dire, le plus d'incapacité. Cependant Riveira, qui, comme un enfant, désirait simplement avoir la première place, et eût permis à des ministres plus capables que lui d'agir avec quelque liberté, eût été le moins mauvais des deux. Quant à Lavalleja, il était secondé par le parti fédéraliste, alors dominant à Buenos-Ayres, parti qui semble destiné à perpétuer dans le pays l'ignorance et le fanatisme espagnols; et cela seul suffit pour expliquer la répugnance que montrait à son égard la partie la plus éclairée de la population du nouvel état. En revanche, son influence était très grande dans la campagne. Or, c'est à la rivalité qui existait entre ces deux hommes que furent dus à la fois la fondation et l'anéantissement de Bella-Union. Riveira, en y transportant les Guaranis, n'avait pas songé à autre chose qu'à se procurer des hommes dévoués, sur lesquels il pût compter dans sa lutte contre son compétiteur. L'acquisition pour son pays

d'une population industrieuse n'entrait pour rien dans ses vues, de sorte que les pauvres Indiens, en croyant acquérir une patrie, n'étaient à leur insu qu'un instrument dont les partis comptaient se servir pour s'entre déchirer.

Leurs dissensions éclatèrent en 1829, tandis que l'assemblée nationale, siégeant à Montevideo, rédigeait la constitution de l'état. On avait nommé un président provisoire, homme dévoué à Riveira, qui administrait la république, lorsque Lavalleja le renversa à main armée et s'empara du pouvoir. Sous son administration, qui dura quelques mois, la dissolution de la colonie indienne fut décrétée; mais Riveira, qui la gouvernait, ne tint aucun compte du décret, et elle continua d'exister, quoiqu'elle eût perdu une partie de ses habitans. Les maladies et la misère les avaient plus que décimés; d'autres s'étaient enrôlés dans l'armée ou dispersés dans la campagne, pour y vivre de rapine, à l'imitation des gauchos; quelques-uns, en petit nombre, avaient passé sur la rive droite de l'Uruguay, dans la province de l'Entre-Rios. Ceux qui restaient, en proie à tous les maux imaginables, étaient encore plus à plaindre que lors de mon séjour parmi eux. Riveira n'eut pas de peine à enrôler ces hommes affamés dans la petite armée qu'il organisait alors pour marcher contre son rival; quand ses préparatifs furent terminés, il se mit en marche, recrutant tout ce qu'il rencontrait de bandits sur sa route, et se présenta aux portes de Montevideo. Le sang allait couler, lorsqu'une députation de l'assemblée alla trouver Riveira et lui fit entendre que la constitution devant être promulguée incessamment, et le gouvernement provisoire devant dès lors cesser ses fonctions, il pouvait, en se donnant la peine d'attendre un peu, devenir bientôt président par la voie légale. Riveira, touché de ces raisons, et sûr d'être élu, grace à la présence de son armée, consentit à une suspension d'armes, et fut en effet nommé président peu de jours après.

Les Guaranis ne gagnèrent rien à l'élévation au pouvoir de leur prétendu protecteur. Ceux enrôlés dans l'armée retournèrent presque tous à Bella Union, reconnaissant enfin combien ils avaient été trompés, et disposés à en tirer vengeance. L'occasion se présenta bientôt, et ce fut Lavalleja qui se chargea de la faire naître. Tournant contre son adversaire les armes que ce dernier avait forgées contre lui, il fit soulever, en juin 1832, la population de Bella-Union. Le commandant militaire de la place fut massacré, et les insurgés s'avancèrent dans le sud jusqu'au village du Salto qu'ils livrèrent au pillage. A cette nouvelle, Riveira, celui que les Guaranis nommaient naguère leur libérateur et leur père, se met en marche pour aller les exterminer. Mais à peine a-t-il quitté Montevideo, que la garnison de cette ville se soulève contre lui et proclame Lavalleja pour prési-

dent. En même temps une révolte semblable éclate dans son propre camp au Durazno, et il n'échappe à la mort qu'en sautant en chemise par une fenêtre et s'enfuyant tout seul à travers champs, après avoir vu son aide-de-camp égorgé à ses côtés. En un instant il vit renverser sa puissance dans toute l'étendue de la république.

Riveira néanmoins ne se tint pas pour définitivement battu. Il rassembla de nouveau ses partisans, et aussitôt qu'on sut à Montevideo qu'il se trouvait à la tête de forces capables de balancer celles de son adversaire, une contre-révolution s'opéra, et Lavalleja, poursuivi à son tour, chercha un refuge sur le territoire brésilien où il fut désarmé. Aujourd'hui il est à Buenos-Ayres où il a plusieurs fois cherché vainement à armer contre sa patrie.

Ces quatre révolutions, si toutefois ce nom convient à ces coups alternatifs de bascule entre deux ambitieux sans mérite et sans talens, peuvent donner une idée de la manière dont les nouvelles républiques gouvernent leurs affaires depuis qu'elles sont livrées à leur propre sagesse. Peu de sang, du reste, coula dans ces échauffourées; de basses trahisons et l'absence de tout patriotisme en furent les caractères les plus remarquables; les Guaranis payèrent pour tous. Riveira, réinstallé de nouveau, résolut de les punir de leur révolte en faveur de Lavalleja, et fit marcher contre eux son frère, don Barnabé. Dans la destruction se trouvèrent enveloppés les Charruas qui avaient fait cause commune avec les Guaranis. Cette nation, puissante autrefois, occupait, lors de la découverte, tout l'espace compris entre le Rio de la Plata, au sud, l'Uruguay au nord et à l'ouest, et les bords de l'Atlantique à l'est. Ce fut elle qui, en 1516, massacra près du rivage de Santa-Lucia, quelques lieues à l'est de Montevideo, Solis, le premier découvreur du fleuve, et quelques-uns de ses matelots. Repoussés dans leurs déserts à mesure que s'étendaient les progrès des Européens, les Charruas erraient dernièrement encore avec les Minuanos, les Guaycanas, les Patos et quelques restes non civilisés des Tapes, dans la province de Rio-Grande, aux environs de Sept Missions, et dans le nord de la province de Montevideo. Les missionnaires avaient essayé vainement de les réduire et de leur faire apprécier les bienfaits de la civilisation. L'un d'eux rapporte, dans un ouvrage manuscrit qui m'est tombé entre les mains, que les caciques de la nation, le voyant baptiser avec empressement les enfans nouveau-nés, vinrent lui proposer, pour se moquer de lui, de baptiser certaine partie de leur corps qu'ils lui montraient avec des gestes indécens, afin que leurs enfans futurs se trouvassent baptisés par anticipation; sur quoi le bon père se récrie avec indignation sur cette manière d'administrer les sacremens. Sauf l'acquisition du cheval qui avait

rendu leurs excursions plus promptes et plus fréquentes, les Charruas avaient conservé leurs mœurs primitives qui sont absolument les mêmes que celles des Indiens des pampas. Montés à cru sur des chevaux à peine domptés, qu'ils gouvernaient au moyen d'une simple lanière de cuir en guise de bride, ils erraient de côté et d'autre, plantant seulement çà et là, pour quelques jours, leurs tentes de peaux, faisant la chasse aux autruches, et pillant les troupeaux des frontières, ou dévalisant les rares voyageurs qui leur tombaient entre les mains. En un mot, c'étaient de très incommodes voisins, et, dans l'impuissance de les civiliser, on excuserait presque ceux qui les ont détruits, si l'on ne songeait qu'après tout, ces infortunés étaient dans leur patrie, sur le sol dont leurs pères étaient jadis les maîtres, et que leurs vainqueurs ne sont guère plus civilisés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes.

Les Charruas, qui se montaient à sept ou huit cents individus, étaient plus nombreux que les Guaranis échappés aux désastres de Bella-Union. Les uns et les autres combattirent vaillamment, et refusèrent plusieurs fois la vie qu'on leur offrait en échange de leur liberté. A peine avaient-ils quelques armes à feu et quelques sabres, pris pour la plupart sur l'ennemi; et que pouvaient contre celui-ci, bien pourvu des premières, des hommes armés de lances? Après un grand nombre d'escarmouches, de surprises, de marches et contre-marches, ce qu'on peut appeler une bataille décisive eut lieu. Barnabé Riveira, arrivant un jour avec son armée au sommet d'une petite colline, se trouva tout à coup en face de l'ennemi rangé en ordre de bataille à un quart de lieue de là dans une vaste plaine. Un témoin oculaire m'a raconté que c'était un spectacle singulier et imposant à la fois que celui de ces hommes au teint bronzé, nus pour la plupart à l'exception d'un léger poncho flottant sur leurs épaules, et montés sur des chevaux, indomptés comme eux, qu'ils maniaient avec une dextérité merveilleuse. Après quelques instans d'attente mutuelle, les Indiens poussèrent leur cri de guerre accoutumé mêlé aux cris de *muera Barnabe!* et des deux côtés on se chargea avec fureur. Dès le premier choc, trois lances indiennes percèrent à la fois Barnabé Riveira de part en part. Il fut enlevé du coup à douze pieds au-dessus de son cheval et lancé sans vie à vingt pas plus loin. Malgré cet exploit, les Indiens n'en furent pas moins taillés en pièces; et quelques mois plus tard, Fructuoso Riveira, qui, outre ses anciens griefs, avait à venger la mort de son frère, acheva l'œuvre de destruction.

On fit cependant quelques prisonniers dans le cours de cette guerre sauvage. Amenés à Montevideo, où le gouvernement ne savait trop qu'en faire, quatre d'entre eux furent remis à un Français qui, à son arrivée

en France, les ceda, à ce qu'il paraît, à un spéculateur des mains duquel ils passèrent dans une ménagerie où ils sont morts, comme je l'ai dit, entre un rhinocéros et un boa.

Quoique j'aie parlé de destruction complète, il est possible qu'il existe encore quelques individus de ces deux peuplades. On les trouverait alors épars dans les vastes plaines de Montevideo, sur les fermes où l'on élève le bétail, ou bien fuyant, dans les forêts des bords de l'Uruguay, la présence des blancs, en attendant qu'ils aillent rejoindre les mille autres nations indiennes disparues de dessous le soleil depuis la découverte.

Isid. Auboux.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XII.

Mme DE DURAS.

La Restauration, qui, dans son cercle de quinze années, enferme une époque bien circonscrite et un champ-clos si défini, offre à l'œil certains accidens, certains groupes d'opinions et de personnes, certaines figures, qui ont pu se produire avec avantage sous les conditions d'alors, et que, même sans en adopter le cadre, on se surprend fréquemment à regretter, comme tout ce qui a eu son brillant ingénieux, son harmonie passagère. Nous avons eu plus d'une fois occasion de montrer en quelles circonstances favorables, et par quelle combinaison de sentimens divers, put se former cette école de poésie et d'art, fruit propre des dernières an

nées de la Restauration, et qui, à ne la prendre que dans son origine, indépendamment de ce que fourniront désormais les principaux membres disperses, ne restera pas sans honneur. En histoire, en philosophie, en critique, il y eut aussi une formation essentielle à cette époque, y trouvant son progrès, son accroissement, sa culture. Je n'entends parler ici que de ce qui, dans l'ordre de l'esprit, n'était pas hostile au principe de la Restauration, de ce qui ne se plaçait pas en dehors, l'attaquant avec audace ou la minant avec ruse, mais de ce qui se développait en elle tout en essayant de la modifier, de ce qui pouvait lui devenir un ornement et un appui, si elle-même, la première, n'avait pas, un matin, mis le feu aux poudres. Dans le monde et la haute société, ce mouvement d'esprit, si fécond alors et si imposant en promesses, avait pour centre et pour foyers deux ou trois salons dits doctrinaires. Le ton qui y régnait était avant tout sérieux; celui de la discussion en général, de la discussion longue, suivie, politique ou littéraire, avec des *à-parte* psychologiques; une certaine allure d'étude jusque dans l'entretien, et de prédication dans le délassement. Il faudrait, au reste, apporter à ceci bien des nuances correctives, si l'on songe que la zone doctrinaire s'étendait, à partir de M. Royer-Collard, à travers les salons de MM. Guizot, de Broglie, de Barante, et allait expirer à M. de Saint-Aulaire. Mais la Restauration devait amener dans le monde élevé, et à la surface de la société qu'elle favorisait, d'autres combinaisons moins simples que celles-là. Il y avait entre les cercles doctrinaires studieux, raisonneurs, bien nobles alors assurément, mais surtout fructueux, et les cercles purement aristocratiques et frivoles, il y avait un intervalle fort marqué, un divorce obstiné et complet; d'un côté les lumières, les idées modernes, de l'autre le charme ancien, séparés par des prétentions et une morgue réciproque. En quelque endroit pourtant la conciliation devait naître et s'essayer. De même que du sein des rangs royalistes une voix éloquente s'élevait par accès, qui conviait à une chevaleresque alliance la légitimité et la liberté, et qui, dans l'ordre politique, invoquait un idéal de monarchie selon la charte, de même, tout à côté, et avec plus de réussite, dans la haute compagnie, il se trouvait une femme rare, qui opérait naturellement autour d'elle un compromis merveilleux entre le goût, le ton d'autre-

fois et les puissances nouvelles. Le salon de Mme de Duras, sa personne, son ascendant, tout ce qui s'y rattache, exprime, on ne saurait mieux, l'époque de la Restauration par un aspect de grande existence encore et d'accès à demi aplani, par un composé d'aristocratie et d'affabilité, de sérieux sans pesanteur, d'esprit brillant et surtout non vulgaire, semi-libéral et progressif insensiblement, par toute cette face d'illusions et de transactions dont on avait ailleurs l'effort et la tentative, et dont on ne sentait là que la grace. Ç'a été une des productions naturelles de la Restauration, comme ces îles de fleurs formées un moment sur la surface d'un lac, aux endroits où aboutissent, sans trop se heurter, des courans contraires. On a comparé toute la construction un peu artificielle de l'édifice des quinze ans à une sorte de terrasse de Saint-Germain, au bas de laquelle passait sur la grande route le flot populaire, qui finit par la renverser; il y eut sur cette terrasse un coin, et ce ne fut pas le moins attrayant d'ombrage et de perspective, qui mérite de garder le nom de Mme de Duras; il a sa mention assurée dans l'histoire détaillée de ces temps. Ce salon n'a guère eu d'influence, sans doute, qu'une influence passagère, immédiate, et celle-là, il l'a eue incontestable par M. de Châteaubriand, qui en était comme le représentant politique; mais il a peu agi et laisse peu de traces pour ce qui a suivi, bien moins, par exemple, que les salons doctrinaires dont nous parlions, et qui étaient un centre de prédication et une école. Cette société offrait donc plutôt dans son ensemble, et malgré ses gloires récentes, un beau et dernier ressouvenir, un des reflets qui accompagnaient les espérances subsistantes de la Restauration, une lueur du couchant qui avait besoin de mille circonstances de nuages et de soleil, et qui ne devait plus se retrouver. Il n'y avait guère d'ailleurs que Mme de Duras qui pût convenir à cette position mixte par sa qualité, les charges et le crédit du duc de Duras, ses manières à elle, son esprit délicat et simple, sa générosité qui la portait vers tout mérite, et jusque par ce sang ami de la liberté, ce sang de Kersaint qui coulait dans ses veines, et qui, à certains momens irrésistibles, colorait son front; — et puis tout cela ramené vite au ton conciliant et modérateur par l'empire suprême de l'usage.

Ce serait bien incomplètement connaître Mme de Duras que de

la juger seulement un esprit fin, une ame delicate et sensible, comme on le pourrait croire d'après son influence moderatrice dans le monde et d'après une lecture courante des deux charmantes productions qu'elle a publiées. Elles était plus forte, plus grande, plus passionnément douée que ce premier aspect ne la montre; il y avait de puissans ressorts, de nobles tumultes dans cette nature, que toutes les affections vraies et toutes les questions sérieuses saisissaient vivement; comme l'époque qu'elle représente pour sa part et qu'elle décore, elle cachait sous le brillant de la surface, sous l'adoucissement des nuances, plus d'une lutte et d'un orage.

La duchesse de Duras naquit à Brest dix années environ avant que la révolution éclatât. Son père, le comte de Kersaint, était un des plus habiles hommes de mer, en attendant que cette révolution fit de lui un citoyen illustre et l'un de ses martyrs. La jeune Claire fut admise dès l'âge de sept ans dans la société familière de ses parens; Mme de Duras disait volontiers qu'elle n'avait pas eu d'enfance, ayant été tout d'abord raisonnable et sérieuse. Ses sentimens affectifs trouvèrent à s'employer sans contrainte dans le foyer domestique; les évènemens de la révolution commencèrent bientôt de les distraire et d'y introduire des émotions nouvelles. On conçoit l'intérêt passionné avec lequel cette jeune ame devait suivre de loin les efforts et les dangers de son père. L'effet de douleur que lui causa la mort de Louis XVI fut le premier coup porté à cette sensibilité profonde : la mort de M. de Kersaint suivit de près. Il fallut quitter la France. Mlle de Kersaint s'embarqua pour l'Amérique avec sa mère dont la santé était détruite, et même la raison affaiblie, par tant de malheurs. Elle fut à Philadelphie d'abord, puis à la Martinique où elle géra les possessions de sa mère avec une prudence et une autorité bien au-dessus de son âge. Devenue tout-à-fait orpheline, et riche héritière malgré les confiscations d'Europe, elle passa en Angleterre où elle épousa le duc de Duras. Les souvenirs de cette émigration, du séjour en Angleterre, de la mort du roi, composaient en elle un fond de tableau, elle y revenait souvent et aimait à les retracer. M. de Chateaubriand, dans ses mémoires inédits, après une vive peinture de cette même époque d'émigration en Angleterre, et des diverses personnes qu'il y rencontra, ajoute : « Mais très certainement à

cette époque, Mme la duchesse de Duras, récemment mariée, était à Londres; je ne devais la connaître que dix ans plus tard. Que de fois on passe dans la vie, sans le deviner, à côté de ce qui en ferait le charme, comme le navigateur franchit les eaux d'une terre aimée du ciel qu'il n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de voile! »

Rentrée en France à l'époque du Consulat, et apportant pour soin principal et aliment de tendresse ses deux filles, seuls enfans qu'elle ait jamais eus, elle vécut isolée sous l'Empire, sans jamais paraître à cette cour, le plus souvent retirée à un château en Touraine, toute à l'éducation de ses filles, à la bienfaisance pour ce qui l'entourait, et à la vie de ménage. Simple comme elle était, il semble qu'elle aurait pu s'ignorer toujours. Elle avait un don singulier de se proportionner à chaque chose, à chaque personne, et cela naturellement, sans effort et sans calcul; elle était très simple avec les simples, peu spirituelle avec les insignifians, non par dédain, mais parce qu'il ne lui venait alors rien de plus vif. Elle racontait qu'on disait souvent d'elle tout jeune : « Claire est très bien, c'est dommage qu'elle ait si peu d'esprit! » L'absence de prétention était son trait le plus distinctif. Elle ne songeait nullement alors à écrire. Elle lisait peu, mais les bons livres en divers genres, de science quelquefois ou autres; les poètes anglais lui étaient familiers, et quelques vers d'eux la faisaient rêver. Mariant ainsi cette culture d'esprit aux soins les plus réguliers de sa famille et de sa maison, elle prétendait que cela s'entr'aide, qu'on sort d'une de ces occupations mieux préparé à l'autre, et elle allait jusqu'à dire en plaisantant que d'apprendre le latin sert à faire les confitures. Cependant les plus nobles et les plus glorieuses amitiés se formaient autour d'elle. M. de Chateaubriand lui consacrait des heures, et elle écrivait fréquemment sous sa dictée les grandes pages futures. Dès lors, je crois, elle entretenait avec Mme de Staël un commerce de lettres et des relations qui plus tard, au retour de l'exilée illustre, devaient encore se resserrer. Pour ceux qui n'ont vu que les portraits, il est impossible de ne pas trouver entre ces deux femmes, dont les œuvres sont si différentes de caractère, une grande ressemblance de physionomie, ne serait-ce que dans le noir des yeux et dans la coiffure. Mais l'ame ardente, la faculté

d'indignation généreuse et de dévouement, l'énergie de sentir, voilà surtout ce qu'elles avaient de commun, et ce par quoi l'auteur d'*Édouard* était sœur au fond, sœur germaine de l'auteur de *Delphine*.

Si j'osais hasarder le contraste, je nommerais encore pour terme de ressemblance un autre nom, un nom girondin aussi, mais tout plébéien, celui de Mme Roland. Dans ces soins de ménage et de simplicité domestique, alternant avec les emplois d'une pensée élevée, comment ne pas entrevoir un commencement de similitude? Sous les différences d'éducation et de fortune, on découvrirait peut-être chez toutes deux d'autres rapports. L'esprit de Mme de Duras était plus délicat assurément, et moins mâle, moins étendu peut-être, que celui de la compagne d'échaffaud de Kersaint : mais là non plus, pour l'âme et le cœur, elle ne le cédait en rien.

Mme de Duras fut ramenée en 1815 et comme fixée davantage à Paris par le mariage de sa fille aînée, mariage qui l'occupait beaucoup; car elle portait l'entraînement jusque dans les maternelles tendresses. La Restauration lui causa une grande joie, mais elle la concevait à sa manière, et elle dut en souffrir bientôt et violemment, comme d'un objet qui échappe et qu'on aime. Sa société pourtant, grâce à ce séjour plus habituel à Paris, s'augmenta et s'embellit de plus en plus. C'étaient, sans parler de tous les personnages purement aristocratiques et diplomatiques, sans parler de M. de Chateaubriand qui s'y montrait peu les soirs, c'étaient MM. de Humboldt, Cuvier, Abel Rémusat, Molé, de Montmorency, de Villèle, de Barante; c'était M. Villemain vers qui elle se sentait portée, tant à cause de son prodigieux esprit de conversation qu'en faveur de ses opinions politiques modérées, aux confins du seul libéralisme qu'elle pût admettre. M. de Talleyrand retrouvait là, avec plus de jeunesse, une image des cercles de la maréchale de Luxembourg et de la maréchale de Beauveau; mais il se plaignait galamment de ce trop de jeunesse, et qu'il lui fallût attendre quinze ans au moins encore, disait-il, pour que cela ressemblât tout-à-fait. Cependant au milieu de cet éclat extérieur du monde, la santé de Mme de Duras était depuis plusieurs années altérée, sans qu'elle changeât sa vie; mais vers 1820 elle dut cesser à peu près de sortir. Son âme avait gardé une fraîcheur de sensibilité,

une pureté de passion qu'elle portait dans tout; elle accrut cette constante ardeur en présence de la maladie et des souffrances, elle s'appliqua à les subir, elle les voulut, elle les aima. Mais nous reviendrons tout-à-l'heure à cette belle partie d'elle-même.

Il n'y a pas trace jusqu'ici dans la vie de Mme de Duras d'essai littéraire ni d'intention d'écrire. Ce fut pur hasard en effet, si elle devint auteur. En 1820 seulement, ayant un soir raconté avec détail l'anecdote réelle d'une jeune négresse élevée chez la maréchale de Beauveau, ses amis, charmés de ce récit (car elle excellait à raconter), lui dirent : « Mais pourquoi n'écririez-vous pas cette histoire? » Le lendemain, dans la matinée, la moitié de la nouvelle était écrite. *Édouard* vient ensuite; puis deux ou trois autres petits romans non publiés, mais qui le seront avant peu, nous avons lieu de le croire. Elle s'efforçait ainsi de se distraire des souffrances du corps en peignant celles de l'ame; elle répandait en même temps sur chacune de ces pages tendres un reflet des hautes consolations vers lesquelles, chaque jour, dans le secret de son cœur elle s'acheminait.

L'idée d'*Ourika*, d'*Édouard*, et probablement celle qui anime les autres écrits de Mme de Duras, c'est une idée d'inégalité, soit de nature, soit de position sociale, une idée d'empêchement, d'obstacle entre le désir de l'ame et l'objet mortel; c'est quelque chose qui manque et qui dévore, et qui crée une sorte d'envie sur la tendresse; c'est la laideur et la couleur d'Ourika, la naissance d'Édouard; mais dans ces victimes dévorées et jalouses, toujours la générosité triomphe. L'auteur de ces touchans récits aime à exprimer l'impossible et à y briser les cœurs qu'il préfère, les êtres chéris qu'il a formés : le ciel seulement s'ouvre à la fin pour verser quelque rosée qui rafraîchit. Tandis que dans l'extérieur du monde Mme de Duras ne se présentait que par l'accord convenable et l'accommodement des opinions, là, dans ses écrits, elle se plaît à retracer l'antagonisme douloureux et le déchirement. C'est qu'au fond tout était lutte, souffrance, obstacle et désir dans cette belle ame, ardente comme les climats des tropiques où avait mûri sa jeunesse, orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint; c'est qu'elle était une de celles qui ont des instincts infinis, des essors violens, impétueux, et qui demandent en toute chose à la terre ce

qu'elle ne tient pas; qui, ingénûment immodérées qu'elles sont, se portent, comme a dit quelque part l'abbé Prévost, d'une ardeur étonnante de sentimens vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes; qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure; en qui chaque douleur trouve une proie facile; une de ces ames gênées qui se heurtent sans cesse aux barreaux de la cage dans cette prison de chair.

Les romans d'*Ourika* et d'*Edouard* ne sont donc, selon nous, que l'expression délicate et discrète, une peinture détournée et adoucie pour le monde, de ce je ne sais quoi de plus profond qui fermentait au sein de Mme de Duras. *Ourika* rapportée du Sénégal, comme Mlle Aïssé l'avait été de Constantinople, reçoit, comme en son temps cette jeune Circassienne, une éducation accomplie; mais, moins heureuse qu'elle, elle n'a pas la blancheur. Aussi tandis que Mlle Aïssé, aimée du chevalier d'Aydie, refuse de l'épouser pour ne pas le faire descendre, jouant ainsi quelque chose du rôle d'Édouard, la pauvre Ourika, méconnue de Charles qui ne croit qu'à de l'amitié, se dévore en proie à une lente passion qu'elle-même ne connaît que tard. Rien n'est mieux pris sur le fait que le mal et l'idée fixe d'Ourika, une fois éclairée sur sa couleur : « J'avais ôté « de ma chambre tous les miroirs, je portais toujours des gants; « mes vêtemens cachaient mon cou et mes bras, et j'avais adopté, « pour sortir, un grand chapeau avec un voile que souvent même je « gardais dans la maison. Hélas! je me trompais ainsi moi-même : « comme les enfans je fermais les yeux et je croyais qu'on ne me « voyait pas. » Le salon de la maréchale de Beauveau est caractérisé à ravir par l'héritière de son goût et de ses traditions; les souvenirs de la terreur y revivent d'après des empreintes fidèles. Inégalité de rang, passion méconnue, gêne du monde, émigration ou terreur, les idées favorites de Mme de Duras se retrouvent là, les principaux points du cercle sont touchés. Et quand Ourika, sœur grise, dans ce couvent où tout-à-l'heure, par mégarde, il lui arrivait de citer Galatée, s'écrie, en parlant de l'image obstinée qui la poursuivait : « C'était celle des chimères dont je me laissais « obséder! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu! à « conjurer ces fantômes; je ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en « vous; » quand on entend ce simple élan interrompre le récit, on

sent que l'auteur lui-même s'y échappe et s'y confond, et qu'il dit sa propre pensée par la bouche de cette martyre.

Édouard, plus développé qu'*Ourika*, est le titre littéraire principal de Mme de Duras. La scène se passe vers le même temps que pour *Eugène de Rothelin*; les personnages sont également simples, purs, d'une compagnie parfaitement élégante, et du plus gracieux type d'amans qu'on ait formé. Mais ici ce n'est plus comme dans la charmante production de Mme de Souza, un idéal de conduite et de bonheur, et, ainsi que je crois l'avoir dit, une espèce de petit Jehan de Saintré ou de Galaor du XVIIIe siècle. Il y a souffrance, désaccord; le sentiment d'inégalité sociale est introduit. On en voit trace aussi dans *Eugène*, lorsque le héros au début s'éprend d'Agathe, la fille de sa bonne nourrice; mais la convenance intervient aussitôt et triomphe, et elle a raison de triompher pour le plus grand bonheur de tous. Dans *Édouard*, c'est autrement grave et déchirant; c'est le jeune plébéien qui se produit devant la noble et modeste Nathalie dans toute la séduction de sa timidité, de son instruction solide, de sa sensibilité vierge, de son front d'homme qui sait rougir; c'est celui qui, quelques années plus tard, sera Barnave ou Hoche. Dans *Édouard* on voit deux siècles, deux sociétés aux prises, et le malheur qui frappe les amans devient le présage d'un avènement nouveau. L'effet des mêmes catastrophes sociales, qui ont leur retentissement dans les écrits de Mme de Souza et dans ceux de Mme de Duras, est curieux à constater par la différence. L'une perdit son premier mari, l'autre son père sur l'échafaud; toutes deux subirent l'émigration; mais les idées de l'une de ces personnes distinguées étaient déjà faites, pour ainsi dire; ses impressions, la plupart, étaient prises. Si elle a peint dans la suite cette émigration avec ses malheurs, c'a été uniquement au point de vue de l'ancienne société. *Adèle de Sénange*, composée avant la révolution, paraissait en 95; mais les romans qui succédèrent ne diffèrent pas notablement de ton; une teinte mélancolique et funèbre ne les attriste pas. *Eugène de Rothelin* et *Athénaïs* sourient au bonheur, comme si la révolution n'avait pas dû les saisir à quelques années de là. Sauf *Eugénie et Mathilde*, les romans de Mme de Souza appartiennent au XVIIIe siècle vu de l'Empire. Les romans de Mme de Duras, au contraire, sont bien

de la Restauration, écho d'une lutte non encore terminée, avec le sentiment de grandes catastrophes en arrière. Une de ses pensées habituelles était que pour ceux qui ont subi jeunes la Terreur, le bel âge a été flétri, qu'il n'y a pas eu de jeunesse, et qu'ils porteront jusqu'au tombeau cette mélancolie première. Ce mal qui date de la Terreur, mais qui sort de bien d'autres causes, qui s'est transmis à toutes les générations venues plus tard, ce mal de Delphine, de René, elle l'a donc, elle le peint avec nuance, elle le poursuit dans ses variétés, elle tâche de le guérir en Dieu. L'usage qu'elle fait des couvens et du prêtre la différencie surtout d'une manière bien tranchée d'avec Mme de Souza; il y a entre elles deux, comme séparation sur ce point, tous le mouvement religieux qui a produit le *Génie du Christianisme* et les *Méditations*. Le couvent chez Mme de Duras est un vrai cloître, rude, austère, pénitent; le prêtre est redevenu un vrai confesseur, et, comme dit Ourika, un vieux matelot qui connaît les tempêtes des ames.

Analyser *Edouard* marquerait bien peu de goût, et nous ne l'essaierons pas. On ne peut rien détacher d'un tel tissu, et il n'est point permis de le broder en l'admirant. S'il est quelques livres que les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire une fois, et qu'ils veulent sentir refleurir dans leur mémoire comme le lilas ou l'aubépine en sa saison, *Edouard* est un de ces livres. Entre toutes les scènes si finement assorties et enchaînées, la principale, la plus saillante, celle du milieu, quand, un soir d'été, à Faverange, pendant une conversation de commerce des grains, Edouard aperçoit Mme de Nevers au balcon, le profil détaché sur le bleu du ciel, et dans la vapeur d'un jasmin avec laquelle elle se confond, cette scène de fleurs données, reprises, de pleurs étouffés et de chaste aveu, réalise un rêve adolescent qui se reproduit à chaque génération successive; il n'y manque rien; c'est bien dans ce cadre choisi que tout jeune homme invente et désire le premier aveu; sentiment, dessin, langue, il y a là une page adoptée d'avance par des milliers d'imaginations et de cœurs, une page qui, venue au temps de la *Princesse de Clèves*, en une littérature moins encombrée, aurait certitude d'être immortelle.

Le style de Mme de Duras, qui s'est mise si tard et sans aucune préméditation à écrire, ne se sent ni du tâtonnement ni de la né-

gligence. Il est *né naturel* et achevé ; simple, rapide, réservé pourtant ; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme ; pas de manière, surtout dans *Edouard* ; un tact perpétuel, jamais de couleur équivoque et toutefois de la couleur déjà, au moins dans le choix des fonds et dans les accompagnemens ; enfin des contours très purs. En tout, des passions plus profondes que leur expression, et jamais d'emportement ni d'exubérance, non plus qu'en une conversation polie.

Pendant que Mme de Duras écrivait dans ses matinées ces gracieux romans où la qualité de l'écorce déguisait la sève amère, elle continuait de recevoir et de charmer le monde autour d'elle, malgré une santé de plus en plus altérée. Elle prenait même, on peut le soupçonner, une part assez active à la politique d'alors par ses amitiés et ses influences. Durant le congrès de Vérone, M. de Chateaubriand lui écrivait presque chaque jour ce qui s'y passait et les détails de ce grand jeu. Mais vers le même temps il se faisait en elle, tout au-dedans, un grand travail de soumission religieuse et de piété ; elle n'avait jamais été ce qu'on appelle *dévote* dans le courant de la vie ; elle arrivait aux sources élevées par réflexion, par refoulement solitaire, en vertu de toutes les puissances douloureuses qui l'oppressaient. Le jour où quelque personne intime, en 1824, la surprenait le plus vive contre les projets de M. de Villèle, tenant en main la brochure du comte Roy sur le 5 pour 0/0, s'en animant comme en connaissance de cause, et présageant par cette noble faculté d'indignation, qui était restée vierge au milieu du monde, la rupture inévitable de son éloquent ami, ce jour-là peut-être, elle avait médité le matin sur l'une des *réflexions chrétiennes* qu'elle s'efforçait de mûrir. Elle avait gardé dans sa politique instinctive beaucoup du sang girondin, un élan généreux, dévoué, inutile, qui se brisait. Comme, à propos d'une de ces saillies de premier mouvement, un de ses amis lui faisait remarquer qu'elle avait bien droit d'être ainsi libérale, fille qu'elle était de M. de Kersaint : « Oh ! « oui, mon pauvre père ! s'écria-t-elle, il aimait la liberté, il l'ai- « mait comme il fallait ; il n'est pas allé trop loin dans la révolution, « non, il a voulu défendre Louis XVI. » Elle distinguait soigneusement les idées libérales des idées révolutionnaires, ayant l'horreur des unes et le culte des autres. Ceci joint à l'habitude de se réprimer

en dehors et à l'aisance de la femme du grand monde qui reprenait vite le dessus la ramenait tout-à-fait au type adouci de la restauration.

Cette nature trop franche devait percer toutefois et choquer à cette époque de partis irrités et dans une société d'étiquette ; on ne lui épargna l'envie ni la haine. On lui en voulait en certains cercles fanatiques pour l'éclat de son salon, pour ses opinions libérales, pour l'espèce de gens, disait-on, qu'elle voyait : ses amis recevaient quelquefois d'odieuses lettres anonymes. Elle ne put ignorer ces manèges, et elle en souffrait, et elle travaillait à se détacher en esprit d'un monde où les inimitiés sont si actives, où les amitiés deviennent trop souvent plus lentes et infidèles. Toutes ces passions humainement si nobles, ces zèles excessifs, soit politiques, soit maternels, ces préférences, ces fougues d'une ame qui aspire à trop étreindre, commencèrent de s'abattre peu à peu en prière et en larmes de paix devant Dieu. Ses souffrances physiques étaient devenues par momens atroces, insupportables; elle les acceptait patiemment, elle s'appliquait de tout son cœur à souffrir, elle y mettait presque de la passion, si l'on ose dire, une passion dernière et sublime. Dans cette ruine successive des organes, son cœur sembla redoubler jusqu'au bout d'ardeur et de jeunesse. Presque séparée du monde alors, entourée des soins les plus constamment pieux par sa fille Mme la duchesse de Rauzan, tantôt à Paris, tantôt à Saint-Germain, finalement à Nice, où elle mourut en janvier 1829, elle fut toute aux pensées graves et immortelles qu'accompagnaient et nourrissaient encore des soins assidus de bienfaisance. Parmi les courtes *Réflexions chrétiennes* tracées de sa main, il en est sur les *passions*, la *force*, l'*indulgence*. Dans la première qui a pour titre *Veillez et priez*, on lit (1) : « Presque toutes ces douleurs morales, « ces déchirémens de cœur qui bouleversent notre vie, auraient été « prévenus si nous eussions veillé; alors nous n'aurions pas donné

(1) Les ouvrages manuscrits laissés par Mme de Duras doivent être publiés, d'après l'intention qu'elle a marquée elle-même, par M. Valery, dont le goût fin est si propre à les sentir. Nous avons cru toutefois pouvoir donner idée des *Réflexions chrétiennes* dont nous avions sous les yeux une copie, ces *Réflexions* ne devant pas être comprises dans la publication littéraire.

« entrée dans notre âme à ces passions qui toutes, même les plus « légitimes, sont la mort du corps et de l'âme. Veiller, c'est sou- « mettre l'involontaire.... » Quel sens mélancolique et profond les simples paroles suivantes n'empruntent-elles pas sur les lèvres de Mme de Duras? « A mesure qu'on avance, les illusions s'évanouis- « sent, on se voit enlever successivement tous les objets de ses af- « fections. L'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, « l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dépeuplent peu à peu ce « monde enchanté dont la jeunesse faisait son idole.... Aimer « Dieu, c'est adorer à leur source les perfections que nous espé- « rions trouver dans les créatures et que nous y avons vainement « cherchées. Ce peu de bien qui se rencontre quelquefois dans « l'homme, c'est en Dieu que nous eussions dû l'aimer! » Plus loin elle implore la crainte de Dieu comme un aiguillon de la paresse et de la langueur; elle demande la force, car, dit-elle, ce manque de force est un des grands dangers des conversions tardives. Mais on se fera idée surtout de sa manière de moraliste chrétien et de cette subtilité tendre, qui va jusqu'au dernier repli d'un sentiment par la méditation sur l'*indulgence* :

L'INDULGENCE.

> Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font!
>
> (Evangile.)

« Cette parole donne à la fois le précepte et la raison de l'indulgence. Il y a plusieurs manières de pardonner, toutes sont bonnes parce que toutes sont chrétiennes; mais ces pardons diffèrent entre eux comme les vertus qui les ont produits. On pardonne pour être pardonné; on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est le pardon de l'humilité; on pardonne pour obéir au précepte de rendre le bien pour le mal : mais aucun de ces pardons ne comprend l'excuse des peines qu'on nous a faites. Le pardon de Jésus-Christ est le vrai pardon chrétien : « Ils ne savent ce qu'ils font. » Il y a dans ces touchantes paroles l'excuse de l'offenseur et la consolation de l'offensé, la seule consolation possible de ces douleurs morales, où le mal qu'on nous a fait n'est pour rien

dire, que secondaire. Ce qui met le comble au chagrin, c'est de trouver des torts sans excuse à ceux qu'on aime; là il y a une excuse. « Ils ne savent ce qu'ils font! » Ils nous ont déchiré le cœur, mais ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Ils étaient aveuglés, leurs yeux étaient fermés; vos propres souffrances sont le gage de leur ignorance. La pitié est dans le cœur de l'homme; de grands torts viennent toujours d'un grand aveuglement. Comment croire qu'on puisse causer de sang-froid et volontairement ces chagrins déchirans qui font souffrir mille morts avant de mourir? Comment croire qu'on voudrait briser un cœur qui, peut-être pendant des années entières, vous a chéri, adoré, excusé, qui avait fait de vous son idole? Car telle est l'ingratitude, source des plus grands chagrins; elle consiste à méconnaître les sentimens dont on est l'objet, parce que le cœur est incapable de les payer de retour et d'en produire de semblables : il y a là cette impuissance, cette ignorance qui font l'excuse. Donner l'affection à ceux qui ne la sentent pas, c'est vouloir donner la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds. Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font; pardonnez-leur sans qu'ils aient à faire retour sur eux-mêmes, sans que ce pardon me soit compté pour une vertu, puisqu'il n'est qu'une justice; mais ayez pitié de moi, et enseignez-moi à n'aimer que vous, et donnez-moi le repos! Ainsi soit-il. »

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles. Mais ces différens degrés dans le pardon chrétien, ce premier degré où l'on pardonne pour être pardonné, c'est-à-dire par crainte ou par espoir, cet autre degré où l'on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est-à-dire par humilité, celui enfin où l'on pardonne par égard au précepte de rendre le bien pour le mal, c'est-à-dire par obéissance, ces trois manières qui ne sont pas encore le pardon tout à fait supérieur et désintéressé, m'ont remis en mémoire ce qu'on lit dans l'un des pères du désert, traduit par Arnauld d'Andilly : « J'ai vu une fois, dit un saint abbé du Sinaï, trois soli-« taires qui avaient reçu ensemble une même injure et dont le pre-« mier s'était senti piqué et troublé, mais néanmoins, parce qu'il « craignait la justice divine, s'était retenu dans le silence; le second « s'était réjoui pour soi du mauvais traitement qu'il avait reçu, « parce qu'il en espérait être récompensé, mais s'en était affligé

« pour celui qui lui avait fait cet outrage; et le troisième, se repré-
« sentant seulement la faute de son prochain, en était si fort
« touché, parce qu'il l'aimait véritablement, qu'il pleurait à chaudes
« larmes. Ainsi l'on pouvait voir en ces trois serviteurs de Dieu
« trois différens mouvemens, en l'un la crainte du châtiment, en
« l'autre l'espoir de la récompense, et dans le dernier le désinté-
« ressement et la tendresse d'un parfait amour. » Et n'admirez-vous pas comment l'esprit chrétien se maintient fidèle en ceux qui l'ont, à travers les siècles, et arrive à peu près dans le vieil abbé du Sinaï ou dans la grande dame de nos jours aux mêmes distinctions morales et aux mêmes éclaircissemens?

Ainsi se couronne une des vies les plus brillantes, les plus complètes, les plus décemment mélangées qu'on puisse imaginer, où concourent la révolution et l'ancien régime, où la naissance, et l'esprit, et la générosité forment un charme; une vie de simplicité, de grand ton, de monde, et d'ardeur sincère; une vie passionnée et pure, avec une fin admirablement chrétienne, comme on en lit dans les histoires de femmes illustres au XVIIe siècle; un harmonieux reflet des talens délicats, naturels, et des morts édifiantes de ce temps-là, mais avec un caractère nouveau qui tient aux orages de nos jours, et qui donne un prix singulier à tout l'ensemble (1).

SAINTE-BEUVE.

(1) Parmi les personnes que nous avons dû consulter pour cette notice, il est impossible de ne pas nommer M. Villemain à qui nous avons souvent dérobé des jugemens ou des impressions.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 Juin 1834.

La quinzaine a été tout entière dominée par deux grands faits : le traité de la quadruple alliance et ses conséquences à l'extérieur; le mouvement électoral et les intrigues des candidats à l'intérieur.

La polémique a usé ces deux questions ; il ne reste plus qu'à faire connaître les détails d'intimité, la portée secrète des évènemens.

Qu'est-ce que le traité de la quadruple alliance ? est-ce quelque chose de neuf, une improvisation de haute intelligence due au génie de M. de Talleyrand, un service que le parti whig uni au gouvernement français vient de rendre à la civilisation et à la liberté ?

Nous avons besoin de vous faire connaître l'opinion du corps diplomatique qui s'en explique haut dans les salons. Un ambassadeur d'une des trois grandes puissances, M. d'Apponi, disait ces jours-ci : « Que nous importe la quadruple alliance? donne-t-elle à la France et à l'Angleterre un soldat de plus ou un écu au-delà des prévisions de leur budget en cas de guerre générale ? Supposez que les grandes puissances s'ébranlent contre la France, en serez-vous moins forcés d'avoir une armée d'observation sur les Pyrénées? Et croyez-vous qu'en l'état des populations espagnole et portugaise, un auxiliaire serait d'un grand secours à la France ? Ce qui était un fait, vous l'avez rédigé en un écrit; il y a long-temps que nous savons votre situation : protéger un pays, c'est, au cas de vos propres dangers, amoindrir vos forces; croyez bien que l'Europe ne s'inquiète pas et n'a pas besoin de s'inquiéter de tout ce qui n'est que traité et protocole. Elle vous craint davantage quand vous levez soixante ou quatre-vingt mille hommes en plus de vos ressources habituelles. »

L'ambassadeur ne voyait pas toute la question ; la puissance matérielle n'est pas tout dans les affaires. Il y a aussi l'influence morale, et c'est sous ce rapport spécialement qu'il faut considérer le traité de la quadruple alliance :

aussi son premier résultat a-t-il été la pacification de la Péninsule et la fin surtout des affaires du Portugal.

Nous avons vu un officier récemment arrivé du théâtre de la guerre, et qui a quitté don Miguel quelques jours avant la capitulation d'Elvas. Cet officier appartient à l'état-major de ce prince, et son témoignage est oculaire, quoiqu'un peu suspect de partialité.

Voici comment il a résumé la position militaire et politique des deux camps : il y avait long-temps que tout ce qui avait quelque portée dans l'esprit s'apercevait qu'une capitulation serait l'immanquable résultat des opérations militaires. L'armée de don Pédro était composée de régimens étrangers durs à la fatigue; on citait particulièrement les deux régimens irlandais, arrivés depuis huit mois, et qui, par leur bonne discipline, leur sang-froid au combat, avaient décidé bien des affaires; les troupes de don Miguel étaient un ramassis de fortes guérillas sans officiers capables, tous besoigneux et faciles à corrompre.

Autour de cette royauté déchue se pressaient mille intrigues. Don Miguel obéissait à une camarilla d'intérieur; il paraissait rarement en face de son armée, à la différence de son frère don Pédro, brave de sa personne, et qui allait au feu sans baisser la tête. C'est à la suite d'une de ces jalousies de camarilla que M. de Bourmont et ses officiers avaient quitté l'armée.

Il paraît que l'affaire de don Miguel s'était à la fin transformée en une question d'argent. L'Angleterre en fait une des bases de sa diplomatie, et depuis quelque temps cet exemple est suivi. Nous savons bien que les vaincus crient toujours à la trahison; les Miguélistes soutiennent que des corps entiers ont été achetés avec les guinées transformées en quadruples dans le Portugal. L'armée, si indisciplinée, si désordonnée, de don Miguel, s'était jusqu'à présent soutenue, parce qu'elle avait un régiment de cavalerie parfaitement monté; son artillerie de campagne était assez bien servie; quand don Pédro a pu avoir également de la cavalerie et quelques régimens exercés à la baïonnette, les escadrons de don Miguel ont cessé de refouler des masses entières de Pédristes. Il y a dans le Portugais quelques souvenirs du moyen âge; la cavalerie, sans être bardée de fer, inspire un sentiment de terreur à l'homme qui combat à pied. Il a fallu les braves Irlandais, les baïonnettes serrées pour en finir.

Don Miguel manifeste le désir d'aller vivre en Autriche; le prince a déjà vu Vienne; il y est demeuré quelque temps après sa révolte contre son père, don Juan VI. Il trouvera réunis en Autriche de vieux souvenirs et même de plus douces affections. S'il faut en croire les chroniques scandaleuses des Tuileries, M. de Metternich n'est pas lâche de garder tous le

prétendans pour les lâcher en cas de guerre ; il s'empressera d'accueillir don Miguel, comme il a accueilli la branche aînée des Bourbons, comme il a fait élever la mélancolique image du grand empereur. C'est quelque chose souvent utile que les vertus hospitalières.

L'Angleterre, qui a stipulé les subsides, consentira-t-elle à laisser don Miguel maître de se choisir une résidence en Autriche? Ne voudra-t-elle pas le garder à Londres? Le Portugal l'intéresse bien vivement; elle craindrait une nouvelle équipée de don Miguel, un avenir de désordres pour ce Portugal que les whigs ont tant intérêt à pacifier, car les choses en étaient à ce point que, si les affaires de la Péninsule n'avaient présenté un dénouement prochain et heureux, le ministère whig aurait été menacé dans son existence. En Angleterre, il n'y a plus de parti quand il s'agit des intérêts du pays à l'extérieur; et si la guerre civile s'était continuée, les tories n'auraient pas manqué de présenter le lugubre tableau du triste état où une fausse politique avait réduit un ancien et fidèle allié de la Grande-Bretagne.

On ne considère pas ce nouveau ministère whig comme né viable; lord Durham a été repoussé, et le jeune lord est en ce moment une des grandes popularités parlementaires de l'Angleterre. M. de Talleyrand n'a pas été étranger à ce replâtrage ministériel. Il craint pour notre propre ministère l'arrivée de lord Durham au cabinet, et un mouvement radical trop prononcé. Ce qui effraie maintenant le cabinet de Paris, c'est de voir en Portugal, en Espagne comme en Angleterre, le mouvement libéral dépasser les limites qu'il a posées; on veut bien une petite et douce propagande, mais on a peur de la marche vive et profonde vers le progrès. Les doctrinaire ont emprunté cette parole de la création; ils ont dit au flot populaire : « Tu ne passeras pas ces limites. » Du reste il faut vous dire que lord Durham a recueilli dans son court voyage parmi nous les plus tristes impressions de la capacité de nos hommes politiques et de M. Thiers particulièrement. Il ne trouve, selon son expression, « à ce nain parlementaire, qu'un flux de paroles vides, à l'usage de la plus ignorante des majorités. » De pareils jugemens sur nos hommes d'état, sur l'élève de M. de Talleyrand surtout, ne se pardonnent pas; et quand il a fallu discuter l'avénement de lord Durham au cabinet, aux répugnances personnelles du roi Guillaume sont venus se joindre les observations et les *en-cas* de M. de Talleyrand. L'influence du vieil ambassadeur français à Londres est immense; il a fait le cabinet actuel, et c'est un triomphe dont il aime à se vanter dans les petits billets à ses amis. Aussi la caricature commence-t-elle à poursuivre le ministère whig. On peint lord Palmerston en lisière, conduit par l'ex-évêque d'Autun. Le parti tory se venge. Comme on sup-

pose que M. de Talleyrand n'est étranger à rien, une caricature le reproduit avec sa mitre et sa crosse d'évêque, et on lit au bas cette légende : « C'est par un évêque apostat que les droits des évêques anglicans ont été foulés aux pieds. »

On veut étendre à Naples le traité de la quadruple alliance; l'Angleterre et la France agissent encore ici de concert auprès du jeune roi, lequel est régulièrement catéchisé par des lettres hebdomadaires du roi des Français. Louis-Philippe se réserve un grand nombre d'affaires, et particulièrement ces petites correspondances bien secrètes avec quelques souverains. Chaque semaine, l'ambassadeur français à Naples reçoit un paquet au scel de cour, où sont des lettres de toute la famille; le prétexte que l'on prend, c'est la parenté, les rapports du foyer domestique. Mais dans le fait on y donne des conseils, des avis très pressans; puis, l'âge excuse beaucoup; le roi des Français a de l'expérience, il veut conduire son jeune parent dans la voie difficile de l'art de régner; on ne lui fait que deux conditions : une petite charte administrative bien douce, bien bénigne, puis un mariage. Si l'on pouvait lui donner une princesse d'Orléans! La chose se traite aujourd'hui sérieusement; puis, on pourrait tenter encore un mariage à Madrid. Pourquoi M. de Montpensier ne serait-il pas fiancé à la reine d'Espagne au berceau? C'est décidément une sorte de matrimoniomanie qui a saisi le château, et les cartons des affaires étrangères vont devenir de petites archives de famille, une petite succursale de notariat. Comme compensation, M. le duc d'Orléans, l'aîné pourtant, quête partout une femme et ne peut en trouver; l'Europe lui refuse ses filles, les fières héritières de ses blasons. Cela ne rebute pas l'activité paternelle; on songe aux autres enfans en attendant que les grandes couronnes s'humanisent, et pourtant, jusqu'ici, le seul mariage de la famille n'a pas été heureux : ceux qui approchent de l'intimité royale savent combien de pleurs amers sont dévorés lors de ces voyages si fréquens de Bruxelles à Paris. Une autre difficulté, ce sont les dots, les stipulations matrimoniales; on est presque toujours arrêté par ces considérations, et plusieurs fois des mariages près de se conclure ont été suspendus par les motifs que la cour de France ne voulait pas assez donner, ou que le gendre n'offrait pas une assez *bonne hypothèque* pour sa dot. La royauté bourgeoise connaît son code civil; au temps où M. Dupin faisait son grand traité des apanages d'Orléans, on a eu occasion de tout voir, de tout apprendre.

Tous ces mouvemens d'alliance et de mariage inquiètent les grands cabinets; depuis l'affaire de la Suisse et la conduite si nette de M. de Rumigny, tous les bons rapports ont cessé; on est froid, et les armemens augmen

tent. L'affaire de Naples surtout est grave. M. de Metternich ne peut souffrir l'influence française au sein même de l'Italie; et si le jeune roi donnait une constitution, il pourrait bien s'ensuivre une invasion de Naples et une occupation immédiate par les Autrichiens: ce serait la guerre; et voilà pourquoi nous conservons le point militaire d'Ancône.

La confédération occupera Francfort, c'est une affaire décidée; les troupes allemandes prendront garnison dans la cité libre; et, quand la France et l'Angleterre ont voulu s'en plaindre, il a été répondu que les affaires de la confédération étaient des questions de famille, desquelles les grandes puissances allemandes ne souffriraient jamais que les étrangers se mêlassent.

Au fond, il n'y a jusqu'ici de question sérieusement engagée que celle d'Orient. On a reçu la nouvelle officielle d'un mouvement de troupes russes, soit en Perse, soit pour l'occupation de quelque district des frontières turques, cédées sans doute par les conditions secrètes du dernier traité de paix de Constantinople, traité imparfaitement connu, et qu'on va voir bientôt s'exécuter dans le cas d'une tentative menaçante de la France et de l'Angleterre sur les Dardanelles. La base de ce traité est l'occupation par les Russes du détroit, si l'empire ottoman se trouvait menacé, et on le considérera comme menacé, dès que les flottes combinées de la France et de l'Angleterre se présenteront dans le canal. C'est là que commencera véritablement le conflit. Il serait difficile d'éviter la guerre si les flottes voulaient forcer les Dardanelles, une fois qu'elles seront placées sous la protection du pavillon russe.

Il y a d'ailleurs une autre cause de perturbation pour l'empire ottoman, qui se lie plus que jamais au système européen : l'armée du pacha d'Égypte est prête à faire un mouvement en avant. Or, tout le monde sait que les Turcs, livrés à eux-mêmes, sont incapables de résister aux forces régulières d'Ibrahim; le sultan invoquera encore une fois la protection des Russes. D'un autre côté, que représente le pacha d'Égypte, si ce n'est l'Angleterre et la France? Ces deux puissances prendront parti pour leur allié; de là le conflit qui paraît inévitable. Ce sera une guerre sous un autre pavillon. Nous sommes bien loin encore du désarmement.

A l'intérieur, tout est absorbé par les élections, non pas que le résultat soit douteux en l'état des listes électorales, et avec les difficultés matérielles que présente aujourd'hui la coalition des deux oppositions, carliste et du mouvement, mais parce que plusieurs ministres, qui se présentent comme candidats, ne sont pas assurés de leur élection, et que ce serait là un grand déboire. Tout est en jeu dans les départemens, promesses, menaces, destitutions

Il résulte d'une correspondance des préfets que si sur quelques points la coalition s'opère, les légitimistes obtiendront quelques députés de plus, mais qu'en toute hypothèse le nombre ne dépassera pas vingt à vingt-cinq. On adresse au ministère une statistique des forces probables de l'opposition. Il y aura sans doute du mécompte, mais au fond le chiffre paraît assez exact.

Républicains d'action ou de principes.	4 à 7
(On comprend dans cette catégorie un ou deux arrondissemens, de Saône-et-Loire, Côte-d'Or, Pyrénées-Orientales.)	
Opinion Lafayette, mouvement d'Hôtel-de-ville.	15 à 20
Les deux nuances Mauguin, Odilon Barrot.	50 à 55
Tiers-parti, Bérenger, Dupin, Etienne.	65 à 80
Légitimistes de la couleur Berryer, Fitz-James (jacobites).	18 à 20
De la couleur de Chartrouse, Lamartine (tories).	5 à 5
	155 à 167

Tout le reste sera ministériel dans les nuances suivantes :

Doctrinaires persécuteurs, réactionnaires, cotterie Jaubert, Mahul.

Doctrinaires sérieux, tel que M. Royer-Collard, mais secondant leur chef de file, M. Guizot.

Château des Tuileries, commensalité, empire (Bugeaud, Vatout).

Fonctionnaires publics, votans d'administration, magistrature, barreau ministériel visant à la magistrature.

Parti du haut commerce secondant le ministère par peur des émeutes et de la hache révolutionnaire et du bonnet rouge, de toutes ces choses menaçantes et neuves.

Nuance des fournisseurs, agens d'affaires, et hommes à pots-de-vin, à fourniture de guêtres et de draps pour l'armée, tous amis du maréchal Soult.

Voilà la chambre telle que le ministère la rêve, telle aussi qu'elle pourra nous arriver. Cependant quelques symptômes dans les élections de la garde nationale pourraient indiquer une meilleure tendance dans les opinions. On la cache dans les bureaux ministériels; mais il est certain que pour une partie de la France, les élections d'officiers de la garde nationale ont donné des choix d'opposition. Les élections de Marseille ont même présenté des circonstances curieuses. Le chef du parti républicain, M. Baux, a été nommé capitaine d'une compagnie de la garde nationale, et M. Marius Olive, directeur de la *Gazette du Midi*, organe des carlistes, lieutenant. On parle de présenter, comme candidat au poste de colonel, M. de Lachaux, si étrangement compromis dans le procès de la duchesse de Berry.

A ces résultats le ministère répond par des ordonnances de dissolution

dans un grand nombre de localités; on a calculé que la garde nationale n'existait plus dans vingt-deux villes, sept communes de second ordre, et si les choses continuent de la sorte, on peut d'avance affirmer que d'ici à trois ans il n'existera plus de garde nationale, qui est toute la force du gouvernement actuel.

On s'occupe, dans un certain nombre de petites coteries, du voyage de M. Dupin en Angleterre. Ce voyage n'a rien de politique, mais le président de la chambre est avide de bruit et de renommée; il est homme de barreau, et il a été bien accueilli par cette société nombreuse de gens de loi qui dévorent l'Angleterre. Lord Brougham, avec une supériorité incontestable, a quelques traits de ressemblance avec M. Dupin: l'esprit mordant, la science des coutumes et de la jurisprudence historique. Comme lui, il est sans élévation de pensée, bourgeois de ton et de manière; on ne peut s'étonner de ces sympathies. Une dame d'esprit disait que ce qui avait dû singulièrement flatter M. Dupin, c'était le salut de quelques centaines de grandes perruques d'avocats, lorsque lord Brougham l'avait présenté à l'audience de la chancellerie.

— Les 3e et 4e volumes de l'*Histoire de la Réforme, de la Ligue, et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, viennent de paraître.

Il y a une nouveauté bien curieuse dans la pensée fondamentale de ce livre, à savoir : que le catholicisme se liait, dans le moyen âge, à toutes les libertés locales, au régime populaire de la cité, et que, par conséquent, la Ligue fut l'expression des sentimens de la multitude. De là, des tableaux puissans d'intérêt sur l'esprit de la Saint-Barthélemy et des Barricades, sur les mouvemens réactionnaires des cités contre la réforme.

Ce qu'il y a de précieux dans ce travail historique, c'est qu'il est fait sur des pièces inconnues et inédites, et qui changent elles-mêmes tout l'aspect des faits. Nous remarquons dans les deux volumes qui viennent de paraître :

1°. La correspondance de Philippe II avec le duc de Guise et la grande famille de Lorraine;

2°. Les dépêches des ambassadeurs espagnols à Paris, adressées à leur gouvernement, sur les évènemens de France;

3°. La correspondance chiffrée et traduite du duc de Guise avec les ligueurs;

4°. Les registres inédits de l'hôtel-de-ville de Paris, les rapports du conseil municipal avec les autres cités;

5°. Les dépêches de Bellièvre, Schomberg, Fourquevaux, St-Gohard, soit en Angleterre, soit en Suisse, soit en Allemagne;

6°. Les ambassades espagnoles de François de Alava, Aguillon (intérim), don Diégo de Çuniga, Juan de Vargas Mexia, Diego Maldonado (intérim), Juan Baptista Taxis, don Bernardino de Mendoça, qui assistait à la journée des Barricades;

7°. Le journal d'un bourgeois de Paris, qui présidait, l'arquebuse en main, à cette journée municipale.

Toutes ces pièces sont inédites et donnent à cette publication le plus haut intérêt.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME

(TROISIÈME SÉRIE.)

ALFRED DE VIGNY. — La Veillée de Vincennes, histoire de régiment. 5

GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — IV — De l'Ecole française au salon de 1834. 47

ALEX. DUMAS. — Impressions de voyages. — VIII. — Charles-le-Téméraire. — IX. — Fribourg. 85

GEORGE SAND. — Romans et Nouvelles. 110

Chronique de la quinzaine. 117

GEORGE SAND. — Leone Leoni, 1re partie. 129

GUSTAVE PLANCHE. — Du dernier livre de M. Victor Hugo. 181

SAINTE-BEUVE. — Poètes modernes de la France. — XI. — Châteaubriand, ses Mémoires. 209

DE CHATEAUBRIAND. — L'Avenir du Monde, fragment politique. 252

Chronique de la quinzaine. 259

GEORGE SAND. — Leone Leoni. 2e partie et fin. 279

LERMINIER. — Morale de Bentham, *Déontologie.* 306

ALEX. DUMAS. — Impressions de voyages. — X. — Les Ours de Berne. 327

DE LA MENNAIS. — Paroles d'un Croyant. 546
Chronique de la quinzaine. 557

BARCHOU DE PENHOEN. — Le chevalier du Couëdic. 569
GEORGE SAND. — Lettres d'un voyageur. 595
L.-V. — *West-End-Review*. — Lettres sur les hommes d'état de la France. — Ve lettre. — François Guizot. 422
D'AVEZAC. — III. — Revue de voyages. — Des études géographiques en France et à l'étranger. 455
Chronique de la quinzaine. 488

HANS WERNER. — Le Souper chez le Commandeur. 497
LORD FEELING. — La Bella Malcasada. 539
LERMINIER. — Etudes de l'antiquité. — III. — Salluste. 582
ROULIN. — Voyages d'un Aveugle (James Holman) autour du du monde, §. Ier. 601
Chronique de la quinzaine. 615

E. SOUVESTRE. — Le pays de Tréguier. 625
UN MEMBRE DU PARLEMENT. — Hommes d'état de l'Angleterre. — II. — O'Connell. 660
IS. AUBOIN. — Bella-Union. — Destruction récente des Indiens Guaranis. 698
SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers de la France. — XII. Mme de Duras. 715
Chronique de la quinzaine. 718

FIN DE LA TABLE

AP
20
R5
sér.3
t.2

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY